Montaigne
Essais I

Table des matières du livre I

Au lecteur
Chapitre
I
Par divers moyens on arrive à pareille fin
Chapitre
II
De la tristesse
Chapitre
III
Nos affections s'emportent au delà de nous
Chapitre
IV
Comme l'âme descharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais luy defaillent
Chapitre
V
Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer
Chapitre
VI
L'heure des parlemens dangereuse
Chapitre
VII
Que l'intention juge nos actions
Chapitre
VIII
De l'oisiveté
Chapitre
IX
Des menteurs
Chapitre
X
Du parler prompt ou tardif
Chapitre
XI
Des prognostications
Chapitre
XII
De la constance
Chapitre
XIII
Ceremonie de l'entrevuë des roys
Chapitre
XIV
On est puny pour s'opiniastrer à une place sans raison
Chapitre
XV
De la punition de la courdise

Chapitre
XVI
Un traict de quelques ambassadeurs
Chapitre
XVII
De la peur
Chapitre
XVIII
Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'après la mort
Chapitre
XIX
Que philosopher, c'est apprendre à mourir
Chapitre
XX
De la force de l'imagination
Chapitre
XXI
Le profit de l'un est dommage de l'aultre
Chapitre
XXII
De la coustume et de ne changer aisément une loy receüe
Chapitre
XXIII
Divers evenemens de mesme conseil
Chapitre
XXIV
Du pedantisme
Chapitre
XXV
De l'institution des enfans
Chapitre
XXVI
C'est folie de rapporter le vray et le faux à nostre suffisance
Chapitre
XXVII
De l'amitié
Chapitre
XXVIII
Vingt et neuf sonnets d'Estienne de La Boëtie
Chapitre
XXIX
De la moderation
Chapitre
XXX
Des cannibales
Chapitre
XXXI
Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines
Chapitre
XXXII
De fuir les voluptez au pris de la vie

Chapitre
XXXIII
La fortune se rencontre souvent au train de la raison
Chapitre
XXXIV
D'un defaut de nos polices
Chapitre
XXXV
De l'usage de se vestir
Chapitre
XXXVI
Du jeune Caton
Chapitre
XXXVII
Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose
Chapitre
XXXVIII
De la solitude
Chapitre
XXXIX
Consideration sur Ciceron
Chapitre
XL
Que le goust des biens et des maux despend en bonne partie de l'opinion que nous en avons
Chapitre
XLI
De ne communiquer sa gloire
Chapitre
XLII
De l'inequalité qui est entre nous
Chapitre
XLIII
Des loix somptuaires
Chapitre
XLIV
Du dormir
Chapitre
XLV
De la bataille de Dreux
Chapitre
XLVI
Des noms
Chapitre
XLVII
De l'incertitude de nostre jugement
Chapitre
XLVIII
Des destries
Chapitre
XLIX
Des coustumes anciennes

Chapitre
L
De Democritus et Heraclitus
Chapitre
LI
De la vanité des paroles
Chapitre
LII
De la parsimonie des anciens
Chapitre
LIII
D'un mot de Cæsar
Chapitre
LIV
Des vaines subtilitez
Chapitre
LV
Des senteurs
Chapitre
LVI
Des prieres
Chapitre
LVII
De l'aage

Chapitre suivant

Au Lecteur

C'EST icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dés l'entree, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privee : je n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voüé à la commodité particuliere de mes parens et amis : à ce que m'ayans perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve, la connoissance qu'ils ont eu de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautez empruntees. Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice : car c'est moy que je peins. Mes defauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dit vivre encore souz la douce liberté des premieres loix de nature, je t'asseure que je m'y fusse tres−volontiers peint tout entier, Et tout nud. Ainsi, Lecteur, je suis moy−mesme la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain. A Dieu donq.
De Montaigne, ce 12 de juin 1580.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE PREMIER
Par divers moyens on arrive à pareille fin

LA plus commune façon d'amollir les coeurs de ceux qu'on a offencez, lors qu'ayans la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir par submission, à commiseration et à pitié : Toutesfois la braverie, la constance, et la resolution, moyens tous contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Edouard Prince de Galles, celuy qui regenta si long temps nostre Guienne : personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur ; ayant esté bien fort offencé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple, et des femmes, et enfans abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se jettans à ses pieds : jusqu'à ce que passant tousjours outre dans la ville, il apperçeut trois gentils−hommes François, qui d'une hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu, reboucha premierement la pointe de sa cholere : et commença par ces trois, à faire misericorde à tous les autres habitans de la ville.

Scanderberch, Prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilité et de supplication de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espee au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honorable party, le reçeut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux, qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce Prince là.

L'Empereur Conrad troisiesme, ayant assiegé Guelphe Duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentils−femmes qui estoient assiegees avec le Duc, de sortir leur honneur sauve, à pied, avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles d'un coeur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfans, et le Duc mesme. L'Empereur print si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portee contre ce Duc : et dés lors en avant traita humainement luy et les siens. L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysement : car j'ay une merveilleuse lascheté vers la miséricorde et mansuetude : Tant y a, qu'à mon advis, je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vitieuse aux Stoiques : Ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avec eux.

Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces ames assaillies et essayees par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et courber sous l'autre. Il se peut dire, que de rompre son coeur à la commiseration, c'est l'effet de la facilité, debonnaireté, et mollesse : d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans, et du vulgaire, y sont plus subjettes. Mais (ayant eu à desdaing les larmes et les pleurs) de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle, et obstinee. Toutesfois és ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : Tesmoin le peuple Thebain, lequel ayant mis en Justice d'accusation capitale, ses capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute peine Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles objections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications : et au contraire Epaminondas, qui vint à raconter magnifiquement les choses par luy faites, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le coeur de prendre seulement les balotes en main, et se departit : l'assemblee louant grandement la hautesse du courage de ce personnage.

Dionysius le vieil, apres des longueurs et difficultés extremes, ayant prins la ville de Rege, et en icelle le Capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstinéement defendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comment le jour avant, il avoit faict noyer son fils, et tous

ceux de sa parenté. A quoy Phyton respondit seulement, qu'ils en estoient d'un jour plus heureux que luy. Apres il le fit despouiller, et saisir à des Bourreaux, et le trainer par la ville, en le fouëttant tres ignominieusement et cruellement : et en outre le chargeant de felonnes parolles et contumelieuses. Mais il eut le courage tousjours constant, sans se perdre. Et d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant à haute voix, l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tyran : le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeux de la commune de son armee, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef, et de son triomphe : elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner, et mesmes d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergens, feit cesser ce martyre : et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers, et ondoyant, que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforrme. Voyla Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faute publique, et ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine. Et l'hoste de Sylla, ayant usé en la ville de Peruse de semblable vertu, n'y gaigna rien, ny pour soy, ny pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gratieux aux vaincus Alexandre, forçant apres beaucoup de grandes difficultez la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecees, tout couvert de sang et de playes, combatant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamailloient de toutes parts : et luy dit, tout piqué d'une si chere victoire (car entre autres dommages, il avoit receu deux fresches blessures sur sa personne) Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif. L'autre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire : A il flechy un genouil ? luy est−il eschappé quelque voix suppliante ? Vrayement je vainqueray ce silence : et si je n'en puis arracher parole, j'en arracheray au moins du gemissement. Et tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perçast les talons, et le fit ainsi trainer tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette.

Seroit−ce que la force de courage luy fust si naturelle et commune, que pour ne l'admirer point, il la respectast moins ? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette hauteur il ne peust souffrir de la veoir en un autre, sans le despit d'une passion envieuse ? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere fust incapable d'opposition ?

De vray, si elle eust receu bride, il est à croire, qu'en la prinse et desolation de la ville de Thebes elle l'eust receue : à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillans hommes, perdus, et n'ayans plus moyen de defence publique. Car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut veu ny fuiant, ny demandant mercy. Au rebours cerchans, qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux : les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu, qui n'essaiast en son dernier souspir, de se venger encores : et à tout les armes du desespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la derniere goute de sang espandable : et ne s'arresta qu'aux personnes desarmées, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE II
De la Tristesse

JE suis des plus exempts de cette passion, et ne l'ayme ny l'estime : quoy que le monde ayt entrepris, comme à prix faict, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience. Sot et vilain ornement. Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité. Car c'est une qualité tousjours nuisible, tousjours folle : et comme tousjours couarde et basse, les Stoïciens en defendent le sentiment à leurs sages.

Mais le conte dit que Psammenitus Roy d'Ægypte, ayant esté deffait et pris par Cambysez Roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillee en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurans et lamentans autour de luy, se tint coy sans mot dire, les yeux fichez en terre : et voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintint en cette mesme contenance : mais qu'ayant apperçeu un de ses domestiques conduit entre les captifs, il se mit à battre sa teste, et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on vid dernierement d'un Prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bien tost apres d'un puisné, sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours apres un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident ; et quitant sa resolution, s'abandonna au dueil et aux regrets ; en maniere qu'aucuns en prindrent argument, qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse : mais à la verité ce fut, qu'estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre sur−charge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (di−je) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste, que Cambyses s'enquerant à Psammenitus, pourquoy ne s'estant esmeu au malheur de son filz et de sa fille, il portoit si impatiemment celuy de ses amis : C'est, respondit−il, que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer.

A l'aventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel ayant à representer au sacrifice de Iphigenia le dueil des assistans, selon les degrez de l'interest que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente : ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept filz, et puis de suite autant de filles, sur−chargee de pertes, avoir esté en fin transmuee en rocher,

diriguisse malis,

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité, qui nous transsit, lors que les accidens nous accablent surpassans nostre portee.

De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame, et luy empescher la liberté de ses actions : Comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transsis, et comme perclus de tous mouvemens : de façon que l'ame se relaschant apres aux larmes et aux plaintes, semble se desprendre, se desmeller, et se mettre plus au large, et à son aise,

Et via vix tandem voci laxata dolore est.

En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la veufve du Roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulierement remerqué de chacun, pour avoir excessivement bien faict de sa personne, en certaine meslee : et incognu, hautement loué, et plaint y estant demeuré. Mais de nul tant que de Raiscïac seigneur Allemand, esprins d'une si rare vertu : le corps estant rapporté, cetuicy d'une commune curiosité, s'approcha pour voir qui c'estoit : et les armes ostees au trespassé, il reconut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistans : luy seul, sans rien dire, sans siller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils : jusques à ce que la vehemence de la tristesse, aiant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Chi puo dir com'egli arde è in picciol fuoco,

disent les amoureux, qui veulent representer une passion insupportable :

misero quod omnes
Eripit sensus mihi. Nam simul te
Lesbia aspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens.
Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma dimanat, sonitu suopte
Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

Aussi n'est ce pas en la vive, et plus cuysante chaleur de l'accés, que nous sommes propres à desployer nos plaintes et nos persuasions : l'ame est lors aggravee de profondes pensees, et le corps abbatu et languissant d'amour.

Et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite, qui surprent les amoureux si hors de saison ; et cette glace qui les saisit par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la jouïssance. Toutes passions qui se laissent gouster, et digerer, ne sont que mediocres,

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

La surprise d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme,

Ut me conspexit venientem, Et Troïa circum
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Diriguit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, et longo vix tandem tempore fatur.

Outre la femme Romaine, qui mourut surprise d'aise de voir son fils revenu de la routte de Cannes : Sophocles et Denis le Tyran, qui trespasserent d'aise : et Talva qui mourut en Corsegue, lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez. Nous tenons en nostre siecle, que le Pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prinse de Milan, qu'il avoit extremement souhaittee, entra en tel excez de joye, que la fievre l'en print, et en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remerqué par les anciens, que Diodorus le Dialecticien mourut sur le champ, espris d'une extreme passion de honte, pour en son escole, et en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict.

Je suis peu en prise de ces violentes passions : J'ay l'apprehension naturellement dure ; et l'encrouste et espessis tous les jours par discours.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE III
Nos affections s'emportent au delà de nous

CEUX qui accusent les hommes d'aller tousjours beant apres les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presens, et nous rassoir en ceux−là : comme n'ayants aucune prise sur ce qui est à venir,

voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs : s'ils osent appeller erreur, chose à quoy nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant, comme assez d'autres, cette imagination fausse, plus jalouse de nostre action, que de nostre science. Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousjours au delà. La crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir : et nous desrobent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius*.

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon, « Fay ton faict, et te congnoy. » Chascun de ces deux membres enveloppe generallement tout nostre devoir : et semblablement enveloppe son compagnon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, et ce qui luy est propre. Et qui se cognoist, ne prend plus l'estranger faict pour le sien : s'ayme, et se cultive avant toute autre chose : refuse les occupations superflues, et les pensees, et propositions inutiles. *Comme la folie quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente : aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplait jamais de soy*.

Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des Princes à estre examinees apres leur mort : Ils sont compagnons, sinon maistres des loix : ce que la Justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt sur leur reputation, et biens de leurs successeurs : choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à tous bons Princes : qui ont à se plaindre de ce, qu'on traitte la memoire des meschants comme la leur. Nous devons la subjection et obeïssance egalement à tous Rois : car elle regarde leur office : mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment, indignes : de celer leurs vices : d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoin de nostre appuy. Mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la justice, et à nostre liberté, l'expression de noz vrays ressentiments. Et nommément de refuser aux bons subjects, la gloire d'avoir reverемment et fidellement servi un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cognues : frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceux, qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un Prince mesloüable, font justice particuliere aux despends de la justice publique. Titus Livius dict vray, que le langage des hommes nourris sous la Royauté, est tousjours plein de vaines ostentations et faux tesmoignages : chascun eslevant indifferemment son Roy, à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine.

On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats, qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy, pourquoy il luy vouloit mal : Je t'aimoy quand tu le valois : mais despuis que tu és devenu parricide, boutefeu, basteleur, cochier, je te hay, comme tu merites. L'autre, pourquoy il le vouloit tuer ; Par ce que je ne trouve autre remede à tes continuels malefices. Mais les publics et universels tesmoignages, qui apres sa mort ont esté rendus, et le seront à tout jamais, à luy, et à tous meschans comme luy, de ses tiranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peut reprouver ?

Il me desplaist, qu'en une si saincte police que la Lacedemonienne, se fust meslée une si feinte ceremonie à la mort des Roys. Tous les confederez et voysins, et tous les Ilotes, hommes, femmes, pesle−mesle, se descoupoient le front, pour tesmoignage de deuil : et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy la, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur Roy de tous les leurs : attribuants au reng, le los qui appartenoit au merite ; et, qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng. Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de Solon, Que nul avant mourir ne peut estre dict heureux, Si celuy la mesme, qui a vescu, et qui est mort à souhait, peut estre dict heureux, si sa renommee va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist : mais estant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avec ce qui est. Et seroit meilleur de dire à Solon, que jamais homme n'est donc heureux, puis qu'il ne l'est qu'apres qu'il n'est plus.

Quisquam
Vix radicitus è vita se tollit, et ejicit :
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse,
Nec removet satis à projecto corpore sese, et
Vindicat.

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon, pres du Puy en Auvergne : les assiegez s'estans rendus apres, furent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé.

Barthelemy d'Alviane, General de l'armee des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie la pluspart de ceux de l'armee estoient d'advis, qu'on demandast sauf−conduit pour le passage à ceux de Veronne : mais Theodore Trivulce y contredit ; et choisit plustost de le passer par vive force, au hazard du combat : n'estant convenable, disoit−il, que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, estant mort fist demonstration de les craindre.

De vray, en chose voisine, par les loix Grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophee : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gaigné sur les Corinthiens : et au rebours, Agesilaus asseura celuy qui luy estoit bien doubteusement acquis sur les Bæotiens.

Ces traits se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing de nous, au delà cette vie, mais encore de croire, que bien souvent les faveurs celestes nous accompaignent au tombeau, et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que je m'y estende. Edouard premier Roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert Roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'advantage à ses affaires, rapportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne ; mourant, obligea son fils par solennel serment, à ce qu'estant trespassé, il fist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer : et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avec luy, et en son armee, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinee avoit fatalement attaché la victoire à ses membres.

Jean Vischa, qui troubla la Boheme pour la deffence des erreurs de VViclef, voulut qu'on l'escorchast apres sa mort, et de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis : estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eux aux guerres, par luy conduictes contre eux. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espagnols ; les ossemens d'un de leurs Capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres peuples en ce mesme monde, trainent à la guerre les corps des vaillans hommes, qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement.

Les premiers exemples ne reservent au tombeau, que la reputation acquise par leurs actions passees : mais ceux−cy y veulent encore mesler la puissance d'agir. Le faict du Capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé à mort d'une harquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslee, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy : et ayant combatu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir, et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel, de le coucher au pied d'un arbre : mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : comme il fit.

Il me faut adjouster cet autre exemple aussi remarquable pour cette consideration, que nul des precedens. L'Empereur Maximilian bisayeul du Roy Philippes, qui est à present, estoit Prince doué de tout plein de grandes qualitez, et entre autres d'une beauté de corps singuliere : mais parmy ces humeurs, il avoit ceste cy bien contraire à celle des Princes, qui pour despescher les plus importants affaires, font leur throsne de leur

chaire percee : c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre, si privé, à qui il permist de le voir en sa garderobbe : Il se desroboit pour tomber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à Medecin ny à qui que ce fust les parties qu'on a accoustumé de tenir cachees. Moy qui ay la bouche si effrontee, suis pourtant par complexion touché de cette honte : Si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, je ne communique gueres aux yeux de personne, les membres et actions, que nostre coustume ordonne estre couvertes : J'y souffre plus de contrainte que je n'estime bien seant à un homme, et sur tout à un homme de ma profession : Mais luy en vint à telle superstition, qu'il ordonna par parolles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons, quand il seroit mort. Il devoit adjouster par codicille, que celuy qui les luy monteroit eust les yeux bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfans, que ny eux, ny autre, ne voye et touche son corps, apres que l'ame en sera separee : je l'attribue à quelque siene devotion : Car et son Historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie, un singulier soin et reverence à la religion.

Ce conte me despleut, qu'un grand me fit d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre. C'est que mourant bien vieil en sa cour, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres avec un soing vehement, à disposer l'honneur et la ceremonie de son enterrement : et somma toute la noblesse qui le visitoit, de luy donner parolle d'assister à son convoy. A ce Prince mesme, qui le vid sur ces derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fust commandee de s'y trouver ; employant plusieurs exemples et raisons, à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte : et sembla expirer content ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution, et ordre de sa montre. Je n'ay guere veu de vanité si perseverante.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ay point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à ceste−cy : d'aller se soignant et passionnant à ce dernier poinct, à regler son convoy, à quelque particuliere et inusitee parsimonie, à un serviteur et une lanterne. Je voy louer cett'humeur, et l'ordonnance de Marcus Æmylius Lepidus, qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les ceremonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est−ce encore temperance et frugalité, d'eviter la despence et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible ? Voila une aisee reformation et de peu de coust. S'il estoit besoin d'en ordonner, je seroy d'advis, qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle, au degré de sa fortune. Et le Philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis, de mettre son corps où ils adviseront pour le mieux : et quant aux funerailles, de les faire ny superflues ny mechaniques. Je lairrois purement la coustume ordonner de cette ceremonie, et m'en remettray à la discretion des premiers à qui je tomberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris*. Et est sainctement dict à un sainct : *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exequiarum, magis sunt vivorum solatia, quàm subsidia mortuorum*. Pourtant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande, comment il veut estre enterré : Comme vous voudrez, respond−il. Si j'avois à m'en empescher plus avant, je trouverois plus galand, d'imiter ceux qui entreprennent vivans et respirans, jouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture : et qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resjouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort !

A peu, que je n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire : quoy qu'elle me semble la plus naturelle et equitable : quand il me souvient de cette inhumaine injustice du peuple Athenien : de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouïr en leurs defenses, ces braves capitaines, venants de gaigner contre les Lacedemoniens la bataille navalle pres les Isles Arginenses : la plus contestee, la plus forte bataille, que les Grecs aient onques donnee en mer de leurs forces : par ce qu'apres la victoire, ils avoient suivy les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse, le faict de Diomedon. Cettuy cy est l'un des condamnez, homme de notable vertu, et militaire et politique : lequel se tirant avant pour parler, apres avoir ouy l'arrest de leur condemnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et à descouvrir l'evidente iniquité d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soin de la conservation de ses juges : priant les Dieux de tourner ce jugement à leur bien, et à fin que, par faute de

rendre les voeux que luy et ses compagnons avoient voué, en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des Dieux sur eux : les advertissant quels voeux c'estoient. Et sans dire autre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice. La fortune quelques annees apres les punit de mesme pain souppe. Car Chabrias capitaine general de leur armee de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis Admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et content de sa victoire, tres−important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple, et pour ne perdre peu de corps morts de ses amis, qui flottoyent en mer ; laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants, qui depuis leur feirent bien acheter cette importune superstition.

Quoeris, quo jaceas, post obitum, loco ?
Quo non nata jacent.

Cet autre redonne le sentiment du repos, à un corps sans ame,

Neque sepulcrum, quo recipiat, habeat portum corporis :
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat à malis.

Tout ainsi que nature nous faict voir, que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altere aux caves, selon aucunes mutations des saisons de sa vigne. Et la chair de venaison change d'estat aux saloirs et de goust, selon les loix de la chair vive, à ce qu'on dit.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE IV
Comme l'ame descharge ses passions sur des objects faux, quand les vrais luy defaillent

UN gentilhomme des nostres merveilleusement subject à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment, que sur les efforts et tourments du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre ; et que s'escriant et maudissant tantost le cervelat, tantost la langue de boeuf et le jambon, il s'en sentoit d'autant allegé. Mais en bon escient, comme le bras estant haussé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre, et qu'il aille au vent : aussi que pour rendre une veuë plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perduë et escartee dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance,

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant silvæ spatio diffusus inani,

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmeuë se perde en soy−mesme, si on ne luy donne prinse : et faut tousjours luy fournir d'object où elle s'abutte et agisse. Plutarque dit à propos de ceux qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise legitime, plustost que de demeurer en vain, s'en forge ainsin une faulce et frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un faux subject et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose.

Ainsin emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer, qui les a blessees : et à se venger à belles dents sur soy−mesmes du mal qu'elles sentent,

Pannonis haud aliter post ictum sævior ursa
Cui jaculum parva Lybis amentavit habena,
Se rotat in vulnus, telùmque irata receptum
Impetit, Et secum fugientem circuit hastam.

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent ? à quoy ne nous prenons nous à tort ou à droit, pour avoir ou nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes, que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine, que despitée tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien aymé : prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armee Romaine en Espaigne, apres la perte des deux freres ses grands Capitaines, *Flere omnes repente, et offensare capita*. C'est un usage commun. Et le Philosophe Bion, de ce Roy, qui de dueil s'arrachoit le poil, fut plaisant, Cetuy−cy pense−il que la pelade soulage le dueil ? Qui n'a veu mascher et engloutir les cartes, se gorger d'une bale de dez, pour avoir ou se venger de la perte de son argent ? Xerxes foita la mer, et escrivit un cartel de deffi au mont Athos : et Cyrus amusa toute une armee plusieurs jours à se venger de la riviere de Gyndus, pour la peur qu'il avoit eu en la passant : et Caligula ruina une tresbelle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma jeunesse, qu'un Roy de noz voysins, ayant receu de Dieu une bastonade, jura de s'en venger : ordonnant que de dix ans on ne le priast, ny parlast de luy, ny autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise, que la gloire naturelle à la nation, dequoy estoit le compte. Ce sont vices tousjours conjoincts : mais telles actions tiennent, à la verité, un peu plus encore d'outrecuidance, que de bestise.

Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer, se print à deffier le Dieu Neptunus, et en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du reng où elle estoit parmy les autres dieux, pour se venger de luy. Enquoy il est encore moins excusable, que les precedens, et moins qu'il ne fut depuis, lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus en Allemaigne, il alloit de colere et de desespoir, choquant sa teste contre la muraille, en s'escriant, Varus rens moy mes soldats : car ceux la surpassent toute follie, d'autant que l'impieté y est joincte, qui s'en adressent à Dieu mesmes, ou à la fortune, comme si elle avoit des oreilles subjectes à nostre batterie. A l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance Titanienne, pour renger Dieu à raison, à coups de fleche. Or, comme dit cet ancien Poëte chez Plutarque,

Point ne se faut courroucer aux affaires.
Il ne leur chaut de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre esprit.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE V
Si le chef d'une place assiegee, doit sortir pour parlementer

LUCIUS MARCIUS Legat des Romains, en la guerre contre Perseus, Roy de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il luy falloit encore à mettre en point son armee, sema des entregets d'accord, desquels le Roy endormy accorda trefve pour quelques jours fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loisir pour s'armer : d'où le Roy encourut sa derniere ruine. Si est−ce, que les vieux du Senat, memoratifs des moeurs de leurs peres, accuserent cette prattique, comme ennemie de leur stile ancien : qui fut, disoient−ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprinses et rencontres de nuict, ny par fuittes apostees, et recharges inopinees : n'entreprenans guerre, qu'apres l'avoir denoncee, et souvent apres avoir assigné l'heure et lieu de

la bataille. De cette conscience ils renvoierent à Pyrrhus son traistre Medecin, et aux Phalisques leur desloyal maistre d'escole. C'estoient les formes vrayement Romaines, non de la Grecque subtilité et astuce Punique, ou le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peut servir pour le coup : mais celuy seul se tient pour surmonté, qui scait l'avoir esté ny par ruse, ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et juste guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gents, qu'ils n'avoient encore receu cette belle sentence :

dolus an virtus quis in hoste requirat ?

Les Achaïens, dit Polybe, detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbatus. *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam, quæ salva fide, et integra dignitate parabitur*, dit un autre :

Vos ne velit, an me regnare hera : quidve ferat fors
Virtute experiamur.

Au Royaume de Ternate, parmy ces nations que si à pleine bouche nous appelons Barbares, la coustume porte, qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir denoncee : y adjoustans ample declaration des moiens qu'ils ont à y emploier, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives. Mais aussi cela faict, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloignés de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les advertissoient un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient, Martinella.

Quant à nous moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, et qui apres Lysander, disons que, où la peau du Lyon ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du Regnard, les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette praticque : et n'est heure, disons nous, où un chef doive avoir plus l'oeil au guet, que celle des parlemens et traités d'accord. Et pour cette cause, c'est une regle en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, Qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesmes pour parlementer. Du temps de nos peres cela fut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendans Mouson contre le Conte de Nansau. Mais aussi à ce conte, celuy la seroit excusable, qui sortiroit en telle façon, que la seureté et l'advantage demeurast de son costé : Comme fit en la ville de Regge, le Comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit que ce fut luy mesmes) lors que le Seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer : car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement Monsieur de l'Escut et sa trouppe, qui estoit approchee avec luy, se trouva le plus foible, de façon qu'Alexandre Trivulce y fut tué, mais luy mesme fut contrainct, pour le plus seur, de suivre le Comte, et se jetter sur sa foy à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes en la ville de Nora pressé par Antigonus qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il vinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort : apres avoir faict cette noble responce : Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy, tant que j'auray mon espee en ma puissance, n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomæus son propre nepveu ostage, comme il demandoit.

Si est−ce qu'encores en y a−il, qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'aissaillant : Tesmoing Henry de Vaux, Chevalier Champenois, lequel estant assiegé dans le Chasteau de Commercy par les Anglois, et Barthelemy de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la plus part du Chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruines, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son profict, comme il fit luy quatriesme ; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'oeil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy : à la discretion duquel, apres qu'il se fut rendu et sa trouppe, le feu

estant mis à la mine, les estansons de bois venus à faillir, le Chasteau fut emporté de fons en comble.

Je me fie aysement à la foy d'autruy : mais mal−aysement le feroi−je, lors que je donrois à juger l'avoir plustost faict par desespoir et faute de coeur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VI
L'heure des parlemens dangereuse

TOUTES−FOIS je vis dernierement en mon voysinage de Mussidan, que ceux qui en furent délogez à force par nostre armee, et autres de leur party, crioyent comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surpris et mis en pieces. Chose qui eust eu à l'avanture apparence en autre siecle ; mais, comme je viens de dire, nos façons sont entierement esloignées de ces regles : et ne se doit attendre fiance des uns aux autres, que le dernier seau d'obligation n'y soit passé : encores y a il lors assés affaire.

Et a tousjours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy, qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par douce et favorable composition, et d'en laisser sur la chaude, l'entree libre aux soldats. L. Æmylius Regillus Preteur Romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere proüesse des habitants à se bien defendre, feit pache avec eux, de les recevoir pour amis du peuple Romain, et d'y entrer comme en ville confederee : leur ostant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant quand et luy introduict son armee, pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents : et veit devant ses yeux fourrager bonne partie de la ville : les droicts de l'avarice et de la vengeance, suppeditant ceux de son autorité et de la discipline militaire.

Cleomenes disoit, que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la justice, et non subject à icelle, tant envers les dieux, qu'envers les hommes : et ayant faict treve avec les Argiens pour sept jours, la troisiesme nuict apres il les alla charger tous endormis, et les défict, alleguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuicts : Mais les dieux vengerent ceste perfide subtilité.

Pendant le Parlement, et qu'ils musoient sur leurs seurtez, la ville de Casilinum fust saisie par surprinse. Et cela pourtant au siecle et des plus justes Capitaines et de la plus parfaicte milice Romaine : Car il n'est pas dict, qu'en temps et lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de noz ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables au prejudice de la raison. Et icy faut la reigle, *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitia*.

Mais je m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne, et par les propos, et par divers exploicts de son parfaict Empereur : autheur de merveilleux poids en telles choses, comme grand Capitaine et Philosophe des premiers disciples de Socrates, et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et par tout.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Cappoüe, et apres y avoir fait une furieuse baterie, le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gens faisants plus molle garde, les nostres s'en emparerent, et mirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire à Yvoy, le seigneur Julian Rommero, ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avec Monsieur le Connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le Marquis de Pesquaire assiegeant Genes, ou le Duc Octavian Fregose commandoit soubs nostre protection, et l'accord entre eux ayant esté poussé si avant, qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols

s'estans coullés dedans, en userent comme en une victoire planiere : et depuis à Ligny en Barrois, où le Comte de Brienne commandoit, l'Empereur l'ayant assiegé en personne, et Bertheuille Lieutenant dudict Comte estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

Fu il vincer sempre mai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna o per ingegno,

disent−ils : Mais le Philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis : et moy aussi peu. Car il disoit que ceux qui courent à l'envy, doivent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester : ny de luy tendre la jambe, pour le faire cheoir.

Et plus genereusement encore ce grand Alexandre, à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius. Point, dit−il, ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobees : *malo me fortunæ poeniteat, quam victoriæ pudeat.*

Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem
Sternere, nec jacta cœcum dare cuspide vulnus :
Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VII
Que l'intention juge nos actions

LA mort, dict−on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme Roy d'Angleterre fit composition avec Dom Philippe fils de l'Empereur Maximilian, ou pour le confronter plus honnorablement, pere de l'Empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettoit entre ses mains le Duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au pays bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict Duc : toutesfois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils, de le faire mourir, soudain apres qu'il seroit decedé.

Dernierement en cette tragedie que le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles és Contes de Horne et d'Aiguemond, il y eut tout plein de choses remerquables : et entre autres que ledict Comte d'Aiguemond, soubs la foy et asseurance duquel le Comte de Horne s'estoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande instance, qu'on le fist mourir le premier : affin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit audict Comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesmes sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens. A cette cause, par ce que les effects et executions ne sont aucunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien en bon escient en nostre puissance, que la volonté : en celle là se fondent par necessité et s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi le Comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le Comte de Horne. Mais le Roy d'Angleterre faillant à sa parolle par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques apres sa mort l'execution de sa desloyauté : Non plus que le masson de Herodote, lequel ayant loyallement conservé durant sa vie le secret des thresors du Roy d'Egypte son maistre, mourant les descouvrit à ses enfans.

J'ay veu plusieurs de mon temps convaincus par leur conscience retenir de l'autruy, se disposer à y satisfaire

par leur testament et apres leur decés. Ils ne font rien qui vaille. Ny de prendre terme à chose si presante, ny de vouloir restablir une injure avec si peu de leur ressentiment et interest. Ils doivent du plus leur. Et d'autant qu'ils payent plus poisamment, et incommodéement : d'autant en est leur satisfaction plus juste et meritoire. La penitence demande à charger.

Ceux la font encore pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche à leur derniere volonté, l'ayants cachee pendant la vie. Et monstrent avoir peu de soin du propre honneur, irritans l'offencé à l'encontre de leur memoire : et moins de leur conscience, n'ayants pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent : et en estendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause.

Je me garderay, si je puis, que ma mort die chose, que ma vie n'ayt premierement dit et apertement.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VIII
De l'Oysiveté

COMME nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses et fertilles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que pour les tenir en office, il les faut assubjectir et employer à certaines semences, pour nostre service. Et comme nous voyons, que les femmes produisent bien toutes seules, des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les faut embesongner d'une autre semence : ainsin est−il des esprits, si on ne les occupe à certain subject, qui les bride et contraigne, ils se jettent desreiglez, par−cy par là, dans le vague champ des imaginations.

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum, aut radiantis imagine Lunæ,
Omnia pervolitat latè loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.

Et n'est folie ny réverie, qu'ils ne produisent en cette agitation,

velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species.

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : Car comme on dit, c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre par tout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.

Dernierement que je me retiray chez moy, deliberé autant que je pourroy, ne me mesler d'autre chose, que de passer en repos, et à part, ce peu qui me reste de vie : il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysiveté, s'entretenir soy−mesmes, et s'arrester et rasseoir en soy : Ce que j'esperois qu'il peust meshuy faire plus aysément, devenu avec le temps, plus poisant, et plus meur : Mais je trouve,

variam semper dant otia mentem,

qu'au rebours faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy−mesmes, qu'il ne prenoit

pour autruy : et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, et sans propos, que pour en contempler à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté, j'ay commencé de les mettre en rolle : esperant avec le temps, luy en faire honte à luy mesmes.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE IX
Des Menteurs

IL n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire. Car je n'en recognoy quasi trace en moy : et ne pense qu'il y en ayt au monde, une autre si merveilleuse en defaillance. J'ay toutes mes autres parties viles et communes, mais en cette−là je pense estre singulier et tres−rare, et digne de gaigner nom et reputation.

Outre l'inconvenient naturel que j'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse) si en mon pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent, qu'il n'a point de memoire : et quand je me plains du defaut de la mienne : ils me reprennent et mescroient, comme si je m'accusois d'estre insensé : Ils ne voyent pas de chois entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon marché : Mais ils me font tort : car il se voit par experience plustost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, et d'un defaut naturel, on en fait un defaut de conscience. Il a oublié, dict−on, cette priere ou cette promesse : il ne se souvient point de ses amys : il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. Certes je puis aysément oublier : mais de mettre à nonchalloir la charge que mon amy m'a donnee, je ne le fay pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice : et de la malice autant ennemye de mon humeur.

Je me console aucunement. Premierement sur ce, que c'est un mal duquel principallement j'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se fust facilement produit en moy : Sçavoir est l'ambition, car cette deffaillance est insurportable à qui s'empestre des negotiations du monde. Que comme disent plusieurs pareils exemples du progres de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultés en moy, à mesure que cette−cy s'est affoiblie, et irois facilement couchant et allanguissant mon espritt et mon jugement, sur les traces d'autruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire. Que mon parler en est plus court : Car le magasin de la memoire, est volontiers plus fourny de matiere, que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amys de babil : les subjects esveillans cette telle quelle faculté que j'ay de les manier et employer, eschauffant et attirant mes discours. C'est pitié : je l essayepar la preuve d'aucuns de mes privez amys : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté : s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile, de fermer un propos, et de le coupper despuis qu'on est arroutté. Et n'est rien, où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents mesmes, j'en voy qui veulent et ne se peuvent deffaire de leur course. Ce pendant qu'ils cerchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et trainant comme des hommes qui deffaillent de foiblesse. Sur tout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redites. J'ay veu des recits bien plaisants, devenir tres−ennuyeux, en la bouche d'un seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abbreuvé cent fois. Secondement qu'il me souvient moins des offences receuës, ainsi que disoit cet ancien. Il me faudroit un protocolle, comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page à touts les coups qu'il se mettoit à table, luy vinst rechanter par trois fois à l'oreille, Sire, souvienne vous des

Atheniens, et que les lieux et les livres que je revoy, me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les grammairiens font difference, entre dire mensonge, et mentir : et disent que dire mensonge, c'est dire chose fausse, mais qu'on a pris pour vraye, et que la definition du mot de mentir en Latin, d'où nostre François est party, porte autant comme aller contre sa conscience : et que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceux icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils déguisent et alterent un fons veritable. Lors qu'ils déguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est mal−aisé qu'ils ne se desferrent : par ce que la chose, comme elle est, s'estant logée la premiere dans la memoire, et s'y estant empreincte, par la voye de la connoissance et de la science, il est mal−aisé qu'elle ne se represente à l'imagination, délogeant la fausceté, qui n'y peut avoir le pied si ferme, ny si rassis : et que les circonstances du premier aprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces raportées faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire, qui choque leur fausceté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutefois encore cecy, par ce que c'est un corps vain, et sans prise, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseuree. Dequoy j'ay souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole, que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negotient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent. Car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estans subjettes à plusieurs changements, il faut que leur parole se diversifie quand et quand : d'où il advient que de mesme chose, ils disent, tantost gris, tantost jaune : à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre : et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient ce bel art ? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux−mesmes si souvent : car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes, qu'ils ont forgées en un mesme subject ? J'ay veu plusieurs de mon temps, envier la reputation de cette belle sorte de prudence : qui ne voyent pas, que si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

En verité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes. Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfans des erreurs innocentes, tres mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions temeraires, qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule, et un peu au dessous, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance et le progrez, elles croissent quand et eux : et depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient, que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subjects et asservis. J'ay un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouy jamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement.

Si comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes : car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur. Mais le revers de la verité a cent mille figures, et un champ indefiny.

Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routtes desvoyent du blanc : une y va. Certes je ne m'asseure pas, que je peusse venir à bout de moy, à guarentir un danger evident et extresme, par une effrontee et solenne mensonge.

Un ancien pere dit, que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme, duquel le langage nous est inconnu. *Ut externus alieno non sit hominis vice*. Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence ?

Le Roy François premier, se vantoit d'avoir mis au rouet par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce Duc de Milan, homme tres−fameux en science de parlerie. Cettuy−cy avoit esté despesché pour excuser son maistre envers sa Majesté, d'un fait de grande consequence ; qui estoit tel. Le Roy pour

maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernierement chassé, mesme au Duché de Milan, avoit advisé d'y tenir pres du Duc un Gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui fist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres : d'autant que le Duc, qui dependoit beaucoup plus de l'Empereur (lors principallement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du Roy de Dannemarc, qui est à present douairiere de Lorraine) ne pouvoit descouvrir avoir aucune praticque et conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission, se trouva propre un Gentil−homme Milannois, escuyer d'escurie chez le Roy, nommé Merveille. Cettuy−cy despesché avecques lettres secrettes de creance, et instructions d'ambassadeur ; et avec d'autres lettres de recommendation envers le Duc, en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, fut si long temps aupres du Duc, qu'il en vint quelque ressentiment à l'Empereur : qui donna cause à ce qui s'ensuivit apres, comme nous pensons : Ce fut, que soubs couleur de quelque meurtre, voila le Duc qui luy faict trancher la teste de belle nuict, et son proces faict en deux jours. Messire Francisque estant venu prest d'une longue deduction contrefaicte de cette histoire ; car le Roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les Princes de Chrestienté, et au Duc mesmes : fut ouy aux affaires du matin, et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin, plusieurs belles apparences du faict : Que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme, que pour gentil−homme privé, et sien subject, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit jamais vescu là soubs autre visage : desadvouant mesme avoir sçeu qu'il fust en estat de la maison du Roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il le prist pour ambassadeur. Le Roy à son tour le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes pars, l'acculla en fin sur le point de l'execution faicte de nuict, et comme à la desrobée. A quoy le pauvre homme embarrassé, respondit, pour faire l'honneste, que pour le respect de sa Majesté, le Duc eust esté bien marry, que telle execution se fust faicte de jour. Chacun peut penser, comme il fut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroit d'un tel nez que celuy du Roy François.

Le Pape Jule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le Roy d'Angleterre, pour l'animer contre le Roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le Roy d'Angleterre s'estant arresté en sa response, aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un Roy si puissant, et en alleguant quelques raisons : l'ambassadeur repliqua mal à propos, qu'il les avoit aussi considerées de sa part, et les avoit bien dictes au Pape. De cette parole si esloignée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le Roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere pendoit du costé de France, et en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez, et ne tint à guere qu'il n'en perdist la vie.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE X
Du parler prompt ou tardif

Onc ne furent à tous toutes graces données.

AUSSI voyons nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et ce qu'on dit, le boutehors si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests : les autres plus tardifs ne parlent jamais rien qu'elaboure et premedité. Comme on donne des regles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau. Si j'avois à conseiller de mesmes, en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle, que les prescheurs et les advocats facent principalle profession, le tardif seroit mieux prescheur, ce me semble, et l'autre mieux advocat : Par ce que la charge de celuy−là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer ; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite, sans interruption : là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice : et les responces improuveuës de sa partie adverse, le rejettent de son branle, où il luy fautsur

le champ prendre nouveau party.

Si est−ce qu'à l'entreveuë du Pape Clement et du Roy François à Marseille, il advint tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au Pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste, le jour mesme qu'elle devoit estre prononcée, le Pape se craignant qu'on luy tinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des autres Princes qui estoyent autour de luy, manda au Roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais de fortune, tout autre que celuy, sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé : de façon que sa harengue demeuroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une autre. Mais s'en sentant incapable, il fallut que Monsieur le Cardinal du Bellay en prinst la charge.

La part de l'Advocat est plus difficile que celle du Prescheur : et nous trouvons pourtant ce m'est advis plus de passables Advocats que Prescheurs, au moins en France.

Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit, d'avoir son operation prompte et soudaine, et plus le propre du jugement, de l'avoir lente et posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer : et celuy aussi, à qui le loisir ne donne advantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'estrangeté. On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieux sans y avoir pensé : qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence : qu'il luy venoit à proufit d'estre troublé en parlant : et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peurque la colere ne luy fist redoubler son eloquence. Je cognois par experience cette condition de nature, qui ne peut soustenir une vehemente premeditation et laborieuse : si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent à l'huyle et à la lampe, pour certaine aspreté et rudesse, que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais outre cela, la solicitude de bien faire, et cette contention de l'ame trop bandée et trop tendue à son entreprise, la rompt et l'empesche, ainsi qu'il advient à l'eau, qui par force de se presser de sa violence et abondance, ne peut trouver yssue en un goulet ouvert.

En cette condition de nature, dequoy je parle, il y a quant et quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlée et picquée par ces passions fortes, comme la colere de Cassius, (car ce mouvement seroit trop aspre) elle veut estre non pas secouëe, mais sollicitée : elle veut estre eschauffée et resveillée par les occasions estrangeres, presentes et fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trainer et languir : l'agitation est sa vie et sa grace.

Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hazard y a plus de droit que moy, l'occasion, la compaignie, le branle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que je n'y trouve lors que je le sonde et employe à part moy.

Ainsi les paroles en valent mieux que les escrits, s'il y peut avoir chois où il n'y a point de prix.

Cecy m'advient aussi, que je ne me trouve pas où je me cherche : et me trouve plus par rencontre, que par l'inquisition de mon jugement. J'auray eslancé quelque subtilité en escrivant. J'enten bien, mornée pour un autre, affilée pour moy. Laissons toutes ces honnestetez. Cela se dit par chacun selon sa force. Je l'ay si bien perdue que je ne sçay ce que j'ay voulu dire : et l'a l'estranger descouverte par fois avant moy. Si je portoy le rasoir par tout où cela m'advient, je me desferoy tout. Le rencontre m'en offrira le jour quelque autre fois, plus apparent que celuy du midy : et me fera estonner de ma hesitation.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XI
Des Prognostications

QUANT aux oracles, il est certain que bonne piece avant la venue de Jesus Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit : car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance. Et ces mots sont à luy : *Cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed jamdiu, ut nihil possit esse contemptius* ? Mais quant aux autres prognostiques, qui se tiroyent de l'anatomie des bestes aux sacrifices ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, *Aves quasdam rerum augurandarum causa natas esse putamus*, des fouldres, du tournoyement des rivieres, *Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis*, et autres sur lesquels l'ancienneté appuyoit la pluspart des entreprises, tant publicques que privées ; nostre Religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination és astres, és esprits, és figures du corps, és songes, et ailleurs - notable exemple de la forçenée curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez affaire à digerer les presentes :

cur hanc tibi rector Olympi
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omina clades.
Sit subitum quodcunque paras, sit cæca futuri
Mens hominum fati, liceat sperare timenti.

Ne utile quidem est scire quid futurum sit : Miserum est enim nihil proficientem angi. Si est−ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité.

Voylà pourquoy l'exemple de François Marquis de Sallusse m'a semblé remerquable : car Lieutenant du Roy François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de nostre cour, et obligé au Roy du Marquisat mesmes, qui avoit esté confisqué de son frere : au reste ne se presentant occasion de le faire, son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'advantage de l'Empereur Charles cinquiesme, et à nostre desavantage (mesmes en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome fut baillée grande somme d'argent au change, pour ceste opinion de nostre ruine) qu'apres s'estre souvent condolu à ses privez, des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France, et aux amis qu'il y avoit, se revolta, et changea de party : à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combatu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armee ennemie soubs Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans soupçon de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne fit. Car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme, ny ville que Fossan : encore apres l'avoir long temps contestee.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus,
Ridétque si mortalis ultra
Fas trepidat.
Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse, vixi, cras vel atra
Nube polum pater occupato,
Vel sole puro.
Lætus in præsens animus, quod ultra est,
Oderit curare.

Et ceux qui croyent ce mot au contraire, le croyent à tort. *Ista sic reciprocantur, ut Et si divinatio sit, dii sint : Et si dii sint, sit divinatio*. Beaucoup plus sagement Pacuvius :

Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt, quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo.

Cette tant celebree art de deviner des Toscans nasquit ainsin. Un laboureur perçant de son coultre profondement la terre, en veid sourdre Tages demi−dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence. Chacun y accourut, et furent ses paroles et science recueillie et conservee à plusieurs siecles, contenant les principes et moyens de cette art. Naissance conforme à son progrez.

J'aymerois bien mieux reigler mes affaires par le sort des dez que par ces songes.

Et de vray en toutes republiques on a tousjours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon en la police qu'il forge à discretion, luy attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veut entre autres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons. Et donne si grand poids à ceste election fortuite, que les enfans qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au païs : ceux qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : Toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'adventure à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeller, et exiler aussi celuy d'entre les retenus, qui montrera peu d'esperance de son adolescence.

J'en voy qui estudient et glosent leurs Almanacs, et nous en alleguent l'authorité aux choses qui se passent. A tant dire, il faut qu'ils dient et la verité et le mensonge. *Quis est enim, qui totum diem jaculans, non aliquando conlineet* ? Je ne les estime de rien mieux, pour les voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude s'il y avoit regle et verité à mentir tousjours. Joint que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis : et fait−on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroiables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui fut surnommé l'Athee, estant en la Samothrace, à celuy qui en luy montrant au Temple force voeuz et tableaux de ceux qui avoyent eschapé le naufrage, luy dit : Et bien vous, qui pensez que les Dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dittes vous de tant d'hommes sauvez par leur grace ? Il se fait ainsi, respondit−il : Ceux là ne sont pas peints qui sont demeurez noyez, en bien plus grand nombre. Cicero dit, que le seul Xenophanes Colophonien entre tous les Philosophes, qui ont advoué les Dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination. D'autant est−il moins de merveille, si nous avons veu par fois à leur dommage, aucunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez.

Je voudrois bien avoir reconnu de mes yeux ces deux merveilles, du livre de Joachim Abbé Calabrois, qui predisoit tous les Papes futurs ; leurs noms et formes : Et celuy de Leon l'Empereur qui predisoit les Empereurs et Patriarches de Grece. Cecy ay−je reconnu de mes yeux, qu'és confusions publiques, les hommes estonnez de leur fortune, se vont rejettant, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur : et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé, qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aiguz et oisifs, ceux qui sont duicts à ceste subtilité de les replier et desnouër, seroyent en tous escrits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais sur tout leur preste beau jeu, le parler obscur, ambigu et fantastique du jargon prophetique, auquel leurs autheurs ne donnent aucun sens clair, afin que la posterité y en puisse appliquer de tel qu'il luy plaira.

Le demon de Socrates estoit à l'advanture certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours. En une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continu exercice de sagesse et de vertu, il est vray−semblale que ces inclinations, quoy que temeraires et indigestes, estoyent tousjours importantes et dignes d'estre suivies. Chacun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente et fortuite. C'est à moy de leur donner quelque authorité, qui en donne si peu à

nostre prudence. Et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoit plus ordinaire à Socrates, ausquelles je me laissay emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroyent estre jugees tenir quelque chose d'inspiration divine.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XII
De la constance

LA loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant quil est en nostre puissance, des maux et inconveniens qui nous menassent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surpreignent. Au rebours, tous moyens honnestes de se garentir des maux, sont non seulement permis, mais louables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter de pied ferme, les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a soupplesse de corps, ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations tres−belliqueuses se servoyent en leurs faits d'armes, de la fuite, pour advantage principal, et montroyent le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur visage.

Les Turcs en retiennent quelque chose.

Et Socrates en Platon se mocque de Laches, qui avoit definy la fortitude, se tenir ferme en son reng contre les ennemis. Quoy, feit−il, seroit ce donc lascheté de les battre en leur faisant place ? Et luy allegue Homere, qui louë en Æneas la science de fuir. Et par ce que Laches se r'advisant, advouë cet usage aux Scythes, et en fin generallement à tous gens de cheval : il luy allegue encore l'exemple des gens de pied Lacedemoniens (nation sur toutes duitte à combatre de pied ferme) qui en la journee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange Persienne, s'adviserent de s'escarter et sier arriere : pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre et dissoudre cette masse, en les poursuivant. Par où ils se donnerent la victoire.

Touchant les Scythes, on dit d'eux, quand Darius alla pour les subjuguer, qu'il manda à leur Roy force reproches, pour le voir tousjours reculant devant luy, et gauchissant la meslee. A quoy Indathyrsez (car ainsi se nommoit−il) fit responce, que ce n'estoit pour avoir peur de luy, ny d'homme vivant : mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation : n'ayant ny terre cultivee, ny ville, ny maison à deffendre, et à craindre que l'ennemy en peust faire profit. Mais s'il avoit si grand faim d'en manger, qu'il approchast pour voir le lieu de leurs anciennes sepultures, et que là il trouveroit à qui parler tout son saoul.

Toutes−fois aux canonnades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menace du coup : d'autant que par sa violence et vitesse nous le tenons inevitable : et en y a meint un qui pour avoir ou haussé la main, ou baissé la teste, en a pour le moins appresté à rire à ses compagnons.

Si est−ce qu'au voyage que l'Empereur Charles cinquiesme fit contre nous en Provence, le Marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arle, et s'estant jetté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les Seigneurs de Bonneval et Seneschal d'Agenois, qui se promenoyent sus le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au Sieur de Villiers Commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une coulevrine, que sans ce que ledict Marquis voyant mettre le feu se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes quelques annees auparavant, Laurent de Medicis, Duc d'Urbin, pere de la Royne mere du Roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane : car autrement le coup, qui ne luy

rasa que le dessus de la teste, luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvemens se fissent avecques discours : car quel jugement pouvez−vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? et est bien plus aisé à croire, que la fortune favorisa leur frayeur : et que ce seroit moyen une autre fois aussi bien pour se jetter dans le coup, que pour l'eviter.

Je ne me puis deffendre si le bruit esclatant d'une harquebusade vient à me fraper les oreilles à l'improuveu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n'en tressaille : ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moy.

Ny n'entendent les Stoiciens, que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions et fantaisies qui luy surviennent : ains comme à une subjection naturelle consentent qu'il cede au grand bruit du ciel, ou d'une ruine, pour exemple, jusques à la palleur et contraction : Ainsin aux autres passions, pourveu que son opinion demeure sauve et entiere, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ny alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesmes en la premiere partie, mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle : ains va penetrant jusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant. Il juge selon icelles, et s'y conforme. Voyez bien disertement et plainement l'estat du sage Stoique :

Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

Le sage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XIII
Ceremonie de l'entreveuë des Rois

IL n'est subject si vain, qui ne merite un rang en cette rapsodie. A nos reigles communes, ce seroit une notable discourtoisie et à l'endroit d'un pareil, et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous, quand il vous auroit adverty d'y devoir venir : Voire adjoustoit la Royne de Navarre Marguerite a ce propos, que c'estoit incivilité à un Gentil−homme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit : et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre, pour le recevoir, ne fust que de peur de faillir sa route : et qu'il suffit de l'accompagner à son partement.

Pour moy j'oublie souvent l'un et lautre de ces vains offices : comme je retranche en ma maison autant que je puis de la cerimonie. Quelqu'un s'en offence : qu'y ferois−je ? Il vaut mieux que je l'offence pour une fois, que moy tous les jours : ce seroit une subjection continuelle. A quoy faire fuit−on la servitude des cours, si on l'entraine jusques en sa taniere ?

C'est aussi une reigle commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparans de se faire attendre. Toutesfois à l'entreveuë qui se dressa du Pape Clement, et du Roy François à Marseille, le Roy y ayant odonné les apprests necessaires, s'esloigna de la ville, et donna loisir au Pape de deux ou trois jours pour son entree et refreschissement, avant qu'il le vinst trouver. Et de mesmes à l'entree aussi du Pape et de l'Empereur à Bouloigne, l'Empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier et y survint apres luy. C'est, disent−ils, une cerimonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se fait l'assemblee : et le prennent de ce biais, que c'est afin que cette apparence tesmoigne, que c'est le

plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas luy eux.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité et chasque vacation a sa civilité particuliere : J'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre Françoise : et en tiendrois eschole. J'aime à les ensuivre, mais non pas si couardement, que ma vie en demeure contraincte. Elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. J'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demeurant une tres−utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la societé et familiarité : et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autruy, et à exploitter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XIV
On est puny pour s'opiniastrer en une place sans raison

LA vaillance a ses limites, comme les autres vertus : lesquels franchis, on se trouve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisez en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniastrent à defendre une place, qui par les regles militaires ne peut estre soustenue. Autrement soubs l'esperance de l'impunité il n'y auroit poullier qui n'arrestast une armee. Monsieur le Connestable de Mommorency au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux fauxbourgs S. Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra jusques à se faire batre, feit pendre tout ce qui estoit dedans : Et encore depuis accompagnant Monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, horsmis le Capitaine et l'enseigne, il les fit pendre et estrangler pour cette mesme raison : Comme fit aussi le Capitaine Martin du Bellay lors gouverneur de Turin, en cette mesme contree, le Capitaine de S. Bony : le reste de ses gens ayant esté massacré à laprinse de la place. Mais d'autant que le jugement de la valeur et foiblesse du lieu, se prend par l'estimation et contrepois des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit justement contre deux coulevrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons) ou se met encore en conte la grandeur du Prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit : il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là. Et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux et de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ilz passent le cousteau par tout où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : Comme il se voit par les formes de sommation et deffi, que les Princes d'Orient et leurs successeurs, qui sont encores, ont en usage, fiere, hautaine et pleine d'un commandement barbaresque.

Et au quartier par où les Portugaiz escornerent les Indes, ils trouverent des estats avec cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le Roy en presence, ou par son Lieutenant est hors de composition de rançon et de mercy.

Ainsi sur tout il se faut garder qui peut, de tomber entre les mains d'un Juge ennemy, victorieux et armé.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XV
De la punition de la couardise

J'OUY autrefois tenir à un Prince, et tresgrand Capitaine, que pour lascheté de coeur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort : luy estant à table fait recit du proces du Seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort pour avoir rendu Boulogne.

A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice. Car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les reigles de la raison, que nature a empreintes en nous : et en celles là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature pour nous avoir laissé en telle imperfection et deffaillance. De maniere que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience : Et sur cette regle est en partie fondee l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans : et celle qui establit qu'un Advocat et un Juge ne puissent estre tenuz de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la coüardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie. Et tient−on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas : et qu'avant luy les loix de Grece punissoyent de mort ceux qui s'en estoyent fuis d'une bataille : là où il ordonna seulement qu'ils fussent par trois jours assis emmy la place publicque, vestus de robe de femme : esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte. *Suffundere malis hominis sanguinem quam effundere*. Il semble aussi que les loix Romaines punissoyent anciennement de mort, ceux qui avoyent fuy. Car Ammianus Marcellinus dit que l'Empereur Julien condemna dix de ses soldats, qui avoyent tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre degradez, et apres à souffrir mort, suyvant, dit−il, les loix anciennes. Toutes−fois ailleurs pour une pareille faute il en condemne d'autres, seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage. L'aspre chastiement du peuple Romain contre les soldats eschapez de Cannes, et en cette mesme guerre, contre ceux qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa deffaitte, ne vint pas à la mort.

Si est−il à craindre que la honte les desespere, et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Du temps de nos Peres le Seigneur de Franget, jadis Lieutenant de la compaignie de Monsieur le Mareschal de Chastillon, ayant par Monsieur le Mareschal de Chabannes esté mis Gouverneur de Fontarabie au lieu de Monsieur du Lude, et l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à estre degradé de noblesse, et tant luy que sa posterité declaré roturier, taillable et incapable de porter armes : et fut cette rude sentence executee à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition tous les gentils−hommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le Conte de Nansau y entra : et autres encore depuis.

Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparante ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XVI
Un traict de quelques Ambassadeurs

J'OBSERVE en mes voyages cette practique, pour apprendre tousjours quelque chose, par la communication d'autruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre) de ramener tousjours ceux, avec qui je confere,

aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

Basti al nocchiero ragionar de' venti,
Al bifolco dei tori, et le sue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti.

Car il advient le plus souvent au contraire, que chacun chosit plustost à discourir du mestier d'un autre que du sien : estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus feit à Periander, qu'il quittoit la gloire d'un bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte.

Voyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins : et combien au prix il va se serrant, où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduite de sa milice. Ses exploicts le verifient assez capitaine excellent : il se veut faire cognoistre excellent ingenieur ; qualité aucunement estrangere.

Le vieil Dionysius estoit tres grand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommendation de soy, par la poësie : et si n'y sçavoit guere. Un homme de vacation juridique, mené ces jours passez voir une estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier, et de tout autre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir : mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logee sur la vis de l'estude, que cent capitaines et soldats recognoissent tous les jours, sans remerque et sans offense.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille.

Ainsin, il faut travailler de rejetter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste chacun à son gibier. Et à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subjet de toutes gens, j'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : Si ce sont personnes, qui ne facent autre profession que de lettres, j'en apren principalement le stile et le langage : si ce sont Medecins, je les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des Princes, des blessures et maladies : si Jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles : si Theologiens, les affaires de l'Eglise, censures Ecclesiastiques, dispences et mariages : si courtisans, les meurs et les cerimonies : si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne : si Ambassadeurs, les menees, intelligences, et praticques, et maniere de les conduire.

A cette cause, ce que j'eusse passé à un autre, sans m'y arrester, je l'ay poisé et remarqué en l'histoire du Seigneur de Langey, tres−entendu en telles choses. C'est qu'apres avoir conté ces belles remonstrances de l'Empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, present l'Evesque de Macon, et le Seigneur du Velly nos Ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs parolles outrageuses contre nous ; et entre autres, que si ses Capitaines et soldats n'estoient d'autre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceux du Roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col, pour luy aller demander misericorde. Et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose : car deux ou trois fois en sa vie depuis il luy advint de redire ces mesmes mots. Aussi qu'il défia le Roy de le combatre en chemise avec l'espee et le poignard, dans un batteau. Ledit Seigneur de Langey suivant son histoire, adjouste que lesdicts Ambassadeurs faisans une despesche au Roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or j'ay trouvé bien estrange, qu'il fust en la puissance d'un Ambassadeur de dispenser sur les advertissemens qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne, et dits en si grand' assemblee. Et m'eust semblé l'office du serviteur estre, de fidelement representer les choses en leur entier, comme elles sont advenuës : afin que la liberté d'ordonner, juger, et choisir demeurast au maistre. Car de luy alterer ou cacher

la verité, de peur qu'il ne la preigne autrement qu'il ne doit, et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy, qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit, au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doit penser inferieur, comme en authorité, aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, je ne voudroy pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise : chascun aspire si naturellement à la liberté et authorité, qu'au superieur nulle utilité ne doibt estre si chere, venant de ceux qui le servent, comme luy doit estre chere leur simple et naifve obeissance.

On corrompt l'office du commander, quand on y obeit par discretion, non par subjection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lors qu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un Ingenieur Grec, de luy faire mener le plus grand des deux mas de Navire, qu'il avoit veu à Athenes, pour quelque engin de batterie, qu'il en vouloit faire. Cetuy cy sous titre de sa science, se donna loy de choisir autrement, et mena le plus petit, et selon la raison de art, le plus commode. Crassus, ayant patiemment ouy ses raisons, luy feit tres−bien donner le fouet : estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage.

D'autre part pourtant on pourroit aussi considerer, que cette obeïssance si contreinte, n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les Ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties depend souverainement de leur disposition. Ils n'executent pas simplement, mais forment aussi, et dressent par leur conseil, la volonté du maistre. J'ay veu en mon temps des personnes de commandement, reprins d'avoir plustost obey aux paroles des lettres du Roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient pres deux.

Les hommes d'entendement accusent encore aujourd'huy, l'usage des Roys de Perse, de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenans, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance. Ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires.

Et Crassus, escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mas, sembloit−il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret ?

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XVII
De la peur

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sçay guiere par quels ressors la peur agit en nous, mais tant y a que c'est une estrange passion : et disent les medecins qu'il n'en est aucune, qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deuë assiete. De vray, j'ay veu beaucoup de gens devenus insensez de peur : et au plus rassis il est certain pendant que son accés dure, qu'elle engendre de terribles esblouissemens. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeulx sortis du tombeau enveloppez en leur suaire, tantost des Loups−garoups, des Lutins, et des Chimeres. Mais parmy les soldats mesme, où elle devroit trouver moins de place, combien de fois à elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets ? des roseaux et des cannes en gens−darmes et lanciers ? nos amis en nos ennemis ? et la croix blanche à la rouge ?

Lors que Monsieur de Bourbon print Rome, un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg sainct Pierre, fut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine il se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville ; et à peine en fin voyant la troupe de Monsieur de

Bourbon se ranger pour le soustenir, estimant que ce fust une sortie que ceux de la ville fissent, il se recogneut, et tournant teste r'entra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty, plus de trois cens pas avant en la campaigne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du Capitaine Julle, lors que Sainct Paul fut pris sur nous par le Comte de Bures et Monsieur du Reu. Car estant si fort esperdu de frayeur, que de se jetter à tout son enseigne hors de la ville, par une canonniere, il fut mis en pieces par les assaillans. Et au mesme siege, fut memorable la peur qui serra, saisit, et glaça si fort le coeur d'un gentil−homme, qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche, sans aucune blessure.

Pareille rage pousse par fois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses trouppes prindrent d'effroy deux routes opposites, l'une fuyoit d'où l'autre partoit.

Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers : tantost elle nous cloüe les pieds, et les entrave : comme on lit de l'Empereur Theophile, lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si estonné et si transi, qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr : *adeo pavor etiam auxilia formidat* : jusques à ce que Manuel l'un des principaux chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoüé, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dit : Si vous ne me suivez je vous tueray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier vous veniez à perdre l'Empire.

Lors exprime elle sa derniere force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance, qu'elle a soustraitte à nostre devoir et à nostre honneur. En la premiere juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le Consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied, qui print l'espouvante, ne voyant ailleurs par ou faire passage à sa lascheté, s'alla jetter au travers le gros des ennemis : lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois : achetant une honteuse fuite, au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire. C'est ce dequoy j'ay le plus de peur que la peur.

Aussi surmonte elle en aigreur tous autres accidents.

Quelle affection peut estre plus aspre et plus juste, que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est−ce que la peur des voiles Egyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'estouffa de maniere, qu'on a remerqué, qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter, et de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes, que cette autre plus forte passion avoit suspendües.

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat.

Ceux qui auront esté bien frottés en quelque estour de guerre, tous blessez encor et ensanglantez, on les rameine bien le l'endemain à la charge. Mais ceux qui ont conçeu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien d'estre exilez, d'estre subjuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger, et le repos. La ou les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens, qui de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyez, et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une autre espece, qui est outre l'erreur de nostre discours : venant, disent−ils, sans cause apparente, et d'une impulsion celeste. Des peuples entiers s'en voyent souvent frappez, et des armees entieres. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation. On n'y oyoit que cris et voix effrayees : on voyoit les habitans sortir de leurs maisons, comme à l'alarme, et se charger, blesser et entretuer les uns les autres, comme si ce fussent ennemis, qui vinssent à occuper leur ville. Tout y estoit en desordre, et en fureur : jusques à ce que par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela terreurs Paniques.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XVIII
Qu'il ne faut juger de notre heur qu'apres la mort

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est; dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera debet.

Les enfans sçavent le conte du Roy Croesus à ce propos : lequel ayant esté pris par Cyrus, et condamné à la mort, sur le point de l'execution, il s'escria, O Solon, Solon : Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy fit entendre, qu'il verifioit lors à ses despends l'advertissement qu'autrefois luy avoit donné Solon : que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux, jusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et varieté des choses humaines, qui d'un bien leger mouvement se changent d'un estat en autre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le Roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat : Ouy−mais, dit−il, Priam en tel aage ne fut pas malheureux. Tantost des Roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuysiers et greffiers à Rome : des tyrans de Sicile, des pedants à Corinthe : d'un conquerant de la moitié du monde, et Empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un Roy d'Ægypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie. Et du temps de nos peres ce Ludovic Sforce dixiesme Duc de Milan, soubs qui avoit si long temps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches : mais apres y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle Royne, vefve du plus grand Roy de la Chrestienté, vient elle pas de mourir par la main d'un Bourreau ? indigne et barbare cruauté ! Et mille tels exemples. Car il semble que comme les orages et tempestes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bastimens, il y ayt aussi là haut des esprits envieux des grandeurs de ça bas.

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour montrer sa puissance, de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues annees ; et nous fait crier apres Laberius, *Nimirum hac die una plus vixi, mihi quàm vivendum fuit*.

Ainsi se peut prendre avec raison, ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'est un Philosophe, à l'endroit desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent rang, ny d'heur ny de malheur : et sont les grandeurs, et puissances, accidens de qualité à peu pres indifferente, je trouve vray−semblable, qu'il ayt regardé plus avant ; et voulu dire que ce mesme bon−heur de nostre vie, qui dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né, et de la resolution et asseurance d'une ame reglee ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu joüer le dernier acte de sa comedie : et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque : Ou ces beaux discours de la Philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidens ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousjours nostre visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que faindre, il faut parler François ; il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res.

Voyla pourquoy se doivent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres : c'est le jour, dict un ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche, ou du coeur.

J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion beau−pere de Pompeius rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy jusques alors. Epaminondas interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy−mesme : Il nous faut voir mourir, dit−il, avant que d'en pouvoir resoudre. De vray on desroberoit beaucoup à celuy là, qui le poiseroit sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il luy a pleu : mais en mon temps trois les plus execrables personnes, que je cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reglées, et en toute circonstance composées jusques à la perfection.

Il est des morts braves et fortunées. Je luy ay veu trancher le fil d'un progrez de merveilleux avancement : et dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseins, n'avoient rien de si hault que fut leur interruption. Il arriva sans y aller, ou il pretendoit, plus grandement et glorieusement, que ne portoit son desir et esperance. Et devança par sa cheute, le pouvoir et le nom, ou il aspiroit par sa course.

Au jugement de la vie d'autruy, je regarde tousjours comment s'en est porté le bout, et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est a dire quietement et sourdement.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XIX
Que Philosopher, c'est apprendre a mourir

CICERON dit que Philosopher ce n'est autre chose que s'aprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, et l'embesongnent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort : Ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult en fin à ce point, de nous apprendre a ne craindre point a mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la Saincte Escriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but, quoy qu'elles en prennent divers moyens ; autrement on les chasseroit d'arrivée. Car qui escouteroit celuy, qui pour sa fin establiroit nostre peine et mesaise ?

Les dissentions des sectes Philosophiques en ce cas, sont verbales. *Transcurramus solertissimas nugas*. Il y a plus d'opiniastreté et de picoterie, qu'il n'appartient à une si saincte profession. Mais quelque personnage que l'homme entrepreigne, il jouë tousjours le sien parmy. Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contrecoeur : Et s'il signifie quelque supreme plaisir, et excessif contentement, il est mieux deu à l'assistance de la vertu, qu'à nulle autre assistance. Cette volupté pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse. Et luy devions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel : non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommee. Cette autre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom : ce devoit estre en concurrence, non par privilege. Je la trouve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu. Outre que son goust est plus momentanee, fluide et caduque, elle a ses veilles, ses jeusnes, et ses travaux, et la sueur et le sang. Et en outre particulierement, ses passions trenchantes de tant de sortes ; et a son costé une satiete si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ses incommoditez luy servent d'aiguillon et de condiment à sa douceur, comme en nature le contraire se

vivifie par son contraire : et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suittes et difficultez l'accablent, la rendent austere et inacessible. Là où beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguisent, et rehaussent le plaisir divin et parfaict, qu'elle nous moienne. Celuy la est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son coust, à son fruit : et n'en cognoist ny les graces ny l'usage. Ceux qui nous vont instruisant, que sa queste est scabreuse et laborieuse, sa jouïssance agreable : que nous disent−ils par là, sinon qu'elle est tousjours desagreable ? Car quel moien humain arriva jamais à sa jouïssance ? Les plus parfaits se sont bien contentez d'y aspirer, et de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent ; veu que de tous les plaisirs que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde : car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstancielle. L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu, remplit toutes ses appartenances et avenues, jusques à la premiere entree et extreme barriere. Or des principaux bienfaicts de la vertu, c'est le mespris de la mort, moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable : sans qui toute autre volupté est esteinte.

Voyla pourquoy toutes les regles se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté, et autres accidens, à quoy la vie humaine est subjecte, ce n'est pas d'un pareil soing : tant par ce que ces accidens ne sont pas de telle necessité, la pluspart des hommes passent leur vie sans gouster de la pauvreté, et tels encore sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le Musicien, qui vescut cent et six ans d'une entiere santé : qu'aussi d'autant qu'au pis aller, la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, et coupper broche à tous autres inconvenients. Mais quant à la mort, elle est inevitable.

Omnes eodem cogimur, omnium
Versatur urna, serius ocius
Sors exitura, et nos in æter−
Num exitium impositura cymbæ.

Et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subject continuel de tourment, et qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne. Nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en pays suspect : *quæ quasi saxum Tantalo semper impendet*. Nos parlemens renvoyent souvent executer les criminels au lieu où lecrime est commis : durant le chemin, promenez les par de belles maisons, faictes leur tant de bonne chere, qu'il vous plaira,

non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium, cytharæque cantus
Somnum reducent.

Pensez vous qu'ils s'en puissent resjouir ? et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeux, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez ?

Audit iter, numeratque dies, spatioque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futura.

Le but de nostre carriere c'est la mort, c'est l'object necessaire de nostre visee : si elle nous effraye, comme est−il possible d'aller un pas avant, sans fiebvre ? Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement ? Il luy faut faire brider l'asne par la queuë,

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piege. On fait peur à nos gens seulement de nommer la mort, et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et par−ce qu'il s'en faict mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence. Et Dieu sçait lors entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le patissent.

Par ce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apris de l'amollir ou l'estendre en perifrazes. Au lieu de dire, il est mort, il a cessé de vivre, disent−ils, il a vescu. Pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté, nostre, feu Maistre−Jehan.

A l'adventure est−ce, que comme on dict, le terme vaut l'argent. Je nasquis entre unze heures et midi le dernier jour de Febvrier, mil cinq cens trente trois : comme nous contons à cette heure, commençant l'an en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi 39. ans, il m'en faut pour le moins encore autant. Ce pendant s'empescher du pensement de chose si esloignee, ce seroit folie. Mais quoy ? les jeunes et les vieux laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement que si tout presentement il y entroit, joinct qu'il n'est homme si décrepite tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. D'avantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des Medecins. Regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre : Et qu'il soit ainsi, conte de tes cognoissans, combien il en est mort avant ton aage, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : Et de ceux mesme qui ont annobli leur vie par renommee, fais en registre, et j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts, avant, qu'apres trente cinq ans. Il est plein de raison, et de pieté, de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus−Christ. Or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme.

Combien a la mort de façons de surprise ?

Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas.

Je laisse à part les fiebvres et les pleuresies. Qui eust jamais pensé qu'un Duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme fut celuy là à l'entree du Pape Clement mon voisin, à Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de nos Roys en se jouant ? et un de ses ancestres mourut il pas choqué par un pourceau ? Æschylus menassé de la cheute d'une maison, à beau se tenir à l'airte, le voyla assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pattes d'un Aigle en l'air : l'autre mourut d'un grain de raisin : un Empereur de l'egratigneure d'un peigne en se testonnant : Æmylius Lepidus pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis : Et Aufidius pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du conseil. Et entre les cuisses des femmes Cornelius Gallus preteur, Tigillinus Capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonsague, Marquis de Mantoüe. Et d'un encore pire exemple, Speusippus Philosophe Platonicien, et l'un de nos Papes. Le pauvre Bebius, Juge, cependant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voyla saisi, le sien de vivre estant expiré : Et Caius Julius medecin gressant les yeux d'un patient, voyla la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler, un mien frere le Capitaine S. Martin, aagé de vingt trois ans, qui avoit desja faict assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, reçeut un coup d'esteuf, qui l'assena un peu au dessus de l'oreille droitte, sans aucune apparence de contusion, ny de blessure : il ne s'en assit, ny reposa : mais cinq ou six heures apres il mourut d'une Apoplexie que ce coup luy causa. Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passans devant les yeux, comme est−il possible qu'on se puisse deffaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet ?

Qu'importe−il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet advis : et en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fust ce soubs la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculast : car il me suffit de passer à mon aise, et le meilleur jeu que je me puisse

donner, je le prens, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez.

prætulerim delirus inérsque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere et ringi.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent, de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans et amis, les surprenant en dessoude et au descouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable ? Vistes vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut prouvoir de meilleure heure : Et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement (ce que je trouve entierement impossible) nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la coüardise : mais puis qu'il ne se peut ; puis qu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honeste homme,

Nempe et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus, timidoque tergo.

Et que nulle trampe de cuirasse vous couvre,

Ille licet ferro cautus se condat in ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput.

aprenons à le soustenir de pied ferme, et à le combatre : Et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort : à tous instans representons la à nostre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille, à la moindre piqueure d'espeingle, remachons soudain, Et bien quand ce seroit la mort mesme ? et là dessus, roidissons nous, et nous efforçons. Parmy les festes et la joye, ayons tousjours ce refrein de la souvenance de nostre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre allegresse est en butte à la mort, et de combien de prinses elle la menasse. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs festins et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'Anatomie seche d'un homme, pour servir d'avertissement aux conviez.

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum,
Grata superveniet, quæ non sperabitur hora.

Il est incertain où la mort nous attende, attendons la par tout. La premeditation de la mort, est premeditation de la liberté. Qui a apris à mourir, il a desapris à servir. Il n'y a rien de mal en la vie, pour celuy qui a bien comprins, que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous afranchit de toute subjection et contraincte. Paulus Æmylius respondit à celuy, que ce miserable Roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe, Qu'il en face la requeste à soy mesme.

A la verité en toutes choses si nature ne preste un peu, il est mal−aysé que l'art et l'industrie aillent guiere avant. Je suis de moy−mesme non melancholique, mais songecreux : il n'est rien dequoy je me soye des tousjours plus entretenu que des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Jucundum cum ætas florida ver ageret.

Parmy les dames et les jeux, tel me pensoit empesché à digerer à part moy quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui surpris les jours precedens d'une fievre chaude, et de sa fin au partir d'une feste pareille, et la teste pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moy : et qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit.

Je ne ridois non plus le front de ce pensement là, que d'un autre. Il est impossible que d'arrivee nous ne sentions des piqueures de telles imaginations : mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte : Autrement de ma part je fusse en continuelle frayeur et frenesie : Car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne feit moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que j'ay jouy jusques à present tresvigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance, ny les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschappe. Et me rechante sans cesse, Tout ce qui peut estre faict un autre jour, le peut estre aujourd'huy. De vray les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : Et si nous pensons, combien il en reste, sans cet accident qui semblent nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que gaillars et fievreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos elle nous est égallement pres. *Nemo altero fragilior est : nemo in crastinum sui certior*.

Ce que j'ay affaire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fust ce d'une heure. Quelcun feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose, que je vouloys estre faite apres ma mort : je luy dy, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, je m'estoy hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver jusques chez moy. Comme celuy, qui continuellement me couve de mes pensees, et les couche en moy : je suis à toute heure preparé environ ce que je le puis estre : et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il faut estre tousjours botté et prest à partir, en tant que en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy.

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa ?

Car nous y aurons assez de besongne, sans autre surcrois. L'un se pleint plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire : l'autre qu'il luy faut desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contrerolé l'institution de ses enfans : l'un pleint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre.

Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que je puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque : Je me desnoue par tout : mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quiter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement que je m'attens de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines.

Miser ô miser (aiunt) omnia ademit.
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ :

et le bastisseur,

Manent (dict−il) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes.

Il ne faut rien designer de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en voir la fin. Nous sommes nés pour agir :

Cum moriar, medium solvar et inter opus.

Je veux qu'on agisse, et qu'on allonge les offices de la vie, tant qu'on peut : et que la mort me treuve plantant mes choux, mais nonchallant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui estant à l'extremité se pleignoit incessamment, dequoy sa destinee coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seixiesme de nos Roys.

Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Jam desiderium rerum super insidet una.

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres joignant les Eglises, et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes et les enfans à ne s'effaroucher point de voir un homme mort : et affin que ce continuel spectacle d'ossemens, de tombeaux, et de convois nous advertisse de nostre condition.

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis.

Et comme les Egyptiens apres leurs festins, faisoient presenter aux assistans une grande image de la mort, par un qui leur crioit : Boy, et t'esjouy, car mort tu seras tel : Aussi ay−je pris en coustume, d'avoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy je m'informe si volontiers, que de la mort des hommes : quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu : ny endroit des histoires, que je remarque si attentifvement.

Il y paroist, à la farcissure de mes exemples : et que j'ay en particuliere affection cette matiere. Si j'estoy faiseur de livres, je feroy un registre commenté des morts diverses, qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre.

Dicearchus en feit un de pareil titre, mais d'autre et moins utile fin.

On me dira, que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime, qui ne se perde, quand on en vient là : laissez les dire ; le premediter donne sans doubte grand avantage : Et puis n'est−ce rien, d'aller au moins jusques là sans alteration et sans fiévre ? Il y a plus : nature mesme nous preste la main, et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre : si elle est autre, je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque desdain de la vie. Je trouve que j'ay bien plus affaire à digerer cette resolution de mourir, quand je suis en santé, que je n'ay quand je suis en fiévre : d'autant que je ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que je commance à en perdre l'usage et le plaisir, j'en voy la mort d'une veuë beaucoup moins effrayee. Cela me faict esperer, que plus je m'eslongneray de celle−là, et approcheray de cette−cy, plus aysément j'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que j'ay essayé en plusieurs autres occurrences, ce que dit Cesar, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de pres : j'ay trouvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lors que je les ay senties. L'alegresse où je suis, le plaisir et la force, me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celuy−là, que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié, et les conçoy plus poisantes, que je ne les trouve, quand je les ay sur les espaules. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veuë de nostre perte et empirement. Que reste−il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, et de sa vie passee ?

Heu senibus vitæ portio quanta manet !

Cesar à un soldat de sa garde recreu et cassé, qui vint en la ruë, luy demander congé de se faire mourir : regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : Tu penses donc estre en vie. Qui y tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise. Si que nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse meurt en nous : qui est en essence et en verité, une mort plus dure, que n'est la mort entiere d'une vie languissante ; et que n'est la mort de la vieillesse : D'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux et fleurissant, à un estre penible et douloureux.

Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais, aussi a nostre ame. Il la faut dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car comme il est impossible, qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint : si elle s'en asseure aussi, elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le tourment, et la peur, non le moindre desplaisir loge en elle.

Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.

Elle est renduë maistresse de ses passions et concupiscences ; maistresse de l'indulgence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet advantage qui pourra : C'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figue à la force, et à l'injustice, et nous moquer des prisons et des fers.

in manicis, et
Compedibus, sævo te sub custode tenebo.
Ipse Deus simul atque volam, me solvet : opinor,
Hoc sentit, moriar. Mors ultima linea rerum est.

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle ; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perduë ne peut estre regrettée ? mais aussi puis que nous sommes menaçez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes, qu'à en soustenir une ?

Que chaut−il, quand ce soit, puis qu'elle est inevitable ? A celuy qui disoit à Socrates ; Les trente tyrans t'ont condamné à la mort : Et nature, eux, respondit−il.

Quelle sottise, de nous peiner, sur le point du passage à l'exemption de toute peine !

Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses : aussi fera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas, il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie : ainsi pleurasmes nous, et ainsi nous cousta−il d'entrer en cette−cy : ainsi nous despouillasmes nous de nostre ancien voile, en y entrant.

Rien ne peut estre grief, qui n'est qu'une fois. Est−ce raison de craindre si long temps, chose de si brief temps ? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. Car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit, qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hypanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en jeunesse : celle qui meurt à cinq

heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de voir mettre en consideration d'heur ou de malheur, ce moment de durée ? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la duree des montaignes, des rivieres, des estoilles, des arbres, et mesmes d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force. Sortez, dit−elle, de ce monde, comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fistes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de l'univers, c'est une piece de la vie du monde.

inter se mortales mutua vivunt,
Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Changeray−je pas pour vous cette belle contexture des choses ? C'est la condition de vostre creation ; c'est une partie de vous que la mort : vous vous fuyez vous mesmes. Cettuy vostre estre, que vous jouyssez, est également party à la mort et à la vie. Le premier jour de vostre naissance vous achemine à mourir comme à vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit.
Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

Tout ce que vous vivés, vous le desrobés à la vie : c'est à ses despens. Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir la mort. Vous estes en la mort, pendant que vous estes en vie : car vous estes apres la mort, quand vous n'estes plus en vie.

Ou, si vous l'aymez mieux ainsi, vous estes mort apres la vie : mais pendant la vie, vous estes mourant : et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement.

Si vous avez faict vostre proufit de la vie, vous en estes repeu, allez vous en satisfaict.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis ?

Si vous n'en n'avez sçeu user ; si elle vous estoit inutile, que vous chaut−il de l'avoir perduë ? à quoy faire la voulez vous encores ?

Cur amplius addere quæris
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne ?

La vie n'est de soy ny bien ny mal : c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faictes.

Et si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu : un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuict. Ce Soleil, cette Lune, ces Estoilles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye, et qui entretiendra vos arriere−nepveux.

Non alium videre patres : aliumve nepotes
Aspicient.

Et au pis aller, la distribution et varieté de tous les actes de ma comedie, se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité, et la vieillesse du monde. Il a joüé son jeu : il n'y sçait autre finesse, que de recommencer ; ce sera tousjours cela mesme.

versamur ibidem, arque insumus usque,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

Je ne suis pas deliberée de vous forger autres nouveaux passetemps.

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est, eadem sunt omnia semper.

Faictes place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite.

L'equalité est la premiere piece de l'equité. Qui se peut plaindre d'estre comprins où tous sont comprins ? Aussi avez vous beau vivre, vous n'en rabattrez rien du temps que vous avez à estre mort : c'est pour neant ; aussi long temps serez vous en cet estat là, que vous craingnez, comme si vous estiez mort en nourrisse :

licet, quod vis, vivendo vincere secla,
Mors æterna tamen, nihilominus illa manebit.

Et si vous mettray en tel point, auquel vous n'aurez aucun mescontentement.

In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem.

Ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant.

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Nec desiderium nostri nos afficit ullum.

La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque chose de moins, que rien.

multo mortem minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest quam quod nihil esse videmus.

Elle ne vous concerne ny mort ny vif. Vif, par ce que vous estes : Mort, par ce que vous n'estes plus.

D'avantage nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps, n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est passé avant vostre naissance : et ne vous touche non plus.

Respice enim quam nil ad nos ante acta vetustas
Temporis æterni fuerit.

Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace : elle est en l'usage. Tel a vescu long temps, qui a peu vescu. Attendez vous y pendant que vous y estes. Il gist en vostre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vescu. Pensiez vous jamais n'arriver l'à, où vous alliez sans cesse ? encore n'y a il chemin qui n'aye son issuë.

Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va−il pas mesme train que vous allez ?

omnia te vita perfuncta sequentur.

Tout ne branle−il pas vostre branle ? y a−il chose qui ne vieillisse quant et vous ? Mille hommes, mille animaux et mille autres creatures meurent en ce mesme instant que vous mourez.

Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus mortis comites et funeris atri.

A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez tirer arriere ? Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvés de mourir, eschevant par là des grandes miseres. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez vous veu ? Si est−ce grande simplesse, de condamner chose que vous n'avez esprouvée ny par vous ny par autre. Pourquoy te pleins−tu de moy et de la destinée ? Te faisons nous tort ? Est−ce à toy de nous gouverner, ou à nous toy ? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est. Un petit homme est homme entier comme un grand.

Ny les hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aune. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle, par le Dieu mesme du temps, et de la durée, Saturne son pere : Imaginez de vray, combien seroit une vie perdurable, moins supportable à l'homme, et plus penible, que n'est la vie que je luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ay à escient meslé quelque peu d'amertume, pour vous empescher ; voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscretement : Pour vous loger en ceste moderation, ny de fuir la vie, ny de refuir à la mort, que je demande de vous ; j'ay temperé l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur.

J'apprins à Thales le premier de voz sages, que le vivre et le mourir estoit indifferent : par où, à celuy qui luy demanda, pourquoy donc il ne mouroit : il respondit tressagement, Pour ce qu'il est indifferent.

L'eau, la terre, l'air et le feu, et autres membres de ce mien bastiment, ne sont non plus instruments de ta vie, qu'instruments de ta mort. Pourquoy crains−tu ton dernier jour ? Il ne confere non plus à ta mort que chascun des autres. Le dernier pas ne faict pas la lassitude : il la declaire. Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive.

Voila les bons advertissemens de nostre mere Nature. Or j'ay pensé souvent d'où venoit celà, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons : autrement ce seroit une armée de medecins et de pleurars : et elle estant tousjours une, qu'il y ait toutes−fois beaucoup plus d'asseurance parmy les gens de village et de basse condition qu'és autres. Je croy à la verité que ce sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entournons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre : les cris des meres, des femmes, et des enfans : la visitation de personnes estonnees, et transies : l'assistance d'un nombre de valets pasles et éplorés : une chambre sans jour : des cierges allumez : nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs : somme tout horreur et tout effroy autour de nous. Nous voyla des−ja ensevelis et enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis mesmes quand ils les voyent masquez ; aussi avons nous. Il faut oster le masque aussi bien des choses, que des personnes. Osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs, que cette mesme mort, qu'un valet ou simple chambriere passerent dernierement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel equipage !

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XX
De la force de l'imagination

Fortis imaginatio generat casum, disent les clercs.

Je suis de ceux qui sentent tres−grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perse ; et mon art est de luy eschapper, par faute de force à luy resister. Je vivroye de la seule assistance de personnes saines et gaies. La veuë des angoisses d'autruy m'angoisse materiellement : et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades, ausquels le devoir m'interesse, que ceux ausquels je m'attens moins, et que je considere moins. Je saisis le mal, que j'estudie, et le couche en moy. Je ne trouve pas estrange qu'elle donne et les fievres, et la mort, à ceux qui la laissent faire, et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps. Il me souvient que me rencontrant un jour à Thoulouse chez un riche vieillard pulmonique, et traittant avec luy des moyens de sa guarison, il luy dist, que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compagnie : et que fichant ses yeux sur la frescheur de mon visage, et sa pensée sur cette allegresse et vigueur, qui regorgeoit de mon adolescence : et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy j'estoy lors, son habitude s'en pourroit amender : Mais il oublioit à dire, que la mienne s'en pourroit empirer aussi.

Gallus Vibius banda si bien son ame, à comprendre l'essence et les mouvemens de la folie, qu'il emporta son jugement hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre : et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse. Il y en a, qui de frayeur anticipent la main du bourreau ; et celuy qu'on debandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons, et rougissons aux secousses de nos imaginations ; et renversez dans la plume sentons nostre corps agité à leur bransle, quelques−fois jusques à en expirer. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs.

Ut quasi transactis sæpe omnibus rebus profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestémque cruentent.

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre la nuict des cornes à tel, qui ne les avoit pas en se couchant : toutesfois l'evenement de Cyppus Roy d'Italie est memorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Croesus la voix, que nature luy avoit refusée. Et Antiochus print la fievre, par la beauté de Stratonicé trop vivement empreinte en son ame. Pline dit avoir veu Lucius Cossitius, de femme changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus et d'autres racontent pareilles metamorphoses advenuës en Italie ces siecles passez : Et par vehement desir de luy et de sa mere,

Vota puer solvit, quæ foemina voverat Iphis.

Passant à Vitry le François je peu voir un homme que l'Evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitans de là ont cogneu, et veu fille, jusques à l'aage de vingt deux ans, nommée Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu, et vieil, et point marié. Faisant, dit−il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent : et est encore en usage entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes enjambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent : car si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement et si vigoureusement attachée à ce subject, que pour n'avoir si souvent à rechoir en mesme pensée et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du Roy Dagobert et de Sainct François. On dit que les corps s'en−enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un Prestre, qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demeuroit longue espace sans respiration et sans sentiment. Sainct Augustin en

nomme un autre, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables et plaintifs : soudain il defailloit, et s'emportoit si vivement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, jusques à ce qu'il fust resuscité : Lors il disoit avoir ouy des voix, mais comme venant de loing : et s'apercevoit de ses eschaudures et meurtrisseures. Et que ce ne fust une obstination apostée contre son sentiment, cela le monstroit, qu'il n'avoit ce pendant ny poulx ny haleine.

Il est vray semblable, que le principal credit des visions, des enchantemens, et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Je suis encore en ce doubte, que ces plaisantes liaisons dequoy nostre monde se voit si entravé qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont volontiers des impressions de l'apprehension et de la crainte. Car je sçay par experience, que tel de qui je puis respondre, comme de moy−mesme, en qui il ne pouvoit choir soupçon aucun de foiblesse, et aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire le conte à un sien compagnon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le point qu'il en avoit le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il en courut une fortune pareille. Et de là en hors fut subject à y renchoir : ce villain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie, par une autre resverie. C'est qu'advouant luy mesme, et preschant avant la main, cette sienne subjection, la contention de son ame se soulageoit, sur ce, qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit, et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy, à son chois (sa pensée desbrouillée et desbandée, son corps se trouvant en son deu) de le faire lors premierement tenter, saisir, et surprendre à la cognoissance d'autruy : il s'est guari tout net.

A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par juste foiblesse.

Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprinses, où nostre ame se trouve outre mesure tendue de desir et de respect ; et notamment où les commoditez se rencontrent improuveues et pressantes. On n'a pas moyen de se ravoir de ce trouble. J'en sçay, à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui par l'aage, se trouve moins impuissant, de ce qu'il est moins puissant : Et tel autre, à qui il a servi aussi qu'un amy l'ayt asseuré d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantements certains, à le preserver. Il vaut mieux, que je die comment ce fut. Un Comte de tresbon lieu, de qui j'estoye fort privé, se mariant avec une belle dame, qui avoit esté poursuivie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis : et nommément une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nopces, et les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries : ce qu'elle me fit entendre. Je la priay s'en reposer sur moy. J'avoye de fortune en mes coffres, certaine petite piece d'or platte, où estoient gravées quelques figures celestes, contre le coup du Soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à point, sur la cousture du test : et pour l'y tenir, elle estoit cousuë à un ruban propre à rattacher souz le menton. Resverie germaine à celle dequoy nous parlons. Jacques Peletier, vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. J'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au Comte, qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une ; mais que hardiment il s'allast coucher : Que je luy feroy un tour d'amy : et n'espargneroys à son besoin, un miracle, qui estoit en ma puissance : pourveu que sur son honneur, il me promist de le tenir tresfidelement secret. Seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination : et me feit son signe à l'heure susditte. Je luy dis lors à l'oreille, qu'il se levast, souz couleur de nous chasser, et prinst en se jouant la robbe de nuict, que j'avoye sur moy (nous estions de taille fort voisine) et s'en vestist, tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fut ; Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tomber de l'eaue : dist trois fois telles parolles : et fist tels mouvements. Qu'à chascune de ces trois fois, il ceignist le ruban, que je luy mettoys en main, et couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachée, sur ses roignons : la figure en telle posture. Cela faict, ayant à la derniere fois bien estreint ce ruban, pour qu'il ne se peust ny desnouer, ny mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict : et n'oubliast de rejetter ma robbe sur son lict, en maniere

qu'elle les abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect. Nostre pensée ne se pouvant desmesler, que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science. Leur inanité leur donne poids et reverence. Somme il fut certain, que mes characteres se trouverent plus Veneriens que Solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte et curieuse, qui me convia à tel effect, esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles et feintes : et hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi profitable. Si l'action n'est vicieuse, la routte l'est.

Amasis Roy d'Ægypte, espousa Laodice tresbelle fille Grecque : et luy, qui se monstroit gentil compagnon par tout ailleurs, se trouva court à jouïr d'elle : et menaça de la tuer, estimant que ce fust quelque sorcerie. Comme és choses qui consistent en fantasie, elle le rejetta à la devotion : Et ayant faict ses voeus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis, dés la premiere nuict, d'apres ses oblations et sacrifices.

Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras, disoit, que la femme qui se couche avec un homme, doit avec sa cotte laisser quant et quant la honte, et la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant troublée de plusieurs diverses allarmes, se perd aisement : Et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la fait souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardantes et aspres ; et aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencé, il entre en fievre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suivantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doivent ny presser ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests. Et vault mieux faillir indecemment, à estreiner la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fievre, attendant une et une autre commodité plus privée et moins allarmée, que de tomber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt à saillies et divers temps, legerement essayer et offrir, sans se piquer et opiniastrer, à se convaincre definitivement soy−mesme. Ceux qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contre−pipper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importunément lors que nous n'en avons que faire, et defaillant si importunément lors que nous en avons le plus affaire : et contestant de l'authorité, si imperieusement, avec nostre volonté, refusant avec tant de fierté et d'obstination noz solicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois en ce qu'on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condemnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause : à l'adventure mettroy−je en souspeçon noz autres membres ses compagnons, de luy estre allé dresser par belle envie, de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostée, et avoir par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de nostre corps, qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. elles ont chacune des passions propres, qui les esveillent et endorment, sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensées que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants ? Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi sans nostre sceu, le coeur, le poulmon, et le pouls. La veue d'un object agreable, respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une emotion fievreuse. N'y a−il que ces muscles et ces veines, qui s'elevent et se couchent, sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensée ? Nous ne commandons pas à noz cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte. La main se porte souvent ou nous ne l'envoyons pas. La langue se transit, et la voix se fige à son heure. Lors mesme que n'ayans de quoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'emouvoir les parties, qui luy sont subjettes, ny plus ny moins que cet autre appetit : et nous abandonne de mesme, hors de propos, quand bon luy semble. Les utils qui servent à descharger le ventre, ont leurs propres dilatations et compressions, outre et contre nostre advis, comme ceux−cy destinés à descharger les roignons. Et ce que pour autorizer la puissance de nostre volonté, Sainct Augustin allegue avoir veu quelqu'un, qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit : et que Vives encherit d'un autre exemple de son temps, de pets organizez, suivants le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre. Car en est−il

ordinairement de plus indiscret et tumultuaire ? Joint que j'en cognoy un, si turbulent et revesche, qu'il y a quarante ans, qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le menne ainsin à la mort. Et pleust à Dieu, que je ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre par le refus d'un seul pet, nous menne jusques aux portes d'une mort tres−angoisseuse : et que l'Empereur qui nous donna liberté de peter par tout, nous en eust donné le pouvoir.

Mais nostre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vray−semblablement la pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son des−reiglement et desobeissance ? Veut elle tousjours ce que nous voudrions qu'elle voulsist ? Ne veut elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir ; et à nostre evident dommage ? se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison ? En fin, je diroy pour monsieur ma partie, que plaise à considerer, qu'en ce fait sa cause estant inseparablement conjointe à un confort, et indistinctement, on ne s'addresse pourtant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à sondit confort. Car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportunement par fois, mais refuser, jamais : et de convier encore tacitement et quietement. Partant se void l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant, que les Advocats et Juges ont beau quereller et sentencier : nature tirera cependant son train : Qui n'auroit faict que raison, quand elle auroit doüé ce membre de quelque particulier privilege. Autheur du seul ouvrage immortel, des mortels. Ouvrage divin selon Socrates : et Amour desir d'immortalité, et Dæmon immortel luy mesmes.

Tel à l'adventure par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouëlles, que son compagnon reporte en Espaigne. Voyla pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoy praticquent les Medecins avant main, la creance de leur patient, avec tant de fausses promesses de sa guerison : si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplee l'imposture de leur aposéme ? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veuë de la Medecine faisoit l'operation.

Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple et Souysse, nation peu vaine et mensongiere : d'avoir cogneu long temps un marchand à Toulouse maladif et subject à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les faisoit diversement ordonner aux medecins, selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumées : souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds : le voyla couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aucune injection. L'apotiquaire retiré apres cette ceremonie, le patient accommodé, comme s'il avoit veritablement pris le clystere, il en sentoit pareil effect à ceux qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois autres, de mesme forme. Mon tesmoin jure, que pour espargner la despence (car il les payoit, comme s'il les eut receus) la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe ; et pour avoir trouvé ceux−la inutiles, qu'il faulsit revenir à la premiere façon.

Une femme pensant avoir avalé une espingle avec son pain, crioit et se tourmentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestée : mais par ce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habil'homme ayant jugé que ce n'estoit que fantasie et opinion, prise de quelque morceau de pain qui l'avoit picquée en passant, la fit vomir, et jetta à la desrobée dans ce qu'elle rendit, une espingle tortue. Cette femme cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je sçay qu'un gentil'homme ayant traicté chez luy une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours apres par maniere de jeu (car il n'en estoit rien) de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoyselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tombée en un grand dévoyement d'estomac et fievre, il fut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se voyent comme nous, subjectes à la force de l'imagination : tesmoings les chiens, qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi japper et tremousser en songe, hannir les chevaux et se debatre.

Mais tout cecy se peut rapporter à l'estroite couture de l'esprit et du corps s'entre−communiquants leurs fortunes. C'est autre chose ; que l'imagination agisse quelque fois, non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autruy. Et tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle, et au mal des yeux, qui se chargent de l'un à l'autre :

Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi :
Multaque corporibus transitione nocent.

Pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence, eslance des traits, qui puissent offencer l'object estrangier. L'ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animées et courroussées contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues, et les autruches couvent leurs oeufs de la seule veuë, signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dit avoir des yeux offensifs et nuisans.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Ce sont pour moy mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience, les femmes envoyer aux corps des enfans, qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies : tesmoin celle qui engendra le More. Et il fut presenté à Charles Roy de Boheme et Empereur, une fille d'aupres de Pise toute velue et herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceuë, à cause d'un'image de Sainct Jean Baptiste pendue en son lict. Des animaux il en est de mesmes : tesmoing les brebis de Jacob, et les perdris et lievres, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernierement chez moy un chat guestant un oyseau au hault d'un arbre, et s'estans fichez la veuë ferme l'un contre l'autre, quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat, ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui ayment la volerie ont ouy faire le conte du fauconnier, qui arrestant obstinément sa veuë contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veuë le ramener contrebas : et le faisoit, à ce qu'on dit. Car les Histoires que j'emprunte, je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les prens.

Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience ; chacun y peut joindre ses exemples : et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidens.

Si je ne comme bien, qu'un autre comme pour moy. Aussi en l'estude que je traitte, de noz moeurs et mouvements. les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est tousjours un tour de l'humaine capacité : duquel je suis utilement advisé par ce recit. Je le voy, et en fay mon profit, egalement en umbre qu'en corps. Et aux diverses leçons, qu'ont souvent les histoires, je prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des autheurs, desquels la fin c'est dire les evenements. La mienne, si j'y scavoye advenir, seroit dire sur ce qui peut advenir. Il est justement permis aux Escholes, de supposer des similitudes, quand ilz n'en ont point. Je n'en fay pas ainsi pourtant, et surpasse de ce costé là, en religion superstitieuse, toute foy historiale. Aux exemples que je tire ceans, de ce que j'ay leu, ouï, faict, ou dict, je me suis defendu d'oser alterer jusques aux plus legeres et inutiles circonstances, ma conscience ne falsifie pas un iota, mon inscience je ne sçay. Sur ce propos, j'entre par fois en pensée, qu'il puisse asses bien convenir à un Theologien, à un Philosophe, et telles gens d'exquise et exacte conscience et prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent−ils engager leur foy sur une foy populaire ? comment respondre des pensées de personnes incognues ; et donner pour argent contant leurs conjectures ? Des actions à divers membres, qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un juge. Et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tien moins hazardeux d'escrire les choses passées, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée. Aucuns me convient d'escrire les affaires de mon temps : estimants que je les voy d'une veuë moins blessée de passion, qu'un autre, et de plus pres, pour l'accés que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste je n'en prendroys pas la peine : ennemy juré d'obligation, d'assiduité, de constance : qu'il n'est

rien si contraire à mon stile, qu'une narration estendue. Je me recouppe si souvent, à faute d'haleine. Je n'ay ny composition ny explication, qui vaille. Ignorant au delà d'un enfant, des frases et vocables, qui servent aux choses plus communes. Pourtant ay−je prins à dire ce que je sçay dire : accommodant la matiere à ma force. Si j'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne. Que ma liberté, estant si libre, j'eusse publié des jugements, à mon gré mesme, et selon raison, illegitimes et punissables. Plutarche nous diroit volontiers de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'autruy, que ses exemples soient en tout et par tout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité, et presentez d'un lustre, qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un compte ancien, qu'il soit ainsin ou ainsi.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXI
Le profit de l'un est dommage de l'autre

DEMADES Athenien condemna un homme de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterremens, soubs tiltre de ce qu'il en demandoit trop de profit, et que ce profit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble estre mal pris ; d'autant qu'il ne se faict aucun profit qu'au dommage d'autruy, et qu'à ce compte il faudroit condamner toute sorte de guain.

Le marchand ne faict bien ses affaires, qu'à la débauche de la jeunesse : le laboureur à la cherté des bleds : l'architecte à la ruine des maisons : les officiers de la justice aux procez et querelles des hommes : l'honneur mesme et pratique des Ministres de la religion se tire de nostre mort et de noz vices. Nul medecin ne prent plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Comique Grec ; ny soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs pour la plus part naissent et se nourrissent aux despens d'autruy. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se dement point en cela de sa generale police : car les Physiciens tiennent, que la naissance, nourrissement, et augmentation de chasque chose, est l'alteration et corruption d'un'autre.

Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXII
De la coustume, et de ne changer aisément une loy receüe

CELUY me semble avoir tres−bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce compte, qu'une femme de village ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau des l'heure de sa naissance, et continuant tousjours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que tout grand beuf qu'il estoit, elle le portoit encore. Car c'est à la verité une violente et traistresse maistresse d'escole, que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobée, le pied de son authorité : mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister*.

J'en croy l'antre de Platon en sa *Republique*, et les medecins, qui quittent si souvent à son authorité les raisons de leur art : et ce Roy qui par son moyen rangea son estomac à se nourrir de poison : et la fille qu'Albert

recite s'estre accoustumée à vivre d'araignées : et en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision, et les appastoient : comme aussi des sauterelles, formiz, laizards, chauvesouriz, et fut un crapault vendu six escus en une necessité de vivres : ils les cuisent et apprestent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres ausquels noz chairs et noz viandes estoyent mortelles et venimeuses. *Consuetudinis magna vis est. Pernoctant venatores in nive : in montibus uri se patiuntur. Pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem*.

Ces exemples estrangers ne sont pas estranges, si nous considerons ce que nous essayons ordinairement ; combien l'accoustumance hebete noz sens. Il ne nous faut pas aller cercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil : et ce que les Philosophes estiment de la musicque celeste ; que les corps de ces cercles, estants solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un à l'autre en roullant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie : aux couppures et muances de laquelle se manient les contours et changements des caroles des astres. Mais qu'universellement les ouïes des creatures de çà bas, endormies, comme celles des Ægyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent appercevoir, pour grand qu'il soit. Les mareschaux, meulniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit, qui les frappe, s'il les perçoit comme à nous. Mon collet de fleurs sert à mon nez : mais apres que je m'en suis vestu trois jours de suitte, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que, nonobstant les longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse joindre et establir l'effect de son impression sur noz sens : comme essayent les voysins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où à la diane et à la retraitte une fort grosse cloche sonne tous les jours l'*Ave Maria*. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise de maniere que je l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller.

Platon tansa un enfant, qui jouoit aux noix. Il luy respondit : Tu me tanses de peu de chose. L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu.

Je trouve que noz plus grands vices prennent leur ply de nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'ésbatre à blesser un chien et un chat. Et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fils gourmer injurieusement un païsant, ou un laquay, qui ne se defend point : et à gentillesse, quand il le void affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté, et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahyson. Elles se germent là, et s'eslevent apres gaillardement, et profittent à force entre les mains de la coustume. Et est une tres−dangereuse institution, d'excuser ces villaines inclinations, par la foiblesse de l'aage, et legereté du subject. Premierement c'est nature qui parle ; de qui la voix est lors plus pure et plus naifve, qu'elle est plus gresle et plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la difference des escutz aux espingles : elle depend de soy. Je trouve bien plus juste de conclurre ainsi : Pourquoy ne tromperoit il aux escutz, puis qu'il trompe aux espingles ? que, comme ils font ; Ce n'est qu'aux espingles : il n'auroit garde de le faire aux escutz. Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient non en leur action seulement, mais sur tout en leur coeur : que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sçay bien, que pour m'estre duict en ma puerilité, de marcher tousjours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contrecoeur de mesler ny tricotterie ny finesse à mes jeux enfantins, (comme de vray il faut noter, que les jeux des enfants ne sont pas jeux : et les faut juger en eux, comme leurs plus serieuses actions) il n'est passetemps si leger, où je n'apporte du dedans, et d'une propension naturelle, et sans estude, une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles, et tien compte, comme pour les doubles doublons, lors que le gaigner et le perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferent, comme lors qu'il va de bon. En tout et par tout, il y a assés de mes yeux à me tenir en office : il n'y en a point, qui me veillent de si pres, ny que je respecte plus.

Je viens de voir chez moy un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds, au service que luy devoient les mains, qu'ils en ont à la verité à demy oublié leur office naturel. Au demourant il

les nomme ses mains, il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfille son eguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il jouë aux cartes et aux dez, et les remue avec autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'autre : l'argent que luy ay donné, il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. J'en vy un autre estant enfant, qui manioit un'espee à deux mains, et un'hallebarde, du ply du col à faute de mains, les jettoit en l'air et les reprenoit, lançoit une dague, et faisoit craqueter un fouët aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieux ses effets aux estranges impressions, qu'elle faict en nos ames, où elle ne trouve pas tant de resistance. Que ne peut elle en nos jugemens et en nos creances ? y a il opinion si bizarre (je laisse à part la grossiere imposture des religions, dequoy tant de grandes nations, et tant de suffisants personnages se sont veuz enyvrez : Car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par faveur divine) mais d'autres opinions y en a il de si estranges, qu'elle n'aye planté et estably par loix és regions que bon luy a semblé ? Et est tres−juste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, idest speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis* ?

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantasie si forcenee qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par consequent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le doz à celuy qu'on salue, et ne regarde l'on jamais celuy qu'on veut honorer. Il en est où quand le Roy crache, la plus favorie des dames de sa Cour tend la main : et en autre nation les plus apparents qui sont autour de luy se baissent à terre, pour amasser en du linge son ordure.

Desrobons icy la place d'un compte. Un gentil−homme François se mouchoit tousjours de sa main (chose tres−ennemie de nostre usage) defendant là dessus son faict : et estoit fameux en bonnes rencontres : Il me demanda, quel privilege avoit ce salle excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir ; et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous. Que celà devoit faire plus de mal au coeur, que de le voir verser ou que ce fust : comme nous faisons toutes nos autres ordures. Je trouvay, qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitee d'un autre païs.

Les miracles sont, selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature. L'assuefaction endort la veuë de nostre jugement. Les Barbares ne nous sont de rien plus merveilleux que nous sommes à eux : ny avec plus d'occasion, comme chascun advoüeroit, si chascun sçavoit, apres s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher sur les propres, et les conferer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil pois à toutes nos opinions et moeurs, de quelque forme qu'elles soient : infinie en matiere, infinie en diversité. Je m'en retourne. Il est des peuples, où sauf sa femme et ses enfans aucun ne parle au Roy que par sarbatane. En une mesme nation et les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette autre coustume qui est ailleurs a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage : car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et engroissees se faire avorter par medicamens propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs si c'est un marchant qui se marie, tous les marchans conviez à la nopce, couchent avec l'espousee avant luy : et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité : si un officier se marie, il en va de mesme ; de mesme si c'est un noble ; et ainsi des autres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car lors c'est au Seigneur à faire : et si on ne laisse pas d'y recommander estroitement la loyauté, pendant le mariage. Il en est, où il se void des bordeaux publics de masles, voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont rang, non au combat seulement, mais aussi au commandement. Où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux joues, et aux orteils des pieds : mais des verges d'or bien poisantes au travers des tetins et des fesses. Où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des genitoires, et à la plante des pieds. Où les enfans ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux : et ailleurs les nepveux seulement : sauf en la succession du Prince. Où pour regler la communauté des biens, qui s'y observe, certains Magistrats

souverains ont charge universelle de la culture des terres, et de la distribution des fruicts, selon le besoing d'un chacun. Où l'on pleure la mort des enfans, et festoye l'on celle des vieillarts. Où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes. Où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente, se peuvent remarier, les autres non. Où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tuë les femelles qui y naissent, et achepte l'on des voisins, des femmes pour le besoing. Où les maris peuvent repudier sans alleguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque. Où les maris ont loy de les vendre, si elles sont steriles. Où ils font cuire le corps du trespassé, et puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent. Où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens : ailleurs des oyseaux. Où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisans, fournis de toutes commoditez : et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons. Où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant. Où pour signe de subjection il faut hausser les espaules, et baisser la teste : et deschausser ses souliers quand on entre au logis du Roy. Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez et levres à dire, pour ne pouvoir estre aymez : et les prestres se crevent les yeux pour accointer les demons, et prendre les oracles. Où chacun faict un Dieu de ce qu'il luy plaist, le chasseur d'un Lyon où d'un Renard, le pescheur de certain poisson : et des Idoles de chaque action ou passion humaine : le soleil, la lune, et la terre, sont les dieux principaux : la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le soleil : et y mange l'on la chair et le poisson crud. Où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme trespassé, qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tumbe. Où les estrenes que le Roy envoye aux Princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu, lequel apporté, tout le vieil feu est esteint : et de ce nouveau sont tenus les peuples voisins venir puiser chacun pour soy, sur peine de crime de leze majesté. Où, quand le Roy pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge (ce qui avient souvent) son premier successeur est obligé d'en faire autant : et passe le droict du Royaume au troifiéme successeur. Où lon diversifie la forme de la police, selon que les affaires semblent le requerir : on depose le Roy quand il semble bon : et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'estat : et le laisse lon par fois aussi és mains de la commune. Où hommes et femmes sont circoncis, et pareillement baptisés. Où le soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé a presenter à son Roy sept testes d'ennemis, est faict noble. Où lon vit soubs cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames. Où les femmes s'accouchent sans pleincte et sans effroy. Où les femmes en l'une et l'autre jambe portent des greves de cuivre : et si un pouil les mord, sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre : et n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur Roy, s'il le veut, leur pucellage. Où l'on saluë mettant le doigt à terre : et puis le haussant vers le ciel. Où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules : elles pissent debout, les hommes, accroupis. Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent comme les Dieux, les hommes qu'ils veulent honnorer. Où non seulement jusques au quatriesme degré, mais en aucun plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages. Où les enfans sont quatre ans à nourrisse, et souvent douze : et là mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour. Où les peres ont charge du chastiment des masles, et les meres à part, des femelles : et est le chastiment de les fumer pendus par les pieds. Où on faict circoncire les femmes. Où lon mange toute sorte d'herbes sans autre discretion, que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur. Où tout est ouvert : et les maisons pour belles et riches qu'elles soyent sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme : et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs. Où ils tuent les pouils avec les dents comme les Magots, et trouvent horrible de les voir escacher soubs les ongles. Où lon ne couppe en toute la vie ny poil ny ongle : ailleurs où lon ne couppe que les ongles de la droicte, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse. Où ils nourrissent tout le poil du costé droict, tant qu'il peut croistre : et tiennent raz le poil de l'autre cousté. Et en voisines provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere : et rasent l'oposite. Où les peres prestent leurs enfans, les maris leurs femmes, à jouyr aux hostes, en payant. Où on peut honnestement faire des enfans à sa mere, les peres se mesler à leurs filles, et à leurs fils. Où aux assemblees des festins ils s'entreprestent sans distinction de parenté les enfans les uns aux autres.

Icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent des enfans encore au ventre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourriz et conservez, et ceux qu'ils veulent estre abandonnez et tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la jeunesse pour s'en

servir : et ailleurs elles sont communes sans peché : voire en tel païs portent pour marque d'honneur autant de belles houpes frangees au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de masles. N'a pas faict la coustume encore une chose puplique de femmes à part ? leur a elle pas mis les armes à la main ? faict dresser des armees, et livrer des batailles ? Et ce que toute la philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entieres, où non seulement la mort estoit mesprisee, mais festoyee : où les enfans de sept ans souffroient à estre foüetez jusques à la mort, sans changer de visage : où la richesse estoit en tel mespris, que le plus chetif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bource d'escus. Et sçavons des regions tres−fertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires més et les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort et de l'eau.

Fit elle pas encore ce miracle en Cio, qu'il s'y passa sept cens ans, sans memoire que femme ny fille y eust faict faute à son honneur ?

Et somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse : et avec raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, la Royne et Emperiere du monde.

Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit, que c'estoit la coustume de sa maison : que son pere avoit ainsi batu son ayeul ; son ayeul son bisayeul : et montrant son fils : Cettuy cy me battra quand il sera venu au terme de l'aage où je suis.

Et le pere que le fils tirassoit et sabouloit emmy la ruë, luy commanda de s'arrester à certain huis ; car luy, n'avoit trainé son pere que jusques là : que c'estoit la borne des injurieux traittements hereditaires, que les enfants avoient en usage faire aux peres en leur famille. Par coustume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre : et plus par coustume que par nature les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume : chacun ayant en veneration interne les opinions et moeurs approuvees et receuës autour de luy, ne s'en peut desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement.

Quand ceux de Crete vouloient au temps passé maudire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume.

Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu'à peine soit−il en nous, de nous r'avoir de sa prinse, et de r'entrer en nous, pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veuë, il semble que nous soyons naiz à la condition de suyvre ce train. Et les communes imaginations, que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generalles et naturelles.

Par où il advient, que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croid hors les gonds de la raison : Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent. Si comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chascun qui oid une juste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre : chascun trouveroit, que cette cy n'est pas tant un bon mot comme un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les advis de la verité et ses preceptes, comme adressés au peuple, non jamais à soy : et au lieu de les coucher sur ses moeurs, chascun les couche en sa memoire, tres−sottement et tres−inutilement. Revenons à l'Empire de la coustume.

Les peuples nourris à la liberté et à se commander eux mesmes, estiment toute autre forme de police monstrueuse et contre nature : Ceux qui sont duits à la monarchie en font de mesme. Et quelque facilité que

leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont avec grandes difficultez deffaitz de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avec pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resoudre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume que chascun est contant du lieu où nature l'a planté : et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes de la Thessalie.

Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimans ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture, que dans eux−mesmes) ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient : mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous desrobbe le vray visage des choses.

Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim.

Autrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, et receuë avec resoluë authorité bien loing autour de nous : et ne voulant point, comme il se fait, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousjours jusques à son origine, j'y trouvay le fondement si foible, qu'à peine que je ne m'en degoustasse, moy, qui avois à la confirmer en autruy.

C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend de chasser les des−naturees et preposteres amours de son temps : qu'il estime souveraine et principale : Assavoir, que l'opinion publique les condamne : que les Poëtes, que chacun en face de mauvais comptes. Recepte, par le moyen de laquelle, les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beauté, l'amour des soeurs. Les fables mesmes de Thyestes, d'OEdipus, de Macareus, ayant, avec le plaisir de leur chant, infus cette utile creance, en la tendre cervelle des enfants.

De vray, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez connuë : mais de la traitter et faire valoir selon nature, il est autant mal−aysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix, et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation. Et les passent noz maistres en escumant, ou en ne les osant pas seulement taster, se jettent d'abordeee dans la franchise de la coustume : là ils s'enflent, et triomphent à bon compte. Ceux qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source, faillent encore plus : et s'obligent à des opinions sauvages, tesmoin Chrysippus : qui sema en tant de lieux de ses escrits, le peu de compte en quoy il tenoit les conjonctions incestueuses, quelles qu'elles fussent. Qui voudra se desfaire de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receuës d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenüe et rides de l'usage, qui les accompaigne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son jugement, comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, je luy demanderay lors, quelle chose peut estre plus estrange, que de voir un peuple obligé à suivre des loix quil n'entendit oncques : attaché en tous ses affaires domesticques, mariages, donations, testaments, ventes, et achapts, à des regles qu'il ne peut sçavoir, n'estans escrites ny publiees en sa langue, et desquelles par necessité il luy faille acheter l'interpretation et l'usage. Non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son Roy de rendre les trafiques et negociations de ses subjects libres, franches, et lucratives ; et leurs debats et querelles, onereuses, chargees de poisans subsides : mais se l on une opinion prodigieuse, de mettre en trafique, la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Je sçay bon gré à la fortune, dequoy (comme disent nos historiens) ce fut un gentil−homme Gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemaigne, nous voulant donner les loix Latines et Imperiales. Qu'est−il plus farouche que de voir une nation, où par legitime coustume la charge de juger se vende ; et les jugemens soyent payez à purs deniers contans ; et où legitimement la justice soit refusee à qui n'a dequoy la payer : et aye cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriéme estat, de gens manians les procés, pour le joindre aux trois anciens, de

l'Eglise, de la Noblesse, et du Peuple : lequel estat ayant la charge des loix et souveraine authorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires : aussi rigoureusement condamnent celles−là un demanti souffert, comme celles icy un demanti revanché : par le devoir des armes, celuy−là soit degradé d'honneur et de noblesse qui souffre un'injure, et par le devoir civil, celuy qui s'en venge encoure une peine capitale ? qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offence faicte à son honneur, il se deshonnore : et qui ne s'y adresse, il en est puny et chastié par les loix : Et de ces deux pieces si diverses, se rapportans toutesfois à un seul chef, ceux−là ayent la paix, ceux−cy la guerre en charge : ceux−là ayent le gaing, ceux−cy l'honneur : ceux−là le sçavoir, ceux−cy la vertu : ceux−là la parole, ceux−cy l'action : ceux là la justice, ceux−cy la vaillance : ceux−là la raison, ceux−cy la force : ceux−là la robbe longue, ceux−cy la courte en partage.

Quant aux choses indifferentes, comme vestemens, qui les voudra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où depend leur grace et bien seance originelle, pour les plus fantasticques à mon gré qui se puissent imaginer, je luy donray entre autres nos bonnets carrez : cette longue queuë de veloux plissé, qui pend aux testes de nos femmes, avec son attirail bigarré : et ce vain modelle et inutile, d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le stile commun : Ains au rebours, il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie, ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison : et que le sage doit au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses : mais quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons et formes receuës. La societé publique n'a que faire de nos pensees : mais le demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie, il la faut prester et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat tres−injuste et tres−inique. Car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chacun observe celles du lieu où il est :

Νόμοις ἕπεσθαι τοῖσιν ἐγχώροις καλόν.

En voicy d'une autre cuvee. Il y a grand doute, s'il se peut trouver si evident profit au changement d'une loy receüe telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces joinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens ordonna, que quiconque voudroit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la corde au col : afin que si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chacun, il fust incontinent estranglé. Et celuy de Lacedemone employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree, de n'enfraindre aucune de ses ordonnances. L'Ephore qui coupa si rudement les deux cordes que Phrinys avoit adjousté à la musique, ne s'esmoie pas, si elle en vaut mieux, ou si les accords en sont mieux remplis : il luy suffit pour les condamner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouillee de la justice de Marseille. Je suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, et ay raison, car j'en ay veu des effets tres−dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploicté : mais on peut dire avec apparence, que par accident, elle a tout produict et engendré ; voire et les maux et ruines, qui se font depuis sans elle, et contre elle : c'est à elle à s'en prendre au nez,

Heu patior telis vulnera facta meis !

Ceux qui donnent le branle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruine. Le fruict du trouble ne demeure guere à celuy qui l'à esmeu ; il bat et brouille l'eaue pour d'autres pescheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment, ayant esté desmis et dissout, notamment sur ses vieux ans par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et d'entree à pareilles injures. La majesté Royalle s'avale plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fons.

Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se jetter en des exemples, desquels ils ont senti et puni l'horreur et le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, mesmes au mal faire, ceux cy doivent aux autres, la gloire de l'invention, et le courage du premier effort.

Toutes sortes de nouvelle desbauche puysent heureusement en cette premiere et foeconde source, les images et patrons à troubler nostre police. On lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises : Et nous advient ce que Thucydides dit des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publiques, on les battisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrais titres. C'est pourtant, pour reformer nos consciences et nos creances, *honesta oratio est*. Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tres−dangereux.

Adeo nihil motum ex antiquo probabile est.

Si me semble−il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presomption, d'estimer ses opinions jusques−là, que pour les establir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inevitables, et une si horrible corruption de moeurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'estat, en chose de tel pois, et les introduire en son pays propre. Est−ce−pas mal mesnagé, d'advancer tant de vices certains et cognus, pour combattre des erreurs contestees et debatables ? Est−il quelque pire espece de vices, que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle cognoissance ?

Le senat osa donner en payement cette deffaitte, sur le different d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion : Ad deos, id magis quam ad se pertinere, ipsos visuros, ne sacra sua polluantur : conformément à ce que respondit l'oracle à ceux de Delphes, en la guerre Medoise, craignans l'invasion des Perses. Ils demanderent au Dieu, ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter : Il leur respondit, qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eux : qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qui luy estoit propre.

La religion Chrestienne a toutes les marques d'extreme justice et utilité : mais nulle plus apparente, que l'exacte recommandation de l'obeïssance du Magistrat, et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique : et a soubsmis son progrez et la conduicte d'un si haut effet et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances : y laissant courir le sang innocent de tant d'esleuz ses favoriz, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruict inestimable ?

Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suit les formes et les loix de son pays, et celuy qui entreprend de les regenter et changer. Celuy là allegue pour son excuse, la simplicité, l'obeissance et l'exemple : quoy qu'il face ce ne peut estre malice, c'est pour le plus malheur. *Quis est enim, quem non moveat clarissimis monimentis testata consignataque antiquitas ?*

Outre ce que dit Isocrates, que la defectuosité, a plus de part à la moderation, que n'a l'exces. L'autre est en bien plus rude party.

Dieu le sçache en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondements de l'un et l'autre party. C'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre presse où va elle ? soubs quelle enseigne se jette elle à quartier ? Il advient de la leur, comme des autres medecines foibles et mal appliquees : les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschaufees, exasperees et aigries par le conflit, et si nous est demeuree dans les corps. Elle n'a sçeu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis : en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est−ce que la fortune reservant tousjours son authorité au dessus de nos discours, nous presente aucunesfois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix luy facent quelque place : Et quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et par tout en bride et en regle contre ceux qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ny loy ny ordre que de suivre leur advantage, c'est une dangereuse obligation et inequalité.

Aditum nocendi perfido præstat fides.

D'autant que la discipline ordinaire d'un estat qui est en sa santé, ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires : elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeïssance. L'aller legitime, est un aller froid, poisant et contraint : et n'est pas pour tenir bon, à un aller licencieux et effrené.

On sçait qu'il est encore reproché à ces deux grands personages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Cæsar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer. Car à la verité en ces dernieres necessitez, où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'avanture plus sagement fait, de baisser la teste et prester un peu au coup, que s'ahurtant outre la possibilité à ne rien relascher, donner occasion à la violance de fouler tout aux pieds : et vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celuy qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatres heures : Et celuy qui remua pour cette fois un jour du calendrier : Et cet autre qui du mois de Juin fit le second May. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estans pressez de leur loy, qui defendoit d'eslire par deux fois Admiral un mesme personnage, et de l'autre part leurs affaires requerans de toute necessité, que Lysander prinst de rechef cette charge, ils firent bien un Aracus Admiral, mais Lysander surintendant de la marine. Et de mesme subtilité un de leurs Ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens, pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit defendu d'oster le tableau, où une loy estoit une fois posee, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas defendu. C'est ce dequoy Plutarque loüe Philopoemen, qu'estant né pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXIII
Divers evenemens de mesme Conseil

JACQUES AMIOT, grand Aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un Prince des nostres (et nostre estoit−il à tres−bonnes enseignes, encore que son origine fust estrangere) que durant nos premiers troubles au siege de Roüan, ce Prince ayant esté adverti par la Royne mere du Roy d'une entreprise qu'on faisoit sur sa vie, et instruit particulierement par ses lettres, de celuy qui la devoit conduire à chef, qui estoit un gentil−homme Angevin ou Manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effet, la maison de ce Prince : il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant l'endemain au mont saincte Catherine, d'où se faisoit nostre baterie à Rouan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegee) ayant à ses costez le dit seigneur grand Aumosnier et un autre Evesque, il apperçeut ce gentil−homme, qui luy avoit esté remarqué, et le fit appeller. Comme il fut en sa presence, il luy dit ainsi, le voyant desja pallir et fremir des alarmes de sa conscience : Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que je vous veux, et vostre visage le monstre. vous n'avez rien à me cacher : car je suis instruict de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché, d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoyent les tenans et aboutissans des plus secretes pieces de cette menee) ne faillez sur vostre vie à me confesser la verité de tout ce dessein. Quand ce pauvre homme se trouva pris et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la

Royne par l'un des complices) il n'eut qu'à joindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce Prince ; aux pieds duquel il se voulut jetter, mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos : Venez çà, vous ay−je autre−fois fait desplaisir ? ay−je offencé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que je vous cognois, quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? Le gentil−homme respondit à cela d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aucuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper en quelque maniere que ce fust, un si puissant ennemy de leur religion. Or (suivit ce Prince) je vous veux montrer, combien la religion que je tiens est plus douce, que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouir, n'ayant receu de moy aucune offence ; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez vous en, retirez vous, que je ne vous voye plus icy : et si vous estes sage, prenez doresnavant en voz entreprises des conseillers plus gens de bien que ceux là.

L'Empereur Auguste estant en la Gaule, reçeut certain avertissement d'une conjuration que luy brassoit L. Cinna, il delibera de s'en venger ; et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis : mais la nuict d'entredeux il la passa avec grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison, et neveu du grand Pompeius : et produisoit en se pleignant plusieurs divers discours. Quoy donq, faisoit−il, sera−il dict que je demeureray en crainte et en alarme, et que je lairray mon meurtrier se pourmener cependant à son ayse ? S'en ira−il quitte, ayant assailly ma teste, que j'ay sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles, par mer et par terre ? et apres avoir estably la paix universelle du monde, sera−il absouz, ayant deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier ? Car la conjuration estoit faicte de le tuer, comme il feroit quelque sacrifice.

Apres cela s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommençoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy−mesme : Pourquoy vis tu, s'il importe à tant de gens que tu meures ? n'y aura−il point de fin à tes vengeances et à tes cruautez ? Ta vie vaut−elle que tant de dommage se face pour la conserver ? Livia sa femme le sentant en ces angoisses : Et les conseils des femmes y seront−ils receuz, luy dit elle ? Fais ce que font les medecins, quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité tu n'as jusques à cette heure rien profité : Lepidius à suivy Savidienus, Murena Lepidus, Cæpio Murena, Egnatius Cæpio. Commence à experimenter comment te succederont la douceur et la clemence. Cinna est convaincu, pardonne luy ; de te nuire desormais, il ne pourra, et profitera à ta gloire.

Auguste fut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur, et ayant remercié sa femme et contremandé ses amis, qu'il avoit assignez au Conseil, commanda qu'on fist venir à luy Cinna tout seul : Et ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, et fait donner un siege à Cinna, il luy parla en cette maniere : En premier lieu je te demande Cinna, paisible audience : n'interromps pas mon parler, je te donray temps et loysir d'y respondre. Tu sçais Cinna que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemy, mais estant né tel, je te sauvay ; je te mis entre mains tous tes biens, et t'ay en fin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'ottroiay, l'ayant refusé à d'autres, desquels les peres avoyent tousjours combatu avec moy : t'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensee : Tu ne me tiens pas Cinna ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste : tu m'avois asseuré que je ne serois pas interrompu : ouy, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel jour, en telle compagnie, et de telle façon : et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : Pourquoy, adjousta il, le fais tu ? Est−ce pour estre Empereur ? Vrayement il va bien mal àla chose publique, s'il n'y a que moy, qui t'empesche d'arriver à l'Empire. Tu ne peux pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernierement un procés par la faveur d'un simple libertin. Quoy ? n'as tu moyen ny pouvoir en autre chose qu'à entreprendre Cæsar ? Je le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses−tu, que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent ? et une si grande trouppe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honnorent leur noblesse ? Apres plusieurs autres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) Or va, luy dit−il, je

te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que je te donnay autres−fois à ennemy : que l'amitié commence de ce jourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receuë.

Et se despartit d'avec luy en cette maniere. Quelque temps apres il luy donna le consulat, se pleignant dequoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et fut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut jamais de conjuration ny d'entreprise contre luy, et receut une juste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en advint pas de mesmes au nostre : car sa douceur ne le sceut garentir, qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison. Tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence : et au travers de tous nos projects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousjours la possession des evenemens.

Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art, qui ne se peust maintenir d'elle mesme, et qui eust les fondemens trop frailes, pour s'appuyer de sa propre force : et comme s'il n'y avoit qu'elle, qui ayt besoin que la fortune preste la main à ses operations. Je croy d'elle tout le pis ou le mieux qu'on voudra : car nous n'avons, Dieu mercy, nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres : car je la mesprise bien tousjours, mais quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr et à la craindre : et respons à ceux qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazart de leur breuvage. Je laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes, pour se deffendre des assaux qui luy viennent, et pour maintenir cette contexture, dequoy elle fuit la dissolution. Je crain au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien estroites et bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or je dy que non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les saillies poëtiques, qui emportent leur autheur, et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bon heur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les recognoit venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aucunement en sa puissance : non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvemens et agitations extraordinaires, qui les poussent au delà de leur dessein ? Il en est de mesmes en la peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du peintre surpassans sa conception et sa science, qui le tirent luy mesmes en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment, la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier. Un suffisant lecteur descouvre souvent és escrits d'autruy, des perfections autres que celles que l'autheur y a mises et apperceuës, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chacun void comment la fortune y a bonne part : En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il faut certes qu'il y ayt du sort et du bonheur meslé parmy : car tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas grand chose : Plus elle est aigue et vive, plus elle trouve en soy de foiblesse, et se deffie d'autant plus d'elle mesme. Je suis de l'advis de Sylla : et quand je me prens garde de pres aux plus glorieux exploicts de la guerre, je voy, ce me semble, que ceux qui les conduisent, n'y employent la deliberation et le conseil, que par acquit ; et que la meilleure part de l'entreprinse, ils l'abandonnent à la fortune ; et sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des allegresses fortuites, et des fureurs estrangeres parmy leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands Capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gens, qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voyla pourquoy en cette incertitude et perplexité, que nous apporte l'impuissance de voir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidens et circonstances de chaque chose tirent : le plus seur, quand autre consideration ne nous y convieroit, est à mon advis de se rejetter au party, où il y a plus

d'honnesteté et de justice : et puis qu'on est en doute du plus court chemin, tenir tousjours le droit. Comme en ces deux exemples, que je vien de proposer, il n'y a point de doubte, qu'il ne fust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offence, de la pardonner, que s'il eust fait autrement. S'il en est mes−advenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein : et ne sçait on, quand il eust pris le party contraire, s'il eust eschapé la fin, à laquelle son destin l'appelloit ; et si eust perdu la gloire d'une telle humanité.

Il se void dans les histoires, force gens, en cette crainte ; d'où la plus part ont suivy le chemin de courir au devant des conjurations, qu'on faisoit contre eux, par vengeance et par supplices : mais j'en voy fort peu ausquels ce remede ayt servy ; tesmoing tant d'Empereurs Romains. Celuy qui se trouve en ce danger, ne doit pas beaucoup esperer ny de sa force, ny de sa vigilance. Car combien est−il mal aisé de se garentir d'un ennemy, qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons ? et de cognoistre les volontez et pensemens interieurs de ceux qui nous assistent ? Il a beau employer des nations estrangeres pour sa garde, et estre tousjours ceint d'une haye d'hommes armez : Quiconque aura sa vie à mespris, se rendra tousjours maistre de celle d'autruy. Et puis ce continuel soupçon, qui met le Prince en doute de tout le monde, luy doit servir d'un merveilleux tourment.

Pourtant Dion estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le coeur d'en informer, disant qu'il aymoit mieux mourir que vivre en cette misere, d'avoir à se garder non de ses ennemys seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandre representa bien plus vivement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis par une lettre de Parmenion, que Philippus son plus cher medecin estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner ; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit presenté. Fut−ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire ? Ce Prince est le souverain patron des actes hazardeux : mais je ne sçay s'il y a traict en sa vie, qui ayt plus de fermeté que cestui−cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

Ceux qui preschent aux princes la deffiance si attentive, soubs couleur de leur prescher leur seurté, leur preschent leur ruine et leur honte. Rien de noble ne se faict sans hazard. J'en sçay un de courage tres−martial de sa complexion et entreprenant, de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions : Qu'il se resserre entre les siens, qu'il n'entende à aucune reconciliation de ses anciens ennemys, se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye. J'en sçay un autre, qui a inesperément avancé sa fortune, pour avoir pris conseil tout contraire. La hardiesse dequoy ils cerchent si avidement la gloire, se represente, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes : en un cabinet, qu'en un camp : le bras pendant, que le bras levé. La prudence si tendre et circonspecte, est mortelle ennemye de hautes executions. Scipion sceut, pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée, et abandonnant l'Espaigne, douteuse encore sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique, dans deux simples vaisseaux, pour se commettre en terre ennemie, à la puissance d'un Roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans hostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bon heur, et de la promesse de ses hautes esperances. *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat.*

A une vie ambitieuse et fameuse, il faut au rebours, prester peu, et porter la bride courte aux souspeçons : La crainte et la deffiance attirent l'offence et la convient. Le plus deffiant de nos Roys establit ses affaires, principallement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie, et sa liberté, entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eux, afin qu'ils la prinssent de luy. A ses legions mutinées et armées contre luy, Cæsar opposoit seulement l'authorité de son visage, et la fierté de ses paroles ; et se fioit tant à soy et à sa fortune, qu'il ne craingnoit point de l'abandonner et commettre à une armée seditieuse et rebelle.

Stetit aggere fulti
Cespitis, intrepidus vultu, meruitque timeri
Nil metuens.

Mais il est bien vray, que cette forte asseurance ne se peut representer bien entiere, et naïfve, que par ceux ausquels l'imagination de la mort, et du pis qui peut advenir apres tout, ne donne point d'effroy : car de la presenter tremblante encore, doubteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gaigner le coeur et volonté d'autruy, de s'y aller soubsmettre et fier, pourveu que ce soit librement, et sans contrainte d'aucune necessité, et que ce soit en condition, qu'on y porte une fiance pure et nette ; le front au moins deschargé de tout scrupule. Je vis en mon enfance, un Gentil−homme commandant à une grande ville empressé à l'esmotion d'un peuple furieux : Pour esteindre ce commencement du trouble, il print party de sortir d'un lieu tres−asseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine : d'où mal luy print, et y fut miserablement tué. Mais il ne me semble pas que sa faute fust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce fut d'avoir pris une voye de soubmission et de mollesse : et d'avoir voulu endormir cette rage, plustost en suivant qu'en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant : et estime que une gracieuse severité, avec un commandement militaire, plein de securité, et de confiance, convenable à son rang, et à la dignité de sa charge, luy eust mieux succedé, au moins avec plus d'honneur, et de bien−seance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la douceur ; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Je luy reprocherois aussi, qu'ayant pris une resolution plustost brave à mon gré, que temeraire, de se jetter foible et en pourpoint, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la devoit avaller toute, et n'abandonner ce personnage. Là où il luy advint apres avoir recogneu le danger de pres, de saigner du nez : et d'alterer encore depuis cette contenance démise et flatteuse, qu'il avoit entreprinse, en une contenance effraiée : chargeant sa voix et ses yeux d'estonnement et de penitence : cerchant à conniller et à se desrober, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generalle de diverses trouppes en armes, (c'est le lieu des vengeances secrettes ; et n'est point où en plus grande seureté on les puisse exercer) il y avoit publiques et notoires apparences, qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns, ausquels touchoit la principalle et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avoit beaucoup de poids et de suitte : Le mien fut, qu'on evitast sur tout de donner aucun tesmoignage de ce doubte, et qu'on s'y trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte, et le visage ouvert ; et qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoy les autres opinions visoyent le plus) au contraire, l'on sollicitast les capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes en l'honneur des assistans, et n'espargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra dés lors en avant une mutuelle et utile confidence.

La voye qu'y tint Julius Cæsar, je trouve que c'est la plus belle, qu'on y puisse prendre. Premierement il essaya par clemence, à se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant aux conjurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverti : Cela faict, il print une tres−noble resolution, d'attendre sans effroy et sans solicitude, ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune. Car certainement c'est l'estat où il estoit quand il fut tué.

Un estranger ayant dict et publié par tout qu'il pourroit instruire Dionysius Tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude, les parties que ses subjets machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent, Dionysius en estant adverty, le fit appeller à soy, pour s'esclaircir d'un art si necessaire à sa conservation : cet estranger luy dict, qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il luy fist delivrer un talent, et se ventast d'avoir apris de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy fit compter six cens escus. Il n'estoit pas vray−semblable ; qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tres−utile apprentissage, et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les Princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie ; pour faire croire qu'ilz sont bien advertis, et qu'il ne se peut rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent. Le Duc d'Athenes fit plusieurs sottises en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence : mais

cette−cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles que ce peuple dressoit contre luy, par Mattheo dit Morozo, complice d'icelles : il le fit mourir, pour supprimer cet advertissement, et ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuïast de sa domination.

Il me souvient avoir leu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoyent, par la subtilité de ses inventions : Il advint un jour, qu'une troupe de gens de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout joignant un halier, ou il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir : Mais luy sur ce point là, considerant la peine et les difficultez, ausquelles il avoit desja si long temps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches, qu'on faisoit de luy par tout ; le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieux passer une fois le pas, que demeurer tousjours en ceste transe, luy−mesme les r'appella, et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eux et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy−je, qu'encore vaudroit−il mieux le prendre, que de demeurer en la fievre continuelle d'un accident, qui n'a point de remede. Mais puis que les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, et d'incertitude, il vaut mieux d'une belle asseurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir ; et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXIV
Du pedantisme

JE me suis souvent despité en mon enfance, de voir és comedies Italiennes, tousjours un pedante pour badin, et le surnom de magister, n'avoir guere plus honorable signification parmy nous. Car leur estant donné en gouvernement, que pouvois−je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation ? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, et les personnes rares et excellentes en jugement, et en sçavoir : d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois−je mon latin : que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coustume ancienne : car Plutarque dit que Grec et Escolier, estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris.

Depuis avec l'aage j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vive, et plus esveillée ; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugemens des plus excellens esprits, que le monde ait porté, j'en suis encore en doute.

A recevoir tant de cervelles estrangeres, et si fortes, et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos Princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rappetisse, pour faire place aux autres.

Je dirois volontiers, que comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'esprit par trop d'estude et de matiere : lequel occupé et embarassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demesler. Et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va

autrement, car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps, il se voit tout au rebours, des suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, des grands capitaines, et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tressçavans.

Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelque fois à la verité mesprisez, par la liberté Comique de leur temps, leurs opinions et façons les rendans ridicules. Les voulez vous faire juges des droits d'un procés, des actions d'un homme ? Ils en sont bien prests ! Ils cerchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est autre chose qu'un boeuf : que c'est qu'agir et souffrir, quelles bestes ce sont, que loix et justice. Parlent ils du magistrat, ou parlent−ils à luy ? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent−ils louer un Prince ou un Roy ? c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes : mais bien plus rudement. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre ? eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous ventez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches ? ils vous estiment de peu : ne concevans l'image universelle de nature, et combien chascun de nous a eu de predecesseurs, riches, pauvres, Roys, valets, Grecs, Barbares. Et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain, de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdeignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presomptueux et insolents. Mais cette peinture Platonique est bien esloignée de celle qu'il faut à noz hommes. On envioit ceux−là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere et inimitable, reglée à certains discours hautains et hors d'usage : ceux−cy on les desdeigne, comme estans au dessoubs de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie et des meurs basses et viles apres le vulgaire. *Odi homines ignava opera, Philosopha sententia*.

Quant à ces Philosophes, dis−je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit de ce Geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en pratique, à la deffence de son païs, qu'il mit soudain en train des engins espouventables, et des effects surpassans toute creance humaine ; desdaignant toutefois luy mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le jouet. Aussi eux, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aisle si haulte, qu'il paroissoit bien, leur coeur et leur ame s'estre merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés. Et celuy qui demanda à Crates, jusques à quand il faudroit philosopher, en receut cette responce : Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers, qui conduisent noz armées. Heraclitus resigna la Royauté à son frere. Et aux Ephesiens, qui luy reprochoient, qu'il passoit son temps à joüer avec les enfans devant le temple : Vaut−il pas mieux faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compagnie ? D'autres ayans leur imagination logée au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la justice, et les thrones mesmes des Roys, bas et viles. Et refusa Empedocles la royauté, que les Agrigentins luy offrirent. Thales accusant quelquefois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il luy print envie par passetemps d'en montrer l'experience, et ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit et du gain, dressa une trafique, qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie, les plus experimentez de ce mestier là, en pouvoient faire de pareilles.

Ce qu'Aristote recite d'aucuns, qui appelloyent et celuy là, et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents, et à voir la basse et necessiteuse fortune, dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont, et non sages, et non prudents.

Je quitte cette premiere raison, et croy qu'il vaut mieux dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences : et qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soing

et la despence de nos peres, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : O le sçavant homme ! Et d'un autre, O le bon homme ! Il ne faudra pas à destourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : O les lourdes testes ! Nous nous enquerons volontiers, Sçait−il du Grec ou du Latin ? escrit−il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuide. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotans la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lévres, pour la dégorger seulement, et mettre au vent.

C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est−ce pas faire de mesme, ce que je fay en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escornifflant par−cy par−là, des livres, les sentences qui me plaisent ; non pour les garder (car je n'ay point de gardoire) mais pour les transporter en cettuy−cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place. Nous ne sommes, ce croy−je, sçavants, que de la science presente : non de la passée, aussi peu que de la future.

Mais qui pis est, leurs escoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus, ains elle passe de main en main, pour cette seule fin, d'en faire parade, d'en entretenir autruy, et d'en faire des comptes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage et emploite, qu'à compter et jetter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum. Non est loquendum, sed gubernandum*.

Nature pour monstrer, qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent és nations moins cultivées par art, des productions d'esprit, qui luittent les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est−il delicat, *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em. Souffler prou souffler, mais à remuer les doits*, nous en sommes là.

Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voila les meurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : mais nous que disons nous nous mesmes ? que faisons nous ? que jugeons nous ? Autant en diroit bien un perroquet. Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain, qui avoit esté soigneux à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de science, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que quand il escheoit entre ses amis, quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppleassent en sa place, et fussent tous prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : et pensoit ce sçavoir estre sien, par ce qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme font aussi ceux, desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies.

J'en cognoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le monstrer : et n'oseroit me dire, qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier en son lexicon que c'est que galeux, et que c'est que derriere.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'autruy, et puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en raporter chez soy. Que nous sert−il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous ? si elle ne nous augmente et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans experience, les eust prises à nostre mode ?

Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autruy, que nous aneantissons nos forces. Me veux−je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veux−je tirer de la consolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy−mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point

cette suffisance relative et mendiée.

Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autruy, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μίσῶ σοφιστὴν, ὅστις οὐχ αὐτῶ σοφός.

Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret.
si cupidus, si Vanus, et Euganea quantumvis vilior agna.
Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est.

Dionysius se moquoit des Grammariens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, et ignorent les propres : des musiciens, qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs moeurs : des orateurs qui estudient à dire justice, non à la faire.

Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon escolier eut passé le temps à joüer à la paume, au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez le revenir de là, apres quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besongne, tout ce que vous y recognoissez d'avantage, c'est que son Latin et son Grec l'ont rendu plus sot et presumptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie : et l'a seulement enflée, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dit des Sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes, ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, et seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson : mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré.

Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples, estoit suivie : ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple, combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine : mes pedagogues se trouveroient chouez, s'estans remis au serment de mon experience.

Mon vulgaire Perigordin appelle fort plaisamment Lettre ferits, ces sçavanteaux, comme si vous disiez Lettre−ferus, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le païsant et le cordonnier vous leur voyez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent : ceux−cy pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant, et empetrant sans cesse. Il leur eschappe de belles parolles, mais qu'un autre les accommode : ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade : ils vous ont des−ja rempli la teste de loix, et si n'ont encore conçeu le neud de la cause : ils sçavent la Theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en practique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceux−cy, contrefaire un jargon de Galimatias, propos sans suitte, tissu de pieces rapportées, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à debattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit. Et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

Vos ô patritius sanguis quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.

Qui regardera de bien pres à ce genre de gens, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux : sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné. Comme j'ay veu Adrianus

Turnebus, qui n'ayant faict autre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme, qui fust il y a mil ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe, qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisane : qui sont choses de neant. Et hay nos gens qui supportent plus mal−aysement une robbe qu'une ame de travers : et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon escient jetté en propos eslongnez de son usage, il y voyoit si cler, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre, et affaires d'Estat. Ce sont natures belles et fortes :

queis arte benigna
Et meliore luto finxit præcordia Titan,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a aucuns de noz Parlemens, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les autres y adjoustent encores l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux−cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soyent necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux : si est−ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable, que celle du jugement ; cette−cy se peut passer de l'autre, et non l'autre de cette−cy. Car comme dict ce vers Grec,

Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοὺς παρῇ,

A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? Pleust à Dieu que pour le bien de nostre justice ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encore de science. *Non vitæ, sed scholæ discimus*. Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer : il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre ; et s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, et qui empesche et offence son maistre s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage : *ut fuerit melius non didicisse*.

A l'adventure est ce la cause, que et nous, et la Theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François Duc de Bretaigne filz de Jean V. comme on luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Escosse, et qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, respondit, qu'il l'en aymoit mieux, et qu'une femme estoit assez sçavante, quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposée par le moyen de la Jurisprudence, de la Medecine, du pedantisme, et de la Theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser, ny à bien faire ? *Postquam docti prodierunt, boni desunt*.

Toute autre science, est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté. Mais la raison que je cherchoys tantost, seroit elle point aussi de là, que nostre estude en France n'ayant quasi autre but que le proufit, moins de ceux que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnants aux lettres, ou si courtement (retirez avant que d'en avoir pris appetit, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres) il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout a faict a l'estude, que les gents de basse fortune, qui y questent des moyens à vivre. Et de ces gents−là, les ames estans et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faucement le fruit de la science. Car elle n'est pas pour donner jour à

l'ame qui n'en a point : ny pour faire voir un aveugle. Son mestier est, non de luy fournir de veuë, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle aye de soy les pieds, et les jambes droites et capables. C'est une bonne drogue que la science, mais nulle drogue n'est assés forte, pour se preserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veuë claire, qui ne l'a pas droitte : et par consequent void le bien, et ne le suit pas : et void la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa republique, c'est donner à ses citoyens selon leur nature, leur charge. Nature peut tout, et fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier. De mesme il semble, que l'experience nous offre souvent, un medecin plus mal medeciné, un Theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant qu'un autre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire, que les philosophes nuisoient aux auditeurs : d'autant que la plus part des ames ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction : qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : *asotos ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire*.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfans, comme les autres nations font les lettres. Platon dit que le fils aisné en leur succession royale, estoit ainsi nourry. Apres sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere authorité autour des Roys, à cause de leur vertu. Ceux−cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain : et apres sept ans le duisoient à monter à cheval, et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion : le second, à estre tousjours veritable : le tiers, à se rendre maistre des cupidités : le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tres−grande consideration, que en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si songneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, et au giste mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse jeunesse desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et justice. Exemple que Platon a suivy en ses loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes, et de leurs actions : et s'ils condamnoient et loüoient, ou ce personnage, ou ce faict, il falloit raisonner leur dire, et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droit. Astyages en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon ; C'est, dit−il, qu'en nostre escole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, et luy osta son saye, qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant fait juge de ce different ; je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal fait. car je m'estois arresté à considerer la bien seance, et il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit qu'il en fut fouëté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier Aoriste de τὺπτω. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son escole vaut cette−là. Ils ont voulu coupper chemin : et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects, et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vifvement, non seulement de preceptes et parolles, mais principalement d'exemples et d'oeuvres : afin que ce ne fust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude : que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis, que les enfans apprinsent : Ce qu'ils doivent faire estans hommes, respondit−il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dit−on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens, des peintres, et des Musiciens : mais en Lacedemone des legislateurs, des magistrats, et Empereurs d'armée : à Athenes on aprenoit à bien dire, et icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelassez ; icy à se desmesler des appats de la volupté, et à rabatre d'un grand courage les menasses de la fortune et de la mort : ceux−là s'embesongnoient apres les parolles, ceux−cy apres les choses : là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange, si Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts ; tant ils estimoient la perte de l'education de leur pays. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique, ou Dialectique : mais pour apprendre (ce dit−il) la plus belle science qui soit, asçavoir la science d'obeir et de commander.

Il est tres−plaisant, de voir Socrates, à sa mode se moquant de Hippias, qui luy recite, comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent, à regenter : et qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol. Que ce sont gents idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter : ne font estat ny de Grammaire ny de rythme : s'amusans seulement à sçavoir la suitte des Roys, establissement et decadence des estats, et tel fatras de comptes. Et au bout de cela, Socrates luy faisant advouër par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement publique, l'heur et vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts. Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police, et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages, plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort estat, qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples egalement duicts à l'estimation des armes, et mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours, sont les plus grossieres et ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passées au feu, ce fut un d'entre eux, qui sema cette opinion, qu'il failloit laisser ce meuble entier aux ennemis : propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysives. Quand nostre Roy, Charles huictieme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veid maistre du Royaume de Naples, et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suitte, attribuerent cette inesperee facilité de conqueste, à ce que les Princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavans, que vigoureux et guerriers.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXV.
De l'institution des enfans
A Madame Diane de Foix, Contesse de Gurson.

JE ne vis jamais pere, pour bossé ou teigneux que fust son fils, qui laissast de l'advoüer : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cet'affection, qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance : mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre, que ce ne sont icy que resveries d'homme, qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage : un peu de chaque chose, et rien du tout, à la Françoise. Car en somme, je sçay qu'il y a une Medecine, une Jurisprudence, quatre parties en la Mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent. Et à l'adventure encore sçay−je la pretention des sciences en general, au service de nostre vie : mais d'y enfonçer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote monarque de la doctrine moderne, ou opiniatré apres quelque science, je ne l'ay jamais faict : ny n'est art dequoy je peusse peindre seulement les premiers lineaments. Et n'est enfant des classes moyennes, qui ne se puisse dire plus sçavant que moy : qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force, je suis contraint assez ineptement, d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel. leçon, qui leur est autant incognue, comme à moy la leur.

Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarche et Seneque, ou je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy, si peu que rien.

L'Histoire c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aigue et plus forte : ainsi me semble il que la sentence pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge : mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant : et quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis−je aucunement satisfaict : Je voy encore du païs au delà : mais d'une veüe trouble, et en nuage, que je ne puis demesler : Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de fortune dans les bons autheurs ces mesmes lieux, que j'ay entrepris de traiter, comme je vien de faire chez Plutarque tout presentement, son discours de la force de l'imagination : à me recognoistre au prix de ces gens là, si foible et si chetif, si poisant et si endormy, je me fay pitié, ou desdain à moy mesmes. Si me gratifie−je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que je vays au moins de loing apres, disant que voire. Aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre−eux et moy : Et laisse ce neant−moins courir mes inventions ainsi foibles et basses, comme je les ay produites, sans en replastrer et recoudre les defaux que cette comparaison m'y a descouvert : Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens autheurs, pour se faire honneur, font le contraire. Car cett'infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni, et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent.

C'estoient deux contraires fantasies. Le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres autheurs : et en un la *Medée* d'Eurypides : et disoit Apollodorus, que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation.

Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage : j'avois trainé languissant apres des parolles Françoises, si exangues, si descharnees, et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoient voirement que parolles Françoises : au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche et eslevee jusques aux nües : Si j'eusse trouvé la pente douce, et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droit et si coupé que des six premieres parolles je cogneuz que je m'envolois en l'autre monde : de là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus oncques puis le coeur de m'y ravaler. Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des autres.

Reprendre en autruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autruy en moy. Il les faut accuser par tout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay je, combien audacieusement j'entreprens moy−mesmes à tous coups, de m'egaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eux : non sans une temeraire esperance, que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner. Mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne luitte point en gros ces vieux champions là, et corps à corps : c'est par reprinses, menues et legeres attaintes. Je ne m'y aheurte pas : je ne fay que les taster : et ne vay point tant, comme je marchande d'aller.

Si je leur pouvoy tenir palot, je serois honneste homme : car je ne les entreprens, que par où ils sont les plus roides.

De faire ce que j'ay decouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autruy, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts : conduire son dessein (comme il est aysé aux sçavans en une matiere commune) sous les inventions anciennes, rappiecees par cy par là : à ceux qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement injustice et lascheté, que n'ayans rien en leur vaillant, par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangere : et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntee : desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que je vueille moins faire. Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons, qui se publient pour centons : et j'en ay veu de tres−ingenieux en mon temps : entre−autres un, sous le nom de Capilupus : outre les anciens. Ce sont des esprits, qui se font veoir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius en ce docte et laborieux tissu de ses *Politiques*.

Quoy qu'il en soit, veux−je dire, et quelles que soient ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant, où le peintre auroit mis non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions : Je les donne, pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à decouvrir moy−mesmes, qui seray par adventure autre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'authorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autruy.

Quelcun doncq'ayant veu l'article precedant, me disoit chez moy l'autre jour, que je me devoys estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or Madame si j'avoy quelque suffisance en ce subject, je ne pourroy la mieux employer que d'en faire un present à ce petit homme, qui vous menasse de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer autrement que par un masle) Car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude, m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche : Mais à la verité je n'y entens sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traitte de la nourriture et institution des enfans.

Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons, qui vont devant le planter, sont certaines et aysees, et le planter mesme. Mais depuis que ce qui est planté, vient à prendre vie : à l'eslever, il y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter : mais depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesoignement et de crainte, à les dresser et nourrir.

La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage, et si obscure, les promesses si incertaines et fauces, qu'il est mal−aisé d'y establir aucun solide jugement.

Voyez Cimon, voyez Themistocles et mille autres, combien ils se sont disconvenuz à eux mesmes. Les petits des ours, et des chiens, montrent leur inclination naturelle ; mais les hommes se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se deguisent facilement.

Si est−il difficile de forcer les propensions naturelles : D'où il advient que par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille on souvent, et employe lon beaucoup d'aage, à dresser des enfans aux choses, ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois en cette difficulté mon opinion est, de les acheminer tousjours aux meilleures choses et plus profitables ; et qu'on se doit peu appliquer à ces legeres divinations et prognostiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en sa *République*, me semble leur donner trop d'autorité.

Madame c'est un grand ornement que la science, et un util de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité elle n'a point son vray usage en mains viles et basses. Elle est bien plus fiere, de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à

pratiquer l'amitié d'un prince, ou d'une nation estrangere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pillules. Ainsi Madame, par ce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la douceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encore les escrits de ces anciens Comtes de Foix, d'où monsieur le Comte vostre mary et vous, estes descendus : et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre tous les jours d'autres, qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille, à plusieurs siecles) je vous veux dire là dessus une seule fantasie, que j'ay contraire au commun usage : C'est tout ce que je puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur, que vous luy donrez, du chois duquel depend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : et de cet article, sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abjecte, est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et depend d'autruy) ny tant pour les commoditez externes, que pour les sienes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir habil'homme, qu'homme sçavant, je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eust plustost la teste bien faicte, que bien pleine : et qu'on y requist tous les deux, mais plus les moeurs et l'entendement que la science : et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un antonnoir ; et nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois qu'il corrigeast cette partie ; et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame, qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme. Quelquefois luy ouvrent le chemin, quelquefois le luy laissent ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente, et parle seul : je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eux. *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent*.

Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour juger de son train : et juger jusques à quel point il se doibt ravaller, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir, et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus ardues besongnes que je sache : Et est l'effect d'une haute ame et bien forte, sçavoir condescendre à ses allures pueriles, et les guider. Je marche plus ferme et plus seur, à mont qu'à val.

Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprenent d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes : ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien faict sien, prenant l'instruction à son progrez, des pædagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme, à ce qu'on luy avoit donné à cuire.

Nostre ame ne branle qu'à credit, liee et contrainte à l'appetit des fantasies d'autruy, serve et captivee soubs l'authorité de leur leçon. On nous a tant assubjectis aux cordes, que nous n'avons plus de franches alleures : nostre vigueur et liberté est esteinte.

Nunquam tutelæ suæ fiunt.

Je vy privément à Pise un honneste homme, mais si Aristotelicien, que le plus general de ses dogmes est : Que la touche et regle de toutes imaginations solides, et de toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote : que hors de là, ce ne sont que chimeres et inanité : qu'il a tout veu et tout dict. Cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le mit autrefois et tint long temps en grand accessoire à l'inquisition à Rome.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple authorité, et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoiciens ou Epicuriens : Qu'on luy propose cette diversité de jugemens, il choisira s'il peut : sinon il en demeurera en doubte.

Che non men che saper dubbiar m'aggrada.

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon, par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien : Il ne trouve rien : voire il ne cerche rien. *Non sumus sub rege, sibi quisque se vindicet.* Qu'il sache, qu'il sçait, au moins. Il faut qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il oublie hardiment s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La verité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premierement, qu'à qui les dit apres. Ce n'est non plus selon Platon, que selon moy : puis que luy et moy l'entendons et voyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thin, ny marjolaine : Ainsi les pieces empruntees d'autruy, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : à sçavoir son jugement, son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former.

Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de parlement : vous voyez les alliances qu'il a gaignees, et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette : chacun y met son acquest.

Le guain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage.

C'est (disoit Epicharmus) l'entendement qui voyt et qui oyt : c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes nous le rendons servile et coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la Rhetorique et de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron ? On nous les placque en la memoire toutes empennees, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par coeur n'est pas sçavoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droittement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement : suivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie : les autres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard.

Je voudrois que lePaluël ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinsent des caprioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux−cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval, ou une pique, ou un Luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger, et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or à cet apprentissage tout ce qui se presente à nos yeux, sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse Françoise, combien de pas a Santa rotonda, ou la richesse de calessons de la Signora Livia, ou comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille

ruyne de là, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille. Mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons : et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autruy, je voudrois qu'on commençast à le promener dés sa tendre enfance : et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines, où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel si vous ne la formez de bon'heure, la langue ne se peut plier.

Aussi bien est−ce une opinion receuë d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens : Cette amour naturelle les attendrit trop, et relasche voire les plus sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement comme il faut, et hasardeusement. Ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien, sans doubte il ne le faut espargner en cette jeunesse : et faut souvent choquer les regles de la medecine :

vitamque sub dio et trepidis agat
in rebus.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy faut aussi roidir les muscles, elle est trop pressee, si elle n'est secondee : et a trop à faire, de seule fournir à deux offices. Je sçay combien ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et apperçoy souvent en ma leçon, qu'en leurs escrits, mes maistres font valoir pour magnanimité et force de courage, des exemples, qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et durté des os. J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants, ainsi nays, qu'une bastonade leur est moins qu'à moy une chiquenaude ; qui ne remuent ny langue ny sourcil, aux coups qu'on leur donne. Quand les Athletes contrefont les Philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de coeur. Or l'accoustumance à porter le travail, est accoustumance à porter la douleur : *labor collum obducit dolori*. Il le faut rompre à la peine, et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine, et aspreté de la dislocation, de la colique, du caustere : et de la geaule aussi, et de la torture. Car de ces derniers icy, encore peut−il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gents de bien d'escourgees et de la corde.

Et puis, l'authorité du gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents. Joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legeres incommoditez en cet aage.

En cette escole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : et sommes plus en peine d'emploiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle. Le silence et la modestie sont qualitez tres−commodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnager de sa suffisance, quand il l'aura acquise, à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme. Et ne semble pas reprocher à autruy, tout ce qu'il refuse à faire : ny contraster aux moeurs publiques. *Licet sapere sine pompa, sine invidia*. Fuie ces images regenteuses du monde, et inciviles : et cette puerile ambition, de vouloir paroistre plus fin, pour estre autre ; et comme si ce fust marchandise malaizee, que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer de là, nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands Poëtes, d'user des licences de l'art : aussi n'est−il supportable, qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Siquid Socrates et Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequebantur*. On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa lute : et là mesmes à n'emploier pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux−là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre, et à quitter les armes à la verité, tout aussi tost qu'il l'appercevra : soit

qu'elle naisse és mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy−mesmes par quelque ravisement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescript, il n'est engagé à aucune cause, que par ce qu'il l'appreuve. Ny ne sera du mestier, où se vend à purs deniers contans, la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre. *Neque, ut omnia, quæ præscripta et imperata sint, defendat, necessitate ulla cogitur*.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tres−loyal serviteur de son Prince, et tres−affectionné, et tres−courageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir publique. Outre plusieurs autres inconvenients, qui blessent nostre liberté, par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude.

Un pur Courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire et penser que favorablement d'un maistre, qui parmi tant de milliers d'autres subjects, l'a choisi pour le nourrir et elever de sa main. Cette faveur et utilité corrompent non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouissent. Pourtant void on coustumierement, le langage de ces gens là, divers à tout autre langage, en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy face entendre, que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit apperceuë que par luy, c'est un effet de jugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniatrer et contester, sont qualitez communes : plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes, et philosophiques.

On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout : car je trouve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslees à la suffisance.

J'ay veu ce pendant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout.

Il sondera la portee d'un chacun : un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besongne, et emprunter chacun selon sa marchandise : car tout sert en mesnage : la sottise mesmes, et foiblesse d'autruy luy sera instruction. A contreroller les graces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une battaille ancienne, le passage de Cæsar ou de Charlemaigne.

Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu,
Ventus in Italiam quis bene vela ferat.

Il s'enquerra des moeurs, des moyens et des alliances de ce Prince, et de celuy−là. Ce sont choses tres−plaisantes à apprendre, et tres−utiles à sçavoir.

En cette practique des hommes, j'entens y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il praticquera par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude qui veut : mais qui veut aussi c'est un estude de fruit estimable : et le seul estude, comme dit Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel profit ne fera−il en ceste part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque ? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge ; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple, la date de la ruine de Carthage, que les moeurs de Hannibal et de Scipion : ny tant où

mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir, qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarche y en a leu cent ; outre ce que j'y ay sçeu lire : et à l'adventure outre ce que l'autheur y avoit mis. A d'aucuns c'est un pur estude grammairien : à d'autres, l'anatomie de la Philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tres−dignes d'estre sçeus : car à mon gré c'est le maistre ouvrier de telle besongne : mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist, et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, et mettre en place marchande. Comme ce sien mot, Que les habitans d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non, donna peut estre, la matiere, et l'occasion à la Boeotie, de sa *Servitude volontaire*. Cela mesme de luy voir trier une legiere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement, ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins : Plutarque ayme mieux que nous le vantions de son jugement, que de son sçavoir : il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire, et que Alexandridas reprocha justement, à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : O estranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut. Ceux qui ont le corps gresle, le grossissent d'embourrures : ceux qui ont la matiere exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain, de la frequentation au monde. Nous sommes tous contraints et amoncellez en nous, et avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit, il ne respondit pas, d'Athenes, mais, du monde. Luy qui avoit imagination plus plaine et plus estanduë, embrassoit l'univers, comme sa ville, jettoit ses cognoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain : non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne des−ja les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le jour du jugement nous prent au collet : sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veuës, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant ? Moy, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage : Et disoit le Savoïard, que si ce sot de Roy de France, eut sçeu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son Duc. Son imagination ne conçevoit autre plus eslevee grandeur, que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur : erreur de grande suitte et prejudice. Mais qui se presente comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere nature, en son entiere majesté : qui lit en son visage, une si generale et constante varieté : qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres−delicate, celuy−là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes soubs un genre, c'est le miroüer, où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme je veux que ce soit le livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix, et de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuements d'estat, et changements de fortune publique, nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires et conquestes ensevelies soubs l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix argoulets, et d'un pouillier, qui n'est cognu que de sa cheute. L'orgueil et la fiereté de tant de pompes estrangeres, la majesté si enflee de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et asseure la veüe, à soustenir l'esclat des nostres, sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde : ainsi du reste.

Nostre vie, disoit Pythagoras, retire à la grande et populeuse assemblee des jeux Olympiques. Les uns exercent le corps, pour en acquerir la gloire des jeux : d'autres y portent des marchandises à vendre, pour le

gain. Il en est (et qui ne sont pas les pires) lesquels n'y cherchent autre fruict, que de regarder comment et pourquoy chasque chose se faict : et estre spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger et reigler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines, comme à leur reigle. On luy dira,

quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet, patriæ charisque propinquis
Quantum elargiri deceat, quem te Deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re,
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur ;

Que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude : que c'est que vaillance, temperance, et justice : ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice : la servitude et la subjection, la licence et la liberté : à quelles marques on congnoit le vray et solide contentement : jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte.

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.

Quels ressors nous meuvent, et le moyen de tant divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours, dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux, qui reglent ses moeurs et son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous faict libres.

Elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie, et à son usage : comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement.

Si nous sçavions restraindre les appartenances de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions, que la meilleure part des sciences, qui sont en usage, est hors de nostre usage. Et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tres−inutiles, que nous ferions mieux de laisser là : et suivant l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles, où faut l'utilité.

sapere aude,
Incipe : vivendi qui rectè prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis, at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum :

C'est une grande simplesse d'aprendre à nos enfans,

Quid moveant pisces, animosàque signaleonis,
Lotus Et Hesperia quid capricornus aqua.

La science des astres et le mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres.

Τί Πλειάδεσσι κάμοί;
Τί δ΄ἀστράσι βοώτεω;

Anaximenes escrivant à Pythagoras : De quel sens puis je m'amuser aux secrets des estoilles, ayant la mort ou la servitude tousjours presente aux yeux ? Car lors les Roys de Perse preparoient la guerre contre son pays. Chacun doit dire ainsi. Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition : et ayant au dedans tels autres ennemis de la vie : iray−je songer au bransle du monde ?

Apres qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que Logique, Physique, Geometrie, Rhetorique : et la science qu'il choisira, ayant desja le jugement formé, il en viendra bien tost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'autheur mesme propre à cette fin de son institution : tantost il luy en donnera la moelle, et la substance toute maschee. Et si de soy mesme il n'est assez familier des livres, pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aisee, et naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute ? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisans, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame trouve où mordre, où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage, et de nul pris par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, et d'un visage renfroigné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce faux visage pasle et hideux ? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne die follastre. Elle ne presche que feste et bon temps : Une mine triste et transie, montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : Ou je me trompe, ou à vous voir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous. A quoy l'un deux, Heracleon le Megarien, respondit : C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ , ou qui cherchent la derivation des comparatifs χεῖρον et βέλτιον, et des superlatifs χεῖριστον et βέλτιστον, qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science : mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouïr ceux qui les traictent, non les renfroigner et contrister.

Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendas et gaudia, sumit utrumque
Inde habitum facies.

L'ame qui loge la philosophie, doit par sa santé rendre sain encores le corps : elle doit faire luyre jusques au dehors son repos, et son aise : doit former à son moule le port exterieur, et l'armer par consequent d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif, et allaigre, et d'une contenance contante et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante : son estat est comme des choses au dessus de la lune, tousjours serein. C'est Baroco et Baralipton, qui rendent leurs supposts ainsi crotez et enfumez ; ce n'est pas elle, ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment ? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire : non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables. Elle a pour son but, la vertu : qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante : d'où elle void bien souz soy toutes choses ; mais si peut on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routtes ombrageuses, gazonnées, et doux fleurantes ; plaisamment, et d'une pante facile et polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte, et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes : ils sont allez selon leur foiblesse, faindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher à l'escart, emmy des ronces : fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple, autant ou plus d'affection, que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire, que les poëtes suivent les humeurs communes : et luy faire toucher au doigt, que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinetz de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamant ou Angelique, pour maistresse à joüir : et d'une beauté naïve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morrion luisant : l'autre vestue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé : il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie. Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix et hauteur de la vraye vertu, est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice : si esloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtilz. Le reglement c'est son util, non pas la force. Socrates son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aisance de son progrés. C'est la mere nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs et purs. Les moderant, elle les tient en haleine et en appetit. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse : et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature : et jusques à la satieté, sinon jusques à la lasseté ; maternellement : si d'adventure nous ne voulons dire, que le regime, qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de noz plaisirs. Si la fortune commune luy faut, elle luy eschappe : ou elle s'en passe, et s'en forge une autre toute sienne : non plus flottante et roulante : elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez. Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire, et la santé. Mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là regléement, et les sçavoir perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme : et y peut−on justement attacher ces escueils, ces haliers, et ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra : Qui au son du tabourin, qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre, qui l'appelle au jeu des batteleurs. Qui par souhait ne trouve plus plaisant et plus doux, revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre remede, sinon qu'on le mette patissier dans quelque bonne ville : fust il fils d'un Duc : suivant le precepte de Platon, qu'il faut colloquer les enfans, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame.

Puis que la Philosophie est celle qui nous instruict à vivre, et que l'enfance y a sa leçon, comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique lon ?

Udum et molle lutum est, nunc nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota.

On nous apprent à vivre, quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote de la temperance. Cicero disoit, que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doit au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus, ostez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender, prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traitter à point, ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable au partir de la nourrisse, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de Geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes, touchant la vaillance, proüesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre : et avec cette munition, il l'envoya encores enfant subjuguer l'Empire du monde à tout 30000. hommes de pied, 4000. chevaulx, et quarante deux mille escuz seulement. Les autres arts et sciences, dit−il, Alexandre les honoroit bien, et loüoit leur excellence et gentilesse, mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à

l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc juvenésque senésque
Finem animo certum, miserique viatica canis.

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus : Ny le plus jeune refuie à Philosopher, ny le plus vieil s'y lasse. Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre : ou qu'il n'en est plus saison.

Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon, je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'escole : je ne veux pas corrompre son esprit, à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaiz : Ny ne trouveroys bon, quand par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette a l'estude des livres, qu'on la luy nourrist. Cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay−je veu de mon temps, d'hommes abestis, par temeraire avidité de science ? Carneades s'en trouva si affollé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veux gaster ses meurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'autruy. La sagesse Françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bon'heure, et n'avoit gueres de tenue. A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceuë, et hommes faicts, on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement, que ces colleges où on les envoie, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un jardin, la table, et le lict, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes : toutes places luy seront estude : car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des meurs, sera sa principale leçon, a ce privilege, de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de respondre : Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire, et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire : Car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique, à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord. Et autant en pourroit−on dire de toutes les autres sciences : Mais quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses devoirs et offices, ç'à esté le jugement commun de tous les sages, que pour la douceur de sa conversation, elle ne devoit estre refusée, ny aux festins, ny aux jeux : Et Platon l'ayant invitée à son convive, nous voyons comme elle entretient l'assistence d'une façon molle, et accommodée au temps et au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires.

Æquè pauperibus prodest, locupletibus æque,
Et neglecta æquè pueris senibusque nocebit.

Ainsi sans doubte il choumera moins, que les autres : Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin dessigné : aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes noz actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude : la course, la lucte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bien−seance exterieure, et l'entre−gent, et la disposition de la personne se façonne quant et quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelez à mesme timon. Et à l'ouïr semble il pas prester plus de temps et de solicitude, aux exercices du corps : et estimer que l'esprit s'en exerce quant et quant, et non au contraire ?

Au demeurant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur presente à la verité, qu'horreur et cruauté : Ostez moy la violence et la force ; il n'est rien à mon advis qui abatardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas : Endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hazards qu'il luy faut mespriser : Ostez luy toute mollesse et delicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire : accoustumez le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ay tousjours creu et jugé de mesme. Mais entre autres choses, cette police de la plus part de noz colleges, m'a tousjours despleu. On eust failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le point de leur office ; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames, et craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets ? Inique et pernicieuse forme. Joint ce que Quintilian en a tres−bien remarqué, que cette imperieuse authorité, tire des suittes perilleuses : et nommément à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs et de feuillées, que de tronçons d'osiers sanglants ? J'y feroy pourtraire la joye, l'allegresse, et Flora, et les Graces : comme fit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant : et enfieller celles qui luy sont nuisibles.

C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses loix, de la gayeté et passetemps de la jeunesse de sa cité : et combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses : desquelles il dit, que l'antiquité a donné la conduitte et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses et Minerve.

Il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases. Pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu : et semble ne recommander particulierement la poësie, que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en noz moeurs et conditions est evitable, comme ennemie de societé. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, et trembloit au Soleil ? J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebuzades ; d'autres s'effrayer pour une souris : d'autres rendre la gorge à voir de la cresme : d'autres à voir brasser un lict de plume : comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veuë ny le chant des cocqs. Il y peut avoir à l'advanture à cela quelque proprieté occulte, mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bon'heure. L'institution a gaigné cela sur moy, il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing, que sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses, dequoy on se paist. Le corps est encore souple, on le doit à cette cause plier à toutes façons et coustumes : et pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au desreglement et aux excés, si besoing est. Son exercitation suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Callisthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avec son prince. Je veux qu'en la desbauche mesme, il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal, ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté. *Multum interest, utrum peccare quis nolit, aut nesciat.*

Je pensois faire honneur à un seigneur aussi eslongné de ces debordemens, qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré, pour la necessité des affaires du Roy en Allemagne : il le print de cette façon, et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay, qui à faute de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayans à pratiquer cette nation. J'ay souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans interest de sa santé ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe Persienne, tantost l'austerité et frugalité Lacedemonienne ; autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie.

Omnis Aristippum decuit color, et status et res.

Tel voudrois−je former mon disciple,

quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons : Celuy−là y a mieux proffité, qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez.

J'a à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traitter les arts. *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vita magis quam literis persequuti sunt.*

Leon prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus, de quelle science, de quelle art il faisoit profession : Je ne sçay, dit−il, ny art, ny science : mais je suis Philosophe.

On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la Philosophie : Je m'en mesle, dit−il, d'autant mieux à propos.

Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : Vous estes plaisant, luy respondit−il : vous choisissés les figues vrayes et naturelles, non peintes : que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles vrayes, et non escrites ?

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises : s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportements : s'il a du jugement et de la grace en son parler : de la vigeur en ses maladies : de la modestie en ses jeux : de la temperance en ses voluptez : de l'ordre en son oeconomie : de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau. *Qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet : quique obtemperet ipse sibi, et decretis pareat.*

Le vray miroir de nos discours, est le cours de nos vies.

Zeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens ; que c'estoit par ce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux parolles. Comparez au bout de 15 ou 16 ans, à cettuy−cy, un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, et ne vis jamais homme, qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doit : toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, autres cinq pour le moins à les sçavoir brefvement mesler et entrelasser de quelque subtile façon. Laissons le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine au deça de Clery, deux regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loing derriere eux, je voyois une trouppe, et un maistre en teste, qui estoit feu Monsieur le Conte de la Rochefoucaut : un de mes gens s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentil'homme qui venoit apres luy : luy qui n'avoit pas veu ce train qui le suivoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment, Il n'est pas gentil'homme, c'est un grammairien, et je suis logicien. Or nous qui cherchons icy au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentil'homme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les parolles ne suivront que trop : il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer ; et font contenance d'avoir la teste pleine de

plusieurs belles choses, mais à faute d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous à mon advis que c'est que cela ? ce sont des ombrages, qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent démesler et esclarcir au dedans, ny par consequent produire au dehors : Ils ne s'entendent pas encore eux mesmes : et voyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que lecher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens, et Socrates ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mines, s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequentur.

Et comme disoit celuy−là, aussi poëtiquement en sa prose, *cum res animum occupavere, verba ambiunt*. Et cet autre : *ipsæ res verba rapiunt*. Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire ; ne faict pas son laquais, ou une harangere de Petit pont : et si vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur langage, que le meilleur maistre és arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny pour avant−jeu capter la benevolence du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple et naifve.

Ces gentilesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme ; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus. Les Ambassadeurs de Samos estoyent venus à Cleomenes Roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : apres qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : Quant à vostre commencement, et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu ; et quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire. Voila une belle responce, ce me semble, et des harangueurs bien camus.

Et quoy cet autre ? Les Atheniens estoient à choisir de deux architectes, à conduire une grande fabrique ; le premier plus affeté, se presenta avec un beau discours premedité sur le subject de cette besongne, et tiroit le jugement du peuple à sa faveur : mais l'autre en trois mots : Seigneurs Atheniens ce que cettuy a dict, je le feray.

Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration, mais Caton n'en faisant que rire : Nous avons, disoit−il, un plaisant Consul. Aille devant ou apres : une utile sentence, un beau traict est tousjours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant, ny à ce qui vient apres, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rythme faire le bon poëme : laissez luy allonger une courte syllabe s'il veut, pour cela non force ; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien faict leur office : voyla un bon poëte, diray−je, mais un mauvais versificateur,

Emunctæ naris, durus componere versus.

Qu'on face, dit Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est,
Posterius facias, præponens ultima primis,
Invenias etiam disjecti membra poetæ,

il ne se dementira point pour cela : les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tensast, approchant le jour, auquel il avoit promis une comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main : Elle est composée et preste, il ne reste qu'à y adjouster les vers. Ayant les choses et la matiere disposée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demeurant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poësie Françoise, je ne vois si petit apprenti, qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu pres, comme eux. *Plus sonat quàm valet*. Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes : Mais comme

il leur a esté bien aisé de representer leurs rythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les delicates inventions de l'autre.

Voire mais que fera−il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ? Le jambon fait boire, le boire desaltere, parquoi le jambon desaltere. Qu'il s'en mocque. Il est plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre.

Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : Pourquoy le deslieray−je, puis que tout lié il m'empesche ? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques : à qui Chrysippus dit, Jouë toy de ces battelages avec les enfans, et ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. Si ces sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata*, luy doivent persuader une mensonge, cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieuë, pour courir apres un beau mot : *aut qui non verba rebus aptat, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba conveniant*. Et l'autre : *Sunt qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerant scribere*. Je tors bien plus volontiers une belle sentence, pour la coudre sur moy, que je ne destors mon fil, pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suivre, et que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naif, tel sur le papier qu'à la bouche : un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque.

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet.

Plustost difficile qu'ennuieux, esloigné d'affectation : desreglé, descousu, et hardy : chaque loppin y face son corps : non pedantesque, non fratesque, non pleideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cæsar. Et si ne sens pas bien, pourquoy il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens. Un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, et nonchallante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gayeté et liberté Françoise, est mesadvenante au courtisan. Et en une Monarchie, tout gentil'homme doit estre dressé au port d'un courtisan. Parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant.

Je n'ayme point de tissure, où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps, il ne faut qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex.*

Quis accurate loquitur, nisi qui vult putidè loqui ?

L'eloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy.

Comme aux accoustremens, c'est pusillanimité, de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitée. De mesme au langage, la recherche des frases nouvelles, et des mots peu cogneuz, vient d'une ambition scholastique et puerile. Peusse−je ne me servir que de ceux qui servent aux hales à Paris ! Aristophanes le Grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots : et la fin de son art oratoire, qui estoit, perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple. L'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La plus part des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tresfaucement tenir un pareil corps.

La force et les nerfs, ne s'empruntent point : les atours et le manteau s'empruntent.

La plus part de ceux qui me hantent, parlent de mesmes les Essais : mais je ne sçay, s'ils pensent de mesmes.

Les Atheniens (dit Platon) ont pour leur part, le soing de l'abondance et elegance du parler, les Lacedemoniens de la briefveté, et ceux de Crete, de la fecundité des conceptions, plus que du langage : ceux−cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons : les autres λογοφίλους, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict, et suis despit dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins, ou j'ay plus ordinaire commerce : C'est un bel et grand agencement sans doubte, que le Grec et Latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy−mesmes ; s'en servira qui voudra.

Feu mon pere, ayant faict toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut advisé de cet inconvenient, qui estoit en usage : et luy disoit−on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause, pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains : Je ne croy pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce fut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tres bien versé en la Latine. Cettuy−cy, qu'il avoit fait venir expres, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir, pour me suivre, et soulager le premier : ceux−cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable, que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie, qu'autant de mots de Latin, que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chacun y fit : mon pere et ma mere y apprindrent assez de Latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance, pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques, qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizames tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, j'avois plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de François ou de Perigordin, que d'Arabesque : et sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, j'avois appris du Latin, tout aussi pur que mon maistre d'escole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges ; on le donne aux autres en François, mais à moy il me le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escript *De comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand poëte Escossois, Marc Antoine Muret (que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps) mes precepteurs domestiques, m'ont dit souvent, que j'avois ce langage en mon enfance, si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suitte de feu Monsieur le Mareschal de Brissac, me dit, qu'il estoit apres à escrire de l'institution des enfans : et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne : car il avoit lors en charge ce Conte de Brissac, que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au Grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art. Mais d'une voie nouvelle, par forme débat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique et la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le devoir, par une volonté non forcée, et de mon propre desir ; et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte. Je dis jusques à telle superstition, que par ce qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup, et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument, et ne fus jamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere : Auquel il ne se faut prendre, s'il n'a receuilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : en premier, le champ sterile et incommode. Car quoy que j'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doux et traitable, j'estois parmy cela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire jouer. Ce que je voyois, je le voyois bien ; et souz cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies, et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avois lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit : l'apprehension tardive, l'invention lasche, et apres tout un incroyable defaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille, s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à coeur, se laissa en fin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les gruës ; et se rengea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportées d'Italie : et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tres−florissant pour lors, et le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien adjouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre suffisans, et à toutes les autres circonstances de ma nourriture ; en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges : mais tant y a que c'estoit tousjours college. Mon Latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance j'ay perdu tout usage. Et ne me servit cette mienne inaccoustumée institution, que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres classes : Car à treize ans, que je sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) et à la verité sans aucun fruit, que je peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que jeuz aux livres, il me vint du plaisir des fables de la *Metamorphose* d'Ovide. Car environ l'aage de 7 ou 8 ans, je me desrobois de tout autre plaisir, pour les lire : d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle ; et que c'estoit le plus aisé livre, que je cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : Car des *Lancelots du Lac*, des *Amadis*, des *Huons de Bordeaux*, et tels fatras de livres, à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissois pas seulement le nom, ny ne fais encore le corps : tant exacte estoit ma discipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescrites. Là il me vint singulierement à propos, d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceust dextrement conniver à cette mienne desbauche, et autres pareilles. Car par là, j'enfilay tout d'un train Vergile en l'Æneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies Italiennes, leurré tousjours par la douceur du subject. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en voir rien : Il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les autres estudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit à ceux à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion : Aussi n'avoit la mienne autre vice, que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile : on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice.

Je sens qu'il en est advenu comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles, sont telles : Il est oisif, froid aux offices d'amitié, et de parenté : et aux offices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas, Pourquoy a il prins, pourquoy n'a−il payé ? mais, Pourquoy ne quitte−il, pourquoy ne donne−il ?

Je recevroy à faveur, qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation. Mais ils sont injustes, d'exiger ce que je ne doy pas, plus rigoureusement beaucoup, qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condemnant, ils effacent la gratification de l'action, et la gratitude qui m'en seroit deuë. Là où le bien faire actif, devroit plus peser de ma main, en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne : et de moy, que je suis plus mien. Toutesfois si j'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois−je bien ces reproches ; et à quelques uns apprendrois, qu'ils ne sont pas si offensez que je ne face pas assez : que dequoy je puisse faire

assez plus que je ne fay.

Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes : et des jugemens seurs et ouverts autour des objects qu'elle cognoissoit : et les digeroit seule, sans aucune communication. Et entre autres choses je croy à la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence.

Mettray−je en compte cette faculté de mon enfance, Une asseurance de visage, et soupplesse de voix et de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprenois ? Car avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus :

j'ay soustenu les premiers personnages, és tragedies latines de Bucanan, de Guerente, et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne avec dignité. En cela, Andreas Goveanus nostre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand principal de France, et m'en tenoit−on maistre ou ouvrier. C'est un exercice, que je ne meslouë point aux jeunes enfans de maison ; et ay veu nos Princes s'y addonner depuis, en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement et louablement.

Il estoit loisible, mesme d'en faire mestier, aux gents d'honneur et en Grece, *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant : nec ars quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat.*

Car j'ay tousjours accusé d'impertinence, ceux qui condemnent ces esbatemens : et d'injustice, ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens, et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et jeux : La societé et amitié s'en augmente, et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez, que ceux qui se font en presence d'un chacun, et à la veuë mesme du magistrat : et trouverois raisonnable que le prince à ses despens en gratifiast quelquefois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle : et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles : quelque divertissement de pires actions et occultes.

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel, que d'allecher l'appetit et l'affection, autrement on ne fait que des asnes chargez de livres : on leur donne à coups de foüet en garde leur pochette pleine de science. Laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXVI
C'est folie de rapporter le vray et le faux à nostre suffisance

CE n'est pas à l'advanture sans raison, que nous attribuons à simplesse et ignorance, la facilité de croire et de se laisser persuader : Car il me semble avoir appris autrefois, que la creance estoit comme une impression, qui se faisoit en nostre ame ; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. *Ut necesse est lancem in libra ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere*. D'autant que l'ame est plus vuide, et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement souz la charge de la premiere persuasion. Voylà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus sujets à estre menez par les oreilles. Mais aussi de l'autre part, c'est une sotte presomption, d'aller desdeignant et condamnant pour faux, ce qui ne nous semble pas vray−semblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance, outre la commune. J'en faisoy ainsin

autrefois, et si j'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte, où je ne peusse pas mordre,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala :

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à present je treuve, que j'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme : Non que l'experience m'aye depuis rien faict voir, au dessus de mes premieres creances ; et si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruit, que de condamner ainsi resolument une chose pour fausse, et impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste, les bornes et limites de la volonté de Dieu, et de la puissance de nostre mere nature : Et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles, ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veuë ? Considerons au travers de quels nuages, et comment à tastons on nous meine à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons que c'est plustost accoustumance, que science, qui nous en oste l'estrangeté :

Jam nemo fessus satiate videndi,
Suspicere in cœli dignatur lucida templa,

et que ces choses là, si elles nous estoyent presentees de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres.

si nunc primum mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint objecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes.

Celuy qui n'avoit jamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce fust l'Ocean : et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que nature face en ce genre.

Scilicet et fluvius qui non est maximus, ei est
Qui non antè aliquem majorem vidit, et ingens
Arbor homoque videtur, Et omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit.

Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas semper vident. La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur, à en rechercher les causes.

Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vray−semblables, tesmoignees par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut−il laisser en suspens : car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir jusques où va la possibilité. Si lon entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité ; et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement : on observeroit la regle de Rien trop, commandee par Chilon.

Quand on trouve dans Froissard, que le conte de Foix sçeut en Bearn la defaicte du Roy Jean de Castille à Juberoth, le lendemain qu'elle fut advenue, et les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer : et de ce mesme que nos Annales disent, que le Pape Honorius le propre jour que le Roy Philippe Auguste mourut à

Mante, fit faire ses funerailles publiques, et les manda faire par toute l'Italie. Car l'authorité de ces tesmoings n'a pas à l'adventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy ? si Plutarque outre plusieurs exemples, qu'il allegue de l'antiquité, dit sçavoir de certaine science, que du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemaigne à plusieurs journees de là, fut publiee à Rome, et semee par tout le monde le mesme jour qu'elle avoit esté perduë : et si Cæsar tient, qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident : dirons nous pas que ces simples gens là, se sont laissez piper apres le vulgaire, pour n'estre pas clair−voyans comme nous ? Est−il rien plus delicat, plus net, et plus vif, que le jugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en jeu ? rien plus esloigné de vanité ? je laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel je fay moins de conte : en quelle partie de ces deux là le surpassons nous ? toutesfois il n'est si petit escolier, qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy vueille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de Sainct Hilaire, passe : son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, me semble singuliere impudence. Ce grand Sainct Augustin tesmoigne avoir veu sur les reliques Sainct Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veuë : une femme à Carthage estre guerie d'un cancer par le signe de la croix, qu'une femme nouvellement baptisee luy fit : Hesperius, un sien familier avoir chassé les esprits qui infestoient sa maison, avec un peu de terre du Sepulchre de nostre Seigneur : et cette terre depuis transportee à l'Eglise, un Paralytique en avoir esté soudain guery : une femme en une procession ayant touché à la chasse S. Estienne, d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frottée les yeux, avoir recouvré la veuë pieça perduë : et plusieurs autres miracles, où il dit luy mesmes avoir assisté. Dequoy accuserons nous et luy et deux S. Evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors ? sera−ce d'ignorance, simplesse, facilité, ou de malice et imposture ? Est−il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, jugement et suffisance ?

Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa autoritate me frangerent.

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traine quant et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas. Car apres que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes des−ja obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences en ces troubles où nous sommes, de la Religion, c'est cette dispensation que les Catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez et les entenduz, quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat. Mais outre ce, qu'ils ne voyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge, de commancer à luy ceder, et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuivre sa pointe : ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legers, sont aucunefois tres−importans. Ou il faut se submettre du tout à l'authorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : Ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeissance. Et d'avantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain, ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans, j'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tressolide : et que ce n'est que bestise et ignorance, qui nous fait les recevoir avec moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesmes ? combien de choses nous servoyent hyer d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'huy ? La gloire et la curiosité, sont les fleaux de nostre ame. Cette cy nous conduit à mettre le nez par tout, et celle là nous defend de rien laisser irresolu et indecis.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXVII
De l'Amitié.

CONSIDERANT la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroy, pour y loger un tableau élabouré de toute sa suffisance ; et le vuide tout au tour, il le remplit de crotesques : qui sont peintures fantasques, n'ayans grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont−ce icy aussi à la verité que crotesques et corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ?

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Je vay bien jusques à ce second point, avec mon peintre : mais je demeure court en l'autre, et meilleure partie : car ma suffisance ne va pas si avant, que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boitie, qui honorera tout le reste de cette besongne. C'est un discours auquel il donna nom : *La Servitude volontaire* : mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement dépuis rebatisé, *Le Contre Un*. Il l'escrivit par maniere d'essay, en sa premiere jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça és mains des gens d'entendement, non sans bien grande et meritee recommandation : car il est gentil, et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peust faire : et si en l'aage que je l'ay cogneu plus avancé, il eust pris un tel desseing que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui nous approcheroient bien pres de l'honneur de l'antiquité : car notamment en cette partie des dons de nature, je n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa : et quelques memoires sur cet edict de Janvier fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa Bibliotheque et de ses papiers) outre le livret de ses oeuvres que j'ay faict mettre en lumiere : Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle me fut montree longue espace avant que je l'eusse veu ; et me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaicte, que certainement il ne s'en lit guere de pareilles : et entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontre à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminés qu'à la societé. Et dit Aristote, que les bons legislateurs ont eu plus de soing de l'amitié, que de la justice. Or le dernier point de sa perfection est cetuy−cy. Car en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le besoin publique ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitiez, qu'elles meslent autre cause et but et fruit en l'amitié qu'elle mesme.

Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conjointement.

Des enfans aux peres, c'est plustost respect : L'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eux, pour la trop grande disparité, et offenceroit à l'adventure les devoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une messeante privauté : ny les advertissemens et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfans aux peres. Il s'est trouvé des nations, où par usage les enfans tuoyent leurs peres : et d'autres, où les peres tuoyent leurs enfans, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter : et naturellement l'un depend de la ruine de l'autre : Il s'est trouvé des philosophes desdaignans cette cousture naturelle, tesmoing Aristippus qui quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans

pour estre sortis de luy, il se mit à cracher, disant, que cela en estoit aussi bien sorty : que nous engendrions bien des pouz et des vers. Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : Je n'en fais pas, dit−il, plus grand estat, pour estre sorty de mesme trou. C'est à la verité un beau nom, et plein de dilection que le nom de frere, et à cette cause en fismes nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrampe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle : Les freres ayants à conduire le progrez de leur avancement, en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se heurtent et choquent souvent. D'avantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera elle en ceux cy ? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnee, et les freres aussi : C'est mon fils, c'est mon parent : mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire : Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne, que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé là, tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques, et le plus indulgent, jusques à son extreme vieillesse : et estant d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

et ipse
Notus in fratres animi paterni.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut : ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

neque enim est dea nescia nostri
Quæ dulcem curis miscet amaritiem,

est plus actif, plus cuisant, et plus aspre. Mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subject à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperee au demeurant et égale, une chaleur constante et rassize, toute douceur et pollissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est en l'amour ce n'est qu'un desir forcené apres ce qui nous fuit,

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito,
Ne piu l'estima poi, che presa vede,
Et sol dietro à chi fugge affreta il piede.

Aussi tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouist et s'alanguist : la jouïssance le perd, comme ayant la fin corporelle et sujette à sacieté. L'amitié au rebours, est jouye à mesure qu'elle est desiree, ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la jouyssance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaicte amitié, ces affections volages ont autresfois trouvé place chez moy, affin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrees chez moy en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais : la premiere maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes bien loing au dessoubs d'elle.

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contrainte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir : et marché, qui ordinairement se fait à autres fins : il y survient mille fusees estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Joint qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes, n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrisse de cette saincte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé, et si durable. Et certes sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement

les ames eussent cette entiere jouyssance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier : il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble : mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, et par les escholes anciennes en est rejetté.

Et cette autre licence Grecque est justement abhorree par nos moeurs. Laquelle pourtant, pour avoir selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages, et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons. *Quis est enim iste amor amicitiæ ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem ?* Car la peinture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvoüera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au coeur de l'amant, sur l'object de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts, que peut produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondee en une beauté externe : fauce image de la generation corporelle : Car en l'esprit elle ne pouvoit, duquel la montre estoit encore cachee : qui n'estoit qu'en sa naissance, et avant l'aage de germer. Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuitte c'estoient richesses, presents, faveur à l'avancement des dignitez : et telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesmes : Instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son païs : exemples de vaillance, prudence, justice. S'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beauté de son ame, celle de son corps estant pieça fanée : et esperant par cette societé mentale, establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuitte arrivoit à l'effect, en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loysir et discretion en son entreprise ; ils requierent exactement en l'aimé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne, de difficile cognoissance, et abstruse descouverte) lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit icy principale : la corporelle, accidentale et seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aymé : et verifient, que les Dieux aussi le preferent : et tansent grandement le poëte Æschylus, d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus, donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Apres cette communauté generale, la maistresse et plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, et predominant : ils disent, qu'il en provenoit des fruicts tres−utiles au privé et au public. Que c'estoit la force des païs, qui en recevoient l'usage : et la principale defense de l'equité et de la liberté. Tesmoin les salutaires amours de Hermodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacree et divine, et n'est à leur compte, que la violence des tyrans, et lascheté des peuples, qui luy soit adversaire : en fin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'Academie, c'est dire, que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition Stoique de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulcritudinis specie*. Je revien à ma description, de façon plus equitable et plus equable. *Omnino amicitiæ, corroboratis jam, confirmatisque ingeniis et ætatibus, judicandæ sunt.*

Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accoinctances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent, et ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Par ce que c'estoit luy, par ce que c'estoit moy.

Il y a au delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyïons l'un de l'autre : qui faisoient en nostre affection plus d'effort, que ne porte la raison des rapports : je croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par noz noms. Et à nostre premiere rencontre, qui fut par hazard en une grande feste et compagnie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cognus, si obligez entre nous, que rien des lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Il escrivit une Satyre Latine excellente, qui est publiee : par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts : et luy plus de quelque annee) elle n'avoit point à perdre temps. Et

n'avoit à se regler au patron des amitiez molles et regulieres, aus quelles il faut tant de precautions de longue et preallable conversation. Cette cy n'a point d'autre idee que d'elle mesme, et ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle quinte−essence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne : d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la verité, ne nous reservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien.

Quand Lælius en presence des Consuls Romains, lesquels apres la condemnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu : Toutes choses. Comment toutes choses ? suivit−il, et quoy, s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? Il ne me l'eust jamais commandé, repliqua Blosius. Mais s'il l'eust fait ? adjousta Lælius : J'y eusse obey, respondit−il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere et hardie confession : et ne se devoit departir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceux qui accusent cette responce comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere : et ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou que ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble. S'estans parfaittement commis, l'un à l'autre, ils tenoient parfaittement les renes de l'inclination l'un de l'autre : et faictes guider cet harnois, par la vertu et conduitte de la raison (comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela) la responce de Blosius est telle, qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux mesmes. Au demeurant cette response ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon : Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? et que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire : par ce que je ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude, que j'ay des intentions et jugemens du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniment ensemble : elles se sont considerees d'une si ardante affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre : que non seulement je cognoissoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiez communes : j'en ay autant de cognoissance qu'un autre, et des plus parfaictes de leur genre : Mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles, on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitiez, la bride à la main, avec prudence et precaution : la liaison n'est pas nouée en maniere, qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. Aymez le (disoit Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr : haïssez le, comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres familier, O mes amys, il n'y a nul amy.

En ce noble commerce, les offices et les bien−faicts nourrissiers des autres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoin, quoy que dient les Stoiciens : et comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux, ces mots de division et de difference, bien−faict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant par effect commun entre eux, volontez, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur et vie : et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres−propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voila pourquoy les faiseurs de loix, pour honnorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent les donations entre le mary et la femme. Voulans inferer par là, que tout doit estre à chacun d'eux, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir

ensemble. Si en l'amitié dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bien−fait, qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre−bien faire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion, est celuylà qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy, d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciteray un ancien exemple singulier.

Eudamidas Corinthien avoit deux amis, Charixenus Sycionien, et Aretheus Corinthien : venant à mourir estant pauvre, et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : Je legue à Aretheus de nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse : à Charixenus de marier ma fille, et luy donner le doüaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un d'eux vienne à defaillir, je substitue en sa part celuy, qui survivra. Ceux qui premiers virent ce testament, s'en moquerent : mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, estant trespassé cinq jours apres, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere, et de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme jour.

Cet exemple est bien plein : si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis : Car cette parfaicte amitié, dequoy je parle, est indivisible : chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs : au rebours il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subjet. Les amitiez communes on les peut départir, on peut aymer en cestuy−cy la beauté, en cet autre la facilité de ses moeurs, en l'autre la liberalité, en celuy−là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié, qui possede l'ame, et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en desmeleriez vous ? L'unique et principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure, communiquer à celuy, qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler : et n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil. Et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, et qu'ils s'entr'aiment, et m'aiment autant que je les aime : il multiplie en confrairie, la chose la plus une et unie, et dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde.

Le demeurant de cette histoire convient tres−bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoin : il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien−faire. Et sans doubte, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effets inimaginables, à qui n'en a gousté : et qui me font honnorer à merveilles la responce de ce jeune soldat, à Cyrus, s'enquerant à luy, pour combien il voudroit donner un cheval, par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course : et s'il le voudroit eschanger à un royaume : Non certes, Sire : mais bien le lairroy je volontiers, pour en aquerir un amy, si je trouvoy homme digne de telle alliance.

Il ne disoit pas mal, si je trouvoy. Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cettecy, en laquelle on negotie du fin fons de son courage, qui ne fait rien de reste : il est besoin, que touts les ressorts soyent nets et seurs parfaictement.

Aux confederations, qui ne tiennent que par un bout, on n'a à prouvoir qu'aux imperfections, qui particulierement interessent ce bout là. Il ne peut chaloir de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat ; cette consideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié, qu'ils ne doivent. Et en l'accointance domestique, que dressent avec moy ceux qui me servent, j'en fay de mesmes : et m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, je cherche s'il est diligent : et ne crains pas tant un muletier joueur

qu'imbecille : ny un cuisinier jureur, qu'ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assés s'en meslent : mais ce que j'y fay,

Mihi sic usus est : Tibi, ut opus est facto, face.

A la familiarité de la table, j'associe le plaisant, non le prudent : Au lict, la beauté avant la bonté : et en la societé du discours, la suffisance, voire sans la preud'hommie, pareillement ailleurs.

Tout ainsi que cil qui fut rencontré à chevauchons sur un baton, se jouant avec ses enfans, pria l'homme qui l'y surprint, de n'en rien dire, jusques à ce qu'il fust pere luy−mesme, estimant que la passion quiluy naistroit lors en l'ame, le rendroit juge equitable d'une telle action. Je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignee du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subject, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : Et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

L'ancien Menander disoit celuy−là heureux, qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raison de le dire, mesmes s'il en avoit tasté : Car à la verité si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passee douce, aisee, et sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'autres : si je la compare, dis−je, toute, aux quatre annees, qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compagnie et societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdy,

quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic Dii voluistis) habebo,

je ne fay que trainer languissant : et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout : il me semble que je luy desrobe sa part,

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.

J'estois desja si faict et accoustumé à estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec charus æque nec superstes
Integer ? Ille dies utramque
Duxit ruinam.

Il n'est action ou imagination, où je ne le trouve à dire, comme si eust−il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisoit−il au devoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitis ?

O misero frater adempte mihi !
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater,
Tecum una tota est nostra sepulta anima,
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar ? audiero nunquam tua verba loquentem ?
Nunquam ego te vita frater amabilior,
Aspiciam posthac ? at certè semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine, je me suis dédit de le loger icy. Et affin que la memoire de l'autheur n'en soit interessee en l'endroit de ceux qui n'ont peu cognoistre de pres ses opinions et ses actions : je les advise que ce subject fut traicté par luy en son enfance, par maniere d'exercitation seulement, comme subject vulgaire et tracassé en mil endroits des livres. Je ne fay nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit : car il estoit assez conscientieux, pour ne mentir pas mesmes en se jouant : et sçay d'avantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieux aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac ; et avec raison : Mais il avoit un'autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tres−religieusement aux loix, sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son païs, ny plus ennemy des remuëments et nouvelletez de son temps : il eust bien plustost employé sa suffisance à les esteindre, qu'à leur fournir dequoy les émouvoir d'avantage : il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux−cy.

Or en eschange de cest ouvrage serieux j'en substitueray un autre, produit en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enjoué.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXVIII
Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie
A Madame de Grammont Contesse de Guissen.

MADAME, je ne vous offre rien du mien, ou par ce qu'il est desja vostre, ou pour ce que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ay voulu que ces vers en quelque lieu qu'ils se vissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France, qui jugent mieux, et se servent plus à propos que vous, de la poësie : et puis qu'il n'en est point qui la puissent rendre vive et animee, comme vous faites par ces beaux et riches accords, dequoy parmy un milion d'autres beautez, nature vous a estrenee : Madame ces vers meritent que vous les cherissiez : car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascongne, qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie, dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent : car certes ceux−cy ont je ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant : comme il les fit en sa plus verte jeunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuitte de son mariage, en faveur de sa femme, et sentant desja je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent, que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subject folatre et desreglé.

Ces vingt neuf sonnetz d'Estienne de la Boëtie qui estoient mis en ce lieu ont esté despuis imprimez avec ses oeuvres.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXIX
De la Moderation

COMME si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu, de façon qu'elle en deviendra vicieuse : si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violant. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'exces en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu, si l'exces y est, se jouent des paroles.

Insani sapiens nomen ferat, æquis iniqui,
Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam.

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peut et trop aymer la vertu, et se porter excessivement en une action juste. A ce biaiz s'accommode la voix divine, Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages.

J'ay veu tel grand, blesser la reputation de sa religion, pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte.

J'ayme des natures temperees et moyennes. L'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias, qui donna la premiere instruction, et porta la premiere pierre à la mort de son fils : Ny le dictateur Posthumius, qui feit mourir le sien, que l'ardeur de jeunesse avoit heureusement poussé sur les ennemis, un peu avant son reng, ne me semble si juste, comme estrange. Et n'ayme ny à conseiller, ny à suivre une vertu si sauvage et si chere.

L'archer qui outrepasse le blanc, faut comme celuy, qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter à coup, vers une grande lumiere également comme à devaller à l'ombre. Calliclez en Platon dit, l'extremité de la philosophie estre dommageable : et conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit : Que prinse avec moderation, elle est plaisante et commode : mais qu'en fin elle rend un homme sauvage et vicieux : desdaigneux des religions, et loix communes : ennemy de la conversation civile : ennemy des voluptez humaines : incapable de toute administration politique, et de secourir autruy, et de se secourir soy−mesme : propre à estre impunement souffletté. Il dit vray : car en son exces, elle esclave nostre naturelle franchise : et nous desvoye par une importune subtilité, du beau et plain chemin, que nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres−legitime : la Theologie ne laisse pas de la brider pourtant, et de la restraindre. Il me semble avoir leu autresfois chez S. Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parans és degrez deffendus, cette raison parmy les autres : Qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderée : car si l'affection maritale s'y trouve entiere et parfaicte, comme elle doit ; et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentele, il n'y a point de doubte, que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Les sciences qui reglent les moeurs des hommes, comme la Theologie et la Philosophie, elles se meslent de tout. Il n'est action si privée et secrette, qui se desrobbe de leur cognoissance et jurisdiction. Bien apprentis sont ceux qui syndiquent leur liberté. Ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à garçonner : à medeciner, la honte le deffend. Je veux donc de leur part apprendre cecy aux maris, s'il s'en

trouve encore qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes, sont reprouvez, si la moderation n'y est observée : et qu'il y a dequoy faillir en licence et desbordement en ce subject là, comme en un subject illegitime. Ces encheriments deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce jeu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers noz femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont tousjours assés esveillées pour nostre besoing. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voyla pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux et meslé à quelque severité : ce doit estre une volupté aucunement prudente et conscientieuse. Et par ce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte, si lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage, ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement. C'est un homicide à la mode de Platon. Certaines nations (et entre autres la Mahumetane) abominent la conjonction avec les femmes enceintes. Plusieurs aussi avec celles qui ont leurs flueurs. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; et cela fait elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer : brave et genereux exemple de mariage.

C'est de quelque poëte disetteux et affamé de ce deduit, que Platon emprunta cette narration : Que Juppiter fit à sa femme une si chaleureuse charge un jour ; que ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher : et par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et importantes, qu'il venoit de prendre avec les autres dieux en sa cour celeste : se ventant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là, que lors que premierement il la depucella à cachette de leurs parents.

Les Roys de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins, mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloit tout à fait, lascher la bride à la volupté, ils les r'envoioient en leur privé ; pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; et faisoient venir en leur lieu, des femmes, ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect.

Tous plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logées en toutes gens : Epaminondas avoit fait emprisonner un garçon desbauché ; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur, il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse, qui aussi l'en pria : disant, que c'estoit une gratification deuë à une amie, non à un capitaine. Sophocles estant compagnon en la Preture avec Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau garçon que voyla ! feit−il à Pericles. Cela seroit bon à un autre qu'à un Preteur, luy dit Pericles ; qui doit avoir non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes.

Ælius Verus l'Empereur respondit à sa femme comme elle se plaignoit, dequoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes ; qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence. Et nostre histoire Ecclesiastique a conservé avec honneur la memoire de cette femme, qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchemens trop insolens et desbordez. Il n'est en somme aucune si juste volupté, en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais à parler en bon escient, est−ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est−il en son pouvoir par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur, encore se met−il en peine de le retrancher par discours : il n'est pas assez chetif, si par art et par estude il n'augmente sa misere,

Fortunæ miseras auximus arte vias.

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse, de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptez, qui nous appartiennent : comme elle faict favorablement et industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maux, et en alleger le sentiment. Si j'eusse esté chef de part, j'eusse prins autre voye plus naturelle : qui est à dire, vraye, commode et saincte : et me fusse peut estre rendu assez fort

pour la borner.

Quoy que noz medecins spirituels et corporels, comme par complot faict entre eux, ne trouvent aucune voye à la guerison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le tourment, la douleur et la peine. Les veilles, les jeusnes, les haires, les exils lointains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges et autres afflictions, ont esté introduites pour cela : Mais en telle condition, que ce soyent veritablement afflictions, et qu'il y ait de l'aigreur poignante : Et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on fut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enjoint pour peine, luy tournoit à commodité : Parquoy ils se raviserent de le r'appeller pres de sa femme, et en sa maison ; et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeusne aiguiseroit la santé et l'allegresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'autre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celuy qui les prent avec appetit et plaisir. L'amertume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir : et icy faut la regle commune, que les choses se guerissent par leurs contraires : car le mal y guerit le mal.

Cette impression se rapporte aucunement à cette autre si ancienne, de penser gratifier au Ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui fut universellement embrassée en toutes religions. Encore du temps de noz peres, Amurat en la prinse de l'Isthme, immola six cens jeunes hommes Grecs à l'ame de son pere : afin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespassé. Et en ces nouvelles terres descouvertes en nostre aage, pures encore et vierges au prix des nostres, l'usage en est aucunement receu par tout. Toutes leurs Idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brule vifs, et demy rostis on les retire du brasier, pour leur arracher le coeur et les entrailles. A d'autres, voire aux femmes, on les escorche vifves, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance et resolution. Car ces pauvres gens sacrifiables, vieillars, femmes, enfans, vont quelques jours avant, questans eux mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie chantans et dançans avec les assistans. Les ambassadeurs du Roy de Mexico, faisans entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre ; apres luy avoir dict, qu'il avoit trente vassaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combatans, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui fust soubs le Ciel, luy adjousterent, qu'il avoit à sacrifier aux Dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la jeunesse du païs, mais principallement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices, par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bien−venue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce compte : Aucuns de ces peuples ayants esté battuz par luy, envoyerent le recognoistre et rechercher d'amitié : les messagers luy presenterent trois sortes de presens, en cette maniere : Seigneur voyla cinq esclaves : si tu és un Dieu fier, qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons d'avantage : si tu és un Dieu debonnaire, voyla de l'encens et des plumes : si tu és homme, prens les oiseaux et les fruicts que voicy.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXX
Des Cannibales

QUAND le Roy Pyrrhus passa en Italie, apres qu'il eut recongneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoyoient au devant ; Je ne sçay, dit−il, quels barbares sont ceux−cy (car les Grecs appelloyent ainsi toutes les nations estrangeres) mais la disposition de cette armée que je voy, n'est aucunement barbare. Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur païs : et Philippus voyant d'un tertre, l'ordre et

distribution du camp Romain, en son Royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voila comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voye de la raison, non par la voix commune.

J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit ou Vilegaignon print terre, qu'il surnomma la France Antartique. Cette descouverte d'un païs infiny, semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre, qu'il ne s'en face à l'advenir quelqu'autre, tant de personnages plus grands que nous ayans esté trompez en cette−cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité, que nous n'avons de capacité : Nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent. Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prestres de la ville de Saïs en Ægypte, que jadis et avant le deluge, il y avoit une grande Isle nommée Atlantide, droict à la bouche du destroit de Gibaltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble : et que les Roys de cette contrée là, qui ne possedoient pas seulement cette Isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoyent de la largeur d'Afrique, jusques en Ægypte, et de la longueur de l'Europe, jusques en la Toscane, entreprindrent d'enjamber jusques sur l'Asie, et subjuguer toutes les nations qui bordent la mer Mediterranée, jusques au golfe de la mer Majour : et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent : mais que quelque temps apres, et les Atheniens et eux et leur Isle furent engloutis par le deluge. Il est bien vray−semblable, que cet extreme ravage d'eau ait faict des changemens estranges aux habitations de la terre : comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie :

Hæc loca vi quondam, et vasta convulsa ruina,
Dissiluisse ferunt, cùm protinus utraque tellus
Una foret.

Chypre d'avec la Surie ; l'Isle de Negrepont, de la terre ferme de la Boeoce : et joint ailleurs les terres qui estoient divisées, comblant de limon et de sable les fosses d'entre−deux.

sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbe alit, et grave sentit aratrum.

Mais il n'y a pas grande apparence, que cette Isle soit ce monde nouveau, que nous venons de descouvrir : car elle touchoit quasi l'Espaigne, et ce seroit un effect incroyable d'inundation, de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cens lieuës : Outre ce que les navigations des modernes ont des−ja presque descouvert, que ce n'est point une isle, ains terre ferme, et continente avec l'Inde Orientale d'un costé, et avec les terres, qui sont soubs les deux poles d'autre part : ou si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée Isle, pour cela.

Il semble qu'il y aye des mouvemens naturels les uns, les autres fievreux en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordoigne faict de mon temps, vers la rive droicte de sa descente ; et qu'en vingt ans elle a tant gaigné, et desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car si elle fust tousjours allée ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversée : Mais il leur prend des changements : Tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un autre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere Sieur d'Arsac, voit une sienne terre, ensevelie soubs les sables, que la mer vomit devant elle : le feste d'aucuns bastimens paroist encore : ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieuës de terre : Ces sables sont ses fourriers. Et voyons de grandes montjoies d'arenes mouvantes, qui marchent une demie lieuë devant elle, et gaignent païs.

L'autre tesmoignage de l'antiquité, auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret *Des merveilles inouyes* est à luy. Il raconte là, que certains Carthaginois s'estants jettez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gibaltar, et navigé long temps, avoient descouvert en fin une grande isle fertile, toute revestuë de bois, et arrousée de grandes et profondes rivieres, fort esloignée de toutes terres fermes : et qu'eux, et autres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes et enfans, et commencerent à s'y habituer. Les Seigneurs de Carthage, voyans que leur pays se dépeuploit peu à peu, firent deffence expresse sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là, et en chasserent ces nouveaux habitans, craignants, à ce qu'on dit, que par succession de temps ils ne vinsent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux mesmes, et ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves.

Cet homme que j'avoy, estoit homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage : Car les fines gens remarquent bien plus curieusement, et plus de choses, mais ils les glosent : et pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire : Ils ne vous representent jamais les choses pures ; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu : et pour donner credit à leur jugement, et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme tres−fidelle, ou si simple, qu'il n'ait pas dequoy bastir et donner de la vray−semblance à des inventions fauces ; et qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel : et outre cela il m'a faict voir à diverses fois plusieurs mattelots et marchans, qu'il avoit cogneuz en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent.

Il nous faudroit des topographes, qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouïr du privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudroye que chacun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait : non en cela seulement, mais en tous autres subjects : Car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere, ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste, que ce que chacun sçait : Il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire de la verité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est tousjours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaict et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages de mesmes, que nous appellons sauvages les fruicts, que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts : là où à la verité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses, les vrayes, et plus utiles et naturelles, vertus et proprietez ; lesquelles nous avons abbastardies en ceux−cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme et delicatesse se trouve à nostre goust mesme excellente à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées là, sans culture : ce n'est pas raison que l'art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par noz inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est−ce que par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à noz vaines et frivoles entreprinses.

Et veniunt hederæ sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage : non pas la tissure de la chetive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre

des deux premieres : les moindres et imparfaictes par la derniere.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abbastardies par les nostres : Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois desplaisir, dequoy la cognoissance n'en soit venuë plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sçeu mieux juger que nous. Il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent euë : car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là, surpasse non seulement toutes les peintures dequoy la poësie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes : mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer une naifveté si pure et simple, comme nous la voyons par experience : ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avec si peu d'artifice, et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy−je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique ; nulle cognoissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de superiorité politique ; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations, qu'oysives ; nul respect de parenté, que commun ; nuls vestemens ; nulle agriculture ; nul metal ; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection ?

Hos natura modos primùm dedit.

Au demeurant, ils vivent en une contrée de païs tres−plaisante, et bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y voir un homme malade : et m'ont asseuré, n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, edenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre, de grandes et hautes montaignes, ayans entre−deux, cent lieuës ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs, qui n'ont aucune ressemblance aux nostres ; et les mangent sans autre artifice, que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traict, avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastimens sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorse de grands arbres, tenans à terre par un bout, et se soustenans et appuyans l'un contre l'autre par le feste, à la mode d'aucunes de noz granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, et sert de flanq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent et en font leurs espées, et des grils à cuire leur viande. Leurs licts sont d'un tissu de cotton, suspenduz contre le toict, comme ceux de noz navires, à chacun le sien : car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le Soleil, et mangent soudain apres s'estre levez, pour toute la journée : car ils ne font autre repas que celuy−là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dit, de quelques autres peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger : ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d'autant. Leur breuvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de noz vins clairets. Ils ne le boivent que tiede : Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours : il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, et laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tres−aggreable à qui y est duit. Au lieu du pain ils usent d'une certaine matiere blanche, comme du coriandre confit. J'en ay tasté, le goust en est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à dancer. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards, qui le matin avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à autre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur) il ne leur recommande que deux choses, la vaillance contre les ennemis, et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, et entre autres chez moy, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espées, et brasselets de bois, dequoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadance en leur dance. Ils sont raz par tout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasouër que de bois, ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles ; et celles qui

ont bien merité des dieux, estre logées à l'endroit du ciel où le Soleil se leve : les maudites, du costé de l'Occident.

Ils ont je ne sçay quels Prestres et Prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayans leur demeure aux montaignes. A leur arrivée, il se faict une grande feste et assemblée solennelle de plusieurs villages, (chaque grange, comme je l'ay descrite, faict un village, et sont environ à une lieuë Françoise l'une de l'autre) Ce Prophete parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir : mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy−cy leur prognostique les choses à venir, et les evenemens qu'ils doivent esperer de leurs entreprinses : les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si que où il faut à bien deviner, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a predit, il est haché en mille pieces, s'ils l'attrapent, et condamné pour faux Prophete. A cette cause celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le void plus.

C'est don de Dieu, que la divination : voyla pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit enforgez de pieds et de mains, sur des charriotes pleines de bruyere, tirées par des boeufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceux qui manient les choses subjettes à la conduitte de l'humaine suffisance, sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent. Mais ces autres, qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire, qui est hors de nostre cognoissance : faut−il pas les punir, de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture ?

Ils ont leurs guerres contre les nations, qui sont au delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayants autres armes que des arcs ou des espées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de noz espieuz. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Apres avoir long temps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commoditez, dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre, faict une grande assemblée de ses cognoissans. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offencé, et donne au plus cher de ses amis, l'autre bras à tenir de mesme ; et eux deux en presence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'espée. Cela faict ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoyent des loppins à ceux de leurs amis, qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour representer une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayans apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient ; qui estoit, de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de traict, et les pendre apres : ils penserent que ces gens icy de l'autre monde (comme ceux qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette−cy. Je ne suis pas marry que nous remerquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais ouy bien dequoy jugeans à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens et par gehennes, un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens, et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion) que de le rostir et manger apres qu'il est trespassé.

Chrysippus et Zenon chefs de la secte Stoicque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charoigne, à quoy que ce fust, pour nostre besoin, et d'en tirer de la nourriture : comme nos ancestres estans assiegez par Cæsar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillars, des femmes, et autres personnes inutiles au combat.

Vascones, fama est, alimentis talibus usi
Produxere animas.

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage, pour nostre santé ; soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors : Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si desreglée, qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont noz fautes ordinaires.

Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres : car ils jouyssent encore de cette uberté naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà, est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent generallement ceux de mesme aage freres : enfans, ceux qui sont au dessouz ; et les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux−cy laissent à leurs heritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre, que celuy tout pur, que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur et en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leurs pays, où ils n'ont faute d'aucune chose necessaire ; ny faute encore de cette grande partie, de sçavoir heureusement jouir de leur condition, et s'en contenter. Autant en font ceux−cy à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers, autre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus : Mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle, qui n'ayme mieux la mort, que de relascher, ny par contenance, ny de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible. Il ne s'en void aucun, qui n'ayme mieux estre tué et mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chere : et les entretiennent communément des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'en fuyr ; pour gaigner cet avantage de les avoir espouvantez, et d'avoir faict force à leur constance. Car aussi à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire :

victoria nulla est
Quam quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Les Hongres tres−belliqueux combattants, ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemy à leur mercy. Car en ayant arraché cette confession, ils le laissoyent aller sans offense, sans rançon ; sauf pour le plus d'en tirer parole de ne s'armer des lors en avant contre eux.

Assez d'avantages gaignons nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntez, non pas nostres : C'est la qualité d'un porte−faix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus roides : c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition : c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, et de luy esblouyr les yeux par la lumiere du Soleil : c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au coeur et en la volonté : c'est là ou gist son vray honneur : la vaillance c'est la fermeté, non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'ame : elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de noz armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, *si succiderit, de genu pugnat.* Qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance, qui regarde encores en rendant l'ame, son ennemy d'une veuë ferme et desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune : il est tué, non pas vaincu : les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Aussi y a−il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Ny ces quatre victoires soeurs, les plus belles que le Soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, n'oserent onques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du Roy Leonidas et des siens au pas de Thermopyles.

Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie, et plus ambitieuse au gain du combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingenieusement et curieusement s'est asseuré de son salut, que luy de sa ruine ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese, contre les Arcadiens ; pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu, et inegalité des forces : et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis, auroit de necessité à y demeurer : D'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du non Lacedemonien, de faillir à sa charge : il print entre ces deux extremités, un moyen party, de telle sorte : Les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition et service de leur païs, et les y renvoya : et avec ceux desquels le defaut estoit moindre, il delibera de soustenir ce pas : et par leur mort en faire achetter aux ennemis l'entrée la plus chere, qu'il luy seroit possible : comme il advint. Car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens : apres en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens furent touts mis au fil de l'espée. Est−il quelque trophée assigné pour les veincueurs, qui ne soit mieux deu à ces veincus ? Le vray veincre a pour son roolle l'estour, non pas le salut : et consiste l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent, pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les deffient, les injurient, leur reprochent leur lascheté, et le nombre des battailles perduës contre les leurs. J'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : Qu'ils viennent hardiment trétous, et s'assemblent pour disner de luy, car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeulx, qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dit−il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore : savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair : invention, qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier, crachant au visage de ceux qui le tuent, et leur faisant la mouë. De vray ils ne cessent jusques au dernier souspir, de les braver et deffier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voila des hommes bien sauvages : car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons : il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance : C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme jalousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienvueillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris, que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur solicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary.

Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas. C'est une vertu proprement matrimoniale : mais du plus haut estage. Et en la Bible, Lea, Rachel, Sara et les femmes de Jacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris, et Livia seconda les appetits d'Auguste, à son interest : et la femme du Roy Dejotarus Stratonique, presta non seulement à l'usage de son mary, une fort belle jeune fille de chambre, qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants : et leur feit espaule à succeder aux estats de leur pere.

Et afin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'authorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans jugement, et pour avoir l'ame si stupide, que de ne pouvoir prendre autre party, il faut alleguer quelques traits de leur suffisance. Outre celuy que je vien de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, j'en ay un'autre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre arreste toy, arreste toy couleuvre, afin que ma soeur tire sur le patron de ta peinture, la

façon et l'ouvrage d'un riche cordon, que je puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition preferée à tous les autres serpens. »

Ce premier couplet, c'est le refrein de la chanson. Or j'ay assez de commerce avec la poësie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict Anacreontique. Leur langage au demeurant, c'est un langage doux, et qui a le son aggreable, retirant aux terminaisons Grecques.

Trois d'entre eux, ignorans combien couttera un jour à leur repos, et à leur bon heur, la cognoissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruine, comme je presuppose qu'elle soit des−ja avancée (bien miserables de s'estre laissez pipper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nostre) furent à Roüan, du temps que le feu Roy Charles neufiesme y estoit : le Roy parla à eux long temps, on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville : apres cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eux, ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont j'ay perdu la troisiesme, et en suis bien marry ; mais j'en ay encore deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange, que tant de grands hommes portans barbe, forts et armez, qui estoient autour du Roy (il est vray−semblable qu'ils parloient des Suisses de sa garde) se soubmissent à obeir à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eux pour commander : Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes, moitié les uns des autres) qu'ils avoyent apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitiez estoient mendians à leurs portes, décharnez de faim et de pauvreté ; et trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses, pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prinsent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un d'eux fort long temps, mais j'avois un truchement qui me suivoit si mal, et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise, que je n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que je luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un Capitaine, et noz matelots le nommoient Roy) il me dit, que c'estoit, marcher le premier à la guerre : De combien d'hommes il estoit suivy ; il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace, ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son authorité estoit expirée ; il dit qu'il luy en restoit cela, que quand il visitoit les villages qui dépendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy ? ils ne portent point de haut de chausses.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXI
Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines

LE vray champ et subject de l'imposture, sont les choses inconnües : d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit, et puis n'estants point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, est−il bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des Dieux, que de la nature des hommes : par ce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere, et toute liberté, au maniement d'une matiere cachee.

Il advient de là, qu'il n'est rien creu si fermement, que ce qu'on sçait le moins, ny gens si asseurez, que ceux qui nous content des fables, comme Alchymistes, Prognostiqueurs, Judiciaires, Chiromantiens, Medecins, id genus omne. Ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens, interpretes et contrerolleurs ordinaires

des dessains de Dieu, faisans estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine, les motifs incomprehensibles de ses oeuvres. Et quoy que la varieté et discordance continuelle des evenemens, les rejette de coin en coin, et d'Orient en Occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation Indienne il y a cette loüable observance, quand il leur mes−advient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au Soleil, qui est leur Dieu, comme d'une action injuste : rapportant leur heur ou malheur à la raison divine, et luy submettant leur jugement et discours.

Suffit à un Chrestien croire toutes choses venir de Dieu : les recevoir avec recognoissance de sa divine et inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soient envoyees. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens, sans l'authoriser par les evenemens : Car le peuple accoustumé à ces argumens plausibles, et proprement de son goust, il est danger, quand les evenemens viennent à leur tour contraires et des−avantageux, qu'il en esbranle sa foy : Comme aux guerres où nous sommes pour la Religion, ceux qui eurent l'avantage au rencontre de la Rochelabeille, faisans grand feste de cet accident, et se servans de cette fortune, pour certaine approbation de leur party : quand ils viennent apres à excuser leurs defortunes de Mont−contour et de Jarnac, sur ce que ce sont verges et chastiemens paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, et de mesme bouche souffler le chaud et le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrays fondemens de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est gaignee ces mois passez contre les Turcs, soubs la conduite de dom Joan d'Austria : mais il a bien pleu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal−aisé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius et Leon son Pape, chefs principaux de cette heresie, moururent en divers temps, de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garderobe, tous deux y rendirent subitement l'ame) et exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus, qui fut aussi tué en un retraict. Mais quoy ? Irenee se trouve engagé en mesme fortune : Dieu nous voulant apprendre, que les bons ont autre chose à esperer : et les mauvais autre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie et applique selon sa disposition occulte : et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre profit. Et se moquent ceux qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison. Ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Sainct Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict, qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumiere qu'il plaist au Soleil nous communiquer par ses rayons, et qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouve pas estrange, si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veuë. *Quis hominum potest scire consilium Dei ? aut quis poterit cogitare, quid velit Dominus ?*

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXII
De fuir les voluptez au pris de la vie

J'AVOIS bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre : que de conserver nostre vie à nostre tourment incommodité, c'est choquer les regles mesmes de nature, comme disent ces vieilles regles,

Ἡ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
Καλόν θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.
Κρεῖσσον τό μὴ ζῆν ἐστίν ἢ ζῆν ἀθλίως.

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs, autres faveurs biens que nous appellons de la fortune : comme si la raison n'avoit pas assez affaire à nous persuader de les abandonner, sans y adjouster cette nouvelle recharge, je ne l'avois veu ny commander, ny pratiquer : jusques lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant de grande authorité autour de l'Empereur, de changer cette vie voluptueuse pompeuse, de se retirer de cette ambition du monde, à quelque vie solitaire, tranquille philosophique : sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : Je suis d'advis (dit−il) que tu quites cette vie là, où la vie tout à faict : bien te conseille−je de suivre la plus douce voye, de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noüé ; pourveu que s'il ne se peut autrement destacher, tu le rompes. Il n'y a homme si coüard qui n'ayme mieux tomber une fois, que de demeurer tousjours en bransle. J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse Stoïque : mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escrit à ce propos, choses toutes pareilles à Idomeneus.

Si est−ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avec la moderation Chrestienne. Sainct Hilaire Evesque de Poitiers, ce fameux ennemy de l'heresie Arrienne, estant en Syrie fut adverty qu'Abra sa fille unique, qu'il avoit laissee pardeça avec sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparens Seigneurs du païs, comme fille tres−bien nourrie, belle, riche, en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous voyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs advantages qu'on luy presentoit : qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand plus digne, d'un mary de bien autre pouvoir magnificence, qui luy feroit presens de robes de joyaux, de prix inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre l'appetit l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu : Mais à cela, le plus court plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par voeux, prieres, oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, de l'appeller à soy : comme il advint : car bien−tost apres son retour, elle luy mourut, dequoy il montra une singuliere joye. Cettuy−cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de Sainct Hilaire ayant entendu par luy, comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein volonté, combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogee de ce monde, que d'y estre, print une si vive apprehension de la beatitude eternelle celeste, qu'elle solicita son mary avec extreme instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu à leurs prieres communes, l'ayant retiree à soy, bien tost apres, ce fut une mort embrassée avec singulier contentement commun.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXIII
La fortune se rencontre souvent au train de la raison

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune, fait qu'elle nous doive presenter toute espece de visages. Y a il action de justice plus expresse que celle cy ? Le Duc de Valentinois ayant resolu d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, chez qui le Pape Alexandre sixiesme son pere, et luy alloyent soupper au Vatican : envoya devant, quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le Pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au Pape, et le Duc mesme y arrivant sur le point de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en prit à son tour ; en maniere que le Pere en mourut soudain, et le fils apres avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reservé à un'autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joüe à nous : Le Seigneur d'Estree, lors guidon de Monsieur de Vandosme, et le Seigneur de Liques, Lieutenant de la compagnie du Duc d'Ascot, estans tous deux

serviteurs de la soeur du Sieur de Fougueselles, quoy que de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere) le Sieur de Licques l'emporta : mais le mesme jour des nopces, et qui pis est, avant le coucher, le marié ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche pres de S. Omer, où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort, le feit son prisonnier : et pour faire valoir son advantage, encore fallut−il que la Damoiselle,

Conjugis ante coacta novi dimittere collum,
Quam veniens una atque altera rursus hyems
Noctibus in longis avidum saturasset amorem,

luy fist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier : comme il fit, la noblesse Françoise, ne refusant jamais rien aux Dames.

Semble−il pas que ce soit un sort artiste ? Constantin fils d'Helene fonda l'Empire de Constantinople : et tant de siecles apres Constantin fils d'Helene le finit.

Quelquefois il luy plaist envier sur nos miracles : Nous tenons que le Roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine : Et Bouchet emprunte de quelqu'autheur, que le Roy Robert assiegeant une ville, et s'estant desrobé du siege, pour aller à Orleans solennizer la feste Sainct Aignan, comme il estoit en devotion, sur certain point de la Messe, les murailles de la ville assiegee, s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le Capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne, et ayant faict mettre la mine soubs un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutes−fois tout empenné, si droit dans son fondement, que les assiegez n'en vausirent pas moins.

Quelquefois elle fait la medecine. Jason Phereus estant abandonné des medecins, pour une aposteme, qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par la mort, se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point, que son aposteme en creva, et guerit.

Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art ? Cettuy−cy ayant parfaict l'image d'un chien las, et recreu à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant representer à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, prit son esponge, et comme elle estoit abreuvee de diverses peintures, la jetta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu attaindre.

N'adresse elle pas quelquefois nos conseils, et les corrige ? Isabel Royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son Royaume, avec une armee, en faveur de son fils contre son mary, estoit perdue, si elle fust arrivee au port qu'elle avoit projetté, y estant attendue par ses ennemis : mais la fortune la jetta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seureté. Et cet ancien qui ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eut il−pas raison de prononcer ces vers :

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται,

La fortune a meilleur advis que nous.

Icetes avoit prattiqué deux soldats, pour tuer Timoleon, sejournant à Adrane en la Sicile. Ils prindrent heure, sur le point qu'il feroit quelque sacrifice. Et se meslans parmy la multitude, comme ils se guignoyent l'un l'autre, que l'occasion estoit propre à leur besoigne : voicy un tiers, qui d'un grand coup d'espee, en assene l'un par la teste, et le rue mort par terre, et s'en fuit. Le compagnon se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise, avec promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le compte de la conjuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel comme meurtrier, le peuple pousse et saboule au

travers la presse, vers Timoleon, et les plus apparents de l'assemblee. Là il crie mercy : et dit avoir justement tué l'assassin de son pere : verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournit, tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines Attiques, pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, de retirer de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement, les regles de l'humaine prudence.

Pour la fin : En ce faict icy, se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere ? Ignatius Pere et fils, proscripts par les Triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office, de rendre leurs vies, entre les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des Tyrans : ils se coururent sus, l'espee au poing : elle en dressa les pointes, et en fit deux coups esgallement mortels : et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglants et armés, pour s'entrembrasser en cet estat, d'une si forte estrainte, que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissans les corps tousjours pris en ce noble neud ; et les playes jointes, humans amoureusement, le sang et les restes de la vie, l'une de l'autre.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXIV
D'un defaut de nos polices

FEU mon pere, homme pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un jugement bien net m'a dict autrefois, qu'il avoit desiré mettre en train, qu'il y eust és villes certain lieu designé, auquel ceux qui auroient besoin de quelque chose, se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme, je cherche à vendre des perles : je cherche des perles à vendre, tel veut compagnie pour aller à Paris ; tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité, tel d'un maistre ; tel demande un ouvrier : qui cecy, qui cela, chacun selon son besoing. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir, apporteroit non legere commodité au commerce publique : Car à tous coups, il y a des conditions, qui s'entrecherchent, et pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

J'entens avec une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veuë, deux tres−excellens personnages en sçavoir, sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger : Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemagne : Et croy qu'il y a mil'hommes qui les eussent appellez avec tres−advantageuses conditions, ou secourus où ils estoient s'ils l'eussent sçeu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que je ne sçache tel homme, qui souhaitteroit de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main, se peussent employer tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouisse, à mettre à l'abry de la necessité, les personnages rares et remarquables en quelque espece de valeur, que le mal−heur combat quelquefois jusques à l'extremité : et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faute de bon discours, s'ils n'estoyent contens.

En la police oeconomique mon pere avoit cet ordre, que je sçay loüer, mais nullement ensuivre. C'est qu'outre le registre des negoces du mesnage, où se logent les menus comptes, payements, marchés, qui ne requierent la main du Notaire, lequel registre, un Receveur a en charge : il ordonnoit à celuy de ses gents, qui luy servoit à escrire, un papier journal, à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour les memoires de l'histoire de sa maison : tres−plaisante à veoir, quand le temps commence à en effacer la souvenance, et tres à propos pour nous oster souvent de peine : Quand fut entamee telle besoigne, quand achevee : quels trains y ont passé, combien arresté : noz voyages, noz absences, mariages, morts : la reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles : changement des serviteurs principaux : telles matieres. Usage ancien, que je trouve bon à rafraichir, chacun en sa chacuniere : et me trouve un sot d'y avoir failly.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXV
De l'usage de se vestir

OU que je veuille donner, il me faut forcer quelque barriere de la coustume, tant ell'a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisoy en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernierement trouvees, est une façon forcee par la chaude temperature de l'air, comme nous disons des Indiens, et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubs le ciel, comme dit la saincte Parole, est subject à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il faut distinguer les loix naturelles des controuvees, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefaict. Or tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'éguille, pour maintenir son estre, il est mécreable, que nous soyons seuls produits en estat deffectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estranger. Ainsi je tiens que comme les plantes, arbres, animaux, et tout ce qui vit, se treuve naturellement equippé de suffisante couverture, pour se deffendre de l'injure du temps,

Proptereaque ferè res omnes, aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ,

aussi estions nous : mais comme ceux qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteint nos propres moyens, par les moyens empruntez. Et est aisé à voir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : Car de ces nations qui n'ont aucune cognoissance de vestemens, il s'en trouve d'assises environ soubs mesme ciel, que le nostre, et soubs bien plus rude ciel que le nostre : Et puis la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousjours descouverte : les yeux, la bouche, le nez, les oreilles : à noz contadins, comme à noz ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous fussions nez avec condition de cotillons et de greguesques, il ne faut faire doubte, que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné à la baterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds.

Pourquoy semble il difficile à croire ? entre ma façon d'estre vestu, et celle du païsan de mon païs, je trouve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon, à celle d'un homme, qui n'est vestu que de sa peau.

Combien d'hommes, et en Turchie sur tout, vont nuds par devotion !

Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat que tel qui se tient ammitonné dans les martes jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience : Et vous monsieur, respondit−il, vous avez bien la face descouverte : or moy je suis tout face. Les Italiens content du fol du Duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu, il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy−mesme : Suivez, dit−il, ma recepte de charger sur vous tous vos accoustrements, comme je fay les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy. Le Roy Massinissa jusques à l'extreme vieillesse, ne peut estre induit à aller la teste couverte par froid, orage, et pluye qu'il fist, ce qu'on dit aussi de l'Empereur Severus.

Aux batailles donnees entre les Ægyptiens et les Perses, Herodote dit avoir esté remarqué et par d'autres, et par luy, que de ceux qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Ægyptiens qu'aux Perses : à raison que ceux cy portent tousjours leurs testes couvertes de beguins, et puis de turbans : ceux la rases des l'enfance et descouvertes.

Et le Roy Agesilaus observa jusques à sa decrepitude, de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cæsar,

dit Suetone, marchoit tousjours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il fist Soleil, ou qu'il pleust, et autant en dit−on de Hannibal,

tum vertice nudo
Excipere insanos imbres, cælique ruinam.

Un Venitien, qui s'y est tenu long temps, et qui ne fait que d'en venir, escrit qu'au Royaume du Pegu, les autres parties du cops vestues, les hommes et les femmes vont tousjours les pieds nuds, mesme à cheval.

Et Platon conseille merveilleusement pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste autre couverture, que celle que nature y a mise.

Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur Roy, apres le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands Princes de nostre siecle, ne porte jamais gands, ny ne change pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert.

Comme je ne puis souffrir d'aller deboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro tient, que quand on ordonna que nous tinsions la teste descouverte, en presence des Dieux ou du Magistrat, on le fit plus pour nostre santé, et nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la reverence.

Et puis que nous sommes sur le froid, et François accoustumez à nous biguarrer, (non pas moy, car je ne m'habille guiere que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere,) adjoustons d'une autre piece, que le Capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelees si aspres, que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de coignee, se debitoit aux soldats par poix, et qu'ils l'emportoient dans des panniers : et Ovide,

Nudaque consistunt formam servantia testæ
Vina, nec hausta meri, sed data frusta bibunt.

Les gelees sont si aspres en l'emboucheure des Palus Mæotides, qu'en la mesme place où le Lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec, et les y avoit desfaicts, l'esté venu, il y gaigna contre eux encore une bataille navalle.

Les Romains souffrirent grand desadvantage au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois pres de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé, et les membres contreints de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost, pour eschaufer ses soldats : et distribuer de l'huyle par les bandes, afin que s'oignants, ils rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé, qui couroit lors.

La retraitte des Grecs, de Babylone en leurs païs, est fameuse des difficultez et mesaises, qu'ils eurent à surmonter. Cette cy en fut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du païs et des chemins : et en estants assiegés tout court, furent un jour et une nuict, sans boire et sans manger, la plus part de leurs bestes mortes : d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil, et lueur de la neige : plusieurs estropiés par les extremitez : plusieurs roides transis et immobiles de froid, ayants encore le sens entier.

Alexandre veit une nation en laquelle on enterre les arbres fruittiers en hyver pour les defendre de la gelee : et nous en pouvons aussi voir.

Sur le subject de vestir, le Roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reiteroit, employant sa desferre à ses continuelles liberalitez et recompenses : comme aussi ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine, et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXVI
Du jeune Caton

JE n'ay point cette erreur commune, de juger d'un autre selon que je suis. J'en croy aysément des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chascun fait, et croy, et conçoy mille contraires façons de vie : et au rebours du commun, reçoy plus facilement la difference, que la ressemblance en nous. Je descharge tant qu'on veut, un autre estre, de mes conditions et principes : et le considere simplement en luy mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modelle. Pour n'estre continent, je ne laisse d'advoüer sincerement, la continence des Feuillans et des Capuchins, et de bien trouver l'air de leur train. Je m'insinue par imagination fort bien en leur place : et les ayme et les honore d'autant plus, qu'ils sont autres que moy. Je desire singulierement, qu'on nous juge chascun à part soy : et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples.

Ma foiblesse n'altere aucunement les opinions que je dois avoir de la force et vigueur de ceux qui le meritent. *Sunt, qui nihil suadent, quàm quod se imitari posse confidunt*. Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer jusques dans les nuës la hauteur inimitable d'aucunes ames heroïques : C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement reglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie, exempte de corruption : C'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle, auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que je ne dis pas l'execution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de college.

virtutem verba putant, ut
Lucum ligna :

quam vereri deberent, etiam si percipere non possent.

C'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'oreille, pour parement.

Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence : car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance, et autres telles causes estrangeres nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté, que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommees, pour la consideration d'autruy, et du visage qu'elles portent en public : mais chez l'ouvrier, ce n'est aucunement vertu. Il y a une autre fin proposee, autre cause mouvante. Or la vertu n'advoüe rien, que ce qui se faict par elle, et pour elle seule.

En cette grande bataille de Potidee, que les Grecs sous Pausanias gaignerent contre Mardonius, et les Perses : les victorieux suivant leur coustume, venants à partir entre eux la gloire de l'exploit, attribuerent à la nation Spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates excellents juges de la vertu, quand ils vindrent à decider, à quel particulier de leur nation debvoit demeurer l'honneur d'avoir le mieux faict en cette journee, trouverent qu'Aristodemus s'estoit le plus courageusement hazardé : mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, par ce que sa vertu avoit esté incitee du desir de se purger du reproche, qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles : et d'un appetit de mourir courageusement, pour garantir sa honte passee.

Nos jugemens sont encores malades, et suyvent la depravation de nos moeurs : Je voy la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : Grande subtilité : Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vois y fournir vraysemblablement cinquante vitieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté : Ils ne font pas tant malitieusement, que lourdement et grossierement, les ingenieux, à tout leur mesdisance.

La mesme peine, qu'on prent à detracter de ces grands noms, et la mesme licence, je la prendroye volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser. Ces rares figures, et triees pour l'exemple du monde, par le consentement des sages, je ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance. Et il faut croire, que les efforts de nostre invention sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gents de bien, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse. Et ne messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceux cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, dequoy je viens de parler : où comme je pense plustost, pour n'avoir pas la veuë assez forte et assez nette ny dressee à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naifve : Comme Plutarque dit, que de son temps, aucuns attribuoient la cause de la mort du jeune Caton, à la crainte qu'il avoit eu de Cæsar : dequoy il se picque avecques raison : Et peut on juger par là, combien il se fust encore plus offencé de ceux qui l'ont attribuee à l'ambition. Sottes gents. Il eust bien faict une belle action, genereuse et juste plustost avec ignominie, que pour la gloire. Ce personnage là fut veritablement un patron, que nature choisit, pour montrer jusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre.

Mais je ne suis pas icy à mesmes pour traicter ce riche argument : Je veux seulement faire luiter ensemble, les traicts de cinq poëtes Latins, sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton : et par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourry, trouver au prix des autres, les deux premiers trainants. Le troisiesme, plus verd : mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force. Il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encore, pour arriver au quatriesme, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace : mais laquelle espace, il jurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira. Voicy merveilles. Nous avons bien plus de poëtes, que de juges et interpretes de poësie. Il est plus aisé de la faire, que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peut juger par les preceptes et par art. Mais la bonne, la supreme, la divine, est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté, d'une veuë ferme et rassise, il ne la void pas : non plus que la splendeur d'un esclair. Elle ne pratique point nostre jugement : elle le ravit et ravage. La fureur, qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer, fiert encores un tiers, à la luy ouyr traitter et reciter. Comme l'aymant attire non seulement une aiguille, mais infond encores en icelle, sa faculté d'en attirer d'autres : et il se void plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacree des muses, ayant premierement agité le poëte à la cholere, au deuil, à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encore par le poëte, l'acteur, et par l'acteur, consecutivement tout un peuple. C'est l'enfileure de noz aiguilles, suspendues l'une de l'autre. Dés ma premiere enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer et transporter. Mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié, par diversité de formes, non tant, plus hautes et plus basses (car c'estoient tousjours des plus hautes en chasque espece) comme differentes en couleur. Premierement, une fluidité gaye et ingenieuse : depuis une subtilité aiguë et relevee. En fin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieux. Ovide, Lucain, Vergile. Mais voyla nos gens sur la carriere.

Sit Cato dum vivit sane vel Cæsare major,

dit l'un :

Et invictum devicta morte Catonem,

dit l'autre. Et l'autre, parlant des guerres civiles d'entre Cæsar et Pompeius,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Et le quatriesme sur les louanges de Cæsar :

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Et le maistre du coeur, apres avoir étalé les noms des plus grands Romains en sa peinture, finit en cette maniere :

his dantem jura Catonem.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXVII
Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose

QUAND nous rencontrons dans les histoires, qu'Antigonus sçeut tres−mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combatant contre luy : et que l'ayant veuë il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc René de Lorraine, pleingnit aussi la mort du Duc Charles de Bourgoigne, qu'il venoit de deffaire, et en porta le deuil en son enterrement : Et qu'en la bataille d'Auroy (que le Comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois sa partie, pour le Duché de Bretaigne) le victorieux rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain,

Et cosi aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la vista hor'chiara, hor bruna.

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa veuë, comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue intelligence, et societé au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliance, qu'il ne faut pas croire que cette contenance fust toute fauce et contrefaicte, comme estime cet autre :

tutumque putavit
Jam bonus esse socer, lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitúsque expressit pectore læto.

Car bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquefois estre vray,

Heredis fletus sub persona risus est,

si est−ce qu'au jugement de ces accidens, il faut considerer, comme nos ames se trouvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi en nostre ame, bien qu'il y ait divers mouvements, qui l'agitent, si faut−il qu'il y en ayt un à qui le

champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage, que pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfans, qui vont tout naifvement apres la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encore au départir de sa famille, et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage : et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met−il le pied à l'estrié d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le coeur des filles bien nees, encore les despend on à force du col de leurs meres, pour les rendre à leur espoux : quoy que die ce bon compagnon,

Est ne novis nuptis odio Venus, anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt ?
Non, ita me divi, vera gemunt, juverint.

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy−là mort, qu'on ne voudroit aucunement estre en vie.

Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye : ce sont vrayes et non feintes imprecations : mais cette fumee passee, qu'il ayt besoing de moy, je luy bien−feray volontiers, je tourne à l'instant le fueillet. Quand je l'appelle un badin, un veau : je n'entrepren pas de luy coudre à jamais ces titres : ny ne pense me desdire, pour le nommer honeste homme tantost apres. Nulle qualité nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol, de parler seul, il n'est jour ny heure à peine, en laquelle on ne m'ouist gronder en moy−mesme, et contre moy, Bren du fat : et si n'enten pas, que ce soit ma definition.

Qui pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoioit noyer, sentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel : et en eust horreur et pitié.

On dit que la lumiere du Soleil, n'est pas d'une piece continuë : mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entre deux.

Largus enim liquidi fons luminis ætherius sol
Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen ;

ainsin eslance nostre ame ses pointes diversement et imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tança de la mutation soudaine de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesurée de ses forces, au passage de l'Hellespont, pour l'entreprinse de la Grece. Il luy print premierement un tressaillement d'aise, à veoir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'allegresse et feste de son visage : Et tout soudain en mesme instant, sa pensée luy suggerant, comme tant de vies avoient à defaillir au plus loing, dans un siecle, il refroigna son front, et s'attrista jusques aux larmes.

Nous avons poursuivy avec resoluë volonté la vengeance d'une injure, et ressenty un singulier contentement de la victoire ; nous en pleurons pourtant : ce n'est pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé ; mais nostre ame regarde la chose d'un autre oeil, et se la represente par un autre visage : car chasque chose à plusieurs biais et plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances et amitiez, saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
Ocius ergo animus quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.

Et à cette cause, voulans de toute cette suitte continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le Tyran, mais il pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons luy en jouer l'autre.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXVIII
De la solitude

LAISSONS à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : Et quant à ce beau mot, dequoy se couvre l'ambition et l'avarice, Que nous ne sommes pas naiz pour nostre particulier, ains pour le publicq ; rapportons nous en hardiment à ceux qui sont en la danse ; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire, les estats, les charges, et cette tracasserie du monde, ne se recherche plustost, pour tirer du publicq son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'envaut gueres. Respondons à l'ambition que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit elle tant que la societé ? que cherche elle tant que ses coudées franches ? Il y a dequoy bien et mal faire par tout : Toutesfois si le mot de Bias est vray, que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit l'*Ecclesiastique,* que de mille il n'en est pas un bon :

Rari quippe boni numero vix sunt totidem, quot
Thebarum portæ vel divitis ostia Nili,

la contagion est tres−dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vitieux, ou les haïr : Tous les deux sont dangereux ; et de leur ressembler, par ce qu'ils sont beaucoup, et d'en haïr beaucoup par ce qu'ils sont dissemblables.

Et les marchands, qui vont en mer, ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en mesme vaisseau, ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschans : estimants telle societé infortunée.

Parquoy Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec luy le danger d'une grande tourmente, et appelloient le secours des Dieux : Taisez vous, feit−il, qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avec moy.

Et d'un plus pressant exemple : Albuquerque Vice−Roy en l'Inde, pour Emanuel Roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un jeune garçon pour cette seule fin, qu'en la societé de leur peril, son innocence luy servist de garant, et de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord.

Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire et seul, en la foule d'un palais : mais s'il est à choisir, il en fuira, dit−il, mesmes la veue : Il portera s'il est besoing cela, mais s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfait des vices, s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autruy.

Charondas chastioit pour mauvais ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie.

Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature.

Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy, qui luy reprochoit sa conversation avec les meschants, en disant, que les medecins vivent bien entre les malades. Car s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur, par la contagion, la veuë continuelle, et pratique des maladies.

Or la fin, ce crois−je, en est tout'une, d'en vivre plus à loisir et à son aise. Mais on n'en cherche pas tousjours bien le chemin : Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un estat entier : Où que l'ame soit empeschée, elle y est toute : Et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaits de la Cour et du marché, nous ne sommes pas deffaits des principaux tourmens de nostre vie.

ratio et prudentia curas,
Non locus effusi latè maris arbiter aufert.

L'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences, ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

Et post equitem sedet atra cura.

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloistres, et dans les escoles de Philosophie. Ny les desers, ny les rochers creusez, ny la here, ny les jeusnes, ne nous en démeslent :

hæret lateri lethalis arundo.

On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : Je croy bien, dit−il, il s'estoit emporté avecques soy.

Quid terras alio calentes
Sole mutamus ? patria quis exul
Se quoque fugit ?

Si on ne se descharge premierement et son ame, du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage ; comme en un navire, les charges empeschent moins, quand elles sont rassises : Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant : comme les pals s'enfoncent plus avant, et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut escarter des conditions populaires, qui sont en nous : il se faut sequestrer et r'avoir de soy.

rupi jam vincula, dicas,
Nam luctata canis nodum arripit, attamen illi,
Cum fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quand et nous : Ce n'est pas une entiere liberté, nous tournons encore la veuë vers ce que nous avons laissé ; nous en avons la fantasie pleine.

Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores ?

Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades, quid luxus desidiésque ?

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut eschapper à elle mesme,

In culpa est animus, qui se non effugit unquam.

Ainsin il la faut ramener et retirer en soy : C'est la vraye solitude, et qui se peut joüir au milieu des villes et des cours des Roys ; mais elle se jouyt plus commodément à part.

Or puis que nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous : Desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autruy : Gaignons sur nous, de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostr'aise.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfans, et chevance ; Demetrius Poliorcetes, le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, luy demanda, s'il n'avoit pas eu du dommage ; il respondit que non, et qu'il n'y avoit Dieu mercy rien perdu de sien. C'est ce que le Philosophe Antisthenes disoit plaisamment, Que l'homme se devoit pourveoir de munitions, qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage avec luy eschapper du naufrage.

Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus qui en estoit Evesque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, prioit ainsi Dieu ; Seigneur garde moy de sentir cette perte : car tu sçais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy. Les richesses qui le faisoyent riche, et les biens qui le faisoient bon, estoyent encore en leur entier. Voyla que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'injure : et de les cacher en lieu, où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il faut avoir femmes, enfans, biens, et sur tout de la santé, qui peut, mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en despende. Il se faut reserver une arriereboutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette−cy faut−il prendre nostre ordinaire entretien, de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle accointance ou communication de chose estrangere y trouve place : Discourir et y rire, comme sans femme, sans enfans, et sans biens, sans train, et sans valetz : afin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme ; elle se peut faire compagnie, elle a dequoy assaillir et dequoy deffendre, dequoy recevoir, et dequoy donner : ne craignons pas en cette solitude, nous croupir d'oisiveté ennuyeuse,

In solis sis tibi turba locis.

La vertu se contente de soy : sans discipline, sans paroles, sans effects.

En noz actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en bute de tant de harquebuzades : et cet autre tout cicatricé, transi et pasle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte ; penses−tu qu'ils y soyent pour eux ? pour tel à l'adventure, qu'ils ne virent onques, et qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé cependant en l'oysiveté et aux delices. Cettuy−cy tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu vois sortir apres minuict d'un estude, penses−tu qu'il cherche parmy les livres, comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage ? nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute, et la vraye orthographe d'un mot Latin. Qui ne contre−change volontiers la santé, le repos, et la vie, à la reputation et à la gloire ? la plus inutile, vaine et fauce monnoye, qui soit en nostre usage : Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de noz enfans, et de nos gens. Noz affaires ne nous donnoyent pas assez de peine, prenons encores à nous tourmenter, et rompre la teste, de ceux de noz voisins et amis.

Vah ! quemquamne hominem in animum instituere, aut
Parare, quod sit charius, que ipse est sibi ?

La solitude me semble avoir plus d'apparence, et de raison, à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant, à l'exemple de Thales.

C'est assez vescu pour autruy, vivons pour nous au moins ce bout de vie : ramenons à nous, et à nostre aise nos pensées et nos intentions. Ce n'est pas une legere partie que de faire seurement sa retraicte ; elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement ; preparons nous y ; plions bagage ; prenons de bon'heure congé de la compagnie ; despétrons nous de ces violentes prinses, qui nous engagent ailleurs, et esloignent de nous. Il faut desnoüer ces obligations si fortes : et meshuy aymer cecy et cela, mais n'espouser rien que soy : C'est à dire, le reste soit à nous : mais non pas joint et colé en façon, qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy.

Il est temps de nous desnoüer de la societé, puis que nous n'y pouvons rien apporter. Et qui ne peut prester, qu'il se deffende d'emprunter. Noz forces nous faillent : retirons les, et resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soy les offices de tant d'amitiez, et de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute, qui le rend inutile, poisant, et importun aux autres, qu'il se garde d'estre importun à soy mesme, et poisant et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et sur tout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience : si qu'il ne puisse sans honte, broncher en leur presence. *Rarum est enim, ut satis se quisque vereatur.*

Socrates dit, que les jeunes se doivent faire instruire ; les hommes s'exercer à bien faire : les vieux se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office.

Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraite les unes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et un'affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit et ne s'employe pas aysément, desquels je suis, et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieux à ce conseil, que les ames actives et occupées, qui embrassent tout, et s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses : qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes ; mais sans en faire nostre principal fondement : Ce ne l'est pas ; ny la raison, ny la nature ne le veulent : Pourquoy contre ses loix asservirons nous nostre contentement à la puissance d'autruy ? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, et quelques Philosophes par discours, se servir soy−mesmes, coucher sur la dure, se crever les yeux, jetter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur (ceux−là pour par le tourment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une autre : ceux−cy pour s'estans logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute) c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides et plus fortes facent leur cachette mesmes, glorieuse et exemplaire.

tuta et parvula laudo,
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis :
Verum ubi quid melius contingit et unctius, idem
Hos sapere, et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

Il y a pour moy assez affaire sans aller si avant. Il me suffit souz la faveur de la fortune, me preparer à sa défaveur ; et me representer estant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination y peut attaindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux jouxtes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix.

Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins reformé, pour le sçavoir avoir usé d'utensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit : et l'estime mieux, que s'il s'en fust demis, de ce qu'il en usoit moderément et liberalement.

Je voy jusques à quels limites va la necessité naturelle : et considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué et plus sain que moy, je me plante en sa place : j'essaye de chausser mon ame à son biaiz. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mespris, et la maladie à mes talons, je me resous aisément de n'entrer en effroy, de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience : Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement, puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours, ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouyssance, de supplier Dieu pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy−mesme, et des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres une masse de pillules, pour s'en servir quand le rhume les pressera ; lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main. Ainsi faut il faire : Et encore si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assoupissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny ennuyeuse ; autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venuz chercher le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chacun : Le mien ne s'accommode aucunement au ménage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent addonner avec moderation,

Conentur sibi res, non se submittere rebus.

C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Saluste : Elle a des parties plus excusables, comme le soing des jardinages que Xenophon attribue à Cyrus : Et se peut trouver un moyen, entre ce bas et vil soing, tendu et plein de solicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout ; et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rufus son amy, sur ce propos de la solitude : Je te conseille en cette pleine et grasse retraicte, où tu es, de quitter à tes gens ce bas et abject soing du mesnage, et t'addonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dit vouloir employer sa solitude et sejour des affaires publiques, à s'en acquerir par ses escrits une vie immortelle.

usque adeo ne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?

Il semble, que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceux−cy ne le font qu'à demy. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein, ils pretendent le tirer encore lors, du monde, absens, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui par devotion, cerchent la solitude ; remplissants leur courage, de la certitude des promesses divines, en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté et en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs, en toute liberté. Les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employées à l'acquest d'une santé et resjouyssance eternelle. La mort, à souhait : passage à un si parfaict estat. L'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance : et les appetits charnels, rebutez et endormis par leur refus : car rien ne les entretient que l'usage et l'exercice. Cette seule fin, d'une autre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie

nostre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude, une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute autre sorte de vie.

Ny la fin donc ny le moyen de ce conseil ne me contente : nous retombons tousjours de fievre en chaud mal. Cette occupation des livres, est aussi penible que toute autre ; et autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux, et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez, à nous garder de la trahison de noz appetits ; et à discerner les vrays plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine. Car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoyent les larrons que les Ægyptiens appelloyent Philistas : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suitte. Les livres sont plaisans : mais si de leur frequentation nous en perdons en fin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les : Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepeser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long temps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine ; et se font desseigner par art certaines regles de vivre, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuié et desgousté de la vie commune, doit former cette−cy, aux regles de la raison ; l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doit avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte ; et fuïr en general les passions, qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame ; et choisir la route qui est plus selon son humeur :

Unusquisque sua noverit ire via.

Au mesnage, à l'estude, à la chasse, et tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir ; et garder de s'engager plus avant, ou la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embesoignement et d'occupation, autant seulement, qu'il en est besoing, pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire apres soy l'autre extremité d'une lasche oysiveté et assoupie. Il y a des sciences steriles et épineuses, et la plus part forgées pour la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme pour moy, que des livres ou plaisans et faciles ; qui me chatouillent ; ou ceux qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort.

tacitum sylvas inter reptare salubres,
Curantem quidquid dignum sapiente bonóque est.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoureuse : Moy qui l'ay commune, il faut que j'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles : Et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie, j'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns apres les autres :

carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis, cinis et manes et fabula fies.

Or quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent, de la gloire, c'est bien loing de mon conte : La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : La gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste : à ce que je voy, ceux−cy n'ont que les bras et les jambes hors de la presse ; leur ame, leur intention y demeure engagée plus que jamais.

Tun' vetule auriculis alienis colligis escas ?

Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter, et pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive faucée dans la trouppe. Vous plaist−il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepoix, l'advis de

deux philosophes ; et de deux sectes tres−differentes, escrivans l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius leurs amis, pour du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez (disent−ils) vescu nageant et flottant jusques à present, venez vous en mourir au port : Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre : Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit ; à cette cause desfaictes vous de tout soing de nom et de gloire. Il est danger que la lueur de voz actions passées, ne vous esclaire que trop, et vous suive jusques dans vostre taniere : Quittez avecq les autres voluptez, celle qui vient de l'approbation d'autruy : Et quant à vostre science et suffisance, ne vous chaille, elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous mesme. Souvienne vous de celuy, à qui comme on demandast, à quoy faire il se pénoit si fort en un art, qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guere de gens : J'en ay assez de peu, respondit−il, j'en ay assez d'un, j'en ay assez de pas un. Il disoit vray : vous et un compagnon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous−mesmes. Que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple : C'est une lache ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté, et de sa cachette : Il faut faire comme les animaux, qui effacent la trace, à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous−mesmes : Retirez vous en vous, mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compagnie : jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, devant qui vous n'osiez clocher, et jusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesmes, *obversentur species honestæ animo* : presentez vous tousjours en l'imagination Caton, Phocion, et Aristides, en la presence desquels les fols mesme cacheroient leurs fautes, et establissez les contrerolleurs de toutes vos intentions : Si elles se detraquent, leur reverence vous remettra en train : ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitées cogitations, où elle se puisse plaire : et ayant entendu les vrays biens, desquels on jouyt à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. Voyla le conseil de la vraye et naifve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXIX
Consideration sur Ciceron

ENCOR'un traict à la comparaison de ces couples : Il se tire des escrits de Cicero, et de ce Pline peu retirant, à mon advis, aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : Entre autres qu'ils sollicitent au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps, de ne les oublier en leurs registres : et la fortune comme par despit, a faict durer jusques à nous la vanité de ces requestes, et pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de coeur, en personnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du cacquet, et de la parlerie, jusques à y employer les lettres privées escriptes à leurs amis : en maniere, que aucunes ayans failly leur saison pour estre envoyées, ils les font ce neantmoins publier avec cette digne excuse, qu'ils nont pas voulu perdre leur travail et veillées. Sied−il pas bien à deux consuls Romains, souverains magistrats de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir, à ordonner et fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation, de bien entendre le langage de leur nourrisse ? Que feroit pis un simple maistre d'escole qui en gaignast sa vie ? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar, n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escrits. Ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage Latin, à un serf Afriquain : Car que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoüe luy mesme : et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'injure, de vouloir faire valoir un homme, par des qualitez mes−advenantes à son rang ; quoy qu'elles soient autrement loüables ; et par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales : Comme qui loüeroit un Roy d'estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebuzier, ou bon coureur de bague : Ces loüanges ne font honneur, si elles ne sont presentées en foule, et à la suitte de celles qui luy sont propres : à sçavoir de la justice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre : De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence, et cognoissance des bonnes lettres. J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages, qui tiroient d'escrire, et leurs tiltres, et leur vocation, desadvoüer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient, ne se rencontrer guere en mains sçavantes : et prendre souci, de se recommander par meilleures qualitez.

Les compagnons de Demosthenes en l'ambassade vers Philippus, loüoyent ce Prince d'estre beau, eloquent, et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartenoient mieux à une femme, à un Advocat, à une esponge, qu'à un Roy.

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.

Ce n'est pas sa profession de sçavoir, ou bien chasser, ou bien dancer,

Orabunt causas alii, cælique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent,
Hic regere imperio populos sciat.

Plutarque dit d'avantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispencé son loisir, et l'estude, qui devoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus Roy de Macedoine, ayant ouy ce grand Alexandre son fils, chanter en un festin, à l'envi des meilleurs musiciens ; N'as−tu pas honte, luy dit−il, de chanter si bien ? Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art ; Ja à Dieu ne plaise Sire, dit−il, qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses là, mieux que moy.

Un Roy doit pouvoir respondre, comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit en son invective de cette maniere : Et bien qu'es−tu, pour faire tant le brave ? es−tu homme d'armes, es−tu archer, es−tu piquier ? Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux−là.

Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, dequoy on le vantoit d'estre excellent joüeur de flustes.

Je sçay bien, quand j'oy quelqu'un, qui s'arreste au langage des *Essais*, que j'aimeroye mieux, qu'il s'en teust. Ce n'est pas tant eslever les mots, comme deprimer le sens : d'autant plus picquamment, que plus obliquement. Si suis−je trompé si guere d'autres donnent plus à prendre en la matiere : et comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semée, ny guere plus materielle, ny au moins plus drue, en son papier. Pour en ranger d'avantage, je n'en entasse que les testes. Que j'y attache leur suitte, je multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay−je espandu d'histoires, qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis *Essais* ? Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousjours simplement d'exemple, d'authorité ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage, que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie : et souvent à gauche, un ton plus delicat, et pour moy, qui n'en veux en ce lieu exprimer d'avantage, et pour ceux qui rencontreront mon air. Retournant à la vertu parliere, je ne trouve pas grand choix, entre ne sçavoir dire que mal, ou ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile concinnitas*.

Les Sages disent, que pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effects, que la vertu, qui generalement soit propre à tous degrez, et à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces autres deux philosophes : car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis. Mais c'est d'autre façon, et s'accommodans pour une bonne fin, à la vanité d'autruy : Car ils leur mandent, que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, et de la renommée les arreste encore au maniement des affaires, et leur fait craindre la solitude et la retraite, où ils les veulent appeller ; qu'ils ne s'en donnent plus de peine : d'autant qu'ils ont assez de credit avec la posterité, pour leur respondre, que ne fust que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publiques. Et outre cette difference ; encore ne sont−ce pas lettres vuides et descharnées, qui ne se soustiennent que par un delicat chois de mots, entassez et rangez à une juste cadence ; ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses : Si ce n'est qu'on die que celle de Cicero, estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme.

J'adjousteray encore un compte que nous lisons de luy, à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à orer en public, et estoit un peu pressé du temps, pour se preparer à son aise : Eros, l'un de ses serfs, le vint advertir, que l'audience estoit remise au lendemain : il en fut si aise, qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot ; que c'est un ouvrage, auquel mes amis tiennent, que je puis quelque chose : Et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce, qui m'attirast, qui me soustinst, et souslevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sçauroy, que de songe : ny forger des vains noms à entretenir, en chose serieuse : ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse esté plus attentif, et plus seur, ayant une addresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deçeu, s'il ne m'eust mieux succedé. J'ay naturellement un stile comique et privé : Mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negotiations publiques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, couppé, particulier : Et ne m'entens pas en lettres ceremonieuses, qui n'ont autre substance, que d'une belle enfileure de paroles courtoises : Je n'ay ny la faculté, ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : Je n'en crois pas tant ; et me desplaist d'en dire guere, outre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present : car il ne fut jamais si abjecte et servile prostitution de presentations : la vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave, tous ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Je hay à mort de sentir au flateur. Qui faict que je me jette naturellement à un parler sec, rond et cru, qui tire à qui ne me cognoit d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. J'honnore le plus ceux que j'honnore le moins : et où mon ame marche d'une grande allegresse, j'oublie les pas de la contenance : et m'offre maigrement et fierement, à ceux à qui je suis : et me presente moins, à qui je me suis le plus donné. Il me semble qu'ils le doivent lire en mon coeur, et que l'expression de mes paroles, fait tort à ma conception.

A bienvienner, à prendre congé, à remercier, à salüer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix ceremonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy.

Et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommendation, que celuy pour qui c'estoit, n'aye trouvées seches et lasches.

Ce sont grands imprimeurs de lettres, que les Italiens, j'en ay, ce crois−je, cent divers volumes : Celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames, estoit en nature, lors que ma main estoit veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à

l'adventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse oysive, embabouinée de cette fureur. J'escrits mes lettres tousjours en poste, et si precipiteusement, que quoy que je peigne insupportablement mal, j'ayme mieux escrire de ma main, que d'y en employer un'autre, car je n'en trouve point qui me puisse suivre, et ne les transcrits jamais : J'ay accoustumé les grands, qui me cognoissent, à y supporter des litures et des trasseures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus, sont celles qui valent le moins : Depuis que je les traine, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project ; le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps, sont plus en bordures et prefaces, qu'en matiere : Comme j'ayme mieux composer deux lettres, que d'en clorre et plier une ; et resigne tousjours cette commission à quelque autre : de mesme quand la matiere est achevée, je donrois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces longues harangues, offres, et prieres, que nous logeons sur la fin, et desire que quelque nouvel usage nous en descharge : Comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres, pour ausquels ne broncher, j'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gens de justice et de finance. Tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur ; lesquels estans si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez, ou oubliez sans offence. Je trouve pareillement de mauvaise grace, d'en charger le front et inscription des livres, que nous faisons imprimer.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XL
Que le goust des biens et des maux despend en bonne partie de l'opinion que nous en avons

LES hommes (dit une sentence Grecque ancienne) sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand poinct gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par tout. Car si les maux n'ont entrée en nous, que par nostre jugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser ou contourner à bien. Si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevirons nous, ou ne les accommoderons nous à nostre advantage ? Si ce que nous appellons mal et tourment, n'est ny mal ny tourment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer : et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux : et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon : et si la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or que ce que nous appellons mal, ne le soit pas de soy, ou au moins tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner autre saveur, et autre visage (car tout revient à un) voyons s'il se peut maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons, avoit credit de se loger en nous de son authorité, il logeroit pareil et semblable en tous : car les hommes sont tous d'une espece : et sauf le plus et le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instruments pour concevoir et juger : Mais la diversité des opinions, que nous avons de ces choses là, montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition : Tel à l'adventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eux.

Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties.

Or cette mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de ceste vie ? le souverain bien de nature ? seul appuy de nostre liberté ? et commune et prompte recepte à tous maux ? Et comme les uns l'attendent tremblans et effrayez, d'autres la supportent plus aysement que la vie.

Celuy−la se plaint de sa facilité :

Mors utinam pavidos vita subducere nolles,
Sed virtus te sola daret !

Or laissons ces glorieux courages : Theodorus respondit à Lysimachus menaçant de le tuer : Tu feras un grand coup d'arriver à la force d'une cantharide. La plus part des Philosophes se treuvent avoir ou prevenu par dessein, ou hasté et secouru leur mort.

Combien voit−on de personnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslee de honte, et quelquefois de griefs tourmens, y apporter une telle asseurance, qui par opiniatreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire : establissans leurs affaires domestiques, se recommandans à leurs amis, chantans, preschans et entretenans le peuple : voire y meslans quelquefois des mots pour rire, et beuvans à leurs cognoissans, aussi bien que Socrates ? Un qu'on menoit au gibet, disoit que ce ne fust pas par telle ruë, car il y avoit danger qu'un marchant luy fist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte. Un autre disoit au bourreau qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux : l'autre respondit à son confesseur, qui luy promettoit qu'il soupperoit ce jour là avec nostre Seigneur, Allez vous y en vous, car de ma part je jeusne. Un autre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dit ne vouloir boire apres luy, de peur de prendre la verolle. Chacun à ouy faire le conte du Picard, auquel estant à l'eschelle on presente une garse, et que (comme nostre justice permet quelquefois) s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy l'ayant un peu contemplee, et apperçeu qu'elle boittoit : Attache, attache, dit−il, elle cloche. Et on dit de mesmes qu'en Dannemarc un homme condamné à avoir la teste tranchee, estant sur l'eschaffaut, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, par ce que la fille qu'on luy offrit, avoit les jouës avallees, et le nez trop pointu. Un valet à Thoulouse accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, jeune escolier prisonnier avec luy, et ayma mieux mourir, que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceux de la ville d'Arras, lors que le Roy Loys unziesme là print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre, plustost que de dire, Vive le Roy. Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le branle, s'escria, Vogue la gallee, qui estoit son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avoit couché sur le point de rendre sa vie le long du foier sur une paillasse, à qui le medecin demandant où le mal le tenoit ; Entre le banc et le feu, respondit−il. Et le prestre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit reserrez et contraints par la maladie : Vous les trouverez, dit−il, au bout de mes jambes. A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu, Qui y va ? demanda−il : et l'autre respondant, Ce sera tantost vous mesmes, s'il luy plait : Y fusse−je bien demain au soir, repliqua−il : Recommandez vous seulement à luy, suivit l'autre, vous y serez bien tost : Il vaut donc mieux, adjousta−il, que je luy porte mes recommandations moy−mesmes.

Au Royaume de Narsingue encores aujourd'huy, les femmes de leurs prestres sont vives ensevelies avec le corps de leurs maris. Toutes autres femmes sont bruslees aux funerailles des leurs : non constamment seulement, mais gaïement. A la mort du Roy, ses femmes et concubines, ses mignons et tous ses officiers et serviteurs, qui font un peuple, se presentent si allegrement au feu ou son corps est bruslé, qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompaigner leur maistre.

Pendant nos dernieres guerres de Milan, et tant de prises et récousses, le peuple impatient de si divers changemens de fortune, print telle resolution à la mort, que j'ay ouy dire à mon pere, qu'il y veit tenir comte de bien vingt et cinq maistres de maison, qui s'estoient deffaits−eux mesmes en une sepmaine : Accident approchant à celuy des Xanthiens, lesquels assiegez par Brutus se precipiterent pesle mesle hommes, femmes, et enfans à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne fait rien pour fuir la mort, que ceux−cy ne fissent pour fuir la vie : en maniere qu'à peine peut Brutus en sauver un bien petit nombre.

Toute opinion est assez forte, pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment, que la Grece jura, et maintint, en la guerre Medoise, ce fut, que chacun changeeroit plustost la mort à vie, que les loix Persiennes aux leurs. Combien void on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs, accepter plustost la mort tres−aspre, que de se descirconcire pour se baptizer ? Exemple dequoy nulle sorte de religion est incapable.

Les Roys de Castille ayants banni de leur terre, les Juifs, le Roy Jehan de Portugal leur vendit à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps : à condition, que iceluy venu, ils auroient à les vuider : et luy promettoit fournir de vaisseaux à les trajecter en Afrique. Le jour arrive, lequel passé il estoit dit, que ceux qui n'auroient obeï, demeureroient esclaves : les vaisseaux leur furent fournis escharcement : et ceux qui s'y embarquerent, rudement et villainement traittez par les passagers : qui outre plusieurs autres indignitez les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, jusques à ce qu'ils eussent consumé leurs victuailles, et contreints d'en acheter d'eux si cherement et si longuement, qu'on ne les mit à bord, qu'ils ne fussent du tout en chemise. La nouvelle de cette inhumanité, rapportee à ceux qui estoient en terre, la plus part se resolurent à la servitude : aucuns firent contenance de changer de religion. Emmanuel successeur de Jehan, venu à la couronne, les meit premierement en liberté, et changeant d'advis depuis, leur ordonna de sortir de ses païs, assignant trois ports à leur passage. Il esperoit, dit l'Evesque Osorius, non mesprisable historien Latin, de noz siecles : que la faveur de la liberté, qu'il leur avoit rendue, aiant failli de les convertir au Christianisme, la difficulté de se commetre à la volerie des mariniers ; d'abandonner un païs, où ils estoient habituez, avec grandes richesses, pour s'aller jetter en region incognue et estrangere, les y rameineroit. Mais se voyant decheu de son esperance, et eux tous deliberez au passage : il retrancha deux des ports, qu'il leur avoit promis : affin que la longueur et incommodité du traject en reduisist aucuns : ou qu'il eust moien de les amonceller tous à un lieu, pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinée. Ce fut, qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres, tous les enfans au dessous de quatorze ans, pour les transporter hors de leur veüe et conversation, en lieu où ils fussent instruits à nostre religion. Il dit que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres et enfants, et de plus, le zele à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cette violente ordonnance. Il fut veu communement des peres et meres se deffaisants eux mesmes : et d'un plus rude exemple encore, precipitants par amour et compassion, leurs jeunes enfans dans des puits, pour fuir à la loy. Audemeurant le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faute de moiens, ils se remirent en servitude. Quelques uns se feirent Chrestiens : de la foy desquels, ou de leur race, encore aujourd'huy, cent ans apres, peu de Portugais s'asseurent : quoy que la coustume et la longueur du temps, soient bien plus fortes conseilleres à telles mutations, que toute autre contreinte. En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques, souffrirent à la fois, d'un courage determiné, d'estre bruslez vifs en un feu, avant desadvouer leurs opinions. *Quoties non modo ductores nostri*, dit Cicero, *sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt* ?

J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son coeur par divers visages de discours, que je ne luy sçeu rabatre : et à la premiere qui s'offrit coiffee d'un lustre d'honneur, s'y precipiter hors de toute apparence, d'une fin aspre et ardente.

Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceux, jusques aux enfans, qui de craincte de quelque legere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, que ne craindrons nous, dit un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraitte ? D'enfiler icy un grand rolle de ceux de tous sexes et conditions, et de toutes sectes, és siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recerchee volontairement : et recherchee non seulement pour fuir les maux de cette vie, mais aucuns pour fuir simplement la satieté de vivre : et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, je n'auroy jamais fait. Et en est le nombre si infini, qu'à la verité j'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte.

Cecy seulement. Pyrrho le Philosophe se trouvant un jour de grande tourmente dans un batteau, montroit à ceux qu'il voyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau, qui y estoit, nullement soucieux de cet orage. Oserons nous donc dire que cet advantage de la raison, dequoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et Empereurs du reste des creatures, ait esté mis en nous, pour nostre tourment ? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches ? si nous en perdons le repos et la tranquilité, où nous serions sans cela ? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Phyrro ? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruine ; combatans le dessein de nature, et l'universel ordre des choses, qui porte que chacun use de ses utils et moyens pour sa commodité ?

Bien, me dira l'on, vostre regle serve à la mort ; mais que direz vous de l'indigence ? que direz vous encor de la douleur, qu'Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages, ont estimé le dernier mal : et ceux qui le nioient de parole, le confessoient par effect ? Possidonius estant extremement tourmenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le fut voir, et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouyr deviser de la Philosophie : Ja à Dieu ne plaise, luy dit Possidonius, que la douleur gaigne tant sur moy, qu'elle m'empesche d'en discourir : et se jetta sur ce mesme propos du mespris de la douleur. Mais ce pendant elle joüoit son rolle, et le pressoit incessamment : A quoy il s'escrioit : Tu as beau faire douleur, si ne diray je pas, que tu sois mal. Ce conte qu'ils font tant valoir, que porte−il pour le mespris de la douleur ? il ne debat que du mot. Et ce pendant si ces pointures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt−il son propos ? pourquoy pense−il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal ?

Icy tout ne consiste pas en l'imagination. Nous opinions du reste ; c'est icy la certaine science, qui jouë son rolle, nos sens mesmes en sont juges :

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.

Ferons nous accroire à nostre peau, que les coups d'estriviere la chatoüillent ? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot. Il est bien sans effroy à la mort : mais si on le bat, il crie et se tourmente : Forcerons nous la generale loy de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur ? Les arbres mesmes semblent gemir aux offences. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant :

Aut fuit, aut veniet, nihil est præsentis in illa,
Morsque minus poenæ, quam mora mortis habet.

Mille bestes, mille hommes sont plustost morts, que menassés. Aussi ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur son avant−coureuse coustumiere.

Toutesfois, s'il en faut croire un saint pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem*. Et je diroy encore plus vraysemblablement, que ny ce qui va devant, ny ce qui vient apres, n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faussement. Et je trouve par experience, que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort, qui nous rend impatiens de la douleur : et que nous la sentons doublement grieve, de ce qu'elle nous menace de mourir. Mais la raison accusant nostre lascheté, de craindre chose si soudaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet autre pretexte plus excusable.

Tous les maux qui n'ont autre danger que du mal, nous les disons sans danger. Celuy des dents, ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en conte de maladie ? Or bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur. Comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre, que cela, qu'elle nous jette entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir.

Ainsi n'ayons affaire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre : et volontiers. Car je suis l'homme du monde qui luy veux autant de mal, et qui la fuis autant, pour jusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle ; mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par patience : et quand bien le corps s'en esmouveroit, de maintenir ce neant−moins l'ame et la raison en bonne trampe.

Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit, la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution ? où jouëroyent elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur à deffier ? *Avida est periculi virtus*. S'il ne faut coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval, et d'un asne, se voir detailler en pieces, et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauterizer et sonder, par où s'acquerra l'advantage que nous voulons avoir sur le vulgaire ? C'est bien loing de fuir le mal et la douleur, ce que disent les Sages, que des actions égallement bonnes, celle−là est plus souhaitable à faire, où il y a plus de peine. *Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu, aut joco comite levitatis, sed sæpe etiam tristes firmitate et constantia sunt beati*. Et à cette cause il a esté impossible de persuader à nos peres, que les conquestes faites par vive force, au hazard de la guerre, ne fussent plus advantageuses, que celles qu'on fait en toute seureté par pratiques et menees :

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum.

D'avantage cela nous doit consoler, que naturellement, si la douleur est violente, elle est courte : si elle est longue, elle est legere : *si gravis, brevis : si longus, levis*. Tu ne la sentiras guere long temps, si tu la sens trop : elle mettra fin à soy, ou à toy : l'un et l'autre revient à un. Si tu ne la portes, elle t'emportera. *Memineris maximos morte finiri ; parvos multa habere intervalla requietis : mediocrium nos esse dominos : ut si tolerabiles sint, feramus : sin minus, e vita, quum ea non placeat, tanquam e theatro exeamus*.

Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous attendre point assez à elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli. Elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy, et à son estat, quel qu'il soit, les sentiments du corps, et tous autres accidents. Pourtant la faut il estudier, et enquerir ; et esveiller en elle ses ressorts tout−puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ny force, qui vaille contre son inclination et son chois. De tant de milliers de biais, qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un, propre à nostre repos et conservation : nous voyla non couverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesmes et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maux.

Elle faict son profit indifferemment de tout. L'erreur, les songes, luy servent utilement, comme une loyale matiere, à nous mettre à garant, et en contentement.

Il est aisé à voir, que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la pointe de nostre esprit. Les bestes, qui le tiennent sous boucle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naifs : et par consequent uns, à peu pres, en chasque espece, ainsi qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions en noz membres, la jurisdiction qui leur appartient en cela : il est à croire, que nous en serions mieux, et que nature leur a donné un juste et moderé temperament, envers la volupté et envers la douleur. Et ne peut faillir d'estre juste, estant egal et commun. Mais puis que nous nous sommes emancipez de ses reigles, pour nous abandonner à la vagabonde liberté de noz fantasies : au moins aydons nous à les plier du costé le plus aggreable.

Platon craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps : moy plustost au rebours, d'autant qu'il l'en desprent et desclouë.

Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur, à nous voir trembler soubs elle. Elle se rendra de bien meilleure composition, à qui luy fera teste : il se faut opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruyne, qui nous menasse. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant : ainsin est l'ame.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens foibles de reins, comme moy : où nous trouverons qu'il va de la douleur, comme des pierres qui prennent couleur, ou plus haute, ou plus morne, selon la feuille où lon les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous, que nous luy en faisons. *Tantum doluerunt, quantum doloribus se inserverunt*. Nous sentons plus un coup de rasoir du Chirurgien, que dix coups d'espee en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les Medecins, et par Dieu mesme estimees grandes, et que nous passons avec tant de ceremonies, il y a des nations entieres, qui n'en font nul compte. Je laisse à part les femmes Lacedemoniennes : mais aux Souisses parmy nos gens de pied, quel changement y trouvez vous ? sinon que trottans apres leurs maris, vous leur voyez aujourd'huy porterau col l'enfant, qu'elles avoient hyer au ventre : et ces Ægyptiennes contre−faictes ramassées d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs, qui viennent de naistre, et prennent leur baing en la plus prochaine riviere. Outre tant de garces qui desrobent tous les jours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus Patricien Romain, pour l'interest d'autruy porta seule et sans secours et sans voix et gemissemens l'enfantement de deux jumeaux. Un simple garçonnet de Lacedemone, ayant derobé un renard (car ils craignoient encore plus la honte de leur sottise au lareçin, que nous ne craignons la peine de nostre malice) et l'ayant mis souz sa cappe, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre, que de se descouvrir. Et un autre, donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler jusques à l'os, par un charbon tombé dans sa manche, pour ne troubler le mystere. Et s'en est veu un grand nombre pour le seul essay de vertu, suivant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans, d'estre foüettez jusques à la mort, sans alterer leur visage. Et Cicero les a veuz se battre à trouppes : de poings, de pieds, et de dents, jusques à s'evanouir avant que d'advoüer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret : est enim ea semper invicta ; sed nos umbris, delitiis, otio, languore, desidia, animum infecimus : opinionibus malóque more delinitum mollivimus*. Chacun sçait l'histoire de Scevola, qui s'estant coulé dans le camp ennemy, pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le Roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adjousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise tels que luy. Et pour montrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, jusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur, commanda oster le brasier. Quoy, celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit ? Et celuy, qui s'obstina à se mocquer et à rire à l'envy des maux, qu'on luy faisoit : de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoyent, et toutes les inventions des tourmens redoublez les uns sur les autres luy donnerent gaigné ? Mais c'estoit un Philosophe. Quoy ? un gladiateur de Cæsar, endura tousjours riant qu'on luy sondast et detaillast ses playes. *Quis mediocris gladiator ingemuit ? quis vultum mutavit unquam ? Quis non modo stetit, verum etiam decubuit turpiter ? Quis cum decubuisset, ferrum recipere jussus, collun contraxit ?* Meslons y les femmes. Qui n'a ouy parler à Paris de celle, qui se fit escorcher pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle, et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre ? Que ne peuvent elles ? Que craignent elles, pour peu qu'il y ait d'agencement à esperer en leur beauté ?

Vellere queis cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem dempta pelle referre novam.

J'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles guindées et sanglées, avec de grosses coches sur les costez, jusques à la chair vive ? ouy quelques fois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps, de se blesser à escient, pour donner foy à leur parole : et nostre Roy en recite des notables exemples, de ce qu'il en a veu en Poloigne, et en l'endroit de luy mesme. Mais outre ce que je sçay en avoir esté imité en France par aucuns, quand je veins de ces fameux Estats de Blois, j'avois veu peu auparavant une fille en Picardie, pour tesmoigner l'ardeur de ses promesses, et aussi sa constance, se donner du poinçon, qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craquetter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font de grandes escarres pour leurs dames : et afin que la merque y demeure, ils portent soudain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang, et former la cicatrice. Gents qui l'ont veu, l'ont escrit, et me l'ont juré. Mais pour dix aspres, il se trouve tous les jours entre eux qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras, ou dans les cuisses.

Je suis bien ayse que les tesmoins nous sont plus à main, où nous en avons plus affaire. Car la Chrestienté nous en fournit à suffisance. Et apres l'exemple de nostre sainct guide, il y en a eu force, qui par devotion ont voulu porter la croix. Nous apprenons par tesmoing tres−digne de foy, que le Roy S. Loys porta la here jusques à ce que sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa ; et que tous les Vendredis, il se faisoit battre les espaules par son prestre, de cinq chainettes de fer, que pour cet effet on portoit emmy ses besongnes de nuict. Guillaume nostre dernier Duc de Guyenne, pere de cette Alienor, qui transmit ce Duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement un corps de cuirasse, sous un habit de religieux, par penitence. Foulques Comte d'Anjou alla jusques en Jerusalem, pour là se faire foëter à deux de ses valets, la corde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit−on encore tous les jours au Vendredy S. en divers lieux un grand nombre d'hommes et femmes se battre jusques à se déchirer la chair et perçer jusques aux os ? Cela ay−je veu souvent et sans enchantement. Et disoit−on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit, qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'autruy ; par un mespris de la douleur, d'autant plus grand, que plus peuvent les éguillons de la devotion, que de l'avarice.

Q. Maximus enterra son fils Consulaire : M. Cato le sien Preteur designé : et L. Paulus les siens deux en peu de jours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de deuil. Je disois en mes jours, de quelqu'un en gossant, qu'il avoit choué la divine justice. Car la mort violente de trois grands enfants, luy ayant esté envoyée en un jour, pour un aspre coup de verge, comme il est à croire : peu s'en fallut qu'il ne la print à faveur et gratification singuliere du ciel. Je n'ensuis pas ces humeurs monstrueuses : mais j'en ay perdu en nourrice, deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie. Si n'est−il guere accident, qui touche plus au vif les hommes. Je voy assez d'autres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentiroy−je, si elles me venoyent. Et en ay mesprisé quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que je n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir. *Ex quo intelligitur, non in natura, sed in opinione esse ægritudinem.*

L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui rechercha jamais de telle faim la seurté et le repos, qu'Alexandre et Cæsar ont faict l'inquietude et les difficultez ? Terez le Pere de Sitalcez souloit dire que quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point difference entre luy et son pallefrenier.

Caton Consul, pour s'asseurer d'aucunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitans d'icelles, de porter les armes : grand nombre se tuerent : *Ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse*. Combien en sçavons nous qui ont fuy la douceur d'une vie tranquille, en leurs maisons parmy leurs cognoissans, pour suivre l'horreur des desers inhabitables ; et qui se sont jettez à l'abjection, vilité, et mespris du monde, et s'y sont pleuz jusques à l'affectation ? Le Cardinal Borrome, qui mourut dernierement à Milan, au milieu de la desbauche, à quoy le convioyt et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa jeunesse, se maintint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté, luy servoit en hyver : n'avoit pour son coucher que la paille : et les heures qui luy restoyent des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genoux, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre :

qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit. J'en scay qui à leur escient ont tiré et proffit et avancement du cocuage, dequoy le seul nom effraye tant de gens. Si la veuë n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisans et utiles de noz membres, semblent estre ceux qui servent à nous engendrer : toutesfois assez de gens les ont pris en hayne mortelle, pour cella seulement, qu'ils estoient trop aymables ; et les ont rejettez à cause de leur prix. Autant en opina des yeux, celuy qui se les creva.

La plus commune et plus saine part des hommes, tient à grand heur l'abondance des enfants : moy et quelques autres, à pareil heur le defaut.

Et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point : il respond, qu'il n'ayme point à laisser lignée de soy.

Que nostre opinion donne prix aux choses ; il se void par celles en grand nombre, ausquelles nous ne regardons pas seulement, pour les estimer : ains à nous. Et ne considerons ny leurs qualitez, ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer : comme si c'estoit quelque piece de leur substance : et appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy je m'advise, que nous sommes grands mesnagers de nostre mise. Selon qu'elle poise, elle sert, de ce mesmes qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à faux fret. L'achat donne tiltre au diamant, et la difficulté à la vertu, et la douleur à la devotion, et l'aspreté à la medecine.

Tel pour arriver à la pauvreté jetta ses escus en cette mesme mer, que tant d'autres fouillent de toutes pars pour y pescher des richesses. Epicurus dit que l'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. De vray, ce n'est pas la disette, c'est plustost l'abondance qui produict l'avarice. Je veux dire mon experience autour de ce subject.

J'ay vescu en trois sortes de condition, depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré pres de vingt années, je le passay, n'aiant autres moyens, que fortuites, et despendant de l'ordonnance et secours d'autruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despence se faisoit d'autant plus allegrement et avec moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne fu jamais mieux. Il ne m'est oncques avenu de trouver la bourçe de mes amis close : m'estant enjoint au delà de toute autre necessité, la necessité de ne faillir au terme que j'avoy prins à m'acquiter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que je me faisoy pour leur satisfaire : en maniere que j'en rendoy une loyauté mesnagere, et aucunement piperesse. Je sens naturellement quelque volupté à payer ; comme si je deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poix, et de cette image de servitude. Aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste, et contenter autruy. J'excepte les payements où il faut venir à marchander et conter : car si je ne trouve à qui en commettre la charge, je les esloigne honteusement et injurieusement tant que je puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haysse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence. Apres une heure de debat et de barguignage, l'un et l'autre abandonne sa parolle et ses sermens pour cinq sous d'amendement. Et si empruntois avec desadvantage. Car n'ayant point le coeur de requerir en presence, j'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne fait guere d'effort, et qui preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduitte de mon besoing plus gayement aux astres, et plus librement que je n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens.

La plus part des mesnagers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude ; et ne s'advisent pas, premierement, que la plus part du monde vit ainsi. Combien d'honnestes hommes ont rejetté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les jours, pour cercher le vent de la faveur des Roys et de la fortune ? Cæsar s'endebta d'un million d'or outre son vaillant, pour devenir Cæsar. Et combien de marchans commencent leur trafique par la vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes.

Tot per impotentia freta !

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille Colleges, qui la passent commodément, attendans tous les jours de la liberalité du Ciel, ce qu'il faut à eux disner.

Secondement, ils ne s'advisent pas, que cette certitude, sur laquelle ils se fondent, n'est guere moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je voy d'aussi pres la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy. Car outre ce que le sort a dequoy ouvrir cent breches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune.

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur.

Et envoyer cul sur pointe toutes nos deffences et levées ; je trouve que par diverses causes, l'indigence se voit autant ordinairement logée chez ceux qui ont des biens, que chez ceux qui n'en ont point : et qu'à l'avanture est elle aucunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses : Elles viennent plus de l'ordre, que de la recepte : *Faber est suæ quisque fortunæ.* Et me semble plus miserable un riche malaisé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre. *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est.*

Les plus grands princes et plus riches, sont par pauvreté et disette poussez ordinairement à l'extreme necessité. Car en est−il de plus extreme, que d'en devenir tyrans, et injustes usurpateurs des biens de leurs subjets ?

Ma seconde forme, ç'a esté d'avoir de l'argent. A quoy m'estant prins, j'en fis bien tost des reserves notables selon ma condition : n'estimant pas que ce fust avoir, sinon autant qu'on possede outre sa despence ordinaire : ny qu'on se puisse fier du bien, qui est encore en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car quoy, disoy−je, si j'estois surpris d'un tel, où d'un tel accident ? Et à la suitte de ces vaines et vitieuses imaginations, j'allois faisant l'ingenieux à prouvoir par cette superflue reserve à tous inconveniens : Et sçavois encore respondre à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny ; que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aucuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude. J'en faisoy un secret : et moy, qui ose tant dire de moy, ne parloy de mon argent, qu'en mensonge : comme font les autres, qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres : et dispensent leur conscience de ne tesmoigner jamais sincerement de ce qu'ils ont. Ridicule et honteuse prudence. Allois−je en voyage ? il ne me sembloit estre jamais suffisamment pourveu : et plus je m'estois chargé de monnoye, plus aussi je m'estois chargé de crainte : Tantost de la seurté des chemins, tantost de la fidelité de ceux qui conduisoyent mon bagage : duquel, comme d'autres que je cognois, je ne m'asseurois jamais assez, si je ne l'avois devant mes yeux. Laissoy−je ma boyte chez moy ? combien de soupçons et pensements espineux, et qui pis est incommunicables ? J'avois tousjours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquerir. Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, j'en tirois peu ou rien : Pour avoir plus de moyen de despense, elle ne m'en poisoit pas moins. Car (comme disoit Bion) autant se fache le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil : Et depuis que vous estes accoustumé, et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service : vous n'oseriez l'escorner. C'est un bastiment qui, comme il vous semble, croullera tout, si vous y touchez : il faut que la necessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : Et au paravant j'engageois mes hardes, et vendois un cheval, avec bien moins de contrainte et moins envis, que lors je ne faisois bresche à cette bourçe favorie, que je tenois à part. Mais le danger estoit, que mal aysément peut−on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver, és choses qu'on croit bonnes) et arrester un poinct à l'espargne : on va tousjours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à autre, jusques à se priver vilainement de la jouyssance de ses propres biens : et l'establir toute en la garde, et n'en user point.

Selon cette espece d'usage, ce sont les plus riches gents du monde, ceux qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux à mon gré.

Platon renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beauté, la force, la richesse : Et la richesse, dit−il, n'est pas aveugle, mais tresclair−voyante, quand elle est illuminée par la prudence.

Dionysius le fils, eut bonne grace. On l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il fit, s'en reservant à la desrobbée quelque partie ; avec laquelle il s'en alla en une autre ville, où ayant perdu cet appetit de thesaurizer, il se mit à vivre plus liberallement. Ce qu'entendant Dionysius, luy fit rendre le demeurant de son thresor ; disant que puis qu'il avoit appris à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Je fus quelques années en ce point : Je ne sçay quel bon dæmon m'en jetta hors tres−utilement, comme le Syracusain ; et m'envoya toute cette conserve à l'abandon : le plaisir de certain voyage de grande despence, ayant mis au pied cette sotte imagination : Par où je suis retombé à une tierce sorte de vie (je dis ce que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup et plus reglée. C'est que je fais courir ma despence quand et quand ma recepte ; tantost l'une devance, tantost l'autre : mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journée, et me contente d'avoir dequoy suffire aux besoings presens et ordinaires : aux extraordinaires toutes les provisions du monde n'y sçauroyent suffire. Et est follie de s'attendre que fortune elle mesmes nous arme jamais suffisamment contre soy. C'est de noz armes qu'il la faut combattre. Les fortuites nous trahiront au bon du faict. Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite ; et non pour acheter des terres, dequoy je n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est : non esse emacem, vectigal est.* Je n'ay ny guere peur que bien me faille, ny nul desir qu'il m'augmente. *Divitiarum fructus est in copia : copiam declarat satietas*. Et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivée en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que je me vois desfaict de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance, n'estoit pas accroist d'appetit, au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme : et qui d'autre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'oeconomie, ainsi qu'elle faict à moy ; delibera de contenter un jeune homme pauvre, son fidele amy, abboyant apres les richesses ; et luy feit present de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encor qu'il estoit en train d'accumuler tous les jours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre : moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement, comme son hoste et son amy. Ils vescurent ainsi depuis tres−heureusement : et esgalement contents du changement de leur condition. Voyla un tour que j'imiterois de grand courage.

Et louë grandement la fortune d'un vieil Prelat, que je voy s'estre si purement demis de sa bourse, et de sa recepte, et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un autre, qu'il a coulé un long espace d'années, autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage, comme un estranger. La fiance de la bonté d'autruy, est un non leger tesmoignage de la bonté propre : partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, je ne voy point d'ordre de maison, ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux, qui ait reiglé à si juste mesure son besoin, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement : et sans que leur dispensation ou assemblage, interrompe d'autres occupations, qu'il suit, plus convenables, plus tranquilles, et selon son coeur.

L'aisance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chacun, et non plus la richesse, que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté et de plaisir, que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en trouve. Non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content : et en cella seul la creance se donne essence et verité.

La fortune ne nous fait ny bien ny mal : elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist : seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse.

Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustremens nous eschauffent non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir : qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur : ainsi se conserve la neige et la glace.

Certes tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de tourment, à un yvrongne l'abstinence du vin, la frugalité est supplice au luxurieux, et l'exercice gehenne à un homme delicat et oisif : ainsin en est−il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses, ny difficiles d'elles mesmes : mais nostre foiblesse et lascheté les fait telles. Pour juger des choses grandes et haultes, il faut un'ame de mesme, autrement nous leur attribuons le vice, qui est le nostre. Un aviron droit semble courbe en l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voye.

Or sus, pourquoy de tant de discours, qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort, et de porter la douleur, n'en trouvons nous quelcun qui face pour nous ? Et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à autruy, que chacun n'en applique il à soy une le plus selon son humeur ? S'il ne peut digerer la drogue forte et abstersive, pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effoeminata ac levis : nec in dolore magis, quam eadem in voluptate : qua, quum liquescimus fluimusque mollitia, apis aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est, ut tibi imperes*. Au demeurant on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs, et humaine foiblesse. Car on la contraint de se rejetter à ces invincibles repliques : S'il est mauvais de vivre en necessité, au moins de vivre en necessité, il n'est aucune necessité.

Nul n'est mal long temps qu'à sa faute. Qui n'a le coeur de souffrir ny la mort ny la vie ; qui ne veut ny resister ni fuir, que luy feroit−on ?

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLI
De ne communiquer sa gloire.

DE toutes les resveries du monde, la plus receuë et plus universelle, est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons jusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image, et cette simple voix, qui n'a ny corps ny prise :

La fama ch'invaghisce a un dolce suono
Gli superbi mortali, et par si bella,
E un echo, un sogno, anzi d'un sogno un'ombra
Ch'ad ogni vento si dilegua et sgombra.

Et des humeurs des−raisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se défacent plus tard et plus envis de cette−cy que de nulle autre : c'est la plus revesche et opiniastre. *Quia etiam bene proficientes animos tentare non cessat*. Il n'en est guiere de laquelle la raison accuse si clairement la vanité : mais elle a ses racines si vifves en nous, que je ne sçay si jamais aucun s'en est peu nettement descharger. Apres que vous avez tout dict et tout creu, pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu que tenir à l'encontre.

Car comme dit Cicero, ceux mesmes qui la combatent, encores veulent−ils, que les livres, qu'ils en escrivent, portentau front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes autres choses tombent en commerce : Nous prestons nos biens et nos vies au besoin de nos amis : mais de communiquer son honneur, et d'estrener autruy de sa gloire, il ne se voit gueres. Catulus Luctatius en la guerre contre les Cymbres, ayant faict tous efforts pour arrester ses soldats qui fuioient devant les ennemis, se mit luy−mesmes entre les fuyards, et contrefit le coüard, affin qu'ils semblassent plustost suivre leur Capitaine, que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation, pour couvrir la honte d'autruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence, l'an mil cinq cens trente sept, on tient que Antoine de Leve voyant l'Empereur resolu de ce voyage, et l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutesfois le contraire, et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil, en fust attribué à son maistre : et qu'il fust dict, son bon advis et sa prevoyance avoir esté telle, que contre l'opinion de tous, il eust mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honnorer à ses despens. Les Ambassadeurs Thraciens, consolans Archileonide mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le haut−louans, jusques à dire, qu'il n'avoit point laissé son pareil : elle refusa cette louange privee et particuliere, pour la rendre au public : Ne me dites pas cela, fit−elle, je sçay que la ville de Sparte a plusieurs Citoyens plus grands et plus vaillans qu'il n'estoit. En la bataille de Crecy, le Prince de Gales, encores fort jeune, avoir l'avant−garde à conduire : le principal effort du rencontre, fust en cet endroit : les seigneurs qui l'accompagnoient se trouvans en dur party d'armes, manderent au Roy Edoüard de s'approcher, pour les secourir : il s'enquit de l'estat de son fils, et luy ayant esté respondu, qu'il estoit vivant et à cheval : Je luy ferois, dit−il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat, qu'il a si long temps soustenu : quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne : et n'y voulut aller ny envoyer : sçachant s'il y fust allé, qu'on eust dit que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'advantage de cet exploit. *Semper enim quod postremum adjectum est, id rem totam videtur traxisse*.

Plusieurs estimoient à Rome, et se disoit communément que les principaux beaux−faits de Scipion estoient en partie deuz à Lælius, qui toutesfois alla tousjours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne. Et Theopompus Roy de Sparte à celuy qui luy disoit que la chose publique demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'il sçavoit bien commander : C'est plustost, dit−il, parce que le peuple sçait bien obeyr.

Comme les femmes, qui succedoient aux pairries, avoient, nonobstant leur sexe, droit d'assister et opiner aux causes, qui appartiennent à la jurisdiction des pairs : aussi les pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos Roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'Evesque de Beauvais, se trouvant avec Philippe Auguste en la bataille de Bouvines, participoit bien fort courageusement à l'effect : mais il luy sembloit, ne devoir toucher au fruit et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce jour la, et les donnoit au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgosiller, ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'execution. Et le feit ainsi de Guillaume comte de Salsberi à messire Jean de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience, à cet autre : il vouloit bien assommer, mais non pas blesser : et pourtant ne combattoit que de masse. Quelcun en mes jours, estant reproché par le Roy d'avoir mis les mains sur un prestre, le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLII
De l'inequalité qui est entre nous

PLUTARQUE dit en quelque lieu, qu'il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité je trouve si loing

d'Epaminundas, comme je l'imagine, jusques à tel que je cognois, je dy capable de sens commun, que j'encherirois volontiers sur Plutarque : et dirois qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste :

Hem vir viro quid præstat !

Et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innumerables.

Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualitez. Nous loüons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit.

volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo,

non de son harnois : un levrier, de sa vistesse, non de son colier : un oyseau, de son aile, non de ses longes et sonnettes. Pourquoy de mesmes n'estimons nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche : si vous marchandez un cheval, vous luy ostez ses bardes, vous le voyez nud et à descouvert : Ou sil est couvert, comme on les presentoit anciennement aux Princes à vendre, c'est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil, ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les jambes, les yeux, et le pied, qui sont les membres les plus utiles,

Regibus hic mos est, ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt, ne si facies, ut sæpe, decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix.

Pourquoy estimant un homme l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté ? Il ne nous faict montre que des parties, qui ne sont aucunement siennes : et nous cache celles, par lesquelles seules on peut vrayement juger de son estimation. C'est le prix de l'espée que vous cerchez, non de la guaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillée. Il le faut juger par luy mesme, non par ses atours. Et comme dit tres−plaisamment un ancien : Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la hauteur de ses patins : La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschaces : Qu'il mette à part ses richesses et honneurs, qu'il se presente en chemise : A il le corps propre à ses functions, sain et allegre ? Qu'elle ame a il ? Est elle belle, capable, et heureusement pourveue de toutes ses pieces ? Est elle riche du sien, ou de l'autruy ? La fortune n'y a elle que voir ? Si les yeux ouverts elle attend les espées traites : s'il ne luy chaut par où luy sorte la vie, par la bouche, ou par le gosier : si elle est rassise, equable et contente : c'est ce qu'il faut veoir, et juger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est−il

sapiens, sibique imperiosus,
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, et in seipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari,
In quem manca ruit semper fortuna ?

Un tel homme est cinq cens brasses au dessus des Royaumes et des duchez : il est luy mesmes à soy son empire.

Sapiens pol ipse fingit fortunam sibi.

Que luy reste il à desirer ?

nonne videmus
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut quoi
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu cura semotus metúque ?

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flotante en l'orage des passions diverses, qui la poussent et repoussent, pendant toute d'autruy : il y a plus d'esloignement que du ciel à la terre : et toutefois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat. L'à où, si nous considerons un paisan et un Roy, un noble et un villain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soudain à nos yeux un'extreme disparité, qui ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chausses.

En Thrace, le Roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere, et bien r'encherie. Il avoit une religion à part : un Dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subjects d'adorer : c'estoit Mercure : Et luy, dedaignoit les leurs, Mars, Bacchus, Diane.

Ce ne sont pourtant que peintures, qui ne font aucune dissemblance essentielle.

Car comme les joüeurs de comedie, vous les voyez sur l'eschaffaut faire une mine de Duc et d'Empereur, mais tantost apres, les voyla devenuz valets et crocheteurs miserables, qui est leur nayfve et originelle condition : aussi l'Empereur, duquel la pompe vous esblouit en public :

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teritúrque Thalassina vestis
Assiduè, et Veneris sudorem exercita potat,

voyez le derriere le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, et à l'adventure plus vil que le moindre de ses subjects. *Ille beatus introrsum est : istius bracteata felicitas est*. La coüardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie l'agitent comme un autre :

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor, miseros tumultus
Mentis et curas laqueata circum
Tecta volantes :

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

Re veràque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela,
Audactérque inter reges, rerúmque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro.

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront ils ? Quand la frayeur de la mort le transira, se r'asseurera il par l'assistance des gentils−hommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnettades le remettront elles ? Ce ciel de lict tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une vertu colique.

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostróque rubenti
Jacteris, quam si plebeia in veste cubandum est.

Les flateurs du grand Alexandre, luy faisoyent à croire qu'il estoit fils de Jupiter : un jour estant blessé, regardant escouler le sang de sa playe : Et bien qu'en dites vous ? fit−il : est−ce pas icy un sang vermeil, et purement humain ? il n'est pas de la trampe de celuy que Homere fait escouler de la playe des dieux. Hermodorus le poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du Soleil : et luy au contraire : Celuy, dit−il, qui vuide ma chaize percée, sçait bien qu'il n'en est rien. C'est un homme pour tous potages : Et si de soy−mesmes c'est un homme mal né, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

puellæ
Hunc rapiant, quicquid calcaverit hic, rosa fiat.

Quoy pour cela, si c'est une ame grossiere et stupide ? la volupté mesme et le bon heur, ne s'apperçoivent point sans vigueur et sans esprit.

hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet,
Qui uti scit, ei bona, illi qui non utitur rectè, mala.

Les biens de la fortune tous tels qu'ils sont, encores faut il avoir le sentiment propre à les savourer : C'est le jouïr, non le posseder, qui nous rend hëureux.

Non domus et fundus, non æris acervus et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas, valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus benè cogitat uti.
Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram.

Il est un sot, son goust est mousse et hebeté ; il n'en jouït non plus qu'un morfondu de la douceur du vin Grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois, duquel on l'a paré. Tout ainsi comme Platon dit, que la santé, la beauté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est egalement mal à l'injuste, comme bien au juste, et le mal au rebours.

Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes ? veu que la moindre picqueure d'espingle, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde : A la premiere strette que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Majesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro.

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs ? S'il est en colere, sa principauté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol ? Or si c'est un habile homme et bien né, la royauté adjouste peu à son bon heur :

Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus.

il voit que ce n'est que biffe et piperie. Oui à l'adventure il sera de l'advis du Roy Seleucus, Que qui sçauroit le poix d'un sceptre, ne daigneroit l'amasser quand il le trouveroit à terre : il le disoit pour les grandes et penibles charges, qui touchent un bon Roy. Certes ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler autruy, puis

qu'à regler nous mesmes, il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux ; considerant l'imbecillité du jugement humain, et la difficulté du chois és choses nouvelles et doubteuses, je suis fort de cet advis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre, que de guider : et que c'est un grand sejour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracée, et à respondre que de soy :

Ut satiús multo jam sit, parere quietum,
Quam regere imperio res velle.

Joint que Cyrus disoit, qu'il n'appartenoit de commander à homme, qui ne vaille mieux que ceux à qui il commande.

Mais le Roy Hieron en Xenophon dict d'avantage, qu'à la jouyssance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez : d'autant que l'aysance et la facilité, leur oste l'aigre−douce pointe que nous y trouvons.

Pinguis amor nimiumque potens, in tædia nobis
Vertitur, et stomacho dulcis ut esca nocet.

Pensons nous que les enfans de coeur prennent grand plaisir à la musique ? La sacieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois rejouyssent ceux qui ne les voyent pas souvent, et qui ont desiré de les voir : mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et mal plaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en jouyt à coeur saoul. Qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauroit prendre plaisir à boire. Les farces des bateleurs nous res−jouissent, mais aux jouëurs elles servent de corvée. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux Princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelque fois travestir, et démettre à la façon de vivre basse et populaire.

Plerumque gratæ principibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Coenæ sine aulæis Et ostro,
Solicitam explicuere frontem.

Il n'est rien si empeschant, si desgouté que l'abondance. Quel appetit ne se rebuteroit, à veoir trois cents femmes à sa merci, comme les a le grand Seigneur en son serrail ? Et quel appetit et visage de chasse, s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit jamais aux champs, à moins de sept mille fauconniers ?

Et outre cela, je croy, que ce lustre de grandeur, apporte non legeres incommoditez à la jouyssance des plaisirs plus doux : ils sont trop esclairez et trop en butte.

Et je ne sçay comment on requiert plus d'eux de cacher et couvrir leur faute : Car ce qui est à nous indiscretion, à eux le peuple juge que ce soit tyrannie, mespris, et desdain des loix : Et outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y adjoustent, encore le plaisir de gourmander, et sousmettre à leurs pieds les observances publiques. De vray Platon en son Gorgias, definit tyran celuy qui a licence en une cité d'y faire tout ce qui luy plaist. Et souvent à cette cause, la montre et publication de leur vice, blesse plus que le vice mesme. Chacun craint à estre espié et contrerollé : ils le sont jusques à leurs contenances et à leurs pensees ; tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en juger. Outre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu, où elles sont assises : et qu'un seing et une verrue au front, paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre.

Voyla pourquoy les poëtes feignent les amours de Jupiter conduites soubs autre visage que le sien : et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se trouve en sa grandeur et Majesté.

Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs : et qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une facheuse presse. De vray, à voir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardans inconnuz, j'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie.

Le Roy Alphonse disoit que les asnes estoyent en cela de meilleure condition que les Roys : leurs maistres les laissent paistre à leur aise, là où les Roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs.

Et ne m'est jamais tombé en fantasie, que ce fust quelque notable commodité à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contrerolleurs à sa chaise percée : ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables, que d'un bon valet et bien experimenté.

Les avantages principesques sont quasi avantages imaginaires : Chaque degré de fortune a quelque image de principauté. Cæsar appelle Roytelets, tous les Seigneurs ayans justice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avec nos Roys. Et voyez aux Provinces esloingnées de la Cour, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subjects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un Seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets ; et voyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du Roy de Perse : et ne le recognoit, que par quelque vieux cousinage, que son secretaire tient en registre. A la verité nos loix sont libres assez ; et le pois de la souveraineté ne touche un gentil−homme François, à peine deux fois en sa vie : La subjection essentielle et effectuelle, ne regarde d'entre nous, que ceux qui s'y convient, et qui ayment à s'honnorer et enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle, et sans procés, il est aussi libre que le Duc de Venise. *Paucos servitus, plures servitutem tenent.*

Mais sur tout Hieron faict cas, dequoy il se voit privé de toute amitié et societé mutuelle : en laquelle consiste le plus parfait et doux fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté, puis−je tirer de celuy, qui me doit, vueille il ou non, tout ce qu'il peut ? Puis−je faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser ? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur : ces respects se doivent à la royauté, non à moy.

maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogitur populus sui
Quam ferre, tam laudare.

Vois−je pas que le meschant, le bon Roy, celuy qu'on haït, celuy qu'on ayme, autant en a l'un que l'autre : de mesmes apparences, de mesme ceremonie, estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur : Si mes subjects ne m'offencent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendray−je en cette part−là, puis qu'ils ne pourroient quand ils voudroient ? Nul ne me suit pour l'amitié, qui soit entre luy et moy : car il ne s'y sçauroit coudre amitié, où il y a si peu de relation et de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes : il y a trop de disparité et de disproportion : Ils me suivent par contenance et par coustume, ou plus tost que moy ma fortune, pour en accroistre la leur : Tout ce qu'ils me dient, et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridée de toutes parts par la grande puissance que j'ay sur eux : je ne voy rien autour de moy que couvert et masqué.

Ses courtisans loüoient un jour Julian l'Empereur de faire bonne justice : Je m'enorgueillirois volontiers, dit−il, de ces loüanges, si elles venoient de personnes, qui ozassent accuser ou mesloüer mes actions contraires, quand elles y seroient.

Toutes les vraies commoditez qu'ont les Princes, leurs sont communes avec les hommes de moyenne fortune : C'est à faire aux Dieux, de monter des chevaux aislez, et se paistre d'Ambrosie : ils n'ont point

d'autre sommeil et d'autre appetit que le nostre : leur acier n'est pas de meilleure trempe, que celuy dequoy nous nous armons ; leur couronne ne les couvre ny du soleil, ny de la pluie. Diocletian qui en portoit une si reverée et si fortunée, la resigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée : et quelque temps apres, la necessité des affaires publiques, requerant qu'il revinst en prendre la charge, il respondit à ceux qui l'en prioient : Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres, que j'ay moymesme planté chez moy, et les beaux melons que j'y ay semez.

A l'advis d'Anacharsis le plus heureux estat d'une police, seroit où toutes autres choses estants esgales, la precedence se mesureroit à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le Roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cyneas son sage conseiller luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : Et bien Sire, luy demanda−il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse ? Pour me faire maistre de l'Italie, respondit−il soudain : Et puis, suyvit Cyneas, cela faict ? Je passeray, dit l'autre, en Gaule et en Espaigne : Et apres ? Je m'en iray subjuguer l'Afrique, et en fin, quand j'auray mis le monde en ma subjection, je me reposeray et vivray content et à mon aise. Pour Dieu, Sire, rechargea lors Cyneas, dictes moy, à quoy il tient que vous ne soyez des à present, si vous voulez, en cet estat ? Pourquoy ne vous logez vous des cette heure, où vous dites aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard, que vous jettez entre deux ?

Nimirum quia non bene norat quæ esset habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas.

Je m'en vais clorre ce pas par un verset ancien, que je trouve singulierement beau à ce propos :

Mores cuique sui fingunt fortunam.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLIII
Des loix somptuaires

LA façon dequoy nos loix essayent à regler les foles et vaines despences des tables, et vestemens, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles : et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en dégouster les hommes. Car dire ainsi, Qu'il n'y aura que les Princes qui mangent du turbot, qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est−ce autre chose que mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chacun d'en user ? Que les Roys quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres ; tels excez sont plus excusables à tout autre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, et nos degrez (ce que j'estime à la verité, estre bien requis en un estat) sans nourrir pour cet effect, cette corruption et incommodité si apparente : C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante aisément et soudain le pied de son authorité. A peine fusmes nous un an, pour le dueil du Roy Henry second, à porter du drap à la cour, il est certain que desja à l'opinion d'un chacun, les soyes estoient venuës à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville. Elles estoient demeurées en partage aux medecins et aux chirurgiens : et quoy qu'un chacun fust à peu pres vestu de mesme, si y avoit−il d'ailleurs assez de distinctions apparentes, des qualitez des hommes.

Combien soudainement viennent en honneur parmy nos armées, les pourpoins crasseux de chamois et de

toille ; et la pollisseure et richesse des vestements à reproche et à mespris ?

Que les Roys commencent à quitter ces despences, ce sera faict en un mois sans edict, et sans ordonnance ; nous irons tous apres. La Loy devroit dire au rebours, Que le cramoisy et l'orfeverie est defenduë à toute espece de gens, sauf aux basteleurs et aux courtisanes. De pareille invention corrigea Zeleucus, les meurs corrompuës des Locriens : Ses ordonnances estoient telles : Que la femme de condition libre, ne puisse mener apres elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle sera yvre : ny ne puisse sortir hors la ville de nuict, ny porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n'est publique et putain : que sauf les ruffiens, à homme ne loise porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. Et ainsi par ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement ses citoyens des superfluitez et delices pernicieuses.

C'estoit une tres−utile maniere d'attirer par honneur et ambition, les hommes à leur devoir et à l'obeissance. Nos Roys peuvent tout en telles reformations externes : leur inclination y sert de loy. *Quicquid principes faciunt, præcipere videntur*. Le reste de la France prend pour regle la regle de la Cour. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chaussure, qui montre si à descouvert nos membres occultes : ce lourd grossissement de pourpoins, qui nous faict tous autres que nous ne sommes, si incommode à s'armer : ces longues tresses de poil effeminees : cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les saluant : ceremonie deuë autresfois aux seuls Princes : et qu'un gentil−homme se trouve en lieu de respect, sans espée à son costé, tout esbraillé, et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe : et que contre la forme de nos peres, et la particuliere liberté de la noblesse de ce Royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eux, en quelque lieu qu'ils soyent : et comme autour d'eux, autour de cent autres ; tant nous avons de tiercelets et quartelets de Roys : et ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles et vitieuses : elles se verront incontinent esvanouyes et descriées. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognostique : et sommes advertis que le massif se desment, quand nous voyons fendiller l'enduict, et la crouste de nos parois.

Platon en ses *Loix*, n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la jeunesse, de changer en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à une autre : remuant son jugement, tantost en cette assiette, tantost en cette la : courant apres les nouvelletez, honorant leurs inventeurs : par où les moeurs se corrompent, et les anciennes institutions, viennent à desdein et à mesprix.

En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre : la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne durée : de mode, que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent jamais esté autres.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLIV
Du dormir

LA raison nous ordonne bien d'aller tousjours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : Et ores que le sage ne doive donner aux passions humaines, de se fourvoyer de la droicte carriere, il peut bien sans interest de son devoir, leur quitter aussi, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un Colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnée, je croy que le poux luy battroit plus fort allant à l'assaut, qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause j'ay remarqué pour chose rare, de voir quelquefois les grands personnages, aux plus hautes entreprinses et

importans affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil.

Alexandre le grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondement, et si haute matinée, que Parmenion fut contraint d'entrer en sa chambre, et approchant de son lict, l'appeller deux ou trois fois par son nom, pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant.

L'Empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuit, apres avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le tranchant d'une espée dequoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler.

La mort de cet Empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesmes cecy : car Caton estant prest à se deffaire, cependant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer, s'estoient eslargis du port d'Utique, se mit si fort à dormir, qu'on l'oyoit souffler de la chambre voisine : et celuy qu'il avoit envoyé vers le port, l'ayant esveillé, pour luy dire que la tourmente empeschoit les senateurs de faire voile à leur aise, il y en renvoya encore un autre, et se r'enfonçant dans le lict, se remit encore à sommeiller, jusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement. Encore avons nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage, qui le menassoit, par la sedition du Tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armée, lors de l'émotion de Catilina : auquel decret Caton seul insistoit, et en avoient eu Metellus et luy, de grosses paroles et grandes menasses au Senat : mais c'estoit au lendemain en la place, qu'il falloit venir à l'execution ; où Metellus, outre la faveur du peuple et de Cæsar conspirant lors aux advantages de Pompeius, se devoit trouver, accompagné de force esclaves estrangers, et escrimeurs à outrance, et Caton fortifié de sa seule constance : de sorte que ses parens, ses domestiques, et beaucoup de gens de bien, en estoyent en grand soucy : et en y eut qui passerent la nuict ensemble, sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le danger qu'ils luy voyoient preparé : mesme sa femme, et ses soeurs ne faisoyent que pleurer et se tourmenter en sa maison : là où luy au contraire, reconfortoit tout le monde : et apres avoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher et dormir de fort profond sommeil, jusques au matin, que l'un de ses compagnons au Tribunat, le vint esveiller pour aller à l'escarmouche. La connoissance, que nous avons de la grandeur de courage, de cet homme, par le reste de sa vie, nous peut faire juger en toute seureté, que cecy luy partoit d'une ame si loing eslevée au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidens ordinaires.

En la bataille navale qu'Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent, pour donner le signe de la bataille. Cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher depuis, qu'il n'avoit pas eu le coeur, seulement de regarder les yeux ouverts, l'ordonnance de son armée ; et de n'avoir osé se presenter aux soldats, jusques à ce qu'Agrippa luy vint annoncer la nouvelle de la victoire, qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais quant au jeune Marius, qui fit encore pis (car le jour de sa derniere journée contre Sylla, apres avoir ordonné son armée, et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessoubs un arbre à l'ombre, pour se reposer, et s'endormit si serré, qu'à peine se peut−il esveiller de la route et fuitte de ses gens, n'ayant rien veu du combat) ils disent que ce fut pour estre si extremement aggravé de travail, et de faute de dormir, que nature n'en pourroit plus. Et à ce propos les medecins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en dépende ; car nous trouvons bien, qu'on fit mourir le Roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil, mais Pline en allegue, qui ont vescu long temps sans dormir.

Chez Herodote, il y a des nations, ausquelles les hommes dorment et veillent par demy années.

Et ceux qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent, qu'il dormit cinquante sept ans de suitte.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLV
De la battaille de Dreux

IL y eut tout plein de rares accidens en nostre battaille de Dreux : mais ceux qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse, mettent volontiers en avant, qu'il ne se peut excuser d'avoir faict alte, et temporisé avec les forces qu'il commandoit, cependant qu'on enfonçoit monsieur le Connestable chef de l'armée, avecques l'artillerie : et qu'il valoit mieux se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, qu'attendant l'advantage de le voir en queuë, souffrir une si lourde perte. Mais outre ce, que l'issuë en tesmoigna, qui en debattra sans passion, me confessera aisément, à mon advis, que le but et la visée, non seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doit regarder la victoire en gros ; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ayt, ne le doivent divertir de ce point là.

Philopoemen en une rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers et gens de traict : et l'ennemy apres les avoir renversez, s'amusant à les poursuivre à toute bride, et coulant apres sa victoire le long de la battaille où estoit Philopoemen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne fut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy, pour secourir ses gens : ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commença la charge sur les ennemis au battaillon de leurs gens de pied, lors qu'il les vid tout à fait abandonnez de leurs gens de cheval : et bien que ce fussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les prit à l'heure, que pour tenir tout gaigné, ils commençoient à se desordonner, il en vint aisément à bout, et cela fait se mit à poursuivre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de Monsieur de Guise.

En cette aspre battaille d'Agesilaus contre les Boetiens, que Xenophon qui y estoit, dit estre la plus rude qu'il eust oncques veu, Agesilaus refusa l'avantage que fortune luy presentoit, de laisser passer le battaillon des Boetiens, et les charger en queuë, quelque certaine victoire qu'il en previst, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance ; et pour montrer sa prouësse d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plustost de leur donner en teste : mais aussi fut−il bien battu et blessé, et contraint en fin se démesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gens, pour donner passage à ce torrent de Boetiens : puis quand ils furent passez, prenant garde qu'ils marcheoyent en desordre, comme ceux qui cuidoyent bien estre hors de tout danger, il les fit suivre, et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut−il tourner en fuitte à val de route ; ains se retirerent le petit pas, montrants tousjours les dents, jusques à ce qu'ils se furent rendus à sauveté.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLVI
Des noms

QUELQUE diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade. De mesme, sous la consideration des noms, je m'en voy faire icy une galimafrée de divers articles.

Chaque nation a quelques noms qui se prennent, je ne sçay comment, en mauvaise part : et à nous Jehan, Guillaume, Benoist.

Item, il semble y avoir en la genealogie des Princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomées à ceux d'Ægypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres, et en nostre ancienne Aquitaine des Guillaumes, d'où lon dit que le nom de Guienne est venu : par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legere, mais toutefois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoin oculaire, que Henry Duc de Normandie, fils de Henry second Roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la noblesse y fut si grande, que pour passe−temps, s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms : en la premiere troupe qui fut des Guillaumes, il se trouva cent dix Chevaliers assis à table portans ce nom, sans mettre en comte les simples gentils−hommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistans, comme il estoit à l'Empereur Geta, de faire distribuer le service de ses mets, par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoit celles qui se commençoient par m : mouton, marcassin, merlus, marsoin, ainsi des autres.

Item, il se dit qu'il fait bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation : mais encore à la verité est−il commode, d'avoir un nom qui aisément se puisse prononcer et mettre en memoire : car les Roys et les grands nous en cognoissent plus aisément, et oublient plus mal volontiers ; et de ceux mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceux, desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. J'ay veu le Roy Henry second, ne pouvoir nommer à droit un gentil−homme de ce quartier de Gascongne ; et à une fille de la Royne, il fut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, par ce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers.

Et Socrates estime digne du soing paternel, de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dit que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers, prit origine de ce qu'un jeune homme desbauché, logé en cet endroit, ayant recouvré une garce, et luy ayant d'arrivée demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vivement espris de religion et de respect de ce nom Sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soudain, mais en amanda tout le reste de sa vie : et qu'en consideration de ce miracle, il fut basty en la place, où estoit la maison de ce jeune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et depuis l'Eglise que nous y voyons.

Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droit à l'ame : cette autre suivante, de mesme genre, s'insinüa par les sens corporels. Pythagoras estant en compagnie de jeunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere, de changer de ton : et par une musique poisante, severe, et spondaïque, enchanta tout doucement leur ardeur, et l'endormit.

Item, ne dira pas la posterité, que nostre reformation d'aujourd'huy ait esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs, et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix, et de toute espece de vertu ; mais d'avoir passé jusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Loys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentans de la foy ? Un gentil−homme mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte, la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan, et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoyent esté bien autres gens, que Pierre, Guillot, et Michel.

Item, je sçay bon gré à Jacques Amiot d'avoir laissé dans le cours d'un'oraison Françoise, les noms Latins tous entiers, sans les bigarrer et changer, pour leur donner une cadence Françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement : mais des−ja l'usage par le credit de son *Plutarque*, nous en a osté toute l'estrangeté. J'ay souhaité souvent, que ceux qui escrivent les histoires en Latin, nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car en faisant de Vaudemont, Vallemontanus, et les metamorphosant, pour les garber à la Grecque ou à la Romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte ; c'est un vilain usage et de tres−mauvaise consequence en nostre France, d'appeller chacun par le nom de sa terre et Seigneurie, et la chose du monde, qui faict plus mesler et

mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cognu et honnoré, ne peut honnestement l'abandonner : dix ans apres sa mort, la terre s'en va à un estranger, qui en fait de mesmes : devinez où nous sommes, de la cognoissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples, que de nostre maison Royalle, ou autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé.

Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps je n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ait attaché incontinent des tiltres genealogiques, nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ait anté en quelque illustre tige : Et de bonne fortune les plus obscures familles, sont plus idoynes à falsification. Combien avons nous de gentils−hommes en France, qui sont de Royalle race selon leurs comptes ? plus ce crois−je que d'autres. Fut−il pas dict de bonne grace par un de mes amis ? Ils estoyent plusieurs assemblez pour la querelle d'un Seigneur, contre un autre ; lequel autre, avoit à la verité quelque prerogative de tiltres et d'alliances, eslevées au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chacun cherchant à s'esgaler à luy, alleguoit, qui un'origine, qui un'autre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique : et le moindre se trouvoit arriere−fils de quelque Roy d'outremer.

Comme ce fut à disner, cettuy−cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser, de ce que par temerité il avoit jusques lors vescu avec eux en compagnon : mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se soir parmy tant de Princes. Apres sa farce, il leur dit mille injures : Contentez vous de par Dieu, de ce dequoy nos peres se sont contentez : et de ce que nous sommes ; nous sommes assez si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune et condition de noz ayeulx, et ostons ces sottes imaginations, qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer.

Les armoiries n'ont de seurté, non plus que les surnoms. Je porte d'azur semé de trefles d'or, à une pate de Lyon de mesme, armée de gueules, mise en face. Quel privilege a cette figure, pour demeurer particulierement en ma maison ? un gendre la transportera en une autre famille ; quelque chetif acheteur en fera ses premieres armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un autre champ. Sondons un peu de pres, et pour Dieu regardons, à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation, pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons nous cette renommée, que nous allons questant avec si grand' peine ? C'est en somme Pierre ou Guillaume, qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance : qui en un subject mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, et remplissant l'indigence de son maistre, de la possession de toutes les choses qu'il peut imaginer et desirer, autant qu'elle veut ! Nature nous a là donné, un plaisant jouët. Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est−ce qu'une voix pour tous potages ? ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aisez à varier, que je demanderois volontiers à qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin ? Il y auroit bien plus d'apparence icy, qu'en Lucien que *S.* mit *T.* en procez, car

non levia aut ludicra petuntur
Præmia :

Il y va de bon ; il est question laquelle de ces lettres doit estre payée de tant de sieges, battailles, blessures, prisons et services faits à la couronne de France, par ce sien fameux Connestable. Nicolas Denisot n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture, pour en bastir le Conte d'Alsinois qu'il a estrené de la gloire de sa poësie et peinture. Et l'Historien Suetone n'a aymé que le sens du sien, et en ayant privé Lénis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escrits. Qui croiroit que le Capitaine Bayard n'eust honneur, que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail ?

et qu'Antoine Escalin se laisse voler à sa veuë tant de navigations et charges par mer et par terre au Capitaine Poulin, et au Baron de la Garde ?

Secondement ce sont traits de plume communs à mill'hommes. Combien y a−il en toutes les races, des personnes de mesme nom et surnom ? Et en diverses races, siecles et païs, combien ? L'histoire a cognu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cognu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompée le grand ? Mais apres tout, quels moyens, quels ressors y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet autre homme qui eut la teste tranchée en Ægypte, et qui joignent à eux, cette voix glorifiée, et ces traits de plume, ainsin honnorez, affin qu'ils s'en advantagent ?

Id cinerem et manes credis curare sepultos ?

Quel ressentiment ont les deux compagnons en principale valeur entre les hommes : Epaminondas de ce glorieux vers, qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

Consiliis nostris laus est attrita Laconum :

et Africanus de cet autre,

A sole exoriente, supra Mæotis paludes
Nemo est, qui factis me æquiparare queat ?

Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix : et par icelles solicitez de jalousie et desir, transmettent inconsiderément par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment : et d'une pipeuse esperance se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait.

Toutesfois,

ad hæc se
Romanus Graiúsque et Barbarus Induperator
Erexit, causas discriminis atque laboris
Inde habuit, tanto major famæ sitis est, quam
Virtutis.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLVII
De l'incertitude de nostre jugement

C'EST bien ce que dit ce vers,

Ἐπέων δὲ πολὺς νόμος ἔνθα καὶ ἔνθα,

il y a prou de loy de parler par tout, et pour et contre. Pour exemple :

Vinse Hannibal, et non seppe usar' poi
Ben la vittoriosa sua ventura.

Qui voudra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gens, la faute de n'avoir dernierement poursuivy nostre pointe à Moncontour ; ou qui voudra accuser le Roy d'Espaigne, de n'avoir sçeu se servir de l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin ; il pourra dire cette faute partir d'une ame enyvrée de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel plein et gorgé de ce commencement de bon heur, perd le goust de l'accroistre, des−ja par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brassée toute comble, il n'en peut saisir davantage : indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel profit en sent−il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus ? Quell'esperance peut−on avoir qu'il ose un'autrefois attaquer ceux−cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sçeu poursuivre tous rompus et effrayez ?

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror.

Mais en fin, que peut−il attendre de mieux, que ce qu'il vient de perdre ? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gain : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle : ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cæsar eut du pire pres la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius, qu'il eust esté perdu, si leur Capitaine eust sçeu vaincre : et luy chaussa bien autrement les esperons, quand ce fut à son tour.

Mais pourquoy ne dira−on aussi au contraire ? que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable, de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise : que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescripte : et que de se rejetter au danger apres la victoire, c'est la remettre encore un coup à la mercy de la fortune : que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne pousser son ennemy au desespoir. Sylla et Marius en la guerre sociale ayans défaict les Marses, en voyans encore une trouppe de reste, qui par desespoir se revenoient jetter à eux, comme bestes furieuses, ne furent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de Monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuivre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillée de sa mort. Toutesfois encore servit la recente memoire de son exemple, à conserver Monsieur d'Anguien de pareil inconvenient, à Serisoles. Il fait dangereux assaillir un homme, à qui vous avez osté tout autre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'escole que la necessité : *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis.*

Vincitur haud gratis jugulo qui provocat hostem.

Voyla pourquoy Pharax empescha le Roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la journée contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens, qui estoient eschappez entiers, de la desconfiture : ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picquée et despittée par le malheur. Clodomire Roy d'Aquitaine, apres sa victoire, poursuivant Gondemar Roy de Bourgongne vaincu et fuyant, le força de tourner teste, mais son opiniastreté luy osta le fruict de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement qui auroit à choisir ou de tenir ses soldats richement et somptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité : il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopoemen, Brutus, Cæsar, et autres, que c'est tousjours un éguillon d'honneur et de gloire au soldat de se voir paré, et un'occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes, comme ses biens et heritages. Raison, dit Xenophon, pourquoy les Asiatiques menoyent en leurs guerres, femmes, concubines, avec leurs joyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi de l'autre part, qu'on doit plustost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre : qu'il craindra par ce moyen doublement à se hazarder : joint que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire, par ces riches despouilles : et a lon remarqué que d'autres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus montrant à Hannibal l'armée qu'il preparoit contr'eux pompeuse et magnifique en toute sorte d'equippage, et luy demandant. Les Romains se contenteront−ils de cette armée ? S'ils s'en contenteront ? respondit−il, vrayement ouy, pour avares qu'ils soyent. Lycurgus deffendoit aux siens non seulement la sumptuosité en leur equippage, mais encore de despouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disoit−il, que la

pauvreté et frugalité reluisist avec le reste de la battaille.

Aux sieges et ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner, et injurier de toutes façons de reproches : et non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu, de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy, qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est−ce qu'il en mesprit à Vitellius : car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats, des−accoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant en fin, par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des Dames et festes, qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remit par ce moyen le coeur au ventre, ce que nuls enhortemens n'avoient sçeu faire : et les attira luy−mesme sur ses bras, où lon ne les pouvoit pousser. Et de vray, quand ce sont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire aisément, que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son Roy, y aille d'une autre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en un'armée, et que la visée de l'ennemy regarde principalement cette teste, à laquelle tiennent toutes les autres, et en dependent : il semble qu'on ne puisse mettre en doubte ce conseil, que nous voyons avoir esté pris par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le point de la meslée. Toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen, n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuir : car le capitaine venant à estre mescognu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence, vient aussi quant et quant à leur faillir ; et perdant la veuë de ses marques et enseignes accoustumées, ils le jugent ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy voyons favoriser tantost l'un tantost l'autre party. L'accident de Pyrrhus en la battaille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'autre visage : car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Demogacles, et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doute sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'autre inconvenient de perdre la journée. Alexandre, Cæsar, Lucullus, aimoient à se marquer au combat par des accoustremens et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gilippus au rebours, alloyent à la guerre obscurement couverts, et sans attour imperial.

A la battaille de Pharsale entre autres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arresté son armée pied coy attendant l'ennemy : pour autant que cela (je des−roberay icy les mots mesmes de Plutarque, qui valent mieux que les miens) affoiblit la violence, que le courir donne aux premiers coups, et quant et quant oste l'eslancement des combattans les uns contre les autres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité, et de fureur, plus qu'autre chose, quand ils viennent à s'entrechocquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry et la course : et rend la chaleur des soldats en maniere de dire refroidie et figée. Voyla ce qu'il dit pour ce rolle. Mais si Cæsar eust perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, qu'au contraire, la plus forte et roide assiette, est celle en laquelle on se tient planté sans bouger, et que qui est en sa marche arresté, resserrant et espargnant pour le besoing, sa force en soy−mesmes, a grand advantage contre celuy qui est esbranlé, et qui a desja consommé à la course la moitié de son haleine ? outre ce que l'armée estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve en cette furie, d'un mouvement si juste, qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance : et que le plus dispost ne soit aux prises, avant que son compagnon le secoure. En cette villaine battaille des deux freres Perses, Clearchus Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster : mais à cinquante pas pres, il les mit à la course : esperant par la brieveté de l'espace, mesnager et leur ordre, et leur haleine : leur donnant cependant l'avantage de l'impetuosité, pour leurs personnes, et pour leurs armes à trait. D'autres ont reglé ce doubte en leur armée de cette maniere : Si les ennemis vous courent sus, attendez les de pied coy : s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus.

Au passage que l'Empereur Charles cinquiesme fit en Provence, le Roy François fut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres : et bien qu'il considerast combien c'est d'avantage, de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, afin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers, et secours au besoing : que la necessité des guerres porte à tous les coups,

de faire le gast, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres, et si le païsant ne porte pas si doucement ce ravage de ceux de son party, que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peut aysément allumer des seditions, et des troubles parmy nous : que la licence de desrober et piller, qui ne peut estre permise en son païs, est un grand support aux ennuis de la guerre : et qui n'a autre esperance de gain que sa solde, il est mal aisé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte : que celuy qui met la nappe, tombe tousjours des despens : qu'il y a plus d'allegresse à assaillir qu'à deffendre : et que la secousse de la perte d'une battaille dans nos entrailles, est si violente, qu'il est malaisé qu'elle ne croulle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse, comme celle de la peur, ny qui se prenne si aisément à credit, et qui s'espande plus brusquement : et que les villes qui auront ouy l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs Capitaines et soldats tremblans encore, et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaude, qu'ils ne se jettent à quelque mauvais party : Si est−ce qu'il choisit de r'appeller les forces qu'il avoit delà les monts, et de voir venir l'ennemy. Car il peut imaginer au contraire, qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté de toutes commoditez, les rivieres, les passages à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers, en toute seureté et sans besoing d'escorte : qu'il auroit ses subjects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le danger plus pres : qu'ayant tant de villes et de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage : et s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son aise, il pourroit voir morfondre son ennemy, et se deffaire soy mesme, par les difficultez qui le combattroyent engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy fist guerre : nul moyen de rafraichir ou d'eslargir son armée, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blessez ; nuls deniers, nuls vivres, qu'à pointe de lance ; nul loisir de se reposer et prendre haleine ; nulle science de lieux, ny de pays, qui le sçeust deffendre d'embusches et surprises : et s'il venoit à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faute d'exemples pour l'un et pour l'autre party. Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combatre en Italie où il estoit ; d'où bien luy print : Mais au rebours Hannibal en cette mesme guerre, se ruina, d'avoir abandonné la conqueste d'un pays estranger, pour aller deffendre le sien. Les Atheniens ayans laissé l'ennemy en leurs terres, pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles Roy de Syracuse l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy. Ainsi nous avons bien accoustumé de dire avec raison, que les evenemens et issuës dependent, notamment en la guerre, pour la plus part, de la fortune : laquelle ne se veut pas renger et assujettir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers,

Et male consultis pretium est, prudentia fallax,
Nec fortuna probat causas sequiturque merentes :
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
Scilicet est aliud quod nos cogatque regatque
Majus, et in proprias ducat mortalia leges.

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant ; et que la fortune engage en son trouble et incertitude, aussi nos discours.

Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dit Timæus en Platon, par ce que, comme nous, noz discours ont grande participation à la temerité du hazard.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLVIII
Des destries

ME voicy devenu Grammairien, moy qui n'apprins jamais langue, que par routine ; et qui ne sçay encore que

c'est d'adjectif, conjunctif, et d'ablatif : Il me semble avoir ouy dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios*, qui se menoient à dextre où à relais, pour les prendre tous fraiz au besoin : et de là vient que nous appellons destriers les chevaux de service. Et noz Romans disent ordinairement, *adestrer*, pour *accompagner*. Ils appelloyent aussi *desultorios equos*, des chevaux qui estoient dressez de façon que courans de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentils−hommes Romains, voire tous armez, au milieu de la couse se jettoient et rejettoient de l'un à l'autre. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chaud de la meslée : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpe pugnam in recentem equum ex fesso armatis transsultare, mos erat. Tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus !*

Il se trouve plusieurs chevaux dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espée nue ; se jetter des pieds et des dents sur ceux qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis, qu'aux ennemis. Joint que vous ne les desprenez pas à vostre poste quand ils se sont une fois harpez ; et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Attibius general de l'armée de Perse combattant contre Onesilus Roy de Salamine, de personne à personne ; d'estre monté sur un cheval façonné en cette escole : car il fut cause de sa mort, le coustillier d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx, entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre.

Et ce que les Italiens disent, qu'en la battaille de Fornuove, le cheval du Roy Charles se deschargea à ruades et pennades des ennemis qui le pressoyent, qu'il estoit perdu sans cela : ce fut un grand coup de hazard, s'il est vray.

Les Mammelus se vantent, d'avoir les plus adroits chevaux, des gendarmes du monde. Que par nature, et par coustume, ils sont faits à cognoistre et distinguer l'ennemy, sur qui il faut qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur fait. Et pareillement, à relever de la bouche les lances et dards emmy la place, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande.

On dit de Cæsar, et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs autres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : et de Cæsar, qu'en sa jeunesse monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carriere les mains tournées derriere le dos.

Comme nature a voulu faire de ce personnage, et d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée à les armer extraordinairement : car chacun sçait, du cheval d'Alexandre Bucefal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un toreau, qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, fut honoré apres sa mort, et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un autre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupée en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, qui dedia son image apres sa mort à la deesse Venus.

Je ne demonte pas volontiers quand je suis à cheval : car c'est l'assiette, en laquelle je me trouve le mieux et sain et malade. Platon la recommande pour la santé : aussi dit Pline qu'elle est salutaire à l'estomach et aux jointures. Poursuivons donc, puis que nous y sommes.

On lit en Xenophon la loy deffendant de voyager à pied, à homme qui eust cheval. Trogus et Justinus disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval, non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publiques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir, et se promener : et que la plus notable difference des libres, et des serfs parmy eux, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : Institution née du Roy Cyrus.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire Romaine (et Suetone le remarque plus particulierement de Cæsar) des Capitaines qui commandoient à leurs gens de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuite, et pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte

de combat : *Quo haud dubie superat Romanus*, dit Tite Live.

Si est−il, que la premiere provision, dequoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaux. Pourtant voyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferri, jumenta produci, obsides dari jubet*. Le grand Seigneur ne permet aujourd'huy ny à Chrestien, ny à Juif, d'avoir cheval à soy, sous son empire.

Noz ancestres, et notamment du temps de la guerre des Anglois, és combats solennels et journées assignées, se mettoient la plus part du temps tous à pied, pour ne se fier à autre chose qu'à leur force propre, et vigueur de leur courage, et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon, vostre valeur et vostre fortune, à celle de vostre cheval, ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence, son effray ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche : s'il a faute de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause je ne trouve pas estrange, que ces combats là fussent plus fermes, et plus furieux que ceux qui se font à cheval,

cedebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota, neque illis.

Leurs battailles se voyent bien mieux contestées : ce ne sont à cette heure que routes : *primus clamor atque impetus rem decernit*. Et chose que nous appellons à la societé d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peut : Comme je conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, et celles dequoy nous nous pouvons le mieux respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre, le rouët, desquelles la moindre qui vienne à faillir, vous fera faillir vostre fortune.

On assene peu seurement le coup, que l'air vous conduict,

Et quo ferre velint permittere vulnera ventis,
Ensis habet vires, et gens quæcunque virorum est,
Bella gerit gladiis.

Mais quant à cett'arme−là, j'en parleray plus amplement, où je feray comparaison des armes anciennes aux nostres : et sauf l'estonnement des oreilles, à quoy desormais chacun est apprivoisé, je croy que c'est un'arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un jour l'usage.

Celle dequoy les Italiens se servoient de jet, et à feu, estoit plus effroyable. Ils nommoient Phalarica, une certaine espece de javeline, armée par le bout, d'un fer de trois pieds, affin qu'il peust percer d'outre en outre un homme armé : et se lançoit tantost de la main, en la campagne, tantost à tout des engins pour deffendre les lieux assiegez : la hante revestue d'estouppe empoixée et huilée, s'enflammoit de sa course : et s'attachant au corps, ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il me semble que pour venir au joindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le champ jonché de ces tronçons bruslants, produisist en la meslée une commune incommodité.

magnum stridens contorta Phalarica venit
Fulminis acta modo.

Ils avoyent d'autres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables par inexperience : par où ils suppleoyent au deffaut de nostre poudre et de noz boulets. Ils dardoyent leurs piles, de telle roideur, que souvent ils en enfiloyent deux boucliers et deux hommes armés, et les cousoyent. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis funda, mare apertum incessentes : coronas modici circuli magno ex intervallo loci assueti trajicere : non capita modo hostium vulnerabant, sed*

quem locum destinassent. Leurs pieces de batterie representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nostres : *ad ictus moenium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cepit*. Les Gaulois noz cousins en Asie, haïssoyent ces armes traistresses, et volantes : duits à combattre main à main avec plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur, ubi latior quam altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant : idem cum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit : tum in rabiem et pudorem tam parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi* : Peinture bien voisine d'une arquebusade.

Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraitte, rencontrerent une nation, qui les endommagea merveilleusement à coups de grands arcs et forts, et des sagettes si longues, qu'à les reprendre à la main on les pouvoit rejetter à la mode d'un dard, et perçoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engeins que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traits massifs, et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée et impetuosité, representoient de bien pres nos inventions.

Encore ne faut−il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol Docteur en Theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dit aussi ailleurs, que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant, dequoy les François, Picards, Flamands, et Brabançons, faisoyent grand miracle, pour n'avoir accoustumé de les voir : ce sont ses mots. Cæsar parlant de ceux de Suede : Aux rencontres qui se font à cheval, dit−il, ils se jettent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoin, et selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles, et mesprisent ceux qui en usent : de maniere que fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs.

Ce que j'ay admiré autresfois, de voir un cheval dressé à se manier à toutes mains, avec une baguette, la bride avallée sur ses oreilles, estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Et gens quæ nudo residens Massilia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virga.

Et Numidæ infræni cingunt.

Equi sine frenis, deformis ipse cursus, rigida cervice et extento capite currentium.

Le Roy Alphonce, celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevaliers de la Bande, ou de l'Escharpe, leur donna entre autres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende : comme je viens d'apprendre dans les lettres de Guevara, desquelles ceux qui les ont appellées *Dorées*, faisoient jugement bien autre que celuy que j'en fay.

Le *Courtisan* dit, qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentil−homme d'en chevaucher. Les Abyssins au rebours : à mesure qu'ils sont les plus advancez pres le Prettejan leur prince, affectent pour la dignité et pompe, de monter des grandes mules. Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousjours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches : Et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient jamais en camp, qui ne fust fossoyé et remparé.

Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot : et ne leur faisoit bailler à manger, qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice.

Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abbreuvoient et nourrissoient,

Venit et epoto Sarmata pastus equo.

Ceux de Crotte assiegéz par Metellus, se trouverent en telle disette de tout autre breuvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

Pour verifier, combien les armées Turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison, que les nostres : ils disent, qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salée mise en poudre, (dequoy chacun porte aisément sur soy provision pour un moys) ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent tant des hommes que des chevaux, que ce fussent, ou Dieux ou animaux, en noblesse au dessus de leur nature : Aucuns apres avoir esté vaincus, venans demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harangue à celle des hommes, prenans leur hannissement, pour langage de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant, le second d'aller en coche, trainé à quatre chevaux, le tiers de monter un chameau, le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul.

Quelcun de nostre temps, escrit avoir veu en ce climat là, des païs, où on chevauche les boeufs, avec bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval à trois ou quatre charges avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils debridassent leurs chevaux, et brochassent à toute force des esperons : si que rien ne les pouvant arrester, au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gens de pied, qui parfirent une tres−sanglante deffaitte.

Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus, contre les Celtiberiens : *Id cum majore vi equorum facietis, si effrenatos in hostes equos immittitis : quod sæpe romanos equites cum laude fecisse sua, memoriæ proditum est. Detractisque frenis bis ultro citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt*.

Le Duc de Moscovie devoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoioyent vers luy des Ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de lait de jument (breuvage qui leur est en delices) et si en beuvant quelque goutte en tomboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la lecher avec la langue. En Russie, l'armée que l'Empereur Bajazet y avoit envoyée, fut accablée d'un si horrible ravage de neiges, que pour s'en mettre à couvert, et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux, pour se getter dedans, et jouyr de cette chaleur vitale.

Bajazet apres cest aspre estour où il fut rompu par Tamburlan, se sauvoit belle erre sur une jument Arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul, au passage d'un ruisseau : ce qui la rendit si flacque et refroidie, qu'il fut bien aisément apres acconsuivy par ceux qui le poursuivoyent. On dit bien qu'on les lasche, les laissant pisser : mais le boire, j'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcée.

Croesus passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis, où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armée mangeoient de bon appetit : qui fut un mauvais prodige à ses affaires, dit Herodote.

Nous appellons un cheval entier qui a crin et oreille, et ne passent les autres à la montre. Les Lacedemoniens ayant desfait les Atheniens, en la Sicile, retournans de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre autres bravades, firent tondre les chevaux vaincus, et les menerent ainsin en triomphe. Alexandre combatit une nation, Dahas, ils alloyent deux à deux armez à cheval à la guerre, mais en la meslée l'un descendoit à terre, et combatoient ore à pied, ore à cheval, l'un apres l'autre.

Je n'estime point, qu'en suffisance, et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'addresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieux advenant à mener un cheval à raison, que j'aye cognu, fut à mon gré monsieur de Carnevalet, qui en servoit nostre Roy Henry second. J'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousjours à bride avallée : Ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc : Amasser ce qu'il vouloit, se jettant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier ; et autres pareilles singeries, dequoy il vivoit. On a veu de mon temps à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels en sa plus roide course, se rejettoyent à tours, à terre, et puis sur la selle : Et un, qui seulement des dents, bridoit et harnachoit son cheval. Un autre, qui entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, piquoit à toute bride : ce second tout debout, sur luy, tirant en la course, des coups bien certains de son arc. Plusieurs, qui les jambes contre−mont, donnoient carriere, la teste plantee sur leurs selles, entre les pointes des simeterres attachez au harnois. En mon enfance le Prince de Sulmone à Naples, maniant un rude cheval, de toute sorte de maniemens, tenoit soubz ses genouz et soubs ses orteils des reales : comme si elles y eussent esté clouées : pour montrer la fermeté de son assiette.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XLIX
Des coustumes anciennes

J'EXCUSEROIS volontiers en nostre peuple de n'avoir autre patron et regle de perfection, que ses propres meurs et usances : car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'avoir leur visée et leur arrest, sur le train auquel ils sont nais. Je suis content, quand il verra Fabritius ou Lælius, qu'il leur trouve la contenance et le port barbare, puis qu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode. Mais je me plains de sa particuliere indiscretion, de se laisser si fort piper et aveugler à l'authorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advis tous les mois, s'il plaist à la coustume : et qu'il juge si diversement de soy−mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoint entre les mammelles, il maintenoit par vives raisons qu'il estoit en son vray lieu : quelques années apres le voyla avalé jusques entre les cuisses, il se moque de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente, luy fait incontinent condamner l'ancienne, d'une resolution si grande, et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espece de manie, qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Par ce que nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisées reviennent en credit, et celles là mesmes tombent en mespris tantost apres ; et qu'un mesme jugement prenne en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esbloüyr tant les yeux internes, que les externes insensiblement.

Je veux icy entasser aucunes façons anciennes, que j'ay en memoire : les unes de mesme les nostres, les autres differentes : à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le jugement plus esclaircy et plus ferme.

Ce que nous disons de combatre à l'espée et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dit Cæsar, *sinistris sagos involvunt, gladiosque distringunt*. Et remarque dès lors en nostre nation ce vice, qui y est encore d'arrester les passans que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à injure et occasion de querelle, s'ils refusent de nous respondre.

Aux bains que les anciens prenoyent tous les jours avant le repas ; et les prenoyent aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoyent du commencement que les bras et les jambes, mais dépuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la plus part des nations du monde, ils se lavoyent tous nudz, d'eau mixtionnée et perfumée : de maniere, qu'ils tenoient pour tesmoignage de grande simplicité de se laver d'eau simple. Les plus affetez et delicatz se perfumoyent tout le corps bien trois ou quatre fois par jour. Ils se faisoyent souvent pinceter tout le poil, comme les femmes Françoises ont pris en usage depuis quelque temps, de faire leur front,

Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis.

quoy qu'ils eussent des oignemens propres à cela.

Psilotro nitet, aut arida latet abdita creta.

Ils aymoient à se coucher mollement, et alleguent pour preuve de patience, de coucher sur le matelats. Ils mangeoyent couchez sur des lits, à peu pres en mesme assiete que les Turcs de nostre temps.

Inde thoro pater Æneas sic orsus ab alto.

Et dit on du jeune Caton que depuis la bataille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publiques, il mangea tousjours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoyent les mains aux grands pour les honnorer et caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoyent en se saluant, comme font les Venitiens.

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis.

Et touchoyent aux genoux, pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le Philosophe, fiere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires. Celuy à qui il s'addressoit, l'ayant rudement repoussé, Comment, dit−il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'autre ?

Ils mangeoyent comme nous, le fruict à l'yssue de la table. Ils se torchoyent le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avec une esponge : voyla pourquoy *spongia* est un mot obscoene en Latin : et estoit cette esponge attachée au bout d'un baston : comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre presenté aux bestes, devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires, et n'ayant autre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze de laine perfumée, quand ils en avoyent faict,

At tibi nil faciam, sed lota mentula lana.

Il y avoit aux carrefours à Rome, des vaisseaux et demy−cuves, pour y apprester à pisser aux passans :

Pusi sæpe lacum propter, se ac dolia curta
Sommo devincti credunt extollere vestem.

Ils faisoyent collation entre les repas. Et y avoit en esté, des vendeurs de nege pour refréchir le vin : et en y avoit qui se servoyent de nege en hyver, ne trouvans pas le vin encore lors assez froid. Les grands avoyent leurs eschançons et trenchans ; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande

sur les fouyers qui se portoyent sur la table : et avoyent des cuysines portatives, comme j'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se trainoit apres eux.

Has vobis epulas habete lauti,
Nos offendimur ambulante cena.

Et en esté ils faisoyent souvent en leurs sales basses ; couler de l'eau fresche et claire, dans des canaux au dessous d'eux, où il y avoit force poisson en vie, que les assistans choisissoyent et prenoyent en la main, pour le faire aprester, chacun à sa poste. Le poisson a tousjours eu ce privilege, comme il a encores, que les grans se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis, que de la chair, aumoins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les égaler : car nostre volonté est bien aussi gastée que la leur, mais nostre suffisance n'y peut arriver : nos forces ne sont non plus capables de les joindre, en ces parties là vitieuses, qu'aux vertueuses : car les unes et les autres partent d'une vigueur d'esprit, qui estoit sans comparaison plus grande en eux qu'en nous : Et les ames à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien, ny fort mal.

Le haut bout d'entre eux, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient en escrivant et parlant aucune signification de grandeur, comme il se voit evidemment par leurs escris : ils diront *Oppius* et *Cæsar*, aussi volontiers que *Cæsar* et *Oppius* : et diront *moy* et *toy* indifferemment, comme *toy* et *moy*. Voyla pourquoy j'ay autrefois remarqué en la *Vie de Flaminius* de Plutarque François, un endroit, où il semble que l'autheur parlant de la jalousie de gloire, qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gain d'une bataille qu'ils avoyent obtenu en commun, face quelque poix de ce qu'aux chansons Grecques, on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'Amphibologie aux mots François.

Les Dames estans aux estuves, y recevoyent quant et quant des hommes, et se servoyent là mesme de leurs valets à les frotter et oindre.

Inguina succinctus nigra tibi servus aluta
Stat, quoties calidis nuda foveris aquis.

Elles se saupoudroyent de quelque poudre, pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dit Sidonius Apollinaris, portoyent le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellée par l'usage effeminé et lasche de ce siecle.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur naulage dez l'entrée du bateau, ce que nous faisons apres estre rendus à port.

dum as exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora.

Les femmes couchoyent au lict du costé de la ruelle : voyla pourquoy on appelloit Cæsar, *spondam Regis Nicomedis*.

Ils prenoyent aleine en beuvant. Ils baptisoient le vin,

quis puer ocius
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lympha ?

Et ces champisses contenances de nos laquais y estoyent aussi.

O Jane, à tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ quantum sitiet canis Apula tantum.

Les Dames Argiennes et Romaines portoyent le deuil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et devroient continuer de faire, si j'en estois creu.

Mais il y a des livres entiers faits sur cet argument.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE L
De Democritus et Heraclitus

LE jugement est un util à tous subjects, et se mesle par tout. A cette cause aux Essais que j'en fay icy, j'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subject que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing, et puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive. Et cette reconnoissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traict de son effect, ouy de ceux, dont il se vante le plus. Tantost à un subject vain et de neant, j'essaye voir s'il trouvera dequoy luy donner corps, et dequoy l'appuyer et l'estançonner. Tantost je le promene à un subject noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autruy. Là il fait son jeu à eslire la route qui luy semble la meilleure : et de mille sentiers, il dit que cettuy−cy, ou celuy là, a esté le mieux choisi. Je prends de la fortune le premier argument : ils me sont egalement bons : et ne desseigne jamais de les traicter entiers. Car je ne voy le tout de rien : Ne font pas, ceux qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages, qu'à chasque chose j'en prens un, tantost à lecher seulement, tantost à effleurer : et par fois à pincer jusqu'à l'os. J'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que je sçay. Et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderoy de traitter à fons quelque matiere, si je me connoissoy moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un autre, eschantillons dépris de leur piece, escartez, sans dessein, sans promesse : je ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy−mesme, sans varier, quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre. Cette mesme ame de Cæsar, qui se fait voir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se fait aussi voir à dresser des parties oysives et amoureuses. On juge un cheval, non seulement à le voir manier sur une carriere, mais encore à luy voir aller le pas, voire et à le voir en repos à l'estable.

Entre les functions de l'ame, il en est de basses : Qui ne la void encor par là, n'acheve pas de la connoistre. Et à l'adventure la remarque lon mieux où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses hautes assiettes, joint qu'elle se couche entiere sur chasque matiere et s'y exerce entiere ; et n'en traitte jamais plus d'une à la fois : et la traitte non selon elle, mais selon soy. Les choses à part elles, ont peut estre leurs poids et mesures, et conditions : mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'authorité, la science, la richesse, la beauté, et leurs contraires, se despouillent à l'entrée, et reçoivent de l'ame nouvelle vesture, et de la teinture qu'il luy plaist : brune, claire, verte, obscure : aigre, douce, profonde, superficielle : et qu'il plaist à chacune d'elles. Car elles n'ont pas verifié en commun leurs stiles, regles et formes : chacune est Royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses : c'est à nous, à nous en

rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos voeus, non pas à la fortune : elle ne peut rien sur nos moeurs : Au rebours, elles l'entrainent à leur suitte, et la moulent à leur forme. Pourquoy ne jugeray−je d'Alexandre à table devisant et beuvant d'autant ? Ou s'il manioit des eschecs, quelle corde de son esprit, ne touche et n'employe ce niais et puerile jeu ? Je le hay et fuy, de ce qu'il n'est pas assez jeu, et qu'il nous esbat trop serieusement ; ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne fut pas plus embesoigné à dresser son glorieux passage aux Indes : ny cet autre à desnouër un passage, duquel depend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule, si touts ses nerfs ne bandent. Combien amplement elle donne loy à chacun en cela, de se connoistre, et juger droittement de soy. Je ne me voy et retaste, plus universellement, en nulle autre posture. Quelle passion ne nous y exerce ? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience : et une vehemente ambition de vaincre, en chose, en laquelle il seroit plus excusable d'estre ambitieux d'estre vaincu. Car la precellence rare et au dessus du commun, messied à un homme d'honneur, en chose frivole. Ce que je dy en cet exemple, se peut dire en touts autres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme, l'accuse, et le montre egalement qu'un autre.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en public, qu'avec un visage moqueur et riant : Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeux chargez de larmes.

alter
Ridebat quoties à limine moverat unum
Protuleratque pedem, flebat contrarius alter.

J'ayme mieux la premiere humeur, non par ce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer : mais par ce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre : et il me semble, que nous ne pouvons jamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plainte et la commiseration sont meslées à quelque estimation de la chose qu'on plaint : les choses dequoy on se moque, on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité, ny tant de malice comme de sotise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité : nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit apart soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches, ou des vessies pleines de vent, estoit bien juge plus aigre et plus poingnant, et par consequent, plus juste à mon humeur que Timon, celuy qui fut surnommé le haisseur des hommes. Car ce qu'on hait, on le prend à coeur. Cettuy−cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuioit nostre conversation comme dangereuse, de meschans, et de nature depravée : l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler, ny l'alterer par nostre contagion, nous laissoit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce : il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque fut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprinse juste, mais il ne trouva pas les hommes dignes, pour lesquels on se mist aucunement en peine : conformément à la discipline de Hegesias, qui disoit, le sage ne devoir rien faire que pour soy : d'autant que, seul il est digne, pour qui on face. Et à celle de Theodorus, que c'est injustice, que le sage se hazarde pour le bien de son païs, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols.

Nostre propre condition est autant ridicule, que risible.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE LI
De la vanité des paroles

UN Rhetoricien du temps passé, disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paroistre et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouët en Sparte, de faire profession d'un art piperesse et mensongere : Et croy qu'Archidamus qui en estoit Roy, n'ouit pas sans estonnement la response de Thucydidez, auquel il s'enqueroit, qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles ou luy : Cela, fit−il, seroit mal−aysé à verifier : car quand je l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceux qui l'ont veu, qu'il n'est pas tombé, et le gaigne. Ceux qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal : car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel : là où ceux−cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenuës en un estat reglé et bien policé, comme la Cretense ou Lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs.

Ariston definit sagement la Rhetorique, science à persuader le peuple : Socrates, Platon, art de tromper et de flatter. Et ceux qui le nient en la generale description, le verifient par tout, en leurs preceptes.

Les Mahometans en defendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité.

Et les Atheniens, s'apercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent, que sa principale partie, qui est, esmouvoir les affections, fust ostée, ensemble les exordes et perorations.

C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe, et une commune desreiglée : et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine : En ceux où le vulgaire, où les ignorans, où tous ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes, et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et à la verité, il se void peu de personnages en ces republiques là, qui se soient poussez en grand credit sans le secours de l'eloquence : Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont pris de là, leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'authorité, où ils sont en fin arrivez : et s'en sont aydez plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps. Car L. Volumnius parlant en public en faveur de l'election au Consulat, faitte des personnes de Q. Fabius et P Decius : Ce sont gents nays à la guerre, grands aux effects : au combat du babil, rudes : esprits vrayement consulaires. Les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, Preteurs à faire justice, dit−il.

L'eloquence a fleury le plus à Rome lors que les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit ; comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices, qui dépendent d'un monarque, en ont moins de besoin que les autres : car la bestise et facilité, qui se trouve en la commune, et qui la rend subjecte à estre maniée et contournée par les oreilles, au doux son de cette harmonie, sans venir à poiser et connoistre la verité des choses par la force de raison ; cette facilité dis−je ne se trouve pas si aisément en un seul, et est plus aisé de le garentir par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine ny de Perse, aucun orateur de renom.

J'en ay dit ce mot, sur le subject d'un Italien, que je vien d'entretenir, qui a servy le feu Cardinal Caraffe de maistre d'hostel jusques à sa mort. Je luy faisoy compter de sa charge. Il m'a fait un discours de cette science de gueule, avec une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct de Theologie. Il m'a dechifré une difference d'appetits : celuy qu'on a à jeun, qu'on a apres le second et tiers service : les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'eveiller et picquer : la police de ses sauces ; premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingrediens, et leurs effects : les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschaufée, celle qui veut estre servie froide, la

façon de les orner et embellir, pour les rendre encores plaisantes à la veue. Apres cela il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations.

nec minimo sane discrimine refert
Quo gestu lepores, et quo gallina secetur.

Et tout cela enflé de riches et magnifiques parolles : et celles mesmes qu'on employe à traiter du gouvernement d'un Empire. Il m'est souvenu de mon homme,

Hol salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum,
Illud rectè, iterum sic memento, sedulo
Moneo quæ possum pro mea sapientia.
Postremo tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere jubeo, et moneo quid facto usus sit.

Si est−ce que les Grecs mesmes louërent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmylius observa au festin, qu'il leur fit au retour de Macedoine : mais je ne parle point icy des effects, je parle des mots.

Je ne sçay s'il en advient aux autres comme à moy : mais je ne me puis garder quand j'oy nos architectes, s'enfler de ces gros mots de pilastres, architraves, corniches d'ouvrage Corinthien, et Dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon, et par effect je trouve que ce sont les chetives pieces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire metonomie, metaphore, allegorie, et autres tels noms de la grammaire, semble−il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin ? ce sont titres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voisine à cette−cy, d'appeller les offices de nostre estat, par les titres superbes des Romains, encore qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge, et encores moins d'authorité et de puissance. Et cette−cy aussi, qui servira (à mon advis) un jour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement à qui bon nous semble les surnoms les plus glorieux, dequoy l'ancienneté ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de divin, par un consentement universel, qu'aucun n'a essayé luy envier : et les Italiens qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communément l'esprit plus esveillé, et le discours plus sain que les autres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin : auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingenieuses à la verité, mais recherchées de loing, et fantastiques : et outre l'eloquence en fin, telle qu'elle puisse estre, je ne voy pas qu'il y ait rien au dessus des communs autheurs de son siecle : tant s'en faut qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des Princes, qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE LII
De la parsimonie des anciens

ATTILIUS REGULUS, general de l'armée Romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publique, qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils de labourage, et demandoit congé pour s'en retourner et y pourvoir, de peur que sa femme, et ses enfans n'en eussent à souffrir : Le Senat pourveut à commettre un autre à la conduite de ses biens, et luy fit restablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfans seroient nourris aux despens du public.

Le vieux Caton revenant d'Espaigne Consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie : et estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avec luy autre suite qu'un officier de la chose publique, qui luy portoit sa robbe, et un vase à faire des sacrifices : et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir jamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus ; ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un jour : et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aucune qui fust crepie et enduite par dehors. Scipion Æmylianus apres deux triomphes et deux Consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'Homere n'en eut jamais qu'un, Platon trois ; Zenon le chef de la secte Stoique, pas un.

Il ne fut taxé que cinq sols et demy pour jour, à Tyberius Gracchus, allant en commission pour la chose publique, estant lors le premier homme des Romains.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE LIII
D'un mot de Cæsar

SI nous nous amusions par fois à nous considerer, et le temps que nous mettons à contreroller autruy, et à connoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions aisément combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et defaillantes. N'est−ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, ne pouvoir r'assoir nostre contentement en aucune chose, et que par desir mesme et imagination il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut ? Dequoy porte bon tesmoignage cette grande dispute, qui a tousjours esté entre les Philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

dum abest quod avemus, id exuperare videtur
Cætera, post aliud cum contigit illud avemus,
Et sitis æqua tenet.

Quoy que ce soit qui tombe en nostre connoissance et jouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons beant apres les choses advenir et inconnuës, d'autant que les presentes ne nous soulent point. Non pas à mon advis qu'elles n'ayent assez dequoy nous souler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et desreglée.

Nam cum vidit hic ad usum quæ flagitat usus,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama,
Nec minus esse domi, cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis :
Intellexit ibi vitium vas facere ipsum,
Omniáque illius vitio corrumpier intus
Quæ collata foris et commoda quæque venirent.

Nostre appetit est irresolu et incertain : il ne sçait rien tenir, ny rien jouyr de bonne façon. L'homme estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point, et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence : comme dit Cæsar, *communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur*.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE LIV
Des vaines subtilitez

IL est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cerchent quelquefois de la recommandation : comme les poëtes, qui font des ouvrages entiers de vers commençans par une mesme lettre : nous voyons des oeufs, des boules, des aisles, des haches façonnées anciennement par les Grecs, avec la mesure de leurs vers, en les alongeant ou accoursissant, en maniere qu'ils viennent à representer telle, ou telle figure. Telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable, qui se void dans Plutarque. Je trouve bonne l'opinion de celuy, à qui on presenta un homme, apris à jetter de la main un grain de mil, avec telle industrie, que sans faillir, il le passoit tousjours dans le trou d'une esguille, et luy demanda lon apres quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : surquoy il ordonna bien plaisamment et justement à mon advis, qu'on fist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, affin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre jugement, qu'il recommande les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encore par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont joinctes.

Nous venons presentement de nous jouër chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se tinsent par les deux bouts extremes, comme, *Sire*, c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevée personne de nostre estat, qui est le Roy, et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchans, et ne touche point ceux d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames, les moyennes Damoiselles, et Dames encore celles de la plus basse marche.

Les daiz qu'on estend sur les tables, ne sont permis qu'aux maisons des princes et aux tavernes.

Democritus disoit, que les dieux et les bestes avoient les sentimens plus aiguz que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoutrement les jours de dueil et les jours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage troublent également le ventre, et le laschent.

Le saubriquet de Tremblant, duquel le XII^{e}. Roy de Navarre Sancho fut surnommé, aprend que la hardiesse aussi bien que la peur engendrent du tremoussement aux membres. Ceux qui armoient ou luy ou quelque autre de pareille nature, à qui la peau frissonoit, essayerent à le rasseurer ; appetissans le danger auquel il s'alloit jetter : Vous me cognoissez mal, leur dit−il : Si ma chair sçavoit jusques où mon courage la portera tantost, elle se transiroit tout à plat.

La foiblesse qui nous vient de froideur, et desgoutement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, et d'une chaleur desreglée. L'extreme froideur et l'extreme chaleur cuisent et rotissent. Aristote dit que les cueux de plomb se fondent, et coulent de froid, et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente. Le desir et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessous de la volupté. La bestise et la sagesse se rencontrent en mesme poinct de sentiment et de resolution à la souffrance des accidens humains : les sages gourmandent et commandent le mal, et les autres l'ignorent : ceux−cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidens, les autres au delà : lesquels apres en avoir bien poisé et consideré les qualitez, les avoir mesurez et jugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus, par la force d'un vigoureux courage : Ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayans une ame forte et solide, contre laquelle les traicts de la fortune venans à donner, il est force qu'ils rejalissent et s'esmoussent, trouvans un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordinaire et moyenne condition des hommes, loge entre ces deux extremitez : qui est de ceux qui apperçoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau. L'avarice et la profusion en pareil desir d'attirer et d'acquerir.

Il se peut dire avec apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une autre doctorale, qui vient apres la science : ignorance que la science fait et engendre, tout ainsi comme elle deffait et destruit la premiere.

Des esprits simples, moins curieux et moins instruits, il s'en fait de bons Chrestiens, qui par reverence et obeissance, croyent simplement, et se maintiennent sous les loix. En la moyenne vigueur des esprits, et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions : ils suivent l'apparence du premier sens : et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardans à nous, qui n'y sommes pas instruits par estude. Les grands esprits plus rassis et clairvoyans, font un autre genre de bien croyans : lesquels par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere, és escritures, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police Ecclesiastique. Pourtant en voyons nous aucuns estre arrivez à ce dernier estage, par le second, avec merveilleux fruit, et confirmation : comme à l'extreme limite de la Chrestienne intelligence : et jouyr de leur victoire avec consolation, action de graces, reformation de moeurs, et grande modestie. Et en ce rang n'entens−je pas loger ces autres, qui pour se purger du soupçon de leur erreur passé, et pour nous asseurer d'eux, se rendent extremes, indiscrets, et injustes, à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence.

Les païsants simples, sont honnestes gents : et honnestes gents les Philosophes : ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles. Les mestis, qui ont dedaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu joindre l'autre (le cul entre deux selles : desquels je suis, et tant d'autres) sont dangereux, ineptes, importuns : ceux−cy troublent le monde. Pourtant de ma part, je me recule tant que je puis, dans le premier et naturel siege, d'où je me suis pour neant essayé de partir.

La poësie populaire et purement naturelle, a des naïvetés et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaitte selon l'art : comme il se void és villanelles de Gascongne et aux chansons, qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, ny mesme d'escriture. La poësie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignée, sans honneur, et sans prix.

Mais par ce qu'apres que le pas a esté ouvert à l'esprit, j'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions pris pour un exercice malaisé et d'un rare subject, ce qui ne l'est aucunement : et qu'apres que nostre invention a esté eschauffée, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, je n'en adjousteray que cettuy−cy : que si ces Essays estoient dignes, qu'on en jugeast, il en pourroit advenir à mon advis, qu'ils ne plairoient guere aux esprits communs et vulgaires, ny guere aux singuliers et excellens : ceux−là n'y entendroient pas assez, ceux−cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE LV
Des Senteurs

IL se dit d'aucuns, comme d'Alexandre le grand, que leur sueur espandoit un'odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : dequoy Plutarque et autres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire : et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur. La douceur mesme des haleines plus pures, n'a rien de plus parfaict, que d'estre sans aucune odeur, qui nous offence : comme sont celles des enfans biens sains. Voyla pourquoy dit Plaute,

Mulier tum benè olet, ubi nihil olet.

La plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien ; Et les bonnes senteurs estrangeres, on a raison de les tenir pour suspectes, à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employées pour couvrir quelque defaut naturel de ce costé−là. D'où naissent ces rencontres des Poëtes anciens, c'est puïr, que sentir bon.

Rides nos Coracine nil olentes,
Malo quam bene olere, nil olere.

Et ailleurs,

Posthume non benè olet, qui benè semper olet.

J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs, et hay outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loing que toute autre :

Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer ubi lateat sus.

Les senteurs plus simples et naturelles, me semblent plus aggreables. Et touche ce soing principalement les dames. En la plus espesse Barbarie, les femmes Scythes, apres s'estre lavées, se saupoudrent et encroustent tout le corps et le visage, de certaine drogue, qui naist en leur terroir, odoriferante. Et pour approcher les hommes, ayans osté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumées.

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien j'ay la peau propre à s'en abreuver. Celuy qui se plaint de nature dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort : car elles se portent elles mesmes. Mais à moy particulierement, les moustaches que j'ay pleines, m'en servent : si j'en approche mes gans, ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour : elles accusent le lieu d'où je viens. Les estroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluans, s'y colloient autrefois, et s'y tenoient plusieurs heures apres. Et si pourtant je me trouve peu subject aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air ; et me suis sauvé de celles de mon temps, dequoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes, et en noz armées. On lit de Socrates, que n'estant jamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste, qui la tourmenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva jamais plus mal. Les medecins pourroient (ce crois−je) tirer des odeurs, plus d'usage qu'ils ne font : car j'ay souvent apperçeu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : Qui me fait approuver ce qu'on dit, que l'invention des encens et parfuns aux Eglises, si ancienne et espandue en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resjouir, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Je voudrois bien pour en juger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers, qui sçavent assaisonner les odeurs estrangeres, avec la saveur des viandes. Comme on remarqua singulierement au service du Roy de Thunes, qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avec l'Empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, en telle somptuosité, qu'un Paon, et deux Faisans, se trouverent sur ses parties, revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere. Et quand on les despeçoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son Palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tres−soüefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soudain.

Le principal soing que j'aye à me loger, c'est de fuir l'air puant et pesant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son maraits, l'autre de sa boue.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE LVI
Des prieres

JE propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceux qui publient des questions doubteuses, à debattre aux escoles : non pour establir la verité, mais pour la chercher : Et les soubmets au jugement de ceux, à qui il touche de regler non seulement mes actions et mes escrits, mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable et utile la condemnation, comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine, en laquelle je meurs, et en laquelle je suis nay. Et pourtant me remettant tousjours à l'authorité de leur censure, qui peut tout sur moy, je me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos : comme icy.

Je ne sçay si je me trompe : mais puis que par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousjours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire, que nous n'avons : Et si j'en estoy creu, à l'entrée et à l'issue de noz tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres, ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, je voudroy que ce fust le patenostre, que les Chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousjours. L'Eglise peut estendre et diversifier les prieres selon le besoin de nostre instruction : car je sçay bien que c'est tousjours mesme substance, et mesme chose : Mais on devoit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche : car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est trespropre à toutes occasions. C'est l'unique priere, dequoy je me sers par tout, et la repete au lieu d'en changer.

D'où il advient, que je n'en ay aussi bien en memoire, que cette là.

J'avoy presentement en la pensée, d'où nous venoit cett'erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veut de l'aide, sans considerer si l'occasion est juste ou injuste ; et d'escrier son nom, et sa puissance, en quelque estat, et action que nous soyons, pour vitieuse qu'elle soit.

Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peut toutes choses à nous ayder : mais encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant juste, comme il est bon, et comme il est puissant : mais il use bien plus souvent de sa justice, que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon noz demandes.

Platon en ses *Loix* fait trois sortes d'injurieuse creance des Dieux, Qu'il n'y en ayt point, Qu'ils ne se meslent pas de noz affaires, Qu'ils ne refusent rien à noz voeux, offrandes et sacrifices. La premiere erreur, selon son advis, ne dura jamais immuable en homme, depuis son enfance, jusques à sa vieillesse. Les deux suivantes peuvent souffrir de la constance.

Sa justice et sa puissance sont inseparables : Pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause : Il faut avoir l'ame nette, au moins en ce moment, auquel nous le prions, et deschargée de passions vitieuses : autrement nous luy presentons nous mesmes les verges, dequoy nous chastier. Au lieu de rabiller nostre faute, nous la redoublons ; presentans à celuy, à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voyla pourquoy je ne louë pas volontiers ceux, que je voy prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la priere, ne me tesmoignent quelque amendement et reformation.

si nocturnus adulter
Tempora sanctonico velas adoperta cucullo.

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie execrable la devotion, semble estre aucunement plus condemnable, que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu par tout. Pourtant refuse nostre Eglise tous les jours, la faveur de son entrée et societé, aux moeurs obstinées à quelque insigne malice.

Nous prions par usage et par coustume : ou pour mieux dire, nous lisons ou prononçons noz prieres : ce n'est en fin que mine : Et me desplaist de voir faire trois signes de croix au *Benedicite*, autant à *Graces* (et plus m'en desplait−il de ce que c'est un signe que j'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand je baaille) et cependant toutes les autres heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice. Aux vices leur heure, son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle, de voir continuer des actions si diverses d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration aux confins mesmes, et passage de l'une à l'autre.

Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une societé si accordante et si paisible, le crime et le juge ? Un homme, de qui la paillardise, sans cesse regente la teste, et qui la juge tres−odieuse à la veuë divine, que dit−il à Dieu, quand il luy en parle ? Il se rameine, mais soudain il rechoit. Si l'object de la divine justice, et sa presence frappoient, comme il dit, et chastioient son ame, pour courte qu'en fust la penitence, la crainte mesme y rejetteroit si souvent sa pensée, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices, qui sont habitués et acharnés en luy. Mais quoy ! ceux qui couchent une vie entiere, sur le fruit et emolument du peché, qu'ils sçavent mortel ? Combien avons nous de mestiers et vacations receuës, dequoy l'essence est vicieuse ? Et celuy qui se confessant à moy, me recitoit, avoir tout un aage faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son coeur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges : comment patissoit−il ce discours en son courage ? De quel langage entretiennent ils sur ce subject, la justice divine ? Leur repentance consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu, et envers nous, le moyen de l'alleguer. Sont−ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance ? Je tien que de ces premiers il en va, comme de ceux−cy : mais l'obstination n'y est pas si aisée à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soudaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle. Ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie. Que l'imagination me sembloit fantastique, de ceux qui ces années passées, avoient en usage de reprocher tout chascun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion Catholique, que c'estoit à feinte : et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans, d'avoir sa creance reformée à leur pied. Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade, qu'il ne se puisse croire au contraire : Et plus fascheuse encore, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere je ne sçay quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle ! Ils m'en peuvent croire : Si rien eust deu tenter ma jeunesse, l'ambition du hazard et difficulté, qui suivoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret des sainctes et divines chansons, que le Sainct Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avecque reverence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette voix est trop divine, pour n'avoir autre usage que d'exercer les poulmons, et plaire à nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique parmy ces vains et frivoles pensemens, s'en entretienne et s'en jouë.

Ny n'est certes raison de voir tracasser par une sale, et par une cuysine, le Sainct livre des sacrez mysteres de nostre creance. C'estoyent autrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieux et venerable. Ce doit estre une action destinée, et rassise, à laquelle on doit tousjours adjouster cette preface de nostre office, *sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention et reverence.

Ce n'est pas l'estude de tout le monde : c'est l'estude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle : Les meschans, les ignorants s'y empirent. Ce n'est pas une histoire à compter : c'est une histoire à reverer,

craindre et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire. Ne tient−il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par escrit ? Diray−je plus ? Pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure, et remise toute en autruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante, que n'est cette science verbale, et vaine, nourrice de presomption et de temerité.

Je croy aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahometans, et quasi tous autres, ont espousé, et reverent le langage, auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceuz, et en est deffendue l'alteration et changement ; non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque, et en Bretaigne, il y ayt des Juges assez, pour establir cette traduction faicte en leur langue ? l'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus solemne : En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle : ainsi ce n'est pas de mesme.

L'un de noz historiens Grecs accuse justement son siecle, de ce que les secrets de la religion Chrestienne, estoient espandus emmy la place, és mains des moindres artisans : que chacun en pouvoit debattre et dire selon son sens. Et que ce nous devoit estre grande honte, nous qui par la grace de Dieu, jouïssons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux Prestres de Delphes. Dit aussi, que les factions des Princes, sur le subject de la Theologie, sont armées non de zele, mais de cholere. Que le zele tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonnément et moderément : mais qu'il se change en haine et envie : et produit au lieu du froment et du raisin, de l'yvroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et justement aussi, cet autre, conseillant l'Empereur Theodose, disoit, les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies. Que pourtant il faloit fuïr toutes contentions et argumentations Dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy, establies par les anciens. Et l'Empereur Andronicus, ayant rencontré en son palais, des principaux hommes, aux prises de parole, contre Lapodius, sur un de noz points de grande importance, les tança, jusques à menacer de les jetter en la riviere, s'ils continvoyent.

Les enfants et les femmes, en noz jours, regentent les hommes plus vieux et experimentez, sur les loix Ecclesiastiques : Là où la premiere de celle de Platon leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doivent tenir lieu d'ordonnances divines. Et permettant aux vieux, d'en communiquer entre eux, et avec le Magistrat : il adjouste, pourveu que ce ne soit en presence des jeunes, et personnes profanes.

Un Evesque a laissé par escrit, qu'en l'autre bout du monde, il y a une Isle, que les anciens nommoient Dioscoride : commode en fertilité de toutes sortes d'arbres et fruits, et salubrité d'air : de laquelle le peuple est Chrestien, ayant des Eglises et des Autels, qui ne sont parez que de croix, sans autres images : grand observateur de jeusnes et de festes : exacte païeur de dismes aux Prestres : et si chaste, que nul d'eux ne peut cognoistre qu'une femme en sa vie. Au demeurant, si contant de sa fortune, qu'au milieu de la mer, il ignore l'usage des navires : et si simple, que de la religion qu'il observe si songneusement, il n'en entend un seul mot. Chose incroyable, à qui ne sçauroit, les Payens si devots idolatres, ne cognoistre de leurs Dieux, que simplement le nom et la statue.

L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portoit ainsi.

O Juppiter, car de toy rien sinon
Je ne cognois seulement que le nom.

J'ay veu aussi de mon temps, faire plainte d'aucuns escrits, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de Theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison ; Que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme Royne et dominatrice : Qu'elle doit estre

principale par tout, point suffragante et subsidiaire : Et qu'à l'aventure se prendroient les exemples à la Grammaire, Rhetorique, Logique, plus sortablement d'ailleurs que d'une si sainte matiere ; comme aussi les arguments des Theatres, jeux et spectacles publiques. Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seules, et en leur stile, qu'appariées aux discours humains. Qu'il se voit plus souvent cette faute, que les Theologiens escrivent trop humainement, que cett'autre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement : La Philosophie, dit Sainct Chrysostome, est pieça banie de l'escole saincte, comme servante inutile, et estimée indigne de voir seulement en passant de l'entrée, le sacraire des saincts Thresors de la doctrine celeste. Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doit servir de la dignité, majesté, regence, du parler divin. Je luy laisse pour moy, dire, *verbis indisciplinatis*, fortune, destinée, accident, heur, et malheur, et les Dieux, et autres frases, selon sa mode.

Je propose les fantasies humaines et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separement considerées : non comme arrestées et reglées par l'ordonnance celeste, incapable de doubte et d'altercation. Matiere d'opinion, non matiere de foy. Ce que je discours selon moy, non ce que je croy selon Dieu, d'une façon laïque, non clericale : mais tousjours tres−religieuse. Comme les enfants proposent leurs essays, instruisables, non instruisants.

Et ne diroit−on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien reservément d'escrire de la Religion, à tous autres qu'à ceux qui en font expresse profession, n'auroit pas faute de quelque image d'utilité et de justice ; et à moy avec, peut estre de m'en taire.

On m'a dict que ceux mesmes, qui ne sont pas des nostres, deffendent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu, en leurs propos communs : Ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interjection, ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy je trouve qu'ils ont raison. Et en quelque maniere que ce soit, que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il faut que ce soit serieusement, et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xenophon un tel discours, où il montre que nous devons plus rarement prier Dieu : d'autant qu'il n'est pas aisé, que nous puissions si souvent remettre nostre ame, en cette assiette reglée, reformée, et devotieuse, où il faut qu'elle soit pour ce faire : autrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vitieuses. Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offencez. Que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune ? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde, au complot de noz fautes, et le convions à l'injustice.

Quæ nisi seductis nequeas committere divis.

L'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors : l'ambitieux pour ses victoires, et conduite de sa fortune : le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez, qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses : ou le remercie de l'aisance qu'il a trouvé à desgosiller un passant. Au pied de la maison, qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure, et d'avarice.

Hoc ipsum quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum, Staio, pro Juppiter, ô bone, clamet,
Juppiter, at sese non clamet Juppiter ipse.

La Royne de Navarre Margueritte, recite d'un jeune Prince, et encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avec la femme d'un Advocat de Paris, son chemin s'addonnant au travers d'une Eglise, il ne passoit jamais en ce lieu sainct, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne fist ses prieres et oraisons. Je vous laisse à juger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine : Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de

singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traiter les matieres de la Theologie.

Une vraye priere, et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peut tomber en une ame impure et soubsmise, lors mesmes, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance, pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse, qui appelleroit la justice à son ayde ; ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

tacito mala vota susurro,
Concipimus.

Il est peu d'hommes qui ozassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu.

Haud cuivis promptum est, murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.

Voyla pourquoy les Pythagoriens vouloyent qu'elles fussent publiques, et ouyes d'un chacun ; afin qu'on ne le requist de chose indecente et injuste, comme celuy−là :

clare cum dixit Apollo,
Labra movet metuens audiri : pulchra Laverna
Da mihi fallere, da justum sanctúmque videri.
Noctem peccatis, et fraudibus obijce nubem.

Les Dieux punirent grievement les iniques voeux d'OEdipus en les luy ottroyant. Il avoit prié, que ses enfants vuidassent entre eux par armes la succession de son estat, il fut si miserable, de se voir pris au mot. Il ne faut pas demander, que toutes choses suivent nostre volonté, mais qu'elle suive la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres, comme d'un jargon, et comme ceux qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens : et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suitte des motz, ou de nostre contenance, que depende leur effect. Car ayans l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance, ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces parolles que la memoire preste à nostre langue : et esperons en tirer une expiation de nos fautes. Il n'est rien si aisé, si doux, et si favorable que la loy divine : elle nous appelle à soy, ainsi fautiers et detestables comme nous sommes : elle nous tend les bras, et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords, et bourbeux, que nous soyons, et que nous ayons à estre à l'advenir. Mais encore en recompense, la faut−il regarder de bon oeil : encore faut−il recevoir ce pardon avec action de graces : et au moins pour cet instant que nous nous addressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses fautes, et ennemie des passions qui nous ont poussé à l'offencer : Ny les Dieux, ny les gens de bien, dict Platon, n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia
Mollivit aversos Penates,
Farre pio Et saliente mica.

Chapitre précédent

CHAPITRE LVII
De l'aage

JE ne puis recevoir la façon, dequoy nous establissons la durée de nostre vie. Je voy que les sages l'accoursissent bien fort au prix de la commune opinion. Comment, dit le jeune Caton, à ceux qui le vouloyent empescher de se tuer, suis−je à cette heure en aage, ou lon me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie ? Si n'avoit−il que quarante et huict ans. Il estimoit cet aage la bien meur et bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent : Et ceux qui s'entretiennent de ce que je ne sçay quel cours qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà, ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidens, ausquels chacun de nous est en bute par une naturelle subjection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle refverie est−ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces, que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre durée : veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage ? Nous l'appellons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature, de voir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estoufer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à tous ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doit à l'aventure appeller plustost naturel, ce qui est general, commun, et universel. Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les autres : c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloignée de nous, d'autant est elle moins esperable : c'est bien la borne, au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript, pour n'estre point outre−passée : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere, à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a jetté entre deux, en cette longue carriere.

Par ainsi mon opinion est, de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gens arrivent. Puis que d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avant. Et puis que nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller guere outre : Ayant eschappé tant d'occasions de mourir, où nous voyons tresbucher le monde, nous devons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle−là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt guere durer.

C'est un vice des loix mesmes, d'avoir cette fauce imagination : elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ait vingt et cinq ans, et à peine conservera−il jusques lors le maniment de sa vie. Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordonnances Romaines, et declara qu'il suffisoit à ceux qui prenoient charge de judicature, d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans des corvées de la guerre : Auguste les remit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au sejour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'advis qu'on estendist nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publique : mais je trouve la faute en l'autre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy−cy avoit esté juge universel du monde à dixneuf ans, et veut que pour juger de la place d'une goutiere on en ait trente.

Quant à moy j'estime que nos ames sont desnoüées à vingt ans, ce qu'elles doivent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront. Jamais ame qui n'ait donné en cet aage là, arre bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou jamais, ce qu'elles ont de vigoureux et de beau.

Si l'espine nou picque quand nai,
A pene que pique jamai,

disent−ils en Daulphiné.

De toutes les belles actions humaines, qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, je penserois en avoir plus grande part, à nombrer celles qui ont esté produites et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, qu'apres. Ouy, en la vie de mesmes hommes souvent. Ne le puis−je pas dire en toute seureté, de celles de Hannibal et de Scipion son grand adversaire ?

La belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur jeunesse : grands hommes depuis au prix de touts autres, mais nullement au prix d'eux mesmes. Quant à moy je tien pour certain que depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué, qu'augmenté, et plus reculé, qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui employent bien le temps, la science, et l'experience croissent avec la vie : mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et autres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent.

Ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguàque ménsque.

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse : par fois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu, qui ont eu la cervelle affoiblie, avant l'estomach et les jambes : Et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est−il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des loix, non pas dequoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais dequoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposée, on n'en devroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oisiveté et à l'apprentissage.

Table des matières

Fin du livre I

Montaigne
Essais II

Table des matières du livre II

Chapitre
I
De l'inconstance de nos actions
Chapitre
II
De l'yvrongnerie
Chapitre
III
Coustume de l'isle de Cea
Chapitre
IV
A demain les affaires
Chapitre
V
De la conscience
Chapitre
VI
De l'exercitation
Chapitre
VII
Des recompenses d'honneur
Chapitre
VIII
De l'affection des peres aux enfans
Chapitre
IX
Des armes de Parthes
Chapitre
X
Des livres
Chapitre
XI
De la cruauté
Chapitre
XII
Apologie de Raimond de Sebonde
Chapitre
XIII
De juger de la mort d'autruy
Chapitre
XIV
Comme nostre esprit s'empesche soy−mesme
Chapitre
XV
Que nostre desir s'accroit par la malaisance
Chapitre
XVI
De la gloire

Chapitre
XVII
De la presumption
Chapitre
XVIII
Du desmentir
Chapitre
XIX
De la liberté de conscience
Chapitre
XX
Nous ne goustons rien de pur
Chapitre
XXI
Contre la faineantise
Chapitre
XXII
Des postes
Chapitre
XXIII
Des mauvais moyens employez à bonne fin
Chapitre
XXIV
De la grandeur romaine
Chapitre
XXV
De ne contrefaire le malade
Chapitre
XXVI
Des pouces
Chapitre
XXVII
Coüardise mere de la cruauté
Chapitre
XXVIII
Toutes choses ont leur saison
Chapitre
XXIX
De la vertu
Chapitre
XXX
D'un enfant monstrueux
Chapitre
XXXI
De la cholere
Chapitre
XXXII
Defense de Seneque et de Plutarque
Chapitre
XXXIII
L'histoire de Spurina

Chapitre
XXXIV
Observation sur les moyens de faire la guerre de Julius Cæsar
Chapitre
XXXV
De trois bonnes femmes
Chapitre
XXXVI
Des plus excellens hommes
Chapitre
XXXVII
De la ressemblance des enfans aux peres

Chapitre suivant

CHAPITRE I
De l'inconstance de nos actions

CEUX qui s'exerçent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les r'apiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le jeune Marius se trouve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus. Le Pape Boniface huictiesme, entra, dit−on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien. Et qui croiroit que ce fust Neron, cette vraye image de cruauté, comme on luy presentast à signer, suyvant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu : Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sceu escrire : tant le coeur luy serroit de condamner un homme à mort. Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soy−mesme, que je trouve estrange, de voir quelquefois des gens d'entendement, se mettre en peine d'assortir ces pieces : veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature ; tesmoing ce fameux verset de Publius le farseur,

Malum consilium est, quod mutari non potest.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme, par les plus communs traicts de sa vie ; mais veu la naturelle instabilité de nos moeurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons autheurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel, et suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé : car il se trouve en cest homme une varieté d'actions si apparente, soudaine, et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lácher entier et indeçis, aux plus hardis juges. Je croy des hommes plus mal aisément la constance que toute autre chose, et rien plus aisément que l'inconstance. Qui en jugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray.

En toute l'ancienneté il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes, qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : Car pour la comprendre tout en un mot, dit un ancien, et pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie, c'est vouloir, et ne vouloir pas tousjours mesme chose : Je ne daignerois, dit−il, adjouster, pourveu que la volonté soit juste : car si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit tousjours une. De vray, j'ay autrefois appris, que le vice, n'est que des−reglement et faute de mesure ; et par consequent, il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dit−on, que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation, et la fin et perfection, constance. Si par discours nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle, mais

nul n'y a pensé,

Quod petiit, spernit, repetit quod nuper omisit,
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.

Nostre façon ordinaire c'est d'aller apres les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre−mont, contre−bas, selon que le vent des occasions nous emporte : Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons : et changeons comme cest animal, qui prend la couleur du lieu, où on le couche. Ce que nous avons à cett'heure proposé, nous le changeons tantost, et tantost encore retournons sur nos pas : ce n'est que branle et inconstance :

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum.

Nous n'allons pas, on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse.

nonne videmus
Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
Commutare locum quasi onus deponere possit ?

Chaque jour nouvelle fantasie, et se meuvent nos humeurs avecques les mouvemens du temps.

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctifero lustravit lumine terras.

Nous flottons entre divers advis : nous ne voulons rien librement, rien absoluëment, rien constamment.

A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de moeurs, un ordre, et une relation infallible des unes choses aux autres. (Empedocles remarquoit ceste difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoyent aux delices, comme s'ils avoyent l'endemain à mourir : et bastissoyent, comme si jamais ils ne devoyent mourir)

Le discours en seroit bien aisé à faire. Comme il se voit du jeune Caton : qui en a touché une marche, a tout touché : c'est une harmonie de sons tres−accordans, qui ne se peut démentir. A nous au rebours, autant d'actions, autant faut−il de jugemens particuliers : Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclurre autre consequence.

Pendant les débauches de nostre pauvre estat, on me rapporta, qu'une fille de bien pres de là où j'estoy, s'estoit precipitée du haut d'une fenestre, pour éviter la force d'un belitre de soldat son hoste : elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, et pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschée : toutefois apres s'y estre bien fort blessée, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encore pressée que de requestes, sollicitations, et presens, mais qu'elle avoit eu peur, qu'en fin il en vinst à la contrainte : et là dessus les parolles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une autre Lucrece. Or j'ay sçeu à la verité, qu'avant et depuis ell' avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dit le compte, tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse : ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure.

Antigonus ayant pris en affection un de ses soldats, pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le penser d'une maladie longue et interieure, qui l'avoit tourmenté long temps : et s'apperçevant apres sa guerison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et

encoüardy : Vous mesmes, Sire, luy respondit−il, m'ayant deschargé des maux, pour lesquels je ne tenois compte de ma vie. Le soldat de Lucullus ayant esté dévalisé par les ennemis, fit sur eux pour se revencher une belle entreprise : quand il se fut remplumé de sa perte, Lucullus l'ayant pris en bonne opinion, l'emploioit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances, dequoy il se pouvoit adviser :

Verbis quæ timido quoque possent addere mentem :

Employez y, respondit−il, quelque miserable soldat dévalisé :

quantumvis rusticus ibit,
Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit.

et refuse resoluëment d'y aller.

Quand nous lisons, que Mahomet ayant outrageusement rudoyé Chasan chef de ses Janissaires, de ce qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hongres, et luy se porter laschement au combat, Chasan alla pour toute responce se ruer furieusement seul en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il fut soudain englouti : ce n'est à l'adventure pas tant justification, que radvisement : ny tant prouësse naturelle, qu'un nouveau despit.

Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le coeur au ventre ; ce n'est pas un coeur ainsi formé par discours : ces circonstances le luy ont fermy : ce n'est pas merveille, si le voyla devenu autre par autres circonstances contraires.

Ceste variation et contradiction qui se void en nous, si souple, a faict qu'aucuns nous songent deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal : une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subjet simple.

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination : mais en outre, je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture ; et qui y regarde primement, ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent, selon quelque tour, et en quelque façon : Honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, delicat, ingenieux, hebeté, chagrin, debonnaire, menteur, veritable, sçavant, ignorant, et liberal et avare et prodigue : tout cela je le vois en moy aucunement, selon que je me vire : et quiconque s'estudie bien attentifvement, trouve en soy, voire et en son jugement mesme, ceste volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement, et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. *Distinguo,* est le plus universel membre de ma Logique.

Encore que je sois tousjours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est−ce que l'estrangeté de nostre condition, porte que nous soyons souvent par le vice mesme poussez à bien faire, si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. Parquoy un fait courageux ne doit pas conclurre un homme vaillant : celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousjours, et à toutes occasions : Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidens : tel seul, qu'en compagnie : tel en camp clos, qu'en une bataille : car quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé et autre au camp. Aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une blessure au camp : et ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un mesme homme, donner dans la bresche d'une brave asseurance, et se tourmenter apres, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils.

Quand estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté : quand estant mol contre les rasoirs des barbiers, il se trouve roide contre les espées des adversaires : l'action est loüable, non pas l'homme.

Plusieurs Grecs, dit Cicero, ne peuvent veoir les ennemis, et se trouvent constants aux maladies. Les Cimbres et Celtiberiens tout au rebours. *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiscatur*.

Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre : mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches. Qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus legers soupçons qu'il prent des machinations des siens contre sa vie : et se porter en ceste recherche, d'une si vehemente et indiscrete injustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle : La superstition aussi dequoy il estoit si fort attaint, porte quelque image de pusillanimité. Et l'exces de la penitence, qu'il fit, du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage.

Nostre faict ce ne sont que pieces rapportées, et voulons acquerir un honneur à fauces enseignes. La vertu ne veut estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussi tost du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbreuvée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voyla pourquoy pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *Cui vivendi via considerata atque provisa est*, si la varieté des occurences luy faict changer de pas, (je dy de voye : car le pas s'en peut ou haster, ou appesantir) laissez le courre : celuy la s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre−Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres. Il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste. A quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre ? Aucun ne fait certain dessein de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doit premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flesche, et les mouvemens. Nos conseils fourvoyent, par ce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but. Nul vent fait pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'advis de ce jugement qu'on fit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragoedies.

Ny ne trouve la conjecture des Pariens envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent. Visitants l'isle, ils remarquoyent les terres mieux cultivees, et maisons champestres mieux gouvernées : Et ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres la, pour nouveaux gouverneurs et magistrats : jugeants que soigneux de leurs affaires privées, ils le seroyent des publiques.

Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chaque piece, chaque moment, faict son jeu. Et se trouve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à autruy. *Magnam rem puta, unum hominem agere*. Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes, et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la justice : puis que l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysiveté, l'asseurance de se jetter si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé dans un fraile bateau, et qu'elle apprend encore la discretion et la prudence : et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la jeunesse encore soubs la discipline et la verge ; et gendarme le tendre coeur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce custodes furtim transgressa jacentes
Ad juvenem tenebris sola puella venit.

Ce n'est pas tour de rassis entendement, de nous juger simplement par nos actions de dehors : il faut sonder jusqu au dedans, et voir par quels ressors se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haute entreprinse, je voudrois que moins de gens s'en meslassent.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE I
De l'inconstance de nos actions

CEUX qui s'exerçent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les r'apiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le jeune Marius se trouve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus. Le Pape Boniface huictiesme, entra, dit−on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien. Et qui croiroit que ce fust Neron, cette vraye image de cruauté, comme on luy presentast à signer, suyvant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu : Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sceu escrire : tant le coeur luy serroit de condamner un homme à mort. Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soy−mesme, que je trouve estrange, de voir quelquefois des gens d'entendement, se mettre en peine d'assortir ces pieces : veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature ; tesmoing ce fameux verset de Publius le farseur,

Malum consilium est, quod mutari non potest.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme, par les plus communs traicts de sa vie ; mais veu la naturelle instabilité de nos moeurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons autheurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel, et suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé : car il se trouve en cest homme une varieté d'actions si apparente, soudaine, et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lácher entier et indeçis, aux plus hardis juges. Je croy des hommes plus mal aisément la constance que toute autre chose, et rien plus aisément que l'inconstance. Qui en jugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray.

En toute l'ancienneté il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes, qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : Car pour la comprendre tout en un mot, dit un ancien, et pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie, c'est vouloir, et ne vouloir pas tousjours mesme chose : Je ne daignerois, dit−il, adjouster, pourveu que la volonté soit juste : car si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit tousjours une. De vray, j'ay autrefois appris, que le vice, n'est que des−reglement et faute de mesure ; et par consequent, il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dit−on, que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation, et la fin et perfection, constance. Si par discours nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle, mais nul n'y a pensé,

Quod petiit, spernit, repetit quod nuper omisit,
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.

Nostre façon ordinaire c'est d'aller apres les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre−mont, contre−bas, selon que le vent des occasions nous emporte : Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons : et changeons comme cest animal, qui prend la couleur du lieu, où on le couche. Ce que nous avons à cett'heure proposé, nous le changeons tantost, et tantost encore retournons sur

nos pas : ce n'est que branle et inconstance :

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum.

Nous n'allons pas, on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse.

nonne videmus
Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
Commutare locum quasi onus deponere possit ?

Chaque jour nouvelle fantasie, et se meuvent nos humeurs avecques les mouvemens du temps.

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctifero lustravit lumine terras.

Nous flottons entre divers advis : nous ne voulons rien librement, rien absoluëment, rien constamment.

A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de moeurs, un ordre, et une relation infallible des unes choses aux autres. (Empedocles remarquoit ceste difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoyent aux delices, comme s'ils avoyent l'endemain à mourir : et bastissoyent, comme si jamais ils ne devoyent mourir)

Le discours en seroit bien aisé à faire. Comme il se voit du jeune Caton : qui en a touché une marche, a tout touché : c'est une harmonie de sons tres−accordans, qui ne se peut démentir. A nous au rebours, autant d'actions, autant faut−il de jugemens particuliers : Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclurre autre consequence.

Pendant les débauches de nostre pauvre estat, on me rapporta, qu'une fille de bien pres de là où j'estoy, s'estoit precipitée du haut d'une fenestre, pour éviter la force d'un belitre de soldat son hoste : elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, et pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschée : toutefois apres s'y estre bien fort blessée, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encore pressée que de requestes, sollicitations, et presens, mais qu'elle avoit eu peur, qu'en fin il en vinst à la contrainte : et là dessus les parolles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une autre Lucrece. Or j'ay sçeu à la verité, qu'avant et depuis ell' avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dit le compte, tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse : ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure.

Antigonus ayant pris en affection un de ses soldats, pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le penser d'une maladie longue et interieure, qui l'avoit tourmenté long temps : et s'apperçevant apres sa guerison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encoüardy : Vous mesmes, Sire, luy respondit−il, m'ayant deschargé des maux, pour lesquels je ne tenois compte de ma vie. Le soldat de Lucullus ayant esté dévalisé par les ennemis, fit sur eux pour se revencher une belle entreprise : quand il se fut remplumé de sa perte, Lucullus l'ayant pris en bonne opinion, l'emploioit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances, dequoy il se pouvoit adviser :

Verbis quæ timido quoque possent addere mentem :

Employez y, respondit−il, quelque miserable soldat dévalisé :

quantumvis rusticus ibit,
Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit.

et refuse resoluëment d'y aller.

Quand nous lisons, que Mahomet ayant outrageusement rudoyé Chasan chef de ses Janissaires, de ce qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hongres, et luy se porter laschement au combat, Chasan alla pour toute responce se ruer furieusement seul en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il fut soudain englouti : ce n'est à l'adventure pas tant justification, que radvisement : ny tant prouësse naturelle, qu'un nouveau despit.

Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le coeur au ventre ; ce n'est pas un coeur ainsi formé par discours : ces circonstances le luy ont fermy : ce n'est pas merveille, si le voyla devenu autre par autres circonstances contraires.

Ceste variation et contradiction qui se void en nous, si souple, a faict qu'aucuns nous songent deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal : une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subjet simple.

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination : mais en outre, je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture ; et qui y regarde primement, ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent, selon quelque tour, et en quelque façon : Honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, delicat, ingenieux, hebeté, chagrin, debonnaire, menteur, veritable, sçavant, ignorant, et liberal et avare et prodigue : tout cela je le vois en moy aucunement, selon que je me vire : et quiconque s'estudie bien attentifvement, trouve en soy, voire et en son jugement mesme, ceste volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement, et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. *Distinguo*, est le plus universel membre de ma Logique.

Encore que je sois tousjours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est−ce que l'estrangeté de nostre condition, porte que nous soyons souvent par le vice mesme poussez à bien faire, si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. Parquoy un fait courageux ne doit pas conclurre un homme vaillant : celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousjours, et à toutes occasions : Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidens : tel seul, qu'en compagnie : tel en camp clos, qu'en une bataille : car quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé et autre au camp. Aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une blessure au camp : et ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un mesme homme, donner dans la bresche d'une brave asseurance, et se tourmenter apres, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils.

Quand estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté : quand estant mol contre les rasoirs des barbiers, il se trouve roide contre les espées des adversaires : l'action est loüable, non pas l'homme.

Plusieurs Grecs, dit Cicero, ne peuvent veoir les ennemis, et se trouvent constants aux maladies. Les Cimbres et Celtiberiens tout au rebours. *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiscatur*.

Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre : mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches. Qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus legers soupçons qu'il prent des machinations des siens

contre sa vie : et se porter en ceste recherche, d'une si vehemente et indiscrete injustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle : La superstition aussi dequoy il estoit si fort attaint, porte quelque image de pusillanimité. Et l'exces de la penitence, qu'il fit, du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage.

Nostre faict ce ne sont que pieces rapportées, et voulons acquerir un honneur à fauces enseignes. La vertu ne veut estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussi tost du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbreuvée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voyla pourquoy pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *Cui vivendi via considerata atque provisa est*, si la varieté des occurences luy faict changer de pas, (je dy de voye : car le pas s'en peut ou haster, ou appesantir) laissez le courre : celuy la s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre−Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres. Il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste. A quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre ? Aucun ne fait certain dessein de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doit premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flesche, et les mouvemens. Nos conseils fourvoyent, par ce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but. Nul vent fait pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'advis de ce jugement qu'on fit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragoedies.

Ny ne trouve la conjecture des Pariens envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent. Visitants l'isle, ils remarquoyent les terres mieux cultivees, et maisons champestres mieux gouvernées : Et ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres la, pour nouveaux gouverneurs et magistrats : jugeants que soigneux de leurs affaires privées, ils le seroyent des publiques.

Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chaque piece, chaque moment, faict son jeu. Et se trouve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à autruy. *Magnam rem puta, unum hominem agere*. Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes, et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la justice : puis que l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysiveté, l'asseurance de se jetter si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé dans un fraile bateau, et qu'elle apprend encore la discretion et la prudence : et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la jeunesse encore soubs la discipline et la verge ; et gendarme le tendre coeur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce custodes furtim transgressa jacentes
Ad juvenem tenebris sola puella venit.

Ce n'est pas tour de rassis entendement, de nous juger simplement par nos actions de dehors : il faut sonder jusqu au dedans, et voir par quels ressors se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haute entreprinse, je voudrois que moins de gens s'en meslassent.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE II
De l'yvrongnerie

LE monde n'est que varieté et dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices : et de cette façon l'entendent à l'adventure les Stoiciens : mais encore qu'ils soyent également vices, ils ne sont pas égaux vices : Et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

Quos ultra citráque nequit consistere rectum,

ne soit de pire condition, que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable : et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre jardin :

Nec vincet ratio, tantumdem ut peccet, idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit.

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose.

La confusion de l'ordre et mesure des pechez, est dangereuse : Les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest : ce n'est pas raison que leur conscience se soulage, sur ce que tel autre ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion : Chacun poise sur le peché de son compagnon, et esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rangent souvent mal à mon gré.

Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit, distinguer les biens et les maux. Nous autres, à qui le meilleur est tousjours en vice, devons dire de mesme de la science de distinguer les vices : sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incognus.

Or l'yvrongnerie entre les autres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs : et il y a des vices, qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'addresse et la finesse : cestuy−cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les autres vices alterent l'entendement, cestuy−cy le renverse, et estonne le corps.

cum vini vis penetravit,
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt :

Le pire estat de l'homme, c'est où il pert la connoissance et gouvernement de soy.

Et en dit on entre autres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau, pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets, à ceux qui en ont pris outre mesure.

tu sapientium
Curas, et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.

Josephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutesfois Auguste s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva jamais mesconté : ny Tyberius de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous

ses conseils : quoy que nous les sçachions avoir esté si fort subjects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du Senat, et l'un et l'autre yvre,

Externo inflatum venas de more Lyæo.

Et commit on aussi fidelement qu'à Cassius beuveur d'eauë, à Cimber le dessein de tuer Cesar : quoy qu'il s'enyvrast souvent : D'où il respondit plaisamment, Que je portasse un tyran, moy, qui ne puis porter le vin ! Nous voyons nos Allemans noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot, et de leur rang.

nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus.

Je n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estoufée, et ensevelie, si je n'eusse leu cecy dans les histoires : Qu'Attalus ayant convié à souper pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias, qui sur ce mesme subject, tua depuis Phlippus Roy de Macedoine (Roy portant par ces belles qualitez tesmoignage de la nourriture, qu'il avoit prinse en la maison et compagnie d'Epaminondas) il le fit tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison.

Et ce que m'aprint une dame que j'honnore et prise fort, que pres de Bordeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines, qu'elle penseroit estre enceinte si ell'avoit un mary : Mais du jour à la journee, croissant l'occasion de ce soupçon, et en fin jusques à l'evidence, ell'en vint là, de faire declarer au prosne de son Eglise, que qui seroit consent de ce faict, en l'advoüant, elle promettoit de le luy pardonner, et s'il le trouvoit bon, de l'espouser. Un sien jeune valet de labourage, enhardy de ceste proclamation, declara l'avoir trouvée un jour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie en son foyer si profondement et si indecemment, qu'il s'en peut servir sans l'esveiller. Ils vivent encore mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escris mesmes de plusieurs Philosophes en parlent bien mollement : et jusques aux Stoïciens il y en a qui conseillent de se dispenser quelquefois à boire d'autant, et de s'enyvrer pour relascher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.

Ce censeur et correcteur des autres Caton, a esté reproché de bien boire.

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.

Cyrus Roy tant renommé, allegue entre ses autres loüanges, pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieux boire que luy. Et és nations les mieux reiglées, et policées, cet essay de boire d'autant, estoit fort en usage. J'ay ouy dire à Silvius excellent medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomac ne s'apparessent, il est bon une fois le mois, les esveiller par cet excez, et les picquer pour les garder de s'engourdir.

Et escrit−on que les Perses apres le vin consultoient de leurs principaux affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours : Car outre ce que je captive aysément mes creances soubs l'authorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la societé

publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir, qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, je trouve que ce vice couste moins à nostre conscience que les autres : outre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny malaisé à trouver : consideration non mesprisable.

Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez, qu'il me disoit luy rester, en la vie, comptoit ceste−cy, et où les veut on trouver plus justement qu'entre les naturelles ? Mais il la prenoit mal. La delicatesse y est à fuyr, et le soigneux triage du vin. Si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire autre. Il faut avoir le goust plus lasche et plus libre. Pour estre bon beuveur, il ne faut le palais si tendre. Les Allemans boivent quasi esgalement de tout vin avec plaisir : Leur fin c'est l'avaller, plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché. Leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la Françoise à deux repas, et moderéement, c'est trop restreindre les faveurs de ce Dieu. Il y faut plus de temps et de constance. Les anciens franchissoyent des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoyent souvent les jours. Et si faut dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprinses, et fameux succez, qui sans effort, et au train de ses repas communs, ne beuvoit guere moins de cinq lots de vin : et ne se montroit au partir delà, que trop sage et advisé aux despens de noz affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudroit, comme des garçons de boutique, et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousjours en teste. Il semble que touts les jours nous racourcissons l'usage de cestuy−cy : et qu'en noz maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjuners, les ressiners, et les collations fussent plus frequentes et ordinaires, qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement ? Vrayement non. Mais ce peut estre que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise, que noz peres. Ce sont deux occupations, qui s'entrempeschent en leur vigueur. Elle a affoibli nostre estomach d'une part : et d'autre part la sobrieté sert à nous rendre plus coints, plus damerets pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des comptes que j'ay ouy faire à mon pere de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres advenant et par art et par nature à l'usage des dames. Il parloit peu et bien, et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout Espaignols : et entre les Espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nomment Marc Aurele. Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble, et tres modeste. Singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne, et de ses habits, soit à pied, soit à cheval. Monstrueuse foy en ses paroles : et une conscience et religion en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout. Pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droitte et bien proportionnée, d'un visage aggreable, tirant sur le brun : adroit et exquis en touts nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras pour se preparer à ruer la barre, ou la pierre, ou à l'escrime : Et des souliers aux semelles plombées, pour s'alleger au courir et à sauter. Du prim−saut il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu pardelà soixante ans se moquer de noz alaigresses : se jetter avec sa robbe fourrée sur un cheval ; faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guere en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos il disoit, qu'en toute une province à peine y avoit il une femme de qualité, qui fust mal nommée. Recitoit des estranges privautez, nommément siennes, avec des honnestes femmes, sans soupçon quelconque. Et de soy, juroit sainctement estre venu vierge à son mariage, et si c'estoit apres avoir eu longue part aux guerres delà les monts : desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa, et pour le publiq et pour son privé.

Aussi se maria il bien avant en aage l'an MDXXVIII, qui estoit son trentetroisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à noz bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroyent m'engendrer avecq raison desir de ceste faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prent premierement aux pieds : celle la touche l'enfance. De−là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle : Les autres voluptez dorment au prix. Sur la fin, à la mode d'une

vapeur qui va montant et s'exhalant, ell'arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose.

Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel, et contre nature. Mon estomach n'iroit pas jusques là : il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing : Ma constitution est, ne faire cas du boire que pour la suitte du manger : et boy à ceste cause le dernier coup tousjours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse, nous apportons le palais encrassé de reume, ou alteré par quelque autre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé noz pores. Aumoins il ne m'advient guere, que pour la premiere fois j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les Alemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon defend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer. Mais à ceux qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysus : ce bon Dieu, qui redonne aux hommes la gayeté, et la jeunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu, et en ses loix, trouve telles assemblées à boire (pourveu qu'il y aye un chef de bande, à les contenir et reigler) utiles : l'yvresse estant une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun : et quand et quand propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses, et en la musique : choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis. Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrinctions, en partie empruntées des Carthaginois, luy plaisent. Qu'on s'en espargne en expedition de guerre. Que tout magistrat et tout juge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge, et de consulter des affaires publiques. Qu'on n'y employe le jour, temps deu à d'autres occupations : ny celle nuict, qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent, que le Philosophe Stilpon aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient, par le breuvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre dessein, suffoqua aussi les forces abbatuës par l'aage du Philosophe Arcesilaüs.

Mais c'est une vieille et plaisante question, si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin,

Si munitæ adhibet vim sapientiæ.

A combien de vanité nous pousse ceste bonne opinion, que nous avons de nous ? la plus reiglée ame du monde, et la plus parfaicte, n'a que trop affaire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse. De mille il n'en est pas une qui soit droite et rassise un instant de sa vie : et se pourroit mettre en doubte, si selon sa naturelle condition elle y peut jamais estre. Mais d'y joindre la constance, c'est sa derniere perfection : je dis quand rien ne la choqueroit : ce que mille accidens peuvent faire. Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander, le voyla rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent ils qu'une Apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates, qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie, et une legere blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais en fin c'est un homme : qu'est il plus caduque, plus miserable, et plus de neant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles.

Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocémque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere ex animi terrore videmus.

Il faut qu'il sille les yeux au coup qui le menasse : il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant : Nature ayant voulu se reserver ces legeres marques de son authorité, inexpugnables à nostre raison, et à la vertu Stoique : pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze. Il pallit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, sinon d'une voix desesperée et esclatante, au moins d'une voix cassée et enroüée.

Humani a se nihil alienum putet.

Les poëtes qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes, leurs Heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas.

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations : car de les emporter, il n'est pas en luy. Cestuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doubte, si la vertu pouvoit donner jusques là : et si ces personnages n'avoyent pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subjectes à sinistre interpretation : d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Laissons ceste autre secte, faisant expresse profession de fierté. Mais quand en la secte mesme estimée la plus molle, nous oyons ces ventances de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses*. Quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarchus : c'est son estuy que vous pilez. Quand nous oyons nos martyrs, crier au Tyran au milieu de la flamme, C'est assez rosti de ce costé la, hache le, mange le, il est cuit, recommence de l'autre. Quand nous oyons en Josephe cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore, criant d'une voix ferme et asseurée : Tyran, tu pers temps, me voicy tousjours à mon aise : où est ceste douleur, où sont ces tourmens, dequoy tu me menassois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine, que je n'en sens de ta cruauté : ô lasche belistre tu te rens, et je me renforce : fay moy pleindre, fay moy flechir, fay moy rendre si tu peux : donne courage à tes satellites, et à tes bourreaux : les voyla defaillis de coeur, ils n'en peuvent plus : arme les, acharne les. Certes il faut confesser qu'en ces ames là, il y a quelque alteration, et quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies Stoïques, j'ayme mieux estre furieux que voluptueux : mot d'Antisthenez. Μανειεῖν μᾶλλον ἢ ἡθείειν . Quand Sextius nous dit, qu'il ayme mieux estre enferré de la douleur que de la volupté : Quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte, et refusant le repos et la santé, que de gayeté de coeur il deffie les maux : et mesprisant les douleurs moins aspres, dedaignant les luiter, et les combatre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy :

Spumantémque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem :

qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslancé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut : il faut qu'elle le quitte, et s'esleve, et prenant le frein aux dents, qu'elle emporte, et ravisse son homme, si loing, qu'apres il s'estonne luy−mesme de son faict. Comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat pousse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estans revenuz à eux, ils en transissent d'estonnement les premiers. Comme aussi les poëtes sont épris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne reconnoissoient plus la trace, par où ils ont passé une si belle carriere : C'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie : Et comme Platon dict, que pour neant hurte à la porte de la poësie, un homme rassis : aussi dit Aristote qu'aucune ame excellente, n'est exempte de meslange de folie : Et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant loüable soit−il, qui surpasse nostre propre jugement et discours : D'autant que la sagesse est un maniment reglé de nostre ame, et qu'elle conduit avec mesure et proportion, et s'en respond. Platon argumente ainsi, que la faculté de prophetizer est au dessus de nous : qu'il faut estre hors de nous, quand nous la traittons : il faut que nostre prudence soit offusquée ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE III
Coustume de l'Isle de Cea

SI philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je fais, doit estre doubter : car c'est aux apprentifs à enquerir et à debatre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'authorité de la volonté divine qui nous reigle sans contredit, et qui a son rang au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus estant entré à main armée au Peloponese, quelcun disoit à Damidas, que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : Et poltron, respondit−il, que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la mort ? On demandoit aussi à Agis, comment un homme pourroit vivre libre, Mesprisant, dit−il, le mourir. Ces propositions et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidens pires à souffrir que la mort mesme : tesmoing cest enfant Lacedemonien, pris par Antigonus, et vendu pour serf, lequel pressé par son maistre de s'employer à quelque service abject, Tu verras, dit−il, qui tu as acheté, ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main : et ce disant, se precipita du haut de la maison. Antipater menassant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande : Si tu nous menasses de pis que la mort, respondirent−ils, nous mourrons plus volontiers. Et à Philippus leur ayant escrit, qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses, Quoy ? nous empescheras tu aussi de mourir ? C'est ce qu'on dit, que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut ; et que le present que nature nous ait faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous pleindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, et cent mille yssuës. Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faute, comme respondit Boiocatus aux Romains. Pourquoy te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause : A mourir il ne reste que le vouloir.

Ubique mors est : optime hoc cavit Deus,
Eripere vitam nemo non homini potest :
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à tous maux : C'est un port tres−asseuré, qui n'est jamais à craindre, et souvent à rechercher : tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre, qu'il coure au devant de son jour, ou qu'il l'attende : D'où qu'il vienne c'est tousjours le sien : En quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autruy, la mort de la nostre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle−là. La reputation ne touche pas une telle entreprise ; c'est folie d'en avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guerison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les membres, on nous soustrait l'aliment, et le sang : un pas plus outre, nous voyla gueris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane ? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Servius le Grammairien ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil, que de s'appliquer du poison à tuer ses jambes : Qu'elles fussent podagres à leur poste, pourveu qu'elles fussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le vivre nous est pire que le mourir.

C'est foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir.

Les Stoiciens disent, que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se departir de la vie, encore qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunément : Et au fol de maintenir sa vie, encore qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses, qu'ils disent estre selon nature.

Comme je n'offense les loix, qui sont faictes contre les larrons, quand j'emporte le mien, et que je coupe ma bourse : ny des boutefeuz, quand je brusle mon bois : Aussi ne suis−je tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'avoir osté ma vie.

Hegesias disoit, que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort devoit dependre de nostre eslection.

Et Diogenes rencontrant le Philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie, se faisant porter en littiere : qui luy escria, Le bon salut, Diogenes : A toy, point de salut, respondit−il, qui souffres le vivre estant en tel estat.

De vray quelque temps apres Speusippus se fit mourir, ennuié d'une si penible condition de vie.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : Car plusieurs tiennent, que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement expres de celuy, qui nous y a mis ; et que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ains pour sa gloire et service d'autruy, de nous donner congé, quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : les loix nous redemandent compte de nous, pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous. Autrement comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde,

Proxima deinde tenent moesti loca, qui sibi lethum
Insontes peperere manu, lucémque perosi
Projecere animas.

Il y a bien plus de constance à user la chaine qui nous tient, qu'à la rompre : et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion et l'impatience, qui nous haste le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la vive vertu : elle cherche les maux et la douleur, comme son aliment. Les menasses des tyrans, les gehennes, et les bourreaux, l'animent et la vivifient.

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animúmque ferro.

Et comme dict l'autre :

Non est ut putas virtus, pater,
Timere vitam, sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere ac retro dare.

Rebus in adversis facile est contemnere mortem.
Fortius ille facit, qui miser esse potest.

C'est le rolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, souz une tombe massive, pour eviter les coups de la fortune. Elle ne rompt son chemin et son train, pour orage qu'il face :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidam ferient ruinæ.

Le plus communement, la fuitte d'autres inconveniens, nous pousse à cettuy−cy : Voire quelquefois la fuitte de la mort, faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori ?

Comme ceux qui de peur du precipice s'y lancent eux mesmes.

multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest.

usque adeo mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant moerenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem.

Platon en ses *Loix* ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, de la vie, et du cours des destinées, non contraint par jugement publique, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintive. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule : Car en fin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature, que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir ; c'est une maladie particuliere, et qui ne se voit en aucune autre creature, de se hayr et desdaigner. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre autre chose, que ce que nous sommes. Le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredit et s'empesche en soy : celuy qui desire d'estre faict d'un homme ange, il ne faict rien pour luy : Il n'en vaudroit de rien mieux, car n'estant plus, qui se resjouyra et ressentira de cet amendement pour luy ?

Debet enim misere cui forte ægréque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cùm male possit
Accidere.

La securité ; l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aucune commodité. Pour neant evite la guerre, celuy qui ne peut jouyr de la paix, et pour neant fuit la peine qui n'a dequoy savourer le repos.

Entre ceux du premier advis, il y a eu grand doubte sur ce, quelles occasions sont assez justes, pour faire entrer un homme en ce party de se tuer : ils appellent cela, ἐὺλογον ἐξαώγὴν . Car quoy qu'ils dient, qu'il faut souvent mourir pour causes legeres, puis que celles qui nous tiennent en vie, ne sont gueres fortes, si y faut−il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours, qui ont poussé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples à se deffaire. J'en ay allegué par cy devant des exemples : et nous lisons en outre, des vierges Milesienes, que par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes apres les autres, jusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroyent ainsi penduës, fussent trainées du mesme licol toutes nuës par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer, pour le mauvais estat de ses affaires, et ayant fuy la mort plus honorable en la battaille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette autre, qui luy est seconde en honneur, et ne donner point loisir au victorieux de luy faire souffrir ou une mort, ou une vie honteuse. Cleomenes d'un courage Lacedemonien et Stoique, refuse ce conseil comme lasche et effeminé : C'est une recepte, dit−il, qui ne me peut jamais manquer, et de laquelle il ne se faut servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste : que le vivre est quelquefois constance et vaillance : qu'il veut que sa mort mesme serve à son païs, et en veut faire un acte d'honneur et de vertu. Threicion se creut dés lors, et se tua. Cleomenes en fit aussi autant depuis, mais ce fut apres avoir essaié le dernier point de la fortune. Tous les inconveniens ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter.

Et puis y ayant tant de soudains changemens aux choses humaines, il est malaisé à juger, à quel poinct nous sommes justement au bout de nostre esperance :

Sperat et in sæva victus gladiator arena,
Sit licet infesto pollice turba minax.

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont esperables à un homme pendant qu'il vit. Ouy mais, respond Seneca, pourquoy auray−je plustost en la teste cela, que la fortune peut toutes choses pour celuy qui est vivant ; que cecy, que fortune ne peut rien sur celuy qui sçait mourir ? On voit Josephe engagé en un si apparent danger et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aucune resource : toutefois estant, comme il dit, conseillé sur ce point, par un de ses amis de se deffaire, bien luy servit de s'opiniastrer encore en l'esperance : car la fortune contourna outre toute raison humaine cet accident, si qu'il s'en veid delivré sans aucun inconvenient. Et Cassius et Brutus au contraire, acheverent de perdre les reliques de la Romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité, dequoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la journée de Serisolles Monsieur d'Anguien essaïa deux fois de se donner de l'espée dans la gorge, desesperé de la fortune du combat, qui se porta mal en l'endroit où il estoit : et cuida par precipitation se priver de la jouyssance d'une si belle victoire. J'ay veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers : *Aliquis carnifici suo superstes fuit.*

Multa dies variúsque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius, multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.

Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladie, pour lesquelles eviter on aye droit de se tuer : La plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenuë. Seneque, celles seulement, qui esbranlent pour long temps les offices de l'ame.

Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Damocritus chef des Ætoliens mené prisonnier à Rome, trouva moyen de nuict d'eschapper. Mais suivy par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espée au travers le corps.

Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduitte à l'extremité par les Romains, furent d'advis au peuple de se tuer tous. Mais le conseil de se rendre plustost, ayant gaigné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis, en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze forcée par les Turcs, il y a quelques années, un Sicilien qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere apres, qui accourut à leur mort. Cela faict, sortant en ruë avec une arbaleste et une arquebouze, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs, qui s'approcherent de sa porte : et puis mettant l'espée au poing, s'alla mesler furieusement, où il fut soudain envelopé et mis en pieces : se sauvant ainsi du servage, apres en avoir delivré les siens.

Les femmes Juifves apres avoir faict circoncire leurs enfans, s'alloient precipiter quant et eux, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a compté qu'un prisonnier de qualité, estant en nos conciergeries, ses parens advertis qu'il seroit certainement condamné, pour eviter la honte de telle mort, aposterent un Prestre pour luy dire, que le souverain remede de sa delivrance, estoit qu'il se recommandast à tel sainct, avec tel et tel voeu, et qu'il fust huict jours sans prendre aucun aliment, quelque deffaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se deffit sans y penser de sa vie et du danger. Scribonia conseillant Libo son nepveu de se tuer, plustost que d'attendre la main de la justice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autruy que de conserver sa vie, pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre jours apres ; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curée.

Il se lict dans la Bible, que Nicanor persecuteur de la Loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Rasias, surnommé pour l'honneur de sa vertu, le Pere aux Juifs, comme ce bon homme n'y veist plus d'ordre, sa porte bruslée, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement, plustost que de venir entre les mains des meschans, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son rang, qu'il se frappa de son espée : mais le coup pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du haut d'un mur, au travers de la trouppe, laquelle s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste. Ce neantmoins se sentant encore quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et s'eslevant en pieds, tout ensanglanté et chargé de coups, et fauçant la presse donna jusques à certain rocher couppé et precipiteux, où n'en pouvant plus, il print par l'une de ses playes à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les jetta à travers les poursuivans, appellant sur eux et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes ; d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel, naturellement meslé parmy : et à cette cause, le dissentement n'y peut estre assez entier ; et semble que la force soit meslée à quelque volonté. L'histoire Ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes qui appellerent la mort à garant contre les outrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisées, celle−là se precipita dans la riviere avec sa mere et ses soeurs, pour eviter la force de quelques soldats : et cette−cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'Empereur.

Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un sçavant autheur de ce temps, et notamment Parisien, se met en peine de persuader aux Dames de nostre siecle, de prendre plustost tout autre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses comptes, le bon mot que j'apprins à Toulouse d'une femme, passée par les mains de quelques soldats : Dieu soit loüé, disoit−elle, qu'au moins une fois en ma vie, je m'en suis soulée sans peché.

A la verité ces cruautez ne sont pas dignes de la douceur Françoise. Aussi Dieu mercy nostre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient *Nenny*, en le faisant, suyvant la regle du bon Marot.

L'Histoire est toute pleine de ceux qui en mille façons ont changé à la mort une vie peneuse.

Lucius Aruntius se tua, pour, disoit−il, fuir et l'advenir et le passé.

Granius Silvanus et Statius Proximus, apres estre pardonnez par Neron, se tuerent : ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une autre fois d'un second pardon : veu sa facilité aux soupçons et accusations, à l'encontre des gents de bien.

Spargapizés fils de la Royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur, que Cyrus luy fit de le faire destacher : n'ayant pretendu autre fruit de sa liberté, que de venger sur soy la honte de sa prinse.

Bogez gouverneur en Eione de la part du Roy Xerxes, assiegé par l'armée des Atheniens sous la conduitte de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde : et apres avoir deffendu jusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, jecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or, et tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin. Et puis ayant ordonné allumer un grand bucher, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy−mesme.

Ninachetuen seigneur Indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice−Roy Portugais ; de le deposseder, sans aucune cause apparante, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au Roy de Campar : print à part soy, cette resolution. Il fit dresser un eschaffault plus long que large, appuyé sur des

colomnes, royallement tapissé, et orné de fleurs, et de parfuns en abondance. Et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix, sortit en ruë : et par des degrez monta sur l'eschaffault, en un coing duquel il y avoit un bucher de bois aromatiques allumé. Le monde accourut voir, à quelle fin ces preparatifs inaccoustumés. Ninachetuen remontra d'un visage hardy et mal contant, l'obligation que la nation Portugaloise luy avoit : combien fidelement il avoit versé en sa charge : qu'ayant si souvent tesmoigné pour autruy, les armes à la main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme : que fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment : et de ne servir de fable au peuple, et de triomphe, à des personnes qui valoient moins que luy. Ce disant il se jetta dans le feu.

Sextilia femme de Scaurus, et Paxea femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangers, qui les pressoient, ausquels elles n'avoyent part, que par l'interest de l'affection conjugale, engagerent volontairement la vie pour leur servir en cette extreme necessité, d'exemple et de compagnie. Ce qu'elles firent pour leurs maris, Cocceius Nerva le fit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour. Ce grand Jurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit, pres de l'Empereur, n'eut autre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publique Romaine. Il ne se peut rien adjouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste ayant descouvert, qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié : un matin qu'il le vint voir, luy en fit une maigre mine. Il s'en retourne au logis plain de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tombé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer. Elle tout franchement, Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinance de ma langue, tu ne t en és point donné de garde. Mais laisse, que je me tue la premiere : et sans autrement marchander, se donna d'une espée dans le corps.

Vibius Virius desesperé du salut de sa ville assiegée par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur Senat, apres plusieurs remonstrances employées à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains. Les ennemis les en auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : Conviant ceux qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper, qu'on avoit dressé chez luy, où apres avoir fait bonne chere, ils boiroyent ensemble de ce qu'on luy presenteroit ; breuvage qui delivrera noz corps des tourments, noz ames des injures, noz yeux et noz oreilles du sentiment de tant de villains maux, que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres cruels et offencez. J'ay, disoit−il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jetter dans un bucher au devant de mon huis, quand nous serons expirez. Assez approuverent cette haute resolution : peu l'imiterent. Vingt sept Senateurs le suivirent : et apres avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets : et s'entre−embrassans apres avoir en commun deploré le malheur de leur païs : les uns se retirerent en leurs maisons, les autres s'arresterent, pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines, et retardant l'effect du poison, qu'aucuns furent à une heure pres de veoir les ennemis dans Capouë, qui fut emportée le lendemain, et d'encourir les miseres qu'ils avoyent si cherement fuy. Taurea Jubellius, un autre citoyen de là, le Consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingtcinq Senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : Commande, fit−il, qu'on me massacre aussi apres tant d'autres, afin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. Fulvius le desdaignant, comme insensé : aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains : Jubellius continua : Puis que mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants, pour les soustraire à la desolation de cette ruine, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens : empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse. Et tirant un glaive, qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé, mourant aux pieds du Consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes, ceux de dedans se trouvans pressez, se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement tous, quand et leur ville, en despit de

son humanité. Nouvelle guerre, les ennemis combattoient pour les sauver, eux pour se perdre, et faisoient pour garentir leur mort, toutes les choses qu'on fait pour garentir sa vie.

Astapa ville d'Espaigne se trouvant foible de murs et de deffenses, pour soustenir les Romains, les habitans firent amas de leurs richesses et meubles en la place, et ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayants entouré de bois et matiere propre à prendre feu soudainement, et laissé cinquante jeunes hommes d'entre eux pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie, où suivant leur voeu, à faute de pouvoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, apres avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible plus tost, que douloureux et honteux : et montrant aux ennemis, que si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceux, qui amorsez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y furent suffoquez et bruslez : le reculer leur estant interdict par la foulle, qui les suivoit. Les Abydeens pressez par Philippus, se resolurent de mesmes : mais estans prins de trop court, le Roy qui eut horreur de voir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoyent diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis) retirant ses soldats, leur conceda trois jours à se tuer, avec plus d'ordre et plus à l'aise : lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté : et ne s'en sauva une seule personne, qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres, d'autant que l'effect en est plus universel. Elles le sont moins que separées. Ce que le discours ne feroit en chacun, il le fait en tous : l'ardeur de la societé ravissant les particuliers jugements.

Les condamnez qui attendoyent l'execution, du temps de Tibere, perdoyent leurs biens, et estoyent privez de sepulture : ceux qui l'anticipoyent en se tuants eux−mesmes, estoyent enterrez, et pouvoyent faire testament.

Mais on desire aussi quelquefois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien. Je desire, dict Sainct Paul, estre dissoult, pour estre avec Jesus Christ : et, Qui me desprendra de ces liens ? Cleombrotus Ambraciota ayant leu le *Phædon* de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que sans autre occasion il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de jugement. Jacques du Chastel Evesque de Soissons, au voyage d'outremer que fit Sainct Loys, voyant le Roy et toute l'armée en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis ; et ayant dict à Dieu à ses amis, donna seul à la veuë d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il fut mis en pieces.

En certain Royaume de ces nouvelles terres, au jour d'une solemne procession, auquel l'idole qu'ils adorent, est promenée en publicq, sur un char de merveilleuse grandeur : outre ce qu'il se void plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vive, à luy offrir : il s'en void nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser souz les rouës, pour en acquerir apres leur mort, veneration de saincteté, qui leur est rendue.

La mort de cet Evesque les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment : l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslées de regler la justice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit au temps passé du venin preparé à tout de la cigue, aux despens publics, pour ceux qui voudroient haster leurs jours ; ayants premierement approuvé aux six cens, qui estoit leur Senat, les raisons de leur entreprise : et n'estoit loisible autrement que par congé du magistrat, et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy.

Cette loy estoit encor'ailleurs. Sextus Pompeius allant en Asie, passa par l'Isle de Cea de Negrepont ; il advint de fortune pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande authorité, ayant rendu compte à ses citoyens, pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable : ce qu'il fit, et ayant long temps essayé pour neant, à force d'eloquence (qui luy estoit merveilleusement à main) et de persuasion, de la destourner de ce dessein, souffrit en fin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans, en tres−heureux estat d'esprit et de corps, mais lors couchée sur son lict, mieux paré que de coustume, et appuyée sur le coude : Les dieux, dit elle, ô Sextus Pompeiüs, et plustost ceux que je laisse, que ceux que je vay trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort. De ma part, ayant tousjours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face voir un contraire, je m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux : Cela faict, ayant presché et enhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant departy ses biens, et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnée, elle print d'une main asseurée la coupe, où estoit le venin, et ayant faict ses voeux à Mercure, et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel breuvage. Or entretint elle la compagnie, du progrez de son operation : et comme les parties de son corps se sentoyent saisies de froid l'une apres l'autre : jusques à ce qu'ayant dict en fin qu'il arrivoit au coeur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office, et luy clorre les yeux.

Pline recite de certaine nation Hyperborée, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communément que par la propre volonté des habitans ; mais qu'estans las et saouls de vivre, ils ont en coustume au bout d'un long aage, apres avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rocher, destiné à ce service.

La douleur, et une pire mort, me semblent les plus excusables incitations.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE IV
A demain les affaires

JE donne avec raison, ce me semble, la Palme à Jacques Amiot, sur tous noz escrivains François ; non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un autheur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entens rien au Grec, mais je voy un sens si bien joint et entretenu, par tout en sa traduction, que ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'autheur, ou ayant par longue conversation, planté vivement dans son ame, une generale Idée de celle de Plutarque, il ne luy a aumoins rien presté qui le desmente, ou qui le desdie) mais sur tout, je luy sçay bon gré, d'avoir sçeu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier : sa mercy nous osons à cett'heure et parler et escrire : les dames en regentent les maistres d'escole : c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, je luy resigne Xenophon pour en faire autant. C'est un'occupation plus aisée, et d'autant plus propre à sa vieillesse. Et puis, je ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutefois son stile est plus chez soy, quand il n'est pas pressé, et qu'il roulle à son aise.

J'estois à cett'heure sur ce passage, où Plutarque dit de soy−mesmes, que Rusticus assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un pacquet de la part de l'Empereur, et temporisa de l'ouvrir, jusques à ce que tout fust faict : En quoy (dit−il) toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous fait avec

tant d'indiscretion et d'impatience abandonner toutes choses, pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance, pour crocheter soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte : il a eu raison de louër la gravité de Rusticus : et pouvoit encor y joindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation : Mais je fay doubte qu'on le peust louër de prudence : car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un Empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire, eust esté d'un grand prejudice.

Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance : vers laquelle je panche evidemment de ma complexion ; et en laquelle j'ay veu plusieurs hommes si extremes, que trois ou quatre jours apres ; on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes, qu'on leur avoit envoyées.

Je n'en ouvris jamais, non seulement de celles, qu'on m'eust commises : mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains. Et fais conscience si mes yeux desrobent par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit, quand je suis à costé d'un grand. Jamais homme ne s'enquit moins, et ne fureta moins és affaires d'autruy.

Du temps de noz peres Monsieur de Boutieres cuida perdre Turin, pour, estant en bonne compagnie à soupper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a appris que Julius Cæsar se fust sauvé, si allant au Senat, le jour qu'il y fut tué par les conjurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta. Et fait aussi le compte d'Archias Tyran de Thebes, que le soir avant l'execution de l'entreprise que Pelopidas avoit faicte de le tuer, pour remettre son païs en liberté, il luy fut escrit par un autre Archias Athenien de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit : et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son soupper, il remit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : A demain les affaires.

Un sage homme peut à mon opinion pour l'interest d'autruy, comme pour ne rompre indecemment compagnie ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau : mais pour son interest ou plaisir particulier, mesmes s'il est homme ayant charge publique ; pour ne rompre son disner, voyre ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place Consulaire, qu'ils appelloyent, la plus honorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à ceux qui surviendroyent, pour entretenir celuy qui y seroit assis. Tesmoignage, que pour estre à table, ils ne se departoyent pas de l'entremise d'autres affaires et survenances.

Mais quand tout est dict, il est malaisé és actions humaines, de donner reigle si juste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE V
De la conscience

VOYAGEANT un jour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant noz guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon : il estoit du party contraire au nostre, mais je n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit autre : Et le pis de ces guerres, c'est, que les chartes sont si meslées, vostre ennemy n'estant distingué d'avec vous d'aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, moeurs et mesme air, qu'il est mal−aisé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy−mesme de r'encontrer nos trouppes, en lieu où je ne fusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis à l'advanture. Comme il m'estoit autrefois advenu : car en un tel mescompte, je perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre autres, un page gentil−homme Italien, que je nourrissois soigneusement ;

et fut estainte en luy une tresbelle enfance, et pleine de grande esperance. Mais cettuy−cy en avoit une frayeur si esperduë, et je le voyois si mort à chasque rencontre d'hommes à cheval, et passage de villes, qui tenoient pour le Roy, que je devinay en fin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque et des croix de sa cazaque on iroit lire jusques dans son coeur, ses secrettes intentions. Tant est merveilleux l'effort de la conscience : Elle nous fait trahir, accuser, et combattre nous mesmes, et à faute de tesmoing estranger, elle nous produit contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Ce conte est en la bouche des enfans. Bessus Poeonien reproché d'avoir de gayeté de coeur abbatu un nid de moineaux, et les avoir tuez : disoit avoir eu raison, par ce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faucement du meurtre de son pere. Ce parricide jusques lors avoit esté occulte et inconnu : mais les furies vengeresses de la conscience, le firent mettre hors à celuy mesmes qui en devoit porter la penitence.

Hesiode corrige le dire de Platon, que la peine suit de bien pres le peché : car il dit qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché. Quiconque attent la peine, il la souffre, et quiconque l'a meritée, l'attend. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy.

Malum consilium consultori pessimum.

Comme la mouche guespe picque et offence autruy, mais plus soy−mesme, car elle y perd son esguillon et sa force pour jamais ;

vitásque in vulnere ponunt.

Les Cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature. Aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles, veillans et dormans,

Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes
Aut morbo delirantes procraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmitte, et que son coeur murmuroit en disant ; Je te suis cause de tous ces maux. Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, par ce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eux mesmes,

prima est hæc ultio, quod se
Judice nemo nocens absoluitur.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'asseurance et de confiance. Et je puis dire avoir marché en plusieurs hazards, d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseins.

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto, spemque metùmque suo.

Il y en a mille exemples : il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage.

Scipion estant un jour accusé devant le peuple Romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses juges : Il vous siera bien, leur dit−il, de vouloir entreprendre de juger de la teste de celuy, par le moyen duquel vous avez l'authorité de juger de tout le monde. Et un'autrefois, pour toute responce aux imputations que luy mettoit sus un Tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : Allons, dit−il, mes citoyens, allons rendre graces aux Dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil jour que cettuy−cy. Et se mettant à marcher devant vers le temple, voylà toute l'assemblée, et son accusateur mesmes à sa suitte. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion estant venu au Senat pour cet effect, produisit le livre des raisons qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dit, que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant, ne se vouloir pas faire cette honte à soy−mesme : et de ses mains en la presence du Senat le deschira et mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sçeust contrefaire une telle asseurance : il avoit le coeur trop gros de nature, et accoustumé à trop haute fortune, dit Tite Live, pour sçavoir estre criminel, et se demettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peut souffrir, cache la verité, et celuy qui ne les peut souffrir. Car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce dequoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon, que de la vie, luy estant proposé ? Je pense que le fondement de cette invention, vient de la consideration de l'effort de la conscience. Car au coulpable il semble qu'elle aide à la torture pour luy faire confesser sa faute, et qu'elle l'affoiblisse : et de l'autre part qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger.

Que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs ?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor.

D'où il advient, que celuy que le juge a gehenné pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de faulces confessions. Entre lesquels je loge Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fit, et le progrez de sa gehenne.

Mais tant y a que c'est (dit−on) le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement à mon advis. Plusieurs nations moins barbares en cela que la Grecque et la Romaine, qui les appellent ainsin, estiment horrible et cruel de tourmenter et desrompre un homme, de la faute duquel vous estes encore en doubte. Que peut il mais de vostre ignorance ? Estes vous pas injustes, qui pour ne le tuer sans occasion, luy faites pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il ayme mieux mourir sans raison, que de passer par ceste information plus penible que le supplice, et qui souvent par son aspreté devance le supplice, et l'execute. Je ne sçay d'où je tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de nostre justice. Une femme de village accusoit devant le General d'armée, grand justicier, un soldat, pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, ceste armée ayant tout ravagé. De preuve il n'y en avoit point. Le General apres avoir sommé la femme, de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit : et elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat, pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condemnation instructive.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VI
De l'exercitation

IL est malaisé que le discours et l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soyent assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons et formons nostre ame par experience au train, auquel nous la voulons renger : autrement quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée. Voylà pourquoy parmy les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat : ains ils luy sont allez au devant, et se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire : les autres ont recherché le labeur, et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail : d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veuë et des membres propres à la generation, de peur que leur service trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut ayder. On se peut par usage et par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels autres accidents : mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois : nous y sommes tous apprentifs, quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort mesme, de la gouster et savourer : et ont bandé leur esprit, pour voir que c'estoit de ce passage : mais ils ne sont pas revenus nous en dire les nouvelles.

nemo expergitus extat
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta.

Canius Julius noble Romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce marault de Caligula : outre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe son amy luy demanda : Et bien Canius, en quelle démarche est à ceste heure vostre ame ? que fait elle ? en quels pensemens estes vous ? Je pensois, luy respondit−il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour voir, si en cet instant de la mort, si court et si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssuë, pour, si j'en aprens quelque chose, en revenir donner apres, si je puis, advertissement à mes amis. Cestuy−cy philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit−ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire ?

Jus hoc animi morientis habebat.

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte : aumoins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnoistre : et si nous ne donnons jusques à son fort, aumoins verrons nous et en pratiquerons les advenuës. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort.

Combien facilement nous passons du veiller au dormir, avec combien peu d'interest nous perdons la connoissance de la lumiere et de nous !

A l'adventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par iceluy nature nous instruict, qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir, que pour vivre, et dés la vie nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde apres icelle, pour nous y

accoustumer et nous en oster la crainte.

Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de coeur, et qui y ont perdu tous sentimens, ceux là à mon advis ont esté bien pres de voir son vray et naturel visage : Car quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre, qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir : d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment, sans loisir. Nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre et celles−là peuvent tomber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination, que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite et entiere santé : je dy non seulement entiere, mais encore allegre et bouillante. Cet estat plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que quand je suis venu à les experimenter, j'ay trouvé leurs pointures molles et lasches au prix de ma crainte.

Voicy que j'espreuve tous les jours : Suis−je à couvert chaudement dans une bonne sale, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempesteuse : je m'estonne et m'afflige pour ceux qui sont lors en la campaigne : y suis−je moy−mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs.

Cela seul, d'estre tousjours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : je fus incontinent dressé à y estre une semaine, et un mois, plein d'émotion, d'alteration et de foiblesse : Et ay trouvé que lors de ma santé, je plaignois les malades beaucoup plus, que je ne me trouve à plaindre moy−mesme, quand j'en suis ; et que la force de mon apprehension encherissoit pres de moitié l'essence et verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort : et qu'elle ne vaut pas la peine que je prens à tant d'apprests que je dresse, et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais à toutes advantures nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela) m'estant allé un jour promener à une lieuë de chez moy, qui suis assis dans le moiau de tout le trouble des guerres civiles de France ; estimant estre en touté seureté, et si voisin de ma retraicte, que je n'avoy point besoin de meilleur equipage, j'avoy pris un cheval bien aisé, mais non guere ferme. A mon retour, une occasion soudaine s'estant presentée, de m'aider de ce cheval à un service, qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gens grand et fort, monté sur un puissant roussin, qui avoit une bouche desesperée, frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, vint à le pousser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contre−mont : si que voila le cheval abbatu et couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espée que j'avoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement, ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty, jusques à ceste heure. Ceux qui estoient avec moy, apres avoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, environ une demy lieuë Françoise. Sur le chemin, et apres avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, je commençay à me mouvoir et respirer : car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur : et plusieurs fois par le chemin, il m'en falut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie.

Perche dubbiosa anchor del suo ritorno
Non s'assecura attonita la mente.

Ceste recordation que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idée si pres du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir, ce fut d'une veuë si trouble, si foible, et si morte, que je ne discernois encores rien que la lumiere,

come quel ch'or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra'l sonno è l'esser desto.

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avec mesme progrez, que celles du corps. Je me vy tout sanglant : car mon pourpoinct estoit taché par tout du sang que j'avoy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que j'avoy une harquebusade en la teste : de vray en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des lévres : je fermois les yeux pour ayder (ce me sembloit) à la pousser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste : mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à ceste douceur, que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil.

Je croy que c'est ce mesme estat, où se trouvent ceux qu'on void défaillans de foiblesse, en l'agonie de la mort : et tiens que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soyent agitez de griéves douleurs, ou avoir l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceux que nous voyons ainsi renversez et assoupis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc,

vi morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros ut fulminis ictu
Concidit, Et spumas agit, ingemit, et fremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in jactando membra fatigat,

ou blessez en la teste, que nous oyons rommeller, et rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, et quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps : j'ay tousjours pensé, dis−je, qu'ils avoient et l'ame et le corps enseveli, et endormy.

Vivit et est vitæ nescius ipse suæ.

Et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande défaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se recognoistre : et que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tourmentast, et qui leur peust faire juger et sentir la misere de leur condition, et que par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve, et affligée, sans moyen de se declarer : Comme je dirois de ceux qu'on envoye au supplice, leur ayant couppé la langue : si ce n'estoit qu'en ceste sorte de mort, la plus muette me semble la mieux seante, si elle est accompaignée d'un ferme visage et grave : Et comme ces miserables prisonniers qui tombent és mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible : tenus cependant en condition et en lieu, où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensées et de leur misere.

Les Poëtes ont feint quelques dieux favorables à la delivrance de ceux qui trainoient ainsin une mort languissante :

hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, téque isto corpore solvo.

Et les voix et responses courtes et descousues, qu'on leur arrache quelquefois à force de crier autour de leurs oreilles, et de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe, ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouye trouble et incertaine, qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame : et faisons des responses à la suitte des dernieres paroles, qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens.

Or à present que je l'ay essayé par effect, je ne fay nul doubte que je n'en aye bien jugé jusques à ceste heure. Car premierement estant tout esvanouy, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car j'estoy desarmé) et si sçay que je ne sentois en l'imagination rien qui me blessast : Car il y a plusieurs mouvemens en nous, qui ne partent pas de nostre ordonnance.

Semianimesque micant digiti, ferrúmque retractant.

Ceux qui tombent, eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion, qui fait que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours :

Falciferos memorant currus abscindere membra,
Ut tremere in terra videatur ab artubus, id quod
Decidit abscissum, cùm mens tamen atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem.

J'avoy mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent, où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mesmes, apres qu'ils sont trespassez, ausquels on voit resserrer et remuer des muscles. Chacun sçait par experience, qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorse, ne se peuvent dire nostres : Pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier : et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desja couru, et que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustumez en telles choses : non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je voyoy s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et mal−aisé. Il semble que ceste consideration deust partir d'une ame esveillée ; si est−ce que je n'y estois aucunement : c'estoyent des pensemens vains en nuë, qui estoyent esmeuz par les sens des yeux et des oreilles : ils ne venoyent pas de chez moy. Je ne sçavoy pourtant ny d'où je venoy, ny où j'aloy, ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legers effects, que les sens produysoyent d'eux mesmes, comme d'un usage : ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien legerement, et comme lechée seulement et arrosée par la molle impression des sens.

Cependant mon assiette estoit à la verité tres−douce et paisible : je n'avoy affliction ny pour autruy ny pour moy : c'estoit une langueur et une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, je senty une infinie douceur à ce repos : car j'avoy esté vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui avoyent pris la peine de me porter sur leurs bras, par un long et tres−mauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns apres les autres. On me presenta force remedes, dequoy je n'en receuz aucun, tenant pour certain, que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, et celle du corps d'en

rien sentir. Je me laissoy couler si doucement, et d'une façon si molle et si aisée, que je ne sens guere autre action moins poisante que celle−la estoit. Quand je vins à revivre, et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei,

qui fut deux ou trois heures apres, je me senty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en fus si mal deux ou trois nuits apres, que j'en cuiday remourir encore un coup : mais d'une mort plus vifve, et me sens encore de la secousse de ceste froissure. Je ne veux pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy je me peuz remettre, ce fut la souvenance de cet accident : et me fis redire plusieurs fois, où j'aloy, d'où je venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit, en faveur de celuy, qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais long temps apres, et le lendemain, quand ma memoire vint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat, où je m'estoy trouvé en l'instant que j'avoy aperçeu ce cheval fondant sur moy (car je l'avoy veu à mes talons, et me tins pour mort : mais ce pensement avoit esté si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer) il me sembla que c'estoit un esclair qui me frapoit l'ame de secousse, et que je revenoy de l'autre monde.

Ce conte d'un evénement si leger, est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tirée pour moy : car à la verité pour s'aprivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dit Pline, chacun est à soy−mesmes une tres bonne discipline, pourveu qu'il ait la suffisance de s'espier de pres. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude : et n'est pas la leçon d'autruy, c'est la mienne.

Et ne me doibt pourtant sçavoir mauvais gré, si je la communique. Ce qui me sert, peut aussi par accident servir à un autre. Au demeurant, je ne gaste rien, je n'use que du mien. Et si je fay le fol, c'est à mes despends, et sans l'interest de personne : Car c'est en follie, qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens, qui ayent battu ce chemin : Et si ne pouvons dire, si c'est du tout en pareille maniere à ceste−cy, n'en connoissant que les noms. Nul depuis ne s'est jetté sur leur trace : C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une alleure si vagabonde, que celle de nostre esprit : de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes : de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations : Et est un amusement nouveau et extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde : ouy, et des plus recommandées. Il y a plusieurs années que je n'ay que moy pour visée à mes pensées, que je ne contrerolle et n'estudie que moy. Et si j'estudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fay part de ce que j'ay apprins en ceste cy : quoy que je ne me contente guere du progrez que j'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté, à la description de soy−mesmes, ny certes en utilité. Encore se faut il testonner, encore se faut il ordonner et renger pour sortir en place. Or je me pare sans cesse : car je me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy, vicieux : Et le prohibe obstinéement en hayne de la ventance, qui semble tousjours estre attachée aux propres tesmoignages.

Au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser,

In vitium ducit culpæ fuga.

Je trouve plus de mal que de bien à ce remede : Mais quand il seroit vray, que ce fust necessairement, presomption, d'entretenir le peuple de soy : je ne doy pas suyvant mon general dessein, refuser une action qui publie ceste maladive qualité, puis qu'elle est en moy : et ne doy cacher ceste faute, que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois à dire ce que j'en croy, cette coustume a tort de condamner le vin, par ce que plusieurs s'y enyvrent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes. Et croy de ceste reigle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance : Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si hautement parler d'eux, ny les Philosophes, ny les Theologiens ne se brident. Ne fay−je moy, quoy que je soye aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, aumoins,

quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se jetter bien avant sur le trottoir. Dequoy traitte Socrates plus largement que de soy ? A quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et branle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu, et à nostre confesseur, comme noz voisins à tout le peuple. Mais nous n'en disons, me respondra−on, que les accusations. Nous disons donc tout : car nostre vertu mesme est fautiere et repentable : Mon mestier et mon art, c'est vivre. Qui me defend d'en parler selon mon sens, experience et usage : qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastimens non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire, de soy−mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense ; Hortense celle de Cicero ? A l'adventure entendent ils que je tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe, qui ne peut tomber en production ouvragere. A toute peine le puis je coucher en ce corps aëré de la voix. Des plus sages hommes, et des plus devots, ont vescu fuyants tous apparents effects. Les effects diroyent plus de la fortune, que de moy. Ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement et incertainement : Eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estalle entier : C'est un skeletos, où d'une veuë les veines, les muscles, les tendons paroissent, chasque piece en son siege. L'effect de la toux en produisoit une partie : l'effect de la palleur ou battement de coeur un' autre, et doubteusement.

Ce ne sont mes gestes que j'escris ; c'est moy, c'est mon essence. Je tien qu'il faut estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner : soit bas, soit haut, indifferemment. Si je me sembloy bon et sage tout à fait, je l'entonneroy à pleine teste. De dire moins de soy, qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie : se payer de moins, qu'on ne vaut, c'est lascheté et pusillanimité selon Aristote. Nulle vertu ne s'ayde de la fausseté : et la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousjours presomption, c'est encore souvent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est, en tomber en amour de soy indiscrete, est à mon advis la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent, qui en defendant le parler de soy, defendent par consequent encore plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensée : la langue n'y peut avoir qu'une bien legere part. De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy : de se hanter et prattiquer, que c'est se trop cherir. Mais cet excez naist seulement en ceux qui ne se tastent que superficiellement, qui se voyent apres leurs affaires, qui appellent resverie et oysiveté de s'entretenir de soy, et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espaigne : s'estimants chose tierce et estrangere à eux mesmes.

Si quelcun s'enyvre de sa science, regardant souz soy : qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits, qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flateuse presomption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgeuillira celuy, qui mettra quand et quand en compte, tant d'imparfaittes et foibles qualitez autres, qui sont en luy, et au bout, la nihilité de l'humaine condition.

Par ce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son Dieu, de se connoistre, et par cest estude estoit arrivé à se mespriser, il fut estimé seul digne du nom de Sage. Qui se connoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à connoistre par sa bouche.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VII
Des recompenses d'honneur

CEUX qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar, remarquent cecy en sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceux qui le meritoient : mais que des pures recompenses d'honneur il en

estoit bien autant espargnant. Si est−ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle, de toutes les recompenses militaires, avant qu'il eust jamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receuë en la plus part des polices du monde, d'establir certaines merques vaines et sans prix, pour en honnorer et recompenser la vertu : comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque assiete particuliere aux assemblées publiques, la prerogative d'aucuns surnoms et titres, certaines merques aux armoiries, et choses semblables, dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à ceste fin. C'est à la verité une bien bonne et profitable coustume, de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellens, et de les contenter et satis−faire par des payemens, qui ne chargent aucunement le publiq, et qui ne coustent rien au Prince. Et ce qui a esté tousjours conneu par experience ancienne, et que nous avons autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens de qualité avoyent plus de jalousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du guain et du profit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez, et de la richesse : ce meslange au lieu d'augmenter l'estimation, il la ravale et en retranche. L'ordre Sainct Michel, qui a esté si long temps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle−la, de n'avoir communication d'aucune autre commodité. Cela faisoit, qu'autre−fois il n'y avoit ne charge ny estat, quel qu'il fust, auquel la noblesse pretendist avec tant de desir et d'affection, qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur : la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse, qu'utile. Car à la verité les autres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions. Par des richesses on satiffaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier ; le dancer, le voltiger, le parler, et les plus viles offices qu'on reçoive : voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu reçoit et desire moins volontiers ceste sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnager et espargnant de ceste−cy, que de l'autre : d'autant que l'honneur, c'est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté : et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest ?

On ne remerque pas pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soin de la nourriture de ses enfans, d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit : non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesmes. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance : car c'estoit une vertu populaire en leur nation : et aussi peu de la fidelité et mespris des richesses. Il n'eschoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coustume : et ne sçay avec, si nous l'appellerions jamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur, n'ont autre prix et estimation que ceste là, que peu de gens en jouyssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé, qui meritassent nostre ordre, il n'en faloit pas pourtant corrompre l'estimation. Et peut aysément advenir que plus le meritent : car il n'est aucune des vertuz qui s'espande si aysement que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraye, perfaicte et philosophique, dequoy je ne parle point (et me sers de ce mot, selon nostre usage) bien plus grande que ceste cy, et plus pleine : qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant également toute sorte de contraires accidens ; equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle, dequoy je parle, et la rendent aysement vulgaire, comme il est tresaysé à voir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles. Et qui nous pourroit joindre à ceste heure, et acharner à une entreprise commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain, que la recompense de l'ordre ne touchoit pas au temps passé seulement la vaillance, elle regardoit plus loing. Ce n'a jamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un Capitaine fameux. La science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable : on y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast

la plus part et plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim eædem militares et imperatoriæ artes sunt*, qui fust encore, outre cela de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dy, quand plus de gens en seroyent dignes qu'il ne s'en trouvoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal : et eust mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceux, à qui il estoit deu, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aucun homme de coeur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs : Et ceux d'aujourd'huy qui ont moins merité ceste recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là, au reng de ceux à qui on fait tort d'espandre indignement et avilir ceste marque qui leur estoit particulierement deuë.

Or de s'attendre en effaçant et abolissant ceste−cy, de pouvoir soudain remettre en credit, et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licentieuse et malade, qu'est celle, où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere encourra dés sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre, auroyent besoing d'estre extremement tendues et contraintes, pour luy donner authorité : et ceste saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglée. Outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheut.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de ceste vertu aux autres : mais Plutarque estant souvent retombé sur ce propos, je me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dit. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de valeur : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vaut beaucoup, ou un homme de bien, au stile de nostre cour, et de nostre noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme : d'une façon pareille à la Romaine. Car la generale appellation de vertu prend chez eux etymologie de la force. La forme propre, et seule, et essencielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vray−semblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les autres, ç'a esté ceste−cy : par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere : d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage : ou bien que ces nations estans tres−belliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus, qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre. Tout ainsi que nostre passion, et ceste fievreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, fait aussi qu'une bonne femme, une femme de bien, et femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire autre chose pour nous, qu'une femme chaste : comme si pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, et leur laschions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter ceste−cy.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VIII
De l'affection des peres aux enfans
A Madame d'Estissac.

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve, et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de ceste sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancolique, et une humeur par consequent tres ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté, qui m'a mis premierement en teste ceste resverie de me mesler d'escrire. Et puis me trouvant entierement despourveu et vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy−mesmes à moy pour argument et pour subject. C'est le seul livre au monde de son espece, et d'un dessein farousche et extravaguant. Il n'y a rien aussi en ceste besoigne digne d'estre remerqué que ceste bizarrerie : car à un subject si vain et si vil, le meilleur ouvrier du monde n'eust sçeu donner façon qui merite qu'on en face conte.

Or Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse representé l'honneur, que j'ay tousjours rendu à vos merites. Et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montrée à vos enfans, tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel Monsieur d'Estissac vostre mari vous laissa veufve, les grands et honorables partis, qui vous ont esté offerts, autant qu'à Dame de France de vostre condition, la constance et fermeté dequoy vous avez soustenu tant d'années et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France, et vous tiennent encores assiegée, l'heureux acheminement que vous y avez donné, par vostre seule prudence ou bonne fortune : il dira aisément avec moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre.

Je louë Dieu, Madame, qu'elle aye esté si bien employée : car les bonnes esperances que donne de soy Monsieur d'Estissac vostre fils, asseurent assez que quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et reconnoissance d'un tres−bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remerquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veux, si ces escrits viennent un jour à luy tomber en main, lors que je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moy ce tesmoignage en toute verité : qui luy sera encore plus vifvement tesmoigné par les bons effects, dequoy si Dieu plaist il se ressentira, qu'il n'est gentil−homme en France, qui doive plus à sa mere qu'il fait, et qu'il ne peut donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté, et de sa vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se voye universellement et perpetuellement empreinct aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse) je puis dire à mon advis, qu'apres le soin que chasque animal a de sa conservation, et de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance, tient le second lieu en ce rang. Et parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à estendre et faire aller avant, les pieces successives de ceste sienne machine : ce n'est pas merveille, si à reculons des enfans aux peres, elle n'est pas si grande.

Joint ceste autre consideration Aristotelique : que celuy qui bien faict à quelcun, l'aime mieux, qu'il n'en est aimé : Et celuy à qui il est deu, aime mieux, que celuy qui doibt : et tout ouvrier aime mieux son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, estre, et estre consiste en mouvement et action. Parquoy chascun est aucunement en son ouvrage. Qui bien fait, exerce une action belle et honneste : qui reçoit, l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste. L'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict, une gratification constante. L'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté. Et donner, est de plus de coust que le prendre.

Puis qu'il a pleu à Dieu nous doüer de quelque capacité de discours, affin que comme les bestes nous ne fussions pas servilement assubjectis aux lois communes, ains que nous nous y appliquassions par jugement et liberté volontaire : nous devons bien prester un peu à la simple authorité de nature : mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay de ma part le goust estrangement mousse à ces propensions, qui sont produites en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement. Comme sur ce subject, duquel je parle, je ne puis recevoir cette passion, dequoy on embrasse les enfans à peine encore naiz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables : et ne les ay pas souffert volontiers nourrir pres de moy. Une vraye affection et bien reglée, devroit naistre, et s'augmenter avec la cognoissance qu'ils nous donnent d'eux ; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle ; et en juger de mesme s'ils sont autres, nous rendans tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours, et le plus communement nous nous sentons plus esmeuz des trepignemens, jeux et niaiseries pueriles de noz enfans, que nous ne faisons apres, de leurs actions toutes formées : comme si nous les avions aymez pour nostre passe−temps, comme des guenons, non comme des hommes. Et tel fournit bien liberalement de jouëts à leur enfance, qui se trouve

resserré à la moindre despence qu'il leur faut estans en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre et jouyr du monde, quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende plus espargnans et restrains envers eux : Il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir : Et si nous avions à craindre cela, puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre, ny vivre, qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne devions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, je treuve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et societé de noz biens, et compagnons en l'intelligence de noz affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrancher et resserrer noz commoditez pour prouvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect.

C'est injustice de voir qu'un pere vieil, cassé, et demy−mort, jouysse seul à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'avancement et entretien de plusieurs enfans, et qu'il les laisse cependant par faute de moyen, perdre leurs meilleures années, sans se pousser au service public, et cognoissance des hommes. On les jecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour injuste qu'elle soit, à prouvoir à leur besoing. Comme j'ay veu de mon temps, plusieurs jeunes hommes de bonne maison, si addonnez au larcin, que nulle correction les en pouvoit destourner. J'en cognois un bien apparenté, à qui par la priere d'un sien frere, tres−honneste et brave gentil−homme, je parlay une fois pour cet effect. Il me respondit et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure, par la rigueur et avarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surpris en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres.

Il me fit souvenir du compte que j'avois ouy faire d'un autre gentil−homme, si faict et façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant apres à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette trafique, il ne se pouvoit garder pourtant s'il passoit pres d'une boutique, où il y eust chose, dequoy il eust besoin, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer apres. Et en ay veu plusieurs si dressez et duitz à cela, que parmy leurs compagnons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours : Seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est à la verité un peu plus descrié que les autres de la Françoise nation. Si est−ce que nous avons veu de nostre temps à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison, d'autres contrées, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette desbauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que fit un jour un Seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruict et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens ; et que l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en authorité en sa famille, et pour eviter qu'il ne vinst à mespris et desdain à tout le monde (De vray non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'avarice) Cela est quelque chose : mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu, et par sa suffisance, et aymable par sa bonté et douceur de ses moeurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix : et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peut estre si caducque et si rance, à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable ; et notamment à ses enfans, desquels il faut avoir reglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité et par le besoin, ny par rudesse et par force.

et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quam illud quod amicitia adjungitur.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur, et la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur, et en la contraincte : et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence, et addresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu : Ils me meurent tous en nourrisse : mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a attaint six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastiement de ses fautes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant aysément) autre chose que parolles, et bien douces : Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sçay estre juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela vers des masles, moins nais à servir, et de condition plus libre : j'eusse aymé à leur grossir le coeur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu autre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malitieusement opiniastres.

Voulons nous estre aymez de noz enfans ? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort ? (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait, ne peut estre ny juste ny excusable ; *nullum scelus rationem habet*) accommodons leur vie raisonnablement, de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur : Car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez. Je dy specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes : car ailleurs, où la vie est questuaire, la pluralité et compagnie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instrumens à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans, et louë l'opinion de trente cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente : mais il a raison de se mocquer de ceux qui font les oeuvres de mariage apres cinquante cinq : et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie.

Thales y donna les plus vrayes bornes : qui jeune, respondit à sa mere le pressant de se marier, qu'il n'estoit pas temps : et, devenu sur l'aage, qu'il n'estoit plus temps. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune.

Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme, avant l'aage de vingt ans : et recommandoient singulierement aux hommes, qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucellage ; d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes.

Ma hor congiunto à giovinetta sposa,
Lieto homai de' figli era invilito
Ne gli affetti di padre et di marito.

Muleasses Roy de Thunes, celuy que l'Empereur Charles cinquiesme remit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avec les femmes, l'appellant brode, effeminé, engendreur d'enfants.

L'histoire Grecque remarque de Jecus Tarentin, de Chryso, d'Astylus, de Diopopus, et d'autres, que pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux Olympiques, de la Palæstrine, et tels exercices, ils se priverent autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte Venerien.

En certaine contrée des Indes Espagnolles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'apres quarante ans, et si le permettoit−on aux filles à dix ans.

Un gentil−homme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy−mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la cour de son Prince : il a besoin de ses pieces ; et en doit certainement faire part, mais telle part, qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy−là peut servir justement cette responce que les peres ont ordinairement en la bouche : Je ne me veux pas despouiller devant que de m'aller coucher.

Mais un pere atterré d'années et de maux, privé par sa foiblesse et faute de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller pour se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robbe de nuict bien chaude : le reste des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doit en estrener volontiers ceux, à qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que nature l'en prive : autrement sans doute il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'Empereur Charles cinquiesme fut celle−là, à l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre, d'avoir sçeu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand noz robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lors qu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires, avec la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.

Cette faute, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui à mon opinion est esgale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps et cognu familierement, des personnages de grande authorité, qu'il estoit bien aisé à voir, estre merveilleusement descheuz de cette ancienne suffisance, que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse pour leur honneur volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur aise, et deschargez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ay autrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutefois assez verte. Cettuy−cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desja en aage de paroistre ; cela chargeoit sa maison de plusieurs despences et visites estrangeres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soin de l'espargne, mais encore plus, pour avoir, à cause de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieux de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale, (car il n'avoit que celle−là de bien logée et accommodée) et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puis qu'il ne pouvoit autrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois, moy qui suis à mesme de jouer ce rolle, la jouyssance de ma maison et de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoyent occasion : je leur en lairrois l'usage, par ce qu'il ne me seroit plus commode : Et de l'authorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit. Ayant tousjours jugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy−mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens : leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là, des esperances qu'il peut prendre de leur conduicte à venir. Et pour cet effect, je ne voudrois pas fuir leur compagnie, je voudrois les esclairer de pres, et jouyr selon la condition de mon aage, de leur allegresse, et de leurs festes. Si je ne vivoy parmy eux (comme je ne pourroy sans offencer leur assemblée par le chagrin de mon aage, et l'obligation de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que j'auroy lors) je voudroy au moins vivre pres d'eux en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vy il y a quelques années, un Doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par

l'incommodité de sa melancholie, que lors que j'entray en sa chambre, il y avoit vingt deux ans, qu'il n'en estoit sorty un seul pas ; et si avoit toutes ses actions libres et aysées, sauf un reume qui luy tomboit sur l'estomac. A peine une fois la sepmaine, vouloit−il permettre qu'aucun entrast pour le voir : Il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir. Son occupation estoit se promener, et lire quelque livre (car il cognoissoit aucunement les lettres) obstiné au demeurant de mourir en cette desmarche, comme il fit bien tost apres.

J'essayeroy par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vive amitié et bien−vueillance non feinte en mon endroict. Ce qu'on gaigne aisément envers des natures bien nées : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à miliers, il les faut hayr et fuyr pour telles. Je veux mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enjoindre un' estrangere, comme plus reverentiale : nature n'aiant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre authorité. Nous appellons Dieu tout−puissant, pere, et desdaignons que noz enfants nous en appellent. J'ay reformé cett' erreur en ma famille. C'est aussi folie et injustice de priver les enfans qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là, les tenir en crainte et obeissance. Car c'est une farce tres−inutile, qui rend les peres ennuieux aux enfans, et qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde ; et reçoivent avecques mocquerie, ces mines fieres et tyranniques, d'un homme qui n'a plus de sang, ny au coeur, ny aux veines : vrais espouvantails de cheneviere. Quand je pourroy me faire craindre, j'aimeroy encore mieux me faire aymer.

Il y a tant de sortes de deffauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens : le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un, duquel la jeunesse avoit esté tres−imperieuse, quand c'est venu sur l'aage, quoy qu'il le passe sainement ce qu'il se peut, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maistre de France, il se ronge de soing et de vigilance, tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du celier, voire et de sa bource, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibbessiere, plus cherement que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduits de sa maison, en jeu, et en despence, et en l'entretien des comptes de sa vaine cholere et prouvoyance. Chacun est en sentinelle contre luy. Si par fortune quelque chetif serviteur s'y addonne, soudain il luy est mis en soupçon : qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy−mesme. Quantes fois s'est−il vanté à moy, de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit ; combien il voyoit clair en ses affaires !

Ille solus nescit omnia.

Je ne sçache homme qui peust apporter plus de parties et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict, et si en est descheu comme un enfant. Partant l'ay−je choisi parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire.

Ce seroit matiere à une question scholastique, s'il est ainsi mieux, ou autrement. En presence, toutes choses luy cedent. Et laisse−on ce vain cours à son authorité, qu'on ne luy resiste jamais : On le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne−il congé à un valet ? il plie son pacquet, le voila party : mais hors de devant luy seulement : Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grace. Monsieur fait−il quelque marché ou quelque depesche, qui desplaise ? on la supprime : forgeant tantost apres, assez de causes, pour excuser la faute d'execution ou de responce. Nulles lettres estrangeres ne luy estants premierement apportées, il ne void que celles qui semblent commodes à sa science. Si par cas d'advanture il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne, de les luy lire, on y trouve sur le champ ce qu'on veut : et faict−on à tous coups que tel luy demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne void en fin

affaires, que par une image disposée et desseignée et satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. J'ay veu souz des figures differentes, assez d'oeconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris. Elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster : la premiere excuse leur sert de pleniere justification. J'en ay veu, qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit−elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation. Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary. Il faut qu'elles l'usurpent ou finement, ou fierement, et tousjours injurieusement, pour luy donner de la grace et de l'authorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion, avec gloire : et comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles, grands et fleurissans, ils subornent aussi incontinent ou par force, ou par faveur, et maistre d'Hostel et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny fils, tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, qu'autant de valets, autant d'ennemis. Voyez si selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir, que femme, fils, et valet, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inappercevance et d'ignorance, et

(253)

facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit−ce de nous ; mesme en ce temps, où les Juges qui ont à decider noz controverses, sont communément partisans de l'enfance et interessez ?

Au cas que cette pipperie m'eschappe à voir, aumoins ne m'eschappe−il pas, à voir que je suis tres−pippable. Et aura−on jamais assez dit, de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles ? L'image mesme, que j'en voy aux bestes, si pure, avec quelle religion je la respecte !

Si les autres me pippent, aumoins ne me pippe−je pas moy−mesme à m'estimer capable de m'en garder : ny à me ronger la cervelle pour me rendre. Je me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost, et resolution. Quand j'oy reciter l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse pas à luy : je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en suis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'advertit et m'esveille de ce costé−là. Tous les jours et à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier aussi bien qu'estendre nostre consideration.

Et plusieurs autheurs blessent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traits, propres à leur estre relancez plus avantageusement.

Feu M. le Mareschal de Monluc, ayant perdu son filz, qui mourut en l'Isle de Maderes, brave gentil−homme à la verité et de grande esperance, me faisoit fort valoir entre ses autres regrets, le desplaisir et creve−coeur qu'il sentoit de ne s'estre jamais communiqué à luy : et sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster et bien cognoistre son filz ; et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. Et ce pauvre garçon, disoit−il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroignée et pleine de mespris, et a emporté cette creance, que je n'ay sçeu ny l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy−je à descouvrir cette singuliere affection que je luy portoy dans mon ame ? estoit−ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Je me suis contraint et gehenné pour maintenir ce vain masque : et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quant et quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse, ny senti qu'une façon tyrannique. Je trouve que cette plainte estoit bien prise et raisonnable : Car comme je sçay par

une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de noz amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avec eux une parfaite et entiere communication d'un amy. En vaux−je mieux d'en avoir le goust, ou si j'en vaux moins ? j'en vaux certes bien mieux. Son regret me console et m'honnore. Est−ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obseques ? Est−il jouyssance qui vaille cette privation ?

Je m'ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie tres−volontiers l'estat de ma volonté, et de mon jugement envers eux, comme envers un chacun : je me haste de me produire, et de me presenter : car je ne veux pas qu'on s'y mesconte, à quelque part que ce soit.

Entre autres coustumes particulieres qu'avoient noz anciens Gaulois, à ce que dit Cæsar, cette−cy en estoit l'une, que les enfans ne se presentoyent aux peres, ny fosoyent trouver en public en leur compagnie, que lors qu'ils commençoyent à porter les armes ; comme s'ils vouloyent dire que lors il estoit aussi saison, que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

J'ay veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie, leurs enfans de la part qu'ils devoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore apres eux, à leurs femmes cette mesme authorité sur tous leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cognu tel Seigneur des premiers officiers de nostre Couronne, ayant par esperance de droit à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere en son extreme decrepitude, jouyssant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu pres de quatre vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable.

Pourtant trouve−je peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot ; il n'est point de debte estrangere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soyent moins traictables et recognoissantes, se trompent, de faire perdre quelque reelle commodité, pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'injustice les alleche : comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses : Et en sont debonnaires d'autant plus, qu'elles sont plus riches : comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfans ne sont pas en l'aage selon les loix pour en manier la charge : mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en leur maturité, ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit−il toutesfois à la verité plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement, dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison et de leur aage, d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus mal seante et mal−aisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en charger les enfans que la mere.

En general, la plus saine distribution de noz biens en mourant, me semble estre, les laisser distribuer à l'usage du païs. Les loix y ont mieux pensé que nous : et vaut mieux les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puis que d'une prescription civile et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté audelà, je tien qu'il faut une grande cause et bien apparente pour nous faire oster à un, ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la justice commune l'appelloit : et que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en servir noz fantasies frivoles et privées. Mon sort m'a faict grace, de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. J'en voy, envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin de bons offices. Un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix

ans. Heureux, qui se trouve à point, pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage. La voisine action l'emporte, non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents font l'operation. Ce sont gents qui se jouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chaque action de ceux qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suitte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenée à chasque instant : et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardans sur tout à la raison et observance publique.

Nous prenons un peu trop à coeur ces substitutions masculines : et proposons une eternité ridicule à noz noms. Nous poisons aussi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnent les esprits puerils. A l'adventure eust on faict injustice, de me deplacer de mon rang, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfans de ma province : soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est follie de faire des triages extraordinaires, sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peut blesser cette regle, et corriger les destinées aux chois qu'elles ont faict de noz heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle : vice constant inamandable : et selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important prejudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon, avec ses citoyens, fera honneur à ce passage. Comment donc, disent ils sentans leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous, à qui il nous plaira ? O Dieux, quelle cruauté ! Qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en noz maladies, en nostre vieillesse, en noz affaires, de leur donner plus et moins selon noz fantasies ! A quoy le legislateur respond en cette maniere : Mes amis, qui avez sans doubte bien tost à mourir, il est mal−aisé, et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription Delphique. Moy, qui fay les loix, tien, que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous jouyssez. Et voz biens et vous, estes à vostre famille tant passée que future : mais encore plus sont au public, et vostre famille et voz biens. Parquoy de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion vous sollicite mal à propos, de faire testament injuste, je vous engarderay. Mais ayant respect et à l'interest universel de la cité, et à celuy de vostre maison, j'estabiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en joyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui autant que je puis, me soingne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez.

Revenant à mon propos, il me semble en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deuë sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle : si ce n'est pour le chastiment de ceux, qui par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubsmis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration, qui nous a faict forger et donner pied si volontiers, à cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne : et n'est guere Seigneurie au monde, où elle ne s'allegue, comme icy, par une vray−semblance de raison qui l'authorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession, selon le choix qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups inique et fantastique. Car cet appetit desreglé et goust malade, qu'elles ont au temps de leurs groisses, elles l'ont en l'ame, en tout temps. Communement on les void s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayans point assez de force de discours, pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller, où les impressions de nature sont plus seules : comme les animaux qui n'ont cognoissance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles.

Au demeurant il est aisé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort leger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge : nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse, à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre ;

leur deffendant non seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir : mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des nostres. Et voit−on en la plus part d'entre elles, s'engendrer bien tost par accoustumance un' affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez, que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mammelles, appeller des chevres à leurs secours. Et j'ay à cette heure deux lacquais, qui ne tetterent jamais que huict jours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duites à venir allaicter ces petits enfans, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un autre que leur nourrisson, elles le refusent, et l'enfant en fait de mesme d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour, à qui on osta la sienne, par ce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne peut jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, et mourut sans doute, de faim. Les bestes alterent et abbastardissent aussi aisément que nous, l'affection naturelle.

Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Lybie, il y a souvent du mesconte : il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment : mais que l'enfant ayant force de marcher, trouve son pere celuy, vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or à considerer cette simple occasion d'aymer noz enfans, pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons autres nous mesmes : il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous, qui ne soit pas de moindre recommendation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres. Nous sommes pere et mere ensemble en cette generation : ceux−cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfans, est beaucoup plus leur, que nostre : la part que nous y avons est bien legere : mais de ceux−cy, toute la beauté, toute la grace et prix est nostre. Par ainsin ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les autres.

Platon adjouste, que ce sont icy des enfants immortels, qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos.

Or les Histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette−cy.

Heliodorus ce bon Evesque de Tricea, ayma mieux perdre la dignité, le profit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille : fille qui dure encore bien gentille : mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnée pour fille Ecclesiastique et Sacerdotale, et de trop amoureuse façon.

Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et authorité, et entre autres qualitez, excellent en toute sorte de literature, qui estoit, ce croy−je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent soubs Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis s'estant jetté au party du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que Cæsar le deffit en Espagne. Ce Labienus dequoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et comme il est vray−semblable, les courtisans et favoris des Empereurs de son temps, pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croiable qu'il avoit teint ses escrits et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslés. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les escrits mesmes, et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit : et si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines et monumens des Muses. Or Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture ; il se fit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaisé de montrer aucune autre plus vehemente affection

paternelle que celle−là. Cassius Severus, homme tres−eloquent et son familier, voyant brusler ses livres, crioit que par mesme sentence on le devoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient.

Pareil accident advint à Greuntius Cordus accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius. Ce Senat vilain, servile, et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, et se tua par abstinence de manger.

Le bon Lucanus estant jugé par ce coquin Neron ; sur les derniers traits de sa vie, comme la pluspart du sang fut desja escoulé par les veines des bras, qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremitez de ses membres, et commençast à s'approcher des parties vitales ; la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit, et mourut ayant ceste derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit−ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfans ; representant les a−dieux et les estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant ; et un effet de cette naturelle inclination, qui r'appelle en nostre souvenance en cette extremité, les choses, que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie ?

Pensons nous qu'Epicurus qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en sa beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nais et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escrits ? et que s'il eust esté au chois de laisser apres luy un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier mal'heur que l'autre ? Ce seroit à l'adventure impieté en Sainct Augustin (pour exemple) si d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses escrits, dequoy nostre religion reçoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieux enterrer ses enfans.

Et je ne sçay si je n'aymerois pas mieux beaucoup en avoir produict un parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme.

A cettuy−cy tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien, que je luy ay faict, il n'est plus en ma disposition. Il peut sçavoir assez de choses que je ne sçay plus, et tenir de moy ce que je n'ay point retenu : et qu'il faudroit que tout ainsi qu'un estranger, j'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit. Si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy.

Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'*Eneide* que du plus beau garçon de Rome : et qui ne souffrissent plus aisément l'une perte que l'autre. Car selon Aristote, de tous ouvriers le poëte est nommément le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaisé à croire, qu'Epaminondas qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroyent un jour honneur à leur pere (c'estoyent les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens) eust volontiers consenty d'eschanger celle−là, aux plus gorgiases de toute la Grece : ou qu'Alexandre et Cæsar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfans et heritiers, quelques parfaicts et accompliz qu'ils peussent estre. Voire je fay grand doubte que Phidias ou autre excellent statuaire, aymast autant la conservation et la durée de ses enfans naturels, comme il feroit d'une image excellente, qu'avec long travail et estude il auroit parfaite selon l'art. Et quant à ces passions vitieuses et furieuses, qui ont eschauffé quelque fois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encore s'en trouve−il de pareilles en cette autre sorte de parenté : Tesmoing ce que lon recite de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme de beauté singuliere, il devint si esperduement espris de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il falut, qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

Tentatum mollescit ebur, positóque rigore
Subsidit digitis.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE IX
Des armes des Parthes

C'EST une façon vitieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité : et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence, que le danger soit esloigné : D'où il survient plusieurs desordres : car chacun criant et courant à ses armes, sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compaignons sont desja rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance, et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equippage, tant que la courvée duroit. Nos trouppes sont à ceste heure toutes troublées et difformes, par la confusion du bagage et des valets qui ne peuvent esloigner leurs maistres, à cause de leurs armes.

Tite Live parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant.*

Plusieurs nations vont encore et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir : ou se couvroient d'inutiles defences.

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex.

Alexandre le plus hazardeux Capitaine qui fut jamais, s'armoit fort rarement : Et ceux d'entre nous qui les mesprisent n'empirent pour cela de guere leur marché. S'il se voit quelqu'un tué par le defaut d'un harnois, il n'en est guere moindre nombre, que l'empeschement des armes a faict perdre, engagés sous leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contre−coup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à voir le poix des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchons qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couvers. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entravez et contraints, comme si nous n'avions à combattre que du choq de nos armes : Et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous.

Tacitus peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayans moyen ny d'offencer ny d'estre offencez, ny de se relever abbatus. Lucullus voyant certains hommes d'armes Medois, qui faisoient front en l'armée de Tigranes, poisamment et malaisément armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les deffaire aisément, et par eux commença sa charge et sa victoire.

Et à present que nos mousquetaires sont en credit, je croy qu'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garentir, et nous faire trainer à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les anciens faisoyent porter à leurs elephans.

Ceste humeur est bien esloignée de celle du jeune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats, de ce qu'ils avoyent semé des chausse−trapes soubs l'eau à l'endroit du fossé, par où ceux d'une ville qu'il assiegeoit, pouvoient faire des sorties sur luy : disant que ceux qui assailloient, devoient penser à entreprendre, non pas à craindre : Et craignoit avec raison que ceste provision endormist leur vigilance à se garder.

Il dict aussi à un jeune homme, qui luy faisoit monstre de son beau bouclier : Il est vrayement beau, mon fils, mais un soldat Romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre, qu'en la gauche.

Or il n'est que la coustume, qui nous rende insupportable la charge de nos armes.

L'husbergo in dosso haveano, et l'elmo in testa,

Due di quelli guerrier d'i quali io canto.
Ne notte o di doppo ch'entraro in questa
Stanza, gl'haveanó mai mesi da canto,
Che facile a portar comme la vesta
Era lor, perche in uso l'avean tanto.

L'Empereur Caracalla alloit par païs à pied armé de toutes pieces, conduisant son armée.

Les pietons Romains portoient non seulement le morion, l'espée, et l'escu : car quant aux armes, dit Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres : *arma enim, membra militis esse dicunt*. Mais quant et quant encore, ce qu'il leur falloit de vivres, pour quinze jours, et certaine quantité de paux pour faire leurs rempars, jusques à soixante livres de poix. Et les soldats de Marius ainsi chargez, marchant en bataille, estoient duits à faire cinq lieuës en cinq heures, et six s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre : aussi produisoit elle de bien autres effects. Le jeune Scipion reformant son armée en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuit. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un soldat Lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un autre toict que celuy du ciel, quelque temps qu'il fist. Nous ne menerions guere loing nos gens à ce prix là.

Au demeurant Marcellinus, homme nourry aux guerres Romaines, remerque curieusement la façon que les Parthes avoyent de s'armer, et la remerque d'autant qu'elle estoit esloignée de la Romaine. Ils avoyent, dit−il, des armes tissuës en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps : et si estoient si fortes que nos dards rejallissoient venans à les hurter (ce sont les escailles, dequoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir) Et en un autre lieu : Ils avoient, dit−il, leurs chevaux fors et roides, couverts de gros cuir, et eux estoient armez de cap à pied, de grosses lames de fer, rengées de tel artifice, qu'à l'endroit des jointures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer : car ils avoient des accoustremens de teste si proprement assis, et representans au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes, qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoyent assez malaisément haleine,

Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribilis visu, credas simulacra moveri
Ferrea, cognatóque viros spirare metallo.
Par vestitus equis, ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent securi vulneris armos.

Voila une description, qui retire bien fort à l'equippage d'un homme d'armes François, à tout ses bardes.

Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy, et pour Alcinus, le premier homme de guerre qui fust pres de luy, à chacun un harnois complet du poids de six vingts livres, là où les communs harnois n'en pesoient que soixante.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE X
Des livres

JE ne fay point de doute, qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses, qui sont mieux traictées chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : Et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy : car à peine respondroy−je à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge : il n'est rien dequoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point à donner à connoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure connues un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux, où elles estoient esclaircies. Mais il ne m'en souvient plus.

Et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention.

Ainsi je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre jusques à quel poinct monte pour ceste heure, la connoissance que j'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne.

Qu'on voye en ce que j'emprunte, si j'ay sçeu choisir dequoy rehausser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy. Car je fay dire aux autres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont touts, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, argumens, si j'en transplante quelcun en mon solage, et confons aux miens, à escient j'en cache l'autheur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives, qui se jettent sur toute sorte d'escrits : notamment jeunes escrits, d'hommes encore vivants : et en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le dessein vulgaire de mesmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il faut musser ma foiblesse souz ces grands credits.

J'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer : je dy par clairté de jugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos. Car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous les coups, à les trier, par recognoissance de nation, sçay tresbien connoistre, à mesurer ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches, que j'y trouve semées, et que tous les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer.

De cecy suis−je tenu de respondre, si je m'empesche moy−mesme, s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point, ou que je ne soye capable de sentir en me le representant. Car il eschappe souvent des fautes à nos yeux : mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir appercevoir, lors qu'un autre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement, et le jugement y peut aussi estre sans elles : voire la reconnoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre sergent de bande, à renger mes pieces, que la fortune. A mesme que mes resveries se presentent, je les entasse : tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire ainsi detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve. Aussi ne sont ce point icy matieres, qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement.

Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses, mais je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy je me vueille rompre la teste : non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit. Je ne cherche aux livres qu'à my donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherche que la science, qui traicte de la connoissance de moy−mesmes, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.

Has meus ad metas sudet oportet equus.

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles : je les laisse là, apres leur avoir faict une charge ou deux.

Si je m'y plantois, je m'y perdrois, et le temps : car j'ay un esprit primsautier : Ce que je ne voy de la premiere charge, je le voy moins en m'y obstinant. Je ne fay rien sans gayeté : et la continuation et contention trop ferme esblouït mon jugement, l'attriste, et le lasse. Ma veuë s'y confond, et s'y dissipe. Il faut que je la retire, et que je l'y remette à secousses : Tout ainsi que pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeux pardessus, en la parcourant à diverses veuës, soudaines reprinses et reiterées.

Si ce livre me fasche, j'en prens un autre, et ne m'y addonne qu'aux heures, où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prens gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux Grecs, par ce que mon jugement ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile et apprantisse intelligence.

Entre les livres simplement plaisans, je trouve des modernes, le *Decameron* de Boccace, Rabelays, et les *Baisers* de Jean second (s'il les faut loger sous ce tiltre) dignes qu'on s'y amuse. Quant aux *Amadis*, et telles sortes d'escrits, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encore cecy, ou hardiment, ou temerairement, que ceste vieille ame poisante, ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité, et ses inventions, qui m'ont ravy autresfois, à peine m'entretiennent elles à ceste heure.

Je dy librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction. Ce que j'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veuë, non la mesure des choses. Quand je me trouve dégousté de l'*Axioche* de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel autheur, mon jugement ne s'en croit pas : Il n'est pas si outrecuidé de s'opposer à l'authorité de tant d'autres fameux jugemens anciens : qu'il tient ses regens et ses maistres : et avecq lesquels il est plustost content de faillir : Il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fonds : ou de regarder la chose par quelque faux lustre : Il se contente de se garentir seulement du trouble et du desreiglement : quant à sa foiblesse, il la reconnoist, et advoüe volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences, que sa conception luy presente : mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La plus part des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceux qui les mythologisent, en choisissent quelque visage, qui quadre bien à la fable : mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel : il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sçeu penetrer : voyla comme j'en fay.

Mais pour suyvre ma route : il ma tousjours semblé, qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle, et Horace, tiennent de bien loing le premier rang : et signamment Virgile en ses *Georgiques*, que j'estime le plus accomply ouvrage de la Poësie : à comparaison duquel on peut reconnoistre aysément qu'il y a des endroicts de l'*Æneide*, ausquels l'autheur eust donné encore quelque tour de pigne s'il en eust eu loisir : Et le cinquiesme livre en l'*Æneide* me semble le plus parfaict. J'ayme aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son stile, que pour sa valeur propre, et verité de ses opinions et jugemens. Quant au bon Terence, la mignardise, et les graces du langage Latin, je le trouve admirable à representer au vif les mouvemens de l'ame, et la condition de nos moeurs : à toute heure nos actions me rejettent à luy : Je ne le puis lire si souvent que je n'y trouve quelque beauté et grace nouvelle. Ceux des temps voisins à Virgile se plaignoient, dequoy aucuns luy comparoient Lucrece. Je suis d'opinion, que c'est à la verité une comparaison inegale : mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en ceste creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils se piquoient de ceste comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque, de ceux qui luy comparent à ceste heure Arioste : et qu'en diroit Arioste luy−mesme ?

O seclum insipiens et infacetum.

J'estime que les anciens avoient encore plus à se plaindre de ceux qui apparioient Plaute à Terence (cestuy−cy sent bien mieux son Gentil−homme) que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, fait beaucoup, que le pere de l'eloquence Romaine la si souvent en la bouche, seul de son reng : et la sentence, que le premier juge des poëtes Romains donne de son compagnon. Il m'est souvent tombé en fantasie, comme en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre argumens de celles de Terence, ou de Plaute, pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule Comedie, cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les fait ainsi se charger de matiere, c'est la deffiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces. Il faut qu'ils trouvoit un corps où s'appuyer : et n'ayans pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon autheur tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire, nous font perdre l'appetit de son subject. Sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout. Il est par tout si plaisant,

Liquidus puróque simillimus amni,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable.

Ceste mesme consideration me tire plus avant. Je voy que les bons et anciens Poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques elevations Espagnoles et Petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages Poëtiques des siecles suyvans. Si n'y a il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison, l'egale polissure et cette perpetuelle douceur et beauté fleurissante des Epigrammes de Catulle, que tous les esguillons, dequoy Martial esguise la queuë des siens. C'est cette mesme raison que je disoy tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat*. Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer se font assez sentir : ils ont dequoy rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux−cy ont besoing de secours estranger : à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps : ils montent à cheval par ce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes. Tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition, qui en tiennent escole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des sauts perilleux, et autres mouvemens estranges et basteleresques. Et les Dames ont meilleur marché de leur contenance, aux danses où il y a diverses descoupeures et agitation de corps, qu'en certaines autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un port naïf et leur grace ordinaire. Et comme j'ay veu aussi les badins excellens, vestus en leur à tous les jours, et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art : les apprentifs, qui ne sont de si haute leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, se travestir, se contrefaire en mouvemens de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Ceste mienne conception se reconnoist mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'*Æneide* et du *Furieux*. Celuy−là on le voit aller à tire d'aisle, d'un vol haut et ferme, suyvant tousjours sa poincte : cestuy−cy voleter et sauteler de conte en conte, comme de branche en brancde, ne se fiant à ses aisles, que pour une bien courte traverse : et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille,

Excursúsque breves tentat.

Voyla donc quant à ceste sorte de subjects, les autheurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprens à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, dépuis qu'il est François, et Seneque. Ils ont tous deux ceste notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche, y est traictée à pieces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je suis incapable. Ainsi sont les *Opuscules* de Plutarque et les *Epistres* de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escrits, et la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre, et les quitte où il me plaist. Car elles n'ont point de suite et dependance des unes aux autres. Ces autheurs se rencontrent en la plus part des opinions utiles et vrayes : comme aussi leur fortune les fit naistre environ mesme siecle : tous deux precepteurs de deux Empereurs

Romains : tous deux venus de pays estranger : tous deux riches et puissans. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentée d'une simple façon et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant : Seneque plus ondoyant et divers. Cettuy−cy se peine, se roidit et se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte, et les vitieux appetis : l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions Platoniques, douces et accommodables à la societé civile : l'autre les a Stoïques et Epicurienes, plus esloignées de l'usage commun, mais selon moy plus commodes en particulier, et plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des Empereurs de son temps : car je tiens pour certain, que c'est d'un jugement forcé, qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar : Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes et saillies, Plutarque de choses. Celuy là vous eschauffe plus, et vous esmeut, cestuy−cy vous contente d'avantage, et vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicero, les ouvrages, qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceux qui traittent de la philosophie, specialement morale. Mais à confesser hardiment la verité (car puis qu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride) sa façon d'escrire me semble ennuyeuse : et toute autre pareille façon. Car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage. Ce qu'il y a de vif et de moüelle, est estouffé par ces longueries d'apprets. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je r'amentoive ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je n'y treuve que du vent : car il n'est pas encor venu aux argumens, qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le neud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et Aristoteliques ne sont pas à propos. Je veux qu'on commence par le dernier poinct : j'entens assez que c'est que mort, et volupté, qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soustenir l'effort. Ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de parolles et d'argumentations, n'y servent : Je veux des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'escole, pour le barreau, et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller : et sommes encores un quart d'heure apres, assez à temps, pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsin aux juges, qu'on veut gaigner à tort ou à droit, aux enfans, et au vulgaire, à qui il faut tout dire, et voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, Or oyez, à la mode de nos Heraux. Les Romains disoyent en leur religion, Hoc age : que nous disons en la nostre, Sursum corda, ce sont autant de parolles perdues pour moy. J'y viens tout preparé du logis : il ne me faut point d'alechement, ny de saulse : je mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'esguiser l'appetit par ces preparatoires et avant−jeux, on me le lasse et affadit.

La licence du temps m'excusera elle de ceste sacrilege audace, d'estimer aussi trainans les dialogismes de Platon mesme, estouffans par trop sa matiere ? Et de pleindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires, un homme, qui avoit tant de meilleures choses à dire ? Mon ignorance m'excusera mieux, sur ce que je ne voy rien en la beauté de son langage.

Je demande en general les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent.

Les deux premiers, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de Hoc age, ils veulent avoir à faire à gens qui s'en soyent advertis eux mesmes : ou s'ils en ont, c'est un, Hoc age, substantiel et qui a son corps à part.

Je voy aussi volontiers les *Epistres ad Atticum*, non seulement par ce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'Histoire et affaires de son temps : mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privées. Car j'ay une singuliere curiosité, comme j'ay dict ailleurs, de connoistre l'ame et les naïfs jugemens de mes autheurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs moeurs, ny eux par ceste monstre de leurs escris, qu'ils étalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté, que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escrit de la vertu : car il fait bel apprendre la theorique de ceux qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est autre chose le presche, que le prescheur : j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque,

que chez luy−mesme. Je choisiroy plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente, à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée : et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au Senat.

Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras, et gosseurs, tel qu'il estoit, mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avoit sans mentir beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : Ce n'est pas grande imperfection, que de mal faire des vers, mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoyent indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison, je croy que jamais homme ne l'egalera. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers, et entre autres Cæstius assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands : Cicero s'informa qui il estoit à l'un de ses gents, qui luy dit son nom : mais comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encore dépuis deux ou trois fois : le serviteur pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, C'est, dit−il, ce Cæstius de qui on vous a dict, qu'il ne fait pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au prix de la sienne : Cicero s'estant soudain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cæstius, et le fit tres−bien fouëter en sa presence : voyla un mal courtois hoste. Entre ceux mesmes, qui ont estimé toutes choses contées ceste sienne eloquence incomparable, il y en a eu, qui n'ont pas laissé d'y remerquer des fautes : Comme ce grand Brutus son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassée et esrenée, *fractam et elumbem*. Les orateurs voisins de son siecle, reprenoyent aussi en luy, ce curieux soing de certaine longue cadance, au bout de ses clauses, et notoient ces mots, *esse videatur*, qu'il y employe si souvent. Pour moy, j'ayme mieux une cadance qui tombe plus court, coupée en yambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement. J'en ay remerqué ce lieu à mes aureilles. *Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem, antequam essem*.

Les historiens sont ma droitte bale : car ils sont plaisans et aysez : et quant et quant l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu : la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceux qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenemens : plus à ce qui part du dedans, qu'à ce qui arrive au dehors : ceux là me sont plus propres. Voyla pourquoy en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laërtius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : Car je suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies.

En ce genre d'estude des Histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'autheurs et vieils et nouveaux, et barragouins et François, pour y apprendre les choses, dequoy diversement ils traictent. Mais Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'Histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les autres : quoy que Salluste soit du nombre. Certes je lis cet autheur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lit les humains ouvrages : tantost le considerant luy−mesme par ses actions ; et le miracle de sa grandeur : tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les Historiens, comme dit Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme : Avec tant de syncerité en ses jugemens, parlant de ses ennemis, que sauf les fausses couleurs, dequoy il veut couvrir sa mauvaise cause, et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire, qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien, qu'il n'y en met.

J'ayme les Historiens, ou fort simples, ou excellens : Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin, et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans chois et sans triage, nous laissent le jugement entier, pour la cognoissance de la verité. Tel est entre autres pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprise

d'une si franché naïfveté, qu'ayant faict une faute, il ne craint aucunement de la recognoistre et corriger, en l'endroit, où il en a esté adverty : et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroyent, et les differens rapports qu'on luy faisoit. C'est la matiere de l'Histoire nuë et informe : chacun en peut faire son profit autant qu'il à d'entendement. Les bien excellens ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sçeu, peuvent trier de deux rapports celuy qui est plus vray−semblable : de la condition des Princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'authorité de regler nostre creance à la leur : mais certes cela n'appartient à gueres de gens. Ceux d'entre−deux (qui est la plus commune façon) ceux là nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de juger et par consequent d'incliner l'Histoire à leur fantasie : car depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais. Ils entreprenent de choisir les choses dignes d'estre sçeuës, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieux : obmettent pour choses incroyables celles qu'ils n'entendent pas : et peut estre encore telle chose pour ne la sçavoir dire en bon Latin ou François. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours : qu'ils jugent à leur poste, mais qu'ils nous laissent aussi dequoy juger apres eux : et qu'ils n'alterent ny dispensent par leurs racourcimens et par leur choix, rien sur le corps de la matiere : ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie pour ceste charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour ceste seule consideration de sçavoir bien parler : comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eux ont raison n'ayans esté gagez que pour cela, et n'ayans mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de ceste partie. Ainsin à force beaux mots ils nous vont patissant une belle contexture des bruits, qu'ils ramassent és carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles, qui ont esté escrites par ceux mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participans à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte. Telles sont quasi toutes les Grecques et Romaines. Car plusieurs tesmoings oculaires ayans escrit de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement) s'il y a de la faute, elle doit estre merveilleusement legere, et sur un accident fort doubteux. Que peut on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseins des Princes ? Si nous voulons remerquer la religion, que les Romains avoient en cela, il n'en faut que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit és histoires mesme de Cæsar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé, pour n'avoir peu jetter les yeux en tous les endroits de son armée, et en avoir creu les particuliers, qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiées, ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses Lieutenans des choses, qu'ils avoient conduites en son absence. On peut voir par là, si ceste recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy, qui y a commandé ; ny aux soldats, de ce qui s'est passé pres d'eux, si à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoins, et reçoit les objects sur la preuve des ponctilles, de chaque accident. Vrayement la connoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche. Mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son defaut, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois, de reprendre en main des livres, comme recents, et à moy inconnus, que j'avoy leu soigneusement quelques années au paravant, et barbouillé de mes notes : j'ay pris en coustume dépuis quelque temps, d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, et le jugement que j'en ay retiré en gros : à fin que cela me represente au moins l'air et idée generale que j'avois conceu de l'autheur en le lisant. Je veux icy transcrire aucunes de ces annotations.

Voicy ce que je mis il y a environ dix ans en mon Guicciardin (car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne.) Il est historiographe diligent, et duquel à mon advis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la verité des affaires de son temps : aussi en la pluspart en a−il esté acteur luy mesme, et en rang honnorable. Il n'y a aucune apparence que par haine, faveur, ou vanité il ayt déguisé les choses : dequoy font foy les libres jugemens qu'il donne des grands : et notamment de ceux, par lesquels il avoit este avancé, et employé aux charges, comme du Pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il

semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traits, mais il s'y est trop pleu : Car pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un suject si plain et ample, et à peu pres infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le caquet scholastique. J'ay aussi remerqué cecy, que de tant d'ames et effects qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion, et conscience : comme si ces parties là estoyent du tout esteintes au monde : et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en rejecte la cause à quelque occasion vitieuse, ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer, que parmy cet infiny nombre d'actions, dequoy il juge, il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion : Cela me fait craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust, et peut estre advenu, qu'il ait estimé d'autruy selon soy.

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : Vous y trouverez le langage doux et aggreable, d'une naïfve simplicité, la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'autheur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'autruy : ses discours et enhortemens, accompaignez, plus de bon zele et de verité, que d'aucune exquise suffisance, et tout par tout de l'authorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et élevé aux grans affaires.

Sur les *Mémoires* de monsieur du Bellay : C'est tousjours plaisir de voir les choses escrites par ceux, qui ont essayé comme il les faut conduire : mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre evidemment en ces deux seigneurs icy un grand dechet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit és anciens de leur sorte : comme au Sire de Jouinville domestique de S. Loys, Eginard Chancelier de Charlemaigne, et de plus fresche memoire en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le Roy François, contre l'Empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veux pas croire, qu'ils ayent rien changé, quant au gros du faict, mais de contourner le jugement des evenemens souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculemens de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez, voire le seul nom de Madame d'Estampes, ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrettes, mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publiques, et de telle consequence, c'est un defaut inexcusable. Somme pour avoir l'entiere connoissance du Roy François, et des choses advenuës de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit : Ce qu'on peut faire icy de profit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploits de guerre, où ces gentils−hommes se sont trouvez : quelques paroles et actions privées d'aucuns Princes de leur temps, et les pratiques et negociations conduites par le Seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XI
De la cruauté

IL me semble que la vertu est chose autre, et plus noble, que les inclinations à la bonté, qui naissent en nous. Les ames reglées d'elles mesmes et bien nées, elles suyvent mesme train, et representent en leurs actions, mesme visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne je ne sçay quoy de plus grand et de plus actif, que de se laisser par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui d'une douceur et facilité naturelle, mespriseroit les offences receuës, feroit chose tresbelle et digne de loüange : mais celuy qui picqué et outré jusques au vif d'une offence, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et apres un grand conflict, s'en rendroit en fin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy−là feroit bien, et cestuy−cy vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie. C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, et liberal, et juste, mais nous

ne le nommons pas vertueux. Ses operations sont toutes naïfves et sans effort.

Des Philosophes non seulement Stoiciens, mais encore Epicuriens (et ceste enchere je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fauce, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaüs, à celuy qui luy reprochoit, que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'Epicurienne, et jamais au rebours : Je croy bien. Des coqs il se fait des chappons assez, mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs. Car à la verité en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte Epicurienne ne cede aucunement à la Stoique. Et un Stoicien reconnoissant meilleure foy, que ces disputateurs, qui pour combattre Epicurus, et se donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournans ses paroles à gauche, argumentans par la loy grammairienne, autre sens de sa façon de parler, et autre creance, que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame, et en ses moeurs, dit qu'il a laissé d'estre Epicurien, pour cette consideration entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine et inaccessible : *et ii qui* φιλήδονοι *vocantur, sunt*φιλόκαλοι *et*φιλοδίκαιοι , *omnesque virtutes et colunt et retinent*.) des philosophes Stoiciens et Epicuriens, dis−je, il y en a plusieurs qui ont jugé, que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglée et bien disposée à la vertu : ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours, au dessus de tous les efforts de fortune : mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *multum sibi adjicit virtus lacessita*. C'est l'une des raisons, pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce secte, refuse des richesses que la fortune luy met en main, par une voye tres−legitime : pour avoir, dit−il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se maintint tousjours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encor plus rudement, conservant pour son exercice, la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant seul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus Tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste, en faveur de la commune : et ayant encouru par là, les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusans, entretenoit ceux, qui en cette extremité, le conduisoient en la place de tels propos : Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire ; et que de faire bien, où il n'y eust point de danger, c'estoit chose vulgaire : mais de faire bien, où il y eust danger, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que je vouloy verifier, que la vertu refuse la facilité pour compagne, et que cette aisée, douce, et panchante voie, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aspre et espineux, elle veut avoir ou des difficultez estrangeres à luicter (comme celle de Metellus) par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course : ou des difficultez internes, que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Je suis venu jusques icy bien à mon aise : Mais au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venuë à ma cognoissance, seroit à mon compte une ame de peu de recommendation : Car je ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vitieuse concupiscence. Au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte : je cognoy sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vitieux, seulement de naistre. A une vertu si eslevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste : Il me semble la voir marcher d'un victorieux pas et triomphant, en pompe et à son aise, sans empeschement, ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous donq qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doive cela, d'en estre mise en credit et en honneur ? Que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté Epicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron, et y faire follatrer la vertu ; luy donnant pour ses jouets, la honte, les fievres, la pauvreté, la mort, et les gehennes ? Si je presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte, sans s'esbranler de son assiette : si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté et la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouyr ; et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle que les Epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions, des preuves tres−certaines ? Comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur

discipline : Tesmoing le jeune Caton : Quand je le voy mourir et se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter, de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy : je ne puis croire, qu'il se maintint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte Stoique luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible : il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise et de verdeur, pour s'en arrester là. Je croy sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté, en une si noble action, et qu'il s'y aggrea plus qu'en autre de celles de sa vie. *Sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet*. Je le croy si avant, que j'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy fust ostée. Et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, je tomberois aisément en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action, je ne sçay quelle esjouyssance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire, et d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprise :

Deliberata morte ferocior.

Non pas aiguisée par quelque esperance de gloire, comme les jugemens populaires et effeminez d'aucuns hommes ont jugé : car cette consideration est trop basse, pour toucher un coeur si genereux, si haultain et si roide, mais pour la beauté de la chose mesme en soy : laquelle il voyoit bien plus clair, et en sa perfection, luy qui en manioyt les ressorts, que nous ne pouvons faire.

La Philosophie m'a faict plaisir de juger, qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton : et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna−il selon raison et à son fils et aux Senateurs qui l'accompagnoyent, de prouvoir autrement à leur faict. *Catoni, cum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset : moriendum potius quam tyranni vultus aspiciendus erat.*

Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete tousjours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible : je tiens qu'ell' est produitte de cause foible et sortable à sa vie.

L'aisance donc de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers, et de sa condemnation ? Et qui ne recognoist en luy, non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle−là) mais encore je ne sçay quel contentement nouveau, et une allegresse enjoüée en ses propos et façons dernieres ? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe, apres que les fers en furent hors : accuse−il pas une pareille douceur et joye en son ame, pour estre desenforgée des incommodités passées, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses advenir ? Caton me pardonnera, s'il luy plaist ; sa mort est plus tragique, et plus tendue, mais cette−cy est encore, je ne sçay comment, plus belle.

Aristippus à ceux qui la plaignoyent, Les Dieux m'en envoyent une telle, fit−il.

On voit aux ames de ces deux personnages, et de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doubte qu'il y en ait eu) une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse : c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire. Ils l'ont renduë telle, par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle et riche nature. Les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force et roideur de leur ame, estouffe et esteint les concupiscences, aussi tost qu'elles commencent à s'esbranler.

Or qu'il ne soit plus beau, par une haulte et divine resolution, d'empescher la naissance des tentations ; et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinées : que d'empescher à vive force leur progrez ; et s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course, et les vaincre : et que ce second effect ne soit encore plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustée par soy mesme de la desbauche et du vice, je ne pense point qu'il y ait doubte. Car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux : exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que je ne sçay pas bien comment en demesler les confins et les distinguer. Les noms mesmes de bonté et d'innocence, sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté, et temperance, peuvent arriver à nous, par deffaillance corporelle. La fermeté aux dangers (si fermeté il la faut appeller) le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir et se treuve souvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidens, et ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension et la bestise, contrefont ainsi par fois les effects vertueux. Comme j'ay veu souvent advenir, qu'on a loué des hommes, de ce, dequoy ils meritoyent du blasme.

Un Seigneur Italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au des−avantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangers et accidens qui leur pouvoyent advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange, si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seurté, voire avant que d'avoir recognu le peril : Que nous et les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre ; et qu'il nous falloit faire voir à l'oeil et toucher à la main, le danger avant que de nous en effrayer ; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : Mais que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoyent le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoyent accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire : Si est−il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se jettent bien souvent aux hazards, d'autre inconsideration qu'ils ne font apres y avoir esté eschauldez.

haud ignarus, quantum nova gloria in armis
Et prædulce decus primo certamine possit.

Voyla pourquoy quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy−mesme : J'ay veu quelque fois mes amis appeller prudence en moy, ce qui estoit fortune ; et estimer advantage de courage et de patience, ce qui estoit advantage de jugement et opinion ; et m'attribuer un tiltre pour autre ; tantost à mon gain, tantost à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude ; que du second mesme, je n'en ay faict guere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort, pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé. Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus desreglée, je crains qu'il fust allé piteusement de mon faict : car je n'ay essayé guere de fermeté en mon ame, pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes. Je ne sçay point nourrir des querelles, et du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul grand−mercy, dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices :

si vitiis mediocribus, et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos.

Je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison : Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tres−bon pere : je ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé ; ou si je suis autrement ainsi nay ;

Seu libra, seu me scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ.

Mais tant y a que la pluspart des vices je les ay de moy mesmes en horreur. La responce d'Antisthenes à celuy, qui luy demandoit le meilleur apprentissage : Desapprendre le mal : semble s'arrester à cette image. Je les ay dis−je, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression, que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé, sans qu'aucunes occasions me l'ayent sçeu faire alterer. Voire non pas mes discours propres, qui pour s'estre desbandez en aucunes choses de la route commune, me licentieroyent aisément à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr.

Je diray un monstre : mais je le diray pourtant. Je trouve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes moeurs qu'en mon opinion : et ma concupiscence moins desbauchée que ma raison.

Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il mit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy. Mais quant à ses moeurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses, afin qu'il en fist le chois : il respondit, qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compagnes. Mais les ayant conduittes à son logis, il les renvoya, sans en taster. Son vallet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit apres luy : il luy ordonna qu'il en versast et jettast là, ce qui luy faschoit.

Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tres−devotieusement et laborieusement. Il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis et d'eaue ; le prie de luy envoyer un peu de formage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit−il vray, que pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple ?

Les desbordemens ausquels je me suis trouvé engagé, ne sont pas Dieu mercy des pires. Je les ay bien condamnez chez moy, selon qu'ils le valent : car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moy, qu'en un autre. Mais c'est tout : car au demeurant j'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop aisément pancher à l'autre part de la balance, sauf pour les regler, et empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent et s'entre−enchainent pour la plus part les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ay retranchez et contrains les plus seuls, et les plus simples que j'ay peu :

nec ultra
Errorem foveo.

Car quant à l'opinion des Stoiciens, qui disent, le sage oeuvrer quand il oeuvre par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action : (et à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain ; car l'action de la colere ne se peut exercer, que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine) si de là ils veulent tirer pareille consequence ; que quand le fautier faut, il faut par tous les vices ensemble, je ne les en croy pas ainsi simplement ; ou je ne les entend pas : car je sens par effect le contraire. Ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois.

Je suy quelques vices : mais j'en fuy d'autres, autant que sçauroit faire un sainct.

Aussi desadvoüent les Peripateticiens, cette connexité et cousture indissoluble : et tient Aristote, qu'un homme prudent et juste, peut estre et intemperant et incontinant.

Socrates advoüoit à ceux qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par discipline.

Et les familiers du philosophe Stilpo disoient, qu'estant nay subject au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres−abstinent de l'un et de l'autre.

Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours, par le sort de ma naissance : je ne le tiens ny de loy ny de precepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moy, est une innocence niaise ; peu de vigueur, et point d'art. Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voy pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens : quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse.

Ceux qui ont à combattre la volupté, usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vitieuse et des−raisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon, que la raison n'y peut avoir accez : et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

cùm jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva.

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office tout perclus et ravi en la volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement ; et qu'on arrivera par fois, si on veut, à rejetter l'ame sur ce mesme instant, à autres pensemens : Mais il la faut tendre et roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, et m'y cognoy bien, et n'ay point trouvé Venus si imperieuse Deesse, que plusieurs et plus reformez que moy, la tesmoignent. Je ne prens pour miracle, comme faict la Royne de Navarre, en l'un des comptes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe) ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avec une maistresse de long temps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchemens. Je croy que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement, et de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre : lors qu'apres une longue queste, la beste vient en sursaut à se presenter, en lieu où à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secousse, et l'ardeur de ces huées, nous frappe, si qu'il seroit malaisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensée ailleurs. Et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des flesches de Cupidon.

Quis non malarum quas amor curas habet
Hæc inter obliviscitur ?

Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autruy, et pleurerois aisément par compagnie, si pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes : non vrayes seulement, mais comment que ce soit, ou feintes, ou peintes. Les morts je ne les plains guere, et les envierois plustost ; mais je plains bien fort les mourans. Les Sauvages ne m'offensent pas tant, de rostir et manger les corps des trespassez, que ceux qui les tourmentent et persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soient, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cæsar : Il estoit, dit−il, doux en ses vengeances : ayant forcé les Pyrates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant pris prisonnier et mis à rançon ; d'autant qu'il les avoit menassez de les faire mettre en croix, il les y condamna ; mais ce fut apres les avoir faict estrangler. Philomon son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. Sans dire qui est cet autheur Latin, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux, desquels on a esté offencé, il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté, que les tyrans Romains mirent en usage.

Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté : Et notamment à nous, qui devrions avoir respect d'en envoyer les ames en bon estat ; ce qui ne se peut, les ayant agitées et desesperées par tourmens insupportables.

Ces jours passés, un soldat prisonnier, ayant apperceu d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpantiers y dressoyent leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy : et entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit. Dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge : mais voyant que ce avoit esté sans effect : bien tost apres, il s'en donna un tiers, dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores : mais couché et tout affoibly de ses coups. Pour emploier le temps avant qu'il deffaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence. Laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage : accepta du vin, qu'il avoit refusé : remercia ses juges de la douceur inesperée de leur condemnation. Qu'il avoit prins party, d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable : ayant conceu opinion par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le vousist tourmenter de quelque horrible supplice : et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée.

Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir, et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines, qu'on fait souffrir aux vivans ; quoy que par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dit, Qui corpus occidunt, et postea non habent quod faciant. Et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, et au dessus de la mort,

Heu reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas foedè divexarier.

Je me rencontray un jour à Rome, sur le point qu'on deffaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla sans aucune emotion de l'assistance, mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suivist d'une voix pleintive, et d'une exclamation, comme si chacun eust presté son sentiment à cette charongne.

Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse ; ordonnant que les Seigneurs qui avoyent failly en leur estat, au lieu qu'on les souloit foüetter, fussent despouillés, et leurs vestemens foüettez pour eux ; et au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chappeau seulement.

Les Ægyptiens si devotieux, estimoyent bien satisfaire à la justice divine, luy sacrifians des pourceaux en figure, et representez : Invention hardie, de vouloir payer en peinture et en ombrage Dieu, substance si essentielle.

Je vy en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de noz guerres civiles : et ne voit on rien aux histoires anciennes, de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy−je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fust trouvé des ames si farouches, qui pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre ; hacher et destrancher les membres d'autruy ; aiguiser leur esprit à inventer des tourmens inusitez, et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin, de jouïr du plaisant spectacle, des gestes, et mouvemens pitoyables, des gemissemens, et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voyla l'extreme poinct, où la cruauté puisse atteindre. *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantùm spectaturus occidat*.

De moy, je n'ay pas sçeu voir seulement sans desplaisir, poursuivre et tuer une beste innocente, qui est sans deffence, et de qui nous ne recevons aucune offence. Et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus autre remede, se rejette et rend à nous mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes,

quæstuque cruentus
Atque imploranti similis,

ce m'a tousjours semblé un spectacle tres−deplaisant.

Je ne prens guere beste en vie, à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant.

primóque à cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes, tesmoignent une propension naturelle à la cruauté.

Apres qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, (ce crains−je) elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prent son esbat à voir des bestes s'entrejouer et caresser ; et nul ne faut de le prendre à les voir s'entredeschirer et desmembrer.

Et afin qu'on ne se moque de cette sympathie que j'ay avec elles, la Theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et considerant, qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille ; elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la Metempsychose, des Ægyptiens, mais depuis elle a esté receuë par plusieurs nations, et notamment par nos Druides :

Morte carent animæ, sempérque priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitántque receptæ.

La Religion de noz anciens Gaulois, portoit que les ames estans eternelles, ne cessoyent de se remuer et changer de place d'un corps à un autre : meslant en outre à cette fantasie, quelque consideration de la justice divine. Car selon les desportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

muta ferarum
Cogit vincla pati, truculentos ingerit ursis,
Prædonésque lupis, fallaces vulpibus addit,
Atque ubi per varios annos per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ.

Si elle avoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un Lyon ; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau ; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre ; si malitieuse, en celuy d'un renard ; ainsi du reste ; jusques à ce que purifiée par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque autre homme ;

Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram.

Quant à ce cousinage là d'entre nous et les bestes, je n'en fay pas grande recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compagnie, mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux ; les estimans tantost familieres, et favories de leurs dieux, et les ayans en respect et reverence plus qu'humaine ; et d'autres ne recognoissans autre Dieu, ny autre divinité qu'elles : belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ.

crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus Ibin,
Effigies sacri hic nitet aurea Cercopitheci :
hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur.

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cet erreur, qui est tresbien prise, leur est encores honorable. Car il dit, que ce n'estoit le chat, ou le boeuf (pour exemple) que les Ægyptiens adoroyent ; mais qu'ils adoroyent en ces bestes là, quelque image des facultez divines : En cette−cy la patience et l'utilité : en cette−la, la vivacité, ou comme noz voisins les Bourguignons avec toute l'Allemaigne, l'impatience de se voir enfermez : par où ils representoyent la liberté, qu'ils aymoient et adoroient au delà de toute autre faculté divine, et ainsi des autres. Mais quand je rencontre parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux : et combien ils ont de part à nos plus grands privileges ; et avec combien de vray−semblance on nous les apparie ; certes j'en rabats beaucoup de nostre presomption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire, qu'on nous donne sur les autres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a−il un certain respect, qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crain point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste, qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumosnes et des hospitaux pour les bestes : les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé : les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets, qui avoyent servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, fussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement.

Les Agrigentins avoyent en usage commun, d'enterrer serieusement les bestes, qu'ils avoient eu cheres : comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles : ou mesme qui avoyent servy de passe−temps à leurs enfans. Et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, paroissoit aussi singulierement, à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin : qui ont duré en parade, plusieurs siecles depuis.

Les Ægyptiens enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens, et les chats, en lieux sacrés : embausmoyent leurs corps, et portoyent le deuil à leurs trespas.

Cimon fit une sepulture honorable aux juments, avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux jeux Olympiques. L'ancien Xanthippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit−il, conscience, de vendre et envoyer à la boucherie, pour un leger profit, un boeuf qui l'avoit long temps servy.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XII
Apologie de Raimond de Sebonde

C'EST à la verité une tres−utile et grande partie que la science : ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent : Comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il fust en elle de nous rendre sages et contens : ce que je ne croy pas : ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subject à une longue interpretation.

Ma maison a esté dés long temps ouverte aux gens de sçavoir, et en est fort cogneuë ; car mon pere qui l'a commandée cinquante ans, et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle, dequoy le Roy François premier embrassa les lettres et les mit en credit, rechercha avec grand soin et despence l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy, comme personnes sainctes, et ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences, et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de reverence, et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en juger : car il n'avoit aucune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy je les ayme bien, mais je ne les adore pas.

Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours à Montaigne en la compagnie de mon pere, avec d'autres hommes de sa sorte, luy fit present au desloger d'un livre qui s'intitule *Theologia naturalis ; sive, Liber creaturarum magistri Raimondi de Sebonde*. Et par ce que la langue Italienne et Espagnolle estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un Espagnol barragouiné en terminaisons Latines, il esperoit qu'avec bien peu d'ayde, il en pourroit faire son profit, et le luy recommanda, comme livre tres−utile et propre à la saison, en laquelle il le luy donna : ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il avoit un tresbon advis ; prevoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aisément en un execrable atheisme : Car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, apres qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contreroller les opinions qu'il avoit euës en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il jette tantost apres aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'authorité ny de fondement, que celles qu'on luy a esbranlées : et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions, qu'il avoit receues par l'authorité des loix, ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.

entreprenant deslors en avant, de ne recevoir rien, à quoy il n'ait interposé son decret, et presté particulier consentement.

Or quelques jours avant sa mort, mon pere ayant de fortune rencontré ce livre soubs un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François. Il faict bon traduire les autheurs, comme celuy−là, où il n'y a guere que la matiere à representer : mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace, et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy : mais estant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout, comme je peuz : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fist imprimer : ce qui fut executé apres sa mort.

Je trouvay belles les imaginations de cet autheur, la contexture de son ouvrage bien suyvie ; et son dessein plein de pieté. Par ce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux

principales objections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse, car il entreprend par raisons humaines et naturelles, establir et verifier contre les atheistes tous les articles de la religion Chrestienne. En quoy, à dire la verité, je le trouve si ferme et si heureux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument là ; et croy que nul ne l'a esgalé : Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau, pour un autheur, duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de Medecine à Thoulouse, il y a environ deux cens ans ; je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit, qu'il pensoit que ce fust quelque quinte essence tirée de S. Thomas d'Aquin : car de vray cet esprit là, plein d'une erudition infinie et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que quiconque en soit l'autheur et inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebonde ce tiltre) c'estoit un tres−suffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on fait de son ouvrage ; c'est que les Chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance, par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zele de pieté : et à cette cause nous faut−il avec autant plus de douceur et de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la Theologie, que de moy, qui n'y sçay rien.

Toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité, de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous : et ne croy pas que les moyens purement humains en soyent aucunement capables. Et s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles és siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mysteres de nostre Religion. Mais ce n'est pas à dire, que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprinse, d'accommoder encore au service de nostre foy, les utils naturels et humains, que Dieu nous a donnez. Il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable, que nous leur sçaurions donner : et qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme Chrestien, que de viser par tous ses estudes et pensemens à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame : nous luy devons encore, et rendons une reverence corporelle : nous appliquons noz membres mesmes, et noz mouvements et les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous : mais tousjours avec cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science.

Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire : si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur. Et certes je crain pourtant que nous ne la jouyssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vive : si nous tenions à Dieu par luy, non par nous : si nous avions un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont : nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie : l'amour de la nouvelleté, la contraincte des Princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouër et alterer nostre croyance : nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la Rhetorique qui fut onques : nous soustiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua.

Si ce rayon de la divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout : non seulement nos parolles, mais encore nos operations en porteroient la lueur et le lustre. Tout ce qui partiroit de nous, on le verroit

illuminé de ceste noble clarté : Nous devrions avoir honte, qu'és sectes humaines il ne fut jamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que maintinst sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses deportemens et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les Chrestiens que par la langue.

Voulez vous voir cela ? comparez nos moeurs à un Mahometan, à un Payen, vous demeurez tousjours au dessoubs : Là où au regard de l'avantage de nostre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance : et devroit on dire, sont ils si justes, si charitables, si bons ? ils sont donq Chrestiens. Toutes autres apparences sont communes à toutes religions : esperance, confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La merque peculiere de nostre verité devroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste merque, et la plus difficile : et que c'est la plus digne production de la verité. Pourtant eut raison nostre bon S. Loys, quand ce Roy Tartare, qui s'estoit faict Chrestien, desseignoit de venir à Lyon, baiser les pieds au Pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos moeurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire, nostre desbordée façon de vivre ne le dégoutast d'une si saincte creance. Combien que depuis il advint tout diversement, à cet autre, lequel estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats, et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle devoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur, parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses.

Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte parole : nos actions qui seroient guidées et accompaignées de la divinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*.

Les uns font accroire au monde, qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas. Les autres en plus grand nombre, se le font accroire à eux mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire.

Nous trouvons estrange si aux guerres, qui pressent à ceste heure nostre estat, nous voyons flotter les evenements et diversifier d'une maniere commune et ordinaire : c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ny receuë, ny logée, ny espousée : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le coeur et affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions. Les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion : ce devroit estre tout le contraire.

Sentez, si ce n'est par noz mains que nous la menons : à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une reigle si droitte et si ferme. Quand s'est il veu mieux qu'en France en noz jours ? Ceux qui l'ont prinse à gauche, ceux qui l'ont prinse à droitte, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et injustice, qu'ils rendent doubteuse et malaisée à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions en chose de laquelle depend la conduitte et loy de nostre vie. Peut on veoir partir de mesme eschole et discipline des moeurs plus unies, plus unes ?

Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raisons divines : et combien irreligieusement nous les avons et rejettées et reprinses selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Ceste proposition si solenne : S'il est permis au subject de se rebeller et armer contre son Prince pour la defense de la religion : souvienne vous en quelles bouches ceste année passée l'affirmative d'icelle estoit l'arc−boutant d'un parti : la negative, de quel autre parti c'estoit l'arc−boutant : Et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre : et si les armes bruyent moins pour ceste cause que pour celle la. Et nous bruslons les gents, qui disent, qu'il faut faire souffrir à la verité le joug de nostre besoing : et de combien faict la France pis que de le dire ?

Confessons la verité, qui trieroit de l'armée mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur pays, ou service du Prince, il n'en sçauroit bastir une compagnie de gens−darmes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu, qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvemens publiques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée ? et mesmes hommes, tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur ; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent ?

Je voy cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices, qui flattent noz passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la Chrestienne. Nostre zele fait merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion. A contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile.

Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite.

Il ne faut point faire barbe de foarre à Dieu (comme on dict) Si nous le croyions, je ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance : voire (et je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en luy : au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis.

Le meilleur de nous ne craind point de l'outrager, comme il craind d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est−il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue de l'un pour l'autre ? Et si nous y renonçons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense ?

Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le prestre luy disant, que ceux qui se voüoyent à ceste religion, avoyent à recevoir apres leur mort des biens eternels et parfaicts : Pourquoy si tu le crois ne meurs tu donc toy mesmes ? luy fit−il.

Diogenes plus brusquement selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au prestre qui le preschoit de mesme, de se faire de son ordre, pour parvenir aux biens de l'autre monde : Veux tu pas que je croye qu'Agesilaüs et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, et que toy qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bien heureux, par ce que tu és prestre ?

Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les recevions de pareille authorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non jam se moriens dissolvi conquereretur,
Sed magis ire foras, vestémque relinquere ut anguis
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

Je veux estre dissoult, dirions nous, et estre aveques Jesus−Christ. La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour jouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela c'est un signe tres−evident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrez au pays, ou elle estoit en usage, où nous regardons son ancienneté, ou l'authorité des hommes qui l'ont maintenuë, où

craignons les menaces qu'elle attache aux mescreans, où suyvons ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoings, pareilles promesses et menasses, nous pourroyent imprimer par mesme voye une creance contraire.

Nous sommes Chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans.

Et ce que dit Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un danger pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance : Ce rolle ne touche point un vray Chrestien : C'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'estre receuës par une humaine conduite. Quelle foy doit ce estre, que la lascheté et la foiblesse de coeur plantent en nous et establissent ? Plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir le courage de le descroire. Une vitieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'estonnement, peut elle faire en nostre ame aucune production reglée ?

Ils establissent, dit−il, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures est feint, mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort : la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et par ce que telles impressions rendent les courages craintifs, il defend en ses loix toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des Dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se moquant des hommes religieux : mais la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les Dieux s'ostoyent et se remettoyent selon l'affaire de Bion.

Platon, et ces exemples, veulent conclurre, que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'Atheïsme estant une proposition, comme desnaturée et monstrueuse, difficile aussi, et malaisée d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre : il s'en est veu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires, et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance : qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts, pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine : et quand la crainte ou la maladie aura abatu et appesanti ceste licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discretement manier aux creances et exemples publiques. Autre chose est, un dogme serieusement digeré, autre chose ces impressions superficielles : lesquelles nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte verité, laissa tomber ceste grande ame : mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, que les enfans et les vieillars se trouvent plus susceptibles de religion, comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité.

Le neud qui devroit attacher nostre jugement et nostre volonté, qui devroit estreindre nostre ame et joindre à nostre Createur, ce devroit estre un neud prenant ses repliz et ses forces, non pas de noz considerations, de noz raisons et passions, mais d'une estreinte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, et un lustre, qui est l'authorité de Dieu et sa grace. Or nostre coeur et nostre ame estant regie et commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pieces selon leur portée. Aussi n'est−il pas croyable, que toute ceste machine n'ait quelques merques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait quelque image és choses du monde raportant aucunement à l'ouvrier, qui les a basties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le charactere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité, que nous ne le puissions descouvrir. C'est ce qu'il nous dit luy−mesme, que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles. Sebonde s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde, qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elemens, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent : il n'est que de trouver le

moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre. Car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict, pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a faict sensibles, le Soleil, les estoilles, les eaux et la terre, pour nous representer les intelligibles. Les choses invisibles de Dieu, dit Sainct Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité par ses oeuvres.

Atque adeo faciem coeli non invidet orbi
Ipse Deus, vultúsque suos corpúsque recludit
Semper volvendo : séque ipsum inculcat Et offert,
Ut bene cognosci possit, doceátque videndo
Qualis eat, doceátque suas attendere leges.

Or nos raisons et nos discours humains c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme : c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeyssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : Ainsin est−il de nos imaginations et discours : ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans jour, si la foy et grace de Dieu n'y sont joinctes. La foy venant à teindre et illustrer les argumens de Sebonde, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement, et de premiere guyde à un apprentif, pour le mettre à la voye de ceste cognoissance : ils le façonnent aucunement et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se parfaict apres nostre creance. Je sçay un homme d'authorité nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebonde. Et quand on les despouïllera de cet ornement, et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combatre ceux qui sont precipitez aux espouvantables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors, aussi solides et autant fermes, que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, accerse, vel imperium fer.

Qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent voir ailleurs, et sur quelque autre subject, de mieux tissuës, et mieux estoffées.

Je me suis sans y penser à demy desja engagé dans la seconde objection, à laquelle j'avois proposé de respondre pour Sebonde.

Aucuns disent que ses argumens sont foibles et ineptes à verifier ce qu'il veut, et entreprennent de les choquer aysément. Il faut secouër ceux cy un peu plus rudement : car ils sont plus dangereux et plus malitieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'autruy à la faveur des opinions qu'on a prejugées en soy : A un atheïste tous escrits tirent à l'atheïsme. Il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceux cy ont quelque preoccupation de jugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebonde. Au demeurant il leur semble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroyent attaquer en sa majesté pleine d'authorité et de commandement. Le moyen que je prens pour rabatre ceste frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil, et l'humaine fierté : leur faire sentir l'inanité, la vanité, et deneantise de l'homme : leur arracher des points, les chetives armes de leur raison : leur faire baisser la teste et mordre la terre, soubs l'authorité et reverence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience : elle seule qui peut estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous contons, et ce que nous nous prisons.

Ου γὰρ ἐᾶ φρονεῖν ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑωυτον

Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit. *Deus superbis resistit : humilibus autem dat gratiam*. L'intelligence est en touts les Dieux, dit Platon, et point ou peu aux hommes.

Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme Chrestien, de voir nos utils mortels et caduques, si proprement assortis à nostre foy saincte et divine : que lors qu'on les employe aux sujects de leur nature mortels et caduques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donq si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebonde : voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude par argument et par discours.

Car sainct Augustin plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur injustice, en ce qu'ils tiennent les parties de nostre creance fauces, que nostre raison faut à establir. Et pour monstrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature et les causes : il leur met en avant certaines experiences cognuës et indubitables, ausquelles l'homme confesse rien ne veoir. Et cela faict il, comme toutes autres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il faut plus faire, et leur apprendre, que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples : et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité, qui luy soit assez claire : que l'aizé et le malaisé luy sont un : que tous subjects egalement, et la nature en general desadvouë sa jurisdiction et entremise.

Que nous presche la verité, quand elle nous presche de fuir la mondaine philosophie : quand elle nous inculque si souvent, que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu : que de toutes les vanitez la plus vaine c'est l'homme : que l'homme qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encore que c'est que sçavoir : et que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduit soy−mesmes, et se trompe ? Ces sentences du sainct Esprit expriment si clairement et si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute submission et obeyssance à son authorité. Mais ceux cy veulent estre fouëtez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle mesme.

Considerons donq pour ceste heure, l'homme seul, sans secours estranger, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre. Voyons combien il a de tenuë en ce bel equipage. Qu'il me face entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basty ces grands avantages, qu'il pense avoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la voute celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste, les mouvemens espouventables de ceste mer infinie, soyent establis et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service ? Est−il possible de rien imaginer si ridicule, que ceste miserable et chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposée aux offences de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers ? duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander. Et ce privilege qu'il s'attribuë d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir conte de la recepte et mises du monde : qui luy a seelé ce privilege ? qu'il nous montre lettres de ceste belle et grande charge.

Ont elles esté ottroyées en faveur des sages seulement ? Elles ne touchent guere de gents. Les fols et les meschants sont−ils dignes de faveur si extraordinaire ? et estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste ?

En croirons nous cestuy−la ; *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum ? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur. Hi sunt dii et homines, quibus profectó nihil est melius*. Nous n'aurons jamais assez bafoüé l'impudence de cet accouplage.

Mais pauvret qu'a il en soy digne d'un tel avantage ? A considerer ceste vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste regle :

Cum suspicimus magni coelestia mundi
Templa super, stellisque micantibus Æthera fixum,
Et venit in mentem Lunæ Solisque viarum :

A considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris :

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez : qu'ils regissent, poussent et agitent à la mercy de leurs influances, selon que nostre raison nous l'apprend et le trouve :

speculatáque longè
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorúmque vices certis discernere signis.

A voir que non un homme seul, non un Roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouvemens celestes :

Quantáque quàm parvi faciant discrimina motus :
Tantum est hoc regnum quod regibus imperat ipsis :

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et ceste comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

furit alter amore,
Et pontum tranare potest et vertere Trojam,
Alterius sors est scribendis legibus apta,
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes,
Mutuáque armati coeunt in vulnera fratres,
Non nostrum hoc bellum est, coguntur tanta movere,
Inque suas ferri poenas, lacerandáque membra,
Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere fatum.

si nous tenons de la distribution du ciel ceste part de raison que nous avons, comment nous pourra elle esgaler à luy ? comment soubs−mettre à nostre science son essence et ses conditions ? Tout ce que nous voyons en ces corps là, nous estonne ; *quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt ?* pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours ? y avons nous recognu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucun commerce avec eux que d'obeïssance ? Dirons nous, que nous n'avons veu en nulle autre creature, qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable ? Et quoy ? Avons nousveu quelque chose semblable au soleil ? Laisse−il d'estre, par ce que nous n'avons rien veu de semblable ? et ses mouvements d'estre, par ce qu'il n'en est point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas veu, n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie. *Quæ sunt tantæ animi angustiæ ?* Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la Lune une terre celeste ? y deviner des montaignes, des vallées, comme Anaxagoras ? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque ? et de nostre terre en faire un astre esclairant et

lumineux ? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium : nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor. Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.*

La presomption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures c'est l'homme, et quant et quant, la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et cloüée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis, et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois : et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de ceste mesme imagination qu'il s'egale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy−mesme et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compagnons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces, que bon luy semble. Comment cognoist il par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue ?

Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle ? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi à elle la sienne. Platon en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte entre les principaux advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez, et differences de chacune d'icelles : par où il acqueroit une tres parfaicte intelligence et prudence ; et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes ? Ce grand autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle, que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications, qu'on en tiroit en son temps.

Ce defaut qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point : car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par ceste mesme raison elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand merveille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tiresias, Thales et autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoyvent un chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous faut remerquer la parité qui est entre nous : Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent, et nous requierent : et nous elles.

Au demeurant nous decouvrons bien evidemment, qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes, Et denique secla ferarum
Dissimiles suerunt voces variásque cluere
Cum metus aut dolor est, aut cum jam gaudia gliscunt.

En certain abboyer du chien le cheval cognoist qu'il y a de la colere : de certaine autre sienne voix, il ne s'effraye point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices, que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication : leurs mouvemens discourent et traictent.

Non alia longè ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.

pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires par signes ? J'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent en fin toutes choses des yeux.

E'l silentio ancor suole
Haver prieghi e parole.

Quoy des mains ? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons : et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste nous convions, renvoyons, advoüons, desadvoüons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, dedaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons, soubsmettons, bravons, enhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? Quoy des espaules ? Il n'est mouvement, qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage publique : Qui fait, voyant la varieté et usage distingué des autres, que cestuy−cy doibt plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing : et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes : et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceux : Et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue.

Un Ambassadeur de la ville d'Abdere, apres avoir longuement parlé au Roy Agis de Sparte, luy demanda : Et bien, Sire, quelle responce veux−tu que je rapporte à nos citoyens ? que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot : voila pas un taire parlier et bien intelligible ?

Au reste, qu'elle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des animaux ? est−il police reglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenuë, que celle des mouches à miel ? Ceste disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence ?

His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos dixere.

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement, et choisissent elles sans discretion de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et en ceste belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects ? Prennent−ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent−ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? Se couvrent−ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'Orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre ? Pourquoy espessit l'araignée sa toile en un endroit, et relasche en un autre ? se sert à ceste heure de ceste sorte de neud, tantost de celle−là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion ? Nous recognoissons assez en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces : pourquoy n'en estimons nous autant d'eux ? Pourquoy attribuons nous à je ne sçay quelle inclination naturelle et servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art ? En quoy sans y penser nous leur donnons un

tres−grand avantage sur nous, de faire que nature par une douceur maternelle les accompaigne et guide, comme par la main à toutes les actions et commoditez de leur vie, et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester par art, les choses necessaires à nostre conservation ; et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver par aucune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez, tout ce que peult nostre divine intelligence.

Vrayement à ce compte nous aurions bien raison de l'appeller une tres−injuste marastre : Mais il n'en est rien, nostre police n'est pas si difforme et desreglée. Nature a embrassé universellement toutes ses creatures : et n'en est aucune, qu'elle n'ait bien plainement fourny de tous moyens necessaires à la conservation de son estre : Car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nuës, et puis les ravale aux Antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer et couvrir que de la despouïlle d'autruy : là où toutes les autres creatures, nature les a revestuës de coquilles, de gousses, d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, et de soye selon le besoin de leur estre : les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour defendre, et les a elles mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter : là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage.

Tum porro, puer ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nexibus ex alvo matris natura profudit,
Vagitúque locum lugubri complet, ut æquum est
Cui tantum in vita restet transire malorum :
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela :
Nec varias quærunt vestes pro tempore cæli :
Denique non armis opus est, non moenibus altis
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia largè
Tellus ipsa parit, naturáque dædala rerum.

Ces plaintes là sont fauces : il y a en la police du monde, une egalité plus grande, et une relation plus uniforme.

Nostre peau est pourveue aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps, tesmoing plusieurs nations, qui n'ont encores essayé nul usage de vestemens. Noz anciens Gaulois n'estoient gueres vestus, ne sont pas les Irlandois noz voisins, soubs un ciel si froid : Mais nous le jugeons mieux par nous mesmes : car tous les endroits de la personne, qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se trouvent propres à le souffrir : S'il y a partie en nous foible, et qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomach, où se fait la digestion : noz peres le portoyent descouvert, et noz Dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons et emmaillottems des enfans ne sont non plus necessaires : et les meres Lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, et n'en est guere qu'on ne voye se plaindre et gemir long temps apres leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse, en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous, comme en eux, naturel et sans instruction.

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.

Qui fait doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sçeut quester sa nourriture ? et la terre en produit, et luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture et artifice : Et sinon en tout temps, aussi ne fait elle pas aux bestes, tesmoing les provisions, que nous voyons faire aux fourmis et autres, pour les saisons steriles de l'année. Ces nations, que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de breuvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture : et que sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit : voire, comme il est vray−semblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne fait à present, que nous y avons meslé nostre artifice :

Et tellus nitidas fruges vinetáque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces foetus, et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimúsque boves et vires agricolarum.

le débordement et desreglement de nostre appetit devançant toutes les inventions, que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvemens de membres, et en tirons plus de service naturellement et sans leçon : ceux qui sont duicts à combatre nuds, on les void se jetter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs autres : Et l'industrie de fortifier le corps et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aucunement à ses autres services) Quand les taureaux vont au combat, ils respandent et jettent la poussiere à l'entour d'eux : les sangliers affinent leurs deffences : et l'ichneumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit et le crouste tout à l'entour, de limon bien serré et bien paistry, comme d'une cuirasse. Pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

Quant au parler, il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois je croy qu'un enfant, qu'on auroit nourry eu pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit un essay malaisé à faire) auroit quelque espece de parolle pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable, que nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux : Car qu'est−ce autre chose que parler, ceste faculté, que nous leur voyons de se plaindre, de se resjouyr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient elles entr'elles ? elles parlent bien à nous, et nous à elles. En combien de sortes parlons nous à nos chiens, et ils nous respondent ? D'autre langage, d'autres appellations, devisons nous avec eux, qu'avec les oyseaux, avec les pourceaux, les beufs, les chevaux : et changeons d'idiome selon l'espece.

Cosi per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse à spiar lor via, et lor fortuna.

Il me semble que Lactance attribuë aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

variæque volucres
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
Et partim mutant cum tempestatibus unà

Raucisonos cantus.

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : et ce qui s'en dit par divination, n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue contre ceste opinion, que les sourds naturels ne parlent point : Je respons que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parolle par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle : En façon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangeres.

J'ay dict tout cecy, pour maintenir ceste ressemblance, qu'il y a aux choses humaines : et pour nous ramener et joindre à la presse. Nous ne sommes ny au dessus, ny au dessous du reste : tout ce qui est sous le Ciel, dit le sage, court une loy et fortune pareille.

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis.

Il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez : mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

res quæque suo ritu procedit, et omnes
Foedere naturæ certo discrimina servant.

Il faut contraindre l'homme, et le renger dans les barrieres de ceste police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, præexcellence vraye et essentielle. Celle qu'il se donne par opinion, et par fantasie, n'a ny corps ny goust : Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux, ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensées, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas ; et ce qu'il veut ; le faulx et le veritable ; c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : Car de là naist la source principale des maux qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir.

Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer, que les bestes facent par inclination naturelle et forcée, les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie. Nous devons conclurre de pareils effects, pareilles facultez, et de plus riches effects des facultez plus riches : et confesser par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à oeuvrer, aussi la tiennent les animaux, ou quelque autre meilleure. Pourquoy imaginons nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprouvons aucun pareil effect ? Joint qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à reglément agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la divinité, que d'agir reglément par liberté temeraire et fortuite ; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous les resnes de nostre conduitte. La vanité de nostre presomption faict, que nous aymons mieux devoir à noz forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance : et enrichissons les autres animaux des biens naturels, et les leur renonçons, pour nous honorer et annoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble : car je priseroy bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi le renard, dequoy se servent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelée, et le laschent devant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien pres de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau courant au dessoubs, et selon qu'il trouve par là, qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer, n'aurions nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre : et que c'est une ratiocination et consequence tirée du sens naturel : Ce qui fait bruit, se remue ; ce qui se remue, n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide plie soubs le faix. Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans

consequence, c'est une chimere, et ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut−il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme advantage, que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cette condition noz esclaves, et les Climacides estoient ce pas des femmes en Syrie qui servoyent couchées à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche ? Et la plus part des personnes libres, abandonnent pour bien legeres commoditez, leur vie, et leur estre à la puissance d'autruy. Les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuée au tumbeau de son mary. Les tyrans ont−ils jamais failly de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion : aucuns d'eux adjoustans d'avantage cette necessité de les accompagner à la mort, comme en la vie ?

Des armées entieres se sont ainsin obligées à leurs Capitaines. Le formule du serment en cette rude escole des escrimeurs à outrance, portoit ces promesses : Nous jurons de nous laisser enchainer, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre ; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service :

Ure meum si vis flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca.

C'estoit une obligation veritable, et si il s'en trouvoit dix mille telle année, qui y entroyent et s'y perdoyent.

Quand les Scythes enterroyent leur Roy, ils estrangloyent sur son corps, la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huissier de chambre et cuisinier. Et en son anniversaire ils tuoyent cinquante chevaux montez de cinquante pages, qu'ils avoyent empalé par l'espine du dos jusques au gozier, et les laissoyent ainsi plantez en parade autour de la tombe.

Les hommes qui nous servent, le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable, que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaux, et aux chiens.

A quel soucy ne nous demettons nous pour leur commodité ? Il ne me semble point, que les plus abjects serviteurs façent volontiers pour leurs maistres, ce que les Princes s'honorent de faire pour ces bestes.

Diogenes voyant ses parents en peine de le rachetter de servitude : Ils sont fols, disoit−il, c'est celuy qui me traitte et nourrit, qui me sert ; et ceux qui entretiennent les bestes, se doivent dire plustost les servir, qu'en estre servis.

Et si elles ont cela de plus genereux, que jamais Lyon ne s'asservit à un autre Lyon, ny un cheval à un autre cheval par faute de coeur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les Tigres et les Lyons à la chasse des hommes : et ont un pareil exercice les unes sur les autres : les chiens sur les lievres, les brochets sur les tanches, les arondeles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

serpente ciconia pullos
Nutrit, et inventa per devia rura lacerta,
Et leporem aut capream famulæ Jovis, et generosæ
In saltu venantur aves.

Nous partons le fruict de nostre chasse avec noz chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie. Et au dessus d'Amphipolis en Thrace, les chasseurs et les faucons sauvages, partent justement le butin par moitié : comme le long des palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups de bonne foy, une part esgale de sa prise, ils vont incontinent deschirer ses rets.

Et comme nous avons une chasse, qui se conduit plus par subtilité, que par force, comme celle des colliers de noz lignes et de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit, que la Seche jette de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estand au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veut : à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachée dans le sable, ou dans la vase, et petit à petit le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si prés d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offences, que l'homme : il ne nous faut point une balaine, un elephant, et un crocodile, ny tels autres animaux, desquels un seul est capable de deffaire un grand nombre d'hommes : les poulx sont suffisans pour faire vacquer la dictature de Sylla : c'est le desjeuner d'un petit ver, que le coeur et la vie d'un grand et triumphant Empereur.

Pourquoy disons nous, que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas, de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode ; et quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller entre un million d'herbes choisir le dictame pour leur guerison, et la tortue quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger, le dragon fourbir et esclairer ses yeux avecques du fenoil, les cigongnes se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine, les elephans arracher non seulement de leur corps et de leurs compagnons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoin celuy du Roy Porus qu'Alexandre deffit) les javelots et les dardz qu'on leur a ettez au combat, et les arracher si dextrement, que nous ne le sçaurions faire iavec si peu de douleur : pourquoy ne disons nous de mesmes, que c'est science et prudence ? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature, qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence : c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'escole.

Chrysippus, bien qu'en toutes autres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux, que nul autre Philosophe, considerant les mouvements du chien, qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant un chemin apres l'autre, et apres s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander : il est contraint de confesser, qu'en ce chien là, un tel discours se passe : J'ay suivy jusques à ce carre−four mon maistre à la trace, il faut necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy−cy, ny par celuy−là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre : Et que s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, et cet usage de propositions divisées et conjoinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vaut−il pas autant que le chien le sçache de soy que de Trapezonce ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler : et cette facilité, que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans, qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chacun est saoul, ce croy−je, de voir tant de sortes de cingeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens : les dances, où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent ; plusieurs divers mouvemens et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parolle : mais je remerque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutes−fois assez vulgaire, des chiens dequoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes : je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage : j'en ay veu le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloigner son maistre du fossé. Comment pouvoit−on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir ? et comment avoit−il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large,

qui ne le seroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peut−il comprendre sans ratiocination ?

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit avoir veu à Rome d'un chien, avec l'Empereur Vespasian le pere au Theatre de Marcellus. Ce chien servoit à un batteleur qui joüoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son rolle. Il falloit entre autres choses qu'il contrefist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : apres avoir avallé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et branler, comme s'il eust esté estourdy : finalement s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et trainer d'un lieu à autre, ainsi que portoit le subject du jeu, et puis quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se fust revenu d'un profond sommeil, et levant la teste regarda çà et là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Les boeufs qui servoyent aux jardins Royaux de Suse, pour les arrouser et tourner certaines grandes rouës à puiser de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc) on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chacun, ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, et ayans faict leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit. Or laissant à part ce que Democritus jugeoit et prouvoit, que la plus part des arts, les bestes nous les ont apprises : Comme l'araignée à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne et le rossignol la musique, et plusieurs animaux par leur imitation à faire la medecine : Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing : d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'escole soubs leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par là, qu'il reçoit de l'amendement par discipline et par estude : Et entre les libres mesme, il n'est pas ung et pareil ; chacun en a pris selon sa capacité. Et sur la jalousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy, d'une contention si courageuse, que par fois le vaincu y demeure mort, l'aleine luy faillant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avec grand soing : ils se taisent l'un tantost, tantost l'autre : on oyt corriger les fautes, et sent−on aucunes reprehensions du precepteur. J'ay veu (dit Arrius) autresfois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu, et un autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dançoyent en rond, s'eslevans et s'inclinans à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit, et y avoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement des Elephans dressez à se mouvoir et dancer au son de la voix, des dances à plusieurs entrelasseures, coupeures et diverses cadances tres−difficiles à apprendre. Il s'en est veu, qui en leur privé rememoroient leur leçon, et s'exerçoyent par soing et par estude pour n'estre tancez et battuz de leurs maistres.

Mais cett'autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant, est estrange : Elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oyoit ; Un jour il advint que certaines trompettes s'arresterent à sonner long temps devant cette boutique : depuis cela et tout le lendemain, voyla ceste pie pensive, muette et melancholique ; dequoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit−on que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnée ; et qu'avec l'ouye, la voix se fust quant et quant esteinte : Mais on trouva en fin, que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy−mesmes, son esprit s'exercitant et preparant sa voix, à representer le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce fut celle là, d'exprimer parfaictement leurs reprises, leurs poses, et leurs muances ; ayant quicté par ce nouvel apprentissage, et pris à desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veux pas obmettre d'alleguer aussi cet autre exemple d'un chien, que ce mesme Plutarque dit avoir veu (car quant à l'ordre, je sens bien que je le trouble, mais je n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne) luy estant dans un navire, ce chien estant en peine d'avoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroite emboucheure du vaisseau, alla querir

des cailloux, et en mit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust faict hausser l'huyle plus pres du bord, où il la peust atteindre. Cela qu'est−ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des Elephans, un Roy de leur nation, Juba ; que quand par la finesse de ceux qui les chassent, l'un d'entre eux se trouve pris dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compagnons y apportent en diligence force pierres, et pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance, que si je vouloy suivre par le menu ce que l'experience en a appris, je gaignerois aisément ce que je maintiens ordinairement, qu'il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant en une maison privée de Syrie, desroboit à tous les repas, la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnée : un jour le maistre voulut luy−mesme le penser, versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge, qu'il luy avoit prescrite, pour sa nourriture : l'elephant regardant de mauvais oeil ce gouverneur, separa avec la trompe, et en mit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuyre sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre. Cela ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoyent du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephans, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu pres leur place en une battaille ordonnée (cela est aisé à juger à ceux qui cognoissent les histoires anciennes)

siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso
Horum majores, Et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turmam.

Il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abandonnant la teste d'une battaille ; là où le moindre arrest qu'elles eussent sçeu faire, pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moiudre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gens, estoit suffisant pour tout perdre. Et s'est veu peu d'exemples, où cela soit advenu, qu'ils se rejectassent sur leurs trouppes, au lieu que nous mesmes nous rejectons les uns sur les autres, et nous rompons. On leur donnoit charge non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties au combat : comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conqueste des Indes ; ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin. Et montroient ces animaux, autant d'addresse et de jugement à poursuivre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieux les choses estrangeres que les ordinaires : et sans cela je ne me fusse pas amusé à ce long registre : Car selon mon opinion, qui contrerollera de pres ce que nous voyons ordinairement es animaux, qui vivent parmy nous, il y a dequoy y trouver des effects autant admirables, que ceux qu'on va recueillant és pays et siecles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seurement conclurre et tout l'advenir et tout le passé. J'ay veu autresfois parmy nous, des hommes amenez par mer de loingtain pays, desquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage, et que leur façon au demeurant et leur contenance, et leurs vestemens, estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes ? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise, de les voir muets, ignorans la langue Françoise, ignorans nos baise−mains, et nos inclinations serpentées ; nostre port et nostre maintien, sur lequel sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine ?

Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au jugement que nous faisons des bestes : Elles ont plusieurs conditions, qui se rapportent aux nostres : de

celles−là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que sçavons nous que c'est ? Les chevaux, les chiens, les boeufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaux, qui vivent avec nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit bien encore la murene de Crassus, et venoit à luy quand il l'appelloit : et le font aussi les anguilles, qui se trouvent en la fontaine d'Arethuse : et j'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cry de ceux qui les traictent ;

nomen habent, Et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus.

Nous pouvons juger de cela : Nous pouvons aussi dire, que les elephans ont quelque participation de religion, d'autant qu'apres plusieurs ablutions et purifications, on les voit haussans leur trompe, comme des bras ; et tenans les yeux fichez vers le Soleil levant, se planter long temps en meditation et contemplation, à certaines heures du jour ; de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché. Comme nous voyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remerqua, par ce qu'elle retire aux nostres : Il vid, dit−il, des fourmis partir de leur fourmiliere, portans le corps d'un fourmis mort, vers une autre fourmiliere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux, et apres avoir esté ensemble quelque piece, ceux−cy s'en retournerent, pour consulter, pensez, avec leurs concitoyens, et firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation : En fin ces derniers venus, apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eux, laissans aux autres le corps du trespassé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle ; de laquelle c'est nostre deffaut que nous ne soyons participans ; et nous meslons à cette cause sottement d'en opiner.

Or elles produisent encores d'autres effects, qui surpassent de bien loing nostre capacité, ausquels il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse fut arrestée au milieu de sa course, par ce petit poisson, que les Latins nomment *remora*, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux, ausquels il s'attache. Et l'Empereur Caligula vogant avec une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere fut arrestée tout court, par ce mesme poisson ; lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille) et s'estonna encore non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le batteau, il n'avoit plus cette force, qu'il avoit au dehors.

Un citoyen de Cyzique acquit jadis reputation de bon Mathematicien, pour avoir appris la condition de l'herisson. Il a sa taniere ouverte à divers endroits et à divers vents ; et prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent−là ; ce que remerquant ce citoyen, apportoit en sa ville certaines predictions du vent, qui avoit à tirer. Le cameleon prend la couleur du lieu, où il est assis : mais le poulpe se donne luy−mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attrapper ce qu'il cherche : Au cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et autres passions, qui alterent le teint de nostre visage : mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon. Il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or ces effects que nous recognoissons aux autres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eux quelque faculté plus excellente, qui nous est occulte ; comme il est vray−semblable que sont plusieurs autres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparances ne viennent jusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoyent celles qui se tiroient du vol des oyseaux. Nous n'avons rien de pareil ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aisle, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il faut bien qu'il soit conduit par quelque excellent moyen à une si noble operation ; car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect, à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement, et discours, de qui le produit : et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des filets, et de la sceme, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent et manient : voire dit−on d'avantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont jusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse : mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent et s'en sert ; de maniere que pour attraper la proye qu'elle queste, on la void se tapir soubs le limon, afin que les autres poissons se coulans par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les gruës, les arondeles, et autres oyseaux passagers, changeans de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent, que pour choisir d'un nombre de petits chiens, celuy qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme ; comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera, sera tousjours le meilleur : ou bien si on fait semblant d'entourner de feu le giste, de toutes parts, celuy des petits, au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas : ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre et plus vive que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, et que nous adjoustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon : car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

Tenez chaults les pieds et la teste,
Au demeurant vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles : nous avons quelque disposition de membres, qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous ranger à l'assiette et disposition brutale, comme plus effectuelle :

more ferarum,
Quadrupedúmque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

Et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets, et insolents, que les femmes y ont meslé de leur creu ; les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis.

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Ejicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment et deffendent leurs bien−faicteurs, et qui poursuyvent et outragent les estrangers et ceux qui les offencent, elles representent en cela quelque air de nostre justice : comme aussi en conservant une equalité tres−equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont sans comparaison plus vive et plus constante, que

n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du Roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sus son lict, sans vouloir boire ne manger : et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se jetta dans le feu, où il fut bruslé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre, depuis qu'il fut mort : et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separément : On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain visage : et où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste et demonstration de bien−vueillance ; et prendre quelque autre forme à contre−coeur et en haine. Les animaux ont choix comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles. Ils ne sont pas exempts de nos jalousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes : elles sont toutes superfluës et artificielles : Car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : Les apprests à nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les Stoiciens disent qu'un homme auroit dequoy se substanter d'une olive par jour. La delicatesse de nos vins, n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjoustons aux appetits amoureux :

neque illa
Magno prognatum deposcit consule cunnum.

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien, et une fauce opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : Ny plus ny moins que si en une cité, il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en missent hors les naturels habitans, ou esteignissent leur authorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement, et s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts : Mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encore quelque convenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux, qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour, et reçoivent des affections monstrueuses d'une espece à autre : Tesmoin l'elephant corrival d'Aristophanes le grammairien, en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné : car se promenant par le marché, où lon vendoit des fruicts, il en prenoit avec sa trompe, et les luy portoit : il ne la perdoit de veuë, que le moins qu'il luy estoit possible ; et luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessoubs son collet, et luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille ; et d'une oye esprise de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope ; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia : et il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus et autres recitent quelques exemples, pour montrer la reverence que les bestes en leurs mariages portent à la parenté ; mais l'experience nous fait bien souvent voir le contraire ;

nec habetur turpe juvencæ
Ferre patrem tergo : fit equo sua filia conjux :
Quasque creavit, init pecudes caper : ipsáque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.

De subtilité malitieuse, en est−il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel passant au travers d'une riviere chargé de sel, et de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperçeu que le sel fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legere, ne failloit

jamais aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge, jusques à ce que son maistre descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoy se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice ; car on leur void un soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent point usage.

Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science, qui y est necessaire. Les fourmis estandent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir et secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir et à se sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : Par ce que le froment ne demeure pas tousjours sec ny sain, ains s'amolit, se resoult et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire : de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers, si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou au rebours pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection : comme de vray, la science de nous entre−deffaire et entretuer, de ruiner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas.

quando leoni
Fortior eripuit vitam Leo, quo nemore unquam
Expiravit aper majoris dentibus apri.

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant : tesmoin les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des Princes des deux armées contraires :

sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu,
Continuoque animos vulgi Et trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere.

Je ne voy jamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine. Car ces mouvemens guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espouvantement, cette tempeste de sons et de cris :

Fulgur ubi ad cælum se tollit, totáque circum
Ære renidescit tellus, subtérque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoréque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi.

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien legeres occasions esteinte.

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello.

Toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le macquerellage de Paris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux harangeres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceux mesmes qui

en sont les principaux autheurs et motifs ? Oyons le plus grand, le plus victorieux Empereur, et le plus puissant qui fust onques, se jouant et mettant en risée tres−plaisamment et tres−ingenieusement, plusieurs batailles hazardées et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cens mille hommes qui suivirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisées pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi poenam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam ? quid si me Manius oret
Pœdicem, faciam ? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait : quid si mihi vita
Charior est ipsa mentula ? signa canant.

(J'use en liberté de conscience de mon Latin, avecq le congé, que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps a tant de visages et de mouvemens, qui semblent menasser le ciel et la terre :

Quam multi Lybico volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel cum sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Liciæ flaventibus arvis,
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus.

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est tousjours l'homme foyble, calamiteux, et miserable. Ce n'est qu'une sormilliere esmeuë et eschaufée,

It nigrum campis agmen :

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle ; un songe, une voix, un signe, une brouée matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de Soleil par le visage, le voyla fondu et esvanouy : qu'on luy esvente seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre Poëte, voyla toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesmes à leur teste, rompu et fracassé : car ce fut luy, ce me semble, que Sertorius battit en Espagne à tout ces belles armes, qui ont aussi servy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Qu'on descouple mesmes de noz mouches apres, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeans la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitans d'icelle porterent sur la muraille quantité de ruches, dequoy ils sont riches. Et avec du feu chasserent les abeilles si vivement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvans soustenir leurs assauts et piqueures. Ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville, à ce nouveau secours : avec telle fortune, qu'au retour du combat, il ne s'en trouva une seule à dire.

Les ames des Empereurs et des savatiers sont jettees à mesme moule. Considerant l'importance des actions des Princes et leur poix, nous nous persuadons qu'elles soyent produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvemens, par les mesmes ressors, que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanser avec un voisin, dresse entre les Princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouëtter un laquais, tombant en un Roy, luy fait ruiner une Province. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus, avec grans aboys et aspreté de courroux, et par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bien tost apres par la voye de la justice. Autant en fit le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfans de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un autre chien estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant aperçeu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux, se mit à abbayer contre luy tant qu'il peut : mais les marguilliers ne s'estans point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veuë : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas, et aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant au lieu mesmes. La nouvelle de ce chien estant venuë aux marguilliers de ceste Eglise, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, et en fin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les juges en recognoissance de ce bon office, ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux prestres d'en avoir soin. Plutarque tesmoigne ceste histoire, comme chose tres−averee et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en credit) ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Un jour, dit−il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de Lyons de grandeur inusitee, il y en avoit un entre autres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement hautain et espouvantable, attiroit à soy la veuë de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androdus de Dace, qui estoit à un Seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queuë à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser, et lescher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy et hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la benignité de ce lyon, et r'asseuré sa veuë pour le considerer et recognoistre : c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses, et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'Empereur fit appeller cest esclave, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable :

Mon maistre, dict−il, estant proconsul en Aphrique, je fus contrainct par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy, et m'en fuir. Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande authorité en la province, je trouvay mon plus court, de gaigner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy−mesme. Le Soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, je m'embatis sur une caverne cachee et inaccessible, et me jettay dedans. Bien tost apres y survint ce lyon, ayant une patte sanglante et blessee, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit : à son arrivee j'eu beaucoup de frayeur, mais luy me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offencee, et me la montrant comme pour demander secours : je luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, et m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay, et nettoyay le plus proprement que je peux : Luy se sentant allegé de son mal, et soulagé de ceste douleur, se prit à reposer, et à dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors luy et moy vesquismes ensemble en ceste caverne trois ans entiers de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au Soleil à faute de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de ceste vie brutale et sauvage, comme ce Lyon estoit allé un jour à sa queste accoustumee, je partis de là, et à ma troisiesme journee fus surpris par les

soldats, qui me menerent d'Affrique en ceste ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or à ce que je voy ce Lyon fut aussi pris bien tost apres, qui m'a à ceste heure voulu recompenser du bienfait et guerison qu'il avoit reçeu de moy.

Voyla l'histoire qu'Androdus recita à l'Empereur, laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Parquoy à la requeste de tous il fut mis en liberté, et absous de ceste condamnation, et par ordonnance du peuple luy fut faict present de ce Lyon. Nous voyions depuis, dit Appion, Androdus conduisant ce Lyon à tout une petite laisse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit : le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jettoit, et chacun dire en les rencontrant : Voyla le Lyon hoste de l'homme, voyla l'homme medecin du Lyon.

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons, aussi font elles la nostre.

Post bellator equus positis insignibus Æthon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

Comme aucunes de nos nations ont les femmes en commun, aucunes à chacun la sienne : cela ne se voit−il pas aussi entre les bestes, et des mariages mieux gardez que les nostres ?

Quant à la societé et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble, et s'entresecourir, il se voit des boeufs, des porceaux, et autres animaux, qu'au cry de celuy que vous offencez, toute la trouppe accourt à son aide, et se ralie pour sa deffence. L'escare, quand il a avalé l'ameçon du pescheur, ses compagnons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne : et si d'aventure il y en a un, qui ait donné dedans la nasse, les autres luy baillent la queuë par dehors, et luy la serre tant qu'il peut à belles dents : ils le tirent ainsi au dehors et l'entrainent : Les barbiers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressans une espine qu'ils ont dentelee comme une scie, à tout laquelle ils la scient et coupent.

Quant aux particuliers offices, que nous tirons l'un de l'autre, pour le service de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la balaine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant d'elle un petit poisson semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela la guide : la baleine le suit, se laissant mener et tourner aussi facilement, que le timon fait retourner la navire : et en recompense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort, et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse : et si de fortune elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : Ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'Isle d'Anticyre.

Il y a une pareille societé entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal : et si l'Ichneumon son ennemy s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant et à coup de bec l'esveillant, et l'advertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familierement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres, et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez : et s'il veut fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu sans l'estreindre et l'offencer.

Ceste coquille qu'on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avec le Pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier et de portier assis à l'ouverture de ceste coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillee et ouverte, jusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinsant la chair vive, et la contraint de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort.

En la maniere de vivre des tuns, on y remarque une singuliere science de trois parties de la Mathematique. Quant à l'Astrologie, ils l'enseignent à l'homme : car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant : voyla pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers ceste science. Quant à la Geometrie et Arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, carree en tout sens, et en dressent un corps de bataillon, solide, clos, et environné tout à l'entour, à six faces toutes esgalles : puis nagent en ceste ordonnance carree, autant large derriere que devant, de façon que qui en void et compte un rang, il peut aisément nombrer toute la trouppe, d'autant que le nombre de la profondeur est esgal à la largeur, et la largeur, à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaisé de luy donner un visage plus apparent, qu'en ce faict du grand chien, qui fut envoyé des Indes au Roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours, il n'en fit compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais quand il veid un Lyon, il se dressa incontinent sur ses pieds, monstrant manifestement qu'il declaroit celuy−là seul digne d'entrer en combat avecques luy.

Touchant la repentance et recognoissance des fautes, on recite d'un Elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut onques puis manger, et se laissa mourir.

Quant à la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offencer, et le troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste.

Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens, et des lievres ensemble ; Mais ce que l'experience apprend à ceux qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux a jamais nature tant honoré les couches, la naissance, et l'enfantement ? car les Poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant au paravant vagante, fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone : mais Dieu a voulu que toute la mer fust arrestée, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, cependant que l'halcyon fait ses petits, qui est justement environ le Solstice, le plus court jour de l'an : et par son privilege nous avons sept jours et sept nuicts, au fin coeur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne recognoissent autre masle que le leur propre : l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout, et le servent jusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de ceste merveilleuse fabrique, dequoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conjoinct et lie ensemble, les entrelassant les unes de long, les autres de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au batement du flot marin, là où la mer le battant tout doucement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desmeut, et se lasche pour les coups de mer : et au contraire ce qui est bien joinct, le batement de la mer le vous estreinct, et vous le serre de sorte, qu'il ne se peut ny rompre ny dissoudre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composée et proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose, que l'oiseau qui l'a bastie : car à toute autre chose, elle est impenetrable, close, et fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voyla une description bien claire de ce bastiment et empruntée de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encor suffisamment la difficulté de ceste architecture. Or de quelle vanité nous peut−il partir, de loger au dessoubs de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre ?

Pour suyvre encore un peu plus loing ceste equalité et correspondance de nous aux bestes, le privilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition, tout ce qu'elle conçoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles, tout ce qui vient à elle, de renger les choses qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestemens superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle : de maniere que Rome et Paris, que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine et le comprens, sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre, et sans bois : ce mesme privilege, dis−je, semble estre bien evidemment aux bestes : Car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades, et aux combats, que nous voyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa litiere, comme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armée sans armes et sans corps.

Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spiraréque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires.

Ce lievre qu'un levrier imagine en songe, apres lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queuë, secoüer les jarrets, et representer parfaictement les mouvemens de sa course : c'est un lievre sans poil et sans os.

Venantúmque canes in molli sæpe quiete,
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebas reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Experge factique, sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant :
Donec discussis redeant erroribus ad se.

Les chiens de garde, que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout à faict, et s'esveiller en sursaut, comme s'ils appercevoient quelque estranger arriver ; cet estranger que leur ame void, c'est un homme spirituel, et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucrémque soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tueantur.

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description : Il est vray−semblable que nous ne sçavons guere, que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

Turpis Romano Belgicus ore color.

Les Indes la peignent noire et basannée, aux levres grosses et enflées, au nez plat et large : et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusques à la bouche, comme aussi la balievre, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents jusques au dessous des racines. Au Peru les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice. Et un homme d'aujourdhuy, dit avoir veu en une nation Orientale, ce soing de les agrandir, en tel credit, et de les charger de poisants joyaux, qu'à touts coups il passoit son bras

vestu au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations, qui noircissent les dents avec grand soing, et ont à mespris de les voir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase : mais assez ailleurs : et qui plus est, en certaines contrées glaciales, comme dit Pline. Les Mexicanes content entre les beautez, la petitesse du front, et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art : et ont en si grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans par dessus l'espaule. Nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive : les Espagnols vuidée et estrillée : et entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune : l'un molle et delicate, l'autre forte et vigoureuse : qui y demande de la mignardise, et de la douceur, qui de la fierté et majesté. Tout ainsi que la preferance en beauté, que Platon attribue à la figure spherique, les Epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou carrée : et ne peuvent avaller un Dieu en forme de boule.

Mais quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demeurant, sur ses loix communes. Et si nous nous jugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui le sont plus. *A multis animalibus decore vincimur* : voyre des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre : en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cedons assez : et non moins, en toutes qualitez, aux aërées. Et ceste prerogative que les Poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

Pronáque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, coelúmque videre
Jussit, et erectos ad sydera tollere vultus.

elle est vrayement poëtique : car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veuë renversée tout à faict vers le ciel : et l'encoleure des chameaux, et des austruches, je la trouve encore plus relevée et droite que la nostre.

Quels animaux n'ont la face au haut, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous : et ne descouvrent en leur juste posture autant du ciel et de la terre que l'homme ?

Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution en Platon et en Cicero ne peuvent servir à mille sortes de bestes ?

Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides, et les plus abjectes de toute la bande : car pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

Simia quam similis, turpissima bestia, nobis !

pour le dedans et parties vitales, c'est le pourceau. Certes quand j'imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté) ses tares, sa subjection naturelle, et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal, de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceux que nature avoit favorisé en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye.

Remerquons au demeurant, que nous sommes le seul animal, duquel le defaut offence nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous desrober en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veuë et libre du corps qu'on recherche : que pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on ayme.

Ille quod obscoenas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.

Et encore que ceste recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie : si est−ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous dégoute les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes, à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peintes et parées pour la montre publique.

Nec veneres nostras hoc fallit, quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ post scenia celant,
Quos retinere volunt adstrictóque esse in amore.

La où en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions, et qui ne plaise à nos sens : de façon que de leurs excremens mesmes et de leur descharge, nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornemens et parfums.

Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez, qu'on voit par fois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demeurant la part mesme que nous faisons aux animaux, des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absens, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle mesme respondre : ou des biens que nous nous attribuons faucement, par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur : et à eux, nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis−je, le plus beau et le plus riche present, que nature nous sçache faire. De façon que la Philosophie, voire la Stoïque, ose bien dire qu'Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encore plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en ceste autre proposition, qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust presenté à Ulysses deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste : Et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en ceste maniere : Quitte moy, laisse moy là, plustost que de me loger sous la figure et corps d'un asne. Comment ? ceste grande et divine sapience, les Philosophes la quittent donc, pource ce voile corporel et terrestre ? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours, et par l'ame, que nous excellons sur les bestes : c'est par nostre beauté, nostre beau teint, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon.

Or j'accepte ceste naïfve et franche confession : Certes ils ont cogneu que ces parties là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance Stoique, ce seroyent tousjours des bestes : ny ne seroyent comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car en fin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille : Et Dieu pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce n'est par vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux autres animaux, et nous sequestrons de leur condition et societé.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part, l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire apres nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction, et la curiosité. Certes nous avons estrangement surpayé ce beau discours, dequoy nous nous glorifions, et

ceste capacité de juger et cognoistre, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infiny des passions, ausquelles nous sommes incessamment en prinse. S'il ne nous plaist de faire encore valoir, comme fait bien Socrates, ceste notable prerogative sur les bestes, que où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté Venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : Sic, haud scio, an melius fuerit humano generi motum istum celerem, cogitationis acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari.*

De quel fruit pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote, ceste intelligence de tant de choses ? Les a elle exemptez des incommoditez humaines ? ont−ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur ? ont ils tiré de la Logique quelque consolation à la goute ? pour avoir sçeu comme ceste humeur se loge aux jointures, l'en ont ils moins sentie ? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent : et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region ? Au rebours, ayans tenu le premier rang en sçavoir, l'un entre les Romains, l'autre, entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie : voire le Grec a assez affaire à se descharger d'aucunes tasches notables en la sienne.

A on trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celuy qui sçait l'Astrologie, et la Grammaire :

Illiterati num minus nervi rigent ?

et la honte et pauvreté moins importunes ?

Scilicet et morbis Et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

J'ay veu en mon temps, cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université : et lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient rang entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus comme la richesse, et telles autres qualitez qui y servent voyrement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature.

Il ne nous faut guere non plus d'offices, de reigles, et de loix de vivre, en nostre communauté, qu'il en faut aux grues et formis en la leur. Et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tres ordonnément, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie.

Qui nous contera par nos actions et deportemens, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçavans : je dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix, et pour la guerre, que ceste Rome sçavante, qui se ruyna soy−mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, aumoins la preud'hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne : car elle loge singulierement bien avec la simplicité.

Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loing, que je ne voudrois suyvre. J'en diray seulement encore cela, que c'est la seule humilité et submission, qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir : il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : autrement selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions en fin des devoirs, qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy,

que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loy de pure obeyssance : ce fut un commandement, nud et simple où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeyr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste, superieur et bien−facteur. De l'obeyr et ceder naist toute autre vertu, comme du cuider, tout peché. Et au rebours : la premiere tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous, par les promesses qu'il nous fit de science et de cognoissance, *Eritis sicut dii scientes bonum Et malum*. Et les Sereines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruineux laqs, luy offrent en don la science. La peste de l'homme c'est l'opinion de sçavoir. Voyla pourquoy l'ignorance nous est tant recommandée par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeyssance. *Cavete, nequis vos decipiat per philosophiam Et inanes seductiones, secundum elementa mundi*.

En cecy y a il une generalle convenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : Mais où la trouvons nous ?

Ad summum sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum :
Præcipue sanus, nisi cùm pituita molesta est.

Il semble à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption. C'est ce que dit Epictete, que l'homme n'a rien proprement sien, que l'usage de ses opinions : Nous n'avons que du vent et de la fumée en partage. Les dieux ont la santé en essence, dit la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme au rebours, possede ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination : car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal. Il n'est rien, dit Cicero, si doux que l'occupation des lettres : de ces lettres, dis−je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres, et les mers nous sont descouvertes : ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage : et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres, et moyennes : ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offence. Cestuy−cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout−vivant et tout−puissant ?

Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce, et plus constante, que ne fut la sienne.

Deus ille fuit Deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur sapientia, quique per artem
Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris,
In tam tranquillo et tam clara luce locavit.

Voyla des paroles tresmagnifiques et belles : mais un bien leger accident, mit l'entendement de cestuy−cy en pire estat, que celuy du moindre berger : nonobstant ce Dieu precepteur et ceste divine sapience. De mesme impudence est ceste promesse du livre de Democritus : Je m'en vay parler de toutes choses. Et ce sot tiltre qu'Aristote nous preste, de Dieux mortels : et ce jugement de Chrysippus, que Dion estoit aussi vertueux que Dieu. Et mon Seneca recognoist, dit−il, que Dieu luy a donné le vivre : mais qu'il a de soy le bien vivre. Conformément à cet autre, *In virtute veeè gloriamur : quod non contingeret, si id donum a Deo non a nobis haberemus*. Cecy est aussi de Seneca : Que le sage a la fortitude pareille à Dieu : mais en l'humaine foiblesse, par où il le surmonte. Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité : Il n'y a aucun de nous qui s'offence tant de se voir apparier à Dieu, comme il fait de se voir deprimer au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest, que de celuy de nostre createur.

Mais il faut mettre aux pieds ceste sotte vanité, et secouër vivement et hardiment les fondemens ridicules, sur quoy ces fausses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maistre : il fera tousjours de ses oeufs poulles, comme on dit : il le faut mettre en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie.

Possidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie, qu'elle luy faisoit tordre les bras, et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur pour s'escrier contre elle : Tu as beau faire, si ne diray−je pas que tu sois mal. Il sent mesmes passions que mon laquays, mais il se brave sur ce qu'il contient aumoins sa langue sous les loix de sa secte.

Re succumbere non oportebat verbis gloriantem.

Archesilas estant malade de la goutte, Carneades qui le vint visiter, s'en retournoit tout fasché : il le rappella, et luy montrant ses pieds et sa poittrine : Il n'est rien venu de là icy, luy dit−il. Cestuy cy a un peu meilleure grace : car il sent avoir du mal, et en voudroit estre depestré. Mais de ce mal pourtant son coeur n'en est pas abbatu et affoibly. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains−je, verbale qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes affligé d'une cuison vehemente des yeux, fut rangé à quitter ces resolutions Stoïques.

Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, démousser et rabatre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que fait elle, que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance et plus evidemment ? Le philosophe Pyrrho courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoyent avec luy à imiter que la securité d'un porceau, qui voyageoit avecques eux, regardant ceste tempeste sans effroy. La philosophie au bout de ses precéptes nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier : ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs, et d'autres inconveniens, et plus de fermeté, que la science n'en fournit onques à aucun, qui n'y fust nay et preparé de soy−mesmes par habitude naturelle. Qui fait qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant et ceux d'un cheval plus aisément que les nostres, si ce n'est l'ignorance. Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger, et medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens : ceste couleur et ce teint, vous presagent quelque defluxion caterreuse : ceste saison chaude vous menasse d'une émotion fievreuse : ceste coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche, vous advertit de quelque notable et voisine indisposition : Et en fin elle s'en addresse tout detroussément à la santé mesme : Ceste allegresse et vigueur de jeunesse, ne peut arrester en une assiete, il luy faut desrober du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesmes. Comparés la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur, se laissant aller apres son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a : où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lors qu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant.

Ce que je dy de la medecine, se peut tirer par exemple generalement à toute science : De là est venuë ceste ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte : et n'ayant autre regle de ma santé, que celle des exemples d'autruy, et des evenemens que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes : et m'arreste aux comparaisons, qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, plaine, et entiere : et aiguise mon appetit à la jouïr, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en faut que je trouble son repos et sa douceur, par l'amertume d'une nouvelle et contrainte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies.

Ce qu'on nous dit de ceux du Bresil, qu'ils ne mouroyent que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air, je l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargée de toute passion, pensée et occupation tendue ou desplaisante : comme gents qui passoyent leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans Roy, sans relligion quelconque.

Et d'où vient ce qu'on trouve par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses ? et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable, que celle d'un gallant homme ? sinon qu'en cettuy−cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt, et lasse : comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy−mesmes. Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa pointe, son agilité, et en fin sa force propre ? Dequoy se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez, des santez vigoreuses les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de noz ames, les plus excellentes manies, et plus detraquées : il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensez, nous voyons combien proprement s'advient la folie, avec les plus vigoureuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes elevations d'une esprit libre ; et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire ? Platon dit les melancholiques plus disciplinables et excellent : aussi n'en est−il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruinez par leur propre force et soupplesse. Quel sault vient de prendre de sa propre agitation et allegresse, l'un des plus judicieux, ingenieux et plus formés à l'air de cet antique et pure poësie, qu'autre poëte Italien n'aye de long temps esté ? N'a−il pas dequoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere ? à cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte, et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison ? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduit à la bestise ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame ? J'eus plus de despit encore que de compassion, de le voir à Ferrare en si piteux estat survivant à soy−mesmes, mescognoissant et soy et ses ouvrages ; lesquels sans son sçeu, et toutesfois à sa veuë, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reglé, et en ferme et seure posture ? affublez le de tenebres d'oisiveté et de pesanteur. Il nous faut abestir pour nous assagir : et nous esblouir, pour nous guider. Et si on me dit que la commodité d'avoir l'appetit froid et mousse aux douleurs et aux maux, tire apres soy cette incommodité, de nous rendre aussi par consequent moins aiguz et frians, à la jouyssance des biens et des plaisirs : Cela est vray : mais la misere de nostre condition porte, que nous n'avons tant à jouyr qu'à fuir, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legere douleur : Segnius homines bona quàm mala sentiunt : nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies :

pungit
In cute vix summa violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,
Quód me non torquet latus aut pes : cætera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem.

Nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voyla pourquoy la secte de philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encore l'a elle rengée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien, que l'homme puisse esperer : comme disoit Ennius.

Nimium boni est, cui nihil est mali.

Car ce mesme chatouillement et aiguisement, qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple, et de l'indolence ; cette volupté active, mouvante, et je ne sçay comment cuisante et mordante, celle là mesme, ne vise qu'à l'indolence, comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir, et se loger en repos, et en l'exemption de cette fievre. Ainsi des autres.

Je dy donc, que si la simplesse nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous achemine à un tres−heureux estat selon nostre condition.

Si ne la faut−il point imaginer si plombée, qu'elle soit du tout sans sentiment. Car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde que l'abort mesme et la naissance des maux en fust à dire. Je ne louë point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable. Je suis content de n'estre pas malade : mais si je le suis, je veux sçavoir que je le suis, et si on me cauterise ou incise, je le veux sentir. De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et en fin aneantiroit l'homme. *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore*.

Le mal, est à l'homme bien à son tour. Ny la douleur ne luy est tousjours à fuïr, ny la volupté tousjours à suivre.

C'est un tres−grand avantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous rejecte entre ses bras, quand elle se trouve empeschée à nous roidir contre la pesanteur des maux : elle est contrainte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre soubs sa faveur à l'abri des coups et injures de la fortune. Car que veut elle dire autre chose, quand elle nous presche de retirer nostre pensée des maux qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues ; et de nous servir pour consolation des maux presens, de la souvenance des biens passez, et d'appeller à nostre secours un contentement esvanouy, pour l'opposer à ce qui nous presse ? *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates ponit*, si ce n'est qu'où la force luy manque, elle veut user de ruse, et donner un tour de soupplesse et de jambe, où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir. Car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fievre chaude, quelle monnoye est−ce, de le payer de la souvenance de la douceur du vin Grec ? Ce seroit plustost luy empirer son marché,

Che ricordar si il ben doppia la noia.

De mesme condition est cet autre conseil, que la philosophie donne ; de maintenir en la memoire seulement le bon−heur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts ; comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubly : et conseil duquel nous valons moins encore un coup.

Suavis est laborum præteritorum memoria.

Comment ? la philosophie qui me doit mettre les armes à la main, pour combattre la fortune ; qui me doit roidir le courage pour fouller aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse, de me faire conniller par ces destours coüards et ridicules ? Car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist. Voire il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier : C'est une bonne maniere de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et cela est faulx, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda jucunde et suaviter meminerimus*. Et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo : oblivisci non possum quæ volo*. Et de qui est ce conseil ? de celuy, *qui se unus sapientem profiteri sit ausus*.

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstrinxit stellas, exortus uti ætherius sol.

De vuider et desmunir la memoire, est−ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance ?

Iners malorum remedium ignorantia est.

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles, où la raison vive et forte ne peut assez : pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoyent adjouster de l'ordre, et de la constance, en un estat de vie, qui se maintinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

potare, Et spargere flores
Incipiam, patiárque vel inconsultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : Cettuy−cy ayant au demeurant ses moeurs bien reglées, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et estrangers, se conservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la cervelle une resverie : C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y voir des passetemps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procés pour le restablir en la douceur de ces imaginations.

pol me occidistis amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

D'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit à croire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyrée, et y abordoient, ne travailloyent que pour son service : se resjouyssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec joye. Son frere Crito, l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition, en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien Grec, qu'il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé :

Εν τῶ φρονεῖν γὰρ μηδὲν ἥδιστος βίος

Et l'*Ecclesiaste* ; en beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir : et, qui acquiert science, s'acquiert du travail et tourment.

Cela mesme, à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est de mettre fin à la vie, que nous ne pouvons supporter. *Placet ? pare : Non placet ? quacumque vis exi*. *Pungit dolor ? vel fodiat sane : si nudus es, da jugulum : sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste*. Et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat* : Qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qu'en celle de Ciceron, qui change volontiers en V. le B.

Vivere si rectè nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti :
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, Et pulset lasciva decentius ætas.

qu'est−ce autre chose qu'une confession de son impuissance ; et un renvoy, non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non estre ?

Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem, motus languescere mentis :
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.

C'est ce que disoit Antisthenes, qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre : Et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort approcher.

Et Crates disoit, que l'amour se guerissoit par la faim, sinon par le temps : et à qui ces deux moyens ne plairoyent, par la hart.

Celuy Sextius, duquel Seneque et Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, voyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long. Il couroit à la mort, au deffault de la science. Voicy les mots de la loy, sur ce subject : Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain : et se peut−on sauver à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps.

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme je commençois tantost à dire. Les simples, dit S. Paul, et les ignorans, s'eslevent et se saisissent du ciel ; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ny à Valentian, ennemy declaré de la science et des lettres, ny à Licinius, tous deux Empereurs Romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique : ny à Mahumet, qui (comme j'ay entendu) interdict la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus et son authorité doit certes avoir grand poix, et la reverence de cette divine police Lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bon heur, sans aucune institution ny exercice de lettres. Ceux qui reviennent de ce monde nouveau qui a esté descouvert du temps de nos peres, par les Espagnols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat, et sans loy, vivent plus legitimement et plus reglément que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix, qu'il n'y a d'autres hommes, et qu'il n'y a d'actions.

Di cittatorie piene et di libelli,
D'esamine et di carte, di procure
Hanno le mani et il seno, et gran fastelli
Di chiose, di consigli et di letture,
Per cui le faculta de poverelli
Non sono mai ne le citta sicure,
Hanno dietro et dinanzi et d'ambi i lati,
Nota i procuratori et advocati.

C'estoit ce que disoit un Senateur Romain des derniers siecles, que leurs predecesseurs avoyent l'aleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience : et qu'au rebours, ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puans au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoyent beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand faute de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence : la curiosité, la subtilité, le sçavoir, trainent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine) demandent une ame vuide, docile et presumant peu de soy.

Les Chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme. Le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce fut la premiere ruine du genre humain ; c'est la voye, par où il s'est precipité à la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouvelletez, et aymer mieux estre chef d'une trouppe errante, et desvoyée, au sentier de perdition, aymer mieux estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'autruy, à la voye battuë et droicturiere. C'est à l'advanture ce que dit ce mot Grec ancien, que la superstition suit l'orgueil, et luy obeit comme à son pere :
ἡ δεισιδαιμονία κατάπερ πατρὶ τῷ υφῷ πείτεται.

O cuider, combien tu nous empesches ! Apres que Socrates fut adverty, que le Dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en fut estonné : et se recherchant et secouant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence. Il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants comme luy : et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. En fin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des autres, et n'estoit sage que par ce qu'il ne se tenoit pas tel : et que son Dieu estimoit bestise singuliere à l'homme, l'opinion de science et de sagesse : et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse.

La saincte Parole declare miserables ceux d'entre nous, qui s'estiment : Bourbe et cendre, leur dit−elle, qu'as−tu à te glorifier ? et ailleurs, Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui jugera, quand par l'esloignement de la lumiere elle sera esvanouye ? Ce n'est rien que de nous : Il s'en faut tant que nos forces conçoivent la haulteur divine, que des ouvrages de nostre createur, ceux−là portent mieux sa marque, et sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux Chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable : Elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle ; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus nesciendo,* dit S. Augustin. Et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis Deorum credere quam scire*.

Et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses.

Atque illum quidem parentem hujus universitatis invenire difficile : et, quum jam inveneris, indicare in vulgus, nefas, dit Ciceron.

Nous disons bien puissance, verité, justice : ce sont parolles qui signifient quelque chose de grand : mais cette chose là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme.

Immortalia mortali sermone notantes.

Ce sont toutes agitations et esmotions, qui ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme, ny nous l'imaginer selon la sienne : c'est à Dieu seul de se cognoistre et interpreter ses ouvrages : et le fait en nostre langue, improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. La prudence comment luy peut elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal : veu que nul mal ne le touche ? Quoy la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour par les choses obscures arriver aux apparentes : veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu ? la justice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendrée pour la societé et communauté des hommes, comment est−elle en Dieu ? La temperance, comment ? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité ? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, luy appartiennent aussi peu : ces trois choses n'ayans nul accés pres de luy. Parquoy Aristote le tient egallement exempt de vertu et de vice.

Neque gratia neque ira teneri potest, quód quæ talia essent, imbecilla essent omnia.

La participation que nous avons à la cognoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les tesmoings, qu'il a choisi du vulgaire, simples et ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets : Nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est un pur present de la liberalité d'autruy. Ce n'est pas par discours ou par nostre entendement que nous avons receu nostre religion, c'est par authorité et par commandement estranger. La foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clair−voyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavans de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance

supernaturelle et celeste : apportons y seulement du nostre, l'obeissance et la subjection : car comme il est escrit ; Je destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudens. Où est le sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a−il pas abesty la sapience de ce monde ? Car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu par la vanité de la predication, sauver les croyans.

Si me faut−il voir en fin, s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche : et si cette queste, qu'il y a employé depuis tant de siecles, l'a enrichy de quelque nouvelle force, et de quelque verité solide.

Je croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'avons par longue estude confirmée et averée. Il est advenu aux gens veritablement sçavans, ce qui advient aux espics de bled : ils vont s'eslevant et se haussant la teste droite et fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes. Pareillement les hommes, ayans tout essayé, tout sondé, et n'ayans trouvé en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et de ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle.

C'est ce que Velleius reproche à Cotta, et à Cicero, qu'ils ont appris de Philo, n'avoir rien appris : Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit, J'ay, dit−il, ordonné aux miens, apres qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escrits. S'ils contentent et toy et les autres Sages, publie les : sinon, supprime les. Ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy−mesme. Aussi ne fay−je pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les descouvre. Le plus sage homme qui fut onques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien. Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grand part de ce que nous sçavons, est la moindre de celles que nous ignorons : c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance.

Nous sçavons les choses en songe, dit Platon, et les ignorons en verité.

Omnes pene veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt : angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ.

Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dit, que sur sa vieillesse il commença à desestimer les lettres. Et pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aucun party : suivant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'autre : se tenant tousjours soubs la dubitation de l'Academie.

Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque Et mihi diffidens.

J'auroy trop beau jeu, si je vouloy considerer l'homme en sa commune façon et en gros : et le pourroy faire pourtant par sa regle propre ; qui juge la verité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est, prope jam vivo atque videnti,

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles oisives. Je veux prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons−le en ce petit nombre d'hommes excellens et triez, qui ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encore roidie et aiguisée par soin, par estude et par art, et l'ont montée au plus hault poinct de sagesse, où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur

ame à tout sens, et à tout biais, l'ont appuyée et estançonnée de tout le secours estranger, qui luy a esté propre, et enrichie et ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eux que loge la haulteur extreme de l'humaine nature. Ils ont reglé le monde de polices et de loix. Ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruit encore par l'exemple de leurs moeurs admirables. Je ne mettray en compte, que ces gens−là, leur tesmoignage, et leur experience. Voyons jusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus. Les maladies et les deffauts que nous trouverons en ce college−là, le monde les pourra hardiment bien advouër pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct, ou qu'il dit, qu'il la trouvée ; ou qu'elle ne se peut trouver ; ou qu'il en est encore en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la verité, la science, et la certitude. Les Peripateticiens, Epicuriens, Stoiciens, et autres, ont pensé l'avoir trouvée. Ceux−cy ont estably les sciences, que nous avons, et les ont traictées, comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les Academiciens, ont desesperé de leur queste ; et jugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux−cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance. Ce party a eu la plus grande suitte, et les sectateurs les plus nobles.

Pyrrho et autres Sceptiques ou Epechistes, de qui les dogmes, plusieurs anciens ont tenu, tirez d'Homere, des sept sages, et d'Archilochus, et d'Eurypides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent, qu'ils sont encore en cherche de la verité : Ceux−cy jugent, que ceux−là qui pensent l'avoir trouvée, se trompent infiniement ; et qu'il y a encore de la vanité trop hardie, en ce second degré, qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de cognoistre et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable.

Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit,
An sciri possit, quo se nil scire fatetur.

L'ignorance qui se sçait, qui se juge, et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance : Pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy−mesme. De façon que la profession des Pyrrhoniens est, de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive, et la consentante, ils en reçoivent les deux premieres : la derniere, ils la soustiennent, et la maintiennent ambigue, sans inclination, ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit−elle legere.

Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : La main espanduë et ouverte, c'estoit apparence : la main à demy serrée, et les doigts un peu croches, consentement : le poing fermé, comprehension : quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science.

Or cette assiette de leur jugement droicte, et inflexible, recevant tous objects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie ; qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science, que nous pensons avoir des choses. D'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeyssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maux corporels : Voire ils s'exemptent par là, de la jalousie de leur discipline. Car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revenche à leur dispute. Quand ils disent que le poisant va contre−bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust ; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent, que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, il prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un : ils n'y ont aucun choix. Si vous establissez que la neige soit noire, ils argumentent au rebours, qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un, ny l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous tenez, que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez. Ouï, et si par un axiome affirmatif vous asleurez que vous en doutez, ils vous iront debattant que vous n'en doutez

pas ; ou que vous ne pouvez juger et establir que vous en doutez. Et par cette extremité de doubte, qui se secoue soy−mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons, le doubte et l'ignorance.

Pourquoy ne leur sera−il permis, disent−ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaulne, à eux aussi de doubter ? Est−il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambigue ? Et où les autres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement et sans choix, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou Stoïque ou Epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asserviz et collez, comme à une prise qu'ils ne peuvent desmordre : *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt*. Pourquoy à ceux−cy, ne sera−il pareillement concedé, de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude ? *Hoc liberiores Et solutiores, quod integra illis est judicandi potestas*. N'est−ce pas quelque advantage, de se trouver desengagé de la necessité, qui bride les autres ? Vaut−il pas mieux demeurer en suspens que de s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes ? Vaut−il pas mieux suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses ? Qu'iray−je choisir ? Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. Voila une sotte responce : à laquelle il semble pourtant que tout le dogmatisme arrive : par qui il ne vous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, jamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis. Vaut−il pas mieux se tenir hors de cette meslée ? Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus, et à eux il sera interdit d'en doubter ? S'il est loisible à Panætius de soustenir son jugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les Stoiciens ne doubtent aucunement : Pourquoy un sage n'osera−il en toutes choses, ce que cettuy−cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres : establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur ? Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est : si c'est un sçavant, il est præoccuppé. Ils se sont reservez un merveilleux advantage au combat, s'estans deschargez du soin de se couvrir. Il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent ; et font leurs besongnes de tout : S'ils vainquent, vostre proposition cloche ; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance ; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesmes : *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur*.

Et font estat de trouver bien plus facilement, pourquoy une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraye ; et ce qui n'est pas, que ce qui est : et ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croyent.

Leurs façons de parler sont, Je n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprens point. Les apparences sont egales par tout : la loy de parler, et pour et contre, est pareille. Rien ne semble vray qui ne puisse sembler faux. Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω ; c'est à dire, je soustiens, je ne bouge. Voyla leurs refreins, et autres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tres−parfaicte surceance et suspension de jugement. Ils se servent de leur raison, pour enquerir et pour debattre : mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente, et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le Pyrrhonisme : J'exprime cette fantasie autant que je puis, par ce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir ; et les autheurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon. Ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contrainte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : *non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit*. Ils laissent guider à ces choses là, leurs actions communes, sans aucune opination ou jugement. Qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours, ce qu'on dit de Pyrrho. Ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le hurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de

s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche : il a voulu se faire homme vivant, discourant, et raisonnant, jouyssant de tous plaisirs et commoditez naturelles, embesoignant et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en regle et droicture. Les privileges fantastiques, imaginaires, et faulx, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez.

Si n'est−il point de secte, qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprinses, ny perceuës ny consenties, s'il veut vivre. Et quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il luy sera utile : et se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode : circonstances probables seulement. Apres lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparances, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame : les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de juger, et qu'il s'apperçoive, qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faulx pareil à ce vray : il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts, qui font profession de consister en la conjecture, plus qu'en la science ? qui ne decident pas du vray et du faulx, et suivent seulement ce qu'il semble ? Il y a, disent−ils, et vray et faulx, et y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieux, de nous laisser manier sans inquisition, à l'ordre du monde. Une ame garantie de prejugé, a un merveilleux avancement vers la tranquillité. Gents qui jugent et contrerollent leurs juges, ne s'y soubsmettent jamais deuëment. Combien et aux loix de la religion, et aux loix politiques se trouvent plus dociles et aisez à mener, les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et pedagogues des causes divines et humaines ?

Il n'est rien en l'humaine invention, où il y ait tant de verisimilitude et d'utilité. Cette−cy presente l'homme nud et vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en hault quelque force estrangere, desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine, aneantissant son jugement, pour faire plus de place à la foy : ny mescreant ny establissant aucun dogme contre les loix et observances communes, humble, obeïssant, disciplinable, studieux ; ennemy juré d'heresie, et s'exemptant par consequent des vaines et irreligieuses opinions introduites par les fauces sectes. C'est une carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons. Accepte, dit l'Ecclesiaste, en bonne part les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du jour à la journée : le demeurant est hors de ta cognoissance. *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.*

Voila comment, des trois generales sectes de Philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance : et en celle des dogmatistes, qui est troisiesme, il est aysé à descouvrir, que la plus part n'ont pris le visage de l'asseurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer jusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis quam norunt*.

Timæus ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des Dieux, du monde, et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme, et qu'il suffit, si ses raisons sont probables, comme les raisons d'un autre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses Sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjectura sequens*. Et cela sur le discours du mespris de la mort : discours naturel et populaire. Ailleurs il l'a traduit, sur le propos mesme de Platon. *Si forte, de Deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum. Æquum est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos qui judicetis : ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis.*

Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions, et d'autres creances, pour y comparer la sienne, et nous faire voir de combien il est allé plus outre, et combien il approche de plus pres la verisimilitude. Car la verité ne se juge point par authorité et tesmoignage d'autruy. Et pourtant evita

religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits. Cettuy−la est le prince des dogmatistes, et si nous apprenons de luy, que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter. On le void à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peut rien choisir de son advis. C'est par effect un Pyrrhonisme soubs une forme resolutive.

Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autruy par la sienne. *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus : curiosius id faciunt, quam necesse est. Hæc in philosophia ratio, contra omnia disserendi, nullamque rem aperte judicandi, profecta à Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem. Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe judicandi et assentiendi nota.*

Pourquoy, non Aristote seulement, mais la plus part des philosophes, ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creuz et descharné ? Clytomachus affermoit n'avoir jamais sçeu, par les escrits de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit. Pourquoy a evité aux siens Epicurus, la facilité, et Heraclytus en a esté surnommé σκοτεινὸς ? La difficulté est une monoye que les sçavans employent, comme les joueurs de passe−passe pour ne descouvrir la vanité de leur art : et de laquelle l'humaine bestise se paye aysément.

Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes :
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.

Cicero reprend aucuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialectique, et à la geometrie, plus de temps, que ne meritoyent ces arts : et que cela les divertissoit des devoirs de la vie, plus utiles et honnestes. Les philosophes Cyrenaïques mesprisoyent esgalement la physique et la dialectique. Zenon tout au commencement des livres de sa *Republique*, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines.

Chrysippus disoit, que ce que Platon et Aristote avoyent escrit de la Logique, ils l'avoyent escrit par jeu et par exercice : et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Plutarque le dit de la Metaphysique, Epicurus l'eust encores dict de la Rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et hors la physique, de toutes les autres sciences : et Socrates de toutes, sauf celle des moeurs et de la vie. De quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousjours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie, presente et passée, lesquelles il examinoit et jugeoit : estimant tout autre apprentissage subsecutif à celuy−la et supernumeraire.

Parum mihi placeant eæ litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt. La plus part des arts ont esté ainsi mesprisés par le mesme sçavoir. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos, d'exercer leur esprit és choses mesmes, où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Au demeurant, les uns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur, les autres en certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre.

Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant et esmouvant la dispute, jamais l'arrestant, jamais satisfaisant : et dit n'avoir autre science, que la science de s'opposer. Homere leur autheur a planté egalement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer, combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dit−on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante, et rien asseverante, si la sienne ne l'est. Socrates disoit, que les sages femmes en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer elles. Que luy par le tiltre de sage homme, que les Dieux luy avoyent deferé, s'estoit aussi desfaict en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter : se contentant d'ayder et favorir de son secours les engendrants : ouvrir leur nature ; graisser leurs conduits : faciliter l'yssue de leur enfantement : juger d'iceluy : le baptizer : le nourrir : le

fortifier : l'emmaillotter, et circoncir : exerçant et maniant son engin, aux perils et fortunes d'autruy.

Il est ainsi de la plus part des autheurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remerqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, et autres. Ils ont une forme d'escrire douteuse en substance et en dessein, enquerant plustost qu'instruisant : encore qu'ils entresement leur stile de cadances dogmatistes. Cela se voit il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque ? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un autre, pour ceux qui y regardent de prez ? Et les reconciliateurs des Jurisconsultes devoyent premierement les concilier chacun à soy.

Platon me semble avoir aymé ceste forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies.

Diversement traitter les matieres, est aussi bien les traitter, que conformement, et mieux : à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous. Les arrests font le point extreme du parler dogmatiste et resolutif : Si est ce que ceux que noz parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à ceste dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exerçent, prennent leur beauté, non de la conclusion, qui est à eux quotidienne, et qui est commune à tout juge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations, que la matiere du droit souffre.

Et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des autres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chacun d'eux se trouve empestré : ou par dessein, pour monstrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment, par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere.

Que signifie ce refrein ? en un lieu glissant et coulant suspendons nostre creance : car, comme dit Eurypides,

Les oeuvres de Dieu en diverses
Façons, nous donnent des traverses.

Semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la verité. Non non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien, toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est : Revenant à ce mot divin, *Cogitationes mortalium timidæ, Et incertæ adinventiones nostræ, Et providentiæ*. Il ne faut pas trouver estrange, si gens desesperez de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante : et si plaisante, que parmy les voluptez, les Stoïciens defendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et trouvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus ayant mangé à sa table des figues, qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit, d'où leur venoit cette douceur inusitee, et pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table, pour voir l'assiette du lieu où ces figues avoyent esté cueillies : sa chambriere, ayant entendu la cause de ce remuëment, luy dit en riant, qu'il ne se penast plus pour cela, car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau, où il y avoit eu du miel. Il se despita, dequoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobé matiere à sa curiosité. Va, luy dit−il, tu m'as faict desplaisir, je ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle. Et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye, à un effect faux et supposé. Ceste histoire d'un fameux et grand Philosophe, nous represente bien clairement ceste passion studieuse, qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un, qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce, dequoy il estoit en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher : comme l'autre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fievre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. *Satius est supervacua discere, quam nihil*.

Tout ainsi qu'en toute pasture il y a le plaisir souvent seul, et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousjours nutritif, ou sain : Pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encore qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire.

Voicy comme ils disent : La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits, elle nous esleve et enfle, nous fait desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes : la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence, et crainte d'en juger. Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de ceste maladive curiosité, se voit plus expressement encores en cet autre exemple, qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche. Eudoxus souhaittoit et prioit les Dieux, qu'il peust une fois voir le soleil de pres, comprendre sa forme, sa grandeur, et sa beauté, à peine d'en estre bruslé soudainement. Il veut au prix de sa vie, acquerir une science, de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostée. Et pour ceste soudaine et volage cognoissance, perdre toutes autres cognoissances qu'il a, et qu'il peut acquerir par apres.

Je ne me persuade pas aysement, qu'Epicurus, Platon, et Pythagoras nous ayent donné pour argent contant leurs Atomes, leurs Idées, et leurs Nombres. Ils estoyent trop sages pour establir leurs articles de foy, de chose si incertaine, et si debattable : Mais en ceste obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages, s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere : et ont promené leur ame à des inventions, qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que toute fausse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi*. Un ancien, à qui on reprochoit, qu'il faisoit profession de la Philosophie, de laquelle pourtant en son jugement, il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela, c'estoit vrayement philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé ceste occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour le besoin de la societé publique, comme leurs religions : et a esté raisonnable pour ceste consideration, que les communes opinions, ils n'ayent voulu les esplucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeyssance des loix et coustumes de leur pays.

Platon traitte ce mystere d'un jeu assez descouvert. Car où il escrit selon soy, il ne prescrit rien à certes. Quand il fait le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant : et si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses inventions : autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy−mesme : Sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et sur toutes, les plus farouches et enormes.

Et pourtant en ses loix, il a grand soing, qu'on ne chante en publiq que des poësies, desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin : estant si facile d'imprimer touts fantosmes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne les paistre plustost de mensonges profitables, que de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit tout destrousseement en sa *Republique*, que pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper. Il est aisé à distinguer, les unes sectes avoir plus suivy la verité, les autres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie. Les plus hardies sectes, Epicurienne, Pyrrhonienne, nouvelle Academique, encore sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte.

Il y a d'autres subjects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droit. Car n'ayans rien trouvé de si caché, dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures foibles et foles : non qu'ils les prinssent eux mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude. *Non tam id sensisse, quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse*.

Et si on ne le prenoit ainsi, comme couvririons nous une si grande inconstance, varieté, et vanité d'opinions, que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes et admirables ? Car pour exemple, qu'est−il

plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et conjectures : le regler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix ? et nous servir aux despens de la divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition ? et par ce que nous ne pouvons estendre nostre veuë jusques en son glorieux siege, l'avoir ramené ça bas à nostre corruption et à nos miseres ?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vray−semblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence, que les humains luy rendoient soubs quelque visage, soubs quelque nom et en quelque maniere que ce fust.

Jupiter omnipotens rerum, regúmque, Deumque,
Progenitor, genitrixque.

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon oeil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion : Les hommes, les actions impies, ont eu par tout les evenements sortables. Les histoires payennes recognoissent de la dignité, ordre, justice, et des prodiges et oracles employez à leur profit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu par sa misericorde daignant à l'adventure fomenter par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy, au travers des fausses images de leurs songes : Non seulement fausses, mais impies aussi et injurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention.

Et de toutes les religions, que Sainct Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoyent dediée à une divinité cachée et incognue, luy sembla la plus excusable.

Pythagoras adombra la verité de plus pres : jugeant que la cognoissance de ceste cause premiere, et estre des estres, devoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration : Que ce n'estoit autre chose, que l'extreme effort de nostre imagination, vers la perfection : chacun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce project la devotion de son peuple : l'attacher à une religion purement mentale, sans object prefix, et sans meslange materiel : il entreprint chose de nul usage : L'esprit humain ne se sçauroit maintenir vaguant en cet infini de pensées informes : il les luy faut compiler à certaine image à son modelle. La majesté divine s'est ainsi pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels : Ses sacrements supernaturels et celestes, ont des signes de nostre terrestre condition : Son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme, qui croid et qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'employent à ce subject. Mais à peine me feroit on accroire, que la veuë de noz crucifix, et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements ceremonieux de noz Eglises, que les voix accommodées à la devotion de nostre pensée, et ceste esmotion des sens n'eschauffent l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de tres−utile effect.

De celles ausquelles on a donné corps comme la necessité l'a requis, parmy ceste cecité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le Soleil,

la lumiere commune,
L'oeil du monde : et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil, qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons :
Qui remplit l'univers de ses vertus cognues :
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nuës :

L'esprit, l'ame du monde, ardant et flamboyant,
En la course d'un jour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme :
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme :
En repos sans repos, oysif, Et sans sejour,
Fils aisné de nature, et le pere du jour.

D'autant qu'outre ceste sienne grandeur et beauté, c'est la piece de ceste machine, que nous descouvrons la plus esloignée de nous : et par ce moyen si peu cognuë, qu'ils estoyent pardonnables, d'en entrer en admiration et reverence.

Thales, qui le premier s'enquesta de telle matiere, estima Dieu un esprit, qui fit d'eau toutes choses. Anaximander, que les Dieux estoyent mourants et naissants à diverses saisons : et que c'estoyent des mondes infinis en nombre. Anaximenes, que l'air estoit Dieu, qu'il estoit produit et immense, tousjours mouvant. Anaxagoras le premier a tenu, la description et maniere de toutes choses, estre conduitte par la force et raison d'un esprit infini. Alcmæon a donné la divinité au Soleil, à la Lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras a faict Dieu, un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où noz ames sont déprinses. Parmenides, un cercle entournant le ciel, et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des Dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faittes. Protagoras, n'avoir rien que dire, s'ils sont ou non, ou quels ils sont. Democritus, tantost que les images et leurs circuitions sont Dieux : tantost ceste nature, qui eslance ces images : et puis, nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages. Il dit au Timée, le pere du monde ne se pouvoir nommer. Aux loix, qu'il ne se faut enquerir de son estre. Et ailleurs en ces mesmes livres il fait le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames Dieux, et reçoit en outre ceux qui ont esté receuz par l'ancienne institution en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates. Tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu : et puis il luy fait establir que le Soleil est Dieu, et l'ame Dieu : Qu'il n'y en a qu'un, et puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus neveu de Platon, fait Dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale. Aristote, à ceste heure, que c'est l'esprit, à ceste heure le monde : à ceste heure il donne un autre maistre à ce monde, et à ceste heure fait Dieu l'ardeur du ciel. Zenocrates en fait huict. Les cinq nommez entre les Planetes, le sixiesme composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres : le septiesme et huictiesme, le Soleil et la Lune. Heraclides Ponticus ne fait que vaguer entre ses advis, et en fin prive Dieu de sentiment : et le fait remuant de forme à autre, et puis dit que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promeine de pareille irresolution entre toutes ses fantasies : attribuant l'intendance du monde tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoilles. Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter et diminuer, sans forme et sentiment. Zeno, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal : laquelle loy est un animant : et oste les Dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta. Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage Xenophanes faict Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo estime la forme de Dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou autre chose. Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et envelopant tout. Perseus auditeur de Zenon, a tenu, qu'on a surnommé Dieux, ceux qui avoyent apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de Dieux qu'il fait, les hommes aussi, qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioyent tout sec, qu'il y eust des Dieux. Epicurus faict les Dieux luisants, transparents, et perflabes, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups : revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage.

Ego Deúm genus esse semper duxi, Et dicam cælitum,
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.

Fiez vous à vostre Philosophie : vantez vous d'avoir trouvé la feve au gasteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques. Le trouble des formes mondaines, a gaigné sur moy, que les diverses moeurs et

fantaisies aux miennes, ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent ; ne m'enorgueillissent pas tant comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celuy qui vient de la main expresse de Dieu, me semble choix de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subject, que les escholes : par où nous pouvons apprendre, que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable, que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée.

Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre deifiées : Parquoy de faire de nous des Dieux, comme l'ancienneté, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. J'eusse encore plustost suyvy ceux qui adoroient le serpent, le chien et le boeuf : d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cognu ; et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes−là, et leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir faict des Dieux de nostre condition, de laquelle nous devons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations, et les parenteles, l'amour, et la jalousie, nos membres et nos os, nos fievres et nos plaisirs, nos morts et sepultures, il faut que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain.

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque Deûm numero quæ sint indigna videri.

Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt : genera, conjugia, cognationes, omniáque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur : accipimus enim Deorum cupiditates, ægritudines, iracundias. Comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté : mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere : à la peur, à la fievre, et à la male fortune, et autres injures de nostre vie, fresle et caduque.

Quid juvat hoc, templis nostros inducere mores ?
O curvæ in terris animæ Et coelestium inanes !

Les Ægyptiens d'une impudente prudence, defendoyent sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis leurs Dieux, eussent autres fois esté hommes : et nul n'ignoroit, qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie representée le doigt sur la bouche, signifioit, dit Varro, ceste ordonnance mysterieuse à leurs prestres, de taire leur origine mortelle, comme par raison necessaire anullant toute leur veneration.

Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux faict, dit Cicero, de ramener à soy les conditions divines, et les attirer çà bas, que d'envoyer là haut sa corruption et sa misere : mais à le bien prendre, il a fait en plusieurs façons, et l'un, et l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les Philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges, et leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous dechiffre le verger de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles, qui nous attendent encore apres la ruine et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment, que nous avons en ceste vie :

Secreti celant calles, et myrtea circùm
Sylva tegit, curæ non ipsa in morte relinquunt.

Quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beaute, de vins, et de vivres singuliers, je voy bien que ce sont des moqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aucuns des nostres tombez en pareil erreur, se promettants apres la resurrection une vie terrestre et temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré, ait estimé que l'homme, ceste pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à ceste

incomprehensible puissance ? et qu'il ait creu que nos prises languissantes fussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beatitude, ou peine eternelle ? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine :

Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie, sont de ceux que j'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité : Quand tous mes cinq sens de nature, seroient combles de liesse, et ceste ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peut : cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : si cela n'est autre, que ce qui peut appartenir à ceste nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel. La recognoissance de nos parens, de nos enfans, et de nos amis, si elle nous peut toucher et chatouïller en l'autre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses, si nous les pouvons aucunement concevoir : Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaictement autres, que celles de nostre miserable experience. OEuil ne sçauroit voir, dit Sainct Paul : et ne peut monter en coeur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis Platon par tes purifications) ce doit estre d'un si extreme changement et si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

Hector erat tunc cum bello certabat, at ille
Tractus ab Æmonio non erat Hector equo.

ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses.

quod mutatur, dissolvitur, interit ergo :
Trajiciuntur enim partes atque ordine migrant.

Car en la Metempsycose de Pythagoras, et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lyon, dans lequel est l'ame de Cæsar, espouse les passions, qui touchoient Cæsar, ny que ce soit luy ? Si c'estoit encore luy, ceux là auroyent raison, qui combattants ceste opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere, revestuë d'un corps de mule, et semblables absurditez. Et pensons nous qu'és mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesmes espece, les nouveaux venus ne soyent autres que leurs predecesseurs ? Des cendres d'un Phoenix s'engendre, dit−on, un ver, et puis un autre Phoenix : ce second Phoenix, qui peut imaginer, qu'il ne soit autre que le premier ? Les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir et assecher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Nec si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursúmque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quodque factum,
Interrupta semel cùm sit repetentia nostra.

Et quand tu dis ailleurs Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme, à qui il touchera de jouyr des recompenses de l'autre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence.

Scilicet avolsis radicibus ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem seorsum corpore toto.

Car à ce compte ce ne sera plus l'homme, ny nous par consequent, à qui touchera ceste jouyssance : Car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation, c'est la mort et ruyne de

nostre estre.

Inter enim jacta est vitai pausa, vagéque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Nous ne disons pas que l'homme souffre, quand les vers luy rongent ses membres, dequoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu conjugióque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti.

D'avantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme apres sa mort ses actions bonnes et vertueuses : puis que ce sont eux mesmes, qui les ont acheminées et produites en luy ? Et pourquoy s'offencent ils et vengent sur luy les vitieuses, puis qu'ils l'ont eux−mesmes produict en ceste condition fautive, et que d'un seul clin de leur volonté, ils le peuvent empescher de faillir ? Epicurus opposeroit−il pas cela à Platon, avec grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par ceste sentence, Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain, de l'immortelle nature, par la mortelle ? Elle ne fait que fourvoyer par tout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous ? Car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infallibles, encore que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer : nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée et battuë par l'Eglise, comme tout aussi tost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flotant dans ceste mer vaste, trouble, et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. Aussi tost qu'elle pert ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portée : C'est plus grande presomption, dit Plutarque, à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux, et des demy−dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique, vouloir juger de ceux qui chantent : ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere conjecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce croy−je, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez : luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resjouïr : de nos vestemens à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et pour l'accommoder à noz vicieuses passions, flatant sa justice d'une inhumaine vengeance : l'esjouïssant de la ruine et dissipation des choses par elle creées et conservées : Comme Tiberius Sempronius, qui fit brusler pour sacrifice à Vulcan, les riches despouïlles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardeigne : Et Paul Æmyle, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve. Et Alexandre, arrivé à l'Ocean indigné, jetta en mer en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or : Remplissant en outre ses autels d'uneb oucherie non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi : ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nostre, avoyent en usage ordinaire : Et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir faict essay.

Sulmone creatos
Quattuor hic juvenes totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.

Les Getes se tiennent immortels, et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur Dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils depeschent vers luy quelqu'un d'entre eux, pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi au sort : Et la forme de le depescher apres l'avoir de bouche informé de sa charge, est, que de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines, sur lesquelles les autres le lancent à force de bras. S'il

vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et execrable, et en deputent encore un autre de mesmes.

Amestris mere de Xerxes, devenuë vieille, fit pour une fois ensevelir touts vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du pays, pour gratifier à quelque Dieu sousterrain.

Encore aujourd'huy les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petis enfants : et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : justice affamée du sang de l'innocence.

Tantum religio potuit suadere malorum.

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne : et qui n'en avoit point, en achetoit, estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office, avec contenance gaye et contente. C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine, de nostre affliction : Comme les Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, par bourrellement des jeunes garçons, qu'ils faisoyent fouëter en sa faveur, souvent jusques à la mort. C'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment : Et de vouloir garentir la peine deuë aux coulpables, par la punition des non coulpables : et que la pauvre Iphigenia au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation deschargeast envers Dieu l'armée des Grecs des offences qu'ils avoyent commises :

Et casta inceste nubendi tempore in ipso
Hostia concideret mactatu moesta parentis.

Et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des Dieux envers les affaires Romaines, s'allassent jetter à corps perdu à travers le plus espez des ennemis.

Quæ fuit tanta Deorum iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi tales viri occidissent ? Joint que ce n'est pas au criminel de se faire fouëter à sa mesure, et à son heure : c'est au juge, qui ne met en compte de chastiment, que la peine qu'il ordonne : et ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre. La vengeance Divine presuppose nostre dissentiment entier, pour sa justice, et pour nostre peine.

Et fut ridicule l'humeur de Polycrates tyran de Samos, lequel pour interrompre le cours de son continuel bon heur, et le compenser, alla jetter en mer le plus cher et precieux joyau qu'il eust, estimant que par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune. Et elle pour se moquer de son ineptie, fit que ce mesme joyau revinst encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis à quel usage, les deschirements et desmembrements des Corybantes, des Menades, et en noz temps des Mahometans, qui s'esbalaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete : veu que l'offence consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeux, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaules, et au gosier ? *Tantus est perturbatæ mentis Et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt.*

Ceste contexture naturelle regarde par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des autres hommes : c'est injustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grand lascheté et trahison, de mastiner et corrompre les functions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame, la solicitude de les conduire selon raison.

Ubi iratos Deos timent, qui sic propitios habere merentur. In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam ; sed nemo sibi, ne vir esset, jubente Domino, manus intulit.

Ainsi remplissoyent ils leur religion de plusieurs mauvais effects.

sæpius olim
Religio peperit scelerosa atque impia facta.

Or rien du nostre ne se peut apparier ou raporter en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Ceste infinie beauté, puissance, et bonté, comment peut elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest et dechet de sa divine grandeur ?

Infirmum Dei fortius est hominibus : et stultum Dei sapientius est hominibus.

Stilpon le philosophe interrogé si les Dieux s'esjouïssent de nos honneurs et sacrifices : Vous estes indiscret, respondit il : retirons nous à part, si vous voulez parler de cela.

Toutesfois nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons (j'appelle raison nos resveries et nos songes, avec la dispense de la philosophie, qui dit, le fol mesme et le meschant, forcener par raison : mais que c'est une raison de particuliere forme) nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Par ce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura sçeu bastir le monde sans matiere. Quoy, Dieu nous a−il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? S'est−il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects : penses−tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idées, en cet ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau ou tu és logé, au moins si tu la vois : sa divinité a une jurisdiction infinie au delà : ceste piece n'est rien au prix du tout :

omnia cùm coelo terráque marique,
Nil sunt ad summam summaï totius omnem.

C'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçays pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu és subject, mais non pas luy : il n'est pas ton confraire, ou concitoyen, ou compaignon : S'il s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nuës, c'est pour toy : le Soleil bransle sans sejour sa course ordinaire : les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre : l'eau est instable et sans fermeté : un mur est sans froissure impenetrable à un corps solide ; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes : il ne peut estre et au ciel et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a faict ces regles : c'est toy qu'elles attaquent. Il a tesmoigné aux Chrestiens qu'il les a toutes franchies quand il luy a pleu. De vray pourquoy tout puissant, comme il est, auroit il restreint ses forces à certaine mesure ? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege ? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes,

Terrámque et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali.

Les plus fameux esprits du temps passé, l'ont creuë ; et aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment, que nous voyons, il n'y a rien seul et un,

cum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica soláque crescat :

et que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre : Par où il semble n'estre pas vray−semblable, que Dieu ait faict ce seul ouvrage sans compaignon : et que la matiere de ceste forme ayt esté toute espuisée en ce seul individu.

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther.

Notamment si c'est un animant, comme ses mouvemens le rendent si croyable, que Platon l'asseure, et plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer : Non plus que ceste ancienne opinion, que le ciel, les estoilles, et autres membres du monde, sont creatures composées de corps et ame : mortelles, en consideration de leur composition : mais immortelles par la determination du createur. Or s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cestuy−cy touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'avanture autre visage et autre police. Epicurus les imagine ou semblables, ou dissemblables. Nous voyons en ce monde une infinie difference et varieté, pour la seule distance des lieux. Ny le bled ny le vin se voit, ny aucun de nos animaux, en ce nouveau coin du monde, que nos peres ont descouvert : tout y est divers. Et au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus, ny de Ceres. Qui en voudra croire Pline et Herodote, il y a des especes d'hommes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre.

Et y a des formes mestisses et ambigues, entre l'humaine nature et la brutale. Il y a des contrées où les hommes naissent sans teste, portant les yeux et la bouche en la poitrine : où ils sont tous androgynes : où ils marchent de quatre pates : où ils n'ont qu'un oeil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre : où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau : où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huict : où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peut mordre, et rebouche contre : où les hommes sont sans barbe : des nations, sans usage de feu : d'autres qui rendent le sperme de couleur noire.

Quoy ceux qui naturellement se changent en loups, en jumens, et puis encore en hommes ? Et s'il est ainsi, comme dit Plutarque, qu'en quelque endroit des Indes, il y aye des hommes sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulces ? Il n'est plus risible, ny à l'advanture capable de raison et de societé : L'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne, seroyent pour la plus part hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance, qui combattent ces belles regles que nous avons taillées et prescriptes à nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme ! Combien de choses appellons nous miraculeuses, et contre nature ? Cela se fait par chaque homme, et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons nous de proprietez occultes et de quint'essences ? car aller selon nature pour nous, ce n'est qu'aller selon nostre intelligence, autant qu'elle peut suivre, et autant que nous y voyons : ce qui est audelà, est monstrueux et desordonné. Or à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles tout sera donc monstrueux : car à ceux là, l'humaine raison a persuadé, qu'elle n'avoit ny pied, ny fondement quelconque : non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche : et Anaxagoras la disoit noire : S'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose : s'il y a science, ou ignorance : ce que Metrodorus Chius nioit l'homme pouvoir dire. Ou si nous vivons ; comme Eurypides est en doubte, si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort, qui soit vie :

Τὶς δ' οἶδεν ει ζῆν τοῦθ ὁ κέκληται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ θνέσκειν ἔστι.

Et non sans apparence. Car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant, qui n'est qu'une eloise dans le cours infini d'une nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition ? la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encore une bonne partie de ce moment. D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge : comme les suivants de Melissus. Car s'il n'y a qu'un, ny ce mouvement sphærique ne luy peut servir, ny le mouvement de lieu à autre, comme Platon

preuve. Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature.

Protagoras dit, qu'il n'y a rien en nature, que le doubte : Que de toutes choses on peut egalement disputer : et de cela mesme, si on peut egalement disputer de toutes choses : Mansiphanes, que des choses, qui semblent, rien est non plus que non est. Qu'il n'y a autre certain que l'incertitude. Parmenides, que de ce qu'il semble, il n'est aucune chose en general. Qu'il n'est qu'un. Zenon, qu'un mesme n'est pas : Et qu'il n'y a rien.

Si un estoit, il seroit ou en un autre, ou en soy−mesme. S'il est en un autre, ce sont deux. S'il est en soy−mesme, ce sont encore deux, le comprenant, et le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine.

Il m'a tousjours semblé qu'à un homme Chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy, ou cela. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parolle. Et l'apparence qui s'offre à nous, en ces propositions, il la faudroit representer plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses deffaults, comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont Grammariens. Noz procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix ; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sçeu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des Princes. Combien de querelles et combien importantes a produit au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc* ? Prenons la clause que la Logique mesmes nous presentera pour la plus claire. Si vous dictes, Il faict beau temps, et que vous dissiez verité, il faict donc beau temps. Voyla pas une forme de parler certaine ? Encore nous trompera elle : Qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple : si vous dites, Je ments, et que vous dissiez vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette−cy, sont pareilles à l'autre, toutesfois nous voyla embourbez. Je voy les philosophes Pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler : car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent, Je doubte, on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouër, qu'aumoins assurent et sçavent ils cela, qu'ils doubtent. Ainsin on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable. Quand ils prononcent, J'ignore, ou, Je doubte, ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quant et quant le reste : ny plus ny moins que la rubarbe, qui pousse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quant et quant elle mesmes.

Cette fantasie est plus seurement conceuë par interrogation : Que sçay−je ? comme je la porte à la devise d'une balance.

Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussément, qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. Et ce mocqueur ancien comment il en faict son profit. Au moins, dit−il, est−ce une non legere consolation à l'homme, de ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peut tuer quand il le voudroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition : il ne peut faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ait point vescu, celuy qui a eu des honneurs, ne les ait point eus, n'ayant autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et afin que cette societé de l'homme à Dieu, s'accouple encore par des exemples plaisans, il ne peut faire que deux fois dix ne soyent vingt. Voyla ce qu'il dit, et qu'un Chrestien devroit eviter de passer par sa bouche. Là où au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage pour ramener Dieu à leur mesure.

cras vel atra
Nube polum pater occupato,
Vel sole puro, non tamen irritum

Quodcumque retro est efficiet, neque
Diffinget infectúmque reddet
Quod fugiens semel hora vexit.

Quand nous disons que l'infinité des siecles tant passez qu'avenir n'est à Dieu qu'un instant : que sa bonté, sapience, puissance sont mesme chose avecques son essence ; nostre parole le dit, mais nostre intelligence ne l'apprehende point. Et toutesfois nostre outrecuidance veut faire passer la divinité par nostre estamine : Et de là s'engendrent toutes les resveries et erreurs, desquelles le monde se trouve saisi, ramenant et poisant à sa balance, chose si esloignée de son poix. *Mirum quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu*.

Combien insolemment rabroüent Epicurus les Stoiciens, sur ce qu'il tient l'estre veritablement bon et heureux, n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un ombrage et similitude ? Combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinée ! (à la mienne volonté qu'aucuns du surnom de Chrestiens ne le façent pas encore) et Thales, Platon, et Pythagoras, l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeux, a faict qu'un grand personnage des nostres a attribué à la divinité une forme corporelle. Et est cause de ce qui nous advient tous les jours, d'attribuer à Dieu, les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : Par ce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus enntier et plus attentif, qu'aux evenemens qui nous sont legers, ou d'une suitte ordinaire. *Magna dii curant, parva negligunt*. Escoutez son exemple : il vous esclaircira de sa raison : *Nec in regnis quidem reges omnia minima curant.*

Comme si à ce Roy là, c'estoit plus et moins de remuer un Empire, ou la feuille d'un arbre : et si sa providence s'exerçoit autrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une puce. La main de son gouvernement, se preste à toutes choses de pareille teneur, mesme force, et mesme ordre : nostre interest n'y apporte rien : noz mouvements et noz mesures ne le touchent pas.

Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis. Nostre arrogance nous remet tousjours en avant cette blasphemeuse appariation. Par ce que noz occupations nous chargent, Straton a estreiné les Dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs Prestres. Il fait produire et maintenir toutes choses à nature : et de ses poids et mouvements construit les parties du monde : deschargeant l'humaine nature de la crainte des jugements divins. *Quod beatum æternúmque sit, id nec habere negotii quicquam, nec exhibere alteri*. Nature veut qu'en choses pareilles il y ait relation pareille. Le nombre donc infini des mortels conclud un pareil nombre d'immortels : les choses infinies, qui tuent et ruinent, en presupposent autant qui conservent et profittent. Comme les ames des Dieux, sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune, ce que l'autre sent, et jugent noz pensées : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et déprinses du corps, par le sommeil, ou par quelque ravissement, devinent, prognostiquent, et voyent choses, qu'elles ne sçauroyent veoir meslées aux corps.

Les hommes, dit Sainct Paul, sont devenus fols cuidans estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible.

Voyez un peu ce bastelage des deifications anciennes. Apres la grande et superbe pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide, et saisir le lict du trespassé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel s'en volant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en Paradis. Nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine, où cet aigle est representé, emportant à la chevremorte vers le ciel ces ames deifiées. C'est pitié que nous nous pippons de nos propres singeries et inventions,

Quod finxere timent ;

comme les enfans qui s'effrayent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compagnon. *Quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur*. C'est bien loin d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens en recompense des biens−faicts qu'ils avoyent receuz d'Agesilaus, luy vindrent dire qu'ils l'avoyent canonisé : Vostre nation, leur dit−il, a elle ce pouvoir de faire Dieu qui bon luy semble ? Faictes en pour voir l'un d'entre vous, et puis quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé, je vous diray grandmercy de vostre offre.

L'homme est bien insensé : Il ne sçauroit forger un ciron, et forge des Dieux à douzaines.

Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : De toutes les choses admirables a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver, la divine nature, et la faire.

Voicy des arguments de l'escole mesme de la philosophie.

Nosse cui Divos et cæli numina soli,
Aut soli nescire datum.

Si Dieu est, il est animal, s'il est animal, il a sens, et s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action : et s'il a corps, il est perissable. Voyla pas triomphé ?

Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a donc quelque nature plus excellente, qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers. Il y a donc quelque chose de meilleur : Cela c'est Dieu. Quand vous voyez une riche et pompeuse demeure, encore que vous ne sçachiez qui en est le maistre ; si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats. Et cette divine structure, que nous voyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire, que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus hault est−il pas tousjours le plus digne ? Et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peut produire un animant capable de raison. Le monde nous produit : Il a donc ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous. Nous sommes part du monde. Le monde est donc fourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement. Le gouvernement du monde appartient donc à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : Ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture, aussi ont donc les Dieux, et se paissent des vapeurs de ça bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : Ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser, et l'estre offencé sont egalement tesmoignages d'imbecillité : C'est donc follie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature ; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine, et l'humaine sagesse n'ont autre distinction, sinon que celle−la est eternelle. Or la durée n'est aucune accession à la sagesse : Parquoy nous voyla compagnons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité, et la justice : ces qualitez sont donc en luy. Somme le bastiment et le desbastiment, les conditions de la divinité, se forgent par l'homme selon la relation à soy. Quel patron et quel modele ! Estirons, eslevons, et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira. Enfle toy pauvre homme, et encore, et encore, et encore,

non si te ruperis, inquit.

Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semet ipsos pro illo cogitantes, non illum, sed seipsos, non illi, sed sibi comparant. Es choses naturelles les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes. Quoy cette−cy ? elle est au dessus de l'ordre de nature, sa condition est trop hautaine, trop esloignée, et trop maistresse, pour souffrir que noz conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est par nous qu'on y arrive, cette routte est trop basse. Nous ne sommes non plus pres du ciel sur le mont Senis, qu'au fond de la mer : consultez en pour voir avec vostre astrolabe. Ils ramenent Dieu jusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations. Paulina femme de Saturninus, matrone de grande reputation à

Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis, se trouve entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des Prestres de ce temple.

Varro le plus subtil et le plus sçavant autheur Latin, en ses livres de la *Theologie*, escrit, que le secrestin de Hercules, jectant au sort d'une main pour soy, de l'autre, pour Hercules, joüa contre luy un soupper et une garse : s'il gaignoit, aux despens des offrandes : s'il perdoit, aux siens. Il perdit, paya son soupper et sa garse. Son nom fut Laurentine, qui veid de nuict ce Dieu entre ses bras, luy disant au surplus, que le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit, la payeroit celestement de son salaire. Ce fut Taruncius, jeune homme riche, qui la mena chez luy, et avec le temps la laissa heritiere. Elle à son tour, esperant faire chose aggreable à ce Dieu, laissa heritier le peuple Romain : Pourquoy on luy attribua des honneurs divins.

Comme s'il ne suffisoit pas, que par double estoc Platon fust originellement descendu des Dieux, et avoir pour autheur commun de sa race, Neptune : il estoit tenu pour certain à Athenes, qu'Ariston ayant voulu jouïr de la belle Perictyone, n'avoit sçeu. Et fut adverti en songe par le dieu Apollo, de la laisser impollue et intacte, jusques à ce qu'elle fust accouchée. C'estoient le pere et mere de Platon. Combien y a il és histoires, de pareils cocuages, procurez par les Dieux, contre les pauvres humains ? et des maris injurieusement descriez en faveur des enfants ?

En la religion de Mahomet, il se trouve par la croyance de ce peuple, assés de Merlins : assavoir enfants sans pere, spirituels, nays divinement au ventre des pucelles : et portent un nom, qui le signifie en leur langue.

Il nous faut noter, qu'à chasque chose, il n'est rien plus cher, et plus estimable que son estre (Le Lyon, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece) et que chacune rapporte les qualitez de toutes autres choses à ses propres qualitez : Lesquelles nous pouvons bien estendre et racourcir, mais c'est tout ; car hors de ce rapport, et de ce principe, nostre imagination ne peut aller, ne peut rien diviner autre, et est impossible qu'elle sorte de là, et qu'elle passe au delà. D'où naissent ces anciennes conclusions. De toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme : Dieu donc est de cette forme. Nul ne peut estre heureux sans vertu : ny la vertu estre sans raison : et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure : Dieu est donc revestu de l'humaine figure.

Ita est informatum anticipatum mentibus nostris, ut homini, cum de Deo cogitet, forma occurrat humana.

Pourtant disoit plaisamment Xenophanes, que si les animaux se forgent des dieux, comme il est vray−semblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eux, et se glorifient, comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : Toutes les pieces de l'univers me regardent, la terre me sert à marcher, le Soleil à m'esclairer, les estoilles à m'inspirer leurs influances : j'ay telle commodité des vents, telle des eaux : Il n'est rien que cette voute regarde si favorablement que moy : Je suis le mignon de nature ? Est−ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moy qu'il fait et semer et moudre : S'il me mange, aussi fait−il bien l'homme son compagnon ; et si fay−je moy les vers qui le tuent, et qui le mangent. Autant en diroit une gruë ; et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haulte region. *Tam blanda conciliatrix, Et tam sui est lena ipsa natura.*

Or donc par ce mesme train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde, il luict, il tonne pour nous ; et le createur, et les creatures, tout est pour nous. C'est le but et le poinct où vise l'université des choses. Regardés le registre que la philosophie a tenu deux mille ans, et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé, que pour l'homme : elle ne leur attribue autre consultation, et autre vacation. Les voyla contre nous en guerre.

domitósque Herculea manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus

Saturni veteris.

Les voicy partisans de noz troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

Neptunus muros magnóque emota tridenti
Fundamenta quatit, totámque a sedibus urbem
Eruit : hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet.

es Cauniens, pour la jalousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos, le jour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappant l'air par−cy par−là, à tout leurs glaives, pourchassant ainsin à outrance, et bannissant les dieux estrangers de leur territoire. Leurs puissances sont retranchées selon nostre necessité. Qui guerit les chevaux, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une autre : *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit Deos* : qui fait naistre les raisins, qui les aux : qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise : à chasque race d'artisans, un Dieu : qui a sa province en Orient, et son credit, qui en Ponant,

hic illius arma
Hic currus fuit.

O Sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines !

Pallada Cecropidæ, Minoïa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hipsipylæa colit.
Junonem Sparte, Pelopeïadésque Micenæ,
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput.
Mars Latio venerandus.

Qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession : qui loge seul, qui en compagnie, ou volontaire ou necessaire.

Junctaque sunt magno templa nepotis avo.

Il en est de si chetifs et populaires, (car le nombre s'en monte jusques à trente six mille,) qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers. Trois à une porte : celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil. Quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter. Aucuns certains, aucuns incertains et doubteux. Aucuns, qui n'entrent pas encore en Paradis.

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus certe terras habitare sinamus.

Il en est de physiciens, de poëtiques, de civils. Aucuns, moyens entre la divine et humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu. Adorez par certain second ordre d'adoration, et diminutif : Infinis en tiltres et offices : les uns bons, les autres mauvais. Il en est de vieux et cassez, et en est de mortels. Car Chrysippus estimoit qu'en la derniere conflagration du monde tous les dieux auroyent à finir, sauf Juppiter. L'homme forge mille plaisantes societez entre Dieu et luy. Est−il pas son compatriote ?

Jovis incunabula Creten.

Voicy l'excuse, que nous donnent, sur la consideration de ce subject, Scevola grand Pontife, et Varron grand Theologien, en leur temps : Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de fausses. *Cum veritatem, qua liberetur, inquirat : credatur ei expedire, quod fallitur.*

Les yeux humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance. Et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les renes des chevaux de son pere, d'une main mortelle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le Soleil, que vous respondra elle, sinon, de fer, et de pierre, ou autre estoffe de son usage ? S'enquiert−on à Zenon que c'est que nature ? Un feu, dit−il, artiste, propre à engendrer, procedant reglément. Archimedes maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les autres en verité et certitude : Le Soleil, dit−il, est un Dieu de fer enflammé. Voyla pas une belle imagination produicte de l'inevitable necessité des demonstrations geometriques ? Non pourtant si inevitable et utile, que Socrates n'ayt estimé, qu'il suffisoit d'en sçavoir, jusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit : et que Polyænus, qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prises à mespris, comme pleines de fauceté, et de vanité apparente, apres qu'il eut gousté les doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus, Socrates en Xenophon sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de touts autres, és choses celestes et divines, dit, qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes, qui perscrutent immoderément les cognoissances, qui ne sont de leur appartenance. Sur ce qu'il faisoit le Soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas, qu'une pierre ne luit point au feu, et, qui pis est, qu'elle s'y consomme. En ce qu'il faisoit un, du Soleil et du feu, que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde : que nous regardons fixement le feu : que le feu tue les plantes et les herbes. C'est à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement jugé du ciel, que n'en juger point.

Platon ayant à parler des daimons au Timée : C'est entreprinse, dit−il, qui surpasse nostre portée : il en faut croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eux. C'est contre raison de refuser foy aux enfants des Dieux, encore que leur dire ne soit estably par raisons necessaires, ny vray−semblables : puis qu'ils nous respondent, de parler de choses domestiques et familieres.

Voyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles.

N'est−ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles par nostre propre confession nostre science ne peut atteindre, leur aller forgeant un autre corps, et prestant une forme faulce de nostre invention : comme il se void au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut arriver, ny imaginer sa naturelle conduite, nous leur prestons du nostre, des ressors materiels, lourds, et corporels :

temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvemens, et ranger les roüages et entrelassemens des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la necessité, selon Platon.

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis,
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat.

Ce sont tous songes et fanatiques folies. Que ne plaist−il un jour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire voir au propre, les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer noz yeux ? O Dieu quels abus, quels mescomtes nous trouverions en nostre pauvre science ! Je suis trompé, si elle tient une seule chose,

droictement en son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose, que mon ignorance.

Ay−je pas veu en Platon ce divin mot, que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique ? Comme, peut estre, qui diroit, une peinture voilée et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de faux jours à exercer noz conjectures.

Latent ista omnia crassis occultata Et circumfusa tenebris : ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit.

Et certes la philosophie n'est qu'une poësie sophistiquée : D'où tirent ces autheurs anciens toutes leur authoritez, que des poëtes ? Et les premiers furent poetes eux mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poete descousu. Toutes les sciences sur−humaines s'accoustrent du stile poetique.

Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent, et au lieu de leur vray teint, en forgent un de quelque matiere estrangere : comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton : et au veu et sçeu d'un chacun s'embellissent d'une beauté fauce et empruntée : ainsi fait la science (et nostre droict mesme a, dit−on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice) elle nous donne en payement et en presupposition, les choses qu'elle mesmes nous apprend estre inventées : car ces epicycles, excentriques, concentriques, dequoy l'Astrologie s'aide à conduire le bransle de ses estoilles, elle nous les donne, pour le mieux qu'elle ait sçeu inventer en ce subject : comme aussi au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon sur le discours de l'estat de nostre corps et de celuy des bestes : Que ce, que nous avons dict, soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle. Seulement nous asseurons, que c'est le plus vray−semblablement, que nous ayons sçeu dire.

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins et ses rouës : considerons un peu ce qu'elle dit de nous mesmes et de nostre contexture. Il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là, raison de l'appeller le petit monde, tant ils ont employé de pieces, et de visages à le maçonner et bastir. Pour accommoder les mouvemens qu'ils voyent en l'homme, les diverses functions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logée ? à combien d'ordres et d'estages ont−ils departy ce pauvre homme, outre les naturels et perceptibles ? et à combien d'offices et de vacations ? Ils en font une chose publique imaginaire. C'est un subject qu'ils tiennent et qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler, et estoffer, chacun à sa fantasie ; et si ne le possedent pas encore. Non seulement en verité, mais en songe mesmes, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y trouve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecée de mille lopins faux et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : Car aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartées, nous leur condonons, qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legere : et comme de choses ignorées, nous contentons d'un tel quel ombrage et feint. Mais quand ils nous tirent apres le naturel, ou autre subject, qui nous est familier et cognu, nous exigeons d'eux une parfaicte et exacte representation des lineaments, et des couleurs : et les mesprisons, s'ils y faillent.

Je sçay bon gré à la garce Milesienne, qui voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste, et tenir tousjours les yeux eslevez contre−mont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit pourveu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conseilloit certes bien, de regarder plustost à soy qu'au ciel : Car, comme dit Democritus par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : cæli scrutantur plagas.

Mais nostre condition porte, que la cognoissance de ce que nous avons entre mains, est aussi esloignée de nous, et aussi bien au dessus des nuës, que celle des astres : Comme dit Socrates en Platon, qu'à quiconque se mesle de la philosophie, on peut faire le reproche que fait cette femme à Thales, qu'il ne void rien de ce qui est devant luy. Car tout philosophe ignore ce que fait son voisin : ouï et ce qu'il fait luy−mesme, et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestes, ou hommes.

Ces gens icy, qui trouvent les raisons de Sebonde trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout :

Quæ mare compescant causæ, quid temperet annum,
Stellæ sponte sua, jussæve vagentur et errent :
Quid premat obscurum Lunæ, quid proferat orbem,
Quid velit et possit rerum concordia discors ;

n'ont ils pas quelquesfois sondé parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent, à cognoistre leur estre propre ? Nous voyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aucunes parties se branslent d'elles mesmes sans nostre congé, et que d'autres nous les agitons par nostre ordonnance, que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine autre la palleur, telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerveau, l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer, telle autre transit et estonne tous noz sens, et arreste le mouvement de noz membres, à tel object l'estomach se sousleve, à tel autre quelque partie plus basse. Mais comme une impression spirituelle, face une telle faucée dans un subject massif, et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sçeu : *Omnia incerta ratione, et in naturæ majestate abdita*, dit Pline ; et S. Augustin, *Modus, quo corporibus adhærent spiritus, omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest : et hoc ipse homo est*. Et si ne le met on pas pourtant en doubte : car les opinions des hommes, sont receuës à la suitte des creances anciennes, par authorité et à credit, comme si c'estoit religion et loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communement tenu : on reçoit cette verité, avec tout son bastiment et attelage d'argumens et de preuves, comme un corps ferme et solide, qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux, va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que peut sa raison, qui est un util soupple contournable, et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadeze et en mensonge.

Ce qui fait qu'on ne doubte de guere de choses, c'est que les communes impressions on ne les essaye jamais ; on n'en sonde point le pied, où git la faute et la foiblesse : on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si celà est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu. On ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille : mais s'il a dict ainsin, ou autrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contrainte de la liberté de noz jugements, et cette tyrannie de noz creances, s'estendist jusques aux escholes et aux arts. Le Dieu de la science scholastique, c'est Aristote : c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale : qui est à l'advanture autant faulce que une autre. Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'un de Musæus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion, (de cette confusion infinie d'advis et de sentences, que produit cette belle raison humaine par sa certitude et clairvoyance, en tout ce dequoy elle se mesle) que je feroy l'opinion d'Aristote, sur ce subject des principes des choses naturelles : Lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, et privation. Et qu'est−il plus vain que de faire l'inanité mesme, cause de la production des choses ? La privation c'est une negative : de quelle humeur en a−il peu faire la cause et origine des choses qui sont ? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour deffendre l'autheur de l'escole des objections estrangeres : son authorité c'est le but, au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aisé sur des fondemens avouez, de bastir ce qu'on veut ; car selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit aisément, sans se dementir. Par cette voye nous trouvons nostre raison bien fondée, et discourons à boule−veuë : Car nos maistres præoccupent et gaignent avant main, autant de lieu en nostre creance, qu'il leur en faut pour conclurre apres ce qu'ils veulent ; à la mode des Geometriens par leurs demandes avouées : le consentement et approbation que nous leurs prestons, leur donnant dequoy nous trainer à gauche et à dextre, et nous pyrouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre Dieu : il prendra le plant de ses fondemens si ample et si aisé, que par iceux il nous pourra monter, s'il veut, jusques aux nuës. En cette pratique et negotiation de science, nous avons pris pour argent content le mot de Pythagoras, que chaque expert doit estre creu en son art. Le Dialecticien se rapporte au Grammairien de la signification des mots : le Rhetoricien emprunte du Dialecticien les lieux des arguments : le poëte, du Musicien les mesures : le Geometrien, de l'Arithmeticien les proportions : les Metaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique. Car chasque science a ses principes presupposez, par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere, en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche ; qu'il ne faut pas debattre contre ceux qui nient les principes.

Or n'y peut−il avoir des principes aux hommes, si la divinité ne les leur a revelez : de tout le demeurant, et le commencement, et le milieu et la fin, ce n'est que songe et fumée. A ceux qui combattent par presupposition, il leur faut presupposer au contraire, le mesme axiome, dequoy on debat. Car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'authorité que l'autre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les faut toutes mettre à la balance : et premierement les generalles, et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude, est un certain tesmoignage de folie, et d'incertitude extreme. Et n'est point de plus folles gents, ny moins philosophes, que les *Philodoxes* de Platon. Il faut sçavoir si le feu est chault, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, dequoy il se fait des comtes anciens : comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dit qu'il se jettast dans le feu : à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en mist dans le sein : elles sont tres−indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevans les apparences estrangeres selon qu'elles se presentent à nous par nos sens ; et nous eussent laissé aller apres nos appetits simples, et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi : Mais c'est d'eux que nous avons appris de nous rendre juges du monde : c'est d'eux que nous tenons cette fantasie, que la raison humaine est contrerolleuse generalle de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voute celeste, qui embrasse tout, qui peut tout : par le moyen de laquelle tout se sçait, et cognoist.

Cette response seroit bonne parmy les Canibales, qui jouyssent l'heur d'une longue vie, tranquille, et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la Physique. Cette response vaudroit mieux à l'adventure, et auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention. De cette−cy seroient capables avec nous, tous les animaux, et tout ce, où le commandement est encor pur et simple de la loy naturelle : mais eux ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me dient, il est vray, car vous le voyez et sentez ainsin : il faut qu'ils me dient, si ce que je pense sentir, je le sens pourtant en effect : et si je le sens, qu'ils me dient apres pourquoy je le sens, et comment, et quoy : qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenans et aboutissans de la chaleur, du froid ; les qualitez de celuy qui agit, et de celuy qui souffre : ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien, que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'Essais. Mais certes c'est une touche pleine de fauceté, d'erreur, de foiblesse, et deffaillance.

Par où la voulons nous mieux esprouver, que par elle mesme ? S'il ne la faut croire parlant de soy, à peine sera elle propre à juger des choses estrangeres : si elle cognoist quelque chose, aumoins sera−ce son estre et son domicile. Elle est en l'ame, et partie, ou effect d'icelle : Car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobons le nom à fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est là son giste et sa retraite, c'est de là où elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon : comme Pallas saillit de la teste de son

pere, pour se communiquer au monde.

Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy et de l'ame : non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la Philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants : ny de celle que Thales attribuoit aux choses mesmes, qu'on tient inanimées, convié par la consideration de l'aimant : mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieux cognoistre.

Ignoratur enim quæ sit natura animaï,
Nata sit, an contrà nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
An tenebras orci visat, vastásque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se.

A Crates et Dicæarchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon, que c'estoit une substance se mouvant de soy−mesme : à Thales, une nature sans repos : à Asclepiades, une exercitation des sens : à Hesiodus et Anaximander, chose composée de terre et d'eau : à Parmenides, de terre et de feu : à Empedocles, de sang :

Sanguineam vomit ille animam ;

à Possidonius, Cleanthes et Galen, une chaleur ou complexion chaleureuse,

Igneus est ollis vigor, et coelestis origo ;

à Hippocrates, un esprit espandu par le corps : à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au coeur, et espandu par tout le corps : à Zeno, la quint'−essence des quatre elemens : à Heraclides Ponticus, la lumiere : à Xenocrates, et aux Ægyptiens, un nombre mobile : aux Chaldées, une vertu sans forme determinée.

habitum quendam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt.

N'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme entelechie : d'une autant froide invention que nulle autre : car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remerque seulement l'effect. Lactance, Seneque, et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas. Et apres tout ce denombrement d'opinions : Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit, dit Cicero. Je connoy par moy, dit S. Bernard, combien Dieu est incomprehensible, puis que les pieces de mon estre propre, je ne les puis comprendre. Heraclitus, qui tenoit, tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant, qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver, si profonde estre son essence.

Il n'y a pas moins de dissension, ny de debat à la loger. Hippocrates et Hierophilus la mettent au ventricule du cerveau : Democritus et Aristote, par tout le corps :

Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse
Corporis, Et non est tamen hæc pars ulla valentis.

Epicurus, en l'estomach :

Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circùm
Lætitiæ mulcent.

Les Stoïciens, autour et dedans le coeur : Erasistratus, joignant la membrane de l'Epicrane : Empedocles, au sang : comme aussi Moyse, qui fut la cause pourquoy il defendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est jointe : Galen a pensé que chaque partie du corps ait son ame : Strato l'a logée entre les deux sourcils : *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est* : dit Cicero. Je laisse volontiers à cet homme ses mots propres : Iroy−je à l'eloquence alterer son parler ? Joint qu'il y a peu d'acquest à desrober la matiere de ses inventions. Elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorées ? Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du coeur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée : C'est par ce, dit−il, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach : et quand nous voulons prononcer, Ἐγω , qui signifie moy, nous baissons vers l'estomach la machouëre d'embas. Ce lieu ne se doit passer, sans remerquer la vanité d'un si grand personnage : Car outre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legeres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs, qu'ils ayent l'ame en cet endroit là. Il n'est jugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois.

Que craignons nous à dire ? Voyla les Stoïciens peres de l'humaine prudence, qui trouvent, que l'ame d'un homme accablé sous une ruine, traine et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une sourix prinse à la trapelle.

Aucuns tiennent, que le monde fut faict pour donner corps par punition, aux esprits decheus par leur faute, de la pureté en quoy ils avoyent esté creés : la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle : Et que selon qu'ils se sont plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus et moins alaigrement ou lourdement. De là vient la varieté de tant de matiere creée. Mais l'esprit, qui fut pour sa peine investi du corps du Soleil, devoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere. Les extremitez de nostre perquisition tombent toutes en esblouyssement. Comme dit Plutarque de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'orée des terres cognuës est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabitables. Voyla pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries, se trouvent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes, et plus avant : s'abysmants en leur curiosité et presomption. La fin et le commencement de science, se tiennent en pareille bestise. Voyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poëtiques : Voyez chez luy le jargon des Dieux. Mais à quoy songeoit−il, quand il definit l'homme, un animal à deux pieds, sans plume : fournissant à ceux qui avoyent envie de se moquer de luy, une plaisante occasion ? car ayans plumé un chapon vif, ils alloyent le nommant, l'homme de Platon.

Et quoy les Epicuriens, de qu'elle simplicité estoyent ils allez premierement imaginer, que leurs atomes, qu'ils disoyent estre des corps ayants quelque pesanteur, et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : jusques à ce qu'ils fussent avisez par leurs adversaires, que par ceste description, il n'estoit pas possible qu'ils se joignissent et se prinsent l'un à l'autre, leur cheute estant ainsi droite et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles ? Parquoy il fut force, qu'ils y adjoustassent depuis un mouvement de costé, fortuite : et qu'ils fournissent encore à leurs atomes, des queuës courbes et crochuës, pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre.

Et lors mesme, ceux qui les poursuyvent de ceste autre consideration, les mettent il pas en peine ? Si les Atomes ont par sort formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils jamais rencontrez à faire une maison et un soulier ? Pourquoy de mesme ne croid on, qu'un nombre infini de lettres Grecques versées emmy la place, seroyent pour arriver à la contexture de l'Iliade ? Ce qui est capable de raison, dit Zenon, est meilleur, que ce qui n'en est point capable : Il n'est rien meilleur que le monde : Il est donc capable de raison. Cotta par ceste mesme argumentation fait le monde mathematicien : Et le fait musicien et organiste, par ceste autre argumentation aussi de Zenon : Le tout est plus que la partie : Nous sommes capables de sagesse, et sommes parties du monde : Il est donc sage.

Il se void infinis pareils exemples, non d'argumens faux seulement, mais ineptes, ne se tenans point, et accusans leurs autheurs non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les

uns aux autres sur les dissentions de leurs opinions, et de leurs sectes. Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles.

J'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des deffauts si apparens et si grossiers. Moy j'aime mieux croire qu'ils ont traitté la science casuelement ainsi, qu'un jouët à toutes mains, et se sont esbatus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettans en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies tantost plus tenduës, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poulle, dit ailleurs apres Socrates, qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme, et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. Par ceste varieté et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à ceste resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousjours leur avis à visage descouvert et apparent : ils l'ont caché tantost soubs des umbrages fabuleux de la Poësie, tantost soubs quelque autre masque : Car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousjours propre à nostre estomach : il la faut assecher, alterer et corrompre : Ils font de mesmes : ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et jugemens, et les falsifient pour s'accommoder à l'usage publique. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfans : Mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Je conseillois en Italie à quelqu'un qui estoit en peine de parler Italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la bouche, Latins, François, Espagnols, ou Gascons, et qu'en y adjoustant la terminaison Italienne, il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou Thoscan, ou Romain, ou Venetien, ou Piemontois, ou Napolitain, et de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de mesme de la Philosophie : elle a tant de visages et de varieté, et a tant dict, que tous nos songes et resveries s'y trouvent. L'humaine phantasie ne peut rien concevoir en bien et en mal qui n'y soit : *Nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils soyent nez chez moy, et sans patron, je sçay qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne faudra quelqu'un de dire : Voyla d'où il le print.

Mes moeurs sont naturelles : je n'ay point appellé à les bastir, le secours d'aucune discipline : Mais toutes imbecilles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter, et que pour les faire sortir en publiq, un peu plus decemment, je me suis mis en devoir de les assister, et de discours, et d'exemples : ç'a esté merveille à moy mesme, de les rencontrer par cas d'adventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, je ne l'ay appris qu'apres qu'elle est exploittée et employée.

Nouvelle figure : Un philosophe impremedité et fortuit.

Pour revenir à nostre ame, ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au coeur, et la cupidité au foye, il est vray−semblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvemens de l'ame, qu'une division, et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vray−semblable de leurs opinions est, que c'est tousjours une ame, qui par sa faculté ratiocine, se souvient, comprend, juge, desire et exerce toutes ses autres operations par divers instrumens du corps, comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une corde, ores haussant l'antenne, ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effets : Et qu'elle loge au cerveau : ce qui appert de ce que les blessures et accidens qui touchent ceste partie, offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps :

medium non deserit unquam
Coeli Phoebus iter : radiis tamen omnia lustrat.

comme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere et ses puissances, et en remplit le monde.

Cætera pars animæ per totum dissita corpus
Paret, Et ad numen mentis moménque movetur.

Aucuns ont dict, qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoyent extraictes, et s'y en retournoyent, se remeslant tousjours à ceste matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque tractúsque maris coelumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas,
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia : nec morti esse locum :

d'autres, qu'elles ne faisoyent que s'y resjoindre et r'attacher : d'autres, qu'elles estoyent produites de la substance divine : d'autres, par les anges, de feu et d'air. Aucuns de toute ancienneté : aucuns, sur l'heure mesme du besoin. Aucuns les font descendre du rond de la Lune, et y retourner. Le commun des anciens, qu'elles sont engendrées de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes autres choses naturelles : argumentants cela par la ressemblance des enfans aux peres,

Instillata patris virtus tibi :
Fortes creantur fortibus et bonis :

et qu'on void escouler des peres aux enfans, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions, et inclinations de l'ame.

Denique cur acrum violentia triste leonum
Seminium sequitur, dolus vulpibus, Et fuga cervis
A patribus datur, Et patrius pavor incitat artus,
Si non certa suo quia semine seminioque,
Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?

que là dessus se fonde la justice divine, punissant aux enfans la faute des peres : d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfans, et que le desreglement de leur volonté les touche.

Davantage, que si les ames venoyent d'ailleurs, que d'une suitte naturelle, et qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroyent recordation de leur estre premier ; attendu les naturelles facultez, qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir.

si in corpus nascentibus insinuatur,
Cur superante actam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ?

Car pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les faut presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle. Par ainsin elles eussent esté telles, estans exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront apres qu'elles en seront sorties. Et de ce sçavoir, il faudroit qu'elles se ressouvinssent encore estans au corps, comme disoit Platon, que ce que nous apprenions, n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions sçeu : chose que chacun par experience peut maintenir estre fauce. En premier lieu d'autant qu'il ne nous ressouvient justement que de

ce qu'on nous apprend : et que si la memoire faisoit purement son office, aumoins nous suggereroit elle quelque traict outre l'apprentissage. Secondement ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy fait recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruit ; en quoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naifves, qu'elles y sont toutes esteintes : cela est premierement contraire à cette autre creance, de recognoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité et eternité passée, et l'immortalité à venir ;

Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non ut opinor ea ab letho jam longior errat.

En outre, c'est icy chez nous, et non ailleurs, que doivent estre considerées les forces et les effects de l'ame : tout le reste de ses perfections, luy est vain et inutile : c'est de l'estat present, que doit estre payée et recognue toute son immortalité, et de la vie de l'homme, qu'elle est comtable seulement : Ce seroit injustice de luy avoir retranché ses moyens et ses puissances, de l'avoir desarmée, pour du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcée et contrainte, tirer le jugement et une condemnation de durée infinie et perpetuelle : et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller, d'un siecle (qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant) pour de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitivement de tout son estre. Ce seroit une disproportion inique, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie.

Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veut que les payements futurs se limitent à la durée de cent ans, relativement à l'humaine durée : et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles.

Par ainsin ils jugeoyent, que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines : Comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receuë, suyvant ces belles apparences. Qu'on la voyoit naistre ; à mesme que le corps en estoit capable ; on voyoit eslever ses forces comme les corporelles ; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, et avec le temps sa vigueur et sa maturité : et puis sa declination et sa vieillesse, et en fin sa decrepitude :

gigni pariter cum corpore, et unà
Crescere sentimus, paritérque senescere mentem.

Ils l'appercevoient capable de diverses passions et agitée de plusieurs mouvemens penibles, d'où elle tomboit en lassitude et en douleur, capable d'alteration et de changement, d'allegresse, d'assopissement, et de langueur, subjecte à ses maladies et aux offences, comme l'estomach ou le pied :

mentem sanari, corpus ut ægrum
Cernimus, et flecti medicina posse videmus :

esblouye et troublée par la force du vin : desmue de son assiette, par les vapeurs d'une fievre chaude : endormie par l'application d'aucuns medicamens, et reveillée par d'autres.

corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictúque laborat.

On luy voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subjection de ces accidens : La salive d'un chetif mastin

versée sur la main de Socrates, secouër toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aucune trace de sa cognoissance premiere :

vis animaï
Conturbatur, et divisa seorsum
Disjectatur eodem illo distracta veneno.

Et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse et insensée : si que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veuë d'un miroir, ou de l'eau, accablé d'espouvantement et d'effroy, quand il seroit tombé par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment Hydroforbie.

vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ.

Or quant à ce poinct, la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou si elle couste trop à trouver, d'une deffaitte inffallible, en se desrobant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens, qui servent à une ame estant à soy, et en ses forces, capable de discours et de deliberation : non pas à cet inconvenient, où chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublée, renversée, et perdue. Ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peut engendrer en soy−mesme : ou une blessure en certain endroit de la personne : ou une exhalation de l'estomach, nous jectant à un esblouyssement et tournoyement de teste :

morbis in corporis avius errat
Sæpe animus, dementit enim, deliráque fatur,
Interdúmque gravi Lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutúque cadenti.

Les philosophes n'ont, ce me semble, guere touché ceste corde, non plus qu'une autre de pareille importance. Ils ont ce dilemme tousjours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera sans peine : Si immortelle, elle ira en amendant. Ils ne touchent jamais l'autre branche : Quoy, si elle va en empirant ? Et laissent aux poëtes les menaces des peines futures : Mais par là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens à la premiere : Ceste ame pert l'usage du souverain bien Stoïque, si constant et si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cet endroit, et quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitánsque,
Quam mortale quod est, immortali atque perenni
Junctum in concilio sævas tolerare procellas ?

Davantage ils sentoyent l'ame s'engager en la mort, comme le corps.

simul ævo fessa fatiscit.

Ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez. Car il estime que c'est une defaillance et cheute de l'ame aussi bien que du corps. *Contrahi animum, Et quasi labi putat atque decidere*. Et ce qu'on apercevoit en aucuns, sa force, et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoyent à la diversité des maladies, comme on void les hommes en ceste extremité, maintenir, qui un sens, qui un autre, qui l'ouïr, qui le fleurer, sans alteration : et ne se voit point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoureuses :

Non alio pacto quam si pes cum dolet ægri,
In nullo caput interea sit fortè dolore.

La veuë de nostre jugement se rapporte à la verité, comme fait l'oeil du chat−huant, à la splendeur du Soleil, ainsi que dit Aristote : Par où le sçaurions nous mieux convaincre que par si grossiers aveuglemens en une si apparente lumiere ?

Car l'opinion contraire, de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dit avoir esté premierement introduitte ; aumoins du tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius du temps du Roy Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thales : et autres à d'autres) c'est la partie de l'humaine science traictée avec plus de reservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes, sont contraints en cet endroit principalement, de se rejetter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject, non plus que touts les anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance : *rem gratissimam promittentium magis quàm probantium*. Il s'est caché soubs le nuage des paroles et sens difficiles, et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs, autant à debattre sur son jugement que sur la matiere. Deux choses leur rendoient ceste opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames, il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde : l'autre, que c'est une tres−utile impression, comme dit Platon, que les vices, quand ils se desroberont de la veuë et cognoissance de l'humaine justice, demeurent tousjours en butte à la divine, quiles poursuyvra, voire apres la mort des coulpables.

Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre ; il y a pourveu par toutes ses pieces. Et pour la conservation du corps, sont les sepultures : pour la conservation du nom, la gloire.

Il a employé toute son opinion à se rebastir (impatient de sa fortune) et à s'estançonner par ses inventions. L'ame par son trouble et sa foiblesse, ne pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances et fondements, et des circonstances estrangeres, où elle s'attache et se plante. Et pour legers et fantastiques que son invention les luy forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers.

Mais les plus aheurtez à ceste si juste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits ; c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissans à l'establir par leurs humaines forces. *Somnia sunt non docentis, sed optantis* : disoit un ancien. L'homme peut recognoistre par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune et au rencontre, la verité qu'il d'escouvre luy seul ; puis que lors mesme, qu'elle luy est tombée en main, il n'a pas dequoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produites par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que fauces, sont subjectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiment de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble, et la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie : L'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousjours à ceste mesme confusion, de laquelle il nous represente si vivement l'image par le juste chastiement, dequoy il batit l'outrecuidance de Nemroth, et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa Pyramide. *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo*. La diversité d'idiomes et de langues, dequoy il troubla cest ouvrage, qu'est−ce autre chose, que ceste infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompaigne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science ?

Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de connoissance ? Ce Sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa utilitatis occultatio, aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio*. Jusques à quel poinct de presomption et d'insolence, ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise ?

Mais pour reprendre mon propos : c'estoit vrayement bien raison, que nous fussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puis que de sa seule liberalité, nous recevons le fruict de l'immortalité, lequel consiste en la jouyssance de la beatitude eternelle.

Confessons ingenuement, que Dieu seul nous l'a dict, et la foy : Car leçon n'est−ce pas de nature et de nostre raison. Et qui retentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin : qui verra l'homme, sans le flatter, il n'y verra ny efficace, ni faculté, qui sente autre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et devons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestiennement.

Ce que ce philosophe Stoïcien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valoit−il pas mieux qu'il le tinst de Dieu ? *Cum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione*.

Or la foiblesse des argumens humains sur ce subject, se connoist singulierement par les fabuleuses circonstances, qu'ils ont adjoustees à la suite de ceste opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les Stoïciens, *Usuram nobis largiuntur ; tanquam cornicibus ; diu mansuros aiunt animos, semper negant* : qui donnent aux ames une vie au delà de ceste cy, mais finie. La plus universelle et plus receuë fantaisie, et qui dure jusques à nous, ç'a esté celle, de laquelle on fait autheur Pythagoras ; non qu'il en fust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poix, et de credit, par l'authorité de son approbation : C'est que les ames au partir de nous, ne faisoient que rouler de l'un corps à un autre, d'un lyon à un cheval, d'un cheval à un Roy, se promenants ainsi sans cesse, de maison en maison.

Et luy, disoit se souvenir avoir esté Æthalides, depuis Euphorbus, en apres Hermotimus, en fin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras : ayant memoire de soy de deux cents six ans. Adjoustoyent aucuns, que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad coelum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora ? quæ lucis miseris tam dira cupido ?

Origene les fait aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite, est, qu'en quatre cens quarante ans de revolution elles se rejoignent à leur premier corps. Chrysippus, que cela doibt advenir apres certain espace de temps incognu et non limité.

Platon (qui dit tenir de Pindare et de l'ancienne poësie ceste croyance) des infinies vicissitudes de mutation, ausquelles l'ame est preparée, n'ayant ny les peines, ny les recompenses en l'autre monde, que temporelles, comme sa vie en cestuy−cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere sçience des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy, où elle a passé, repassé, et sejourné à plusieurs voyages : matiere à sa reminiscence.

Voicy son progrés ailleurs : Qui a bien vescu, il se rejoint à l'astre, auquel il est assigné : qui mal, il passe en femme : et si lors mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses moeurs vicieuses : et ne verra fin à ses punitions, qu'il ne soit revenu à sa naïve constitution, s'estant par la force de la raison défaict des qualitez grossieres, stupides, et elementaires, qui estoyent en luy.

Mais je ne veux oublier l'objection que font les Epicuriens à ceste transmigration de corps en autre. Elle est plaisante : Ils demandent quel ordre il y auroit, si la presse des mourans venoit à estre plus grande que des

naissans. Car les ames deslogées de leur giste seroyent à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy. Et demandent aussi, à quoy elles passeroient leur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur fust appresté : ou au rebours s'il naissoit plus d'animaux, qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame, et en adviendroit qu'aucuns d'iceux se mourroient avant que d'avoir esté vivans.

Denique connubia ad veneris, partúsque ferarum,
Esse animas præsto deridiculum esse videtur,
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certaréque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimáque insinuetur.

D'autres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et autres bestes, qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres : D'autres la divisent en une partie mortelle, et l'autre immortelle : Autres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle : Aucuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi des nostres mesmes qui ont estimé, que des ames des condamnez, il s'en faisoit des diables : comme Plutarque pense, qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvées : Car il est peu de choses que cet autheur là establisse d'une façon de parler si resolue, qu'il fait ceste−cy : maintenant par tout ailleurs une maniere dubitatrice et ambigue. Il faut estimer (dit−il) et croire fermement, que les ames des hommes vertueux selon nature et selon justice divine, deviennent d'hommes saincts, et de saincts demy−dieux, et de demy−dieux, apres qu'ils sont parfaictement, comme és sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estans delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vray−semblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tres heureuse et tres−glorieuse. Mais qui le voudra voir, luy, qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoye à son discours *de la Lune*, et *du Dæmon de Socrates*, là où aussi evidemment qu'en nul autre lieu, il se peut adverer, les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contreroller toutes choses jusques au bout : tout ainsi comme, lassez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retombons en enfantillage. Voyla les belles et certaines instructions, que nous tirons de la science humaine, sur le subject de nostre ame.

Il n'y a point moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un, ou deux exemples : car autrement nous nous perdrions dans ceste mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons, si on s'accorde au moins en cecy, de quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres. Car quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille, si en chose si haute et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates fut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit, et les hommes et les animaux avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre. Pythagoras dit nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos : ce qu'il argumente de ce, que cet endroit se sent le premier, de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerveau : et qu'il soit ainsi, dit−il, les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cet exercice : Democritus, une substance extraite de toute la masse corporelle : Epicurus, extraicte de l'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang le dernier qui s'espand en nos membres : autres, du sang, cuit et digeré par la chaleur des genitoires : ce qu'ils jugent de ce qu'aux extremes efforts, on rend des gouttes de pur sang : enquoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or pour mener à effect ceste semence, combien en font−ils d'opinions contraires ? Aristote et Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme : et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la generation. Galen au contraire, et ses suyvans, que sans la rencontre des semences, la generation ne se peut faire. Voyla les medecins, les philosophes, les jurisconsultes, et les theologiens, aux prises pesle mesle avec nos femmes, sur la dispute, à quels termes les femmes portent leur fruict. Et moy je secours par l'exemple de moy−mesme, ceux d'entre eux, qui maintiennent la grossesse d'onze moys. Le

monde est basty de ceste experience, il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations, et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voyla assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruit de la cognoissance de soy, en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesmes à soy, et sa raison, à sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme.

Et, qui ne s'entend en soy, en quoy se peut il entendre ?

Quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat. Vrayement Protagoras nous en comtoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sçeut jamais seulement la sienne. Si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'autre creature ayt cet advantage. Or luy estant en soy si contraire, et l'un jugement subvertissant l'autre sans cesse, ceste favorable proposition n'estoit qu'une risée, qui nous menoit à conclurre par necessité la neantise du compas et du compasseur.

Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres−difficile à l'homme, il luy apprend, la cognoissance de toute autre chose luy estre impossible.

Vous, pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyrez point de maintenir vostre Sebonde, par la forme ordinaire d'argumenter, dequoy vous estes tous les jours instruite, et exercerez en celà vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede. C'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes : et un tour secret, duquel il se faut servir rarement et reservément : C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un autre.

Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme fit Gobrias : Car estant aux prises bien estroictes avec un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espée au poing, qui craignoit de frapper, de peur d'assener Gobrias : il luy cria, qu'il donnast hardiment, quand il devroit donner au travers tous les deux. J'ay veu reprouver pour injustes, des armes et conditions de combat singulier desesperées, et ausquelles celuy qui les offroit, mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à tous deux inevitables. Les Portugais prindrent en la mer des Indes certains Turcs prisonniers : lesquels impatiens de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, frottant des clous de navire l'un à l'autre, et faisans tomber une estincelle de feu dans les caques de poudre (qu'il y avoit en l'endroit où ils estoyent gardez) d'embraser et mettre en cendre eux, leurs maistres et le vaisseau.

Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences : ausquelles l'extremité est vitieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune, il ne fait mie bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dit le proverbe Thoscan,

Chi troppo s'assottiglia, si scavezza.

Je vous conseille en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos moeurs, et en toute autre chose, la moderation et l'attrempance, et la fuite de la nouvelleté et de l'estrangeté. Toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous qui par l'authorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'oeil commander à qui il vous plaist, deviez donner ceste charge à quelqu'un, qui fist profession des lettres, qui vous eust bien autrement appuyé et enrichy ceste fantasie. Toutesfois en voicy assez, pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit des loix, que les pires nous estoyent si necessaires, que sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les autres. Et Platon verifie que sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux et temeraire : il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure : de mon

temps ceux qui ont quelque rare excellence au dessus des autres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous, desbordez en licence d'opinions, et de moeurs : c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut compter et regler ses marches : il luy faut tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines, et recompenses mortelles et immortelles : encores voit−on que par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené : un corps divers et difforme, auquel on ne peut asseoir noeud ny prise. Certes il est peu d'ames si reglées, si fortes et bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte : et qui puissent avec moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs jugemens, au delà des opinions communes. Il est plus expedient de les mettre en tutelle.

C'est un outrageux glaive à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonnément et discrettement. Et n'y a point de beste, à qui il faille plus justement donner des orbieres, pour tenir sa veuë subjecte, et contrainte devant ses pas ; et la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent. Parquoy il vous siera mieux de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de jetter vostre vol à cette licence effrenée. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs, entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre : pour vous deffaire de cette dangereuse peste, qui se respand tous les jours en vos cours, ce preservatif à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offencera, ny vous, ny vostre assistance.

La liberté donc et gaillardise de ces esprits anciens, produisoit en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes, chacun entreprenant de juger et de choisir pour prendre party. Mais à present, que les hommes vont tous un train : *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere* : Et que nous recevons les arts par civile authorité et ordonnance : Si que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chacun à son tour, les reçoit selon le prix, que l'approbation commune et le cours leur donne : on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage : ainsi se mettent egallement toutes choses. On reçoit la medecine, comme la Geometrie ; et les battelages, les enchantemens, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications, et jusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne faut que sçavoir, que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au pouce, et de Mercure au petit doigt : et que quand la mensale couppe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté : quand elle faut soubs le mitoyen, et que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale, soubs mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable : Que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avec la vitale, celà denote qu elle sera mal chaste. Je vous appelle vous mesme à tesmoin, si avec cette science, un homme ne peut passer avec reputation et faveur parmy toutes compagnies.

Theophrastus disoit, que l'humaine cognoissance, acheminée par les sens, pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure, mais qu'estant arrivée aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast : à cause ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et douce ; que nostre suffisance nous peut conduire jusques à la cognoissance d'aucunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Cette opinion est plausible, et introduicte par gens de composition : mais il est malaisé de donner bornes à nostre esprit : il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plus tost à mille pas qu'à cinquante : Ayant essayé par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé : et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy : et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu, en les maniant et pollissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir : ce que ma force ne peut descouvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer : et en retastant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, j'ouvre à celuy qui me suit, quelque facilité pour en jouyr plus à son ayse, et la luy rends plus soupple, et plus maniable :

ut hymettia sole
Cera remollescit, tractatáque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu.

Autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doit pas desesperer ; ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne. L'homme est capable de toutes choses, comme d'aucunes : Et s'il advouë, comme dit Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa science : Si le fondement luy faut, son discours est par terre : Le disputer et l'enquerir, n'a autre but et arrest que les principes : si cette fin n'arreste son cours, il se jecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi*.

Or il est vray−semblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle mesme ; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute autre chose. Si on void jusques aujourd'huy les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo :

quand attendons nous qu'ils en soyent d'accord ? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la nege, ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se cognoist, comment cognoist−il ses functions et ses forces ? Il n'est pas à l'advanture, que quelque notice veritable ne loge chez nous ; mais c'est par hazard. Et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduitte, les erreurs se reçoivent en nostre ame, elle n'a pas dequoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité du mensonge.

Les Academiciens recevoyent quelque inclination de jugement ; et trouvoyent trop crud, de dire qu'il n'estoit pas plus vray−semblable que la nege fust blanche, que noire ; et que nous ne fussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre, qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere. Et pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peut à la verité loger en nostre imagination, que malaisément ; quoy qu'ils establissent que nous n'estions aucunement capables de sçavoir, et que la verité est engoufrée dans des profonds abysmes, où la veuë humaine ne peut penetrer : si advouoyent ils, les unes choses plus vray−semblables que les autres ; et recevoyent en leur jugement cette faculté, de se pouvoir incliner plustost à une apparence, qu'à une autre. Ils luy permettoyent cette propension, luy deffendant toute resolution.

L'advis des Pyrrhoniens est plus hardy, et quant et quant plus vray−semblable. Car cette inclination Academique, et cette propension à une proposition plustost qu'à une autre, qu'est−ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité, en cette−cy qu'en celle−là ? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port, et du visage, de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante, et imperfaicte. Cette apparence de verisimilitude, qui les fait prendre plustost à gauche qu'à droite, augmentez la ; cette once de verisimilitude, qui incline la balance, multipliez là de cent, de mille onces ; il en adviendra en fin, que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vray−semblance, s'ils ne cognoissent le vray ? Comment cognoissent ils la semblance de ce, dequoy ils ne cognoissent pas l'essence ? Ou nous pouvons juger tout à faict, ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si noz facultez intellectuelles et sensibles, sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et vanter, pour neant laissons nous emporter nostre jugement à aucune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter. Et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle−là, où il se maintiendroit rassis, droit, inflexible, sans bransle et sans agitation. *Inter visa, vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest.*

Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entrée de leur force propre et authorité, nous le voyons assez. Par ce que s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon : le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain. Celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui

les a gourdz, trouveroit une pareille durté au bois ou au fer, qu'il manie, que fait un autre. Les subjets estrangers se rendent donc à nostre mercy, ils logent chez nous, comme il nous plaist. Or si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes, pour saisir la verité par noz propres moyens, ces moyens estans communs à tous les hommes, cette verité se rejecteroit de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouveroit−il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se void aucune proposition, qui ne soit debattue et controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit : car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compagnon : qui est signe que je l'ay saisi par quelque autre moyen, que par une naturelle puissance, qui soit en moy et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions, qui se void entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses. Car cela est presupposé tres−veritablement, que d'aucune chose les hommes, je dy les sçavans, les mieux nais, les plus suffisans, ne sont d'accord : non pas que le ciel soit sur nostre teste : car ceux qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela : et ceux qui nient que nous puissions comprendre aucune chose, disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Outre cette diversité et division infinie, par le trouble que nostre jugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assiette bien mal asseurée. Combien diversement jugeons nous des choses ? combien de fois changeons nous noz fantasies ? Ce que je tiens aujourd'huy, et ce que je croy, je le tiens, et le croy de toute ma croyance ; tous mes utils et tous mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent, sur tout ce qu'ils peuvent : je ne sçaurois embrasser aucune verité ny conserver avec plus d'asseurance, que je fay cettecy. J'y suis tout entier ; j'y suis voyrement : mais ne m'est−il pas advenu non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose à tout ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis j'ay jugée fauce ? Au moins faut−il devenir sage à ses propres despens. Si je me suis trouvé souvent trahy soubs cette couleur, si ma touche se trouve ordinairement faulce, et ma balance inegale et injuste, quelle asseurance en puis−je prendre à cette fois, plus qu'aux autres ? N'est−ce pas sottise, de me laisser tant de fois pipper à un guide ? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre croyance, autres et autres opinions, tousjours la presente et la derniere c'est la certaine, et l'infaillible. Pour cette−cy, il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout,

posterior res illa reperta,
Perdit, Et immutat sensus ad pristina quæque.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousjours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui reçoit ; c'est une mortelle main qui nous le presente ; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel, ont seules droict et authorité de persuasion, seules merque de verité : laquelle aussi ne voyons nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens : cette saincte et grande image ne pourroit pas en un si chetif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle.

Aumoins devroit nostre condition fautive, nous faire porter plus moderément et retenuement en nos changemens. Il nous devroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses fauces, et que c'est par ces mesmes utils qui se dementent et qui se trompent souvent.

Or n'est−il pas merveille, s'ils se dementent, estans si aysez à incliner et à tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement et les facultez de nostre ame en general, souffrent selon les mouvemens et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles. N'avons nous pas l'esprit

plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie ? La joye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subjects qui se presentent à nostre ame, d'un tout autre visage, que le chagrin et la melancholie ? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho, rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un jeune homme vigoureux et ardent ? Cleomenes fils d'Anaxandridas estant malade, ses amis luy reprochoyent qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles, et non accoustumées : Je croy bien, fit−il, aussi ne suis−je pas celuy que je suis estant sain : estant autre, aussi sont autres mes opinions et fantasies. En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dit des criminels qui rencontrent les juges en quelque bonne trampe, douce et debonnaire, *gaudeat de bona fortuna*. Car il est certain que les jugemens se rencontrent par fois plus tendus à la condemnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie, ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teinte et abbreuvée de colere, il ne faut pas doubter que son jugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable Senat d'Areopage, jugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuivans corrompist sa justice. L'air mesme et la serenité du ciel, nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers Grec en Cicero,

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter, auctifera lustravit lampade terras.

Ce ne sont pas seulement les fievres, les breuvages, et les grands accidens, qui renversent nostre jugement : les moindres choses du monde le tournevirent. Et ne faut pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fievre continue peut atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion. Si l'apoplexie assoupit et esteint tout à faict la veuë de nostre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse. Et par consequent, à peine se peut−il rencontrer une seule heure en la vie, où nostre jugement se trouve en sa deuë assiette, nostre corps estant subject à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que j'en croy les medecins, combien il est malaisé, qu'il n'y en ayt tousjours quelqu'un qui tire de travers.

Au demeurant, cette maladie ne se descouvre pas si aisément, si elle n'est du tout extreme et irremediable : d'autant que la raison va tousjours torte, boiteuse, et deshanchée : et avec le mensonge comme avec la verité. Par ainsin, il est malaisé de descouvrir son mescompte, et desreglement. J'appelle tousjours raison, cette apparence de discours que chacun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle, il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject : c'est un instrument de plomb, et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à tout biais et à toutes mesures : il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il ne s'escoute de pres, à quoy peu de gens s'amusent ; l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous fait favoriser une chose plus qu'une autre, et qui nous donne sans le congé de la raison, le choix, en deux pareils subjects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement, la recommendation ou deffaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort affaire ailleurs,

quis sub arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tyridatem terreat, unice
Securus,

à peine oseroy−je dire la vanité et la foiblesse que je trouve chez moy. J'ay le pied si instable et si mal assis, je le trouve si aysé à crouler, et si prest au branle, et ma veue si desreglée, qu'à jun je me sens autre, qu'apres le repas : si ma santé me rid, et la clarté d'un beau jour, me voyla honneste homme : si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfroigné, mal plaisant et inaccessible. Un mesme pas de cheval me semble tantost

rude, tantost aysé ; et mesme chemin à cette heure plus court, une autrefois plus long : et une mesme forme ores plus ores moins aggreable : Maintenant je suis à tout faire, maintenant à rien faire : ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquefois peine. Il se fait mille agitations indiscrettes et casueles chez moy. Ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique ; et de son authorité privée, à cett'heure le chagrin predomine en moy, à cette heure l'allegresse. Quand je prens des livres, j'auray apperceu en tel passage des graces excellentes, et qui auront feru mon ame, qu'un' autre fois j'y retombe, j'ay beau le tourner et virer, j'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incognue et informe pour moy.

En mes escris mesmes, je ne retrouve pas tousjours l'air de ma premiere imagination : je ne sçay ce que j'ay voulu dire : et m'eschaude souvent à corriger, et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valloit mieux. Je ne fay qu'aller et venir : mon jugement ne tire pas tousjours avant, il flotte, il vague,

velut minuta magno
Deprensa navis in mari vesaniente vento.

Maintes−fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit s'appliquant et tournant de ce costé−là, m'y attache si bien, que je ne trouve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Je m'entraine quasi où je panche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poix.

Chacun à peu pres en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy. Les Prescheurs sçavent, que l'emotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance : et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffence de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'embrassons avec plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estans en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat, il vous y respond chancellant et doubteux : vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party : l'avez vous bien payé pour y mordre, et pour s'en formaliser, commence−il d'en estre interessé, y a−il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quant et quant : voylà une apparente et indubitable verité, qui se presente à son entendement : il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire je ne sçay si l'ardeur qui naist du despit, et de l'obstination, à l'encontre de l'impression et violence du magistrat, et du danger : ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir jusques au feu, l'opinion pour laquelle entre ses amys, et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauder le bout du doigt.

Les secousses et esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles, peuvent beaucoup en elle : mais encore plus les siennes propres : ausquelles elle est si fort prinse, qu'il est à l'advanture soustenable, qu'elle n'a aucune autre alleure et mouvement, que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours. Et qui maintiendroit celà, suivant le party des Peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il est cognu, que la pluspart des plus belles actions de l'ame, procedent et ont besoin de cette impulsion des passions. La vaillance, disent−ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la cholere.

Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore.

Ny ne court on sus aux meschants, et aux ennemis, assez vigoureusement, si on n'est courroucé : Et veulent que l'Advocat inspire le courroux aux juges, pour en tirer justice. Les cupiditez emeurent Themistocles, emeurent Demosthenes : et ont poussé les philosophes aux travaux, veillées, et peregrinations : Nous meinent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles. Et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie, sert à nourrir en la conscience, la penitence et la repentance : et à sentir les fleaux de Dieu, pour nostre chastiment, et les fleaux de la correction politique. La compassion sert d'aiguillon à la clemence ; et la prudence de nous conserver et gouverner, est esveillée par nostre crainte : et combien de belles actions par l'ambition ? combien par la presomption ? Aucune eminente et gaillarde vertu en fin, n'est sans quelque

agitation desreglée. Seroit−ce pas l'une des raisons qui auroit meu les Epicuriens, à descharger Dieu de tout soin et sollicitude de nos affaires : d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous, sans esbranler son repos, par le moyen des passions, qui sont comme des piqueures et sollicitations acheminans l'ame aux actions vertueuses ? Ou bien ont ils creu autrement, et les ont prinses, comme tempestes, qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité ? *Ut maris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima quidem, aura fluctus commovente : Sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat.*

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations nous presente la diversité de nos passions ? Quelle asseurance pouvons nous doncq prendre de chose si instable et si mobile, subjecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant jamais qu'un pas forcé et emprunté ? Si nostre jugement est en main à la maladie mesmes, et à la perturbation, si c'est de la folie et de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle seurté pouvons nous attendre de luy ?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie, d'estimer des hommes qu'ils produisent leurs plus grands effects, et plus approchans de la divinité, quand ils sont hors d'eux, et furieux et insensez ? Nous nous amendons par la privation de nostre raison, et son assoupissement. Les deux voies naturelles, pour entrer au cabinet des Dieux, et y preveoir le cours des destinées, sont la fureur et le sommeil. Cecy est plaisant à considerer. Par la dislocation, que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. Jamais plus volontiers je ne l'en creu. C'est un pur enthousiasme, que la saincte verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain, que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat. Nostre veillée est plus endormie que le dormir : nostre sagesse moins sage que la folie : noz songes vallent mieux, que noz discours : la pire place, que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle pas, que nous ayons l'advisement de remarquer, que la voix, qui fait l'esprit, quand il est deprins de l'homme, si clair−voyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux : et à cette cause voix infiable et incroyable ?

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante ; desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre. Mais cette passion, qu'on dit estre produite par l'oisiveté, au coeur des jeunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loisir et d'un progrés mesuré, elle represente bien evidemment, à ceux qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration, que nostre jugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir et rabattre : car il s'en faut tant que je sois de ceux, qui convient les vices, que je ne les suis pas seulement s'ils ne m'entrainent : je la sentois naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance : et en fin tout voyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commençoit à paroistre autre que de coustume : je voyois evidemment grossir et croistre les advantages du subject que j'allois desirant, et aggrandir et enfler par le vent de mon imagination : les difficultez de mon entreprise, s'aiser et se planir ; mon discours et ma conscience, se tirer arriere : Mais ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une autre sorte de veuë, autre estat, et autre jugement : Les difficultez de la retraite, me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien autre goust et visage, que la chaleur du desir ne me les avoit presentées. Lequel plus veritablement, Pyrrho n en sçait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie. Les fievres ont leur chaud et leur froid : des effects d'une passion ardente, nous retombons aux effects d'une passion frilleuse.

Autant que je m'estois jetté en avant, je me relance d'autant en arriere.

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
Nunc ruit ad terras scopulisque superjacit undam,
Spumeus, extramamque sinu perfundit arenam :

Nunc rapidus retro atque æstu revoluta resorbens
Saxa fugit, littúsque vado labente relinquit.

Or de la cognoissance de cette mienne volubilité, j'ay par accident engendré en moy quelque constance d'opinions : et n'ay guere alteré les miennes premieres et naturelles : Car quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, je ne change pas aisément, de peur que j'ay de perdre au change : Et puis que je ne suis pas capable de choisir, je prens le choix d'autruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis. Autrement je ne me sçauroy garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis−je, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions, que nostre siecle a produites. Les escrits des anciens, je dis les bons escrits, pleins et solides, me tentent, et remuent quasi où ils veulent : celuy que j'oy, me semble tousjours le plus roide : je les trouve avoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons esprits ont, de rendre ce qu'ils veulent vray−semblable ; et qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur, pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoilles ont branslé trois mille ans, tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que Cleanthes le Samien, ou (selon Theophraste) Nicetas Syracusien s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu. Et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres−reglément à toutes les consequences Astrologiennes. Que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ? Et qui sçait qu'une tierce opinion d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes ?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum,
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore,
Porro aliud succedit, Et è contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, florétque repertum
Laudibus, Et miro est mortales inter honore.

Ainsi quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, et de considerer qu'avant qu'elle fust produite, sa contraire estoit en vogue : et comme elle a esté renversée par cette−cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention, qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts, fussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux−cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux−cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eux, et qu'à eux appartient pour tout le temps advenir, la possession de nostre creance ? ils ne sont non plus exempts du boute−hors, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce, à quoy je ne puis satisfaire, un autre y satisfera : Car de croire toutes les apparences, desquelles nous ne pouvons nous deffaire, c'est une grande simplesse : Il en adviendroit par là, que tout le vulgaire, et nous sommes tous du vulgaire, auroit sa creance contournable, comme une girouette : car son ame estant molle et sans resistance, seroit forcée de recevoir sans cesse, autres et autres impressions, la derniere effaçant tousjours la trace de la precedente. Celuy qui se trouve foible, il doit respondre suivant la pratique, qu'il en parlera à son conseil, ou s'en rapporter aux plus sages, desquels il a receu son apprentissage. Combien y a−il que la medecine est au monde ? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des regles anciennes, et maintient que jusques à cette heure, elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifiera aisément cela : Mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, je trouve que ce ne seroit pas grand' sagesse.

Il ne faut pas croire à chacun, dit le precepte, par ce que chacun peut dire toutes choses.

Un homme de cette profession de nouvelletez, et de reformations physiques, me disoit, il n'y a pas long temps, que tous les anciens s'estoient notoirement mescontez en la nature et mouvemens des vents, ce qu'il me feroit tres−evidemment toucher à la main, si je voulois l'entendre. Apres que j'euz eu un peu de patience à ouyr ses arguments, qui avoient tout plein de verisimilitude : Comment donc, luy fis−je, ceux qui

navigeoient soubs les loix de Theophraste, alloient−ils en Occident, quand ils tiroient en Levant ? alloient−ils à costé, ou à reculons ? C'est la fortune, me respondit−il : tant y a qu'ils se mescontoient. Je luy repliquay lors, que j'aymois mieux suivre les effects, que la raison.

Or ce sont choses, qui se choquent souvent : et m'a lon dict qu'en la Geometrie (qui pense avoir gaigné le hault poinct de certitude parmy les sciences) il se trouve des demonstrations inevitables, subvertissans la verité de l'experience : Comme Jacques Peletier me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminans l'une vers l'autre pour se joindre, qu'il verifioit toutefois ne pouvoir jamais jusques à l'infinité, arriver à se toucher : Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs argumens et de leur raison, que pour ruiner l'apparence de l'experience : et est merveille, jusques où la soupplesse de nostre raison, les a suivis à ce dessein de combattre l'evidence des effects : Car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chault, avecques une pareille force d'argumentations, que nous verifions les choses plus vray−semblables. Ptolomeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde : tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques Isles escartées, qui pouvoient eschapper à leur cognoissance : c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte la science de la Cosmographie, et les opinions qui en estoient receuës d'un chacun : c'estoit heresie d'avouer des Antipodes : voila de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle, ou une contrée particuliere, mais une partie esgale à peu pres en grandeur, à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les Geographes de ce temps, ne faillent pas d'asseurer, que mes−huy tout est trouvé et que tout est veu ;

Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur.

Sçavoir mon si Ptolomée s'y est trompé autrefois, sur les fondemens de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceux−cy en disent : Et s'il n'est pas plus vray−semblable, que ce grand corps, que nous appellons le monde, est chose bien autre que nous ne jugeons.

Platon dit, qu'il change de visage à tout sens : que le ciel, les estoilles et le Soleil, renversent par fois le mouvement, que nous y voyons : changeant l'Orient à l'Occident. Les Prestres Ægyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy, dequoy il y avoit onze mille tant d'ans (et de tous leurs Roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirées apres le vif) le Soleil avoit changé quatre fois de routte : Que la mer et la terre se changent alternativement, l'une en l'autre. Que la naissance du monde est indeterminée. Aristote, Cicero de mesmes. Et quelqu'un d'entre nous, qu'il est de toute eternité, mortel et renaissant, à plusieurs vicissitudes : appellant à tesmoins Salomon et Isaïe : pour eviter ces oppositions, que Dieu a esté quelque fois createur sans creature : qu'il a esté oisif : qu'il s'est desdict de son oisiveté, mettant la main à cet ouvrage : et qu'il est par consequent subject au changement. En la plus fameuse des Grecques escholes, le monde est tenu un Dieu, faict par un autre Dieu plus grand : et est composé d'un corps et d'une ame, qui loge en son centre, s'espandant par nombres de Musique, à sa circonference : divin, tres−heureux, tres−grand, tres−sage, eternel. En luy sont d'autres Dieux, la mer, la terre, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine : tantost se rencontrans, tantost s'esloignans : se cachans, montrans, changeans de rang, ores avant, et ores derriere. Heraclytus establissoit le monde estre composé par feu, et par l'ordre des destinées, se devoir enflammer et resoudre en feu quelque jour, et quelque jour encore renaistre. Et des hommes dit Apulée : *sigillatim mortales, cunctim perpetui*. Alexandre escrivit à sa mere, la narration d'un Prestre Ægyptien, tirée de leurs monuments, tesmoignant l'ancienneté de cette nation infinie, et comprenant la naissance et progrez des autres païs au vray. Cicero et Diodorus disent de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cens mille tant d'ans. Aristote, Pline, et autres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dit, que ceux de la ville de Saïs, ont des memoires par escrit, de huict mille ans : et que la ville d'Athenes fut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs. Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les voyons, elles sont toutes pareilles, et en mesme façon, en plusieurs autres mondes. Ce qu'il eust dict plus asseurément, s'il eust veu les similitudes, et convenances de ce nouveau monde des Indes Occidentales, avec le nostre, present et passé, en si estranges exemples.

En verité considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, je me suis souvent esmerveillé de voir en une tres−grande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, sauvages, et des moeurs et creances sauvages, et qui par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain. Mais cette relation a je ne sçay quoy encore de plus heteroclite : elle se trouve aussi en noms, et en mille autres choses. Car on y trouva des nations, n'ayans (que nous sçachions) jamais ouy nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit : où il y avoit des estats et grandes polices maintenuës par des femmes, sans hommes : où nos jeusnes et nostre caresme estoit representé, y adjoustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit, icy on en honnoroit les sepultures, on les appliquoit là, et nommément celle de S. André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantements : ailleurs ils en rencontrerent une de bois de grande hauteur, adorée pour Dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitentiers : l'usage des mitres, le coelibat des Prestres, l'art de deviner par les entrailles des animaux sacrifiez : l'abstinence de toute sorte de chair et poisson, à leur vivre, la façon aux Prestres d'user en officiant de langue particuliere, et non vulgaire : et cette fantasie, que le premier dieu fut chassé par un second son frere puisné ; qu'ils furent creés avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur peché ; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'autresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes, qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetterent dans les haults creux des montagnes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayans enfermé là dedans, plusieurs sortes d'animaux ; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels estans revenus nets et mouillez, ils jugerent l'eau n'estre encore guere abaissée ; depuis en ayans faict sortir d'autres, et les voyans revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpens.

On rencontra en quelque endroit, la persuasion du jour du jugement, si qu'ils s'offençoient merveilleusement contre les Espagnols qui espandoient les os des trespassez, en fouillant les richesses des sepultures, disans que ces os escartez ne se pourroient facilement rejoindre : la trafique par eschange, et non autre, foires et marchez pour cet effect : des nains et personnes difformes, pour l'ornement des tables des Princes : l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oyseaux ; subsides tyranniques : delicatesses de jardinages ; dances, saults bateleresques ; musique d'instrumens ; armoiries ; jeux de paulme ; jeu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent, jusques à s'y jouer eux mesmes, et leur liberté : medecine non autre que de charmes : la forme d'escrire par figures : creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples : adoration d'un Dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeusne, et poenitence, preschant la loy de nature, et des ceremonies de la religion, et qui disparut du monde, sans mort naturelle : l'opinion des geants : l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages, et de boire d'autant : ornemens religieux peints d'ossemens et testes de morts, surplys, eau−beniste, aspergez ; femmes et serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer, avec le mary ou maistre trespassé : loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aucune part au puisné, que d'obeissance : coustume à la promotion de certain office de grande authorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom, et quitte le sien : de verser de la chaulx sur le genou de l'enfant freschement nay, en luy disant, Tu és venu de pouldre, et retourneras en pouldre : l'art des augures.

Ces vains ombrages de nostre religion, qui se voient en aucuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité. Non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infideles de deça, par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration : car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle ; ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames, et purgées, et punies, par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple, d'une autre plaisante diversité : car comme il s'y trouva des peuples qui aymoyent à deffubler le bout de leur membre, et en retranchoyent la peau à la Mahumetane et à la Juifve, il s'y en trouva d'autres, qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons, ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne vist l'air. Et de ceste diversité aussi, que comme nous honorons les Roys et les festes, en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons :

en aucunes regions, pour monstrer toute disparité et submission à leur Roy, les subjects se presentoyent à luy, en leurs plus viles habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre, et l'ornement soit au maistre. Mais suyvons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les jugemens, et opinions des hommes : si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux : si le ciel les agite, et les roule à sa poste, qu'elle magistrale authorité et permanante, leur allons nous attribuant ? Si par experience nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat, et du terroir où nous naissons : non seulement le tainct, la taille, la complexion et les contenances, mais encore les facultez de l'ame : *Et plaga coeli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit*, dit Vegece : Et que la Deesse fundatrice de la ville d'Athenes, choisit à la situer, une temperature de pays, qui fist les hommes prudents, comme les prestres d'Ægypte apprindrent à Solon : *Athenis tenue coelum : ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis : itaque pingues Thebani, et valentes* : en maniere qu'ainsi que les fruicts naissent divers, et les animaux, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, justes, temperans et dociles : icy subjects au vin, ailleurs au larecin ou à la paillardise : icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance : icy à la liberté, icy à la servitude : capables d'une science ou d'un art : grossiers ou ingenieux : obeyssans ou rebelles : bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis, et prennent nouvelle complexion, si on les change de place, comme les arbres : qui fut la raison, pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur pays aspre et bossu, pour se transporter en un autre doux et plain : disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles les esprits infertiles. Si nous voyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une autre, par quelque influance celeste : tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply : les esprits des hommes tantost gaillars, tantost maigres, comme nos champs : que deviennent toutes ces belles prerogatives dequoy nous nous allons flattants ? Puis qu'un homme sage se peut mesconter, et cent hommes, et plusieurs nations : voire et l'humaine nature selon nous, se mesconte plusieurs siecles, en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mesconter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ?

Il me semble entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy−cy ne merite pas d'estre oublié, que par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy faut : que non par jouyssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensée tailler et coudre à son plaisir : elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire.

quid enim ratione timemus
Aut cupimus ? quid tam dextro pede concipis, ut te
Conatus non poeniteat, votique peracti ?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les Dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire. Et la priere des Lacedemoniens publique et privée portoit, simplement les choses bonnes et belles leur estre octroyées : remettant à la discretion de la puissance supreme le triage et choix d'icelles.

Conjugium petimus partumque uxoris, at illi
Notum qui pueri, qualisque futura sit uxor.

Et le Chrestien supplie Dieu *que sa volonté soit faicte* : pour ne tomber en l'inconvenient que les poëtes feignent du Roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere fut exaucée, son vin fut or, son pain or, et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement : de façon qu'il se trouva accablé soubs la jouyssance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité : il luy falut desprier ses prieres :

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, et quæ modo voverat, odit.

Disons de moy−mesme. Je demandois à la fortune autant qu'autre chose, l'ordre Sainct Michel estant jeune : car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse Françoise, et tres−rare. Elle me l'a plaisamment accordé. Au lieu de me monter et hausser de ma place, pour y aveindre, elle m'a bien plus gratieusement traitté, elle l'a ravallé et rabaissé jusques à mes espaules et au dessoubs.

Cleobis et Biton, Trophonius et Agamedes, ayants requis ceux la leur Deesse, ceux−cy leur Dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous faut, sont diverses aux nostres.

Dieu pourroit nous ottroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquefois à nostre dommage : car tout ce qui nous est plaisant, ne nous est pas tousjours salutaire : si au lieu de la guerison, il nous envoye la mort, ou l'empirement de nos maux : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* : il le fait par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire : et le devons prendre en bonne part, comme d'une main tres−sage et tres−amie.

si consilium vis,
Permittes ipsis expendere numinibus, quid
Conveniat nobis, rebùsque sit utile nostris :
Charior est illis homo quàm sibi.

Car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir, qu'ils vous jettent à une bataille, ou au jeu des dez, ou telle autre chose, de laquelle l'issue vous est incognue, et le fruict doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme : duquel par le calcul de Varro, nasquirent deux cens quatre vingtz sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat.*

Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato :
Quid dem ? quid non dem ? renvis tu quod jubet alter,
Quod petis, id sanè est invisum acidumque duobus.

Nature devroit ainsi respondre à leurs contestations, et à leurs debats.

Les uns disent nostre bien estre, loger en la vertu : d'autres, en la volupté : d'autres, au consentir à nature : qui en la science : qui à n'avoir point de douleur : qui à ne se laisser emporter aux apparences : et à ceste fantasie semble retirer cet'autre, de l'ancien Pythagoras :

Nil admirari prope res est una, Numaci,
Soláque quæ possit facere et servare beatum,

qui est la fin de la secte Pyrrhoniene. Aristote attribue à magnanimité, rien n'admirer. Et disoit Archesilas, les soustenemens et l'estat droit et inflexible du jugement, estre les biens : mais les consentemens et applications estre les vices et les maux. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se départoit du Pyrrhonisme. Les Pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'Ataraxie, qui est l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative, mais le mesme bransle de leur ame, qui leur fait fuir les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente ceste fantasie, et leur en fait refuser une autre.

Combien je desire, que pendant que je vis, ou quelque autre, ou Justus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit tres−poly et judicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement, autant que nous y pouvons voir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subject de nostre estre et de nos moeurs, leurs controverses, le credit et suitte des pars, l'application de la vie des autheurs et sectateurs, à leurs preceptes, és accidens memorables et exemplaires ! Le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos moeurs, à quelle confusion nous rejettons nous ? Car ce que nostre raison nous y conseille de plus vray−semblable, c'est generalement à chacun d'obeyr aux loix de son pays, comme est l'advis de Socrates inspiré (dit−il) d'un conseil divin. Et par là que veut elle dire, sinon que nostre devoir n'a autre regle que fortuite ? La verité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en cognoissoit, qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de ceste contrée, ou de celle là : ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les loix. Depuis que je suis nay, j'ay veu trois et quatre fois, rechanger celles des Anglois noz voisins, non seulement en subject politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subject qui puisse estre, à sçavoir de la religion. Dequoy j'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation, à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une si privée accointance, qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien cousinage.

Et chez nous icy, j'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime : et nous qui en tenons d'autres, sommes à mesmes, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un jour criminels de læse majesté humaine et divine, nostre justice tombant à la mercy de l'injustice : et en l'espace de peu d'années de possession, prenant une essence contraire.

Comment pouvoit ce Dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin : et apprendre aux hommes, que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention, propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il fit, à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trepied, que le vray culte à chacun, estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu, où il estoit. O Dieu, quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logée sur l'eternelle base de sa saincte parolle ?

Que nous dira donc en ceste necessité la philosophie ? que nous suyvions les loix de nostre pays ? c'est à dire ceste mer flottante des opinions d'un peuple, ou d'un Prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eux de changemens de passion. Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est−ce, que je voyois hyer en credit, et demain ne l'estre plus : et que le traject d'une riviere fait crime ?

Quelle verité est−ce que ces montaignes bornent mensonge au monde qui se tient au delà ?

Mais ils sont plaisans, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence : et de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe, que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis je nommer cela, sinon defortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre aumoins une que la fortune et temerité du sort ait permis estre universellement receuë par le consentement de toutes les nations ?) ils sont, dis−je, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule, qui ne soit contredite et desadvoüee, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray−semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un commun consentement : et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et

la violence, que luy feroit celuy, qui le voudroit pousser au contraire de ceste loy. Qu'ils m'en montrent pour voir, une de ceste condition. Protagoras et Ariston ne donnoyent autre essence à la justice des loix, que l'authorité et opinion du legislateur : et que cela mis à part, le bon et l'honneste perdoyent leurs qualitez, et demeuroyent des noms vains, de choses indifferentes. Thrasymachus en Platon estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur. Il n'est chose, en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix. Telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs : comme en Lacedemone la subtilité de desrober. Les mariages entre les proches sont capitalement defendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur,

gentes esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Jungitur, Et pietas geminato crescit amore.

le meurtre des enfans, meurtre des peres, communication de femmes, trafique de voleries, licence à toutes sortes de voluptez : il n'est rien en somme si extreme, qui ne se trouve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles : comme il se voit és autres creatures : mais en nous elles sont perduës, ceste belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouïllant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance. *Nihil itaque amplius nostrum est : quod nostrum dico, artis est.*

Les subjets ont divers lustres et diverses considerations : c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions. Une nation regarde un subject par un visage, et s'arreste à celuy là : l'autre par un autre.

Il n'est rien si horrible à imaginer, que de manger son pere. Les peuples qui avoyent anciennement ceste coustume, la prenoyent toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture : logeants en eux mesmes et comme en leurs moelles, les corps de leurs peres et leurs reliques : les vivifiants aucunement et regenerants par la transmutation en leur chair vive, au moyen de la digestion et du nourrissement. Il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abreuvez et imbus de ceste superstition, de jetter la despouïlle des parens à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin, la vivacité, diligence, hardiesse, et adresse, qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public, que chacun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien : et estima que de ceste double institution, à assaillir et à defendre, il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu, à quoy il vouloit duire ceste nation) de plus grande consideration, que n'estoit le desordre et l'injustice de se prevaloir de la chose d'autruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinée, et parfumée : Platon la refusa, disant, qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avec ceste responce, que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. Ses amis tançoient sa lascheté de prendre si peu à coeur, que Dionysius luy eust craché au visage : Les pescheurs (dit−il) souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste jusqu'aux pieds, pour attraper un goujon. Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer, Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la cour à un tyran. A quoy Aristippus, Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx. Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects. C'est un pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche et à dextre.

bellum ô terra hospita portas,
Bello armantur equi, bellum hæc armenta minantur :
Sed tamen iidem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frœna jugo concordia ferre,

Spes est pacis.

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : Et c'est pour cela (dit−il) que plus justement je les espans, qu'elles sont inutiles et impuissantes. La femme de Socrates rengregeoit son deuil par telle circonstance, ô qu'injustement le font mourir ces meschants juges ! Aimerois tu donc mieux que ce fust justement ? luy repliqua il.

Nous portons les oreilles percées, les Grecs tenoient celà pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouïr de nos femmes, les Indiens le font en public. Les Scythes immoloyent les estrangers en leurs temples, ailleurs les temples servent de franchise.

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, cùm solos credat habendos
Esse Deos quos ipse colit.

J'ay ouy parler d'un juge, lequel où il rencontroit un aspre conflit entre Bartolus et Baldus, et quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, *Question pour l'amy*, c'est à dire que la verité estoit si embrouillée et debatue, qu'en pareille cause, il pourroit favoriser celle des parties, que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, *Question pour l'amy*. Les advocats et les juges de nostre temps, trouvent à toutes causes, assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dépendant de l'authorité de tant d'opinions, et d'un subject si arbitraire, il ne peut estre, qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens. Aussi n'est−il guere si clair procés, auquel les advis ne se trouvent divers : ce qu'une compaignie a jugé, l'autre le juge au contraire, et elle mesmes au contraire une autre fois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires, par ceste licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse authorité et lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux autres juges, pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques, touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre : et où il se trouve plusieurs advis, qui valent mieux teus que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, de quel costé et par où on le fust. *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura metiendas Epicurus putat*.

Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur. Quæramus ad quam usque ætatem juvenes amandi sint. Ces deux derniers lieux Stoïques, et sur ce propos, le reproche de Diogarchus à Platon mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloignées de l'usage commun, et excessives.

Les loix prennent leur authorité de la possession et de l'usage : il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivieres : suyvez les contremont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surjon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin, et se fortifie, en vieillissant. Voyez les anciennes considerations, qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence : vous les trouverez si legers et si delicates, que ces gens icy qui poisent tout, et le ramenent à la raison, et qui ne reçoivent rien par authorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugements souvent tres−esloignez des jugemens publiques. Gens qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille, si en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune. Comme pour exemple : peu d'entre eux eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages : et la plus part ont voulu les femmes communes, et sans obligation. Ils refusoient nos ceremonies : Chrysippus disoit, qu'un philosophe fera une douzaine de culebutes en public, voire sans haut de chausses, pour une douzaine d'olives. A peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste sa fille, à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché sur une table.

Metrocles lascha un peu indiscretement un pet en disputant, en presence de son eschole : et se tenoit en sa maison caché de honte, jusques à ce que Crates le fut visiter : et adjoustant à ses consolations et raisons, l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avec luy, il luy osta ce scrupule : et de plus, le retira à sa secte Stoïque, plus franche, de la secte Peripatetique plus civile, laquelle jusques lors il avoit suivy.

Ce que nous appellons honnesteté, de n'oser faire à descouvert, ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient sottise : et de faire le fin à taire et desadvoüer ce que nature, coustume, et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoyent vice. Et leur sembloit, que c'estoit affoller les mysteres de Venus, que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veuë du peuple : Et que tirer ses jeux hors du rideau, c'estoit les perdre. C'est chose de poix, que la honte : La recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation. Que la volupté tres ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituée au milieu des quarrefours, foulée des pieds et des yeux de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns, que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise, qui estoit assignée à ce lieu là, mais encore esguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaisance.

Moechus es Aufidiæ qui vir Corvine fuisti,
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor ?
Nunquid securus non potes arrigere ?

Ceste experience se diversifie en mille exemples.

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
Uxorem gratis Cæciliane tuam,
Dum licuit : sed nunc positis custodibus, ingens
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es.

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, ce qu'il faisoit : il respondit tout froidement, Je plante un homme : ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme j'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux autheur tient ceste action, si necessairement obligée à l'occultation et à la vergongne, qu'en la licence des embrassements Cyniques, il ne se peut persuader, que la besoigne en vinst à sa fin : ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole : et que pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encore apres besoin de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche. Car Diogenes exerçant en publiq sa masturbation, faisoit souhait en presence du peuple assistant, de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant. A ceux qui luy demandoyent, pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger, qu'en pleine ruë : C'est, respondoit il, que j'ay faim en pleine ruë. Les femmes philosophes, qui se mesloyent à leur secte, se mesloyent aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion : et Hipparchia ne fut receuë en la societé de Crates, qu'en condition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa reigle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu : et refusoyent toutes autres disciplines que la morale : si est−ce qu'en toutes actions ils attribuoyent la souveraine authorité à l'election de leur sage, et au dessus des loix : et n'ordonnoyent aux voluptez autre bride, que la moderation, et la conservation de la liberté d'autruy.

Heraclitus et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade, et gracieux au sain : l'aviron tortu dans l'eau, et droit à ceux qui le voyent hors de là : et de pareilles apparences contraires qui se trouvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoyent en eux les causes de ces apparences : et qu'il y avoit au vin quelque amertume, qui se rapportoit au goust du malade ; l'aviron, certaine qualité courbe, se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau. Et ainsi de tout le reste. Qui est dire, que tout est en toutes choses, et par

consequent rien en aucune : car rien n'est, où tout est.

Ceste opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits, qu'il entreprend de fouïller. En la parole la plus nette, pure, et parfaicte, qui puisse estre, combien de fauceté et de mensonge a lon faict naistre ? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez, et tesmoignages, pour entreprendre et pour se maintenir ? C'est pour cela, que les autheurs de telles erreurs, ne se veulent jamais departir de ceste preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par authorité, ceste queste de la pierre philosophale, où il est tout plongé : m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible, sur lesquels il disoit, s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience : (car il est de profession Ecclesiastique) et à la verité l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la deffence de ceste belle science.

Par ceste voye, se gaigne le credit des fables divinatrices. Il n'est prognostiqueur, s'il a ceste authorité, qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sybilles : Il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaisé que de biais, ou de droit fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subjet, quelque air, qui luy serve à son poinct.

Pourtant se trouve un stile nubileux et doubteux, en si frequent et ancien usage. Que l'autheur puisse gaigner cela d'attirer et embesoigner à soy la posterité. Ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peut gaigner. Qu'au demeurant il se presente par bestise ou par finesse, un peu obscurement et diversement : ne luy chaille : Nombre d'esprits le belutants et secoüants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur. Il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les regents du Landit.

C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escrits, et chargé de toute sorte de matiere qu'on a voulu : une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses. Est−il possible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire : et qu'il se soit presté à tant et sidiverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents, qui traittent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy : Maistre general à touts offices, ouvrages, et artisans : General Conseiller à toutes entreprises ? Quiconque a eu besoing d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il fait naistre, en faveur de nostre religion : et ne se peut aysément departir de ceste opinion, que ce ne soit le dessein d'Homere, (si luy est cet autheur aussi familier qu'à homme de nostre siecle) Et ce qu'il trouve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs.

Voyez demener et agiter Platon, chacun s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veut. On le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions, que le monde reçoit : et le differente lon à soy−mesmes selon le different cours des choses : On fait desadvoüer à son sens, les moeurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre. Tout cela, vivement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete.

Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus, et ceste sienne sentence, Que toutes choses avoyent en elles les visages qu'on y trouvoit, Democritus en tiroit une toute contraire conclusion : c'est que les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions : et de ce que le miel estoit doux à l'un, et amer à l'autre, il argumentoit, qu'il n'estoit ny doux, ny amer. Les Pyrrhoniens diroient qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou tous les deux : car ceux−cy gaignent tousjours le haut poinct de la dubitation.

Les Cyrenayens tenoyent, que rien n'estoit preceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible, qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté : ne recognoissants ny ton, ny

couleur, mais certaines affections seulement, qui nous en venoyent : et que l'homme n'avoit autre siege de son jugement. Protagoras estimoit estre vray à chacun, ce qui semble à chacun. Les Epicuriens logent aux sens tout jugement, et en la notice des choses, et en la volupté. Platon a voulu, le jugement de la verité, et la verité mesme retirée des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels git le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant : car puis que le jugement vient de l'operation de celuy qui juge, c'est raison que ceste operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'autruy : comme il adviendroit, si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maistres :

via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus, templáque mentis.

La science commence par eux, et se resout en eux. Apres tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions, qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poix, mollesse, durté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur. Voyla le plant et les principes de tout le bastiment de nostre science. Et selon aucuns, science n'est rien autre chose, que sentiment. Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me sçauroit faire reculer plus arriere. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance.

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli.
Quid majore fide porro quàm sensus haberi
Debet ?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousjours faudra il leur donner celà, que par leur voye et entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dit que Chrysippus ayant essayé de rabattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy−mesmes des argumens au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire. Surquoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus, pour le combattre : et s'escrioit à ceste cause contre luy : O miserable, ta force t'a perdu. Il n'est aucun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer, ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens ; ny creance, ou science en l'homme, qui se puisse comparer à celle−là en certitude.

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens, est que je mets en doubte que l'homme soit prouveu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux, qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veuë, autres sans l'ouye : qui sçait si à nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois, et plusieurs autres sens ? Car s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut découvrir le defaut. C'est le privilege des sens, d'estre l'extreme borne de nostre apercevance : Il n'y a rien au delà d'eux, qui nous puisse servir à les descouvrir : voire ny l'un sens n'en peut descouvrir l'autre.

An poterunt oculos aures reprehendere, an aures
Tactus, an hunc porro tactum sapor arguet oris,
An confutabunt nares, oculive revincent ?

Ils font trestous, la ligne extreme de nostre faculté.

seorsum cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est.

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y void pas, impossible de luy faire desirer la veuë et regretter son defaut.

Parquoy, nous ne devons prendre aucune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceux que nous avons : veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aucune apprehension, de lumiere, de couleur, et de veuë. Il n'y a rien plus arriere, qui puisse pousser le sens en evidence. Les aveugles nais, qu'on void desirer à voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous, qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer, qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences : mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent ny pres ny loing.

J'ay veu un gentil−homme de bonne maison, aveugle nay, aumoins aveugle de tel aage, qu'il ne sçait que c'est que de veuë : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous, des paroles propres au voir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On luy presentoit un enfant duquel il estoit parrain, l'ayant pris entre ses bras : Mon Dieu, dit−il, le bel enfant, qu'il le fait beau voir, qu'il a le visage gay. Il dira comme l'un d'entre nous, Ceste sale a une belle veuë, il fait clair, il fait beau soleil. Il y a plus : car par ce que ce sont nos exercices que la chasse, la paume, la bute, et qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne et s'y embesoigne : et croid y avoir la mesme part, que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist, et ne les reçoit pourtant que par les oreilles. On luy crie, que voyla un liévre, quand on est en quelque belle splanade, où il puisse picquer : et puis on luy dit encore, que voyla un lievre pris : le voyla aussi fier de sa prise, comme il oit dire aux autres, qu'ils le sont. L'esteuf, il le prend à la main gauche, et le pousse à tout sa raquette : de la harquebouse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gens luy disent, qu'il est ou haut, ou costier.

Que sçait−on si le genre humain fait une sottise pareille, à faute de quelque sens, et que par ce defaut, la plus part du visage des choses nous soit caché ? Que sçait−on, si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature, viennent de là ? et si plusieurs effets des animaux qui excedent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens, que nous ayons à dire ? et si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, et entiere que la nostre ? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens : nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la douceur : outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aymant d'attirer le fer, n'est−il pas vray−semblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les juger et à les appercevoir, et que le defaut de telles facultez, nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses ? C'est à l'avanture quelque sens particulier, qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minvict, et les esmeut à chanter : qui apprend aux poulles, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non une oye, ny un paon, plus grandes bestes : qui advertit les poulets de la qualité hostile, qui est au chat contr'eux, et à ne se deffier du chien : s'armer contre le miaulement, voix aucunement flatteuse, non contre l'abayer, voix aspre et quereleuse. Aux freslons, aux formis, et aux rats, de choisir tousjours le meilleur formage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté, et qui achemine le cerf, l'elephant et le serpent à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guerison. Il n'y a sens, qui n'ait une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, et de la voix, celà apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science. Car outre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'argumens, de consequences, et de conclusions tirons nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens à l'autre ? Qu'un homme entendu, imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veuë, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel defaut, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame : on verra par là, combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la privation d'un autre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'adventure falloit−il l'accord de huict, ou de dix sens, et leur contribution, pour l'appercevoir certainement et en son essence.

Les sectes qui combatent la science de l'homme, elles la combatent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : Car puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce, qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De ceste extreme difficulté sont nées toutes ces fantasies : que chaque subject a en soy tout ce que nous y trouvons : qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : et celle des Epicuriens, que le Soleil n'est non plus grand que ce que nostre veuë le juge :

Quicquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quam nostris oculis quam cernimus esse videtur.

que les apparences, qui representent un corps grand, à celuy qui en est voisin et plus petit, à celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hic oculis falli concedimus hilum ;
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.

et resoluement qu'il n'y a aucune tromperie aux sens : qu'il faut passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons. Voyre inventer toute autre mensonge et resverie (ils en viennent jusques là) plustost que d'accuser les sens. Timagoras juroit, que pour presser ou biaiser son oeuil, il n'avoit jamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle : Et que ceste semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde aux Epicuriens, est, desavoüer la force et l'effect des sens.

Proinde quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et si non potuit ratio dissolvere causam,
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda : tamen præstat rationis egentem
Reddere mendosè causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quoquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita salúsque.
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitésque locos vitare, et cætera quæ sint
In genere hoc fugienda.

Ce conseil desesperé et si peu philosophique, ne represente autre chose, sinon que l'humaine science ne se peut maintenir que par raison des−raisonnable, folle et forcenée : mais qu'encore vaut−il mieux, que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout autre remede, tant fantastique soit−il, que d'advoüer sa necessaire bestise : verité si desadvantageuse. Il ne peut fuïr, que les sens ne soyent les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains et falsifiables à toutes circonstances. C'est−là, où il faut battre à outrance : et, si les forces justes nous faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence.

Au cas, que ce que disent les Epicuriens soit vray, à sçavoir, que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont fauces : et ce que disent les Stoïciens, s'il est aussi vray, que les apparences des sens sont si fauces qu'elles ne nous peuvent produire aucune science : nous concluerons aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font, sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieuë derriere.

Extantesque procul medio de gurgite montes
Iidem apparent longè diversi licet.
Et fugere ad puppim colles campique videntur
Quos agimus propter navim.
ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim.

A manier une balle d'arquebuse, soubs le second doigt, celuy du milieu estant entrelassé par dessus, il faut extrememement se contraindre, pour advoüer, qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soyent maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et juge estre faulces, il se void à tous coups. Je laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses functions plus voisines, plus vives et substantielles, qui renverse tant de fois par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions Stoïques, et contraint de crier au ventre, celuy qui a estably en son ame ce dogme avec toute resolution, que la colique, comme toute autre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbattre du souverain bon−heur et felicité, en laquelle le sage est logé par sa vertu. Il n'est coeur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille : ny ame si revesche, qui ne se sente touchée de quelque reverence, à considerer ceste vastité sombre de noz Eglises, la diversité d'ornemens, et ordre de noz ceremonies, et ouyr le son devotieux de noz orgues, et l'harmonie si posée, et religieuse de noz voix. Ceux mesme qui y entrent avec mespris, sentent quelque frisson dans le coeur, et quelque horreur, qui les met en deffiance de leur opinion.

Quant à moy, je ne m'estime point assez fort, pour ouyr en sens rassis, des vers d'Horace, et de Catulle, chantez d'une voix suffisante, par une belle et jeune bouche.

Et Zenon avoit raison de dire, que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire, qu'un homme que tous nous autres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers, qu'il avoit faicts : qu'ils n'estoyent pas tels sur le papier, qu'en l'air : et que mes yeux en feroyent contraire jugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages, qui passent à sa mercy. Surquoy Philoxenus ne fut pas fascheux, en ce, qu'oyant un, donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds, et casser de la brique, qui estoit à luy : disant, Je romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy.

A quoy faire, ceux mesmes qui se sont donnez la mort d'une certaine resolution, destournoyent−ils la face, pour ne voir le coup qu'ils se faisoyent donner ? et ceux qui pour leur santé desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, ne peuvent soustenir la veuë des apprests, utils et operation du chirurgien, attendu que la veuë ne doit avoir aucune participation à ceste douleur ? Cela ne sont ce pas propres exemples à verifier l'authorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un lacquais : que cette rougeur est venue d'Espaigne, et cette blancheur et polisseure, de la mer Oceane : encore faut−il que la veuë nous force d'en trouver le subject plus aimable et plus aggreable, contre toute raison. Car en cela il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu, gemmis, auróque teguntur
Crimina, pars minima est ipsa puella sui.
Sæpe ubi sit quod ames inter tam multa requiras :
Decipit hac oculos Aegide, dives amor.

Combien donnent à la force des sens les poëtes, qui sont Narcisse esperdu de l'amour de son ombre :

Cunctáque miratur, quibus est mirabilis ipse,
Se cupit imprudens, Et qui probat, ipse probatur.
Dúmque petit, petitur : pariterque accendit et ardet.

et l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veuë de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la serve pour vive :

Oscula dat reddique putat, sequitúrque tenétque,
Et credit tactis digitos insidere membris,
Et metuit pressos veniat ne livor in artus.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair−semez, qui soit suspendue au hault des tours nostre Dame de Paris ; il verra par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tombe ; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veuë de cette haulteur extreme, ne l'espouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries, qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poultre entre ces deux tours d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé celà, en noz montaignes de deça, et si suis de ceux qui ne s'effrayent que mediocrement de telles choses, que je ne pouvoy souffrir la veuë de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses, encores qu'il s'en fallust bien ma longueur, que je ne fusse du tout au bord, et n'eusse sçeu choir, si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, pourveu qu'en cette pente il s'y presentast un arbre, ou bosse de rocher, pour soustenir un peu la veuë, et la diviser, que celà nous allege et donne asseurance ; comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir secours : mais que les precipices coupez et uniz, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* : qui est une evidente imposture de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeux, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté.

Mais à ce comte, il se devoit aussi faire estoupper les oreilles, que Theophrastus dit estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer ; et se devoit priver en fin de tous les autres sens ; c'est à dire de son estre et de sa vie. Car ils ont tous cette puissance, de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius : sæpe etiam cura et timore*. Les medecins tiennent, qu'il y a certaines complexions, qui s'agitent par aucuns sons et instrumens jusques à la fureur. J'en ay veu, qui ne pouvoient ouyr ronger un os soubs leur table sans perdre patience : et n'est guere homme, qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant, que font les limes en raclant le fer : comme à ouyr mascher pres de nous, ou ouyr parler quelqu'un, qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent, jusques à la colere et la haine. Ce flusteur protocole de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit, et contournoit la voix de son maistre, lors qu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son, n'avoit force à esmouvoir et alterer le jugement des auditeurs ? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidens d'un si leger vent.

Cette mesme pipperie, que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en revenche de mesme, ils mentent, et se trompent à l'envy. Ce que nous voyons et oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est.

Et solem geminum, Et duplices se ostendere Thebas.

L'object que nous aymons, nous semble plus beau qu'il n'est :

Multimodis igitur pravas turpésque videmus
Esse in delitiis, summóque in honore vigere.

et plus laid celuy que nous avons à contre−coeur. A un homme ennuyé et affligé, la clarté du jour semble obscurcie et tenebreuse. Noz sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetez du tout, par les passions de l'ame. Combien de choses voyons nous, que nous n'appercevons pas, si nous avons nostre esprit empesché ailleurs ?

in rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longéque remotæ.

Il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens. Par ainsin et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'advanture plus qu'ils ne pensoyent : Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille ; mais si plus mollement et obscurement ; non de tant certes, que la difference y soit, comme de la nuict à une clarté vifve : ouy, comme de la nuict à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille : Plus et moins ; ce sont tousjours tenebres, et tenebres Cymmeriennes.

Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne voy pas si clair dans le sommeil : mais quant au veiller, je ne le trouve jamais assez pur et sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur, endort par fois les songes : mais nostre veiller n'est jamais si esveillé, qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes.

Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions, qui luy nayssent en dormant, et authorizant les actions de noz songes de pareille approbation, qu'elle fait celles du jour : pourquoy ne mettons nous en doubte, si nostre penser, nostre agir, est pas un autre songer, et nostre veiller, quelque espece de dormir ?

Si les sens sont noz premiers juges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls appeller au conseil : car en cette faculté, les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aigue que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le goust. Democritus disoit que les Dieux et les bestes avoyent les facultez sensitives beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or entre les effects de leurs sens, et les nostres, la difference est extreme. Nostre salive nettoye et asseche noz playes, elle tue le serpent.

Tantáque in his rebus distantia differitásque est,
Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

Quelle qualité donnerons nous à la salive, ou selon nous, ou selon le serpent ? Par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence que nous cherchons ? Pline dit qu'il y a aux Indes certains lievres marins, qui nous sont poison, et nous à eux : de maniere que du seul attouchement nous les tuons : Qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson ? à qui en croirons nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson ? Quelque qualité d'air infecte l'homme qui ne nuit point au boeuf ; quelque autre le boeuf, qui ne nuit point à l'homme ; laquelle des deux sera en verité et en nature pestilente qualité ? Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunastres et plus pasles que nous :

Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati.

Ceux qui ont cette maladie que les medecins nomment Hyposphragma, qui est une suffusion de sang soubs la peau, voient toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs, qui changent ainsi les operations de nostre veuë, que sçavons nous si elles predominent aux bestes, et leur sont ordinaires ? Car nous en voyons les unes, qui ont les yeux jaunes, comme noz malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rougeur : à celles là, il est vray−semblable, que la couleur des objects paroist autre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vray ? Car il n'est pas dict, que l'essence des choses, se rapporte à l'homme seul. La durté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaux, comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'oeil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus : plusieurs bestes ont l'oeil ainsi preslé : cette longueur est donc à l'advanture la veritable forme de ce corps, non pas celle que noz yeux luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'oeil par dessoubs, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum florentia lumina flammis,
Et duplices hominum facies, Et corpora bina.

Si nous avons les oreilles empeschées de quelque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous recevons le son autre, que nous ne faisons ordinairement : les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et reçoivent le son autre. Nous voyons aux festes et aux theatres, qu'opposant à la lumiere des flambeaux, une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu, nous appert ou vert, ou jaune, ou violet :

Et vulgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferriginea, cùm magnis intenta theatris
Per malos volgata trabisque trementia pendent :
Namque ibi concessum caveai subter, et omnem
Scenai speciem, patrum matrumque deorumque
Inficiunt, coguntque suo volitare colore.

Il est vray−semblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesmes leurs yeux.

Pour le jugement de l'operation des sens, il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les bestes, secondement entre nous mesmes. Ce que nous ne sommes aucunement : et entrons en debat tous les coups de ce que l'un oyt, void, ou gouste, quelque chose autrement qu'un autre : et debattons autant que d'autre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Autrement oit, et voit par la regle ordinaire de nature, et autrement gouste, un enfant qu'un homme de trente ans : et cettuy−cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux autres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses autres et autres selon que nous sommes, et qu'il nous semble. Or nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle, si on nous dit, que nous pouvons avouër que la neige nous apparoist blanche, mais que d'establir si de son essence elle est telle, et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau−l'eau. Quoy, que noz sens mesmes s'entr'−empeschent l'un l'autre ? une peinture semble eslevée à la veue, au maniement elle semble plate : dirons nous que le musque soit aggreable ou non, qui resjouit nostre sentiment, et offence nostre goust ? Il y a des herbes et des unguens propres à une partie du corps, qui en blessent une autre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes, qu'on appelle en devise, pennes sans fin, il n'y a oeil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sçeust deffendre de cette pipperie, que d'un costé elle n'aille en eslargissant, et s'appointant et estressissant par l'autre, mesmes quand on la roulle autour du doigt : toutesfois au maniement elle vous

semble equable en largeur et par tout pareille.

Ces personnes qui pour aider leur volupté, se servoyent anciennement de miroirs, propres à grossir et aggrandir l'object qu'ils representent, affin que les membres qu'ils avoient à embesongner, leur pleussent d'avantage par cette accroissance oculaire : auquel des deux sens donnoient−ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables ?

Sont−ce nos sens qui prestent au subject ces diverses conditions, et que les subjects n'en ayent pourtant qu'une ? comme nous voyons du pain que nous mangeons ; ce n'est que pain, mais nostre usage en fait des os, du sang, de la chair, des poils, et des ongles :

Ut cibus in membra atque artus cùm diditur omnes
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se.

L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se fait tronc, feuille et fruict : et l'air n'estant qu'un, il se fait par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : Sont−ce, dis−je, noz sens qui façonnent de mesme, de diverses qualitez ces subjects ; ou s'ils les ont telles ? Et sur ce doubte, que pouvons nous resoudre de leur veritable essence ? D'avantage puis que les accidens des maladies, de la resverie, ou du sommeil, nous font paroistre les choses autres, qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceux qui veillent : n'est−il pas vray−semblable que nostre assiette droicte, et noz humeurs naturelles, ont aussi dequoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglées : et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie ? Pourquoy n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'intemperé : et ne leur imprimera−il pareillement son charactere ?

Le desgousté charge la fadeur au vin ; le sain la saveur ; l'alteré la friandise.

Or nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité, car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par noz sens. Où le compas, l'esquarre, et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastimens qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et deffaillans. L'incertitude de noz sens rend incertain tout ce qu'ils produisent.

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parte claudicat hilum,
Omnia mendosè fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta,
Jam ruere ut quœdam videantur velle, ruántque
Prodita judiciis fallacibus omnia primis.
Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsáque sit falsis quœcumque à sensibus orta est.

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces differences ? Comme nous disons aux debats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de choix et d'affection, ce qui ne se peut parmy les Chrestiens : il advient de mesme en cecy : car s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat : s'il est jeune, de mesme : sain, de mesme, de mesme malade, dormant, et veillant : il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que sans præoccupation de jugement, il jugeast de ces propositions, comme à luy indifferentes : et à ce compte il nous faudroit un juge qui ne fust pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjects, il nous faudroit un instrument judicatoire : pour verifier cet instrument, il nous y faut de la demonstration : pour verifier la demonstration, un instrument, nous voila au rouet. Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estans pleins eux−mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison : aucune raison ne s'establira sans une autre raison, nous voyla à reculons jusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des sens, et les sens ne comprennent pas le subject estranger, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion et souffrance du sens ; laquelle passion, et subject, sont choses diverses : parquoy qui juge par les apparences, juge par chose autre que le subject. Et de dire que les passions des sens, rapportent à l'ame, la qualité des subjects estrangers par ressemblance ; comment se peut l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce, avec les subjects estrangers ? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or qui voudroit toutesfois juger par les apparences : si c'est par toutes, il est impossible, car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances, comme nous voyons par experience : Sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les autres ? Il faudra verifier cette choisie par une autre choisie, la seconde par la tierce : et par ainsi ce ne sera jamais faict.

Finalement, il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des objects : Et nous, et nostre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : Ainsi n il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant, et le jugé, estans en continuelle mutation et branle.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, par ce que toute humaine nature est tousjours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et debile opinion. Et si de fortune vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi veu que toutes choses sont subjectes à passer d'un changement en autre, la raison qui y cherche une reelle subsistance, se trouve deceuë, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanant : par ce que tout ou vient en estre, et n'est pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon disoit que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance, estimant qu'Homere eust faict l'Ocean pere des Dieux, et Thetis la mere : pour nous montrer, que toutes choses sont en fluxion, muance et variation perpetuelle. Opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dit : sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses : de la force duquel il fait grand cas. Pythagoras, que toute matiere est coulante et labile. Les Stoiciens, qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appellons present, n'est que la jointure et assemblage du futur et du passé : Heraclitus, que jamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, que celuy qui a pieça emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant ; Et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner, vient aujourd'huy non convié ; attendu que ce ne sont plus eux, ils sont devenus autres : Et qu'il ne se pouvoit trouver une substance mortelle deux fois en mesme estat : car par soudaineté et legereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, et puis s'en va, de façon, que ce qui commence à naistre, ne parvient jamais jusques à perfection d'estre. Pourautant que ce naistre n'acheve jamais, et jamais n'arreste, comme estant à bout, ains depuis la semence, va tousjours se changeant et muant d'un à autre. Comme de semence humaine se fait premierement dans le ventre de la mere un fruict sans forme : puis un enfant formé, puis estant hors du ventre, un enfant de mammelle ; apres il devient garçon ; puis consequemment un jouvenceau ; apres un homme faict ; puis un homme d'aage ; à la fin decrepite vieillard. De maniere que l'aage et generation subsequente va tousjours deffaisant et gastant la precedente.

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alióque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res, omnia migrant,
Omnia commutat natura et vertere cogit.

Et puis nous autres sottement craignons une espece de mort, là où nous en avons desja passé et en passons tant d'autres. Car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air ; et la mort de l'air, generation de l'eau. Mais encor plus manifestement le pouvons nous voir en nous mesmes. La fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient : et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict : l'enfance en la jeunesse : et le premier aage meurt en l'enfance : et le jour d'hier meurt en celuy du jourd'huy, et le jourd'huy mourra en celuy de demain : et n'y a rien qui demeure, ne qui soit tousjours un. Car qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousjours mesmes et uns, comment est−ce que nous nous esjouyssons maintenant d'une chose, et maintenant d'une autre ? comment est−ce que nous aymons choses contraires, ou les hayssons, nous les louons, ou nous les blasmons ? comment avons nous differentes affections, ne retenants plus le mesme sentiment en la mesme pensée ? Car il n'est pas vray−semblable que sans mutation nous prenions autres passions : et ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme : et s'il n'est pas un mesme, il n'est donc pas aussi : ains quant et l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, devenant tousjours autre d'un autre. Et par consequent se trompent et mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoist, pour ce qui est, à faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est−ce donc qui est veritablement ? ce qui est eternel : c'est à dire, qui n'a jamais eu de naissance, ny n'aura jamais fin, à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation. Car c'est chose mobile que le temps, et qui apparoist comme en ombre, avec la matiere coulante et fluante tousjours, sans jamais demeurer stable ny permanente : à qui appartiennent ces mots, devant et apres, et, a esté, ou sera. Lesquels tout de prime face montrent evidemment, que ce n'est pas chose qui soit : car ce seroit grande sottise et fauceté toute apparente, de dire que cela soit, qui n'est pas encore en estre, ou qui desja a cessé d'estre. Et quant à ces mots ; present, instant, maintenant ; par lesquels il semble que principalement nous soustenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le descouvrant, le destruit tout sur le champ : car elle le fend incontinent, et le partit en futur et en passé : comme le voulant voir necessairement desparty en deux. Autant en advient−il à la nature, qui est mesurée, comme au temps, qui la mesure : car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, que il fut, ou il sera : car ces termes là sont declinaisons, passages, où vicissitudes de ce qui ne peut durer, ny demeurer en estre. Parquoy il faut conclure que Dieu seul est, non point selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ny subjecte à aucune declinaison : devant lequel rien n'est, ny ne sera apres, ny plus nouveau ou plus recent ; ains un realement estant, qui par un seul maintenant emplit le tousjours, et n'y a rien, qui veritablement soit, que luy seul : sans qu'on puisse dire, il a esté, ou, il sera, sans commencement et sans fin.

A cette conclusion si religieuse, d'un homme payen, je veux joindre seulement ce mot, d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin. O la vile chose, dit−il, et abjecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité ! Voila un bon mot, et un utile desir : mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estenduë de noz jambes, cela est impossible et monstrueux : ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'eslevera si Dieu luy preste extraordinairement la main : Il s'eslevera abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et souslever par les moyens purement celestes.

C'est à nostre foy Chrestienne, non à sa vertu Stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XIII
De juger de la mort d'autruy

QUAND nous jugeons de l'asseurance d'autruy en la mort, qui est sans doubte la plus remerquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose, que mal−aisément on croit estre arrivé à ce poinct. Peu de gens meurent resolus, que ce soit leur heure derniere : et n'est endroit où la pipperie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : D'autres ont bien esté plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si desesperé qu'on pense : et au pis aller, Dieu a bien faict d'autres miracles. Et advient cela de ce que nous faisons trop de cas de nous. Il semble que l'université des choses souffre aucunement de nostre aneantissement, et qu'elle soit compassionnée à nostre estat. D'autant que nostre veuë alterée se represente les choses de mesmes, et nous est advis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur faut : Comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel, et la terre vont mesme bransle, et quant et quant eux :

Provehimur portu, terræque urbésque recedunt.

Qui vit jamais vieillesse qui ne louast le temps passé, et ne blasmast le present, chargeant le monde et les moeurs des hommes, de sa misere et de son chagrin ?

Jamque caput quassans grandis suspirat arator,
Et cum tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum.

Nous entrainons tout avec nous : d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si aisément, ny sans solemne consultation des astres : *tot circa unum caput tumultuantes Deos*. Et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons. Comment, tant de science se perdroit elle avec tant de dommage, sans particulier soucy des destinées ? une ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, qu'une ame populaire et inutile ? cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dependent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple noeud ?

Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un.

De là viennent ces mots de Cæsar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menassoit :

Italiam si coelo authore recusas,
Me pete : sola tibi causa hæc est justa timoris,
Vectorem non nosse tuum, perrumpe procellas
Tutela secure mei :

Et ceux−cy,

credit jam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis : tantúsque evertere (dixit)
Me superis labor est, parva quem puppe sedentem,
Tam magno petiere mari.

Et cette resverie publique, que le Soleil porta en son front tout le long d'un an le deuil de sa mort :

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscura nitidum ferrugine texit.

Et mille semblables ; dequoy le monde se laisse si aysément pipper, estimant que noz interests alterent le Ciel, et que son infinité se formalise de noz menues actions. *Non tanta cælo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor*.

Or de juger la resolution et la constance, en celuy qui ne croit pas encore certainement estre au danger, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison : et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis justement pour cet effect. Il advient à la plus part, de roidir leur contenance et leurs parolles, pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encore jouir vivans. D'autant que j'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur dessein. Et de ceux mesmes qui se sont anciennement donnez la mort, il y a bien à choisir, si c'est une mort soudaine, ou mort qui ait du temps. Ce cruel Empereur Romain, disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort, et si quelqu'un se deffaisoit en prison, Celuy la m'est eschappé (disoit−il.) Il vouloit estendre la mort, et la faire sentir par les tourmens.

Vidimus Et toto quamvis in corpore cæso,
Nil animæ lethale datum, morémque nefandæ
Durum sævitiæ, pereuntis parcere morti.

De vray, ce n'est pas si grande chose, d'establir tout sain et tout rassis, de se tuer ; il est bien aisé de faire le mauvais, avant que de venir aux prises : De maniere que le plus effeminé homme du monde Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoit bien de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit : Et afin que sa mort ne dementist point le reste de sa vie, avoit faict bastir expres une tour somptueuse, le bas et le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierrerie pour se precipiter : et aussi faict faire des cordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler : et battre une espée d'or pour s'enferrer : et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir.

impiger et fortis virtute coacta.

Toutefois quant à cettuy−cy, la mollesse de ses apprests rend plus vray−semblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre. Mais de ceux mesmes, qui plus vigoureux, se sont resolus à l'execution, il faut voir (dis−je) si ç'a esté d'un coup, qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : Car c'est à deviner, à voir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y fust trouvée, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cæsar, Lucius Domitius pris en la Prusse, s'estant empoisonné, s'en repentit apres. Il est advenu de nostre temps que tel resolu de mourir, et de son premier essay n'ayant donné assez avant, la demangéson de la chair luy repoussant le bras, se reblessa bien fort à deux ou trois fois apres, mais ne peut jamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procés à Plantius Sylvanus, Urgulania sa mere−grand luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se feit coupper les veines à ses gents. Albucilla du temps de Tibere, s'estant pour se tuer frappée trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode. Autant en fit le Capitaine Demosthenes apres sa route en la Sicile. Et C. Fimbria s'estant frappé trop foiblement, impetra de son vallet de l'achever. Au rebours, Ostorius, lequel pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celuy de son serviteur à autre chose qu'à tenir le poignard droit et ferme : et se donnant le branle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, et la transperça. C'est une viande à la verité qu'il faut engloutir sans marcher, qui n'a le gosier ferré à glace : Et pourtant l'Empereur Adrianus feit que son medecin merquast et circonscrivist en son tetin justement l'endroit mortel, où celuy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voyla pourquoy Cæsar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable, La moins premeditée, respondit−il, et la plus courte.

Si Cæsar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. Une mort courte, dit Pline, est le souverain heur de la vie humaine. Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peut dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peut la soustenir les yeux ouverts. Ceux qu'on voit aux supplices courir à leur fin, et haster l'execution, et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer : l'estre morts ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir.

Emori nolo, sed me esse mortuum, nihili æstimo.

C'est un degré de fermeté, auquel j'ay experimenté que je pourrois arriver, comme ceux qui se jettent dans les dangers, ainsi que dans la mer, à yeux clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente jours entiers à ruminer le decret de sa mort : de l'avoir digerée tout ce temps là, d'une tres−certaine esperance, sans esmoy, sans alteration : et d'un train d'actions et de parolles, ravallé plustost et anonchally, que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation.

Ce Pomponius Atticus, à qui Cicero escrit, estant malade, fit appeller Agrippa son gendre, et deux ou trois autres de ses amys ; et leur dit, qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guerir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi et augmentoit sa douleur ; il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or ayant choisi de se tuer par abstinence, voyla sa maladie guerie par accident : ce remede qu'il avoit employé pour se deffaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis faisans feste d'un si heureux evenement, et s'en resjouyssans avec luy, se trouverent bien trompez : car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il un jour franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un'autre fois. Cestuy−cy ayant recognu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au joindre, mais il s'y acharne : car estant satis−faict en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en voir la fin. C'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster et savourer.

L'histoire du philosophe Cleanthes est fort pareille. Les gengives luy estoyent enflées et pourries : les medecins luy conseillerent d'user d'une grande abstinence. Ayant jeuné deux jours, il est si bien amendé, qu'ils luy declarent sa guarison, et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé. Luy au rebours, goustant desja quelque douceur en ceste defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, et franchir le pas, qu'il avoit fort avancé.

Tullius Marcellinus jeune homme Romain, voulant anticiper l'heure de sa destinée, pour se deffaire d'une maladie, qui le gourmandoit, plus qu'il ne vouloit souffrir : quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine, sinon si soudaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dit Seneca, luy donnoyent le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eux mesmes, les autres par flaterie, celuy qu'ils pensoyent luy devoir estre plus aggreable : mais un Stoïcien luy dit ainsi : Ne te travaille pas Marcellinus, comme si tu deliberois de chose d'importance : ce n'est pas grand' chose que vivre, tes valets et les bestes vivent : mais c'est grand' chose de mourir honestement, sagement, et constamment : Songe combien il y a que tu fais mesme chose, manger, boire, dormir : boire, dormir, et manger. Nous roüons sans cesse en ce cercle : Non seulement les mauvais accidens et insupportables, mais la satieté mesme de vivre donne envie de la mort. Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoyent de s'en mesler : mais ce philosophe leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnez, lors seulement qu'il est en doubte, si la mort du maistre a esté volontaire : autrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer, d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti.

Apres il advertit Marcellinus, qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistans, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres.

Or estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il fit departir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer, ny de sang : il entreprit de s'en aller de ceste vie, non de s'en fuyr : non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisiesme jour suyvant, apres s'estre faict arroser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit. De vray, ceux qui ont eu ces deffaillances de coeur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, ains plustost quelque plaisir comme d'un passage au sommeil et au repos.

Voyla des morts estudiées et digerées.

Mais à fin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin luy fit avoir mal en la main, dequoy il se donna le coup : à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la colleter, renforceant le courage au danger, au lieu de l'amollir. Et si ç'eust esté à moy, de le representer en sa plus superbe assiete, ç'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espée au poing, comme firent les statuaires de son temps. Car ce second meurtre, fut bien plus furieux, que le premier.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XIV
Comme nostre esprit s'empesche soy−mesmes

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé justement entre−deux pareilles envyes. Car il est indubitable, qu'il ne prendra jamais party : d'autant que l'application et le choix porte inequalité de prix : et qui nous logeroit entre la bouteille et le jambon, avec egal appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doute remede, que de mourir de soif et de faim. Pour pourvoir à cet inconvenient, les Stoïciens, quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'election de deux choses indifferentes (et qui fait que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, n'y ayant aucune raison qui nous incline à la preference) respondent, que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangere, accidentale, et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legere qu'elle soit : et que ou à la veuë, ou à l'attouchement, il y a tousjours quelque choix, qui nous tente et attire, quoy que ce soit imperceptiblement. Pareillement qui presupposera une fisselle egallement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez vous que la faucée commence ? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui joindroit encore à cecy les propositions Geometriques, qui concluent par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference : et qui trouvent deux lignes s'approchans sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvans jamais joindre : et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites : en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius aut superbius*.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XV
Que nostre desir s'accroist par la malaisance

IL n'y a raison qui n'en aye une contraire, dit le plus sage party des philosophes. Je remaschois tantost ce beau mot, qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie : Nul bien nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy, à la perte duquel nous sommes preparez : *In æquo est dolor amissæ rei, Et timor amittendæ*. Voulant gaigner par là, que la fruition de la vie ne nous peut estre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutesfois dire au rebours, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus estroit, et avecques plus d'affection, que nous le voyons nous estre moins seur, et craignons qu'il nous soit osté. Car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

Si numquam Danaen habuisset ahenea turris,
Non esset Danae de Jove facta parens.

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust que la satieté, qui vient de l'aisance : ny rien qui l'aiguise tant que la rareté et difficulté. *Omnium rerum voluptas ipso quo debet fugare periculo crescit.*

Galla nega, satiatur amor nisi gaudia torquent.

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient prattiquer qu'à la desrobée, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchés ensemble qu'avecques d'autres. La difficulté des assignations, le danger des surprises, la honte du lendemain,

et languor, et silentium,
Et latere petitus imo spiritus.

c'est ce qui donne pointe à la sauce. Combien de jeux tres−lascivement plaisants, naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'Amour ? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur. Elle est bien plus sucrée, quand elle cuit, et quand elle escorche. La Courtisane Flora disoit n'avoir jamais couché avec Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les merques de ses morsures.

Quod petiere, premunt arctè, faciúntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpe labellis :
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt.

Il en va ainsi par tout : la difficulté donne prix aux choses.

Ceux de la Marque d'Ancone font plus volontiers leurs voeuz à Sainct Jaques, et ceux de Galice à nostre Dame de Lorete : on fait au Liege grande feste des bains de Luques, et en la Toscane de ceux d'Aspa : il ne se voit guere de Romains en l'escole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva aussi bien que nous, desgousté de sa femme tant qu'elle fut sienne, et la desira quand elle fut à un autre.

J'ay chassé au haras un vieil cheval, duquel à la senteur des juments, on ne pouvoit venir à bout. La facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes : mais envers les estrangeres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hannissements, et à ses chaleurs furieuses comme devant.

Nostre appetit mesprise et outrepasse ce qui luy est en main, pour courir apres ce qu'il n'a pas.

Transvolat in medio posita, et fugientia captat.

Nous defendre quelque chose, c'est nous en donner envie.

nisi tu servare puellam
Incipis, incipiet desinere esse mea.

Nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en engendrer mespris : La faute et l'abondance retombent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest, mihi quod defit, dolet :

Le desir et la jouyssance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse, mais l'aisance et la facilité l'est, à vray dire, encores plus, d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation, en quoy nous avons la chose desirée, aiguisent l'amour, et le reschauffent : mais la satieté engendre le dégoust : c'est une passion mousse, hebetée, lasse, et endormie.

Si qua volet regnare diu contemnat amantem,
contemnite amantes,
Sic hodie veniet, si qua negavit heri.

Pourquoy inventa Popæa de masquer les beautez de son visage, que pour les rencherir à ses amants ? Pourquoy a lon voilé jusques au dessoubs des talons ces beautez, que chacun desire montrer, que chacun desire voir ? Pourquoy couvrent elles de tant d'empeschemens, les uns sur les autres, les parties, où loge principallement nostre desir et le leur ? Et à quoy servent ces gros bastions, dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appetit, et nous attirer à elles en nous esloignant ?

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.
Interdum tunica duxit operta moram.

A quoy sert l'art de ceste honte virginalle ? ceste froideur rassise, ceste contenance severe, ceste profession d'ignorance des choses, qu'elles sçavent mieux, que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, et fouler à nostre appetit, toute ceste ceremonie, et ces obstacles ? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, d'affolir et desbaucher ceste molle douceur, et ceste pudeur infantine, et de ranger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magistrale : C'est gloire (disent−ils) de triompher de la modestie, de la chasteté, et de la temperance : et qui desconseille aux Dames, ces parties là, il les trahit, et soy−mesmes. Il faut croire que le coeur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haissent et s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer sans ceste entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers, et d'autres arts pour se rendre aggreable : et si à la verité, quoy qu'elle face estant venale et publique, elle demeure foible et languissante. Tout ainsi que mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy−là, le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la providence divine, de permettre sa saincte Eglise estre agitée, comme nous la voyons de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil, où les avoit plongees une si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte, par le nombre de ceux qui se sont desvoyez, au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele et nos forces, à l'occasion de ce combat, je ne sçay si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le noeud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissoudre, mais d'autant s'est dépris et relasché le noeud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy. Et au rebours, ce qui tint les mariages à Rome, si long temps en honneur et en seurté, fut la liberté de les rompre, qui voudroit. Ils gardoient mieux leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre : et en pleine

licence de divorces, il se passa cinq cens ans et plus, avant que nul s'en servist.

Quod licet, ingratum est, quod non licet, acrius urit.

A ce propos se pourroit joindre l'opinion d'un ancien, que les supplices aiguisent les vices plustost qu'ils ne les amortissent : Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison, et de la discipline : mais seulement un soing de n'estre surpris en faisant mal.

Latius excisæ pestis contagia serpunt.

Je ne sçay pas qu'elle soit vraye, mais cecy sçay−je par experience, que jamais police ne se trouva reformée par là. L'ordre et reglement des moeurs, dépend de quelque autre moyen.

Les histoires Grecques font mention des Argippees voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser : que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer : mais quiconque s'y peut sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et saincteté de vie : et n'est aucun si osé d'y toucher. On recourt à eux pour appoincter les differents, qui naissent entre les hommes d'ailleurs.

Il y a nation, où la closture des jardins et des champs, qu'on veut conserver, se faict d'un filet de coton, et se trouve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes.

Furem signata sollicitant. Aperta effractarius præterit. A l'adventure sert entre autres moyens, l'aisance, à couvrir ma maison de la violence de noz guerres civiles. La defense attire l'entreprise, et la deffiance l'offense. J'ay affoibly le dessein des soldats, ostant à leur exploit, le hazard, et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de titre et d'excuse. Ce qui est faict courageusement, est tousjours faict honorablement, en temps où la justice est morte. Je leur rens la conqueste de ma maison lasche et traistresse : Elle n'est close à personne, qui y heurte. Il n'y a pour toute provision, qu'un portier, d'ancien usage et ceremonie : qui ne sert pas tant à defendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gratieusement. Je n'ay ny garde ny sentinelle, que celle que les astres font pour moy.

Un gentil−homme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est bien à poinct. Qui est ouvert d'un costé, l'est par tout. Noz peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, je dy sans batterie et sans armée, et de surprendre noz maisons, croissent touts les jours, au dessus des moyens de se garder. Les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là. L'invasion touche touts, la defense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle fut faitte : je n'y ay rien adjousté de ce costé la, et craindroy que sa force se tournast contre moy−mesme. Joint qu'un temps paisible requerra, qu'on les defortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regaigner : et est difficile de s'en asseurer.

Car en matiere de guerres intestines, vostre vallet peut estre du party que vous craignez. Et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes devienent infiables avec couverture de justice. Les finances publiques n'entretiendront pas noz garnisons domestiques. Elles s'y espuiseroient. Nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruine : ou plus incommodeement et injurieusement encore, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit guere pire. Au demeurant, vous y perdez vous, voz amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence, plus qu'à vous pleindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perduës, où ceste cy dure : me fait soupçonner, qu'elles se sont perduës de ce, qu'elles estoyent gardées. Cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant. Toute garde porte visage de guerre : Qui se jettera, si Dieu veut, chez moy : mais tant y a, que je ne l'y appelleray pas. C'est la retraitte à me reposer des guerres. J'essaye de soustraire ce coing, à la tempeste publique, comme je fay un autre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que je sçache, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne : Et n'en ay jamais osté ny vaisselle d'argent, ny titre, ny tapisserie. Je ne veux

ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusqu'au bout : sinon, j'ay tousjours assez duré, pour rendre ma durée remerquable et enregistrable. Comment ? Il y a bien trente ans.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XVI
De la gloire

IL y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remerque et signifie la chose : le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance : c'est une piece estrangere joincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu qui est en soy toute plenitude, et le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter et accroistre au dedans : mais son nom se peut augmenter et accroistre, par la benediction et loüange, que nous donnons à ses ouvrages exterieurs. Laquelle loüange, puis que nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy, la plus voisine. Voylà comment c'est à Dieu seul, à qui gloire et honneur appartient : Et n'est rien si esloigné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous : car estans indigens et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là, à quoy nous nous devons travailler. Nous sommes tous creux et vuides : ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir : il nous faut de la substance plus solide à nous reparer : Un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourvoir plustost d'un beau vestement, que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo, Et in terra pax hominibus*. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentieles : les ornemens externes se chercheront apres que nous aurons proveu aux choses necessaires. La Theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subject, mais je n'y suis guere versé.

Chrysippus et Diogenes ont esté les premiers autheurs et les plus fermes du mespris de la gloire : Et entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny plus à fuir, que celle qui nous vient de l'approbation d'autruy. De vray l'experience nous en fait sentir plusieurs trahisons bien dommageables. Il n'est chose qui empoisonne tant les Princes que la flatterie, ny rien par où les meschans gaignent plus aiséement credit autour d'eux : ny maquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs loüanges.

Le premier enchantement que les Sirenes employent à piper Ulysses, est de ceste nature :

Deça vers nous, deça, ô tresloüable Ulysse,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse.

Ces philosophes là disoient, que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquerir :

Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est ?

Je dis pour elle seule : car elle tire souvent à sa suite plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peut rendre desirable : elle nous acquiert de la bienvueillance : elle nous rend moins exposez aux injures et offences d'autruy, et choses semblables.

C'estoit aussi des principaux dogmes d'Epicurus : car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend

aux hommes de s'empescher des charges et negotiations publiques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire : qui est une approbation que le monde fait des actions que nous mettons en evidence. Celuy qui nous ordonne de nous cacher, et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veut pas que nous soyons connus d'autruy, il veut encores moins que nous en soyons honorez et glorifiez. Aussi conseille il à Idomeneus, de ne regler aucunement ses actions, par l'opinion ou reputation commune : si ce n'est pour éviter les autres incommoditez accidentales, que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrais, à mon advis, et raisonnables : Mais nous sommes, je ne sçay comment, doubles en nous mesmes, qui fait que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas : et ne nous pouvons deffaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dit en mourant : elles sont grandes et dignes d'un tel philosophe : mais si ont elles quelque merque de la recommendation de son nom, et de ceste humeur qu'il avoit descriée par ses preceptes. Voicy une lettre qu'il dicta un peu avant son dernier souspir.

EPICURUS A HERMACHUS SALUT.

Ce pendant que je passois l'heureux, et celuy−là mesmes le dernier jour de ma vie, j'escrivois cecy, accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peut rien estre adjousté à sa grandeur. Mais elle estoit compensée par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy comme requiert l'affection que tu as eu dés ton enfance envers moy, et la philosophie, embrasse la protection des enfans de Metrodorus.

Voila sa lettre. Et ce qui me fait interpreter que ce plaisir qu'il dit sentir en son ame, de ses inventions, regarde aucunement la reputation qu'il en esperoit acquerir apres sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veut que Aminomachus et Timocrates ses heritiers, fournissent pour la celebration de son jour natal tous les mois de Janvier, les frais que Hermachus ordonneroit : et aussi pour la despence qui se feroit le vingtiesme jour de chasque lune, au traittement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus.

Carneades a esté chef de l'opinion contraire : et a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable, tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eux mesmes, n'en ayans aucune cognoissance ny jouyssance. Ceste opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier rang entre les biens externes : Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation, et à la rechercher, et à la fuyr. Je croy que si nous avions les livres que Cicero avoit escrit sur ce subject. il nous en conteroit de belles : car cet homme là fut si forcené de ceste passion, que s'il eust osé, il fust, ce crois−je, volontiers tombé en l'excez où tomberent d'autres, que la vertu mesme n'estoit desirable, que pour l'honneur qui se tenoit tousjours à sa suitte :

Paulum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus :

Qui est un' opinion si fauce, que je suis dépit quelle ait jamais peu entrer en l'entendement d'homme, qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe.

Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux qu'en public : et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir à la cognoissance d'autruy.

N'y va il donc que de faillir finement et subtilement ? Si tu sçais, dit Carneades, un serpent caché en ce lieu, auquel sans y penser, se va seoir celuy, de la mort duquel tu esperes profit : tu fais meschamment, si tu ne l'en advertis : Et d'autant plus que ton action ne doibt estre cognuë que de toy. Si nous ne prenons de nous

mesmes la loy de bien faire : Si l'impunité nous est justice, à combien de sortes de meschancetez avons nous tous les jours à nous abandonner ? Ce que S. Peduceus fit, de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses, et ce que j'en ay faict souvent de mesme, je ne le trouve pas tant loüable, comme je trouveroy execrable, que nous y eussions failly. Et trouve bon et utile à ramentevoir en noz jours, l'exemple de P. Sextilius Ruffus, que Cicero accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience : non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes. Et M. Crassus, et Q. Hortensius, lesquels à cause de leur authorité et puissance, ayants esté pour certaines quotitez appellez par un estranger à la succession d'un testament faux, à fin que par ce moyen il y establist sa part : se contenterent de n'estre participants de la fauceté, et ne refuserent d'en tirer du fruit : assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, et des tesmoins, et des loix. *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror) mentem suam.*

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommendation de la gloire. Pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son rang à part, et la déjoindrions de la fortune : car qu'est−il plus fortuite que la reputation ? *Profecto fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex libidine magis quam ex vero celebrat obscuratque*. De faire que les actions soyent cognues et veuës, c'est le pur ouvrage de la fortune.

C'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Je l'ay veuë fort souvent marcher avant le merite : et souvent outrepasser le merite d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre à la gloire, fit mieux qu'il ne vouloit : Ce sont choses excellemment vaines.

Elle va aussi quelque fois devant son corps : et quelque fois l'excede de beaucoup en longueur.

Ceux qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur : *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit* : que gaignent−ils par là, que de les instruire de ne se hazarder jamais, si on ne les voit, et de prendre bien garde, s'il y a des tesmoins, qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur, là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remerqué ? Combien de belles actions particulieres s'ensevelissent dans la foule d'une bataille ? Quiconque s'amuse à contreroller autruy pendant une telle meslée, il n'y est guere embesoigné : et produit contre soy mesmes le tesmoignage qu'il rend des deportemens de ses compaignons.

Vera Et sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maxime naturam sequitur, in factis positum, non in gloria, judicat. Toute la gloire, que je pretens de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille. Tranquille non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la Philosophie n'a sçeu trouver aucune voye pour la tranquillité, qui fust bonne en commun, que chacun la cherche en son particulier.

A qui doivent Cæsar et Alexandre ceste grandeur infinie de leur renommée, qu'à la fortune ? Combien d'hommes a elle esteint, sur le commencement de leur progrés, desquels nous n'avons aucune cognoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court, sur la naissance mesme de leurs entreprinses ? Au travers de tant et si extremes dangers il ne me souvient point avoir leu que Cæsar ait esté jamais blessé : Mille sont morts de moindres perils, que le moindre de ceux qu'il franchit. Infinies belles actions se doivent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à profit. On n'est pas tousjours sur le haut d'une bresche, ou à la teste d'une armée, à la veuë de son general, comme sur un eschaffaut. On est surpris entre la haye et le fossé : il faut tenter fortune contre un poullailler : il faut dénicher quatre chetifs harquebusiers d'une grange : il faut seul s'escarter de la trouppe et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience, que les moins esclattantes occasions sont les plus dangereuses : et qu'aux guerres, qui se sont passées de nostre temps, il s'est perdu plus de gens de bien, aux occasions legeres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'és lieux dignes et honnorables.

Qui tient sa mort pour mal employée, si ce n'est en occasion signalée : au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie : laissant eschapper ce pendant plusieurs justes occasions de se hazarder. Et toutes les justes sont illustres assez : sa conscience les trompettant suffisamment à chacun. *Gloria nostra est, testimonium conscientiæ nostræ*.

Qui n'est homme de bien que par ce qu'on le sçaura, et par ce qu'on l'en estimera mieux, apres l'avoir sçeu, qui ne veut bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy−là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Credo ch'el resto di quel verno, cose
Facesse degne di tener ne conto,
Ma fur fin'à quel tempo si nascose,
Che non è colpa mia s'hor'non le conto,
Perche Orlando a far'opre virtuose
Piu ch'à narrar le poi sempre era pronto,
Ne mai fu alcun' de li suoi fatti espresso,
Senon quando hebbe i testimonii appresso.

Il faut aller à la guerre pour son devoir, et en attendre ceste recompense, qui ne peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesmes aux vertueuses pensées : c'est le contentement qu'une conscience bien reglée reçoit en soy, de bien faire. Il faut estre vaillant pour soy−mesmes, et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseurée, contre les assauts de la fortune.

Virtus repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus :
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.

Ce n'est pas pour la montre, que nostre ame doit jouër son rolle, c'est chez nous au dedans, où nuls yeux ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme : elle nous asseure là, de la perte de nos enfans, de nos amis, et de nos fortunes : et quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre. *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore*. Ce profit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est autre chose qu'un favorable jugement qu'on fait de nous.

Il faut trier de toute une nation, une douzaine d'hommes, pour juger d'un arpent de terre, et le jugement de nos inclinations, et de nos actions, la plus difficile matiere, et la plus importante qui soit, nous la remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'injustice, et d'inconstance. Est−ce raison de faire dependre la vie d'un sage, du jugement des fols ?

An quidquam stultius, quam quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos ?

Quiconque vise à leur plaire, il n'a jamais faict, c'est une bute qui n'a ny forme ny prise.

Nil tam inæstimabile est, quam animi multitudinis.

Demetrius disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recette, de celle qui luy sortoit par en haut, que de celle qui luy sortoit par en bas.

Celuy la dit encore plus : *Ego hoc judico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id à multitudine laudetur*.

Null' art, nulle soupplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé et si desreiglé. En ceste confusion venteuse de bruits de rapports et opinions vulgaires, qui nous poussent, il ne se peut establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flotante et volage : allons constamment apres la raison : que l'approbation publique nous suyve par là, si elle veut : et comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par autre voye que par celle là. Quand pour sa droiture je ne suyvrois le droit chemin, je le suyvrois pour avoir trouvé par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux, et le plus utile. *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent.* Le marinier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande tempeste : O Dieu tu me sauveras si tu veux, si tu veux tu me perdras : mais si tiendray−je tousjours droit mon timon. J'ay veu de mon temps mill'hommes soupples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudens mondains que moy, se perdre où je me suis sauvé :

Risi successu posse carere dolos.

Paul Æmyle allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit sur tout le peuple à Rome, de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence. Que la licence des jugements, est un grand destourbier aux grands affaires ! D'autant que chacun n'a pas la fermeté de Fabius à l'encontre des voix communes, contraires et injurieuses : qui ayma mieux laisser desmembrer son authorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avec favorable reputation, et populaire consentement.

Il y a je ne sçay quelle douceur naturelle à se sentir louër, mais nous luy prestons trop de beaucoup.

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est,
Sed recti finémque extremumque esse recuso
Euge tuum et belle.

Je ne me soucie pas tant, quel je sois chez autruy, comme je me soucie quel je sois en moy−mesme. Je veux estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangers ne voyent que les evenemens et apparences externes : chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy. Ils ne voyent pas mon coeur, ils ne voyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie, qui se trouve en la guerre : car qu'est il plus aisé à un homme practic, que de gauchir aux dangers, et de contrefaire le mauvais, ayant le coeur plein de mollesse ? Il y a tant de moyens d'éviter les occasions de se hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas : et lors mesme, nous y trouvant empétrez, nous sçaurons bien pour ce coup, couvrir nostre jeu d'un bon visage, et d'une parolle asseurée, quoy que l'ame nous tremble au dedans : Et qui auroit l'usage de l'anneau Platonique, rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main : assez de gents souvent se cacheroyent, où il se faut presenter le plus : et se repentiroyent d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

Falsus honor juvat, Et mendax infamia terret
Quem nisi mendosum et mendacem ?

Voyla comment tous ces jugemens qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et douteux : et n'est aucun si asseuré tesmoing, comme chacun à soy−mesme.

En celles là combien avons nous de goujats, compaignons de nostre gloire ? Celuy qui se tient ferme dans une tranchée descouverte, que fait il en cela, que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers, qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps, pour cinq sols de paye par jour ?

non quicquid turbida Roma
Elevet, accedas, examenque improbum in illa

Castiges trutina, nec te quæsiveris extra.

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches : nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que ceste sienne accroissance luy vienne à profit : voyla ce qu'il y peut avoir de plus excusable en ce dessein : Mais l'exces de ceste maladie en va jusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eux en quelque façon que ce soit. Trogus Pompeius dit de Herostratus, et Titus Livius de Manlius Capitolinus, qu'ils estoyent plus desireux de grande, que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire. Nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle : et nous est assez qne nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure. Il semble que l'estre conneu, ce soit aucunement avoir sa vie et sa durée en la garde d'autruy. Moy, je tiens que je ne suis que chez moy, et de ceste autre mienne vie qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nuë, et simplement en soy, je sçay bien que je n'en sens fruict ny jouyssance, que par la vanité d'une opinion fantastique. Et quand je seray mort, je m'en resentiray encores beaucoup moins : Et si perdray tout net, l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois : je n'auray plus de prise par où saisir la reputation : ny par où elle puisse me toucher ny arriver à moy.

Car de m'attendre que mon nom la reçoive : premierement je n'ay point de nom qui soit assez mien : de deux que j'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encore à d'autres. Il y a une famille à Paris et à Montpelier, qui se surnomme Montaigne : une autre en Bretaigne ; et en Xaintonge, de la Montaigne. Le remuement d'une seule syllabe, meslera noz fusées, de façon que j'auray part à leur gloire, et eux à l'adventure à ma honte : Et si, les miens se sont autresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encore une maison cogneuë en Angleterre. Quant à mon autre nom, il est, à quiconque aura envie de le prendre. Ainsi j'honoreray peut estre, un crocheteur en ma place. Et puis quand j'aurois une merque particuliere pour moy, que peut elle merquer quand je n'y suis plus ? peut elle designer et favorir l'inanité ?

nunc levior cippus non imprimit ossa.
Laudat posteritas, nunc non è manibus illis,
Nunc non è tumulo fortunatáque favilla
Nascuntur violæ ?

Mais de cecy j'en ay parlé ailleurs.

Au demeurant en toute une bataille où dix mill' hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze dequoy lon parle. Il faut que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance, que la fortune y ait jointe, qui face valoir un' action privée, non d'un harquebuzier seulement, mais d'un Capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chacun de nous, car il y va de tout : mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en voit tant tous les jours, et en faut tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aucune particuliere recommendation.

casus multis hic cognitus, ac jam
Tritus, et è medio fortunæ ductus acervo.

De tant de miliasses de vaillans hommes qui sont morts depuis quinze cens ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent, qui soyent venus à nostre cognoissance. La memoire non des chefs seulement, mais des battailles et victoires est ensevelie.

Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanoüissent sans durée.

Si j'avois en ma possession les evenemens incognus, j'en penserois tresfacilement supplanter les cognus, en toute espece d'exemples.

Quoy, que des Romains mesmes, et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et nobles exploicts, il en est venu si peu jusques à nous ?

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Ce sera beaucoup si d'icy à cent ans on se souvient en gros, que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France.

Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses entrans en battaille, afin que leurs gestes fussent bien et dignement escris, estimants que ce fust une faveur divine, et non commune, que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sçeussent donner vie et memoire.

Pensons nous qu'à chasque harquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ait soudain un greffier qui l'enrolle ? et cent greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois jours, et ne viendront à la veuë de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des escrits anciens ; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter, si c'est le pire, n'ayans pas veu le demeurant. On ne fait pas des histoires de choses de si peu : il faut avoir esté chef à conquerir un Empire, ou un Royaume, il faut avoir gaigné cinquante deux battailles assignées, tousjours plus foible en nombre, comme Cæsar. Dix mille bons compagnons et plusieurs grands Capitaines, moururent à sa suitte, vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfans vesquirent :

quos fama obscura recondit.

De ceux mesme, que nous voyons bien faire, trois mois, ou trois ans apres qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent jamais esté. Quiconque considerera avec juste mesure et proportion, de quelles gens et de quels faits, la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a de nostre siecle, fort peu d'actions, et fort peu de personnes, qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux, survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence, l'honneur et la gloire tres−justement acquise en leurs jeunes ans ? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle ? Les sages se proposent une plus belle et plus juste fin, à une si importante entreprise.

Recte facti, fecisse merces est : Officii fructus, ipsum officium est.

Il seroit à l'advanture excusable à un peintre ou autre artisan, ou encores à un Rhetoricien ou Grammairien, de se travailler pour acquerir nom, par ses ouvrages : mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes, pour rechercher autre loyer, que de leur propre valeur : et notamment pour la chercher en la vanité des jugemens humains.

Si toute−fois cette fauce opinion sert au public à contenir les hommes en leur devoir : si le peuple en est esveillé à la vertu : si les Princes sont touchez, de voir le monde benir la memoire de Trajan, et abominer celle de Neron : si cela les esmeut ; de voir le nom de ce grand pendart, autresfois si effroyable et si redoubté, maudit et outragé si librement par le premier escolier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiment, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra.

Et Platon employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi, de ne mespriser la bonne estimation des peuples. Et dit, que par quelque divine inspiration il advient, que les meschans mesmes

sçavent souvent tant de parole, que d'opinion, justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son pedagogue sont merveilleux, et hardis ouvriers à faire joindre les operations et revelations divines tout par tout où faut l'humaine force. Et pour cette cause peut estre, l'appelloit Timon en l'injuriant, le grand forgeur de miracles. *Ut trajici poetæ confugiunt ad Deum, cum explicare argumenti exitum non possunt*.

Puis que les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encore la fauce. Ce moyen a esté practiqué par tous les Legislateurs : et n'est police, où il n'y ait quelque meslange, ou de vanité ceremonieuse, ou d'opinion mensongere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencemens fabuleux, et enrichis de mysteres supernaturels. C'est celà, qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir aux gens d'entendement : Et pour cela, que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoyent de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux, tous les conseils qu'il prenoit.

Et l'authorité que Numa donna à ses loix soubs tiltre du patronage de cette Deesse, Zoroastre Legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siennes, soubs le nom du Dieu Oromazis : Trismegiste des Ægyptiens, de Mercure : Zamolxis des Scythes, de Vesta : Charondas des Chalcides, de Saturne : Minos des Candiots, de Juppiter : Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo : Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve. Et toute police a un Dieu à sa teste : faucement les autres : veritablement celle, que Moïse dressa au peuple de Judée sorty d'Ægypte.

La religion des Bedoins, comme dit le sire de Jouinville, portoit entre autres choses, que l'ame de celuy d'entre eux qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un autre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : au moyen dequoy ils en hazardoyent beaucoup plus volontiers leur vie ;

In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est redituræ parcere vitæ.

Voyla une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subject meriteroit un discours à part.

Pour dire encore un mot sur mon premier propos : je ne conseille non plus aux Dames, d'appeller honneur, leur devoir, *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari fama gloriosum* : leur devoir est le marc : leur honneur n'est que l'escorce. Ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus : car je presuppose, que leurs intentions, leur desir, et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soyent encore plus reglées que les effects.

Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit.

L'offence et envers Dieu, et en la conscience, seroit aussi grande de le desirer que de l'effectuer. Et puis ce sont actions d'elles mesmes cachées et occultes, il seroit bien−aysé qu'elles en desrobassent quelqu'une à la cognoissance d'autruy, d'où l'honneur depend, si elles n'avoyent autre respect à leur devoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme.

Toute personne d'honneur choisit de perdre plus tost son honneur, que de perdre sa conscience.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XVII
De la presumption

IL y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion, que nous concevons de nostre valeur. C'est un'affection inconsiderée, dequoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes, autres que nous ne sommes. Comme la passion amoureuse preste des beautez, et des graces, au subject qu'elle embrasse, et fait que ceux qui en sont espris, trouvent d'un jugement trouble et alteré, ce qu'ils ayment, autre et plus parfaict qu'il n'est.

Je ne veux pas, que de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est : le jugement doit tout par tout maintenir son droit : C'est raison qu'il voye en ce subject comme ailleurs, ce que la verité luy presente : Si c'est Cæsar, qu'il se treuve hardiment le plus grand Capitaine du monde. Nous ne sommes que ceremonie, la ceremonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches et abandonnons le tronc et le corps. Nous avons appris aux Dames de rougir, oyants seulement nommer, ce qu'elles ne craignent aucunement à faire : nous n'osons appeller à droict noz membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauche. La ceremonie nous deffend d'exprimer par parolles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons : la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Je me trouve icy empestré és loix de la ceremonie : car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal. Nous la lairrons là pour ce coup.

Ceux de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doive appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont : Mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eux mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eux, mesmes envers ceux qui ont interest de les cognoistre ; à l'exemple de Lucilius :

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si malè cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si benè : quo fit, ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis.

Celuy la commettoit à son papier ses actions et ses pensées, et s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre. *Nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit*.

Il me souvient donc, que dés ma plus tendre enfance, on remerquoit en moy je ne sçay quel port de corps, et des gestes tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. J'en veux dire premierement cecy, qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions, si propres et si incorporées en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre. Et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans nostre sçeu et consentement. C'estoit une affetterie consente de sa beaute, qui faisoit un peu pancher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras : Julius Cæsar se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensemens penibles : et Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez, qui signifie un naturel mocqueur. Tels mouvemens peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, dequoy je ne parle point. Comme les salutations, et reverences, par où on acquiert le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peut estre humble de gloire. Je suis assez prodigue de bonnettades, notamment en esté, et n'en reçois jamais sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je desirasse d'aucuns Princes que je cognois, qu'ils en fussent plus espargnans et justes dispensateurs ; car ainsi indiscretement espanduës, elles ne portent plus de coup : si elles sont sans esgard ; elles sont sans effect. Entre les contenances desreglées, n'oublions pas la morgue de l'Empereur Constantius, qui en publicq tenoit tousjours

la teste droicte, sans la contourner ou flechir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceux qui le saluoient à costé, ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gens.

Je ne sçay si ces gestes qu'on remerquoit en moy, estoient de cette premiere condition, et si à la verité j'avoy quelque occulte propension à ce vice ; comme il peut bien estre : et ne puis pas respondre des bransles du corps. Mais quant aux bransles de l'ame, je veux icy confesser ce que j'en sens.

Il y a deux parties en cette gloire : Sçavoir est, de s'estimer trop, et n'estimer pas assez autruy. Quant à l'une, il me semble premierement, ces considerations devoir estre mises en compte. Je me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, et comme inique, et encore plus comme importune. J'essaye à la corriger : mais l'arracher je ne puis. C'est, que je diminue du juste prix des choses, que je possede : et hausse le prix aux choses, d'autant qu'elles sont estrangeres, absentes, et non miennes. Cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'authorité fait, que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdein, et plusieurs peres leurs enfants : Ainsi fay−je : et entre deux pareils ouvrages, poiseroy tousjours contre le mien. Non tant que la jalousie de mon avancement et amendement trouble mon jugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les moeurs loingtaines me flattent, et les langues : Et m'apperçoy que le Latin me pippe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire. L'oeconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en egale valeur, vault mieux que le mien, de ce qu'il n'est pas mien. Davantage, que je suis tres−ignorant en mon faict : J'admire l'asseurance et promesse, que chacun a de soy : là où il n'est quasi rien que je sçache sçavoir, ny que j'ose me respondre pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition et par estat : et n'en suis instruit qu'apres l'effect : Autant doubteux de ma force que d'une autre force. D'où il advient, si je rencontre louablement en une besongne, que je le donne plus à ma fortune, qu'à mon industrie : d'autant que je les desseigne toutes au hazard et en crainte. Pareillement j'ay en general cecy, que de toutes les opinions que l'ancienneté à euës de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers, et ausquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus. La Philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu, que quand elle combat nostre presomption et vanité ; quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse, et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus fausses opinions, et publiques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gens qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui voient si avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents : Car en l'estude que je fay, duquel le subject, c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de jugemens, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les autres, tant de diversité et incertitude, en l'eschole mesme de la sapience : vous pouvez penser, puis que ces gens là n'ont peu se resoudre de la cognoissance d'eux mesmes, et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeux, qui est dans eux ; puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eux mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eux mesmes, comment je les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses, a esté donnée aux hommes pour fleau, dit la saincte Escriture.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun autre s'estime moins, voire qu'aucun autre m'estime moins, que ce que je m'estime.

Je me tien de la commune sorte, sauf en ce que je m'en tiens : coulpable des deffectuositez plus basses et populaires : mais non desadvoüées, non excusées. Et ne me prise seulement que de ce que je sçay mon prix.

S'il y a de la gloire, elle est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion : et n'a point de corps, qui comparoisse à la veuë de mon jugement.

J'en suis arrosé, mais non pas teint.

Car à la verité, quant aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais party de moy chose qui me contentast : Et l'approbation d'autruy ne me paye pas. J'ay le jugement tendre et difficile, et notamment en mon endroit : Je me sens flotter et fleschir de foiblesse. Je n'ay rien du mien, dequoy satisfaire mon jugement : j'ay la veue assez claire et reglée, mais à l'ouvrer elle se trouble : comme j'essaye plus evidemment en la poësie. Je l'ayme infiniment ; Je me cognois assez aux ouvrages d'autruy : mais je fay à la verité l'enfant quand j'y veux mettre la main ; je ne me puis souffrir. On peut faire le sot par tout ailleurs, mais non en la Poësie.

mediocribus esse poetis
Non dii, non homines, non concessere columnæ.

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de tous noz Imprimeurs, pour en deffendre l'entrée à tant de versificateurs.

verum
Nil securius est malo Poeta.

Que n'avons nous de tels peuples ? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy, que sa poësie. A la saison des jeux Olympiques, avec des chariots surpassant tous autres en magnificence, il envoya aussi des Poëtes et des Musiciens, pour presenter ses vers, avec des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on vint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple. Mais quand par apres il vint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premierement en mespris : et continuant d'aigrir son jugement, il se jetta tantost en furie, et courut abbattre et deschirer par despit tous ces pavillons. Et ce que ces chariots ne feirent non plus, rien qui vaille en la course, et que la navire, qui rapportoit ses gents, faillit la Sicile, et fut par la tempeste poussée et fracassée contre la coste de Tarante : il tint pour certain que c'estoit l'ire des Dieux irritez comme luy, contre ce mauvais poëme : et les mariniers mesmes, eschappez du naufrage, alloient secondant l'opinion de ce peuple : à laquelle, l'oracle qui predit sa mort, sembla aussi aucunement soubscrire. Il portoit, que Dionysius seroit pres de sa fin, quand il auroit vaincu ceux qui vaudroyent mieux que luy. Ce qu'il interpreta des Carthaginois, qui le surpassoyent en puissance. Et ayant affaire à eux, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction. Mais il l'entendoit mal : car le Dieu marquoit le temps de l'advantage, que par faveur et injustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques, meilleurs que luy : ayant faict jouer à l'envy la sienne, intitulée les Leneïens. Soudain apres laquelle victoire, il trespassa : et en partie pour l'excessive joye, qu'il en conceut.

Ce que je treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy, et à la verité : mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, ausquelles je voy qu'on donne credit. Je suis envieux du bonheur de ceux, qui se sçavent resjouyr et gratifier en leur besongne ; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puis qu'on le tire de soy−mesmes : Specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise. Je sçay un Poëte, à qui fort et foible, en foulle et en chambre, et le ciel et la terre, crient qu'il n'y entend guere. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé. Tousjours recommence, tousjours reconsulte : et tousjours persiste, d'autant plus ahurté en son advis, qu'il touche à luy seul, de le maintenir. Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je m'en despite.

Cum relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,
Me quoque qui feci, judice, digna lini.

J'ay tousjours une idée en l'ame, qui me presente une meilleure forme, que celle que j'ay mis en besongne, mais je ne la puis saisir ny exploicter. Et cette idée mesme n'est que du moyen estage. J'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé, sont bien loing au delà de l'extreme estenduë de mon imagination et souhaict. Leurs escris ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils

m'estonnent et transissent d'admiration. Je juge leur beauté, je la voy, sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que j'entreprenne, je doibs un sacrifice aux Graces, comme dit Plutarque de quelqu'un, pour practiquer leur faveur.

si quid enim placet,
Si quid dulce hominum sensibus influit,
Debentur lepidis omnia gratiis.

Elles m'abandonnent par tout : Tout est grossier chez moy, il y a faute de polissure et de beauté : Je ne sçay faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : Ma façon n'ayde rien à la matiere. Voyla pourquoy il me la faut forte, qui aye beaucoup de prise, et qui luyse d'elle mesme. Quand j'en saisi des populaires et plus gayes, c'est pour me suivre, moy, qui n'aime point une sagesse ceremonieuse et triste, comme fait le monde : et pour m'egayer, non pour egayer mon stile, qui les veut plustost graves et severes : Aumoins si je doy nommer stile, un parler informe et sans regle : Un jargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la façon de celuy d'Amafanius et de Rabirius. Je ne sçay ny plaire, ny resjouyr, ny chatouiller : Le meilleur compte du monde se seche entre mes mains, et se ternit. Je ne sçay parler qu'en bon escient. Et suis du tout desnué de cette facilité, que je voy en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une trouppe, ou amuser sans se lasser, l'oreille d'un prince, de toute sorte de propos ; la matiere ne leur faillant jamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portée de ceux à qui ils ont affaire. Les princes n'ayment guere les discours fermes, ny moy à faire des comptes. Les raisons premieres et plus aisées, qui sont communément les mieux prinses, je ne sçay pas les employer. Mauvais prescheur de commune. De toute matiere je dy volontiers les plus extremes choses, que j'en sçay. Cicero estime, qu'és traictez de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde : S'il est ainsi, je me prens à la conclusion sagement.

Si faut−il sçavoir relascher la corde à toute sorte de tons : et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en jeu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soustenir une poisante. Tantost il faut superficiellement manier les choses, tantost les profonder. Je sçay bien que la plus part des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorse : Mais je sçay aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les void souvent se relascher à cette basse façon, et populaire, de dire et traitter les choses, la soustenans des graces qui ne leur manquent jamais.

Au demeurant mon langage n'a rien de facile et fluide : il est aspre, ayant ses dispositions libres et desreglées : Et me plaist ainsi ; sinon par mon jugement, par mon inclination. Mais je sens bien que par fois je m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affection, j'y retombe d'une autre part ;

brevis esse laboro,
Obscurus fio.

Platon dit, que le long ou le court, ne sont proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage.

Quand j'entreprendrois de suivre cet autre stile equable, uny et ordonné, je n'y sçaurois advenir : Et encore que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est−ce que je treuve Cæsar et plus grand, et moins aisé à representer. Et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, je ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à taire, à dire aussi, je suy tout simplement ma forme naturelle : D'où c'est à l'advanture que je puis plus, à parler qu'à escrire : Le mouvement et action animent les parolles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme je fay, et qui s'eschauffent. Le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses, qui d'elles mesmes n'en ont guere, comme le babil. Messala se pleint en Tacitus de quelques accoustremens estroits de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage François est alteré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie de mon creu. Je ne vis jamais homme des contrées de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne blessast les oreilles qui sont pures Françoises. Si n'est−ce pas pour estre fort entendu en mon Perigourdin : car je n'en ay non plus d'usage que de l'Allemand ; et ne m'en chault gueres. C'est un langage, comme sont autour de moy d'une bande et d'autre, le Poittevin, Xaintongeois, Angoulemoisin, Lymosin, Auvergnat, brode, trainant, esfoiré. Il y a bien au dessus de nous, vers les montagnes, un Gascon, que je treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la verité un langage masle et militaire, plus qu'aucun autre, que j'entende : Autant nerveux, et puissant, et pertinent, comme le François est gracieux, delicat, et abondant.

Quant au Latin, qui m'a esté donné pour maternel, j'ay perdu par des−accoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler : Ouï, et à escrire, en quoy autrefois je me faisoy appeller maistre Jean. Voylla combien peu je vaux de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommendation au commerce des hommes : C'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres ; et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grand' part à nostre estre, il y tient un grand rang : ainsi sa structure et composition sont de bien juste consideration. Ceux qui veulent desprendre noz deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort : Au rebours, il les faut r'accoupler et rejoindre : Il faut ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte) mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contreroller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il fourvoye ; l'espouser en somme, et luy servir de mary : à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordans et uniformes. Les Chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison, car ils sçavent, que la justice divine embrasse cette societé et joincture du corps et de l'ame, jusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles : Et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veut qu'entier il reçoive le chastiement, ou le loyer, selon ses demerites.

La secte Peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourvoir et procurer en commun, le bien de ces deux parties associées : Et montre les autres sectes, pour ne s'estre assez attachées à la consideration de ce meslange, s'estre partializées, cette−cy pour le corps, cette autre pour l'ame, d'une pareille erreur : et avoir escarté leur subject, qui est l'homme ; et leur guide, qu'ils advouent en general estre nature.

La premiere distinction, qui aye esté entre les hommes, et la premiere consideration, qui donna les præminences aux uns sur les autres, il est vray−semblable que ce fut l'advantage de la beauté.

agros divisere atque dedere
Pro facie cujusque et viribus ingenióque :
Nam facies multum valuit, viresque vigebant.

Or je suis d'une taille un peu au dessoubs de la moyenne : Ce deffaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité : à ceux mesmement, qui ont des commandements et des charges : car l'authorité que donne une belle presence et majesté corporelle, en est à dire.

C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats, qui n'eussent six pieds de haulteur. Le courtisan a bien raison de vouloir pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute autre : Et de refuser pour luy, toute estrangeté, qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il faut à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà, qu'au delà d'icelle, je ne le ferois pas, à un homme militaire.

Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux : et se cognoist en la grandeur, la grande ame, comme la beauté, en un grand corps et hault.

Les Æthiopes et les Indiens, dit−il, elisants leurs Roys et Magistrats, avoyent esgard à la beauté et procerité des personnes. Ils avoient raison : car il y a du respect pour ceux qui le suivent, et pour l'ennemy de l'effroy, de voir à la teste d'une trouppe, marcher un chef de belle et riche taille :

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice suprà est.

Nostre grand Roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doivent estre remerquées avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *speciosus forma præ filiis hominum*.

Et Platon avec la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique.

C'est un grand despit qu'on s'addresse à vous parmy voz gens, pour vous demander où est Monsieur : et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade, qu'on fait à vostre barbier ou à vostre secretaire : Comme il advint au pauvre Philopoemen : estant arrivé le premier de sa trouppe en un logis, où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau, où attiser du feu, pour le service de Philopoemen : Les gentils−hommes de sa suitte estans arrivez, et l'ayants surpris embesongné à cette belle vacation (car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict) luy demanderent ce qu'il faisoit−là : Je paie, leur respondit−il, la peine de ma laideur.

Les autres beautez, sont pour les femmes : la beauté de la taille, est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'oreille, et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chataigne, ny le poil relevé, ny la juste proportion de teste, ny la fraischeur du teint, ny l'air du visage aggreable, ny un corps sans senteur, ny la juste proportion de membres, peuvent faire un bel homme.

J'ay au demeurant, la taille forte et ramassée, le visage, non pas gras, mais plein, la complexion entre le jovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaude,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis :

La santé, forte et allegre, jusques bien avant en mon aage, rarement troublée par les maladies. J'estois tel, car je ne me considere pas à cette heure, que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans.

minutatim vires Et robur adultum
Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas.

Ce que je seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre : ce ne sera plus moy : Je m'eschappe tous les jours, et me desrobbe à moy :

Singula de nobis anni prædantur euntes.

D'addresse et de disposition, je n'en ay point eu ; et si suis fils d'un pere dispost, et d'une allegresse qui luy dura jusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva guere homme de sa condition, qui s'egalast à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé guere aucun, qui ne me surmontast ; sauf au courir, en quoy j'estoy des mediocres. De la Musique, ny pour la voix, que j'y ay tres−inepte, ny pour les instrumens, on ne m'y a jamais sçeu rien apprendre. A la danse, à la palme, à la lucte, je n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legere et vulgaire suffisance : à nager, à escrimer, à voltiger, et à saulter, nulle du tout. Les mains, je les ay si

gourdes, que je ne sçay pas escrire seulement pour moy ; de façon, que ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le demesler, et ne ly guere mieux. Je me sens poiser aux escoutans : autrement bon clerc. Je ne sçay pas clorre à droit une lettre, ny ne sçeuz jamais tailler plume, ny trancher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poinct un oyseau, et le lascher : ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaux.

Mes conditions corporelles sont en somme tresbien accordantes à celles de l'ame, il n'y a rien d'allegre : il y a seulement une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine, mais j'y dure, si je m'y porte moy−mesme, et autant que mon desir m'y conduit :

Molliter austerum studio fallente laborem.

Autrement, si je n'y suis alleché par quelque plaisir, et si j'ay autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vauls rien : Car j'en suis là, que sauf la santé et la vie, il n'est chose pourquoy je vueille ronger mes ongles, et que je vueill'acheter au prix du tourment d'esprit, et de la contrainte :

tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum.

Extremement oisif, extremement libre, et par nature et par art. Je presteroy aussi volontiers mon sang, que mon soing.

J'ay une ame libre et toute sienne, accoustumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cett'heure ny commandant ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant, et le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autruy, et ne m'a faict bon qu'à moy : Et pour moy, il n'a esté besoin de forcer ce naturel poisant, paresseux et fay−neant : Car m'estant trouvé en tel degré de fortune dés ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester : (une occasion pourtant, que mille autres de ma cognoissance eussent prinse, pour planche plustost, à se passer à la queste, à l'agitation et inquietude) je n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien pris :

Non agimur tumidis ventis Aquilone secundo,
Non tamen adversis ætatem ducimus austris :
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.

Je n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter : Qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, esgalement difficile en toute sorte de condition, et que par usage, nous voyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance : D'autant, à l'advanture, que selon le cours de noz autres passions, la faim des richesses est plus aiguisée par leur usage, que par leur besoin : et la vertu de la moderation, plus rare, que celle de la patience. Et n'ay eu besoin que de jouyr doucement des biens que Dieu par sa liberalité m'avoit mis entre mains : Je n'ay gousté aucune sorte de travail ennuieux : Je n'ay eu guere en maniement que mes affaires : Ou, si j'en ay eu, ç'a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon : commis par gents, qui s'en fioyent à moy, et qui ne me pressoyent pas, et me cognoissoyent. Car encore tirent les experts, quelque service d'un cheval restif et poussif.

Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon molle et libre, et lors mesme exempte de subjection rigoureuse. Tout cela m'a donné une complexion delicate et incapable de sollicitude ; jusques là, que j'ayme qu'on me cache mes pertes, et les desordres qui me touchent : Au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir :

hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosint furibus.

J'ayme à ne sçavoir pas le compte de ce que j'ay, pour sentir moins exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moy, où l'affection leur manque, et les bons effects, de me pipper et payer de bonnes apparances. A faute d'avoir assez de fermeté, pour souffrir l'importunité des accidens contraires, ausquels nous sommes subjects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moy cett'opinion : m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis ; et ce pis la, me resoudre à le porter doucement et patiemment. C'est à cela seul, que je travaille, et le but auquel j'achemine tous mes discours.

A un danger, je ne songe pas tant comment j'en eschapperay, que combien peu il importe que j'en eschappe : Quand j'y demeurerois, que seroit ce ? Ne pouvant regler les evenemens, je me regle moy−mesme : et m'applique à eux, s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay guere d'art pour sçavoir gauchir la fortune, et luy eschapper, ou la forcer ; et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon poinct. J'ay encore moins de tolerance, pour supporter le soing aspre et penible qu'il faut à cela. Et la plus penible assiete pour moy, c'est estre suspens és choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance. Le deliberer, voire és choses plus legeres, m'importune. Et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle, et les secousses diverses du doute, et de la consultation, qu'à se rassoir et resoudre à quelque party que ce soit, apres que la chance est livrée. Peu de passions m'ont troublé le sommeil, mais des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en evite volontiers les costez pendants et glissans, et me jette dans le battu, le plus boüeux, et enfondrant, d'où je ne puisse aller plus bas, et y cherche seurté : Aussi j'ayme les malheurs tous purs, qui ne m'exercent et tracassent plus, apres l'incertitude de leur rabillage : et qui du premier saut me poussent droictement en la souffrance.

dubia plus torquent mala.

Aux evenemens, je me porte virilement, en la conduicte puerilement. L'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la chandelle. L'avaritieux a plus mauvais conte de sa passion, que n'a le pauvre : et le jaloux, que le cocu. Et y a moins de mal souvent, à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche, est la plus ferme : c'est le siege de la constance : Vous n'y avez besoing que de vous : Elle se fonde là, et appuye toute en soy. Cet exemple, d'un gentil−homme que plusieurs ont cogneu, a il pas quelque air philosophique ? Il se marya bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa jeunesse, grand diseur, grand gaudisseur. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné dequoy parler et se moquer des autres : pour se mettre à couvert, il espousa une femme, qu'il print au lieu, où chacun en trouve pour son argent, et dressa avec elle ses alliances : Bon jour putain, bon jour cocu : et n'est chose dequoy plus souvent et ouvertement, il entretinst chez luy les survenans, que de ce sien dessein : par où il bridoit les occultes caquets des moqueurs, et esmoussoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu pour m'advancer, que la fortune me fust venu querir par le poing : car de me mettre en peine pour un'esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez, qui accompaignent ceux qui cherchent à se pousser en credit, sur le commencement de leur progrez, je ne l'eusse sçeu faire,

spem pretio non emo.

Je m'attache à ce que je voy, et que je tiens, et ne m'eslongne guere du port :

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas.

Et puis on arrive peu à ces avancements, qu'en hazardant premierement le sien : Et je suis d'advis, que si ce qu'on a, suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay, et dressé, c'est folie d'en lascher la prise, sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse dequoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il jette au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste.

Capienda rebus in malis præceps via est.

Et j'excuse plustost un cabdet, de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut point voir necessiteux qu'à sa faute.

J'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps passé, de me défaire de ce desir, et de me tenir coy :

Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palmæ :

Jugeant aussi bien sainement, de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses. Et me souvenant de ce mot du feu Chancelier Olivier, que les François semblent des guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, jusques à ce qu'elles soyent arrivées à la plus haute branche : et y montrent le cul, quand elles y sont.

Turpe est quod nequeas capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvois inutiles en ce siecle. La facilité de mes moeurs, on l'eust nommée lascheté et foiblesse : la foy et la conscience s'y feussent trouvées scrupuleuses et superstitieuses : la franchise et la liberté, importune, inconsiderée et temeraire. A quelque chose sert le mal'heur. Il fait bon naistre en un siecle fort depravé : car par comparaison d'autruy, vous estes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

Nunc si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
Prodigiosa fides, et Thuscis digna libellis,
Quæque coronata lustrari debeat agna.

Et ne fut jamais temps et lieu, où il y eust pour les princes loyer plus certain et plus grand, proposé à la bonté, et à la justice. Le premier qui s'avisera de se pousser en faveur, et en credit par ceste voye là, je suis bien deçeu si à bon compte il ne devance ses compaignons. La force, la violence, peuvent quelque chose : mais non pas tousjours tout.

Les marchans, les juges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance et science militaire, avec la noblesse. Ils rendent des combats honorables et publiques et privez : ils battent, ils defendent villes en noz guerres presentes. Un prince estouffe sa recommendation emmy ceste presse. Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et sur tout de justice : marques rares, incognuës et exilées : C'est la seule volonté des peuples dequoy il peut faire ses affaires : et nulles autres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là : leur estants les plus utiles.

Nihil est tam populare quam bonitas.

Par ceste proportion je me fusse trouvé grand et rare : Comme je me trouve pygmée et populaire, à la proportion d'aucuns siecles passez : Ausquels il estoit vulgaire, si d'autres plus fortes qualitez n'y

concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offences, religieux en l'observance de sa parolle : ny double ny soupple, ny accommodant sa foy à la volonté d'autruy et aux occasions : Plustost lairrois−je rompre le col aux affaires, que de plier ma foy pour leur service. Car quant à ceste nouvelle vertu de faintise et dissimulation, qui est à c'est'heure si fort en credit, je la hay capitalement : et de tous les vices, je n'en trouve aucun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de coeur. C'est un'humeur coüarde et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est. Par là nos hommes se dressent à la perfidie. Estans duicts à produire des parolles fauces, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un coeur genereux ne doit point desmentir ses pensées : il se veut faire voir jusques au dedans : tout y est bon, ou aumoins, tout y est humain.

Aristote estime office de magnanimité, hayr et aymer à descouvert : juger, parler avec toute franchise : et au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'autruy.

Apollonius disoit que c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité.

C'est la premiere et fondamentale partie de la vertu : Il la faut aymer pour elle mesme. Celuy qui dit vray, par ce qu'il y est d'ailleurs obligé, et par ce qu'il sert : et qui ne craind point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame de sa complexion refuit la menterie, et haït mesme à la penser.

J'ay un'interne vergongne et un remors piquant, si par fois elle m'eschappe, comme par fois elle m'eschappe, les occasions me surprenans et agitans impremeditement.

Il ne faut pas tousjours dire tout, car ce seroit sottise : Mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense : autrement, c'est meschanceté. Je ne sçay quelle commodité ils attendent de se faindre et contrefaire sans cesse : si ce n'est, de n'en estre pas creus, lors mesmes qu'ils disent verité. Cela peut tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert : et se vanter, comme ont faict aucuns de nos Princes, qu'ils jetteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus : et qui ne sçait se faindre, ne sçait pas regner : c'est tenir advertis ceux qui ont à les praticquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent. *Quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detracta opinione probitatis*. Ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage ny aux parolles de celuy, qui fait estat d'estre tousjours autre au dehors, qu'il n'est au dedans : comme faisoit Tibere. Et ne sçay quelle part telles gens peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour comptant.

Qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceux qui de nostre temps ont consideré en l'establissement du devoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement : et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroyent quelque chose à un prince, de qui la fortune auroit rengé à tel poinct les affaires, que pour tout jamais il les peust establir par un seul manquement et faute à sa parole. Mais il n'en va pas ainsi. On rechet souvent en pareil marché : on fait plus d'une paix, plus d'un traitté en sa vie. Le gain, qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousjours il s'en presente, comme à toutes autres meschancetez : Les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruit. Mais ce premier gain apporte infinis dommages suyvants : jettant ce prince hors de tout commerce, et de tout moyen de negotiation par l'exemple de ceste infidelité. Solyman de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches, lors que de mon enfance, il fit descendre son armée à Otrante, ayant sçeu que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoyent detenus prisonniers, apres avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avec eux, manda qu'on les relaschast : et qu'ayant en main d'autres grandes entreprises en ceste contrée là, ceste desloyauté, quoy qu'elle eust apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir, un descri et une deffiance d'infini prejudice.

Or de moy j'ayme mieux estre importun et indiscret, que flateur et dissimulé.

J'advoüe qu'il se peut mesler quelque poincte de fierté, et d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme je suis sans consideration d'autruy. Et me semble que je deviens un peu plus libre, où il le faudroit moins estre : et que je m'eschauffe par l'opposition du respect. Il peut estre aussi, que je me laisse aller apres ma nature à faute d'art. Presentant aux grands ceste mesme licence de langue, et de contenance que j'apporte de ma maison : je sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : Mais outre ce que je suis ainsi faict, je n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour : ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feinte : ny certes assez d'asseurance pour la maintenir : et fais le brave par foiblesse. Parquoy je m'abandonne à la nayfveté, et à tousjours dire ce que je pense, et par complexion, et par dessein : laissant à la fortune d'en conduire l'evenement.

Aristippus disoit le principal fruit, qu'il eust tiré de la philosophie, estre, qu'il parloit librement et ouvertement à chacun.

C'est un outil de merveilleux service, que la memoire, et sans lequel le jugement fait bien à peine son office : elle me manque du tout. Ce qu'on me veut proposer, il faut que ce soit à parcelles : car de respondre à un propos, où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes : Et quand j'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis reduit à ceste vile et miserable necessité, d'apprendre par coeur mot à mot ce que j'ay à dire : autrement je n'auroy ny façon, ny asseurance, estant en crainte que ma memoire vinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile. Pour apprendre trois vers, il m'y faut trois heures. Et puis en un propre ouvrage la liberté et authorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaisée à arrester en la memoire de son autheur. Or plus je m'en defie, plus elle se trouble : elle me sert mieux par rencontre, il faut que je la solicite nonchalamment : car si je la presse, elle s'estonne : et depuis qu'ell'a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que je sens en la memoire, je le sens en plusieurs autres parties. Je fuis le commandement, l'obligation, et la contrainte. Ce que je fais aysément et naturellement, si je m'ordonne de le faire, par une expresse et prescrite ordonnance, je ne sçay plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et jurisdiction plus particuliere sur eux, me refusent par fois leur obeyssance, quand je les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire. Ceste preordonnance contraincte et tyrannique les rebute : ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Autresfois estant en lieu, où c'est discourtoisie barbaresque, de ne respondre à ceux qui vous convient à boire : quoy qu'on m'y traitast avec toute liberté, j'essaiay de faire le bon compaignon, en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays. Mais il y eut du plaisir : car ceste menasse et preparation, d'avoir à m'efforcer outre ma coustume, et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que je ne sçeuz avaller une seule goute : et fus privé de boire, pour le besoing mesme de mon repas. Je me trouvay saoul et desalteré, par tant de breuvage que mon imagination avoit preoccupé. Cet effaict est plus apparent en ceux qui ont l'imagination plus vehemente et puissante : mais il est pourtant naturel : et n'est aucun qui ne s'en ressente aucunement. On offroit à un excellent archer condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire voir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté, luy fist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encore la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs, ne faudra point, à un pousse pres, de refaire tousjours un mesme nombre et mesure de pas, au lieu où il se promene : mais s'il y est avec attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par dessein.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coin de ma maison : s'il me tombe en fantasie chose que j'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe en traversant

seulement ma cour, il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis en parlant, à me destourner tant soit peu, de mon fil, je ne faux jamais de le perdre : qui fait que je me tiens en mes discours, contrainct, sec, et resserré. Les gens, qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges, ou de leur pays : car il m'est tres−malaisé de retenir des noms. Je diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : Et si je durois à vivre long temps, je ne croy pas que je n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'autres. Messala Corvinus fut deux ans n'ayant trace aucune de memoire. Ce qu'on dit aussi de George Trapezonce. Et pour mon interest, je rumine souvent, quelle vie c'estoit que la leur : et si sans ceste piece, il me restera assez pour me soustenir avec quelque aisance : Et y regardant de pres, je crains que ce defaut, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame.

Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.

Il m'est advenu plus d'une fois, d'oublier le mot que j'avois trois heures au paravant donné ou receu d'un autre : et d'oublier ou j'avoy caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero. Je m'ayde à perdre, ce que je serre particulierement. *Memoria certe non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, una maxime continet*. C'est le receptacle et l'estuy de la science, que la memoire : l'ayant si deffaillante je n'ay pas fort à me plaindre, si je ne sçay guere. Je sçay en general le nom des arts, et ce dequoy ils traictent, mais rien au delà. Je feuillete les livres, je ne les estudie pas : Ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnoy plus estre d'autruy : C'est cela seulement, dequoy mon jugement a faict son profit : les discours et les imaginations, dequoy il s'est imbu. L'autheur, le lieu, les mots, et autres circonstances, je les oublie incontinent : Et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste. On m'allegue tous les coups à moy−mesme, sans que je le sente : Qui voudroit sçavoir d'où sont les vers et exemples, que j'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et si ne les ay mendiez qu'és portes cognuës et fameuses : ne me contentant pas qu'ils fussent riches, s'ils ne venoient encore de main riche et honorable : l'authorité y concurre quant et la raison. Ce n'est pas grande merveille si mon livre suit la fortune des autres livres : et si ma memoire desempare ce que j'escry, comme ce que je ly : et ce que je donne, comme ce que je reçoy.

Outre le deffaut de la memoire, j'en ay d'autres, qui aydent beaucoup à mon ignorance : J'ay l'esprit tardif, et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte : en façon que (pour exemple) je ne luy proposay jamais enigme si aisé, qu'il sçeust desvelopper. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche : Aux jeux, où l'esprit a sa part, des échets, des cartes, des dames, et autres, je n'y comprens que les plus grossiers traicts. L'apprehension, je l'ay lente et embrouïllée : mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroitement et profondement, pour le temps qu'elle le tient. J'ay la veuë longue, saine et entiere, mais qui se lasse aiséement au travail, et se charge : A ceste occasion je ne puis avoir long commerce avec les livres, que par le moyen du service d'autruy. Le jeune Pline instruira ceux qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à ceste occupation.

Il n'est point ame si chetifve et brutale, en laquelle on ne voye reluire quelque faculté particuliere : il n'y en a point de si ensevelie, qui ne face une saillie par quelque bout. Et comment il advienne qu'une ame aveugle et endormie à toutes autres choses, se trouve vifve, claire, et excellente, à certain particulier effect, il s'en faut enquerir aux maistres : Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, et prestes à tout : si non instruites, au moins instruisables. Ce que je dy pour accuser la mienne : Car soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entremains, ce qui regarde de plus pres l'usage de la vie, c'est chose bien eslongnée de mon dogme) il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne, de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques exemples : Je suis né et nourry aux champs, et parmy le labourage : j'ay des affaires, et du mesnage en main, depuis que ceux qui me devançoient en la possession des biens que je jouys, m'ont quitté leur place. Or je ne sçay conter ny à get, ny à plume : la pluspart de nos monnoyes je ne les connoy pas : ny ne sçay la difference de l'un grain à l'autre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente : ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon jardin. Je n'entens pas seulement les

noms des premiers outils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfans sçavent : Moins aux arts mechaniques, en la trafique, et en la cognoissance des marchandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes : ny à dresser un oiseau, ny à medeciner un cheval, ou un chien. Et puis qu'il me faut faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant dequoy le levain servoit à faire du pain ; et que c'estoit que faire cuver du vin. On conjectura anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on voyoit ingenieusement agencer et fagotter une charge de brossailles. Vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion : car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voila à la faim.

Par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes despens : Mais quel que je me face cognoistre, pourveu que je me face cognoistre tel que je suis, je fay mon effect. Et si ne m'excuse pas, d'oser mettre par escrit des propos si bas et frivoles que ceux−cy. La bassesse du sujet m'y contrainct. Qu'on accuse si on veut mon project, mais mon progrez, non. Tant y a que sans l'advertissement d'autruy, je voy assez le peu que tout cecy vaut et poise, et la folie de mon dessein. C'est prou que mon jugement ne se defferre point, duquel ce sont icy les Essais.

Nasutus sis ysque licet, sis denique nasus,
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas :
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas,
Ipse ego quam dixi : quid dentem dente juvabit
Rodere ? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam, qui se mirantur, in illos
Virus habe, nos hæc novimus esse nihil.

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que je ne me trompe pas à les cognoistre : Et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que je ne faux guere d'autre façon, je ne faux guere fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puis que je ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vitieuses.

Je vis un jour à Barleduc, qu'on presentoit au Roy François second, pour la recommandation de la memoire de René Roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy−mesmes fait de soy. Pourquoy n'est−il loisible de mesme à un chacun, de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon ?

Je ne veux donc pas oublier encor ceste cicatrice, bien mal propre à produire en public. C'est l'irresolution : defaut tres−incommode à la negociation des affaires du monde : Je ne sçay pas prendre party és entreprinses doubteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero.

Je sçay bien soustenir une opinion, mais non pas la choisir. Par ce qu'és choses humaines, à quelque bande qu'on panche, il se presente force apparences, qui nous y confirment : et le philosophe Chrysippus disoit, qu'il ne vouloit apprendre de Zenon et Cleanthez ses maistres, que les dogmes simplement : car quant aux preuves et raisons, il en fourniroit assez de luy mesme : De quelque costé que je me tourne, je me fournis tousjours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir : Ainsi j'arreste chez moy le doubte, et la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse : Et lors, à confesser la verité, je jette le plus souvent la plume au vent, comme on dit, et m'abandonne à la mercy de la fortune : Une bien legere inclination et circonstance m'emporte.

Dum in dubio est animus, paulo momento huc atque illuc impellitur.

L'incertitude de mon jugement, est si également balancée en la pluspart des occurences, que je compromettrois volontiers à la decision du sort et des dets. Et remarque avec grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage, de remettre à la fortune et au hazard, la determination des eslections és choses doubteuses : *Sors cecidit super Matthiam*. La raison humaine est un glaive double et dangereux. Et en la main mesme de Socrates son plus intime et plus familier amy : voyez à quants de bouts c'est un baston.

Ainsi, je ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse aysément emporter à la foule : Je ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider. Je suis bien ayse de trouver mes pas trassez par les autres. S'il faut courre le hazard d'un choix incertain, j'ayme mieux que ce soit soubs tel, qui s'asseure plus de ses opinions ; et les espouse plus, que je ne fay les miennes, ausquelles je trouve le fondement et le plant glissant : Et si ne suis pas trop facile pourtant au change, d'autant que j'apperçois aux opinions contraires une pareille foiblesse. *Ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur, et lubrica*. Notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation.

Justa pari premitur veluti cum pondere libra,
Prona nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa.

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subject, si y a−il eu grand' aisance à les combattre : et ceux qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combatre les leurs. Il s'y trouveroit tousjours à un tel argument, dequoy y fournir responces, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et ceste infinie contexture de debats, que nostre chicane a alongé taut qu'elle a peu en faveur des procez :

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem :

les raisons n'y ayant guere autre fondement que l'experience, et la diversité des evenemens humains, nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps, dit qu'en nos almanacs, où ils disent chaud, qui voudra dire froid, et au lieu de sec, humide : et mettre tousjours le rebours de ce qu'ils pronostiquent, s'il devoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'autre, qu'il ne se soucieroit pas quel party il prinst, sauf és choses où il n'y peut escheoir incertitude : comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la sainct Jean, des rigueurs de l'hyver. J'en pense de mesmes de ces discours politiques : à quelque rolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que vostre compagnon, pourveu que vous ne veniez à choquer les principes trop grossiers et apparens. Et pourtant, selon mon humeur, és affaires publiques, il n'est aucun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieux que le changement et le remuement. Nos moeurs sont extremement corrompuës, et panchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement : de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le danger de ce croullement, si je pouvoy planter une cheville à nostre rouë, et l'arrester en ce poinct, je le ferois de bon coeur.

nunquam adeo foedis adeoque pudendis
Utimur exemplis, ut non pejora supersint.

Le pis que je trouve en nostre estat, c'est l'instabilité : et que nos loix, non plus que nos vestemens, ne peuvent prendre aucune forme arrestée. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police : car toutes choses mortelles en sont pleines : il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances : jamais homme n'entreprint cela, qui n'en vinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruiné, à cecy plusieurs se sont morfondus, de ceux qui l'avoient entreprins.

Je fay peu de part à ma prudence, de ma conduitte : je me laisse volontiers mener à l'ordre public du monde. Heureux peuple, qui fait ce qu'on commande, mieux que ceux qui commandent, sans se tourmenter des causes : qui se laissent mollement rouller apres le roullement celeste. L'obeyssance n'est jamais pure ny

tranquille en celuy, qui raisonne et qui plaide.

Somme pour revenir à moy, ce seul, par où je m'estime quelque chose, c'est ce, en quoy jamais homme ne s'estima deffaillant : ma recommendation est vulgaire, commune, et populaire : car qui a jamais cuidé avoir faute de sens ? Ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : C'est une maladie, qui n'est jamais où elle se voit : elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant, le premier rayon de la veuë du patient, perce et dissipe : comme le regard du soleil un brouïllas opaque. S'accuser, ce seroit s'excuser en ce subject là : et se condamner, ce seroit s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur ny femmelette, qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons aysément és autres, l'advantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'advantage du jugement ; nous ne le cedons à personne : Et les raisons qui partent du simple discours naturel en autruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le stile, et telles parties, que nous voyons és ouvrages estrangers, nous touchons bien aysément si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chacun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles, et en apperçoit malaisement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance. Et qui verroit bien à clair la hauteur d'un jugement estranger, il y arriveroit et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doit esperer fort peu de recommandation et de loüange, et une maniere de composition, de peu de nom.

Et puis, pour qui escrivez vous ? Les sçavants, à qui appartient la jurisdiction livresque, ne cognoissent autre prix que de la doctrine ; et n'advoüent autre proceder en noz esprits, que celuy de l'erudition, et de l'art : Si vous avez prins l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste il à dire, qui vaille ? Qui ignore Aristote, selon eux, s'ignore quand et quand soy−mesme. Les ames grossieres et populaires ne voyent pas la grace d'un discours delié. Or ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des ames reglées et fortes d'elles mesmes, est si rare, que justement elle n'a ny nom, ny rang entre nous : c'est à demy temps perdu, d'aspirer, et de s'efforcer à luy plaire.

On dit communément que le plus juste partage que nature nous aye fait de graces, c'est celuy du sens : car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué, n'est−ce pas raison ? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veuë. Je pense avoir les opinions bonnes et saines, mais qui n'en croit autant des siennes ? L'une des meilleures preuves que j'en aye, c'est le peu d'estime que je fay de moy : car si elles n'eussent esté bien asseurées, elles se fussent aisément laissé piper à l'affection que je me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasi toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là. Tout ce que les autres en distribuent à une infinie multitude d'amis, et de cognoissans, à leur gloire, à leur grandeur, je le rapporte tout au repos de mon esprit, et à moy. Ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

mihi nempe valere et vivere doctus.

Or mes opinions, je les trouve infiniement hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray c'est aussi un subject, auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousjours vis à vis : moy, je replie ma veuë au dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soy, moy je regarde dedans moy : Je n'ay affaire qu'à moy, je me considere sans cesse, je me contrerolle, je me gouste. Les autres vont tousjours ailleurs, s'ils y pensent bien : ils vont tousjours avant,

nemo in sese tentat descendere :

moy, je me roulle en moy−mesme.

Ceste capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett'humeur libre de n'assubjectir aysément ma creance, je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que j'aye, et generalles, sont

celles qui par maniere de dire, nasquirent avec moy : elles sont naturelles, et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis je les ay establies et fortifiées par l'authorité d'autruy, et par les sains exemples des anciens, ausquels je me suis rencontré conforme en jugement : Ceux−là m'en ont asseuré de la prinse, et m'en ont donné la jouyssance et possession plus claire.

La recommandation que chacun cherche, de vivacité et promptitude d'esprit, je la pretends du reglement, d'une action esclatante et signalée, ou de quelque particuliere suffisance : je la pretends de l'ordre, correspondance, et tranquillité d'opinions et de moeurs. *Omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis quàm æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum : quam conservare non possis, si aliorum naturam imitans, omittas tuam.*

Voyla donq jusques où je me sens coulpable de ceste premiere partie, que je disois estre au vice de la presomption. Pour la seconde, qui consiste à n'estimer point assez autruy, je ne sçay si je m'en puis si bien excuser : car quoy qu'il me couste, je delibere de dire ce qui en est.

A l'adventure que le commerce continuel que j'ay avec les humeurs anciennes, et l'idée de ces riches ames du temps passé, me dégouste, et d'autruy, et de moy−mesme : ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : Tant y a que je ne connoy rien digne de grande admiration : Aussi ne connoy−je guere d'hommes, avec telle privauté, qu'il faut pour en pouvoir juger : et ceux ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont pour la pluspart, gens qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose pour toute beatitude que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance. Ce que je voy de beau en autruy, je le louë et l'estime tres−volontiers. Voire j'enrichis souvent sur ce que j'en pense, et me permets de mentir jusques là. Car je ne sçay point inventer un subject faux. Je tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que j'y trouve de loüable : Et d'un pied de valeur, j'en fay volontiers un pied et demy : Mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, je ne puis : ny les defendre ouvertement des imperfections qu'ils ont.

Voyre à mes ennemis, je rends nettement ce que je dois de tesmoignage d'honneur. Mon affection se change, mon jugement non. Et ne confons point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas. Et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement, que mal−ayséement la puis−je quitter pour passion que ce soit. Je me fay plus d'injure en mentant, que je n'en fay à celuy, de qui je mens. On remarque ceste loüable et genereuse coustume de la nation Persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoyent la guerre à outrance, honorablement et equitablement autant que portoit le merite de leur vertu.

Je connoy des hommes assez, qui ont diverses parties belles : qui l'esprit, qui le coeur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un'autre : mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une, en tel degré d'excellence, qu'on le doive admirer, ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict voir nul. Et le plus grand que j'aye conneu au vif, je di des parties naturelles de l'ame, et le mieux né, c'estoit Estienne de la Boitie : c'estoit vrayement un'ame pleine, et qui montroit un beau visage à tout sens : un'ame à la vieille marque : et qui eust produit de grands effects, si sa fortune l'eust voulu : ayant beaucoup adjousté à ce riche naturel, par science et estude. Mais je ne sçay comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se trouve autant de vanité et de foiblesse d'entendement, en ceux qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrées, et de charges qui despendent des livres, qu'en nulle autre sorte de gens : Ou bien par ce que lon requiert et attend plus d'eux, et qu'on ne peut excuser en eux les fautes communes : ou bien que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire, et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent, et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieux sa bestise, en une riche matiere, qu'il ait entre mains, s'il l'acommode et mesle sottement, et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile : et s'offence lon plus du defaut, en une statue d'or, qu'en celle qui est de plastre. Ceux cy en font autant, lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroyent bonnes : car ils s'en servent sans discretion,

faisans honneur à leur memoire, aux despens de leur entendement : et faisans honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à sainct Hierosme, pour se rendre eux ridicules.

Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution : Elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavans : elle y est arrivée. Elle ne nous a pas appris de suyvre et embrasser la vertu et la prudence : mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie. Nous sçavons decliner vertu, si nous ne sçavons l'aymer. Si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect, et par experience, nous le sçavons par jargon et par coeur. De nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles, et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avec eux quelque conversation et intelligence : elle nous a appris les definitions, les divisions, et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir autre soing de dresser entre nous et elle, quelque pratique de familiarité, et privée accointance. Elle nous a choisi pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceux qui parlent le meilleur Grec et Latin : et parmy ses beaux mots, nous a fait couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité. Une bonne institution, elle change le jugement et les moeurs : comme il advint à Polemon : Ce jeune homme Grec desbauché, qui estant allé ouïr par rencontre, une leçon de Xenocrates, ne remerqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur, et n'en rapporta pas seulement en la maison, la science de quelque belle matiere : mais un fruit plus apparent et plus solide : qui fut, le soudain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a jamais senti un tel effect de nostre discipline ?

faciasne quod olim
Mutatus Polemon, ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia, potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri.

La moins dedeignable condition de gents, me semble estre, celle qui par simplesse tient le dernier rang : et nous offrir un commerce plus reiglé. Les moeurs et les propos des paysans, je les trouve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceux de noz philosophes *Plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit*.

Les plus notables hommes que j'aye jugé, par les apparences externes (car pour les juger à ma mode, il les faudroit esclairer de plus pres) c'ont esté, pour le faict de la guerre, et suffisance militaire, le Duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu Mareschal Strozzi. Pour gens suffisans, et de vertu non commune, Olivier, et l'Hospital Chanceliers de France. Il me semble aussi de la Poësie qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle. Nous avons abondance de bons artisans de ce mestier−la, Aurat, Beze, Buchanan, l'Hospital, Mont−doré, Turnebus. Quant aux François, je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais : et aux parties, en quoy Ronsart et du Bellay excellent, je ne les treuve gueres esloignez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieux ce qu'il sçavoit, qu'homme qui fust de son siecle, ny loing au delà.

Les vies du Duc d'Albe dernier mort, et de nostre Connestable de Monmorancy, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune. Mais la beauté, et la gloire de la mort de cettuy−cy, à la veuë de Paris, et de son Roy ; pour leur service contre ses plus proches ; à la teste d'une armée victorieuse par sa conduitte ; et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remerquables evenemens de mon temps.

Comme aussi, la constante bonté, douceur de moeurs, et facilité consciencieuse de Monsieur de la Nouë, en une telle injustice de parts armées (vraye eschole de trahison, d'inhumanité, et de brigandage) où tousjours il s'est nourry, grand homme de guerre, et tres−experimenté.

J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux, l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Jars ma fille d'alliance : et certes aymée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraitte et solitude, comme l'une des meilleures parties de mon propre estre. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner presage, cette ame sera quelque jour capable des plus belles choses, et entre autres de la perfection de cette tressaincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ait peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses moeurs, y sont desja battantes, son affection vers moy plus que sur−abondante : et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers *Essays*, et femme, et en ce siecle, et si jeune, et seule en son quartier, et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me desira long temps sur la seule estime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, c'est un accident de tres−digne consideration.

Les autres vertus ont eu peu, ou point de mise en cet aage : mais la vaillance, elle est devenue populaire par noz guerres civiles : et en cette partie, il se trouve parmy nous, des ames fermes, jusques à la perfection, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire.

Voila tout ce que j'ay cognu, jusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XVIII
Du desmentir

VOIRE mais, on me dira, que ce dessein de se servir de soy, pour subject à escrire, seroit excusable à des hommes rares et fameux, qui par leur reputation auroyent donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, je l'advoüe ; et sçay bien que pour voir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeux de sa besongne : là où pour voir un personnage grand et signalé, arriver en une ville, les ouvroirs et les boutiques s'abandonnent. Il messiet à tout autre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a dequoy se faire imiter ; et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron. Cæsar et Xenophon ont eu dequoy fonder et fermir leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une baze juste et solide. Ainsi sont à souhaiter les papiers journaux du grand Alexandre, les Commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus, et autres avoyent laissé de leurs gestes. De telles gens, on ayme et estudie les figures, en cuyvre mesmes et en pierre.

Cette remontrance est tres−vraye ; mais elle ne me touche que bien peu.

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus.
Non ubivis, coramve quibuslibet. In medio qui
Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes.

Je ne dresse pas icy une statue à planter au carrefour d'une ville, ou dans une Eglise, ou place publique :

Non equidem hoc studeo bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat :
Secreti loquimur.

C'est pour le coin d'une librairie, et pour en amuser un voisin, un parent, un amy qui aura plaisir à me racointer et repratiquer en cett' image. Les autres ont pris coeur de parler d'eux, pour y avoir trouvé le subject digne et riche ; moy au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peut eschoir soupçon d'ostentation.

Je juge volontiers des actions d'autruy : des miennes, je donne peu à juger, à cause de leur nihilité.

Je ne trouve pas tant de bien en moy, que je ne le puisse dire sans rougir.

Quel contentement me seroit−ce d'ouyr ainsi quelqu'un, qui me recitast les moeurs, le visage, la contenance, les plus communes parolles, et les fortunes de mes ancestres, combien j'y serois attentif. Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les portraits mesmes de noz amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements, et de leurs armes. J'en conserve l'escriture, le seing et une espée peculiere : et n'ay point chassé de mon cabinet, des longues gaules, que mon pere portoit ordinairement en la main, *Paterna vestis et annulus, tanto charior est posteris, quanto erga parentes major affectus*.

Si toutesfois ma posterité est d'autre appetit, j'auray bien dequoy me revencher : car ils ne sçauroyent faire moins de comte de moy, que j'en feray d'eux en ce temps là. Tout le commerce que j'ay en cecy avec le publicq, c'est que j'emprunte les utils de son escriture, plus soudaine et plus aisée : En recompense, j'empescheray peut estre, que quelque coin de beurre ne se fonde au marché.

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis,
Et laxas scombris sæpe dabo tunicas.

Et quand personne ne me lira, ay−je perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oisives, à pensements si utiles et aggreables ? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer, pour m'extraire, que le patron s'en est fermy, et aucunement formé soy−mesme. Me peignant pour autruy, je me suis peint en moy, de couleurs plus nettes, que n'estoyent les miennes premieres. Je n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict. Livre consubstantiel à son autheur : D'une occupation propre : Membre de ma vie : Non d'une occupation et fin, tierce et estrangere, comme tous autres livres.

Ay−je perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement ; si curieusement ? Car ceux qui se repassent par fantasie seulement, et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement, ny ne se penetrent, comme celuy, qui en fait son estude, son ouvrage, et son mestier : qui s'engage à un registre de durée, de toute sa foy, de toute sa force.

Les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils au dedans : fuyent à laisser trace de soy : et fuyent la veuë, non seulement du peuple, mais d'un autre.

Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuieuses ? (et doivent estre comptées pour ennuyeuses toutes les frivoles) Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part : et nous y appelle souvent, pour nous apprendre, que nous nous devons en partie à la societé, mais en la meilleure partie, à nous. Aux fins de renger ma fantasie, à resver mesme, par quelque ordre et project, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps, et mettre en registre, tant de menues pensées, qui se presentent à elle. J'escoutte à mes resveries, par ce que j'ay à les enroller. Quantes−fois, estant marry de quelque action, que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis−je icy desgorgé, non sans dessein de publique instruction ! Et si ces verges poëtiques :

Zon sus l'oeil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du Sagoin,

s'impriment encore mieux en papier, qu'en la chair vive. Quoy si je preste un peu plus attentivement l'oreille aux livres, depuis que je guette, si j'en pourray friponner quelque chose dequoy esmailler ou estayer le mien ?

Je n'ay aucunement estudié pour faire un livre : mais j'ay aucunement estudié, pour ce que je l'avoy faict : si c'est aucunement estudier, qu'effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un autheur, tantost un autre : nullement pour former mes opinions : Ouï, pour les assister, pieça formées, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastée ? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlants d'autruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des moeurs, c'est le bannissement de la verité ; car comme disoit Pindare, l'estre veritable, est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à autruy : comme nous appellons monnoye, non celle qui est loyalle seulement, mais la fauce aussi, qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochée de ce vice : Car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'Empereur Valentinian, dit qu'aux François le mentir et se parjurer n'est pas vice, mais une façon de parler. Qui voudroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu. On s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur : car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi j'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, de nous sentir plus aigrement offencez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul autre : et que ce soit l'extreme injure qu'on nous puisse faire de parolle, que de nous reprocher la mensonge. Sur cela, je treuve qu'il est naturel, de se deffendre le plus, des deffaux, dequoy nous sommes le plus entachez. Il semble qu'en nous ressentans de l'accusation, et nous en esmouvans, nous nous deschargeons aucunement de la coulpe : si nous l'avons par effect, aumoins nous la condamnons par apparence.

Seroit−ce pas aussi, que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de coeur ? En est−il de plus expresse, que se desdire de sa parolle ? quoy se desdire de sa propre science ?

C'est un vilain vice, que le mentir ; et qu'un ancien peint bien honteusement, quand il dit, que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes. Il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement : Car que peut on imaginer plus vilain, que d'estre couart à l'endroit des hommes, et brave à l'endroit de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parolle, celuy qui la fauce, trahit la societé publique. C'est le seul util, par le moyen duquel se communiquent noz volontez et noz pensées : c'est le truchement de nostre ame : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus. S'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons de nostre police.

Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remerquer les noms, ils ne sont plus ; car jusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de ceste conqueste, d'un merveilleux exemple, et inouy) offroyent à leurs Dieux, du sang humain, mais non autre, que tiré de leur langue, et oreilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouye que prononcée.

Ce bon compagnon de Grece disoit, que les enfans s'amusent par les osselets, les hommes par les parolles.

Quant aux divers usages de noz desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changemens qu'elles ont reçeu, je remets à une autre−fois d'en dire ce que j'en sçay ; et apprendray cependant, si je puis, en quel temps print commencement cette coustume, de si exactement poiser et mesurer les parolles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aisé à juger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs : Et m'a semblé souvent nouveau et estrange, de les voir se dementir et s'injurier, sans entrer pourtant en querelle. Les loix de leur devoir, prenoient quelque autre voye que les nostres. On appelle Cæsar, tantost voleur, tantost yvrongne à sa barbe. Nous voyons la liberté des invectives, qu'ils font les uns contre les autres ; je dy les plus grands chefs de guerre, de l'une et l'autre nation, où les parolles se revenchent seulement par les parolles, et ne se tirent à autre consequence.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XIX
De la liberté de conscience

IL est ordinaire, de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans moderation, pousser les hommes à des effects tres−vitieux. En ce desbat, par lequel la France est à present agitée de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party, est sans doubte celuy, qui maintient et la religion et la police ancienne du pays. Entre les gens de bien toutesfois, qui le suyvent (car je ne parle point de ceux, qui s'en servent de pretexte, pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suivre la faveur des Princes : mais de ceux qui le font par vray zele envers leur religion, et saincte affection, à maintenir la paix et l'estat de leur patrie) de ceux−cy, dis−je, il s'en voit plusieurs, que la passion pousse hors les bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des conseils injustes, violents, et encore temeraires.

Il est certain, qu'en ces premiers temps, que nostre religion commença de gaigner authorité avec les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens ; dequoy les gens de lettre souffrent une merveilleuse perte. J'estime que ce desordre ait plus porté de nuysance aux lettres, que tous les feux des barbares. Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing : car quoy que l'Empereur Tacitus son parent, en eust peuplé par ordonnances expresses toutes les librairies du monde : toutes−fois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceux qui desiroyent l'abolir, pour cinq ou six vaines clauses, contraires à nostre creance. Ils ont aussi eu cecy, de prester aisément des louanges fauces, à tous les Empereurs, qui faisoyent pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceux, qui nous estoyent adversaires, comme il est aisé à voir en l'Empereur Julian, surnommé l'Apostat.

C'estoit à la verité un tres−grand homme et rare ; comme celuy, qui avoit son ame vivement tainte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions : et de vray il n'est aucune sorte de vertu, dequoy il n'ait laissé de tres−notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage) on lit de luy un pareil traict, à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tresbelles captives, il n'en voulut pas seulement voir une, estant en la fleur de son aage : car il fut tué par les Parthes aagé de trente un an seulement. Quant à la justice, il prenoit luy−mesme la peine d'ouyr les parties : et encore que par curiosité il s'informast à ceux qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient : toutes−fois l'inimité qu'il portoit à la nostre, ne donnoit aucun contrepoix à la balance. Il fit luy mesme plusieurs bonnes loix, et retrancha une grande partie des subsides et impositions, que levoyent ses predecesseurs.

Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement en divers lieux de son histoire, cette sienne ordonnance, par laquelle il deffendit l'escole, et interdit l'enseigner à tous les Rhetoriciens et Grammairiens Chrestiens, et dit, qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensevelie soubs le silence. Il est vray−semblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre à la verité, mais non pourtant cruel ennemy : Car noz gens mesmes recitent de luy cette histoire, que se promenant un jour autour de la ville de Chalcedoine, Maris Evesque du lieu, osa bien l'appeller meschant, traistre à Christ, et qu'il n'en fit autre chose, sauf luy respondre : Va miserable, pleure la perte de tes yeux : à quoy l'Evesque encore repliqua : Je rends graces à Jesus Christ, de m'avoir osté la veuë, pour ne voir ton visage impudent : affectant en cela, disent−ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là, ne se peut pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dit avoir exercées contre nous. Il estoit (dit Eutropius mon autre tesmoing) ennemy de la Chrestienté, mais sans toucher au sang.

Et pour revenir à sa justice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs, dequoy il usa au

commencement de son Empire, contre ceux qui avoyent suivy le party de Constantius son predecesseur. Quant à sa sobrieté, il vivoit tousjours un vivre soldatesque : et se nourrissoit en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre. La vigilance estoit telle en luy, qu'il departoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne, l'estat de son armée et ses gardes, ou à estudier : car entre autres siennes rares qualitez, il estoit tres−excellent en toute sorte de literature. On dit d'Alexandre le grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensemens, et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin joignant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avec une boulette de cuivre : affin que le dormir le surprenant, et relaschant les prises de ses doigts, cette boullette par le bruit de sa cheutte dans le bassin, le reveillast. Cettuy−cy avoit l'ame si tendue à ce quil vouloit, et si peu empeschée de fumées, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice. Quant à la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties d'un grand Capitaine : aussi fut−il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre : et la pluspart, avec nous, en France contre les Allemans et Francons. Nous n'avons guere memoire d'homme, qui ait veu plus de hazards, ny qui ait plus souvent faict preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas : car il fut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust fait, sans ce que le traict estant tranchant, il se couppa et affoiblit la main. Il demandoit incessamment qu'on le repportast en ce mesme estat, en la meslée, pour y encourager ses soldats ; lesquels contesterent cette battaille sans luy, trescourageusement, jusques à ce que la nuict separa les armées. Il devoit à la philosophie, un singulier mespris, en quoy il avoit sa vie, et les choses humaines. Il avoit ferme creance de l'eternité des ames.

En matiere de religion, il estoit vicieux par tout ; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vray−semblable, qu'il ne l'avoit jamais euë à coeur, mais que pour l'obeïssance des loix il s'estoit feint jusques à ce qu'il tinst l'Empire en sa main. Il fut si superstitieux en la sienne, que ceux mesmes qui en estoyent de son temps, s'en mocquoient : et disoit−on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust fait tarir la race des boeufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouyné de la science divinatrice, et donnoit authorité à toute façon de prognostics. Il dit entre autres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux et les remercioit, dequoy ils ne l'avoyent pas voulu tuer par surprise, l'ayant de long temps adverty du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieux convenable aux personnes oysives et delicates, ny languissante, longue et douloureuse : et qu'ils l'avoyent trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menassa en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le point de sa mort.

Ce langage qu'on luy fait tenir, quand il se sentit frappé : Tu as veincu, Nazareen : ou, comme d'autres, Contente toy, Nazareen ; à peine eust il esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings : qui estants presens en l'armée ont remarqué jusques aux moindres mouvements et parolles de sa fin : non plus que certains autres miracles, qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme : il couvoit, dit Marcellinus, de long temps en son coeur, le paganisme ; mais par ce que toute son armée estoit de Chrestiens, il ne l'osoit descouvrir. En fin, quand il se vit assez fort pour oser publier sa volonté, il fit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par tous moyens de mettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré en Constantinople, le peuple descousu, avec les Prelats de l'Eglise Chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au Palais, les admonesta instamment d'assoupir ces dissentions civiles, et que chacun sans empeschement et sans crainte servist à la religion. Ce qu'il sollicitoit avec grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reünir, et de se fortifier par consequent, contre luy, par leur concorde, et unanime intelligence : ayant essayé par la cruauté d'aucuns Chrestiens, qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme.

Voyla ses mots à peu pres : en quoy cela est digne de consideration, que l'Empereur Julian se sert pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience, que noz Roys

viennent d'employer pour l'estaindre. On peut dire d'un costé, que de lascher la bride aux pars d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division, c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barriere ny coërction des loix, qui bride et espesche sa course. Mais d'autre costé, on diroit aussi, que de lascher la bride aux pars d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité, et par l'aisance, et que c'est esmousser l'eguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté, et la difficulté. Et si croy mieux, pour l'honneur de la devotion de noz Roys ; c'est, que n'ayans peu ce qu'ils vouloient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils ne pouvoient.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XX
Nous ne goustons rien de pur

LA foiblesse de nostre condition, fait que les choses en leur simplicité et pureté naturelle ne puissent pas tomber en nostre usage. Les elemens que nous jouyssons, sont alterez : et les metaux de mesme, et l'or, il le faut empirer par quelque autre matiere, pour l'accommoder à nostre service.

Ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encore les Stoiciens faisoient fin de la vie, n'y a peu servir sans composition : ny la volupté Cyrenaique et Aristippique.

Des plaisirs, et biens que nous avons, il n'en est aucun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Nostre extreme volupté a quelque air de gemissement, et de plainte. Diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse ? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves, et douloureuses : Langueur, mollesse, foiblesse, deffaillance, *morbidezza*, grand tesmoignage de leur consanguinité, et consubstantialité.

La profonde joye a plus de severité, que de gayeté. L'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enjoué. *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit*. L'aise nous masche.

C'est ce que dit un verset Grec ancien, de tel sens : Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent : c'est à dire, ils ne nous en donnent aucun pur et parfaict, et que nous n'achetions au prix de quelque mal.

Le travail et le plaisir, tres−dissemblables de nature, s'associent pourtant de je ne sçay quelle joincture naturelle.

Socrates dit, que quelque Dieu essaya de mettre en masse, et confondre la douleur et la volupté : mais, que n'en pouvant sortir, il s'advisa de les accouppler au moins par la queuë.

Metrodorus disoit qu'en la tristesse, il y a quelque alliage de plaisir : Je ne sçay s'il vouloit dire autre chose ; mais moy, j'imagine bien, qu'il y a du dessein, du consentement, et de la complaisance, à se nourrir en la melancholie. Je dis outre l'ambition, qui s'y peut encore mesler : il y a quelque ombre de friandise et delicatesse, qui nous rit et qui nous flatte, au giron mesme de la melancholie. Y a−il pas des complexions qui en font leur aliment ?

est quædam flere voluptas.

Et dit un Attalus en Seneque, que la memoire de noz amis perdus nous aggrée comme l'amer au vin trop vieil :

Minister veteris puer falerni
Ingere mi calices amariores :

et comme des pommes doucement aigres.

Nature nous descouvre cette confusion : Les peintres tiennent, que les mouvemens et plis du visage, qui servent au pleurer, servent aussi au rire : De vray, avant que l'un ou l'autre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduitte de la peinture, vous estes en doubte, vers lequel c'est qu'on va. Et l'extremité du rire se mesle aux larmes. *Nullum sine auctoramento malum est.* Quand j'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables : mettons le cas, que touts ses membres fussent saisis pour tousjours, d'un plaisir pareil à celuy de la generation en son poinct plus excessif : je le sens fondre soubs la charge de son aise : et le voy du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray il fuit, quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas, où il ne se peut fermir, où il craind d'enfondrer.

Quand je me confesse à moy religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aye, a quelque teinture vicieuse. Et crains que Platon en sa plus nette vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'autre puisse estre) s'il y eust escouté de pres (et il y escoutoit de pres) il y eust senty quelque ton gauche, de mixtion humaine : mais ton obscur, et sensible seulement à soy. L'homme en tout et par tout, n'est que rappiessement et bigarrure.

Les loix mesmes de la justice, ne peuvent subsister sans quelque meslange d'injustice : Et dit Platon, que ceux−là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconveniens. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur,* dit Tacitus.

Il est pareillement vray, que pour l'usage de la vie, et service du commerce public, il y peut avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de noz esprits : Cette clarté penetrante, a trop de subtilité et de curiosité : Il les faut appesantir et esmousser, pour les rendre plus obeissans à l'exemple et à la pratique ; et les espessir et obscurcir, pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre. Pourtant se trouvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires : Et les opinions de la philosophie eslevées et exquises, se trouvent ineptes à l'exercice. Cette pointue vivacité d'ame, et cette volubilité soupple et inquiete, trouble nos negotiations. Il faut manier les entreprises humaines, plus grossierement et superficiellement ; et en laisser bonne et grande part, pour les droits de la fortune. Il n'est pas besoin d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement : On s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses, *volutantibus res inter se pugnantes, obtorpuerant animi*.

C'est ce que les anciens disent de Simonides : par ce que son imagination luy presentoit sur la demande que luy avoit faict le Roy Hieron (pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs jours de pensement) diverses considerations, aiguës et subtiles : doubtant laquelle estoit la plus vray−semblable, il desespera du tout de la verité.

Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances, et consequences, il empesche son eslection : Un engin moyen, conduit esgallement, et suffit aux executions, de grand, et de petit poix. Regardez que les meilleurs mesnagers, sont ceux qui nous sçavent moins dire comme ils le sont ; et que ces suffisans conteurs, n'y font le plus souvent rien qui vaille. Je sçay un grand diseur, et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement, couler par ses mains, cent mille livres de rente. J'en sçay un autre, qui dit, qu'il

consulte mieux qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'ame, et de suffisance, toutesfois aux effects, ses serviteurs trouvent, qu'il est tout autre ; je dy sans mettre le malheur en conte.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXI
Contre la faineantise

L'EMPEREUR Vespasien estant malade de la maladie, dont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'Empire : et dans son lict mesme, despeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tançant, comme de chose nuisible à sa santé : Il faut, disoit−il, qu'un Empereur meure debout. Voila un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian l'Empereur s'en servit depuis à ce mesme propos : et le devroit on souvent ramentevoir aux Roys, pour leur faire sentir, que cette grande charge, qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oisive ; et qu'il n'est rien qui puisse si justement desgouster un subject, de se mettre en peine et en hazard pour le service de son Prince, que de le voir appoltronny cependant luy−mesme, à des occupations lasches et vaines : et d'avoir soing de sa conservation, le voyant si nonchalant de la nostre.

Quand quelqu'un voudra maintenir, qu'il vaut mieux que le prince conduise ses guerres par autre que par soy : la fortune luy fournira assez d'exemples de ceux, à qui leurs lieutenans ont mis à chef des grandes entreprises : et de ceux encore desquels la presence y eust esté plus nuisible, qu'utile. Mais nul Prince vertueux et courageux pourra souffrir, qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un sainct, à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office, qui est tout en action militaire, et l'en declarent incapable. J'en sçay un, qui aymeroit bien mieux estre battu, que de dormir, pendant qu'on se battroit pour luy : et qui ne vid jamais sans jalousie, ses gents mesmes, faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit avec raison, ce me semble, que les victoires, qui se gaignent sans le maistre, ne sont pas completes. De tant plus volontiers eust−il dit, que ce maistre devroit rougir de honte, d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que sa voix et sa pensée : Ny celà mesme, veu qu'en telle besongne, les advis et commandemens, qui apportent l'honneur, sont ceux−là seulement, qui se donnent sur le champ, et au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme. Les Princes de la race Hottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion : Et Bajazet second avec son filz, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et autres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur Empire : et celuy qui regne à present, Ammurath troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Fust−ce pas le Roy d'Angleterre, Edouard troisiesme, qui dit de nostre Roy Charles cinquiesme, ce mot ? Il n'y eut onques Roy, qui moins s'armast, et si n'y eut onques Roy, qui tant me donnast à faire. Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort, plus que de la raison. Et cherchent autre adherent, que moy, ceux qui veulent nombrer entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les Roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieuës de leur oisive demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'autre part : desquelles c'est à sçavoir, s'ils auroyent seulement le courage d'aller j'ouyr en presence.

L'Empereur Julian disoit encore plus, qu'un philosophe et un galant homme, ne devoient pas seulement respirer : c'est à dire, ne donner aux necessitez corporelles, que ce qu'on ne leur peut refuser ; tenant tousjours l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes et vertueuses : Il avoit honte si en public on le voyoit cracher ou suer (ce qu'on dit aussi de la jeunesse Lacedemonienne, et Xenophon de la Persienne) par ce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel, et la sobrieté, devoient avoir cuit et asseché toutes ces superfluitez. Ce que dit Seneque ne joindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur jeunesse droite : ils n'apprenoient, dit−il, rien à leurs enfans, qu'ils deussent apprendre assis.

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesmeutilement et virilement : mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution, qu'en nostre bonne fortune. Mille ont proposé de vaincre, ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'autre : les blesseures, les prisons, leur traversant ce dessein, et leur prestant une vie forcée. Il y a des maladies, qui atterrent jusques à noz desirs, et nostre cognoissance. Fortune ne devoit pas seconder la vanité des legions Romaines, qui s'obligerent par serment, de mourir ou de vaincre. *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : Si fallo, Jovem patrem Gradivúmque Martem aliósque iratos invoco Deos*. Les Portugais disent, qu'en certain endroit de leur conqueste des Indes ils rencontrerent des soldats, qui s'estoyent condamnez avec horribles execrations, de n'entrer en aucune composition, que de se faire tuer, ou demeurer victorieux : et pour marque de ce voeu, portoyent la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder et obstiner. Il semble que les coups fuyent ceux, qui s'y presentent trop alaigrement : et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers, et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie, par les forces adversaires, apres avoir tout essayé, a esté contraint, pour fournir à sa resolution, d'en r'apporter l'honneur, ou de n'en rapporter pas la vie : se donner soy mesme la mort, en la chaleur propre du combat. Il en est d'autres exemples : Mais en voicy un. Philistus, chef de l'armée de Mer du jeune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui fut asprement contestée, les forces estants pareilles. En icelle il eut du meilleur au commencement, par sa prouësse. Mais les Syracusains se rengeans autour de sa galere, pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de sa personne, pour se desvelopper, n'y esperant plus de ressource, s'osta de sa main la vie, qu'il avoit si liberalement abandonnée, et frustratoirement, aux mains ennemies. Moley Moluch, Roy de Fais, qui vient de gaigner contre Sebastian Roy de Portugal, cette journée, fameuse par la mort de trois Roys, et par la transmission de cette grande couronne, à celle de Castille : se trouva grievement malade dés lors que les Portugalois entrerent à main armée en son estat ; et alla tousjours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Jamais homme ne se servit de soy plus vigoureusement, et bravement. Il se trouva foible, pour soustenir la pompe ceremonieuse de l'entrée de son camp, qui est selon leur mode, pleine de magnificence, et chargée de tout plein d'action : et resigna cet honneur à son frere : Mais ce fut aussi le seul office de Capitaine qu'il resigna : touts les autres necessaires et utiles, il les feit tres−glorieusement et exactement. Tenant son corps couché : mais son entendement, et son courage, debout et ferme, jusques au dernier souspir : et aucunement audelà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres : et luy poisa merveilleusement, qu'à faute d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduitte de cette guerre, et affaires d'un estat troublé, il eust à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une autre pure et nette entre ses mains. Toutesfois il mesnagea miraculeusement la durée de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loing de son armée de mer, et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Affrique : jusques au dernier jour de sa vie, lequel par dessein, il employa et reserva à cette grande journée. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes pars l'ost des Portugais ; lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflict (qui fut tres aspre par la valeur de ce jeune Roy assaillant) veu qu'ils avoient à montrer visage à tous sens : mais aussi les empescha à la fuitte apres leur routte. Et trouvants toutes les issues saisies, et closes ; furent contraints de se rejetter à eux mesmes : *coacervanturque non solum cæde, sed etiam fuga*, et s'amonceller les uns sur les autres, fournissants aux vaincueurs une tres−meurtriere victoire, et tres−entiere. Mourant, il se feit porter et tracasser où le besoing l'appelloit : et coulant le long des files, enhortoit ses Capitaines et soldats, les uns apres les autres. Mais un coing de sa battaille se laissant enfoncer, on ne le peut tenir, qu'il ne montast à cheval l'espée au poing. Il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe, et par ses estriers. Cest effort acheva d'accabler ce peu de vie, qui luy restoit : On le recoucha. Luy se resuscitant comme en sursaut de cette pasmoison, toute autre faculté luy deffaillant ; pour advertir qu'on teust sa mort (qui estoit le plus necessaire commandement, qu'il eust lorsà faire, affin de n'engendrer quelque desespoir aux siens, par cette nouvelle) expira, tenant le doigt contre sa bouche close : signe ordinaire de faire silence. Qui vescut oncques si long temps, et si avant en la mort ? qui mourut oncques si debout ?

L'extreme degré de traitter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soucy : continuant libre le train de la vie, jusques dedans elle. Comme Caton, qui s'amusoit à estudier et à dormir, en ayant une violente et sanglante, presente en son coeur, et la tenant en sa main.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXII
Des postes

JE n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gens de ma taille, ferme et courte : mais j'en quitte le mestier : il nous essaye trop, pour y durer long temps.

Je lisois à cette heure, que le Roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de tous les costez de son Empire, qui estoit d'une fort grande estenduë, fit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un jour, tout d'une traicte, et à ceste distance il establit des hommes, qui avoient charge de tenir des chevaux prests, pour en fournir à ceux qui viendroient vers luy. Et disent aucuns, que cette vistesse d'aller, revient à la mesure du vol des gruës.

Cæsar dit que Lucius Vibulus Rufus, ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy jour et nuict, changeant de chevaux, pour faire diligence. Et luy mesme, à ce que dit Suetone, faisoit cent mille par jour, sur un coche de louage : Mais c'estoit un furieux courrier : car où les rivieres luy tranchoient son chemin, il les franchissoit à nage : et ne se destourna jamais pour querir un pont, ou un gué. Tiberius Nero allant voir son frere Drusus, malade en Allemaigne, fit deux cens mille, en vingt quatre heures, ayant trois coches.

En la guerre des Romains contre le Roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dit Tite−Live, *per dispositos equos prope incredibili celeritate ab Amphissa tertio die Pellam pervenit* : et appert à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non freschement ordonnées pour ceste course.

L'invention de Cecinna à renvoyer des nouvelles à ceux de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta quand et soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs nids, quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avec les siens. Au theatre à Rome, les maistres de famille, avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoyent des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gens au logis : et estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus en usa assiegé à Mutine, et autres ailleurs.

Au Peru, ils couroyent sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules à tout des portoires, par telle agilité, que tout en courant, les premiers porteurs rejettoyent aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

J'entends que les Valachi, courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences : d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils trouvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu : Pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroittement, d'une bande large comme font assez d'autres. Je n'ay trouvé nul sejour à cet usage.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXIII
Des mauvais moyens employez à bonne fin

IL se trouve une merveilleuse relation et correspondance, en ceste universelle police des ouvrages de nature : qui monstre bien qu'elle n'est ny fortuite ny conduite par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps, se voyent aussi aux estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent et fanissent de

vieillesse, comme nous. Nous sommes subjects à une repletion d'humeurs inutile et nuysible, soit de bonnes humeurs, (car cela mesme les medecins le craignent : et par ce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop allegre et vigoureuse, il nous la faut essimer et rabatre par art, de peur que nostre nature ne se pouvant rassoir en nulle certaine place, et n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup : ils ordonnent pour cela aux Atletes les purgations et les saignées, pour leur soustraire ceste superabondance de santé) soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies.

De semblable repletion se voyent les estats souvent malades : et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation. Tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'autruy. De ceste façon nos anciens Francons partis du fons d'Alemaigne, vindrent se saisir de la Gaule, et en deschasser les premiers habitans : ainsi se forgea ceste infinie marée d'hommes, qui s'escoula en Italie soubs Brennus et autres : ainsi les Gots et Vuandales : comme aussi les peuples qui possedent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large : et à peine est il deux ou trois coins au monde, qui n'ayent senty l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies : car sentans leur ville se grossir outre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver les terres par eux conquises. Par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avec aucuns leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysiveté mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient :

Et patimur longæ pacis mala, sævior armis
Luxuria incumbit.

Mais aussi pour servir de saignée à leur Republique, et esvanter un peu la chaleur trop vehemente de leur jeunesse : escourter et esclaircir le branchage de ce tige abondant en trop de gaillardise : à cet effect se sont ils autrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edoüard troisiesme Roy d'Angleterre, ne voulut comprendre en ceste paix generalle, qu'il fit avec nostre Roy, le different du Duché de Bretaigne, affin qu'il eust où se descharger, de ses hommes de guerre, et que ceste foulle d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se rejettast en Angleterre. Ce fut l'une des raisons, pourquoy nostre Roy Philippe consentit d'envoyer Jean son fils à la guerre d'outremer : à fin d'emmener quand et luy un grand nombre de jeunesse bouïllante, qui estoit en sa gendarmerie.

Il y en a plusieurs en ce temps, qui discourent de pareille façon, souhaitans que ceste esmotion chaleureuse, qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes, qui dominent pour ceste heure nostre corps, si on ne les escoulle ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousjours en force, et apportent en fin nostre entiere ruine : Et de vray, une guerre estrangere est un mal bien plus doux que la civile : mais je ne croy pas que Dieu favorisast une si injuste entreprise, d'offencer et quereler autruy pour nostre commodité.

Nil mihi tam valdè placeat Rhamnusia virgo,
Quód temere invitis suscipiatur heris.

Toutesfois la foiblesse de nostre condition, nous pousse souevnt à ceste necessité, de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin. Lycurgus, le plus vertueux et parfaict legislateur qui fut onques, inventa ceste tres−injuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes, qui estoyent leurs serfs : à fin qu'en les voyant ainsi perdus et ensevelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce vice.

Ceux là avoyent encore plus de tort, qui permettoyent anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils fussent condamnez, fussent deschirez tous vifs par les medecins, pour y voir au naturel nos parties interieures, et en establir plus de certitude en leur art : car s'il se faut desbaucher, on est plus excusable, le faisant pour la santé de l'ame, que pour celle du corps : comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangers, et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à outrance, qui se combattoient, détailloient, et entretuoyent en leur presence :

Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
Quid mortes juvenum, quid sanguine pasta voluptas ?

Et dura cet usage jusques à Theodosius l'Empereur.

Arripe dilatam tua dux in tempora famam,
Quodque patris superest successor laudis habeto,
Nullus in urbe cadat, cujus sit poena voluptas,
Jam solis contenta feris infamis arena,
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis.

C'estoit à la verité un merveilleux exemple, et de tres−grand fruict, pour l'institution du peuple, de voir tous les jours en sa presence, cent, deux cents, voire mille coupples d'hommes armez les uns contre les autres, se hacher en pieces, avec une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur vist lascher une parolle de foiblesse ou commiseration, jamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche, pour gauchir au coup de leur adversaire : ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup. Il est advenu à plusieurs d'entre eux, estans blessez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple, s'il estoit content de leur devoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encore allegrement : en maniere qu'on les hurloit et maudissoit, si on les voyoit estriver à recevoir la mort.

Les filles mesmes les incitoient :

consurgit ad ictus,
Et quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delitias ait esse suas, pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Les premiers Romains employoyent à cet exemple les criminels : Mais depuis on y employa des serfs innocens, et des libres mesmes, qui se vendoyent pour cet effect : jusques à des Senateurs et Chevaliers Romains : et encores des femmes :

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
Atque hostem sibi quisque parat cum bella quiescunt.

Hos inter fremitus novósque lusus,
Stat sexus rudis insciusque ferri,
Et pugnas capit improbus viriles.

Ce que je trouverois fort estrange et incroyable, si nous n'estions accoustumez de voir tous les jours en nos guerres, plusieurs miliasses d'hommes estrangers, engageants pour de l'argent leur sang et leur vie, à des querelles, où ils n'ont aucun interest.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXIV
De la grandeur romaine

JE ne veux dire qu'un mot de cet argument infiny, pour montrer la simplesse de ceux, qui apparient à celle la, les chetives grandeurs de ce temps.

Au septiesme livre des *Epistres familieres* de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom, de familieres, s'ils veulent, car à la verité il n'y est pas fort à propos : et ceux qui au lieu de familieres y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eux, de ce que dit Suetone en la *Vie de Cæsar*, qu'il y avoit un volume de lettres de luy ad familiares) il y en a une, qui s'adresse à Cæsar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redit ces mots, qui estoyent sur la fin d'un'autre lettre, que Cæsar luy avoit escrit : Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommandé, je le feray Roy de Gaule, et si tu veux, que j'advance quelque autre de tes amis, envoye le moy.

Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen Romain, comme estoit lors Cæsar, de disposer des Royaumes, car il osta bien au Roy Dejotarus le sien, pour le donner à un gentil−homme de la ville de Pergame nommé Mithridates. Et ceux qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs Royaumes par luy vendus : et Suetone dit qu'il tira pour un coup, du Roy Ptolomæus, trois millions six cens mill'escus, qui fut bien pres de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis.

Marcus Antonius disoit que la grandeur du peuple Romain ne se montroit pas tant, par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit. Si en avoit il quelque siecle avant Antonius, esté un entre autres, d'authorité si merveilleuse, qu'en toute son histoire, je ne sçache marque, qui porte plus haut le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Ægypte, et estoit apres à conquerir Cypre, et autres demeurants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du Senat : et d'abordée, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le Roy les ayant leuës, et dict, qu'il en delibereroit : Popilius circonscrit la place où il estoit avec sa baguette, en luy disant : Ren moy responce, que je puisse rapporter au Senat, avant que tu partes de ce cercle. Antiochus estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, apres y avoir un peu songé : Je feray (dit−il) ce que le Senat me commande. Lors le salüa Popilius, comme amy du peuple Romain. Avoir renoncé à une si grande Monarchie, et cours d'une si fortunée prosperité, par l'impression de trois traits d'escriture ! Il eut vrayement raison, comme il fit, d'envoyer depuis dire au Senat par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance, de mesme respect, que si elle fust venuë des Dieux immortels.

Tous les Royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceux qui les avoyent perdus, ou en fit present à des estrangers.

Et sur ce propos Tacitus parlant du Roy d'Angleterre Cogidunus, nous fait sentir par un merveilleux traict ceste infinie puissance : Les Romains (dit−il) avoyent accoustumé de toute ancienneté, de laisser les Roys, qu'ils avoyent surmontez, en la possession de leurs Royaumes, soubs leur authorité : à ce qu'ils eussent des Roys mesmes, utils de la servitude : *Ut haberent instrumenta servitutis et reges.*

Il est vray−semblable, que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du Royaume d'Hongrie, et autres estats, regardoit plus à ceste consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer ; qu'il estoit saoul et chargé, de tant de Monarchies et de domination, que sa vertu, ou celle de ses ancestres, luy avoyent acquis.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXV
De ne contrefaire le malade

IL y a un epigramme en Martial qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes : où il recite plaisamment l'histoire de Cælius, qui pour fuir à faire la cour à quelques grans à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, fit la mine d'avoir la goute : et pour rendre son excuse plus vray−semblable, se faisoit oindre les jambes, les avoit enveloppees, et contre−faisoit entierement le port et la contenance d'un homme gouteux. En fin la fortune luy fit ce plaisir de l'en rendre tout à faict.

Tantum cura potest et ars doloris,
Desiit fingere Cælius podagram.

J'ay veu en quelque lieu d'Appian, ce me semble, une pareille histoire, d'un qui voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrober de la cognoissance de ceux qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesti, y adjousta encore ceste invention, de contre−faire le borgne : quand il vint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut deffaire l'emplatre qu'il avoit long temps porté sur son oeil, il trouva que sa veuë estoit effectuellement perdue soubs ce masque. Il est possible que l'action de la veuë s'estoit hebetée, pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute rejetée en l'autre oeil : Car nous sentons evidemment que l'oeil que nous tenons couvert, r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect : en maniere que celuy qui reste, s'en grossit et s'en enfle : Comme aussi l'oisiveté, avec la chaleur des liaisons et des medicamens, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au gouteux de Martial.

Lisant chez Froissard, le voeu d'une troupe de jeunes gentils−hommes Anglois, de porter l'oeil gauche bandé, jusques à ce qu'ils eussent passé en France, et exploité quelque faict d'armes sur nous : je me suis souvent chatouïllé de ce pensement, qu'il leur eust pris, comme à ces autres, et qu'ils se fussent trouvez tous éborgnez au revoir des maistresses, pour lesquelles ils avoyent faict l'entreprise.

Les meres ont raison de tancer leurs enfans, quand ils contrefont les borgnes, les boiteux et les bicles, et tels autres defauts de la personne : car outre ce que le corps ainsi tendre en peut recevoir un mauvais ply, je ne sçay comment il semble que la fortune se joüe à nous prendre au mot : et j'ay ouy reciter plusieurs exemples de gens devenus malades ayant dessigné de feindre l'estre.

De tout temps j'ay apprins de charger ma main et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston : jusques à y chercher de l'elegance, et m'en sejourner, d'une contenance affettée. Plusieurs m'ont menacé, que fortune tourneroit un jour ceste mignardise en necessité. Je me fonde sur ce que je seroy le premier goutteux de ma race.

Mais alongeons ce chapitre et le bigarrons d'une autre piece, à propos de la cecité. Pline dit d'un, qui songeant estre aveugle en dormant, se le trouva l'endemain, sans aucune maladie precedente. La force de l'imagination peut bien ayder à cela, comme j'ay dit ailleurs, et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vray−semblable, que les mouvemens que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoient la veuë, furent occasion du songe.

Adjoustons encore un'histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres : Tu sçais (dit−il) escrivant à Lucilius, que Harpasté la folle de ma femme, est demeurée chez moy pour charge hereditaire : car de mon goust je suis ennemy de ces monstres, et si j'ay envie de rire d'un fol, il ne me le faut

chercher guere loing, je ris de moy−mesme. Ceste folle, a subitement perdu la veuë. Je te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener, par ce qu'elle dit que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, je te prie croire, qu'il advient à chacun de nous : nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux. Encore les aveugles demandent un guide, nous nous fourvoions de nous mesmes. Je ne suis pas ambitieux, disons nous, mais à Rome on ne peut vivre autrement : je ne suis pas sumptueux, mais la ville requiert une grande despence : ce n'est pas ma faute, si je suis cholere, si je n'ay encore establi aucun train asseuré de vie, c'est la faute de la jeunesse. Ne cherchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous : il est planté en nos entrailles. Et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guerison plus malaisée. Si nous ne commençons de bonne heure à nous penser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maux ? Si avons nous une tres−douce medecine, que la philosophie : car des autres, on n'en sent le plaisir, qu'apres la guerison, ceste cy plaist et guerit ensemble.

Voyla ce que dit Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos : mais il y a du profit au change.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXVI
Des pouces

TACITUS recite que parmy certains Roys barbares, pour faire une obligation asseurée, leur maniere estoit, de joindre estroictement leurs mains droites l'une à l'autre, et s'entrelasser les pouces : et quand à force de les presser le sang en estoit monté au bout, ils les blessoient de quelque legere pointe, et puis se les entresuçoient.

Les medecens disent, que les pouces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie Latine vient de pollere, Les Grecs l'appellent ἀντίχειρ, comme qui diroit une autre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens, de main entiere :

Sed nec vocibus excitata blandis,
Molli pollice nec rogata surgit.

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les pouces :

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum :

et de desfaveur de les hausser et contourner au dehors :

converso pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter.

Les Romains dispensoient de la guerre, ceux qui estoient blessez au pouce, comme s'ils n'avoient plus la prise des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier Romain, qui avoit par malice couppé les pouces à deux siens jeunes enfans, pour les excuser d'aller aux armees : et avant luy, le Senat du temps de la guerre Italique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpetuelle, et luy avoit confisqué tous ses biens, pour s'estre à escient couppé le pouce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage.

Quelqu'un, dont il ne me souvient point, ayant gaigné une bataille navale, fit coupper les pouces à ses ennemis vaincus pour leur oster le moyen de combatre et de tirer la rame.

Les Atheniens les firent coupper aux Æginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine.

En Lacedemone le maistre chastioit les enfans en leur mordant le pouce.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXVII
Coüardise mere de la cruauté

J'AY souvent ouy dire, que la coüardise est mere de la cruauté : Et si ay par experience apperçeu, que ceste aigreur, et aspreté de courage malitieux et inhumain, s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine : J'en ay veu des plus cruels, subjets à pleurer aiséement, et pour des causes frivoles. Alexandre tyran de Pheres, ne pouvoit souffrir d'ouyr au theatre le jeu des tragedies, de peur que ses cytoyens ne le vissent gemir aux malheurs d'Hecuba, et d'Andromache, luy qui sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gens tous les jours. Seroit−ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez ?

La vaillance (de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistence,

Nec nisi bellantis gaudet cervice juvenci)

s'arreste à voir l'ennemy à sa mercy : Mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier rolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires, s'exercent ordinairement par le peuple, et par les officiers du bagage : Et ce qui fait voir tant de cruautez inouies aux guerres populaires, c'est que ceste canaille de vulgaire s'aguerrit, et se gendarme, à s'ensanglanter jusques aux coudes, et deschiqueter un corps à ses pieds, n'ayant resentiment d'autre vaillance.

Et lupus et turpes instant morientibus ursi,
Et quæcunque minor nobilitate fera est.

Comme les chiens coüards, qui deschirent en la maison, et mordent les peaux des bestes sauvages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est−ce qui faict en ce temps, nos querelles toutes mortelles ? et que là où nos peres avoyent quelque degré de vengeance, nous commençons à cest e heure par le dernier : et ne se parle d'arrivée que de tuer ? Qu'est−ce, si ce n'est coüardise ? Chacun sent bien, qu'il y a plus de braverie et desdain, à battre son ennemy, qu'à l'achever, et de le faire bouquer, que de le faire mourir : D'avantage que l'appetit de vengeance s'en assouvit et contente mieux : car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy. Voyla pourquoy, nous n'attaquons pas une beste, ou une pierre, quand elle nous blesse, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenche : Et de tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offence.

Et tout ainsi comme Bias crioit à un meschant homme, Je sçay que tost ou tard tu en seras puny, mais je crains que je ne le voye pas : Et plaignoit les Orchomeniens, de ce que la penitence que Lyciscus eut de la trahison contre eux commise, venoit en saison, qu'il n'y avoit personne de reste, de ceux qui en avoient esté interessez, et ausquels devoit toucher le plaisir de ceste penitence. Tout ainsin est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe, pert le moyen de la souffrir : Car comme le vengeur y veut voir, pour en tirer du plaisir, il faut que celuy sur lequel il se venge, y voye aussi, pour en recevoir du desplaisir, et de la repentance.

Il s'en repentira, disons nous. Et pour luy avoir donné d'une pistolade en la teste, estimons nous qu'il s'en repente ? Au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous fait la mouë en tombant : Il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir. Et luy prestons le plus favorable

de touts les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement. Nous sommes à conniller, à trotter, et à fuir les officiers de la justice, qui nous suyvent : et luy est en repos. Le tuer, est bon pour eviter l'offence à venir, non pour venger celle qui est faicte. C'est une action plus de crainte, que de braverie : de precaution, que de courage : de defense, que d'entreprinse. Il est apparent que nous quittons par là, et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation : Nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille.

Ce n'est pas contre luy, c'est pour toy, que tu t'en deffais.

Au Royaume de Narsingue cet expedient nous demoureroit inutile : Là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisans, demeslent leurs querelles à coups d'espée. Le Roy ne refuse point le camp à qui se veut battre : et assiste, quand ce sont personnes de qualité : estrenant le victorieux d'une chaisne d'or : mais pour laquelle conquerir, le premier, à qui il en prend envie, peut venir aux armes avec celuy qui la porte. Et pour s'estre desfaict d'un combat, il en a plusieurs sur les bras.

Si nous pensions par vertu estre tousjours maistres de nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant : Nous voulons vaincre plus seurement qu'honorablement. Et cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle. Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille : qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il fust mort, pour les publier. C'estoit faire la figue à un aveugle et dire des pouïlles à un sourd, et offenser un homme sans sentiment plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, que ce n'estoit qu'aux lutins de luitter les morts. Celuy qui attend à veoir trespasser l'Autheur, duquel il veut combattre les escrits, que dit−il, sinon qu'il est foible et noisif ?

On disoit à Aristote, que quelqu'un avoit mesdit de luy : Qu'il face plus (dit−il) qu'il me fouëtte, pourveu que je n'y soy pas.

Nos peres se contentoyent de revencher une injure par un démenti, un démenti par un coup, et ainsi par ordre : Ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire, vivant, et outragé : Nous tremblons de frayeur, tant que nous le voyons en pieds. Et qu'il soit ainsi, nostre belle pratique d'aujourdhuy, porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offencé, que celuy qui nous a offencez ?

C'est aussi une espece de lascheté, qui a introduit en nos combats singuliers, cet usage, de nous accompaigner de seconds, et tiers, et quarts. C'estoit anciennement des duels, ce sont à ceste heure rencontres, et batailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent : *Quum in se cuique minimum fiduciæ esset*. Car naturellement quelque compagnie que ce soit, apporte confort, et soulagement au danger. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y fist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat. Mais depuis qu'on a pris ce train, qu'ils s'engagent eux mesmes, quiconque y est convié, ne peut honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue, que ce soit faute ou d'affection, ou de coeur.

Outre l'injustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur, autre valeur et force que la vostre, je trouve du desadvantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune, à celle d'un second : chacun court assez de hazard pour soy, sans le courir encore pour un autre : et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu, pour la deffence de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liée. Si vostre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avec raison : Et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement : comme de charger bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espée ; ou tout sain, un homme qui est desja fort blessé : Mais si ce sont avantages, que vous ayez gaigné en combatant, vous vous en pouvez servir sans reproche : La disparité et inegalité ne se poise et considere, que de l'estat en quoy se commence la meslée : du reste prenez vous en à la fortune : Et quand vous en aurez tout seul, trois sur vous,

vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous fait non plus de tort, que je ferois à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy, que je verrois attaché à l'un des nostres, de pareil avantage. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe (comme où nostre Duc d'Orleans, deffia le Roy d'Angleterre Henry, cent contre cent, trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens : trois à trois, comme les Horatiens contre les Curiatiens. Que la multitude de chasque part, n'est considerée que pour un homme seul : Par tout où il y a compagnie, le hazard y est confus et meslé.

J'ay interest domestique à ce discours. Car mon frere sieur de Matecoulom, fut convié à Rome, à seconder un gentil−homme qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit deffendeur, et appellé par un autre : En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste, un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu (je voudrois qu'on me fist raison de ces loix d'honneur, qui vont si souvent choquant et troublant celles de la raison) Apres s'estre desfaict de son homme, voyant les deux maistres de la querelle, en pieds encores, et entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins ? devoit−il se tenir coy, et regarder deffaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffence duquel, il estoit là venu ? Ce qu'il avoit faict jusques alors, ne servoit rien à la besongne : la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez, et certes devez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes, et à quelque grand desadvantage, je ne vois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'autruy, où vous n'estes que suivant, où la dispute n'est pas vostre. Il ne pouvoit estre ny juste, ny courtois, au hazard de celuy auquel il s'estoit presté : Aussi fut−il delivré des prisons d'Italie, par une bien soudaine et solemne recommandation de nostre Roy.

Indiscrette nation. Nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices, et folies, au monde, par reputation : nous allons aux nations estrangeres, pour les leur faire voir en presence. Mettez trois François au deserts de Lybie, ils ne seront pas un mois ensemble, sans se harceler et esgratigner : Vous diriez que ceste peregrination, est une partie dressée, pour donner aux estrangers le plaisir de nos tragedies : et le plus souvent à tels, qui s'esjouyssent de nos maux, et qui s'en moquent.

Nous allons apprendre en Italie à escrimer : et l'exerçons aux despends de nos vies, avant que de le sçavoir. Si faudroit−il suyvant l'ordre de la discipline, mettre la theorique avant la practique. Nous trahissons nostre apprentissage :

Primitiæ juvenum miseræ, bellique futuri
Dura rudimenta.

Je sçay bien que c'est un art utile à sa fin (au duel des deux princes, cousins germains, en Hespaigne, le plus vieil, dit Tite Live, par l'addresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus jeune) et comme j'ay cognu par experience, duquel la cognoissance a grossi le coeur à aucuns, outre leur mesure naturelle : Mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'addresse, et qu'elle prend autre fondement que de soy−mesme. L'honneur des cobats consiste en la jalousie du courage, non de la science : Et pourtant ay−je veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles, des armes, qui luy ostassent le moyen de cet advantage : et lesquelles dépendoient entierement de la fortune, et de l'asseurance : à fin qu'on n'attribuast sa victoire, plustost à son escrime, qu'à sa valeur : Et en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bon escrimeur comme injurieuse : et se desroboit pour l'apprendre, comme mestier de subtilité, desrogeant à la vraye et naïfve vertu,

Non schivar, non parar, non ritirarsi,
Voglion costor, ne qui destrezza ha parte,
Non danno i colpi finti hor pieni, hor scarsi,
Toglie l'ira e il furor l'uso de l'arte,
Odi le spade horribilmente urtarsi
A mezzo, il ferro il pie d'orma non parte,
Sempre è il pie fermo, è la man sempre in moto,

Ne scende taglio in van ne punta à voto.

Les butes, les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers, estoyent l'exercice de nos peres : Cet autre exercice, est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privée : Qui nous apprend à nous entreruyner, contre les loix et la justice : et qui en toute façon, produict tousjours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieux seant, de s'exercer en choses qui asseurent, non qui offencent nostre police : qui regardent la publique seurté et la gloire commune.

Publius Rutilius Consus fut le premier, qui instruisit le soldat, à manier ses armes par adresse et science, qui conjoignit l'art à la vertu : non pour l'usage de querelle privée, ce fut pour la guerre et querelles du peuple Romain. Escrime populaire et civile. Et outre l'exemple de Cæsar, qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gensdarmes de Pompeius en la bataille de Pharsale : mille autres chefs de guerre se sont ainsi advisez, d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present. Mais tout ainsi que Philopoemen condamna la lucte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice, estoient divers à ceux, qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimoit les gens d'honneur, se devoir amuser : il me semble aussi, que ceste adresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements, à quoy on dresse la jeunesse, en ceste nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost, et dommageables à l'usage du combat militaire.

Aussi y employent communement noz gents, des armes particulieres, et peculierement destinées à cet usage. Et j'ay veu, qu'on ne trouvoit guere bon, qu'un gentil−homme, convié à l'espée et au poignard, s'offrist en equipage de gendarme. Ny qu'un autre offrist d'y aller avec sa cape, au lieu du poignard. Il est digne de consideration, que Lachez, en Platon, parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dit n'avoir jamais de ceste eschole veu sortir nul grand homme de guerre, et nomméement des maistres d'icelle. Quant à ceux là, nostre experience en dit bien autant. Du reste, aumoins pouvons nous tenir que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance. Et en l'institution des enfants de sa police, Platon interdit les arts de mener les poings, introduittes par Amycus et Epeius : et de lucter, par Antæus et Cecyo : par ce qu'elles ont autre but, que de rendre la jeunesse apte au service bellique, et n'y conferent point.

Mais je m'en vois un peu bien à gauche de mon theme.

L'Empereur Maurice, estant adverty par songes, et plusieurs prognostiques, qu'un Phocas, soldat pour lors incognu, le devoit tuer : demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses moeurs : et comme entre autre chose Philippus luy dict, qu'il estoit lasche et craintif, l'Empereur conclud incontinent par là, qu'il estoit doncq meurtrier et cruel. Qui rend les Tyrans si sanguinaires ? c'est le soing de leur seurté, et que leur lasche coeur, ne leur fournit d'autres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceux qui les peuvent offencer, jusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure.

Cuncta ferit dum cuncta timet.

Les premieres cruautez s'exercent pour elles mesmes : de là s'engendre la crainte d'une juste revanche, qui produict apres une enfileure de nouvelles cruautez, pour les estouffer les unes par les autres. Philippus Roy de Macedoine, celuy qui eust tant de fusées à demesler avec le peuple Romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance : ne se pouvant resoudre contre tant de familles, en divers temps offensées : print party de se saisir de touts les enfants de ceux qu'il avoit faict tuer, pour de jour en jour les perdre l'un apres l'autre, et ainsi establir son repos.

Les belles matieres siesent bien en quelque place qu'on les seme. Moy, qui ay plus de soin du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suite, ne doy pas craindre de loger icy un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soustenir, je me contente

du bout d'un poil, pour les joindre à mon propos. Entre les autres condamnez par Philippus, avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens. Apres luy, il avoit encore depuis faict mourir ses deux gendres, laissants chacun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoyent les deux vefves. Theoxena ne peut estre induicte à se remarier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Æniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa tous en bas aage. Theoxena, espoinçonnée d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduitte et protection, espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du Roy. Ceste courageuse mere, se deffiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses satellites envers ceste belle et tendre jeunesse, osa dire, qu'elle les tueroit plustost de ses mains, que de les rendre. Poris effrayé de ceste protestation, luy promet de les desrober, et emporter à Athenes, en la garde d'aucuns siens hostes fidelles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle, qui se celebroit à Ænie en l'honneur d'Æneas, et s'y en vont. Ayans assisté le jour aux ceremonies et banquet publique, la nuict ils s'escoulent en un vaisseau preparé, pour gaigner païs par mer. Le vent leur fut contraire : et se trouvans l'endemain à la veuë de la terre, d'où ils avoyent desmaré, furent suyvis par les gardes des ports. Au joindre, Poris s'embesoignant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena forçenée d'amour et de vengeance, se rejettant à sa premiere proposition, fait apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veuë : Or sus mes enfants, la mort est meshuy le seul moyen de vostre defense et liberté, et sera matiere aux Dieux de leur saincte justice : ces espées traictes, ces couppes pleines vous en ouvrent l'entrée : Courage. Et toy mon fils, qui es plus grand, empoigne ce fer, pour mourir de la mort plus forte. Ayants d'un costé ceste vigoureuse conseillere, les ennemis de l'autre, à leur gorge, ils coururent de furie chacun à ce qui luy fut le plus à main : Et demy morts furent jettez en la mer. Theoxena fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de tous ses enfants ; accollant chaudement son mary : Suyvons ces garçons, mon amy, et jouyssons de mesme sepulture avec eux. Et se tenants ainsi embrassez, se precipiterent : de maniere que le vaisseau fut ramené à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans pour faire tous les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur colere, ils ont employé toute leur suffisance, à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste, qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là dessus ils sont en grand peine : car si les tourmens sont violents, ils sont cours : s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voyla à dispenser leurs engins. Nous en voyons mille exemples en l'antiquité ; et je ne sçay si sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté : Nostre justice ne peut esperer, que celuy que la crainte de mourir et d'estre decapité, ou pendu, ne gardera de faillir ; en soit empesché, par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et je ne sçay cependant, si nous les jettons au desespoir : Car en quel estat peut estre l'ame d'un homme, attendant vingt−quatre heures la mort, brisé sur une rouë, ou à la vieille façon cloué à une croix ? Josephe recite, que pendant les guerres des Romains en Judée, passant où lon avoit crucifié quelques Juifs, trois jours y avoit, il recogneut trois de ses amis, et obtint de les oster de là ; les deux moururent, dit−il, l'autre vescut encore depuis.

Chalcondyle homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps, et pres de luy, recite pour extreme supplice, celuy que l'Empereur Mechmed pratiquoit souvent, de faire trancher les hommes en deux parts, par le faux du corps, à l'endroit du diaphragme, et d'un seul coup de simeterre : d'où il arrivoit, qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois : et voyoit−on, dit−il, l'une et l'autre part pleine de vie, se demener long temps apres pressée de tourment. Je n'estime pas, qu'il y eust grand' souffrance en ce mouvement. Les supplices plus hideux à voir, ne sont pas tousjours les plus forts à souffrir. Et trouve plus atroce ce que d'autres historiens en recitent contre des Seigneurs Epirotes, qu'il les feit escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnée, que leur vie dura quinze jours à cette angoisse.

Et ces deux autres : Croesus ayant faict prendre un gentil−homme favori de Pantaleon son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit gratter et carder, à coups de cardes et peignes de ce mestier, jusques à ce qu'il en mourut. George Sechel chef de ces paysans de Polongne, qui soubs tiltre de la Croysade, firent tant de maux, deffaict en battaille par le Vayvode de Transsilvanie, et prins, fut trois jours attaché nud sur un

chevalet ; exposé à toutes les manieres de tourmens que chacun pouvoit apporter contre luy : pendant lequel temps on fit jeusner plusieurs autres prisonniers. En fin, luy vivant et voyant, on abbreuva de son sang Lucat son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie de leurs meffaits : et fit on paistre vingt de ses plus favoris Capitaines, deschirans à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps, et parties du dedans, luy expiré, furent mises bouillir, qu'on fit manger à d'autres de sa suitte.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXVIII
Toutes choses ont leur saison

CEUX qui apparient Caton le Censeur, au jeune Caton meurtrier de soy−mesme, apparient deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploitta la sienne à plus de visages, et precelle en exploits militaires, et en utilité de ses vacations publiques. Mais la vertu du jeune, outre ce que c'est blaspheme de luy en apparier nulle en vigueur, fut bien plus nette. Car qui deschargeroit d'envie et d'ambition, celle du Censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence, de bien loing plus grand que luy, et que tout autre homme de son siecle ?

Ce qu'on dit entre autres choses de luy, qu'en son extreme vieillesse, il se mit à apprendre la langue Grecque, d'un ardant appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort honnorable. C'est proprement ce que nous disons, retomber en enfantillage. Toutes choses ont leur saison, les bonnes et tout : Et je puis dire mon patenostre hors de propos : Comme on defera T. Quintius Flaminius, de ce qu'estant general d'armée, on l'avoit veu à quartier sur l'heure du conflict, s'amusant à prier Dieu, en une battaille, qu'il gaigna.

Imponit finem sapiens et rebus honestis.

Eudemonidas voyant Xenocrates fort vieil s'empresser aux leçons de son escole : Quand sçaura cettuy−cy, dit−il, s'il apprend encore ?

Et Philopoemen, à ceux qui hault−louoyent le Roy Ptolomæus, de ce qu'il durcissoit sa personne tous les jours à l'exercice des armes : Ce n'est (dit−il) pas chose louable à un Roy de son aage, de s'y exercer, il les devoit hormais reellement employer.

Le jeune doit faire ses apprests, le vieil en jouïr, disent les sages : Et le plus grand vice qu'ils remerquent en nous, c'est que noz desirs rajeunissent sans cesse : Nous recommençons tousjours à vivre : Nostre estude et nostre envie devroyent quelque fois sentir la vieillesse : Nous avons le pied à la fosse ; et noz appetis et poursuites ne font que naistre.

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulcri
Immemor, struis domos.

Le plus long de mes desseins n'a pas un an d'estenduë : je ne pense desormais qu'à finir : me deffay de toutes nouvelles esperances et entreprinses : prens mon dernier congé de tous les lieux, que je laisse : et me depossede tous les jours de ce que j'ay.

Olim jam nec perit quicquam mihi, nec acquiritur, plus superest viatici, quam viæ.

Vixi, Et quem dederat cursum fortuna peregi.

C'est en fin tout le soulagement que je trouve en ma vieillesse, qu'elle amortist en moy plusieurs desirs et soings, dequoy la vie est inquietée. Le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy−cy apprend à parler, lors qu'il luy faut apprendre à se taire pour jamais.

On peut continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage : La sotte chose, qu'un vieillard abecedaire !

Diversos diversa juvant, non omnibus annis
Omnia conveniunt.

S'il faut estudier, estudions un estude sortable à nostre condition : afin que nous puissions respondre, comme celuy, à qui quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude : A m'en partir meilleur, et plus à mon aise, respondit−il. Tel estude fut celuy du jeune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, de l'eternité de l'ame : Non, comme il faut croire, qu'il ne fust de long temps garny de toute sorte de munition pour un tel deslogement : D'asseurance, de volonté ferme, et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escrits : Sa science et son courage estoient pour ce regard, au dessus de la philosophie. Il print cette occupation, non pour le service de sa mort, mais comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil, en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans choix et sans changement, ses estudes, avec les autres actions accoustumées de sa vie.

La nuict, qu'il vint d'estre refusé de la Preture, il la passa à jouer. Celle en laquelle il devoit mourir, il la passa à lire. La perte ou de la vie, ou de l'office, tout luy fut un.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXIX
De la vertu

JE trouve par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutées et saillies de l'ame, ou une resolue et constante habitude : et voy bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire jusques à surpasser la divinité mesme, dit quelqu'un, d'autant que c'est plus, de se rendre impassible de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle : et jusques à pouvoir joindre à l'imbecillité de l'homme, une resolution et asseurance de Dieu. Mais c'est par secousse. Et és vies de ces heros du temps passé, il y a quelque fois des traits miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser noz forces naturelles : mais ce sont traits à la verité : et est dur à croire, que de ces conditions ainsin eslevées, on en puisse teindre et abbreuver l'ame, en maniere, qu'elles luy deviennent ordinaires, et comme naturelles. Il nous eschoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillée par les discours, ou exemples d'autruy, bien loing au delà de son ordinaire : Mais c'est une espece de passion, qui la pousse et agite, et qui la ravit aucunement hors de soy : car ce tourbillon franchi, nous voyons, que sans y penser elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon jusques à la derniere touche ; au moins jusques à n'estre plus celle−là : de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu pres comme l'un du vulgaire.

Sauf l'ordre, la moderation, et la constance, j'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque et deffaillant en gros.

A cette cause disent les sages, il faut pour juger bien à poinct d'un homme, principalement contreroller ses actions communes, et le surprendre en son à tous les jours.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme tous les autres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et par ce qu'il maintenoit la foiblesse du jugement humain, estre si extreme, que de ne pouvoir prendre party ou inclination : et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses, comme indifferentes, on conte qu'il se maintenoit tousjours de mesme façon, et visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, quand celuy à qui il parloit s'en fust allé : s'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes, et autres accidens par ses amis. Car de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté choquer ses propositions, qui ostoient au sens mesmes, toute eslection et certitude. Quelquefois il souffrit d'estre incisé et cauterisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement siller les yeux.

C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations, c'est plus d'y joindre les effects, toutesfois il n'est pas impossible : mais de les joindre avec telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes en ces entreprinses si esloignées de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voyla pourquoy comme il fust quelquefois rencontré en sa maison, tançant bien asprement avecques sa soeur, et luy estant reproché de faillir en cela à son indifferance : Quoy ? dit−il, faut−il qu'encore cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles ? Un' autre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : Il est, dit−il, tres−difficile de despouiller entierement l'homme : et se faut mettre en devoir, et efforcer de combattre les choses, premierement par les effects ; mais au pis aller par la raison et par les discours.

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieuës d'icy, un homme de village, qui est encore vivant, ayant la teste de long temps rompue par la jalousie de sa femme, revenant un jour de la besongne, et elle le bien−veignant de ses crialleries accoustumées, entra en telle furie, que sur le champ à tout la serpe qu'il tenoit encore en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoyent en fievre, les luy jetta au nez.

Et il se dit, qu'un jeune gentil−homme des nostres, amoureux et gaillard, ayant par sa perseverance amolli en fin le coeur d'une belle maistresse, desesperé, de ce que sur le point de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesmes et deffailly, et que,

non viriliter
Iners senile penis extulerat caput,

il s'en priva soudain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime pour la purgation de son offence. Si c'eust esté par discours et religion, comme les Prestres de Cibele, que ne dirions nous d'une si hautaine entreprise ?

Depuis peu de jours à Bragerac à cinq lieuës de ma maison, contremont la riviere de Dordoigne, une femme, ayant esté tourmentée et battue le soir avant, de son mary chagrin et fascheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse au prix de sa vie, et s'estant à son lever accointée de ses voisines comme de coustume, leur laissa couler quelque mot de recommendation de ses affaires, prit une sienne soeur par la main, la mena avec elle sur le pont, et apres avoir pris congé d'elle, comme par maniere de jeu, sans montrer autre changement ou alteration, se precipita du hault en bas, en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

C'est bien autre chose, des femmes Indiennes : car estant leur coustume aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles, de se tuer apres son mary, chacune par le dessein de toute sa vie, vise à gaigner ce poinct, et cet advantage sur ses compagnes : et les bons offices qu'elles rendent à leur mary, ne regardent autre recompence que d'estre preferées à la compagnie de sa mort.

ubi mortifero jacta est fax ultima lecto,
Uxorum fusis stat pia turba comis :

Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Conjugium, pudor est non licuisse mori :
Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris.

Un homme escrit encore en noz jours, avoir veu en ces nations Orientales, cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent apres leurs maris, mais aussi les esclaves, desquelles il a eu jouïssance. Ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespassé, la vefve peut, si elle veut (mais peu le veulent) demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le jour venu elle monte à cheval, parée comme à nopces : et d'une contenance gaye, va, dit elle, dormir avec son espoux, tenant en sa main gauche un miroüer, une flesche en l'autre. S'estant ainsi promenée en pompe, accompagnée de ses amis et parents, et de grand peuple, en feste, elle est tantost rendue au lieu public, destiné à tels spectacles. C'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois : et joignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches : sur lequel elle est conduitte, et servie d'un magnifique repas. Apres lequel, elle se met à baller et à chanter : et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descent, et prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses joyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant en l'eau, comme pour y laver ses pechez : Sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge jaune de quatorze brasses de long, et donnant de rechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et recommande ses enfans, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veuë de cette fournaise ardente : ce qu'aucunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase plein d'huile à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle jette dedans le feu, quand elle en a faict : et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de busches, pour l'empescher de languir : et se change toute leur joye en deuil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veut enterrer, et là mis en son seant, la vefve à genoux devant luy, l'embrassant estroittement : et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit au tour d'eux, un mur, qui venant à se hausser jusques à l'endroit des espaules de la femme, quelqu'un des siens par le derriere prenant sa teste, luy tort le col : et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soudain monté et clos, où ils demeurent ensevelis.

En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil en leurs Gymnosophistes : car non par la contrainte d'autruy, non par l'impetuosité d'un' humeur soudaine : mais par expresse profession de leur regle, leur façon estoit, à mesure qu'ils avoyent attaint certain aage, ou qu'ils se voyoient menassez par quelque maladie, de se faire dresser un bucher, et au dessus, un lict bien paré, et apres avoir festoyé joyeusement leurs amis et cognoissans, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne les vist mouvoir, ny pieds ny mains : et ainsi mourut l'un d'eux, Calanus, en presence de toute l'armée d'Alexandre le Grand : Et n'estoit estimé entre eux, ny sainct ny bien heureux, qui ne s'estoit ainsi tué : envoyant son ame purgée et purifiée par le feu, apres avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre.

Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui fait le miracle.

Parmy noz autres disputes, celle du *Fatum*, s'y est meslée : et pour attacher les choses advenir et nostre volonté mesmes, à certaine et inevitable necessité, on est encore sur cet argument, du temps passé : Puis que Dieu prevoit toutes choses devoir ainsin advenir, comme il fait, sans doubte : il faut donc qu'elles adviennent ainsi. A quoy noz maistres respondent, que le voir que quelqeu chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesmes (car tout luy estant present, il voit plustost qu'il ne prevoit) ce n'est pas la forcer d'advenir : voire nous voyons, à cause que les choses adviennent, et les choses n'adviennent pas, à cause que nous voyons. L'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce que nous voyons advenir, advient : mais il pouvoit autrement advenir : et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires, qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous faudrons, par ce que nous aurons voulu faillir.

Or j'ay veu assez de gens encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachée à certain point, ny les harquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuite et couardise, ne la peuvent avancer ou reculer. Cela est beau à dire, mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vive creance, tire apres soy les actions de mesme, certes cette foy, dequoy nous remplissons tant la bouche, estmerveilleusement legere en noz siecles : sinon que le mespris qu'elle a des oeuvres, luy face desdaigner leur compagnie.

Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Joinville tesmoing croyable autant que tout autre, nous racomte des Bedoins, nation meslée aux Sarrasins, ausquels le Roy sainct Louys eut affaire en la terre saincte, qu'ils croyoient si fermement en leur religion les jours d'un chacun estre de toute eternité prefix et contez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloyent à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc : et pour leur plus extreme maudisson, quand ils se courroussoient aux leurs, ils avoyent tousjours en la bouche : Maudit sois tu, comme celuy, qui s'arme de peur de la mort. Voyla bien autre preuve de creance, et de foy, que la nostre.

Et de ce rang est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres. Estans en quelque controverse de science, ils s'accorderent, d'entrer tous deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place publique, pour la verification chacun de son party : et en estoyent des−ja les apprests tous faicts, et la chose justement sur le poinct de l'execution, quand elle fut interrompue par un accident improuveu.

Un jeune seigneur Turc, ayant faict un signalé fait d'armes de sa personne, à la veuë des deux battailles, d'Amurath et de l'Huniade, prestes à se donner : enquis par Amurath, qui l'avoit en si grande jeunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu) remply d'une si genereuse vigueur de courage : Respondit, qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance, un lievre. Quelque jour estant à la chasse, dit−il, je descouvry un lievre en forme : et encore que j'eusse deux excellents levriers à mon costé : si me sembla−il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieux y employer encore mon arc : car il me faisoit fort beau jeu. Je commençay à descocher mes flesches : et jusques à quarante, qu'il y en avoit en ma trousse : non sans l'assener seulement, mais sans l'esveiller. Apres tout, je descoupplay mes levriers apres, qui n'y peurent non plus. J'apprins par là, qu'il avoit esté couvert par sa destinée : et que, ny les traits, ny les glaives ne portent, que par le congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'avancer. Ce compte doit servir, à nous faire veoir en passant, combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images.

Un personnage grand d'ans, de nom, de dignité, et de doctrine, se vantoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tres−importante de sa foy, par une incitation estrangere, aussi bizarre : et au reste si mal concluante, que je la trouvoy plus forte au revers : Luy l'appelloit miracle : et moy aussi, à divers sens.

Leurs historiens disent, que la persuasion, estant populairement semée entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs jours, ayde apparemment à les asseurer aux dangers. Et je cognois un grand Prince, qui en fait heureusement son proffit : soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse, à se hazarder extraordinairement : pourveu que fortune ne se lasse trop tost, de luy faire espaule.

Il n'est point advenu de nostre memoire, un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du Prince d'Orenge. C'est merveille, comment on peut eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse, en laquelle il estoit si mal advenu à son compagnon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit. Et sur cette trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un Seigneur, armé d'une si fraiche instruction de deffiance, puissant de suitte d'amis, et de force corporelle, en sa sale, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes il y employa une main bien determinée, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur, pour assener, mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement, et de vigueur de bras, que n'a un pistolet, son coup est plus subject à estre gauchy, ou troublé. Que celuy là, ne courust à une mort certaine, je n'y fay pas grand doubte : car les esperances, dequoy on eust sçeu l'amuser,

ne pouvoient loger en entendement rassis : et la conduite de son exploit, monstre, qu'il n'en avoit pas faute, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion, peuvent estre divers, car nostre fantasie fait de soy et de nous, ce qu'il luy plaist.

L'execution qui fut faicte pres d'Orleans, n'eut rien de pareil, il y eut plus de hazard que de vigueur : le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel : et l'entreprise de tirer estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, fut l'entreprise d'un homme, qui aymoit mieux faillir son effect, que faillir à se sauver. Ce qui suyvit apres le monstra. Car il se transit et s'enyvra de la pensée de si haute execution, si qu'il perdit entierement son sens, et à conduire sa fuite, et à conduire sa langue, en ses responces. Que luy falloit−il, que recourir à ses amis au travers d'une riviere ? C'est un moyen, où je me suis jetté à moindres dangers, et que j'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval trouve l'entrée facile, et que vous prevoyez au delà, un bord aysé selon le cours de l'eau. L'autre, quand on luy prononça son horrible sentence : J'y estois preparé, dit−il, je vous estonneray de ma patience.

Les Assassins, nation dependant de la Phoenicie, sont estimés entre les Mahumetans, d'une souveraine devotion et pureté de moeurs. Ils tiennent, que le plus court chemin à gaigner Paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy, on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissans, au prix d'une mort certaine, et sans aucun soing de leur propre danger. Ainsi fut assassiné (ce mot est emprunté de leur nom) nostre Comte Raimond de Tripoli, au milieu de sa ville : pendant noz entreprinses de la guerre saincte. Et pareillement Conrad Marquis de Mont−ferrat, les meurtriers conduits au supplice, tous enflez et fiers d'un si beau chef d'oeuvre.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXX
D'un enfant monstrueux

CE comte s'en ira tout simple : car je laisse aux medecins d'en discourir. Je vis avant hier un enfant que deux hommes et une nourrisse, qui se disoient estre le pere, l'oncle, et la tante, conduisoient, pour tirer quelque soul de le monstrer, à cause de son estrangeté. Il estoit en tout le reste d'une forme commune, et se soustenoit sur ses pieds, marchoit et gasouilloit, environ comme les autres de mesme aage : il n'avoit encore voulu prendre autre nourriture, que du tetin de sa nourrisse : et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois justement. Au dessoubs de ses tetins, il estoit pris et collé à un autre enfant, sans teste, et qui avoit le conduit du dos estouppé, le reste entier : car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoyent joints face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoler un plus grandelet. La joincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts, ou environ, en maniere, que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au dessoubs le nombril de l'autre : ainsi la cousture se faisoit entre les tetins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict ne se pouvoit voir, mais ouy bien tout le reste de son ventre. Voyla comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et jambes, de cet imparfaict, demouroient pendants et branslans sur l'autre, et luy pouvoit aller sa longueur jusques à my jambe. La nourrice nous adjoustoit, qu'il urinoit par tous les deux endroicts : aussi estoient les membres de cet autre nourris, et vivans, et en mesme poinct que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus.

Ce double corps, et ces membres divers, se rapportans à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognostique au Roy, de maintenir soubs l'union de ses loix, ces parts et pieces diverses de nostre estat : Mais de peur que l'evenement ne le desmente, il vaut mieux le laisser passer devant : car il n'est que de deviner en choses faictes, *Ut quum facta sunt, tum ad conjecturam aliqua interpretatione revocantur* :

comme on dit d'Epimenides qu'il devinoit à reculons.

Je vien de voir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aucune monstre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment, il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres, ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage, l'infinité des formes, qu'il y a comprinses. Et est à croire, que cette figure qui nous estonne, se rapporte et tient, à quelque autre figure de mesme genre, incognu à l'homme. De sa toute sagesse, il ne part rien que bon, et commun, et reglé : mais nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation.

Quod crebro videt, non miratur, etiam si, cur fiat nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet.

Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume. Rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle, chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXI
De la cholere

PLUTARQUE est admirable par tout : mais principalement, où il juge des actions humaines. On peut voir les belles choses, qu'il dit en la comparaison de Lycurgus, et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est, d'abandonner les enfans au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de noz polices, comme dit Aristote, laissent à chascun, en maniere des Cyclopes, la conduitte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie. Et quasi les seules, Lacedemonienne et Cretense, ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne voit qu'en un estat tout despend de son education et nourriture ? et cependant sans aucune discretion, on la laisse à la mercy des parens, tant fols et meschants qu'ils soient.

Entre autres choses combien de fois ma−il prins envie, passant par nos ruës, de dresser une farce, pour venger des garçonnetz, que je voyoy escorcher, assommer, et meurtrir à quelque pere ou mere furieux, et forcenez de colere. Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeux,

rabie secur incendente feruntur
Præcipites, ut saxa jugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivóque latus pendente recedit.

(et selon Hippocrates les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage) à tout une voix tranchante et esclatante, souvent contre qui ne fait que sortir de nourrisse. Et puis les voyla estroppiez, eslourdis de coups : et nostre justice qui n'en fait compte, comme si ces esboittements et eslochements n'estoient pas des membres de nostre chose publique.

Gratum est quód patriæ civem populoque dedisti,
Si facis vi patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis.

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité des jugements, que la cholere. Aucun ne feroit doubte de punir de

mort, le juge, qui par cholere auroit condamné son criminel : pourquoy est−il non plus permis aux peres, et aux pedantes, de fouetter les enfans, et les chastier estans en cholere ? Ce n'est plus correction, c'est vengeance : Le chastiement tient lieu de medecine aux enfans ; et souffririons nous un medecin, qui fust animé et courroucé contre son patient ?

Nous mesmes, pour bien faire, ne devrions jamais mettre la main sur noz serviteurs, tandis que la cholere nous dure : Pendant que le pouls nous bat, et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront à la verité autres, quand nous serons r'accoisez et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle, ce n'est pas nous.

Au travers d'elle, les fautes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas : Celuy qui a faim, use de viande, mais celuy qui veut user de chastiement, n'en doit avoir faim ny soif.

Et puis, les chastiemens, qui se font avec poix et discretion, se reçoivent bien mieux, et avec plus de fruit, de celuy qui les souffre. Autrement, il ne pense pas avoir esté justement condamné, par un homme agité d'ire et de furie : et allegue pour sa justification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les sermens inusitez, et cette sienne inquietude, et precipitation temeraire.

Ora tument ira, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina Gorgoneo sævius igne micant.

Suetone recite, que Caïus Rabirius, ayant esté condamné par Cæsar, ce qui luy servit le plus envers le peuple (auquel il appella) pour luy faire gaigner sa cause, ce fut l'animosité et l'aspreté que Cæsar avoit apporté en ce jugement.

Le dire est autre chose que le faire, il faut considerer le presche à part, et le prescheur à part : Ceux−là se sont donnez beau jeu en nostre temps, qui ont essayé de choquer la verité de nostre Eglise, par les vices des ministres d'icelle : elle tire ses tesmoignages d'ailleurs. C'est une sotte façon d'argumenter, et qui rejetteroit toutes choses en confusion. Un homme de bonnes moeurs, peut avoir des opinions faulces, et un meschant peut prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire, et le dire vont ensemble : et je ne veux pas nier, que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'authorité et efficace : comme disoit Eudamidas, oyant un philosophe discourir de la guerre ; Ces propos sont beaux, mais celuy qui les dit, n'en est pas croyable, car il n'a pas les oreilles accoustumées au son de la trompette. Et Cleomenes oyant un Rhetoricien harenguer de la vaillance, s'en print fort à rire : et l'autre s'en scandalizant, il luy dit ; J'en ferois de mesmes, si c'estoit une arondelle qui en parlast : mais si c'estoit une aigle, je l'orrois volontiers. J'apperçois, ce me semble, és escrits des anciens, que celuy qui dit ce qu'il pense, l'assene bien plus vivement, que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté : oyez en parler Brutus, les escrits mesmes vous sonnent que cettuy−cy estoit homme pour l'achepter au prix de la vie. Que Cicero pere d'eloquence, traitte du mespris de la mort, que Seneque en traite aussi, celuy la traine languissant, et vous sentez qu'il vous veut resoudre de chose, dequoy il n'est pas resolu. Il ne vous donne point de coeur, car luy−mesmes n'en a point : : l'autre vous anime et enflamme. Je ne voy jamais autheur, mesmement de ceux qui traictent de la vertu et des actions, que je ne recherche curieusement quel il a esté.

Car les Ephores à Sparte voyans un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prierent un homme de bien, de s'en attribuer l'invention, et le proposer.

Les escrits de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez ; et je pense le cognoistre jusques dans l'ame : si voudrois−je que nous eussions quelques memoires de sa vie : Et me suis jetté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que je sens à Aul. Gellius de nous avoir laissé par escrit ce compte de ses moeurs, qui revient à mon subject de la cholere. Un sien esclave mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les oreilles aucunement abbreuvées des leçons de philosophie, ayant esté pour quelque sienne faute despouillé

par le commandement de Plutarque ; pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : mais en fin, se mettant à crier et injurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit qu'il n'estoit pas philosophe, comme il s'en vantoit : qu'il luy avoit souvent ouy dire, qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre : et ce que lors tout plongé en la colere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escrits. A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis ; Comment, dit−il, rustre, à quoy juges tu que je sois à cette heure courroucé ? mon visage, ma voix, ma couleur, ma parolle, te donne elle quelque tesmoignage que je sois esmeu ? Je ne pense avoir ny les yeux effarouchez, ny le visage troublé, ny un cry effroyable : rougis−je ? escume−je ? m'eschappe−il de dire chose dequoy j'aye à me repentir ? tressaulx−je ? fremis−je de courroux ? car pour te dire, ce sont là les vrais signes de la cholere. Et puis se destournant à celuy qui fouettoit : Continuez, luy dit−il, tousjours vostre besongne, pendant que cettuy−cy et moy disputons : Voyla son comte.

Archytas Tarentinus revenant d'une guerre, où il avoit esté Capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur : et l'ayant fait appeller : Va, luy dit−il, que si je n'estois en cholere, je t'estrillerois bien. Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy−mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus Lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment et audacieusement envers luy : Par les Dieux, dit−il, si je n'estois courroucé, je te ferois tout à cette heure mourir.

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui se flatte. Combien de fois nous estans esbranlez soubs une fauce cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffence ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence ? J'ay retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité. Piso personnage par tout ailleurs de notable vertu, s'estant esmeu contre un sien soldat, dequoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte, où il avoit laissé un sien compagnon, tinst pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soudain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voicy arriver ce compagnon esgaré : toute l'armée en fit grand' feste, et apres force caresses et accollades des deux compagnons, le bourreau meine l'un et l'autre, en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy−mesmes un grand plaisir : mais ce fut au rebours, car par honte et despit, son ardeur qui estoit encore en son effort, se redoubla : et d'une subtilité que sa passion luy fournit soudain, il en fit trois coulpables, par ce qu'il en avoit trouvé un innocent : et les fit depescher tous trois : Le premier soldat, par ce qu'il y avoit arrest contre luy : le second qui s'estoit esgaré, par ce qu'il estoit cause de la mort de son compagnon ; et le bourreau pour n'avoir obey au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceux qui ont à negocier avec des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les jette, quand on oppose à leur agitation, le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un, qui souppoit en sa compagnie, homme de molle et douce conversation, et qui pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit, et d'y consentir : luy ne pouvant souffrir son chagrin, se passer ainsi sans aliment : Nie moy quelque chose, de par les Dieux, dit−il, affin que nous soyons deux. Elles de mesmes, ne se courroucent, qu'affin qu'on se contre−courrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion à un homme qui luy troubloit son propos, en l'injuriant asprement, n'y fit autre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela faict, sans aucune mention de ce trouble, il recommença son propos, en l'endroict où il l'avoit laissé. Il n'est replique si piquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousjours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire : car en cet exercice il y a certes des parties, qui ne s'en peuvent passer) je dy souvent, que c'est le plus patient homme que je cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

magno veluti cùm flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,

Exultántque æstu latices, furit intus aquaï
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis,
Nec jam se capit unda, volat vapor ater ad auras,

qu'il faut qu'il se contraingne cruellement, pour la moderer : Et pour moy, je ne sçache passion, pour laquelle couvrir et soustenir, je peusse faire un tel effort. Je ne voudrois mettre la sagesse à si haut prix : Je ne regarde pas tant ce qu'il fait, que combien il luy couste à ne faire pis.

Un autre se vantoit à moy, du reglement et douceur de ses moeurs, qui est, à la verité singuliere : je luy disois, que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceux, comme luy, d'eminente qualité, sur lesquels chacun a les yeux, de se presenter au monde tousjours bien temperez : mais que le principal estoit de prouvoir au dedans, et à soy−mesme : et que ce n'estoit pas à mon gré, bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement : ce que je craignois qu'il fist, pour maintenir ce masque, et ceste reglée apparence par le dehors.

On incorpore la cholere en la cachant : comme Diogenes dit à Demosthenes, lequel de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans : Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres. Je conseille qu'on donne plustost une buffe à la jouë de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie, pour representer ceste sage contenance : Et aymerois mieux produire mes passions, que de les couver à mes despens : Elles s'alanguissent en s'esvantant, et en s'exprimant : Il vaut mieux que leur poincte agisse au dehors, que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quum simulata sanitate subsidunt.*

J'advertis ceux, qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille, premierement qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas à tout prix : car cela en empesche l'effect et le poids. La criaillerie temeraire et ordinaire, passe en usage, et fait que chacun la mesprise : celle que vous employez contre un serviteur pour son larcin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal rinsé un verre, ou mal assis une escabelle. Secondement, qu'ils ne se courroussent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent : car ordinairement ils crient, avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier un siecle apres qu'il est party,

Et secum petulans amentia certat.

Ils s'en prennent à leur ombre, et poussent ceste tempeste, en lieu, où personne n'en est ny chastié ny interessé, que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peut mais. J'accuse pareillement aux querelles, ceux qui bravent et se mutinent sans partie : il faut garder ces Rodomontades, où elles portent.

Mugitus veluti cùm prima in prælia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.

Quand je me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus briefvement, et secretement que je puis : je me pers bien en vistesse, et en violence, mais non pas en trouble : si que j'aille jettant à l'abandon, et sans choix, toute sorte de parolles injurieuses, et que je ne regarde d'assoir pertinemment mes pointes, où j'estime qu'elles blessent le plus : car je n'y employe communement, que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : Les petites me surprennent : et le mal'heur veut, que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe, qui vous ayt donné le bransle : vous allez tousjours jusques au fons. La cheute se presse, s'esmeut, et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions cela me paye, qu'elles sont si justes, que chacun s'attend d'en voir naistre une raisonnable cholere : je me glorifie à tromper leur attente : je me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menassent de m'emporter

bien loing si je les suivoy. Ayséement je me garde d'y entrer, et suis assez fort, si je l'attens, pour repousser l'impulsion de ceste passion, quelque violente cause qu'elle aye : mais si elle me preoccupe, et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle aye. Je marchande ainsin avec ceux qui peuvent contester avec moy : Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict, j'en feray de mesme à mon tour. La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'autre, et ne naissent en un poinct. Donnons à chacune sa course, nous voyla tousjours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi, de representer le courroussé, pour le reiglement de ma maison, sans aucune vraye emotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, j'estudie à m'y opposer, et feray si je puis que je seray d'oresenavant d'autant moins chagrin et difficile, que j'auray plus d'excuse et d'inclination à l'estre : quoy que parcydevant je l'aye esté, entre ceux qui le sont le moins.

Encore un mot pour clorre ce pas. Aristote dit, que la colere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance. Cela est vray−semblable : toutesfois ceux qui y contredisent, respondent plaisamment, que c'est un'arme de nouvel usage : car nous remuons les autres armes, ceste cy nous remue : nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main : elle nous tient, nous ne la tenons pas.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXII
Defence de Seneque et de Plutarque

LA familiarité que j'ay avec ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre massonné purement de leurs despouïlles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy−une miliasse de petits livrets, que ceux de la Religion pretendue reformée font courir pour la deffence de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesoignée à meilleur subject, j'en ay veu autres fois, qui pour alonger et remplir la similitude qu'il veut trouver, du gouvernement de nostre pauvre feu Roy Charles neufiesme, avec celuy de Neron, apparie feu Monsieur le Cardinal de Lorraine avec Seneque, leurs fortunes, d'avoir esté tous deux les premiers au gouvernement de leurs princes, et quant et quant leurs moeurs, leurs conditions, et leurs deportemens. Enquoy à mon opinion il fait bien de l'honneur audict Seigneur Cardinal : car encore que je soys de ceux qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion et service de son Roy, et sa bonne fortune, d'estre nay en un siecle, où il fust si nouveau, et si rare, et quant et quant si necessaire pour le bien public, d'avoir un personnage Ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge : si est−ce qu'à confesser la verité, je n'estime sa capacité de beaucoup pres telle, ny sa vertu si nette et entiere, ny si ferme, que celle de Seneque.

Or ce livre, dequoy je parle, pour venir à son but, fait une description de Seneque tres−injurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel je ne crois aucunement le tesmoignage. Car outre qu'il est inconstant, qui apres avoir appellé Seneque tres−sage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le fait ailleurs, avaritieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux, et contrefaisant le philosophe à fauces enseignes : sa vertu paroist si vive et vigoureuse en ses escrits, et la defence y est si claire à aucunes de ces imputations, comme de sa richesse et despence excessive, que je n'en croiroy aucun tesmoignage au contraire. Et d'avantage, il est bien plus raisonnable, de croire en telles choses les historiens Romains, que les Grecs et estrangers. Or Tacitus et les autres, parlent tres−honorablement, et de sa vie et de sa mort : et nous le peignent en toutes choses personnage tres−excellent et tres−vertueux. Et je ne veux alleguer autre reproche contre le jugement de Dion, que cestuy−cy, qui est inevitable : c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires Romaines, qu'il ose soustenir la cause de Julius Cæsar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque : Jean Bodin est un bon autheur de nostre temps, et accompagné de beaucoup plus de jugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le juge et considere. Je le trouve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy je l'eusse laissé dire : car cela n'est pas de mon gibier) mais aussi en ce que cet autheur escrit souvent des choses incroyables et entierement fabuleuses (ce sont ses mots.) S'il eust dit simplement, les choses autrement qu'elles ne sont, ce n'estoit pas grande reprehension : car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'autruy et à credit : et je voy qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire : comme le jugement des trois meilleurs capitaines qui eussent onques esté, faict par Hannibal, il est autrement en la vie de Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'avoir pris pour argent content, des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faute de jugement, le plus judicieux autheur du monde.

Et voicy son exemple : Comme (ce dit−il) quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un renardeau, qu'il avoit desrobé, et le tenoit caché soubs sa robe, jusques à mourir plustost que de descouvrir son larecin. Je trouve en premier lieu cet exemple mal choisi : d'autant qu'il est bien malaisé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles, nous avons plus de loy de les limiter et cognoistre : Et à ceste cause, si c'eust esté à moy à faire, j'eusse plustost choisi un exemple de ceste seconde sorte : et il y en a de moins croyables : Comme entre autres, ce qu'il recite de Pyrrhus, que tout blessé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espée à un sien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du haut de la teste jusques au bas, si que le corps se partit en deux parts. En son exemple, je n'y trouve pas grand miracle, ny ne reçois l'excuse de quoy il couvre Plutarque, d'avoir adjousté ce mot (*comme on dit*) pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance. Car si ce n'est aux choses receuës par authorité et reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire, choses de soy incroyables : Et que ce mot (*comme on dit*) il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à voir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs sur ce subject de la patience des enfans Lacedemoniens, des exemples advenuz de son temps plus mal−aisez à persuader : Comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, pour avoir, à ce qu'il dit, esté sur les lieux : Que jusques à leur temps, il se trouvoit des enfans en ceste preuve de patience, à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroyent d'y estre fouëtez jusques à ce que le sang leur couloit par tout non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aucuns jusques à y laisser volontairement la vie. Et ce que Plutarque aussi recite, avec cent autres tesmoins, qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant Lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, jusques à ce que la senteur de la chair cuyte en vint aux assistans. Il n'estoit rien selon leur coustume, où il leur allast plus de là reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surpris en larecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, que je ne le trouve pas seulement rare et estrange.

L'histoire Spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est à ce prix toute miracle.

Marcellinus recite sur ce propos du larecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aucune sorte de tourment, qui peust forcer les Egyptiens surpris en ce mesfaict : qui estoit fort en usage entre eux, à dire seulement leur nom.

Un paisan Espagnol estant mis à la gehenne sur les complices de l'homicide du præteur Lucius Piso, crioit au milieu des tourmens, que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent en toute seureté, et qu'il n'estoit pas en la douleur, de luy arracher un mot de confession, et n'en eut on autre chose, pour le premier jour : Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son tourment, s'esbranlant vigoureusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, et s'y tua.

Epicharis ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soustenu leur feu, leurs batures, leurs engins, sans aucune voix de revelation de sa conjuration, tout un jour : rapportée à la gehenne l'endemain, les membres touts brisez, passa un lasset de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un noeud coulant, et y

fourrant sa teste, s'estrangla du pois de son corps : Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrober aux premiers tourments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à ceste espreuve de sa patience du jour precedent, pour se moquer de ce tyran, et encourager d'autres à semblable entreprinse contre luy ?

Et qui s'enquerra à nos argoulets, des experiences qu'ils ont euës en ces guerres civiles ; il se trouvera des effets de patience, d'obstination et d'opiniastreté, par−my nos miserables siecles, et en ceste tourbe molle et effeminée, encore plus que l'Egyptienne, dignes d'estre comparez à ceux que nous venons de reciter de la vertu Spartaine. Je sçay qu'il s'est trouvé des simples paysans, s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts à tout le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une corde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rançon. J'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé, d'un licol qui y pendoit encore, avec lequel on l'avoit tirassé toute la nuict, à la queuë d'un cheval, le corps percé en cent lieux, à coups de dague, qu'on luy avoit donné, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte : qui avoit souffert tout cela, et jusques à y avoir perdu parolle et sentiment, resolu, à ce qu'il me dit, de mourir plustost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere) avant que rien promettre : et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rotir, pour des opinions empruntées d'autruy, ignorées et incognues ?

J'ay cogneu cent et cent femmes (car ils disent que les testes de Gascongne ont quelque prerogative en cela) que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chaut, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conçeuë en cholere. Elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contrainte. Et celuy qui forgea le conte de la femme, qui pour aucune correction de menaces, et bastonnades, ne cessoit d'appeller son mary pouïlleux, et qui precipitée dans l'eau haussoit encores en s'estouffant, les mains, et faisoit au dessus de sa teste, signe de tuer des poux : forgea un conte, duquel en verité tous les jours, on voit l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté soeur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne faut pas juger ce qui est possible, et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme j'ay dit ailleurs : Et est une grande faute, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tombent : ce que je ne dis pas pour Bodin : de faire difficulté de croire d'autruy, ce qu'eux ne sçauroient faire, ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy : selon elle, il faut regler tous les autres. Les allures qui ne se rapportent aux siennes, sont faintes et fauces. Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un autre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son jugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable ! Moy je considere aucuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens : et encores que je recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, je ne laisse pas de les suyvre à veuë, et juger les ressorts qui les haussent ainsin, desquels j'apperçoy aucunement en moy les semences : comme je fay aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne, et que je ne mescroy non plus. Je voy bien le tour que celles là se donnent pour se monter, et j'admire leur grandeur : et ces eslancemens que je trouve tres−beaux, je les embrasse : et si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique tres−volontiers.

L'autre exemple qu'il allegue des choses incroyables, et entierement fabuleuses, dictes par Plutarque : c'est qu'Agesilaus fut mulcté par les Ephores pour avoir attiré à soy seul, le coeur et lavolonté de ses citoyens. Je ne sçay quelle marque de fauceté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy devoyent estre beaucoup mieux cognuës qu'à nous : et n'estoit pas nouveau en Grece, de voir les hommes punis et exilez, pour cela seul, d'agreer trop à leurs citoyens : tesmoin l'Ostracisme et le Petalisme.

Il y a encore en ce mesme lieu, un'autre accusation qui me pique pour Plutarque, où il dit qu'il à bien assorty de bonne foy, les Romains, aux Romains, et les Grecs entre eux, mais non les Romains aux Grecz, tesmoin (dit−il) Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lisander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus, estimant qu'il a favorisé les Grecz, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est

justement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et loüable. Car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses oeuvres, et en laquelle à mon advis il s'est autant pleu) la fidelité et syncerité de ses jugemens, esgale leur profondeur et leur poix. C'est un philosophe, qui nous apprend la vertu. Voyons si nous le pourrons garentir de ce reproche de prevarication et fauceté.

Ce que je puis penser avoir donné occasion à ce jugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms Romains, que nous avons en la teste : il ne nous semble point, que Demosthenes puisse esgaler la gloire d'un consul, proconsul, et questeur de ceste grande republique. Mais qui considerera la verité de la chose, et les hommes en eux mesmes, à quoy Plutarque à plus visé, et a balancer leurs moeurs, leurs naturels, leur suffisance, que leur fortune : je pense au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton, en doivent de reste à leurs compaignons. Pour son dessein, j'eusse plustost choisi l'exemple du jeune Caton comparé à Phocion : car en ce païr, il se trouveroit une plus vray−semblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, et Pompeius, je voy bien que leurs exploits de guerre sont plus enflez, glorieux, et pompeux, que ceux des Grecs, que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousjours les plus fameuses. Je voy souvent des noms de capitaines, estouffez soubs la splendeur d'autres noms, de moins de merite : tesmoin Labienus, Ventidius, Telesinus et plusieurs autres. Et à le prendre par là, si j'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois−je pas dire, que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus ? Mais c'est folie de vouloir juger d'un traict, les choses à tant de visages.

Quand Plutarque les compare, il ne les esgale pas pourtant. Qui plus disertement et conscientieusement, pourroit remarquer leurs differences ? Vient−il à parangonner les victoires, les exploits d'armes, la puissance des armées conduites par Pompeius, et ses triumphes, avec ceux d'Agesilaus ? Je ne croy pas, dit−il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encore qu'on luy ait concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'advantage d'Agesilaus, osast le mettre en comparaison. Parle−il de conferer Lysander à Sylla : Il n'y a (dit−il) point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles : car Lysander ne gaigna seulement que deux batailles navales, etc.

Cela, ce n'est rien desrober aux Romains : Pour les avoir simplement presentez aux Grecz, il ne leur peut avoir fait injure, quelque disparité qui y puisse estre : Et Plutarque ne les contrepoise pas entiers : il n'y a en gros aucune preference : il apparie les pieces et les circonstances, l'une apres l'autre, et les juge separément. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en esplucher quelque jugement particulier : ou dire en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain : d'autant qu'il y en auroit d'autres plus correspondans pour les apparier, et se rapportans mieux.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXIII
L'histoire de Spurina

LA philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison, la souveraine maistrise de nostre ame, l'authorité de tenir en bride nos appetits. Entre lesquels ceux qui jugent qu'il n'en y a point de plus violens, que ceux que l'amour engendre, ont cela pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps à l'ame, que tout l'homme en est possedé : en maniere que la santé mesmes en depend, est la medecine par fois contrainte de leur servir de maquerellage.

Mais au contraire, on pourroit aussi dire, que le meslange du corps y apporte du rabais, de l'affoiblissement : car tels desirs sont subjects à satieté, capables de remedes materiels. Plusieurs ayans voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision destranchement des

parties esmeuës alterées. D'autres en ont du tout abatu la force, l'ardeur, par frequente application de choses froides, comme de neige, de vinaigre. Les haires de nos aieulx estoient de cet usage : c'est une matiere tissue de poil de cheval, dequoy les uns d'entr'eux faisoient des chemises, d'autres des ceintures à gehenner leurs reins. Un Prince me disoit, il n'y a pas long temps, que pendant sa jeunesse, un jour de feste solemne, en la cour du Roy François premier, où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encore chez luy, de monsieur son pere : mais quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouïller, en fut long temps malade : adjoustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de jeunesse si aspre, que l'usage de ceste recepte ne peust amortir : toutesfois à l'advanture ne les a−il pas essayées les plus cuisantes : Car l'experience nous faict voir, qu'une telle esmotion, se maintient bien souvent soubs des habits rudes marmiteux : que les haires ne rendent pas tousjours heres ceux qui les portent. Xenocrates y proceda plus rigoureusement : car ses disciples pour essayer sa continence, luy ayants fourré dans son lict, Laïs, ceste belle fameuse courtisane toute nuë, sauf les armes de sa beauté folastres apasts, ses phyltres : sentant qu'en despit de ses discours, de ses regles, le corps revesche commençoit à se mutiner, il se fit brusler les membres, qui avoient presté l'oreille à ceste rebellion. Là où les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice, autres, donnent bien plus à faire à la raison : car elle n'y peut estre secourue, que de ses propres moyens : ny ne sont ces appetits là, capables de satieté : voire ils s'esguisent augmentent par la jouyssance.

Le seul exemple de Julius Cæsar, peut suffire à nous montrer la disparité de ces appetits : car jamais homme ne fut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soin curieux qu'il avoit de sa personne, en est un tesmoignage, jusques à se servir à cela, des moyens les plus lascifs qui fussent lors en usage : comme de se faire pinceter tout le corps, farder de parfums d'une extreme curiosité : de soy il estoit beau personnage, blanc, de belle allegre taille, le visage plein, les yeux bruns vifs, s'il en faut croire Suetone : car les statues, qui se voyent de luy à Rome ne rapportent pas bien par tout, à ceste peinture. Outre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans conter les amours de son enfance, avec le Roy de Bithynie Nicomedes, il eut le pucelage de ceste tant renommée Royne d'Ægypte, Cleopatra : tesmoin le petit Cæsarion, qui en nasquit. Il fit aussi l'amour à Eunoé Royne de Mauritanie : à Rome, à Posthumia, femme de Servius Sulpitius : à Lollia, de Gabinius : à Tertulla, de Crassus, à Mutia mesme, femme du grand Pompeius. Qui fut la cause, disent les historiens Romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré. Et les Curions pere fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cæsar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit fait coqu, que luy−mesme avoit accoustumé d'appeller Ægysthus. Il entretint outre tout ce nombre, Servilia soeur de Caton, mere de Marcus Brutus, dont chacun tient que proceda ceste grande affection qu'il portoit à Brutus : par ce qu'il estoit nay en temps, auquel il y avoit apparence qu'il fust issu de luy. Ainsi j'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à ceste desbauche, de complexion tres−amoureuse. Mais l'autre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blessé, venant à combattre celle là, elle luy fit incontinent perdre place.

Me ressouvenant sur ce propos de Mehemed, celuy qui subjugua Constantinople, apporta la finale extermination du nom Grec : je ne sçache point où ces deux passions se trouvent plus egalement balancées : pareillement indefatigable ruffien, soldat. Mais quand en sa vie, elles se presentent en concurrence l'une de l'autre, l'ardeur querelleuse gourmande tousjours l'amoureuse ardeur. Et ceste−cy, encore que ce fust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'authorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soustenir le faix des guerres.

Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus Roy de Naples, est remarquable : Que bon capitaine, courageux, ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volupté, jouïssance de quelque rare beauté. Sa mort fut de mesme. Ayant rengé par un siege bien poursuivy, la ville de Florence si à destroit, que les habitants estoient apres à composer de sa victoire : il la leur quitta pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville dequoy il avoit ouy parler, de beauté excellente. Force fut de la luy accorder, garantir la publique ruine par une injure privée. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps : lequel se trouvant engagé en si villaine necessité, se resolut à une haute entreprinse. Comme chacun

paroit sa fille l'attournoit d'ornements joyaux, qui la peussent rendre aggreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble, qu'elles n'y oublient guere en ces quartiers là. Ce mouchoir empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeuës pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soudain changé leur sueur chaude en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'autre. Je m'en revay à Cæsar.

Ses plaisirs ne luy firent jamais desrober une seule minute d'heure, ny destourner un pas des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : Ceste passion regenta en luy si souverainement toutes les autres, posseda son ame d'une authorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes j'en suis despit : quand je considere au demeurant, la grandeur de ce personnage, les merveilleuses parties qui estoient en luy : tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ait escrit : il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero : luy−mesmes, à mon advis, n'estimoit luy devoir guere en ceste partie : Et ses deux *Anticatons*, furent principalement escrits pour contre−balancer le bien dire, que Cicero avoit employé en son *Caton*.

Au demeurant, fut−il jamais ame si vigilante, si active, si patiente de labeur que la sienne ? Et sans doubte, encore estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, je dy vives, naturelles, non contrefaictes. Il estoit singulierement sobre, si peu delicat en son manger, qu'Oppius recite, qu'un jour luy ayant esté presenté à table, en quelque sauce de l'huyle medecinée, au lieu d'huyle simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste. Une autrefois, il fit fouëtter son boulenger, pour luy avoir servy d'autre pain que celuy du commun. Caton mesme avoit accoustumé de dire de luy, que c'estoit le premier homme sobre, qui se fust acheminé à la ruyne de son pays. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un jour yvrongne, cela advint en ceste façon. Estans tous deux au Senat, où il se parloit du fait de la conjuration de Catilina, de laquelle Cæsar estoit soupçonné, on luy vint apporter de dehors, un brevet à cachetes : Caton estimant que ce fust quelque chose, dequoy les conjurez l'advertissent, le somma de le luy donner : ce que Cæsar fut contrainct de faire, pour eviter un plus grand soupçon. C'estoit de fortune une lettre amoureuse, que Servilia soeur de Caton luy escrivoit : Caton l'ayant leuë, la luy rejetta, en luy disant : Tien yvrongne. Cela, dis−je, fut plustost un mot de desdain de colere, qu'un expres reproche de ce vice : comme souvent nous injurions ceux qui nous faschent, des premieres injures qui nous viennent à la bouche, quoy qu'elles ne soyent nullement deuës à ceux à qui nous les attachons. Joinct que ce vice que Caton luy reproche, est merveilleusement voisin de celuy, auquel il avoit surpris Cæsar : car Venus Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dit le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus allegre, accompaignée de la sobrieté.

Les exemples de sa douceur, de sa clemence, envers ceux qui l'avoient offencé sont infinis : je dis outre ceux qu'il donna, pendant le temps que la guerre civile estoit encore en son progrés, desquels il fait luy−mesmes assez sentir par ses escrits, qu'il se servoit pour amadouër ses ennemis, leur faire moins craindre sa future domination sa victoire. Mais si faut il dire que ces exemples là s'ils ne sont suffisans à nous tesmoigner sa naïve douceur, ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance grandeur de courage, en ce personnage. Il luy est advenu souvent, de renvoyer des armées toutes entieres à son ennemy, apres les avoir vaincuës, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, aumoins de se contenir sans luy faire la guerre : il a prins trois quatre fois tels capitaines de Pompeius, autant de fois remis en liberté. Pompeius declaroit ses ennemis, tous ceux qui ne l'accompaignoient à la guerre : luy fit proclamer qu'il tenoit pour amis tous ceux qui ne bougeoient, qui ne s'armoyent effectuellement contre luy. A ceux de ses capitaines, qui se desroboient de luy pour aller prendre autre condition, il r'envoioit encore les armes, chevaux, equipages. Les villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant autre garnison, que la memoire de sa douceur clemence. Il deffendit le jour de sa grande bataille de Pharsale, qu'on ne mist qu'à toute extremité, la main sur les citoyens Romains.

Voyla des traits bien hazardeux selon mon jugement : n'est pas merveilles si aux guerres civiles, que nous sentons, ceux qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur pays, n'en imitent l'exemple : Ce sont

moyens extraordinaires, qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cæsar, à son admirable pourvoyance, d'heureusement conduire. Quand je considere la grandeur incomparable de ceste ame, j'excuse la victoire, de ne s'estre peu depestrer de luy, voire en ceste tres−injuste tres−inique cause.

Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naifs exemples, au temps de sa domination, lors que toutes choses estants reduites en sa main, il n'avoit plus à se feindre. Caius Memmius avoit escrit contre luy des oraisons tres−poignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu : si ne laissa−il bien tost apres d'ayder à le faire Consul. Caius Calvus qui avoit faict plusieurs epigrammes injurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cæsar se convia luy−mesme à luy escrire le premier. Et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné si rudement sous le nom de Mamurra, s'en estant venu excuser à luy, il le fit ce jour mesme soupper à sa table. Ayant esté adverty d'aucuns qui parloient mal de luy, il n'en fit autre chose, que declarer en une sienne harangue publique, qu'il en estoit adverty. Il craignoit encore moins ses ennemis, qu'il ne les haissoit. Aucunes conjurations assemblees, qu'on faisoit contre sa vie, luy ayants esté descouvertes, il se contenta de publier par edit qu'elles luy estoient cognuës, sans autrement en poursuyvre les autheurs. Quant au respect qu'il avoit à ses amis : Caius Oppiu svoyageant avec luy, se trouvant mal, il luy quitta un seul logis qu'il y avoit, coucha toute la nuict sur la dure au descouvert. Quant à sa justice, il fit mourir un sien serviteur, qu'il aimoit singulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un chevalier Romain, quoy que personne ne s'en plaignist. Jamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations furent alterées estouffées, par ceste furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peut aisément maintenir, qu'elle tenoit le timon le gouvernail de toutes ses actions. D'un homme liberal, elle en rendit un voleur publique, pour fournir à ceste profusion largesse, luy fit dire ce vilain tres−injuste mot, que si les plus meschans perdus hommes du monde, luy avoyent esté fidelles, au service de son agrandissement, il les cheriroit avanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gens de bien : L'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter en presence de ses concitoyens, d'avoir rendu ceste grande Republique Romaine, un nom sans forme sans corps : dire que ses responces devoyent meshuy servir de loix : recevoir assis, le corps du Senat venant vers luy : souffrir qu'on l'adorast, qu'on luy fist en sa presence des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau, le plus riche naturel qui fut onques : a rendu sa memoire abominable à tous les gens de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de son païs, subversion de la plus puissante, fleurissante chose publique que le monde verra jamais.

Il se pourroit bien au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages, ausquels la volupté à faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius, autres : mais où l'amour l'ambition seroient en esgale balance, viendroient à se choquer de forces pareilles, je ne fay aucun doubte, que ceste−cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or pour me remettre sur mes brisées, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits, par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur devoir : Mais de nous fouëtter pour l'interest de nos voisins, de non seulement nous deffaire de ceste douce passion, qui nous chatouïlle, du plaisir que nous sentons de nous voir aggreables à autruy, aymez recherchez d'un chascun : mais encore de prendre en haine, à contre−coeur nos graces, qui en sont cause, condemner nostre beauté, par ce que quelqu'autre s'en eschauffe, je n'en ay veu guere d'exemples : cestuy−cy en est. Spurina jeune homme de la Toscane,

Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus aut capiti, vel quale per artem
Inclusum buxo aut Ericia teberintho
Lucet ebur,

estant doüé d'une singuliere beauté, si excessive, que les yeux plus continents, ne pouvoient en souffrir l'esclat continemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiévre de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy−mesmes, contre ces riches presens, que nature luy avoit faits : comme si on se devoit prendre à eux, de la faute d'autruy : détailla, troubla à force de playes, qu'il se fit à escient, de cicatrices, la parfaicte proportion ordonnance que nature avoit si curieusement observée en son visage.

Pour en dire mon advis : j'admire telles actions, plus que je ne les honnore. Ces excez sont ennemis de mes reigles. Le dessein en fut beau, conscientieux : mais, à mon advis, un peu manque de prudence. Quoy ? si sa laideur servit depuis à en jetter d'autres au peché de mespris de haine, ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommandation : ou de calomnie, interpretant ceste humeur, à une forcenée ambition. Y a−il quelque forme, delaquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere ? Il estoit plus juste, aussi plus glorieux, qu'il fist de ces dons de Dieu un subject de vertu exemplaire, de reiglement.

Ceux, qui se desrobent aux offices communs, à ce nombre infini de reigles espineuses, à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie, en la vie civile : font, à mon gré, une belle espargne : quelque pointe d'aspreté peculiere qu'ils s'enjoignent. C'est aucunement mourir, pour fuir la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir autre prix, mais le prix de la difficulté, il ne m'a jamais semblé qu'ils l'eussent. Ny qu'en malaiaisance, il y ait rien audelà, de se tenir droit emmy les flots de la presse du monde, respondant satisfaisant loyalement à touts les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile, de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deuëment de tout poinct, en la compagnie de sa femme. Et a l'on dequoy couler plus incurieusement, en la pauvreté, qu'en l'abondance, justement dispensée. L'usage, conduit selon raison, a plus d'aspreté, que n'a l'abstinence. La moderation est vertu bien plus affaireuse, que n'est la souffrance. Le bien vivre du jeune Scipion, a mille façons : Le bien vivre de Diogenes, n'en a qu'une. Ceste−cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises accomplies la surpassent en utilité en force.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXIV
Observation sur les moyens de faire la guerre, de Julius Cæsar

ON recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommandation, comme le grand Alexandre, Homere : Scipion Aphricain, Xenophon : Marcus Brutus, Polybius : Charles cinquiesme, Philippe de Comines. Et dit−on de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit : Mais le feu Mareschal Strossy, qui avoit pris Cæsar pour sa part, avoit sans doubte bien mieux choisi : car à la verité ce devroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire. Et Dieu sçait encore de quelle grace, et de quelle beauté il a fardé ceste riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate, et si parfaicte, qu'à mon goust, il n'y a aucuns escrits au monde, qui puissent estre comparables aux siens, en ceste partie.

Je veux icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire.

Son armée estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces, que menoit contre luy le Roy Juba, au lieu de rabattre l'opinion que ses soldats en avoyent prise, et appetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé : car il leur dit qu'ils ne se missent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement : et lors il leur en fit le nombre surpassant

de beaucoup, et la verité, et la renommée, qui en couroit en son armée. Suivant ce que conseille Cyrus en Xenophon : D'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on avoit esperé : que de les trouver à la verité bien forts, apres les avoir jugez foibles par reputation.

Il accoustumoit sur tout ses soldats à obeyr simplement, sans se mesler de contreroller, ou parler des desseins de leur Capitaine ; lesquels il ne leur communiquoit que sur le poinct de l'execution : et prenoit plaisir s'ils en avoyent descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper : et souvent pour cet effect ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit outre, et allongeoit la journée, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux.

Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayans envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains ; estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefit toutesfois un bon visage, et print quelques jours de delay à leur faire responce, pour se servir de ce loisir, à assembler son armée. Ces pauvres gens ne sçavoyent pas combien il estoit excellent mesnager du temps : car il redit maintes−fois, que c'est la plus souveraine partie d'un Capitaine, que la science de prendre au poinct les occasions, et la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, inouye et incroyable.

S'il n'estoit pas fort conscientieux en cela, de prendre advantage sur son ennemy, sous couleur d'un traicté d'accord : il l'estoit aussi peu, en ce qu'il ne requeroit en ses soldats autre vertu que la vaillance, ny ne punissoit guere autres vices, que la mutination, et la desobeyssance. Souvent apres ses victoires, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adjoustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creez, que tous perfumez et musquez, ils ne laissoyent pas d'aller furieusement au combat. De vray, il aymoit qu'ils fussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez et argentez : afin que le soing de la conservation de leurs armes, les rendist plus aspres à se deffendre. Parlant à eux, il les appelloit du nom de *compagnons*, que nous usons encore : ce qu'Auguste son successeur reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le coeur de ceux qui ne le suyvoient que volontairement :

Rheni mihi Cæsar in undis
Dux erat, hic socius, facinus quos inquinat, æquat.

mais que cette façon estoit trop rabbaissée, pour la dignité d'un Empereur et general d'armée, et remit en train de les appeller seulement soldats.

A cette courtoisie, Cæsar mesloit toutesfois une grande severité, à les reprimer. La neufiesme legion s'estant mutinée au pres de Plaisance, il la cassa avec ignominie, quoy que Pompeius fust lors encore en pieds, et ne la reçeut en grace qu'avec plusieurs supplications. Il les rappaisoit plus par authorité et par audace, que par douceur.

Là où il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dit qu'estimant indigne de l'honneur du peuple Romain, qu'il passast son armée à navires, il fit dresser un pont, afin qu'il passast à pied ferme. Ce fut là, qu'il bastit ce pont admirable, dequoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroit de ses faits, qu'à nous representer la subtilité de ses inventions, en telle sorte d'ouvrages de main.

J'y ay aussi remarqué cela, qu'il fait grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car où il veut montrer avoir esté surpris, ou pressé, il allegue tousjours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armée. Avant cette grande battaille contre ceux de Tournay ; Cæsar, dict−il, ayant ordonné du reste, courut soudainement, où la fortune le porta, pour exhorter ses gens ; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumée, qu'ils ne s'estonnassent point, et soustinsent hardiment l'effort des adversaires : et par ce que l'ennemy estoit des−ja approché à un

ject de traict, il donna le signe de la battaille : et de là estant passé soudainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouva qu'ils estoyent des−ja aux prises : voyla ce qu'il en dit en ce lieu là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services, et estoit de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armée recueilloyent ses harangues : et par ce moyen, il en fut assemblé des volumes, qui ont duré long temps apres luy. Son parler avoit des graces particulieres ; si que ses familiers, et entre autres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit jusques aux phrases, et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.

La premiere fois qu'il sortit de Rome, avec charge publique, il arriva en huict jours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche devant luy un secretaire ou deux qui escrivoyent sans cesse, et derriere luy, celuy qui portoit son espée. Et certes quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit−on atteindre à cette promptitude, dequoy tousjours victorieux ayant laissé la Gaule, et suivant Pompeius à Brindes, il subjuga l'Italie en dixhuict jours ; revint de Brindes à Rome ; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espagne ; où il passa des difficultez extremes, en la guerre contre Affranius et Petreius, et au long siege de Marseille : de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armée Romaine à Pharsale ; passa de là, suivant Pompeius, en Ægypte, laquelle il subjuga ; d'Ægypte il vint en Syrie, et au pays de Pont, où il combattit Pharnaces ; de là en Afrique, où il deffit Scipion et Juba ; et rebroussa encore par l'Italie en Espagne, où il deffit les enfans de Pompeius.

Ocior et cæli flammis et tigride fœa.

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Cum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis soluit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exultatque solo, silvas, armenta, virósque,
Involvens secum.

Parlant du siege d'Avaricum, il dit, que c'estoit sa coustume, de se tenir nuict et jour pres des ouvriers, qu'il avoit en besoigne. En toutes entreprises de consequence, il faisoit tousjours la descouverte luy mesme, et ne passa jamais son armée en lieu, qu'il n'eust premierement recognu. Et si nous croyons Suetone ; quand il fit l'entreprise de trajetter en Angleterre, il fut le premier à sonder le gué. Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieux la victoire qui se conduisoit par conseil que par force. Et en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparante occasion d'advantage ; il la refusa, dit−il, esperant avec un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis.

Il fit aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost, de passer à nage la riviere sans aucune necessité,

rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset iter, mox uda receptis
Membra fovent armis, gelidósque a gurgite, cursu
Restituunt artus.

Je le trouve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy−cy semble rechercher et courir à force les dangers, comme un impetueux torrent, qui choque et attaque sans discretion et sans chois, tout ce qu'il rencontre.

Sic tauri−formis volvitur Aufidus,
Qui Regna Dauni perfluit Appuli
Dum sævit, horrendamque cultis

Diluviem meditatur agris.

Aussi estoit−il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage ; là où Cæsar s'y print estant desja meur et bien avancé. Outre ce, qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere, et ardente : et si esmouvoit encore cette humeur par le vin, duquel Cæsar estoit tres−abstinent : Mais où les occasions de la necessité se presentoyent, et où la chose le requeroit, il ne fut jamais homme faisant meilleur marché de sa personne.

Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts, une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande battaille qu'il eut contre ceux de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, voyant la pointe de son armée s'esbranler : ce qui luy est advenu plusieurs autres−fois. Oyant dire que ses gens estoyent assiegez, il passa desguisé au travers l'armée ennemie, pour les aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dirrachium, avec bien petites forces, et voyant que le reste de son armée qu'il avoit laissée à conduire à Antonius, tardoit à le suivre, il entreprit luy seul de repasser la mer par une tres−grande tormente : et se desroba, pour aller reprendre le reste de ses forces ; les ports de delà, et toute la mer estant saisie par Pompeius.

Et quant aux entreprises qu'il a faictes à main armée, il y en a plusieurs, qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire : car avec combien foibles moyens, entreprint−il de subjuger le Royaume d'Ægypte : et depuis d'aller attaquer les forces de Scipion et de Juba, de dix parts plus grandes que les siennes ? Ces gens là ont eu je ne sçay quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune : et disoit−il, qu'il falloit executer, non pas consulter les hautes entreprises.

Apres la battaille de Pharsale, comme il eust envoyé son armée devant en Asie, et passast avec un seul vaisseau, le destroit de l'Hellespont, il rencontra en mer Lucius Cassius, avec dix gros navires de guerre : il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droit vers luy, et le sommer de se rendre : et en vint à bout. Ayant entrepris ce furieux siege d'Alexia, où il y avoit quatre vingts mille hommes de deffence, toute la Gaule s'estant eslevée pour luy courre sus, et lever le siege, et dressé un' armée de cent neuf mille chevaux, et de deux cens quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle confiance fut−ce, de n'en vouloir abandonner son entreprise, et se resoudre à deux si grandes difficultez ensemble ? Lesquelles toutesfois il soustint : et apres avoir gaigné cette grande battaille contre ceux de dehors, rengea bien tost à sa mercy ceux qu'il tenoit enfermez. Il en advint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le Roy Tigranes, mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis, à qui Lucullus avoit affaire.

Je veux icy remarquer deux rares evenemens et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alexia, l'un, que les Gaulois s'assemblans pour venir trouver là Cæsar, ayans faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil, de retrancher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tombassent en confusion. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vray−semblable, que le corps d'une armée doit avoir une grandeur moderée, et reglée à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Aumoins seroit il bien aisé à verifier par exemple, que ces armées monstrueuses en nombre, n'ont guere rien fait qui vaille.

Suivant le dire de Cyrus en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage : Le demeurant servant plus de destourbier que de secours. Et Bajazet print le principal fondement à sa resolution, de livrer journée à Tamburlan, contre l'advis de tous ses Capitaines, sur ce, que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderbech bon Juge et tres expert, avoit accoustumé de dire, que dix ou douze mille combattans fideles, devoient baster à un suffisant chef de guerre, pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire.

L'autre poinct, qui semble estre contraire, et à l'usage, et à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules, revoltées, print party de s'aller enfermer dans

Alexia. Car celuy qui commande à tout un pays ne se doit jamais engager qu'au cas de cette extremité, qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffence d'icelle. Autrement il se doit tenir libre, pour avoir moyen de prouvoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cæsar, il devint avec le temps un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius : estimant, qu'il ne devoit aisément hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel, une seule defortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire, qui se void aux jeunes gens, les nommants necessiteux d'honneur, *bisognosi d'honore* : et qu'estans encore en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit : ce que ne doivent pas faire ceux qui en ont desja acquis à suffisance. Il y peut avoir quelque juste moderation en ce desir de gloire, et quelque sacieté en cet appetit, comme aux autres : assez de gens le pratiquent ainsin.

Il estoit bien esloigné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloyent prevaloir en leurs guerres, que de la vertu simple et nayfve : Mais encore y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens, pour acquerir la victoire. En la guerre contre Arjouistus, estant à parlementer avec luy, il y survint quelque remuement entre les deux armées, qui commença par la faute des gens de cheval d'Arjouistus : Sur ce tumulte, Cæsar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis, toutes−fois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy.

Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer.

Il tenoit la bride plus estroite à ses soldats, et les tenoit plus de court estants pres des ennemis.

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoyent en commun proverbe, qu'il ne sçavoit ny lire ny nager : il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tres−utile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à nage les rivieres qu'il rencontroit : car il aymoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Ægypte, ayant esté forcé pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, et tant de gens s'y estants lancez quant et luy, qu'il estoit en danger d'aller à fons, il ayma mieux se jetter en la mer, et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et trainant à belles dents sa cotte darmes, afin que l'ennemy n'en jouyst, estant desja bien avancé sur l'aage.

Jamais chef de guerre n'eut tant de creance sur ses soldats : Au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de soudoyer chacun sur sa bourse, un homme d'armes, et les gens de pied, de le servir à leurs despens : ceux qui estoyent plus aysez, entreprenants encore à deffrayer les plus necessiteux. Feu Monsieur l'Admiral de Chastillon nous fit veoir dernierement un pareil cas en noz guerres civiles : car les François de son armée, fournissoient de leurs bourses au payement des estrangers, qui l'accompagnoient. Il ne se trouveroit guere d'exemples d'affection si ardente et si preste, parmy ceux qui marchent dans le vieux train, soubs l'ancienne police des loix.

La passion nous commande bien plus vivement que la raison. Il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple Romain en la ville, les gendarmes et Capitaines refuserent leur paye ; et appelloit on au camp de Marcellus, mercenaires, ceux qui en prenoient.

Ayant eu du pire aupres de Dyrrachium, ses soldats se vindrent d'eux mesmes offrir à estre chastiez et punis, de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tancer. Une sienne seule cohorte, soustint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, jusques à ce qu'elle fut quasi toute deffaicte à coups de trait, et se trouva dans la tranchée, cent trente mille flesches. Un soldat nommé Scæva, qui commandoit à l'une des entrées, s'y

maintint invincible ayant un oeil crevé, une espaule et une cuisse percées ; et son escu faucé en deux cens trente lieux. Il est advenu à plusieurs de ses soldats pris prisonniers, d'accepter plustost la mort, que de vouloir promettre de prendre autre party. Granius Petronius, pris par Scipion en Affrique ; Scipion apres avoir faict mourir ses compagnons, luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit que les soldats de Cæsar avoyent accoustumé de donner la vie aux autres, non la recevoir ; et se tua tout soudain de sa main propre.

Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne faut pas oublier le traict de ceux qui furent assiegez à Salone, ville partizane pour Cæsar contre Pompeius, pour un rare accident qui y advint. Marcus Octavius les tenoit assigez ; ceux de dedans estans reduits en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au deffaut qu'ils avoyent d'hommes, la plus part d'entre eux y estans morts et blessez, ils avoyent mis en liberté tous leurs esclaves, et pour le service de leurs engins avoient esté contraints de coupper les cheveux de toutes les femmes, affin d'en faire des cordes ; outre une merveilleuse disette de vivres ; et ce neantmoins resolus de jamais ne se rendre : Apres avoir trainé ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant, et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un jour sur le midy, et comme ils eurent rangé les femmes et les enfans sur leurs murailles, pour faire bonne mine, sortirent en telle furie, sur les assiegeans, qu'ayants enfoncé le premier, le second, et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et ayants faict du tout abandonner les tranchées, les chasserent jusques dans les navires : et Octavius mesmes se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Je n'ay point memoire pour cett' heure, d'avoir veu aucun autre exemple, où les assiegez battent en gros les assiegeans, et gaignent la maistrise de la campagne ; ny qu'une sortie ait tiré en consequence, une pure et entiere victoire de battaille.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXV
De trois bonnes femmes

IL n'en est pas à douzaines, comme chacun sçait ; et notamment aux devoirs de mariage : car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaisé que la volonté d'une femme, s'y maintienne entiere long temps. Les hommes, quoy qu'ils y soyent avec un peu meilleure condition, y ont trop affaire.

La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la societé dure ; si elle a esté constamment douce, loyalle, et commode. En nostre siecle, elles reservent plus communément, à estaller leurs bons offices, et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus : Cherchent au moins lors, à donner tesmoignage de leur bonne volonté. Tardif tesmoignage, et hors de saison. Elles preuvent plustost par là, qu'elles ne les ayment que morts. La vie est pleine de combustion, le trespas d'amour, et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfans, elles volontiers de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust : Elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner ; je m'en vois à l'oreille d'une femme de chambre, et d'un secretaire : comment estoient−ils, comment ont−ils vescu ensemble ; il me souvient tousjours de ce bon mot, *jactantius mærent, quæ minus dolent*. Leur rechigner est odieux aux vivans, et vain aux morts : Nous dispenserons volontiers qu'on rie apres, pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est−ce pas de quoy resusciter de despit : qui m'aura craché au nez pendant que j'estoy, me vienne frotter les pieds, quand je ne suis plus ? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ry : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeux moites, et à cette piteuse voix : regardez ce port, ce teinct, et l'embonpoinct de ces jouës, soubs ces grands voiles : c'est par là qu'elle parle François. Il en est peu, de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir : Cette ceremonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant ; c'est acquest, plus que payement. En mon enfance, une honneste et tresbelle dame, qui vit encores, vefve d'un prince, avoit je ne sçay quoy plus en sa parure,

qu'il n'est permis par les loix de nostre vefvage : à ceux qui le luy reprochoient : C'est, disoit elle, que je ne practique plus de nouvelles amitiez, et suis hors de volonté de me remarier.

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, j'ay icy choisi trois femmes, qui ont aussi employé l'effort de leur bonté, et affection, autour la mort de leurs maris : Ce sont pourtant exemples un peu autres, et si pressans, qu'ils tirent hardiment la vie en consequence.

Pline le jeune avoit pres d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tourmenté de quelques ulceres, qui luy estoient survenues és parties honteuses. Sa femme le voyant si longuement languir, le pria de permettre, qu'elle veist à loisir et de pres l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aucun autre ce qu'il avoit à en esperer. Apres avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible, qu'il en peust guerir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de trainer fort long temps une vie douloureuse et languissante : si luy conseilla pour le plus seur et souverain remede, de se tuer : Et le trouvant un peu mol, à une si rude entreprise : Ne pense point, luy dit−elle, mon amy, que les douleurs que je te voy souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer, je ne me vueille servir moy−mesme, de cette medecine que je t'ordonne. Je te veux accompagner à la guerison, comme j'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage, qui nous doit delivrer de tels tourmens : nous nous en irons heureusement ensemble.

Cela dit, et ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer, par une fenestre de leur logis, qui y respondoit. Et pour maintenir jusques à sa fin, cette loyale et vehemente affection, dequoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encore qu'il mourust entre ses bras ; mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estraintes de ses enlassemens, ne vinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se fit lier et attacher bien estroitement avec luy, par le faux du corps ; et abandonna ainsi sa vie, pour le repos de celle de son mary.

Celle−là estoit de bas lieu ; et parmy telle condition de gens, il n'est pas si nouveau d'y voir quelque traict de rare bonté,

extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Les autres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria femme de Cecinna Pætus, personnage consulaire, fut mere d'une autre Arria femme de Thrasea Pætus, celuy duquel la vertu fut tant renommée du temps de Neron ; et par le moyen de ce gendre, mere−grand de Fannia ; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a fait mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecinna Pætus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gens de l'Empereur Claudius, apres la deffaicte de Scribonianus, duquel il avoit suivy le party : supplia ceux qui l'emmenoient prisonnier à Rome, de la recevoir dans leur navire, où elle leur seroit de beaucoup moins de despence et d'incommodité, qu'un nombre de personnes, qu'il leur faudroit, pour le service de son mary : et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine, et à tous autres offices. Ils l'en refuserent : et elle s'estant jettée dans un batteau de pescheur, qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils furent à Rome, un jour, en presence de l'Empereur, Junia vefve de Scribonianus, s'estant accostée d'elle familierement, pour la societé de leurs fortunes, elle la repoussa rudement avec ces parolles : Moy, dit−elle, que je parle à toy, ny que je t'escoute, à toy, au giron de laquelle Scribonianus fut tué, et tu vis encores ? Ces paroles, avec plusieurs autres signes, firent sentir à ses parents, qu'elle estoit pour se deffaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : Quoy ? si je courois pareille fortune à celle de Cecinna, voudriez vous que ma femme vostre fille en fist de mesme ? Comment donc ? si je le voudrois, respondit−elle : ouy, ouy, je le voudrois, si elle avoit vescu aussi long temps, et d'aussi bon accord avec toy,

que j'ay faict avec mon mary. Ces responces augmentoient le soing, qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus pres à ses deportemens. Un jour apres avoir dict à ceux qui la gardoient, Vous avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez : s'eslançant furieusement d'une chaire, où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voisine : duquel coup, estant cheute de son long esvanouye, et fort blessée, apres qu'on l'eut à toute peine faite revenir : Je vous disois bien, dit−elle, que si vous me refusiez quelque façon aisée de me tuer, j'en choisirois quelque autre pour mal−aisée qu'elle fust.

La fin d'une si admirable vertu fut telle : Son mary Pætus, n'ayant pas le coeur assez ferme de soy−mesme, pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'Empereur le rengeoit ; un jour entre autres, apres avoir premierement employé les discours et enhortements, propres au conseil, qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignart, que son mary portoit : et le tenant traict en sa main, pour la conclusion de son exhortation ; Fais ainsi Pætus, luy dit−elle. Et en mesme instant, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quant et quant sa vie : avec cette noble, genereuse, et immortelle parole, *Pæte non dolet*. Elle n'eust loisir que de dire ces trois parolles d'une si belle substance ; Tien Pætus, il ne m'a point faict mal.

Casta suo gladium cum traderet Arria Pæto,
Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
Si qua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit,
Sed quod tu facies, id mihi Pæte dolet.

Il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe, et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en faut qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice : mais ayant fait cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy, encore au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suivre en mourant. Pætus se frappa tout soudain, de ce mesme glaive ; honteux à mon advis, d'avoir eu besoin d'un si cher et pretieux enseignement.

Pompeia Paulina, jeune et tres−noble Dame Romaine, avoit espousé Seneque, en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy, pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort, ce qui se faisoit en cette maniere. Quand les Empereurs Romains de ce temps, avoyent condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoyent par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel, ou tel delay, qu'ils luy faisoyent prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là, de ses affaires, et quelque fois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps : et si le condamné estrivoit à leur ordonnance, ils menoyent des gens propres à l'executer, ou luy couppant les veines des bras, et des jambes, ou luy faisant avaller du poison par force. Mais les personnes d'honneur, n'attendoyent pas cette necessité, et se servoyent de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Seneque ouyt leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et apres, demanda du papier pour faire son testament : ce que luy ayant esté refusé par le Capitaine, il se tourne vers ses amis : Puis que je ne puis (leur dit−il) vous laisser autre chose en recognoissance de ce que je vous doy, je vous laisse au moins ce que j'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes moeurs et de ma vie, laquelle je vous prie conserver en vostre memoire : affin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sinceres et veritables amis : Et quant et quant, appaisant tantost l'aigreur de la douleur, qu'il leur voyoit souffrir, par douces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tancer : Où sont, disoit−il, ces beaux preceptes de la philosophie ? que sont devenuës les provisions, que par tant d'années nous avons faictes, contre les accidens de la fortune ? la cruauté de Neron nous estoit elle incognue ? que pouvions nous attendre de celuy, qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il fist encor mourir son gouverneur, qui l'a nourry et eslevé ? Apres avoir dit ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, et l'embrassant estroittement, comme par la pesanteur de la douleur elle deffailloit de coeur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy ; et que l'heure estoit venue, où il avoit à montrer, non plus par discours et par disputes, mais par effect ; le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes : et que sans doubte il embrassoit la mort,

non seulement sans douleur, mais avecques allegresse. Parquoy m'amie, disoit−il, ne la des−honnore par tes larmes, affin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance, que tu as eu de moy, et de mes actions, conduisant le reste de ta vie, par les honnestes occupations, ausquelles tu és addonnée. A quoy Paulina ayant un peu repris ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tres−noble affection : Non Seneca, respondit−elle, je ne suis pas pour vous laisser sans ma compagnie en telle necessité : je ne veux pas que vous pensiez, que les vertueux exemples de vostre vie, ne m'ayent encore appris à sçavoir bien mourir : et quand le pourroy−je ny mieux, ny plus honnestement, ny plus à mon gré qu'avecques vous ? ainsi faictes estat que je m'en voy quant et vous.

Lors Seneque prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme ; et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser apres sa mort, à la mercy et cruauté de ses ennemis : Je t'avoy, Paulina, dit−il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aymes donc mieux l'honneur de la mort : vrayement je ne te l'envieray point : la constance et la resolution, soyent pareilles à nostre commune fin, mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part.

Cela fait, on leur couppa en mesme temps les veines des bras : mais par ce que celles de Seneque reserrées tant par la vieillesse, que par son abstinence, donnoyent au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy couppast encore les veines des cuisses : et de peur que le tourment qu'il en souffroit, n'attendrist le coeur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy−mesme de l'affliction, qu'il portoit de la veoir en si piteux estat : apres avoir tres−amoureusement pris congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit : Mais toutes ces incisions estans encore insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus son medecin, de luy donner un breuvage de poison ; qui n'eut guere non plus d'effect : car par la foiblesse et froideur des membres, elle ne peut arriver jusques au coeur. Par ainsin on luy fit en outre apprester un baing fort chauld : et lors sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'halene, il continua des discours tres−excellens sur le subject de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouyr sa voix ; et demeurerent ses parolles dernieres long temps depuis en credit et honneur, és mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte, qu'elles ne soyent venues jusques à nous.) Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant ; Je vouë cette eau à Juppiter le liberateur.

Neron adverty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieux apparentées dames Romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy vinst à reproche ; renvoya en toute diligence luy faire r'atacher ses playes : ce que ses gens d'elle, firent sans son sçeu, estant desja demy morte, et sans aucun sentiment. Et ce que contre son dessein, elle vesquit depuis, ce fut tres−honnorablement, et comme il appartenoit à sa vertu, montrant par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses blessures.

Voyla mes trois comtes tres−veritables, que je trouve aussi plaisans et tragiques que ceux que nous forgeons à nostre poste, pour donner plaisir au commun : et m'estonne que ceux qui s'addonnent à cela, ne s'avisent de choisir plustost dix mille tres−belles histoires, qui se rencontrent dans les livres, où ils auroyent moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et profit. Et qui en voudroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne faudroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la soudure d'un autre metal : et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenemens de toutes sortes, les disposant et diversifiant, selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu pres comme Ovide a cousu et r'apiecé sa *Metamorphose*, de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encore digne d'estre consideré, que Paulina offre volontiers à quitter la vie pour l'amour de son mary, et que son mary avoit autre−fois quitté aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contre−poix en cet eschange : mais selon son humeur Stoïque, je croy qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il fust mort pour elle. En l'une des lettres, qu'il

escrit à Lucilius ; apres qu'il luy a fait entendre, comme la fiebvre l'ayant pris à Rome, il monta soudain en coche, pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme, qui le vouloit arrester ; et qu'il luy avoit respondu, que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu : il suit ainsi : Elle me laissa aller me recommandant fort ma santé. Or moy, qui sçay que je loge sa vie en la mienne, je commence de pourvoir à moy, pour pourvoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné, me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, je le pers, quand il me souvient qu'en ce vieillard, il y en a une jeune à qui je profite. Puis que je ne la puis ranger à m'aymer plus courageusement, elle me renge à m'aymer moy−mesme plus curieusement : car il faut prester quelque chose aux honnestes affections : et par fois, encore que les occasions nous pressent au contraire, il faut r'appeller la vie, voire avecque tourment : il faut arrester l'ame entre les dents, puis que la loy de vivre aux gens de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doivent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en allonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il faut que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert : il faut par fois nous prester à noz amis : et quand nous voudrions mourir pour nous, interrompre nostre dessein pour eux. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'autruy, comme plusieurs excellens personnages ont faict : et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse, (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa durée, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie,) si on sent que cet office soit doux, aggreable, et profitable à quelqu'un bien affectionné. Et en reçoit on une tresplaisante recompense : car qu'est−il plus doux, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration, on en devienne plus cher à soy−mesme ? Ainsi ma Paulina m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encore la mienne. Ce ne m'a pas esté assez de considerer, combien resolument je pourrois mourir, mais j'ay aussi consideré, combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Je me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre.

Voyla ses mots excellens, comme est son usage.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XXXVI
Des plus excellens hommes

SI on me demandoit le choix de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellens au dessus de tous les autres.

L'un Homere ; non pas qu'Aristote ou Varro (pour exemple) ne fussent à l'adventure aussi sçavans que luy ; ny possible encore qu'en son art mesme, Virgile ne luy soit comparable. Je le laisse à juger à ceux, qui les cognoissent tous deux. Moy qui n'en cognoy que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portée, que je ne croy pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain.

Tale facit carmen docta testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis.

Toutesfois en ce jugement, encore ne faudroit il pas oublier, que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance, que c'est son guide, et maistre d'escole ; et qu'un seul traict de l'Iliade, a fourny de corps et de matiere, à cette grande et divine Eneide. Ce n'est pas ainsi que je compte : j'y mesle plusieurs autres circonstances, qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition.

Et à la verité, je m'estonne souvent, que luy qui a produit, et mis en credit au monde plusieurs deitez, par son auctorité, n'a gaigné reng de Dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent ; estant avant que les sciences fussent redigées en regle, et observations certaines, il les a tant cognues, que tous ceux qui se sont meslez depuis

d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy, comme d'un maistre tres−parfaict en la cognoissance de toutes choses. Et de ses livres, comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance,

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo ac Crantore dicit.

Et comme dit l'autre,

A quo ceu fonte perenni
Vatum Pieriis labra rigantur aquis.

Et l'autre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Astra potitus.

Et l'autre,

cujusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Amnémque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fœcunda bonis.

C'est contre l'ordre de nature, qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre : car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte : elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : L'enfance de la poësie, et de plusieurs autres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, et accomplie. A ceste cause le peut on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul apres luy qui le peust imiter. Ses parolles, selon Aristote, sont les seules parolles, qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le grand ayant rencontré parmy les despouïlles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere : disant, que c'estoit le meilleur et plus fidelle conseiller qu'il eust en ses affaires militaires. Pour ceste mesme raison disoit Cleomenes fils d'Anaxandridas, que c'estoit le Poëte des Lacedemoniens, par ce qu'il estoit tres−bon maistre de la discipline guerriere. Ceste loüange singuliere et particuliere luy est aussi demeurée au jugement de Plutarque, que c'est le seul autheur du monde, qui n'a jamais soulé ne dégousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousjours tout autre, et fleurissant tousjours en nouvelle grace. Ce folastre d'Alcibiades, ayant demandé a un, qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, par ce qu'il n'en avoit point : comme qui trouveroit un de nos prestres sans breviaire. Xenophanes se pleignoit un jour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre, qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : Et quoy, luy respondit−il, Homere qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est. Que n'estoit ce dire, à Panætius, quand il nommoit Platon l'Homere des philosophes ?

Outre cela, quelle gloire se peut comparer à la sienne ? Il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages : rien si cogneu, et si reçeu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne furent à l'adventure jamais. Nos enfans s'appellent encore des noms qu'il forgea, il y a plus de trois mille ans. Qui ne cognoist Hector et Achilles ? Non seulement aucunes races particulieres, mais la plus part des nations, cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, Empereur des Turcs, escrivant à nostre Pape Pie second : Je m'estonne (dit−il) comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens : et que j'ay comme eux interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy. N'est−ce pas une noble farce, de laquelle les Roys, les choses

publiques, et les Empereurs, vont joüant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre ? Sept villes Grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance, tant son obscurité mesmes luy apporta d'honneur :

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ.

L'autre, Alexandre le grand. Car qui considerera l'aage qu'il commença ses entreprises : Le peu de moyen avec lequel il fit un si glorieux dessein : L'authorité qu'il gaigna en ceste sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde, desquels il estoit suyvi : La faveur extraordinaire, dequoy fortune embrassa, et favorisa tant de siens exploits hazardeux, et à peu que je ne die temeraires :

impellens quicquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudénsque viam fecisse ruina :

Ceste grandeur, d'avoir à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et en une demie vie avoir atteint tout l'effort de l'humaine nature : si que vous ne pouvez imaginer sa durée legitime, et la continuation de son accroissance, en vertu et en fortune, jusques à un juste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme : D'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches Royales : laissant apres sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armée, desquels les descendans ont depuis si long temps duré, maintenans ceste grande possession. Tant d'excellentes vertus qui estoyent en luy, justice, temperance, liberalité, foy en ses parolles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus : Car ses moeurs semblent à la verité n'avoir aucun juste reproche : ouy bien aucunes de ses actions particulieres, rares, et extraordinaires. Mais il est impossible de conduire si grands mouvemens, avec les reigles de la justice. Telles gens veulent estre jugez en gros, par la maistresse fin de leurs actions. La ruyne de Thebes, le meurtre de Menander, et du Medecin d'Ephestion : de tant de prisonniers Persiens à un coup, d'une trouppe de soldats Indiens non sans interest de sa parolle, des Cosseïens jusques aux petits enfans : sont saillies un peu mal excusables. Car quant à Clytus, la faute en fut amendée outre son poix : et tesmoigne ceste action autant que toute autre, la debonnaireté de sa complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formée à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices. Quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouyr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes, et mors, qu'il fit semer aux Indes : toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonées à son aage, et à l'estrange prosperité de sa fortune. Qui considerera quand et quand, tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bon−heur, en quoy, quand l'authorité d'Hannibal ne nous l'auroit appris, il a esté le premier des hommes : les rares beautez et conditions de sa personne, jusques au miracle : ce port, et ce venerable maintien, soubs un visage si jeune, vermeil, et flamboyant :

Qualis ubi Oceani perfusus lucifer unda,
Quem Venus arte alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cælo, tenebrásque resolvit.

L'excellence de son sçavoir et capacité : La durée et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie : et qu'encore long temps apres sa mort, ce fust une religieuse croyance, d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceux qui les avoyent sur eux : et que plus de Roys, et Princes ont escrit ses gestes, qu'autres Historiens n'ont escrit les gestes d'autre Roy ou Prince que ce soit : Et qu'encores à present, les Mahumetans, qui mesprisent toutes autres histoires, reçoivent et honnorent la sienne seule par special privilege. Il confessera, tout cela mis ensemble, que j'ay eu raison de le preferer à Cæsar mesme, qui seul m'a peu mettre en doubte du choix : Et il ne se peut nier, qu'il n'y aye plus du sien en ses exploits, plus de la fortune en ceux d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses esgales, et Cæsar à l'adventure aucunes plus grandes.

Ce furent deux feux, ou deux torrens, à ravager le monde par divers endroits.

Et velut immissi diversis partibus ignes
Arentem in silvam, et virgulta sonantia lauro :
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, Et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter.

Mais quand l'ambition de Cæsar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de mal'heur, ayant rencontré ce vilain subject de la ruyne de son pays, et de l'empirement universel du monde, que toutes pieces ramassées et mises en la balance, je ne puis que je ne panche du costé d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas.

De gloire, il n'en a pas à beaucoup pres tant que d'autres (aussi n'est−ce pas une piece de la substance de la chose,) de resolution et de vaillance, non pas de celle qui est esguisée par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglée, il en avoit tout ce qui s'en peut imaginer. De preuve de ceste sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cæsar : car encore que ses exploits de guerre, ne soyent ny si frequens, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans contredit, de le nommer le premier homme d'entre eux : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce jugement ancien nous en est resté, que jamais homme ne sceut tant, et parla si peu que luy. Car il estoit Pythagorique de secte : Et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux : excellent orateur et tres persuasif.

Mais quant à ses moeurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceux, qui se sont jamais meslez de manier affaires : car en ceste partie, qui doit estre principalement considerée, qui seule marque veritablement, quels nous sommes : et laquelle je contrepoise seule à toutes les autres ensemble, il ne cede à aucun philosophe, non pas à Socrates mesmes.

En cestuy−cy l'innocence est une qualité, propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible. Au parangon de laquelle, elle paroist en Alexandre subalterne, incertaine, bigarrée, molle, et fortuite.

L'ancienneté jugea, qu'à esplucher par le menu touts les autres grands capitaines, il se trouve en chascun quelque speciale qualité, qui le rend illustre. En cestuy−cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout, et pareille : qui en touts les offices de la vie humaine ne laisse rien à desirer de soy : Soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerriere : soit à vivre soit à mourir grandement et glorieusement. Je ne cognoy nulle ny forme ny fortune d'homme, que je regarde avec tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray, que son obstination à la pauvreté, je la trouve aucunement scrupuleuse : comme elle est peinte par ses meilleurs amis. Et ceste seule action, haute pourtant et tres digne d'admiration, je la sens un peu aigrette, pour par souhait mesme en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation. Le seul Scipion Æmylian, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. O quel desplaisir le temps m'a faict, d'oster de nos yeux à poinct nommé, des premieres, la couple de vies justement la plus noble, qui fust en Plutarque, de ces deux personnages : par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matiere, quel oeuvrier ! Pour un homme non saint, mais que nous disons, galant homme, de moeurs civiles et communes : d'une hauteur moderée : la plus riche vie, que je sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dit : et estoffée de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades à mon gré. Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, je veux adjouster icy aucunes de ses opinions.

Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere, et à sa mere, de sa victoire de Leuctres : il couche de beaucoup, preferant leur plaisir, au sien si juste et si plein d'une tant glorieuse action.

Il ne pensoit pas qu'il fust loisible pour recouvrer mesmes la liberté de son pays, de tuer un homme sans cognoissance de cause : Voyla pourquoy il fut si froid à l'entreprise de Pelopidas son compaignon, pour la delivrance de Thebes. Il tenoit aussi, qu'en une bataille il falloit fuyr le rencontre d'un amy, qui fust au party contraire, et l'espargner.

Et son humanité à l'endroit des ennemis mesmes, l'ayant mis en soupçon envers les Boeotiens, de ce qu'apres avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoyent entreprins de garder à l'entrée de la Morée pres de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute outrance : il fut deposé de l'estat de Capitaine general. Tres honorablement pour une telle cause : et pour la honte que ce leur fut d'avoir par necessité à le remonter tantost apres en son degré, et recognoistre, combien dependoit de luy leur gloire et leur salut : la victoire le suyvant comme son ombre par tout où il guidast, la prosperité de son pays mourut aussi, comme elle estoit née par luy.

Chapitre précédent

CHAPITRE XXXVII
De la ressemblance des enfans aux peres

CE fagotage de tant de diverses pieces, se faict en ceste condition, que je n'y mets la main, que lors qu'une trop lasche oysiveté me presse, et non ailleurs que chez moy. Ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs moys. Au demeurant, je ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes, ouy à l'aventure quelque mot : mais pour diversifier, non pour oster. Je veux representer le progrez de mes humeurs, et qu'on voye chasque piece en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plustost, et à recognoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les escrire soubs moy, pensa faire un grand butin de m'en desrober plusieurs pieces choisies à sa poste. Cela me console, qu'il n'y fera pas plus de gain, que j'y ay fait de perte.

Je me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que je commençay : Ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest : J'y ay pratiqué la colique, par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation, ne se passe aysément sans quelque tel fruit. Je voudroy bien, de plusieurs autres presens, qu'ils ont à faire, à ceux qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable : car ils ne m'en eussent sçeu faire, que j'eusse en plus grande horreur, des mon enfance : C'estoit à poinct nommé, de tous les accidens de la vieillesse, celuy que je craignois le plus. J'avoy pensé mainte−fois à part moy, que j'alloy trop avant : et qu'à faire un si long chemin, je ne faudroy pas de m'engager en fin, en quelque malplaisant rencontre : Je sentois et protestois assez, qu'il estoit heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif, et dans le sein, suyvant la regle des Chirurgiens, quand ils ont à coupper quelque membre. Qu'à celuy, qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de bien rudes usures. Il s'en faloit tant, que j'en fusse prest lors, qu'en dix−huict mois ou environ qu'il y a que je suis en ce malplaisant estat, j'ay desja appris à m'y accommoder. J'entre desja en composition de ce vivre coliqueux : j'y trouve dequoy me consoler, et dequoy esperer : Tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver.

Oyez Mæcenas.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa,

Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est.

Et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité, la cruauté fantastique qu'il exerçoit contre les ladres, en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, pour (disoit−il) les delivrer de la vie, qu'ils vivoient si penible. Car il n'y avoit nul d'eux, qui n'eust mieux aymé estré trois fois ladre, que de n'estre pas.

Et Antisthenes le Stoïcien, estant fort malade, et s'escriant : Qui me delivrera de ces maux ? Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : Cestuy−cy, si tu veux, bien tost : Je ne dy pas de la vie, repliqua il, je dy des maux.

Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des autres hommes : Partie par jugement : car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu pres indifferentes : Partie, par une complexion stupide et insensible, que j'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droit fil : laquelle complexion j'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition : Mais les souffrances vrayement essentielles et corporelles, je les gouste bien vifvement. Si est−ce pourtant, que les prevoyant autrefois d'une veuë foible, delicate, et amollie par la jouyssance de ceste longue et heureuse santé et repos, que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage : je les avoy conceuës par imagination, si insupportables, qu'à la verité j'en avois plus de peur, que je n'y ay trouvé de mal : Par où j'augmente tousjours ceste creance, que la pluspart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable. J'en ay desja essayé cinq ou six bien longs accez et penibles : toutesfois ou je me flatte, ou encores y a−il en cet estat, dequoy se soustenir, à qui a l'ame deschargée de la crainte de la mort, et deschargée des menasses, conclusions et consequences, dequoy la medecine nous enteste. Mis l'effect mesme de la douleur, n'a pas ceste aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doive entrer en rage et en desespoir. J'ay aumoins ce profit de la cholique, que ce que je n'avoy encore peu sur moy, pour me concilier du tout, et m'accointer à la mort, elle le parfera : car d'autant plus elle me pressera, et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. J'avoy desja gaigné cela, de ne tenir à la vie, que par la vie seulement : elle desnouëra encore ceste intelligence : Et Dieu vueille qu'en fin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me rejette à l'autre extremité non moins vitieuse, d'aymer et desirer à mourir.

Summum nec metuas diem, nec optes.

Ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'autre.

Au demeurant, j'ay tousjours trouvé ce precepte ceremonieux, qui ordonne si exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux, et posé, à la souffrance des maux. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif, et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes ? Qu'elle laisse ce soing aux farceurs et maistres de Rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes. Qu'elle condone hardiment au mal, ceste lascheté voyelle, si elle n'est ny cordiale, ny stomacale : Et preste ses pleintes volontaires au genre des souspirs, sanglots, palpitations, pallissements, que nature a mis hors de nostre puissance. Pourveu que le courage soit sans effroy, les parolles sans desespoir, qu'elle se contente. Qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pensées ? elle nous dresse pour nous, non pour autruy, pour estre, non pour sembler. Qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement, qu'elle a pris à instruire : Qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suyvre son train accoustumé : combatant la douleur et la soustenant, non se prosternant honteusement à ses pieds : esmeuë et eschauffée du combat, non abatue et renversée : capable d'entretien et d'autre occupation, jusques à certaine mesure.

En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une démarche si composée. Si nous avons beau jeu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine. Si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face : si l'agitation luy plaist, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantasie : s'il luy semble que le mal s'evapore aucunement (comme aucuns medecins disent que cela aide à la delivrance des femmes enceintes) pour pousser hors la voix avec plus grande violence : ou s'il en amuse son tourment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à ceste voix, qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux tourments, mais il le luy conseille. *Pugiles etiam quum feriunt, in jactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundenda voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior*. Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues. Ce que je dis pour excuser ceux, qu'on voit ordinairement se tempester, aux secousses et assaux de ceste maladie : car pour moy, je l'ay passée jusques à ceste heure avec un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler. Non pourtant que je me mette en peine, pour maintenir ceste decence exterieure : car je fay peu de compte d'un tel advantage : Je preste en celà au mal autant qu'il veut : mais ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou j'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, je me despite, quand les aigres pointures me pressent, mais je n'en viens point au desespoir, comme celuy là :

Ejulatu, questu, gemitu, fremitibus
Resonando multum flebiles voces refert.

Je me taste au plus espais du mal : et ay tousjours trouvé que j'estoy capable de dire, de penser, de respondre aussi sainement qu'en une autre heure, mais non si constamment : la douleur me troublant et destournant. Quand on me tient le plus atterré, et que les assistans m'espargnent, j'essaye souvent mes forces, et leur entame moy−mesme des propos les plus esloignez de mon estat. Je puis tout par un soudain effort : mais ostez en la durée.

O que n'ay je la faculté de ce songeur de Cicero, qui, songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps ! Les miennes me desgarsent estrangement.

Aux intervalles de ceste douleur excessive lors que mes ureteres languissent sans me ronger, je me remets soudain en ma forme ordinaire : d'autant que mon ame ne prend autre alarme, que la sensible et corporelle. Ce que je doy certainement au soing que j'ay eu à me preparer par discours à tels accidens :

laborum
Nulla mihi nova nunc facies inopináque surgit,
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.

Je suis essayé pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soudain et bien rude : estant cheu tout à coup, d'une tres−douce condition de vie, et tres−heureuse, à la plus douloureuse, et penible, qui se puisse imaginer : Car outre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle fait en moy ses commencemens beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé. Les accés me reprennent si souvent, que je ne sens quasi plus d'entiere santé : je maintien toutesfois, jusques à ceste heure, mon esprit en telle assiette, que pourveu que j'y puisse apporter de la constance, je me treuve en assez meilleure condition de vie, que mille autres, qui n'ont ny fiévre, ny mal, que celuy qu'ils se donnent eux mesmes, par la faute de leur discours.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presomption : comme ceste−cy : Que nous recognoissons nostre ignorance, en plusieurs choses, et sommes si courtois d'avoüer, qu'il y ait és ouvrages de nature, aucunes qualitez et conditions, qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peut descouvrir les moyens et les causes : Par ceste honneste et conscientieuse declaration, nous esperons gaigner qu'on nous croira aussi de celles, que nous dirons, entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangeres : il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement, il y a des

estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. Quel monstre est−ce, que ceste goutte de semence, dequoy nous sommes produits, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensemens et des inclinations de nos peres ? Ceste goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes ?

Et comme portent elles ces ressemblances, d'un progrez si temeraire et si desreglé, que l'arriere fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle ? En la famille de Lepidus à Rome, il y en a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme oeuil couvert de cartilage. A Thebes il y avoit une race qui portoit dés le ventre de la mere, la forme d'un fer de lance, et qui ne le portoit, estoit tenu illegitime. Aristote dit qu'en certaine nation, où les femmes estoient communes, on assignoit les enfans à leurs peres, par la ressemblance.

Il est à croire que je dois à mon pere ceste qualité pierreuse : car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre, qu'il avoit en la vessie : Il ne s'apperceut de son mal, que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit eu aucune menasse ou ressentiment, aux reins, aux costez, ny ailleurs : et avoit vescu jusques lors, en une heureuse santé, et bien peu subjette à maladies, et dura encores sept ans en ce mal, trainant une fin de vie bien douloureuse. J'estoy nay vingt cinq ans et plus, avant sa maladie, et durant le cours de son meilleur estat, le troisiesme de ses enfans en rang de naissance. Où se couvoit tant de temps, la propension à ce defaut ? Et lors qu'il estoit si loing du mal, ceste legere piece de sa substance, dequoy il me bastit, comment en portoit elle pour sa part, une si grande impression ? Et comment encore si couverte, que quarante cinq ans apres, j'aye commencé à m'en ressentir ? seul jusques à ceste heure, entre tant de freres, et de soeurs, et tous d'une mere. Qui m'esclaircira de ce progrez, je le croiray d'autant d'autres miracles qu'il voudra : pourveu que, comme ils font, il ne me donne en payement, une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique, que n'est la chose mesme.

Que les medecins excusent un peu ma liberté : car par ceste mesme infusion et insinuation fatale, j'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine. Ceste antipathie, que j'ay à leur art, m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul pres de quatre vingts, sans avoir gousté aucune sorte de medecine : Et entre eux, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire, tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par exemples et experience : aussi fait mon opinion. Voyla pas une bien expresse experience, et bien advantageuse ? Je ne sçay s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nais, nourris, et trespassez, en mesme fouïer, mesme toict, ayans autant vescu par leur conduite. Il faut qu'ils m'advoüent en cela, que si ce n'est la raison, aumoins que la fortune est de mon party : or chez les medecins, fortune vaut bien mieux que la raison : Qu'ils ne me prennent point à ceste heure à leur advantage, qu'ils ne me menassent point, atterré comme je suis : ce seroit supercherie. Aussi à dire la verité, j'ay assez gaigné sur eux par mes exemples domestiques, encore qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance : il y a deux cens ans, il ne s'en faut que dix−huict, que cet essay nous dure : car le premier nasquit l'an mil quatre cens deux. C'est vrayement bien raison, que ceste experience commence à nous faillir : Qu'ils ne me reprochent point les maux, qui me tiennent asteure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est−ce pas assez ? Quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contre−coeur par quelque inclination occulte et naturelle : car la veuë mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladif dés sa naissance, et qui fit toutesfois durer ceste vie debile, jusques à soixante sept ans, estant tombé autrefois en une grosse et vehemente fiévre continue, il fut ordonné par les medecins, qu'on luy declaireroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement) qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il fut de ceste horrible sentence, si respondit−il, Je suis donq mort : mais Dieu rendit tantost apres vain ce prognostique.

Le dernier des freres, ils estoyent quatre, Sieur de Bussaguet, et de bien loing le dernier, se soubmit seul, à cet art : pour le commerce, ce croy−je, qu'il avoit avec les autres arts : car il estoit conseiller en la cour de

parlement : et luy succeda si mal, qu'estant par apparence de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les autres, sauf un, le Sieur de Sainct Michel.

Il est possible que j'ay receu d'eux ceste dyspathie naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que ceste consideration, j'eusse essayé de la forcer. Car toutes ces conditions, qui naissent en nous sans raison, elles sont vitieuses : c'est une espece de maladie qu'il faut combattre : Il peult estre, que j'y avois ceste propension, mais je l'ay appuyée et fortifiée par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que j'en ay. Car je hay aussi ceste consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust : Ce ne seroit aysément mon humeur, qui trouve la santé digne d'estre r'achetée, par tous les cauteres et incisions les plus penibles qui se facent.

Et suyvant Epicurus, les voluptez me semblent à eviter, si elles tirent à leurs suittes des douleurs plus grandes : Et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suitte des voluptez plus grandes.

C'est une pretieuse chose, que la santé : et la seule qui merite à la verité qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie à sa poursuite : d'autant que sans elle, la vie nous vient à estre injurieuse. La volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle se ternissent et esvanouyssent : Et aux plus fermes et tendus discours, que la philosophie nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon, estant frappé du haut mal, ou d'une apoplexie : et en ceste presupposition le deffier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé, ne se peut dire pour moy ny aspre, ny chere. Mais j'ay quelques autres apparences, qui me font estrangement deffier de toute ceste marchandise. Je ne dy pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art : qu'il n'y ait parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, celà est certain.

J'entens bien, qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque autre qui asseche : je sçay par experience, et que les refforts produisent des vents, et que les feuilles du sené laschent le ventre : je sçay plusieurs telles experiences : comme je sçay que le mouton me nourrit, et que le vin m'eschauffe : Et disoit Solon, que le manger estoit, comme les autres drogues, une medecine contre la maladie de la faim. Je ne desadvouë pas l'usage, que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance et uberté de nature, et de son application à nostre besoing : Je vois bien que les brochets, et les arondes se trouvent bien d'elle : Je me deffie des inventions de nostre esprit : de nostre science et art : en faveur duquel nous l'avons abandonnée, et ses regles : et auquel nous ne sçavons tenir moderation, ny limite.

Comme nous appellons justice, le pastissage des premieres loix qui nous tombent en main, et leur dispensation et prattique, tres inepte souvent et tres inique. Et comme ceux, qui s'en moquent, et qui l'accusent, n'entendent pas pourtant injurier ceste noble vertu : ains condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré titre. De mesme, en la medecine, j'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain : mais ce qu'il designe entre nous, je ne l'honore, ny l'estime.

En premier lieu l'experience me le fait craindre : car de ce que j'ay de cognoissance, je ne voy nulle race de gens si tost malade, et si tard guerie, que celle qui est soubs la jurisdiction de la medecine. Leur santé mesme est alterée et corrompue, par la contrainte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aucune saison eschapper leur authorité. D'une santé constante et entiere, n'en tirent ils pas l'argument d'une grande maladie future ? J'ay esté assez souvent malade : j'ay trouvé sans leurs secours, mes maladies aussi douces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes) et aussi courtes, qu'à nul autre : et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, je l'ay libre et entiere, sans regle, et sans autre discipline, que de ma coustume et de mon plaisir. Tout lieu m'est bon à m'arrester : car il ne me faut autres commoditez estant malade, que celles qu'il me faut estant sain. Je ne me passionne point d'estre sans medecin, sans apotiquaire, et sans secours : dequoy j'en voy la plus part plus affligez que du mal. Quoy ? eux mesmes nous font ils voir de l'heur et de la durée en leur vie, qui nous puisse tesmoigner quelque apparent effect de leur science ?

Il n'est nation qui n'ait esté plusieurs siecles sans la medecine : et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux : et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas encores à ceste heure : Infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sainement, et plus longuement, qu'on ne fait icy : et parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement. Les Romains avoyent esté six cens ans, avant que de la recevoir : mais apres l'avoir essayée, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le Censeur, qui montra combien aysément il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans : et faict vivre sa femme jusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin : car toute chose qui se trouve salubre à nostre vie, se peut nommer medecine. Il entretenoit, ce dit Plutarque, sa famille en santé, par l'usage (ce me semble) du lievre : Comme les Arcades, dit Pline, guerissent toutes maladies avec du laict de vache : Et les Lybiens, dit Herodote, jouyssent populairement d'une rare santé, par ceste coustume qu'ils ont : apres que leurs enfants ont atteint quatre ans, de leur causterizer et brusler les veines du chef et des temples : par où ils coupent chemin pour leur vie, à toute defluxion de rheume. Et les gens de village de ce pays, à tous accidens n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice : tout cela avec une fortune pareille.

Et à dire vray, de toute ceste diversité et confusion d'ordonnances, qu'elle autre fin et effect apres tout y a il, que de vuider le ventre ? ce que mille simples domestiques peuvent faire : Et si ne sçay si c'est si utilement qu'ils disent : et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excremens, jusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation. Vous voyez souvent des hommes sains, tomber en vomissemens, ou flux de ventre par accident estranger, et faire un grand vuidange d'excremens sans besoin aucun precedent, et sans aucune utilité suyvante, voire avec empirement et dommage. C'est du grand Platon, que j'apprins n'agueres, que de trois sortes de mouvements, qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations : que nul homme, s'il n'est fol, ne doit entreprendre, qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal par oppositions contraires. Il faut que ce soit la forme de vivre, qui doucement l'allanguisse et reconduise à sa fin. Les violentes harpades de la drogue et du mal, sont tousjours à nostre perte, puis que la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable : de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'à accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : L'ordre qui pourvoid aux puces et aux taulpes, pourvoid aussi aux hommes, qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les puces et les taulpes. Nous avons beau crier bihore : c'est bien pour nous enroüer, mais non pour l'avancer. C'est un ordre superbe et impiteux. Nostre crainte, nostre desespoir, le desgouste et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier : Il doibt au mal son cours, comme à la santé. De se laisser corrompre en faveur de l'un, au prejudice des droits de l'autre, il ne le fera pas : il tomberoit en desordre. Suyvons de par Dieu, suyvons. Il meine ceux qui suyvent : ceux qui ne le suyvent pas, il les entraine, et leur rage, et leur medecine ensemble. Faittes ordonner une purgation à vostre cervelle : Elle y sera mieux employée, qu'à vostre estomach.

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit fait vivre sain si long temps : L'ignorance de la medecine, respondit−il. Et Adrian l'Empereur crioit sans cesse en mourant, que la presse des medecins l'avoit tué.

Un mauvais luicteur se fit medecin : Courage, luy dit Diogenes, tu as raison, tu mettras à ceste heure en terre ceux qui t'y ont mis autresfois.

Mais ils ont cet heur, selon Nicocles, que le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faute : Et outre−cela, ils ont une façon bien avantageuse, à se servir de toutes sortes d'evenemens : car ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque autre cause estrangere (desquelles le nombre est infini) produit en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer. Tous les heureux succez qui arrivent au patient, qui est soubs son regime, c'est d'elle qu'il les tient. Les occasions qui m'ont guery moy, et qui guerissent mille autres, qui n'appellent point les medecins à leurs secours, ils les usurpent en leurs subjects : Et quant aux mauvais accidens, ou ils les desadvoüent tout à fait, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en trouver tousjours assez bon nombre de telles : Il a descouvert son bras, il a ouy le bruit d'un coche :

rhedarum transitus arcto
Vicorum inflexu :

on a entrouvert sa fenestre, il s'est couché sur le costé gauche, ou passé par sa teste quelque pensement penible : Somme une parolle, un songe, une oeuillade, leur semble suffisante excuse pour se descharger de faute : Ou, s'il leur plaist, ils se servent encore de cet empirement, et en font leurs affaires, par cet autre moyen qui ne leur peut jamais faillir : c'est de nous payer lors que la maladie se trouve reschaufee par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent, qu'elle seroit bien autrement empirée sans leurs remedes. Celuy qu'ils ont jetté d'un morfondement en une fievre quotidienne, il eust eu sans eux, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puis que le dommage leur revient à profit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade, une application de creance favorable : il faut qu'elle le soit à la verité en bon escient, et bien souple, pour s'appliquer à des imaginations si mal aisées à croire.

Platon disoit bien à propos, qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puis que nostre salut despend de la vanité, et fauceté de leurs promesses.

Æsope autheur de tres−rare excellence, et duquel peu de gens descouvrent toutes les graces, est plaisant à nous representer ceste authorité tyrannique, qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abatuës par le mal, et la crainte : car il conte, qu'un malade estant interrogé par son medecin, quelle operation il sentoit des medicamens, qu'il luy avoit donnez : J'ay fort sué, respondit−il : Cela est bon, dit le medecin : Une autre fois il luy demanda encore, comme il s'estoit porté dépuis : J'ay eu un froid extreme, fit−il, et si ay fort tremblé : Cela est bon, suyvit le medecin : à la troisiesme fois, il luy demanda de rechef, comment il se portoit : Je me sens (dit−il) enfler et bouffir comme d'hydropisie : Voyla qui va bien, adjousta le medecin. L'un de ses domestiques venant apres à s'enquerir à luy de son estat : Certes mon amy (respond−il) à force de bien estre, je me meurs.

Il y avoit en Ægypte une loy plus juste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge les trois premiers jours, aux perils et fortunes du patient : mais les trois jours passez, c'estoit aux siens propres. Car quelle raison y a−il, qu'Æsculapius leur patron ait esté frappé du foudre, pour avoir r'amené Hypolitus de mort à vie,

Nam pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis, ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis, et artis
Fulmine Phoebigenam stygias detrusit ad undas :

et ses suyvans soyent absous, qui envoyent tant d'ames de la vie à la mort ?

Un medecin vantoit à Nicoclés, son art estre de grande auctorité : Vrayement c'est mon, dit Nicoclés, qui peut impunement tuer tant de gens.

Au demeurant, si j'eusse esté de leur conseil, j'eusse rendu ma discipline plus sacrée et mysterieuse : ils avoyent assez bien commencé, mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir fait des dieux et des dæmons autheurs de leur science, d'avoir pris un langage à part, une escriture à part. Quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son profit, par maniere non intelligible : *Ut si quis medicus imperet ut sumat*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam.

C'estoit une bonne regle en leur art, et qui accompagne toutes les arts fanatiques, vaines, et supernaturelles, qu'il faut que la foy du patient, preoccupe par bonne esperance et asseurance, leur effect et operation.

Laquelle regle ils tiennent jusques là, que le plus ignorant et grossier medecin, ils le trouvent plus propre à celuy, qui a fiance en luy, que le plus experimenté, et incognu. Le choix mesmes de la plus part de leurs drogues est aucunement mysterieux et divin. Le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lezart, la fiante d'un Elephant, le foye d'une taupe, du sang tiré soubs l'aile droite d'un pigeon blanc : et pour nous autres coliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere) des crottes de rat pulverisées, et telles autres singeries, qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide. Je laisse à part le nombre imper de leurs pillules : la destination de certains jours et festes de l'année : la distinction des heures, à cueillir les herbes de leurs ingrediens : et cette grimace rebarbative et prudente, de leur port et contenance, dequoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veux−je dire, de ce qu'à ce beau commencement, ils n'ont adjousté cecy, de rendre leurs assemblées et consultations plus religieuses et secretes : aucun homme profane n'y devoit avoir accez, non plus qu'aux secretes ceremonies d'Æsculape. Car il advient de cette faute, que leur irresolution, la foiblesse de leurs argumens, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations, pleines de haine, de jalousie, et de consideration particuliere, venants à estre descouvertes à un chacun, il faut estre merveilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui vid jamais medecin se servir de la recepte de son compagnon, sans y retrancher ou adjouster quelque chose ? Ils trahissent assez par là leur art : et nous font voir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur profit, que l'interest de leurs patiens. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript, qu'un seul se mesle de traiter un malade : car s'il ne fait rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine, n'en sera pas fort grand pour la faute d'un homme seul : et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer : là où quand ils sont beaucoup, ils descrient à tous les coups le mestier : d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se devoient contenter du perpetuel desaccord, qui se trouve és opinions des principaux maistres et autheurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire voir encore au peuple les controverses et inconstances de jugement, qu'ils nourrissent et continuent entre eux.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la medecine ? Hierophilus loge la cause originelle des maladies aux humeurs : Erasistratus, au sang des arteres : Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en noz pores : Alcmæon, en l'exuperance ou deffaut des forces corporelles : Diocles, en l'inequalité des elemens du corps, et en la qualité de l'air, que nous respirons : Strato, en l'abondance, crudité, et corruption de l'alimant que nous prenons : Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis, qu'ils cognoissent mieux que moy, qui s'escrie à ce propos, que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est de mal'heur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitée de plus de changemens. Il n'y a pas grand danger de nous m'escomter à la hauteur du Soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais icy, où il va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse, de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre Peloponnesiaque, il n'estoit pas grands nouvelles de cette science : Hippocrates la mit en credit : tout ce que cettuy−cy avoit estably, Chrysippus le renversa : Depuis Erasistratus petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escrit. Apres ceux−cy, survindrent les Empiriques, qui prindrent une voye toute diverse des anciens, au maniement de cet art. Quand le credit de ces derniers commença à s'envieillir, Herophilus mit en usage une autre sorte de medecine, qu'Asclepiades vint à combattre et aneantir à son tour. A leur reng gaignerent authorité les opinions de Themison, et depuis de Musa, et encore apres celles de Vexius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina. L'Empire de la medecine tomba du temps de Neron à Thessalus, qui abolit et condamna tout ce qui en avoit esté tenu jusques à luy. La doctrine de cettuy−cy fut abbatue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau, de regler toutes les operations medecinales, aux ephemerides et mouvemens des astres, manger, dormir, et boire à l'heure qu'il plairoit à la Lune et à Mercure. Son authorité fut bien tost apres supplantée par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille. Cettuy−cy combattoit non seulement la medecine ancienne, mais encore l'usage des bains chauds, public, et tant de siecles auparavant accoustumé. Il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme, et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Jusques au temps de Pline aucun Romain n'avoit encore daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangers, et Grecs :

comme elle se fait entre nous François, par des Latineurs : Car comme dit un tresgrand medecin, nous ne recevons pas aisément la medecine que nous entendons ; non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations, desquelles nous retirons le gayac, la salseperille, et le bois desquine, ont des medecins, combien pensons nous par cette mesme recommendation de l'estrangeté, la rareté, et la cherté, qu'ils façent feste de noz choulx, et de nostre persil ? car qui oseroit mespriser les choses recherchées de si loing, au hazard d'une si longue peregrination et si perilleuse ? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies autres jusques à nous ; et le plus souvent mutations entieres et universelles ; comme sont celles que produisent de nostre temps, Paracelse, Fioravanti et Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dit, toute la contexture et police du corps de la medecine, accusans d'ignorance et de pipperie, ceux qui en ont faict profession jusques à eux. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Si encor nous estions asseurez, quand ils se mescontent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous profite ; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hazarder d'acquerir du bien, sans se mettre en danger de perte.

Æsope faict ce comte, qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette couleur luy fust venue par accident, et mauvais traictement de son premier maistre, le fit medeciner de plusieurs bains et breuvages, avec grand soing : il advint, que le More n'en amenda aucunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé.

Combien de fois nous advient−il, de voir les medecins imputans les uns aux autres, la mort de leurs patiens ? Il me souvient d'une maladie populaire, qui fut aux villes de mon voisinage, il y a quelques années, mortelle et tres−dangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infiny d hommes ; l'un des plus fameux medecins de toute la contrée, vint à publier un livret, touchant cette matiere, par lequel il se ravise, de ce qu'ils avoyent usé de la saignée, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage, qui en estoit advenu. Davantage leurs autheurs tiennent, qu'il n'y a aucune medecine, qui n'ait quelque partie nuisible. Et si celles mesmes qui nous servent, nous offencent aucunement, que doivent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos ?

De moy, quand il n'y auroit autre chose, j'estime qu'à ceux qui hayssent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de prejudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avec tant de contrecoeur : et croy que cela essaye merveilleusement le malade, en une saison, où il a tant besoin de repos. Outre ce, qu'à considerer les occasions, surquoy ils fondent ordinairement la cause de noz maladies, elles sont si legeres et si delicates, que j'argumente par là, qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues, peut nous apporter beaucoup de nuisance.

Or si le mescomte du medecin est dangereux, il nous va bien mal : car il est bien mal−aisé qu'il n'y retombe souvent : il a besoin de trop de pieces, considerations, et circonstances, pour affuster justement son dessein : Il faut qu'il cognoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements mesmes, et ses imaginations. Il faut qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planetes, et leurs influances : Qu'il sçache en la maladie les causes, les signes, les affections, les jours critiques : en la drogue, le poix, la force, le pays, la figure, l'aage, la dispensation : et faut que toutes ces pieces, il les sçache proportionner et rapporter l'une à l'autre, pour en engendrer une parfaicte symmetrie. Aquoy s'il faut tant soit peu, si de tant de ressorts, il y en a un tout seul, qui tire à gauche, en voyla assez pour nous perdre. Dieu sçait, de quelle difficulté est la cognoissance de la pluspart de ces parties : car pour exemple, comment trouvera−il le signe propre de la maladie ; chacune estant capable d'un infiny nombre de signes ? Combien ont ils de debats entr'eux et de doubtes, sur l'interpretation des urines ? Autrement d'où viendroit cette altercation continuelle que nous voyons entr' eux sur la cognoissance du mal ? Comment excuserions nous cette faute, où ils tombent si souvent, de prendre martre pour renard ? Aux maux, que j'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, je n'en ay jamais trouvé trois d'accord. Je remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement à Paris un gentil−homme fut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie, qu'à la main ; et

là mesmes, un Evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment sollicité par la pluspart des medecins, qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler : j'aydoy moy mesme soubs la foy d'autruy, à le luy suader : quand il fut trespassé, et qu'il fut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aucunement palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, par ce qu'elle voit et manie ce qu'elle fait ; il y a moins à conjecturer et à deviner. Là où les medecins n'ont point de *speculum matricis*, qui leur descouvre nostre cerveau, nostre poulmon, et nostre foye.

Les promesses mesmes de la medecine sont incroyables : Car ayant à prouvoir à divers accidents et contraires, qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye, et froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que de leurs ingrediens, cettuy−cy eschauffera l'estomach, cet autre refraichira le foye : l'un a sa charge d'aller droit aux reins, voire jusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations ; et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers, jusques au lieu, au service duquel il est destiné, par sa proprieté occulte : l'autre assechera le cerveau : celuy là humectera le poulmon. De tout cet amas, ayant fait une mixtion de breuvage, n'est−ce pas quelque espece de resverie, d'esperer que ces vertus s'aillent divisant, et triant de cette confusion et meslange, pour courir à charges si diverses ? Je craindrois infiniement qu'elles perdissent, ou eschangeassent leurs ethiquettes, et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer, qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent, et alterent l'une l'autre ? Quoy, que l'execution de cette ordonnance despend d'un autre officier, à la foy et mercy duquel nous abandonnons encore un coup nostre vie ?

Comme nous avons des pourpointiers, des chaussetiers pour nous vestir ; et en sommes d'autant mieux servis, que chacun ne se mesle que de son subject, et a sa science plus restreinte et plus courte, que n'a un tailleur, qui embrasse tout. Et comme, à nous nourrir, les grands, pour plus de commodité ont des offices distinguez de potagers et de rostisseurs, dequoy un cuisinier, qui prend la charge universelle, ne peut si exquisement venir à bout. De mesme à nous guairir, les Ægyptiens avoient raison de rejecter ce general mestier de medecin, et descoupper cette profession à chasque maladie, à chasque partie du corps son oeuvrier. Car cette partie en estoit bien plus proprement et moins confusement traictée, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'advisent pas, que, qui pourvoid à tout, ne pourvoid à rien : que la totale police de ce petit monde, leur est indigestible. Cependant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fievre, ils me tuerent un amy, qui valoit mieux, que tout tant qu'ils sont. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maux presents : et pour ne guarir le cerveau au prejudice de l'estomach, offencent l'estomach, et empirent le cerveau, par ces drogues tumultuaires et dissentieuses.

Quant à la varieté et foiblesse des raisons de cet' art, elle est plus apparente qu'en aucun' autre art. Les choses aperitives sont utiles à un homme coliqueux, d'autant qu'ouvrans les passages et les dilatans, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle se bastit la grave, et la pierre, et conduisent contre−bas, ce qui se commence à durcir et amasser aux reins. Les choses aperitives sont dangereuses à un homme coliqueux, d'autant qu'ouvrans les passages et les dilatans, elles acheminent vers les reins, la matiere propre à bastir la grave, lesquels s'en saisissans volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est mal aisé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié. D'avantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps, un peu plus grosset qu'il ne faut pour passer tous ces destroicts, qui restent à franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitives, et jetté dans ces canaux estroits, venant à les boucher, acheminera une certaine mort et tres−douloureuse.

Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : il est bon de tomber souvent de l'eau, car nous voyons par experience, qu'en la laissant croupir, nous luy donnons loisir de se descharger de ses excremens, et de sa lye, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie : Il est bon de ne tomber point souvent de l'eau, car les poisans excrements qu'elle traine quant et elle, ne s'emporteront point, s'il n'y a de la violence, comme on void par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur, baloye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne fait le cours d'un ruisseau mol et lasche. Pareillement, il

est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable. Il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit. Il est bon de se baigner aux eaux chaudes, d'autant que cela relasche et amollit les lieux, où se croupit le sable et la pierre : Mauvais aussi est−il, d'autant que cette application de chaleur externe, aide les reins à cuire, durcir, et petrifier la matiere qui y est disposée. A ceux qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, affin que le breuvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide, et non empesché : Au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, et ne charger l'estomach si soudain, apres cet autre travail, et pour laisser l'office de digerer, à la nuict, qui le sçait mieux faire que ne fait le jour, où le corps et l'esprit, sont en perpetuel mouvement et action.

Voila comment ils vont bastelant, et baguenaudant à noz despens en tous leurs discours, et ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle je n'en rebastisse une contraire, de pareille force.

Qu'on ne crie donc plus apres ceux qui en ce trouble, se laissent doucement conduire à leur appetit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

J'ay veu par occasion de mes voyages, quasi tous les bains fameux de Chrestienté ; et depuis quelques années ay commencé à m'en servir : Car en general j'estime le baigner salubre, et croy que nous encourons non legeres incommoditez, en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observée au temps passé, quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps tous les jours : et ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi noz membres encroustez, et noz pores estouppez de crasse. Et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement, qu'elle ne soit aucunement ennemie de mon goust : secondement elle est naturelle et simple, qui aumoins n'est pas dangereuse, si elle est vaine. Dequoy je prens pour respondant, cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions, qui s'y assemble. Et encores que je n'y aye apperceu aucun effect extraordinaire et miraculeux : ains que m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, j'aye trouvé mal fondez et faux, tous les bruits de telles operations, qui se sement en ces lieux là, et qui s'y croyent (comme le monde va se pippant aisément de ce qu'il desire.) Toutesfois aussi, n'ay−je veu guere de personnes que ces eaux ayent empiré ; et ne leur peut−on sans malice refuser celà, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle allegresse, si on n'y va par trop abbatu de forces ; ce que je desconseille de faire. Elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne : elles peuvent appuyer une inclination legere, ou prouvoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'allegresse, pour pouvoir jouyr le plaisir des compagnies qui s'y trouvent, et des promenades et exercices, à quoy nous convie la beauté des lieux, où sont communément assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus asseurée de leur effect. A cette cause j'ay choisi jusques à cette heure, à m'arrester et à me servir de celles, où il y avoit plus d'amoenité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compagnies, comme sont en France, les bains de Banieres : en la frontiere d'Allemaigne, et de Lorraine, ceux de Plombieres : en Souysse, ceux de Bade : en la Toscane, ceux de Lucques ; et specialement ceux *della Villa*, desquels j'ay usé plus souvent, et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres, touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses : et selon mon experience l'effect quasi pareil. Le boire n'est aucunement receu en Allemaigne. Pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'autre. En Italie, quand ils boivent neuf jours, ils s'en baignent pour le moins trente ; et communément boivent l'eau mixtionnée d'autres drogues, pour secourir son operation. On nous ordonne icy, de nous promener pour la digerer : là on les arreste au lict, où ils l'ont prise, jusques à ce qu'ils l'ayent vuidée, leur eschauffant continuellement l'estomach, et les pieds : Comme les Allemans ont de particulier, de se faire generalement tous corneter et vantouser, avec scarification dans le bain : ainsin ont les Italiens leur *doccie*, qui sont certaines gouttieres de cette eau chaude, qu'ils conduisent par des cannes, et vont baignant une heure le matin, et autant l'apres disnée, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou autre partie du corps, à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies autres differences de coustumes, en chasque contrée : ou pour mieux dire, il n'y a quasi aucune

ressemblance des unes aux autres. Voylà comment cette partiede medecine, à laquelle seule je me suis laissé aller, quoy qu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bonne part de la confusion et incertitude, qui se voit par tout ailleurs en cet art.

Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent, avec plus d'emphase et de grace ; tesmoing ces deux epigrammes.

Alcon hesterno signum Jovis attigit. Ille
Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
Ecce hodie jussus transferri ex æde vetusta,
Effertur, quamvis sit Deus atque lapis.

Et l'autre,

Lotus nobiscum est hilaris, coenavit et idem,
Inventus mane est mortuus Andragoras.
Tam subitæ mortis causam Faustine requiris ?
In somnis medicum viderat Hermocratem.

Sur quoy je veux faire deux comtes.

Le Baron de Caupene en Chalosse, et moy, avons en commun le droit de patronage d'un benefice, qui est de grande estenduë, au pied de noz montagnes, qui se nomme Lahontan. Il est des habitans de ce coin, ce qu'on dit de ceux de la valée d'Angrougne ; ils avoient une vie à part, les façons, les vestemens, et les moeurs à part : regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres, receuës de pere en filz, ausquels ils s'obligeoient sans autre contrainte, que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aucun juge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire ; aucun advocat employé à leur donner advis, ny estranger appellé pour esteindre leurs querelles ; et n'avoit on jamais veu aucun de ce destroit à l'aumosne. Ils fuyoient les alliances et le commerce de l'autre monde, pour n'alterer la pureté de leur police jusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eux, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnée d'une noble ambition, alla s'adviser pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfans maistre Jean, ou maistre Pierre : et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, en rendit en fin un beau notaire de village. Cettuy−cy, devenu grand, commença à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des regions de deça. Le premier de ses comperes, à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux Juges Royaux d'autour de là ; et de cettuy−cy à un autre, jusques à ce qu'il eust tout abastardy.

A la suitte de cette corruption, ils disent, qu'il y en survint incontinent un' autre, de pire consequence, par le moyen d'un medecin, à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, et de s'habituer parmy eux. Cettuy−cy commença à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes, et des apostemes, la situation du coeur, du foye, et des intestins, qui estoit une science jusques lors tres−esloignée de leur cognoissance : et au lieu de l'ail, dequoy ils avoyent apris à chasser toutes sortes de maux, pour aspres et extremes qu'ils fussent, il les accoustuma pour une toux, ou pour un morfondement, à prendre les mixtions estrangeres, et commença à faire trafique, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils jurent que depuis lors seulement, ils ont apperçeu que le serain leur appesantissoit la teste, que le boire ayant chault apportoit nuisance, et que les vents de l'automne estoyent plus griefs que ceux du printemps : que depuis l'usage de cette medecine, ils se trouvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumées, et qu'ils apperçoivent un general deschet, en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voyla le premier de mes comtes.

L'autre est, qu'avant ma subjection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyée en ces derniers siecles, pour la tutelle et conservation de la vie humaine ; et en oyant parler à des gens d'entendement comme d'une drogue admirable, et d'une operation infaillible : moy qui ay

tousjours pensé estre en bute à tous les accidens, qui peuvent toucher tout autre homme, prins plaisir en pleine santé à me prouvoir de ce miracle ; et commanday chez moy qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : Car il faut que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'Esté, qu'on le retire : et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitives, et à boire que du vin blanc. Je me rendis de fortune chez moy le jour qu'il devoit estre tué : on me vint dire que mon cuysinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules, qui se chocquoient l'une l'autre parmy sa mangeaille : Je fus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et fis ouvrir cette grosse et large peau : il en sortit trois gros corps, legers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creuz, durs au demeurant par le dessus et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes : l'un parfaict en rondeur, à la mesure d'une courte boule : les autres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, et semble qu'il s'y acheminast. J'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceux, qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaux, que c'est un accident rare et inusité. Il est vray−semblable que ce sont des pierres cousines des nostres : Et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guerison du sang d'une beste, qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumée, il est plustost à croire, qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties : la masse agist tout'entiere, quoy que l'une piece y contribue plus que l'autre, selon sa diversité des operations. Parquoy il y a grande apparance qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que j'estoy curieux de cette experience : comme c'estoit, qu'il advient chez moy, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries, pour en secourir le peuple : usant de mesme recepte à cinquante maladies, et de telle recepte, qu'elles ne prennent pas pour elles, et si triomphent en bons evenemens.

Au demeurant, j'honore les medecins, non pas suivant le precepte, pour la necessité (car à ce passage on en oppose un autre du prophete, reprenant le Roy Asa d'avoir eu recours au medecin) mais pour l'amour d'eux mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aymez. Ce n'est pas à eux que j'en veux, c'est à leur art, et ne leur donne pas grand blasme de faire leur profit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi. Plusieurs vacations et moindres et plus dignes que la leur, n'ont fondement, et appuy qu'aux abuz publiques. Je les appelle en ma compagnie, quand je suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu, et les paye comme les autres. Je leur donne loy, de me commander de m'abrier chauldement, si je l'ayme mieux ainsi, que d'autre sorte : ils peuvent choisir d'entre les porreaux et les laictues, dequoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet : et ainsi de toutes autres choses, qui sont indifferentes à mon appetit et usage.

J'entens bien que ce n'est rien faire pour eux, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidens de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades : Pourquoy ? par ce qu'ils en haissoyent l'usage, sains : Tout ainsi qu'un gentil−homme mon voisin s'en sert pour drogue tressalutaire à ses fiebvres, par ce que de sa nature il en hait mortellement le goust.

Combien en voyons nous d'entr' eux, estre de mon humeur ? desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à autruy ? Quest−ce celà, si ce n'est abuser tout destroussément de nostre simplicité ? Car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chere que nous ; et accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoyent eux mesmes la faulceté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guerison, qui nous aveugle ainsi : C'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable.

La plus part pourtant ne croyent pas tant, comme ils endurent et laissent faire : car je les oy se plaindre et en parler, comme nous. Mais ils se resoluent en fin : Que feroy−je donc ? Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede, que la patience.

Y a il aucun de ceux qui se sont laissez aller à cette miserable subjection, qui ne se rende esgalement à toute sorte d'impostures ? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence, de luy donner promesse de sa guerison ?

Les Babyloniens portoyent leurs malades en la place : le medecin c'estoit le peuple : chacun des passants ayant par humanité et civilité à s'enquerir de leur estat : et, selon son experience, leur donner quelque advis salutaire. Nous n'en faisons guere autrement : il n'est pas une simple femmelette, de qui nous n'employons les barbottages et les brevets : et selon mon humeur, si j'avoy à en accepter quelqu'une, j'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aucune autre : d'autant qu'aumoins il n'y a nul dommage à craindre.

Ce qu'Homere et Platon disoyent des Ægyptiens, qu'ils estoyent tous medecins, il se doit dire de tous peuples : Il n'est personne, qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en veut croire.

J'estoy l'autre jour en une compagnie, où je ne sçay qui, de ma confrairie, apporta la nouvelle d'une sorte de pillules compilées de cent, et tant d'ingrediens de comte fait : il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere : car quel rocher soustiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie ? J'entens toutesfois par ceux qui l'essayerent, que la moindre petite grave ne daigna s'en esmouvoir.

Je ne me puis desprendre de ce papier, que je n'en die encore ce mot, sur ce qu'ils nous donnent pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte. La plus part, et ce croy−je, plus des deux tiers des vertus medecinales, consistent en la quinte essence, ou proprieté occulte des simples ; de laquelle nous ne pouvons avoir autre instruction que l'usage. Car quinte essence, n'est autre chose qu'une qualité, de laquelle par nostre raison nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque Dæmon, je suis content de les recevoir, (car quant aux miracles, je n'y touche jamais) ou bien encore les preuves qui se tirent des choses, qui pour autre consideration tombent souvent en nostre usage : comme si en la laine, dequoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est trouvé par accident, quelque occulte proprieté desiccative, qui guerisse les mules au talon ; et si au reffort, que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitive. Galen recite, qu'il advint à un ladre de recevoir guerison par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune, une vipere s'estoit coulée dans le vaisseau. Nous trouvons en cet exemple le moyen, et une conduitte vray−semblable à cette experience : Comme aussi en celles, ausquelles les medecins disent, avoir esté acheminez par l'exemple d'aucunes bestes.

Mais en la plus part des autres experiences, à quoy ils disent avoir esté conduis par la fortune, et n'avoir eu autre guide que le hazard, je trouve le progrez de cette information incroyable. J'imagine l'homme, regardant au tour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaux, metaulx. Je ne sçay par où luy faire commencer son essay : et quand sa premiere fantasie se jettera sur la corne d'un elan, à quoy il faut prester une creance bien molle et aisée : il se trouve encore autant empesché en sa seconde operation. Il luy est proposé tant de maladies, et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct, où doit joindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son Latin : et avant qu'il ait trouvé parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne : parmy cette infinité de maladies, l'epilepsie : tant de complexions, au melancholique : tant de saisons, en hyver : tant de nations, au François : tant d'aages, en la vieillesse : tant de mutations celestes, en la conjonction de Venus et de Saturne : tant de parties du corps au doigt. A tout cela n'estant guidé ny d'argument, ny de conjecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il faudroit que ce fust par une fortune, parfaictement artificielle, reglée et methodique Et puis, quand la guerison fut faicte, comment se peut il asseurer, que ce ne fust, que le mal estoit arrivé à sa periode ; ou un effect du hazard ? ou l'operation de quelque autre chose, qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce jour là ? ou le merite des prieres de sa mere−grand ? Davantage, quand cette preuve auroit esté parfaicte, combien de fois fut elle reiterée ? et cette longue cordée de fortunes et de rencontres, r'enfilée, pour en conclure une regle.

Quand elle sera conclue, par qui est−ce ? de tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences. Le sort aura il r'encontré à poinct nommé l'un de ceux−cy. Quoy si un autre, et si cent autres, ont faict des experiences contraires ? A l'advanture y verrions nous quelque lumiere, si tous les jugements, et raisonnements des hommes, nous estoyent cogneuz. Mais que trois tesmoings et trois docteurs, regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison : il faudroit que l'humaine nature les eust deputez et choisis, et qu'ils fussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DURAS.

Madame, vous me trouvastes sur ce pas dernierement, que vous me vinstes voir. Par ce qu'il pourra estre, que ces inepties se rencontreront quelque fois entre vos mains : je veux aussi qu'elles portent tesmoignage, que l'autheur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoistrez ce mesme port, et ce mesme air, que vous avez veu en sa conversation. Quand j'eusse peu prendre quelque autre façon que la mienne ordinaire, et quelque autre forme plus honorable et meilleure, je ne l'eusse pas faict : car je ne veux tirer de ces escrits, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces mesmes conditions et facultez, que vous avez pratiquées et recueillies, Madame, avec beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne meritent, je les veux loger (mais sans alteration et changement) en un corps solide, qui puisse durer quelques années, ou quelques jours apres moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre autrement la peine de vous en souvenir : aussi ne le vallent elles pas. Je desire que vous continuez en moy, la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez, par le moyen desquelles, elle a esté produite. Je ne cherche aucunement qu'on m'ayme et estime mieux, mort, que vivant.

L'humeur de Tybere est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soin d'estendre sa renommée à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et aggreable aux hommes de son temps.

Si j'estoy de ceux, à qui le monde peut devoir loüange, je l'en quitteroy pour la moitié, et qu'il me la payast d'avance : Qu'elle se hastast et ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongée, plus pleine que durable. Et qu'elle s'evanouist hardiment, quand et ma cognoissance, et quand ce doux son ne touchera plus mes oreilles.

Ce seroit une sotte humeur, d'aller à cet'heure, que je suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eux, par une nouvelle recommandation. Je ne fay nulle recepte des biens que je n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que je soye, je le veux estre ailleurs qu'en papier. Mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy−mesme. Mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. J'ay mis tous mes efforts à former ma vie. Voyla mon mestier et mon ouvrage. Je suis moins faiseur de livres, que de nulle autre besongne. J'ay desiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes et essentielles, non pour en faire magasin, et reserve à mes heritiers.

Qui a de la valeur, si le face cognoistre en ses moeurs, en ses propos ordinaires : à traicter l'amour, ou des querelles, au jeu, au lict, à la table, à la conduicte de ses affaires, à son oeconomie. Ceux que je voy faire des bons livres sous des meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'ils m'en eussent creu. Demandez à un Spartiate, s'il ayme mieux estre bon rhetoricien que bon soldat : non pas moy, que bon cuisinier, si je n'avoy qui m'en servist.

Mon Dieu, Madame, que je haïrois une telle recommandation, d'estre habile homme par escrit, et estre un homme de neant, et un sot, ailleurs. J'ayme mieux encore estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi, où employer ma valeur. Aussi il s'en faut tant que j'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que je feray beaucoup, si je n'y en pers point, de ce peu que j'en avois aquis. Car, outre ce que ceste peinture morte, et muete, desrobera à mon estre naturel, elle ne se raporte pas à mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma premiere vigueur et allegresse, tirant sur le flestry et le rance. Je suis sur le fond du vaisseau, qui sent tantost le bas et la lye.

Au demeurant, Madame, je n'eusse pas osé remuer si hardiment les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'autres luy donnez, si je n'y eusse esté acheminé par ses autheurs mesmes. Je croy qu'ils n'en ont que deux anciens Latins, Pline et Celsus. Si vous les voyez quelque jour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que je ne fay : je ne fay que la pincer, ils l'esgorgent. Pline se mocque entre autres choses, dequoy quand ils sont au bout de leur corde, ils ont inventé ceste belle deffaite, de r'envoyer les malades qu'ils ont agitez et tormentez pour neant, de leurs drogues et regimes, les uns, au secours des voeuz, et miracles, les autres aux eaux chaudes. (Ne vous courroussez pas, Madame, il ne parle pas de celles de deça, qui sont soubs la protection de vostre maison, et toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce sorte de deffaite, pour nous chasser d'aupres d'eux, et se descharger des reproches, que nous leur pouvons faire du peu d'amendement, à noz maux, qu'ils ont eu si long temps en gouvernement, qu'il ne leur reste plus aucune invention à nous amuser : c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque autre contrée. Madame en voyla assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel je m'estoy destourné, pour vous entretenir.

Ce fut ce me semble, Pericles, lequel estant enquis, comme il se portoit : Vous le pouvez (dit−il) juger par là : montrant des brevets, qu'il avoit attachez au col et au bras. Il vouloit inferer, qu'il estoit bien malade, puis qu'il en estoit venu jusques−là, d'avoir recours à choses si vaines, et de s'estre laissé equipper en ceste façon. Je ne dy pas que je ne puisse estre emporté un jour à ceste opinion ridicule, de remettre ma vie, et ma santé, à la mercy et gouvernement des medecins : je pourray tomber en ceste resverie : je ne me puis respondre de ma fermeté future : mais lors aussi si quelqu'un s'enquiert à moy, comment je me porte, je luy pourray dire, comme Pericles : Vous le pouvez juger par là, montrant ma main chargée de six dragmes d'opiate : ce sera un bien evident signe d'une maladie violente : j'auray mon jugement merveilleusement desmanché. Si l'impatience et la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclurre une bien aspre fiévre en mon ame.

J'ay pris la peine de plaider ceste cause, que j'entens assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle, contre les drogues, et pratique de nostre medecine : qui s'est derivée en moy, par mes ancestres : à fin que ce ne fust pas seulement une inclination stupide et temeraire, et qu'elle eust un peu plus de forme : Aussi que ceux qui me voyent si ferme contre les exhortemens et menaces, qu'on me fait, quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté : ou qu'il y ait quelqu'un si fascheux, qui juge encore, que ce soit quelque esguillon de gloire : Ce seroit un desir bien assené, de vouloir tirer honneur d'une action, qui m'est commune, avec mon jardinier et mon muletier. Certes je n'ay point le coeur si enflé, ny si venteux, qu'un plaisir solide, charnu, et moëlleux, comme la santé, je l'allasse eschanger, pour un plaisir imaginaire, spirituel, et aërée. La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetée à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de colique. La santé de par Dieu !

Ceux qui ayment nostre medecine, peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes, grandes, et fortes : je ne hay point les fantasies contraires aux miennes. Il s'en faut tant que je m'effarouche, de voir de la discordance de mes jugemens à ceux d'autruy, et que je me rende incompatible à la societé des hommes, pour estre d'autre sens et party que le mien : qu'au rebours, (comme c'est la plus generale façon que nature aye suivy, que la varieté, et plus aux esprits, qu'aux corps : d'autant qu'ils sont de substance plus souple et susceptible de formes) je trouve bien plus rare, de voir convenir nos humeurs, et nos desseins. Et ne fut jamais au monde, deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains. Leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

Table des matières

Fin du livre II

Montaigne
Essais III

Table des matières du livre III

Chapitre
I
De l'utile et de l'honeste
Chapitre
II
Du repentir
Chapitre
III
De trois commerces
Chapitre
IV
De la diversion
Chapitre
V
Sur des vers de Virgile
Chapitre
VI
Des coches
Chapitre
VII
De l'incommodité de la grandeur
Chapitre
VIII
De l'art de conferer
Chapitre
IX
De la vanité
Chapitre
X
De mesnager sa volonté
Chapitre
XI
Des boyteux
Chapitre
XII
De la physionomie
Chapitre
XIII
De l'experience

Chapitre suivant

CHAPITRE I
De l'utile et de l'honeste

PERSONNE n'est exempt de dire des fadaises : le malheur est, de les dire curieusement :

Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit.

Cela ne me touche pas ; les miennes m'eschappent aussi nonchallamment qu'elles le valent : D'où bien leur prend : Je les quitterois soudain, à peu de coust qu'il y eust : Et ne les achette, ny ne les vends, que ce qu'elles poisent : Je parle au papier, comme je parle au premier que je rencontre : Qu'il soit vray, voicy dequoy.

A qui ne doit estre la perfidie detestable, puis que Tybere la refusa à si grand interest ? On luy manda d'Allemaigne, que s'il le trouvoit bon, on le defferoit d'Ariminius par poison. C'estoit le plus puissant ennemy que les Romains eussent, qui les avoit si vilainement traictez soubs Varus, et qui seul empeschoit l'accroissement de sa domination en ces contrees là. Il fit responce, que le peuple Romain avoit accoustumé de se venger de ses ennemis par voye ouverte, les armes en main, non par fraude et en cachette : il quitta l'utile pour l'honeste. C'estoit (me direz vous) un affronteur. Je le croy : ce n'est pas grand miracle, à gens de sa profession. Mais la confession de la vertu, ne porte pas moins en la bouche de celuy qui la hayt : d'autant que la verité la luy arrache par force, et que s'il ne la veult recevoir en soy, aumoins il s'en couvre, pour s'en parer.

Nostre bastiment et public et privé, est plein d'imperfection : mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesmes, rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est simenté de qualitez maladives : l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous, d'une si naturelle possession, que l'image s'en recognoist aussi aux bestes : Voire et la cruauté, vice si desnaturé : car au milieu de la compassion, nous sentons au dedans, je ne sçay quelle aigre−douce poincte de volupté maligne, à voir souffrir autruy : et les enfans la sentent :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

Desquelles qualitez, qui osteroit les semences en l'homme, destruiroit les fondamentales conditions de nostre vie : De mesme, en toute police : il y a des offices necessaires, non seulement abjects, mais encores vicieux : Les vices y trouvent leur rang, et s'employent à la couture de nostre liaison : comme les venins à la conservation de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoing, et que la necessité commune efface leur vraye qualité : il faut laisser jouer cette partie, aux citoyens plus vigoureux, et moins craintifs, qui sacrifient leur honneur et leur conscience, comme ces autres anciens sacrifierent leur vie, pour le salut de leur pays : Nous autres plus foibles prenons des rolles et plus aysez et moins hazardeux : Le bien public requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission à gens plus obeissans et plus soupples.

Certes j'ay eu souvent despit, de voir des juges, attirer par fraude et fauces esperances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son fait, et y employer la piperie et l'impudence : Il serviroit bien à la justice, et à Platon mesme, qui favorise cet usage, de me fournir d'autres moyens plus selon moy. C'est une justice malicieuse : et ne l'estime pas moins blessee par soy−mesme, que par autruy. Je respondy, n'y a pas long temps, qu'à peine trahirois−je le Prince pour un particulier, qui serois tres−marry de trahir aucun particulier, pour le Prince : Et ne hay pas seulement à piper, mais je hay aussi qu'on se pipe en moy : je n'y veux pas seulement fournir de matiere et d'occasion.

En ce peu que j'ay eu à negocier entre nos Princes, en ces divisions, et subdivisions, qui nous deschirent aujourd'huy : j'ay curieusement evité, qu'ils se mesprinssent en moy, et s'enferrassent en mon masque. Les gens du mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens, et les plus voysins qu'ils peuvent : moy, je m'offre par mes opinions les plus vives, et par la forme plus mienne : Tendre negotiateur et novice : qui ayme mieux faillir à l'affaire, qu'à moy. C'a esté pourtant jusques à cette heure, avec tel heur, (car certes fortune y a la principalle part) que peu ont passé demain à autre, avec moins

de soupçon, plus de faveur et de privauté. J'ay une façon ouverte, aisee à s'insinuer, et à se donner credit, aux premieres accointances. La naifveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, trouvent encore leur opportunité et leur mise. Et puis de ceux−là est la liberté peu suspecte, et peu odieuse, qui besongnent sans aucun leur interest : Et peuvent veritablement employer la responce de Hipperides aux Atheniens, se plaignans de l'aspreté de son parler : Messieurs, ne considerez pas si je suis libre, mais si je le suis, sans rien prendre, et sans amender par là mes affaires. Ma liberté m'a aussi aiséement deschargé du soupçon de faintise, par sa vigueur (n'espargnant rien à dire pour poisant et cuisant qu'il fust : je n'eusse peu dire pis absent) et en ce, qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance : Je ne pretens autre fruict en agissant, que d'agir, et n'y attache longues suittes et propositions : Chasque action fait particulierement son jeu : porte s'il peut.

Au demeurant, je ne suis pressé de passion, ou hayneuse, ou amoureuse, envers les grands : ny n'ay ma volonté garrotee d'offence, ou d'obligation particuliere. Je regarde nos Roys d'une affection simplement legitime et civile, ny emeuë ny demeuë par interest privé, dequoy je me sçay bon gré. La cause generale et juste ne m'attache non plus, que moderément et sans fiévre. Je ne suis pas subjet à ces hypoteques et engagemens penetrans et intimes : La colere et la hayne sont au delà du devoir de la justice : et sont passions servans seulement à ceux, qui ne tiennent pas assez à leur devoir, par la raison simple : Utatur motu animi, qui uti ratione non potest. Toutes intentions legitimes sont d'elles mesmes temperees : sinon, elles s'alterent en seditieuses et illegitimes. C'est ce qui me faict marcher par tout, la teste haute, le visage, et le coeur ouvert.

A la verité, et ne crains point de l'advouer, je porterois facilement au besoing, une chandelle à Sainct Michel, l'autre à son serpent, suivant le dessein de la vieille : Je suivray le bon party jusques au feu, mais exclusivement si je puis : Que Montaigne s'engouffre quant et la ruyne publique, si besoing est : mais s'il n'est pas besoing, je sçauray bon gré à la fortune qu'il se sauve : et autant que mon devoir me donne de corde, je l'employe à sa conservation. Fut−ce pas Atticus, lequel se tenant au juste party, et au party qui perdit, se sauva par sa moderation, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez ?

Aux hommes, comme luy privez, il est plus aisé : Et en telle sorte de besongne, je trouve qu'on peut justement n'estre pas ambitieux à s'ingerer et convier soy−mesmes : De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile, et sans inclination aux troubles de son pays, et en une division publique, je ne le trouve ny beau, ny honneste : *Ea non media, sed nulla via est, velut eventum expectantium, quo fortunæ consilia sua applicent.*

Cela peut estre permis envers les affaires des voysins : et Gelon tyran de Syracuse, suspendoit ainsi son inclination en la guerre des Barbares contre les Grecs ; tenant une Ambassade à Delphes, avec des presents pour estre en eschauguette, à veoir de quel costé tomberoit la fortune, et prendre l'occasion à poinct, pour le concilier aux victorieux. Ce seroit une espece de trahison, de le faire aux propres et domestiques affaires, ausquels necessairement il faut prendre party : mais de ne s'embesongner point, à homme qui n'a ny charge, ny commandement exprez qui le presse, je le trouve plus excusable (et si ne practique pour moy cette excuse) qu'aux guerres estrangeres : desquelles pourtant, selon nos loix, ne s'empesche qui ne veut. Toutesfois ceux encore qui s'y engagent tout à faict, le peuvent, avec tel ordre et attrempance, que l'orage debvra couler par dessus leur teste, sans offence. N'avions nous pas raison de l'esperer ainsi du feu Evesque d'Orleans, sieur de Morvilliers ? Et j'en cognois entre ceux qui y ouvrent valeureusement à cette heure, de moeurs ou si equables, ou si douces, qu'ils seront, pour demeurer debout, quelque injurieuse mutation et cheute que le ciel nous appreste. Je tiens que c'est aux Roys proprement, de s'animer contre les Roys : et me moque de ces esprits, qui de gayeté de coeur se presentent à querelles si disproportionnees : Car on ne prend pas querelle particuliere avec un prince, pour marcher contre luy ouvertement et courageusement, pour son honneur, et selon son devoir : s'il n'aime un tel personnage, il fait mieux, il l'estime. Et notamment la cause des loix, et defence de l'ancien estat, a tousjours cela, que ceux mesmes qui pour leur dessein particulier le troublent, en

excusent les defenseurs, s'ils ne les honorent.

Mais il ne faut pas appeller devoir, comme nous faisons tous les jours, une aigreur et une intestine aspreté, qui naist de l'interest et passion privee, ny courage, une conduitte traistresse et malitieuse. Ils nomment zele, leur propension vers la malignité, et violence : Ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur interest : Ils attisent la guerre, non par ce qu'elle est juste, mais par ce que c'est guerre.

Rien n'empesche qu'on ne se puisse comporter commodément entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement : conduisez vous y d'une, sinon par tout esgale affection (car elle peut souffrir differentes mesures) au moins temperee, et qui ne vous engage tant à l'un, qu'il puisse tout requerir de vous : Et vous contentez aussi d'une moienne mesure de leur grace : et de couler en eau trouble, sans y vouloir pescher.

L'autre maniere de s'offrir de toute sa force aux uns et aux autres, a encore moins de prudence que de conscience. Celuy envers qui vous en trahissez un, duquel vous estes pareillement bien venu : sçait−il pas, que de soy vous en faites autant à son tour ? Il vous tient pour un meschant homme : ce pendant il vous oit, et tire de vous, et fait ses affaires de vostre desloyauté : Car les hommes doubles sont utiles, en ce qu'ils apportent : mais il se faut garder, qu'ils n'emportent que le moins qu'on peut.

Je ne dis rien à l'un, que je ne puisse dire à l'autre, à son heure, l'accent seulement un peu changé : et ne rapporte que les choses ou indifferentes, ou cogneuës, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité, pour laquelle je me permette de leur mentir. Ce qui a esté fié à mon silence, je le cele religieusement : mais je prens à celer le moins que je puis : C'est une importune garde, du secret des Princes, à qui n'en a que faire. Je presente volontiers ce marché, qu'ils me fient peu : mais qu'ils se fient hardiment, de ce que je leur apporte : J'en ay tousjours plus sceu que je n'ay voulu.

Un parler ouvert, ouvre un autre parler, et le tire hors, comme fait le vin et l'amour.

Philippides respondit sagement à mon gré, au Roy Lysimachus, qui luy disoit, Que veux−tu que je te communique de mes biens ? Ce que tu voudras, pourveu que ce ne soit de tes secrets. Je voy que chacun se mutine, si on luy cache le fonds des affaires ausquels on l'employe, et si on luy en a desrobé quelque arriere−sens : Pour moy, je suis content qu'on ne m'en die non plus, qu'on veut que j'en mette en besoigne : et ne desire pas, que ma science outrepasse et contraigne ma parole. Si je dois servir d'instrument de tromperie, que ce soit aumoins sauve ma conscience. Je ne veux estre tenu serviteur, ny si affectionné, ny si loyal, qu'on me treuve bon à trahir personne. Qui est infidelle à soy−mesme, l'est excusablement à son maistre.

Mais ce sont Princes, qui n'acceptent pas les hommes à moytié, et mesprisent les services limitez et conditionnez. Il n'y a remede : je leur dis franchement mes bornes : car esclave, je ne le doibs estre que de la raison, encore n'en puis−je bien venir à bout. Et eux aussi ont tort, d'exiger d'un homme libre, telle subjection à leur service, et telle obligation, que de celuy, qu'ils ont faict et achetté : ou duquel la fortune tient particulierement et expressement à la leur. Les loix m'ont osté de grand peine, elles m'ont choisi party, et donné un maistre : toute autre superiorité et obligation doibt estre relative à celle−là, et retranchee. Si n'est−ce pas à dire, quand mon affection me porteroit autrement, qu'incontinent j'y portasse la main : la volonté et les desirs se font loy eux mesmes, les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publique.

Tout ce mien proceder, est un peu bien dissonant à nos formes : ce ne seroit pas pour produire grands effets, ny pour y durer : l'innocence mesme ne sçauroit à cette heure ny negotier sans dissimulation, ny marchander sans menterie. Aussi ne sont aucunement de mon gibier, les occupations publiques : ce que ma profession en requiert, je l'y fournis, en la forme que je puis la plus privee. Enfant, on m'y plongea jusques aux oreilles, et il succedoit : si m'en desprins je de belle heure. J'ay souvent depuis évité de m'en mesler, rarement accepté, jamais requis, tenant le dos tourné à l'ambition : mais sinon comme les tireurs d'aviron, qui s'avancent ainsin

à reculons : tellement toutesfois, que de ne m'y estre poinct embarqué, j'en suis moins obligé à ma resolution, qu'à ma bonne fortune. Car il y a des voyes moins ennemyes de mon goust, et plus conformes à ma portee, par lesquelles si elle m'eust appellé autrefois au service public, et à mon avancement vers le credit du monde, je sçay que j'eusse passé par dessus la raison de mes discours, pour la suyvre.

Ceux qui disent communement contre ma profession, que ce que j'appelle franchise, simplesse, et naifveté, en mes moeurs, c'est art et finesse : et plustost prudence, que bonté : industrie, que nature : bon sens, que bon heur : me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent. Mais certes ils font ma finesse trop fine. Et qui m'aura suyvi et espié de pres, je luy donray gaigné, s'il ne confesse, qu'il n'y a point de regle en leur escole, qui sçeust rapporter ce naturel mouvement, et maintenir une apparence de liberté, et de licence, si pareille, et inflexible, parmy des routes si tortues et diverses : et que toute leur attention et engin, ne les y sçauroit conduire. La voye de la verité est une et simple, celle du profit particulier, et de la commodité des affaires, qu'on a en charge, double, inegale, et fortuite. J'ay veu souvent en usage, ces libertez contrefaites, et artificielles, mais le plus souvent, sans succez. Elles sentent volontiers leur asne d'Esope : lequel par emulation du chien, vint à se jetter tout gayement, à deux pieds, sur les espaules de son maistre : mais autant que le chien recevoit de caresses, de pareille feste, le pauvre asne, en reçeut deux fois autant de bastonnades. *Id maximè quemque decet, quod est cujusque suum maximè*. Je ne veux pas priver la tromperie de son rang, ce seroit mal entendre le monde : je sçay qu'elle a servy souvent profitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des vices legitimes, comme plusieurs actions, ou bonnes, ou excusables, illegitimes.

La justice en soy, naturelle et universelle, est autrement reglee, et plus noblement, que n'est cette autre justice speciale, nationale, contrainte au besoing de nos polices : *Veri juris germanæque justitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus : umbra et imaginibus utimur*. Si que le sage Dandamys, oyant reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les jugea grands personnages en toute autre chose, mais trop asservis à la reverence des loix : Pour lesquelles auctoriser, et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre de sa vigueur originelle : et non seulement par leur permission, plusieurs actions vitieuses ont lieu, mais encores à leur suasion. *Ex Senatusconsultis plebisque scitis scelera exercentur*. Je suy le langage commun, qui fait difference entre les choses utiles, et les honnestes : si que d'aucunes actions naturelles, non seulement utiles, mais necessaires, il les nomme deshonnestes et sales.

Mais continuons nostre exemple de la trahison : Deux pretendans au royaume de Thrace, estoient tombez en debat de leurs droicts, l'Empereur les empescha de venir aux armes : mais l'un d'eux, sous couleur de conduire un accord amiable, par leur entreveuë, ayant assigné son compagnon, pour le festoyer en sa maison, le fit emprisonner et tuer. La justice requeroit, que les Romains eussent raison de ce forfaict : la difficulté en empeschoit les voyes ordinaires. Ce qu'ils ne peurent legitimement, sans guerre, et sans hazard, ils entreprindrent de le faire par trahison : ce qu'ils ne peurent honnestement, ils le firent utilement. A quoy se trouva propre un Pomponius Flaccus : Cettuy−cy, soubs feintes parolles, et asseurances, ayant attiré cest homme dans ses rets : au lieu de l'honneur et faveur qu'il luy promettoit, l'envoya pieds et poings liez à Romme. Un traistre y trahit l'autre, contre l'usage commun : Car ils sont pleins de deffiance, et est mal−aisé de les surprendre par leur art : tesmoing la poisante experience, que nous venons d'en sentir.

Sera Pomponius Flaccus qui voudra, et en est assez qui le voudront : Quant à moy, et ma parolle et ma foy, sont, comme le demeurant, pieces de ce commun corps : le meilleur effect, c'est le service public : je tiens cela pour presupposé. Mais comme si on me commandoit, que je prinse la charge du Palais, et des plaids, je respondroy, Je n'y entens rien : ou la charge de conducteur de pionniers, je diroy, Je suis appellé á un rolle plus digne : de mesmes, qui me voudroit employer, à mentir, à trahir, et à me parjurer, pour quelque service notable, non que d'assassiner ou empoisonner : je diroy, Si j'ay volé ou desrobé quelqu'un, envoyez moy plustost en gallere.

Car il est loysible à un homme d'honneur, de parler ainsi que firent les Lacedemoniens, ayants esté deffaicts par Antipater, sur le poinct de leurs accords : Vous nous pouvez commander des charges poisantes et dommageables, autant qu'il vous plaira : mais de honteuses, et des−honnestes, vous perdrez vostre temps de nous en commander. Chacun doit avoir juré à soy mesme, ce que les Roys d'Ægypte faisoient solennellement jurer à leurs juges, qu'ils ne se desvoyeroient de leur conscience, pour quelque commandement qu'eux mesmes leur en fissent. A telles commissions il y a note evidente d'ignominie, et de condemnation. Et qui vous la donne, vous accuse, et vous la donne, si vous l'entendez bien, en charge et en peine. Autant que les affaires publiques s'amendent de vostre exploict, autant s'en empirent les vostres : vous y faictes d'autant pis, que mieux vous y faictes. Et ne sera pas nouveau, ny à l'avanture sans quelque air de Justice, que celuy mesmes vous ruïne, qui vous aura mis en besongne. Si la trahison doit estre en quelque cas excusable : lors seulement elle l'est, qu'elle s'employe à chastier et trahir la trahison.

Il se trouve assez de perfidies, non seulement refusees, mais punies, par ceux en faveur desquels elles avoient esté entreprises. Qui ne sçait la sentence de Fabritius, à l'encontre du Medecin de Pyrrhus ? Mais cecy encore se trouve : que tel l'a commandee, qui par apres l'a vengee rigoureusement, sur celuy qu'il y avoit employé : refusant un credit et pouvoir si effrené, et desadvouant un servage et une obeïssance si abandonnee, et si lasche.

Jaropelc Duc de Russie, practiqua un gentilhomme de Hongrie, pour trahir le Roy de Poulongne Boleslaus, en le faisant mourir, ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Cettuy−cy s'y porta en galandhomme : s'addonna plus que devant au service de ce Roy, obtint d'estre de son conseil, et de ses plus feaux. Avec ces advantages, et choisissant à point l'opportunité de l'absence de son maistre, il trahit aux Russiens Visilicie, grande et riche cité : qui fut entierement saccagee, et arse par eux, avec occision totale, non seulement des habitans d'icelle, de tout sexe et aage, mais de grand nombre de noblesse de là autour, qu'il y avoit assemblé à ces fins. Jaropelc assouvy de sa vengeance, et de son courroux, qui pourtant n'estoit pas sans tiltre, (car Boleslaus l'avoit fort offencé, et en pareille conduitte) et saoul du fruict de cette trahison, venant à en considerer la laideur nuë et seule, et la regarder d'une veuë saine, et non plus troublee par sa passion, la print à un tel remors, et contre−coeur, qu'il en fit crever les yeux, et couper la langue, et les parties honteuses, à son executeur.

Antigonus persuada les soldats Argyraspides, de luy trahir Eumenes, leur capitaine general, son adversaire. Mais l'eut−il faict tuer, apres qu'ils le luy eurent livré, il desira luy mesme estre commissaire de la justice divine, pour le chastiement d'un forfaict si detestable : et les consigna entre les mains du gouverneur de la Province, luy donnant tres−expres commandement, de les perdre, et mettre à male fin, en quelque maniere que ce fust. Tellement que de ce grand nombre qu'ils estoient, aucun ne vit onques puis, l'air de Macedoine. Mieux il en avoit esté servy, d'autant le jugea il avoir esté plus meschamment et punissablement.

L'esclave qui trahit la cachette de P. Sulpicius son maistre, fut mis en liberté, suivant la promesse de la proscription de Sylla : Mais suivant la promesse de la raison publique, tout libre, il fut precipité du roc Tarpeien. Et nostre Roy Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avoit promis, fit pendre les trois serviteurs de Cannacre, apres qu'ils luy eurent trahy leur maistre, à quoy il les avoit pratiquez. Ils les font pendre avec la bourse de leur payement au col. Ayant satisfaict à leur seconde foy, et speciale, ils satisfont à la generale et premiere. Mahomed second, se voulant deffaire de son frere, pour la jalousie de la domination, suivant le stile de leur race, y employa l'un de ses officiers : qui le suffoqua, l'engorgeant de quantité d'eau, prinse trop à coup. Cela faict, il livra, pour l'expiation de ce meurtre, le meurtrier entre les mains de la mere du trespassé (car ils n'estoient freres que de pere elle, en sa presence, ouvrit à ce meurtrier l'estomach : et tout chaudement de ses mains, fouillant et arrachant son coeur, le jetta manger aux chiens.

Et à ceux mesmes qui ne valent rien, il est si doux, ayant tiré l'usage d'une action vicieuse, y pouvoir hormais coudre en toute seureté, quelque traict de bonté, et de justice : comme par compensation, et correction conscientieuse.

Joint qu'ils regardent les ministres de tels horribles malefices, comme gents, qui les leur reprochent : et cherchent par leur mort d'estouffer la cognoissance et tesmoignage de telles menees.

Or si par fortune on vous en recompence, pour ne frustrer la necessité publique, de cet extreme et desesperé remede : celuy qui le fait, ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est luy−mesme, pour un homme maudit et execrable : Et vous tient plus traistre, que ne faict celuy, contre qui vous l'estes : car il touche la malignité de vostre courage, par voz mains, sans desadveu, sans object. Mais il vous employe, tout ainsi qu'on faict les hommes perdus, aux executions de la haute justice : charge autant utile, comme elle est peu honneste. Outre la vilité de telles commissions, il y a de la prostitution de conscience. La fille à Sejanus ne pouvant estre punie à mort, en certaine forme de jugement à Rome, d'autant qu'elle estoit Vierge, fut, pour donner passage aux loix, forcee par le bourreau, avant qu'il l'estranglast : Non sa main seulement, mais son ame, est esclave à la commodité publique.

Quand le premier Amurath, pour aigrir la punition contre ses subjects, qui avoient donné support à la parricide rebellion de son fils, ordonna, que leurs plus proches parents presteroient la main à cette execution : je trouve tres−honeste à aucuns d'iceux, d'avoir choisi plustost, d'estre injustement tenus coulpables du parricide d'un autre, que de servir la justice de leur propre parricide. Et où en quelques bicoques forcees de mon temps, j'ay veu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, je les ay tenus de pire condition que les pendus. On dit que Vuitolde Prince de Lituanie, introduisit en cette nation, que le criminel condamné à mort, eust luy mesme de sa main, à se deffaire : trouvant estrange, qu'un tiers innocent de la faute, fust employé et chargé d'un homicide.

Le Prince, quand une urgente circonstance, et quelque impetueux et inopiné accident, du besoing de son estat, luy fait gauchir sa parolle et sa foy, ou autrement le jette hors de son devoir ordinaire, doibt attribuer cette necessité, à un coup de la verge divine : Vice n'est−ce pas, car il a quitté sa raison, à une plus universelle et puissante raison : mais certes c'est malheur. De maniere qu'à quelqu'un qui me demandoit : Quel remede ? nul remede, fis−je, s'il fut veritablement gehenné entre ces deux extremes (*sed videat ne quæratur latebra perjurio*) il le falloit faire : mais s'il le fit, sans regret, s'il ne luy greva de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes.

Quand il s'en trouveroit quelqu'un de si tendre conscience, à qui nulle guarison ne semblast digne d'un si poisant remede, je ne l'en estimeroy pas moins. Il ne se sçauroit perdre plus excusablement et decemment. Nous ne pouvons pas tout. Ainsi comme ainsi nous faut−il souvent, comme à la derniere anchre, remettre la protection de nostre vaisseau à la pure conduitte du ciel. A quelle plus juste necessité se reserve il ? Que luy est−il moins possible à faire que ce qu'il ne peut faire, qu'aux despens de sa foy et de son honneur ? choses, qui à l'aventure luy doivent estre plus cheres que son propre salut, et que le salut de son peuple Quand les bras croisez il appellera Dieu simplement à son aide, n'aura−il pas à esperer, que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et juste ?

Ce sont dangereux exemples, rares, et maladifves exceptions, à nos regles naturelles : il y faut ceder, mais avec grande moderation et circonspection. Aucune utilité privee, n'est digne pour laquelle nous façions cest effort à nostre conscience : la publique bien, lors qu'elle est et tres−apparente, et tres−importante.

Timoleon se garantit à propos, de l'estrangeté de son exploit, par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'estoit d'une main fraternelle qu'il avoit tué le tyran. Et cela pinça justement sa conscience, qu'il eust esté necessité d'achetter l'utilité publique, à tel prix de l'honnesteté de ses moeurs. Le Senat mesme delivré de servitude par son moyen, n'osa rondement decider d'un si haut faict, et deschiré en deux si poisants et contraires visages. Mais les Syracusains ayans tout à point, à l'heure mesme, envoyé requerir les Corinthiens de leur protection, et d'un chef digne de restablir leur ville en sa premiere dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux, qui l'oppressoient : il y deputa Timoleon, avec cette nouvelle deffaitte et declaration : Que selon qu'il se porteroit bien ou mal en sa charge, leur arrest prendroit party, à la faveur du liberateur de

son païs, ou à la desfaveur du meurtrier de son frere. Cette fantastique conclusion, a quelque excuse, sur le danger de l'exemple et importance d'un faict si divers. Et feirent bien, d'en descharger leur jugement, ou de l'appuier ailleurs, et en des considerations tierces. Or les deportements de Timoleon en ce voyage rendirent bien tost sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement, en toutes façons. Et le bon heur qui l'accompagna aux aspretez qu'il eut à vaincre en cette noble besongne, sembla luy estre envoyé par les Dieux conspirants et favorables à sa justification.

La fin de cettuy cy est excusable, si aucune le pouvoit estre. Mais le profit de l'augmentation du revenu publique, qui servit de pretexte au Senat Romain à cette orde conclusion, que je m'en vay reciter, n'est pas assez fort pour mettre à garand une telle injustice. Certaines citez s'estoient rachetees à prix d'argent, et remises en liberté, avec l'ordonnance et permission du Senat, des mains de L. Sylla. La chose estant tombee en nouveau jugement, le Senat les condamna à estre taillables comme auparavant : et que l'argent qu'elles avoyent employé pour se rachetter, demeureroit perdu pour elles. Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples : Que nous punissons les privez, de ce qu'ils nous ont creu, quand nous estions autres. Et un mesme magistrat fait porter la peine de son changement, à qui n'en peut mais. Le maistre foitte son disciple de docilité, et la guide son aveugle : Horrible image de justice. Il y a des regles en la philosophie et faulses et molles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prevaloir l'utilité privee, à la foy donnee, ne reçoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y meslent. Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayans tiré de vous serment du paiement de certaine somme. On a tort de dire, qu'un homme de bien, sera quitte de sa foy, sans payer, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien. Ce que la crainte m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte. Et quand elle n'aura forcé que ma langue, sans la volonté : encore suis je tenu de faire la maille bonne de ma parole. Pour moy, quand par fois ell'a inconsiderément devancé ma pensee, j'ay faict conscience de la desadvoüer pourtant. Autrement de degré en degré, nous viendrons à abolir tout le droit qu'un tiers prend de noz promesses. *Quasi vero forti viro vis possit adhiberi*. En cecy seulement a loy, l'interest privé, de nous excuser de faillir à nostre promesse, si nous avons promis chose meschante, et inique de soy. Car le droit de la vertu doibt prevaloir le droit de nostre obligation.

J'ay autrefois logé Epaminondas au premier rang des hommes excellens : et ne m'en desdy pas. Jusques où montoit−il la consideration de son particulier devoir ? qui ne tua jamais homme qu'il eust vaincu : qui pour ce bien inestimable, de rendre la liberté à son païs, faisoit conscience de tuer un Tyran, ou ses complices, sans les formes de la justice : et qui jugeoit meschant homme, quelque bon Citoyen qu'il fust, celuy qui entre les ennemis, et en la bataille, n'espargnoit son amy et son hoste. Voyla une ame de riche composition. Il marioit aux plus rudes et violentes actions humaines, la bonté et l'humanité, voire la plus delicate, qui se treuve en l'escole de la Philosophie. Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, estoit−ce nature, ou art, qui l'eust attendry, jusques au poinct d'une si extreme douceur, et debonnaireté de complexion ? Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre tout autre, que contre luy seul : et gauchit au milieu d'une telle meslee, au rencontre de son hoste et de son amy. Vrayement celuy la proprement commandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souffrir le mors de la benignité, sur le point de sa plus forte chaleur : ainsin enflammee qu'elle estoit, et toute escumeuse de fureur et de meurtre. C'est miracle, de pouvoir mesler à telles actions quelque image de justice : mais il n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas, d'y pouvoir mesler la douceur et la facilité des moeurs les plus molles, et la pure innocence. Et où l'un dit aux Mammertins, que les statuts n'avoient point de mise envers les hommes armez : l'autre, au Tribun du peuple, que le temps de la justice, et de la guerre, estoient deux : le tiers, que le bruit des armes l'empeschoit d'entendre la voix des loix : cettuy−cy n'estoit pas seulement empesché d'entendre celles de la civilité, et pure courtoisie. Avoit−il pas emprunté de ses ennemis, l'usage de sacrifier aux Muses, allant à la guerre, pour destremper par leur douceur et gayeté, cette furie et aspreté martiale ?

Ne craignons point apres un si grand precepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemys mesmes : que l'interest commun ne doibt pas tout requerir de tous, contre l'interest privé : *manente memoria etiam in dissidio publicorum foederum privati juris* :

et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus, habet :

et que toutes choses ne sont pas loisibles à un homme de bien, pour le service de son Roy, ny de la cause generale et des loix. *Non enim patria præstat omnibus officiis, Et ipsi conducit pios habere cives in parentes*. C'est une instruction propre au temps : Nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer, c'est assez que nos espaules le soyent : c'est assez de tramper nos plumes en ancre, sans les tramper en sang. Si c'est grandeur de courage, et l'effect d'une vertu rare et singuliere, de mespriser l'amitié, les obligations privees, sa parolle, et la parenté, pour le bien commun, et obeïssance du Magistrat : c'est assez vrayement pour nous en excuser, que c'est une grandeur, qui ne peut loger en la grandeur du courage d'Epaminondas.

J'abomine les exhortemens enragez, de cette autre ame desreiglee,

dum tela micant, non vos pietatis imago
Ulla, nec adversa conspecti fronte parentes
Commoveant, vultus gladio turbate verendos.

Ostons aux meschants naturels, et sanguinaires, et traistres, ce pretexte de raison : laissons là cette justice enorme, et hors de soy : et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peut le temps et l'exemple ? En une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompeius, ayant tué sans y penser son frere, qui estoit au party contraire, se tua sur le champ soy−mesme, de honte et de regret : Et quelques annees apres, en une autre guerre civile de ce mesme peuple, un soldat, pour avoir tué son frere, demanda recompense à ses capitaines.

On argumente mal l'honneur et la beauté d'une action, par son utilité : et conclud−on mal, d'estimer que chacun y soit obligé, et qu'elle soit honeste à chacun, si elle est utile.

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta.

Choisissons la plus necessaire et plus utile de l'humaine societé, ce sera le mariage : Si est−ce que le conseil des saincts, trouve le contraire party plus honeste, et en exclut la plus venerable vacation des hommes : comme nous assignons au haras, les bestes qui sont de moindre estime.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE I
De l'utile et de l'honeste

PERSONNE n'est exempt de dire des fadaises : le malheur est, de les dire curieusement :

Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit.

Cela ne me touche pas ; les miennes m'eschappent aussi nonchallamment qu'elles le valent : D'où bien leur prend : Je les quitterois soudain, à peu de coust qu'il y eust : Et ne les achette, ny ne les vends, que ce qu'elles poisent : Je parle au papier, comme je parle au premier que je rencontre : Qu'il soit vray, voicy dequoy.

A qui ne doit estre la perfidie detestable, puis que Tybere la refusa à si grand interest ? On luy manda d'Allemaigne, que s'il le trouvoit bon, on le defferoit d'Ariminius par poison. C'estoit le plus puissant ennemy

que les Romains eussent, qui les avoit si vilainement traictez soubs Varus, et qui seul empeschoit l'accroissement de sa domination en ces contrees là. Il fit responce, que le peuple Romain avoit accoustumé de se venger de ses ennemis par voye ouverte, les armes en main, non par fraude et en cachette : il quitta l'utile pour l'honeste. C'estoit (me direz vous) un affronteur. Je le croy : ce n'est pas grand miracle, à gens de sa profession. Mais la confession de la vertu, ne porte pas moins en la bouche de celuy qui la hayt : d'autant que la verité la luy arrache par force, et que s'il ne la veult recevoir en soy, aumoins il s'en couvre, pour s'en parer.

Nostre bastiment et public et privé, est plein d'imperfection : mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesmes, rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est simenté de qualitez maladives : l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous, d'une si naturelle possession, que l'image s'en recognoist aussi aux bestes : Voire et la cruauté, vice si desnaturé : car au milieu de la compassion, nous sentons au dedans, je ne sçay quelle aigre−douce poincte de volupté maligne, à voir souffrir autruy : et les enfans la sentent :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

Desquelles qualitez, qui osteroit les semences en l'homme, destruiroit les fondamentales conditions de nostre vie : De mesme, en toute police : il y a des offices necessaires, non seulement abjects, mais encores vicieux : Les vices y trouvent leur rang, et s'employent à la couture de nostre liaison : comme les venins à la conservation de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoing, et que la necessité commune efface leur vraye qualité : il faut laisser jouer cette partie, aux citoyens plus vigoureux, et moins craintifs, qui sacrifient leur honneur et leur conscience, comme ces autres anciens sacrifierent leur vie, pour le salut de leur pays : Nous autres plus foibles prenons des rolles et plus aysez et moins hazardeux : Le bien public requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission à gens plus obeissans et plus soupples.

Certes j'ay eu souvent despit, de voir des juges, attirer par fraude et fauces esperances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son fait, et y employer la piperie et l'impudence : Il serviroit bien à la justice, et à Platon mesme, qui favorise cet usage, de me fournir d'autres moyens plus selon moy. C'est une justice malicieuse : et ne l'estime pas moins blessee par soy−mesme, que par autruy. Je respondy, n'y a pas long temps, qu'à peine trahirois−je le Prince pour un particulier, qui serois tres−marry de trahir aucun particulier, pour le Prince : Et ne hay pas seulement à piper, mais je hay aussi qu'on se pipe en moy : je n'y veux pas seulement fournir de matiere et d'occasion.

En ce peu que j'ay eu à negocier entre nos Princes, en ces divisions, et subdivisions, qui nous deschirent aujourd'huy : j'ay curieusement evité, qu'ils se mesprinssent en moy, et s'enferrassent en mon masque. Les gens du mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens, et les plus voysins qu'ils peuvent : moy, je m'offre par mes opinions les plus vives, et par la forme plus mienne : Tendre negotiateur et novice : qui ayme mieux faillir à l'affaire, qu'à moy. C'a esté pourtant jusques à cette heure, avec tel heur, (car certes fortune y a la principalle part) que peu ont passé demain à autre, avec moins de soupçon, plus de faveur et de privauté. J'ay une façon ouverte, aisee à s'insinuer, et à se donner credit, aux premieres accointances. La naifveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, trouvent encore leur opportunité et leur mise. Et puis de ceux−là est la liberté peu suspecte, et peu odieuse, qui besongnent sans aucun leur interest : Et peuvent veritablement employer la responce de Hipperides aux Atheniens, se plaignans de l'aspreté de son parler : Messieurs, ne considerez pas si je suis libre, mais si je le suis, sans rien prendre, et sans amender par là mes affaires. Ma liberté m'a aussi aiséement deschargé du soupçon de faintise, par sa vigueur (n'espargnant rien à dire pour poisant et cuisant qu'il fust : je n'eusse peu dire pis absent) et en ce, qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance : Je ne pretens autre fruict en agissant, que d'agir, et n'y attache longues suittes et propositions : Chasque action fait particulierement son

jeu : porte s'il peut.

Au demeurant, je ne suis pressé de passion, ou hayneuse, ou amoureuse, envers les grands : ny n'ay ma volonté garrotee d'offence, ou d'obligation particuliere. Je regarde nos Roys d'une affection simplement legitime et civile, ny emeuë ny demeuë par interest privé, dequoy je me sçay bon gré. La cause generale et juste ne m'attache non plus, que moderément et sans fiévre. Je ne suis pas subjet à ces hypoteques et engagemens penetrans et intimes : La colere et la hayne sont au delà du devoir de la justice : et sont passions servans seulement à ceux, qui ne tiennent pas assez à leur devoir, par la raison simple : Utatur motu animi, qui uti ratione non potest. Toutes intentions legitimes sont d'elles mesmes temperees : sinon, elles s'alterent en seditieuses et illegitimes. C'est ce qui me faict marcher par tout, la teste haute, le visage, et le coeur ouvert.

A la verité, et ne crains point de l'advouer, je porterois facilement au besoing, une chandelle à Sainct Michel, l'autre à son serpent, suivant le dessein de la vieille : Je suivray le bon party jusques au feu, mais exclusivement si je puis : Que Montaigne s'engouffre quant et la ruyne publique, si besoing est : mais s'il n'est pas besoing, je sçauray bon gré à la fortune qu'il se sauve : et autant que mon devoir me donne de corde, je l'employe à sa conservation. Fut−ce pas Atticus, lequel se tenant au juste party, et au party qui perdit, se sauva par sa moderation, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez ?

Aux hommes, comme luy privez, il est plus aisé : Et en telle sorte de besongne, je trouve qu'on peut justement n'estre pas ambitieux à s'ingerer et convier soy−mesmes : De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile, et sans inclination aux troubles de son pays, et en une division publique, je ne le trouve ny beau, ny honneste : *Ea non media, sed nulla via est, velut eventum expectantium, quo fortunæ consilia sua applicent.*

Cela peut estre permis envers les affaires des voysins : et Gelon tyran de Syracuse, suspendoit ainsi son inclination en la guerre des Barbares contre les Grecs ; tenant une Ambassade à Delphes, avec des presents pour estre en eschauguette, à veoir de quel costé tomberoit la fortune, et prendre l'occasion à poinct, pour le concilier aux victorieux. Ce seroit une espece de trahison, de le faire aux propres et domestiques affaires, ausquels necessairement il faut prendre party : mais de ne s'embesongner point, à homme qui n'a ny charge, ny commandement exprez qui le presse, je le trouve plus excusable (et si ne practique pour moy cette excuse) qu'aux guerres estrangeres : desquelles pourtant, selon nos loix, ne s'empesche qui ne veut. Toutesfois ceux encore qui s'y engagent tout à faict, le peuvent, avec tel ordre et attrempance, que l'orage debvra couler par dessus leur teste, sans offence. N'avions nous pas raison de l'esperer ainsi du feu Evesque d'Orleans, sieur de Morvilliers ? Et j'en cognois entre ceux qui y ouvrent valeureusement à cette heure, de moeurs ou si equables, ou si douces, qu'ils seront, pour demeurer debout, quelque injurieuse mutation et cheute que le ciel nous appreste. Je tiens que c'est aux Roys proprement, de s'animer contre les Roys : et me moque de ces esprits, qui de gayeté de coeur se presentent à querelles si disproportionnees : Car on ne prend pas querelle particuliere avec un prince, pour marcher contre luy ouvertement et courageusement, pour son honneur, et selon son devoir : s'il n'aime un tel personnage, il fait mieux, il l'estime. Et notamment la cause des loix, et defence de l'ancien estat, a tousjours cela, que ceux mesmes qui pour leur dessein particulier le troublent, en excusent les defenseurs, s'ils ne les honorent.

Mais il ne faut pas appeller devoir, comme nous faisons tous les jours, une aigreur et une intestine aspreté, qui naist de l'interest et passion privee, ny courage, une conduitte traistresse et malitieuse. Ils nomment zele, leur propension vers la malignité, et violence : Ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur interest : Ils attisent la guerre, non par ce qu'elle est juste, mais par ce que c'est guerre.

Rien n'empesche qu'on ne se puisse comporter commodément entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement : conduisez vous y d'une, sinon par tout esgale affection (car elle peut souffrir differentes

mesures) au moins temperee, et qui ne vous engage tant à l'un, qu'il puisse tout requerir de vous : Et vous contentez aussi d'une moienne mesure de leur grace : et de couler en eau trouble, sans y vouloir pescher.

L'autre maniere de s'offrir de toute sa force aux uns et aux autres, a encore moins de prudence que de conscience. Celuy envers qui vous en trahissez un, duquel vous estes pareillement bien venu : sçait−il pas, que de soy vous en faites autant à son tour ? Il vous tient pour un meschant homme : ce pendant il vous oit, et tire de vous, et fait ses affaires de vostre desloyauté : Car les hommes doubles sont utiles, en ce qu'ils apportent : mais il se faut garder, qu'ils n'emportent que le moins qu'on peut.

Je ne dis rien à l'un, que je ne puisse dire à l'autre, à son heure, l'accent seulement un peu changé : et ne rapporte que les choses ou indifferentes, ou cogneuës, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité, pour laquelle je me permette de leur mentir. Ce qui a esté fié à mon silence, je le cele religieusement : mais je prens à celer le moins que je puis : C'est une importune garde, du secret des Princes, à qui n'en a que faire. Je presente volontiers ce marché, qu'ils me fient peu : mais qu'ils se fient hardiment, de ce que je leur apporte : J'en ay tousjours plus sceu que je n'ay voulu.

Un parler ouvert, ouvre un autre parler, et le tire hors, comme fait le vin et l'amour.

Philippides respondit sagement à mon gré, au Roy Lysimachus, qui luy disoit, Que veux−tu que je te communique de mes biens ? Ce que tu voudras, pourveu que ce ne soit de tes secrets. Je voy que chacun se mutine, si on luy cache le fonds des affaires ausquels on l'employe, et si on luy en a desrobé quelque arriere−sens : Pour moy, je suis content qu'on ne m'en die non plus, qu'on veut que j'en mette en besoigne : et ne desire pas, que ma science outrepasse et contraigne ma parole. Si je dois servir d'instrument de tromperie, que ce soit aumoins sauve ma conscience. Je ne veux estre tenu serviteur, ny si affectionné, ny si loyal, qu'on me treuve bon à trahir personne. Qui est infidelle à soy−mesme, l'est excusablement à son maistre.

Mais ce sont Princes, qui n'acceptent pas les hommes à moytié, et mesprisent les services limitez et conditionnez. Il n'y a remede : je leur dis franchement mes bornes : car esclave, je ne le doibs estre que de la raison, encore n'en puis−je bien venir à bout. Et eux aussi ont tort, d'exiger d'un homme libre, telle subjection à leur service, et telle obligation, que de celuy, qu'ils ont faict et achetté : ou duquel la fortune tient particulierement et expressement à la leur. Les loix m'ont osté de grand peine, elles m'ont choisi party, et donné un maistre : toute autre superiorité et obligation doibt estre relative à celle−là, et retranchee. Si n'est−ce pas à dire, quand mon affection me porteroit autrement, qu'incontinent j'y portasse la main : la volonté et les desirs se font loy eux mesmes, les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publique.

Tout ce mien proceder, est un peu bien dissonant à nos formes : ce ne seroit pas pour produire grands effets, ny pour y durer : l'innocence mesme ne sçauroit à cette heure ny negotier sans dissimulation, ny marchander sans menterie. Aussi ne sont aucunement de mon gibier, les occupations publiques : ce que ma profession en requiert, je l'y fournis, en la forme que je puis la plus privee. Enfant, on m'y plongea jusques aux oreilles, et il succedoit : si m'en desprins je de belle heure. J'ay souvent depuis évité de m'en mesler, rarement accepté, jamais requis, tenant le dos tourné à l'ambition : mais sinon comme les tireurs d'aviron, qui s'avancent ainsin à reculons : tellement toutesfois, que de ne m'y estre poinct embarqué, j'en suis moins obligé à ma resolution, qu'à ma bonne fortune. Car il y a des voyes moins ennemyes de mon goust, et plus conformes à ma portee, par lesquelles si elle m'eust appellé autrefois au service public, et à mon avancement vers le credit du monde, je sçay que j'eusse passé par dessus la raison de mes discours, pour la suyvre.

Ceux qui disent communement contre ma profession, que ce que j'appelle franchise, simplesse, et naifveté, en mes moeurs, c'est art et finesse : et plustost prudence, que bonté : industrie, que nature : bon sens, que bon heur : me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent. Mais certes ils font ma finesse trop fine. Et qui m'aura suyvi et espié de pres, je luy donray gaigné, s'il ne confesse, qu'il n'y a point de regle en leur escole, qui

sçeust rapporter ce naturel mouvement, et maintenir une apparence de liberté, et de licence, si pareille, et inflexible, parmy des routes si tortues et diverses : et que toute leur attention et engin, ne les y sçauroit conduire. La voye de la verité est une et simple, celle du profit particulier, et de la commodité des affaires, qu'on a en charge, double, inegale, et fortuite. J'ay veu souvent en usage, ces libertez contrefaites, et artificielles, mais le plus souvent, sans succez. Elles sentent volontiers leur asne d'Esope : lequel par emulation du chien, vint à se jetter tout gayement, à deux pieds, sur les espaules de son maistre : mais autant que le chien recevoit de caresses, de pareille feste, le pauvre asne, en reçeut deux fois autant de bastonnades. *Id maximè quemque decet, quod est cujusque suum maximè*. Je ne veux pas priver la tromperie de son rang, ce seroit mal entendre le monde : je sçay qu'elle a servy souvent profitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des vices legitimes, comme plusieurs actions, ou bonnes, ou excusables, illegitimes.

La justice en soy, naturelle et universelle, est autrement reglee, et plus noblement, que n'est cette autre justice speciale, nationale, contrainte au besoing de nos polices : *Veri juris germanæque justitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus : umbra et imaginibus utimur*. Si que le sage Dandamys, oyant reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les jugea grands personnages en toute autre chose, mais trop asservis à la reverence des loix : Pour lesquelles auctoriser, et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre de sa vigueur originelle : et non seulement par leur permission, plusieurs actions vitieuses ont lieu, mais encores à leur suasion. *Ex Senatusconsultis plebisque scitis scelera exercentur*. Je suy le langage commun, qui fait difference entre les choses utiles, et les honnestes : si que d'aucunes actions naturelles, non seulement utiles, mais necessaires, il les nomme deshonnestes et sales.

Mais continuons nostre exemple de la trahison : Deux pretendans au royaume de Thrace, estoient tombez en debat de leurs droicts, l'Empereur les empescha de venir aux armes : mais l'un d'eux, sous couleur de conduire un accord amiable, par leur entreveuë, ayant assigné son compagnon, pour le festoyer en sa maison, le fit emprisonner et tuer. La justice requeroit, que les Romains eussent raison de ce forfaict : la difficulté en empeschoit les voyes ordinaires. Ce qu'ils ne peurent legitimement, sans guerre, et sans hazard, ils entreprindrent de le faire par trahison : ce qu'ils ne peurent honnestement, ils le firent utilement. A quoy se trouva propre un Pomponius Flaccus : Cettuy−cy, soubs feintes parolles, et asseurances, ayant attiré cest homme dans ses rets : au lieu de l'honneur et faveur qu'il luy promettoit, l'envoya pieds et poings liez à Romme. Un traistre y trahit l'autre, contre l'usage commun : Car ils sont pleins de deffiance, et est mal−aisé de les surprendre par leur art : tesmoing la poisante experience, que nous venons d'en sentir.

Sera Pomponius Flaccus qui voudra, et en est assez qui le voudront : Quant à moy, et ma parolle et ma foy, sont, comme le demeurant, pieces de ce commun corps : le meilleur effect, c'est le service public : je tiens cela pour presupposé. Mais comme si on me commandoit, que je prinse la charge du Palais, et des plaids, je respondroy, Je n'y entens rien : ou la charge de conducteur de pionniers, je diroy, Je suis appellé á un rolle plus digne : de mesmes, qui me voudroit employer, à mentir, à trahir, et à me parjurer, pour quelque service notable, non que d'assassiner ou empoisonner : je diroy, Si j'ay volé ou desrobé quelqu'un, envoyez moy plustost en gallere.

Car il est loysible à un homme d'honneur, de parler ainsi que firent les Lacedemoniens, ayants esté deffaicts par Antipater, sur le poinct de leurs accords : Vous nous pouvez commander des charges poisantes et dommageables, autant qu'il vous plaira : mais de honteuses, et des−honnestes, vous perdrez vostre temps de nous en commander. Chacun doit avoir juré à soy mesme, ce que les Roys d'Ægypte faisoient solennellement jurer à leurs juges, qu'ils ne se desvoyeroient de leur conscience, pour quelque commandement qu'eux mesmes leur en fissent. A telles commissions il y a note evidente d'ignominie, et de condemnation. Et qui vous la donne, vous accuse, et vous la donne, si vous l'entendez bien, en charge et en peine. Autant que les affaires publiques s'amendent de vostre exploict, autant s'en empirent les vostres : vous y faictes d'autant pis, que mieux vous y faictes. Et ne sera pas nouveau, ny à l'avanture sans quelque air de Justice, que celuy mesmes vous ruïne, qui vous aura mis en besongne. Si la trahison doit estre en quelque cas excusable : lors

seulement elle l'est, qu'elle s'employe à chastier et trahir la trahison.

Il se trouve assez de perfidies, non seulement refusees, mais punies, par ceux en faveur desquels elles avoient esté entreprises. Qui ne sçait la sentence de Fabritius, à l'encontre du Medecin de Pyrrhus ? Mais cecy encore se trouve : que tel l'a commandee, qui par apres l'a vengee rigoureusement, sur celuy qu'il y avoit employé : refusant un credit et pouvoir si effrené, et desadvouant un servage et une obeïssance si abandonnee, et si lasche.

Jaropelc Duc de Russie, practiqua un gentilhomme de Hongrie, pour trahir le Roy de Poulongne Boleslaus, en le faisant mourir, ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Cettuy−cy s'y porta en galandhomme : s'addonna plus que devant au service de ce Roy, obtint d'estre de son conseil, et de ses plus feaux. Avec ces advantages, et choisissant à point l'opportunité de l'absence de son maistre, il trahit aux Russiens Visilicie, grande et riche cité : qui fut entierement saccagee, et arse par eux, avec occision totale, non seulement des habitans d'icelle, de tout sexe et aage, mais de grand nombre de noblesse de là autour, qu'il y avoit assemblé à ces fins. Jaropelc assouvy de sa vengeance, et de son courroux, qui pourtant n'estoit pas sans tiltre, (car Boleslaus l'avoit fort offencé, et en pareille conduitte) et saoul du fruict de cette trahison, venant à en considerer la laideur nuë et seule, et la regarder d'une veuë saine, et non plus troublee par sa passion, la print à un tel remors, et contre−coeur, qu'il en fit crever les yeux, et couper la langue, et les parties honteuses, à son executeur.

Antigonus persuada les soldats Argyraspides, de luy trahir Eumenes, leur capitaine general, son adversaire. Mais l'eut−il faict tuer, apres qu'ils le luy eurent livré, il desira luy mesme estre commissaire de la justice divine, pour le chastiement d'un forfaict si detestable : et les consigna entre les mains du gouverneur de la Province, luy donnant tres−expres commandement, de les perdre, et mettre à male fin, en quelque maniere que ce fust. Tellement que de ce grand nombre qu'ils estoient, aucun ne vit onques puis, l'air de Macedoine. Mieux il en avoit esté servy, d'autant le jugea il avoir esté plus meschamment et punissablement.

L'esclave qui trahit la cachette de P. Sulpicius son maistre, fut mis en liberté, suivant la promesse de la proscription de Sylla : Mais suivant la promesse de la raison publique, tout libre, il fut precipité du roc Tarpeien. Et nostre Roy Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avoit promis, fit pendre les trois serviteurs de Cannacre, apres qu'ils luy eurent trahy leur maistre, à quoy il les avoit pratiquez. Ils les font pendre avec la bourse de leur payement au col. Ayant satisfaict à leur seconde foy, et speciale, ils satisfont à la generale et premiere. Mahomed second, se voulant deffaire de son frere, pour la jalousie de la domination, suivant le stile de leur race, y employa l'un de ses officiers : qui le suffoqua, l'engorgeant de quantité d'eau, prinse trop à coup. Cela faict, il livra, pour l'expiation de ce meurtre, le meurtrier entre les mains de la mere du trespassé (car ils n'estoient freres que de pere elle, en sa presence, ouvrit à ce meurtrier l'estomach : et tout chaudement de ses mains, fouillant et arrachant son coeur, le jetta manger aux chiens.

Et à ceux mesmes qui ne valent rien, il est si doux, ayant tiré l'usage d'une action vicieuse, y pouvoir hormais coudre en toute seureté, quelque traict de bonté, et de justice : comme par compensation, et correction conscientieuse.

Joint qu'ils regardent les ministres de tels horribles malefices, comme gents, qui les leur reprochent : et cherchent par leur mort d'estouffer la cognoissance et tesmoignage de telles menees.

Or si par fortune on vous en recompence, pour ne frustrer la necessité publique, de cet extreme et desesperé remede : celuy qui le fait, ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est luy−mesme, pour un homme maudit et execrable : Et vous tient plus traistre, que ne faict celuy, contre qui vous l'estes : car il touche la malignité de vostre courage, par voz mains, sans desadveu, sans object. Mais il vous employe, tout ainsi qu'on faict les hommes perdus, aux executions de la haute justice : charge autant utile, comme elle est peu honneste. Outre la vilité de telles commissions, il y a de la prostitution de conscience. La fille à Sejanus ne pouvant estre

punie à mort, en certaine forme de jugement à Rome, d'autant qu'elle estoit Vierge, fut, pour donner passage aux loix, forcee par le bourreau, avant qu'il l'estranglast : Non sa main seulement, mais son ame, est esclave à la commodité publique.

Quand le premier Amurath, pour aigrir la punition contre ses subjects, qui avoient donné support à la parricide rebellion de son fils, ordonna, que leurs plus proches parents presteroient la main à cette execution : je trouve tres−honeste à aucuns d'iceux, d'avoir choisi plustost, d'estre injustement tenus coulpables du parricide d'un autre, que de servir la justice de leur propre parricide. Et où en quelques bicoques forcees de mon temps, j'ay veu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, je les ay tenus de pire condition que les pendus. On dit que Vuitolde Prince de Lituanie, introduisit en cette nation, que le criminel condamné à mort, eust luy mesme de sa main, à se deffaire : trouvant estrange, qu'un tiers innocent de la faute, fust employé et chargé d'un homicide.

Le Prince, quand une urgente circonstance, et quelque impetueux et inopiné accident, du besoing de son estat, luy fait gauchir sa parolle et sa foy, ou autrement le jette hors de son devoir ordinaire, doibt attribuer cette necessité, à un coup de la verge divine : Vice n'est−ce pas, car il a quitté sa raison, à une plus universelle et puissante raison : mais certes c'est malheur. De maniere qu'à quelqu'un qui me demandoit : Quel remede ? nul remede, fis−je, s'il fut veritablement gehenné entre ces deux extremes (*sed videat ne quæratur latebra perjurio*) il le falloit faire : mais s'il le fit, sans regret, s'il ne luy greva de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes.

Quand il s'en trouveroit quelqu'un de si tendre conscience, à qui nulle guarison ne semblast digne d'un si poisant remede, je ne l'en estimeroy pas moins. Il ne se sçauroit perdre plus excusablement et decemment. Nous ne pouvons pas tout. Ainsi comme ainsi nous faut−il souvent, comme à la derniere anchre, remettre la protection de nostre vaisseau à la pure conduitte du ciel. A quelle plus juste necessité se reserve il ? Que luy est−il moins possible à faire que ce qu'il ne peut faire, qu'aux despens de sa foy et de son honneur ? choses, qui à l'aventure luy doivent estre plus cheres que son propre salut, et que le salut de son peuple Quand les bras croisez il appellera Dieu simplement à son aide, n'aura−il pas à esperer, que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et juste ?

Ce sont dangereux exemples, rares, et maladifves exceptions, à nos regles naturelles : il y faut ceder, mais avec grande moderation et circonspection. Aucune utilité privee, n'est digne pour laquelle nous façions cest effort à nostre conscience : la publique bien, lors qu'elle est et tres−apparente, et tres−importante.

Timoleon se garantit à propos, de l'estrangeté de son exploit, par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'estoit d'une main fraternelle qu'il avoit tué le tyran. Et cela pinça justement sa conscience, qu'il eust esté necessité d'achetter l'utilité publique, à tel prix de l'honnesteté de ses moeurs. Le Senat mesme delivré de servitude par son moyen, n'osa rondement decider d'un si haut faict, et deschiré en deux si poisants et contraires visages. Mais les Syracusains ayans tout à point, à l'heure mesme, envoyé requerir les Corinthiens de leur protection, et d'un chef digne de restablir leur ville en sa premiere dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux, qui l'oppressoient : il y deputa Timoleon, avec cette nouvelle deffaitte et declaration : Que selon qu'il se porteroit bien ou mal en sa charge, leur arrest prendroit party, à la faveur du liberateur de son païs, ou à la desfaveur du meurtrier de son frere. Cette fantastique conclusion, a quelque excuse, sur le danger de l'exemple et importance d'un faict si divers. Et feirent bien, d'en descharger leur jugement, ou de l'appuier ailleurs, et en des considerations tierces. Or les deportements de Timoleon en ce voyage rendirent bien tost sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement, en toutes façons. Et le bon heur qui l'accompagna aux aspretez qu'il eut à vaincre en cette noble besongne, sembla luy estre envoyé par les Dieux conspirants et favorables à sa justification.

La fin de cettuy cy est excusable, si aucune le pouvoit estre. Mais le profit de l'augmentation du revenu publique, qui servit de pretexte au Senat Romain à cette orde conclusion, que je m'en vay reciter, n'est pas

assez fort pour mettre à garand une telle injustice. Certaines citez s'estoient rachetees à prix d'argent, et remises en liberté, avec l'ordonnance et permission du Senat, des mains de L. Sylla. La chose estant tombee en nouveau jugement, le Senat les condamna à estre taillables comme auparavant : et que l'argent qu'elles avoyent employé pour se rachetter, demeureroit perdu pour elles. Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples : Que nous punissons les privez, de ce qu'ils nous ont creu, quand nous estions autres. Et un mesme magistrat fait porter la peine de son changement, à qui n'en peut mais. Le maistre foitte son disciple de docilité, et la guide son aveugle : Horrible image de justice. Il y a des regles en la philosophie et faulses et molles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prevaloir l'utilité privee, à la foy donnee, ne reçoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y meslent. Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayans tiré de vous serment du paiement de certaine somme. On a tort de dire, qu'un homme de bien, sera quitte de sa foy, sans payer, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien. Ce que la crainte m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte. Et quand elle n'aura forcé que ma langue, sans la volonté : encore suis je tenu de faire la maille bonne de ma parole. Pour moy, quand par fois ell'a inconsiderément devancé ma pensee, j'ay faict conscience de la desadvoüer pourtant. Autrement de degré en degré, nous viendrons à abolir tout le droit qu'un tiers prend de noz promesses. *Quasi vero forti viro vis possit adhiberi*. En cecy seulement a loy, l'interest privé, de nous excuser de faillir à nostre promesse, si nous avons promis chose meschante, et inique de soy. Car le droit de la vertu doibt prevaloir le droit de nostre obligation.

J'ay autrefois logé Epaminondas au premier rang des hommes excellens : et ne m'en desdy pas. Jusques où montoit−il la consideration de son particulier devoir ? qui ne tua jamais homme qu'il eust vaincu : qui pour ce bien inestimable, de rendre la liberté à son païs, faisoit conscience de tuer un Tyran, ou ses complices, sans les formes de la justice : et qui jugeoit meschant homme, quelque bon Citoyen qu'il fust, celuy qui entre les ennemis, et en la bataille, n'espargnoit son amy et son hoste. Voyla une ame de riche composition. Il marioit aux plus rudes et violentes actions humaines, la bonté et l'humanité, voire la plus delicate, qui se treuve en l'escole de la Philosophie. Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, estoit−ce nature, ou art, qui l'eust attendry, jusques au poinct d'une si extreme douceur, et debonnaireté de complexion ? Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre tout autre, que contre luy seul : et gauchit au milieu d'une telle meslee, au rencontre de son hoste et de son amy. Vrayement celuy la proprement commandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souffrir le mors de la benignité, sur le point de sa plus forte chaleur : ainsin enflammee qu'elle estoit, et toute escumeuse de fureur et de meurtre. C'est miracle, de pouvoir mesler à telles actions quelque image de justice : mais il n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas, d'y pouvoir mesler la douceur et la facilité des moeurs les plus molles, et la pure innocence. Et où l'un dit aux Mammertins, que les statuts n'avoient point de mise envers les hommes armez : l'autre, au Tribun du peuple, que le temps de la justice, et de la guerre, estoient deux : le tiers, que le bruit des armes l'empeschoit d'entendre la voix des loix : cettuy−cy n'estoit pas seulement empesché d'entendre celles de la civilité, et pure courtoisie. Avoit−il pas emprunté de ses ennemis, l'usage de sacrifier aux Muses, allant à la guerre, pour destremper par leur douceur et gayeté, cette furie et aspreté martiale ?

Ne craignons point apres un si grand precepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemys mesmes : que l'interest commun ne doibt pas tout requerir de tous, contre l'interest privé : *manente memoria etiam in dissidio publicorum foederum privati juris* :

et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus, habet :

et que toutes choses ne sont pas loisibles à un homme de bien, pour le service de son Roy, ny de la cause generale et des loix. *Non enim patria præstat omnibus officiis, Et ipsi conducit pios habere cives in parentes*. C'est une instruction propre au temps : Nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer, c'est assez que nos espaules le soyent : c'est assez de tramper nos plumes en ancre, sans les tramper en sang. Si c'est grandeur de courage, et l'effect d'une vertu rare et singuliere, de mespriser l'amitié, les obligations privees, sa parolle, et la parenté, pour le bien commun, et obeïssance du Magistrat : c'est assez vrayement

pour nous en excuser, que c'est une grandeur, qui ne peut loger en la grandeur du courage d'Epaminondas.

J'abomine les exhortemens enragez, de cette autre ame desreiglee,

dum tela micant, non vos pietatis imago
Ulla, nec adversa conspecti fronte parentes
Commoveant, vultus gladio turbate verendos.

Ostons aux meschants naturels, et sanguinaires, et traistres, ce pretexte de raison : laissons là cette justice enorme, et hors de soy : et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peut le temps et l'exemple ? En une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompeius, ayant tué sans y penser son frere, qui estoit au party contraire, se tua sur le champ soy−mesme, de honte et de regret : Et quelques annees apres, en une autre guerre civile de ce mesme peuple, un soldat, pour avoir tué son frere, demanda recompense à ses capitaines.

On argumente mal l'honneur et la beauté d'une action, par son utilité : et conclud−on mal, d'estimer que chacun y soit obligé, et qu'elle soit honeste à chacun, si elle est utile.

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta.

Choisissons la plus necessaire et plus utile de l'humaine societé, ce sera le mariage : Si est−ce que le conseil des saincts, trouve le contraire party plus honeste, et en exclut la plus venerable vacation des hommes : comme nous assignons au haras, les bestes qui sont de moindre estime.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE II
Du repentir

LES autres forment l'homme, je le recite : et en represente un particulier, bien mal formé : et lequel si j'avoy à façonner de nouveau, je ferois vrayement bien autre qu'il n'est : mes−huy c'est fait. Or les traits de ma peinture, ne se fourvoyent point, quoy qu'ils se changent et diversifient. Le monde n'est qu'une branloire perenne : Toutes choses y branlent sans cesse, la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Ægypte : et du branle public, et du leur. La constance mesme n'est autre chose qu'un branle plus languissant. Je ne puis asseurer mon object : il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce poinct, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy. Je ne peinds pas l'estre, je peinds le passage : non un passage d'aage en autre, ou comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. Je pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention : C'est un contrerolle de divers et muables accidens, et d'imaginations irresoluës, et quand il y eschet, contraires : soit que je sois autre moy−mesme, soit que je saisisse les subjects, par autres circonstances, et considerations. Tant y a que je me contredis bien à l'advanture, mais la verité, comme disoit Demades, je ne la contredy point. Si mon ame pouvoit prendre pied, je ne m'essaierois pas, je me resoudrois : elle est tousjours en apprentissage, et en espreuve.

Je propose une vie basse, et sans lustre : C'est tout un, On attache aussi bien toute la philosophie morale, à une vie populaire et privee, qu'à une vie de plus riche estoffe : Chaque homme porte la forme entiere, de l'humaine condition.

Les autheurs se communiquent au peuple par quelque marque speciale et estrangere : moy le premier, par

mon estre universel : comme, Michel de Montaigne : non comme Grammairien ou Poëte, ou Jurisconsulte. Si le monde se plaint dequoy je parle trop de moy, je me plains dequoy il ne pense seulement pas à soy.

Mais est−ce raison, que si particulier en usage, je pretende me rendre public en cognoissance ? Est−il aussi raison, que je produise au monde, où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effects de nature et crus et simples, et d'une nature encore bien foiblette ? Est−ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bastir des livres sans science ? Les fantasies de la musique, sont conduits par art, les miennes par sort. Aumoins j'ay cecy selon la discipline, que jamais homme ne traicta subject, qu'il entendist ne cogneust mieux, que je fay celuy que j'ay entrepris : et qu'en celuy là je suis le plus sçavant homme qui vive. Secondement, que jamais aucun ne penetra en sa matiere plus avant, ny en esplucha plus distinctement les membres et suittes : et n'arriva plus exactement et plus plainement, à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besongne. Pour la parfaire, je n'ay besoing d'y apporter que la fidelité : celle−là y est, la plus sincere et pure qui se trouve. Je dy vray, non pas tout mon saoul : mais autant que je l'ose dire : Et l'ose un peu plus en vieillissant : car il semble que la coustume concede à cet aage, plus de liberté de bavasser, et d'indiscretion à parler de soy. Il ne peut advenir icy, ce que je voy advenir souvent, que l'artizan et sa besongne se contrarient : Un homme de si honneste conversation, a−il faict un si sot escrit ? Ou, des escrits si sçavans, sont−ils partis d'un homme de si foible conversation ? Qui a un entretien commun, et ses escrits rares : c'est à dire, que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte, et non en luy. Un personnage sçavant n'est pas sçavant par tout : Mais le suffisant est par tout suffisant, et à ignorer mesme.

Icy nous allons conformément, et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peut recommander et accuser l'ouvrage, à part de l'ouvrier : icy non : qui touche l'un, touche l'autre. Celuy qui en jugera sans le congnoistre, se fera plus de tort qu'à moy : celuy qui l'aura cogneu, m'a du tout satisfaict. Heureux outre mon merite, si j'ay seulement cette part à l'approbation publique, que je face sentir aux gens d'entendement, que j'estoy capable de faire mon profit de la science, si j'en eusse eu : et que je meritoy que la memoire me secourust mieux.

Excusons icy ce que je dy souvent, que je me repens rarement, et que ma conscience se contente de soy : non comme de la conscience d'un Ange, ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme. Adjoustant tousjours ce refrein, non un refrein de ceremonie, mais de naifve et essentielle submission : Que je parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes. Je n'enseigne point, je raconte.

Il n'est vice veritablement vice, qui n'offence, et qu'un jugement entier n'accuse : Car il a de la laideur et incommodité si apparente, qu'à l'advanture ceux−là ont raison, qui disent, qu'il est principalement produict par bestise et ignorance : tant est−il mal−aisé d'imaginer qu'on le cognoisse sans le haïr. La malice hume la pluspart de son propre venin, et s'en empoisonne. Le vice laisse comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousjours s'esgratigne, et s'ensanglante elle mesme. Car la raison efface les autres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance : qui est plus griefve, d'autant qu'elle naist au dedans : comme le froid et le chaud des fiévres est plus poignant, que celuy qui vient du dehors. Je tiens pour vices (mais chacun selon sa mesure) non seulement ceux que la raison et la nature condamnent, mais ceux aussi que l'opinion des hommes a forgé, voire fauce et erronee, si les loix et l'usage l'auctorise.

Il n'est pareillement bonté, qui ne resjouysse une nature bien nee. Il y a certes je ne sçay quelle congratulation, de bien faire, qui nous resjouit en nous mesmes, et une fierté genereuse, qui accompagne la bonne conscience. Une ame courageusement vitieuse, se peut à l'adventure garnir de securité : mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peut fournir. Ce n'est pas un leger plaisir, de se sentir preservé de la contagion d'un siecle si gasté, et de dire en soy : Qui me verroit jusques dans l'ame, encore ne me trouveroit−il coupable, ny de l'affliction et ruyne de personne : ny de vengeance ou d'envie, ny d'offence publique des loix : ny de nouvelleté et de trouble : ny de faute à ma parole : et quoy que la licence du temps permist et apprinst à chacun, si n'ay−je mis la main ny és biens, ny en la bourse d'homme François, et

n'ay vescu que sur la mienne, non plus en guerre qu'en paix : ny ne me suis servy du travail de personne, sans loyer. Ces tesmoignages de la conscience, plaisent, et nous est grand benefice que cette esjouyssance naturelle : et le seul payement qui jamais ne nous manque.

De fonder la recompence des actions vertueuses, sur l'approbation d'autruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment en un siecle corrompu et ignorant, comme cettuy cy la bonne estime du peuple est injurieuse. A qui vous fiez vous, de veoir ce qui est louable ? Dieu me garde d'estre homme de bien, selon la description que je voy faire tous les jours par honneur, à chacun de soy. *Quæ fuerant vitia, mores sunt*. Tels de mes amis, ont par fois entreprins de me chapitrer et mercurializer à coeur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons par moy, comme d'un office, qui à une ame bien faicte, non en utilité seulement, mais en douceur aussi, surpasse tous les offices de l'amitié. Je l'ay tousjours accueilli des bras de la courtoisie et recognoissance, les plus ouverts. Mais, à en parler à cette heure en conscience, j'ay souvent trouvé en leurs reproches et louanges, tant de fauce mesure, que je n'eusse guere failly, de faillir plustost, que de bien faire à leur mode. Nous autres principalement, qui vivons une vie privee, qui n'est en montre qu'à nous, devons avoir estably un patron au dedans, auquel toucher nos actions : et selon iceluy nous caresser tantost, tantost nous chastier. J'ay mes loix et ma cour, pour juger de moy, et m'y adresse plus qu'ailleurs. Je restrains bien selon autruy mes actions, mais je ne les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui scache si vous estes láche et cruel, ou loyal et devotieux : les autres ne vous voyent point, ils vous devinent par conjectures incertaines : ils voyent, non tant vostre naturel, que vostre art. Par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vostre. *Tuo tibi judicio est utendum. Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientiæ pondus est : qua sublata, jacent omnia*.

Mais ce qu'on dit, que la repentance suit de pres le peché, ne semble pas regarder le peché qui est en son haut appareil : qui loge en nous comme en son propre domicile. On peut desavouër et desdire les vices, qui nous surprennent, et vers lesquels les passions nous emportent : mais ceux qui par longue habitude, sont enracinez et ancrez en une volonté forte et vigoureuse, ne sont subjects à contradiction. Le repentir n'est qu'une desdicte de nostre volonté, et opposition de nos fantasies, qui nous pourmene à tout sens. Il faict desadvouër à celuy−là, sa vertu passee et sa continence.

Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit,
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ ?

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre jusques en son privé. Chacun peut avoir part au battelage, et representer un honneste personnage en l'eschaffaut : mais au dedans, et en sa poictrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre reglé, c'est le poinct. Le voysin degré, c'est de l'estre en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne : où il n'y a point d'estude, point d'artifice. Et pourtant Bias peignant un excellent estat de famille : de laquelle, dit−il, le maistre soit tel au dedans, par luy−mesme, comme il est au dehors, par la crainte de la loy, et du dire des hommes. Et fut une digne parole de Julius Drusus, aux ouvriers qui luy offroient pour trois mille escus, mettre sa maison en tel poinct, que ses voysins n'y auroient plus la veuë qu'ils y avoient : Je vous en donneray, dit−il, six mille, et faictes que chacun y voye de toutes parts. On remarque avec honneur l'usage d'Agesilaus, de prendre en voyageant son logis dans les Eglises, affin que le peuple, et les dieux mesmes, vissent dans ses actions privees. Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remercable. Peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques.

Nul a esté prophete non seulement en sa maison, mais en son païs, dit l'experience des histoires. De mesmes aux choses de neant. Et en ce bas exemple, se void l'image des grands. En mon climat de Gascongne, on tient pour drolerie de me veoir imprimé. D'autant que la cognoissance, qu'on prend de moy, s'esloigne de mon giste, j'en vaux d'autant mieux. J'achette les Imprimeurs en Guienne : ailleurs ils m'achettent. Sur cet accident se fondent ceux qui se cachent vivants et presents, pour se mettre en credit, trespassez et absents. J'ayme mieux en avoir moins. Et ne me jette au monde, que pour la part que j'en tire. Au partir de là, je l'en

quitte.

Le peuple reconvoye celuy−là, d'un acte public, avec estonnement, jusqu'à sa porte : il laisse avec sa robbe ce rolle : il en retombe d'autant plus bas, qu'il s'estoit plus haut monté. Au dedans chez luy, tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit, il faut un jugement vif et bien trié, pour l'appercevoir en ces actions basses et privees. Joint que l'ordre est une vertu morne et sombre : Gaigner une bresche, conduire une Ambassade, regir un peuple, ce sont actions esclatantes : tancer, rire, vendre, payer, aymer, hayr, et converser avec les siens, et avec soy−mesme, doucement et justement : ne relascher point, ne se desmentir point, c'est chose plus rare, plus difficile, et moins remerquable. Les vies retirees soustiennent par là, quoy qu'on die, des devoirs autant ou plus aspres et tendus, que ne font les autres vies. Et les privez, dit Aristote, servent la vertu plus difficilement et hautement, que ne font ceux qui sont en magistrat. Nous nous preparons aux occasions eminentes, plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce seroit faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire. Et la vertu d'Alexandre me semble representer assez moins de vigueur en son theatre, que ne fait celle de Socrates, en cette exercitation basse et obscure. Je conçois aisément Socrates, en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle de Socrates, je ne puis : Qui demandera à celuy−là, ce qu'il sçait faire, il respondra, Subjuguer le monde : qui le demandera à cettuy−cy, il dira, Mener l'humaine vie conformément à sa naturelle condition : science bien plus generale, plus poisante, et plus legitime. Le prix de l'ame ne consiste pas à aller haut, mais ordonnément.

Sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur : c'est en la mediocrité. Ainsi que ceux qui nous jugent et touchent au dedans, ne font pas grand'recette de la lueur de noz actions publiques : et voyent que ce ne sont que filets et pointes d'eau fine rejallies d'un fond au demeurant limonneux et poisant. En pareil cas, ceux qui nous jugent par cette brave apparence du dehors, concluent de mesmes de nostre constitution interne : et ne peuvent accoupler des facultez populaires et pareilles aux leurs, à ces autres facultez, qui les estonnent, si loin de leur visee. Ainsi donnons nous aux demons des formes sauvages. Et qui non à Tamburlan, des sourcils eslevez, des nazeaux ouverts, un visage afreux, et une taille desmesuree, comme est la taille de l'imagination qu'il en a conceuë par le bruit de son nom ? Qui m'eust faict veoir Erasme autrefois, il eust esté mal−aisé, que je n'eusse prins pour adages et apophthegmes, tout ce qu'il eust dit à son vallet et à son hostesse. Nous imaginons bien plus sortablement un artisan sur sa garderobe ou sur sa femme, qu'un grand President, venerable par son maintien et suffisance. Il nous semble que de ces hauts thrones ils ne s'abaissent pas jusques à vivre.

Comme les ames vicieuses sont incitees souvent à bien faire, par quelque impulsion estrangere ; aussi sont les vertueuses à faire mal. Il les faut doncq juger par leur estat rassis : quand elles sont chez elles, si quelquefois elles y sont : ou aumoins quand elles sont plus voysines du repos, et en leur naifve assiette. Les inclinations naturelles s'aident et fortifient par institution : mais elles ne se changent gueres et surmontent. Mille natures, de mon temps, ont eschappé vers la vertu, ou vers le vice, au travers d'une discipline contraire.

Sic ubi desuetæ silvis in carcere clausæ
Mansuevêre feræ, et vultus posuere minaces,
Atque hominem didicere pati, si torrida parvus
Venit in ora cruor, redeunt rabiésque furorque,
Admonitæque tument gustato sanguine fauces,
Fervet, et à trepido vix abstinet ira magistro.

On n'extirpe pas ces qualitez originelles, on les couvre, on les cache : Le langage Latin m'est comme naturel : je l'entens mieux que le François : mais il y a quarante ans, que je ne m'en suis du tout poinct servy à parler, ny guere à escrire. Si est−ce qu'à des extremes et soudaines esmotions, où je suis tombé, deux ou trois fois en ma vie : et l'une, voyant mon pere tout sain, se renverser sur moy pasmé : j'ay tousjours eslancé du fond des entrailles, les premieres paroles Latines : Nature se sourdant et s'exprimant à force, à l'encontre d'un si long usage : et cet exemple se dit d'assez d'autres.

Ceux qui ont essaié de r'aviser les moeurs du monde, de mon temps, par nouvelles opinions, reforment les vices de l'apparence, ceux de l'essence, ils les laissent là, s'ils ne les augmentent : Et l'augmentation y est à craindre : On se sejourne volontiers de tout autre bien faire, sur ces reformations externes, de moindre coust, et de plus grand merite : et satisfait−on à bon marché par là, les autres vices naturels consubstantiels et intestins. Regardez un peu, comment s'en porte nostre experience. Il n'est personne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy, une forme sienne, une forme maistresse, qui lucte contre l'institution : et contre la tempeste des passions, qui luy sont contraires. De moy, je ne me sens gueres agiter par secousse : je me trouve quasi tousjours en ma place, comme font les corps lourds et poisans. Si je ne suis chez moy, j'en suis tousjours bien pres : mes desbauches ne m'emportent pas fort loing : il n'y a rien d'extreme et d'estrange : et si ay des ravisemens sains et vigoureux.

La vraye condamnation, et qui touche la commune façon de nos hommes, c'est, que leur retraicte mesme est pleine de corruption, et d'ordure : l'idee de leur amendement chafourree, leur penitence malade, et en coulpe, autant à peu pres que leur peché. Aucuns, ou pour estre collez au vice d'une attache naturelle, ou par longue accoustumance, n'en trouvent plus la laideur. A d'autres (duquel regiment je suis) le vice poise, mais ils le contrebalancent avec le plaisir, ou autre occasion : et le souffrent et s'y prestent, à certain prix : Vitieusement pourtant, et laschement. Si se pourroit−il à l'advanture imaginer, si esloignee disproportion de mesure, où avec justice, le plaisir excuseroit le peché, comme nous disons de l'utilité : Non seulement s'il estoit accidental, et hors du peché, comme au larrecin, mais en l'exercice mesme d'iceluy, comme en l'accointance des femmes, où l'incitation est violente, et, dit−on, par fois invincible.

En la terre d'un mien parent, l'autre jour que j'estois en Armaignac, je vis un paisant, que chacun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant, qu'à gaigner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit jamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avoit employé à ce mestier toute sa jeunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle : car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'autruy : mais c'estoit au loing, et à si gros monceaux, qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules : et avoit soing outre cela, d'egaler, et disperser le dommage qu'il faisoit, si que la foule estoit moins importable à chaque particulier. Il se trouve à cette heure en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, mercy à cette trafique : de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avec Dieu, de ses acquests, il dit, estre tous les jours apres à satisfaire par bien−faicts, aux successeurs de ceux qu'il a desrobez : et s'il n'acheve (car d'y pourvoir tout à la fois, il ne peut) qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science qu'il a luy seul, du mal qu'il a faict à chacun. Par cette description, soit vraye ou fauce, cettuy−cy regarde le larrecin, comme action des−honneste, et le hayt, mais moins que l'indigence : s'en repent bien simplement, mais en tant qu'elle estoit ainsi contrebalancee et compensee, il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas cette habitude, qui nous incorpore au vice, et y conforme nostre entendement mesme : ny n'est ce vent impetueux qui va troublant et aveuglant à secousses nostre ame, et nous precipite pour l'heure, jugement et tout, en la puissance du vice.

Je fay coustumierement entier ce que je fay, et marche tout d'une piece : je n'ay guere de mouvement qui se cache et desrobe à ma raison, et qui ne se conduise à peu pres, par le consentement de toutes mes parties : sans division, sans sedition intestine : mon jugement en a la coulpe, ou la louange entiere : et la coulpe qu'il a une fois, il l'a tousjours : car quasi dés sa naissance il est un, mesme inclination, mesme routte, mesme force. Et en matiere d'opinions universelles, dés l'enfance, je me logeay au poinct où j'avois à me tenir.

Il y a des pechez impetueux, prompts et subits, laissons les à part : mais en ces autres pechez, à tant de fois reprins, deliberez, et consultez, ou pechez de complexion, ou pechez de profession et de vacation : je ne puis pas concevoir, qu'ils soient plantez si long temps en un mesme courage, sans que la raison et la conscience de celuy qui les possede, le vueille constamment, et l'entende ainsin : Et le repentir qu'il se vante luy en venir à certain instant prescript, m'est un peu dur à imaginer et former.

Je ne suy pas la secte de Pythagoras, que les hommes prennent une ame nouvelle, quand ils approchent des simulacres des Dieux, pour recueillir leurs oracles : Sinon qu'il voulust dire cela mesme, qu'il faut bien qu'elle soit estrangere, nouvelle, et prestee pour le temps : la nostre montrant si peu de signe de purification et netteté condigne à cet office.

Ils font tout à l'opposite des preceptes Stoiques : qui nous ordonnent bien, de corriger les imperfections et vices que nous recognoissons en nous, mais nous defendent d'en alterer le repos de nostre ame. Ceux−cy nous font à croire, qu'ils en ont grande desplaisance, et remors au dedans, mais d'amendement et correction ny d'interruption, ils ne nous en font rien apparoir. Si n'est−ce pas guerison, si on ne se descharge du mal : Si la repentance pesoit sur le plat de la balance, elle emporteroit le peché. Je ne trouve aucune qualité si aysee à contrefaire, que la devotion, si on n'y conforme les moeurs et la vie : son essence est abstruse et occulte, les apparences faciles et pompeuses.

Quant à moy, je puis desirer en general estre autre : je puis condamner et me desplaire de ma forme universelle, et supplier Dieu pour mon entiere reformation, et pour l'excuse de ma foiblesse naturelle : mais cela, je ne le doibs nommer repentir, ce me semble, non plus que le desplaisir de n'estre ny Ange ny Caton. Mes actions sont reglees, et conformes à ce que je suis, et à ma condition. Je ne puis faire mieux : et le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force : ouy bien le regret. J'imagine infinies natures plus hautes et plus reglees que la mienne : Je n'amende pourtant mes facultez : comme ny mon bras, ny mon esprit, ne deviennent plus vigoureux, pour en concevoir un autre qui le soit. Si l'imaginer et desirer un agir plus noble que le nostre, produisoit la repentance du nostre, nous aurions à nous repentir de nos operations plus innocentes : d'autant que nous jugeons bien qu'en la nature plus excellente, elles auroyent esté conduictes d'une plus grande perfection et dignité : et voudrions faire de mesme. Lors que je consulte des deportemens de ma jeunesse avec ma vieillesse, je trouve que je les ay communement conduits avec ordre, selon moy. C'est tout ce que peut ma resistance. Je ne me flatte pas : à circonstances pareilles, je seroy tousjours tel. Ce n'est pas macheure, c'est plustost une teinture universelle qui me tache. Je ne cognoy pas de repentance superficielle, moyenne, et de ceremonie. Il faut qu'elle me touche de toutes parts, avant que je la nomme ainsin : et qu'elle pinse mes entrailles, et les afflige au tant profondement, que Dieu me voit, et autant universellement.

Quand aux negoces, il m'est eschappé plusieurs bonnes avantures, à faute d'heureuse conduitte : mes conseils ont pourtant bien choisi, selon les occurrences qu'on leur presentoit. Leur façon est de prendre tousjours le plus facile et seur party. Je trouve qu'en mes deliberations passees, j'ay, selon ma regle, sagement procedé, pour l'estat du subject qu'on me proposoit : et en ferois autant d'icy à mille ans, en pareilles occasions. Je ne regarde pas, quel il est à cette heure, mais quel il estoit, quand j'en consultois.

La force de tout conseil gist au temps : les occasions et les matieres roulent et changent sans cesse. J'ay encouru quelques lourdes erreurs en ma vie, et importantes : non par faute de bon advis, mais par faute de bon heur. Il y a des parties secrettes aux objects, qu'on manie, et indivinables : signamment en la nature des hommes : des conditions muettes, sans montre, incognues par fois du possesseur mesme : qui se produisent et esveillent par des occasions survenantes. Si ma prudence ne les a peu penetrer et profetizer, je ne luy en sçay nul mauvais gré : sa charge se contient en ses limites. Si l'evenement me bat, et s'il favorise le party que j'ay refusé : il n'y a remede, je ne m'en prens pas à moy, j'accuse ma fortune, non pas mon ouvrage : cela ne s'appelle pas repentir.

Phocion avoit donné aux Atheniens certain advis, qui ne fut pas suivy : l'affaire pourtant se passant contre son opinion, avec prosperité, quelqu'un luy dit : Et bien Phocion, és tu content que la chose aille si bien ? Bien suis−je content, fit−il, qu'il soit advenu cecy, mais je ne me repens point d'avoir conseillé cela. Quand mes amis s'adressent à moy, pour estre conseillez, je le fay librement et clairement, sans m'arrester comme faict quasi tout le monde, à ce que la chose estant hazardeuse, il peut advenir au rebours de mon sens, par où ils ayent à me faire reproche de mon conseil : dequoy il ne me chaut. Car ils auront tort, et je n'ay deu leur

refuser cet office.

Je n'ay guere à me prendre de mes fautes ou infortunes, à autre qu'à moy. Car en effect, je me sers rarement des advis d'autruy, si ce n'est par honneur de ceremonie : sauf où j'ay besoing d'instruction de science, ou de la cognoissance du faict. Mais és choses où je n'ay à employer que le jugement : les raisons estrangeres peuvent servir à m'appuyer, mais peu à me destourner. Je les escoute favorablement et decemment toutes. Mais, qu'il m'en souvienne, je n'en ay creu jusqu'à cette heure que les miennes. Selon moy, ce ne sont que mousches et atomes, qui promeinent ma volonté. Je prise peu mes opinions : mais je prise aussi peu celles des autres, fortune me paye dignement. Si je ne reçoy pas de conseil, j'en donne aussi peu. J'en suis peu enquis, et encore moins creu : et ne sache nulle entreprinse publique ny privee, que mon advis aye redressee et ramenee. Ceux mesmes que la fortune y avoit aucunement attachez, se sont laissez plus volontiers manier à toute autre cervelle qu'à la mienne. Comme cil qui suis bien autant jaloux des droits de mon repos, que des droits de mon auctorité, je l'ayme mieux ainsi. Me laissant là, on fait selon ma profession, qui est, de m'establir et contenir tout en moy : Ce m'est plaisir, d'estre desinteressé des affaires d'autruy, et desgagé de leur gariement.

En tous affaires quand ils sont passés, comment que ce soit, j'y ay peu de regret : Car cette imagination me met hors de peine, qu'ils devoyent ainsi passer : les voyla dans le grand cours de l'univers, et dans l'encheineure des causes Stoïques. Vostre fantasie n'en peut, par souhait et imagination, remuer un poinct, que tout l'ordre des choses ne renverse et le passé et l'advenir.

Au demeurant, je hay cet accidental repentir que l'aage apporte. Celuy qui disoit anciennement, estre obligé aux annees, dequoy elles l'avoyent deffait de la volupté, avoit autre opinion que la mienne : Je ne sçauray jamais bon gré à l'impuissance, de bien qu'elle me face. *Nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit*. Nos appetits sont rares en la vieillesse : une profonde satieté nous saisit apres le coup : En cela je ne voy rien de conscience : Le chagrin, et la foiblesse nous impriment une vertu lasche, et caterreuse. Il ne nous faut pas laisser emporter si entiers, aux alterations naturelles, que d'en abastardir nostre jugement. La jeunesse et le plaisir n'ont pas faict autrefois que j'aye mescogneu le visage du vice en la volupté : ny ne fait à cette heure, le degoust que les ans m'apportent, que je mescognoisse celuy de la volupté au vice. Ores que je n'y suis plus, j'en juge comme si j'y estoy. Moy qui la secouë vivement et attentivement, trouve que ma raison est celle mesme que j'avoy en l'aage plus licencieux : sinon à l'avanture, d'autant qu'elle s'est affoiblie et empiree, en vieillissant. Et trouve que ce qu'elle refuse de m'enfourner à ce plaisir, en consideration de l'interest de ma santé corporelle, elle ne le feroit non plus qu'autrefois, pour la santé spirituelle. Pour la voir hors de combat, je ne l'estime pas plus valeureuse. Mes tentations sont si cassees et mortifiees, qu'elles ne valent pas qu'elle s'y oppose : tendant seulement les mains au devant, je les conjure. Qu'on luy remette en presence, cette ancienne concupiscence, je crains qu'elle auroit moins de force à la soustenir, qu'elle n'avoit autrefois. Je ne luy voy rien juger à part soy, que lors elle ne jugeast, ny aucune nouvelle clarté. Parquoy s'il y a convalescence, c'est une convalescence maleficiee.

Miserable sorte de remede, devoir à la maladie sa santé. Ce n'est pas à nostre malheur de faire cet office : c'est au bon heur de nostre jugement. On ne me fait rien faire par les offenses et afflictions, que les maudire. C'est aux gents, qui ne s'esveillent qu'à coups de fouët. Ma raison a bien son cours plus delivre en la prosperité : elle est bien plus distraitte et occupee à digerer les maux, que les plaisirs. Je voy bien plus clair en temps serain. La santé m'advertit, comme plus alaigrement, aussi plus utilement, que la maladie. Je me suis avancé le plus que j'ay peu, vers ma reparation et reiglement, lors que javoy à en jouïr. Je seroy honteux et envieux, que la misere et l'infortune de ma vieillesse eust à se preferer à mes bonnes annees, saines, esveillees, vigoureuses. Et qu'on eust à m'estimer, non par où j'ay esté, mais par où j'ay cessé d'estre. A mon advis, c'est le vivre heureusement, non, comme disoit Antisthenes, le mourir heureusement, qui fait l'humaine felicité. Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queuë d'un philosophe à la teste et au corps d'un homme perdu : ny que ce chetif bout eust à desadvoüer et desmentir la plus belle, entiere et longue partie de ma vie. Je me veux presenter et faire veoir par tout uniformément. Si j'avois à revivre, je revivrois

comme j'ay vescu. Ny je ne pleins le passé. ny je ne crains l'advenir : et si je ne me deçoy, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations, que j'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel ayt esté conduit, chasque chose en sa saison, j'en ay veu l'herbe, et les fleurs, et le fruit : et en voy la secheresse. Heureusement, puisque c'est naturellement. Je porte bien plus doucement les maux que j'ay, d'autant qu'ils sont en leur poinct : et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue felicité de ma vie passee.

Pareillement, ma sagesse peut bien estre de mesme taille, en l'un et en l'autre temps : mais elle estoit bien de plus d'exploit, et de meilleure grace, verte, gaye, naïve, qu'elle n'est à present, cassee, grondeuse, laborieuse. Je renonce donc à ces reformations casuelles et douloureuses.

Il faut que Dieu nous touche le courage : il faut que nostre conscience s'amende d'elle mesme, par renforcement de nostre raison, non par l'affoiblissement de nos appetits. La volupté n'en est en soy, ny pasle ny descoulouree, pour estre apperceuë par des yeux chassieux et troubles. On doibt aymer la temperance par elle mesme, et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnee, et la chasteté : celle que les caterres nous prestent, et que je doibs au benefice de ma cholique, ce n'est ny chasteté, ny temperance. On ne peut se vanter de mespriser et combatre la volupté, si on ne la voit, si on l'ignore, et ses graces, et ses forces, et sa beauté plus attrayante. Je cognoy l'une et l'autre, c'est à moy de le dire : Mais il me semble qu'en la vieillesse, nos ames sont subjectes à des maladies et imperfections plus importunes, qu'en la jeunesse : Je le disois estant jeune, lors on me donnoit de mon menton par le nez : je le dis encore à cette heure, que mon poil gris m'en donne le credit : Nous appellons sagesse, la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses presentes : mais à la verité, nous ne quittons pas tant les vices, comme nous les changeons : et, à mon opinion, en pis. Outre une sotte et caduque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soin ridicule des richesses, lors que l'usage en est perdu, j'y trouve plus d'envie, d'injustice et de malignité. Elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage : et ne se void point d'ames, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. L'homme marche entier, vers son croist et vers son décroist.

A voir la sagesse de Socrates, et plusieurs circonstances de sa condamnation, j'oseroy croire, qu'il s'y presta aucunement luy mesme, par prevarication, à dessein : ayant de si prés, aagé de soixante et dix ans, à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit, et l'esblouïssement de sa clairté accoustumee.

Quelles Metamorphoses luy voy−je faire tous les jours, en plusieurs de mes cognoissans ? c'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y faut grande provision d'estude, et grande precaution, pour eviter les imperfections qu'elle nous charge : ou aumoins affoiblir leur progrez. Je sens que nonobstant tous mes retranchemens, elle gaigne pied à pied sur moy : Je soustien tant que je puis, mais je ne sçay en fin, où elle me menera moy−mesme : A toutes avantures, je suis content qu'on sçache d'où je seray tombé.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE III
De trois commerces

IL ne faut pas se clouër si fort à ses humeurs et complexions. Nostre principalle suffisance, c'est, sçavoir s'appliquer à divers usages. C'est estre, mais ce n'est pas vivre que se tenir attaché et obligé par necessité, à un seul train. Les plus belles ames sont celles qui ont plus de varieté et de souplesse.

Voyla un honorable tesmoignage du vieil Caton : *Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum*

ad id unum diceres, quodcumque ageret.

Si c'estoit à moy à me dresser à ma mode, il n'est aucune si bonne façon, où je voulusse estre fiché, pour ne m'en sçavoir desprendre. La vie est un mouvement inegal, irregulier, et multiforme. Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encore maistre : c'est en estre esclave, de se suivre incessamment : et estre si pris à ses inclinations, qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre. Je le dy à cette heure, pour ne me pouvoir facilement despestrer de l'importunité de mon ame, en ce qu'elle ne sçait communément s'amuser, sinon où elle s'empesche, ny s'employer, que bandee et entiere. Pour leger subject qu'on luy donne, elle le grossit volontiers, et l'estire, jusques au poinct où elle ayt à s'y embesongner de toute sa force. Son oysiveté m'est à cette cause une penible occupation, et qui offense ma santé. La plus part des esprits ont besoing de matiere estrangere, pour se desgourdir et exercer : le mien en a besoing, pour se rassoir plustost et sejourner, *vitia otii negotio discutienda sunt* : Car son plus laborieux et principal estude, c'est, s'estudier soy. Les livres sont, pour luy, du genre des occupations, qui le desbauchent de son estude. Aux premieres pensees qui luy viennent, il s'agite, et fait preuve de sa vigueur à tout sens : exerce son maniement tantost vers la force, tantost vers l'ordre et la grace, se range, modere, et fortifie. Il a dequoy esveiller ses facultez par luy mesme : Nature luy a donné comme à tous, assez de matiere sienne, pour son utilité, et des subjects propres assez, où inventer et juger.

Le mediter est un puissant estude et plein, à qui sçait se taster et employer vigoureusement. J'ayme mieux forger mon ame, que la meubler. Il n'est point d'occupation ny plus foible, ny plus forte, que celle d'entretenir ses pensees, selon l'ame que c'est. Les plus grandes en font leur vacation, *quibus vivere est cogitare*. Aussi l'a nature favorisee de ce privilege, qu'il n'y a rien, que nous puissions faire si long temps : ny action à laquelle nous nous addonnions plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des Dieux, dit Aristote, de laquelle naist et leur beatitude et la nostre. La lecture me sert specialement à esveiller par divers objects mon discours : à embesongner mon jugement, non ma memoyre.

Peu d'entretiens doncq m'arrestent sans vigueur et sans effort : Il est vray que la gentillesse et la beauté me remplissent et occupent, autant ou plus, que le pois et la profondeur. Et d'autant que je sommeille en toute autre communication, et que je n'y preste que l'escorce de mon attention, il m'advient souvent, en telle sorte de propos abatus et lasches, propos de contenance, de dire et respondre des songes et bestises, indignes d'un enfant, et ridicules : ou de me tenir obstiné en silence, plus ineptement encore et incivilement. J'ay une façon resveuse, qui me retire à moy : et d'autre part une lourde ignorance et puerile, de plusieurs choses communes : Par ces deux qualitez, j'ay gaigné, qu'on puisse faire au vray, cinq ou six contes de moy, aussi niais que d'autre quel qu'il soit.

Or suyvant mon propos, cette complexion difficile me rend delicat à la pratique des hommes : il me les faut trier sur le volet : et me rend incommode aux actions communes. Nous vivons, et negotions avec le peuple : si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux ames basses et vulgaires : et les basses et vulgaires sont souvent aussi reglees que les plus déliees : et toute sapience est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune : il ne nous faut plus entremettre ny de nos propres affaires, ny de ceux d'autruy : et les publiques et les privez se demeslent avec ces gens là. Les moins tendues et plus naturelles alleures de nostre ame, sont les plus belles : les meilleures occupations, les moins efforcees. Mon Dieu, que la sagesse faict un bon office à ceux, de qui elle renge les desirs à leur puissance ! Il n'est point de plus utile science. Selon qu'on peut : c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates : Mot de grande substance : il faut addresser et arrester nos desirs, aux choses les plus aysees et voysines. Ne m'est−ce pas une sotte humeur, de disconvenir avec un milier à qui ma fortune me joint, de qui je ne me puis passer, pour me tenir à un ou deux, qui sont hors de mon commerce : ou plustost à un desir fantastique, de chose que je ne puis recouvrer ? Mes moeurs molles, ennemies de toute aigreur et aspreté, peuvent aysement m'avoir deschargé d'envies et d'inimitiez : D'estre aymé, je ne dy, mais de n'estre point hay, jamais homme n'en donna plus d'occasion : Mais la froideur de ma conversation, m'a desrobé avec raison, la bien−vueillance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpreter à autre, et pire sens.

Je suis tres−capable d'acquerir et maintenir des amitiez rares et exquises. D'autant que je me harpe avec si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust, je m'y produis, je m'y jette si avidement, que je ne faux pas aysement de m'y attacher, et de faire impression où je donne : j'en ay faict souvent heureuse preuve. Aux amitiez communes, je suis aucunement sterile et froid : car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voyle. Outrece, que ma fortune m'ayant duit et affriandé de jeunesse, à une amitié seule et parfaicte, m'a à la verité aucunement desgousté des autres : et trop imprimé en la fantasie, qu'elle est beste de compagnie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien. Aussi, que j'ay naturellement peine à me communiquer à demy : et avec modification, et cette servile prudence et soupçonneuse, qu'on nous ordonne, en la conversation de ces amitiez nombreuses, et imparfaictes. Et nous l'ordonne lon principalement en ce temps, qu'il ne se peut parler du monde, que dangereusement, ou faucement.

Si voy−je bien pourtant, que qui a comme moy, pour sa fin, les commoditez de sa vie (je dy les commoditez essentielles) doibt fuyr comme la peste, ces difficultez et delicatesse d'humeur. Je louerois un'ame à divers estages, qui sçache et se tendre et se desmonter : qui soit bien par tout où sa fortune la porte : qui puisse deviser avec son voisin, de son bastiment, de sa chasse et de sa querelle : entretenir avec plaisir un charpentier et un jardinier. J'envie ceux, qui sçavent s'aprivoiser au moindre de leur suitte, et dresser de l'entretien en leur propre train.

Et le conseil de Platon ne me plaist pas, de parler tousjours d'un langage maistral à ses serviteurs, sans jeu, sans familiarité : soit envers les masles, soit envers les femelles. Car outre ma raison, il est inhumain et injuste, de faire tant valoir cette telle quelle prerogative de la fortune : et les polices, où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maistres, me semblent les plus equitables.

Les autres s'estudient à eslancer et guinder leur esprit : moy à le baisser et coucher : il n'est vicieux qu'en extention.

Narras et genus Æaci,
Et pugnata sacro bella sub Ilio,
Quo Chium pretio cadum
Mercemur, quis aquam temperet ignibus,
Quo præbente domum, Et quota
Pelignis caream frigoribus, taces.

Ainsi comme la vaillance Lacedemonienne avoit besoing de moderation, et du son doux et gratieux du jeu des flustes, pour la flatter en la guerre, de peur qu'elle ne se jettast à la temerité, et à la furie : là où toutes autres nations ordinairement employent des sons et des voix aigues et fortes, qui esmeuvent et qui eschauffent à outrance le courage des soldats : il me semble de mesme, contre la forme ordinaire, qu'en l'usage de nostre esprit, nous avons pour la plus part, plus besoing de plomb, que d'ailes : de froideur et de repos, que d'ardeur et d'agitation. Sur tout, c'est à mon gré bien faire le sot, que de faire l'entendu, entre ceux qui ne le sont pas : parler tousjours bandé, *favellar in punta di forchetta* : Il faut se desmettre au train de ceux avec qui vous estes, et par fois affecter l'ignorance : Mettez à part la force et la subtilité : en l'usage commun, c'est assez d'y reserver l'ordre : trainez vous au demeurant à terre, s'ils veulent.

Les sçavans chopent volontiers à cette pierre : ils font tousjours parade de leur magistere, et sement leurs livres par tout : Ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et oreilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : A toute sorte de propos, et matiere, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'escrire, nouvelle et sçavante.

Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
Hoc cuncta effundunt animi secreta, quid ultra ?
Concumbunt docte.

Et alleguent Platon et sainct Thomas, aux choses ausquelles le premier rencontré, serviroit aussi bien de tesmoing. La doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuree en la langue.

Si les bien−nees me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : Elles cachent et couvrent leurs beautez, soubs des beautez estrangeres : c'est grande simplesse, d'estouffer sa clarté pour luire d'une lumiere empruntee : Elles sont enterrees et ensevelies soubs l'art *De capsula totæ*. C'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau : c'est à elles d'honnorer les arts, et de farder le fard. Que leur faut−il, que vivre aymees et honnorees ? Elles n'ont, et ne sçavent que trop, pour cela. Il ne faut qu'esveiller un peu, et reschauffer les facultez qui sont en elles. Quand je les voy attachees à la rhetorique, à la judiciaire, à la logique, et semblables drogueries, si vaines et inutiles à leur besoing : j'entre en crainte, que les hommes qui le leur conseillent, le facent pour avoir loy de les regenter soubs ce tiltre. Car quelle autre excuse leur trouverois−je ? Baste, qu'elles peuvent sans nous, renger la grace de leurs yeux, à la gayeté, à la severité, et à la douceur : assaisonner un nenny, de rudesse, de doubte, et de faveur : et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on faict pour leur service. Avec cette science, elles commandent à baguette, et regentent les regents et l'escole. Si toutesfois il, leur fasche de nous ceder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres : la poësie est un amusement propre à leur besoin : c'est un art follastre, et subtil, desguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons : à regler la temerité de leurs propres desirs : à mesnager leur liberté : allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité des ans, et des rides, et choses semblables. Voyla pour le plus, la part que je leur assignerois aux sciences.

Il y a des naturels particuliers, retirez et internes : Ma forme essentielle, est propre à la communication, et à la production : je suis tout au dehors et en evidence, nay à la societé et à l'amitié : La solitude que j'ayme, et que je presche, ce n'est principallement, que ramener à moy mes affections, et mes pensees : restreindre et resserrer, non mes pas, ains mes desirs et mon soucy, resignant la solicitude estrangere, et fuyant mortellement la servitude, et l'obligation : et non tant la foule des hommes, que la foule des affaires. La solitude locale, à dire verité, m'estend plustost, et m'eslargit au dehors : je me jette aux affaires d'estat, et à l'univers, plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre et en la presse, je me resserre et contraints en ma peau. La foule me repousse à moy. Et ne m'entretiens jamais si folement, si licentieusement et particulierement, qu'aux lieux de respect, et de prudence ceremonieuse : Nos folies ne me font pas rire, ce sont nos sapiences. De ma complexion, je ne suis pas ennemy de l'agitation des cours : j'y ay passé partie de la vie : et suis faict à me porter allaigrement aux grandes compagnies : pourveu que ce soit par intervalles, et à mon poinct. Mais cette mollesse de jugement, dequoy je parle, m'attache par force à la solitude. Voire chez moy, au milieu d'une famille peuplee, et maison des plus frequentees, j'y voy des gens assez, mais rarement ceux, avecq qui j'ayme à communiquer. Et je reserve là, et pour moy, et pour les autres, une liberté inusitee : Il s'y faict trefve de ceremonie, d'assistance, et convoiemens, et telles autres ordonnances penibles de nostre courtoisie (ô la servile et importune usance) chacun s'y gouverne à sa mode, y entretient qui veut ses pensees : je m'y tiens muet, resveur, et enfermé, sans offence de mes hostes.

Les hommes, de la societé et familiarité desquels je suis en queste, sont ceux qu'on appelle honnestes et habiles hommes : l'image de ceux icy me degouste des autres. C'est à le bien prendre, de nos formes, la plus rare : et forme qui se doit principallement à la nature. La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, frequentation, et conference : l'exercice des ames, sans autre fruit. En nos propos, tous subjects me sont égaux : il ne me chaut qu'il y ayt ny poix, ny profondeur : la grace et la pertinence y sont tousjours : tout y est teinct d'un jugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté et d'amitié. Ce n'est pas au subject des substitutions seulement, que nostre esprit montre sa beauté et sa force, et aux affaires des Roys : il la montre autant aux confabulations privees. Je congnois mes gens au silence mesme, et à leur soubs−rire, et les descouvre mieux à l'advanture à table, qu'au conseil. Hippomachus disoit bien qu'il congnoissoit les bons lucteurs, à les voir simplement marcher par une ruë. S'il plaist à la doctrine de se mesler

à nos devis, elle n'en sera point refusee : Non magistrale, imperieuse, et importune, comme de coustume, mais suffragante et docile elle mesme. Nous n'y cherchons qu'à passer le temps : à l'heure d'estre instruicts et preschez, nous l'irons trouver en son throsne. Qu'elle se demette à nous pour ce coup s'il luy plaist : car toute utile et desirable qu'elle est, je presuppose, qu'encore au besoing nous en pourrions nous bien du tout passer, et faire nostre effect sans elle. Une ame bien nee, et exercee à la practique des hommes, se rend plainement aggreable d'elle mesme. L'art n'est autre chose que le contrerolle, et le registre des productions de telles ames.

C'est aussi pour moy un doux commerce, que celuy des belles et honnestes femmes : *nam nos quoque oculos eruditos habemus*. Si l'ame n'y a pas tant à jouyr qu'au premier, les sens corporels qui participent aussi plus à cettuy−cy, le ramenent à une proportion voisine de l'autre : quoy que selon moy, non pas esgalle. Mais c'est un commerce où il se faut tenir un peu sur ses gardes : et notamment ceux en qui le corps peut beaucoup, comme en moy. Je m'y eschauday en mon enfance : et y souffris toutes les rages, que les poëtes disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre et sans jugement. Il est vray que ce coup de fouët m'a servy depuis d'instruction.

Quicumque Argolica de classe Capharea fugit,
Semper ab Euboicis vela retorquet aquis.

C'est folie d'y attacher toutes ses pensees, et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrette : Mais d'autre part, de s'y mesler sans amour, et sans obligation de volonté, en forme de comediens, pour jouer un rolle commun, de l'aage et de la coustume, et n'y mettre du sien que les parolles : c'est de vray pourvoir à sa seureté : mais bien laschement, comme celuy qui abandonneroit son honneur ou son proffit, ou son plaisir, de peur du danger : Car il est certain, que d'une telle pratique, ceux qui la dressent, n'en peuvent esperer aucun fruict, qui touche ou satisface une belle ame. Il faut avoir en bon escient desiré, ce qu'on veut prendre en bon escient plaisir de jouyr : Je dy quand injustement fortune favoriseroit leur masque : ce qui advient souvent, à cause de ce qu'il n'y a aucune d'elles, pour malotrue qu'elle soit, qui ne pense estre bien aymable, qui ne se recommande par son aage, ou par son poil, ou par son mouvement (car de laides universellement, il n'en est non plus que de belles) et les filles Brachmanes, qui ont faute d'autre recommendation, le peuple assemblé à cri publiq pour cest effect, vont en la place, faisans montre de leurs parties matrimoniales : veoir, si par là aumoins elles ne valent pas d'acquerir un mary.

Par consequent il n'en est pas une qui ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on luy fait de la servir. Or de cette trahison commune et ordinaire des hommes d'aujourd'huy, il faut qu'il advienne, ce que desja nous montre l'experience : c'est qu'elles se r'allient et rejettent à elles mesmes, ou entre elles, pour nous fuyr : ou bien qu'elles se rengent aussi de leur costé, à cet exemple que nous leur donnons : qu'elles joüent leur part de la farce, et se prestent à cette negociation, sans passion, sans soing et sans amour : *Neque affectui suo aut alieno obnoxiæ*. Estimans, suyvant la persuasion de Lysias en Platon, qu'elles se peuvent addonner utilement et commodement à nous, d'autant plus, que moins nous les aymons.

Il en ira comme des comedies, le peuple y aura autant ou plus de plaisir que les comediens.

De moy, je ne connois non plus Venus sans Cupidon, qu'une maternité sans engeance : Ce sont choses qui s'entreprestent et s'entredoivent leur essence. Ainsi cette piperie rejallit sur celuy qui la fait : il ne luy couste guere, mais il n'acquiert aussi rien qui vaille. Ceux qui ont faict Venus Deesse, ont regardé que sa principale beauté estoit incorporelle et spirituelle. Mais celle que ces gens cy cerchent, n'est pas seulement humaine, ny mesme brutale : les bestes ne la veulent si lourde et si terrestre. Nous voyons que l'imagination et le desir les eschauffe souvent et solicite, avant le corps : nous voyons en l'un et l'autre sexe, qu'en la presse elles ont du choix et du triage en leurs affections, et qu'elles ont entre−elles des accointances de longue bien−vueillance. Celles mesmes à qui la vieillesse refuse la force corporelle, fremissent encores, hannissent et tressaillent d'amour. Nous les voyons avant le faict, pleines d'esperance et d'ardeur : et quand le corps a joué son jeu, se chatouiller encor de la douceur de cette souvenance : et en voyons qui s'enflent de fierté au partir de là, et qui

en produisent des chants de feste et de triomphe, lasses et saoules : Qui n'a qu'à descharger le corps d'une necessité naturelle, n'a que faire d'y embesongner autruy avec des apprests si curieux. Ce n'est pas viande à une grosse et lourde faim.

Comme celuy qui ne demande point qu'on me tienne pour meilleur que je suis, je diray cecy des erreurs de ma jeunesse : Non seulement pour le danger qu'il y a de la santé, (si n'ay−je sceu si bien faire, que je n'en aye eu deux atteintes, legeres toutesfois, et preambulaires) mais encores par mespris, je ne me suis guere adonné aux accointances venales et publiques. J'ay voulu aiguiser ce plaisir par la difficulté, par le desir et par quelque gloire : Et aymois la façon de l'Empereur Tibere, qui se prenoit en ses amours, autant par la modestie et noblesse, que par autre qualité : Et l'humeur de la courtisane Flora, qui ne se prestoit à moins, que d'un Dictateur, ou Consul, ou Censeur : et prenoit son deduit, en la dignité de ses amoureux : Certes les perles et le brocadel y conferent quelque chose : et les tiltres, et le train. Au demeurant, je faisois grand compte de l'esprit, mais pourveu que le corps n'en fust pas à dire : Car à respondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautez devoit necessairement y faillir, j'eusse choisi de quitter plustost la spirituelle : Elle a son usage en meilleures choses : Mais au subject de l'amour, subject qui principallement se rapporte à la veuë et à l'atouchement, on faict quelque chose sans les graces de l'esprit, rien sans les graces corporelles. C'est le vray advantage des dames que la beauté : elle est si leur, que la nostre, quoy qu'elle desire des traicts un peu autres, n'est en son point, que confuse avec la leur, puerile et imberbe. On dit que chez le grand Seigneur, ceux qui le servent sous titre de beauté, qui sont en nombre infini, ont leur congé, au plus loing, à vingt et deux ans.

Les discours, la prudence, et les offices d'amitié, se trouvent mieux chez les hommes : pourtant gouvernent−ils les affaires du monde.

Ces deux commerces sont fortuites, et despendans d'autruy : l'un est ennuyeux par sa rareté, l'autre se flestrit avec l'aage : ainsin ils n'eussent pas assez prouveu au besoing de ma vie. Celuy des livres, qui est le troisiesme ; est bien plus seur et plus à nous. Il cede aux premiers, les autres advantages : mais il a pour sa part la constance et facilité de son service : Cettuy−cy costoye tout mon cours, et m'assiste par tout : il me console en la vieillesse et en la solitude : il me descharge du poix d'une oisiveté ennuyeuse : et me deffait à toute heure des compagnies qui me faschent : il emousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extreme et maistresse : Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres, ils me destournent facilement à eux, et me la desrobent : Et si ne se mutinent point, pour voir que je ne les recherche, qu'au deffaut de ces autres commoditez, plus reelles, vives et naturelles : ils me reçoivent tousjours de mesme visage.

Il a bel aller à pied, dit−on, qui meine son cheval par la bride : Et nostre Jacques Roy de Naples, et de Sicile, qui beau, jeune, et sain, se faisoit porter par pays en civiere, couché sur un meschant oriller de plume, vestu d'une robe de drap gris, et un bonnet de mesme : suivy ce pendant d'une grande pompe royalle, lictieres, chevaux à main de toutes sortes, gentils−hommes et officiers : representoit une austerité tendre encores et chancellante. Le malade n'est pas à plaindre, qui a la guarison en sa manche. En l'experience et usage de cette sentence, qui est tres−veritable, consiste tout le fruict que je tire des livres. Je ne m'en sers en effect, quasi non plus que ceux qui ne les cognoissent poinct : J'en jouys, comme les avaritieux des tresors, pour sçavoir que j'en jouyray quand il me plaira : mon ame se rassasie et contente de ce droict de possession. Je ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre. Toutesfois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les employe : Ce sera tantost, dis−je, ou demain, ou quand il me plaira : le temps court et s'en va ce pendant sans me blesser. Car il ne se peut dire, combien je me repose et sejourne en cette consideration, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure : et à reconnoistre, combien ils portent de secours à ma vie : C'est la meilleure munition que j'aye trouvé à cet humain voyage : et plains extremement les hommes d'entendement, qui l'ont à dire. J'accepte plustost toute autre sorte d'amusement, pour leger qu'il soit : d'autant que cettuy−cy ne me peut faillir.

Chez moy, je me destourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où, tout d'une main, je commande mon mesnage : Je suis sur l'entree ; et vois soubs moy, mon jardin, ma basse cour, ma cour, et dans la plus part des membres de ma maison. Là je feuillette à cette heure un livre, a cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pieces descousues : Tantost je resve, tantost j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy.

Elle est au troisiesme estage d'une tour. Le premier, c'est ma chapelle, le second une chambre et sa suitte, où je me couche souvent, pour estre seul. Au dessus, elle a une grande garderobe. C'estoit au temps passé, le lieu plus inutile de ma maison. Je passe là et la plus part des jours de ma vie, et la plus part des heures du jour. Je n'y suis jamais la nuict. A sa suitte est un cabinet assez poly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, tres−plaisamment percé. Et si je ne craignoy non plus le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne : j'y pourroy facilement coudre à chasque costé une gallerie de cent pas de long, et douze de large, à plein pied : ayant trouvé tous les murs montez, pour autre usage, à la hauteur qu'il me faut. Tout lieu retiré requiert un proumenoir. Mes pensees dorment, si je les assis. Mon esprit ne va pas seul, comme si les jambes l'agitent. Ceux qui estudient sans livre, en sont tous là.

La figure en est ronde, et n'a de plat, que ce qu'il faut à ma table et à mon siege : et vient m'offrant en se courbant, d'une veuë, tous mes livres, rengez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois veuës de riche et libre prospect, et seize pas de vuide en diametre. En hyver j'y suis moins continuellement : car ma maison est juchee sur un tertre, comme dit son nom : et n'a point de piece plus eventee que cette cy : qui me plaist d'estre un peu penible et à l'esquart, tant pour le fruit de l'exercice, que pour reculer de moy la presse. C'est là mon siege. J'essaye à m'en rendre la domination pure : et à soustraire ce seul coing, à la communauté et conjugale, et filiale, et civile. Par tout ailleurs je n'ay qu'une auctorité verbale : en essence, confuse. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy : où se faire particulierement la cour : où se cacher. L'ambition paye bien ses gents, de les tenir tousjours en montre, comme la statue d'un marché. *Magna servitus est magna fortuna*. Ils n'ont pas seulement leur retraict pour retraitte. Je n'ay rien jugé de si rude en l'austerité de vie, que nos religieux affectent, que ce que je voy en quelqu'une de leurs compagnies, avoir pour regle une perpetuelle societé de lieu : et assistance nombreuse entre eux, en quelque action que ce soit. Et trouve aucunement plus supportable, d'estre tousjours seul, que ne le pouvoir jamais estre.

Si quelqu'un me dit, que c'est avillir les muses, de s'en servir seulement de jouet, et de passetemps, il ne sçait pas comme moy, combien vaut le plaisir, le jeu et le passetemps : à peine que je ne die toute autre fin estre ridicule. Je vis du jour à la journee, et parlant en reverence, ne vis que pour moy : mes desseins se terminent là. J'estudiay jeune pour l'ostentation ; depuis, un peu pour m'assagir : à cette heure pour m'esbatre : jamais pour le quest. Une humeur vaine et despensiere que j'avois, apres cette sorte de meuble : non pour en prouvoir seulement mon besoing, mais de trois pas au dela, pour m'en tapisser et parer : je l'ay pieça abandonnee.

Les livres ont beaucoup de qualitez aggreables à ceux qui les sçavent choisir : Mais aucun bien sans peine : C'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les autres : il a ses incommoditez, et bien poisantes : L'ame s'y exerce, mais le corps, duquel je n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'atterre et s'attriste. Je ne sçache excez plus dommageable pour moy, ny plus à eviter, en cette declinaison d'aage.

Voyla mes trois occupations favories et particulieres : Je ne parle point de celles que je doibs au monde par obligation civile.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE IV
De la diversion

J'AY autresfois esté employé à consoler une dame vrayement affligee : La plus part de leurs devis sont artificiels et ceremonieux.

Uberibus semper lacrymis, sempérque paratis,
In statione sua, atque expectantibus illam
Quo jubeat manare modo.

On y procede mal, quand on s'oppose à cette passion : car l'opposition les pique et les engage plus avant à la tristesse : On exaspere le mal par la jalousie du debat. Nous voyons des propos communs, que ce que j'auray dit sans soing, si on vient à me le contester, je m'en formalise, je l'espouse : beaucoup plus ce à quoy j'aurois interest. Et puis en ce faisant, vous vous presentez à vostre operation d'une entree rude : là où les premiers accueils du medecin envers son patient, doivent estre gracieux, gays, et aggreables. Jamais medecin laid, et rechigné n'y fit oeuvre. Au contraire doncq, il faut ayder d'arrivee et favoriser leur plaincte, et en tesmoigner quelque approbation et excuse. Par cette intelligence, vous gaignez credit à passer outre, et d'une facile et insensible inclination, vous vous coulez aux discours plus fermes et propres à leur guerison.

Moy, qui ne desirois principalement que de piper l'assistance, qui avoit les yeux sur moy, m'advisay de plastrer le mal. Aussi me trouve−je par experience, avoir mauvaise main et infructueuse à persuader. Ou je presente mes raisons trop pointues et trop seiches : ou trop brusquement : ou trop nonchalamment. Apres que je me fus appliqué un temps à son tourment, je n'essayay pas de le guarir par fortes et vives raisons : par ce que j'en ay faute, ou que je pensois autrement faire mieux mon effect : Ny n'allay choisissant les diverses manieres, que la philosophie prescrit à consoler : Que ce qu'on plaint n'est pas mal, comme Cleanthes : Que c'est un leger mal, comme les Peripateticiens : Que ce plaindre n'est action, ny juste, ny loüable, comme Chrysippus : Ny cette cy d'Epicurus, plus voisine à mon style, de transferer la pensee des choses fascheuses aux plaisantes : Ny faire une charge de tout cet amas, le dispensant par occasion, comme Cicero. Mais declinant tout mollement noz propos, et les gauchissant peu à peu, aux subjects plus voysins, et puis un peu plus eslongnez, selon qu'elle se prestoit plus à moy, je luy desrobay imperceptiblement cette pensee douloureuse : et la tins en bonne contenance et du tout r'apaisee antant que j'y fus. J'usay de diversion. Ceux qui me suyvirent à ce mesme service, n'y trouverent aucun amendement : car je n'avois pas porté la coignee aux racines.

A l'adventure ay−je touché ailleurs quelque espece de diversions publiques. Et l'usage des militaires, dequoy se servit Pericles en la guerre Peloponnesiaque : et mille autres ailleurs, pour revoquer de leurs païs les forces contraires, est trop frequent aux histoires.

Ce fut un ingenieux destour, dequoy le Sieur d'Himbercourt sauva et soy et d'autres, en la ville du Liege : où le Duc de Bourgongne, qui la tenoit assiegee, l'avoit fait entrer, pour executer les convenances de leur reddition accordee. Ce peuple assemblé de nuict pour y pourvoir, commence à se mutiner contre ces accords passez : et delibererent plusieurs, de courre sus aux negociateurs, qu'ils tenoient en leur puissance. Luy, sentant le vent de la premiere ondee de ces gens, qui venoient se ruer en son logis, lascha soudain vers eux, deux des habitans de la ville, (car il y en avoit aucuns avec luy) chargez de plus douces et nouvelles offres, à proposer en leur conseil, qu'il avoit forgees sur le champ pour son besoing. Ces deux arresterent la premiere tempeste, ramenant cette tourbe esmeüe en la maison de ville, pour ouyr leur charge, et y deliberer. La deliberation fut courte : Voicy desbonder un second orage, autant animé que l'autre : et luy à leur despecher en teste, quatre nouveaux et semblables intercesseurs, protestans avoir à leur declarer à ce coup, des presentations plus grasses, du tout à leur contentement et satisfaction : par où ce peuple fut de rechef repoussé dans le conclave. Somme, que par telle dispensation d'amusemens, divertissant leur furie, et la

dissipant en vaines consultations, il l'endormit en fin, et gaigna le jour, qui estoit son principal affaire.

Cet autre comte est aussi de ce predicament. Atalante fille de beauté excellente, et de merveilleuse disposition, pour se deffaire de la presse de mille poursuivants, qui la demandoient en mariage, leur donna cette loy, qu'elle accepteroit celuy qui l'egalleroit à la course, pourveu que ceux qui y faudroient, en perdissent la vie : Il s'en trouva assez, qui estimerent ce prix digne d'un tel hazard, et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomenes ayant à faire son essay apres les autres, s'adressa à la deesse tutrice de cette amoureuse ardeur, l'appellant à son secours : qui exauçant sa priere, le fournit de trois pommes d'or, et de leur usage. Le champ de la course ouvert, à mesure qu'Hippomenes sent sa maistresse luy presser les talons, il laisse eschapper, comme par inadvertance, l'une de ces pommes : la fille amusee de sa beauté, ne faut point de se destourner pour l'amasser :

Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
Declinat cursus, aurúmque volubile tollit

Autant en fit−il à son poinct, et de la seconde et de la tierce : jusques à ce que par ce fourvoyement et divertissement, l'advantage de la course luy demeura.

Quand les medecins ne peuvent purger le caterrhe, ils le divertissent, et desvoyent à une autre partie moins dangereuse. Je m'apperçoy que c'est aussi la plus ordinaire recepte aux maladies de l'ame. *Abducendus etiam nonnunquam animus est ad alia studia, solicitudines, curas, negotia : Loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes, sæpe curandus est*. On luy fait peu choquer les maux de droit fil : on ne luy en fait ny soustenir ny rabatre l'atteinte : on la luy fait decliner et gauchir.

Cette autre leçon est trop haute et trop difficile. C'est à faire à ceux de la premiere classe, de s'arrester purement à la chose, la considerer, la juger. Il appartient à un seul Socrates, d'accointer la mort d'un visage ordinaire, s'en apprivoiser et s'en jouer : Il ne cherche point de consolation hors de la chose : le mourir luy semble accident naturel et indifferent : il fiche là justement sa veuë, et s'y resoult, sans regarder ailleurs. Les disciples d'Hegesias, qui se font mourir de faim, eschauffez des beaux discours de ses leçons, et si dru que le Roy Ptolomee luy fit defendre de plus entretenir son eschole de ces homicides discours. Ceux là ne considerent point la mort en soy, ils ne la jugent point : ce n'est pas là où ils arrestent leur pensee : ils courent, ils visent à un estre nouveau. Ces pauvres gens qu'on void sur l'eschaffaut, remplis d'une ardente devotion, y occupants tous leurs sens autant qu'ils peuvent : les aureilles aux instructions qu'on leur donne ; les yeux et les mains tendues au ciel : la voix à des prieres hautes, avec une esmotion aspre et continuelle, font certes chose louable et convenable à une telle necessité. On les doibt louer de religion : mais non proprement de constance. Ils fuyent la lucte : ils destournent de la mort leur consideration : comme on amuse les enfans pendant qu'on leur veut donner le coup de lancette. J'en ay veu, si par fois leur veuë se ravaloit à ces horribles aprests de la mort, qui sont autour d'eux, s'en transir, et rejetter avec furie ailleurs leur pensee. A ceux qui passent une profondeur effroyable, on ordonne de clorre ou destourner leurs yeux.

Subrius Flavius, ayant par le commandement de Neron, à estre deffaict, et par les mains de Niger, tous deux chefs de guerre : quand on le mena au champ, où l'execution devoit estre faicte, voyant le trou que Niger avoit fait caver pour le mettre, inegal et mal formé : Ny cela, mesme, dit−il, se tournant aux soldats qui y assistoyent, n'est selon la discipline militaire. Et à Niger, qui l'exhortoit de tenir la teste ferme : Frapasses tu seulement aussi ferme. Et devina bien : car le bras tremblant à Niger, il la luy coupa à divers coups. Cettuy−cy semble bien avoir eu sa pensee droittement et fixement au subject.

Celuy qui meurt en la meslee, les armes à la main, il n'estudie pas lors la mort, il ne la sent, ny ne la considere : l'ardeur du combat l'emporte. Un honneste homme de ma cognoissance, estant tombé comme il se batoit en estocade, et se sentant daguer à terre par son ennemy de neuf ou dix coups, chacun des assistans luy crioit qu'il pensast à sa conscience, mais il me dit depuis, qu'encores que ces voix luy vinssent aux

oreilles, elles ne l'avoient aucunement touché, et qu'il ne pensa jamais qu'à se descharger et à se venger. Il tua son homme en ce mesme combat.

Beaucoup fit pour L. Syllanus, celuy qui luy apporta sa condamnation : de ce qu'ayant ouy sa response, qu'il estoit bien preparé à mourir, mais non pas de mains scelerees : il se rua sur luy, avec ses soldats pour le forcer : et comme luy tout desarmé, se defendoit obstinement de poingts et de pieds, il le fit mourir en ce debat : dissipant en prompte cholere et tumultuaire, le sentiment penible d'une mort longue et preparee, à quoy il estoit destiné.

Nous pensons tousjours ailleurs : l'esperance d'une meilleure vie nous arreste et appuye : ou l'esperance de la valeur de nos enfans : ou la gloire future de nostre nom : ou la fuitte des maux de cette vie : ou la vengeance qui menasse ceux qui nous causent la mort :

Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpe vocaturum.
Audiam, Et hæc manes veniet mihi fama sub imos.

Xenophon sacrifioit couronné quand on luy vint annoncer la mort de son fils Gryllus, en la bataille de Mantinee. Au premier sentiment de cette nouvelle, il jetta sa couronne à terre : mais par la suitte du propos, entendant la forme d'une mort tres−valeureuse, il l'amassa, et remit sur sa teste.

Epicurus mesme se console en sa fin, sur l'eternité et l'utilité de ses escrits. *Omnes clari et nobilitati labores, fiunt tolerabiles*. Et la mesme playe, le mesme travail, ne poise pas, dit Xenophon, à un general d'armee, comme à un soldat. Epaminondas print sa mort bien plus alaigrement, ayant esté informé, que la victoire estoit demeuree de son costé. *Hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum*. Et telles autres circonstances nous amusent, divertissent et destournent de la consideration de la chose en soy.

Voire les arguments de la Philosophie, vont à touts coups costoyans et gauchissans la matiere, et à peine essuyans sa crouste. Le premier homme de la premiere eschole Philosophique, et surintendante des autres, ce grand Zenon, contre la mort : Nul mal n'est honorable : la mort l'est : elle n'est pas donc mal. Contre l'yvrongnerie : Nul ne fie son secret à l'yvrongne : chacun le fie au sage : le sage ne sera donc pas yvrongne. Cela est−ce donner au blanc ? J'ayme à veoir ces ames principales, ne se pouvoir desprendre de nostre consorce. Tant parfaicts hommes qu'ils soyent, ce sont tousjours bien lourdement des hommes.

C'est une douce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle : je le voy bien, encore que je n'en aye aucune experience. Pour en distraire dernierement un jeune Prince, je ne luy allois pas disant, qu'il falloit prester la jouë à celuy qui vous avoit frappé l'autre, pour le devoir de charité : ny ne luy allois representer les tragiques evenements que la poësie attribue à cette passion. Je la laissay là, et m'amusay à luy faire gouster la beauté d'une image contraire : l'honneur, la faveur, la bien−vueillance qu'il acquerroit par clemence et bonté : je le destournay à l'ambition. Voyla comme lon en faict.

Si vostre affection en l'amour est trop puissante, dissipez la, disent−ils : Et disent vray, car je l'ay souvent essayé avec utilité : Rompez la à divers desirs, desquels il y en ayt un regent et un maistre, si vous voulez, mais de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affoiblissez−le, sejournez−le, en le divisant et divertissant.

Cum morosa vago singultiet inguine vena,
Conjicito humorem collectum in corpora quæque.

Et pourvoyez y de bonne heure, de peur que vous n'en soyez en peine, s'il vous a une fois saisi.

Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
Volgivagáque vagus Venere ante recentia cures.

Je fus autrefois touché d'un puissant desplaisir, selon ma complexion : et encores plus juste que puissant : je m'y fusse perdu à l'adventure, si je m'en fusse simplement fié à mes forces. Ayant besoing d'une vehemente diversion pour m'en distraire, je me fis par art amoureux et par estude : à quoy l'aage m'aydoit : L'amour me soulagea et retira du mal, qui m'estoit causé par l'amitié. Par tout ailleurs de mesme : Une aigre imagination me tient : je trouve plus court, que de la dompter, la changer : je luy en substitue, si je ne puis une contraire, aumoins un'autre : Tousjours la variation soulage, dissout et dissipe : Si je ne puis la combatre, je luy eschappe : et en la fuïant, je fourvoye, je ruse : Muant de lieu, d'occupation, de compagnie, je me sauve dans la presse d'autres amusemens et pensees, où elle perd ma trace, et m'esgare.

Nature procede ainsi, par le benefice de l'inconstance : Car le temps qu'elle nous a donné pour souverain medecin de nos passions, gaigne son effect principalement par là, que fournissant autres et autres affaires à nostre imagination, il demesle et corrompt cette premiere apprehension, pour forte qu'elle soit. Un sage ne voit guere moins, son amy mourant, au bout de vingt et cinq ans, qu'au premier an ; et suivant Epicurus, de rien moins : car il n'attribuoit aucun leniment des fascheries, ny à la prevoyance, ny à l'antiquité d'icelles. Mais tant d'autres cogitations traversent cette−cy, qu'elle s'alanguit, et se lasse en fin.

Pour destourner l'inclination des bruits communs, Alcibiades couppa les oreilles et la queuë à son beau chien, et le chassa en la place : afin que donnant ce subject pour babiller au peuple, il laissast en paix ses autres actions. J'ay veu aussi, pour cet effect de divertir les opinions et conjectures du peuple, et desvoyer les parleurs, des femmes, couvrir leur vrayes affections, par des affections contrefaictes. Mais j'en ay veu telle, qui en se contrefaisant s'est laissee prendre à bon escient, et a quitté la vraye et originelle affection pour la feinte : Et aprins par elle, que ceux qui se trouvent bien logez, sont des sots de consentir à ce masque. Les accueils et entretiens publiques estans reservez à ce serviteur aposté, croyez qu'il n'est guere habile, s'il ne se met en fin en vostre place, et vous envoye en la sienne : Cela c'est proprement tailler et coudre un soulier, pour qu'un autre le chausse.

Peu de chose nous divertit et destourne : car peu de chose nous tient. Nous ne regardons gueres les subjects en gros et seuls. ce sont des circonstances ou des images menues et superficielles qui nous frappent : et des vaines escorces qui rejallissent des subjects.

Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
Linquunt.

Plutarque mesme regrette sa fille par des singeries de son enfance. Le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grace particuliere, d'une recommandation derniere, nous afflige. La robe de Cæsar troubla toute Romme, ce que sa mort n'avoit pas faict. Le son mesme des noms, qui nous tintoüine aux oreilles : Mon pauvre maistre, ou mon grand amy : helas mon cher pere, ou ma bonne fille. Quand ces redites me pinsent, et que j'y regarde de pres, je trouve que c'est une pleinte grammairiene, le mot et le ton me blesse. Comme les exclamations des prescheurs, esmouvent leur auditoire souvent, plus que ne font leurs raisons : et comme nous frappe la voix piteuse d'une beste qu'on tue pour nostre service : sans que je poise ou penetre ce pendant, la vraye essence et massive de mon subject.

his se stimulis dolor ipse lacessit.

Ce sont les fondemens de nostre deuil.

L'opiniastreté de mes pierres, specialement en la verge, m'a par fois jetté en longues suppressions d'urine, de trois, de quatre jours : et si avant en la mort, que c'eust esté follie d'esperer l'eviter, voyre desirer, veu les

cruels efforts que cet estat m'apporte. O que ce bon Empereur, qui faisoit lier la verge à ses criminels, pour les faire mourir à faute de pisser, estoit grand maistre en la science de bourrellerie ! Me trouvant là, je consideroy par combien legeres causes et objects, l'imagination nourrissoit en moy le regret de la vie : de quels atomes se bastissoit en mon ame, le poids et la difficulté de ce deslogement : à combien frivoles pensees nous donnions place en un si grand affaire. Un chien, un cheval, un livre, un verre, et quoy non ? tenoient compte en ma perte. Aux autres, leurs ambitieuses esperances, leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Je voy nonchalamment la mort, quand je la voy universellement, comme fin de la vie. Je la gourmande en bloc : par le menu, elle me pille. Les larmes d'un laquais, la dispensation de ma desferre, l'attouchement d'une main cognue, une consolation commune, me desconsole et m'attendrit.

Ainsi nous troublent l'ame, les plaintes des fables : et les regrets de Didon, et d'Ariadné passionnent ceux mesmes qui ne les croyent point en Virgile et en Catulle : c'est une exemple de nature obstinee et dure, n'en sentir aucune emotion : comme on recite, pour miracle, de Polemon : mais aussi ne pallit il pas seulement à la morsure d'un chien enragé, qui luy emporta le gras de la jambe. Et nulle sagesse ne va si avant, de concevoir la cause d'une tristesse, si vive et entiere, par jugement, qu'elle ne souffre accession par la presence, quand les yeux et les oreilles y ont leur part : parties qui ne peuvent estre agitees que par vains accidens.

Est ce raison que les arts mesmes se servent et facent leur proufit, de nostre imbecillité et bestise naturelle ? L'Orateur, dit la Rhetorique, en cette farce de son plaidoier, s'esmouvera par le son de sa voix, et par ses agitations feintes ; et se lairra piper à la passion qu'il represente : Il s'imprimera un vray deuil et essentiel, par le moyen de ce battelage qu'il jouë, pour le transmettre aux juges, à qui il touche encore moins : Comme font ces personnes qu'on loüe aux mortuaires, pour ayder à la ceremonie du deuil, qui vendent leurs larmes à poix et à mesure, et leur tristesse. Car encore qu'ils s'esbranlent en forme empruntee, toutesfois en habituant et rengeant la contenance, il est certain qu'ils s'emportent souvent tous entiers, et reçoivent en eux une vraye melancholie.

Je fus entre plusieurs autres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Grammont, du siege de la Fere, où il fut tué : Je consideray que par tout où nous passions, nous remplissions de lamentation et de pleurs, le peuple que nous rencontrions, par la seule montre de l'appareil de nostre convoy : car seulement le nom du trespassé n'y estoit pas cogneu.

Quintilian dit avoir veu des Comediens si fort engagez en un rolle de deuil, qu'ils en pleuroient encore au logis : et de soy mesme, qu'ayant prins à esmouvoir quelque passion en autruy, il l'avoit espousee, jusques à se trouver surprins, non seulement de larmes, mais d'une palleur de visage et port d'homme vrayement accablé de douleur.

En une contree pres de nos montaignes, les femmes font le prestre−martin : car comme elles agrandissent le regret du mary perdu, par la souvenance des bonnes et agreables conditions qu'il avoit, elles font tout d'un train aussi recueil et publient ses imperfections : comme pour entrer d'elles mesmes en quelque compensation, et se divertir de la pitié au desdain. De bien meilleure grace encore que nous, qui à la perte du premier cognu, nous piquons à luy presser des louanges nouvelles et fauces : et à le faire tout autre, quand nous l'avons perdu de veuë, qu'il ne nous sembloit estre, quand nous le voyions : Comme si le regret estoit une partie instructive : ou que les larmes en lavant nostre entendement, l'esclaircissent. Je renonce dés à present aux favorables tesmoignages, qu'on me voudra donner, non par ce que j'en seray digne, mais par ce que je seray mort.

Qui demandera à celuy là, Quel interest avez vous à ce siege ? L'interest de l'exemple, dira−il, et de l'obeyssance commune du Prince : je n'y pretens proffit quelconque : et de gloire, je sçay la petite part qui en peut toucher un particulier comme moy : je n'ay icy ny passion ny querelle. Voyez le pourtant le lendemain, tout changé, tout bouillant et rougissant de cholere, en son rang de bataille pour l'assaut : C est la

lueur de tant d'acier, et le feu et tintamarre de nos canons et de nos tambours, qui luy ont jetté cette nouvelle rigueur et hayne dans les veines. Frivole cause, me direz vous : Comment cause ? il n'en faut point, pour agiter nostre ame : Une resverie sans corps et sans subject la regente et l'agite. Que je me mette à faire des chasteaux en Espaigne, mon imagination m'y forge des commoditez et des plaisirs, desquels mon ame est reellement chatouillee et resjouye : Combien de fois embrouillons nous nostre esprit de cholere ou de tristesse, par telles ombres, et nous inserons en des passions fantastiques, qui nous alterent et l'ame et le corps ? Quelles grimaces, estonnees, riardes, confuses, excite la resverie en noz visages ! Quelles saillies et agitations de membres et de voix ! Semble−il pas de cet homme seul, qu'il aye des visions fauces, d'une presse d'autres hommes, avec qui il negocie : ou quelque demon interne, qui le persecute ? Enquerez vous à vous, où est l'object de ceste mutation ? Est−il rien sauf nous, en nature, que l'inanité substante, sur quoy elle puisse ?

Cambyses pour avoir songé en dormant, que son frere devoit devenir Roy de Perse, le fit mourir. Un frere qu'il aymoit, et duquel il s'estoit tousjours fié. Aristodemus Roy des Messeniens se tua, pour une fantasie qu'il print de mauvais augure, de je ne sçay quel hurlement de ses chiens. Et le Roy Midas en fit autant, troublé et fasché de quelque mal plaisant songe qu'il avoit songé : C'est priser sa vie justement ce qu'elle est, de l'abandonner pour un songe.

Oyez pourtant nostre ame, triompher de la misere du corps, de sa foiblesse, de ce qu'il est en butte à toutes offences et alterations : vrayement elle a raison d'en parler.

O prima infoelix fingenti terra Prometheo !
Ille parum cauti pectoris egit opus.
Corpora disponens, mentem non vidit in arte,
Recta animi primùm debuit esse via.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE V
Sur des vers de Virgile

A MESURE que les pensemens utiles sont plus pleins, et solides, ils sont aussi plus empeschans, et plus onereux. Le vice, la mort, la pauvreté, les maladies, sont subjets graves, et qui grevent. Il faut avoir l'ame instruitte des moyens de soustenir et combatre les maux, et instruite des regles de bien vivre, et de bien croire : et souvent l'esveiller et exercer en cette belle estude. Mais à une ame de commune sorte, il faut que ce soit avec relasche et moderation : elle s'affolle, d'estre trop continuellement bandee.

J'avoy besoing en jeunesse, de m'advertir et solliciter pour me tenir en office : L'alegresse et la santé ne conviennent pas tant bien, dit−on, avec ces discours serieux et sages : Je suis à present en un autre estat. Les conditions de la vieillesse, ne m'advertissent que trop, m'assagissent et me preschent. De l'excez de la gayeté, je suis tombé en celuy de la severité : plus fascheux. Parquoy, je me laisse à cette heure aller un peu à la desbauche, par dessein : et employe quelque fois l'ame, à des pensemens folastres et jeunes, où elle se sejourne : Je ne suis meshuy que trop rassis, trop poisant, et trop meur. Les ans me font leçon tous les jours, de froideur, et de temperance. Ce corps fuyt le desreiglement, et le craint : il est à son tour de guider l'esprit vers la reformation : il regente à son tour : et plus rudement et imperieusement : Il ne me laisse pas une heure, ny dormant ny veillant, chaumer d'instruction, de mort, de patience, et de poenitence. Je me deffens de la temperance, comme j'ay faict autresfois de la volupté : elle me tire trop arriere, et jusques à la stupidité. Or je veux estre maistre de moy, à tout sens. La sagesse a ses excez, et n'a pas moins besoing de moderation que la folie. Ainsi, de peur que je ne seche, tarisse, et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maux me

donnent,

Mens intenta suis ne siet usque malis.

je gauchis tout doucement, et desrobe ma veuë de ce ciel orageux et nubileux que j'ay devant moy. Lequel, Dieu mercy, je considere bien sans effroy, mais non pas sans contention, et sans estude. Et me vay amusant en la recordation des jeunesses passees :

animus quod perdidit, optat,
Atque in prætérita se totus imagine versat.

Que l'enfance regarde devant elle, la vieillesse derriere : estoit ce pas ce que signifioit le double visage de Janus ? Les ans m'entrainnent s'ils veulent, mais à reculons : Autant que mes yeux peuvent recognoistre cette belle saison expiree, je les y destourne à secousses. Si elle eschappe de mon sang et de mes veines, aumoins n'en veux−je déraciner l'image de la memoire.

hoc est,
Vivere bis, vita posse priore frui.

Platon ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses, et jeux de la jeunesse, pour se resjouyr en autruy, de la soupplesse et beauté du corps, qui n'est plus en eux : et rappeller en leur souvenance, la grace et faveur de cet aage verdissant. Et veut qu'en ces esbats, ils attribuent l'honneur de la victoire, au jeune homme, qui aura le plus esbaudi et resjoui, et plus grand nombre d'entre eux.

Je merquois autresfois les jours poisans et tenebreux, comme extraordinaires : Ceux−là sont tantost les miens ordinaires : les extraordinaires sont les beaux et serains. Je m'en vay au train de tressaillir, comme d'une nouvelle faveur, quand aucune chose ne me deult. Que je me chatouille, je ne puis tantost plus arracher un pauvre rire de ce meschant corps. Je ne m'esgaye qu'en fantasie et en songe : pour destourner par ruse, le chagrin de la vieillesse : Mais certes il faudroit autre remede, qu'en songe. Foible lucte, de l'art contre la nature. C'est grand simplesse, d'alonger et anticiper, comme chacun fait, les incommoditez humaines : J'ayme mieux estre moins long temps vieil, que d'estre vieil, avant que de l'estre. Jusques aux moindres occasions de plaisir que je puis rencontrer, je les empoigne : Je congnois bien par ouyr dire, plusieurs especes de voluptez prudentes, fortes et glorieuses : mais l'opinion ne peut pas assez sur moy pour m'en mettre en appetit. Je ne les veux pas tant magnanimes, magnifiques et fastueuses, comme je les veux doucereuses, faciles et prestes. *A natura discedimus : populo nos damus, nullius rei bono auctori.*

Ma philosophie est en action, en usage naturel et present : peu en fantasie. Prinssé−je plaisir à jouer aux noisettes et à la toupie !

Non ponebat enim rumores ante salutem.

La volupté est qualité peu ambitieuse ; elle s'estime assez riche de soy, sans y mesler le prix de la reputation : et s'ayme mieux à l'ombre. Il faudroit donner le foüet à un jeune homme, qui s'amuseroit à choisir le goust du vin, et des sauces. Il n'est rien que j'aye moins sçeu, et moins prisé : à cette heure je l'apprens. J'en ay grand honte, mais qu'y feroy−je ? J'ay encor plus de honte et de despit, des occasions qui m'y poussent. C'est à nous, à resver et baguenauder, et à la jeunesse à se tenir sur la reputation et sur le bon bout. Elle va vers le monde, vers le credit : nous en venons. *Sibi arma, sibi equos, sibi hastas, sibi clavam, sibi pilam, sibi natationes et cursus habeant : nobis senibus, ex lusionibus multis, talos relinquant et tesseras.* Les loix mesme nous envoyent au logis. Je ne puis moins en faveur de cette chetive condition, où mon aage me pousse, que de luy fournir de joüets et d'amusoires, comme à l'enfance : aussi y retombons nous. Et la sagesse et la folie, auront prou à faire, à m'estayer et secourir par offices alternatifs, en cette

calamité d'aage.

Misce stultitiam consiliis brevem.

Je fuis de mesme les plus legeres pointures : et celles qui ne m'eussent pas autresfois esgratigné, me transperçent à cette heure. Mon habitude commence de s'appliquer si volontiers au mal : *in fragili corpore odiosa omnis offensio est.*

Ménsque pati durum sustinet ægra nihil.

J'ay esté tousjours chatouilleux et delicat aux offences, je suis plus tendre à cette heure, et ouvert par tout.

Et minimæ vires frangere quassa valent.

Mon jugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconvenients que nature m'ordonne à souffrir, mais non pas de les sentir. Je courrois d'un bout du monde à l'autre, chercher un bon an de tranquillité plaisante et enjouee, moy, qui n'ay autre fin que vivre et me resjouyr. La tranquillité sombre et stupide, se trouve assez pour moy, mais elle m'endort et enteste : je ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compagnie, aux champs, en la ville, en France, ou ailleurs, resseante, ou voyagere, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soyent bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur iray fournir des Essays, en chair et en os.

Puisque c'est le privilege de l'esprit, de se r'avoir de la vieillesse, je luy conseille autant que je puis, de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurisse ce pendant, s'il peut, comme le guy sur un arbre mort. Je crains que c'est un traistre : il s'est si estroittement affreté au corps, qu'il m'abandonne à tous coups, pour le suivre en sa necessité : Je le flatte à part, je le practique pour neant : j'ay beau essayer de le destourner de cette colligence, et luy presenter et Seneque et Catulle, et les dames et les dances royalles : si son compagnon a la cholique, il semble qu'il l'ayt aussi. Les puissances mesmes qui luy sont particulieres et propres, ne se peuvent lors souslever : elles sentent evidemment le morfondu : il n'y a poinct d'allegresse en ses productions, s'il n'en y a quand et quand au corps.

Noz maistres ont tort, dequoy cherchants les causes des eslancements extraordinaires de nostre esprit, outre ce qu'ils en attribuent à un ravissement divin, à l'amour, à l'aspreté guerriere, à la poësie, au vin : ils n'en ont donné sa part à la santé. Une santé bouillante, vigoureuse, pleine, oysive, telle qu'autrefois la verdeur des ans et la securité, me la fournissoient par venuës : Ce feu de gayeté suscite en l'esprit des cloises vives et claires outre nostre clairté naturelle : et entre les enthousiasmes, les plus gaillards, sinon les plus esperdus. Or bien, ce n'est pas merveille, si un contraire estat affesse mon esprit, le clouë, et en tire un effect contraire.

Ad nullum consurgit opus cum corpore languet.

Et veut encores que je luy sois tenu, dequoy il preste, comme il dit, beaucoup moins à ce consentement, que ne porte l'usage ordinaire des hommes. Aumoins pendant que nous avons trefve, chassons les maux et difficultez de nostre commerce,

Dum licet obducta solvatur fronte senectus :

tetrica sunt amænanda jocularibus. J'ayme une sagesse gaye et civile, et fuis l'aspreté des moeurs, et l'austerité : ayant pour suspecte toute mine rebarbative.

Tristemque vultus tetrici arrogantiam.

Et habet tr stis quoque turba cynædos.

Je croy Platon de bon coeur, qui dit les humeurs faciles ou difficiles, estre un grand prejudice à la bonté ou mauvaistié de l'ame. Socrates eut un visage constant, mais serein et riant : Non fascheusement constant, comme le vieil Crassus, qu'on ne veit jamais rire.

La vertu est qualité plaisante et gaye.

Je sçay bien que fort peu de gens rechigneront à la licence de mes escrits, qui n'ayent plus à rechigner à la licence de leur pensee : Je me conforme bien à leur courage : mais j'offence leurs yeux.

C'est une humeur bien ordonnee, de pinser les escrits de Platon, et couler ses negociations pretendues avec Phedon, Dion, Stella, Archeanassa. *Non pudeat dicere, quod non pudeat sentire*.

Je hay un esprit hargneux et triste, qui glisse par dessus les plaisirs de sa vie, et s'empoigne et paist aux malheurs. Comme les mouches, qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly, et bien lisse, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux : Et comme les vantouses, qui ne hument et appetent que le mauvais sang.

Au reste, je me suis ordonné d'oser dire tout ce que j'ose faire : et me desplaist des pensees mesmes impubliables. La pire de mes actions et conditions, ne me semble pas si laide, comme je trouve laid et lasche, de ne l'oser advouer. Chacun est discret en la confession, on le devroit estre en l'action La hardiesse de faillir, est aucunement compensee et bridee, par la hardiesse de le confesser. Qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit à ne rien faire de ce qu'on est contraint de taire. Dieu vueille que cet excés de ma licence, attire nos hommes jusques à la liberté : par dessus ces vertus couardes et mineuses, nees de nos imperfections : qu'aux despens de mon immoderation, je les attire jusques au point de la raison. Il faut voir son vice, et l'estudier, pour le redire : ceux qui le celent à autruy, le celent ordinairement à eux mesmes : et ne le tiennent pas pour assés couvert, s'ils le voyent. Ils le soustrayent et desguisent à leur propre conscience. *Quare vitia sua nemo consitetur ? Quia etiam nunc in illis est, somnium narrare, vigilantis est.* Les maux du corps s'esclaircissent en augmentant. Nous trouvons que c'est goutte, ce que nous nommions rheume ou foulleure. Les maux de l'ame s'obscurcissent en leurs forces : le plus malade les sent le moins. Voyla pourquoy il les faut souvent remanier au jour, d'une main impiteuse : les ouvrir et arracher du creus de nostre poitrine : Comme en matiere de biens faicts, de mesme en matiere de mesfaicts, c'est par fois satisfaction que la seule confession. Est−il quelque laideur au faillir, qui nous dispense de nous en confesser ?

Je souffre peine à me feindre : si que j'evite de prendre les secrets d'autruy en garde, n'ayant pas bien le coeur de desadvouer ma science : Je puis la taire, mais la nyer, je ne puis sans effort et desplaisir. Pour estre bien secret, il le faut estre par nature, non par obligation. C'est peu, au service des princes, d'estre secret, si on n'est menteur encore. Celuy qui s'enquestoit à Thales Milesius, s'il devoit solemnellement nyer d'avoir paillardé, s'il se fust addressé à moy, je luy eusse respondu, qu'il ne le devoit pas faire, car le mentir me semble encore pire que la paillardise. Thales luy conseilla tout autrement, et qu'il jurast, pour garentir le plus, par le moins : Toutesfois ce conseil n'estoit pas tant election de vice, que multiplication.

Sur quoy disons ce mot en passant, qu'on fait bon marché à un homme de conscience, quand on luy propose quelque difficulté au contrepoids du vice : mais quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude choix. Comme on fit Origene : ou qu'il idolatrast, ou qu'il se souffrist jouyr charnellement, à un grand vilain Æthiopien qu'on luy presenta : Il subit la premiere condition : et vitieusement, dit−on. Pourtant ne seroient pas sans goust, selon leur erreur, celles qui nous protestent en ce temps, qu'elles aymeroient mieux charger leur conscience de dix hommes, que d'une messe.

Si c'est indiscretion de publier ainsi ses erreurs, il n'y a pas grand danger qu'elle passe en exemple et usage. Car Ariston disoit, que les vens que les hommes craignent le plus, sont ceux qui les descouvrent : Il faut rebrasser ce sot haillon qui cache nos moeurs : Ils envoyent leur conscience au bordel, et tiennent leur contenance en regle : Jusques aux traistres et assassins ; ils espousent les loix de la ceremonie, et attachent là leur devoir. Si n'est−ce, ny à l'injustice de se plaindre de l'incivilité, ny à la malice de l'indiscretion. C'est dommage qu'un meschant homme ne soit encore un sot, et que la decence pallie son vice. Ces incrustations n'appartiennent qu'à une bonne et saine paroy, qui merite d'estre conservee, d'estre blanchie.

En faveur des Huguenots, qui accusent nostre confession auriculaire et privee, je me confesse en publiq, religieusement et purement. Sainct Augustin, Origene, et Hippocrates, ont publié les erreurs de leurs opinions : moy encore de mes moeurs. Je suis affamé de me faire congnoistre : et ne me chaut à combien, pourveu que ce soit veritablement : Ou pour dire mieux, je n'ay faim de rien : mais je fuis mortellement, d'estre pris en eschange, par ceux à qui il arrive de congnoistre mon nom.

Celuy qui fait tout pour l'honneur et pour la gloire, que pense−il gaigner, en se produisant au monde en masque, desrobant son vray estre à la congnoissance du peuple ? Louez un bossu de sa belle taille, il le doit recevoir à injure : si vous estes couard, et qu'on vous honnore pour un vaillant homme, est−ce de vous qu'on parle ? On vous prend pour un autre : J'aymeroy aussi cher, que celuy−là se gratifiast des bonnetades qu'on luy faict, pensant qu'il soit maistre de la trouppe, luy qui est des moindres de la suitte. Archelaus Roy de Macedoine, passant par la ruë, quelqu'un versa de l'eau sur luy : les assistans disoient qu'il devoit le punir. Voyre mais, fit−il, il n'a pas versé l'eau sur moy, mais sur celuy qu'il pensoit que je fusse. Socrates à celuy, qui l'advertissoit : qu'on mesdisoit de luy. Point, dit−il : Il n'y a rien en moy de ce qu'ils disent. Pour moy, qui me loüeroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, je ne luy en devrois nul grammercy. Et pareillement, qui m'appelleroit traistre, voleur, ou yvrongne, je me tiendroy aussi peu offencé. Ceux qui se mescognoissent, se peuvent paistre de fauces approbations : non pas moy, qui me voy, et qui me recherche jusques aux entrailles, qui sçay bien ce qu'il m'appartient. Il me plaist d'estre moins loué, pourveu que je soy mieux congneu. On me pourroit tenir pour sage en telle condition de sagesse, que je tien pour sottise.

Je m'ennuye que mes *Essais* servent les dames de meuble commun seulement, et de meuble de sale : ce chapitre me fera du cabinet : J'ayme leur commerce un peu privé : le publique est sans faveur et saveur. Aux adieux, nous eschauffons outre l'ordinaire l'affection envers les choses que nous abandonnons. Je prens l'extreme congé des jeux du monde : voicy nos dernieres accolades. Mais venons à mon theme.

Qu'a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire, et si juste, pour n'en oser parler sans vergongne, et pour l'exclurre des propos serieux et reglez ? Nous prononçons hardiment, tuer, desrober, trahir : et cela, nous n'oserions qu'entre les dents. Est−ce à dire, que moins nous en exhalons en parole, d'autant nous avons loy d'en grossir la pensee ?

Car il est bon, que les mots qui sont le moins en usage, moins escrits, et mieux teuz, sont les mieux sceus, et plus generalement cognus. Nul aage, nulles moeurs l'ignorent non plus que le pain. Ils s'impriment en chascun, sans estre exprimez, et sans voix et sans figure. Et le sexe qui le fait le plus, a charge de le taire le plus. C'est une action, que nous avons mis en la franchise du silence, d'où c'est crime de l'arracher. Non pas pour l'accuser et juger : Ny n'osons la fouëtter, qu'en periphrase et peinture. Grand faveur à un criminel, d'estre si execrable, que la justice estime injuste, de le toucher et de le veoir : libre et sauvé par le benefice de l'aigreur de sa condamnation. N'en va−il pas comme en matiere de livres, qui se rendent d'autant plus venaux et publiques, de ce qu'ils sont supprimez ? Je m'en vay pour moy, prendre au mot l'advis d'Aristote, qui dit, L'estre honteux, servir d'ornement à la jeunesse, mais de reproche à la vieillesse.

Ces vers se preschent en l'escole ancienne : escole à laquelle je me tien bien plus qu'à la moderne : ses vertus me semblent plus grandes, ses vices moindres.

Ceux qui par trop fuyant Venus estrivent,
Faillent autant que ceux qui trop la suivent.

Tu Dea, tu rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quicquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quicquam.

Je ne sçay qui a peu mal mesler Pallas et les Muses, avec Venus, et les refroidir envers l'amour : mais je ne voy aucunes deitez qui s'aviennent mieux, ny qui s'entredoivent plus. Qui ostera aux muses les imaginations amoureuses, leur desrobera le plus bel entretien qu'elles ayent, et la plus noble matiere de leur ouvrage : et qui fera perdre à l'amour la communication et service de la poësie, l'affoiblira de ses meilleures armes. Par ainsin on charge le Dieu d'accointance, et de bien vueillance, et les deesses protectrices d'humanité et de justice, du vice d'ingratitude et de mescognoissance.

Je ne suis pas de si long temps cassé de l'estat et suitte de ce Dieu, que je n'aye la memoire informee de ses forces et valeurs :

agnosco veteris vestigia flammæ.

Il y a encore quelque demeurant d'emotion et chaleur apres la fiévre :

Nec mihi deficiat calor hic, hyemantibus annis.

Tout asseché que je suis, et appesanty, je sens encore quelques tiedes restes de cette ardeur passee ;

Qual l'alto Ægeo per che Aquilone o Noto
Cessi, che tutto prima il vuolse et scosse,
Non s'accheta ei pero, ma'l sono e'l moto,
Ritien de l'onde anco agitate è grosse.

Mais de ce que je m'y entends, les forces et valeur de ce Dieu, se trouvent plus vifves et plus animees, en la peinture de la poësie, qu'en leur propre essence.

Et versus digitos habet.

Elle represente je ne sçay quel air, plus amoureux qne l'amour mesme. Venus n'est pas si belle toute nüe, et vive, et haletante, comme elle est icy chez Virgile.

Dixerat, Et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet : Ille repente
Accepit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit.
Non secus atque olim tonitru cum rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
... ea verba loquutus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.

Ce que j'y trouve à considerer, c'est qu'il la peinct un peu bien esmeüe pour une Venus maritale. En ce sage marché, les appetits ne se trouvent pas si follastres : ils sont sombres et plus mousses. L'amour hait qu'on se tienne par ailleurs que par luy, et se mesle laschement aux accointances qui sont dressees et entretenues soubs

autre titre : comme est le mariage. L'alliance, les moyens, y poisent par raison, autant ou plus, que les graces et la beauté. On ne se marie pas pour soy, quoy qu'on die : on se marie autant ou plus, pour sa posterité, pour sa famille : L'usage et l'interest du mariage touche nostre race, bien loing pardelà nous. Pourtant me plaist cette façon, qu'on le conduise plustost par main tierce, que par les propres : et par le sens d'autruy, que par le sien : Tout cecy, combien à l'opposite des conventions amoureuses ? Aussi est−ce une espece d'inceste, d'aller employer à ce parentage venerable et sacré, les efforts et les extravagances de la licence amoureuse, comme il me semble avoir dict ailleurs : Il faut (dit Aristote) toucher sa femme prudemment et severement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement, le plaisir ne la face sortir hors des gons de raison. Ce qu'il dit pour la conscience, les medecins le disent pour la santé. Qu'un plaisir excessivement chaud, voluptueux, et assidu, altere la semence, et empesche la conception. Disent d'autrepart, qu'à une congression languissante, comme celle là est de sa nature : pour la remplir d'une juste et fertile chaleur, il s'y faut presenter rarement, et à notables intervalles ;

Quo rapiat sitiens venerem interiúsque recondat.

Je ne voy point de mariages qui faillent plustost, et se troublent, que ceux qui s'acheminent par la beauté, et desirs amoureux : Il y faut des fondemens plus solides, et plus constans, et y marcher d'aguet : cette boüillante allegresse n'y vaut rien.

Ceux qui pensent faire honneur au mariage, pour y joindre l'amour, font, ce me semble, de mesme ceux, qui pour faire faveur à la vertu, tiennent, que la noblesse n'est autre chose que vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousinage : mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que faire de troubler leurs noms et leurs tiltres : On fait tort à l'une ou à l'autre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduite avec raison : mais d'autant que c'est une qualité dependant d'autruy, et qui peut tomber en un homme vicieux et de neant, elle est en estimation bien loing au dessoubs de la vertu. C'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible : dependant du temps et de la fortune : diverse en forme selon les contrees, vivante et mortelle : sans naissance, non plus que la riviere du Nil : genealogique et commune ; de suite et de similitude : tiree par consequence, et consequence bien foible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes autres qualitez, tombent en communication et en commerce : cette−cy se consomme en soy, de nulle emploite au service d'autruy. On proposoit à l'un de nos Roys, le choix de deux competiteurs, en une mesme charge, desquels l'un estoit gentil'homme, l'autre ne l'estoit point : il ordonna que sans respect de cette qualité, on choisist celuy qui auroit le plus de merite : mais où la valeur seroit entierement pareille, qu'alors on eust respect à la noblesse : c'estoit justement luy donner son rang. Antigonus à un jeune homme incogneu, qui luy demandoit la charge de son pere, homme de valeur, qui venoit de mourir : Mon amy, dit−il, en tels bien faicts, je ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats, comme je fais leur proüesse.

De vray, il n'en doibt pas aller comme des officiers des Roys de Sparte, trompettes, menestriers, cuisiniers, à qui en leurs charges succedoient les enfants, pour ignorants qu'ils fussent, avant les mieux experimentez du mestier. Ceux de Callicut font des nobles, une espece par dessus l'humaine. Le mariage leur est interdit, et toute autre vacation que bellique. De concubines, ils en peuvent avoir leur saoul : et les femmes autant de ruffiens : sans jalousie les uns des autres. Mais c'est un crime capital et irremissible, de s'accoupler à personne d'autre condition que la leur. Et se tiennent pollus, s'ils en sont seulement touchez en passant : et, comme leur noblesse en estant merveilleusement injuriee et interessee, tuent ceux qui seulement ont approché un peu trop pres d'eux. De maniere que les ignobles sont tenus de crier en marchant, comme les Gondoliers de Venise, au contour des ruës, pour ne s'entreheurter : et les nobles, leur commandent de se jetter au quartier qu'ils veulent. Ceux cy evitent par là, cette ignominie, qu'ils estiment perpetuelle ; ceux là une mort certaine. Nulle duree de temps, nulle faveur de prince, nul office, ou vertu, ou richesse peut faire qu'un roturier devienne noble. A quoy ayde cette coustume, que les mariages sont defendus de l'un mestier à l'autre. Ne peut une de race cordonniere, espouser un charpentier : et sont les parents obligez de dresser les enfants à la vacation des peres, precisement, et non à autre vacation : par où se maintient la distinction et continuation de leur fortune.

Un bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et conditions de l'amour : il tasche à representer celles de l'amitié. C'est une douce societé de vie, pleine de constance, de fiance, et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices, et obligations mutuelles : Aucune femme qui en savoure le goust,

optato quam junxit lumine tæda,

ne voudroit tenir lieu de maistresse à son mary. Si elle est logee en son affection, comme femme, elle y est bien plus honorablement et seurement logee. Quand il fera l'esmeu ailleurs, et l'empressé, qu'on luy demande pourtant lors, à qui il aymeroit mieux arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maistresse, de qui la desfortune l'affligeroit le plus, à qui il desire plus de grandeur : ces demandes n'ont aucun doubte en un mariage sain. Ce qu'il s'en voit si peu de bons, est signe de son prix et de sa valeur. A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle piece en nostre societé. Nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se voit aux cages, les oyseaux qui en sont dehors, desesperent d'y entrer ; et d'un pareil soing en sortir, ceux qui sont au dedans. Socrates, enquis, qui estoit plus commode, prendre, ou ne prendre point de femme : Lequel des deux, dit−il, on face, on s'en repentira. C'est une convention à laquelle se rapporte bien à point ce qu'on dit, *homo homini*, ou *Deus*, ou *lupus*. Il faut le rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. Il se trouve en ce temps plus commode aux ames simples et populaires, ou les delices, la curiosité, et l'oysiveté, ne le troublent pas tant. Les humeurs desbauchees, comme est la mienne, qui hay toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres.

Et mihi dulce magis resoluto vivere collo.

De mon dessein, j'eusse fuy d'espouser la sagesse mesme, si elle m'eust voulu : Mais nous avons beau dire : la coustume et l'usage de la vie commune, nous emporte. La plus part de mes actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutesfois je ne m'y conviay pas proprement : On m'y mena, et y fus porté par des occasions estrangeres. Car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide et vitieuse et evitable, qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident : Tant l'humaine posture est vaine. Et y fus porté, certes plus mal preparé lors, et plus rebours, que je ne suis à present, apres l'avoir essayé. Et tout licencieux qu'on me tient, j'ay en verité plus severement observé les loix de mariage, que je n'avois ny promis ny esperé. Il n'est plus temps de regimber quand on s'est laissé entraver. Il faut prudemment mesnager sa liberté : mais dépuis qu'on s'est submis à l'obligation, il s'y faut tenir soubs les loix du debvoir commun, aumoins s'en efforcer. Ceux qui entreprennent ce marché pour s'y porter avec hayne et mespris, font injustement et incommodément : Et cette belle reigle que je voy passer de main en main entre elles, comme un sainct oracle,

Sers ton mary comme ton maistre,
Et t'en garde comme d'un traistre :

Qui est à dire : Porte toy envers luy, d'une reverence contrainte, ennemye, et deffiante (cry de guerre et de deffi) est pareillement injurieuse et difficile. Je suis trop mol pour desseins si espineux. A dire vray, je ne suis pas encore arrivé à cette perfection d'habileté et galantise d'esprit, que de confondre la raison avec l'injustice, et mettre en risee tout ordre et reigle qui n'accorde à mon appetit : Pour hayr la superstition, je ne me jette pas incontinent à l'irreligion. Si on ne fait tousjours son debvoir, au moins le faut il tousjours aymer et recognoistre : c'esttrahison, se marier sans s'espouser. Passons outre.

Nostre poëte represente un mariage plein d'accord et de bonne convenance, auquel pourtant il n'y a pas beaucoup de loyauté. A il voulu dire, qu'il ne soit pas impossible de se rendre aux efforts de l'amour, et ce neantmoins reserver quelque devoir envers le mariage : et qu'on le peut blesser, sans le rompre tout à faict ? Tel valet ferre la mule au maistre qu'il ne hayt pas pourtant. La beauté, l'oportunité, la destinee (car la destinee y met aussi la main)

fatum est in partibus illis
Quas sinus abscondit : nam si tibi sidera cessent,
Nil faciet longi mensura incognita nervi,

l'ont attachée à un estranger : non pas si entiere peut estre, qu'il ne luy puisse rester quelque liaison par où elle tient encore à son mary. Ce sont deux desseins, qui ont des routes distinguees, et non confondues : Une femme se peut rendre à tel personnage, que nullement elle ne voudroit avoir espouse : je ne dy pas pour les conditions de la fortune, mais pour celles mesmes de la personne. Peu de gens ont espousé des amies qui ne s'en soyent repentis. Et jusques en l'autre monde, quel mauvais mesnage fait Jupiter avec sa femme, qu'il avoit premierement pratiquee et jouyë par amourettes ? C'est ce qu'on dit, chier dans le panier, pour apres le mettre sur sa teste.

J'ay veu de mon temps en quelque bon lieu, guerir honteusement et deshonnestement, l'amour, par le mariage : les considerations sont trop autres. Nous aymons, sans nous empescher, deux choses diverses, et qui se contrarient. Isocrates disoit, que la ville d'Athenes plaisoit à la mode que font les dames qu'on sert par amour ; chacun aymoit à s'y venir promener, et y passer son temps : nul ne l'aymoit pour l'espouser : c'est à dire, pour s'y habituer et domicilier J'ay avec despit, veu des maris hayr leurs femmes, de ce seulement, qu'ils leur font tort : Aumoins ne les faut il pas moins aymer, de nostre faute : par repentance et compassion aumoins, elles nous en devroient estre plus cheres.

Ce sont fins differentes, et pourtant compatibles, dit−il, en quelque façon. Le mariage a pour sa part, l'utilité, la justice, l'honneur, et la constance : un plaisir plat, mais plus universel. L'amour se fonde au seul plaisir : et l'a de vray plus chatouilleux, plus vif, et plus aigu : un plaisir attizé par la difficulté : il y faut de la piqueure et de la cuison : Ce n'est plus amour, s'il est sans fleches et sans feu. La liberalité des dames est trop profuse au mariage, et esmousse la poincte de l'affection et du desir. Pour fuïr à cet inconvenient, voyez la peine qu'y prennent en leurs loix Lycurgus et Platon.

Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les reigles de vie, qui sont introduites au monde : d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte entre elles et nous. Le plus estroit consentement que nous ayons avec elles, encores est−il tumultuaire et tempestueux. A l'advis de nostre autheur, nous les traictons inconsiderément en cecy. Apres que nous avons cogneu, qu'elles sont sans comparaison plus capables et ardentes aux effects de l'amour que nous, et que ce prestre ancien l'a ainsi tesmoigné, qui avoit esté tantost homme, tantost femme :

Venus huic erat utraque nota :

Et en outre, que nous avons appris de leur propre bouche, la preuve qu'en firent autrefois, en divers siecles, un Empereur et une Emperiere de Rome, maistres ouvriers et fameux en cette besongne : luy despucela bien en une nuict dix vierges Sarmates ses captives : mais elle fournit reelement en une nuict, à vingt et cinq entreprinses, changeant de compagnie selon son besoing et son goust,

adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ :
Et lassata viris, nondum satiata recessit.

Et que sur le different advenu à Cateloigne, entre une femme, se plaignant des efforts trop assiduelz de son mary (Non tant à mon advis qu'elle en fust incommodee, car je ne crois les miracles qu'en foy, comme pour retrancher soubs ce pretexte, et brider en ce mesme, qui est l'action fondamentale du mariage, l'authorité des maris envers leurs femmes : Et pour montrer que leurs hergnes, et leur malignité passent outre la couche nuptiale, et foulent aux pieds les graces et douceurs mesmes de Venus) à laquelle plainte, le mary respondoit, homme vrayement brutal et desnaturé, qu'aux jours mesme de jeusne il ne s'en sçauroit passer à moins de dix : Intervint ce notable arrest de la Royne d'Aragon : par lequel, apres meure deliberation de conseil, cette

bonne Royne, pour donner reigle et exemple à tout temps, de la moderation et modestie requise en un juste mariage : ordonna pour bornes legitimes et necessaires, le nombre de six par jour : Relaschant et quitant beaucoup du besoing et desir de son sexe, pour establir, disoit elle, une forme aysee, et par consequent permanante et immuable. En quoy s'escrient les docteurs, quel doit estre l'appetit et la concupiscence feminine, puisque leur raison, leur reformation, et leur vertu, se taille à ce prix ? considerans le divers jugement de nos appetits : Car Solon patron de l'eschole legiste ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise conjugale. Apres avoir creu (dis−je) et presché cela, nous sommes allez, leur donner la continence peculierement en partage : et sur peines dernieres et extremes.

Il n'est passion plus pressante, que cette cy, à laquelle nous voulons qu'elles resistent seules : Non simplement, comme à un vice de sa mesure : mais comme à l'abomination et execration, plus qu'à l'irreligion et au parricide : et nous nous y rendons ce pendant sans coulpe et reproche. Ceux mesme d'entre nous, qui ont essayé d'en venir à bout, ont assez avoué, quelle difficulté, ou plustost impossibilité il y avoit, usant de remedes materiels, à mater, affoiblir et refroidir le corps. Nous au contraire, les voulons saines, vigoreuses, en bon point, bien nourries, et chastes ensemble : c'est à dire, et chaudes et froides. Car le mariage, que nous disons avoir charge de les empescher de bruler, leur aporte peu de refraichissement, selon nos moeurs. Si elles en prennent un, à qui la vigueur de l'aage boult encores, il fera gloire de l'espandre ailleurs :

Sit tandem pudor, aut eamus in jus,
Multis mentula millibus redempta,
Non est hæc tua, Basse, vendidisti.

Le Philosophe Polemon fut justement appellé en justice par sa femme, de ce qu'il alloit semant en un champ sterile le fruict deu au champ genital. Si c'est de ces autres cassez, les voyla en plein mariage, de pire condition que vierges et vefves. Nous les tenons pour bien fournies, par ce qu'elles ont un homme aupres : Comme les Romains tindrent pour viollee Clodia Læta, Vestale, que Caligula avoit approchée, encore qu'il fust averé, qu'il ne l'avoit qu'approchee : Mais au rebours ; on recharge par là, leur necessité : d'autant que l'attouchement et la compagnie de quelque masle que ce soit, esveille leur chaleur, qui demeureroit plus quiete en la solitude. Et à cette fin, comme il est vray−semblable, de rendre par cette circonstance et consideration, leur chasteté plus meritoire : Boleslaus et Kinge sa femme, Roys de Poulongne, la voüerent d'un commun accord, couchez ensemble, le jour mesme de leurs nopces : et la maintindrent à la barbe des commoditez maritales.

Nous les dressons dés l'enfance, aux entremises de l'amour : leur grace, leur attiffeure, leur science, leur parole, toute leur instruction, ne regarde qu'à ce but. Leurs gouvernantes ne leur impriment autre chose que le visage de l'amour, ne fust qu'en le leur representant continuellement pour les en desgouster. Ma fille (c'est tout ce que j'ay d'enfans) est en l'aage auquel les loix excusent les plus eschauffees de se marier : Elle est d'une complexion tardive, mince et molle, et a esté par sa mere eslevee de mesme, d'une forme retiree et particuliere : si qu'elle ne commence encore qu'à se desniaiser de la naifveté de l'enfance. Elle lisoit un livre François devant moy : le mot de, fouteau, s'y rencontra, nom d'un arbre cogneu : la femme qu'ell'a pour sa conduitte, l'arresta tout court, un peu rudement, et la fit passer par dessus ce mauvais pas : Je la laissay faire, pour ne troubler leurs reigles : car je ne m'empesche aucunement de ce gouvernement. La police feminine à un train mysterieux, il faut le leur quitter : Mais si je ne me trompe, le commerce de vingt laquays, n'eust sçeu imprimer en sa fantasie, de six moys, l'intelligence et usage, et toutes les consequences du son de ces syllabes scelerees, comme fit cette bonne vieille, par sa reprimende et son interdiction.

Motus doceri gaudet Ionicos
Natura virgo, et frangitur artubus
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui.

Qu'elles se dispensent un peu de la ceremonie, qu'elles entrent en liberté de discours, nous ne sommes qu'enfans au prix d'elles, en cette science. Oyez leur representer nos poursuittes et nos entretiens : elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien, qu'elles n'ayent sçeu et digeré sans nous. Seroit−ce ce que dit Platon, qu'elles ayent esté garçons desbauchez autresfois ? Mon oreille se rencontra un jour en lieu, où elle pouvoit desrober aucun des discours faicts entre elles sans souspçon : que ne puis−je le dire ? Nostredame (fis−je,) allons à cette heure estudier des frases d'*Amadis*, et des registres de Boccace et de l'Aretin, pour faire les habiles : nous employons vrayement bien nostre temps : il n'est ny parole, ny exemple, ny démarche, qu'elles ne sçachent mieux que nos livres : C'est une discipline qui naist dans leurs veines,

Et mentem Venus ipsa dedit.

que ces bons maistres d'escole, nature, jeunesse, et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame : Elles n'ont que faire de l'apprendre, elles l'engendrent.

Nec tantum niveo gavisa est ulla columbo,
Compar, vel si quid dicitur improbius,
Oscula mordenti semper decerpere rostro :
Quantum præcipuè multivola est mulier.

Qui n'eust tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur desir, par la crainte et honneur, dequoy on les a pourveuës, nous estions diffamez. Tout le mouvement du monde se resoult et rend à cet accouplage : c'est une matiere infuse par tout : c'est un centre où toutes choses regardent. On void encore des ordonnances de la vieille et sage Rome, faictes pour le service de l'amour : et les preceptes de Socrates, à instruire les courtisanes.

Necnon libelli Stoici inter sericos,
Jacere pulvillos amant.

Zenon parmy les loix, regloit aussi les escarquillemens, et les secousses du depucelage. De quel sens estoit le livre du Philosophe Strato, *De la conjonction charnelle* ? Et dequoy traittoit Theophraste, en ceux qu'il intitula, l'un *L'Amoureux*, l'autre, *De l'Amour* ? Dequoy Aristippus au sien, *Des anciennes delices* ? Que veulent pretendre les descriptions si estendues et vives en Platon, des amours de son temps ? Et le livre *De l'Amoureux*, de Demetrius Phalereus ? Et *Clinias*, ou *L'Amoureux forcé* de Heraclides Ponticus ? Et d'Antisthenes, celuy *De faire les enfants*, ou *Des nopces* : et l'autre, *Du Maistre* ou *De l'Amant* ? Et d'Aristo, celuy, *Des exercices amoureux* ? De Cleanthes, un *De l'Amour*, l'autre *De l'art d'aymer* ? Les *Dialogues amoureux* de Spherus ? Et la fable de *Jupiter et Juno* de Chrysippus, eshontee au delà de toute souffrance ? Et les cinquante *Epistres* si lascives ? Je veux laisser à part les escrits des Philosophes, qui ont suivy la secte d'Epicurus protectrice de la volupté. Cinquante deitez estoient au temps passé asservies à cet office : Et s'est trouvé nation, où pour endormir la concupiscence de ceux qui venoient à la devotion, on tenoit aux temples des garses à jouyr, et estoit acte de ceremonie de s'en servir avant venir à l'office.

Nimirum propter continentiam incontinentia necessaria est, incendium ignibus extinguitur.

En la plus part du monde, cette partie de nostre corps estoit deifiee. En mesme province, les uns se l'escorchoient pour en offrir et consacrer un lopin : les autres offroient et consacroient leur semence. En une autre, les jeunes hommes se le perçoient publiquement, et ouvroient en divers lieux entre chair et cuir, et traversoient par ces ouvertures, des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvoient souffrir : et de ces brochettes faisoient apres du feu, pour offrande à leurs Dieux : estimez peu vigoureux et peu chastes, s'ils venoient à s'estonner par la force de cette cruelle douleur. Ailleurs, le plus sacré magistrat, estoit reveré et recogneu par ces parties là : Et en plusieurs ceremonies l'effigie en estoit portee en pompe, à l'honneur de

diverses divinitez.

Les dames Ægyptiennes en la feste des Bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et pesant, chacune selon sa force : outre ce que la statue de leur Dieu, en representoit, qui surpassoit en mesure le reste du corps.

Les femmes mariées icy pres, en forgent de leur couvrechef une figure sur leur front, pour se glorifier de la jouyssance qu'elles en ont : et venans à estre vefves, le couchent en arriere, et ensevelissent soubs leur coiffure.

Les plus sages matrones à Rome, estoient honnorees d'offrir des fleurs et des couronnes au Dieu Priapus : Et sur ses parties moins honnestes, faisoit−on soir les vierges, au temps de leurs nopces. Encore ne sçay−je si j'ay veu en mes jours quelque air de pareille devotion. Que vouloit dire cette ridicule piece de la chaussure de nos peres, qui se voit encore en nos Suysses ? A quoy faire, la montre que nous faisons à cette heure de nos pieces en forme, soubs nos grecgues : et souvent, qui pis est, outre leur grandeur naturelle, par fauceté et imposture ?

Il me prend envie de croire, que cette sorte de vestement fut inventee aux meilleurs et plus conscientieux siecles, pour ne piper le monde : pour que chacun rendist en publiq compte de son faict. Les nations plus simples, l'ont encore aucunement rapportant au vray. Lors on instruisoit la science de l'ouvrier, comme il se faict, de la mesure du bras ou du pied.

Ce bon homme qui en ma jeunesse, chastra tant de belles et antiques statues en sa grande ville, pour ne corrompre la veuë, suyvant l'advis de cet autre antien bon homme,

Flagitiii principium est nudare inter cives corpora :

se devoit adviser, comme aux mysteres de la bonne Deesse, toute apparence masculine en estoit forclose, que ce n'estoit rien avancer, s'il ne faisoit encore chastrer, et chevaux, et asnes, et nature en fin.

Omne adeo genus in terris, hominúmque ferarúmque,
Et genus æquoreum, pecudes pictæque volucres,
In furias ignémque ruunt.

Les Dieux, dit Platon, nous ont fourni d'un membre inobedient et tyrannique : qui, comme un animal furieux, entreprend par la violence de son appetit, sousmettre tout à soy. De mesmes aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide, auquel si on refuse aliments en sa saison, il forcene impatient de delay ; et soufflant sa rage en leurs corps, empesche les conduits, arreste la respiration, causant mille sortes de maux : jusques à ce qu'ayant humé le fruit de la soif commune, il en ayt largement arrousé et ensemencé le fond de leur matrice.

Or se devoit adviser aussi mon legislateur, qu'à l'avanture est−ce un plus chaste et fructueux usage, de leur faire de bonne heure congnoistre le vif, que de le leur laisser deviner, selon la liberté, et chaleur de leur fantasie : Au lieu des parties vrayes, elles en substituent par desir et par esperance, d'autres extravagantes au triple. Et tel de ma cognoissance s'est perdu pour avoir faict la descouverte des siennes, en lieu où il n'estoit encore au propre de les mettre en possession de leur plus serieux usage.

Quel dommage ne font ces enormes pourtraicts, que les enfants vont semant aux passages et escalliers des maisons Royalles ? De là leur vient un cruel mespris de nostre portee naturelle. Que sçait−on, si Platon ordonnant apres d'autres republiques bien instituees que les hommes, femmes, vieux, jeunes, se presentent nuds à la veue les uns des autres, en ses gymnastiques, n'a pas regardé à celà ? Les Indiennes qui voyent les

hommes à crud, ont aumoins refroidy le sens de la veuë. Et quoy que dient les femmes de ce grand royaume du Pegu, qui au dessous de la ceinture, n'ont à se couvrir qu'un drap fendu par le devant : et si estroit, que quelque cerimonieuse decence qu'elles y cerchent, à chasque pas on les void toutes ; que c'est une invention trouvee aux fins d'attirer les hommes à elles, et les retirer des masles, à quoy cette nation est du tout abandonnee : il se pourroit dire, qu'elles y perdent plus qu'elles n'avancent : et qu'une faim entiere, est plus aspre, que celle qu'on a rassasiee, au moins par les yeux. Aussi disoit Livia, qu'à une femme de bien, un homme nud, n'est non plus qu'une image. Les Lacedemoniennes, plus vierges femmes, que ne sont noz filles, voyoyent tous les jours les jeunes hommes de leur ville, despouillez en leurs exercices : peu exactes elles mesmes à couvrir leur cuisses en marchant : s'estimants, comme dit Platon, assez couvertes de leur vertu sans vertugade. Mais ceux là, desquels parle Sainct Augustin, ont donné un merveilleux effort de tentation à la nudité, qui ont mis en doubte, si les femmes au jugement universel, resusciteront en leur sexe, et non plustost au nostre, pour ne nous tenter encore en ce sainct estat.

On les leurre en somme, et acharne, par tous moyens : Nous eschauffons et incitons leur imagination sans cesse, et puis nous crions au ventre. Confessons le vray, il n'en est guere d'entre nous, qui ne craigne plus la honte, qui luy vient des vices de sa femme, que des siens : qui ne se soigne plus (esmerveillable charité) de la conscience de sa bonne espouse, que de la sienne propre : qui n'aymast mieux estre voleur et sacrilege, et que sa femme fust meurtriere et heretique, que si elle n'estoit plus chaste que son mary. Inique estimation de vices. Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et desnaturees, que n'est la lasciveté. Mais nous faisons et poisons les vices, non selon nature, mais selon nostre interest. Par où ils prennent tant de formes inegales. L'aspreté de noz decrets, rend l'application des femmes à ce vice, plus aspre et vicieuse, que ne porte sa condition : et l'engage à des suittes pires que n'est leur cause.

Elles offriront volontiers d'aller au palais querir du gain, et à la guerre de la reputation, plustost que d'avoir au milieu de l'oisiveté, et des delices, à faire une si difficile garde. Voyent−elles pas, qu'il n'est ny marchant ny procureur, ny soldat, qui ne quitte sa besongne pour courre à cette autre : et le crocheteur, et le savetier, tous harassez et hallebrenez qu'ils sont de travail et de faim.

Num tu quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Licinniæ,
Plenas aut Arabum domos,

Dum fragrantia detorquet ad oscula
Cervicem, aut facili sævitia negat,
Quæ poscente magis gaudeat eripi,
Interdum rapere occupet ?

Je ne sçay si les exploicts de Cæsar et d'Alexandre surpassent en rudesse la resolution d'une belle jeune femme, nourrie à nostre façon, à la lumiere et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, se maintenant entiere, au milieu de mille continuelles et fortes poursuittes. Il n'y a point de faire, plus espineux, qu'est ce non faire, ny plus actif. Je trouve plus aysé, de porter une cuirasse toute sa vie, qu'un pucelage. Et est le voeu de la virginité, le plus noble de tous les voeux, comme estant le plus aspre, *Diaboli virtus in lumbis est* : dict Sainct Jerosme.

Certes le plus ardu et le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons resigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doit servir d'un singulier esguillon à s'y opiniastrer : C'est une belle matiere à nous braver, et à fouler aux pieds, cette vaine preeminence de valeur et de vertu, que nous pretendons sur elles. Elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement tres−estimees, mais aussi plus aymees : Un galant homme n'abandonne point sa poursuitte, pour estre refusé, pourveu que ce soit un refus de chasteté, non de choix. Nous avons beau jurer et menasser, et nous plaindre : nous mentons, nous

les en aymons mieux : Il n'est point de pareil leurre, que la sagesse, non rude, et renfrongnee. C'est stupidité et lascheté, de s'opiniastrer contre la hayne et le mespris : Mais contre une resolution vertueuse et constante, meslee d'une volonté recognoissante, c'est l'exercice d'une ame noble et genereuse. Elles peuvent recognoistre nos services, jusques à certaine mesure, et nous faire sentir honnestement qu'elles ne nous desdaignent pas.

Car cette loy qui leur commande de nous abominer, par ce que nous les adorons, et nous hayr de ce que nous les aymons : elle est certes cruelle, ne fust que de sa difficulté. Pourquoy n'orront elles noz offres et noz demandes, autant qu'elles se contiennent sous le devoir de la modestie ? Que va lon devinant, qu'elles sonnent au dedans, quelque sens plus libre ? Une Royne de nostre temps, disoit ingenieusement, que de refuser ces abbors, c'est tesmoignage de foiblesse, et accusation de sa propre facilité : et qu'une dame non tentee, ne se pouvoit venter de sa chasteté.

Les limites de l'honneur ne sont pas retranchez du tout si court : il a dequoy se relascher, il peut se dispenser aucunement sans se forfaire. Au bout de sa frontiere, il y a quelque estendue, libre, indifferente, et neutre : Qui l'a peu chasser et acculer à force, jusques dans son coin et son fort : c'est un mal habile homme s'il n'est satisfaict de sa fortune. Le prix de la victoire se considere par la difficulté. Voulez vous sçavoir quelle impression a faict en son coeur, vostre servitude et vostre merite ? mesurez−le à ses moeurs. Telle peut donner plus, qui ne donne pas tant. L'obligation du bien−faict, se rapporte entierement à la volonté de celuy qui donne : les autres circonstances qui tombent au bien faire, sont muettes, mortes et casueles. Ce peu luy couste plus à donner, qu'à sa compaigne son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doit estre en cecy. Ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont. La valeur de la monnoye se change selon le coin et la merque du lieu.

Quoy que le despit et l'indiscretion d'aucuns, leur puisse faire dire, sur l'excez de leur mescontentement : tousjours la vertu et la verité regaigne son avantage. J'en ay veu, desquelles la reputation a esté long temps interessee par injure, s'estre remises en l'approbation universelle des hommes, par leur seule constance, sans soing et sans artifice : chacun se repent et se desment, de ce qu'il en a creu : De filles un peu suspectes, elles tiennent le premier rang entre les dames d'honneur. Quelqu'un disoit à Platon : Tout le monde mesdit de vous : Laissez les dire, fit−il : je vivray de façon, que je leur feray changer de langage. Outre la crainte de Dieu, et le prix d'une gloire si rare, qui les doibt inciter à se conserver, la corruption de ce siecle les y force : Et si j'estois en leur place, il n'est rien que je ne fisse plustost, que de commettre ma reputation en mains si dangereuses. De mon temps, le plaisir d'en comter (plaisir qui ne doit guere en douceur à celuy mesme de l'effect) n'estoit permis qu'à ceux qui avoient quelque amy fidelle et unique : à present les entretiens ordinaires des assemblees et des tables, ce sont les vanteries des faveurs receuës, et liberalité secrette des dames. Vrayement c'est trop d'abjection, et de bassesse de coeur, de laisser ainsi fierement persecuter, paistrir, et fourrager ces tendres et mignardes douceurs, à des personnes ingrates, indiscretes, et si volages.

Cette nostre exasperation immoderee, et illegitime, contre ce vice, naist de la plus vaine et tempesteuse maladie qui afflige les ames humaines, qui est la jalousie.

Quis vetat apposito lumen de lumine sumi ?
Dent licet assiduè, nil tamen inde perit.

Celle−là, et l'envie sa soeur, me semblent des plus ineptes de la trouppe. De cette−cy, je n'en puis gueres parler : cette passion qu'on peint si forte et si puissante, n'a de sa grace aucune addresse en moy. Quant à l'autre, je la cognois, aumoins de veuë. Les bestes en ont ressentiment. Le pasteur Cratis estant tombé en l'amour d'une chevre, son bouc, ainsi qu'il dormoit, luy vint par jalousie choquer la teste, de la sienne, et la luy escraza. Nous avons monté l'excez de cette fievre, à l'exemple d'aucunes nations barbares : Les mieux disciplinees en ont esté touchees : c'est raison : mais non pas transportees :

Ense maritali nemo confossus adulter,
Purpureo stygias sanguine tinxit aquas.

Lucullus, Cæsar, Pompeius, Antonius, Caton, et d'autres braves hommes, furent cocus, et le sçeurent, sans en exciter tumulte. Il n'y eut en ce temps là, qu'un sot de Lepidus, qui en mourut d'angoisse.

Ah tum te miserum malique fati,
Quem attractis pedibus patente porta,
Percurrent mugilésque raphanique.

Et le Dieu de nostre Poëte, quand il surprint avec sa femme l'un de ses compagnons, se contenta de leur en faire honte :

atque aliquis de Diis non tristibus optat,
Sic fieri turpis.

Et ne laisse pourtant de s'eschauffer des molles caresses, qu'elle luy offre : se plaignant qu'elle soit pour cela entree en deffiance de son affection :

Quid causas petis ex alto ? fiducia cessit
Quo tibi Diva mei ?

Voyre elle luy fait requeste pour un sien bastard,

Arma rogo genitrix nato.

qui luy est liberalement accordee. Et parle Vulcan d'Æneas avec honneur :

Arma acri facienda viro.

D'une humanité à la verité plus qu'humaine. Et cet excez de bonté, je consens qu'on le quitte aux Dieux :

nec divis homines componier æquum est.

Quant à la confusion des enfans, outre ce que les plus graves legislateurs l'ordonnent et l'affectent en leurs republiques, elle ne touche pas les femmes, où cette passion est je ne sçay comment encore mieux en son siege.

Sæpe etiam Juno maxima cælicolum
Conjugis in culpa flagravit quottidiana.

Lors que la jalousie saisit ces pauvres ames, foibles, et sans resistance, c'est pitié, comme elle les tirasse et tyrannise cruellement. Elle s'y insinue sous tiltre d'amitié : mais depuis qu'elle les possede, les mesmes causes qui servoient de fondement à la bien−vueillance, servent de fondement de hayne capitale : c'est des maladies d'esprit celle, à qui plus de choses servent d'aliment, et moins de choses de remede. La vertu, la santé, le merite, la reputation du mary, sont les boutefeux de leur maltalent et de leur rage.

Nullæ sunt inimicitiæ nisi amoris acerbæ.

Cette fiévre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs. Et d'une femme jalouse, quelque chaste qu'elle soit, et mesnagere, il n'est action qui ne sente l'aigre et l'importun. C'est une agitation enragee,

qui les rejette à une extremité du tout contraire à sa cause. Il fut bon d'un Octavius à Rome : Ayant couché avec Pontia Posthumia, il augmenta son affection par la jouyssance, et poursuyvit à toute instance de l'espouser : ne la pouvant persuader, cet amour extreme le precipita aux effects de la plus cruelle et mortelle inimitié : il la tua. Pareillement les symptomes ordinaires de cette autre maladie amoureuse, ce sont haines intestines, monopoles, conjurations :

notumque, furens quid foemina possit.

et une rage, qui se ronge d'autant plus, qu'elle est contraincte de s'excuser du pretexte de bien−vueillance.

Or le devoir de chasteté, a une grande estendue. Est−ce la volonté que nous voulons qu'elles brident ? C'est une piece bien soupple et active. Elle a beaucoup de promptitude pour la pouvoir arrester. Comment ? si les songes les engagent par fois si avant, qu'elles ne s'en puissent desdire. Il n'est pas en elles, ny à l'advanture en la chasteté mesme, puis qu'elle est femelle, de se deffendre des concupiscences et du desirer. Si leur volonté seule nous interesse, où en sommes nous ? Imaginez la grand'presse, à qui auroit ce privilege, d'estre porté tout empenné, sans yeux, et sans langue, sur le poinct de chacune qui l'accepteroit.

Les femmes Scythes crevoyent les yeux à touts leurs esclaves et prisonniers de guerre, pour s'en servir plus librement et couvertement.

O le furieux advantage que l'opportunité ! Qui me demanderoit la premiere partie en l'amour, je respondrois, que c'est sçavoir prendre le temps : la seconde de mesme : et encore la tierce. C'est un poinct qui peut tout. J'ay eu faute de fortune souvent, mais par fois aussi d'entreprise. Dieu gard'de mal qui peut encores s'en moquer. Il y faut en ce siecle plus de temerité : laquelle nos jeunes gens excusent sous pretexte de chaleur. Mais si elles y regardoyent de pres, elles trouveroyent qu'elle vient plustost de mespris. Je craignois superstitieusement d'offenser : et respecte volontiers, ce que j'ayme. Outre ce qu'en cette marchandise, qui en oste la reverence, en efface le lustre. J'ayme qu'on y face un peu l'enfant, le craintif et le serviteur. Si ce n'est du tout en cecy, j'ay d'ailleurs quelques airs de la sotte honte dequoy parle Plutarque : et en a esté le cours de ma vie blessé et taché diversement : Qualité bien mal avenante à ma forme universelle. Qu'est−il de nous aussi, que sedition et discrepance ? J'ay les yeux tendres à soustenir un refus, comme à refuser : Et me poise tant de poiser à autruy, qu'és occasions où le devoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un, en chose doubteuse et qui luy couste, je le fais maigrement et envis : Mais si c'est pour mon particulier, (quoy que die veritablement Homere, qu'à un indigent c'est une sotte vertu que la honte) j'y commets ordinairement un tiers, qui rougisse en ma place : et esconduis ceux qui m'emploient, de pareille difficulté : si qu'il m'est advenu par fois, d'avoir la volonté de nier, que je n'en avois pas la force.

C'est donc folie, d'essayer à brider aux femmes un desir qui leur est si cuysant et si naturel. Et quand je les oy se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, je me moque d'elles. Elles se reculent trop arriere. Si c'est une vieille esdentee et decrepite, ou une jeune seche et pulmonique : s'il n'est du tout croyable, aumoins elles ont apparence de le dire. Mais celles qui se meuvent et qui respirent encores, elles en empirent leur marché : D'autant que les excuses inconsiderees servent d'accusation. Comme un gentil−homme de mes voysins, qu'on soupçonnoit d'impuissance :

Languidior tenera cui pendens sicula beta,
Nunquam se mediam sustulit ad tunicam.

trois ou quatre jours apres ses nopces, alla jurer tout hardiment, pour se justifier, qu'il avoit faict vingt postes la nuict precedente : dequoy on s'est servy depuis à le convaincre de pure ignorance, et à le desmarier. Outre, que ce n'est rien dire qui vaille : Car il n'y a ny continenceny vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire.

Il est vray, faut−il dire, mais je ne suis pas preste à me rendre. Les saincts mesmes parlent ainsi. S'entend, de celles qui se vantent en bon escient, de leur froideur et insensibilité, et qui veulent en estre creuës d'un visage serieux : car quand c'est d un visage affeté, où les yeux dementent leurs parolles, et du jargon de leur profession, qui porte−coup à contrepoil, je le trouve bon. Je suis fort serviteur de la nayfveté et de la liberté : mais il n'y a remede, si elle n'est du tout niaise ou enfantine, elle est inepte, et messeante aux dames en ce commerce : elle gauchit incontinent sur l'impudence. Leurs desguisements et leurs figures ne trompent que les sots : le mentir y est en siege d'honneur : c'est un destour qui nous conduit à la verité, par une fauce porte.

Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons nous d'elles ? les effects ? Il en est assez qui eschappent à toute communication estrangere, par lesquels la chasteté peult estre corrompue.

Illud sæpe facit, quod sine teste facit.

Et ceux que nous craignons le moins, sont à l'avanture les plus à craindre : Leurs pechez muets sont les pires.

Offendor moecha simpliciore minus.

Il est des effects, qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité : et qui plus est, sans leur sçeu. *Obstetrix virginis cujusdam integritatem manu velut explorans, sive malevolentia, sive inscitia, sive casu, dum inspicit, perdidit.* Telle a adiré sa virginité, pour l'avoir cerchee : telle s'en esbattant l'a tuee.

Nous ne sçaurions leur circonscrire precisement les actions que nous leur deffendons. Il faut conçevoir nostre loy, soubs parolles generalles et incertaines. L'idee mesme que nous forgeons à leur chasteté est ridicule : Car entre les extremes patrons que j'en aye, c'est Fatua femme de Faunus, qui ne se laissa voir oncques puis ses nopces à masle quelconque : Et la femme de Hieron, qui ne sentoit pas son mary punais, estimant que ce fust une qualité commune à tous hommes. Il faut qu'elles deviennent insensibles et invisibles, pour nous satisfaire.

Or confessons que le neud du jugement de ce devoir, gist principallement en la volonté. Il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et offence envers leurs femmes, mais avec singuliere obligation et recommandation de leur vertu. Telle, qui aymoit mieux son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appetit forcené d'un mortel ennemy, pour sauver la vie à son mary et a faict pour luy ce qu'elle n'eust aucunement faict pour soy. Ce n'est pas icy le lieu d'estendre ces exemples : ils sont trop hauts et trop riches, pour estre representez en ce lustre : gardons lez à un plus noble siege.

Mais pour des exemples de lustre plus vulgaire : est−il pas tous les jours des femmes entre nous qui pour la seule utilité de leurs maris se prestent, et par leur expresse ordonnance et entremise ? Et anciennement Phaulius l'Argien offrit la sienne au Roy Philippus par ambition : tout ainsi que par civilité ce Galba qui avoit donné à souper à Mecenas, voyant que sa femme et luy commançoient à comploter d'oeuillades et de signes, se laissa couler sur son coussin, representant un homme aggravé de sommeil : pour faire espaule à leurs amours. Ce qu'il advoua d'assez bonne grace : car sur ce poinct, un valet ayant pris la hardiesse de porter la main sur les vases, qui estoient sur la table : il luy cria tout franchement : Comment coquin ? vois tu pas que je ne dors que pour Mecenas ?

Telle a les moeurs desbordees, qui a la volonté plus reformee que n'a cet'autre, qui se conduit soubs une apparence reiglee. Comme nous en voyons, qui se plaignent d'avoir esté vouees à chasteté, avant l'aage de cognoissance : j'en ay veu aussi, se plaindre veritablement, d'avoir esté vouees à la desbauche, avant l'aage de cognoissance. Le vice des parens en peut estre cause : ou la force du besoing, qui est un rude conseiller. Aux Indes Orientales, la chasteté y estant en singuliere recommandation, l'usage pourtant souffroit, qu'une femme mariee se peust abandonner à qui luy presentoit un Elephant : et cela, avec quelque gloire d'avoir esté

estimee à si haut prix.

Phedon le Philosophe, homme de maison, apres la prinse de son païs d'Elide, feit mestier de prostituer, autant qu'elle dura, la beauté de sa jeunesse, à qui en voulut, à prix d'argent, pour en vivre. Et Solon fut le premier en la Grece, dit−on, qui par ses loix, donna liberté aux femmes aux despens de leur pudicité de prouvoir au besoing de leur vie : coustume qu'Herodote dit avoir esté receuë avant luy, en plusieurs polices.

Et puis, quel fruit de cette penible solicitude ? Car quelque justice, qu'il y ayt en cette passion, encore faudroit−il voir si elle nous charie utilement. Est−il quelqu'un, qui les pense boucler par son industrie ?

Pone seram, cohibe, sed quis custodiet ipsos
Custodes ? cauta est, et ab illis incipit uxor.

Quelle commodité ne leur est suffisante, en un siecle si sçavant ?

La curiosité est vicieuse par tout : mais elle est pernicieuse icy. C'est folie de vouloir s'esclaircir d'un mal, auquel il n'y a point de medecine, qui ne l'empire et le rengrege : duquel la honte s'augmente et se publie principalement par la jalousie : duquel la vengeance blesse plus nos enfans, qu'elle ne nous guerit. Vous assechez et mourez à la queste d'une si obscure verification. Combien piteusement y sont arrivez ceux de mon temps, qui en sont venus à bout ? Si l'advertisseur n'y presente quand et quand le remede et son secours, c'est un advertissement injurieux, et qui merite mieux un coup de poignard, que ne faict un dementir. On ne se moque pas moins de celuy qui est en peine d'y pourvoir, que de celuy qui l'ignore. Le charactere de la cornardise est indelebile : à qui il est une fois attaché, il l'est tousjours : Le chastiement l'exprime plus, que la faute. Il faict beau voir, arracher de l'ombre et du doubte, nos malheurs privez, pour les trompeter en eschaffaux tragiques : et malheurs, qui ne pinsent, que par le rapport : Car bonne femme et bon mariage, se dit, non de qui l'est, mais duquel on se taist. Il faut estre ingenieux à eviter cette ennuyeuse et inutile cognoissance. Et avoyent les Romains en coustume, revenans de voyage, d'envoyer au devant en la maison, faire sçavoir leur arrivee aux femmes, pour ne les surprendre. Et pourtant a introduit certaine nation, que le prestre ouvre le pas à l'espousee, le jour des nopces : pour oster au marié, le doubte et la curiosité, de cercher en ce premier essay, si elle vient à luy vierge, ou blessee d'une amour estrangere.

Mais le monde en parle. Je sçay cent honnestes hommes coquus, honnestement et peu indecemment : Un galant homme en est pleint, non pas desestimé. Faites que vostre vertu estouffe vostre malheur : que les gens de bien en maudissent l'occasion : que celuy qui vous offence, tremble seulement à le penser. Et puis, de qui ne parle on en ce sens, depuis le petit jusques au plus grand ?

tot qui legionibus imperitavit,
Et melior quàm tu multis fuit, improbe, rebus.

Voys tu qu'on engage en ce reproche tant d'honnestes hommes en ta presence, pense qu'on ne t'espargne non plus ailleurs. Mais jusques aux dames elles s'en moqueront : Et dequoy se moquent elles en ce temps plus volontiers, que d'un mariage paisible et bien composé ? Chacun de vous a fait quelqu'un coqu : or nature est toute en pareilles, en compensation et vicissitude. La frequence de cet accident, en doibt mes−huy avoir moderé l'aigreur : le voyla tantost passé en coustume.

Miserable passion, qui a cecy encore, d'estre incommunicable.

Fors etiam nostris invidit questibus aures.

Car à quel amy osez vous fier vos doleances : qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy−mesme sa part à la curee ?

Les aigreurs comme les douceurs du mariage se tiennent secrettes par les sages : Et parmy les autres importunes conditions, qui se trouvent en iceluy, cette cy à un homme languager, comme je suis, est des principales : que la coustume rende indecent et nuisible, qu'on communique à personne tout ce qu'on en sçait, et qu'on en sent.

De leur donner mesme conseil à elles, pour les desgouter de la jalousie, ce seroit temps perdu : leur essence est si confite en soupçon, en vanité et en curiosité, que de les guarir par voye legitime, il ne faut pas l'esperer. Elles s'amendent souvent de cet inconvenient, par une forme de santé, beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme. Car comme il y a des enchantemens, qui ne sçavent pas oster le mal, qu'en le rechargeant à un autre, elles rejettent ainsi volontiers cette fievre à leurs maris, quand elles la perdent. Toutesfois à dire vray, je ne sçay si on peut souffrir d'elles pis que la jalousie : C'est la plus dangereuse de leurs conditions, comme de leurs membres, la teste. Pittacus disoit, que chacun avoit son defaut : que le sien estoit la mauvaise teste de sa femme : hors cela, il s'estimeroit de tout point heureux. C'est un bien poisant inconvenient, duquel un personnage si juste, si sage, si vaillant, sentoit tout l'estat de sa vie alteré : Que devons nous faire nous autres hommenets ?

Le Senat de Marseille eut raison, d'interiner sa requeste à celuy qui demandoit permission de se tuer, pour s'exempter de la tempeste de sa femme : car c'est un mal, qui ne s'emporte jamais qu'en emportant la piece : et qui n'a autre composition qui vaille, que la fuitte, ou la souffrance : quoy que toutes les deux, tres−difficiles.

Celuy là s'y entendoit, ce me semble, qui dit qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle, avec un mary sourd.

Regardons aussi que cette grande et violente aspreté d'obligation, que nous leur enjoignons, ne produise deux effects contraires à nostre fin : à sçavoir, qu'elle aiguise les poursuyvants, et face les femmes plus faciles à se rendre. Car quant au premier point, montant le prix de la place, nous montons le prix et le desir de la conqueste. Seroit−ce pas Venus mesme, qui eust ainsi finement haussé le chevet à sa marchandise, par le maquerelage des loix : cognoissant combien c'est un sot desduit, qui ne le feroit valoir par fantasie et par cherté ? En fin c'est toute chair de porc, que la sauce diversifie, comme disoit l'hoste de Flaminius. Cupidon est un Dieu felon : Il fait son jeu, à luitter la devotion et la justice : C'est sa gloire, que sa puissance chocque tout'autre puissance, et que toutes autres regles cedent aux siennes.

Materiam culpæ prosequitúrque suæ.

Et quant au second poinct : serions nous pas moins coqus, si nous craignions moins de l'estre ? suyvant la complexion des femmes : car la deffence les incite et convie.

Ubi velis nolunt, ubi nolis volunt ultro :
Concessa pudet ire via.

Quelle meilleure interpretation trouverions nous au faict de Messalina ? Elle fit au commencement son mary coqu à cachetes, comme il se faict : mais conduisant ses parties trop aysément, par la stupidité qui estoit en luy, elle desdaigna soudain cet usage : la voyla à faire l'amour à la descouverte, advoüer des serviteurs, les entretenir et les favoriser à la veüe d'un chacun. Elle vouloit qu'il s'en ressentist. Cet animal ne se pouvant esveiller pour tout cela, et luy rendant ses plaisirs mols et fades, par cette trop lasche facilité, par laquelle il sembloit qu'il les authorisast et legitimast : que fit elle ? Femme d'un Empereur sain et vivant, et à Rome, au theatre du monde, en plein midy, en feste et ceremonie publique, et avec Silius, duquel elle jouyssoit long temps devant, elle se marie un jour que son mary estoit hors de la ville. Semble−il pas qu'elle s'acheminast à devenir chaste, par la nonchallance de son mary ? Ou qu'elle cherchast un autre mary, qui luy aiguisast l'appetit par sa jalousie, et qui en luy insistant, l'incitast ? Mais la premiere difficulté qu'elle rencontra, fut

aussi la derniere. Cette beste s'esveilla en sursaut. On a souvent pire marché de ces sourdaux endormis. J'ay veu par experience, que cette extreme souffrance, quand elle vient à se desnoüer, produit des vengeances plus aspres : Car prenant feu tout à coup, la cholere et la fureur s'emmoncelant en un, esclatte tous ses efforts à la premiere charge.

irarúmque omnes effundit habenas.

Il la fit mourir, et grand nombre de ceux de son intelligence : jusques à tel qui n'en pouvoit mais, et qu'elle avoit convié à son lict à coups d'escourgee.

Ce que Virgile dit de Venus et de Vulcan, Lucrece l'avoit dict plus sortablement, d'une jouyssance desrobee, d'elle et de Mars.

belli fera moenera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris :
Pascit amore avidos inhians in te Dea visus,
Eque tuo pendet resupini spiritus ore :
Hunc tu Diva tuo recubantem corpore sancto
Circunfusa super, suaveis ex ore loquelas
Funde.

Quand je rumine ce, *rejicit, pascit, inhians, molli, fovet, medullas, labefacta, pendet, percurrit,* et cette noble, *circunfusa,* mere du gentil, *infusus,* j'ay desdain de ces menues pointes et allusions verballes, qui nasquirent depuis. A ces bonnes gens, il ne falloit d'aigue et subtile rencontre : Leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : Ils sont tout epigramme : non la queuë seulement, mais la teste, l'estomach, et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé, rien de trainant : tout y marche d'une pareille teneur. *Contextus totus virilis est, non sunt circa flosculos occupati*. Ce n'est pas une eloquence molle, et seulement sans offence : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit : et ravit le plus, les plus forts esprits. Quand je voy ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination, qui esleve et enfle les parolles. *Pectus est quod disertum facit*. Nos gens appellent jugement, langage, et beaux mots, les pleines conceptions.

Cette peinture est conduitte, non tant par dexterité de la main, comme pour avoir l'object plus vifvement empreint en l'ame. Gallus parle simplement, par ce qu'il conçoit simplement : Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit : il voit plus clair et plus outre dans les choses : son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se representer : et les luy faut outre l'ordinaire, comme sa conception est outre l'ordinaire. Plutarque dit, qu'il veid le langage Latin par les choses. Icy de mesme : le sens esclaire et produit les parolles : non plus de vent, ains de chair et d'os. Elles signifient, plus qu'elles ne disent. Les imbecilles sentent encores quelque image de cecy. Car en Italie je disois ce qu'il me plaisoit en devis communs : mais aux propos roides, je n'eusse osé me fier à un Idiome, que je ne pouvois plier ny contourner, outre son alleure commune. J'y veux pouvoir quelque chose du mien.

Le maniement et employte des beaux esprits, donne prix à la langue : Non pas l'innovant, tant comme la remplissant de plus vigoreux et divers services, l'estirant et ployant. Ils n'y apportent point de mots : mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leur usage : luy apprenent des mouvements inaccoustumés : mais prudemment et ingenieusement. Et combien peu cela soit donné à tous, il se voit par tant d'escrivains François de ce siecle. Ils sont assez hardis et dédaigneux, pour ne suyvre la route commune : mais faute d'invention et de discretion les pert. Il ne s'y voit qu'une miserable affectation d'estrangeté : des desguisements froids et absurdes, qui au lieu d'eslever, abbattent la matiere. Pourveu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace : Pour saisir un nouveau mot, ils quittent

l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.

En nostre langage je trouve assez d'estoffe, mais un peu faute de façon. Car il n'est rien, qu'on ne fist du jargon de nos chasses, et de nostre guerre, qui est un genereux terrein à emprunter. Et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Je le trouve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoureux suffisamment : Il succombe ordinairement à une puissante conception. Si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit soubs vous, et fleschit : et qu'à son deffaut le Latin se presentea au secours, et le Grec à d'autres. D'aucuns de ces mots que je viens de trier, nous en apperçevons plus mal−aysement l'energie, d'autant que l'usage et la frequence, nous en ont aucunement avily et rendu vulgaire la grace. Comme en nostre commun, il s'y rencontre des frases excellentes, et des metaphores, desquelles la beauté flestrit de vieillesse, et la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire. Mais cela n'oste rien du goust, à ceux qui ont bon nez : ny ne desroge à la gloire de ces anciens autheurs, qui, comme il est vray−semblable, mirent premierement ces mots en ce lustre.

Les sciences traictent les choses trop finement, d'une mode artificielle, et differente à la commune et naturelle. Mon page fait l'amour, et l'entend : lisez luy Leon Hebreu, et Ficin : on parle de luy, de ses pensees, et de ses actions, et si n'y entend rien. Je ne recognois chez Aristote, la plus part de mes mouvemens ordinaires. On les a couverts et revestus d'une autre robbe, pour l'usage de l'eschole. Dieu leur doint bien faire : si j'estois du mestier, je naturaliserois l'art, autant comme ils artialisent la nature. Laissons là Bembo et Equicola.

Quand j'escris, je me passe bien de la compagnie, et souvenance des livres : de peur qu'ils n'interrompent ma forme. Aussi qu'à la verité, les bons autheurs m'abbattent par trop, et rompent le courage. Je fais volontiers le tour de ce peintre, lequel ayant miserablement representé des coqs, deffendoit à ses garçons, qu'ils ne laissassent venir en sa boutique aucun coq naturel.

Et auroy plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antinonydes, qui, quand il avoit à faire la musique, mettoit ordre que devant ou apres luy, son auditoire fust abbreuvé de quelques autres mauvais chantres.

Mais je me puis plus malaisément deffaire de Plutarque : il est si universel et si plain, qu'à toutes occasions, et quelque suject extravagant que vous ayez pris, il s'ingere à vostre besongne, et vous tend une main liberale et inespuisable de richesses, et d'embellissemens. Il m'en fait despit, d'estre si fort exposé au pillage de ceux qui le hantent. Je ne le puis si peu racointer, que je n'en tire cuisse ou aile.

Pour ce mien dessein, il me vient aussi à propos, d'escrire chez moy, en pays sauvage, où personne ne m'aide, ny me releve : où je ne hante communément homme, qui entende le Latin de son patenostre ; et de François un peu moins. Je l'eusse faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust esté moins mien : Et sa fin principale et perfection, c'est d'estre exactement mien. Je corrigerois bien une erreur accidentale, dequoy je suis plein, ainsi que je cours inadvertemment : mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict ou que moy−mesme me suis dict : Tu es trop espais en figures, voyla un mot du cru de Gascongne : voyla une phrase dangereuse : (je n'en refuis aucune de celles qui s'usent emmy les rues Françoises : ceux qui veulent combatre l'usage par la grammaire se moquent) voylà un discours ignorant : voylà un discours paradoxe, en voylà un trop fol : Tu te joues souvent, on estimera que tu dies à droit, ce que tu dis à feinte. Oüy, fais−je, mais je corrige les fautes d'inadvertence, non celles de coustume. Est−ce pas ainsi que je parle par tout ? me represente−je pas vivement ? suffit. J'ay faict ce que j'ay voulu : tout le monde me recognoist en mon livre, et mon livre en moy.

Or j'ay une condition singeresse et imitatrice : Quand je me meslois de faire des vers (et n'en fis jamais que des Latins) ils accusoient evidemment le poëte que je venois dernierement de lire : Et de mes premiers Essays, aucuns puent un peu l'estranger. A Paris je parle un langage aucunement autre qu'à Montaigne. Qui

que je regarde avec attention, m'imprime facilement quelque chose du sien. Ce que je considere, je l'usurpe : une sotte contenance, une desplaisante grimace, une forme de parler ridicule. Les vices plus : D'autant qu'ils me poingnent, ils s'acrochent à moy, et ne s'en vont pas sans secouer. On m'a veu plus souvent jurer par similitude, que par complexion.

Imitation meurtriere, comme celle des singes horribles en grandeur et en force, que le Roy Alexandre rencontra en certaine contree des Indes. Desquels il eust esté autrement difficile de venir à bout. Mais ils en presterent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils voyent faire. Car par là les chasseurs apprindrent de se chausser des souliers à leur veuë, avec force noeuds de liens : de s'affubler d'accoustremens de teste à tout des lacs courants, et oindre par semblant, leurs yeux de glux. Ainsi mettoyent imprudemment à mal, ces pauvres bestes, leur complexion singeresse. Ils s'engluoient, s'enchevestroyent et garrotoyent eux mesmes. Cette autre faculté, de representer ingenieusement les gestes et parolles d'un autre, par dessein qui apporte souvent plaisir et admiration, n'est en moy, non plus qu'en une souche. Quand je jure selon moy, c'est seulement, par Dieu, qui est le plus droit de touts les serments. Ils disent, que Socrates juroit le chien : Zenon cette mesme interjection, qui sert à cette heure aux Italiens, Cappari : Pythagoras, l'eau et l'air.

Je suis si aisé à reçevoir sans y penser ces impressions superficielles, que si j'ay eu en la bouche, Sire ou Altesse, trois jours de suite, huict jours apres ils m'eschappent, pour excellence, ou pour seigneurie. Et ce que j'auray pris en battelant et en me moquant, je le diray lendemain serieusement. Parquoy, a escrire, j'accepte plus envis les argumens battus, de peur que je les traicte aux despens d'autruy. Tout argument m'est egallement fertile. Je les prens sur une mouche. Et Dieu vueille que celuy que j'ay icy en main, n'ait pas esté pris, par le commandement d'une volonté autant volage. Que je commence par celle qu'il me plaira, car les matieres se tiennent toutes enchesnees les unes aux autres.

Mais mon ame me desplaist, de ce qu'elle produit ordinairement ses plus profondes resveries, plus folles, et qui me plaisent le mieux, à l'improuveu, et lors que je les cherche moins : lesquelles s'esvanouissent soudain, n'ayant sur le champ où les attacher : A cheval, à la table, au lict : Mais plus à cheval, où sont mes plus larges entretiens. J'ay le parler un peu delicatement jaloux d'attention et de silence, si je parle de force. Qui m'interrompt, m'arreste. En voyage, la necessité mesme des chemins couppe les propos : Outre ce, que je voyage plus souvent sans compagnie, propre à ces entretiens de fuite : par où je prens tout loisir de m'entretenir moy−mesme. Il m'en advient comme de mes songes : en songeant, je les recommande à ma memoire, (car je songe volontiers que je songe) mais le lendemain, je me represente bien leur couleur, comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange, mais quels ils estoient au reste, plus j'ahane à le trouver, plus je l'enfonce en l'oubliance. Aussi des discours fortuites qui me tombent en fantasie, il ne m'en reste en memoire qu'une vaine image : autant seulement qu'il m'en faut pour me faire ronger, et despiter apres leur queste, inutilement.

Or donc, laissant les livres à part, et parlant plus materiellement et simplement : je trouve apres tout, que l'amour n'est autre chose, que la soif de cette jouyssance en un subject desiré : Ny Venus autre chose, que le plaisir à descharger ses vases : comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'autres parties : qui devient vicieux ou par immoderation, ou par indiscretion. Pour Socrates, l'amour est appetit de generation par l'entremise de la beauté. Et considerant maintefois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvemens escervelez et estourdis, dequoy il agite Zenon et Cratippus : cette rage indiscrette, ce visage enflammé de fureur et de cruauté, au plus doux effect de l'amour : et puis cette morgue grave, severe, et ecstatique, en une action si folle, qu'on ayt logé pesle−mesle nos delices et nos ordures ensemble : et que la supreme volupté aye du transy et du plaintif, comme la douleur : je crois qu'il est vray, ce que dit Platon, que l'homme a esté faict par les Dieux pour leur jouët.

quœnam ista jocandi
Sœvitia ?

Et que c'est par moquerie, que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune : pour nous esgaller par là, et apparier les fols et les sages, et nous et les bestes. Le plus contemplatif, et prudent homme, quand je l'imagine en cette assiette, je le tiens pour affronteur, de faire le prudent, et le contemplatif : Ce sont les pieds du paon, qui abbatent son orgueil ;

ridentem dicere verum,
Quid vetat ?

Ceux qui parmi les jeux, refusent les opinions serieuses, font, dit quelqu'un, comme celuy qui craint d'adorer la statuë d'un sainct, si elle est sans devantiere.

Nous mangeons bien et beuvons comme les bestes : mais ce ne sont pas actions qui empeschent les offices de nostre ame. En celles−là, nous gardons nostre avantage sur elles : cette−cy met toute autre pensee soubs le joug : abrutit et abestit par son imperieuse authorité, toute la theologie et philosophie qui est en Platon : et si ne s'en plaint pas. Par tout ailleurs vous pouvez garder quelque decence : toutes autres operations souffrent des reigles d'honnesteté : cette−cy ne se peut pas seulement imaginer, que vicieuse ou ridicule. Trouvez y pour voir un proceder sage et discret. Alexandre disoit qu'il se connoissoit principallement mortel, par cette action, et par le dormir : le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame, la besongne les absorbe et dissipe de mesme. Certes c'est une marque non seulement de nostre corruption originele : mais aussi de nostre vanité et deformité.

D'un costé nature nous y pousse, ayant attaché à ce desir, la plus noble, utile, et plaisante de toutes ses functions : et la nous laisse d'autre part accuser et fuyr, comme insolente et deshonneste, en rougir et recommander l'abstinence.

Sommes nous pas bien bruttes, de nommer brutale l'operation qui nous faict ?

Les peuples, és religions, se sont rencontrez en plusieurs convenances : comme sacrifices, luminaires, encensements, jeusnes, offrandes : et entre autres, en la condemnation de cette action. Toutes les opinions y viennent, outre l'usage si estendu des circoncisions. Nous avons à l'avanture raison, de nous blasmer, de faire une si sotte production que l'homme : d'appeller l'action honteuse, et honteuses les parties qui y servent (à cette heure sont les miennes proprement honteuses) les Esseniens, dequoy parle Pline, se maintenoient sans nourrice, sans maillot, plusieurs siecles : de l'abbord des estrangers, qui, suivants cette belle humeur, se rengeoient continuellement à eux : Ayant toute une nation, hazardé de s'exterminer plustost, que s'engager à un embrassement feminin, et de perdre la suitte des hommes plustost, que d'en forger un. Ils disent que Zenon n'eut affaire à femme, qu'une fois en sa vie : Et que ce fut par civilité, pour ne sembler dedaigner trop obstinement le sexe. Chacun fuit à le voir naistre, chacun court à le voir mourir. Pour le destruire, on cerche un champ spacieux en pleine lumiere : pour le construire, on se musse dans un creux tenebreux, et le plus contraint qu'il se peut. C'est le devoir, de se cacher pour le faire, et c'est gloire, et naissent plusieurs vertus, de le sçavoir deffaire. L'un est injure, l'autre est faveur : car Aristote dit, que bonifier quelqu'un, c'est le tuer, en certaine phrase de son païs.

Les Atheniens, pour apparier la deffaveur de ces deux actions, ayants à mundifier l'isle de Delos, et se justifier envers Apollo, defendirent au pourpris d'icelle, tout enterrement, et tout enfantement ensemble. *Nostri nosmet poenitet*.

Il y a des nations qui se couvrent en mangeant. Je sçay une dame, et des plus grandes, qui a cette mesme opinion, que c'est une contenance desagreable, de mascher : qui rabat beaucoup de leur grace, et de leur beauté : et ne se presente pas volontiers en public avec appetit. Et sçay un homme, qui ne peut souffrir de voir manger, ny qu'on le voye : et fuyt toute assistance, plus quand il s'emplit, que s'il se vuide.

En l'Empire du Turc, il se void grand nombre d'hommes, qui, pour exceller les autres, ne se laissent jamais veoir, quand ils font leur repas ; qui n'en font qu'un la sepmaine : qui se deschiquettent et decoupent la face et les membres : qui ne parlent jamais à personne. Gens fanatiques, qui pensent honnorer leur nature en se desnaturant : qui se prisent de leur mespris, et s'amendent de leur empirement.

Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy−mesme à qui ses plaisirs poisent : qui se tient à mal−heur ?

Il y en a qui cachent leur vie,

Exilióque domos et dulcia limina mutant,

et la desrobent de la veuë des autres hommes : Qui evitent la santé et l'allegresse, comme qualitez ennemies et dommageables. Non seulement plusieurs sectes, mais plusieurs peuples maudissent leur naissance, et benissent leur mort. Il en est où le soleil est abominé, les tenebres adorees.

Nous ne sommes ingenieux qu'à nous mal mener : c'est le vray gibbier de la force de nostre esprit : dangereux util en desreglement.

O miseri quorum gaudia crimen habent !

Hé pauvre homme, tu as assez d'incommoditez necessaires, sans les augmenter par ton invention : et és assez miserable de condition, sans l'estre par art : tu as des laideurs reelles et essentielles à suffisance, sans en forger d'imaginaires. Trouves tu que tu sois trop à l'aise si la moitié de ton aise ne te fasche ? Trouves tu que tu ayes remply tous les offices necessaires, à quoy nature t'engage, et qu'elle soit oysive chez toy, si tu ne t'obliges à nouveaux offices ? Tu ne crains point d'offencer ses loix universelles et indubitables, et te piques aux tiennes partisanes et fantastiques : Et d'autant plus qu'elles sont particulieres, incertaines, et plus contredictes, d'autant plus tu fais là ton effort. Les ordonnances positives de ta paroisse t'attachent : celles du monde ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette consideration : ta vie en est toute.

Les vers de ces deux Poëtes, traictans ainsi reservément et discrettement de la lasciveté, comme ils font, me semblent la descouvrir et esclairer de plus pres. Les dames couvrent leur sein d'un reseul, les prestres plusieurs choses sacrees, les peintres ombragent leur ouvrage, pour luy donner plus de lustre. Et dict−on que le coup du Soleil et du vent, est plus poisant par reflexion qu'à droit fil. L'Ægyptien respondit sagement à celuy qui luy demandoit, Que portes−tu là, caché soubs ton manteau ? Il est caché soubs mon manteau, affin que tu ne sçaches pas que c'est : Mais il y a certaines autres choses qu'on cache pour les montrer. Oyez cetuy−là plus ouvert,

Et nudam pressi corpus adusque meum.

Il me semble qu'il me chapone. Que Martial retrousse Venus à sa poste, il n'arrive pas à la faire paroistre si entiere. Celuy qui dit tout, il nous saoule et nous desgouste. Celuy qui craint à s'exprimer, nous achemine à en penser plus qu'il n'en y a. Il y a de la trahison en cette sorte de modestie : et notamment nous entr'ouvrant comme font ceux cy, une si belle route à l'imagination : Et l'action et la peinture doivent sentir leur larrecin.

L'amour des Espagnols, et des Italiens, plus respectueuse et craintifve, plus mineuse et couverte, me plaist. Je ne sçay qui, anciennement, desiroit le gosier allongé comme le col d'une gruë, pour savourer plus long temps ce qu'il avalloit. Ce souhait est mieux à propos en cette volupté, viste et precipiteuse : Mesmes à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soudaineté. Pour arrester sa fuitte, et l'estendre en preambules ; entre−eux, tout sert de faveur et de recompense : une oeillade, une inclination, une parolle, un signe. Qui se pourroit disner de la fumee du rost, feroit−il pas une belle espargne ? C'est une passion qui

mesle à bien peu d'essence solide, beaucoup plus de vanité et resverie fievreuse : il la faut payer et servir de mesme. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser, et à nous piper. Nous faisons nostre charge extreme la premiere : il y a tousjours de l'impetuosité Françoise : Faisant filer leurs faveurs, et les estallant en detail : chacun, jusques à la vieillesse miserable, y trouve quelque bout de lisiere, selon son vaillant et son merite. Qui n'a jouyssance, qu'en la jouyssance : qui ne gaigne que du haut poinct : qui n'ayme la chasse qu'en la prise : il ne luy appartient pas de se mesler à nostre escole. Plus il y a de marches et degrez, plus il y a de hauteur et d'honneur au dernier siege. Nous nous devrions plaire d'y estre conduicts, comme il se faict aux palais magnifiques, par divers portiques, et passages, longues et plaisantes galleries, et plusieurs destours. Cette dispensation reviendroit à nostre commodité : nous y arresterions, et nous y aymerions plus long temps : Sans esperance, et sans desir, nous n'allons plus rien qui vaille : Nostre maistrise et entiere possession, leur est infiniément à craindre : Depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy, et constance, elles sont un peu bien hasardees : Ce sont vertus rares et difficiles : soudain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles.

postquam cupidæ mentis satiata libido est,
Verba nihil metuere, nihil perjuria curant.

Et Thrasonidez jeune homme Grec, fut si amoureux de son amour, qu'il refusa, ayant gaigné le coeur d'une maistresse, d'en jouyr : pour n'amortir, rassasier et allanguir par la jouyssance cette ardeur inquiete, de laquelle il se glorifioit et se paissoit.

La cherté donne goust à la viande. Voyez combien la forme des salutations, qui est particuliere à nostre nation, abastardit par sa facilité, la grace des baisers, lesquels Socrates dit estre si puissans et dangereux à voler nos coeurs. C'est une desplaisante coustume, et injurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs levres, à quiconque a trois valets à sa suitte, pour mal plaisant qu'il soit,

Cujus livida naribus caninis,
Dependet glacies, rigétque barba :
Centum occurrere malo culilingis.

Et nous mesme n'y gaignons guere : car comme le monde se voit party, pour trois belles, il nous en faut baiser cinquante laides : Et à un estomach tendre, comme sont ceux de mon aage, un mauvais baiser en surpaie un bon.

Ils font les poursuyvans en Italie, et les transis, de celles mesmes qui sont à vendre : et se defendent ainsi : Qu'il y a des degrez en la jouyssance : et que par services ils veulent obtenir pour eux, celle qui est la plus entiere. Elles ne vendent que le corps : La volonté ne peut estre mise en vente, elle est trop libre et trop sienne : Ainsi ceux cy disent, que c'est la volonté qu'ils entreprennent, et ont raison. C'est la volonté qu'il faut servir et practiquer. J'ay horreur d'imaginer mien, un corps privé d'affection. Et me semble, que cette forcenerie est voisine à celle de ce garçon, qui alla saillir par amour, la belle image de Venus que Praxiteles avoit faicte : Ou de ce furieux Ægyptien, eschauffé apres la charongne d'une morte qu'il embaumoit et ensueroit : Lequel donna occasion à la loy, qui fut faicte depuis en Ægypte, que les corps des belles et jeunes femmes, et de celles de bonne maison, seroient gardez trois jours, avant qu'on les mist entre les mains de ceux qui avoient charge de prouvoir à leur enterrement. Periander fit plus merveilleusement : qui estendit l'affection conjugale (plus reiglee et legitime) à la jouyssance de Melissa sa femme trespassee.

Ne semble ce pas estre une humeur lunatique de la Lune, ne pouvant autrement jouyr d'Endymion son mignon, l'aller endormir pour plusieurs mois : et se paistre de la jouyssance d'un garçon, qui ne se remuoit qu'en songe ?

Je dis pareillement, qu'on ayme un corps sans ame, quand on ayme un corps sans son consentement, et sans son desir. Toutes jouyssances ne sont pas unes : Il y a des jouyssances ethiques et languissantes : Mille autres causes que la bien−vueillance, nous peuvent acquerir cet octroy des dames : Ce n'est suffisant tesmoignage d'affection : Il y peut eschoir de la trahison, comme ailleurs : elles n'y vont par fois que d'une fesse ;

tanquam thura merumque parent :
absentem marmoreámve putes.

J'en sçay, qui ayment mieux prester cela, que leur coche : et qui ne se communiquent, que par là : Il faut regarder si vostre compagnie leur plaist pour quelque autre fin encores, ou pour celle là seulement, comme d'un gros garson d'estable : en quel rang et à quel prix vous y estes logé,

tibi si datur uni
*Quo lapide illa diem candidiore note*t.

Quoy, si elle mange vostre pain, à la sauce d'une plus agreable imagination ?

Te tenet, absentes alios suspirat amores.

Comment ? avons nous pas veu quelqu'un en nos jours, s'estre servy de cette action, à l'usage d'une horrible vengeance : pour tuer par là, et empoisonner, comme il fit, une honneste femme ?

Ceux qui cognoissent l'Italie, ne trouveront jamais estrange, si pour ce subject, je ne cherche ailleurs des exemples. Car cette nation se peut dire regente du reste du monde en celà. Ils ont plus communément des belles femmes, et moins de laydes que nous : mais des rares et excellentes beautez, j'estime que nous allons à pair. Et en juge autant des esprits : de ceux de la commune façon, ils en ont beaucoup plus, et evidemment. La brutalité y est sans comparaison plus rare : d'ames singulieres et du plus haut estage, nous ne leur en devons rien. Si j'avois à estendre cette similitude, il me sembleroit pouvoir dire de la vaillance, qu'au rebours, elle est au prix d'eux, populaire chez nous, et naturelle : mais on lavoit par fois, en leurs mains, si pleine et si vigoreuse, qu'elle surpasse tous les plus roides exemples que nous en ayons. Les mariages de ce pays là, clochent en cecy. Leur coustume donne communement la loy si rude aux femmes, et si serve, que la plus esloignee accointance avec l'estranger, leur est autant capitalle que la plus voisine. Cette loy fait, que toutes les approches se rendent necessairement substantieles : Et puis que tout leur revient à mesme compte, elles ont le choix bien aysé. Et ont elles brisé ces cloisons ? Croyez qu'elles font feu : *Luxuria ipsis vinculis, sicut fera bestia, irritata, deinde emissa*. Il leur faut un peu lascher les resnes.

Vidi ego nuper equum contra sua frena tenacem
Ore reluctanti fulminis ire modo.

On alanguit le desir de la compagnie, en luy donnant quelque liberté.

C'est un bel usage de nostre nation, qu'aux bonnes maisons, nos enfans soyent receuz, pour y estre nourris et eslevez pages comme en une escole de noblesse. Et est discourtoisie, dit−on, et injure, d'en refuser un gentil−homme. J'ay apperçeu (car autant de maisons autant de divers stiles et formes) que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suite, les reigles plus austeres, n'y ont pas eu meilleure advanture. Il y faut de la moderation : Il faut laisser bonne partie de leur conduitte, à leur propre discretion : car ainsi comme ainsi n'y a il discipline qui les sçeut brider de toutes parts. Mais il est bien vray, que celle qui est eschappee bagues sauves, d'un escolage libre, apporte bien plus de fiance de soy, que celle qui sort saine, d'une escole severe et prisonniere.

Nos peres dressoient la contenance de leurs filles à la honte et à la crainte (les courages et les desirs tousjours pareils) nous à l'asseurance : nous n'y entendons rien. C'est à faire aux Sarmates, qui n'ont loy de coucher avec homme, que de leurs mains elles n'en ayent tué un autre en guerre. A moy qui n'y ay droit que par les oreilles, suffit, si elles me retiennent pour le conseil, suyvant le privilege de mon aage. Je leur conseille donc, et à nous aussi, l'abstinence : mais si ce siecle en est trop ennemy, aumoins la discretion et la modestie. Car, comme dit le compte d'Aristippus, parlant à des jeunes hommes, qui rougissoient de le veoir entrer chez une courtisane : Le vice est, de n'en pas sortir, non pas d'y entrer. Qui ne veut exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom : si le fons n'en vaut guere, que l'apparence tienne bon.

Je loüe la gradation et la longueur, en la dispensation de leurs faveurs. Platon montre, qu'en toute espece d'amour, la facilité et promptitude est interdicte aux tenants. C'est un traict de gourmandise, laquelle il faut qu'elles couvrent de tout leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros, et tumultuairement. Se conduisant en leur dispensation, ordonnement et mesurement, elles pipent bien mieux nostre desir, et cachent le leur. Qu'elles fuyent tousjours devant nous : je dis celles mesmes qui ont à se laisser attraper. Elles nous battent mieux en fuyant, comme les Scythes. De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer : leur rolle est souffrir, obeyr, consentir : C'est pourquoy nature leur a donné une perpetnelle capacité ; à nous, rare et incertaine : Elles ont tousjours leur heure ; afin qu'elles soyent tousjours prestes à la nostre Patinatæ. Et où elle a voulu que nos appetis eussent montre et declaration prominante, ell'a faict que les leurs fussent occultes et intestins : Et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation : et simplement pour la defensive.

Il faut laisser à la licence Amazoniene pareils traits à cettuy cy. Alexandre passant par l'Hyrcanie, Thalestris Royne des Amazones le vint trouver avec trois cents gens−darmes de son sexe : bien montez et bien armez : ayant laissé le demeurant d'une grosse armee, qui la suyvoit, au delà des voisines montaignes. Et luy dit tout haut, et en publiq, que le bruit de ses victoires et de sa valeur, l'avoit menee là, pour le veoir, luy offrir ses moyens et sa puissance au secours de ses entreprinses : Et que le trouvant si beau, jeune, et vigoureux, elle, qui estoit parfaite en toutes ses qualitez, luy conseilloit, qu'ils couchassent ensemble : afin qu'il nasquist de la plus vaillante femme du monde, et du plus vaillant homme, qui fust lors vivant, quelque chose de grand et de rare, pour l'advenir. Alexandre la remercia du reste : mais pour donner temps à l'accomplissement de sa derniere demande, il arresta treize jours en ce lieu, lesquels il festoya le plus alaigrement qu'il peut, en faveur d'une si courageuse princesse.

Nous sommes quasi par tout iniques juges de leurs actions, comme elles sont des nostres. J'advoüe la verité lors qu'elle me nuit, de mesme que si elle me sert. C'est un vilain desreiglement, qui les pousse si souvent au change, et les empesche de fermir leur affection en quelque subject que ce soit : comme on voit de cette Deesse, à qui lon donne tant de changemens et d'amis. Mais si est−il vray, que c'est contre la nature de l'amour, s'il n'est violant, et contre la nature de la violance, s'il est constant. Et ceux qui s'en estonnent, s'en escrient, et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme desnaturee et incroyable : que ne voyent ils, combien souvent ils la reçoyvent en eux, sans espouvantement et sans miracle ? Il seroit à l'adventure plus estrange d'y voir de l'arrest. Ce n'est pas une passion simplement corporelle. Si on ne trouve point de bout en l'avarice, et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise. Elle vit encore apres la satieté : et ne luy peut on prescrire ny satisfaction constante, ny fin : elle va tousjours outre sa possession. Et si l'inconstance leur est à l'adventure aucunement plus pardonnable qu'à nous.

Elles peuvent alleguer comme nous, l'inclination qui nous est commune à la varieté et à la nouvelleté : Et alleguer secondement sans nous, qu'elles achetent chat en sac. Jeanne Royne de Naples, feit estrangler Andreosse son premier mary, aux grilles de sa fenestre, avec un laz d'or et de soye, tissu de sa main propre : sur ce qu'aux courvees matrimoniales, elle ne luy trouvoit ny les parties, ny les efforts, assez respondants à l'esperance qu'elle en avoit conçeuë, à veoir sa taille, sa beauté, sa jeunesse et disposition : par où elle avoit esté prinse et abusee. Que l'action a plus d'effort que n'a la souffrance : Ainsi que de leur part tousjours aumoins il est pourveu à la necessité : de nostre part il peut avenir autrement. Platon à cette cause establit

sagement par ses loix, avant tout mariage, pour decider de son opportunité, que les juges voyent les garçons, qui y pretendent, touts fins nuds : et les filles nuës jusqu'à la ceinture seulement. En nous essayant, elles ne nous trouvent à l'adventure pas dignes de leur choix :

experta latus madidoque simillima loro
Inguina, nec lassa stare coacta manu,
Deserit imbelles thalamos.

Ce n'est pas tout, que la volonté charrie droict : La foiblesse et l'incapacité, rompent legitimement un mariage :

Et quærendum aliunde foret nervosius illud,
Quod posset Zonam solvere virgineam.

Pourquoy non, et selon sa mesure, une intelligence amoureuse, plus licentieuse et plus active ?

si blando nequeat superesse labori.

Mais n'est−ce pas grande impudence, d'apporter nos imperfections et foiblesses, en lieu où nous desirons plaire, et y laisser bonne estime de nous et recommandation ? Pour ce peu qu'il m'en faut à cette heure,

ad unum
Mollis opus.

je ne voudrois importuner une personne, que j'ay à reverer et craindre.

fuge suspicari,
Cujus undenum trepidavit ætas
Claudere lustrum.

Nature se devoit contenter d'avoir rendu cet aage miserable, sans le rendre encore ridicule. Je hay de le voir, pour un pouce de chetive vigueur, qui l'eschaufe trois fois la sepmaine, s'empresser et se gendarmer, de pareille aspreté, comme s'il avoit quelque grande et legitime journee dans le ventre : un vray feu d'estoupe : Et admire sa cuisson, si vive et fretillante, en un moment si lourdement congelee et esteinte. Cet appetit ne devroit appartenir qu'à la flenr d'une belle jeunesse. Fiez vous y, pour voir, à seconder cett'ardeur indefatigable, pleine, constante, et magnanime, qui est en vous : il vous la lairra vrayment en beau chemin. Renvoyez le hardimet plustost vers quelqueenfance molle, estonnee, et ignorante, qui tremble encore soubs la verge, et en rougisse,

Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur, vel mista rubent ubi lilia, multa
Alba rosa.

Qui peut attendre le lendemain, sans mourir de honte, le desdain de ces beaux yeux, consens de sa lascheté et impertinençe :

Et taciti fecere tamen convitia vultus,

il n'a jamais senty le contentement et la fierté, de les leur avoir battus et ternis, par le vigoureux exercice d'une nuict officieuse et active. Quand j'en ay veu quelqu'une s'ennuyer de moy, je n'en ay point incontinent accusé sa legereté : j'ay mis en doubte, si je n'avois pas raison de m'en prendre à nature plustost. Certes elle

m'a traitté illegitimement et incivilement,

Si non longa satis, si non benè mentula crassa :
Nimirum sapiunt vidéntque parvam
Matronæ quoque mentulam illibenter.

et d'une lesion enormissime.

Chacune de mes pieces est esgalement mienne, que toute autre : Et nulle autre ne me fait plus proprement homme que cette cy. Je doy au publiq universellement mon pourtrait. La sagesse de ma leçon est en verité, en liberté, en essence, toute : Dedeignant au rolle de ses vrays devoirs, ces petites regles, feintes, usuelles, provinciales. Naturelle toute, constante, generale. De laquelle sont filles, mais bastardes, la civilité, la ceremonie. Nous aurons bien les vices de l'apparence, quand nous aurons eu ceux de l'essence. Quand nous avons faict à ceux icy, nous courrons sus aux autres, si nons trouvons qu'il y faille courir. Car il y a danger, que nous fantasions des offices nouveaux, pour excuser nostre negligence envers les naturels offices, et pour les confondre. Qu'il soit ainsi, il se void, qu'és lieux, où les fautes sont malefices, les malefices ne sont que fautes. Qu'és nations, où les loix de la bienseance sont plus rares et lasches, les loix primitives de la raison commune sont mieux observees : L'innumerable multitude de tant de devoirs, suffoquant nostre soing, l'allanguissant et dissipant. L'application aux legeres choses nous retire des justes. O que ces hommes superficiels, prennent une routte facile et plausible, au prix de la nostre ! Ce sont ombrages, dequoy nous nous plastrons et entrepayons. Mais nous n'en payons pas, ainçois en rechargeons nostre debte, envers ce grand juge, qui trousse nos panneaus et haillons, d'autour noz parties honteuses : et ne se feint point à nous veoir par tout, jusques à noz intimes et plus secrettes ordures : utile decence de nostre virginale pudeur, si elle luy pouvoit interdire cette descouverte.

En fin, qui desniaiseroit l'homme, d'une si scrupuleuse superstition verbale, n'apporteroit pas grande perte au monde. Nostre vie est partie en folie, partie en prudence. Qui n'en escrit que reverемment et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. Je ne m'excuse pas envers moy : et si je le faisoy, ce seroit plustost de mes excuses, que je m'excuseroy, que d'autre mienne faute. Je m'excuse à certaines humeurs, que j'estime plus fortes en nombre que celles, qui sont de mon costé : En leur consideration, je diray encore cecy (car je desire de contenter chacun ; chose pourtant difficile, *esse unum hominem accommodatum ad tantam morum ac sermonum et voluntatum varietatem*) qu'ils n'ont à se prendre à moy, de ce que je fay dire aux auctoritez receuës et approuvees de plusieurs siecles : Et que ce n'est pas raison, qu'à faute de rythme ils me refusent la dispense, que mesme des hommes ecclesiastiques, des nostres, jouyssent en ce siecle. En voicy deux, et des plus crestez :

Rimula, dispeream, ni monogramma tua est.

Un vit d'amy la contente et bien traitte.

Quoy tant d'autres ? J'ayme la modestie : et n'est par jugement, que j'ay choisi cette sorte de parler scandaleux : c'est nature, qui l'a choisi pour moy : Je ne le louë, non plus que toutes formes contraires à l'usage receu : mais je l'excuse : et par circonstances tant generales que particulieres, en allege l'accusation.

Suivons. Pareillement d'où peut venir cette usurpation d'authorité souveraine, que vous prenez sur celles, qui vous favorisent à leurs despens,

Si furtiva dedit nigra munuscula nocte,

que vous en investissez incontinent l'interest, la froideur, et une auctorité maritale ? C'est une convention libre, que ne vous y prenez vous, comme vous les y voulez tenir ? Il n'y a point de prescription sur les choses

volontaires.

C'est contre la forme, mais il est vray pourtant, que j'ay en mon temps conduict ce marché, selon que sa nature peut souffrir, aussi conscientieusement qu'autre marché, et avec quelque air de justice : et que je ne leur ay tesmoigné de mon affection, que ce que j'en sentois ; et leur en ay representé naifvement, la decadence, la vigueur, et la naissance : les accez et les remises : On n'y va pas tousjours un train. J'ay esté si espargnant à promettre, que je pense avoir plus tenu que promis, ny deu. Elles y ont trouvé de la fidelité, jusques au service de leur inconstance : Je dis inconstance advouee, et par fois multipliee. Je n'ay jamais rompu avec elles, tant que j'y tenois, ne fust que par le bout d'un filet : Et quelques occasions qu'elles m'en ayent donné, n'ay jamais rompu, jusques au mespris et à la hayne. Car telles privautez, lors mesme qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encores m'obligent elles à quelque bien−vueillance. De cholere et d'impatience un peu indiscrette, sur le poinct de leurs ruses et desfuites, et de nos contestations, je leur en ay faict voir par fois : Car je suis de ma complexion, subject à des emotions brusques, qui nuisent souvent à mes marchez, quoy qu'elles soyent legeres et courtes.

Si elles ont voulu essayer la liberté de mon jugement, je ne me suis pas feint, à leur donner des advis paternels et mordans, et à les pinser où il leur cuysoit. Si je leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement consciencieux. J'ay observé ma parolle, és choses dequoy on m'eust aysement dispensé : Elles se rendoient lors par fois avec reputation, et soubs des capitulations, qu'elles souffroient aysement estre faussees par le vaincueur. J'ay faict caler soubs l'interest de leur honneur, le plaisir, en son plus grand effort, plus d'une fois : Et où la raison me pressoit, les ay armees contre moy : si qu'elles se conduisoient plus seurement et severement, par mes regles, quand elles s'y estoyent franchement remises, qu'elles n'eussent faict par les leurs propres.

J'ay autant que j'ay peu chargé sur moy seul, le hazard de nos assignations, pour les en descharger : et ay dressé nos parties tousjours par le plus aspre, et inopiné, pour estre moins en souspçon, et en outre par mon advis plus accessible. Ils sont ouverts, principalement par les endroits qu'ils tiennent de soy couverts. Les choses moins craintes sont moins defendues et observees. On peut oser plus aysement, ce que personne ne pense que vous oserez, qui devient facile par sa difficulté.

Jamais homme n'eut ses approches plus impertinemment genitales. Cette voye d'aymer, est plus selon la discipline. Mais combien elle est ridicule à nos gens, et peu effectuelle, qui le sçait mieux que moy ? Si ne m'en viendra point le repentir : Je n'y ay plus que perdre,

me tabula sacer
Votiva paries, indicat uvida,
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

Il est à cette heure temps d'en parler ouvertement. Mais tout ainsi comme à un autre, je dirois à l'avanture, Mon amy tu resves, l'amour de ton temps a peu de commerce avec la foy et la preud'hommie ;

hæc si tu postules
Ratione certa facere, nihilo plus agas,
Quam si des operam, ut cum ratione insanias :

Aussi au rebours, si c'estoit à moy de recommencer, ce seroit certes le mesme train, et par mesme progrez, pour infructueux qu'il me peust estre. L'insuffisance et la sottise est loüable en une action meslouable. Autant que je m'eslongne de leur humeur en celà, je m'approche de la mienne.

Au demeurant, en ce marché, je ne me laissois pas tout aller : je m'y plaisois, mais je ne m'y oubliois pas : je reservois en son entier, ce peu de sens et de discretion, que nature m'a donné, pour leur service, et pour le mien : un peu d'esmotion, mais point de resverie. Ma conscience s'y engageoit aussi, jusques à la desbauche et dissolution, mais jusques à l'ingratitude, trahison, malignité, et cruauté, non. Je n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout prix : et me contentois de son propre et simple coust. *Nullum intra se vitium est*. Je hay quasi à pareille mesure une oysiveté croupie et endormie, comme un embesongnement espineux et penible. L'un me pince, l'autre m'assoupit. J'ayme autant les blesseures, comme les meurtrisseures, et les coups trenchans, comme les coups orbes. J'ay trouvé en ce marché, quand j'y estois plus propre, une juste moderation entre ces deux extremitez. L'amour est une agitation esveillee, vive, et gaye : Je n'en estois ny troublé, ny affligé, mais j'en estois eschauffé, et encores alteré : il s'en faut arrester là : Elle n'est nuisible qu'aux fols.

Un jeune homme demandoit au Philosophe Panetius, s'il sieroit bien au sage d'estre amoureux : Laissons là le sage, respondit−il, mais toy et moy, qui ne le sommes pas, ne nous engageons en chose si esmeuë et violente, qui nous esclave à autruy, et nous rende contemptibles à nous. Il disoit vray : qu'il ne faut pas fier chose de soy si precipiteuse, à une ame qui n'aye dequoy en soustenir les venues, et dequoy rabatre par effect la parole d'Agesilaus, que la prudence et l'amour ne peuvent ensemble. C'est une vaine occupation, il est vray, messeante, honteuse, et illegitime : Mais à la conduire en cette façon, je l'estime salubre, propre à desgourdir un esprit, et un corps poisant : Et comme medecin, l'ordonnerois à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aucune autre recepte : pour l'esveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le dilaier des prises de la vieillesse. Pendant que nous n'en sommes qu'aux fauxbourgs, que le pouls bat encores,

Dum nova canities, dum prima et recta senectus,
Dum superest Lachesi quod torqueat, Et pedibus me
Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo,

nous avons besoing d'estre sollicitez et chatouillez, par quelque agitation mordicante, comme est cette−cy. Voyez combien elle a rendu de jeunesse, de vigueur et de gayeté, au sage Anacreon. Et Socrates, plus vieil que je ne suis, parlant d'un object amoureux : M'estant dit−il, appuyé contre son espaule, de la mienne, et approché ma teste à la sienne, ainsi que nous regardions ensemble dans un livre, je senty sans mentir, soudain une piqueure dans l'espaule, comme de quelque morsure de beste ; et fus plus de cinq jours depuis, qu'elle me fourmilloit : et m'escoula dans le coeur une demangeaison continuelle : Un attouchement, et fortuite, et par une espaule, aller eschauffer, et alterer une ame refroidie, et esnervee par l'aage, et la premiere de toutes les humaines, en reformation. Pourquoy non dea ? Socrates estoit homme, et ne vouloit ny estre ny sembler autre chose.

La philosophie n'estrive point contre les voluptez naturelles, pourveu que la mesure y soit joincte : et en presche la moderation, non la fuitte. L'effort de sa resistance s'employe contre les estrangeres et bastardes. Elle dit que les appetits du coprs ne doivent pas estre augmentez par l'esprit. Et nous advertit ingenieusement, de ne vouloir point esveiller nostre faim par la saturité : de ne vouloir farcir, au lieu de remplir le ventre : d'eviter toute jouyssance, qui nous met en disette : et toute viande et breuvage, qui nous altere, et affame. Comme au service de l'amour elle nous ordonne, de prendre un object qui satisface simplement au besoing du corps, qui n'esmeuve point l'ame : laquelle n'en doit pas faire son faict, ains suyvre nüement et assister le corps. Mais ay−je pas raison d'estimer, que ces preceptes, qui ont pourtant d'ailleurs, selon moy, un peu de rigueur, regardent un corps qui face son office : et qu'à un corps abbattu, comme un estomach prosterné, il est excusable de le rechauffer et soustenir par art : et par l'entremise de la fantasie, luy faire revenir l'appetit et l'allegresse, puis que de soy il l'a perdue ?

Pouvons nous pas dire, qu'il n'y a rien en nous, pendant cette prison terrestre, purement, ny corporel, ny spirituel : et qu'injurieusement nous desmembrons un homme tout vif : et qu'il semble y avoir raison, que nous nous portions envers l'usage du plaisir, aussi favorablement aumoins, que nous faisons envers la douleur ? Elle estoit (pour exemple) vehemente, jusques à la perfection, en l'ame des Saincts par la

poenitence : Le corps y avoit naturellement part, par le droict de leur colligance, et si pouvoit avoir peu de part à la cause : si ne se sont ils pas contentez qu'il suyvist nuement, et assistast l'ame affligee. Ils l'ont affligé luymesme, de peines atroces et propres : affin qu'à l'envy l'un de l'autre, l'ame et le corps plongeassent l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire, que plus aspre.

En pareil cas, aux plaisirs corporels, est−ce pas injustice d'en refroidir l'ame, et dire, qu'il l'y faille entrainer, comme à quelque obligation et necessité contreinte et servile ? C'est à elle plustost de les couver et fomenter : de s'y presenter et convier : la charge de regir luy appartenant. Comme c'est aussi à mon advis à elle, aux plaisirs, qui luy sont propres, d'en inspirer et infondre au corps tout le ressentiment que porte sa condition, et de s'estudier qu'ils luy soient doux et salutaires. Car c'est bien raison, comme ils disent, que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit. Mais pourquoy n'est−ce pas aussi raison, que l'esprit ne suive pas les siens, au dommage du corps ?

Je n'ay point autre passion qui me tienne en haleine. Ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, les procés, font à l'endroit des autres, qui comme moy, n'ont point de vacation assignee, l'amour le feroit plus commodément : Il me rendroit la vigilance, la sobrieté, la grace, le soing de ma personne : R'asseureroit ma contenance, à ce que les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne vinssent à la corrompre : Me remettroit aux estudes sains et sages, par où je me peusse rendre plus estimé et plus aymé : ostant à mon esprit le desespoir de soy, et de son usage, et le raccointant à soy : Me divertiroit de mille pensees ennuyeuses, de mille chagrinsmelancholiques, que l'oysiveté nous charge en tel aage, et le mauvais estat de nostre santé : reschaufferoit aumoins en songe, ce sang que nature abandonne : soustiendroit le menton, et allongeroit un peu les nerfs, et la vigueur et allegresse de la vie, à ce pauvre homme, qui s'en va le grand train vers sa ruine.

Mais j'entens bien que c'est une commodité fort mal−aisée à recouvrer : Par foiblesse, et longue experience, nostre goust est devenu plus tendre et plus exquis : Nous demandons plus, lors que nous apportons moins : Nous voulons le plus choisir, lors que nous meritons le moins d'estre acceptez : Nous cognoissans tels, nous sommes moins hardis, et plus deffians : rien ne nous peut asseurer d'estre aymez, veu nostre condition, et la leur. J'ay honte de me trouver parmycette verte et boüillante jeunesse,

Cujus in indomito constantior inguine nervus,
Quam nova collibus arbor inhæret :

Qu'irions nous presenter nostre misere parmy cette allegresse ?

Possint ut juvenes visere fervidi
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem.

Ils ont la force et la raison pour eux : faisons leur place : nous n'avons plus que tenir.

Et ce germe de beauté naissante, ne se laisse manier à mains si gourdes, et prattiquer à moyens purs materiels. Car, comme respondit ce philosophe ancien, à celuy qui se moquoit, dequoy il n'avoit sçeu gaigner la bonne grace d'un tendron qu'il pourchassoit : Mon amy, le hameçon ne mord pas à du fromage si frais.

Or c'est un commerce qui a besoin de relation et de correspondance : Les autres plaisirs que nous recevons, se peuvent recognoistre par recompenses de nature diverse : mais cettuy−cy ne se paye que de mesme espece de monnoye. En verité en ce desduit, le plaisir que je fay, chatouille plus doucement mon imagination, que celuy qu'on me fait. Or cil n'a rien de genereux, qui peut recevoir plaisir où il n'en donne point : c'est une vile ame, qui veut tout devoir, et qui se plaist de nourrir de la conference, avec les personnes ausquels il est en charge. Il n'y a beauté, ny grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deust desirer à ce prix. Si elles

ne nous peuvent faire du bien que par pitié : j'ayme bien plus cher ne vivre point, que de vivre d'aumosne. Je voudrois avoir droit de le leur demander, au stile auquel j'ay veu quester en Italie : Fate ben per voi : ou à la guise que Cyrus exhortoit ses soldats, Qui m'aymera, si me suive.

R'alliez vous, me dira lon, à celles de vostre condition, que la compagnie de mesme fortune vous rendra plus aysees. O la sotte composition et insipide !

nolo
Barbam vellere mortuo leoni.

Xenophon employe pour objection et accusation, contre Menon, qu'en son amour il embesongna des objects passants fleur. Je trouve plus de volupté à seulement veoir le juste et doux meslange de deux jeunes beautés : ou à le seulement considerer par fantasie, qu'à faire moy mesme le second, d'un meslange triste et informe. Je resigne cet appetit fantastique, à l'Empereur Galba, qui ne s'addonnoit qu'aux chairs dures et vieilles : Et à ce pauvre miserable,

O ego di faciant talem te cernere possim,
Charáque mutatis oscula ferre comis,
Amplectique meis corpus non pingue lacertis !

Et entre les premieres laideurs, je compte les beautez artificielles et forcees. Emonez jeune gars de Chio, pensant par des beaux attours, acquerir la beauté que nature luy ostoit, se presenta au philosophe Arcesilaus : et luy demanda, si un sage se pourroit veoir amoureux : Ouy dea, respondit l'autre, pourveu que ce ne fust pas d'une beauté paree et sophistiquee comme la tienne. La laideur d'une vieillesse advouee, est moins vieille, et moins laide à mon gré, qu'une autre peinte et lissee.

Le diray−je, pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge ? L'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'aage voisin de l'enfance :

Quem si puellarum insereres choro,
Mille sagaces falleret hospites,
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguóque vultu.

Et la beauté non plus.

Car ce qu'Homere l'estend jusqu'à ce que le menton commence à s'ombrager, Platon mesme l'a remarqué pour rare. Et est notoire la cause pour laquelle le sophiste Dion appelloit les poils folets de l'adolescence, Aristogitons et Harmodiens. En la virilité, je le trouve desja aucunement hors de son siege, non qu'en la vieillesse.

Importunus enim transvolat aridas
Quercus.

Et Marguerite royne de Navarre, alonge en femme, bien loing, l'avantage des femmes : ordonnant qu'il est saison à trente ans, qu'elles changent le titre de belles en bonnes.

Plus courte possession nous luy donnons sur nostre vie, mieux nous en valons. Voyez son port. C'est un menton puerile, qui ne sçait en son eschole, combien on procede au rebours de tout ordre : L'estude, l'exercitation, l'usage, sont voyes à l'insuffisance : les novices y regentent. *Amor ordinem nescit*. Certes sa conduicte a plus de galbe, quand elle est meslee d'inadvertance, et de trouble : les fautes, les succez

contraires, y donnent poincte et grace : Pourveu qu'elle soit aspre et affamee, il chaut peu, qu'elle soit prudente. Voyez comme il va chancelant, chopant, et folastrant : On le met aux ceps, quand on le guide par art, et sagesse : Et contraint on sa divine liberté, quand on le submet à ces mains barbues et calleuses.

Au demeurant, je leur oy souvent peindre cette intelligence toute spirituelle, et desdaigner de mettre en consideration l'interest que les sens y ont. Tout y sert : Mais je puis dire avoir veu souvent, que nous avons excusé la foiblesse de leurs esprits, en faveur de leurs beautez corporelles, mais que je n'ay point encore veu, qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant rassis, et meur soit−il, elles vueillent prester la main à un corps, qui tombe tant soit peu en decadence. Que ne prend il envie à quelqu'une, de faire cette noble harde Socratique, du corps à l'esprit, achetant au prix de ses cuisses, une intelligence et generation philosophique et spirituelle : le plus haut prix où elle les puisse monter ? Platon ordonne en ses loix, que celuy qui aura faict quelque signalé et utile exploit en la guerre, ne puisse estre refusé durant l'expedition d'icelle, sans respect de sa laideur ou de son aage, du baiser, ou autre faveur amoureuse, de qui il la vueille. Ce qu'il trouve si juste en recommandation de la valeur militaire, ne le peut il pas estre aussi, en recommandation de quelque autre valeur ? Et que ne prend il envie à une de preoccuper sur ses compagnes la gloire de cet amour chaste ? chaste dis−je bien,

nam si quando ad prælia ventum est,
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis
Incassum furit.

Les vices qui s'estouffent en la pensee, ne sont pas des pires.

Pour finir ce notable commentaire, qui m'est eschappé d'un flux de caquet : flux impetueux par fois et nuisible,

Ut missum sponsi furtivo munere malum,
Procurrit casto virginis è gremio :
Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum,
Dum adventu matris prosilit, excutitur,
Atque illud prono præceps agitur decursu,
Huic manat tristi conscius ore rubor.

Je dis, que les masles et femelles, sont jettez en mesme moule, sauf l'institution et l'usage, la difference n'y est pas grande : Platon appelle indifferemment les uns et les autres, à la societé de tous estudes, exercices, charges et vacations guerrieres et paisibles, en sa republique. Et le philosophe Antisthenes, ostoit toute distinction entre leur vertu et la nostre.

Il est bien plus aisé d'accuser l'un sexe, que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dit, Le fourgon se moque de la paile.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VI
Des Coches

IL est bien aisé à verifier, que les grands autheurs, escrivans des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment estre vrayes, mais de celles encores qu'ils ne croient pas, pourveu qu'elles ayent quelque invention et beauté. Ils disent assez veritablement et utilement, s'ils disent ingenieusement. Nous ne pouvons

nous asseurer de la maistresse cause, nous en entassons plusieurs, voir pour si par rencontre elle se trouvera en ce nombre,

Namque unam dicere causam,
Non satis est, verùm plures unde una tamen sit.

Me demandez vous d'où vient cette coustume, de benire ceux qui esternuent ? Nous produisons trois sortes de vent ; celuy qui sort par embas est trop sale : celuy qui sort par la bouche, porte quelque reproche de gourmandise : le troisiesme est l'esternuement : et parce qu'il vient de la teste, et est sans blasme, nous luy faisons cet honneste recueil : Ne vous moquez pas de cette subtilité, elle est (dit−on) d'Aristote.

Il me semble avoir veu en Plutarque (qui est de tous les autheurs que je cognoisse, celuy qui a mieux meslé l'art à la nature, et le jugement à la science) rendant la cause du souslevement d'estomach, qui advient à ceux qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte : ayant trouvé quelque raison, par laquelle il prouve, que la crainte peut produire un tel effect. Moy qui y suis fort subject, sçay bien, que cette cause ne me touche pas. Et le sçay, non par argument, mais par necessaire experience. Sans alleguer ce qu'on m'a dict, qu'il en arrive de mesme souvent aux bestes, specialement aux pourceaux, hors de toute apprehension de danger : et ce qu'un mien cognoissant, m'a tesmoigné de soy, qu'y estant fort subjet, l'envie de vomir luy estoit passee, deux ou trois fois, se trouvant pressé de frayeur, en grande tourmente : Comme à cet ancien : *Pejus vexabar quam ut periculum mihi succurreret*. Je n'euz jamais peur sur l'eau : comme je n'ay aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de justes, si la mort l'est) qui m'ait troublé ou esblouy. Elle naist par fois de faute de jugement, comme de faute de coeur. Tous les dangers que j'ay veu, ç'a esté les yeux ouverts, la veuë libre, saine, et entiere : Encore faut−il du courage à craindre. Il me servit autrefois au prix d'autres, pour conduire et tenir en ordre, ma fuite, qu'elle fust sinon sans crainte, toutesfois sans effroy, et sans estonnement. Elle estoit esmeue, mais non pas estourdie ny esperdue.

Les grandes ames vont bien plus outre, et representent des fuites, non rassises seulement, et saines, mes fieres. Disons celle qu'Alcibiades recite de Socrates, son compagnon d'armes : Je le trouvay (dit−il) apres la route de nostre armee, luy et Làchez, des derniers entre les fuyans : et le consideray tout à mon aise, et en seureté, car j'estois sur un bon cheval, et luy à pied, et avions ainsi combatu. Je remarquay premierement, combien il montroit d'avisement et de resolution, au prix de Lachez : et puis la braverie de son marcher, nullement different du sien ordinaire : sa veue ferme et reglee, considerant et jugeant ce qui se passoit autour de luy : regardant tantost les uns, tantost les autres, amis et ennemis, d'une façon, qui encourageoit les uns, et signifioit aux autres, qu'il estoit pour vendre bien cher son sang et sa vie, à qui essayeroit de la luy oster, et se sauverent ainsi : car volontiers on n'attaque pas ceux−cy, on court apres les effraiez. Voylà le tesmoignage de ce grand Capitaine : qui nous apprend ce que nous essaions tous les jous, qu'il n'est rien qui nous jette tant aux dangers, qu'une faim inconsideree de nous en mettre hors. *Quo timoris minus est, eo minus fermè periculi est.* Nostre peuple a tort, de dire, celuy−là craint la mort, quand il veut exprimer, qu'il y songe, et qu'il la prevoit. La prevoyance convient egallement à ce qui nous touche en bien, et en mal. Considerer et juger le danger, est aucunement le rebours de s'en estonner.

Je ne me sens pas assez fort pour soustenir le coup, et l'impetuosité, de cette passion de la peur, ny d'autre vehemente. Si j'en estois un coup vaincu, et atterré, je ne m'en releverois jamais bien entier. Qui auroit faict perdre pied à mon ame, ne la remettroit jamais droicte en sa place. Elle se retaste et recherche trop vifvement et profondement : Et pourtant, ne lairroit jamais ressoudre et consolider la playe qui l'auroit percee. Il m'a bien pris qu'aucune maladie ne me l'ayt encore desmise. A chasque charge qui me vient, je me presente et oppose, en mon haut appareil. Ainsi la premiere qui m'emporteroit, me mettroit sans resource. Je n'en fais point à deux. Par quelque endroict que le ravage fauçast ma levee, me voyla ouvert, et noyé sans remede. Epicurus dit, que le sage ne peut jamais passer à un estat contraire. J'ay quelque opinion de l'envers de cette sentence ; que qui aura esté une fois bien fol, ne sera nulle autre fois bien sage.

Dieu me donne le froid selon la robe, et me donne les passions selon le moyen que j'ay de les soustenir. Nature m'ayant descouvert d'un costé, m'a couvert de l'autre : M'ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité, et d'une apprehension reiglee, ou mousse.

Or je ne puis souffrir long temps (et les souffrois plus difficilement en jeunesse) ny coche, ny littiere, ny bateau, et hay toute autre voiture que de cheval, et en la ville, et aux champs : Mais je puis souffrir la lictiere, moins qu'un coche : et par mesme raison, plus aisement une agitation rude sur l'eau, d'où se produict la peur, que le mouvement qui se senten temps calme. Par cette legere secousse, que les avirons donnent, desrobant le vaisseau soubs nous, je me sens brouiller, je ne sçay comment, la teste et l'estomach : comme je ne puis souffrir soubs moy un siege tremblant. Quand la voile, ou le cours de l'eau, nous emporte esgallement, ou qu'on nous touë, cette agitation unie, ne me blesse aucunement. C'est un remuement interrompu, qui m'offence : et plus, quand il est languissant. Je ne sçaurois autrement peindre sa forme. Les medecins m'ont ordonné de me presser et sangler d'une serviette le bas du ventre, pour remedier à cet accident : ce que je n'ay point essayé, ayant accoustumé de lucter les deffauts qui sont en moy, et les dompter par moy−mesme.

Si j'en avoy la memoire suffisamment informee, je ne pleindroy mon temps à dire icy l'infinie varieté, que les histoires nous presentent de l'usage des coches, au service de la guerre : divers selon les nations, selon les siecles : de grand effect, ce me semble, et necessité. Si que c'est merveille, que nous en ayons perdu toute cognoissance. J'en diray seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos peres, les Hongres les mirent tres−utilement en besongne contre les Turcs : en chacun y ayant un rondellier et un mousquetaire, et nombre de harquebuzes rengees, prestes et chargees : le tout couvert d'une pavesade, à la mode d'une galliotte. Ils faisoient front à leur bataille de trois mille tels coches : et apres que le canon avoit joué, les faisoient tirer, et avaller aux ennemys cette salue, avant que de taster le reste : qui n'estoit pas un leger avancement : ou descochoient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire jour : Outre le secours qu'ils en pouvoient prendre, pour flanquer en lieu chatouilleux, les trouppes marchants en la campagne : ou à couvrir un logis à la haste, et le fortifier. De mon temps, un gentil−homme, en l'une de nos frontieres, impost de sa personne, et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchoit par païs en coche, de mesme cette peinture, et s'en trouvoit tres−bien. Mais laissons ces coches guerriers. Comme si leur neantise n'estoit assez cognue à meilleures enseignes, les derniers Roys de nostre premiere race marchoient par païs en un chariot mené de quatre boeufs.

Marc Antoine fut le premier, qui se fit trainer à Rome, et une garse menestriere quand et luy, par des lyons attelez à un coche. Heliogabalus en fit dépuis autant, se disant Cibelé la mere des Dieux : et aussi par des tigres, contrefaisant le Dieu Bacchus : il attela aussi par fois deux cerfs à son coche : et une autrefois quatre chiens : et encore quatre garses nues, se faisant trainer par elles, en pompe, tout nud. L'Empereur Firmus fit mener son coche, à des Autruches de merveilleuse grandeur, de maniere qu'il sembloit plus voler que rouler. L'estrangeté de ces inventions, me met en teste cett'autre fantasie : Que c'est une espece de pusillanimité, aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez, ce qu'ils sont, de travailler à se faire valloir et paroistre, par despences excessives. Ce seroit chose excusable en pays estranger : mais parmy ses subjects, où il peut tout, il tire de sa dignité, le plus extreme degré d'honneur, où il puisse arriver. Comme à un gentil−homme, il me semble, qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé : sa maison, son train, sa cuysine respondent assez de luy.

Le conseil qu'Isocrates donne à son Roy, ne me semble sans raison : Qu'il soit splendide en meubles et utensiles : d'autant que c'est une despense de duree, qui passe jusques à ses successeurs : Et qu'il fuye toutes magnificences, qui s'escoulent incontinent et de l'usage et de la memoire.

J'aymois à me parer quand j'estoy cadet, à faute d'autre parure : et me seoit bien : Il en est sur qui les belles robes pleurent Nous avons des comtes merveilleux de la frugalité de nos Roys au tour de leurs personnes, et en leurs dons : grands Roys en credit, en valeur, et en fortune. Demosthenes combat à outrance, la loy de sa ville, qui assignoit les deniers publics aux pompes des jeux, et de leurs festes : Il veut que leur grandeur se

montre, en quantité de vaisseaux bien equippez, et bonnes armees bien fournies.

Et a lon raison d'accuser Theophrastus, qui establit en son livre *Des richesses*, un advis contraire : et maintient telle nature de despense, estre le vray fruit de l'opulence. Ce sont plaisirs, dit Aristote, qui ne touchent que la plus basse commune : qui s'evanouissent de la souvenance aussi tost qu'on en est rassasié : et desquels nul homme judicieux et grave ne peut faire estime. L'emploitte me sembleroit bien plus royale, comme plus utile, juste et durable, en ports, en haures, fortifications et murs : en bastiment sumptueux, en Eglises, hospitaux, colleges, reformation de ruës et chemins : en quoy le Pape Gregoire treziesme lairra sa memoire recommandable à long temps : et en quoy nostre Royne Catherine tesmoigneroit à longues annees sa liberalité naturelle et munificence, si ses moyens suffisoient à son affection. La fortune m'a faict grand desplaisir d'interrompre la belle structure du Pont neuf, de nostre grand'ville, et m'oster l'espoir avant mourir d'en veoir en train le service.

Outre ce, il semble aux subjects spectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait montre de leurs propres richesses, et qu'on les festoye à leurs despens. Car les peuples presument volontiers des Roys, comme nous faisons de nos valets : qu'ils doivent prendre soing de nous apprester en abondance tout ce qu'il nous faut, mais qu'ils n'y doivent aucunement toucher de leur part. Et pourtant L'Empereur Galba, ayant pris plaisir à un musicien pendant son souper, se fit porter sa boëte, et luy donna en sa main une poignee d'escus, qu'il y pescha, avec ces paroles : Ce n'est pas du public, c'est du mien. Tant y a, qu'il advient le plus souvent, que le peuple a raison : et qu'on repaist ses yeux, de ce dequoy il avoit à paistre son ventre. La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en main souveraine : les privez y ont plus de droict. Car à le prendre exactement, un Roy n'a rien proprement sien ; il se doibt soy−mesmes à autruy.

La jurisdiction ne se donne point en faveur du juridiciant : c'est en faveur du juridicié. On fait un superieur, non jamais pour son profit, ains pour le profit de l'inferieur : Et un medecin pour le malade, non pour soy. Toute magistrature, comme tout art, jette sa fin hors d'elle. *Nulla ars in se versatur*.

Parquoy les gouverneurs de l'enfance des Princes, qui se piquent à leur imprimer cette vertu de largesse : et les preschent de ne sçavoir rien refuser, et n'estimer rien si bien employé, que ce qu'ils donront (instruction que j'ay veu en mon temps fort en credit) ou ils regardent plus à leur proufit, qu'à celuy de leur maistre : ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la liberalité, en celuy, qui a dequoy y fournir autant qu'il veut, aux despens d'autruy. Et son estimation se reglant, non à la mesure du present, mais à la mesure des moyens de celuy, qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes. Ils se trouvent prodigues, avant qu'ils soyent liberaux. Pourtant est elle de peu de recommandation, au prix d'autres vertus royalles. Et la seule, comme disoit le tyran Dionysius, qui se comporte bien avec la tyrannie mesme. Je luy apprendroy plustost ce verset du laboureur ancien,

Τῇ Χειρὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ ὅλῳ τῷ θυλακῷ

Qu'il faut à qui en veut retirer fruict, semer de la main, non pas verser du sac : Il faut espandre le grain, non pas le respandre : Et qu'ayant à donner, ou pour mieux dire, à payer, et rendre à tant de gens, selon qu'ils ont deservy, il en doibt estre loyal et avisé dispensateur. Si la liberalité d'un Prince est sans discretion et sans mesure, je l'ayme mieux avare.

La vertu Royalle semble consister le plus en la justice : Et de toutes les parties de la justice, celle la remerque mieux les Roys, qui accompagne la liberalité : Car ils l'ont particulierement reservee à leur charge : là où toute autre justice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'autruy. L'immoderee largesse, est un moyen foible à leur acquerir bien−vueillance : car elle rebute plus de gens, qu'elle n'en practique : *Quo in plures usus sis ; minus in multos uti possis. Quid autem est stultius, quam, quod libenter facias, curare ut id diutius facere non possis ?* Et si elle est employee sans respect du merite, fait vergongne à qui la reçoit : et se reçoit sans grace. Des tyrans ont esté sacrifiez à la hayne du peuple, par les mains de ceux mesme, qu'ils

avoyent iniquement avancez : telle maniere d'hommes, estimants asseurer la possession des biens indeuement receuz, s'ils montrent avoir à mespris et hayne, celuy duquel ils les tenoyent, et se r'allient au jugement et opinion commune en cela.

Les subjects d'un prince excessif en dons, se rendent excessifs en demandes : ils se taillent, non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent, dequoy rougir, de nostre impudence : Nous sommes surpayez selon justice, quand la recompence esgalle nostre service : car n'en devons nous rien à nos princes d'obligation naturelle ? S'il porte nostre despence, il fait trop : c'est assez qu'il l'ayde : le surplus s'appelle bien−faict, lequel ne se peut exiger : car le nom mesme de la liberalité sonne liberté. A nostre mode, ce n'est jamais faict : le reçeu ne se met plus en comte : on n'ayme la liberalité que future : Parquoy plus un Prince s'espuise en donnant, plus il s'appaovrit d'amys.

Comment assouviroit ils les envies, qui croissent, à mesure qu'elles se remplissent ? Qui a sa pensee à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins. La convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate. L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu, pour servir aux Roys de ce temps, de touche, à recognoistre leurs dons, bien ou mal employez : et leur faire veoir, combien cet Empereur les assenoit plus heureusement, qu'ils ne font. Par où ils sont reduits à faire leurs emprunts, apres sur les subjects incognus, et plustost sur ceux, à qui ils ont faict du mal, que sur ceux, à qui ils ont faict du bien : et n'en reçoivent aydes, où il y aye rien de gratuit, que le nom. Croesus luy reprochoit sa largesse : et calculoit à combien se monteroit son thresor, s'il eust eu les mains plus restreintes. Il eut envie de justifier sa liberalité : et despeschant de toutes parts, vers les grands de son estat, qu'il avoit particulierement avancez : pria chacun de le secourir, d'autant d'argent qu'il pourroit, à une sienne necessité : et le luy envoyer par declaration. Quand touts ces bordereaux luy furent apportez, chacun de ses amys, n'estimant pas que ce fust assez faire, de luy en offrir seulement autant qu'il en avoit reçeu de sa munificence, y en meslant du sien propre beaucoup, il se trouva, que cette somme se montoit bien plus que ne disoit l'espargne de Croesus. Sur quoy Cyrus : Je ne suis pas moins amoureux des richesses, que les autres princes, et en suis plustost plus mesnager. Vous voyez à combien peu de mise j'ay acquis le thresor inestimable de tant d'amis : et combien ils me sont plus fideles thresoriers, que ne seroient des hommes mercenaires, sans obligation, sans affection : et ma chevance mieux logee qu'en des coffres, appellant sur moy la haine, l'envie, et le mespris des autres princes.

Les Empereurs tiroient excuse à la superfluité de leurs jeux et montres publiques, de ce que leur authorité dependoit aucunement (aumoins par apparence) de la volonté du peuple Romain : lequel avoit de tout temps accoustumé d'estre flaté par telle sorte de spectacles et d'excez. Mais c'estoyent particuliers qui avoyent nourry ceste coustume, de gratifier leurs concitoyens et compagnons : principallement sur leur bourse, par telle profusion et magnificence. Elle eut tout autre goust, quand ce furent les maistres qui vindrent à l'imiter.

Pecuniarum translatio à justis dominis ad alienos non debet liberalis videri. Philippus de ce que son fils essayoit par presents, de gaigner la volonté des Macedoniens, l'en tança par une lettre, en cette maniere. Quoy ? as tu envie, que tes subjects te tiennent pour leur boursier, non pour leur Roy ? Veux tu les prattiquer ? Prattique les, des bien−faicts de ta vertu, non des bien−faicts de ton coffre.

C'estoit pourtant une belle chose, d'aller faire apporter et planter en la place aux arenes, une grande quantité de gros arbres, tous branchus et tous verts, representans une grande forest ombrageuse, despartie en belle symmetrie : Et le premier jour, jetter là dedans mille austruches, mille cerfs, mille sangliers, et mille dains, les abandonnant à piller au peuple : le lendemain faire assommer en sa presence, cent gros lyons, cent leopards, et trois cens ours : et pour le troisiesme jour, faire combatre à outrance, trois cens pairs de gladiateurs, comme fit l'Empereur Probus. C'estoit aussi belle chose à voir, ces grands amphitheatres encroustez de marbre au dehors, labouré d'ouvrages et statues, le dedans reluisant de rares enrichissemens,

Baltheus en gemmis, en illita porticus auro.

Tous les costez de ce grand vuide, remplis et environnez depuis le fons jusques au comble, de soixante ou quatre vingts rangs d'eschelons, aussi de marbre couvers de carreaux,

exeat, inquit,
Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
Cujus res legi non sufficit,

où se peussent renger cent mille hommes, assis à leur aise : Et la place du fons, où les jeux se jouoyent, la faire premierement par art, entr'ouvrir et fendre en crevasses, representant des antres qui vomissoient les bestes destinees au spectacle : et puis secondement, l'inonder d'une mer profonde, qui charioit force monstres marins, chargee de vaisseaux armez à representer une bataille navalle : et tiercement, l'applanir et assecher de nouveau, pour le combat des gladiateurs : et pour la quatriesme façon, la sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arene, pour y dresser un festin solemne, à tout ce nombre infiny de peuple : le dernier acte d'un seul jour.

quoties nos descendentis arenæ
Vidimus in partes, ruptáque voragine terræ
Emersisse feras, et iisdem sæpe latebris
Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.
Nec solùm nobis silvestria cernere monstra
Contigit, æquoreos ego cum certantibus ursis
Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,
Sed deforme pecus.

Quelquefois on y a faict naistre, une haute montaigne pleine de fruitiers et arbres verdoyans, rendant par son feste, un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vive fontaine. Quelquefois on y promena un grand navire, qui s'ouvroit et desprenoit de soy−mesmes, et apres avoir vomy de son ventre, quatre ou cinq cens bestes à combat, se resserroit et s'esvanouissoit, sans ayde. Autresfois, du bas de cette place, ils faisoient eslancer des surgeons et filets d'eau, qui rejallissoient contremont, et à cette hauteur infinie, alloient arrousant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'injure du temps, ils faisoient tendre cette immense capacité, tantost de voyles de pourpre labourez à l'eguille, tantost de soye, d'une ou autre couleur, et les avançoyent et retiroyent en un moment, comme il leur venoit en fantasie,

Quamvis non modico caleant spectacula sole,
Vela reducuntur cùm venit Hermogenes.

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple, pour le defendre de la violence de ces bestes eslancees, estoient tyssus d'or,

auro quoque torta refulgent
Retia.

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est, où l'invention et la nouveauté, fournit d'admiration, non pas la despence.

En ces vanitez mesme, nous descouvrons combien ces siecles estoyent fertiles d'autres esprits que ne sont les nostres. Il va de cette sorte de fertilité, comme il fait de toutes autres productions de la nature. Ce n'est pas à dire qu'elle y ayt lors employé son dernier effort. Nous n'allons point, nous rodons plustost, et tournevirons çà et là : nous nous promenons sur nos pas. Je crains que nostre cognoissance soit foible en tous sens. Nous ne voyons ny gueres loing, ny guere arriere. Elle embrasse peu, et vit peu : courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte.

Et supera bellum Trojanum et funera Trojæ,
Multi alias alii quoque res cecinere poetæ.

Et la narration de Solon, sur ce qu'il avoit apprins des prestres d'Ægypte de la longue vie de leur estat, et maniere d'apprendre et conserver les histoires estrangeres, ne me semble tesmoignage de refus en cette consideration. *Si interminatam in omnes partes magnitudinem regionum videremus, et temporum, in quam se iniciens animus et intendens, ita late longeque peregrinatur, ut nullam oram ultimi videat, in qua possit insistere : In hac immensitate infinita, vis innumerabilium appareret formarum*.

Quand tout ce qui est venu par rapport du passé, jusques à nous, seroit vray, et seroit sçeu par quelqu'un, ce seroit moins que rien, au prix de ce qui est ignoré. Et de cette mesme image du monde, qui coule pendant que nous y sommes, combien chetive et racourcie est la cognoissance des plus curieux ? Non seulement des evenemens particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et poisans : mais de l'estat des grandes polices et nations, il nous en eschappe cent fois plus, qu'il n'en vient à nostre science. Nous nous escrions, du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression : d'autres hommes, un autre bout du monde à la Chine, en jouyssoit mille ans auparavant. Si nous voyions autant du monde, comme nous n'en voyons pas, nous appercevrions, comme il est à croire, une perpetuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare, eu esgard à nature, ouy bien eu esgard à nostre cognoissance : qui est un miserable fondement de nos regles, et qui nous represente volontiers une tres−fauce image des choses. Comme vainement nous concluons aujourd'huy, l'inclination et la decrepitude du monde, par les arguments que nous tirons de nostre propre foiblesse et decadence :

Jamque adeo affecta est ætas, affectàque tellus :

Ainsi vainement concluoit cettuy−la, sa naissance et jeunesse, par la vigueur qu'il voyoit aux esprits de son temps, abondans en nouvelletez et inventions de divers arts :

Verùm, ut opinor, habet novitatem, summa, recénsque
Natura est mundi, neque pridem exordia coepit :
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt, nunc addita navigiis sunt
Multa.

Nostre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puis que les Dæmons, les Sybilles, et nous, avons ignoré cettuy−cy jusqu'à c'est heure ?) non moins grand, plain, et membru, que luy : toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on luy apprend encore son a, b, c : Il n'y a pas cinquante ans, qu'il ne sçavoit, ny lettres, ny poix, ny mesure, ny vestements, ny bleds, ny vignes. Il estoit encore tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien, de nostre fin, et ce Poëte de la jeunesse de son siecle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira. L'univers tombera en paralysie : l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur.

Bien crains−je, que nous aurons tres−fort hasté sa declinaison et sa ruyne, par nostre contagion : et que nous luy aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'estoit un monde enfant : si ne l'avons nous pas fouëté et soubsmis à nostre discipline, par l'avantage de nostre valeur, et forces naturelles : ny ne l'avons practiqué par nostre justice et bonté : ny subjugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responces, et des negotiations faictes avec eux, tesmoignent qu'ils ne nous devoient rien en clarté d'esprit naturelle, et en

pertinence. L'espouventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roy, où tous les arbres, les fruicts, et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, estoient excellemment formees en or : comme en son cabinet, tous les animaux, qui naissoient en son estat et en ses mers : et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en cotton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais quant à la devotion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servy, de n'en avoir pas tant qu'eux : Ils se sont perdus par cet advantage, et vendus, et trahis eux mesmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim, et la mort, je ne craindrois pas d'opposer les exemples, que je trouverois parmy eux, aux plus fameux exemples anciens, que nous ayons aux memoires de nostre monde pardeçà. Car pour ceux qui les ont subjuguez, qu'ils ostent les ruses et batelages, dequoy ils se sont servis à les piper : et le juste estonnement, qu'apportoit à ces nations là, de voir arriver si inopinement des gens barbus, divers en langage, religion, en forme, et en contenance : d'un endroit du monde si esloigné, et où ils n'avoient jamais sçeu qu'il y eust habitation quelconque : montez sur des grands monstres incongneuz : contre ceux, qui n'avoient non seulement jamais veu de cheval, mais beste quelconque, duicte à porter et soustenir homme ny autre charge : garnis d'une peau luysante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante : contre ceux, qui pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un cousteau, alloyent eschangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science ny matiere, par où tout à loysir, ils sçeussent percer nostre acier : adjoustez y les foudres et tonnerres de nos pieces et harquebuses, capables de troubler Cæsar mesme, qui l'en eust surpris autant inexperimenté et à cett'heure, contre des peuples nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tyssu de cotton : sans autres armes pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois : des peuples surpris soubs couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses estrangeres et incognues : ostez, dis je, aux conquerans cette disparité, vous leur ostez toute l'occasion de tant de victoires.

Quand je regarde à cette ardeur indomtable, dequoy tant de milliers d'hommes, femmes, et enfans, se presentent et rejettent à tant de fois, aux dangers inevitables, pour la deffence de leurs dieux, et de leur liberté : cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez, et la mort, plus volontiers, que de se soubsmettre à la domination de ceux, de qui ils ont esté si honteusement abusez : et aucuns, choisissans plustost de se laisser defaillir par faim et par jeusne, estans pris, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, si vilement victorieuses : je prevois que à qui les eust attaquez pair à pair, et d'armes, et d'experience, et de nombre, il y eust faict aussi dangereux, et plus, qu'en autre guerre que nous voyons.

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conqueste : et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples, soubs des mains, qui eussent doucement poly et defriché ce qu'il y avoit de sauvage : et eussent conforté et promeu les bonnes semences, que nature y avoit produit : meslant non seulement à la cultures des terres, et ornement des villes, les arts de deça, en tant qu'elles y eussent esté necessaires, mais aussi, meslant les vertus Grecques et Romaines, aux origineles du pays ? Quelle reparation eust−ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportemens nostres, qui se sont presentez par delà, eussent appellé ces peuples, à l'admiration, et imitation de la vertu, et eussent dressé entre−eux et nous, une fraternelle societé et intelligence ? Combien il eust esté aisé, de faire son profit, d'ames si neuves, si affamees d'apprentissage, ayants pour la plus part, de si beaux commencemens naturels ?

Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance, et inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos moeurs. Qui mit jamais à tel prix, le service de la mercadence et de la trafique ? Tant de villes rasees, tant de nations exterminees, tant de millions de peuples, passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversee, pour la negotiation des perles et du poivre : Mechaniques victoires. Jamais l'ambition, jamais les inimitiez publiques, ne pousserent les hommes, les uns contre les autres, à si horribles hostilitez, et calamitez si miserables.

En costoyant la mer à la queste de leurs mines, aucuns Espagnols prindrent terre en une contree fertile et plaisante, fort habitee : et firent à ce peuple leurs remonstrances accoustumees : Qu'ils estoient gens paisibles, venans de loingtains voyages, envoyez de la part du Roy de Castille, le plus grand Prince de la terre habitable, auquel le Pape, representant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes. Que s'ils vouloient luy estre tributaires, ils seroient tres−benignement traictez : leur demandoient des vivres, pour leur nourriture, et de l'or pour le besoing de quelque medecine. Leur remontroient au demeurant, la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloient d'accepter, y adjoustans quelques menasses.

La responce fut telle : Que quand à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient. Quant à leur Roy, puis qu'il demandoit, il devoit estre indigent, et necessiteux : et celuy qui luy avoit faict cette distribution, homme aymant dissension, d'aller donner à un tiers, chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs. Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroient : d'or, ils en avoient peu : et que c'estoit chose qu'ils mettoient en nulle estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soin regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment : pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au service de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardiment. Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu : mais qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estans si utilement servis si long temps : et qu'ils n'avoient accoustumé prendre conseil, que de leurs amis et cognoissans. Quant aux menasses, c'estoit signe de faute de jugement, d'aller menassant ceux, desquels la nature, et les moyens estoient incongnuz. Ainsi qu'ils se despeschassent promptement de vuyder leur terre, car ils n'estoient pas accoustumez de prendre en bonne part, les honnestetez et remonstrances de gens armez, et estrangers : autrement qu'on feroit d'eux, comme de ces autres, leur montrant les testes d'aucuns hommes justiciez autour de leur ville. Voylà un exemple de la balbucie de cette enfance. Mais tant y a, que ny en ce lieu−là, ny en plusieurs autres, où les Espagnols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse : quelque autre commodité qu'il y eust : tesmoing mes Cannibales.

Des deux les plus puissans Monarques de ce monde là et à l'avanture de cettuy−cy, Roys de tant de Roys : les derniers qu'ils en chasserent : Celuy du Peru, ayant esté pris en une bataille, et mis à une rançon si excessive, qu'elle surpasse toute creance, et celle là fidellement payee : et avoir donné par sa conversation signe d'un courage franc, liberal, et constant, et d'un entendement net, et bien composé : il print envie aux vainqueurs, apres en avoir tiré un million trois cens vingt cinq mille cinq cens poisant d'or : outre l'argent, et autres choses, qui ne monterent pas moins (si que leurs chevaux n'alloient plus ferrez, que d'or massif) de voir encores, au prix de quelque desloyauté que ce fust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce Roy, et jouyr librement de ce qu'il avoit reserré. On luy apposta une fauce accusation et preuve : Qu'il desseignoit de faire souslever ses provinces, pour se remettre en liberté. Sur quoy par beau jugement, de ceux mesme qui luy avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publiquement : luy ayant faict racheter le tourment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on luy donna au supplice mesme. Accident horrible et inouy : qu'il souffrit pourtant sans se desmentir, ny de contenance, ny de parole, d'une forme et gravité vrayement royalle. Et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefit un grand deuil de sa mort, et luy ordonna on des somptueuses funerailles.

L'autre Roy de Mexico, ayant long temps defendu sa ville assiegee, et montré en ce siege tout ce que peut et la souffrance, et la perseverance, si onques prince et peuple le montra : et son malheur l'ayant rendu vif, entre les mains des ennemis, avec capitulation d'estre traité en Roy : aussi ne leur fit−il rien voir en la prison, indigne de ce tiltre : ne trouvant point apres cette victoire, tout l'or qu'ils s'estoient promis : quand ils eurent tout remué, et tout fouillé, ils se mirent à en chercher des nouvelles, par les plus aspres gehennes, dequoy ils se peurent adviser, sur les prisonniers qu'ils tenoient. Mais pour n'avoir rien profité, trouvant des courages plus forts que leurs tourments, ils en vindrent en fin à telle rage, que contre leur foy et contre tout droict des gens, ils condamnerent le Roy mesme, et l'un des principaux seigneurs de sa cour à la gehenne, en presence l'un de l'autre. Ce seigneur se trouvant forcé de la douleur, environné de braziers ardens, tourna sur la fin, piteusement sa veue vers son maistre, comme pour luy demander mercy, de ce qu'il n'en pouvoit plus : Le

Roy, plantant fierement et rigoureusement les yeux sur luy, pour reproche de sa lascheté et pusillanimité, luy dit seulement ces mots, d'une voix rude et ferme : Et moy, suis je dans un bain, suis−je pas plus à mon aise que toy ? Celuy−là soudain apres succomba aux douleurs, et mourut sur la place. Le Roy à demy rosty, fut emporté de là : Non tant par pitié (car quelle pitié toucha jamais des ames si barbares, qui pour la doubteuse information de quelque vase d'or à piller, fissent griller devant leurs yeux un homme : non qu'un Roy, si grand, et en fortune, et en merite) mais ce fut que sa constance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entrepris de se delivrer par armes d'une si longue captivité et subjection : où il fit sa fin digne d'un magnanime Prince.

A une autrefois ils mirent brusler pour un coup, en mesme feu, quatre cens soixante hommes tous vifs, les quatre cens du commun peuple, les soixante des principaux seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eux−mesmes ces narrations : car ilz y ne les advouent pas seulement, ils s'en ventent, et les preschent. Seroit−ce pour tesmoignage de leur justice, ou zele envers la religion ! Certes ce sont voyes trop diverses, et ennemies d'une si saincte fin. S'ils se fussent proposés d'estendre nostre foy, ils eussent consideré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes : et se fussent trop contentez des meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages : universelle, autant que le fer et le feu y ont peu attaindre : n'en ayant conservé par leur dessein, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves, pour l'ouvrage et service de leurs minieres : Si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conqueste, par ordonnance des Roys de Castille, justement offencez de l'horreur de leurs deportemens, et quasi tous desestimez et mal−voulus. Dieu a meritoirement permis, que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant : ou par les guerres intestines, dequoy ils se sont mangez entre−eux : et la plus part s'enterrerent sur les lieux, sans aucun fruict de leur victoire.

Quant à ce que la recepte, et entre les mains d'un prince mesnager, et prudent, respond si peu à l'esperance, qu'on en donna à ses predecesseurs, et à cette premiere abondance de richesses, qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car encore qu'on en retire beaucoup, nous voyons que ce n'est rien, au prix de ce qui s'en devoit attendre) c'est que l'usage de la monnoye estoit entierement incognu, et que par consequent, leur or se trouva tout assemblé, n'estant en autre service, que de montre, et de parade, comme un meuble reservé de pere en fils, par plusieurs puissants Roys, qui espuisoient tousjours leurs mines, pour faire ce grand monceau de vases et statues, à l'ornement de leurs palais, et de leurs temples : au lieu que nostre or est tout en emploite et en commerce. Nous le menuisons et alterons en mille formes, l'espandons et dispersons. Imaginons que nos Roys amoncelassent ainsi tout l'or, qu'ils pourroient trouver en plusieurs siecles, et le gardassent immobile.

Ceux du Royaume de Mexico estoient aucunement plus civilisez, et plus artistes, que n'estoient les autres nations de là. Aussi jugeoient−ils, ainsi que nous, que l'univers fust proche de sa fin : et en prindrent pour signe la desolation que nous y apportasmes. Ils croyoyent que l'estre du monde, se depart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils consecutifs, desquels les quatre avoient desja fourny leurs temps, et que celuy qui leur esclairoit, estoit le cinquiesme. Le premier perit avec toutes les autres creatures, par universelle inondation d'eaux. Le second, par la cheute du ciel sur nous, qui estouffa toute chose vivante : auquel aage ils assignent les geants, et en firent voir aux Espagnols des ossements, à la proportion desquels, la stature des hommes revenoit à vingt paumes de hauteur. Le troisiesme, par feu, qui embrasa et consuma tout. Le quatriesme, par une émotion d'air, et de vent, qui abbatit jusques à plusieurs montaignes : les hommes n'en moururent point, mais ils furent changez en magots (quelles impressions ne souffre la lascheté de l'humaine creance !) Apres la mort de ce quatriesme Soleil, le monde fut vingt−cinq ans en perpetuelles tenebres : Au quinziesme desquels fut creé un homme, et une femme, qui refirent l'humaine race : Dix ans apres, à certain de leurs jours, le Soleil parut nouvellement creé : et commence depuis, le compte de leurs annees par ce jour là. Le troisiesme jour de sa creation, moururent les Dieux anciens : les nouveaux sont nays depuis du jour à la journee. Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier Soleil perira, mon autheur n'en a rien appris. Mais leur nombre de ce quatriesme changement, rencontre à cette grande conjonction des astres, qui produisit il y a

huict cens tant d'ans, selon que les Astrologiens estiment, plusieurs grandes alterations et nouvelletez au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où je suis entré en ce propos, ny Græce, ny Rome, ny Ægypte, ne peut, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aucun de ses ouvrages, au chemin qui se voit au Peru, dressé par les Roys du païs, depuis la ville de Quito, jusques à celle de Cusco (il y a trois cens lieuës) droit, uny, large de vingt−cinq pas, pavé revestu de costé et d'autre de belles et hautes murailles, et le long d'icelles par le dedans, deux ruisseaux perennes, bordez de beaux arbres, qu'ils nomment, Moly. Où ils ont trouvé des montaignes et rochers, ils les ont taillez et applanis, et comblé les fondrieres de pierre et chaux. Au chef de chasque journee, il y a de beaux palais fournis de vivres, de vestements, et d'armes, tant pour les voyageurs, que pour les armees qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, j'ay compté la difficulté, qui est particulierement considerable en ce lieu là. Ils ne bastissoient point de moindres pierres, que de dix pieds en carré : il n'avoient autre moyen de charrier, qu'à force de bras en trainant leur charge : et pas seulement l'art d'eschaffauder : n'y sçachants autre finesse, que de hausser autant de terre, contre leur bastiment, comme il s'esleve, pour l'oster apres.

Retombons à nos coches. En leur place, et de toute autre voiture, ils se faisoient porter par les hommes, et sur les espaules. Ce dernier Roy du Peru, le jour qu'il fut pris, estoit ainsi porté sur des brancars d'or, et assis dans une chaize d'or, au milieu de sa bataille. Autant qu'on tuoit de ces porteurs, pour le faire choir à bas (car on le vouloit prendre vif) autant d'autres, et à l'envy, prenoient la place des morts : de façon qu'on ne le peut onques abbatre, quelque meurtre qu'on fist de ces gens là, jusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps, et l'avalla par terre.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VII
De l'incommodité de la grandeur

PUISQUE nous ne la pouvons aveindre, vengeons nous à en mesdire : Si n'est−ce pas entierement mesdire de quelque chose, d'y trouver des deffauts : il s'en trouve en toutes choses, pour belles et desirables qu'elles soyent. En general, elle a cet evident avantage, qu'elle se ravalle quand il luy plaist, et qu'à peu pres, elle a le choix, de l'une et l'autre condition. Car on ne tombe pas de toute hauteur, il en est plus, desquelles on peut descendre, sans tomber. Bien me semble−il, que nous la faisons trop valoir : et trop valoir aussi la resolution de ceux que nous avons ou veu ou ouy dire, l'avoir mesprisee, ou s'en estre desmis, de leur propre dessein. Son essence n'est pas si evidemment commode, qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Je trouve l'effort bien difficile à la souffrance des maux, mais au contentement d'une mediocre mesure de fortune, et fuite de la grandeur, j'y trouve fort peu d'affaire. C'est une vertu, ce me semble, où moy, qui ne suis qu'un oyson, arriverois sans beaucoup de contention. Que doivent faire ceux, qui mettroient encores en consideration, la gloire qui accompagne ce refus, auquel il peut escheoir plus d'ambition, qu'au desir mesme et jouyssance de la grandeur ? D'autant que l'ambition ne se conduit jamais mieux selon soy, que par une voye esgaree et inusitee.

J'aiguise mon courage vers la patience, je l'affoiblis vers le desir. Autant ay−je à souhaitter qu'un autre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscretion : mais pourtant, si ne m'est−il jamais advenu, de souhaitter ny Empire ny Royauté, ny l'eminence de ces hautes fortunes et commanderesses. Je ne vise pas de ce costé là : je m'aime trop. Quand je pense à croistre, c'est bassement : d'une accroissance contrainte et coüarde : proprement pour moy : en resolution, en prudence, en santé, en beauté, et en richesse encore. Mais ce credit, cette auctorité si puissante, foule mon imagination. Et tout à l'opposite de l'autre, m'aymerois à l'avanture mieux, deuxiesme ou troisiesme à Perigeux, que premier à Paris : Au moins sans mentir, mieux

troisiesme à Paris, que premier en charge. Je ne veux ny debattre avec un huissier de porte, miserable incognu : ny faire fendre en adoration, les presses où je passe : Je suis duit à un estage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goust. Et ay montré en la conduitte de ma vie, et de mes entreprinses, que j'ay plustost fuy, qu'autrement, d'enjamber par dessus le degré de fortune, auquel Dieu logea ma naissance. Toute constitution naturelle, est pareillement juste et aysee.

J'ay ainsi l'ame poltrone, que je ne mesure pas la bonne fortune selon sa hauteur, je la mesure selon sa facilité.

Mais si je n'ay point le coeur gros assez, je l'ay à l'equipollent ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiment sa foiblesse. Qui me donneroit à conferer la vie de L. Thorius Balbus, gallant homme, beau, sçavant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commoditez et plaisirs, conduisant une vie tranquille, et toute sienne, l'ame bien preparee contre la mort, la superstition, les douleurs, et autres encombriers de l'humaine necessité, mourant en fin en bataille, les armes en la main, pour la defense de son païs, d'une part : et d'autre part la vie de M. Regulus, ainsi grande et hautaine, que chascun la cognoist, et sa fin admirable : l'une sans nom, sans dignité : l'autre exemplaire et glorieuse à merveilles : j'en diroy certes ce qu'en dit Cicero, si je sçavoy aussi bien dire que luy. Mais s'il me les falloit coucher sur la mienne, je diroy aussi, que la premiere est autant selon ma portee, et selon mon desir, que je conforme à ma portee, comme la seconde est loing au delà. Qu'à cette cy, je ne puis advenir que par veneration : j'adviendroy volontiers à l'autre par usage.

Retournons à nostre grandeur temporelle, d'où nous sommes partis.

Je suis desgousté de maistrise, et active et passive. Otanez l'un des sept, qui avoient droit de pretendre au Royaume de Perse, print un party, que j'eusse prins volontiers : c'est qu'il quitta à ses compagnons son droit d'y pouvoir arriver par election, ou par sort : pourveu que luy et les siens, vescussent en cet Empire hors de toute subjection et maistrise, sauf celle des loix antiques : et y eussent toute liberté, qui ne porteroit prejudice à icelles : impatient de commander, comme d'estre commandé.

Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est, faire dignement le Roy. J'excuse plus de leurs fautes, qu'on ne fait communement, en consideration de l'horrible poix de leur charge, qui m'estonne. Il est difficile de garder mesure, à une puissance si desmesuree. Si est−ce que c'est envers ceux−mesmes qui sont de moins excellente nature, une singuliere incitation à la vertu, d'estre logé en tel lieu, où vous ne faciez aucun bien, qui ne soit mis en registre et en compte : Et où le moindre bien faire, porte sur tant de gens : Et où vostre suffisance, comme celle des prescheurs, s'adresse principallement au peuple, juge peu exacte, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de choses, ausquelles nous puissions donner le jugement syncere, par ce qu'il en est peu, ausquelles en quelque façon nous n'ayons particulier interest. La superiorité et inferiorité, la maistrise et la subjection, sont obligees à une naturelle envie et contestation : il faut qu'elles s'entrepillent perpetuellement. Je ne crois ny l'une ny l'autre, des droicts de sa compagne : laissons en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finer. Je feuilletois il n'y a pas un mois, deux livres Escossois, se combattans sur ce subject. Le populaire rend le Roy de pire condition qu'un charretier, le monarchique le loge quelques brasses au dessus de Dieu, en puissance et souveraineté.

Or l'incommodité de la grandeur, que j'ay pris icy à remerquer, par quelque occasion qui vient de m'en advertir, est cette−cy. Il n'est à l'avanture rien plus plaisant au commerce des hommes, que les Essays que nous faisons les uns contre les autres, par jalousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps ou de l'esprit : ausquels la grandeur souveraine n'a aucune vraye part. A la verité il m'a semblé souvent, qu'à force de respect, on y traicte les Princes desdaigneusement et injurieusement. Car ce dequoy je m'offençois infiniement en mon enfance, que ceux qui s'exerçoient avec moy, espargnassent de s'y employer à bon escient, pour me trouver indigne contre qui ils s'efforçassent : c'est ce qu'on voit leur advenir tous les jours, chacun se trouvant indigne de s'efforcer contre eux. Si on recognoist qu'ils ayent tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celuy, qui ne se travaille à la leur prester : et qui n'ayme mieux trahir sa gloire, que d'offenser la leur : On n'y employe qu'autant d'effort qu'il en faut pour servir à leur honneur. Quelle part ont

ils à la meslee, en laquelle chacun est pour eux ? Il me semble voir ces paladins du temps passé, se presentans aux joustes et aux combats, avec des corps, et des armes faëes. Brisson courant contre Alexandre, se feignit en la course : Alexandre l'en tança : mais il luy en devoit faire donner le foüet. Pour cette consideration, Carneades disoit, que les enfans des Princes n'apprennent rien à droict qu'à manier des chevaux : d'autant qu'en tout autre exercice, chacun fleschit soubs eux, et leur donne gaigné : mais un cheval qui n'est ny flateur ny courtisan, verse le fils du Roy par terre, comme il feroit le fils d'un crocheteur. Homere a esté contrainct de consentir que Venus fut blessee au combat de Troye, une si douce saincte et si delicate, pour luy donner du courage et de la hardiesse, qualitez qui ne tombent aucunement en ceux qui sont exempts de danger. On fait courroucer, craindre, fuyr les Dieux, s'enjalouser, se douloir, et se passionner, pour les honorer des vertus qui se bastissent entre nous, de ces imperfections.

Qui ne participe au hazard et difficulté, ne peut pretendre interest à l'honneur et plaisir qui suit les actions hazardeuses. C'est pitié de pouvoir tant, qu'il advienne que toutes choses vous cedent. Vostre fortune rejette trop loing de vous la societé et la compagnie, elle vous plante trop à l'escart. Cette aysance et lasche facilité, de faire tout baisser soubs soy, est ennemye de toute sorte de plaisir. C'est glisser cela, ce n'est pas aller : c'est dormir, ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompagné d'omnipotence, vous l'abysmez : il faut qu'il vous demande par aumosne, de l'empeschement et de la resistance. Son estre et son bien est en indigence.

Leurs bonnes qualitez sont mortes et perdues : car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors : ils ont peu de cognoissance de la vraye loüange, estans batus d'une si continuelle approbation et uniforme. Ont ils affaire au plus sot de leurs subjects ? ils n'ont aucun moyen de prendre advantage sur luy : en disant, C'est pour ce qu'il est mon Roy, il luy semble avoir assez dict, qu'il a presté la main à se laisser vaincre. Cette qualité estouffe. et consomme les autres qualitez vrayes et essentielles : elles sont enfoncees dans la Royauté : et ne leur laisse à eux faire valoir, que les actions qui la touchent directement, et qui luy servent : les offices de leur charge. C'est tant estre Roy, qu'il n'est que par là. Cette lueur estrangere qui l'environne, le cache, et nous le desrobe : nostre veuë s'y rompt et s'y dissipe, estant remplie et arrestee par cette forte lumiere. Le Senat ordonna le prix d'eloquence à Tybere : il le refusa, n'estimant pas que d'un jugement si peu libre, quand bien il eust esté veritable, il s'en peust ressentir.

Comme on leur cede tous avantages d'honneur, aussi conforte lon et auctorise les deffauts et vices qu'ils ont : non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chacun des suivans d'Alexandre portoit comme luy, la teste à costé. Et les flateurs de Dionisius, s'entrehurtoient en sa presence, poussoyent et versoient ce qui se rencontroit à leurs pieds, pour dire qu'ils avoient la veuë aussi courte que luy. Les greveures ont aussi par fois servy de reommandation et faveur. J'en ay veu la surdité en affectation : Et par ce que le maistre hayssoit sa femme, Plutarque a veu les courtisans repudier les leurs, qu'ils, aymoyent. Qui plus est, la paillardise s'en est veuë en credit, et toute dissolution : comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruauté : comme l'heresie, comme la superstition, l'irreligion, la mollesse, et pis si pis il y a : Par un exemple encores plus dangereux, que celuy des flateurs de Mithridates, qui d'autant que leur maistre pretendoit à l'honneur de bon medecin, luy portoient à inciser et cauteriser leurs membres : Car ces autres souffrent cauteriser leur ame, partie plus delicate et plus noble.

Mais pour achever par où j'ay commencé : Adrian l'Empereur debatant avec le Philosophe Favorinus de l'interpretation de quelque mot : Favorinus luy en quitta bien tost la victoire, ses amys se plaignans à luy : Vous vous moquez, fit−il, voudriez vous qu'il ne fust pas plus sçavant que moy, luy qui commande à trente legions ? Auguste escrivit des vers contre Asinius Pollio : Et moy, dit Pollio, je me tais : ce n'est pas sagesse d'escrire à l'envy de celuy, qui peut proscrire : Et avoient raison. Car Dionysius pour ne pouvoir esgaller Philoxenus en la poësie, et Platon en discours : en condamna l'un aux carrieres, et envoya vendre l'autre esclave en l'isle d'Ægine.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE VIII
De l'art de conferer

C'EST un usage de nostre justice, d'en condamner aucuns, pour l'advertissement des autres.

De les condamner, par ce qu'ils ont failly, ce seroit bestise, comme dit Platon : Car ce qui est faict, ne se peut deffaire : mais c'est afin qu'ils ne faillent plus de mesmes, ou qu'on fuye l'exemple de leur faute.

On ne corrige pas celuy qu'on pend, on corrige les autres par luy. Je fais de mesmes. Mes erreurs sont tantost naturelles et incorrigibles et irremediables : Mais ce que les honnestes hommes profitent au public en se faisant imiter, je le profiteray à l'avanture à me faire eviter.

Nonne vides Albi ut malè vivat filius, utque
Barrus inops ? magnum documentum, ne patriam rem
Perdere quis velit.

Publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que j'estime le plus en moy, tirent plus d'honneur de m'accuser, que de me recommander. Voylà pourquoy j'y retombe, et m'y arreste plus souvent. Mais quand tout est compté, on ne parle jamais de soy, sans perte : Les propres condemnations sont tousjours accreuës, les louanges mescruës.

Il en peut estre aucuns de ma complexion, qui m'instruis mieux par contrarieté que par similitude : et par fuite que par suite. A cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton, quand il dict, que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des sages : Et cet ancien joueur de lyre, que Pausanias recite, avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouyr un mauvais sonneur, qui logeoit vis à vis de luy : où ils apprinssent à hayr ses desaccords et fauces mesures. L'horreur de la cruauté me rejecte plus avant en la clemence qu'aucun patron de clemence ne me sçauroit attirer. Un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiete, comme fait un procureur, ou un Venitien à cheval : Et une mauvaise façon de langage, reforme mieux la mienne, que ne fait la bonne. Tous les jours la sotte contenance d'un autre, m'advertit et m'advise. Ce qui poinct, touche et esveille mieux, que ce qui plaist. Ce temps est propre à nous amender à reculons, par disconvenance plus que par convenance ; par difference, que par accord. Estant peu apprins par les bons exemples, je me sers des mauvais : desquels la leçon est ordinaire : Je me suis efforcé de me rendre autant aggreable comme j'en voyoy de fascheux : aussi ferme, que j'en voyoy de mols : aussi doux, que j'en voyoy d'aspres : aussi bon, que j'en voyoy de meschants. Mais je me proposoy des mesures invincibles.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est à mon gré la conference. J'en trouve l'usage plus doux, que d'aucune autre action de nostre vie. Et c'est la raison pourquoy, si j'estois à ceste heure forcé de choisir, je consentirois plustost, ce crois−je, de perdre la veuë, que l'ouyr ou le parler. Les Atheniens, et encore les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs Academies. De nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand profit : comme il se voit par la comparaison de nos entendemens aux leurs. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : la où la conference, apprend et exerce en un coup. Si je confere avec une ame forte, et un roide jousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre : ses imaginations eslancent les miennes. La jalousie, la gloire, la contention, me poussent et rehaussent au dessus de moy−mesmes. Et l'unisson, est qualité du tout ennuyeuse en la conference.

Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et reiglez, il ne se peut dire, combien il perd, et s'abastardit, par le continuel commerce, et frequentation, que nous avons les avec esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui s'espande comme celle−là. Je sçay par assez d'experience, combien en vaut l'aune. J'ayme à contester, et à discourir, mais c'est avec peu d'hommes, et pour moy : Car de servir de

spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit, et de son caquet, je trouve que c'est un mestier tres−messeant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité, mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'advient, c'est une autre sorte de maladie, qui ne doit guere à la sottise, en importunité : Et est ce qu'à present je veux accuser du mien.

J'entre en conference et en dispute, avec grande liberté et facilité : d'autant que l'opinion trouve en moy le terrein mal propre à y penetrer, et y pousser de hautes racines : Nulles propositions m'estonnent, nulle creance me blesse, quelque contrarieté qu'elle aye à la mienne. Il n'est si frivole et si extravagante fantasie, qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous autres, qui privons nostre jugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses : et si nous n'y prestons le jugement, nous y prestons aysement l'oreille. Où l'un plat est vuide du tout en la balance, je laisse vaciller l'autre, sous les songes d'une vieille. Et me semble estre excusable, si j'accepte plustost le nombre impair : le Jeudy au prix du Vendredy : si je m'aime mieux douziesme ou quatorziesme, que treziesme à table : si je vois plus volontiers un liévre costoyant, que traversant mon chemin, quand je voyage : et donne plustost le pied gauche, que le droict, à chausser. Toutes telles revasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent aumoins qu'on les escoute. Pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encores sont en poids, les opinions vulgaires et casuelles, autre chose, que rien, en nature. Et qui ne s'y laisse aller jusques là, tombe à l'avanture au vice de l'opiniastreté, pour eviter celuy de la superstition.

Les contradictions donc des jugemens, ne m'offencent, n'y m'alterent : elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction, il s'y faudroit presenter et produire notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est juste ; mais, à tort, ou à droit, comment on s'en deffera : Au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirois estre rudement heurté par mes amis, Tu és un sot, tu resves : J'ayme entre les galans hommes, qu'on s'exprime courageusement : que les mots aillent où va la pensee. Il nous faut fortifier l'ouye, et la durcir, contre cette tendreur du son ceremonieux des parolles. J'ayme une societé, et familiarité forte, et virile : Une amitié, qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce : comme l'amour, és morsures et esgratigneures sanglantes.

Elle n'est pas assez vigoureuse et genereuse, si elle n'est querelleuse : Si elle est civilisee et artiste : Si elle craint le heurt, et a ses allures contreintes.

Neque enim disputari sine reprehensione potest.

Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere : je m'avance vers celuy qui me contredit, qui m'instruit. La cause de la verité, devroit estre la cause commune à l'un et à l'autre : Que respondra−il ? la passion du courroux luy a desja frappé le jugement : le trouble s'en est saisi, avant la raison. Il seroit utile, qu'on passast par gageure, la decision de nos disputes : qu'il y eust une marque materielle de nos pertes : affin que nous en tinssions estat, et que mon valet me peust dire : Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant et opiniastre.

Je festoye et caresse la verité en quelque main que je la trouve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que je la vois approcher. Et pourveu qu'on n'y procede d'une troigne trop imperieusement magistrale, je prens plaisir à estre reprins. Et m'accommode aux accusateurs, souvent plus, par raison de civilité, que par raison d'amendement : aymant à gratifier et à nourrir la liberté de m'advertir, par la facilité de ceder. Toutesfois il est malaisé d'y attirer les hommes de mon temps. Ils n'ont pas le courage de corriger, par ce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre : Et parlent tousjours avec dissimulation, en presence les uns des autres. Je prens si grand plaisir d'estre jugé et cogneu, qu'il m'est comme indifferent, en quelle des deux formes je le soys. Mon imagination se contredit elle mesme si souvent, et condamne, que ce

m'est tout un, qu'un autre le face : veu principalement que je ne donne à sa reprehension, que l'authorité que je veux. Mais je romps paille avec celuy, qui se tient si haut à la main : comme j'en cognoy quelqu'un, qui plaint son advertissement, s'il n'en est creu : et prend à injure, si on estrive à le suivre. Ce que Socrates recueilloit tousjours riant, les contradictions, qu'on opposoit à son discours, on pourroit dire, que sa force en estoit cause : et que l'avantage ayant à tomber certainement de son costé, il les acceptoit, comme matiere de nouvelle victoire. Toutesfois nous voyons au rebours, qu'il n'est rien, qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la préeminence, et desdaing de l'adversaire. Et que par raison, c'est au foible plustost, d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillent. Je cherche à la verité plus la frequentation de ceux qui me gourment, que de ceux qui me craignent. C'est un plaisir fade et nuisible, d'avoir affaire à gens qui nous admirent et facent place. Anthistenes commanda à ses enfans, de ne sçavoir jamais gré ny grace, à homme qui les louast. Je me sens bien plus fier, de la victoire que je gaigne sur moy, quand en l'ardeur mesme du combat, je me faits plier soubs la force de la raison de mon adversaire : que je ne me sens gré, de la victoire que je gaigne sur luy, par sa foiblesse.

En fin, je reçois et advoue toute sorte d'atteinctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient : mais je suis par trop impatient, de celles qui se donnent sans forme. Il me chaut peu de la matiere, et me sont les opinions unes, et la victoire du subject à peu pres indiffente. Tout un jour je contesteray paisiblement, si la conduicte du debat se suit avec ordre. Ce n'est pas tant la force et la subtilité, que je demande, comme l'ordre. L'ordre qui se voit tous les jours, aux altercations des bergers et des enfants de boutique : jamais entre nous. S'ils se detraquent, c'est en incivilité : si faisons nous bien. Mais leur tumulte et impatience, ne les devoye pas de leur theme. Leur propos suit son cours. S'ils previennent l'un l'autre, s'ils ne s'attendent pas, aumoins ils s'entendent. On respond tousjours trop bien pour moy, si on respond à ce que je dits. Mais quand la dispute est trouble et des−reglee, je quitte la chose, et m'attache à la forme, avec despit et indiscretion : et me jette à une façon de debattre, testue, malicieuse, et imperieuse, dequoy j'ay à rougir apres.

Il est impossible de traitter de bonne foy avec un sot. Mon jugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maistre si impetueux : mais aussi ma conscience.

Noz disputes devoient estre defendues et punies, comme d'autres crimes verbaux. Quel vice n'esveillent elles et n'amoncellent, tousjours regies et commandees par la cholere ? Nous entrons en inimitié, premierement contre les raisons, et puis contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : et chascun contredisant et estant contredict, il en advient que le fruit du disputer, c'est perdre et aneantir la verité. Ainsi Platon en sa *Republique*, prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nays.

A quoy faire vous mettez vous en voye de quester ce qui est, avec celuy qui n'a ny pas, ny alleure qui vaille ? On ne fait point tort au subject, quand on le quicte, pour voir du moyen de le traicter. Je ne dis pas moyen scholastique et artiste, je dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera−ce en fin ? l'un va en Orient, l'autre en Occident : Ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidens. Au bout d'une heure de tempeste, ils ne sçavent ce qu'ils cherchent : l'un est bas, l'autre haut, l'autre costier. Qui se prend à un mot et une similitu ; de. Qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suivre, non pas à vous. Qui se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entree, et confond le propos : ou sur l'effort du debat, se mutine à se taire tout plat : par une ignorance despite, affectant un orgueilleux mesprix : ou une sottement modeste fuitte de contention. Pourveu que cettuy−cy frappe, il ne luy chaut combien il se descouvre : L'autre compte ses mots, et les poise pour raisons. Celuy−là ny employe que l'avantage de sa voix, et de ses poulmons. En voyla un qui conclud contre soy−mesme : et cettuy−cy qui vous assourdit de prefaces et digressions inutiles : Cet autre s'arme de pures injures, et cherche une querelle d'Alemaigne, pour se deffaire de la societé et conference d'un esprit, qui presse le sien. Ce dernier ne voit rien en la raison, mais il vous tient assiegé sur la closture dialectique de ses clauses, et sur les formules de son art.

Or qui n'entre en deffiance des sciences, et n'est en doubte, s'il s'en peut tirer quelque solide fruict, au besoin de la vie : à considerer l'usage que nous en avons ? *Nihil sanantibus litteris*. Qui a pris de l'entendement en

la logique ? où sont ses belles promesses ? *Nec ad melius vivendum, nec ad commodius disserendum*. Voit−on plus de barbouillage au caquet des harengeres, qu'aux disputes publiques des hommes de cette profession ? J'aymeroy mieux, que mon fils apprint aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre és arts, conferez avec luy, que ne nous fait−il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes, et les ignorans comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre ? que ne nous domine−il et persuade comme il veut ? Un homme si avantageux en matiere, et en conduicte, pourquoy mesle−il à son escrime les injures, l'indiscretion et la rage ? Qu'il oste son chapperon, sa robbe, et son Latin, qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout creu, vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication et entrelasseure du langage, par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe−passe : leur soupplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbranle aucunement nostre creance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil. Pour estre plus sçavans, ils n'en sont pas moins ineptes.

J'ayme et honore le sçavoir, autant que ceux qui l'ont. Et en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquest des hommes : Mais en ceux−là (et il en est un nombre infiny de ce genre) qui en establissent leur fondamentale suffisance et valeur : qui se rapportent de leur entendement à leur memoire, *sub aliena umbra latentes* : et ne peuvent rien que par livre : je le hay, si je l'ose dire, un peu plus que la bestise. En mon pays, et de mon temps, la doctrine amande assez les bourses, nullement les ames. Si elle les rençontre mousses, elle les aggrave et suffoque : masse crue et indigeste : si desliees, elle les purifie volontiers, clarifie et subtilise jusques à l'exinanition. C'est chose de qualité à peu pres indifferente : tres−utile accessoire, à une ame bien nee, pernicieux à une autre ame et dommageable. Ou plustost, chose de tres−precieux usage, qui ne se laisse pas posseder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre, en quelque autre, une marotte. Mais suyvons.

Quelle plus grande victoire attendez vous, que d'apprendre à vostre ennemy qu'il ne vous peut combattre ? Quand vous gaignez l'avantage de vostre proposition, c'est la verité qui gaigne : quand vous gaignez l'avantage de l'ordre, et de la conduitte, c'est vous qui gaignez. Il m'est advis qu'en Platon et en Xenophon Socrates dispute plus, en faveur des disputants qu'en faveur de la dispute : et pour instruire Euthydomus et Protagoras de la cognoissance de leur impertinence, plus que de l'impertinence de leur art. Il empoigne la premiere matiere, comme celuy qui a une fin plus utile que de l'aisclaircir, assavoir esclaircir les esprits, qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de nostre gibier, nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment : de faillir à la prise, c'est autre chose. Car nous sommes nais à quester la verité, il appartient de la posseder à une plus grande puissance. Elle n'est pas, comme disoit Democritus, cachee dans le fonds des abysmes : mais plustost eslevee en hauteur infinie en la cognoissance divine. Le monde n'est qu'une escole d'inquisition. Ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses. Autant peut faire le sot, celuy qui dit vray, que celuy qui dit faux : car nous sommes sur la maniere, non sur la matiere du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme, qu'à la substance : autant à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on fist.

Et tous les jours m'amuse à lire en des autheurs, sans soing de leur science : y cherchant leur façon, non leur subject. Tout ainsi que je poursuy la communication de quelque esprit fameux, non affin qu'il m'enseigne, mais affin que je le cognoisse, et que le cognoissant, s'il le vaut, je l'imite.

Tout homme peut dire veritablement, mais dire ordonnement, prudemment, et suffisamment, peu d'hommes le peuvent. Par ainsi la fauceté qui vient d'ignorance, ne m'offence point : c'est l'ineptie. J'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceux, avec qui je marchandois. Je ne m'esmeux pas une fois l'an, des fautes de ceux sur lesquels j'ay puissance : mais sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et defences, asnieres et brutales, nous sommes tous les jours à nous en prendre à la gorge. Il n'entendent ny ce qui se dit, ny pourquoy, et respondent de mesme : c'est pour desesperer. Je ne sens heurter rudement ma teste, que par une autre teste. Et entre plustost en composition avec le vice de mes gens, qu'avec leur temerité, importunité et leur sottise. Qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire. Vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté : Mais d'une souche, il n'y a ny

qu'esperer, ny que jouyr qui vaille.

Or quoy, si je prens les choses autrement qu'elles ne sont ? Il peut estre. Et pourtant j'accuse mon impatience. Et tiens, premierement, qu'elle est esgallement vitieuse en celuy qui a droit, comme en celuy qui a tort : Car c'est tousjours un'aigreur tyrannique, de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne : Et puis, qu'il n'est à la verité point de plus grande fadese, et plus constante, que de s'esmouvoir et piquer des fadeses du monde, ny plus heteroclite. Car elle nous formalise principallement contre nous : et ce philosophe du temps passé n'eust jamais eu faute d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se fust consideré. Mison l'un des sept sages, d'une humeur Timoniene et Democritiene interrogé, dequoy il rioit seul : De ce que je ris seul : respondit−il.

Combien de sottises dis−je, et respons−je tous les jours, selon moy : et volontiers donq combien plus frequentes, selon autruy ? Si je m'en mors les levres, qu'en doivent faire les autres ? Somme, il faut vivre entre les vivants, et laisser la riviere courre sous le pont, sans nostre soing : ou à tout le moins, sans nostre alteration. De vray, pourquoy sans nous esmouvoir, rencontrons nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty, et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere ? Cette vitieuse aspreté tient plus au juge, qu'à la faute. Ayons tousjours en la bouche ce mot de Platon : Ce que je treuve mal sain, n'est−ce pas pour estre moy−mesmes mal sain ? Ne suis−je pas moy−mesmes en coulpe ? mon advertissement se peut−il pas renverser contre moy ? Sage et divin refrein, qui fouete la plus universelle, et commune erreur des hommes : Non seulement les reproches, que nous faisons les uns aux autres, mais noz raisons aussi, et noz arguments et matieres controverses, sont ordinairement retorquables à nous : et nous enferrons de noz armes. Dequoy l'ancienneté m'a laisse assez de graves exemples. Ce fut ingenieusement dit et bien à propos, par celuy qui l'inventa :

Stercus cuique suum bene olet.

Noz yeux ne voyent rien en derriere. Cent fois le jour, nous nous moquons de nous sur le subject de nostre voysin, et detestons en d'autres, les defauts qui sont en nous plus clairement : et les admirons d'une merveilleuse impudence et inadvertence. Encores hier je fus à mesmes, de veoir un homme d'entendement se moquant autant plaisamment que justement, de l'inepte façon d'un autre, qui rompt la teste à tout le monde du registre de ses genealogies et alliances, plus de moitié fauces (ceux−là se jettent plus volontiers sur tels sots propos, qui ont leurs qualitez plus doubteuses et moins seures) et luy s'il eust reculé sur soy, se fust trouvé non guere moins intemperant et ennuyeux à semer et faire valoir la prerogative de la race de sa femme. O importune presomption, de laquelle la femme se voit armee par les mains de son mary mesme ! S'il entendoit du Latin, il luy faudroit dire,

Agesi hæc non insanit satis sua sponte, instiga.

Je ne dis pas, que nul n'accuse, qui ne soit net : car nul n'accuseroit : voire ny net, en mesme sorte de tache. Mais j'entens, que nostre jugement chargeant sur un autre, duquel pour lors il est question, ne nous espargne pas, d'une interne et severe jurisdiction. C'est office de charité, que, qui ne peut oster un vice en soy, cherche ce neantmoins à l'oster en autruy : où il peut avoir moins maligne et revesche semence. Ny ne me semble responce à propos, à celuy, qui m'advertit de ma faute, dire qu'elle est aussi en luy. Quoy pour cela ? Tousjours l'advertissement est vray et utile. Si nous avions bon nez, nostre ordure nous devroit plus puïr, d'autant qu'elle est nostre. Et Socrates est d'advis, que qui se trouveroit coulpable, et son fils, et un estranger, de quelque violence et injure, devroit commencer par soy, à se presenter à la condamnation de la justice, et implorer, pour se purger, le secours de la main du bourreau : Secondement pour son fils : et dernierement pour l'estranger. Si ce precepte prend le ton un peu trop haut : au moins se doibt il presenter le premier, à la punition de sa propre conscience.

Les sens sont nos propres et premiers juges, qui n'apperçoivent les choses que par les accidens externes : et n'est merveille, si en toutes les pieces du service de nostre societé, il y a un si perpetuel, et universel meslange de ceremonies et apparences superficielles : si que la meilleure et plus effectuelle part des polices, consiste en celà. C'est tousjours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceux qui nous ont voulu bastir ces annees passees, un exercice de religion, si contemplatif et immateriel, ne s'estonnent point, s'il s'en trouve, qui pensent, qu'elle fust eschappée et fondue entre leurs doigts, si elle ne tenoit parmy nous, comme marque, tiltre, et instrument de division et de part, plus que par soy−mesmes. Comme en la conference. La gravité, la robbe, et la fortune de celuy qui parle, donne souvent credit à des propos vains et ineptes : Il n'est pas à presumer, qu'un monsieur, si suivy, si redouté, n'aye au dedans quelque suffisance autre que populaire : et qu'un homme à qui on donne tant de commissions, et de charges, si desdaigneux et si morguant, ne soit plus habile, que cet autre, qui le salue de si loing, et que personne n'employe. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gens là, se considerent et mettent en compte : chacun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabaissent à la conference commune ; et qu'on leur presente autre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'authorité de leur experience : ils ont ouy, ils ont veu, ils ont faict, vous estes accablé d'exemples. Je leur dirois volontiers, que le fruict de l'experience d'un Chirurgien, n'est pas l'histoire de ses practiques, et se souvenir qu'il a guary quatre empestez et trois gouteux, s'il ne sçait de cet usage, tirer dequoy former son jugement, et ne nous sçait faire sentir, qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art. Comme en un concert d'instruments, on n'oit pas un leut, une espinete, et la flutte : on oyt une harmonie en globe : l'assemblage et le fruict de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de le faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les faut poiser et assortir : et les faut avoir digerees et alambiquees, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne fut jamais tant d'historiens. Bon est−il tousjours et utile de les ouyr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables du magasin de leur memoire. Grande partie certes, au secours de la vie : Mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs et recueilleurs sont louables eux−mesmes.

Je hay toute sorte de tyrannie, et la parliere, et l'effectuelle. Je me bande volontiers contre ces vaines circonstances, qui pipent nostre jugement par les sens : et me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont pour le plus, des hommes comme les autres :

Rarus enim fermè sensus communis in illa
Fortuna.

A l'avanture les estime lon, et apperçoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus, ils ne respondent point au faix qu'ils ont pris. Il faut qu'il y ayt plus de vigueur, et de pouvoir au porteur, qu'en la charge. Celuy qui n'a pas remply sa force, il vous laisse deviner, s'il a encore de la force au delà, et s'il a esté essayé jusques à son dernier poinct : Celuy qui succombe à sa charge, il descouvre sa mesure, et la foiblesse de ses espaules. C'est pourquoy on voit tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'autres : Il s'en fust faict des bons hommes de mesnage, bons marchans, bons artizans : leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poix que la science, ils fondent dessoubs : Pour estaller et distribuer cette riche et puissante matiere ; pour l'employer et s'en ayder : leur engin n'a, ny assez de vigueur, ny assez de maniement. Elle ne peut qu'en une forte nature : or elles sont bien rares. Et les foibles, dit Socrates, corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant. Elle paroist et inutile et vicieuse, quand elle est mal estuyee. Voyla comment ils se gastent et affolent.

Humani qualis simulator simius oris,
Quem puer arridens, pretioso stamine serum
Velavit, nudàsque nates ac terga reliquit,
Ludibrium mensis.

A ceux pareillement, qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun : de pouvoir ce que nous pouvons. Ils sont bien loing au dessoubs de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus. Comme ils promettent plus, ils doivent aussi plus : Et pourtant leur est le silence, non seulement contenance de respect et gravité, mais encore souvent de profit et de mesnage : Car Megabysus estant allé voir Apelles en son ouvrouer, fut long temps sans mot dire : et puis commença à discourir de ses ouvrages. Dont il reçeut cette rude reprimende : Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes cheines et de ta pompe : mais maintenant, qu'on t'a ouy parler, il n'est pas jusques aux garsons de ma boutique qui ne te mesprisent. Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire : et de parler impertinemment de la peinture : Il devoit maintenir muet, cette externe et presomptive suffisance. A combien de sottes ames en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité ?

Les dignitez, les charges, se donnent necessairement, plus par fortune que par merite : et a lon tort souvent de s'en prendre aux Roys. Au rebours c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayans si peu d'adresse : *Principis est virtus maxima, nosse suos*. Car la nature ne leur a pas donné la veuë, qui se puisse estendre à tant de peuple, pour en discerner la precellence : et perser nos poitrines, où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur. Il faut qu'ils nous trient par conjecture, et à tastons : par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple : tres−foibles argumens. Qui pourroit trouver moyen, qu'on en peust juger par justice, et choisir les hommes par raison, establiroit de ce seul trait, une parfaite forme de police.

Ouy mais, il a mené à poinct ce grand affaire. C'est dire quelque chose ; mais ce n'est pas assez dire. Car cette sentence est justement receuë, Qu'il ne faut pas juger les conseils par les evenemens. Les Carthaginois punissoient les mauvais advis de leurs Capitaines, encore qu'ils fussent corrigez par une heureuse yssue. Et le peuple Romain a souvent refusé le triomphe à des grandes et tres−utiles victoires, par ce que la conduitte du chef ne respondoit point à son bon heur. On s'apperçoit ordinairement aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre, combien elle peut en toutes choses : et qui prent plaisir à rabatre nostre presomption : n'ayant peu faire les mal−habiles sages, elles les fait heureux, à l'envy de la vertu. Et se mesle volontiers à favoriser les executions, où la trame est plus purement sienne. D'où il se voit tous les jours, que les plus simples d'entre nous, mettent à fin de tres−grandes besongnes et publiques et privees. Et comme Sirannez le Persien, respondit à ceux qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propres estoient si sages : Qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires, c'estoit la fortune. Ceux−cy peuvent respondre de mesme : mais d'un contraire biais. La plus part des choses du monde se font par elles mesmes.

Fata viam inveniunt.

L'issuë authorise souvent une tresinepte conduite. Nostre entremise n'est quasi qu'une routine : et plus communement consideration d'usage, et d'exemple, que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire, j'ay autrefois sçeu par ceuz qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur addresse : je n'y ay trouvé que des advis vulgaires : et les plus vulgaires et usitez, sont aussi peut estre, les plus seurs et plus commodes à la pratique, sinon à la montre : Quoy si les plus plattes raisons, sont les mieux assises : les plus basses et lasches, et les plus battues, se couchent mieux aux affaires ? Pour conserver l'authorité du conseil des Roys, il n'est pas besoing que les personnes profanes y participent, et y voyent plus avant que de la premiere barriere. Il se doibt reverer à credit et en bloc, qui en veut nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legerement par ses premiers visages : le fort et principal de la besongne, j'ay accoustumé de le resigner au ciel,

Permitte divis cætera.

L'heur et le mal'heur, sont à mon gré deux souveraines puissances. C'est imprudence, d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rolle de la fortune. Et vaine est l'entreprise de celuy, qui presume d'embrasser et

causes et consequences, et mener par la main, le progrez de son faict. Vaine sur tout aux deliberations guerrieres. Il ne fut jamais plus de circonspection et prudence militaire, qu'il s'en voit par fois entre nous : Seroit ce qu'on crainct de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce jeu ?

Je dis plus, que nostre sagesse mesme et consultation, suit pour la plus part la conduicte du hazard. Ma volonté et mon discours, se remue tantost d'un air, tantost d'un autre : et y a plusieurs de ces mouvemens, qui se gouvernent sans moy : Ma raison à des impulsions et agitations journallieres, et casuelles :

Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt.

Qu'on regarde qui sont les plus puissans aux villes, et qui font mieux leurs besongnes : on trouvera ordinairement, que ce sont les moins habiles : Il est advenu aux femmelettes, aux enfans, et aux insensez, de commander des grands estats, à l'esgal des plus suffisans Princes : Et y rencontrent (dit Thucydides) plus ordinairement les grossiers que les subtils. Nous attribuons les effects de leur bonne fortune à leur prudence.

ut quisque Fortuna utitur,
Ita præcellet : atque exinde sapere illum omnes dicimus.

Parquoy je dis bien, en toutes façons, que les evenemens, sont maigres tesmoings de nostre prix et capacité.

Or j'estois sur ce poinct, qu'il ne faut que voir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu trois jours devant, homme de peu : il coule insensiblement en nos opinions, une image de grandeur, de suffisance, et nous persuadons que croissant de train et de credit, il est creu de merite. Nous jugeons de luy non selon sa valeur : mais à la mode des getons, selon la prerogative de son rang. Que la chanse tourne aussi, qu'il retombe et se mesle à la presse : chacun s'enquiert avec admiration de la cause qui l'avoit guindé si haut. Est−ce luy ? faict on : n'y sçavoit il autre chose quand il y estoit ? les Princes se contentent ils de si peu ? nous estions vrayement en bonnes mains. C'est chose que j'ay veu souvent de mon temps. Voyre et le masque des grandeurs, qu'on represente aux comedies, nous touche aucunement et nous pippe. Ce que j'adore moy−mesmes aux Roys, c'est la foule de leurs adorateurs. Toute inclination et soubsmission leur est deuë, sauf celle de l'entendement : Ma raison n'est pas duite à se courber et fleschir, ce sont mes genoux.

Melanthius interrogé ce qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius : Je ne l'ay, dit−il, point veuë, tant elle est offusquee de langage : Aussi la pluspart de ceux qui jugent les discours des grans, debvroient dire : Je n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur, et de majesté.

Antisthenes suadoit un jour aux Atheniens, qu'ils commandassent, que leurs asnes fussent aussi bien employez au labourage des terres, comme estoyent les chevaux : sur quoy il luy fut respondu, que cet animal n'estoit pas nay à un tel service : C'est tout un, repliqua il ; il n'y va que de vostre ordonnance : car les plus ignorans et incapables hommes, que vous employez aux commandemens de vos guerres, ne laissent pas d'en devenir incontinent tres−dignes, par ce que vous les y employez.

A quoy touche l'usage de tant de peuples, qui canonizent le Roy, qu'ils ont faict d'entre eux, et ne se contentent point de l'honnorer, s'ils ne l'adorent. Ceux de Mexico, dépuis que les ceremonies de son Sacre sont parachevees, n'osent plus le regarder au visage : ains comme s'ils l'avoient deifié par sa royauté, entre les serments qu'ils luy font jurer, de maintenir leur religion, leurs loix, leurs libertez, d'estre vaillant, juste et debonnaire : il jure aussi, de faire marcher le soleil en sa lumiere accoustumee : d'esgouster les nuees en temps opportun : courir aux rivieres leurs cours : et faire porter à la terre toutes choses necessaires à son peuple.

Je suis divers à cette façon commune : et me deffie plus de la suffisance, quand je la vois accompagnée de grandeur de fortune, et de recommandation populaire. Il nous fault prendre garde, combien c'est, de parler à son heure, de choisir son poinct, de rompre le propos, ou le changer, d'une authorité magistrale : de se deffendre des oppositions d'autruy, par un mouvement de teste, un sous−ris, ou un silence, devant une assistance, qui tremble dereverence et de respect.

Un homme de monstrueuse fortune, venant mesler son advis à certain leger propos, qui se demenoit tout laschement, en sa table, commença justement ainsi : Ce ne peut estre qu'un menteur ou ignorant, qui dira autrement que, etc. Suyvez cette poincte philosophique, un poignart à la main.

Voicy un autre advertissement, duquel je tire grand usage. C'est qu'aux disputes et conferences, tous les mots qui nous semblent bons, ne doivent pas incontinent estre acceptez. La plus part des hommes sont riches d'une suffisance estrangere. Il peut bien advenir à tel, de dire un beau traict, une bonne responce et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'adventure se pourra−il verifier par moy−mesme. Il n'y faut point tousjours ceder, quelque verité ou beauté qu'elle ayt. Où il la faut combatre à escient, ou se tirer arriere, soubs couleur de ne l'entendre pas : pour taster de toutes parts, comment elle est logee en son autheur. Il peut advenir, que nous nous enferrons, et aydons au coup, outre sa portee. J'ay autrefois employé à la necessité et presse du combat, des revirades, qui ont faict faucee outre mon dessein, et mon esperance. Je ne les donnois qu'en nombre, on les reçevoit en poix. Tout ainsi, comme, quand je debats contre un homme vigoureux ; je me plais d'anticiper ses conclusions : je luy oste la peine de s'interpreter : j'essaye de prevenir son imagination imparfaicte encores et naissante : l'ordre et la pertinence de son entendement, m'advertit et menace de loing : de ces autres je fais tout le rebours, il ne faut rien entendre que par eux, ny rien presupposer. S'ils jugent en parolles universelles : Cecy est bon, cela ne l'est pas ; et qu'ils rencontrent, voyez si c'est la fortune, qui rencontre pour eux.

Qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence : Pourquoy c'est ; par où c'est. Ces jugements universels, que je voy si ordinaires, ne disent rien. Ce sont gents, qui salüent tout un peuple, en foulle et en troupe. Ceux qui en ont vraye cognoissance, le salüent et remarquent nommement et particulierement. Mais c'est une hazardeuse entreprinse. D'où j'ay veu plus souvent que tous les jours, advenir que les esprits foiblement fondez, voulants faire les ingenieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage, le point de la beauté : arrester leur admiration, d'un si mauvais choix, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'autheur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure : Voyla qui est beau : oyant oüy une entiere page de Vergile. Par là se sauvent les fins. Mais d'entreprendre à le suivre par espaulettes, et de jugement expres et trié, vouloir remarquer par où un bon autheur se surmonte : poisant les mots, les phrases, les inventions et ses diverses vertus, l'une apres l'autre : Ostez vous de là. *Videndum est non modo, quid quisque loquatur, sedetiam, quid quisque sentiat, atque etiam qua de causa quisque sentiat.* J'oy journellement dire à des sots, des mots non sots. Ils disent une bonne chose sçachons jusques où ils la cognoissent, voyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot, et cette belle raison, qu'ils ne possedent pas, ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'avanture, et à tastons, nous la leur mettons en credit et en prix.

Vous leur prestez la main. A quoy faire ? Il ne vous en sçavent nul gré, et en deviennent plus ineptes. Ne les secondez pas, laissez les aller : ils manieront cette matiere, comme gens qui ont peur de s'eschauder, ils n'osent luy changer d'assiete et de jour, n'y l'enfoncer. Croullez la tant soit peu ; elle leur eschappe : ils vous la quittent, toute forte et belle qu'elle est. Ce sont belles armes : mais elles sont mal emmanchees. Combien de fois en ay−je veu l'experience ? Or si vous venez à les esclaircir et confirmer, il vous saisissent et desrobent incontinent cet advantage de vostre interpretation : C'estoit ce que je voulois dire : voyla justement ma conception : si je ne l'ay ainsin exprimé, ce n'est que faute de langue. Souflez. Il faut employer la malice mesme, à corriger cette fiere bestise. Le dogme d'Hegesias, qu'il ne faut ny haïr, ny accuser : ains instruire : a de la raison ailleurs. Mais icy, c'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celuy, qui n'en a que faire, et qui en vaut moins. J'ayme à les laisser embourber et empestrer encore plus qu'ils ne sont :

et si avant, s'il est possible, qu'en fin ils se recognoissent.

La sottise et desreglement de sens, n'est pas chose guerissable par un traict d'advertissement. Et pouvons proprement dire de cette reparation, ce que Cyrus respond à celuy, qui le presse d'enhorter son ost, sur le point d'une bataille : Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur le champ, par une bonne harangue : non plus qu'on ne devient incontinent musicien, pour ouyr une bonne chanson. Ce sont apprentissages, qui ont à estre faicts avant la main, par longue et constante institution.

Nous devons ce soing aux nostres, et certe assiduité de correction et d'instruction : mais d'aller prescher le premier passant, et regenter l'ignorance ou ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel je veux grand mal. Rarement le fais−je, aux propos mesme qui se passent avec moy, et quitte plustost tout, que de venir à ses instructions reculees et magistrales. Mon humeur n'est propre, non plus à parler qu'à escrire, pour les principians. Mais aux choses qui se disent en commun, ou entre autres, pour fauces et absurdes que je les juge, je ne me jette jamais à la traverse, ny de parole ny de signe. Au demeurant rien ne me despite tant en la sottise, que, dequoy elle se plaist plus, que aucune raison ne se peut raisonnablement plaire.

C'est mal'heur, que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous, et vous en envoye tousjours mal content et craintif : là où l'opiniastreté et la temerité, remplissent leurs hostes d'esjouïssance et d'asseurance. C'est au plus mal habiles de regarder les autres hommes par dessus l'espaule, s'en retournans tousjours du combat, pleins de gloire et d'allegresse. Et le plus souvent encore cette outrecuidance de langage et gayeté de visage, leur donné gaigné, à l'endroit de l'assistance, qui est communément foible et incapable de bien juger, et discerner les vrays advantages. L'obstination et ardeur d'opinion, est la plus seure preuve de bestise. Est il rien certain, resolu, dedeigneux, contemplatif, serieux, grave, comme l'asne ?

Pouvons nous pas mesler au tiltre de la conference et communication, les devis poinctus et coupez que l'alegresse et la privauté introduit entre les amis, gaussans et gaudissans plaisamment et vifvement les uns les autres ? Exercice auquel ma gayeté naturelle me rend assez propre : Et s'il n'est aussi tendu et serieux que cet autre exercice que je viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux, ny moins profitable, comme il sembloit à Lycurgus. Pour mon regard j'y apporte plus de liberté que d'esprit, et y ay plus d'heur que d'invention : mais je suis parfaict en la souffrance : car j'endure la revenche, non seulement aspre, mais indiscrete aussi, sans alteration. Et à la charge qu'on me fait, si je n'ay dequoy repartir brusquement sur le champ, je ne vay pas m'amusant à suivre cette poincte, d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à l'opiniastreté : Je la laisse passer, et baissant joyeusement les oreilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure : Il n'est pas marchant qui tousjours gaigne. La plus part changent de visage, et de voix, où la force leur faut : et par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse, ensemble et leur impatience. En cette gaillardise nous pinçons par fois des cordes secrettes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offence : et nous entradvertissons utilement de nos deffauts.

Il y a d'autres jeux de main, indiscrets et aspres, à la Françoise : que je hay mortellement : J'ay la peau tendre et sensible : J'en ay veu en ma vie, enterrer deux Princes de nostre sang royal. Il fait laid se battre en s'esbatant.

Au reste, quand je veux juger de quelqu'un, je luy demande, combien il se contente de soy : jusques où son parler où sa besongne luy plaist. Je veux eviter ces belles excuses, Je le fis en me joüant :

Ablatum mediis opus est incudibus istud :

je n'y fus pas une heure : je ne l'ay reveu depuis. Or dis−je, laissons donc ces pieces, donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure. Et puis : que trouvez vous le plus beau en vostre ouvrage ? est−ce ou cette partie, ou cette cy ? la grace, ou la matiere, ou l'invention, ou le jugement, ou la science. Car ordinairement je m'apperçoy, qu'on faut autant à juger de sa propre besongne,

que de celle d'autruy : Non seulement pour l'affection qu'on y mesle : mais pour n'avoir la suffisance de la cognoistre et distinguer. L'ouvrage de sa propre force, et fortune peult seconder l'ouvrier et le devancer outre son invention, et cognoissance. Pour moy, je ne juge la valeur d'autre besongne, plus obscurement que de la mienne : et loge les Essais tantost bas, tantost haut, fort inconstamment et doubteusement.

Il y a plusieurs livres utiles à raison de leurs subjects, desquels l'autheur ne tire aucune recommandation : Et des bons livres, comme des bons ouvrages, qui font honte à l'ouvrier. J'escriray la façon de nos convives, et de nos vestemens : et l'escriray de mauvaise grace : je publieray les edicts de mon temps, et les lettres des Princes qui passent és mains publiques : je feray un abbregé sur un bon livre (et tout abbregé sur un bon livre est un sot abbregé) lequel livre viendra à se perdre : et choses semblables. La posterité retirera utilité singuliere de telles compositions : moy quel honneur, si ce n'est de ma bonne fortune ? Bonne part des livres fameux, sont de cette condition.

Quand je leuz Philippes de Comines, il y a plusieurs annees, tresbon autheur certes ; j'y remarquay ce mot pour non vulgaire : Qu'il se faut bien garder de faire tant de service à son maistre, qu'on l'empesche d'en trouver la juste recompence. Je devois louer l'invention, non pas luy. Je la rencontray en Tacitus, il n'y a pas long temps : *Beneficia eo usque læta sunt, dum videntur exolvi posse, ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur*. Et Seneque vigoureusement. *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat*. Q. Cicero d'un biais plus lasche : *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest*.

Le subject selon qu'il est, peut faire trouver un homme sçavant et memorieux : mais pour juger en luy les parties plus siennes, et plus dignes, la force et beauté de son ame : il faut sçavoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et en ce qui n'est pas sien, combien on luy doibt en consideration du choix, disposition, ornement, et langage qu'il a forny. Quoy, s'il y a emprunté la matiere, et empiré la forme ? comme il advient souvent. Nous autres qui avons peu de practique avec les livres, sommes en cette peine : que quand nous voyons quelque belle invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer, que nous n'ayons prins instruction de quelque sçavant, si cette piece leur est propre, ou si elle est estrangere. Jusques lors je me tiens tousjours sur mes gardes.

Je viens de courre d'un fil, l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient guere, il y a vingt ans que je ne mis en livre, une heure de suite) et l'ay faict, à la suasion d'un gentil−homme que la France estime beaucoup : tant pour sa valeur propre, que pour une constante forme de suffisance, et bonté, qui se voit en plusieurs freres qu'ils sont. Je ne sçache point d'autheur, qui mesle à un registre public, tant de consideration des moeurs, et inclinations particulieres. Et me semble le rebours, de ce qu'il luy semble à luy : qu'ayant specialement à suivre les vies des Empereurs de son temps, si diverses et extremes, en toute sorte de formes : tant de notables actions, que nommément leur cruauté produisit en leurs subjects : il avoit une matiere plus forte et attirante, à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agitations universelles. Si que souvent je le trouve sterile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur.

Cette forme d'Histoire, est de beaucoup la plus utile : Les mouvemens publics, dependent plus de la conduicte de la fortune, les privez de la nostre. C'est plustost un jugement, que deduction d'histoire : il y a plus de preceptes, que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre : il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict : c'est une pepiniere de discours ethiques, et politiques, pour la provision et ornement de ceux, qui tiennent quelque rang au maniement du monde. Il plaide tousjours par raisons solides et vigoureuses, d'une façon poinctue, et subtile : suyvant le stile affecté du siecle : Ils aymoyent tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoyent de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoyent des parolles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Seneque. Il me semble plus charnu, Seneque plus aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present : vous diriez souvent qu'il nous peinct et qu'il nous pinse. Ceux qui doubtent de sa foy, s'accusentassez de luy vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines, et pend du bon party aux affaires Romaines. Je me plains un peu toutesfois, dequoy il a jugé

de Pompeius plus aigrement, que ne porte l'advis des gens de bien, qui ont vescu et traicté avec luy : de l'avoir estimé dutout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert. On n'a pas exempté d'ambition, son intention au gouvernement des affaires, n'y de vengeance : et ont crainct ses amis mesmes, que la victoire l'eust emporté outre les bornes de la raison : mais non pas jusques à une mesure si effrenee : Il n'y a rien en sa vie, qui nous ayt menassé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne faut−il pas contrepoiser le souspçon à l'evidence : ainsi je ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naifves et droictes, il se pourroit à l'avanture argumenter de cecy mesme : Qu'elles ne s'appliquent pas tousjours exactement aux conclusions de ses jugements : lesquels il suit selon la pente qu'il y a prise, souvent outre la matiere qu'il nous montre : laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse, d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye. Cela, c'est son malheur, non pas son defaut.

J'ay principalement consideré son jugement, et n'en suis pas bien esclaircy par tout. Comme ces mots de la lettre que Tibere vieil et malade, envoyoit au Senat : Que vous escririray−je messieurs, ou comment vous escriray−je, ou que ne vous escriray−je point, en ce temps ? Les dieux, et les deesses me perdent pirement, que je ne me sens tous les jours perir, si je le sçay. Je n'apperçoy pas pourquoy il les applique si certainement, à un poignant remors qui tourmente la conscience de Tibere : Aumoins lors que j'estois à mesme, je ne le vis point.

Cela m'a semblé aussi un peu lasche, qu'ayant eu à dire, qu'il avoit exercé certain honnorable magistrat à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation, qu'il l'a dict : Ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa sorte : Car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faute de coeur : Un jugement roide et hautain, et qui juge sainement, et seurement : il use à toutes mains, des propres exemples, ainsi que de chose estrangere : et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce : Il faut passer par dessus ces regles populaires, de la civilité, en faveur de la verité, et de la liberté. J'ose non seulement parler de moy : mais parler seulement de moy. Je fourvoye quand j'escry d'autre chose, et me desrobe à mon subject. Je ne m'ayme pas si indiscretement, et ne suis si attaché et meslé à moy, que je ne me puisse distinguer et considerer à quartier : comme un voysin, comme un arbre. C'est pareillement faillir, de ne veoir pas jusques où on vaut, ou d'en dire plus qu'on n'en void. Nous devons plus d'amour à Dieu, qu'à nous, et le cognoissons moins, et si en parlons tout nostre saoul.

Si ses escrits rapportent aucune chose de ses conditions : c'estoit un grand personnage, droicturier, et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages : Comme où il tient, qu'un soldat portant un fais de bois, ses mains se roidirent de froid, et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurerent attachees et mortes, s'estants departies des bras. J'ay accoustumé en telles choses, de plier soubs l'authorité de si grands tesmoings.

Ce qu'il dit aussi, que Vespasian, par la faveur du Dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeux de sa salive : et je ne sçay quel autre miracle : il le fait par l'exemple et devoir de tous bons historiens. Ils tiennent registres des evenements d'importance : Parmy les accidens publics, sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur rolle, de reciter les communes creances, non pas de les regler. Cette part touche les Theologiens, et les Philosophes directeurs des consciences. Pourtant tressagement, ce sien compagnon et grand homme comme luy : *Equidem plura transcribo quam credo : Nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere quæ accepi* : et l'autre : *Hæc neque affirmare neque refellere operæ precium est : famæ rerum standum est.* Et escrivant en un siecle, auquel la creance des prodiges commençoit à diminuer, il dit ne vouloir pourtant laisser d'inserer en ses annales, et donner pied à chose receuë de tant de gens de bien, et avec si grande reverence de l'antiquité. C'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire, plus selon qu'ils reçoyvent, que selon qu'ils estiment. Moy qui suis Roy de la matiere que je traicte, et qui n'en dois compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout : Je hazarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me deffie : et certaines finesses verbales dequoy je secoue les oreilles : mais je les laisse courir à l'avanture, je voys qu'on s'honore de pareilles choses : ce n'est pas à moy

seul d'en juger. Je me presente debout, et couché ; le devant et le derriere ; à droitte et à gauche ; et en touts mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas tousjours pareils en application et en goust.

Voyla ce que la memoire m'en presente en gros, et assez incertainement. Tous jugemens en gros, sont lasches et imparfaicts.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE IX
De la vanité

IL n'en est à l'avanture aucune plus expresse, que d'en escrire si vainement. Ce que la divinité nous en a si divinement exprimé, debvroit estre soigneusement et continuellement medité, par les gens d'entendement.

Qui ne voit, que j'ay pris une route, par laquelle sans cesse et sans travail, j'iray autant, qu'il y aura d'ancre et de papier au monde ? Je ne puis tenir registre de ma vie, par mes actions : fortune les met trop bas : je le tiens par mes fantasies. Si ay−je veu un gentil−homme, qui ne communiquoit sa vie, que par les operations de son ventre : Vous voyiez chez luy, en montre, un ordre de bassins de sept ou huict jours : C'estoit son estude, ses discours : Tout autre propos luy puoit. Ce sont icy, un peu plus civilement, des excremens d'un vieil esprit : dur tantost, tantost lasche : et tousjours indigeste. Et quand seray−je à bout de representer une continuelle agitation et mutation de mes pensees, en quelque matiere qu'elles tombent, puisque Diomedes remplit six mille livres, du seul subject de la grammaire ? Que doit produire le babil, puisque le begaiement et desnouement de la langue, estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes ? Tant de paroles, pour les paroles seules. O Pythagoras, que n'esconjuras−tu cette tempeste !

On accusoit un Galba du temps passé, de ce qu'il vivoit oyseusement : Il respondit, que chacun devoit rendre raison de ses actions, non pas de son sejour. Il se trompoit : car la justice a cognoissance et animadversion aussi, sur ceux qui chaument.

Mais il y devroit avoir quelque coërction des loix, contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabons et faineants : On banniroit des mains de nostre peuple, et moy, et cent autres. Ce n'est pas moquerie : L'escrivallerie semble estre quelque symptome d'un siecle desbordé : Quand escrivismes nous tant, que depuis que nous sommes en trouble ? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne ? Outre−ce que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement, en une police : cet embesongnement oïsif, naist de ce que chacun se prent laschement à l'office de sa vacation, et s'en desbauche. La corruption du siecle se fait, par la contribution particuliere de chacun de nous : Les uns y conferent la trahison, les autres l'injustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissans : les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisiveté : desquels je suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quand les dommageables nous pressent. En un temps, où le meschamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement, il est comme louable. Je me console que je seray des derniers, sur qui il faudra mettre la main : Ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressans, j'auray loy de m'amender : Car il me semble que ce seroit contre raison, de poursuyvre les menus inconvenients, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doigt à penser, auquel il recognoissoit au visage, et à l'haleine, un ulcere aux poulmons : Mon amy, fit−il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles.

Je vis pourtant sur ce propos, il y a quelques annees, qu'un personnage, de qui j'ay la memoire en recommandation singuliere, au milieu de nos grands maux, qu'il n'y avoit ny loy, ny justice, ny magistrat, qui fist son office : non plus qu'à cette heure : alla publier je ne sçay quelles chetives reformations, sur les habillemens, la cuisine et la chicane. Ce sont amusoires dequoy on paist un peuple mal−mené, pour dire qu'on

ne l'a pas du tout mis en oubly. Ces autres font de mesme, qui s'arrestent à deffendre à toute instance, des formes de parler, les dances, et les jeux, à un peuple abandonné à toute sorte de vices execrables. Il n'est pas temps de se laver et decrasser, quand on est atteint d'une bonne fiévre. C'est à faire aux seuls Spartiates, de se mettre à se peigner et testonner, sur le poinct qu'ils se vont precipiter à quelque extreme hazard de leur vie.

Quant à moy, j'ay cette autre pire coustume, que si j'ay un escarpin de travers, je laisse encores de travers, et ma chemise et ma cappe : je desdaigne de m'amender à demy : Quand je suis en mauvais estat, je m'acharne au mal : Je m'abandonne par desespoir, et me laisse aller vers la cheute, et jette, comme lon dit, le manche apres la coignee. Je m'obstine à l'empirement : et ne m'estime plus digne de mon soing : Ou tout bien ou tout mal.

Ce m'est faveur, que la desolation de cet estat ; se rencontre à la desolation de mon aage : Je souffre plus volontiers, que mes maux en soient rechargez, que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que j'exprime au mal−heur, sont paroles de despit. Mon courage se herisse au lieu de s'applatir. Et au rebours des autres, je me trouve plus devost, en la bonne, qu'en la mauvaise fortune : suyvant le precepte de Xenophon, sinon suyvant sa raison. Et fais plus volontiers les doux yeux au ciel, pour le remercier, que pour le requerir : J'ay plus de soing d'augmenter la santé, quand elle me rit, que je n'ay de la remettre, quand je l'ay escartee. Les prosperitez me servent de discipline et d'instruction, comme aux autres, les adversitez et les verges. Comme si la bonne fortune estoit incompatible avec la bonne conscience : les hommes ne se rendent gents de bien, qu'en la mauvaise. Le bon heur m'est un singulier aiguillon, à la moderation, et modestie. La priere me gaigne, la menace me rebute, la faveur me ploye, la crainte me roydit.

Parmy les conditions humaines, cette−cy est assez commune, de nous plaire plus des choses estrangeres que des nostres, et d'aymer le remuement et le changement.

Ipsa dies ideo nos grato perluit haustu,
Quód permutatis hora recurrit equis.

J'en tiens ma part. Ceux qui suyvent l'autre extremité, de s'aggreer en eux−mesmes : d'estimer ce qu'ils tiennent au dessus du reste : et de ne recognoistre aucune forme plus belle, que celle qu'ils voyent : s'ils ne sont plus advisez que nous, ils sont à la verité plus heureux. Je n'envie point leur sagesse, mais ouy leur bonne fortune.

Cette humeur avide des choses nouvelles et incognues, ayde bien à nourrir en moy, le desir de voyager : mais assez d'autres circonstances y conferent. Je me destourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, fust ce dans une grange, et à estre obey des siens. Mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant. Et puis il est par necessité meslé de plusieurs pensements fascheux. Tantost l'indigence et l'oppression de vostre peuple : tantost la querelle d'entre vos voysins : tantost l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige :

Aut verberatæ grandine vineæ,
Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sydera, nunc hyemes iniquas.

Et qu'à peine en six mois, envoyera Dieu une saison, dequoy vostre receveur se contente bien à plain : et que si elle sert aux vignes, elle ne nuyse aux prez.

Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
Flabráque ventorum violento turbine vexant.

Joinct le soulier neuf, et bien formé, de cet homme du temps passé, qui vous blesse le pied. Et que l'estranger n'entend pas, combien il vous couste, et combien vous prestez, à maintenir l'apparence de cet ordre, qu'on voit en vostre famille : et qu'à l'avanture l'achetez vous trop cher.

Je me suis pris tard au mesnage. Ceux que nature avoit fait naistre avant moy, m'en ont deschargé long temps. J'avois des−ja pris un autre ply, plus selon ma complexion. Toutesfois de ce que j'en ay veu, c'est un'occupation plus empeschante, que difficile. Quiconque est capable d'autre chose, le sera bien aysément de celle là. Si je cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue : J'eusse servy les Roys, trafique plus fertile que toute autre. Puis que je ne pretens acquerir que la reputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé : conformément au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal qui vaille : Et que je ne cherche qu'à passer, je le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention.

Au pis aller, courez tousjours par retranchement de despence, devant la pauvreté. C'est à quoy je m'attends, et de me reformer, avant qu'elle m'y force. J'ay estably au demeurant, en mon ame, assez de degrez, à me passer de moins, que ce que j'ay. Je dis, passer avec contentement. *Non æstimatione census, verùm victu atque cultu, terminatur pecuniæ modus*. Mon vray besoing n'occupe pas si justement tout mon avoir, que sans venir au vif, fortune n'ait où mordre sur moy.

Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaule à mes affaires domestiques : Je m'y employe, mais despiteusement : Joinct que j'ay cela chez moy, que pour brusler à part, la chandelle par mon bout, l'autre bout ne s'espargne de rien.

Les voyages ne me blessent que par la despence, qui est grande, et outre mes forces : ayant accoustumé d'y estre avec equippage non necessaire seulement, mais aussi honneste : Il me les en faut faire d'autant plus courts, et moins frequents : et n'y employe que l'escume, et mareserve, temporisant et differant, selon qu'elle vient. Je ne veux pas, que le plaisir de me promener, corrompe le plaisir de me retirer. Au rebours, j'entens qu'ils se nourrissent, et favorisent l'un l'autre. La fortune m'a aydé en cecy : que puis que ma principale profession en cette vie, estoit de la vivre mollement, et plustost laschement qu'affaireusement ; elle m'a osté le besoing de multiplier en richesses, pour pourvoir à la multitude de mes heritiers. Pour un, s'il n'a assez de ce, dequoy j'ay eu si plantureusement assez, à son dam. Son imprudence ne meritera pas, que je luy en desire d'avantage. Et chascun, selon l'exemple de Phocion, pourvoid suffisamment à ses enfants, qui leur pourvoid, entant qu'ils ne luy sont dissemblables. Nullement seroy−je d'advis du faict de Crates. Il laissa son argent chez un banquier, avec cette condition : Si ses enfants estoient des sots, qu'il le leur donnast ; s'ils estoient habiles, qu'il le distribuast aux plus sots du peuple. Comme si les sots, pour estre moins capables de s'en passer, estoient plus capables d'user des richesses.

Tant y a, que le dommage qui vient de mon absence, ne me semble point meriter, pendant que j'auray dequoy le porter, que je refuse d'accepter les occasions qui se presentent, de me distraire de cette assistance penible. Il y a tousjours quelque piece qui va de travers. Les negoces, tantost d'une maison, tantost d'une autre, vous tirassent. Vous esclairez toutes choses de trop pres : Vostre perspicacité vous nuit icy, comme si fait elle assez ailleurs. Je me desrobe aux occasions de me fascher : et me destourne de la cognoissance des choses, qui vont mal : Et si ne puis tant faire, qu'à toute heure je ne heurte chez moy, en quelque rencontre, qui me desplaise. Et les fripponneries, qu'on me cache le plus, sont celles que je sçay le mieux. Il en est que pour faire moins mal, il faut ayder soy mesme à cacher. Vaines pointures : vaines par fois, mais tousjours pointures. Les plus menus et graisles empeschemens, sont les plus persans. Et comme les petites lettres lassent plus les yeux, aussi nous piquent plus les petits affaires : la tourbe des menus maux, offence plus, que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliees, elles nous mordent plus aigu, et sans menace, nous surprenant facilement à l'impourveu.

Je ne suis pas philosophe. Les maux me foullent selon qu'ils poisent : et poisent selon la forme, comme selon la matiere : et souvent plus. J'y ay plus de perspicacité que le vulgaire, si j'y ay plus de patience. En fin s'ils

ne me blessent, ils me poisent. C'est chose tendre que la vie, et aysee à troubler. Depuis que j'ay le visage tourné vers le chagrin, nemo enim resistit sibi cùm ceperit impelli, pour sotte cause qui m'y ayt porté : j'irrite l'humeur de ce costé là : qui se nourrit apres, et s'exaspere, de son propre branle, attirant et ammoncellant une matiere sur autre, dequoy se paistre.

Stillicidii casus lapidem cavat :

Ces ordinaires goutieres me mangent, et m'ulcerent. Les inconvenients ordinaires ne sont jamais legers. Ils sont continuels et irreparables, quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables.

Quand je considere mes affaires de loing, et en gros : je trouve, soit pour n'en avoir la memoire gueres exacte, qu'ils sont allez jusques à cette heure, en prosperant, outre mes contes et mes raisons. J'en retire ce me semble plus, qu'il n'y en a : leur bon heur me trahit. Mais suis−je au dedans de la besongne, voy−je marcher toutes ces parcelles ?

Tum veró in curas animum diducimus omnes :

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est tres−facile : de m'y prendre sans m'en peiner, tresdifficile. C'est pitié, d'estre en lieu où tout ce que vous voyez, vous embesongne, et vous concerne. Et me semble jouyr plus gayement les plaisirs d'une maison estrangere, et y apporter le goust plus libre et pur. Diogenes respondit selon moy, à celuy qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvoit le meilleur : L'estranger, feit il.

Mon pere aymoit à bastir Montaigne, où il estoit nay : et en toute cette police d'affaires domestiques, j'ayme à me servir de son exemple, et de ses reigles ; et y attacheray mes successeurs autant que je pourray. Si je pouvois mieux pour luy, je le feroys. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encores, et agisse par moy. Ja Dieu ne permette que je laisse faillir entre mes mains, aucune image de vie, que je puisse rendre à un si bon pere. Ce que je me suis meslé d'achever quelque vieux pan de mur, et de renger quelque piece de bastiment mal dolé, ç'a esté certes, regardant plus à son intention, qu'à mon contentement. Et accuse ma faineance, de n'avoir passé outre, à parfaire les commencements qu'il a laissez en sa maison : d'autant plus, que je suis en grands termes d'en estre le dernier possesseur de ma race, et d'y porter la derniere main. Car quant à mon application particuliere, ny ce plaisir de bastir, qu'on dit estre si attrayant, ny la chasse, ny les jardins, ny ces autres plaisirs de la vie retiree, ne me peuvent beaucoup amuser. C'est chose dequoy je me veux mal, comme de toutes autres opinions qui me sont incommodes. Je ne me soucie pas tant de les avoir vigoureuses et doctes, comme je me soucie de les avoir aisees et commodes à la vie. Elles sont bien assez vrayes et saines, si elles sont utiles et aggreables.

Ceux qui m'oyans dire mon insuffisance aux occupations du mesnage, me viennent souffler aux oreilles que c'est desdaing, et que je laisse de sçavoir les instrumens du labourage, ses saisons, son ordre, comment on fait mes vins, comme on ente, et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fruicts, et l'apprest des viandes, dequoy je vis : le nom et prix des estoffes, de quoy je m'abille, pour avoir à coeur quelque plus haute science, ils me font mourir. Cela, c'est sottise : et plustost bestise, que gloire : Je m'aymerois mieux bon escuyer, que bon logicien.

Quin tu aliquid saltem potius quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco ?

Nous empeschons noz pensees du general, et des causes et conduittes universelles : qui se conduisent tresbien sans nous : et laissons en arriere nostre faict : et Michel, qui nous touche encore de plus pres que l'homme. Or j'arreste bien chez moy le plus ordinairement : mais je voudrois m'y plaire plus qu'ailleurs.

Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris, et viarum,
Militiæque.

Je ne sçay si j'en viendray à bout. Je voudrois qu'au lieu de quelque autre piece de sa succession, m'on pere m'eust resigné cette passionnee amour, qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage. Il estoit bien heureux, de ramener ses desirs, à sa fortune, et de se sçavoir plaire de ce qu'il avoit. La philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si j'en puis une fois prendre le goust, comme luy. Je suis de cet avis, que la plus honorable vacation, est de servir au publiq, et estre utile à beaucoup. *Fructus enim ingenii et virtutis, omnisque præstantiæ tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confertur*. Pour mon regard je m'en despars : Partie par conscience : (car par où je vois le poix qui touche telles vacations, je vois aussi le peu de moyen que j'ay d'y fournir : et Platon maistre ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir) partie par poltronerie. Je me contente de jouïr le monde, sans m'en empresser : de vivre une vie, seulement excusable : et qui seulement ne poise, ny à moy, ny à autruy.

Jamais homme ne se laissa aller plus plainement et plus laschement, au soing et gouvernement d'un tiers, que je ferois, si j'avois à qui. L'un de mes souhaits pour cette heure, ce seroit de trouver un gendre, qui sçeust appaster commodément mes vieux ans, et les endormir : entre les mains de qui je deposasse en toute souveraineté, la conduite et usage de mes biens : qu'il en fist ce que j'en fais, et gaignast sur moy ce que j'y gaigne : pourveu qu'il y apportast un courage vrayement recognoissant, et amy. Mais quoy ? nous vivons en un monde, où la loyauté des propres enfans est incognue.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contreroolle : aussi bien me tromperoit il en comptant. Et si ce n'est un diable, je l'oblige à bien faire, par une si abandonnee confiance. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli, et aliis jus peccandi suspicando fecerunt.* La plus commune seureté, que je prens de mes gens, c'est la mescognoissance : Je ne presume les vices qu'apres que je les ay veuz : et m'en fie plus aux jeunes, que j'estime moins gastez par mauvais exemple. J'oy plus volontiers dire, au bout de deux mois, que j'ay despandu quatre cens escus, que d'avoir les oreilles battues tous les soirs, de trois, cinq, sept. Si ay−je esté desrobé aussi peu qu'un autre de cette sorte de larrecin : Il est vray, que je preste la main à l'ignorance : Je nourris à escient, aucunement trouble et incertaine la science de mon argent : Jusques à certaine mesure, je suis content, d'en pouvoir doubter. Il faut laisser un peu de place à la desloyauté, ou imprudence de vostre valet : S'il nous en reste en gros, dequoy faire nostre effect, cet excez de la liberalité de la fortune, laissons le un peu plus courre à sa mercy : La portion du glanneur. Apres tout, je ne prise pas tant la foy de mes gents, comme je mesprise leur injure. O le vilain et sot estude, d'estudier son argent, se plaire à le manier et recomter ! c'est par là, que l'avarice faict ses approches.

Dépuis dix−huict ans, que je gouverne des biens, je n'ay sçeu gaigner sur moy, de voir, ny tiltres, ny mes principaux affaires, qui ont necessairement à passer par ma science, et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique, des choses transitoires et mondaines : je n'ay pas le goust si espuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent : mais certes c'est paresse et negligence inexcusable et puerile. Que ne feroy je plustost que de lire un contract ? Et plustost, que d'aller secoüant ces paperasses poudreuses, serf de mes negoces ? ou encore pis, de ceux d'autruy, comme font tant de gents à prix d'argent. Je n'ay rien cher que le soucy et la peine : et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir.

J'estoy, ce croi−je, plus propre, à vivre de la fortune d'autruy, s'il se pouvoit, sans obligation et sans servitude. Et si ne sçay, à l'examiner de pres ; si selon mon humeur et mon sort, ce que 'iay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abjection, d'importunité, et d'aigreur, que n'auroit la suitte d'un homme, nay plus grand que moy, qui me guidast un peu à mon aise. *Servitus obedientia est fracti animi et abjecti, arbitrio carentis suo* : Crates fit pis, qui se jetta en la franchise de la pauvreté, pour se deffaire des indignitez et cures de la maison. Cela ne ferois−je pas : Je hay la pauvreté à pair de la douleur : mais ouy bien, changer cette sorte de vie, à une autre moins brave, et moins affaireuse.

Absent, je me despouille de tous tels pensemens : et sentirois moins lors la ruyne d'une tour, que je ne fais present, la cheute d'une ardoyse. Mon ame se démesle bien ayséement à part, mais en presence, elle souffre, comme celle d'un vigneron. Une rene de travers à mon cheval, un bout d'estriviere qui batte ma jambe, me tiendront tout un jour en eschec. J'esleve assez mon courage à l'encontre des inconveniens, les yeux, je ne puis.

Sensus ô superi sensus !

Je suis chez moy, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres, je parle de ceux de moyenne condition, comme est la mienne : et s'il en est, ils sont plus heureux : se peuvent tant reposer, sur un second, qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste volontiers quelque chose de ma façon, au traittement des survenants : et en ay peu arrester quelcun par adventure plus par ma cuisine, que par ma grace : comme font les fascheux : et oste beaucoup du plaisir que je devrois prendre chez moy, de la visitation et assemblees de mes amys. La plus sotte contenance d'un gentil−homme en sa maison, c'est de le voir empesché du train de sa police ; parler à l'oreille d'un valet, en menacer un autre des yeux. Elle doit couler insensiblement, et representer un cours ordinaire. Et treuve laid, qu'on entretienne ses hostes, du traictement qu'on leur fait, autant à l'excuser qu'à le vanter. J'ayme l'ordre et la netteté,

et cantharus et lanx,
Ostendunt mihi me,

au prix de l'abondance : et regarde chez moy exactement à la necessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez autruy, si un plat se verse, vous n'en faites que rire : vous dormez ce pendant que monsieur renge avec son maistre d'hostel, son faict, pour vostre traictement du lendemain.

J'en parle selon moy : Ne laissant pas en general d'estimer, combien c'est un doux amusement à certaines natures, qu'un mesnage paisible, prospere, conduict par un ordre reglé. Et ne voulant attacher à la chose, mes propres erreurs et inconvenients. Ny desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, faire ses particuliers affaires sans injustice.

Quand je voyage, je n'ay à penser qu'à moy, et à l'emploicte de mon argent : cela se dispose d'un seul precepte. Il est requis trop de parties à amasser : je n'y entens rien : A despendre, je m'y entens un peu, et à donner jour à ma despence : qui est de vray son principal usage. Mais je m'y attens trop ambitieusement ; qui la rend inegalle et difforme : et en outre immoderee en l'un et l'autre visage. Si elle paroist, si elle sert, je m'y laisse indiscretement aller : et me resserre autant indiscretement, si elle ne luyt, et si elle ne me rit.

Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre, par la relation à autruy, nous fait beaucoup plus de mal que de bien. Nous nous defraudons de nos propres utilitez, pour former les apparences à l'opinion commune. Il ne nous chaut pas tant, quel soit nostre estre, en nous, et en effect, comme quel il soit, en la cognoissance publique. Les biens mesmes de l'esprit, et la sagesse, nous semblent sans fruict, si elle n'est jouye que de nous : si elle ne se produict à la veuë et approbation estrangere. Il y en a, de qui l'or coulle à gros bouillons, par des lieux sousterreins, imperceptiblement : d'autres l'estendent tout en lames et en feuilles : Si qu'aux uns les liars valent escuz, aux autres le contraire : le monde estimant l'emploite et la valeur, selon la montre. Tout soing curieux autour des richesses sent à l'avarice : Leur dispensation mesme, et la liberalité trop ordonnee et artificielle : elles ne valent pas une advertance et sollicitude penible. Qui veut faire sa despense juste, la fait estroitte et contrainte. La garde, ou l'emploitte, sont de soy choses indifferentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal, que selon l'application de nostre volonté.

L'autre cause qui me convie à ses promenades, c'est la disconvënance aux moeurs presentes de nostre estat : je me consolerois aysement de cette corruption, pour le regard de l'interest public :

pejoraque sæcula ferri
Temporibus, quorum sceleri non invenit ipsa
Nomen, et à nullo posuit natura metallo :

mais pour le mien, non. J'en suis en particulier trop pressé. Car en mon voisinage, nous sommes tantost par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'estat si desbordee,

Quippe ubi fas versum atque nefas :

qu'à la verité, c'est merveille qu'elle se puisse maintenir.

Armati terram exercent, sempérque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere rapto.

En fin je vois par nostre exemple, que la societé des hommes se tient et se coust, à quelque prix que ce soit : En quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent, et se rengent, en se remuant et s'entassant : comme des corps mal unis qu'on empoche sans ordre, trouvent d'eux mesmes la façon de se joindre, et s'emplacer, les uns parmy les autres : souvent mieux, que l'art ne les eust sçeu disposer. Le Roy Philippus fit un amas, des plus meschans hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea tous en une ville, qu'il leur fit bastir, qui en portoit le nom. J'estime qu'ils dresserent des vices mesme, une contexture politique entre eux, et une commode et juste societé.

Je vois, non une action, ou trois, ou cent, mais des moeurs, en usage commun et reçeu, si farouches, en inhumanité sur tout et desloyauté, qui est pour moy la pire espece des vices, que je n'ay point le courage de les concevoir sans horreur : Et les admire, quasi autant que je les deteste. L'exercice de ces meschancetez insignes, porte marque de vigueur et force d'ame, autant que d'erreur et desreglement. La necessité compose les hommes et les assemble. Cette couture fortuite se forme apres en loix. Car il en a esté d'aussi sauvages qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps, avec autant de santé et longueur de vie, que celles de Platon et Aristote sçauroient faire.

Et certes toutes ces descriptions de police, feintes par art, se trouvent ridicules, et ineptes à mettre en practique. Ces grandes et longues altercations, de la meilleure forme de societé : et des reigles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : Comme il se trouve és arts, plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors de là. Telle peinture de police, seroit de mise, en un nouveau monde : mais nous prenons un monde desja faict et formé à certaines coustumes. Nous ne l'engendrons pas comme Pyrrha, ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy de le redresser, et renger de nouveau, nous ne pouvons gueres le tordre de son accoustumé ply, que nous ne rompions tout. On demandoit à Solon, s'il avoit estably les meilleures loyx qu'il avoit peu aux Atheniens : Ouy bien, respondit−il, de celles qu'ils eussent reçeuës.

Varro s'excuse de pareil air : Que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce, qu'il en croid. Mais, estant desja receuë, il en dira selon l'usage, plus que selon nature.

Non par opinion, mais en verité, l'excellente et meilleure police, est à chacune nation, celle soubs laquelle elle s'est maintenuë. Sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition presente : Mais je tiens pourtant, que d'aller desirant le commandement de peu, en un estat populaire : ou en la monarchie, une autre espece de gouvernement, c'est vice et folie.

Ayme l'estat tel que tu le vois estre,
S'il est royal, ayme la royauté,
S'il est de peu, ou bien communauté,

Ayme l'aussi, car Dieu t'y a faict naistre.

Ainsi en parloit le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre : un esprit si gentil, les opinions si saines, les moeurs si douces. Cette perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix, sont pertes importantes à nostre couronne. Je ne sçay s'il reste à la France dequoy substituer une autre coupple, pareille à ces deux Gascons, en syncerité, et en suffisance, pour le conseil de nos Roys. C'estoyent ames diversement belles, et certes selon le siecle, rares et belles, chacune en sa forme. Mais qui les avoit logees en cet aage, si desconvenables et si disproportionnees à nostre corruption, et à nos tempestes ?

Rien ne presse un estat que l'innovation : le changement donne seul forme à l'injustice, et à la tyrannie. Quand quelque piece se démanche, on peut l'estayer : on peut s'opposer à ce, que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses, ne nous esloigne trop de nos commencemens et principes : Mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceux qui pour descrasser effacent : qui veulent amender les deffauts particuliers, par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort : *non tam commutandarum quam evertendarum rerum cupidi*. Le monde est inepte à se guarir : Il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en deffaire, sans regarder à quel prix. Nous voyons par mille exemples, qu'il se guarit ordinairement à ses despens : la descharge du mal present, n'est pas guarison, s'il n'y a en general amendement de condition.

La fin du Chirurgien, n'est pas de faire mourir la mauvaise chair : ce n'est que l'acheminement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre. Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche, il demeure court : car le bien ne succede pas necessairement au mal : un autre mal luy peut succeder, et pire. Comme il advint aux tueurs de Cesar, qui jetterent la chose publique à tel poinct, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs, depuis, jusques à nos siecles, il est advenu de mesmes. Les François mes contemporanees sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranlent l'estat, et le desordonnent.

Qui viseroit droit à la guarison, et en consulteroit avant toute oeuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce proceder, par un exemple insigne. Ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy personnage de grande authorité en la ville de Capouë, trouva un jour moyen d'enfermer le Senat dans le Palais : et convoquant le peuple en la place, leur dit : Que le jour estoit venu, auquel en pleine liberté ils pouvoient prendre vengeance des Tyrans qui les avoyent si long temps oppressez, lesquels il tenoit à sa mercy seuls et desarmez. Fut d'advis, qu'au sort on les tirast hors, l'un apres l'autre : et de chacun on ordonnast particulierement : faisant sur le champ, executer ce qui en seroit decreté : pourveu aussi que tout d'un train ils advisassent d'establir quelque homme de bien, en la place du condamné, affin qu'elle ne demeurast vuide d'officier. Ils n'eurent pas plustost ouy le nom d'un Senateur, qu'il s'esleva un cry de mescontentement universel à l'encontre de luy : Je voy bien, dit Pacuvius, il faut demettre cettuy−cy : c'est un meschant : ayons en un bon en change. Ce fut un prompt silence : tout le monde se trouvant bien empesché au choix. Au premier plus effronté, qui dit le sien : voyla un consentement de voix encore plus grand à refuser celuy là : Cent imperfections, et justes causes, de le rebuter. Ces humeurs contradictoires, s'estans eschauffees, il advint encore pis du second Senateur, et du tiers. Autant de discorde à l'election, que de convenance à la demission. S'estans inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deça, qui delà, à se desrober peu à peu de l'assemblee : Rapportant chacun cette resolution en son ame, que le plus vieil et mieux cogneu mal, est tousjours plus supportable, que le mal recent et inexperimenté.

Pour nous voir bien piteusement agitez : car que n'avons nous faict ?

Eheu cicatricum et sceleris pudet,
Fratrúmque : quid nos dura refugimus
Ætas ? quid intactum nefasti
Liquimus ? unde manus juventus

Metu Deorum continuit ? quibus
Pepercit aris ?

je ne vay pas soudain me resolvant,

ipsa si velit salus,
Servare prorsus non potest hanc familiam :

Nous ne sommes pas pourtant à l'avanture, à nostre dernier periode. La conservation des estats, est chose qui vray−semblablement surpasse nostre intelligence. C'est, comme dit Platon, chose puissante, et de difficile dissolution, qu'une civile police, elle dure souvent contre des maladies mortelles et intestines : contre l'injure des loix injustes, contre la tyrannie, contre le debordement et ignorance des magistrats, licence et sedition des peuples.

En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous, et regardons vers ceux qui sont mieux : Mesurons nous à ce qui est au dessous : il n'en est point de si miserable, qui ne trouve mille exemples où se consoler. C'est nostre vice, que nous voyons plus mal volontiers, ce qui est dessus nous, que volontiers, ce qui est dessoubs. Si disoit Solon, qui dresseroit un tas de tous les maux ensemble, qu'il n'est aucun, qui ne choisist plustost de remporter avec soy les maux qu'il a, que de venir à division legitime, avec tous les autres hommes de ce tas de maux, et en prendre sa quotte part. Nostre police se porte mal. Il en a esté pourtant de plus malades, sans mourir. Les dieux s'esbatent de nous à la pelote, et nous agitent à toutes mains, *enimvero Dii nos homines quasi pilas habent*.

Les astres ont fatalement destiné l'estat de Rome, pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre : Il comprend en soy toutes les formes et avantures, qui touchent un'estat : Tout ce que l'ordre y peut, et le trouble, et l'heur, et le mal'heur. Qui se doit desesperer de sa condition, voyant les secousses et mouvemens dequoy celuy là fut agité, et qu'il supporta ? Si l'estendue de la domination, est la santé d'un estat, dequoy je ne suis aucunement d'advis (et me plaist Isocrates, qui instruit Nicocles, non d'envier les Princes, qui ont des dominations larges, mais qui sçavent bien conserver celles qui leur sont escheuës) celuy−là ne fut jamais si sain, que quand il fut le plus malade. La pire de ses formes, luy fut la plus fortunee. A peine recongnoist−on l'image d'aucune police, soubs les premiers Empereurs : c'est la plus horrible et la plus espesse confusion qu'on puisse concevoir. Toutesfois il la supporta : et y dura, conservant, non pas une monarchie resserree en ses limites, mais tant de nations, si diverses, si esloignees, si mal affectionnees, si desordonnement commandees, et injustement conquises.

nec gentibus ullis
Commodat in populum terræ pelagique potentem,
Invidiam fortuna suam.

Tout ce qui branle ne tombe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou. Il tient mesme par son antiquité : comme les vieux bastimens, ausquels l'aage a desrobé le pied, sans crouste et sans cyment, qui pourtant vivent et se soustiennent en leur propre poix,

nec jam validis radicibus hærens,
Pondere tuta suo est.

D'avantage ce n'est pas bien procedé, de recognoistre seulement le flanc et le fossé : pour juger de la seureté d'une place, il faut voir, par où on y peut venir, en quel estat est l'assaillant. Peu de vaisseaux fondent de leur propre poix, et sans violence estrangere. Or tournons les yeux par tout, tout croulle autour de nous : En tous les grands estats, soit de Chrestienté, soit d'ailleurs, que nous cognoissons, regardez y, vous y trouverez une evidente menasse de changement et de ruyne :

Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes
Tempestas.

Les astrologues ont beau jeu, à nous advertir, comme ils font, de grandes alterations, et mutations prochaines : leurs devinations sont presentes et palpables, il ne faut pas aller au ciel pour cela.

Nous n'avons pas seulement à tirer consolation, de cette societé universelle de mal et de menasse : mais encores quelque esperance, pour la duree de nostre estat : d'autant que naturellement, rien ne tombe, là où tout tombe : La maladie universelle est la santé particuliere : La conformité, est qualité ennemie à la dissolution. Pour moy, je n'en entre point au desespoir, et me semble y voir des routes à nous sauver :

Deus hæc fortasse benigna
Reducet in sedem vice.

Qui sçait, si Dieu voudra qu'il en advienne, comme des corps qui se purgent, et remettent en meilleur estat, par longues et griefves maladies : lesquelles leur rendent une santé plus entiere et plus nette, que celle qu'elles leur avoient osté ?

Ce qui me poise le plus, c'est qu'à conter les symptomes de nostre mal, j'en vois autant de naturels, et de ceux que le ciel nous envoye, et proprement siens, que de ceux que nostre desreiglement, et l'imprudence humaine y conferent. Il semble que les astres mesmes ordonnent, que nous avons assez duré, et outre les termes ordinaires. Et cecy aussi me poise, que le plus voysin mal, qui nous menace, ce n'est pas alteration en la masse, entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion : l'extreme de noz craintes.

Encores en ces revasseries icy crains−je la trahison, de ma memoire, que par inadvertance, elle m'aye faict enregistrer une chose deux fois. Je hay à me recognoistre : et ne retaste jamais qu'envis ce qui m'est une fois eschappé. Or je n'apporte icy rien de nouvel apprentissage. Ce sont imaginations communes : les ayant à l'avanture conceuës cent fois, j'ay peur de les avoir desja enrollees. La redicte est par tout ennuyeuse, fut ce dans Homere : Mais elle est ruyneuse, aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagere. Je me desplais de l'inculcation, voire aux choses utiles, comme en Seneque. Et l'usage de son escole Stoïque me desplaist, de redire sur chasque matiere, tout au long et au large, les principes et presuppositions, qui servent en general : et realleguer tousjours de nouveau les arguments et raisons communes et universelles. Ma memoire s'empire cruellement tous les jours :

Pocula Lethæos ut si ducentia somnos,
Arente fauce traxerim.

Il faudra doresnavant (car Dieu mercy jusques à cette heure, il n'en est pas advenu de faute) qu'au lieu que les autres cherchent temps, et occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, je fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation, de laquelle j'aye à despendre. L'estre tenu et obligé, me fourvoye : et le despendre d'un si foible instrument qu'est ma memoire.

Je ne lis jamais cette histoire, que je ne m'en offence, d'un ressentiment propre et naturel. Lyncestez accusé de conjuration, contre Alexandre, le jour qu'il fut mené en la presence de l'armée, suivant la coustume, pour estre ouy en ses deffences, avoit en sa teste une harangue estudiée, de laquelle tout hesitant et begayant il prononça quelques paroles : Comme il se troubloit de plus en plus, ce pendant qu'il lucte avec sa memoire, et qu'il la retaste, le voila chargé et tué à coups de pique, par les soldats, qui luy estoyent plus voisins : le tenans pour convaincu. Son estonnement et son silence, leur servit de confession. Ayant eu en prison tant de loysir de se preparer, ce n'est à leur advis, plus la memoire qui luy manque : c'est la conscience qui luy bride la langue, et luy oste la force. Vrayement c'est bien dit. Le lieu estonne, l'assistance, l'expectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire. Que peut−on faire, quand c'est une harangue, qui porte la vie en

consequence ?

Pour moy, cela mesme, que je sois lié à ce que j'ay à dire, sert à m'en desprendre. Quand je me suis commis et assigné entierement à ma memoire, je pends si fort sur elle, que je l'accable : elle s'effraye de sa charge. Autant que je m'en rapporte à elle ; je me mets hors de moy : jusques à essayer ma contenance : Et me suis veu quelque jour en peine, de celer la servitude en laquelle j'estois entravé : Là où mon dessein est, de representer en parlant, une profonde nonchalance d'accent et de visage, et des mouvemens fortuites et impremeditez, comme naissans des occasions presentes : aymant aussi cher ne rien dire qui vaille, que de montrer estre venu preparé pour bien dire : Chose messeante, sur tout à gens de ma profession : et chose de trop grande obligation, à qui ne peut beaucoup tenir : L'apprest donne plus à esperer, qu'il ne porte. On se met souvent sottement en pourpoinct, pour ne sauter pas mieux qu'en saye. *Nihil est his, qui placere volunt, tam adversarium, quàm expectatio*.

Ils ont laissé par escrit de l'orateur Curio, que quand il proposoit la distribution des pieces de son oraison, en trois, ou en quatre ; ou le nombre de ses arguments et raisons, il luy advenoit volontiers, ou d'en oublier quel−qu'un, ou d'y en adjouster un ou deux de plus. J'ay tousjours bien evité, de tomber en cet inconvenient : ayant hay ces promesses et prescriptions : Non seulement pour la deffiance de ma memoire : mais aussi pource que cette forme retire trop à l'artiste. Simpliciora militares decent. Baste, que je me suis meshuy promis, de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect : Car quant à parler en lisant son escript : outre ce qu'il est tresinepte, il est de grand desavantage à ceux, qui par nature pouvoient quelque chose en l'action. Et de me jetter à la mercy de mon invention presente, encore moins : Je l'ay lourde et trouble, qui ne sçauroit fournir aux soudaines necessitez, et importantes.

Laisse Lecteur courir encore ce coup d'essay, et ce troisiesme alongeail, du reste des pieces de ma peinture. J'adjouste, mais je ne corrige pas : Premierement, par ce que celuy qui a hypothequé au monde son ouvrage, je trouve apparence, qu'il n'y ayt plus de droict : Qu'il die, s'il peut, mieux ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il a venduë : De telles gens, il ne faudroit rien acheter qu'apres leur mort : Qu'ils y pensent bien, avant que de se produire. Qui les haste ?

Mon livre est tousjours un : sauf qu'à mesure, qu'on se met à le renouveller, afin que l'achetteur ne s'en aille les mains du tout vuides, je me donne loy d'y attacher (comme ce n'estqu'une marqueterie mal jointe) quelque embleme supernumeraire. Ce ne sont que surpoids, qui ne condamnent point la premiere forme, mais donnent quelque prix particulier à chacune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse. De là toutesfois il adviendra facilement, qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie : mes contes prenants place selon leur opportunité, non tousjours selon leur aage.

Secondement, à cause que pour mon regard, je crains de perdre au change : Mon entendement ne va pas tousjours avant, il va à reculons aussi : Je ne me deffie gueres moins de mes fantasies, pour estre secondes ou tierces, que premieres : ou presentes, que passees. Nous nous corrigeons aussi sottement souvent, comme nous corrigeons les autres. Je suis euvieilly de nombre d'ans, depuis mes premiers publications, qui furent l'an mille cinq cens quatre vingts. Mais je fais doute que je sois assagi d'un pouce. Moy à cette heure, et moy tantost, sommes bien deux. Quand meilleur, je n'en puis rien dire. Il feroit bel estre vieil, si nous ne marchions, que vers l'amendement. C'est un mouvement d'yvroigne, titubant, vertigineux, informe : ou des jonchez, que l'air manie casuellement selon soy.

Antiochus avoit vigoureusement escript en faveur de l'Academie : il print sur ses vieux ans un autre party : lequel des deux je suyvisse, seroit ce pas tousjours suivre Antiochus ? Apres avoir estably le doubte, vouloir establir la certitude des opinions humaines, estoit ce pas establir le doubte, non la certitude ? et promettre, qui luy eust donné encore un aage à durer, qu'il estoit tousjours en termes de nouvelle agitation : non tant meilleure, qu'autre.

La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'esperois : mais ce que je crains le plus, c'est desaouler. J'aymerois mieux poindre que lasser. Comme a faict un sçavant homme de mon temps. La louange est tousjours plaisante, de qui, et pourquoy elle vienne : Si faut−il pour s'en aggreer justement, estre informé de sa cause. Les imperfections mesme ont leur moyen de se recommander. L'estimation vulgaire et commune, se voit peu heureuse en rencontre : Et de mon temps, je suis trompé, si les pires escrits ne sont ceux qui ont gaigné le dessus du vent populaire. Certes je rends graces à des honnestes hommes, qui daignent prendre en bonne part, mes foibles efforts. Il n'est lieu où les fautes de la façon paroissent tant, qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommandation : Ne te prens point à moy, Lecteur, de celles qui se coulent icy, par la fantasie, ou inadvertance d'autruy : chasque main, chasque ouvrier, y apporte les siennes. Je ne me mesle, ny d'orthographe (et ordonne seulement qu'ils suivent l'ancienne) ny de la punctuation : je suis peu expert en l'un et en l'autre. Où ils rompent du tout le sens, je m'en donne peu de peine, car aumoins ils me deschargent : Mais où ils en substituent un faux, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me ruynent. Toutesfois quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doit refuser pour mienne. Qui cognoistra combien je suis peu laborieux, combien je suis faict à ma mode, croira facilement, que je redicterois plus volontiers, encore autant d'Essais, que de m'assujettir à resvivre ceux−cy, pour cette puerile correction.

Je disois donc tantost, qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal, non seulement je suis privé de grande familiarité, avec gens d'autres moeurs que les miennes : et d'autres opinions, par lesquelles ils tiennent ensemble d'un noeud, qui commande tout autre noeud. Mais encore je ne suis pas sans hazard, parmy ceux, à qui tout est esgalement loisible : et desquels la plus part ne peut empirer meshuy son marché, vers nostre justice : D'ou naist l'extreme degré de licence. Comptant toutes les particulieres circonstances qui me regardent, je ne trouve homme des nostres, à qui la deffence des loix, couste, et en gain cessant, et en dommage emergeant, disent les clercs, plus qu'à moy. Et tels font bien les braves, de leur chaleur et aspreté, qui font beaucoup moins que moy, en juste balance.

Comme maison de tout temps libre, de grand abbord, et officieuse à chacun (car je ne me suis jamais laissé induire, d'en faire un outil de guerre : laquelle je vois chercher plus volontiers, où elle est le plus esloingnee de mon voisinage) ma maison a merité assez d'affection populaire : et seroit bien mal−aisé de me gourmander sur mon fumier : Et j'estime à un merveilleux chef d'oeuvre, et exemplaire, qu'elle soit encore vierge de sang, et de sac, soubs un si long orage, tant de changemens et agitations voisines. Car à dire vray, il estoit possible à un homme de ma complexion, d'eschaper à une forme constante, et continue, telle qu'elle fust : Mais les invasions et incursions contraires, et alternations et vicissitudes de la fortune, au tour de moy, ont jusqu'à cette heure plus exasperé qu'amolly l'humeur du pays : et me rechargent de dangers, et difficultez invincibles. J'eschape : Mais il me desplaist que ce soit plus par fortune : voire, et par ma prudence, que par justice : Et me desplaist d'estre hors la protection des loix, et soubs autre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, je vis plus qu'à demy, de la faveur d'autruy : qui est une rude obligation. Je ne veux debvoir ma seureté, ny à la bonté, et benignité des grands, qui s'aggreent de ma legalité et liberté : ny à la facilité des moeurs de mes predecesseurs, et miennes : car quoy si j'estois autre ? Si mes deportemens et la franchise de ma conversation, obligent mes voisins, ou la parenté : c'est cruauté qu'ils s'en puissent acquitter, en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : Nous luy condonons la libre continuation du service divin, en la chapelle de sa maison, toutes les Eglises d'autour, estants par nous desertées : et luy condonons l'usage de ses biens, et sa vie, comme il conserve nos femmes, et nos boeufs au besoing. De longue main chez moy, nous avons part à la louange de Lycurgus Athenien, qui estoit general depositaire et gardien des bourses de ses concitoyens.

Or je tiens, qu'il faut vivre par droict, et par auctorité, non par recompence ny par grace. Combien de galans hommes ont mieux aymé perdre la vie, que la devoir ? Je fuis à me submettre à toute sorte d'obligation. Mais sur tout, à celle qui m'attache, par devoir d'honneur. Je ne trouve rien si cher, que ce qui m'est donné : et ce pourquoy, ma volonté demeure hypothequee par tiltre d'ingratitude : Et reçois plus volontiers les offices, qui sont à vendre. Je croy bien : Pour ceux−cy, je ne donne que de l'argent : pour les autres, je me donne

moy−mesme. Le neud, qui me tient par la loy d'honnesteté, me semble bien plus pressant et plus poisant, que n'est celuy de la contraincte civile. On me garrote plus doucement par un Notaire, que par moy. N'est−ce pas raison, que ma conscience soit beaucoup plus engagee, à ce, en quoy on s'est simplement fié d'elle ? Ailleurs, ma foy ne doit rien : car on ne luy a rien presté. Qu'on s'ayde de la fiance et asseurance, qu'on a prise hors de moy. J'aymeroy bien plus cher, rompre la prison d'une muraille, et des loix, que de ma parole. Je suis delicat à l'observation de mes promesses, jusques à la superstition : et les fay en tous subjects volontiers incertaines et conditionnelles. A celles, qui sont de nul poids, je donne poids de la jalousie de ma reigle : elle me gehenne et charge de son propre interest. Ouy, és entreprinses toutes miennes et libres, si j'en dy le poinct, il me semble, que je me les prescry : et que, le donner à la science d'autruy, c'est le preordonner à soy. Il me semble que je le promets, quand je le dy. Ainsi j'evente peu mes propositions.

La condemnation que je fais de moy, est plus vifve et roide, que n'est celle des juges, quine me prennent que par le visage de l'obligation commune : l'estreinte de ma conscience plus serree, et plus severe : Je suy laschement les debvoirs ausquels on m'etraineroit, si je n'y allois. *Hoc ipsum ita justum est quod recte fit, si est voluntarium*. Si l'action on n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace, ny d'honneur.

Quod me jus cogit, vix vol untate impetrent.

Où la necessité me tire, j'ayme à lacher la volonté. *Quia quicquid imperio cogitur, exigenti magis, quam præstanti acceptum refertur*. J'en sçay qui suyvent cet air, jusques à l'injustice : Donnent plustost qu'ils ne rendent, prestent plustost qu'ilz ne payent : font plus escharsement bien à celuy, à qui ils en sont tenus. Je ne vois pas là, mais je touche contre.

J'ayme tant à me descharger et desobliger, que j'ay parfois compté à profit, les ingratitudes, offences, et indignitez, que j'avois reçeu de ceux, à quiou par nature, ou par accident, j'avois quelque devoir d'amitié : prenant cette occasion de leur faute, pour autant d'acquit, et descharge de ma debte. Encore que je continue à leurs payer les offices apparents, de la raison publique, je trouve grande espargne pourtant à faire par justice, ce que je faisoy par affection, et à me soulager un peu, de l'attention et sollicitude, de ma volonté au dedans. *Est prudentis sustinere ut cursum, sic impetum benevolentiæ*. Laquelle j'ay trop urgente et pressante, où je m'addonne : aumoins pour un homme, qui ne veut estre aucunement en presse. Et me sert cette mesnagerie, de quelque consolation, aux imperfections de ceux qui me touchent. Je suis bien desplaisant qu'ils en vaillent moins, mais tant y a, que j'en espargne aussi quelque chose de mon application et engagement envers eux. J'approuve celuy qui ayme moins son enfant, d'autant qu'il est ou teigneux ou bossu : Et non seulement, quand il malicieux ; mais aussi quand il est malheureux, et mal nay (Dieu mesme en a rabbatu cela de son prix, et estimation naturelle) pourveu qu'il se porte en ce refroidissement, avec moderation, et justice exacte. En moy, la proximité n'allege pas les deffauts, elle les aggrave plustost.

Apres tout, selon que je m'entends en la science du bien−faict et de recognoissance, qui est une subtile science et de grand usage, je ne vois personne, plus libre et moins endebté, que je suis jusques à cette heure. Ce que je doibs, je le doibs simplement aux obligations communes et naturelles. Il n'en est point, qui soit plus nettement quitte d'ailleurs.

nec sunt mihi nota potentum
Munera.

Les Princes me donnent prou, s'ils ne m'ostent rien : et me font assez de bien, quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que j'en demande. O combien je suis tenu à Dieu, de qu'il luy a pleu, que j'aye reçeu immediatement de sa grace, tout ce que j'ay : qu'il a retenu particulierement à soy toute ma debte ! Combien je supplie instamment sa saincte misericorde, que jamais je ne doive un essentiel grammercy à personne ! Bien heureuse franchise : qui m'a conduit si loing. Qu'elle acheve.

J'essaye à n'avoir expres besoing de nul.

In me omnis spes est mihi. C'est chose que chacun peut en soy : mais plus facilement ceux, que Dieu à mis a l'abry des necessitez naturelles et urgentes. Il fait bien piteux, et hazardeux, despendre d'un autre. Nous mesmes qui est la plus juste adresse, et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez. Je n'ay rien mien, que moy ; et si en est la possession en partie manque et empruntee. Je me cultive et en courage, qui est le plus fort : et encores en fortune, pour y trouver dequoy me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandonneroit.

Eleus Hippias ne se fournit pas seulement de science, pour au giron des muses se pouvoir joyeusement esquarter de toute autre compagnie au besoing : ny seulement de la cognoissance de la philosophie, pour apprendre à son ame de se contenter d'elle, et se passer virilement des commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne. Il fut si curieux, d'apprendre encore à faire sa cuisine, et son poil, ses robes, ses souliers, ses bragues, pour se fonder en soy, autant qu'il pourroit, et soustraire au secours estranger.

On jouyt bien plus librement, et plus gayement, des biens empruntez : quand ce n'est pas une jouyssance obligee et contrainte par le besoing : et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer.

Je me connoy bien. Mais il m'est malaisé d'imaginer nulle si pure liberalité de personne envers moy, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui ne me semblast disgratiée, tyrannique, et teinte de reproche, si la necessité m'y avoit enchevestré. Comme le donner est qualité ambitieuse, et de prerogative, aussi est l'accepter qualité de summission. Tesmoin l'injurieux, et querelleux refus, que Bajazet feit des presents, que Temir luy envoyoit. Et ceux qu'on offrit de la part de l'Empereur Solyman, à l'Empereur de Calicut, le mirent en si grand despit, que non seulement il les refusa rudement : disant, que ny luy ny ses predecesseurs n'avoient accoustumé de prendre : et que c'estoit leur office de donner : mais en outre feit mettre en un cul de fosse, les Ambassadeurs envoyez à cet effect.

Quand Thetis, dit Aristote, flatte Juppiter : quand les Lacedemoniens flattent les Atheniens : ils ne vont pas leur rafreschissant la memoire des biens, qu'ils leur ont faits, qui est tousjours odieuse : mais la memoire des bienfaicts qu'ils ont receuz d'eux. Ceux que je voy si familierement employer tout chacun et s'y engager : ne le feroient pas, s'ils sçavouroient comme moy la douceur d'une pure liberté : et s'ils poisoient autant que doit poiser à un sage homme, l'engageure d'une obligation. Elle se paye à l'adventure quelquefois : mais elle ne se dissout jamais. Cruel garrotage, à qui ayme d'affranchir les coudees de sa liberté, en tout sens. Mes cognoissants, et au dessus et au dessous de moy, sçavent, s'ils en ont jamais veu, de moins sollicitant, requerant, suppliant, ny moins chargeant sur autruy. Si je le suis, au delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille : tant de pieces de mes moeurs y contribuants. Un peu de fierté naturelle : l'impatience du refus : contraction de mes desirs et desseins : inhabilité à toute sorte d'affaires : Et mes qualitez plus favories, l'oysiveté, la franchise. Par tout cela, j'ay prins à haine mortelle, d'estre tenu ny à autre, ny par autre que moy. J'employe bien vivement, tout ce que je puis, à me passer : avant que j'employe la beneficence d'un autre, en quelque, ou legere ou poisante occasion ou besoing que ce soit.

Mes amis m'importunent estrangement, quand ils me requierent, de requerir un tiers. Et ne me semble guere moins de coust, desengager celuy qui me doibt, usant de luy : que m'engager envers celuy, qui ne me doibt rien. Cette condition ostee, et cet'autre, qu'ils ne vueillent de moy chose negotieuse et soucieuse (car j'ay denoncé à tout soing guerre capitale) je suis commodement facile et prest au besoing de chacun. Mais j'ay encore plus fuy à recevoir, que je n'ay cherché à donner : aussi est il bien plus aysé selon Aristote. Ma fortune m'a peu permis de bien faire à autruy : et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque rang entre les hommes, j'eusse esté ambitieux de me faire aymer : non de me faire craindre ou admirer. L'exprimeray−je plus insolamment ? j'eusse autant regardé, au plaire, qu'au prouffiter. Cyrus tres−sagement, et par la bouche d'un tres bon Capitaine, et meilleur Philosophe encores, estime sa bonté et ses biensfaicts, loing au delà de sa vaillance, et belliqueuses conquestes. Et le

premier Scipion, par tout où il se veut faire valoir, poise sa debonnaireté et humanité, au dessus de sa hardiesse et de ses victoires : et a tousjours en la bouche ce glorieux mot, Qu'il a laissé aux ennemys, autant à l'aymer, qu'aux amys.

Je veux donc dire, que s'il faut ainsi debvoir quelque chose, ce doibt estre à plus legitime tiltre, que celuy dequoy je parle, auquel la loy de cette miserable guerre m'engage : et non d'un si gros debte, comme celuy de ma totale conservation : il m'accable. Je me suis couché mille fois chez moy, imaginant qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuict là : composant avec la fortune, que ce fust sans effroy et sans langueur : Et me suis escrié apres mon patenostre,

Impius hæc tam culta novalia miles habebit ?

Quel remede ? c'est le lieu de ma naissance, et de la plus part de mes ancestres : ils y ont mis leur affection et leur nom : Nous nous durcissons à tout ce que nous accoustumons. Et à une miserable condition, comme est la nostre, ç'a esté un tresfavorable present de nature, que l'accoustumance, qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maux. Les guerres civiles ont cela de pire que les autres guerres, de nous mettre chacun en echauguette en sa propre maison.

Quàm miserum, porta vitam muroque tueri,
Vixque suæ tutum viribus esse domus !

C'est grande extremite, d'estre pressé jusques dans son mesnage, et repos domestique. Le lieu où je me tiens, est tousjours le premier et le dernier, à la batterie de nos troubles : et où la paix n'a jamais son visage entier,

Tum quoque cum pax est, trepidant formidine belli.

quoties pacem fortuna lacessit,
Hac iter est bellis.
Melius fortuna dedisses
Orbe sub Eoo sedem, gelidàque sub Arcto,
Errantésque domos.

Je tire par fois, le moyen de me fermir contre ces considerations, de la nonchalance et lascheté. Elles nous menent aussi aucunement à la resolution. Il m'advient souvent, d'imaginer avec quelque plaisir, les dangers mortels, et les attendre. Je me plonge la teste baissee, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profondeur muette et obscure, qui m'engloutit d'un saut, et m'estouffe en un instant, d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. Et en ces morts courtes et violentes, la consequence que j'en prevoy, me donne plus de consolation, que l'effait de crainte. Ils disent, comme la vie n'est pas la meilleure, pour estre longue, que la mort est la meilleure, pour n'estre pas longue. Je ne m'estrange pas tant de l'estre mort, comme j'entre en confidence avec le mourir. Je m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doit aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible.

Encore s'il advenoit, comme disent aucuns jardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes pres des aulx et des oignons, d'autant qu'ils succent et tirent à eux, ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre : Aussi que ces depravées natures, humassent tout le venin de mon air et du climat, et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur, par leur voysinage : que je ne perdisse pas tout. Cela n'est pas : mais de cecy il en peut estre quelque chose, que la bonté est plus belle et plus attraiante quand elle est rare, et que la contrarieté et diversité, roidit et resserre en soy le bien faire : et l'enflamme par la jalousie de l'opposition, et par la gloire.

Les voleurs de leur grace, ne m'en veulent pas particulierement : Ne fay−je pas moy à eux. Il m'en faudroit à trop de gents. Pareilles consciences logent sous diverses sortes de robes. Pareille cruauté, desloyauté, volerie.

Et d'autant pire, qu'elle est plus lasche, plus seure, et plus obscure, sous l'ombre des loix. Je hay moins l'injure professe que trahitresse ; guerriere que pacifique et juridique. Nostre fievre est survenuë en un corps, qu'elle n'a de guere empiré. Le feu y estoit, laflamme s'y est prinse. Le bruit est plus grand : le mal, de peu.

Je respons ordinairement, à ceux qui me demandent raison de mes voyages : Que je sçay bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche. Si on me dit, que parmy les estrangers il y peut avoir aussi peu de santé, et que leurs moeurs ne sont pas mieux nettes que les nostres : Je respons premierement, qu'il est mal−aysé :

Tam multæ scelerum facies.

Secondement, que c'est tousjours gain, de changer un mauvais estat à un estat incertain. Et que les maux d'autruy ne nous doivent pas poindre comme les nostres.

Je ne veux pas oublier cecy, que je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde Paris de bon oeil : Elle a mon coeur des mon enfance : Et m'en est advenu comme des choses excellentes : plus j'ay veu dépuis d'autres villes belles, plus la beauté de cette cy, peut, et gaigne sur mon affection. Je l'ayme par elle mesme, et plus en son estre seul, que rechargee de pompe estrangere : Je l'ayme tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François, que par cette grande cité : grande en peuples, grande en felicité de son assiette : mais sur tout grande, et incomparable en varieté, et diversité de commoditez : La gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions entiere et unie, je je la trouve deffendue de toute autre violence. Je l'advise, que de tous les partis, le pire sera celuy qui la metra en discorde : Et ne crains pour elle, qu'elle mesme : Et crains pour elle, autant certes, que pour autre piece de cet estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faute de retraicte, où rendre mes abboys : suffisante à me faire perdre le regret de tout'autre retraicte.

Non par ce que Socrates l'a dict, mais par ce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'avanture non sans quelque excez, j'estime tous les hommes mes compatriotes : et embrasse un Polonois comme un François ; postposant cette lyaison nationale, à l'universelle et commune. Je ne suis guere feru de la douceur d'un air naturel : Les cognoissances toutes neufves, et toutes miennes, me semblent bien valoir ces autres communes et fortuites cognoissances du voisinage : Les amitiez pures de nostre acquest, emportent ordinairement, celles ausquelles la communication du climat, ou du sang, nous joignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez, nous nous emprisonnons en certains destroits : comme les Roys de Perse qui s'obligeoient de ne boire jamais autre eau, que celle du fleuve de Choaspez, renonçoyent par sottise, à leur droict d'usage en toutes les autres eaux : et assechoient pour leur regard, tout le reste du monde.

Ce que Socrates feit sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire, qu'une sentence de mort contre soy : je ne seray, à mon advis, jamais ny si cassé, ny si estroittement habitué en mon païs, que je le feisse. Ces vies celestes, ont assez d'images, que j'embrasse par estimation plus que par affection. Et en ont aussi, de si eslevees, et extraordinaires, que par estimation mesme je ne les puis embrasser, d'autant que je ne les puis concevoir. Cette humeur fut bien tendre à un homme, qui jugeoit le monde sa ville. Il est vray, qu'il dedaignoit les peregrinations, et n'avoit guere mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoy, qu'il plaignoit l'argent de ses amis à desengager sa vie : et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'autruy, pour ne desobeïr aux loix en un temps, qu'elles estoient d'ailleurs si fort corrompuës ? Ces exemples sont de la premiere especе, pour moy. De la seconde, sont d'autres, que je pourroy trouver en ce mesme personnage. Plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action : mais aucuns surpassent encore la force de mon jugement.

Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation, à remarquer des choses incogneuës et nouvelles. Et je ne sçache point meilleure escole, comme j'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantasies, et usances : et luy faire gouster une si perpetuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif

ny travaillé : et cette moderee agitation le met en haleine. Je me tien à cheval sans demonter, tout choliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huict et dix heures,

vires ultra sortémque senectæ.

Nulle saison m'est ennemye, que le chaut aspre d'un Soleil poignant. Car les ombrelles, dequoy dépuis les anciens Romains l'Italie se sert, chargent plus les bras, qu'ils ne deschargent la teste. Je voudroy sçavoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si anciennement, et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frais, et des ombrages à leur poste, comme dict Xenophon. J'ayme les pluyes et les crotes comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point. Tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des alterations internes, que je produicts en moy, et celles là m'arrivent moins en voyageant.

Je suis mal−aisé à esbranler : mais estant avoyé, je vay tant qu'on veut. J'estrive autant aux petites entreprises, qu'aux grandes : et à m'equiper pour faire une journee, et visiter un voisin, que pour un juste voyage. J'ay apris à faire mes journees à l'Espagnole, d'une traicte : grandes et raisonnables journees. Et aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du Soleil couchant jusques au levant. L'autre façon de repaistre en chemin, en tumulte et haste, pour la disnee, nommément aux cours jours, est incommode. Mes chevaux en valent mieux : Jamais cheval ne m'a failly, qui a sceu faire avec moy la premiere journee. Je les abreuve par tout : et regarde seulement qu'ils ayent assez de chemin de reste, pour battre leur eau. La paresse à me lever, donne loisir à ceux qui me suyvent, de disner à leur aise, avant partir. Pour moy, je ne mange jamais trop tard : l'appetit me vient en mangeant, et point autrement : je n'ay point de faim qu'à table.

Aucuns se plaignent dequoy je me suis agreé à continuer cet exercice, marié, et vieil. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train de continuer sans nous : quand on y a laissé de l'ordre qui ne demente point sa forme passee. C'est bien plus d'imprudence, de s'esloingner, laissant en sa maison une garde moins fidele, et qui ait moins de soing de pourvoir à vostre besoing.

La plus utile et honnorable science et occupation à une mere de famille, c'est la science du mesnage. J'en vois quelqu'une avare ; de mesnagere, fort peu. C'est sa maistresse qualité, et qu'on doibt chercher, avant toute autre : comme le seul douaire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas ; selon que l'experience m'en a apprins, je requiers d'une femme mariee, au dessus de toute autre vertu, la vertu oeconomique. Je l'en mets au propre, luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je vois avec despit en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midy, que madame est encore apres à se coiffer et attiffer, en son cabinet. C'est à faire aux Roynes : encores ne sçay−je. Il est ridicule et injuste, que l'oysiveté de nos femmes, soit entretenuë de nostre sueur et travail. Il n'adviendra, que je puisse, à personne, d'avoir l'usage de ses biens plus liquide que moy, plus quiete et plus quitte. Si le mary fournit de matiere, nature mesme veut qu'elles fournissent de forme.

Quant aux devoirs de l'amitié maritale, qu'on pense estre interessez par cette absence : je ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence, qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blesse. Toute femme estrangere nous semble honneste femme : Et chacun sent par experience, que la continuation de se voir, ne peut representer le plaisir que lon sent à se desprendre, et reprendre à secousses. Ces interruptions me remplissent d'une amour recente envers les miens, et me redonnent l'usage de ma maison plus doux : la vicissitude eschaufe mon appetit, vers l'un, puis vers l'autre party. Je sçay que l'amitié a les bras assez longs, pour se tenir et se joindre, d'un coin de monde à l'autre : et specialement cette cy, où il y a une continuelle communication d'offices, qui en reveillent l'obligation et la souvenance. Les Stoïciens disent bien, qu'il y a si grande colligance et relation entre les sages, que celuy qui disne en France, repaist son compagnon en Ægypte ; et qui estend seulement son doigt, où que ce soit, tous les sages qui sont sur la terre habitable, en sentent ayde. La jouyssance, et la possession, appartiennent principalement à l'imagination. Elle embrasse plus chaudement et plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez voz amusements journaliers ; vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy, quand il vous est

present. Son assistance relasche vostre attention, et donne liberté à vostre pensee, de s'absenter à toute heure, pour toute occasion.

De Rome en hors, je tiens et regente ma maison, et les commoditez que j'y ay laissé : je voy croistre mes murailles, mes arbres, et mes rentes, et descroistre à deux doigts pres, comme quand j'y suis,

Ante oculos errat domus, errat forma locorum.

Si nous ne jouyssons que ce que nous touchons, adieu noz escus quand ils sont en noz coffres, et noz enfans s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus pres. Au jardin est−ce loing ? A une demy journee ? Quoy, à dix lieuës est−ce loing, ou pres ? Si c'est pres : Quoy onze, douze, treze ? et ainsi pas à pas. Vrayment celle qui sçaura prescripre à son mary, le quantiesme pas finit le pres, et le quantiesme pas donne commencement au loing, je suis d'advis qu'elle l'arreste entre−deux.

excludat jurgia finis :
Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello : et demo unum, demo etiam unum
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi.

Et qu'elles appellent hardiment la Philosophie à leur secours. A qui quelqu'un pourroit reprocher, puis qu'elle ne voit ny l'un ny l'autre bout de la jointure, entre le trop et le peu, le long et le court, le leger et le poisant, le pres et le loing : puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin, qu'elle juge bien incertainement du milieu. *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium.* Sont−elles pas encore femmes et amies des trespassez ; qui ne sont pas au bout de cettuy−cy, mais en l'autre monde ? Nous embrassons et ceux qui ont esté, et ceux qui ne sont point encore, non que les absens. Nous n'avons pas faict marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accouez, l'un à l'autre, comme je ne sçay quels petits animaux que nous voyons, ou comme les ensorcelez de Karenty, d'une maniere chiennine. Et ne doibt une femme avoir les yeux si gourmandement fichez sur le devant de son mary, qu'elle n'en puisse veoir le derriere, où besoing est.

Mais ce mot de ce peintre si excellent, de leurs humeurs, seroit−il point de mise en ce lieu, pour representer la cause de leurs plaintes ?

Uxor, si cesses, aut te amare cogitat,
Aut tete amari, aut potare, aut animo obsequi,
Et tibi bene esse soli, cùm sibi sit malè.

Ou bien seroit−ce pas, que de soy l'opposition et contradiction les entretient et nourrit : et qu'elles s'accommodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent ?

En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy, plus que je ne le tire à moy. Je n'ayme pas seulement mieux, luy faire bien, que s'il m'en faisoit : mais encore qu'il s'en face, qu'à moy : il m'en faict lors le plus, quand il s'en faict. Et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa presence : et ce n'est pas proprement absence, quand il y a moyen de s'entr'advertir. J'ay tiré autrefois usage de nostre esloingnement et commodité. Nous remplissions mieux, et estandions, la possession de la vie, en nous separant : il vivoit, il jouyssoit, il voyoit pour moy, et moy pour luy, autant plainement que s'il y eust esté : l'une partie demeuroit oisive, quand nous estions ensemble : nous nous confondions. La separation du lieu rendoit la conjonction de noz volontez plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle, accuse un peu la foiblesse en la jouissance des ames.

Quant à la vieillesse, qu'on m'allegue ; au rebours : c'est à la jeunesse à s'asservir aux opinions communes, et se contraindre pour autruy. Elle peut fournir à tous les deux, au peuple et à soy : nous n'avons que trop à

faire, à nous seuls. A mesure que les commoditez naturelles nous faillent, soustenons nous par les artificielles. C'est injustice, d'excuser la jeunesse de suyvre ses plaisirs, et deffendre à la vieillesse d'en chercher. Jeune, je couvrois mes passions enjoüees, de prudence : vieil, je demesle les tristes, de débauche. Si prohibent les loix Platoniques, de peregriner avant quarante ans, ou cinquante : pour rendre la peregrination plus utile et instructive. Je consentiroy plus volontiers, à cet autre second article, des mesmes loix, qui l'interdit, apres soixante.

Mais en tel aage, vous ne reviendrez jamais d'un si long chemin. Que m'en chaut−il ? je ne l'entreprens, ny pour en revenir, ny pour le parfaire. J'entreprens seulement de me branler, pendant que le branle me plaist, et me proumeine pour me proumener. Ceux qui courent un benefice, ou un lievre, ne courent pas. Ceux là courent, qui courent aux barres, et pour exercer leur course.

Mon dessein est divisible par tout, il n'est pas fondé en grandes esperances : chasque journee en faict le bout. Et le voyage de ma vie se conduict de mesme. J'ay veu pourtant assez de lieux esloingnez, où j'eusse desiré qu'on m'eust arresté. Pourquoy non, si Chrysippus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes sages, de la secte plus renfroingnée, abandonnerent bien leur pays, sans aucune occasion de s'en plaindre : et seulement pour la jouissance d'un autre air ? Certes le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que je n'y puisse apporter cette resolution, d'establir ma demeure où je me plairoy. Et qu'il me faille tousjours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes.

Si je craingnois de mourir en autre lieu, que celuy de ma naissance : si je pensois mourir moins à mon aise, esloingné des miens : à peine sortiroy−je hors de France, je ne sortirois pas sans effroy hors de ma parroisse : Je sens la mort qui me pince continuellement la gorge, ou les reins : Mais je suis autrement faict : elle m'est une par tout. Si toutesfois j'avois à choisir : ce seroit, ce croy−je, plustost à cheval, que dans un lict : hors de ma maison, et loing des miens. Il y a plus de crevecoeur que de consolation, à prendre congé de ses amis. J'oublie volontiers ce devoir de nostre entregent : Car des offices de l'amitié, celuy−là est le seul desplaisant : et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. J'ay veu plusieurs mourans bien piteusement, assiegez de tout ce train : cette presse les estouffe. C'est contre le devoir, et est tesmoignage de peu d'affection, et de peu de soing, de vous laisser mourir en repos : L'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche : il n'y a sens, ny membre, qu'on ne vous fracasse. Le coeur vous serre de pitié, d'ouïr les plaintes des amis ; et de despit a l'advanture, d'ouïr d'autres plaintes, feintes et masquées. Qui a tousjours eu le goust tendre, affoibly, il l'a encore plus. Il luy faut en une si grande necessité, une main douce, et accommodée à son sentiment, pour le grater justement où il luy cuit. Ou qu'on ne le grate point du tout. Si nous avons besoing de sage femme, à nous mettre au monde : nous avons bien besoing d'un homme encore plus sage, à nous en sortir. Tel, et amy, le faudroit−il acheter bien cherement, pour le service d'une telle occasion.

Je ne suis point arrivé à cette vigueur desdaigneuse, qui se fortifie en soy−mesme, que rien n'aide, ny ne trouble ; je suis d'un poinct plus bas. Je cherche à coniller, et à me desrober de ce passage : non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon advis, de faire en cette action, preuve ou montre de ma constance. Pour qui ? Lors cessera tout le droict et l'interest, que j'ay à la reputation. Je me contente d'une mort recueillie en soy, quiete, et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retirée et privée. Au rebours de la superstition Romaine, où on estimoit malheureux, celuy qui mouroit sans parler : et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeux. J'ay assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler autruy ; assez de pensées en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles : et assez de matiere à m'entretenir, sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du rolle de la societé : c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nostres, allons mourir et rechigner entre les inconnuz. On trouve en payant, qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds : qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous presentant un visage indifferent, vous laissant vous gouverner, et plaindre à vostre mode.

Je me deffais tous les jours par discours, de cette humeur puerile et inhumaine, qui faict que nous desirons d'esmouvoir par nos maux, la compassion et le dueil en nos amis. Nous faisons valoir nos inconveniens outre leur mesure, pour attirer leurs larmes : Et la fermeté que nous louons en chacun, à soustenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nostre. Nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maux, si encores ils ne s'en affligent. Il faut estendre la joye, mais retrancher autant qu'on peut la tristesse. Qui se faict plaindre sans raison, est homme pour n'estre pas plaint, quand la raison y sera. C'est pour n'estre jamais plaint, que se plaindre tousjours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort vivant, est subject d'estre tenu pour vif mourant. J'en ay veu prendre la chevre, de ce qu'on leur trouvoit le visage frais, et le pouls posé : contraindre leur ris, par ce qu'il trahissoit leur guairison : et haïr la santé, de ce qu'elle n'estoit pas regrettable. Qui bien plus est, ce n'estoyent pas femmes.

Je represente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et evite les paroles de mauvais prognostique, et les exclamations composées. Sinon l'allegresse, aumoins la contenance rassise des assistans, est propre, pres d'un sage malade. Pour se voir en un estat contraire, il n'entre point en querelle avec la santé. Il luy plaist de la contempler en autruy, forte et entiere ; et en jouyr au moins par compagnie. Pour se sentir fondre contre−bas, il ne rejecte pas du tout les pensées de la vie, ny ne fuit les entretiens communs. Je veux estudier la maladie quand je suis sain : quand elle y est, elle faict son impression assez réele, sans que mon imagination l'aide. Nous nous preparons avant la main, aux voyages que nous entreprenons, et y sommes resolus : l'heure qu'il nous faut monter à cheval, nous la donnons à l'assistance, et en sa faveur, l'estendons.

Je sens ce proffit inesperé de la publication de mes moeurs, qu'elle me sert aucunement de regle. Il me vient par fois quelque consideration de ne trahir l'histoire de ma vie. Cette publique declaration, m'oblige de me tenir en ma route ; et à ne desmentir l'image de mes conditions : communément moins desfigurées et contredictes, que ne porte la malignité, et maladie des jugemens d'aujourd'huy. L'uniformité et simplesse de mes moeurs, produict bien un visage d'aisée interpretation, mais parce que la façon en est un peu nouvelle, et hors d'usage, elle donne trop beau jeu à la mesdisance. Si est−il vray, qu'à qui me veut loyallement injurier, il me semble fournir bien suffisamment, où mordre, en mes imperfections advoüées, et cogneuës : et dequoy s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent. Si pour en preoccuper moy−mesme l'accusation, et la descouverte, il luy semble que je luy esdente sa morsure, c'est raison qu'il prenne son droict, vers l'amplification et extention : L'offence a ses droicts outre la justice : Et que les vices dequoy je luy montre des racines chez moy, il les grossisse en arbres : Qu'il y employe non seulement ceux qui me possedent, mais ceux aussi qui ne font que me menasser. Injurieux vices, et en qualité, et en nombre. Qu'il me batte par là.

J'embrasseroy volontiers l'exemple du Philosophe Dion. Antigonus le vouloit piquer sur le subjet de son origine : Il luy coupa broche : Je suis, dit−il, fils d'un serf, boucher, stigmatizé, et d'une putain, que mon pere espousa par la bassesse de sa fortune. Tous deux furent punis pour quelque mesfaict. Un orateur m'achetta enfant, me trouvant beau et advenant : et m'a laissé mourant tous ses biens ; lesquels ayant transporté en cette ville d'Athenes, je me suis addonné à la philosophie. Que les historiens ne s'empeschent à chercher nouvelles de moy : je leur en diray ce qui en est. La confession genereuse et libre, enerve le reproche, et desarme l'injure.

Tant y a que tout conté, il me semble qu'aussi souvent on me loüe, qu'on me desprise outre la raison. Comme il me semble aussi que dés mon enfance, en rang et degré d'honneur, on m'a donné lieu, plustost au dessus, qu'au dessoubs de ce qui m'appartient.

Je me trouveroy mieux en païs, auquel ces ordres fussent ou reiglez ou mesprisez. Entre les masles dépuis que l'altercation de la prerogative au marcher ou à se seoir, passe trois repliques, elle est incivile. Je ne crain point de ceder ou proceder iniquement, pour fuir à une si importune contestation. Et jamais homme n'a eu envie de ma presseance, à qui je ne l'aye quittée.

Outre ce profit, que je tire d'escrire de moy, j'en ay esperé cet autre, que s'il advenoit que mes humeurs pleussent, et accordassent à quelque honneste homme, avant mon trespas, il rechercheroit de nous joindre. Je luy ay donné beaucoup de païs gaigné : car tout ce qu'une longue cognoissance et familiarité, luy pourroit avoir acquis en plusieurs années, il l'a veu en trois jours dans ce registre, et plus seurement et exactement. Plaisante fantasie : plusieurs choses, que je ne voudroy dire au particulier, je les dis au public. Et sur mes plus secretes sciences ou pensées, renvoye à une boutique de Libraire, mes amis plus feaux :

Excutienda damus præcordia.

Si à si bonnes enseignes, j'eusse sceu quelqu'un qui m'eust esté propre, certes je l'eusse esté trouver bien loing. Car la douceur d'une sortable et aggreable compagnie, ne se peut assez acheter à mon gré. Eh qu'est−ce qu'un amy ! Combien est vraye cette ancienne sentence, que l'usage en est plus necessaire, et plus doux, que des elemens de l'eau et du feu !

Pour revenir à mon conte. Il n'y a donc pas beaucoup de mal de mourir loing, et à part. Si estimons nous à devoir de nous retirer pour des actions naturelles, moins disgratiées que cette−cy, et moins hideuses. Mais encore ceux qui en viennent là, de trainer languissans un long espace de vie, ne devroient à l'advanture souhaiter, d'empescher de leur misere une grande famille. Pourtant les Indois en certaine province, estimoient juste de tuer celuy, qui seroit tombé en telle necessité : En une autre de leurs provinces, ils l'abandonnoient seul à se sauver, comme il pourroit. A qui ne se rendent−ils en fin ennuyeux et insupportables ? les offices communs n'en vont point jusques là. Vous apprenez la cruauté par force, à vos meilleurs amis : durcissant et femme et enfans, par long usage, à ne sentir et plaindre plus vos maux. Les souspirs de ma cholique, n'apportent plus d'esmoy à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation (ce qui n'advient pas tousjours, pour la disparité des conditions, qui produict aisément mespris ou envie, envers qui que ce soit) n'est−ce pas trop, d'en abuser tout un aage ? Plus je les verrois se contraindre de bon coeur pour moy, plus je plaindrois leur peine. Nous avons loy de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement sur autruy : et nous estayer en leur ruyne. Comme celuy qui faisoit esgorger des petits enfans, pour se servir de leur sang, à guarir une sienne maladie : Ou cet autre, à qui on fournissoit des jeunes tendrons, à couver la nuict ses vieux membres : et mesler la douceur de leur haleine, à la sienne aigre et poisante.

La decrepitude est qualité solitaire. Je suis sociable jusques à l'exces. Si me semble−il raisonnable, que meshuy je soustraye de la veuë du monde, mon importunité, et la couve moy seul. Que je m'appile et me recueille en ma coque, comme les tortuës : j'apprenne à veoir les hommes, sans m'y tenir. Je leur ferois outrage en un pas si pendant. Il est temps de tourner le dos à la compagnie.

Mais en ces voyages vous serez arresté miserablement en un caignart, où tout vous manquera. La plus−part des choses necessaires, je les porte quant et moy : Et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune, si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me faut rien d'extraordinaire, quand je suis malade : Ce que nature ne peut en moy, je ne veux pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fiévres, et des maladies qui m'atterrent, entier encores, et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu, par les derniers offices Chrestiens. Et m'en trouve plus libre, et deschargé ; me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en faut moins que de medecins. Ce que je n'auray estably de mes affaires tout sain, qu'on ne s'attende point que je le face malade : Ce que je veux faire pour le service de la mort, est tousjours faict. Je n'oserois le dislayer d'un seul jour. Et s'il n'y a rien de faict, c'est à dire, ou que le doubte m'en aura retardé le choix : car par fois, c'est bien choisir de ne choisir pas : ou que tout à faict, je n'auray rien voulu faire.

J'escris mon livre à peu d'hommes, et à peu d'années. Si ç'eust esté une matiere de durée, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme : Selon la variation continuelle, qui a suivy le nostre jusques à cette heure, qui peut esperer que sa forme presente soit en usage, d'icy à cinquante ans ? Il escoule touts les jours de nos mains : et depuis que je vis, s'est alteré de moitié. Nous disons, qu'il est à cette heure parfaict. Autant

en dict du sien, chasque siecle. Je n'ay garde de l'en tenir là tant qu'il fuira, et s'ira difformant comme il faict. C'est aux bons et utiles escrits, de le clouer à eux, et ira son credit, selon la fortune de nostre estat.

Pourtant ne crains−je point d'y inserer plusieurs articles privez, qui consument leur usage entre les hommes qui vivent aujourd'huy : et qui touchent la particuliere science d'aucuns, qui y verront plus avant, que de la commune intelligence. Je ne veux pas, apres tout, comme je vois souvent agiter la memoire des trespassez, qu'on aille debattant : Il jugeoit, il vivoit ainsin : il vouloit cecy : s'il eust parlé sur sa fin il eust dict, il eust donné ; je le cognoissois mieux que tout autre. Or autant que la bien−seance me le permet, je fais icy sentir mes inclinations et affections : Mais plus librement, et plus volontiers, le fais−je de bouche, à quiconque desire en estre informé. Tant y a, qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que j'ay tout dit, ou tout designé : Ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt.

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci,
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute :

Je ne laisse rien à desirer, et deviner de moy. Si on doit s'en entretenir, je veux que ce soit veritablement et justement. Je reviendrois volontiers de l'autre monde, pour démentir celuy, qui me formeroit autre que je n'estois ; fust−ce pour m'honorer. Des vivans mesme, je sens qu'on parle tousjours autrement qu'ils ne sont. Et si à toute force, je n'eusse maintenu un amy que j'ay perdu, on me l'eust deschiré en mille contraires visages.

Pour achever de dire mes foibles humeurs : J'advouë, qu'en voyageant, je n'arrive guere en logis, où il ne me passe par la fantasie, si j'y pourray estre, et malade, et mourant à mon aise : Je veux estre logé en lieu, qui me soit bien particulier, sans bruict, non maussade, ou fumeux, ou estouffé. Je cherche à flatter la mort, par ces frivoles circonstances. Ou pour mieux dire, à me descharger de tout autre empeschement : afin que je n'aye qu'à m'attendre à elle, qui me poisera volontiers assez, sans autre recharge. Je veux qu'elle ait sa part à l'aisance et commodité de ma vie : C'en est un grand lopin, et d'importance, et espere meshuy qu'il ne dementira pas le passé.

La mort a des formes plus aisées les unes que les autres, et prend diverses qualitez selon la fantasie de chacun. Entre les naturelles, celle qui vient d'affoiblissement et appesantissement, me semble molle et douce. Entre les violentes, j'imagine plus mal−aisément un precipice, qu'une ruïne qui m'accable : et un coup trenchant d'une espée, qu'une harquebusade : et eusse plustost beu le breuvage de Socrates, que de me fraper, comme Caton. Et quoy que ce soit un, si sent mon imagination difference, comme de la mort à la vie, à me jetter dans une fournaise ardente, ou dans le canal d'une platte riviere. Tant sottement nostre crainte regarde plus au moyen qu'à l'effect. Ce n'est qu'un instant ; mais il est de tel poix, que je donneroy volontiers plusieurs jours de ma vie, pour le passer à ma mode.

Puisque la fantasie d'un chacun trouve du plus et du moins, en son aigreur : puisque chacun a quelque choix entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargée de tout desplaisir. Pourroit on pas la rendre encore voluptueuse, comme les commourans d'Antonius et de Cleopatra ? Je laisse à part les efforts que la philosophie, et la religion produisent, aspres et exemplaires. Mais entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme un Petronius, et un Tigillinus à Rome, engagér à se donner la mort, qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprests. Ils l'ont faicte couler et glisser parmy la lascheté de leurs passetemps accoustumez. Entre des garses et bons compagnons ; nul propos de consolation, nulle mention de testament, nulle affectation ambitieuse de constance, nul discours de leur condition future : parmy les jeux, les festins, facecies, entretiens communs et populaires, et la musique, et des vers amoureux. Ne sçaurions nous imiter cette resolution en plus honneste contenance ? Puis qu'il y a des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages : trouvons−en qui soient bonnes à ceux d'entre deux. Mon imagination m'en presente quelque visage facile, et, puis qu'il faut mourir, desirable. Les tyrans Romains pensoient donner la vie au criminel, à qui ils donnoient le choix de sa mort. Mais Theophraste Philosophe si delicat, si modeste, si sage,

a−il pas esté forcé par la raison, d'oser dire ce vers latinisé par Ciceron :

Vitam regit fortuna, non sapientia.

La fortune aide à la facilité du marché de ma vie : l'ayant logée en tel poinct, qu'elle ne faict meshuy ny besoing aux miens, ny empeschement. C'est une condition que j'eusse acceptée en toutes les saisons de mon aage : mais en cette occasion, de trousser mes bribes, et de plier bagage, je prens plus particulierement plaisir à ne leur apporter ny plaisir ny deplaisir, en mourant. Elle a, d'une artiste compensation, faict, que ceux qui peuvent pretendre quelque materiel fruict de ma mort, en reçoivent d'ailleurs, conjointement, une materielle perte. La mort s'appesantit souvent en nous, de ce qu'elle poise aux autres : et nous interesse de leur interest, quasi autant que du nostre : et plus et tout par fois.

En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mesle pas la pompe et l'amplitude : je la hay plustost : Mais certaine proprieté simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honore de quelque grace toute sienne, *Non ampliter sed munditer convivium. Plus salis quam sumptus*.

Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entrainent en plain hyver, par les Grisons, d'estre surpris en chemin en cette extremité. Moy qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il faict laid à droicte, je prens à gauche : si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arreste. Et faisant ainsi, je ne vois à la verité rien, qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vray que je trouve la superfluité tousjours superfluë : et remarque de l'empeschement en la delicatesse mesme et en l'abondance. Ay−je laissé quelque chose à voir derriere moy, j'y retourne : c'est tousjours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ny droicte ny courbe. Ne trouve−je point où je vay, ce qu'on m'avoit dict ? comme il advient souvent que les jugemens d'autruy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez le plus souvent faux : je ne plains pas ma peine : J'ay apris que ce qu'on disoit n'y est point.

J'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : La diversité des façons d'une nation à autre, ne me touche que par le plaisir de la varieté. Chaque usage a sa raison. Soyent des assietes d'estain, de bois, de terre : bouilly ou rosty ; beurre, ou huyle, de noix ou d'olive, chaut ou froit, tout m'est un. Et si un, que vieillissant, j'accuse ceste genereuse faculté : et auroy besoin que la delicatesse et le choix, arrestast l'indiscretion de mon appetit, et par fois soulageast mon estomach. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France : et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé, si je vouloy estre servi à la Françoise, je m'en suis mocqué, et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses d'estrangers.

J'ay honte de voir nos hommes, enyvrez de cette sotte humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangeres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoient ceste avanture : les voyla à se r'alier, et à se recoudre ensemble ; à condamner tant de moeurs barbares qu'ils voyent. Pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont Françoises ? Encore sont ce les plus habilles, qui les ont recognuës, pour en mesdire : La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se defendans de la contagion d'un air incogneu.

Ce que je dis de ceux là, me ramentoit en chose semblable, ce que j'ay par fois apperçeu en aucuns de noz jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte : nous regardent comme gens de l'autre monde, avec desdain, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la cour, ils sont hors de leur gibier. Aussi neufs pour nous et malhabiles, comme nous sommes à eux. On dict bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé.

Au rebours, je peregrine tressaoul de nos façons : non pour chercher des Gascons en Sicile, j'en ay assez laissé au logis : je cherche des Grecs plustost, et des Persans : j'accointe ceux−la, je les considere : c'est là où je me preste, et ou je m'employe. Et qui plus est, il me semble, que je n'ay rencontré guere de manieres,

qui ne vaillent les nostres. Je couche de peu : car à peine ay−je perdu mes giroüettes de veuë.

Au demeurant, la pluspart des compaignies fortuites que vous rencontrez en chemin, ont plus d'incommodité que de plaisir : je ne m'y attache point, moins asteure, que la vieillesse me particularise et sequestre aucunement, des formes communes. Vous souffrez pour autruy, ou autruy pour vous. L'un et l'autre inconvenient est poisant, mais le dernier me semble encore plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de moeurs conformes aux vostres, qui aime à vous suivre. J'en ay eu faute extreme, en tous mes voyages. Mais une telle compaignie, il la faut avoir chosie et acquise dés le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moy sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'ame, qu'il ne me fasche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, rejiciam*. L'autre l'avoit monté d'un ton au dessus. *Si contigerit ea vita sapienti, ut omnium rerum affluentibus copiis, quamvis omnia, quæ cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret, et contempletur, tamen si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat è vita*. L'opinion d'Archytas m'agrée, qu'il feroit desplaisant au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et divins corps celestes, sans l'assistance d'un compaignon.

Mais il vaut mieux encore estre seul, qu'en compaignie ennuyeuse et inepte. Aristippus s'aymoit à vivre estranger par tout,

Me si fata meis paterentur ducere vitam,
Auspiciis,

je choisirois à la passer le cul sur la selle :

visere gestiens,
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ pluviique rores.

Avez−vous pas des passe−temps plus aisez ? dequoy avez−vous faute ? Vostre maison est−elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, et capable plus que suffisamment ? La majesté Royalle y a peu plus d'une fois en sa pompe. Vostre famille n'en l'aisse−elle pas en reiglement, plus au dessoubs d'elle, qu'elle n'en a au dessus, en eminence ? Y a il quelque pensée locale, qui vous ulcere, extraordinaire, indigestible ?

Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa.

Où cuidez−vous pouvoir estre sans empeschement et sans destourbier ? *Nunquam simpliciter fortuna indulget*. Voyez donc, qu'il n'y a que vous qui vous empeschez : et vous vous suivrez par tout, et vous plaindrez par tout. Car il n'y a satisfaction ça bas, que pour les ames ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si juste occasion, où pense−il le trouver ? A combien de milliers d'hommes, arreste une telle condition que la vostre, le but de leurs souhaits ? Reformez vous seulement : car en cela vous pouvez tout : là où vous n'avez droict que de patience, envers la fortune. *Nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit*.

Je voy la raison de cet advertissement, et la voy tresbien. Mais on auroit plustost faict, et plus pertinemment, de me dire en un mot : Soyez sage. Ceste resolution, est outre la sagesse : c'est son ouvrage, et sa production. Ainsi fait le medecin, qui va criaillant apres un pauvre malade languissant, qu'il se resjouysse : il luy conseilleroit un peu moins ineptement, s'il luy disoit : Soyez sain. Pour moy, je ne suis qu'homme de la commune sorte. C'est un precepte salutaire, certain, et d'aisee intelligence : Contentez vous du vostre : c'est à dire, de la raison : l'execution pourtant, n'en est non plus aux plus sages, qu'en moy : C'est une parole populaire, mais elle a une terrible estendue : Que ne comprend elle ? Toutes choses tombent en discretion et modification.

Je sçay bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager, porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution. Aussi sont ce nos maistresses qualitez, et prædominantes. Ouy ; je le confesse : Je ne vois rien seulement en songe, et par souhait, où je me puisse tenir : La seule varieté me paye, et la possession de la diversité : au moins si quelque chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que je me puis arrester sans interest : et que j'ay où m'en divertir commodément. J'ayme la vie privee, par ce que c'est par mon choix que je l'ayme, non par disconvenance à la vie publique : qui est à l'avanture, autant selon ma complexion. J'en sers plus gayement mon Prince, par ce que c'est par libre eslection de mon jugement, et de ma raison, sans obligation particuliere. Et que je n'y suis pas rejecté, ny contrainct, pour estre irrecevable à tout autre party, et mal voulu : Ainsi du reste. Je hay les morceaux que la necessité me taille : Toute commodité me tiendroit à la gorge, de laquelle seule j'aurois à despendre :

Alter remus aquas, alter mihi radat arenas :

Une seule corde ne m'arreste jamais assez. Il y a de la vanité, dites vous, en cet amusement ? Mais où non ; Et ces beaux preceptes, sont vanité, et vanité toute la sagesse. *Dominus novit cogitationes sapientium, quoniam vanæ sunt*. Ces exquises subtilitez, ne sont propres qu'au presche. Ce sont discours qui nous veulent envoyer tous bastez en l'autre monde. La vie est ut mouvement materiel et corporel : action imparfaicte de sa propre essence, et desreglée : Je m'employe à la servir selon elle.

Qiusque suos patimur manes.

Sic est faciendum, ut contra naturam universam nihil contendamus : ea tamen conservata, propriam sequamur. A quoy faire, ces poinctes eslevées de la philosophie, sur lesquelles, aucun estre humain ne se peut rasseoir : et ces regles qui excedent nostre usage et nostre force ? Je voy souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant, ny les auditeurs, n'ont aucune esperance de suivre, ny qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condemnation contre un adultere, le juge en desrobe un lopin, pour en faire un poulet à la femme de son compagnon. Celle à qui vous viendrez de vous frotter illicitement, criera plus asprement, tantost, en vostre presence mesme, à l'encontre d'une pareille faute de sa compaigne, que ne feroit Porcie. Et tel condamne les hommes à mourir, pour des crimes, qu'il n'estime point fautes. J'ay veu en ma jeunesse, un galant homme, presenter d'une main au peuple des vers excellens et en beauté et en desbordement ; et de l'autre main en mesme instant, la plus quereleuse reformation theologienne, dequoy le monde se soit desjeuné il y a long temps.

Les hommes vont ainsin. On laisse les loix, et preceptes suivre leur voye, nous en tenons une autre : Non par desreiglement de moeurs seulement, mais par opinion souvent, et par jugement contraire. Sentez lire un discours de philosophie : l'invention, l'eloquence, la pertinence, frappe incontinent vostre esprit, et vous esmeut. Il n'y a rien qui chatouille ou poigne vostre conscience : ce n'est pas à elle qu'on parle. Est−il pas vray ? Si disoit Ariston, que ny une estuve ny une leçon, n'est d'aucun fruict si elle ne nettoye et ne decrasse. On peut s'arrester à l'escorce : mais c'est apres qu'on en a retiré la mouelle : Comme apres avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considerons les graveures et l'ouvrage.

En toutes les chambrées de la philosophie ancienne, cecy se trouvera, qu'un mesme ouvrier, y publie des reigles de temperance, et publie ensemble des escrits d'amour et desbauche. Et Xenophon, au giron de Clinias, escrivit contre la vertu Aristippique. Ce n'est pas qu'il y ait une conversion miraculeuse, qui les agite à ondées. Mais c'est que Solon se represente tantost soy−mesme, tantost en forme de legislateur : tantost il parle pour la presse, tantost pour soy. Et prend pour soy les reigles libres et naturelles, s'asseurant d'une santé ferme et entiere.

Curentur dubii medicis majoribus ægri.

Antisthenes permet au sage d'aimer, et faire à sa mode ce, qu'il trouve estre opportun, sans s'attendre aux loix : d'autant qu'il a meilleur advis qu'elles, et plus de cognoissance de la vertu. Son disciple Diogenes, disoit, opposer aux perturbations, la raison : à fortune, la confidence : aux loix, nature.

Pour les estomachs tendres, il faut des ordonnances contraintes et artificielles. Les bons estomachs se servent simplement, des prescriptions de leur naturel appetit. Ainsi font nos medecins, qui mangent le melon et boivent le vin fraiz, ce pendant qu'ils tiennent leur patient obligé au sirop et à la panade.

Je ne sçay quels livres, disoit la courtisanne Lays, quelle sapience, quelle philosophie, mais ces gens−là, battent aussi souvent à ma porte, qu'aucuns autres. D'autant que nostre licence nous porte tousjours au delà de ce qui nous est loisible, et permis, on a estressy souvent outre la raison universelle, les preceptes et loix de nostre vie.

Nemo satis credit tantum delinquere, quantum
Permittas.

Il seroit à desirer, qu'il y eust plus de proportion du commandement à l'obeïssance : Et semble la visée injuste, à laquelle on ne peut atteindre. Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions et pensées, qui ne soit pendable dix fois en sa vie : Voire tel, qu'il seroit tres−grand dommage, et tres−injuste de punir et de perdre.

Olle quid ad te,
De cute quid faciat ille vel illa sua ?

Et tel pourroit n'offencer point les loix, qui n'en meriteroit point la loüange d'homme de vertu : et que la Philosophie feroit tres−justement foiter : Tant ceste relation est trouble et inegale. Nous n'avons garde d'estre gens de bien selon Dieu : nous ne le sçaurions estre selon nous. L'humaine sagesse, n'arriva jamais aux devoirs qu'elle s'estoit elle mesme prescript : Et si elle y estoit arrivee, elle s'en prescriroit d'autres au delà, ou elle aspirast tousjours et pretendist : Tant nostre estat est ennemy de consistance, L'homme s'ordonne à soy mesme, d'estre necessairement en faute. Il n'est guere fin, de tailler son obligation, à la raison d'un autre estre, que le sien. A qui prescript−il ce, qu'il s'attend que personne ne face ? Luy est−il injuste de ne faire point ce qu'il luy est impossible de faire ? Les loix qui nous condamnent, à ne pouvoir pas, nous condamnent de ce que nous ne pouvons pas.

Au pis aller, ceste difforme liberté, de se presenter à deux endroicts, et les actions d'une façon, les discours de l'autre ; soit loisible à ceux, qui disent les choses. Mais elle ne le peut estre à ceux, qui se disent eux mesmes, comme je fais : Il faut que j'aille de la plume comme des pieds. La vie commune, doibt avoir conference aux autres vies. La vertu de Caton estoit vigoureuse, outre la raison de son siecle : et à un homme qui se mesloit de gouverner les autres, destiné au service commun ; il se pourroit dire, que c'estoit une justice, sinon injuste, au moins vaine et hors de saison. Mes moeurs mesmes, qui ne desconviennent de celles, qui courent, à peine de la largeur d'un poulce, me rendent pourtant aucunement farouche à mon aage, et inassociable. Je ne sçay pas, si je me trouve desgouté sans raison, du monde, que je hante ; mais je sçay bien, que ce seroit sans raison, si je me plaignoy, qu'il fust degouté de moy, puis que je le suis de luy.

La vertu assignee aux affaires du monde, est une vertu à plusieurs plis, encoigneures, et couddes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine foiblesse : meslee et artificielle ; non droitte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent jusques à ceste heure à quelqu'un de nos Roys, de s'estre trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur. Les affaires d'estat ont des preceptes plus hardis.

exeat aula,
Qui vult esse pius.

J'ay autresfois essayé d'employer au service des maniemens publiques, les opinions et regles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme je les ay nées chez moy, ou rapportees de mon institution, et desquelles je me sers, sinon si commodeement au moins seurement en particulier : Une vertu scholastique et novice, je les y ay trouvees ineptes et dangereuses. Celuy qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses couddes, qu'il recule, ou qu'il avance, voire qu'il quitte le droict chemin, selon ce qu'il rencontre : Qu'il vive non tant selon soy, que selon autruy : non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose : selon le temps, selon les hommes, selon les affaires.

Platon dit, que qui eschappe, brayes nettes, du maniement du monde, c'est par miracle, qu'il en eschappe. Et dit aussi, que quand il ordonne son Philosophe chef d'une police, il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle d'Athenes : et encore bien moins, comme la nostre, envers lesquelles la sagesse mesme perdroit son Latin. Et une bonne herbe, transplantee, en solage fort divers à sa condition, se conforme bien plustost à iceluy, qu'elle ne le reforme à soy.

Je sens que si j'avois à me dresser tout à fait à telles occupations, il m'y faudroit beaucoup de changement et de rabillage. Quand je pourrois cela sur moy, (et pourquoy ne le pourrois je, avec le temps et le soing ?) je ne le voudrois pas. De ce peu que je me suis essayé en ceste vacation, je m'en suis d'autant degousté : Je me sens fumer en l'ame par fois, aucunes tentations vers l'ambition : mais je me bande et obstine au contraire :

At tu Catulled obstinatus obdura.

On ne m'y appelle gueres, et je m'y convie aussi peu. La liberté et l'oysiveté, qui sont mes maistresses qualitez, sont qualitez, diametralement contraires à ce mestier là.

Nous ne sçavons pas distinguer les facultez des hommes. Elles ont des divisions, et bornes, mal aysees à choisir et delicates. De conclurre par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage public, c'est mal conclud : Tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les autres. et faict des Essais, qui ne sçauroit faire des effects. Tel dresse bien un siege, qui dresseroit mal une bataille : et discourt bien en privé, qui harangueroit mal un peuple ou un Prince. Voire à l'avanture, est−ce plustost tesmoignage à celuy qui peut l'un, de ne pouvoir point l'autre, qu'autrement. Je trouve que les esprits hauts, ne sont de guere moins aptes aux choses basses, que les bas esprits aux hautes. Estoit−il à croire, que Socrates eust appresté aux Atheniens matiere de rire à ses despens, pour n'avoir onques sçeu computer les suffrages de sa tribu, et en faire rapport au conseil ? Certes la veneration, en quoy j'ay les perfections de ce personnage, merite, que sa fortune fournisse à l'excuse de mes principales imperfections, un si magnifique exemple.

Nostre suffisance est detaillee à menues pieces. La mienne n'a point de latitude, et si est chetifve en nombre. Saturninus, à ceux qui luy avoient deferé tout commandement : Compaignons, fit−il, vous avez perdu un bon Capitaine, pour en faire un mauvais general d'armee. Qui se vante, en un temps malade, comme cestuy−cy, d'employer au service du monde, une vertu naifve et sincere : ou il ne la cognoist pas, les opinions se corrompans avec les moeurs (De vray, oyez la leur peindre, oyez la pluspart se glorifier de leurs deportemens, et former leurs reigles ; au lieu de peindre la verru, ils peignent l'injustice toute pure et le vice : et la presentent ainsi fauce à l'institution des Princes) ou s'il la cognoist, il se vante à tort : et quoy qu'il die, faict mille choses, dequoy sa conscience l'accuse. Je croirois volontiers Seneca de l'experience qu'il en fit en pareille occasion, pourveu qu'il m'en voulust parler à coeur ouvert. La plus honnorable marque de bonté, en une telle necessité, c'est recognoistre librement sa faute, et celle d'autruy : appuyer et retarder de sa puissance, l'inclination vers le mal : suyvre envis ceste pente, mieux esperer et mieux desirer.

J'apperçois en ces desmembremens de la France, et divisions, ou nous sommes tombez : chacun se travailler à deffendre sa cause : mais jusques aux meilleurs, avec desguisement et mensonge. Qui en escriroit rondement, en escriroit temerairement et vitieusement. Le plus juste party, si est−ce encore le membre d'un corps vermoulu et vereux : Mais d'un tel corps, le membre moins malade s'appelle sain : et à bon droit, d'autant que nos qualitez n'ont tiltre qu'en la comparaison. L'innocence civile, se mesure selon les lieux et saisons. J'aymerois bien à voir en Xenophon, une telle loüange d'Agesilaus. Estant prié par un prince voisin, avec lequel il avoit autresfois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres, il l'octroya : luy donnant passage à travers le Peloponnese : et non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna, le tenant à sa mercy : mais l'accueillit courtoisement, suyvant l'obligation de sa promesse, sans luy faire offence. A ces humeurs là, ce ne seroit rien dire : Ailleurs et en autre temps, il se fera conte de la franchise, et magnanimité d'une telle action. Ces babouyns capettes s'en fussent moquez. Si peu retire l'innocence Spartaine à la Françoise.

Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux : mais c'est selon nous. Qui a ses moeurs establies en reglement au dessus de son siecle : ou qu'il torde, et émousse ses regles : ou, ce que je luy conseille plustost, qu'il se retire à quartier, et ne se mesle point de nous. Qu'y gaigneroit−il ?

Egregium sanctúmque virum si cerno, bimembri
Hoc monstrum puero, et miranti jam sub aratro
Piscibus inventis Et foetæ comparo mulæ.

On peut regretter les meilleurs temps : mais non pas fuyr aux presens : on peut desirer autres magistrats, mais il faut ce nonobstant, obeyr à ceux icy : Et à l'advanture y a il plus de recommendation, d'obeyr aux mauvais, qu'aux bons. Autant que l'image des loix receuës, et anciennes de ceste monarchie, reluyra en quelque coin, m'y voila planté. Si elles viennent par malheur, à se contredire, et empescher entr'elles, et produire deux parts, de chois doubteux, et difficile : mon election sera volontiers, d'eschapper, et me desrober à ceste tempeste : Nature m'y pourra prester ce pendant la main : ou les hazards de la guerre. Entre Cæsar et Pompeius, je me fusse franchement declaré. Mais entre ces trois voleurs, qui vindrent depuis, ou il eust fallu se cacher, ou suyvre le vent. Ce que j'estime loisible, quand la raison ne guide plus.

Quo diversus abis ?

Ceste farcisseure, est un peu hors de mon theme. Je m'esgare : mais plustost par licence, que par mesgarde : Mes fantasies se suyvent : mais par fois c'est de loing : et se regardent, mais d'une veuë oblique.

J'ay passé les yeux sur tel dialogue de Platon : miparty d'une fantastique bigarrure : le devant à l'amour, tout le bas à la Rhetorique. Ils ne craignent point ces muances : et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouller au vent : ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousjours la matiere : souvent ils la denotent seulement, par quelque marque : comme ces autres l'*Andrie*, l'*Eunuche*, ou ceux cy, *Sylla*, *Cicero*, *Torquatus*. J'ayme l'alleure poëtique, à sauts et à gambades. C'est un art, comme dit Platon, leger, volage, demoniacle. Il est des ouvrages en Plutarque, où il oublie son theme, où le propos de son argument ne se trouve que par incident, tout estouffé en matiere estrangere. Voyez ses alleures au *Dæmon de Socrates*. O Dieu, que ces gaillardes escapades, que ceste variation a de beauté : et plus lors, que plus elle retire au nonchalant et fortuit ! C'est l'indiligent lecteur, qui perd mon subject ; non pas moy. Il s'en trouvera tousjours en un coing quelque mot, qui ne laisse pas d'estre bastant, quoy qu'il soit serré. Je vois au change, indiscrettement et tumultuairement : mon stile, et mon esprit, vont vagabondant de mesmes : Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise : disent, et les preceptes de nos maistres, et encores plus leurs exemples.

Mille poëtes trainent et languissent à la prosaïque, mais la meilleure prose ancienne, et je la seme ceans indifferemment pour vers, reluit par tout, de la vigueur et hardiesse poëtique, et represente quelque air de sa fureur : Il luy faut certes quitter la maistrise, et preeminence en la parlerie. Le poëte, dit Platon, assis sur le

trepied des Muses, verse de furie, tout ce qui luy vient en la bouche : comme la gargouïlle d'une fontaine, sans le ruminer et poiser : et luy eschappe des choses, de diverse couleur, de contraire substance, et d'un cours rompu. Et la vieille theologie est toute poësie, (disent les sçavants,) et la premiere philosophie.

C'est l'originel langage des Dieux.

J'entends que la matiere se distingue soy−mesmes. Elle montre assez où elle se change, où elle conclud, où elle commence, où elle se reprend : sans l'entrelasser de parolles, de liaison, et de cousture, introduictes pour le service des oreilles foibles, ou nonchallantes : et sans me gloser moy−mesme. Qui est celuy, qui n'ayme mieux n'estre pas leu, que de l'estre en dormant ou en fuyant ?

Nihil est tam utile, quod in transitu prosit. Si prendre des livres, estoit les apprendre : et si les veoir, estoit les regarder : et les parcourir, les saisir, j'auroy tort de me faire du tout si ignorant que je dy.

Puisque je ne puis arrester l'attention du lecteur par le poix : *manco male*, s'il advient que je l'arreste par mon embrouïlleure : Voire mais, il se repentira par apres, de s'y estre amusé. C'est mon : mais il s'y sera tousjours amusé. Et puis il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte desdain : qui m'en estimeront mieux de ce qu'ils ne sçauront ce que je dis : ils conclurront la profondeur de mon sens, par l'obscurité : Laquelle à parler en bon escient, je hay bien fort : et l'eviterois, si je me sçavois eviter. Aristote se vante en quelque lieu, de l'affecter. Vitieuse affectation.

Par ce que la coupure si frequente des chapitres, dequoy j'usoy au commencement, m'a semblé rompre l'attention, avant qu'elle soit née et la dissoudre : dedaignant s'y coucher pour si peu, et se recueillir : je me suis mis à les faire plus longs : qui requierent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veut donner une seule heure, on ne veut rien donner. Et ne fait on rien pour celuy, pour qui on ne fait, qu'autre chose faisant. Joint, qu'à l'adventure ay−je quelque obligation particuliere, à ne dire qu'à demy, à dire confusement, à dire discordamment.

Je veux donq mal à ceste raison trouble−feste : Et ces projects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la verité ; je la trouve trop chere et trop incommode. Au rebours : je m'employe à faire valoir la vanité mesme, et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir. Et me laisse aller apres mes inclinations naturelles sans les contreroller de si pres.

J'ay veu ailleurs des maisons ruynées, et des statues, et du ciel et de la terre : ce sont tousjours des hommes. Tout cela est vray : et si pourtant ne sçauroy revoir si souvent le tombeau de ceste ville, si grande, et si puissante, que je ne l'admire et revere. Le soing des morts nous est en recommandation. Or j'ay esté nourry des mon enfance, avec ceux icy : J'ay eu cognoissance des affaires de Rome, long temps avant que je l'aye euë de ceux de ma maison. Je sçavois le Capitole et son plant, avant que je sceusse le Louvre : et le Tibre avant la Seine. J'ay eu plus en teste, les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus, et Scipion, que je n'ay d'aucuns hommes des nostres. Ils sont trespassez : Si est bien mon pere : aussi entierement qu'eux : et s'est esloigné de moy, et de la vie, autant en dixhuict ans, que ceux−là ont faict en seize cens : duquel pourtant je ne laisse pas d'embrasser et practiquer la memoire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union et tres−vive.

Voire, de mon humeur, je me rends plus officieux envers les trespassez : Ils ne s'aydent plus : ils en requierent ce me semble d'autant plus mon ayde : La gratitude est là, justement en son lustre. Le bien−faict est moins richement assigné, où il y a retrogradation, et reflexion. Arcesilaus visitant Ctesibius malade, et le trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement soubs le chevet du lict, de l'argent qu'il luy donnoit. Et en le luy celant, luy donnoit en outre, quittance de luy en sçavoir gré. Ceux qui ont merité de moy, de l'amitié et de la recognoissance, ne l'ont jamais perdue pour n'y estre plus : je les ay mieux payez, et plus soigneusement, absens et ignorans. Je parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sçachent.

Or j'ay attaqué cent querelles pour la deffence de Pompeius, et pour la cause de Brutus. Ceste accointance dure encore entre nous. Les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce siecle, je me rejecte à cet autre. Et en suis si embabouyné, que l'estat de ceste vieille Rome, libre, juste, et florissante (car je n'en ayme, ny la naissance, ny la vieillesse) m'interesse et me passionne. Parquoy je ne sçauroy revoir si souvent, l'assiette de leurs rues, et de leurs maisons, et ces ruynes profondes jusques aux Antipodes, que je ne m'y amuse. Est−ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veuë des places, que nous sçavons avoir esté hantées et habitées par personnes, desquelles la memoire est en recommendation, nous emeut aucunement plus, qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escrits ?

Tanta vis admonitionis inest in locis. Et id quidem in hac urbe infinitum : quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. Il me plaist de considerer leur visage, leur port, et leurs vestements : Je remasche ces grands noms entre les dents, et les fais retentir à mes oreilles. *Ego illos veneror, Et tantis nominibus semper assurgo*. Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mesmes communes. Je les visse volontiers deviser, promener, et soupper. Ce seroit ingratitude, de mespriser les reliques, et images de tant d'honnestes hommes, et si valeureux lesquels j'ay veu vivre et mourir : et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suyvre.

Et puis ceste mesme Rome que nous voyons, merite qu'on l'ayme. Confederée de si long temps, et partant de tiltres, à nostre couronne : Seule ville commune, et universelle. Le magistrat souverain qui y commande, est recognu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations Chrestiennes. L'Espaignol et le François, chacun y est chez soy : Pour estre des princes de cet estat, il ne faut qu'estre de Chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà bas, que le ciel ayt embrassé avec telle influence de faveur, et telle constance : Sa ruyne mesme est glorieuse et enflée.

Laudandis preciosior ruinis.

Encore retient elle au tombeau des marques et image d'empire. *Ut palam sit uno in loco gaudentis opus esse naturæ*. Quelqu'un se blasmeroit, et se mutineroit en soy−mesme, de se sentir chatouïller d'un si vain plaisir. Nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes. Quelles qu'elles soyent qui contentent constamment un homme capable de sens commun, je ne sçaurois avoir le coeur de le pleindre.

Je doibs beaucoup à la fortune, dequoy jusques à ceste heure, elle n'a rien fait contre moy d'outrageux au delà de ma portée. Seroit ce pas sa façon, de laisser en paix, ceux de qui elle n'est point importunée ?

Quanto quisque sibi plura negaverit,
A Diis plura feret, nil cupientium,
Nudus castra peto, multa petentibus,
Desunt multa.

Si elle continue, elle me r'envoyera tres−content, et satisfaict,

nihil supra
Deos lacesso.

Mais gare le heurt. Il en est mille qui rompent au port.

Je me console aiséement, de ce qui adviendra icy, quand je n'y seray plus. Les choses presentes m'embesongnent assez,

fortunæ cætera mando.

Aussi n'ay−je point ceste forte liaison, qu'on dit attacher les hommes à l'advenir, par les enfans qui portent leur nom, et leur honneur. Et en doibs desirer à l'anvanture d'autant moins, s'ils sont si desirables. Je ne tiens que trop au monde, et à ceste vie par moy−mesme : Je me contente d'estre en prise de la fortune, par les circonstances proprement necessaires à mon estre, sans luy alonger par ailleurs sa jurisdiction sur moy : Et n'ay jamais estimé qu'estre sans enfans, fust un defaut qui deust rendre la vie moins complete, et moins contente. La vacation sterile, a bien aussi ses commoditez. Les enfans sont du nombre des choses, qui n'ont pas fort dequoy estre desirées, notamment à ceste heure, qu'il seroit si difficile de les rendre bons. *Bona jam nec nasci licet, ita corrupta sunt semina*. Et si ont justement dequoy estre regrettées, à qui les perd, apres les avoir acquises.

Celuy qui me laissa ma maison en charge, prognostiquoit que je la deusse ruyner, regardant à mon humeur, si peu casaniere. Il se trompa ; me voicy comme j'y entray : sinon un peu mieux. Sans office pourtant et sans benefice.

Au demeurant, si la fortune ne m'a faict aucune offence violente, et extraordinaire, aussi n'a−elle pas de grace. Tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est avant moy, et au delà de cent ans. Je n'ay particulierement aucun bien essentiel, et solide, que je doive à sa liberalité : Elle m'a faict quelques faveurs venteuses, honnoraires, et titulaires, sans substance : Et me les a aussi à la verité, non pas accordées, mais offertes. Dieu sçait, à moy : qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la realité, encores bien massive : Et qui, si je l'osois confesser, ne trouverois l'avarice, guere moins excusable que l'ambition : ny la douleur, moins evitable que la honte : ny la santé, moins desirable que la doctrine : ou la richesse, que la noblesse.

Parmy ses faveurs vaines, je n'en ay point qui plaise tant à ceste niaise humeur, qui s'en paist chez moy, qu'une bulle authentique de bourgeoisie Romaine : qui me fut octroyée dernierement que j'y estois, pompeuse en seaux, et lettres dorées : et octroyée avec toute gratieuse liberalité. Et par ce qu'elles se donnent en divers stile, plus ou moins favorable : et qu'avant que j'en eusse veu, j'eusse esté bien aise, qu'on m'en eust montré un formulaire : je veux, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en trouve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire icy en sa forme.

Quod Horatius Maximus, Martius Cecius, Alexander Mutus, almæ urbis conservatores de Illustrissimo viro Michaële Montano equite sancti Michaëlis, et à Cubiculo Regis Christianissimi, Romana Civitate donando, ad Senatum retulerunt, S. P. Q. R. de ea re ita fieri censuit.

CUM veteri more et instituto cupide illi semper studioseque suscepti sint, qui virtute ac nobilitate præstantes, magno Reip. nostræ usui atque ornamento fuissent, vel esse aliquando possent : Nos majorum nostrorum exemplo atque auctoritate permoti, præclaram hanc Consuetudinem nobis imitandam ac servandam fore censemus. Quamobrem cum Illustrissimus Michaël Montanus Eques sancti Michaëlis, et a Cubiculo Regis Christianissimi Romani nominis studiosissimus, et familiæ laude atque splendore et propriis virtutum meritis dignissimus sit, qui summo Senatus Populique Romani judicio ac studio in Romanam Civitatem adsciscatur ; placere Senatui P. Q. R. Illustrissimum Michaëlem Montanum rebus omnibus ornatissimum, atque huic inclyto populo charissimum, ipsum posterosque in Romanam Civitatem adscribi, ornarique omnibus et præmiis et honoribus, quibus illi fruuntur, qui Cives Patritiique Romani nati aut jure optimo facti sunt. In quo censere Senatum P. Q. R. se non tam illi Jus Civitatis largiri quam debitum tribuere, neque magis beneficium dare quam ab ipso accipere, qui hoc Civitatis munere accipiendo, singulari Civitatem ipsam ornamento atque honore affecerit. Quam quidem S. C. auctoritatem iidem Conservatores per Senatus P. Q. R. scribas in acta referri atque in Capitolii curia servari, privilegiumque hujusmodi fieri, solitóque urbis sigillo communiri curarunt. Anno ab urbe condita CXCCCCXXXI. post Christum natum M. D. LXXXI. III. Idus Martii.
Horatius Fuscus sacri S. P. Q. R. scriba.
Vincent. Martholus sacri S. P. Q. R. scriba.

N'estant bourgeois d'aucune ville, je suis bien aise de l'estre de la plus noble qui fut et qui sera onques. Si les autres se regardoient attentivement, comme je fay, ils se trouveroient comme je fay, pleins d'inanité et de fadaise : De m'en deffaire, je ne puis, sans me deffaire moy−mesmes. Nous en sommes tous confits, tant les uns que les autres. Mais ceux qui le sentent, en ont un peu meilleur compte : encore ne sçay−je.

Ceste opinion et usance commune, de regarder ailleurs qu'à nous, a bien pourveu à nostre affaire. C'est un object plein de mescontentement. Nous n'y voyons que misere et vanité. Pour ne nous desconforter, nature a rejetté bien à propos, l'action de nostre veuë, au dehors : Nous allons en avant à vau l'eau, mais de rebrousser vers nous, nostre course, c'est un mouvement penible : la mer se brouïlle et s'empesche ainsi, quand elle est repoussée à soy. Regardez, dict chacun, les branles du ciel : regardez au public : à la querelle de cestuy−là : au pouls d'un tel : au testament de cet autre : somme regardez tousjours haut ou bas, ou à costé, ou devant, ou derriere vous. C'estoit un commandement paradoxe, que nous faisoit anciennement ce Dieu à Delphes : Regardez dans vous, recognoissez vous, tenez vous à vous : Vostre esprit, et vostre volonté, qui se consomme ailleurs, ramenez là en soy : vous vous escoulez, vous vous respandez : appilez vous, soustenez vous : on vous trahit, on vous dissipe, on vous desrobe à vous. Voy tu pas, que ce monde tient toutes ses veuës contraintes au dedans, et ses yeux ouverts à se contempler soy−mesme ? C'est tousjours vanité pour toy, dedans et dehors : mais elle est moins vanité, quand elle est moins estendue. Sauf toy, ô homme, disoit ce Dieu, chasque chose s'estudie la premiere, et a selon son besoin, des limites à ses travaux et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers : Tu és le scrutateur sans cognoissance : le magistrat sans jurisdiction : et apres tout, le badin de la farce.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE X
De mesnager sa volonté

AU prix du commun des hommes, peu de choses me touchent : ou pour mieux dire, me tiennent. Car c'est raison qu'elles touchent, pourveu qu'elles ne nous possedent. J'ay grand soin d'augmenter par estude, et par discours, ce privilege d'insensibilité, qui est naturellement bien avancé en moy. J'espouse, et et me passionne par consequent, de peu de choses. J'ay la veuë clere : mais je l'attache à peu d'objects : Le sens delicat et mol : mais l'apprehension et l'application, je l'ay dure et sourde : Je m'engage difficilement. Autant que je puis je m'employe tout à moy : Et en ce subject mesme, je briderois pourtant et soustiendrois volontiers, mon affection, qu'elle ne s'y plonge trop entiere : puis que c'est un subject, que je possede à la mercy d'autruy, et sur lequel la fortune a plus de droict que je n'ay. De maniere, que jusques à la santé, que j'estime tant, il me seroit besoing, de ne la pas desirer, et m'y addonner si furieusement, que j'en trouve les maladies importables. On se doibt moderer, entre la haine de la douleur, et l'amour de la volupté. Et ordonne Platon une moyenne route de vie entre les deux.

Mais aux affections qui me distrayent de moy, et attachent ailleurs, à celles la certes m'oppose−je de toute ma force. Mon opinion est, qu'il se faut prester à autruy, et ne se donner qu'à soy−mesme. Si ma volonté se trouvoit aysée à s'hypothequer et à s'appliquer, je n'y durerois pas : Je suis trop tendre, et par nature et par usage,

fugax rerum, securaque in otia natus.

Les debats contestez et opiniastrez, qui donneroient en fin advantage à mon adversaire ; l'issue qui rendroit honteuse ma chaulde poursuitte, me rongeroit à l'advanture bien cruellement. Si je mordois à mesme, comme font les autres ; mon ame n'auroit jamais la force de porter les alarmes, et emotions, qui suyvent ceux qui embrassent tant. Elle seroit incontinent disloquée par cette agitation intestine. Si quelquefois on m'a poussé

au maniement d'affaires estrangeres, j'ay promis de les prendre en main, non pas au poulmon et au foye ; de m'en charger, non de les incorporer : de m'en soigner, ouy ; de m'en passionner, nullement : j'y regarde, mais je ne les couve point. J'ay assez affaire à disposer et renger la presse domestique que j'ay dans mes entrailles, et dans mes veines, sans y loger, et me fouler d'une presse estrangere : Et suis assez interessé de mes affaires essentiels, propres, et naturels, sans en convier d'autres forains. Ceux qui sçavent combien ils se doivent, et de combien d'offices ils sont obligez à eux, trouvent que nature leur a donné cette commission plaine assez, et nullement oysifve. Tu as bien largement affaire chez toy, ne t'esloigne pas.

Les hommes se donnent à louage. Leurs facultez ne sont pas pour eux ; elles sont pour ceux, à qui ils s'asservissent ; leurs locataires sont chez eux, ce ne sont pas eux. Cette humeur commune ne me plaist pas. Il faut mesnager la liberté de nostre ame, et ne l'hypotequer qu'aux occasions justes. Lesquelles sont en bien petit nombre, si nous jugeons sainement. Voyez les gens appris à se laisser emporter et saisir, ils le font par tout. Aux petites choses comme aux grandes ; à ce qui ne les touche point, comme à ce qui les touche. Ils s'ingerent indifferemment où il y a de la besongne ; et sont sans vie, quand ils sont sans agitation tumultuaire. *In negotiis sunt, negotii causa*. Ils ne cherchent la besongne que pour embesongnement. Ce n'est pas, qu'ils vueillent aller, tant, comme c'est, qu'ils ne se peuvent tenir. Ne plus ne moins, qu'une pierre esbranslée en sa cheute, qui ne s'arreste jusqu'à tant qu'elle se couche. L'occupation est à certaine maniere de gents, marque de suffisance et de dignité. Leur esprit cherche son repos au bransle, comme les enfans au berceau. Ils se peuvent dire autant serviables à leurs amis, comme importuns à eux mesmes. Personne ne distribue son argent à autruy, chacun y distribue son temps et sa vie. Il n'est rien dequoy nous soyons si prodigues, que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable.

Je prens une complexion toute diverse. Je me tiens sur moy. Et communément desire mollement ce que je desire, et desire peu : M'occupe et embesongne de mesme, rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et vehemence. Il y a tant de mauvais pas, que pour le plus seur, il faut un peu legerement et superficiellement couler ce monde : et le glisser, non pas l'enfoncer. La volupté mesme, est douloureuse en sa profondeur.

incedis per ignes,
Subpositos cineri doloso.

Messieurs de Bordeaux m'esleurent Maire de leur ville, estant esloigné de France ; et encore plus esloigné d'un tel pensement. Je m'en excusay. Mais on m'apprint que j'avois tort ; le commandement du Roy s'y interposant aussi. C'est une charge, qui doit sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a, ny loyer ny gain, autre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans ; mais elle peut estre continuée par seconde eslection. Ce qui advient tresrarement. Elle le fut à moy ; et ne l'avoit esté que deux fois auparavant : Quelques années y avoit, à Monsieur de Lansac ; et fraichement à Monsieur de Biron Mareschal de France. En la place duquel je succeday ; et laissay la mienne, à Monsieur de Matignon aussi Mareschal de France. Glorieux de si noble assistance.

uterque bonus pacis bellique minister.

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y mit du sien : Non vaine du tout. Car Alexandre desdaigna les Ambassadeurs Corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville ; mais quand ils vindrent à luy deduire, comme Bacchus et Hercules estoyent aussi en ce registre, il les en remercia gratieusement.

A mon arrivée, je me deschiffray fidelement, et conscientieusement, tout tel que je me sens estre : Sans memoire, sans vigilance, sans experience, et sans vigueur : sans hayne aussi, sans ambition, sans avarice, et sans violence : à ce qu'ils fussent informez et instruicts de ce qu'ils avoyent à attendre de mon service. Et par ce que la cognoissance de feu mon pere les avoit seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire : je leur

adjoustay bien clairement, que je serois tres−marry que chose quelconque fist autant d'impression en ma volonté, comme avoyent faict autrefois en la sienne, leurs affaires, et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce lieu mesme auquel ils m'avoyent appellé. Il me souvenoit, de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitée de cette tracasserie publique ; oubliant le doux air de sa maison, où la foiblesse des ans l'avoit attaché long temps avant ; et son mesnage, et sa santé ; et mesprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé pour eux, à des longs et penibles voyages. Il estoit tel ; et luy partoit cette humeur d'une grande bonté de nature. Il ne fut jamais ame plus charitable et populaire. Ce train, que je louë en autruy, je n'ayme point à le suivre. Et ne suis pas sans excuse. Il avoit ouy dire, qu'il se falloit oublier pour le prochain ; que le particulier ne venoit en aucune consideration au prix du general.

La plus part des regles et preceptes du monde prennent ce train, de nous pousser hors de nous, et chasser en la place, à l'usage de la societé publique. Ils ont pensé faire un bel effect, de nous destourner et distraire de nous ; presupposans que nous n'y tinsions que trop, et d'une attache trop naturelle ; et n'ont espargné rien à dire pour cette fin. Car il n'est pas nouveau aux sages, de prescher les choses comme elles servent, non comme elles sont. La verité a ses empeschements, incommoditez et incompatibilitez avec nous. Il nous faut souvent tromper, afin que nous ne nous trompions. Et siller nostre veuë, eslourdir nostre entendement, pour les redresser et amender. *Imperiti enim judicant, et qui frequenter in hoc ipsum fallendi sunt, ne errent.* Quand ils nous ordonnent, d'aymer avant nous, trois, quatre, et cinquante degrez de choses ; ils representent l'art des archers, qui pour arriver au poinct, vont prenant leur visée grande espace au dessus de la bute. Pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

J'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes autres religions, il y avoit des mysteres apparens, pour estre montrez au peuple, et d'autres mysteres plus secrets, et plus haults, pour estre montrés seulement à ceux qui en estoyent profez. Il est vray−semblable qu'en ceux−cy, se trouve le vray poinct de l'amitié que chacun se doit : Non une amitié faulce, qui nous faict embrasser la gloire, la science, la richesse, et telles choses, d'une affection principalle et immoderée, comme membres de nostre estre ; ny une amitié molle et indiscrette ; en laquelle il advient ce qui se voit au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il accole : Mais une amitié salutaire et reiglée ; esgalement utile et plaisante. Qui en sçait les devoirs, et les exerce, il est vrayement du cabinet des muses ; il a attaint le sommet de la sagesse humaine, et de nostre bon heur. Cettuy−cy, sçachant exactement ce qu'il se doit ; trouve dans son rolle, qu'il doit appliquer à soy, l'usage des autres hommes, et du monde ; et pour ce faire, contribuer à la societé publique les devoirs et offices qui le touchent. Qui ne vit aucunement à autruy, ne vit guere à soy. *Qui sibi amicus est, scito hunc amicum omnibus esse*. La principale charge que nous ayons, c'est à chacun sa conduite. Et est ce pourquoy nous sommes icy. Comme qui oublieroit de bien et saintement vivre ; et penseroit estre quitte de son devoir, en y acheminant et dressant les autres ; ce seroit un sot : Tout de mesme, qui abandonne en son propre, le sainement et gayement vivre, pour en servir autruy, prent à mon gré un mauvais et desnaturé party.

Je ne veux pas, qu'on refuse aux charges qu'on prend, l'attention, les pas, les parolles, et la sueur, et le sang au besoing :

non ipse pro charis amicis
Aut patria timidus perire.

Mais c'est par emprunt et accidentalement ; L'esprit se tenant tousjours en repos et en santé : non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement, luy couste si peu, qu'en dormant mesme il agit. Mais il luy faut donner le bransle, avec discretion : Car le corps reçoit les charges qu'on luy met sus, justement selon qu'elles sont : l'esprit les estend et les appesantit souvent à ses despens, leur donnant la mesure que bon luy semble. On faict pareilles choses avec divers efforts, et differente contention de volonté. L'un va bien sans l'autre. Car combien de gens se hazardent tous les jours aux guerres, dequoy il ne leur chault : et se pressent aux dangers des battailles, desquelles la perte, ne leur troublera pas le voisin sommeil ? Tel en sa maison, hors de ce danger, qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionné de l'yssue de

cette guerre, et en a l'ame plus travaillée, que n'a le soldat qui y employe son sang et sa vie. J'ay peu me mesler des charges publiques, sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle, et me donner à autruy sans m'oster à moy.

Cette aspreté et violence de desirs, empesche plus, qu'elle ne sert à la conduitte de ce qu'on entreprend. Nous remplit d'impatience envers les evenemens, ou contraires, ou tardifs : et d'aigreur et de soupçon envers ceux, avec qui nous negotions. Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possedez et conduicts.

male cuncta ministrat
Impetus.

Celuy qui n'y employe que son jugement, et son addresse, il y procede plus gayement : il feint, il ploye, il differe tout à son aise, selon le besoing des occasions : il faut d'atteinte, sans tourment, et sans affliction, prest et entier pour une nouvelle entreprise : il marche tousjours la bride à la main. En celuy qui est enyvré de cette intention violente et tyrannique, on voit par necessité beaucoup d'imprudence et d'injustice. L'impetuosité de son desir l'emporte. Ce sont mouvemens temeraires, et, si fortune n'y preste beaucoup, de peu de fruict. La philosophie veut qu'au chastiement des offences receuës, nous en distrayons la cholere : non afin que la vengeance en soit moindre, ains au rebours, afin qu'elle en soit d'autant mieux assenee et plus poisante : A quoy il luy semble que cette impetuosité porte empeschement. Non seulement la cholere trouble : mais de soy, elle lasse aussi les bras de ceux qui chastient. Ce feu estourdit et consomme leur force. Comme en la precipitation, *festinatio tarda est*. La hastiveté se donne elle mesme la jambe, s'entrave et s'arreste. *Ipsa se velocitas implicat*. Pour exemple. Selon ce que j'en vois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier que soy−mesme. Plus elle est tendue et vigoureuse, moins elle en est fertile. Communement elle attrape plus promptement les richesses, masquée d'un image de liberalité.

Un gentil−homme tres−homme de bien, et mon amy, cuyda brouiller la santé de sa teste, par une trop passionnée attention et affection aux affaires d'un Prince, son maistre. Lequel maistre, s'est ainsi peinct soy−mesmes à moy : Qu'il voit le poix des accidens, comme un autre : mais qu'à ceux qui n'ont point de remede, il se resoult soudain à la souffrance : aux autres, apres y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peut faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peut ensuivre. De vray, je l'ay veu à mesme, maintenant une grande nonchalance et liberté d'actions et de visage, au travers de bien grands affaires et bien espineux. Je le trouve plus grand et plus capable, en une mauvaise, qu'en une bonne fortune. Ses pertes luy sont plus glorieuses, que ses victoires, et son deuil que son triomphe.

Considerez, qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles : au jeu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardant d'un desir impetueux, jette incontinent l'esprit et les membres, à l'indiscretion, et au desordre. On s'esblouit, on s'embarasse soy mesme. Celuy qui se porte plus moderément envers le gain, et la perte, il est tousjours chez soy. Moins il se pique et passionne au jeu, il le conduit d'autant plus avantageusement et seurement.

Nous empeschons au demeurant, la prise et la serre de l'ame, à luy donner tant de choses à saisir. Les unes, il les luy faut seulement presenter, les autres attacher, les autres incorporer. Elle peut voir et sentir toutes choses, mais elle ne se doit paistre que de soy : Et doit estre instruicte, de ce qui la touche proprement, et qui proprement est de son avoir, et de sa substance. Les loix de nature nous apprennent ce que justement, il nous faut. Apres que les sages nous ont dit, que selon elle personne n'est indigent, et que chacun l'est selon l'opinion, ils distinguent ainsi subtilement, les desirs qui viennent d'elle, de ceux qui viennent du desreglement de nostre fantasie. Ceux desquels on voit le bout, sont siens, ceux qui fuyent devant nous, et desquels nous ne pouvons joindre la fin, sont nostres. La pauvreté des biens, est aisée à guerir ; la pauvreté de l'ame, impossible.

Nam si, quod satis est homini, id satis esse potesset,
Hoc sat erat : nunc, quum hoc non est, quî credimus porro,
Divitias ullas animum mi explere potesse ?

Socrates voyant porter en pompe par sa ville, grande quantité de richesse, joyaux et meubles de prix : Combien de choses, dit−il, je ne desire point ! Metrodorus vivoit du poix de douze onces par jour, Epicurus à moins : Metroclez dormoit en hyver avec les moutons, en esté aux cloistres des Eglises. *Sufficit ad id natura, quod poscit*. Cleanthes vivoit de ses mains, et se vantoit, que Cleanthes, s'il vouloit, nourriroit encore un autre Cleanthes.

Si ce que nature exactement, et originelement nous demande, pour la conservation de nostre estre, est trop peu (comme de vray combien ce l'est, et combien à bon comte nostre vie se peut maintenir, il ne se doit exprimer mieux que par cette consideration ; Que c'est si peu, qu'il eschappe la prise et le choc de la fortune, par sa petitesse) dispensons nous de quelque chose plus outre ; appellons encore nature, l'usage et condition de chacun de nous ; taxons nous, traitons nous à cette mesure ; estendons noz appartenances et noz comtes jusques là. Car jusques là, il me semble bien, que nous avons quelque excuse. L'accoustumance est une seconde nature, et non moins puissante. Ce qui manque à ma coustume je tiens qu'il me manque : Et j'aymerois presque esgalement qu'on m'ostast la vie, que si on me l'essimoit et retranchoit bien loing de l'estat auquel je l'ay vescue si long temps.

Je ne suis plus en termes d'un grand changement, ny de me jetter à un nouveau train et inusité ; non pas mesme vers l'augmentation : il n'est plus temps de devenir autre. Et comme je plaindrois quelque grande adventure, qui me tombast à cette heure entre mains, qu'elle ne seroit venuë en temps que j'en peusse jouyr,

Quo mihi fortuna, si non conceditur uti :

Je me plaindroy de mesme, de quelque acquest interne. Il vault quasi mieux jamais, que si tard, devenir honneste homme. Et bien entendu à vivre, lors qu'on n'a plus de vie. Moy, qui m'en vay, resigneroy facilement à quelqu'un, qui vinst, ce que j'apprens de prudence, pour le commerce du monde. Moustarde apres disner. Je n'ay que faire du bien, duquel je ne puis rien faire. A quoy la science, à qui n'a plus de teste ? C'est injure et deffaveur de fortune, de nous offrir des presents, qui nous remplissent d'un juste despit de nous avoir failly en leur saison. Ne me guidez plus : je ne puis plus aller. De tant de membres, qu'a la suffisance, la patience nous suffit. Donnez la capacité d'un excellent dessus, au chantre qui a les poulmons pourris ! Et d'eloquence à l'eremite relegué aux deserts d'Arabie. Il ne faut point d'art, à la cheute. La fin se trouve de soy, au bout de chasque besongne. Mon monde est failly, ma forme expirée. Je suis tout du passé. Et suis tenu de l'authorizer et d'y conformer mon issue.

Je veux dire cecy par maniere d'exemple. Que l'eclipsement nouveau des dix jours du Pape, m'ont prins si bas, que je ne m'en puis bonnement accoustrer. Je suis des années, ausquelles nous comtions autrement. Un si ancien et long usage, me vendique et rappelle à soy. Je suis contraint d'estre un peu heretique par là. Incapable de nouvelleté, mesme corrective. Mon imagination en despit de mes dents se jette tousjours dix jours plus avant, ou plus arriere : Et grommelle à mes oreilles. Cette regle touche ceux, qui ont à estre. Si la santé mesme, si succrée vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret plustost que possession de soy. Je n'ay plus où la retirer. Le temps me laisse. Sans luy rien ne se possede. O que je feroy peu d'estat de ces grandes dignitez electives, que je voy au monde, qui ne se donnent qu'aux hommes prests à partir : ausquelles on ne regarde pas tant, combien deuëment on les exercera, que combien peu longuement on les exercera : dés l'entrée on vise à l'issue.

Somme : me voicy apres d'achever cet homme, non d'en refaire un autre. Par long usage, cette forme m'est passée en substance, et fortune en nature.

Je dis donc, que chacun d'entre nous foiblets, est excusable d'estimer sien, ce qui est compris soubs cette mesure. Mais aussi au delà de ces limites, ce n'est plus que confusion : C'est la plus large estandue que nous puissions octroyer à noz droicts. Plus nous amplifions nostre besoing et possession, d'autant plus nous engageons nous aux coups de la fortune, et des adversitez. La carriere de noz desirs doit estre circonscripte, et restraincte, à un court limite, des commoditez les plus proches et contigues. Et doit en outre, leur course, se manier, non en ligne droicte, qui face bout ailleurs, mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent et terminent en nous, par un brief contour. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion ; s'entend voisine reflexion et essentielle, comme sont celles des avaricieux, des ambitieux, et tant d'autres, qui courent de pointe, desquels la course les emporte tousjours devant eux, ce sont actions erronées et maladives.

La plus part de noz vacations sont farcesques. *Mundus universus exercet histrioniam*. Il faut jouer deuement nostre rolle, mais comme rolle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle, ny de l'estranger le propre. Nous ne sçavons pas distinguer la peau de la chemise. C'est assés de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poictrine. J'en vois qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures, et de nouveaux estres, qu'ils entreprennent de charges : et qui se prelatent jusques au foye et aux intestins : et entrainent leur office jusques en leur garderobe. Je ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades, qui les regardent, de celles qui regardent leur commission, ou leur suitte, ou leur mule. *Tantum se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant*. Ils enflent et grossissent leur ame, et leur discours naturel, selon la haulteur de leur siege magistral. Le Maire et Montaigne, ont tousjours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou financier, il n'en faut pas mescognoistre la fourbe, qu'il y a en telles vacations. Un honneste homme n'est pas comtable du vice ou sottise de son mestier ; et ne doit pourtant en refuser l'exercice. C'est l'usage de son pays, et il y a du proffit : Il faut vivre du monde, et s'en prevaloir, tel qu'on le trouve. Mais le jugement d'un Empereur, doit estre au dessus de son Empire ; et le voir et considerer, comme accident estranger. Et luy doit sçavoir jouyr de soy à part ; et se communicquer comme Jacques et Pierre : au moins à soymesmes.

Je ne sçay pas m'engager si profondement, et si entier. Quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation, que mon entendement s'en infecte. Aux presens brouillis de cet estat, mon interest ne m'a faict mescognoistre, ny les qualitez louables en noz adversaires, ny celles qui sont reprochables en ceux que j'ay suivy. Ils adorent tout ce qui est de leur costé : moy je n'excuse pas seulement la plus part des choses, qui sont du mien. Un bon ouvrage, ne perd pas ses graces, pour plaider contre moy. Hors le noeud du debat, je me suis maintenu en equanimité, et pure indifference. *Neque extra necessitates belli, præcipuum odium gero*. Dequoy je me gratifie, d'autant que je voy communément faillir au contraire. Ceux qui allongent leur cholere, et leur haine au delà des affaires, comme faict la plus part, montrent qu'elle leur part d'ailleurs, et de cause particuliere : Tout ainsi comme, à qui estant guary de son ulcere, la fiebvre demeure encore, montre qu'elle avoit un autre principe plus caché. C'est qu'ils n'en ont point à la cause, en commun : et entant qu'elle blesse l'interest de touts, et de l'estat : Mais luy en veulent, seulement en ce, qu'elle leur masche en privé. Voyla pourquoy, ils s'en picquent de passion particuliere, et au delà de la justice, et de la raison publique. *Non tam omnia universi, quam ea, quæ ad quemque pertinent, singuli carpebant.*

Je veux que l'advantage soit pour nous : mais je ne forcene point, s'il ne l'est. Je me prens fermement au plus sain des partis. Mais je n'affecte pas qu'on me remarque specialement, ennemy des autres, et outre la raison generalle. J'accuse merveilleusement cette vitieuse forme d'opiner : Il est de la Ligue : car il admire la grace de Monsieur de Guyse : L'activeté du Roy de Navarre l'estonne : il est Huguenot. Il trouve cecy à dire aux moeurs du Roy : il est seditieux en son coeur. Et ne conceday pas au magistrat mesme, qu'il eust raison, de condamner un livre, pour avoir logé entre les meilleurs poëtes de ce siecle, un heretique. N'oserions nous dire d'un voleur, qu'il a belle greve ? Faut−il, si elle est putain, qu'elle soit aussi punaise ? Aux siecles plus sages, revoqua−on le superbe tiltre de Capitolinus, qu'on avoit auparavant donné à Marcus Manlius, comme conservateur de la religion et liberté publique ? Estouffa−on la memoire de sa liberalité, et de ses faicts d'armes, et recompenses militaires ottroyées à sa vertu, par ce qu'il affecta depuis la Royauté, au prejudice des loix de son pays ? S'ils ont prins en haine un Advocat, l'endemain il leur devient ineloquent. J'ay touché

ailleurs le zele, qui poulsa des gens de bien à semblables fautes. Pour moy, je sçay bien dire : Il faict meschamment cela, et vertueusement cecy.

De mesmes, aux prognostiques ou evenements sinistres des affaires, ils veulent, que chacun en son party soit aveugle ou hebeté : que nostre persuasion et jugement, serve non à la verité, mais au project de nostre desir. Je faudroy plustost vers l'autre extremité : tant je crains, que mon desir me suborne. Joint, que je me deffie un peu tendrement, des choses que je souhaitte. J'ay veu de mon temps, merveilles en l'indiscrette et prodigieuse facilité des peuples, à se laisser mener et manier la creance et l'esperance, où il a pleu et servy à leurs chefs : par dessus cent mescomtes, les uns sur les autres : par dessus les fantosmes, et les songes. Je ne m'estonne plus de ceux, que les singeries d'Apollonius et de Mahumed embufflerent. Leur sens et entendement, est entierement estouffé en leur passion. Leur discretion n'a plus d'autre choix, que ce qui leur rit, et qui conforte leur cause. J'avoy remarqué souverainement cela, au premier de noz partis fiebvreux. Cet autre, qui est nay depuis, en l'imitant, le surmonte. Par où je m'advise, que c'est une qualité inseparable des erreurs populaires. Apres la premiere qui part, les opinions s'entrepoussent, suivant le vent, comme les flotz. On n'est pas du corps, si on s'en peut desdire : si on ne vague le train commun. Mais certes on faict tort aux partis justes, quand on les veut secourir de fourbes. J'y ay tousjours contredict. Ce moyen ne porte qu'envers les testes malades. Envers les saines, il y a des voyes plus seures, et non seulement plus honnestes, à maintenir les courages, et excuser les accidents contraires.

Le ciel n'a point veu un si poisant desaccord, que celuy de Cæsar, et de Pompeius ; ny ne verra pour l'advenir. Toutesfois il me semble recognoistre en ces belles ames, une grande moderation de l'un envers l'autre. C'estoit une jalousie d'honneur et de commandement, qui ne les emporta pas à hayne furieuse et indiscrette ; sans malignité et sans detraction. En leurs plus aigres exploicts, je descouvre quelque demeurant de respect, et de bien−vueillance. Et juge ainsi ; que s'il leur eust esté possible, chacun d'eux eust desiré de faire son affaire sans la ruyne de son compagnon, plus tost qu'avec sa ruyne. Combien autrement il en va de Marius, et de Sylla : prenez y garde.

Il ne faut pas se precipiter si esperduement apres noz affections, et interestz. Comme estant jeune, je m'opposois au progrez de l'amour, que je sentoy trop avancer sur moy ; et m'estudiois qu'il ne me fust si aggreable, qu'il vinst à me forcer en fin, et captiver du tout à sa mercy. J'en use de mesme à toutes autres occasions, où ma volonté se prend avec trop d'appetit. Je me panche à l'opposite de son inclination, comme je la voy se plonger, et enyvrer de son vin : Je fuis à nourrir son plaisir si avant, que je ne l'en puisse plus r'avoir, sans perte sanglante.

Les ames qui par stupidité ne voyent les choses qu'à demy, jouissent de cet heur, que les nuisibles les blessent moins. C'est une ladrerie spirituelle, qui a quelque air de santé ; et telle santé, que la philosophie ne mesprise pas du tout. Mais pourtant, ce n'est pas raison de la nommer sagesse ; ce que nous faisons souvent : Et de cette maniere se moqua quelqu'un anciennement de Diogenes, qui alloit embrassant en plein hyver tout nud, une image de neige pour l'essay de sa patience : Celuy−là le rencontrant en cette desmarche : As tu grand froid à cette heure, luy dit−il ? Du tout point, respond Diogenes : Or suivit l'autre : Que penses−tu donc faire de difficile, et d'exemplaire à te tenir là ? Pour mesurer la constance, il faut necessairement sçavoir la souffrance.

Mais les ames qui auront à voir les evenemens contraires, et les injures de la fortune, en leur profondeur et aspreté, qui auront à les poiser et gouster, selon leur aigreur naturelle, et leur charge, qu'elles emploient leur art, à se garder d'en enfiler les causes, et en destournent les advenues. Que fit le Roy Cotys ? il paya liberalement la belle et riche vaisselle qu'on lui avoit presentée : mais parce qu'elle estoit singulierement fragile, il la cassa incontinent luy−mesme ; pour s'oster de bonne heure une si aisée matiere de courroux contre ses serviteurs. Pareillement, j'ay volontiers evité de n'avoir mes affaires confus : et n'ay cherché, que mes biens fussent contigus à mes proches : et ceux à qui j'ay à me joindre d'une estroitte amitié : d'où naissent ordinairement matieres d'alienation et dissociation. J'aymois autresfois les jeux hazardeux des cartes

et detz ; Je m'en suis deffaict, il y a long temps ; pour cela seulement, que quelque bonne mine que je fisse en ma perte, je ne laissois pas d'en avoir au dedans de la picqueure. Un homme d'honneur, qui doit sentir un desmenti, et une offence jusques au coeur, qui n'est pour prendre une mauvaise excuse en payement et connsolation, qu'il evite le progrez des altercations contentieuses. Je fuis les complexions tristes, et les hommes hargneux, comme les empestez. Et aux propos que je ne puis traicter sans interest, et sans emotion, je ne m'y mesle, si le devoir ne m'y force. *Melius non incipient, quam desinent*. La plus seure façon est donc, se preparer avant les occasions.

Je sçay bien, qu'aucuns sages ont pris autre voye, et n'ont pas crainct de se harper et engager jusques au vif, à plusieurs objects. Ces gens là s'asseurent de leur force, soubs laquelle ils se mettent à couvert en toute sorte de succez ennemis, faisant lucter les maux, par la vigueur de la patience :

velut rupes vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostáque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cælique marisque,
Ipsa immota manens.

N'attaquons pas ces exemples ; nous n'y arriverions point. Ils s'obstinent à voir resoluement, et sans se troubler, la ruyne de leur pays, qui possedoit et commandoit toute leur volonté. Pour noz ames communes, il y a trop d'effort, et trop de rudesse à cela. Caton en abandonna la plus noble vie, qui fut onques. A nous autres petis, il faut fuyr l'orage de plus loing : il faut pourvoir au sentiment, non à la patience ; et eschever aux coups que nous ne sçaurions parer. Zenon voyant approcher Chremonidez jeune homme qu'il aymoit, pour se seoir au pres de luy : se leva soudain. Et Cleanthes, luy en demandant la raison : J'entendz, dit−il, que les medecins ordonnent le repos principalement, et deffendent l'emotion à toutes tumeurs. Socrates ne dit point : Ne vous rendez pas aux attraicts de la beauté ; soustenez la, efforcez vous au contraire : Fuyez la ; faict−il, courez hors de sa veuë et de son rencontre, comme d'une poison puissante qui s'eslance et frappe de loing. Et son bon disciple feignant ou recitant ; mais, à mon advis, recitant plustost que feignant, les rares perfections de ce grand Cyrus, le fait deffiant de ses forces à porter les attraicts de la divine beauté de cette illustre Panthée sa captive, et en commettant la visite et garde à un autre, qui eust moins de liberté que luy. Et le Sainct Esprit de mesme, *ne nos inducas in tentationem*. Nous ne prions pas que nostre raison ne soit combatue et surmontée par la concupiscence, mais qu'elle n'en soit pas seulement essayée : Que nous ne soyons conduits en estat où nous ayons seulement à souffrir les approches, solicitations, et tentations du peché : et supplions nostre seigneur de maintenir nostre conscience tranquille, plainement et parfaictement delivrée du commerce du mal.

Ceux qui disent avoir raison de leur passion vindicative, ou de quelqu'autre espece de passion penible : disent souvent vray : comme les choses sont, mais non pas comme elles furent. Ils parlent à nous, lors que les causes de leur erreur sont nourries et avancées par eux mesmes. Mais reculez plus arriere, r'appellez ces causes à leur principe : là, vous les prendrez sans vert. Veulent ils que leur faute soit moindre, pour estre plus vieille : et que d'un injuste commencement la suitte soit juste ?

Qui desirera du bien à son païs comme moy, sans s'en ulcerer ou maigrir, il sera desplaisant, mais non pas transi, de le voir menassant, ou sa ruine, ou une durée non moins ruineuse. Pauvre vaisseau, que les flots, les vents, et le pilote, tirassent à si contraires desseins !

in tam diversa, magister,
Ventus Et unda trahunt.

Qui ne bee point apres la faveur des Princes, comme apres chose dequoy il ne se sçauroit passer ; ne se picque pas beaucoup de la froideur de leur recueil, et de leur visage, ny de l'inconstance de leur volonté. Qui ne couve point ses enfans, ou ses honneurs, d'une propension esclave, ne laisse pas de vivre commodément

apres leur perte. Qui fait bien principalement pour sa propre satisfaction, ne s'altere guere pour voir les hommes juger de ses actions contre son merite. Un quart d'once de patience, prouvoit à tels inconvenients. Je me trouve bien de cette recepte ; me racheptant des commencemens, au meilleur compte que je puis : Et me sens avoir eschappé par son moyen beaucoup de travail et de difficultez. Avec bien peu d'effort, j'arreste ce premier bransle de mes esmotions. Et abandonne le subject qui me commence à poiser, et avant qu'il m'emporte. Qui n'arreste le partir, n'a garde d'arrester la course. Qui ne sçait leur fermer la porte, ne les chassera pas entrées. Qui ne peut venir à bout du commencement, ne viendra pas à bout de la fin. Ny n'en soustiendra la cheute, qui n'en a peu soustenir l'esbranslement. *Etenim ipsæ se impellunt, ubi semel a ratione discessum est : ipsaque sibi imbecillitas indulget, in altúmque provehitur imprudens : nec reperit locum consistendi*. Je sens à temps, les petits vents qui me viennent taster et bruire au dedans, avant−coureurs de la tempeste :

ceu flamina prima
Cùm deprensa fremunt sylvis, et cæca volutant
Murmura, venturos nautis prodentia ventos.

A combien de fois me suis−je faict une bien evidente injustice, pour fuyr le hazard de la recevoir encore pire des juges, apres un siecle d'ennuys, et d'ordes et viles practiques, plus ennemies de mon naturel, que n'est la gehenne et le feu ? *Convenit à litibus quantum licet, et nescio an paulo plus etiam quam licet, abhorrentem esse. Est enim non modo liberale, paululum nonnunquam de suo jure decedere, sed interdum etiam fructuosum*. Si nous estions bien sages, nous nous devrions resjouir et venter, ainsi que j'ouy un jour bien naïvement, un enfant de grande maison, faire feste à chacun, dequoy sa mere venoit de perdre son procés : comme sa toux, sa fiebvre, ou autre chose d'importune garde. Les faveurs mesmes, que la fortune pouvoit m'avoir donné, parentez, et accointances, envers ceux, qui ont souveraine authorité en ces choses là : j'ay beaucoup faict selon ma conscience, de fuyr instamment de les employer au prejudice d'autruy, et de ne monter par dessus leur droicte valeur, mes droicts. En fin j'ay tant fait par mes journées, à la bonne heure le puisse−je dire, que me voicy encore vierge de procés, qui n'ont pas laissé de se convier plusieurs fois à mon service, par bien juste tiltre, s'il m'eust pleu d'y entendre. Et vierge de querelles : J'ay sans offence de poix, passive ou active, escoulé tantost une longue vie : et sans avoir ouy pis que mon nom : Rare grace du ciel.

Noz plus grandes agitations, ont des ressorts et causes ridicules. Combien encourut de ruyne nostre dernier Duc de Bourgongne, pour la querelle d'une charretée de peaux de mouton ! Et l'engraveure d'un cachet, fust−ce pas la premiere et maistresse cause, du plus horrible croullement, que cette machine aye onques souffert ? Car Pompeius et Cæsar, ce ne sont que les rejectons et la suitte, des deux autres. Et j'ay veu de mon temps, les plus sages testes de ce Royaume, assemblées avec grande ceremonie, et publique despence, pour des traictez et accords, desquels la vraye decision, despendoit ce pendant en toute souveraineté, des devis du cabinet des dames, et inclination de quelque femmelette. Les poëtes ont bien entendu cela, qui ont mis, pour une pomme, la Grece et l'Asie à feu et à sang. Regardez pourquoy celuy−là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie, à tout son espée et son poignart ; qu'il vous die d'où vient la source de ce debat, il ne le peut faire sans rougir ; tant l'occasion en est vaine, et frivole.

A l'enfourner, il n'y va que d'un peu d'avisement, mais depuis que vous estes embarqué, toutes les cordes tirent. Il y faict besoing de grandes provisions, bien plus difficiles et importantes. De combien est il plus aisé, de n'y entrer pas que d'en sortir ? Or il faut proceder au rebours du roseau, qui produict une longue tige et droicte, de la premiere venue ; mais apres, comme s'il s'estoit allanguy et mis hors d'haleine, il vient à faire des noeufs frequens et espais, comme des pauses ; qui montrent qu'il n'a plus cette premiere vigueur et constance. Il faut plustost commencer bellement et froidement ; et garder son haleine et ses vigoureux eslans, au fort et perfection de la besongne. Nous guidons les affaires en leurs commencemens, et les tenons à nostre mercy : mais par apres, quand ils sont esbranslez, ce sont eux qui nous guident et emportent, et avons à les suyvre.

Pourtant n'est−ce pas à dire, que ce conseil m'aye deschargé de toute difficulté ; et que je n'aye eu affaire souvent à gourmer et brider mes passions. Elles ne se gouvernent pas tousjours selon la mesure des occasions : et ont leurs entrées mesmes, souvent aspres et violentes. Tant y a, qu'il s'en tire une belle espargne, et du fruict. Sauf pour ceux, qui au bien faire, ne se contentent de nul fruict, si la reputation en est à dire. Car à la verité, un tel effect, n'est en comte qu'à chacun en soy. Vous en estes plus content ; mais non plus estimé : vous estant reformé, avant que d'estre en danse, et que la matiere fust en veuë : Toutesfois aussi, non en cecy seulement, mais en tous autres devoirs de la vie, la route de ceux qui visent à l'honneur, est bien diverse à celle que tiennent ceux qui se proposent l'ordre et la raison.

J'en trouve, qui se mettent inconsiderément et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque dit, que ceux qui par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles, à accorder quoy qu'on leur demande ; sont faciles apres à faillir de parole, et à se desdire : Pareillement qui entre legerement en querelle, est subject d'en sortir aussi legerement. Cette mesme difficulté, qui me garde de l'entamer, m'inciteroit d'y tenir ferme, quand je serois esbranslé et eschauffé. C'est une mauvaise façon. Depuis qu'on y est, il faut aller ou crever. Entreprenez froidement, disoit Bias, mais poursuivez ardamment. De faute de prudence, on retombe en faute de coeur ; qui est encore moins supportable.

La plus part des accords de noz querelles du jourd'huy, sont honteux et menteurs : Nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons cependant, et desadvouons noz vrayes intentions. Nous plastrons le faict. Nous sçavons comment nous l'avons dict, et en quel sens, et les assistans le sçavent, et noz amis à qui nous avons voulu faire sentir nostre advantage. C'est aux despens de nostre franchise, et de l'honneur de nostre courage, que nous desadvouons nostre pensée, et cherchons des conillieres en la fauceté, pour nous accorder. Nous nous desmentons nous mesmes, pour sauver un desmentir que nous avons donné à un autre. Il ne faut pas regarder si vostre action ou vostre parole, peut avoir autre interpretation, c'est vostre vraye et sincere interpretation, qu'il faut mes−huy maintenir ; quoy qu'il vous couste. On parle à vostre vertu, et à vostre conscience : ce ne sont parties à mettre en masque. Laissons ces vils moyens, et ces expediens, à la chicane du palais. Les excuses et reparations, que je voy faire tous les jours, pour purger l'indiscretion, me semblent plus laides que l'indiscretion mesme. Il vaudroit mieux l'offencer encore un coup, que de s'offencer soy mesme, en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé esmeu de cholere, et vous l'allez rappaiser et flatter en vostre froid et meilleur sens : ainsi vous vous soubsmettez plus, que vous ne vous estiez advancé. Je ne trouve aucun dire si vicieux à un gentil−homme, comme le desdire me semble luy estre honteux : quand c'est un desdire, qu'on luy arrache par authorité : D'autant que l'opiniastreté, luy est plus excusable, que la pusillanimité.

Les passions, me sont autant aisées à eviter, comme elles me sont difficiles à moderer. *Abscinduntur facilius animo, quam temperantur*. Qui ne peut atteindre à cette noble impassibilité Stoique, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire. Ce que ceux−là faisoyent par vertu, je me duits à le faire par complexion. La moyenne region loge les tempestes ; les deux extremes, des hommes philosophes, et des hommes ruraux, concurrent en tranquillité et en bon heur ;

Foelix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitúmque Acherontis avari.
Fortunatus et ille, Deos qui novit agrestes,
Panáque, Sylvanúmque senem, Nymphásque sorores.

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres. Pourtant faut−il avoir les yeux ouverts aux commencements : Car comme lors en sa petitesse, on n'en descouvre pas le danger, quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remede. J'eusse rencontré un million de traverses, tous les jours, plus mal aisées à digerer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a esté mal−aysé d'arrester l'inclination naturelle qui m'y portoit.

jure perhorrui,
Late conspicuum tollere verticem.

Toutes actions publiques sont subjectes à incertaines, et diverses interpretations : car trop de testes en jugent. Aucuns disent, de ceste mienne occupation de ville (et je suis content d'en parler un mot : non qu'elle le vaille, mais pour servir de montre de mes moeurs en telles choses) que je m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement, et d'une affection languissante : et ils ne sont pas du tout esloignez d'apparence. J'essaye à tenir mon ame et mes pensées en repos. *Cum semper natura, tum etiam ætate jam quietus*. Et si elles se desbauchent par fois, à quelque impression rude et penetrante, c'est à la verité sans mon conseil. De ceste langueur naturelle, on ne doibt pourtant tirer aucune preuve d'impuissance : Car faute de soing, et faute de sens, ce sont deux choses : Et moins de mes−cognoissance et d'ingratitude envers ce peuple, qui employa tous les plus extremes moyens qu'il eust en ses mains, à me gratifier : et avant m'avoir cogneu, et apres. Et fit bien plus pour moy, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premierement. Je luy veux tout le bien qui se peut. Et certes si l'occasion y eust esté, il n'est rien que j'eusse espargné pour son service. Je me suis esbranlé pour luy, comme je fais pour moy. C'est un bon peuple, guerrier et genereux : capable pourtant d'obeyssance et discipline, et de servir à quelque bon usage, s'il y est bien guidé. Ils disent aussi, ceste mienne vacation s'estre passée sans marque et sans trace. Il est bon. On accuse ma cessation, en un temps, où quasi tout le monde estoit convaincu de trop faire.

J'ay un agir trepignant où la volonté me charrie. Mais ceste pointe est ennemye de perseverance. Qui se voudra servir de moy, selon moy, qu'il me donne des affaires où il face besoing de vigueur, et de liberté : qui ayent une conduitte droicte, et courte : et encores hazardeuse : j'y pourray quelque chose : S'il la faut longue, subtile, laborieuse, artificielle, et tortue, il fera mieux de s'addresser à quelque autre.

Toutes charges importantes ne sont pas difficiles. J'estois preparé à m'embesongner plus rudement un peu, s'il en eust esté grand besoing. Car il est en mon pouvoir, de faire quelque chose plus que je ne fais, et que je n'ayme à faire. Je ne laissay que je sçache, aucun mouvement, que le devoir requist en bon escient de moy : J'ay facilement oublié ceux, que l'ambition mesle au devoir, et couvre de son tiltre. Ce sont ceux, qui le plus souvent remplissent les yeux et les oreilles ; et contentent les hommes. Non pas la chose, mais l'apparence les paye. S'ils n'oyent du bruict, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes. J'arresterois bien un trouble, sans me troubler, et chastierois un desordre sans alteration. Ay−je besoing de cholere, et d'inflammation ? je l'emprunte, et m'en masque : Mes moeurs sont mousses, plustost fades, qu'aspres. Je n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceux qui sont soubs sa main, dorment quand et luy. Les loix dorment de mesme. Pour moy, je louë une vie glissante, sombre et muette : *Neque submissam et abjectam, neque se efferentem* : Ma fortune le veut ainsi. Je suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat, et sans tumulte : et de longue memoire, particulierement ambitieuse de preud'hommie.

Nos hommes sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'equabilité, la constance, et telles qualitez quietes et obscures, ne se sentent plus. Les corps raboteux se sentent ; les polis se manient imperceptiblement. La maladie se sent, la santé, peu ou point : ny les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa reputation, et proffit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place, ce qu'on peut faire en la chambre du conseil : et en plain midy, ce qu'on eust faict la nuict precedente : et d'estre jaloux de faire soy−mesme, ce que son compaignon faict aussi bien. Ainsi faisoyent aucuns chirurgiens de Grece, les operations de leur art, sur des eschaffaux à la veuë des passans, pour en acquerir plus de practique, et de chalandise. Ils jugent, que les bons reiglemens ne se peuvent entendre, qu'au son de la trompette.

L'ambition n'est pas un vice de petis compaignons, et de tels efforts que les nostres. On disoit à Alexandre : Vostre pere vous lairra une grande domination, aysée, et pacifique : ce garçon estoit envieux des victoires de son pere, et de la justice de son gouvernement. Il n'eust pas voulu jouyr l'empire du monde, mollement et paisiblement. Alcibiades en Platon, ayme mieux mourir, jeune, beau, riche, noble, sçavant, tout cela par

excellence, que de s'arrester en l'estat de ceste condition. Ceste maladie est à l'avanture excusable, en une ame si forte et si plaine. Quand ces ametes naines, et chetives, s'en vont embabouynant : et pensent espandre leur nom, pour avoir jugé à droict un affaire, ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville : ils en montrent d'autant plus le cul, qu'ils esperent en hausser la teste. Ce menu bien faire, n'a ne corps ne vie. Il va s'esvanouyssant en la premiere bouche : et ne se promeine que d'un carrefour de ruë à l'autre. Entretenez en hardiment vostre fils et vostre valet. Comme cet ancien, qui n'ayant autre auditeur de ses loüanges, et consent de sa valeur, se bravoit avec sa chambriere, en s'escriant : O Perrete, le galant et suffisant homme de maistre que tu as ! Entretenez vous en vous−mesme, au pis aller : Comme un conseiller de ma cognoissance, ayant desgorgé une battelée de paragraphes, d'une extreme contention, et pareille ineptie : s'estant retiré de la chambre du conseil, au pissoir du palais : fut ouy marmotant entre les dents tout conscientieusement : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*. Qui ne peut d'ailleurs, si se paye de sa bourse.

La renommée ne se prostitue pas à si vil comte. Les actions rares et exemplaires, a qui elle est deuë ne souffriroient pas la compagnie de ceste foule innumerable de petites actions journalieres. Le marbre eslevera vos titres tant qu'il vous plaira, pour avoir faict repetasser un pan de mur, où descroter un ruisseau public : mais non pas les hommes, qui ont du sens. Le bruit ne suit pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est joincte. Voyre ny la simple estimation, n'est deuë à toute action, qui n'ait de la vertu, selon les Stoïciens : Et ne veulent, qu'on sçache seulement gré, à celuy qui par temperance, s'abstient d'une vieille chassieuse. Ceux qui ont cognu les admirables qualitez de Scipion l'Africain, refusent la gloire, que Panætius luy attribue d'avoir esté abstinent de dons : comme gloire non tant sienne comme de son siecle.

Nous avons les voluptez sortables à nostre fortune : n'usurpons pas celles de la grandeur. Les nostres sont plus naturelles. Et d'autant plus solides et seures, qu'elles sont plus basses. Puis que ce n'est par conscience, aumoins par ambition refusons l'ambition ; Desdaignons ceste faim de renommée et d'honneur, basse et belistresse, qui nous le faict coquiner de toute sorte de gens : *Quæ est ista laus quæ possit è macello peti* ? par moyens abjects, et à quelque vil prix que ce soit. C'est deshonneur d'estre ainsi honnoré. Apprenons à n'estre non plus avides, que nous sommes capables de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gens à qui elle est extraordinaire et rare. Ils la veulent mettre, pour le prix qu'elle leur couste. A mesure, qu'un bon effect est plus esclatant : je rabats de sa bonté, le soupçon en quoy j'entre, qu'il soit produict, plus pour estre esclatant, que pour estre bon. Estalé, il est à demy vendu. Ces actions là, ont bien plus de grace, qui eschapent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict : et que quelque honneste homme, choisit apres, et releve de l'ombre, pour les pousser en lumiere : à cause d'elles mesmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione, et sine populo teste fiunt* : Dit le plus glorieux homme du monde.

Je n'avois qu'à conserver et durer, qui sont effects sourds et insensibles. L'innovation est de grand lustre. Mais elle est interdicte en ce temps, où nous sommes pressez, et n'avons à nous deffendre que des nouvelletez. L'abstinence de faire, est souvent aussi genereuse, que le faire : mais elle est moins au jour. Et ce peu, que je vaux, est quasi tout de ceste espece. En somme les occasions en ceste charge ont suivy ma complexion : dequoy je leur sçay tresbon gré. Est−il quelqu'un qui desire estre malade, pour voir son medecin en besongne ? Et faudroit−il pas fouëter le medecin, qui nous desireroit la peste, pour mettre son art en practique ? Je n'ay point eu cett'humeur inique et assez commune, de desirer que le trouble et maladie des affaires de ceste cité, rehaussast et honnorast mon gouvernement : J'ay presté de bon coeur, l'espaule à leur aysance et facilité. Qui ne me voudra sçavoir gré de l'ordre, de la douce et muette tranquillité, qui a accompaigné ma conduitte : aumoins ne peut−il me priver de la part qui m'en appartient, par le tiltre de ma bonne fortune. Et je suis ainsi faict : que j'ayme autant estre heureux que sage : et devoir mes succez, purement à la grace de Dieu, qu'à l'entremise de mon operation. J'avois assez disertement publié au monde mon insuffisance, en tels maniemens publiques : J'ay encore pis, que l'insuffisance : c'est qu'elle ne me desplaist guere : et que je ne cherche guere à la guarir, veu le train de vie que j'ay desseigné. Je ne me suis en ceste entremise, non plus satisfaict à moy−mesme. Mais à peu pres, j'en suis arrivé à ce que je m'en estois promis : et si ay de beaucoup surmonté, ce que j'en avois promis à ceux, à qui j'avois à faire : Car je

promets volontiers un peu moins de ce que je puis, et de ce que j'espere tenir. Je m'asseure, n'y avoir laissé ny offence ny haine : D'y laisser regret et desir de moy : je sçay à tout le moins bien cela, que je ne l'ay pas fort affecté :

me ne huic confidere monstro,
Mene salis placidi vultum, fluctúsque quietos
Ignorare ?

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XI
Des boyteux

IL y a deux ou trois ans, qu'on accoursit l'an de dix jours en France. Combien de changemens doivent suyvre ceste reformation ! Ce fut proprement remuer le ciel et la terre à la fois. Ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place : Mes voisins trouvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les jours nuisibles et propices, au mesme poinct justement, où ils les avoyent assignez de tout temps. Ny l'erreur ne se sentoit en nostre usage, ny l'amendement ne s'y sent. Tant il y a d'incertitude par tout : tant nostre appercevance est grossiere, obscure et obtuse. On dit, que ce reiglement se pouvoit conduire d'une façon moins incommode : soustraiant à l'exemple d'Auguste, pour quelques années, le jour du bissexte : qui ainsi comme ainsin, est un jour d'empeschement et de trouble : jusques à ce qu'on fust arrivé à satisfaire exactement ce debte : Ce que mesme on n'a pas faict, par ceste correction : et demeurons encores en arrerages de quelques jours : Et si par mesme moyen, on pouvoit prouvoir à l'advenir, ordonnant qu'apres la revolution de tel ou tel nombre d'années, ce jour extraordinaire seroit tousjours eclipsé : si que nostre mesconte ne pourroit d'ores−enavant exceder vingt et quatre heures. Nous n'avons autre comte du temps, que les ans : Il y a tant de siecles que le monde s'en sert : et si c'est une mesure que nous n'avons encore achevé d'arrester. Et telle, que nous doubtons tous les jours, quelle forme les autres nations luy ont diversement donné : et quel en estoit l'usage. Quoy ce que disent aucuns, que les cieux se compriment vers nous en vieillissant, et nous jettent en incertitude des heures mesme et des jours ? Et des moys, ce que dit Plutarque : qu'encore de son temps l'astrologie n'avoit sçeu borner le mouvement de la lune ? Nous voyla bien accommodez, pour tenir registre des choses passées.

Je resvassois presentement, comme je fais souvent, sur ce, combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Je vois ordinairement, que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité : Ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les consequences. Ils laissent les choses, et courent aux causes. Plaisans causeurs. La cognoissance des causes touche seulement celuy, qui a la conduitte des choses : non à nous, qui n'en avons que la souffrance. Et qui en avons l'usage parfaictement plein et accompli, selon nostre besoing, sans en penetrer l'origine et l'essence. Ny le vin n'en est plus plaisant à celuy qui en sçait les facultez premieres. Au contraire : et le corps et l'ame, interrompent et alterent le droit qu'ils ont de l'usage du monde, et de soy−mesmes, y meslant l'opinion de science. Les effectz nous touchent, mais les moyens, nullement. Le determiner et le distribuer, appartient à la maistrise, et à la regence : comme à la subjection et apprentissage, l'accepter. Reprenons nostre coustume. Ils commencent ordinairement ainsi : Comment est−ce que cela se fait ? mais, se fait−il ? faudroit il dire. Nostre discours est capable d'estoffer cent autres mondes, et d'en trouver les principes et la contexture. Il ne luy faut ny matiere ny baze. Laissez le courre : il bastit aussi bien sur le vuide que sur le plain, et de l'inanité que de matiere,

dare pondus idonea fumo.

Je trouve quasi par tout, qu'il faudroit dire : Il n'en est rien. Et employerois souvent ceste responce : mais je n'ose : car ils crient, que c'est une deffaicte produicte de foiblesse d'esprit et d'ignorance. Et me faut ordinairement basteler par compaignie, à traicter des subjects, et contes frivoles, que je mescrois entierement. Joinct qu'à la verité, il est un peu rude et quereleux, de nier tout sec, une proposition de faict : Et peu de gens faillent : notamment aux choses malaysées à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veu : ou d'alleguer des tesmoins, desquels l'authorité arreste nostre contradiction. Suyvant cet usage, nous sçavons les fondemens, et les moyens, de mille choses qui ne furent onques. Et s'escarmouche le monde, en mille questions, desquelles, et le pour et le contre, est faux. *Ita finitima sunt falsa veris, ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere*.

La verité et le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goust, et les alleures pareilles : nous les regardons de mesme oeil. Je trouve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous defendre de la piperie : mais que nous cherchons, et convions à nous y enferrer : Nous aymons à nous embrouïller en la vanité, comme conforme à nostre estre.

J'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps. Encore qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de prevoir le train qu'ils eussent pris, s'ils eussent vescu leur aage. Car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veut : Et y a plus loing, de rien, à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle la, jusques à la plus grande. Or les premiers qui sont abbreuvez de ce commencement d'estrangeté, venans à semer leur histoire, sentent par les oppositions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroict de quelque piece fauce. Outre ce que, *insita hominibus libidine alendi de industria rumores*, nous faisons naturellement conscience, de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure, et accession de nostre creu. L'erreur particulier, fait premierement l'erreur publique : et à son tour apres, l'erreur publique fait l'erreur particuliere. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et formant, de main en main : de maniere que le plus eslongné tesmoin, en est mieux instruict que le plus voisin : et le dernier informé, mieux persuadé que le premier. C'est un progrez naturel. Car quiconque croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité, de la persuader à un autre : Et pour ce faire, ne craint point d'adjouster de son invention, autant qu'il voit estre necessaire en son compte, pour suppleer à la resistance et au deffaut qu'il pense estre en la conception d'autruy.

Moy−mesme, qui fais singuliere conscience de mentir : et qui ne me soucie guere de donner creance et authorité à ce que je dis, m'apperçoy toutesfois, aux propos que j'ay en main, qu'estant eschauffé ou par la resistance d'un autre, ou par la propre chaleur de ma narration, je grossis et enfle mon subject, par voix, mouvemens, vigueur et force de parolles : et encore par extention et amplification : non sans interest de la verité nayfve : Mais je le fais en condition pourtant, qu'au premier qui me rameine, et qui me demande la verité nuë et cruë : je quitte soudain mon effort, et la luy donne, sans exaggeration, sans emphase, et remplissage. La parole vive et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole.

Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions. Où le moyen ordinaire nous faut, nous y adjoustons, le commandement, la force, le fer, et le feu. Il y a du mal'heur, d'en estre là, que la meilleure touche de la verité, ce soit la multitude des croyans, en une presse où les fols surpassent de tant, les sages, en nombre. *Quasi veró quidquam sit tam valdè, quàm nil sapere vulgare. Sanitatis patrocinium est, insanientium turba*. C'est chose difficile de se resoudre son jugement contre les opinions communes. La premiere persuasion prinse du subject mesme, saisit les simples : de là elle s'espand aux habiles, soubs l'authorité du nombre et ancienneté des tesmoignages. Pour moy, de ce que je n'en croirois pas un, je n'en croirois pas cent uns. Et ne juge pas les opinions, par les ans.

Il y a peu de temps, que l'un de nos princes, en qui la goute avoit perdu un beau naturel, et une allegre composition : se laissa si fort persuader, au rapport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un prestre, qui par la voye des parolles et des gestes, guerissoit toutes maladies : qu'il fit un long voyage pour l'aller trouver : et par la force de son apprehension, persuada, et endormit ses jambes pour quelques heures, si qu'il

en tira du service, qu'elles avoyent desapris luy faire, il y avoit long temps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles advantures, elles estoient capables de mettre ce miracle en nature. On trouva depuis, tant de simplesse, et si peu d'art, en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le jugea indigne d'aucun chastiement : Comme si feroit on, de la plus part de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. *Miramur ex intervallo fallentia*. Nostre veuë represente ainsi souvent de loing, des images estranges, qui s'esvanouyssent en s'approchant. *Nunquam ad liquidum fama perducitur*.

C'est merveille, de combien vains commencemens, et frivoles causes, naissent ordinairement si fameuses impressions : Cela mesmes en empesche l'information : Car pendant qu'on cherche des causes, et des fins fortes, et poisantes, et dignes d'un si grand nom, on pert les vrayes. Elles eschappent de nostre veuë par leur petitesse. Et à la verité, il est requis un bien prudent, attentif, et subtil inquisiteur, en telles recherches : indifferent, et non preoccupé. Jusques à ceste heure, tous ces miracles et evenemens estranges, se cachent devant moy : Je n'ay veu monstre et miracle au monde, plus expres, que moy−mesme : On s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps : mais plus je me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne : moins je m'entens en moy.

Le principal droict d'avancer et produire tels accidens, est reservé à la fortune. Passant avant hier dans un village, à deux lieuës de ma maison, je trouvay la place encore toute chaude, d'un miracle qui venoit d'y faillir : par lequel le voisinage avoit esté amusé plusieurs mois, et commençoient les provinces voisines, de s'en esmouvoir, et y accourir à grosses troupes, de toutes qualitez : Un jeune homme du lieu, s'estoit joüé à contrefaire une nuict en sa maison, la voix d'un esprit, sans penser à autre finesse, qu'à joüir d'un badinage present : cela luy ayant un peu mieux succedé qu'il n'esperoit, pour estendre sa farce à plus de ressorts, il y associa une fille de village, du tout stupide, et niaise : et furent trois en fin, de mesme aage et pareille suffisance : et de presches domestiques en firent des presches publics, se cachans soubs l'autel de l'Eglise, ne parlans que de nuict, et deffendans d'y apporter aucune lumiere. De paroles, qui tendoient à la conversion du monde, et menace du jour du jugement (car ce sont subjects soubs l'authorité et reverence desquels, l'imposture se tapit plus aisément) ils vindrent à quelques visions et mouvements, si niais, et si ridicules : qu'à peine y a−il rien si grossier au jeu des petits enfans : Si toutesfois la fortune y eust voulu prester un peu de faveur, qui sçait, jusques où se fust accreu ce battelage ? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison ; et porteront volontiers la peine de la sottise commune : et ne sçay si quelque juge se vengera sur eux, de la sienne. On voit clair en cette−cy, qui est descouverte : mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognossance : je suis d'advis, que nous soustenions nostre jugement, aussi bien à rejeter, qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde : ou pour dire plus hardiment, tous les abus du monde s'engendrent, de ce, qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance ; et sommes tenus d'accepter, tout ce que nous ne pouvons refuter. Nous parlons de toutes choses par preceptes et resolution. Le stile à Rome portoit, que cela mesme, qu'un tesmoin deposoit, pour l'avoir veu de ses yeux, et ce qu'un juge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit conceu en cette forme de parler. Il me semble. On me faict haïr les choses vray−semblables, quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : *A l'avanture*, *Aucunement*, *Quelque*, *On dict*, *Je pense*, et semblables : Et si j'eusse eu à dresser des enfans, je leur eusse tant mis en la bouche, cette façon de respondre : enquestente, non resolutive : Qu'est−ce à dire ? je ne l'entens pas ; il pourroit estre : est−il vray ? qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de representer les docteurs à dix ans : comme ils font. Qui veut guerir de l'ignorance, il faut la confesser. Iris est fille de Thaumantis. L'admiration est fondement de toute philosophie : l'inquisition, le progrez : l'ignorance, le bout. Voire dea, il y a quelque ignorance forte et genereuse, qui ne doit rien en honneur et en courage à la science : Ignorance pour laquelle concevoir, il n'y a pas moins de science, qu'à concevoir la science.

Je vy en mon enfance, un procez que Corras Conseiller de Thoulouse fit imprimer, d'un accident estrange ; de deux hommes, qui se presentoient l'un pour l'autre : il me souvient (et ne me souvient aussi d'autre chose)

qu'il me sembla avoir rendu l'imposture de celuy qu'il jugea coulpable, si merveilleuse et excedant de si loing nostre cognoissance, et la sienne, qui estoit juge, que je trouvay beaucoup de hardiesse en l'arrest qui l'avoit condamné à estre pendu. Recevons quelque forme d'arrest qui die : La Cour n'y entend rien ; Plus librement et ingenuëment, que ne firent les Areopagites : lesquels se trouvans pressez d'une cause, qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans.

Les sorcieres de mon voisinage, courent hazard de leur vie, sur l'advis de chasque nouvel autheur, qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parolle nous offre de telles choses ; tres−certains et irrefragables exemples ; et les attacher à nos evenemens modernes : puisque nous n'en voyons, ny les causes, ny les moyens : il y faut autre engin que le nostre. Il appartient à l'avanture, à ce seul tres−puissant tesmoignage, de nous dire : Cettuy−cy en est, et celle−là : et non cet autre. Dieu en doit estre creu : c'est vrayement bien raison. Mais non pourtant un d'entre nous, qui s'estonne de sa propre narration (et necessairement il s'en estonne, s'il n'est hors du sens) soit qu'il l'employe au faict d'autruy : soit qu'il l'employe contre soy−mesme.

Je suis lourd, et me tiens un peu au massif, et au vray−semblable : evitant les reproches anciens. *Majorem fidem homines adhibent iis quæ non intelligunt. Cupidine humani ingenii libentius obscura creduntur*. Je vois bien qu'on se courrouce : et me deffend−on d'en doubter, sur peine d'injures execrables. Nouvelle façon de persuader. Pour Dieu mercy. Ma creance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceux qui accusent de fauceté leur opinion : je ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse. Et condamne l'affirmation opposite, egallement avec eux : sinon si imperieusement. Qui establit son discours par braverie et commandement, montre que la raison y est foible. Pour une altercation verbale et scholastique, qu'ils ayent autant d'apparence que leurs contradicteurs. *Videantur sanè, non affirmentur modo*. Mais en la consequence effectuelle qu'ils en tirent, ceux−cy ont bien de l'avantage. A tuer les gens : il faut une clairté lumineuse et nette : Et est nostre vie trop réelle et essentielle, pour garantir ces accidens, supernaturels et fantastiques. Quant aux drogues et poisons, je les mets hors de mon conte : ce sont homicides, et de la pire espece. Toutesfois en cela mesme, on dit qu'il ne faut pas tousjours s'arrester à la propre confession de ces gens icy. car on leur a veu par fois, s'accuser d'avoir tué des personnes, qu'on trouvoit saines et vivantes.

En ces autres accusations extravagantes, je dirois volontiers ; que c'est bien assez ; qu'un homme, quelque recommendation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain : De ce qui est hors de sa conception, et d'un effect supernaturel : il en doit estre creu, lors seulement, qu'une approbation supernaturelle l'a authorisé. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu, donner à aucuns de nos tesmoignages, ne doit pas estre avily, et communiqué legerement. J'ay les oreilles battuës de mille tels contes. Trois le virent un tel jour, en levant : trois le virent lendemain, en occident : à telle heure, tel lieu, ainsi vestu : certes je ne m'en croirois pas moy−mesme. Combien trouvé−je plus naturel, et plus vray−semblable, que deux hommes mentent : que je ne fay qu'un homme en douze heures, passe, quant et les vents, d'orient en occident ? Combien plus naturel, que nostre entendement soit emporté de sa place, par la volubilité de nostre esprit detraqué ; que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuiau de sa cheminée, en chair et en os ; par un esprit estranger ? Ne cherchons pas des illusions du dehors, et incogneuës : nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable, de mescroire une merveille, autant au moins qu'on peut en destourner et elider la verification, par voye non merveilleuse. Et suis l'advis de S. Augustin : qu'il vaut mieux pancher vers le doute, que vers l'asseurance, és choses de difficile preuve, et dangereuse creance.

Il y a quelques années, que je passay par les terres d'un Prince souverain : lequel en ma faveur, et pour rabattre mon incredulité, me fit cette grace, de me faire voir en sa presence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre ; et une vieille entres autres ; vrayment bien sorciere en laideur et deformité, tres−fameuse de longue main en cette profession. Je vis et preuves, et libres confessions, et je ne sçay quelle marque insensible sur cette miserable vieille : et m'enquis, et parlay tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que je peusse : et ne suis pas homme qui me laisse guere garroter le jugement par preoccupation.

En fin et en conscience, je leur eusse plustost ordonné de l'ellebore que de la ciguë. *Captisque res magis mentibus, quàm consceleratis similis visa*. La justice a ses propres corrections pour telles maladies.

Quant aux oppositions et arguments, que des honnestes hommes m'ont faict, et là, et souvent ailleurs : je n'en ay point senty, qui m'attachent : et qui ne souffrent solution tousjours plus vray−semblable ; que leurs conclusions. Bien est vray que les preuves et raisons qui se fondent sur l'experience et sur le faict : celles−là, je ne les desnouë point ; aussi n'ont−elles point de bout : je les tranche souvent, comme Alexandre son noeud. Apres tout c'est mettre ses conjectures à bien haut prix, que d'en faire cuire un homme tout vif. On recite par divers exemples (et Prestantius de son pere) qu'assoupy et endormy bien plus lourdement, que d'un parfaict sommeil : il fantasia estre jument, et servir de sommier à des soldats : et, ce qu'il fantasioit, il l'estoit. Si les sorciers songent ainsi materiellement : si les songes par fois se peuvent ainsin incorporer en effects : encore ne croy−je pas, que nostre volonté en fust tenuë à la justice.

Ce que je dis, comme celuy qui n'est pas juge ny conseiller des Roys ; ny s'en estime de bien loing digne : ains homme du commun : nay et voüé à l'obeïssance de la raison publique, et en ses faicts, et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en conte, au prejudice de la plus chetive loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy. Car en ce que je dy, je ne pleuvis autre certitude, sinon que c'est ce, que lors j'en avoy en la pensée. Pensée tumultuaire et vacillante. C'est par maniere de devis, que je parle de tout, et de rien par maniere d'advis. *Nec me pudet, ut istos, fateri nescire, quod nesciam*. Je ne serois pas si hardy à parler, s'il m'appartenoit d'en estre creu : Et fut, ce que je respondis à un grand, qui se plaignoit de l'aspreté et contention de mes enhortemens. Vous sentant bandé et preparé d'une part, je vous propose l'autre, de tout le soing que je puis : pour esclarcir vostre jugement, non pour l'obliger : Dieu tient vos courages, et vous fournira de choix. Je ne suis pas si presomptueux, de desirer seulement, que mes opinions donnassent pente, à chose de telle importance. Ma fortune, ne les a pas dressées à si puissantes et si eslevées conclusions. Certes, j'ay non seulement des complexions en grand nombre : mais aussi des opinions assez, desquelles je dégouterois volontiers mon fils, si j'en avois. Quoy ? si les plus vrayes ne sont pas tousjours les plus commodes à l'homme ; tant il est de sauvage composition.

A propos, ou hors de propos ; il n'importe. On dit en Italie en commun proverbe, que celuy−là ne cognoist pas Venus en sa parfaicte douceur, qui n'a couché avec la boiteuse. La fortune, ou quelque particulier accident, ont mis il y a long temps ce mot en la bouche du peuple ; et se dict des masles comme des femelles : Car la Royne des Amazones, respondit au Scythe qui la convioit à l'amour, ἄριστα χολὸς οἰφεῖ , le boiteux le faict le mieux. En cette republique feminine, pour fuir la domination des masles, elles les stropioient dés l'enfance, bras, jambes, et autres membres qui leur donnoient avantage sur elles, et se servoient d'eux, à ce seulement, à quoy nous nous servons d'elles par deçà. J'eusse dit, que le mouvement detraqué de la boiteuse, apportast quelque nouveau plaisir à la besoigne, et quelque poincte de douceur, à ceux qui l'essayent : mais je viens d'apprendre, que mesme la philosophie ancienne en a decidé : Elle dict, que les jambes et cuisses des boiteuses, ne recevans à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est deu, il en advient que les parties genitales, qui sont au dessus, sont plus plaines, plus nourries, et vigoureuses. Ou bien que ce defaut empeschant l'exercice, ceux qui en sont entachez, dissipent moins leurs forces, et en viennent plus entiers aux jeux de Venus. Qui est aussi la raison, pourqucy les Grecs descrioient les tisserandes, d'estre plus chaudes, que les autres femmes : à cause du mestier sedentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. Dequoy ne pouvons nous raisonner à ce prix−là ? De celles icy, je pourrois aussi dire ; que ce tremoussement que leur ouvrage leur donne ainsin assises, les esveille et sollicite : comme faict les dames, le croulement et tremblement de leurs coches.

Ces exemples, servent−ils pas à ce que je disois au commencement : Que nos raisons anticipent souvent l'effect, et ont l'estenduë de leur jurisdiction si infinie, qu'elles jugent et s'exercent en l'inanité mesme, et au non estre ? Outre la flexibilité de nostre invention, à forger des raisons à toutes sortes de songes ; nostre imagination se trouve pareillement facile, à recevoir des impressions de la fauceté, par bien frivoles apparences. Car par la seule authorité de l'usage ancien, et publique de ce mot : je me suis autresfois faict

accroire, avoir receu plus de plaisir d'une femme, de ce qu'elle n'estoit pas droicte, et mis cela au compte de ses graces.

Torquato Tasso, en la comparaison qu'il faict de la France à l'Italie ; dit avoir remarqué cela, que nous avons les jambes plus gresles, que les Gentils hommes Italiens ; et en attribue la cause, à ce que nous sommes continuellement à cheval. Qui est celle−mesmes de laquelle Suetone tire une toute contraire conclusion : Car il dit au rebours, que Germanicus avoit grossi les siennes, par continuation de ce mesme exercice. Il n'est rien si soupple et erratique, que nostre entendement. C'est le soulier de Theramenez ; bon à tous pieds. Et il est double et divers, et les matieres doubles, et diverses. Donne moy une dragme d'argent, disoit unphilosophe Cynique à Antigonus : Ce n'est pas present de Roy, respondit−il : Donne moy donc un talent : Ce n'est pas present pour Cynique :

Seu plures calor ille vias, et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas :
Seu durat magis, Et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Ogni medaglia ha il suo riverso. Voila pourquoy Clitomachus disoit anciennement, que Carneades avoit surmonté les labeurs d'Hercules ; pour avoir arraché des hommes le consentement : c'est à dire, l'opinion, et la temerité de juger. Cette fantasie de Carneades, si vigoureuse, nasquit à mon advis anciennement, de l'impudence de ceux qui font profession de sçavoir, et de leur outre−cuidance desmesurée. On mit Æsope en vente, avec deux autres esclaves : l'acheteur s'enquit du premier ce qu'il sçavoit faire, celuy−la pour se faire valoir, respondit monts et merveilles, qu'il sçavoit et cecy et cela : le deuxiesme en respondit de soy autant ou plus : quand ce fut à Æsope, et qu'on luy eust aussi demandé ce qu'il sçavoit faire : Rien, dit−il, car ceux cy ont tout preoccupé : ils sçavent tout. Aiusin est−il advenu en l'escole de la philosophie. La fierté, de ceux qui attribuoient à l'esprit humain la capacité de toutes choses, causa en d'autres, par despit et par emulation, cette opinion, qu'il n'est capable d'aucune chose. Les uns tiennent en l'ignorance, cette mesme extremité, que les autres tiennent en la science. Afin qu'on ne puisse nier, que l'homme ne soit immoderé par tout : et qu'il n'a point d'arrest, que celuy de la necessité, et impuissance d'aller outre.

Chapitre précédent
Chapitre suivant

CHAPITRE XII
De la Physionomie

QUASI toutes les opinions que nous avons, sont prinses par authorité et à credit. Il n'y a point de mal. Nous ne sçaurions pirement choisir, que par nous, en un siecle si foible. Cette image des discours de Socrates, que ses amis nous ont laissée, nous ne l'approuvons, que pour la reverence de l'approbation publique. Ce n'est pas par nostre cognoissance : ils ne sont pas selon nostre usage, S'il naissoit à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent.

Nous n'appercevons les graces que pointures, bouffies, et enflées d'artifice : Celles qui coulent soubs la naïfveté, et la simplicité, eschappent aisément à une veuë grossiere comme est la nostre. Elles ont une beauté delicate et cachée : il faut la veuë nette et bien purgée, pour descouvrir cette secrette lumiere. Est pas, la naïfveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche ? Socrates faict mouvoir son ame, d'un mouvement naturel et commun : Ainsi dict un païsan, ainsi dict une femme : Il n'a jamais en la bouche, que cochers, menuisiers, savetiers et maisons. Ce sont inductions et similitudes, tirées des plus vulgaires et cogneuës actions des hommes : chacun l'entend. Sous une si vile forme, nous n'eussions jamais choisi la

noblesse et splendeur de ses conceptions admirables : Nous qui estimons plates et basses, toutes celles que la doctrine ne releve ; qui n'appercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation. Les hommes ne s'enflent que de vent : et se manient à bonds, comme les balons. Cettuy−cy ne se propose point des vaines fantasies. Sa fin fut, nous fournir de choses et de preceptes, qui reellement et plus joinctement servent à la vie :

servare modum, finemque tenere,
Naturámque sequi.

Il fut aussi tousjours un et pareil. Et se monta, non par boutades, mais par complexion, au dernier poinct de vigueur. Ou pour mieux dire : il ne monta rien, mais ravala plustost et ramena à son poinct, originel et naturel, et luy soubmit la vigueur, les aspretez et les difficultez. Car en Caton, on void bien à clair, que c'est une alleure tenduë bien loing au dessus des communes : Aux braves exploits de sa vie, et en sa mort, on le sent tousjours monté sur ses grands chevaux. Cettuy−cy ralle à terre : et d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict et à la mort et aux plus espineuses traverses, qui se puissent presenter au train de la vie humaine.

Il est bien advenu, que le plus digne homme d'estre cogneu, et d'estre presenté au monde pour exemple, ce soit celuy duquel nous ayons plus certaine cognoissance. Il a esté esclairé par les plus clair−voyans hommes, qui furent onques : Les tesmoins que nous avons de luy, sont admirables en fidelité et en suffisance.

C'est grand cas, d'avoir peu donner tel ordre, aux pures imaginations d'un enfant, que sans les alterer ou estirer, il en ait produict les plus beaux effects de nostre ame. Il ne la represente ny eslevée ni riche : il ne la represente que saine : mais certes d'une bien allegre et nette santé. Par ces vulguaires ressorts et naturels : par ces fantasies ordinaires et communes : sans s'esmouvoir et sans se piquer, il dressa non seulement les plus reglées, mais les plus hautes et vigoureuses creances, actions et moeurs, qui furent onques. C'est luy, qui ramena du ciel, où elle perdoit son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme : où est sa plus juste et plus laborieuse besoigne. Voyez−le plaider devant ses juges : voyez par quelles raisons, il esveille son courage aux hazards de la guerre, quels argumens fortifient sa patience, contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la teste de sa femme : il n'y a rien d'emprunté de l'art, et des sciences. Les plus simples y recognoissent leurs moyens et leur force : il n'est possible d'aller plus arriere et plus bas. Il a faict grand faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peut d'elle mesme.

Nous sommes chacun plus riche, que nous ne pensons : mais on nous dresse à l'emprunt, et à la queste : on nous duict à nous servir plus de l'autruy, que du nostre. En aucune chose l'homme ne sçait s'arrester au poinct de son besoing. De volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peut estreindre. Son avidité est incapable de moderation. Je trouve qu'en curiosité de sçavoir, il en est de mesme : il se taille de la besoigne bien plus qu'il n'en peut faire, et bien plus qu'il n'en à affaire. Estendant l'utilité du sçavoir, autant qu'est sa matiere. *Ut omnium rerum, sic literarum quoque intemperantia laboramus*. Et Tacitus a raison, de louer la mere d'Agricola, d'avoir bridé en son fils, un appetit trop bouillant de science. C'est un bien, à le regarder d'yeux fermes, qui a, comme les autres biens des hommes, beaucoup de vanité, et foiblesse propre et naturelle : et d'un cher coust.

L'acquisition en est bien plus hazardeuse, que de toute autre viande ou boisson. Car ailleurs, ce que nous avons achetté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau, et là nous avons loy d'en examiner la valeur : combien, et à quelle heure, nous en prendrons. Mais les sciences, nous ne les pouvons d'arrivee mettre en autre vaisseau, qu'en nostre ame : nous les avallons en les achettans, et sortons du marché ou infects desja, ou amendez. Il y en a, qui ne font que nous empescher et charger, au lieu de nourrir : et telles encore, qui sous tiltre de nous guarir, nous empoisonnent.

J'ay pris plaisir de voir en quelque lieu, des hommes par devotion, faire voeu d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de poenitence. C'est aussi chastrer nos appetits desordonnez, d'esmousser ceste cupidité qui nous espoinçonne à l'estude des livres : et priver l'ame de ceste complaisance voluptueuse, qui nous chatouille par l'opinion de science. Et est richement accomplir le voeu de pauvreté, d'y joindre encore celle de l'esprit. Il ne nous faut guere de doctrine, pour vivre à nostre aise. Et Socrates nous apprend qu'elle est en nous, et la maniere de l'y trouver, et de s'en ayder. Toute ceste nostre suffisance, qui est au delà de la naturelle, est à peu pres vaine et superflue : C'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert. *Paucis opus est litteris ad mentem bonam*. Ce sont des excez fievreux de nostre esprit : instrument brouillon et inquiete. Recueillez vous, vous trouverez en vous, les argumens de la nature, contre la mort, vrais, et les plus propres à vous servir à la necessité. Ce sont ceux qui font mourir un paysan et des peuples entiers, aussi constamment qu'un Philosophe. Fusse je mort moins allegrement avant qu'avoir veu les *Tusculanes* ? J'estime que non. Et quand je me trouve au propre, je sens, que ma langue s'est enrichie, mon courage de peu. Il est comme nature me le forgea : Et se targue pour le conflict, non que d'une marche naturelle et commune. Les livres m'ont servi non tant d'instruction que d'exercitation. Quoy, si la science, essayant de nous armer de nouvelles deffences, contre les inconveniens naturels ; nous a plus imprimé en la fantasie, leur grandeur et leur poix, qu'elle n'a ses raisons et subtilitez, à nous en couvrir ? Ce sont voirement subtilitez : par où elle nous esveille souvent bien vainement. Les Autheurs mesmes plus serrez et plus sages, voyez autour d'un bon argument, combien ils en sement d'autres legers, et, qui y regarde de pres, incorporels. Ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent. Mais d'autant que ce peut estre utilement, je ne les veux pas autrement esplucher. Il y en a ceans assez de ceste condition, en divers lieux : ou par emprunt, ou par imitation. Si se fautil prendre un peu garde, de n'appeller pas force, ce qui n'est que gentilesse : et ce, qui n'est qu'aigu, solide : ou bon, ce qui n'e beaust que : *quæ magis gustata quam potata delectant*. Tout ce qui plaist, ne paist pas, *ubi non ingenii sed animi negotium agitur*.

A veoir les efforts que Seneque se donne pour se preparer contre la mort, à le voir suer d'ahan, pour se roidir et pour s'asseurer, et se debattre si long temps en ceste perche, j'eusse esbranlé sa reputation, s'il ne l'eust en mourant, tresvaillamment maintenuë. Son agitation si ardante, si frequente, montre qu'il estoit chaud et impetueux luy mesme. *Magnus animus remissius loquitur, et securius* : *Non est alius ingenio, alius animo color*. Il le faut convaincre à ses despens. Et monstre aucunement qu'il estoit pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse, et plus destendue, elle est selon moy, d'autant plus virile et persuasive : Je croirois aysément, que son ame avoit les mouvemens plus asseurez, et plus reiglez. L'un plus aigu, nous pique et nous eslance en sursaut : touche plus l'esprit. L'autre plus solide, nous informe, establit et conforte constamment : touche plus l'entendement. Celuy là ravit nostre jugement : cestuy−ci le gaigne.

J'ay veu pareillement d'autres escrits, encores plus reverez, qui en la peinture du combat qu'ils soustiennent contre les aiguillons de la chair, les representent si cuisants, si puissants et invincibles, que nous mesmes, qui sommes de la voirie du peuple, avons autant à admirer l'estrangeté et vigueur incognuë de leur tentation, que leur resistance.

A quoy faire nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science ? Regardons à terre, les pauvres gens que nous y voyons espandus, la teste panchante apres leur besongne : qui ne sçavent ny Aristote ny Caton, ny exemple ny precepte. De ceux−là, tire nature tous les jours, des effects de constance et de patience, plus purs et plus roides, que ne sont ceux que nous estudions si curieusement en l'escole. Combien en vois je ordinairement, qui mescognoissent la pauvreté : combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction ? Celuy là qui fouït mon jardin, il a ce matin enterré son pere ou son fils. Les noms mesme, dequoy ils appellent les maladies, en addoucissent et amollissent l'aspreté. La phthysie, c'est la toux pour eux : la dysenterie, devoyement d'estomach un pleuresis, c'est un morfondement : et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien griefves, quand elles rompent leur travail ordinaire : ils ne s'allitent que pour mourir. *Simplex illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est*.

J'escrivois cecy environ le temps, qu'une forte charge de nos troubles, se croupit plusieurs mois, de tout son poix, droict sur moy. J'avois d'une part, les ennemis à ma porte : d'autre part, les picoreurs, pires ennemis, *non armis sed vitiis, certatur*. Et essayois toute sorte d'injures militaires, à la fois :

Hostis adest dextra læváque à parte timendus,
Vicinóque malo terret utrumque latus.

Monstrueuse guerre : Les autres agissent au dehors, ceste−cy encore contre soy : se ronge et se desfaict, par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruineuse, qu'elle se ruine quand et quand le reste : et se deschire et despece de rage. Nous la voyons plus souvent, se dissoudre par elle mesme, que par disette d'aucune chose necessaire, ou par la force ennemie. Toute discipline la fuït. Elle vient guerir la sedition, et en est pleine. Veut chastier la desobeissance, et en monstre l'exemple : et employee à la deffence des loix, faict sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres : Où en sommes nous ? Nostre medecine porte infection.

Nostre mal s'empoisonne
Du secours qu'on luy donne.

Exuperat magis ægrescitque medendo.

Omnia fanda nefanda malo permista furore,
Justificam nobis mentem avertere Deorum.

En ces maladies populaires, on peut distinguer sur le commencement, les sains des malades : mais quand elles viennent à durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons : aucune partie n'est exempte de corruption. Car il n'est air, qui se hume si gouluement : qui s'espande et penetre, comme faict la licence. Nos armees ne se lient et tiennent plus que par simant estranger : des François on ne sçait plus faire un corps d'armee, constant et reglé : Quelle honte ? Il n'y a qu'autant de discipline, que nous en font voir des soldats empruntez. Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef ; chacun selon la sienne : il a plus affaire au dedans qu'au dehors. C'est au commandement de suivre courtizer, et plier : à luy seul d'obeïr : tout le reste est libre et dissolu. Il me plaist de voir, combien il y a de lascheté et de pusillanimité en l'ambition : par combien d'abjection et de servitude, il luy faut arriver à son but. Mais cecy me deplaist−il de voir, des natures debonnaires, et capables de justice, se corrompre tous les jours, au maniement et commandement de ceste confusion. La longue souffrance, engendre la coustume ; la coustume, le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'ames mal nées, sans gaster les bonnes et genereuses. Si que, si nous continvons, il restera mal−ayseement à qui fier la santé de cest estat, au cas que fortune nous la redonne.

Hunc saltem everso juvenem succurrere seclo,
Ne prohibete.

Qu'est devenu cest ancien precepte : Que les soldats ont plus à craindre leur chef, que l'ennemy ? Et ce merveilleux exemple : Qu'un pommier s'estant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armee Romaine, elle fut veuë l'endemain en desloger, laissant au possesseur, le comte entier de ses pommes, meures et delicieuses ? J'aymeroy bien, que nostre jeunesse, au lieu du temps qu'elle employe, à des peregrinations moins utiles, et apprentissages moins honorables, elle le mist, moitié à veoir de la guerre sur mer, sous quelque bon Capitaine commandeur de Rhodes : moitié à recognoistre la discipline des armees Turkesques. Car elle a beaucoup de differences, et d'avantages sur la nostre. Cecy en est : que nos soldats deviennent plus licentieux aux expeditions : là : plus retenus et craintifs. Car les offenses ou larrecins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonades en la paix, sont capitales en la guerre. Pour un oeuf prins sans payer, ce sont de conte prefix, cinquante coups de baston. Pour toute autre chose, tant legere soit elle, non necessaire à la

nourriture, on les empale, ou decapite sans deport. Je me suis estonné, en l'histoire de Selim, le plus cruel conquerant qui fut onques, veoir, que lors qu'il subjugua l'Ægypte, les beaux jardins d'autour de la ville de Damas, tous ouvers, et en terre de conqueste : son armee campant sur le lieu mesmes, furent laissé vierges des mains des soldats, parce qu'ils n'avoient pas eu le signe de piller.

Mais est−il quelque mal en une police, qui vaille estre combatu par une drogue si mortelle ? Non pas disoit Favonius, l'usurpation de la possession tyrannique d'une republique. Platon de mesme ne consent pas qu'on face violence au repos de son païs, pour le guerir : et n'accepte pas l'amendement qui trouble et hazarde tout, et qui couste le sang et ruine des citoyens. Establissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là : seulement prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire. Et semble sçavoir mauvais gré à Dion son grand amy, d'y avoir un peu autrement procedé.

J'estois Platonicien de ce costé là, avant que je sçeusse qu'il y eust de Platon au monde. Et si ce personnage, doit purement estre refusé de nostre consorce : (luy, qui par la sincerité de sa conscience, merita envers la faveur divine, de penetrer si avant en la Chrestienne lumiere, au travers des tenebres publiques, du monde de son temps,) je ne pense pas, qu'il nous sie bien, de nous laisser instruire à un Payen, Combien c'est d'impieté, de n'atendre de Dieu, nul secours simplement sien, et sans nostre cooperation. Je doubte souvent, si entre tant de gens, qui se meslent de telle besoigne, nul s'est rencontré, d'entendement si imbecille, à qui on aye en bon escient persuadé, qu'il alloit vers la reformation, par la derniere des difformations : qu'il tiroit vers son salut, par les plus expresses causes que nous ayons de trescertaine damnation : que renversant la police, le magistrat, et les loix, en la tutelle desquelles Dieu l'a colloqué : remplissant de haines, parricides, les courages fraternels : appellant à son ayde, les diables et les furies : il puisse apporter secours à la sacrosaincte douceur et justice, de la loy divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance, n'ont point assez de propre et naturelle impetuosité : amorçons−les et les attisons, par le glorieux titre de justice et devotion. Il ne se peut imaginer un pire estat des choses, qu'où la meschanceté vient à estre legitime : et prendre avec le congé du magistrat, le manteau de la vertu : *Nihil in speciem fallacius, quàm prava religio, ubi deorum numen prætenditur sceleribus.* L'extreme espece d'injustice, selon Platon, c'est que, ce qui est injuste, soit tenu pour juste.

Le peuple y souffrit bien largement lors, non les dommages presens seulement,

undique totis,
Usque adeo turbatur agris,

mais les futurs aussi. Les vivans y eurent à patir, si eurent ceux qui n'estoient encore nays. On le pilla, et moy par consequent, jusques à l'esperance : luy ravissant tout ce quil avoit à s'apprester à vivre pour longues annees,

Quæ nequeunt secum ferre aut abducere, perdunt,
Et cremat insontes turba scelesta à casas :
Muris nulla fides, squallent populatibus agri.

Outre ceste secousse, j'en souffris d'autres. J'encourus les inconveniens, que la moderation apporte en telles maladies. Je fus pelaudé à toutes mains : Au Gibelin j'estois Guelphe, au Guelphe Gibelin : Quelqu'un de mes Poetes dict bien cela, mais je ne sçay où c'est. La situation de ma maison, et l'accointance des hommes de mon voisinage, me presentoient d'un visage : ma vie et mes actions d'un autre. Il ne s'en faisoit point des accusations formées : car il n'y avoit où mordre. Je ne desempare jamais les loix : et qui m'eust recherché, m'en eust deu de reste. C'estoient suspicions muettes, qui couroient sous main, ausquelles il n'y a jamais faute d'apparence, en un meslange si confus, non plus que d'espris ou envieux ou ineptes. J'ayde ordinairement aux presomptions injurieuses, que la fortune seme contre moy : par une façon, que j'ay dés tousjours, de fuyr à me justifier, excuser et interpreter : estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de playder pour

elle. *Perspicuitas enim, argumentatione elevatur* : Et comme, si chacun voyoit en moy, aussi cler que je fay : au lieu de me tirer arriere de l'accusation, je m'y avance ; et la renchery plustost, par une confession ironique et moqueuse : Si je ne m'en tais tout à plat, comme de chose indigne de response. Mais ceux qui le prennent pour une trop hautaine confiance, ne m'en veulent gueres moins de mal, que ceux, qui le prennent pour foiblesse d'une cause indefensible. Nommeement les grands, envers lesquels faute de sommission, est l'extreme : faute. Rudes à toute justice, qui se cognoist, qui se sent : non demise, humble et suppliante. J'ay souvent heurté à ce pillier. Tant y a que de ce qui m'advint lors, un ambitieux s'en fust pendu : si eust faict un avaritieux.

Je n'ay soing quelconque d'acquerir.

Sit mihi quod nunc est etiam minus, ut mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volent dii.

Mais les pertes qui me viennent par l'injure d'autruy, soit larrecin, soit violence, me pincent, environ comme un homme malade et gehenné d'avarice. L'offence a sans mesure plus d'aigreur, que n'a la perte.

Mille diverses sortes de maux accoururent à moy à la file. Je les eusse plus gaillardement soufferts, à la foule. Je pensay desja, entre mes amis, à qui je pourrois commettre une vieillesse necessiteuse et disgratiee : Apres avoir rodé les yeux par tout, je me trouvay en pourpoint. Pour se laisser tomber à plomb, et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoureuse et fortunee. Elles sont rares, s'il y en a. En fin je cogneus que le plus seur, estoit de me fier à moy−mesme de moy, et de ma necessité. Et s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune, que je me recommandasse de plus fort à la mienne : m'attachasse, regardasse de plus pres à moy. En toutes choses les hommes se jettent aux appuis estrangers, pour espargner les propres : seuls certains et seuls puissans, qui sçait s'en armer. Chacun court ailleurs, et à l'advenir, d'autant que nul n'est arrivé à soy. Et me resolus, que c'estoient utiles inconveniens : d'autant premierement qu'il faut advertir à coups de foyt, les mauvais disciples, quand la raison n'y peut assez, comme par le feu et violence des coins, nous ramenons un bois tortu à sa droicteur. Je me presche, il y a si long temps, de me tenir à moy, et separer des choses estrangeres : toutesfois, je tourne encores tousjours les yeux à costé. L'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage, me tente. Dieu sçait s'il en est cherté en ce temps, et quel sens il porte. J'oys encore sans rider le front, les subornemens qu'on me faict, pour me tirer en place marchande : et m'en deffens si mollement, qu'il semble, que je souffrisse plus volontiers d'en estre vaincu. Or à un esprit si indocile, il faut des bastonnades : et faut rebattre et reserrer, à bons coups de mail, ce vaisseau qui se desprent, se descoust, qui s'eschappe et desrobe de soy.

Secondement, que cet accident me servoit d'exercitation, pour me preparer à pis : Si moy, qui et par le benefice de la fortune, et par la condition de mes moeurs, esperois estre des derniers, venois à estre des premiers attrappé de ceste tempeste. M'instruisant de bonne heure, à contraindre ma vie, et la renger pour un nouvel estat. La vraye liberté c'est pouvoir toute chose sur soy. *Potentissimus est qui se habet in potestate*.

En un temps ordinaire et tranquille, on se prepare à des accidens moderez et communs : mais en ceste confusion : où nous sommes depuis trente ans, tout homme François, soit en particulier, soit en general, se voit à chaque heure, sur le poinct de l'entier renversement de sa fortune. D'autant faut−il tenir son courage fourny de provisions plus fortes et vigoureuses. Sçachons gré au sort, de nous avoir faict vivre en un siecle, non mol, languissant, ny oisif : Tel qui ne l'eust esté par autre moyen, se rendra fameux par son malheur.

Comme je ne ly guere és histoires, ces confusion, des autres estats, sans regret de ne les avoir peu mieux considerer present. Ainsi faict ma curiosité, que je m'aggree aucunement, de veoir de mes yeux, ce notable spectacle de nostre mort publique, ses symptomes et sa forme. Et puis que je ne la sçaurois retarder, suis content d'estre destiné à y assister, et m'en instruire.

Si cherchons nous evidemment de recognoistre en ombre mesme, et en la fable des Theatres, la montre des jeux tragiques de l'humaine fortune.

Ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons : mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenemens. Rien ne chatouille, qui ne pince. Et les bons historiens, fuyent comme une eaue dormante, et mer morte, des narrations calmes : pour regaigner les seditions, les guerres, où ils sçavent que nous les appellons. Je doute si je puis assez honnestement advouër, à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie, je l'ay plus de moitié passee en la ruine de mon pays. Je me donne un peu trop bon marché de patience, és accidens qui ne me faisissent au propre : et pour me plaindre à moy, regarde non tant ce qu'on m'oste, que ce qui me reste de sauve, et dedans et dehors Il y a de la consolation, à eschever tantost l'un tantost l'autre, des maux qui nous guignent de suitte, et assenent ailleurs, autour de nous. Aussi, qu'enmatiere d'interests publiques, à mesure, que mon affection est plus universellement espandue, elle en est plus foible. Joinct qu'il est vray à demy, *Tantum ex publicis malis sentimus, quantum ad privatas res pertinet*. Et que la santé, d'où nous partismes estoit telle, qu'elle soulage elle mesme le regret, que nous en devrions avoir. C'estoit santé, mais non qu'à la comparaison de la maladie, qui l'a suyvie. Nous ne sommes cheus de gueres haut. La corruption et le brigandage, qui est en dignité et en office, me semble le moins supportable. On nous volle moins injurieusement dans un bois, qu'en lieu de seureté. C'estoit une jointure universelle de membres gastez en particulier à l'envy les uns des autres : et la plus part, d'ulceres envieillis, qui ne recevoient plus ; ny ne demandoient guerison.

Ce croulement donq m'anima certes plus, qu'il ne m'atterra, à l'aide de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement ; et ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoye jamais non plus les maux, que les biens tous purs aux hommes, ma santé tint bon ce temps−là, outre son ordinaire : Et ainsi que sans elle je ne puis rien, il est peu de choses, que je ne puisse avec elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions, et de porter la main au devant de la playe, qui eust passé volontiers plus outre : Et esprouvay en ma patience, que j'avois quelque tenue contre la fortune : et qu'à me faire perdre mes arçons, il falloit un grand heurt. Je ne le dis pas, pour l'irriter à me faire une charge plus vigoureuse. Je suis son serviteur : je luy tends les mains. Pour Dieu qu'elle se contente. Si je sens ses assaux ? si fais. Comme ceux que la tristesse accable et possede, se laissent pourtant par intervalles tastonner à quelque plaisir, et leur eschappe un sousrire : je puis aussi assez sur moy, pour rendre mon estat ordinaire, paisible, et deschargé d'ennuyeuse imagination : mais je me laisse pourtant à boutades, surprendre des morsures de ces malplaisantes pensees, qui me batent, pendant que je m'arme pour les chasser, ou pour les luicter.

Voicy un autre rengregement de mal, qui m'arriva à la suitte du reste. Et dehors et dedans ma maison, je fus accueilly d'une peste, vehemente au prix de toute autre. Car comme les corps sains sont subjects à plus griefves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles−là : aussi mon air tressalubre, où d'aucune memoire, la contagion, bien que voisine, n'avoit sçeu prendre pied : venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges.

Mista senum et juvenum densantur funera, nullum
Sæva caput Proserpina fugit.

J'euz à souffrir ceste plaisante condition, que la veue de ma maison m'estoit effroyable. Tout ce qui y estoit, estoit sans garde, et à l'abandon de qui en avoit envie. Moy qui suis si hospitalier, fus en trespenible queste de retraicte, pour ma famille. Une famille esgaree, faisant peur à ses amis, et à soy−mesme, et horreur où qu'elle cherchast à se placer : ayant à changer de demeure, soudain qu'un de la trouppe commençoit à se douloir du bout du doigt. Toutes maladies sont alors prises pour peste : on ne se donne pas le loysir de les recognoistre. Et c'est le bon : que selon les reigles de l'art, à tout danger qu'on approche, il faut estre quarante jours en transe de ce mal : l'imagination vous exerceant cependant à sa mode, et enfievrant vostre sante mesme.

Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autruy, et servir six mois miserablement, de guide à ceste caravane. Car je porte en moy mes preservatifs, qui sont, resolution et souffrance. L'apprehension ne me presse guere : laquelle on craint particulierement en ce mal. Et si estant seul, je l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuitte, bien plus gaillarde et plus esloignee. C'est une mort, qui ne me semble des pires : Elle est communément courte, d'estourdissement, sans douleur, consolee par la condition publique : sans ceremonie, sans dueil, sans presse. Mais quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peult sauver.

videas desertáque regna
Pastorum, et longè saltus latéque vacantes :

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel : Ce que cent hommes travailloient pour moy, chauma pour long temps.

Or lors, quel exemple de resolution ne vismes nous, en la simplicité de tout ce peuple ? Generalement, chacun renonçoit au soing de la vie. Les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du pays : tous indifferemment se preparans et attendans la mort, à ce soir, ou au lendemain : d'un visage et d'une voix si peu effroyee, qu'il sembloit qu'ils eussent compromis à ceste necessité, et que ce fust une condemnation universelle et inevitable. Elle est tousjours telle. Mais à combien peu, tient la resolution au mourir ? La distance et difference de quelques heures : la seule consideration de la compagnie, nous en rend l'apprehension diverse. Voyez ceux−cy : pour ce qu'ils meurent en mesme mois : enfans, jeunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. J'en vis qui craignoient de demeurer derriere, comme en une horrible solitude : Et n'y cogneu communément, autre soing que des sepultures : il leur faschoit de voir les corps espars emmy les champs, à la mercy des bestes : qui y peuplerent incontinent. Comment les fantasies humaines se descouppent ! Les Neorites, nation qu'Alexandre subjugua, jettent les corps des morts au plus profond de leurs bois, pour y estre mangez. Seule sepulture estimee entr'eux heureuse. Tel sain faisoit desja sa fosse : d'autres s'y couchoient encore vivans. Et un maneuvre des miens, avec ses mains, et ses pieds, attira sur soy la terre en mourant. Estoit ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son aise ? D'une entreprise en hauteur aucunement pareille à celle des soldats Romains, qu'on trouva apres la journee de Cannes, la teste plongee dans des trous, qu'ils avoient faicts et comblez de leurs mains, en s'y suffoquant. Somme toute une nation fut incontinent par usage, logee en une marche, qui ne cede en roideur à aucune resolution estudiee et consultee.

La plus part des instructions de la science, à nous encourager, ont plus de monstre que de force, et plus d'ornement que de fruict. Nous avons abandonné nature, et luy voulons apprendre sa leçon : elle, qui nous menoit si heureusement et si seurement : Et ce pendant, les traces de son instruction, et ce peu qui par le benefice de l'ignorance, reste de son image, empreint en la vie de ceste tourbe rustique d'hommes impollis : la science est contrainte, de l'aller tous les jours empruntant, pour en faire patron à ses disciples, de constance, d'innocence, et de tranquillité. Il fait beau voir, que ceux−cy plains de tant de belle cognoissance, ayent à imiter ceste sotte simplicité : et à l'imiter, aux premieres actions de la vertu. Et que nostre sapience, apprenne des bestes mesmes, les plus utiles enseignemens, aux plus grandes et necessaires parties de nostre vie. Comme il nous faut vivre et mourir, mesnager nos biens, aymer et eslever nos enfans, entretenir justice. Singulier tesmoignage de l'humaine maladie : et que ceste raison qui se manie à nostre poste ; trouvant tousjours quelque diversité et nouvelleté, ne laisse chez nous aucune trace apparente de la nature. Et en ont faict les hommes, comme les parfumiers de l'huile : ils l'ont sophistiquee de tant d'argumentations ; et de discours appellez du dehors, qu'elle en est devenue variable, et particuliere à chacun : et a perdu son propre visage, constant, et universel. Et nous faut en chercher tesmoignage des bestes, non subject à faveur, corruption, ny à diversité d'opinions. Car il est bien vray, qu'elles mesmes ne vont pas tousjours exactement dans la route de nature, mais ce qu'elles en desvoyent, c'est si peu ; que vous en appercevez tousjours l'orniere. Tout ainsi que les chevaux qu'on meine en main, font bien des bonds, et des escapades, mais c'est à la longueur de leurs longes : et suyvent neantmoins tousjours les pas de celuy qui les guide : et comme

l'oiseau prend son vol, mais sous la bride de sa filiere.

Exilia, tormenta ; bella ; morbos ; naufragia meditare, ut nullo sis malo tyro. A quoy nous sert ceste curiosité ; de preoccuper tous les inconveniens de l'humaine nature, et nous preparer avec tant de peine à l'encontre de ceux mesme, qui n'ont à l'avanture point à nous toucher ? (*Parem passis tristitiam facit, pati posse*. Non seulement le coup, mais le vent et le pet nous frappe.) Ou comme les plus fievreux, car certes c'est fievre, aller dés à ceste heure vous faire donner le fouët, par ce qu'il peut advenir, que fortune vous le fera souffrir un jour : et prendre vostre robe fourree dés la S. Jean, pour ce que vous en aurez besoing à Noel ? Jettez vous en l'experience de tous les maux qui vous peuvent arriver, nommement des plus extremes : esprouvez vous là, disent−ils, asseurez vous là. Au rebours ; le plus facile et plus naturel, seroit en descharger mesme sa pensee. Ils ne viendront pas assez tost, leur vray estre ne nous dure pas assez, il faut que nostre esprit les estende et les allonge, et qu'avant la main il les incorpore en soy, et s'en entretienne, comme s'ils ne poisoient pas raisonnablement à nos sens. Ils poiseront assez, quand ils y seront (dit un des maistres, non de quelque tendre secte, mais de la plus dure) cependant favorise toy : croy ce que tu aimes le mieux : que te sert il d'aller recueillant et prevenant ta male fortune : et de perdre le present, par la crainte du futur : et estre dés ceste heure miserable, par ce que tu le dois estre avec le temps ? Ce sont ses mots. La science nous faict volontiers un bon office, de nous instruire bien exactement des dimensions des maux,

Curis acuens mortalia corda.

Ce seroit dommage, si partie de leur grandeur eschappoit à nostre sentiment et cognoissance.

Il est certain, qu'à la plus part, la preparation à la mort, a donné plus de torment, que n'a faict la souffrance. Il fut jadis veritablement dict, et par un bien judicieux Autheur, *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio*.

Le sentiment de la mort presente, nous anime par fois de soy mesme, d'une prompte resolution, de ne plus eviter chose du tout inevitable. Plusieurs gladiateurs se sont veus au temps passé, apres avoir couardement combattu, avaller courageusement la mort ; offrans leur gosier au fer de l'ennemy, et le convians. La veue esloignee de la mort advenir, a besoing d'une fermeté lente, et difficile par consequent à fournir. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vous chaille, nature vous en informera sur le champ, plainement et suffisamment ; elle fera exactement ceste besongne pour vous, n'en empeschez vostre soing.

Incertam frustra mortales funeris horam
Quæritis, Et qua sit mors aditura via :
Poena minor certam subito perferre ruinam,
Quod timeas, gravius sustinuisse diu.

Nous troublons la vie par le soing de la mort, et la mort par le soing de la vie. L'une nous ennuye, l'autre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort, que nous nous preparons, c'est chose trop momentanee : Un quart d'heure de passion sans consequence, sans nuisance, ne merite pas des preceptes particuliers. A dire vray, nous nous preparons contre les preparations de la mort. La Philosophie nous ordonne, d'avoir la mort tousjours devant les yeux, de la prevoir et considerer avant le temps : et nous donne apres, les reigles et les precautions, pour prouvoir à ce, que ceste prevoyance, et ceste pensee ne nous blesse. Ainsi font les medecins qui nous jettent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art. Si nous n'avons sçeu vivre, c'est injustice de nous apprendre à mourir, et difformer la fin de son total. Si nous avons sçeu vivre, constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de mesme. Ils s'en venteront tant qu'il leur plaira. *Tota Philosophorum vita commentatio mortis est*. Mais il m'est advis, que c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie. C'est sa fin, son extremité, non pourtant son object. Elle doit estre elle mesme à soy, sa visee, son dessein Son droit estude est se regler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs autres offices, que comprend le general et principal chapitre de sçavoir vivre, est cest article de sçavoir mourir. Et des plus legers, si nostre crainte ne luy donnoit poids.

A les juger par l'utilité, et par la verité naifve, les leçons de la simplicité, ne cedent gueres à celles que nous presche la doctrine au contraire. Les hommes sont divers en sentiment et en force : il les faut mener à leur bien, selon eux : et par routes diverses. *Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes*. Je ne vy jamais paysan de mes voisins, entrer en cogitation de quelle contenance, et asseurance, il passeroit ceste heure derniere : Nature luy apprend à ne songer à la mort, que quand il se meurt. Et lors il y a meilleure grace qu'Aristote : lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue premeditation. Pourtant fut−ce l'opinion de Cæsar, que la moins premeditee mort, estoit la plus heureuse, et plus deschargee. *Plus dolet, quàm necesse est, qui antè dolet, quàm necesse est*. L'aigreur de ceste imagination, naist de nostre curiosité. Nous nous empeschons tousjours ainsi : voulans devancer et regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs, d'en disner plus mal, tous sains, et se renfroigner de l'image de la mort. Le commun, n'a besoing ny de remede ny de consolation, qu'au hurt, et au coup. Et n'en considere qu'autant justement qu'il en souffre. Est−ce pas ce que nous disons, que la stupidité, et faute d'apprehension, du vulgaire, luy donne ceste patience aux maux presens, et ceste profonde nonchalance des sinistres accidens futurs ? Que leur ame pour estre plus crasse, et obtuse, est moins penetrable et agitable ? Pour Dieu s'il est ainsi, tenons d'ores en avant escole de bestise. C'est l'extreme fruit, que les sciences nous promettent, auquel ceste−cy conduict si doucement ses disciples.

Nous n'aurons pas faute de bons regens, interpretes de la simplicité naturelle. Socrates en sera l'un. Car de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens, aux juges qui deliberent de sa vie : J'ay peur, messieurs, si je vous prie de ne me faire mourir, que je m'enferre en la delation de mes accusateurs ; qui est. Que je fais plus l'entendu que les autres ; comme ayant quelque cognoissance plus cachee, des choses qui sont au dessus et au dessous de nous. Je sçay que je n'ay ni frequenté, ny recogneu la mort, ni n'ay veu personne qui ait essayé ses qualitez, pour m'en instruire. Ceux qui la craignent presupposent la cognoistre : quant à moy, je ne sçay ny quelle elle est, ny quel il faict en l'autre monde. A l'avanture est la mort chose indifferente, à l'avanture desirable. Il est à croire pourtant, si c'est une transmigration d'une place à autre, qu'il y a de l'amendement, d'aller vivre avec tant de grands personnages trespassez : et d'estre exempt d'avoir plus affaire à juges iniques et corrompus : Si c'est un aneantissement de nostre estre, c'est encore amendement d'entrer en une longue et paisible nuit. Nous ne sentons rien de plus doux en la vie, qu'un repos et sommeil tranquille, et profond sans songes. Les choses que je sçay estre mauvaises, comme d'offencer son prochain, et desobeir au superieur, soit Dieu, soit homme, je les evite soigneusement : celles desquelles je ne sçay, si elles sont bonnes ou mauvaises, je ne les sçaurois craindre. Si je m'en vay mourir, et vous laisse en vie : les Dieux seuls voyent, à qui, de vous ou de moy, il en ira mieux. Parquoy pour mon regard, vous en ordonnerez, comme il vous plaira. Mais selon ma façon de conseiller les choses justes et utiles, je dy bien, que pour vostre conscience vous ferez mieux de m'eslargir, si vous ne voyez plus avant que moy en ma cause. Et jugeant selon mes actions passees, et publiques, et privees, selon mes intentions, et selon le profit, que tirent tous les jours de ma conversation tant de nos citoyens, jeunes et vieux, et le fruit, que je vous fay à tous, vous ne pouvez duëment vous descharger envers mon merite, qu'en ordonnant, que je sois nourry, attendu ma pauvreté, au Prytanee, aux despens publiques : ce que souvent je vous ay veu à moindre raison, octroyer à d'autres. Ne prenez pas à obstination ou desdaing, que, suyvant la coustume, je n'aille vous suppliant et esmouvant à commiseration. J'ay des amis et des parents, n'estant, comme dict Homere, engendré ny de bois, ny de pierre non plus que les autres : capables de se presenter, avec des larmes, et le dueil : et ay trois enfans esplorez, dequoy vous tirer à pitié. Mais je feroy honte à nostre ville, en l'aage que je suis, et en telle reputation de sagesse, que m'en voyci en prevention, de m'aller desmettre à si lasches contenances. Que diroit−on des autres Atheniens ? J'ay tousjours admonnesté ceux qui m'ont ouy parler, de ne racheter leur vie, par une action deshonneste. Et aux guerres de mon pays à Amphipolis, à Potidee, à Delie, et autres où je me suis trouvé, j'ay montré par effect, combien j'estoy loing de garentir ma seureté par ma honte. D'avantage j'interesserois vostre devoir, et vous convierois à choses laydes : car ce n'est pas à mes prieres de vous persuader : c'est aux raisons pures et solides de la justice. Vous avez juré aux Dieux d'ainsi vous maintenir. Il sembleroit, que je vous vousisse soupçonner et recriminer, de ne croire pas, qu'il y en aye. Et moy mesme tesmoigneroy contre moy, de ne croire point en eux, comme je doy : me deffiant de leur conduicte, et ne remettant purement en leurs mains mon affaire. Je m'y fie du tout : et tiens pour certain, qu'ils feront en cecy, selon qu'il sera plus propre à vous

et à moy. Les gens de bien ny vivans, ny morts, n'ont aucunement à se craindre des Dieux.

Voyla pas un playdoyé puerile, d'une hauteur inimaginable, et employé en quelle necessité ? Vrayement ce fut raison, qu'il le preferast à celuy, que ce grand Orateur Lysias, avoit mis par escrit pour luy : excellemment façonné au stile judiciaire : mais indigne d'un si noble criminel : Eust on ouï de la bouche de Socrates une voix suppliante ? ceste superbe vertu, eust elle calé, au plus fort de sa montre ? Et sa riche et puissante nature, eust elle commis à l'art sa defense : et en son plus haut essay, renoncé à la verité et naïveté, ornemens de son parler, pour se parer du fard, des figures, et feintes, d'une oraison apprinse ? Il feit tressagement, et selon luy, de ne corrompre une teneur de vie incorruptible, et une si saincte image de l'humaine forme, pour allonger d'un an sa decrepitude : et trahir l'immortelle memoire de ceste fin glorieuse. Il devoit sa vie, non pas à soy, mais à l'exemple du monde. Seroit ce pas dommage publique, qu'il l'eust achevee d'une oysive et obscure façon ?

Certes une si nonchallante et molle consideration de sa mort, meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour luy : Ce qu'elle fit. Et il n'y a rien en la justice si juste, que ce que la fortune ordonna pour sa recommandation. Car les Atheniens eurent en telle abomination ceux, qui en avoient esté cause, qu'on les fuyoit comme personnes excommuniees : On tenoit pollu tout ce, à quoy ils avoient touché : personne à l'estuve ne lavoit avec eux, personne ne les saluoit ni accointoit : si qu'en fin ne pouvant plus porter ceste haine publique, ils se pendirent eux mesmes.

Si quelqu'un estime, que parmy tant d'autres exemples que j'avois à choisir pour le service de mon propos, és dits de Socrates, j'aye mal trié cestuy−cy : et qu'il juge, ce discours estre eslevé au dessus des opinions communes : Je l'ay faict à escient : car je juge autrement : Et tiens que c'est un discours, en rang, et en naïfveté bien plus arriere, et plus bas, que les opinions communes. Il represente en une hardiesse inartificielle et securité enfantine la pure et premiere impression et ignorance de nature. Car il est croyable, que nous avons naturellement crainte de la douleur ; mais non de la mort, à cause d'elle. C'est une partie de nostre estre, non moins essentielle que le vivre. A quoy faire, nous en auroit nature engendré la haine et l'horreur, veu qu'elle luy tient rang de tres−grande utilité, pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages ? Et qu'en cette republique universelle, elle sert plus de naissance et d'augmentation, que de perte ou ruyne :

sic rerum summa novatur :
mille, animas una necata dedit.

La deffaillance d'une vie, est le passage à mille autres vies. Nature a empreint aux bestes, le soing d'elles et de leur conservation. Elles vont jusques−là, de craindre leur empirement : de se heurter et blesser : que nous les enchevestrions et battions, accidents subjects à leur sens et experience : Mais que nous les tuions, elles ne le peuvent craindre, ny n'ont la faculté d'imaginer et conclurre la mort. Si dit−on encore qu'on les void, non seulement la souffrir gayement : la plus−part des chevaux hannissent en mourant, les cygnes la chantent : Mais de plus, la rechercher à leur besoing ; comme portent plusieurs exemples des elephans.

Outre ce, la façon d'argumenter, de laquelle se sert icy Socrates, est−elle pas admirable esgallement, en simplicité et en vehemence ? Vrayment il est bien plus aisé, de parler comme Aristote, et vivre comme Cæsar, qu'il n'est aisé de parler et vivre comme Socrates. Là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté : l'art n'y peut joindre. Or nos facultez ne sont pas ainsi dressées. Nous ne les essayons, ny ne les cognoissons : nous nous investissons de celles d'autruy, et laissons chomer les nostres.

Comme quelqu'un pourroit dire de moy : quej'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangeres, n'y ayant fourny du mien, que le filet à les lier. Certes j'ay donné à l'opinion publique, que ces parements empruntez m'accompaignent : mais je n'entends pas qu'ils me couvrent, et qu'ils me cachent : c'est le rebours de mon dessein. Qui ne veux faire montre que du mien et de ce qui est mien par nature : Et si je m'en fusse creu, à tout hazard, j'eusse parlé tout fin seul. Je m'en charge de plus fort, tous les jours, outre ma proposition et ma

forme premiere, sur la fantasie du siecle : et par oisiveté. S'il me messied à moy, comme je le croy, n'importe : il peut estre utile à quelque autre. Tel allegue Platon et Homere, qui ne les vid onques : et moy, ay prins des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres, autour de moy, en ce lieu où j'escris, j'emprunteray presentement s'il me plaist, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gens que je ne fueillette guere, dequoy esmailler le traicté de la Physionomie. Il ne faut que l'epitre liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allegations : et nous allons quester par là une friande gloire, à piper le sot monde.

Ces pastissages de lieux communs, dequoy tant de gents mesnagent leur estude, ne servent guere qu'à subjects communs : et servent à nous montrer, non à nous conduire : ridicule fruict de la science, que Socrates exagite si plaisamment contre Euthydemus. J'ay veu faire des livres de choses, ny jamais estudiées ny entenduës : l'autheur commettant à divers de ses amis sçavants, la recherche de cette−cy, et de cette autre matiere, à le bastir : se contentant pour sa part, d'en avoir projetté le dessein, et lié pat son industrie, ce fagot de provisions incogneuës : au moins est sien l'ancre, et le papier. Cela, c'est achetter, ou emprunter un livre, non pas le faire. C'est apprendre aux hommes, non qu'on sçait faire un livre, mais, ce dequoy ils pouvoient estre en doute, qu'on ne le sçait pas faire. Un President se ventoit où j'estois, d'avoir amoncelé deux cens tant de lieux estrangers, en un sien arrest presidental : En le preschant, il effaçoit la gloire qu'on luy en donnoit. Pusillanime et absurde venterie à mon gré, pour un tel subject et telle personne. Je fais le contraire : et parmy tant d'emprunts, suis bien aise d'en pouvoir desrober quelqu'un : le desguisant et difformant à nouveau service. Au hazard, que je laisse dire, que c'est par faute d'avoir entendu son naturel usage, je luy donne quelque particuliere adresse de ma main, à ce qu'il en soit d'autant moins purement estranger. Ceux−cy mettent leurs larrecins en parade et en conte. Aussi ont−ils plus de credit aux loix que moy. Nous autres naturalistes, estimons, qu'il y aye grande et incomparable preference, de l'honneur de l'invention, à l'honneur de l'allegation.

Si j'eusse voulu parler par science, j'eusse parlé plustost. J'eusse escrit du temps plus voisin de mes estudes, que j'avois plus d'esprit et de memoire. Et me fusse plus fié à la vigueur de cet aage là, qu'à cettuy−cy, si j'eusse voulu faire mestier d'escrire. Et quoy, si cette faveur gratieuse, que la fortune m'a n'aguere offerte par l'entremise de cet ouvrage, m'eust peu rencontrer en telle saison au lieu de celle−cy ; où elle est egallement desirable à posseder, et preste à perdre ? Deux de mes cognoissans, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon advis, d'avoir refusé de se mettre au jour, à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses deffaux, comme la verdeur, et pires : Et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besongne, qu'à toute autre. Quiconque met sa decrepitude soubs la presse, faict folie, s'il espere en espreindre des humeurs, qui ne sentent le disgratié, le resveur et l'assoupy. Nostre esprit se constipe et s'espessit en vieillissant. Je dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement. Accessoirement cette−cy, et accidentalement : celle−là expressément, et principallement. Et ne traicte à poinct nommé de rien, que du rien : ny d'aucune science, que de celle de l'inscience. J'ay choisi le temps, où ma vie, que j'ay à peindre, je l'ay toute devant moy : ce qui en reste, tient plus de la mort. Et de ma mort seulement, si je la rencontrois babillarde, comme font d'autres, donrois−je encores volontiers advis au peuple, en deslogeant.

Socrates a esté un exemplaire parfaict en toutes grandes qualitez : J'ay despit, qu'il eust rencontré un corps si disgratié, comme ils disent, et si disconvenable à la beauté de son ame. Luy si amoureux et si affolé de la beauté. Nature luy fit injustice. Il n'est rien plus vray−semblable, que la conformité et relation du corps à l'esprit. *Ipsi animi, magni refert, quali in corpore locati sint : multa enim è corpore existunt, quæ acuant mentem : multa, quæ obtundant*. Cettuy−cy parle d'une laideur desnaturée, et difformité de membres : mais nous appellons laideur aussi, une mesavenance au premier regard, qui loge principallement au visage : et nous desgoute par le teint, une tache, une rude contenance, par quelque cause souvent inexplicable, en des membres pourtant bien ordonnez et entiers. La laideur, qui revestoit une ame tres−belle en la Boittie, estoit de ce predicament. Cette laideur superficielle, qui est toutesfois la plus imperieuse, est de moindre prejudice à l'estat de l'esprit : et a peus de certitude en l'opinion des hommes. L'autre, qui d'un plus propre nom, s'appelle

difformité plus substantielle, porte plus volontiers coup jusques au dedans. Non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied.

Comme Socrates disoit de la sienne, qu'elle en accusoit justement, autant en son ame, s'il ne l'eust corrigée par institution. Mais en le disant, je tiens qu'il se mocquoit, suivant son usage : et jamais ame si excellente, ne se fit elle−mesme.

Je ne puis dire assez souvent, combien j'estime la beauté, qualité puissante et advantageuse. Il l'appelloit, une courte tyrannie : Et Platon, le privilege de nature. Nous n'en avons point qui la surpasse en credit. Elle tient le premier rang au commerce des hommes : Elle se presente au devant : seduict et preoccupe nostre jugement, avec grande authorité et merveilleuse impression. Phryne perdoit sa cause, entre les mains d'un excellent Advocat, si, ouvrant sa robbe, elle n'eust corrompu ses juges, par l'esclat de sa beauté. Et je trouve, que Cyrus, Alexandre, Cæsar, ces trois maistres du monde, ne l'ont pas oubliée à faire leurs grands affaires. Non a pas le premier Scipion. Un mesme mot embrasse en Grec le bel et le bon. Et le S. Esprit appelle souvent bons, ceux qu'il veut dire beaux. Je maintiendroy volontiers le rang des biens, selon que portoit la chanson, que Platon dit avoir esté triviale, prinse de quelque ancien Poëte : La santé, la beauté, la richesse. Aristote dit, appartenir aux beaux, le droict de commander : et quand il en est, de qui la beauté approche celle des images des Dieux, que la veneration leur est pareillement deuë. A celuy qui luy demandoit, pourquoy plus long temps, et plus souvent, on hantoit les beaux : Cette demande, feit−il, n'appartient à estre faicte, que par un aveugle. La plus−part et les plus grands Philosophes, payerent leur escholage, et acquirent la sagesse, par l'entremise et faveur de leur beauté.

Non seulement aux hommes qui me servent, mais aux bestes aussi, je la considere à deux doigts pres de la bonté. Si me semble−il, que ce traict et façon de visage, et ces lineaments, par lesquels on argumente aucunes complexions internes, et nos fortunes à venir, est chose qui ne loge pas bien directement et simplement, soubs le chapitre de beauté et de laideur : Non plus que toute bonne odeur, et serenité d'air, n'en promet pas la santé : ny toute espesseur et puanteur, l'infection, en temps pestilent. Ceux qui accusent les dames, de contre−dire leur beauté par leurs moeurs, ne rencontrent pas tousjours. Car en une face qui ne sera pas trop bien composée, il peut loger quelque air de probité et de fiance : Comme au rebours, j'ay leu par fois entre deux beaux yeux, des menasses d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des physionomies favorables : et en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez incontinent parmy des hommes incogneus, l'un plustost que l'autre, à qui vous rendre et fier vostre vie : et non proprement par la consideration de la beauté.

C'est une foible garantie que la mine, toutesfois elle a quelque consideration. Et si j'avois à les foyter, ce seroit plus rudement, les meschans qui dementent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantées au front. Je punirois plus aigrement la malice, en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ait aucuns visages heureux, d'autres mal−encontreux : Et crois, qu'il y a quelque art, à distinguer les visages debonnaires des niais, les severes des rudes, les malicieux des chagrins, les desdaigneux des melancholiques, et telles autres qualitez voisines. Il y a des beautez, non fieres seulement, mais aigres : il y en a d'autres douces, et encores au delà, fades. D'en prognostiquer les avantures futures ; ce sont matieres que je laisse indecises.

J'ay pris, comme j'ay dict ailleurs, bien simplement et cruëment, pour mon regard, ce precepte ancien : Que nous ne sçaurions faillir à suivre nature : que le souverain precepte, c'est de se conformer à elle. Je n'ay pas corrigé comme Socrates, par la force de la raison, mes complexions naturelles : et n'ay aucunement troublé par art, mon inclination. Je me laisse aller, comme je suis venu. Je ne combats rien. Mes deux maistresses pieces vivent de leur grace en paix et bon accord : mais le laict de ma nourrice a esté, Dieu mercy, mediocrement sain et temperé.

Diray−je cecy en passant : que je voy tenir en plus de prix qu'elle ne vaut, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de preud'hommie scholastique, serve des preceptes, contraincte soubs l'esperance et la crainte ? Je l'aime telle que loix et religions, non facent, mais parfacent, et authorisent : qui se sente dequoy

se soustenir sans aide : née en nous de ses propres racines, par la semence de la raison universelle, empreinte en tout homme non desnaturé. Cette raison, qui redresse Socrates de son vicieux ply, le rend obeïssant aux hommes et aux Dieux, qui commandent en sa ville : courageux en la mort, non parce que son ame est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse instruction à toute police, et bien plus dommageable qu'ingenieuse et subtile, qui persuade aux peuples, la religieuse creance suffire seule, et sans les moeurs, à contenter la divine justice. L'usage nous faict veoir, une distinction enorme, entre la devotion et la conscience.

J'ay une apparence favorable, et en forme et en interpretation.

Quid dixi habere me ? Imo habui Chreme :

Heu tantum attriti corporis ossa vides.

Et qui faict une contraire montre à celle de Socrates. Il m'est souvent advenu, que sur le simple credit de ma presence, et de mon air, des personnes qui n'avoient aucune cognoissance de moy, s'y sont grandement fiées, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes. Et en ay tiré és païs estrangers des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences, valent à l'avanture, que je les recite particulierement.

Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy. Son art fut, d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entrée. Je le cognoissois de nom, et avois occasion de me fier de luy, comme de mon voisin et aucunement mon allié. Je luy fis ouvrir comme je fais à chacun. Le voicy tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entretint de cette fable : Qu'il venoit d'estre rencontré à une demie liuë de là, par un sien ennemy, lequel je cognoissois aussi, et avois ouy parler de leur querelle : que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons : et qu'ayant esté surpris en desarroy et plus foible en nombre, il s'estoit jetté à ma porte à sauveté. Qu'il estoit en grand peine de ses gens, lesquels il disoit tenir pour morts ou prins. J'essayay tout naïfvement de le conforter, asseurer, et refreschir. Tantost apres, voila quatre ou cinq de ses soldats, qui se presentent en mesme contenance, et effroy, pour entrer : et puis d'autres, et d'autres encores apres, bien equippez, et bien armez : jusques à vingt cinq ou trante, feignants avoir leur ennemy aux talons. Ce mystere commençoit à taster mon soupçon. Je n'ignorois pas en quel siecle je vivois, combien ma maison pouvoit estre enviée, et avois plusieurs exemples d'autres de ma cognoissance, à qui il estoit mes−advenu de mesme. Tant y a, que trouvant qu'il n'y avoit point d'acquest d'avoir commencé à faire plaisir, si je n'achevois, et ne pouvant me deffaire sans tout rompre ; je me laissay aller au party le plus naturel et le plus simple ; comme je fais tousjours : commendant qu'ils entrassent. Aussi à la verité, je suis peu deffiant et soupçonneux de ma nature. Je panche volontiers vers l'excuse, et l'interpretation plus douce. Je prens les hommes selon le commun ordre, et ne croy pas ces inclinations perverses et desnaturées, si je n'y suis forcé par grand tesmoignage ; non plus que les monstres et miracles. Et suis homme en outre, qui me commets volontiers à la fortune, et me laisse aller à corps perdu, entre ses bras : Dequoy jusques à cette heure j'ay eu plus d'occasion de me louër, que de me plaindre : Et l'ay trouvée et plus avisée, et plus amie de mes affaires, que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peut justement nommer la conduite difficile ; ou, qui voudra, prudente. De celles−là mesmes, posez, que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous. Et pretendons plus de nostre conduite, qu'il ne nous appartient. Pourtant fourvoyent si souvent nos desseins. Il est envieux de l'estenduë, que nous attribuons aux droicts de l'humaine prudence, au prejudice des siens. Et nous les racourcit d'autant plus, que nous les amplifions.

Ceux−cy se tindrent à cheval, en ma cour : le chef avec moy dans ma sale, qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprinse : et n'y restoit sur ce poinct, que l'execution. Souvent depuis il a dict (car il ne craignoit pas de faire ce conte) que mon visage, et ma franchise, luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonte à cheval, ses gens ayants continuellement les yeux sur luy, pour voir quel signe il leur donneroit : bien

estonnez de le voir sortir et abandonner son advantage.

Une autrefois, me fiant à je ne sçay quelle treve, qui venoit d'estre publiée en nos armées, je m'acheminay à un voyage, par païs estrangement chatoüilleux. Je ne fus pas si tost esventé, que voila trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : L'une me joignit à la troisiesme journée : où je fus chargé par quinze ou vingt Gentils−hommes masquez, suivis d'une ondée d'argoulets. Me voila pris et rendu, retiré dans l'espais d'une forest voisine, desmonté, devalizé, mes cofres fouillez, ma boite prise, chevaux et esquipage dispersé à nouveaux maistres. Nous fusmes long temps à contester dans ce halier, sur le faict de ma rançon : qu'ils me tailloient si haute, qu'il paroissoit bien que je ne leur estois guere cogneu. Ils entrerent en grande contestation de ma vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances, qui me menassoyent du danger où j'en estois.

Tunc animis opus, Ænea, tunc pectore firmo.

Je me maintins tousjours sur le tiltre de ma trefve, à leur quitter seulement le gain qu'ils avoient faict de ma despouille, qui n'estoit pas à mespriser, sans promesse d'autre rançon. Apres deux ou trois heures, que nous eusmes esté là, et qu'ils m'eurent faict monter sur un cheval, qui n'avoit garde de leur eschapper, et commis ma conduicte particuliere à quinze ou vingt harquebusiers, et dispersé mes gens à d'autres, ayant ordonné qu'on nous menast prisonniers, diverses routes, et moy desja acheminé à deux ou trois harquebusades de là,

Jam prece Pollucis jam Castoris implorata :

voicy une soudaine et tres−inopinée mutation qui leur print. Je vis revenir à moy le chef, avec paroles plus douces : se mettant en peine de rechercher en la trouppe mes hardes escartées, et me les faisant rendre, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, jusques à ma boite. Le meilleur present qu'ils me firent, ce fut en fin ma liberté : le reste ne me touchoit gueres en ce temps−là. La vraye cause d'un changement si nouveau, et de ce ravisement, sans aucune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprinse pourpensée et deliberée, et devenue juste par l'usage, (car d'arrivée je leur confessay ouvertement le party duquel j'estois, et le chemin que je tenois) certes je ne sçay pas bien encores quelle elle est. Le plus apparent qui se demasqua, et me fit cognoistre son nom, me redist lors plusieurs fois, que je devoy cette delivrance à mon visage, liberté, et fermeté de mes parolles, qui me rendoient indigne d'une telle mes−adventure, et me demanda asseurance d'une pareille. Il est possible, que la bonté divine se voulut servir de ce vain instrument pour ma conservation. Elle me deffendit encore lendemain d'autres pires embusches, desquelles ceux−cy mesme m'avoient adverty. Le dernier est encore en pieds, pour en faire le conte : le premier fut tué il n'y a pas long temps.

Si mon visage ne respondoit pour moy, si on ne lisoit en mes yeux, et en ma voix, la simplicité de mon intention, je n'eusse pas duré sans querelle, et sans offence, si long temps : avec cette indiscrette liberté, de dire à tort et à droict, ce qui me vient en fantasie, et juger temerairement des choses. Cette façon peut paroistre avec raison incivile, et mal accommodée à nostre usage : mais outrageuse et malitieuse, je n'ay veu personne qui l'en ait jugée : ny qui se soit piqué de ma liberté, s'il l'a receuë de ma bouche. Les paroles redites, ont comme autre son, autre sens. Aussi ne hay−je personne. Et suis si lasche à offencer, que pour le service de la raison mesme, je ne le puis faire. Et lors que l'occasion m'a convié aux condemnations criminelles, j'ay plustost manqué à la justice. *Ut magis peccari nolim, quàm satis animi, ad vindicanda peccata habeam*. On reprochoit, dit on, à Aristote, d'avoir esté trop misericordieux envers un meschant homme : J'ay esté de vray, dit−il, misericordieux envers l'homme, non envers la meschanceté. Les jugements ordinaires, s'exasperent à la punition par l'horreur du meffaict. Cela mesme refroidit le mien. L'horreur du premier meurtre ; m'en faict craindre un second. Et la laideur de la premiere cruauté m'en faict abhorrer toute imitation. A moy, qui ne suis qu'escuyer de trefles, peut toucher, ce qu'on disoit de Charillus Roy de Sparte : Il ne sçauroit estre bon, puis qu'il n'est pas mauvais aux meschans. Ou bien ainsi : car Plutarque le presente en ces deux sortes, comme mille autres choses diversement et contrairement : Il faut bien qu'il soit bon, puis

qu'il l'est aux meschants mesme. De mesme qu'aux actions legitimes, je me fasche de m'y employer, quand c'est envers ceux qui s'en desplaisent : aussi à dire verité, aux illegitimes, je ne fay pas assez de conscience, de m'y employer, quand c'est envers ceux qui y consentent.

Chapitre précédent

CHAPITRE XIII
De l'experience

IL N'EST desir plus naturel que le desir de cognoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut, nous y employons l'experience :

Per varios usus artem experientia fecit :
Exemplo monstrante viam.

Qui est un moyen de beaucoup plus foible et plus vil. Mais la verité est chose si grande, que nous ne devons desdaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne sçavons à laquelle nous prendre. L'experience n'en a pas moins. La consequence que nous voulons tirer de la conference des evenemens, est mal seure, d'autant qu'ils sont tousjours dissemblables. Il n'est aucune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus expres exemple de similitude, nous servons de celuy des oeufs. Toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les oeufs, si qu'il n'en prenoit jamais l'un pour l'autre. Et y ayant plusieurs poules, sçavoit juger de laquelle estoit l'oeuf. La dissimilitude s'ingere d'elle−mesme en nos ouvrages, nul art peut arriver à la similitude. Ny Perrozet ny autre, ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses cartes, qu'aucuns joueurs ne les distinguent, à les voir seulement couler par les mains d'un autre. La ressemblance ne faict pas tant, un, comme la difference faict, autre. Nature s'est obligée à ne rien faire autre, qui ne fust dissemblable.

Pourtant, l'opinion de celuy−là ne me plaist guere, qui pensoit par la multitude des loix, brider l'authorité des juges, en leur taillant leurs morceaux. Il ne sentoit point, qu'il y a autant de liberté et d'estenduë à l'interpretation des loix, qu'à leur façon. Et ceux−là se moquent, qui pensent appetisser nos debats, et les arrester, en nous r'appellant à l'expresse parolle de la Bible. D'autant que nostre esprit ne trouve pas le champ moins spatieux, à contreroller le sens d'autruy, qu'à representer le sien : Et comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté à gloser qu'à inventer. Nous voyons, combien il se trompoit. Car nous avons en France, plus de loix que tout le reste du monde ensemble ; et plus qu'il n'en faudroit à reigler tous les mondes d'Epicurus : *Ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus* : et si avons tant laissé à opiner et decider à nos juges, qu'il ne fut jamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gaigné nos legislateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix ? Ce nombre n'a aucune proportion, avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos inventions, n'arrivera pas à la variation des exemples. Adjoustez y en cent fois autant : il n'adviendra pas pourtant, que des evenemens à venir, il s'en trouve aucun, qui en tout ce grand nombre de milliers d'evenemens choisis et enregistrez, en rencontre un, auquel il se puisse joindre et apparier, si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité, qui requiere diverse consideration de jugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avec les loix fixes et immobiles. Les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples, et generales : Et encore crois−je, qu'il vaudroit mieux n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousjours plus heureuses, que ne sont celles que nous nous donnons. Tesmoing la peinture de l'aage doré des Poëtes : et l'estat où nous voyons vivre les nations, qui n'en ont point d'autres. En voila, qui pour tous juges, employent en leurs causes, le premier passant, qui voyage le long de leurs montaignes :

Et ces autres, eslisent le jour du marché, quelqu'un d'entr'eux, qui sur le champ decide tous leurs proces. Quel danger y auroit−il, que les plus sages vuidassent ainsi les nostres, selon les occurrences, et à l'oeil ; sans obligation d'exemple, et de consequence ? A chaque pied son soulier. Le Roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouveut sagement qu'on n'y menast aucuns escholiers de la jurisprudence : de crainte, que les proces ne peuplassent en ce nouveau monde. Comme estant science de sa nature, generatrice d'altercation et division, jugeant avec Platon, que c'est une mauvaise provision de païs, que jurisconsultes, et medecins.

Pourquoy est−ce, que nostre langage commun, si aisé à tout autre usage, devient obscur et non intelligible, en contract et testament : Et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne trouve en cela, aucune maniere de se declarer, qui ne tombe en doute et contradiction ? Si ce n'est, que les Princes de cet art s'appliquans d'une peculiere attention, à trier des mots solemnes, et former des clauses artistes, ont tant poisé chasque syllabe, espluché si primement chasque espece de couture, que les voila enfrasquez et embrouillez en l'infinité des figures, et si menuës partitions : qu'elles ne peuvent plus tomber soubs aucun reiglement et prescription, ny aucune certaine intelligence. *Confusum est quidquid usque in pulverem sectum est*. Qui a veu des enfans, essayans de renger à certain nombre, une masse d'argent vif : plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal : il fuit à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout conte. C'est de mesme ; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes : on nous met en train, d'estendre et diversifier les difficultez : on les allonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde, en incertitude et en querelle. Comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiée et profondement remuée. *Difficultatem facit doctrina*. Nous doutions sur Ulpian, et redoutons encore sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions : non point s'en parer, et en entester la posterité.

Je ne sçay qu'en dire : mais il se sent par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité, et la rompent. Aristote a escrit pour estre entendu ; s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habille : et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espandons en la destrempant. D'un subject nous en faisons mille : et retombons en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Jamais deux hommes ne jugerent pareillement de mesme chose. Et est impossible de voir deux opinions semblables exactement : non seulement en divers hommes, mais en mesme homme, à diverses heures. Ordinairement je trouve à doubter, en ce que le commentaire n'a da gné toucher. Je bronche plus volontiers en païs plat : comme certains chevaux, que je cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puis qu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté ? Le centiesme commentaire, le renvoye à son suivant, plus espineux, et plus scabreux, que le premier ne l'avoit trouvé. Quand est−il convenu entre nous, ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire ? Cecy se voit mieux en la chicane. On donne authorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations. Trouvons nous pourtant quelque fin au besoin d'interpreter ? s'y voit−il quelque progrez et advancement vers la tranquillité ? nous faut−il moins d'advocats et de juges, que lors que cette masse de droict, estoit encore en sa premiere enfance ? Au contraire, nous obscurcissons et ensevelissons l'intelligence. Nous ne la descouvrons plus, qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit. Il ne faict que fureter et quester ; et va sans cesse, tournoyant, bastissant, et s'empestrant, en sa besongne : comme nos vers à soye, et s'y estouffe. *Mus in pice*. Il pense remarquer de loing, je ne sçay quelle apparence de clarté et verité imaginaire : mais pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschemens et de nouvelles questes, qu'elles l'esgarent et l'enyvrent. Non guere autrement, qu'il advint aux chiens d'Esope, lesquels descouvrans quelque apparence de corps mort flotter en mer, et ne le pouvans approcher, entreprindrent de boire cette eau, d'asseicher le passage, et s'y estoufferent. A quoy se rencontre, ce qu'un Crates disoit des escrits de Heraclitus, qu'ils avoient besoin d'un lecteur bon nageur, afin que la profondeur et pois de sa doctrine, ne l'engloutist et suffoquast.

Ce n'est rien que foiblesse particuliere, qui nous faict contenter de ce que d'autres, ou que nous−mesmes avous trouvé en cette chasse de cognoissance : un plus habile ne s'en contentera pas. Il y a tousjours place pour un suivant, ouy et pour nous mesmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions. Nostre fin est en l'autre monde. C'est signe de racourcissement d'esprit, quand il se contente : ou signe de lasseté. Nul esprit genereux, ne s'arreste en soy. Il pretend tousjours, et va outre ses forces. Il a des eslans au delà de ses effects. S'il ne s'avance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se choque et tournevire, il n'est vif qu'à demy. Ses poursuites sont sans terme, et sans forme. Son aliment, c'est admiration ; chasse, ambiguité : Ce que declaroit assez Apollo, parlant tousjours à nous doublement, obscurement et obliquement : ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron et sans but. Ses inventions s'eschauffent, se suivent, et s'entreproduisent l'une l'autre.

Ainsi voit−on en un ruisseau coulant,
Sans fin l'une eau, apres l'autre roulant,
Et tout de rang, d'un eternel conduict ;
L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuit.
Par cette−cy, celle−là est poussée,
Et cette−cy, par l'autre est devancée :
Tousjours l'eau va dans l'eau, et tousjours est−ce
Mesme ruisseau, et tousjours eau diverse.

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses : et plus de livres sur les livres, que sur autre subject : Nous ne faisons que nous entregloser.

Tout fourmille de commentaires : d'autheurs, il en est grand cherté.

Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est−ce pas sçavoir entendre les sçavants ? Est−ce pas la fin commune et derniere de touts estudes ?

Nos opinions s'entent les unes sur les autres. La premiere sert de tige à la seconde : la seconde à la tierce. Nous eschellons ainsi de degré en degré. Et advient de là, que le plus haut monté, a souvent plus d'honneur, que de merite. Car il n'est monté que d'un grain, sur les espaules du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'avanture, ay−je estendu mon livre à parler de soy ? Sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison : Qu'il me devoit souvenir, de ce que je dy des autres, qui en font de mesmes. Que ces oeillades si frequentes à leurs ouvrages, tesmoignent que le coeur leur frissonne de son amour ; et les rudoyements mesmes, desdaigneux, dequoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises, et affetteries d'une faveur maternelle. Suivant Aristote, à qui, et se priser et se mespriser, naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse : Que je doy avoir en cela plus de liberté que les autres, d'autant qu'à poinct nommé, j'escry de moy, et de mes escrits, comme de mes autres actions : que mon theme se renverse en soy : je ne sçay, si chacun la prendra.

J'ay veu en Allemagne, que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations, sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les escritures sainctes. Nostre contestation est verbale. Je demande que c'est que nature, volupté, cercle, et substitution. La question est de parolles, et se paye de mesme. Une pierre c'est un corps : mais qui presseroit, Et corps qu'est−ce ? substance : et substance quoy ? ainsi de suitte : acculeroit en fin le respondant au bout de son Calepin. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu. Je sçay mieux que c'est qu'homme, que je ne sçay que c'est animal, ou mortel, ou raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois : C'est la teste d'Hydra. Socrates demandoit à Memnon, que c'estoit que vertu : Il y a, dist Memnon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillart. Voicy qui va bien s'escria Socrates : nous estions en cherche d'une vertu, tu nous en apporste un exaim. Nous communiquons une question, on nous en redonne une ruchée. Comme nul evenement et nulle

forme, ressemble entierement à une autre, aussi ne differe l'une de l'autre entierement. Ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables, on ne sçauroit discerner l'homme de la beste : si elles n'estoient dissemblables, on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme. Toutes choses se tiennent par quelque similitude : Tout exemple cloche. Et la relation qui se tire de l'experience, est tousjours defaillante et imparfaicte : On joinct toutesfois les comparaisons par quelque bout. Ainsi servent les loix ; et s'assortissent ainsin, à chacun de nos affaires, par quelque interpretation destournée, contrainte et biaise.

Puisque les loix ethiques, qui regardent le devoir particulier de chacun en soy, sont si difficiles à dresser ; comme nous voyons qu'elles sont : ce n'est pas merveille, si celles qui gouvernent tant de particuliers, le sont d'avantage. Considerez la forme de cette justice qui nous regit ; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité : tant il y a de contradiction et d'erreur. Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la justice : et y en trouvons tant, que je ne sçay si l'entre−deux s'y trouve si souvent : ce sont parties maladives, et membres injustes, du corps mesmes et essence de la justice. Des païsans, viennent de m'advertir en haste, qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy, un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours pour le souslever. Disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuis, de peur que les gens de la justice ne les y attrapassent : et comme il se faict de ceux qu'on rencontre pres d'un homme tué, ils n'eussent à rendre conte de cet accident, à leur totale ruyne : n'ayans ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eussé−je dict ? Il est certain, que cet office d'humanité, les eust mis en peine.

Combien avons nous descouvert d'innocens avoir esté punis : je dis sans la coulpe des juges ; et combien en y a−il eu, que nous n'avons pas descouvert ? Cecy est advenu de mon temps. Certains sont condamnez à la mort pour un homicide ; l'arrest sinon prononcé, au moins conclud et arresté. Sur ce poinct, les juges sont advertis par les officiers d'une cour subalterne, voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advoüent disertement cet homicide, et apportent à tout ce faict, une lumiere indubitable. On delibere, si pourtant on doit interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers. On considere la nouvelleté de l'exemple, et sa consequence, pour accrocher les jugemens : Que la condemnation est juridiquement passée ; les juges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrez aux formules de la justice. Philippus, ou quelque autre, prouveut à un pareil inconvenient, en cette maniere. Il avoit condamné en grosses amendes, un homme envers un autre, par un jugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps apres, il se trouva qu'il avoit iniquement jugé : D'un costé estoit la raison de la cause : de l'autre costé la raison des formes judiciaires. Il satisfit aucunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, et recompensant de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable ; les miens furent pendus irreparablement. Combien ay−je veu de condemnations, plus crimineuses que le crime ?

Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions : Qu'il est force de faire tort en detail, qui veut faire droict en gros ; et injustice en petites choses, qui veut venir à chef de faire justice és grandes : Que l'humaine justice est formée au modelle de la medecine, selon laquelle, tout ce qui est utile est aussi juste et honneste : Et de ce que tiennent les Stoïciens, que nature mesme procede contre justice, en la plus−part de ses ouvrages. Et de ce que tiennent les Cyrenaïques, qu'il n'y a rien juste de soy : que les coustumes et loix forment la justice. Et les Theodoriens, qui trouvent juste au sage le larrecin, le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle luy soit profitable.

Il n'y a remede : J'en suis là, comme Alcibiades, que je ne me representeray jamais, que je puisse, à homme qui decide de ma teste : où mon honneur, et ma vie, depende de l'industrie et soing de mon procureur, plus que de mon innocence. Je me hazarderois à une telle justice, qui me recogneust du bien faict, comme du mal faict : où j'eusse autant à esperer, qu'à craindre. L'indemnité n'est pas monnoye suffisante, à un homme qui faict mieux. que de ne faillir point. Nostre justice ne nous presente que l'une de ses mains ; et encore la gauche : Quiconque il soit, il en sort avecques perte.

En la Chine, duquel Royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples, en plusieurs parties d'excellence : et duquel l'histoire m'apprend, combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens, ny nous, ne penetrons : les officiers deputez par le Prince, pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceux, qui malversent en leur charge, il remunerent aussi de pure liberalité, ceux qui s'y sont bien portez outre la commune sorte, et outre la necessité de leur devoir : on s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir : ny simplement pour estre payé, mais pour y estre estrené.

Nul juge n'a encore, Dieu mercy, parlé à moy comme juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne, ou tierce, ou criminelle, ou civile. Nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener. L'imagination m'en rend la veuë mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady apres la liberté, que qui me deffendroit l'accez de quelque coin des Indes, j'en vivrois aucunement plus mal à mon aise. Et tant que je trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, je ne croupiray en lieu, oú il me faille cacher. Mon Dieu, que mal pourroy−je souffrir la condition, où je vois tant de gens, clouez à un quartier de ce Royaume, privez de l'entrée des villes principalles, et des courts, et de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos loix. Si celles que je sers, me menassoient seulement le bout du doigt, je m'en irois incontinent en trouver d'autres, où que ce fust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce, qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

Or les loix se maintiennent en credit, non par ce qu'elles sont justes, mais par ce qu'elles sont loix. C'est le fondement mystique de leur authorité : elles n'en ont point d'autre. Qui bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots. Plus souvent par des gens, qui en haine d'equalité ont faute d'equité : Mais tousjours par des hommes, autheurs vains et irresolus.

Il n'est rien si lourdement, et largement fautier, que les loix : ny si ordinairement. Quiconque leur obeit par ce qu'elles sont justes, ne leur obeyt pas justement par où il doit. Les nostres Françoises, prestent aucunement la main, par leur desreiglement et deformité, au desordre et corruption, qui se voit en leur dispensation, et execution. Le commandement est si trouble, et inconstant, qu'il excuse aucunement, et la desobeissance, et le vice de l'interpretation, de l'administration, et de l'observation. Quel que soit donq le fruict que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution, celle que nous tirons des exemples estrangers, si nous faisons si mal nostre profit, de celle, que nous avons de nous mesme, qui nous est plus familiere : et certes suffisante à nous instruire de ce qu'il nous faut.

Je m'estudie plus qu'autre subject. C'est ma metaphysique, c'est ma physique.

Qua Deus hanc mundi temperet arte domum,
Qua venit exoriens, qua defecit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit :
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua.
Sit ventura dies mundi quæ subruat arces.

Quærite quos agitat mundi labor.

En ceste université, je me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde. Je la sçauray assez, quand je la sentiray. Ma science ne luy peut faire changer de routte. Elle ne se diversifiera pas pour moy : c'est folie de l'esperer. Et plus grande folie, de s'en mettre en peine : puis qu'elle est necessairement semblable, publique, et commune.

La bonté et capacité du gouverneur nous doit à pur et à plein descharger du soing de gouvernement.

Les inquisitions et contemplations Philosophiques, ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les Philosophes, avec grande raison, nous renvoyent aux regles de nature : Mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance. Ils les falsifient, et nous presentent son visage peint, trop haut en couleur, et trop sophistiqué : d'où naissent tant de divers pourtraits d'un subject si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds à marcher, aussi a elle de prudence à nous guider en la vie. Prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention : mais à l'advenant, facile, quiete et salutaire. Et qui faict tresbien ce que l'autre dit : en celuy, qui a l'heur, de sçavoir l'employer naïvement et ordonnément : c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. O que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte.

J'aymerois mieux m'entendre bien en moy, qu'en Ciceron. De l'experience que j'ay de moy, je trouve assez dequoy me faire sage, si j'estoy bon escholier. Qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et jusques où ceste fievre l'emporta, voit la laideur de ceste passion, mieux que dans Aristote, et en conçoit une haine plus juste. Qui se souvient des maux qu'il a couru, de ceux qui l'ont menassé, des legeres occasions qui l'ont remué d'un estat à autre, se prepare par là, aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cæsar n'a point plus d'exemple, que la nostre pour nous : Et emperiere, et populaire : c'est tousjours une vie, que tous accidents humains regardent. Escoutons y seulement : nous nous disons, tout ce, dequoy nous avons principalement besoing. Qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mesconté de son propre jugement : est−il pas un sot, de n'en entrer pour jamais en deffiance ? Quand je me trouve convaincu par la raison d'autruy, d'une opinion fauce ; je n'apprens pas tant, ce qu'il m'a dit de nouveau, et ceste ignorance particuliere : ce seroit peu d'acquest : comme en general j'apprens ma debilité, et la trahison de mon entendement : d'où je tire la reformation de toute la masse. En toutes mes autres erreurs, je fais de mesme : et sens de ceste reigle grande utilité à la vie. Je ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où j'aye bronché : J'apprens à craindre mon alleure par tout, et m'attens à la reigler. D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien que cela. Il faut apprendre, qu'on n'est qu'un sot. Instruction bien plus ample, et importante. Les faux pas, que ma memoire m'a fait si souvent, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perduz : Elle a beau me jurer à ceste heure et m'asseurer : je secoüe les oreilles : la premiere opposition qu'on faict a son tesmoignage, me met en suspens. Et n'oserois me fier d'elle, en chose de poix : ny la garentir sur le faict d'autruy. Et n'estoit, que ce que je fay par faute de memoire, les autres le font encore plus souvent, par faute de foy, je prendrois tousjours en chose de faict, la verité de la bouche d'un autre, plustost que de la mienne. Si chacun espioit de pres les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme j'ay faict de celle à qui j'estois tombé en partage : il les verroit venir : et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course : Elles ne nous sautent pas tousjours au collet d'un prinsault, il y a de la menasse et des degrez.

Fluctus uti prim coepit cum albescere ponto,
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo.

Le jugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement : Il laisse mes appetis aller leur train : et la haine et l'amitié, voire et celle que je me porte à moy mesme, sans s'en alterer et corrompre. S'il ne peut reformer les autres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à elles : il faict son jeu à part.

L'advertissement à chacun de se cognoistre, doit estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere le fit planter au front de son temple : comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller. Platon dict aussi, que prudence n'est autre chose, que l'execution de ceste ordonnance : et Socrates, le verifie par le menu en Xenophon. Les difficultez et l'obscurité, ne s'apperçoyvent en chacune science, que par ceux qui y ont entree. Car encore faut il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore : et faut pousser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close. D'où naist ceste Platonique subtilité, que ny ceux qui sçavent, n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent : ny ceux qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir, il faut

sçavoir, dequoy on s'enquiert. Ainsi, en ceste cy de se cognoistre soy−mesme : ce que chacun se voit si resolu et satisfaict, ce que chacun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout, comme Socrates apprend à Euthydeme. Moy, qui ne fais autre profession, y trouve une profondeur et varieté si infinie, que mon apprentissage n'a autre fruict, que de me faire sentir, combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent recognuë, je dois l'inclination que j'ay à la modestie : à l'obeïssance des creances qui me sont prescrites : à une constante froideur et moderation d'opinions : et la haine de ceste arrogance importune et quereleuse, se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter. Les premieres sottises qu'ils méttent en avant, c'est au style qu'on establit les religions et les loix. *Nihil est turpius quàm cognitioni et perceptioni, assertionem approbationémque præcurrere*. Aristarchus disoit, qu'anciennement, à peine se trouva−il sept sages au monde : et que de son temps à peine se trouvoit−il sept ignorans : Aurions nous pas plus de raison que luy, de le dire en nostre temps ? L'affirmation et l'opiniastreté, sont signes expres de bestise. Cestuy−ci aura donné du nez à terre, cent fois pour un jour : le voyla sur ses ergots, aussi resolu et entier que devant. Vous diriez qu'on luy a infus depuis, quelque nouvelle ame, et vigueur d'entendement. Et qu'il luy advient, comme à cet ancien fils de la terre, qui reprenoit nouvelle fermeté, et se renforçoit par sa cheute.

cui cum tetigere parentem,
Jam defecta vigent renovato robore membra.

Ce testu indocile, pense−il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute ? C'est par mon experience, que j'accuse l'humaine ignorance. Qui est, à mon advis, le plus seur party de l'escole du monde. Ceux qui ne la veulent conclure en eux, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le maistre des maistres. Car le Philosophe Antisthenes, à ses disciples, Allons, disoit−il, vous et moy ouyr Socrates. Là je seray disciple avec vous. Et soustenant ce dogme, de sa secte Stoïque, que la vertu suffisoit à rendre une vie plainement heureuse, et n'ayant besoin de chose quelconque, sinon de la force de Socrates ; adjoustoit−il.

Ceste longue attention que j'employe à me considerer, me dresse à juger aussi passablement des autres : Et est peu de choses, dequoy je parle plus heureusement et excusablement. Il m'advient souvent, de voir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis, qu'ils ne font eux mesmes. J'en ay estonné quelqu'un, par la pertinence de ma description : et l'ay adverty de soy. Pour m'estre dés mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'autruy, j'ay acquis une complexion studieuse en cela. Et quand j'y pense, je laisse eschaper autour de moy peu de choses qui y servent : contenances, humeurs, discours. J'estudie tout : ce qu'il me faut fuir, ce qu'il me faut suyvre. Ainsi à mes amis, je descouvre par leurs productions, leurs inclinations internes : Non pour renger ceste infinie varieté d'actions si diverses et si descouppees, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions, en classes et regions cognuës,

Sed neque quam multæ species, et nomina quæ sint,
Est numerus.

Les sçavans parlent, et denotent leurs fantasies, plus specifiquement, et par le le menu : Moy, qui n'y voy qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes, et à tastons. Comme en cecy : Je prononce ma sentence par articles descousus : c'est chose qui ne se peut dire à la fois, et en bloc. La relation, et la conformité, ne se trouvent point en telles ames que les nostres, basses et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier, dont chaque piece tient son rang et porte sa marque. *Sola sapientia in se tota conversa est*. Je laisse aux artistes, et ne sçay s'ils en viennent à bout, en chose si meslee, si menue et fortuite, de renger en bandes, ceste infinie diversité de visages ; et arrester nostre inconstance, et la mettre par ordre. Non seulement je trouve malaysé, d'attacher nos actions les unes aux autres : mais chacune à part soy, je trouve malaysé, de la designer proprement, par quelque qualité principale : tant elles sont doubles et bigarrees à divers lustres.

Ce qu'on remarque pour rare ; au Roy de Macedoine, Perseus, que son esprit, ne s'attachant à aucune condition, alloit errant par tout genre de vie : et representant des moeurs, si essorees et vagabondes qu'il n'estoit cogneu ny de luy ny d'autre, quel homme ce fust, me semble à peu pres convenir à tout le monde. Et par dessus tous, j'ay veu quelque autre de sa taille, à qui ceste conclusion s'appliqueroit plus proprement encore, ce croy−je. Nulle assiette moyenne : s'emportant tousjours de l'un à l'autre extreme, par occasions indivinables : nulle espece de train, sans traverse, et contrarieté merveilleuse : nulle faculté simple : si que le plus vray semblablement qu'on en pourra feindre un jour, ce sera, qu'il affectoit, et estudioit de se rendre cogneu, par estre mescognoissable.

Il faict besoin d'oreilles bien fortes, pour s'ouyr franchement juger. Et par ce qu'il en est peu, qui le puissent souffrir sans morsure : ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous ; nous monstrent un singulier effect d'amitié. Car c'est aimer sainement, d'entreprendre à blesser et offencer, pour profiter. Je trouve rude de juger celuy−la, en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes. Platon ordonne trois parties, à qui veut examiner l'ame d'un autre, science, bienvueillance, hardiesse.

Quelque fois on me demandoit, à quoy j'eusse pensé estre bon, qui se fust advisé de se servir de moy, pendant que j'en avois l'aage :

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus.

A rien, fis−je. Et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose, qui m'esclave à autruy. Mais j'eusse dit ses veritez à mon maistre, et eusse controollé ses moeurs, s'il eust voulu : Non en gros, par leçons scholastiques, que je ne sçay point, et n'en vois naistre aucune vraye reformation, en ceux qui les sçavent : Mais les observant pas à pas, à toute opportunité : et en jugeant à l'oeil, piece à piece, simplement et naturellement. Luy faisant voir quel il est en l'opinion commune : m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous, qui ne valust moins que les Roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de ceste canaille de gens. Comment, si Alexandre, ce grand et Roy et Philosophe, ne s'en peut deffendre ? J'eusse eu assez de fidelité, de jugement, et de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom ; autrement il perdroit son effect et sa grace. Et est un roolle qui ne peut indifferemment appartenir à tous. Car la verité mesme, n'a pas ce privilege, d'estre employee à toute heure, et en toute sorte : son usage tout noble qu'il est, a ses circonscriptions, et limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à l'oreille du Prince, non seulement sans fruict, mais dommageablement, et encore injustement. Et ne me fera lon pas accroire, qu'une sainte remonstrance, ne puisse estre appliquee vitieusement : et que l'interest de la substance, ne doyve souvent ceder à l'interest de la forme. Je voudrois à ce mestier, un homme contant de sa fortune,

Quod sit, esse velit, nihilque malit :

et nay de moyenne fortune : D'autant, que d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vivement et profondement le coeur du maistre, pour ne perdre par là, le cours de son avancement : Et d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gens. Je le voudroy à un homme seul : car respandre le privilege de ceste liberté et privauté à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence. Ouy, et de celuy là, je requerroy sur tout la fidelité du silence.

Un Roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance, à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire : si pour son profit et amendement, il ne peut souffrir la liberté des parolles d'un amy, qui n'ont autre effort, que de luy pincer l'ouye : le reste de leur effect estant en sa main. Or il n'est aucune condition d'hommes, qui ait si grand besoing, que ceux−là, de vrais et libres advertissemens. Ils soustiennent une vie publique, et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs, qui comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se trouvent sans le sentir, engagez en la haine et detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent, qu'ils eussent peu eviter, à nul interest de leurs plaisirs mesme, qui les en eust

advisez et redressez à temps. Communement leurs favorits regardent à soy, plus qu'au maistre : Et il leur va de bon : d'autant qu'à la verité, la plus part des offices de la vraye amitié, sont envers le souverain, en un rude et perilleux essay : De maniere, qu'il y fait besoin, non seulement beaucoup d'affection et de franchise, mais encore de courage.

En fin, toute ceste fricassee que je barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma vie : qui est pour l'interne santé exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil. Mais quant a la santé corporelle, personne ne peut fournir d'experience plus utile que moy : qui la presente pure, nullement corrompue et alteree par art, et par opination. L'experience est proprement sur son fumier au subject de la medecine, où la raison luy quitte toute la place. Tybere disoit, que quiconque avoit vescu vingt ans, se devoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine. Et le pouvoit avoir apprins de Socrates : lequel conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tres principal estude, l'estude de leur santé, adjoustoit, qu'il estoit malaisé, qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices à son boire et à son manger, ne discernast mieux que tout medecin, ce qui luy estoit bon ou mauvais. Si fait la medecine profession d'avoir tousjours l'experience pour touche de son operation. Ainsi Platon avoit raison de dire, que pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit, eust passé par toutes les maladies, qu'il veut guerir, et par tous les accidens et circonstances dequoy il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir penser. Vrayement je m'en fierois à celuy la. Car les autres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis, sur sa table, et y faict promener le modele d'un navire en toute seurté : Jettez−le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre : Ils font telle description de nos maux, que faict un trompette de ville, qui crie un cheval ou un chien perdu, tel poil, telle hauteur, telle oreille : mais presentez le luy, il ne le cognoit pas pourtant.

Pour Dieu, que la medecine me face un jour quelque bon et perceptible secours, voir comme je crieray de bonne foy,

Tandem efficaci do manus scientiæ.

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, et l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est−il point, qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et en nostre temps, ceux qui font profession de ces arts entre nous, en monstrent moins les effects que tous autres hommes. On peut dire d'eux, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales : mais qu'ils soient medecins, cela ne peut on dire.

J'ay assez vescu, pour mettre en comte l'usage, qui m'a conduict si loing. Pour qui en voudra gouster : j'en ay faict l'essay, son eschançon. En voyci quelques articles, comme la souvenance me les fornira. Je n'ay point de façon, qui ne soit allee variant selon les accidents : Mais j'enregistre celles, que j'ay plus souvent veu en train : qui ont eu plus de possession en moy jusqu'à ceste heure. Ma forme de vie, est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent, et mesme breuvage. Je n'y adjouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Je voy que la maladie m'en desloge d'un costé : si je crois les medecins, ils m'en destourneront de l'autre : et par fortune, et par art, me voyla hors de ma routte. Je ne crois rien plus certainement que cecy : que je ne sçauroy estre offencé par l'usage des choses que j'ay si long temps accoustumees.

C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist, elle peult tout en cela. C'est le breuvage de Circé, qui diversifie nostre nature, comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la craincte du serein, qui nous blesse si apparemment : et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Alleman, de le coucher sur un matelas : comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espagnol, ne dure pas à nostre forme de manger, ny le nostre à boire à la Souysse.

Un Allemand me feit plaisir à Auguste, de combattre l'incommodité de nos fouyers, par ce mesme argument, dequoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs poyles. Car à la verité, ceste chaleur croupie, et puis la senteur de ceste matiere reschauffée, dequoy ils sont composez, enteste la plus part de ceux qui n'y sont experimentez : moy non. Mais au demeurant, estant ceste chaleur egale, constante et universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs, dequoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture Romaine ? Car on dit, que anciennement, le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors, et au pied d'icelles : d'où s'inspiroit la chaleur à tout de logis, par les tuyaux practiquez dans l'espais du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en devoient estre eschauffez. Ce que j'ay veu clairement signifié, je ne sçay où, en Seneque. Cestuy−cy, m'oyant louër les commoditez, et beautez de sa ville : qui le merite certes : commença à me plaindre, dequoy j'avois à m'en eslongner. Et dés premiers inconveniens qu'il m'allega, ce fut la poisanteur de teste, que m'apporteroient les cheminées ailleurs. Il avoit ouï faire ceste plainte à quelqu'un, et nous l'attachoit, estant privé par l'usage de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu, m'affoiblit et m'appesantit. Si disoit Evenus, que le meilleur condiment de la vie, estoit le feu. Je prens plustost toute autre façon d'eschaper au froid.

Nous craignons les vins au bas : en Portugal, ceste fumée est en delices, et est le breuvage des princes. En somme, chasque nation a plusieurs coustumes et usances, qui sont non seulement incognues, mais farouches et miraculeuses à quelque autre nation.

Que ferons nous à ce peuple, qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competant ? Nous mettons en dignité nos sottises, quand nous les mettons en moule. Il y a bien pour luy, autre poix, de dire : je l'ay leu : que si vous dictes : je l'ay ouy dire. Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main des hommes : et qui sçay qu'on escript autant indiscretement qu'on parle : et qui estime ce siecle, comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle, et que Macrobe : et ce que j'ay veu, que ce qu'ils ont escrit. Et comme ils tiennent de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue : j'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise, qui nous fait courir apres les exemples estrangers et scholastiques : Leur fertilité est pareille à cette heure à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est−ce pas, que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation, que la verité du discours ? Comme si c'estoit plus d'emprunter, de la boutique de Vascosan, ou de Plantin, nos preuves, que de ce qui se voit en nostre village. Ou bien certes, que nous n'avons pas l'esprit, d'esplucher, et faire valoir, ce qui se passe devant nous, et le juger assez vifvement, pour le tirer en exemple. Car si nous disons, que l'authorité nous manque, pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos. D'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses, et plus communes, et cognuës, si nous sçavions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de nature, et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subject des actions humaines.

Or sur mon subject, laissant les exemples que je sçay par les livres : Et ce que dit Aristote d'Andron Argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Lybie. Un gentil−homme qui s'est acquité dignement de plusieurs charges, disoit où j'estois, qu'il estoit allé de Madril à Lisbonne, en plain esté, sans boire. Il se porte vigoureusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a−il dit, sans boire. Il sent de l'alteration, mais il la laisse passer : et tient, que c'est un appetit qui s'alanguit aiséement de soy−mesme : et boit plus par caprice, que pour le besoing, ou pour le plaisir.

En voicy d'un autre. Il n'y a pas long temps, que je rencontray l'un des plus sçavans hommes de France, entre ceux de non mediocre fortune, estudiant au coin d'une sale, qu'on luy avoit rembarré de tapisserie : et autour de luy, un tabut de ses valets, plain de licence. Il me dit, et Seneque quasi autant de soy, qu'il faisoit son profit de ce tintamarre : comme si battu de ce bruict, il se ramenast et reserrast plus en soy, pour la contemplation, et que ceste tempeste de voix repercutast ses pensées au dedans. Estant escholier à Padoüe, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches, et du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris,

mais à l'usage du bruit, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades, s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme : Comme ceux, qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des rouës à puiser de l'eau. Je suis bien au contraire : j'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor : Quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mousche l'assassine.

Seneque en sa jeunesse, ayant mordu chaudement, à l'exemple de Sextius, de ne manger chose, qui eust prins mort : s'en passoit dans un an, avec plaisir, comme il dit. Et s'en deporta seulement, pour n'estre soupçonné, d'emprunter ceste reigle d'aucunes religions nouvelles, qui la semoyent. Il print quand et quand des preceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des loudiers, qui enfondrent : et employa jusqu'à la vieillesse ceux qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps, luy faict compter à rudesse, le nostre, nous le faict tenir à mollesse.

Regardez la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne : les Scythes et les Indes n'ont rien plus eslongné de ma force, et de ma forme. Je sçay, avoir retiré de l'aumosne, des enfans pour m'en servir, qui bien tost apres m'ont quicté et ma cuisine, et leur livrée : seulement, pour se rendre a leur premiere vie. Et en trouvay un, amassant depuis, des moules, emmy la voirie, pour son disner, que par priere, ny par menasse, je ne sçeu distraire de la saveur et douceur, qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences, et leurs voluptez, comme les riches : et, dit−on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : Elle nous peut duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages, nous faut−il planter à la meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent) mais aussi au changement et à la variation : qui est le plus noble, et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre. J'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus aggreables, que d'autres : Mais avec bien peu d'effort, je m'en destourne, et me coule aiséement à la façon contraire. Un jeune homme, doit troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur : la garder de moisir et s'apoltronir : Et n'est train de vie, si sot et si debile, que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline.

Ad primum lapidem vectari cùm placet, hora
Sumitur ex libro, si prurit frictus ocelli
Angulus, inspecta genesi collyria quærit.

Il se rejettera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit : autrement, la moindre desbauche le ruyne : Il se rend incommode et des−aggreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere. Et elle est particuliere, si elle n'est ployable, et soupple. Il y a de la honte, de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on voit faire à ses compaignons. Que telles gens gardent leur cuisine. Par tout ailleurs, il est indecent : mais à un homme de guerre, il est vitieux et insupportable. Lequel, comme disoit Philopoemen, se doit accoustumer à toute diversité, et inegalité de vie.

Quoy que j'aye esté dressé autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifference, si est−ce que par nonchalance, m'estant en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, et n'a desormais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir) la coustume a desja sans y penser, imprimé si bien en moy son charactere, en certaines choses, que j'appelle excez de m'en despartir. Et sans m'essayer, ne puis, ny dormir sur jour, ny faire collation entre les repas, ny desjeuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle : comme de trois heures, apres le soupper, ny faire des enfans, qu'avant le sommeil : ny les faire debout : ny porter ma sueur : ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur : ny me tenir nud teste long temps : ny me faire tondre apres disner. Et me passerois autant mal−aisément de mes gans, que de ma chemise : et de me laver à l'issuë de table, et à mon lever : et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires : Je disnerois sans nape : mais à l'Alemande sans serviette blanche, tres−incommodéement. Je les souïlle plus qu'eux et les Italiens ne font : et m'ayde peu de cullier, et de fourchete. Je plains qu'on n'aye suyvy un train, que j'ay veu commencer à l'exemple des Roys : Qu'on nous changeast de serviette, selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat Marius, que vieillissant, il devint delicat en son boire : et ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere. Moy je me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne boy

pas volontiers en verre commun : Non plus que d'une main commune : Tout metail m'y desplaist au prix d'une matiere claire et transparante : Que mes yeux y tastent aussi selon leur capacité.

Je dois plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi d'autre part apporté les siennes : Comme de ne soustenir plus deux plains repas en un jour, sans surcharger mon estomach : N'y l'abstinence pure de l'un des repas : sans me remplir de vents, assecher ma bouche, estonner mon appetit : De m'offenser d'un long serein. Car depuis quelques années, aux courvées de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communément, apres cinq ou six heures, l'estomach me commence à troubler, avec vehemente douleur de teste : et n'arrive point au jour, sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner, je m'en vay dormir : et au partir de là, aussi gay qu'au paravant. J'avois tousjours appris, que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict : mais hantant ces années passées familierement, et long temps, un seigneur imbu de ceste creance, que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination du Soleil, une heure ou deux avant son coucher : lequel il evite songneusement, et mesprise celuy de la nuict : il a cuidé m'imprimer, non tant son discours, que son sentiment.

Quoy, que le doubte mesme, et l'inquisition frappe nostre imagination, et nous change ? Ceux qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruine sur eux. Et plains plusieurs gentils−hommes, qui par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre tous jeunes et entiers. Encores vaudroit−il mieux souffrir un reume, que de perdre pour jamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science : qui nous descrie, les plus douces heures du jour. Estendons nostre possession jusques aux derniers moyens. Le plus souvent on s'y durcit, en s'opiniastrant, et corrige lon sa complexion : comme fit Cæsar le haut mal, à force de le mespriser et corrompre. On se doit adonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir : Si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile.

Et les Roys et les philosophes fientent, et les dames aussi : Les vies publiques se doivent à la ceremonie : la mienne obscure et privée, jouït de toute dispence naturelle : Soldat et Gascon, sont qualitez aussi, un peu subjettes à l'indiscretion. Parquoy, je diray cecy de ceste action : qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures, prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume, et assubjectir, comme j'ay faict : Mais non s'assujectir, comme j'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu, et de siege, pour ce service : et le rendre empeschant par longueur et mollesse : Toutesfois aux plus sales offices, est−il pas aucunement excusable, de requerir plus de soing et de netteté ? *Natura homo mundum Et elegans animal est*. De toutes les actions naturelles, c'est celle, que je souffre plus mal volontiers m'estre interrompue. J'ay veu beaucoup de gens de guerre, incommodez du desreiglement de leur ventre : Tandis que le mien et moy, ne nous faillions jamais au poinct de nostre assignation : qui est au sault du lict, si quelque violente occupation, ou maladie ne nous trouble.

Je ne juge donc point, comme je disois, où les malades se puissent mettre mieux en seurté, qu'en se tenant coy, dans le train de vie, où ils se sont eslevez et nourris. Le changement, quel qu'il soit, estonne et blesse. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin, ou à un Lucquois : et le laict et le fromage aux gens de la montaigne. On leur va ordonnant, une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : Mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans : enfermez dans une estuve un homme de marine : deffendez le promener à un laquay Basque : Ils les privent de mouvement, et en fin d'air et de lumiere.

an vivere tanti est ?

Cogimur a suetis animum suspendere rebus,
Atque ut vivamus, vivere desinimus :
Hos superesse rear quibus Et spirabilis aer,
Et lux qua regimur, redditur ipsa gravis.

S'ils ne font autre bien, ils font aumoins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patiens à la mort, leur sapant peu à peu et retranchant l'usage de la vie.

Et sain et malade, je me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande authorité à mes desirs et propensions. Je n'ayme point à guarir le mal par le mal. Je hay les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subject à la colique, et subject à m'abstenir du plaisir de manger des huitres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pinse d'un costé, la regle de l'autre. Puis−qu'on est au hazard de se mesconter, hazardons nous plustost à la suitte du plaisir. Le monde faict au rebours, et ne pense rien utile, qui ne soit penible : La facilité luy est suspecte. Mon appetit en plusieurs choses, s'est assez heureusement accommodé par soy−mesme, et rangé à la santé de mon estomach. L'acrimonie et la pointe des sauces m'agréerent estant jeune : mon estomach s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suyvy. Le vin nuit aux malades : c'est la premiere chose, dequoy ma bouche se desgouste, et d'un degoust invincible. Quoy que je reçoive des−agreablement, me nuyt ; et rien ne me nuyt, que je face avec faim, et allegresse : Je n'ay jamais receu nuysance d'action, qui m'eust esté bien plaisante. Et si ay fait ceder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion medicinalle. Et me suis jeune,

Quem circumcursans huc atque huc sæpe Cupido
Fulgebat crocina splendidus in tunica,

presté autant licentieusement et inconsiderément, qu'autre, au desir qui me tenoit saisi :

Et militavi non sine gloria.

Plus toutesfois en continuation et en durée, qu'en saillie.

Sex me vix memini sustinuisse vices.

Il y a du malheur certes, et du miracle, à confesser, en quelle foiblesse d'ans, je me rencontray premierement en sa subjection. Ce fut bien rencontre : car ce fut long temps avant l'aage de choix et de cognoissance : Il ne me souvient point de moy de si loing. Et peut on marier ma fortune à celle de Quartilla, qui n'avoit point memoire de son fillage.

Inde tragus celerésque pili, mirandáque matri
Barba meæ.

Les medecins ployent ordinairement avec utilité, leurs regles, à la violence des envies aspres, qui surviennent aux malades. Ce grand desir ne se peut imaginer, si estranger et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est−ce de contenter la fantasie ? A mon opinion ceste piece là importe de tout : aumoins, au delà de toute autre. Les plus griefs et ordinaires maux, sont ceux que la fantasie nous charge. Ce mot Espagnol me plaist à plusieurs visages : *Defienda me Dios de my*. Je plains estant malade, dequoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir : à peine m'en destourneroit la medecine. Autant en fay−je sain : Je ne voy guere plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affoibly, jusques au souhaiter.

L'art de medecine, n'est pas si resolue, que nous soyons sans authorité, quoy que nous facions. Elle change selon les climats, et selon les Lunes : selon Fernel et selon l'Escale. Si vostre medecin ne trouve bon, que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande : Ne vous chaille : je vous en trouveray un autre qui ne sera pas de son advis. La diversité des arguments et opinions medicinales, embrasse toute sorte de formes. Je vis un miserable malade, crever et se pasmer d'alteration, pour se guarir : et estre moqué depuis par un autre medecin : condamnant ce conseil comme nuisible. Avoit−il pas bien employé sa peine ? Il est mort freschement de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combattre son mal : ses compagnons disent, qu'au rebours, ce jeusne l'avoit asseché, et luy avoit cuit le sable dans les

rongnons.

J'ay apperceu qu'aux blesseures, et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que je face. La voix me couste, et me lasse : car je l'ay haute et efforcée : Si que, quand je suis venu à entretenir l'oreille des grands, d'affaires de poix, je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix. Ce compte merite de me divertir. Quelqu'un, en certaine eschole Grecque, parloit haut comme moy : le maistre des ceremonies luy manda qu'il parlast plus bas : Qu'il m'envoye, fit−il, le ton auquel il veut que je parle. L'autre luy repliqua, qu'il prinst son ton des oreilles de celuy à qui il parloit. C'estoit bien dit, pourveu qu'il s'entende : Parlez selon ce que vous avez affaire à vostre auditeur. Car si c'est à dire, suffise vous qu'il vous oye : ou, reglez vous par luy : je ne trouve pas que ce fust raison. Le ton et mouvement de la voix, a quelque expression, et signification de mon sens : c'est à moy à le conduire, pour me representer. Il y a voix pour instruire, voix pour flater, ou pour tancer. Je veux que ma voix non seulement arrive à luy, mais à l'avanture qu'elle le frappe, et qu'elle le perse. Quand je mastine mon laquay, d'un ton aigre et poignant : il seroit bon qu'il vinst à me dire : Mon maistre parlez plus doux, je vous oy bien. *Est quædam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate*. La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute. Cestuy−cy se doibt preparer à la recevoir, selon le branle qu'elle prend. Comme entre ceux qui joüent à la paume, celuy qui soustient, se desmarche et s'appreste, selon qu'il voit remuer celuy qui luy jette le coup, et selon la forme du coup.

L'experience m'a encores appris cecy, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie, et leurs bornes, leurs maladies et leur santé : La constitution des maladies, est formée au patron de la constitution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dés leur naissance : et leurs jours. Qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les allonge et multiplie : et les harselle, au lieu de les appaiser. Je suis de l'advis de Crantor, qu'il ne faut ny obstinéement s'opposer aux maux, et à l'estourdi : ny leur succomber de mollesse : mais qu'il leur faut ceder naturellement, selon leur condition et la nostre. On doit donner passage aux maladies : et je trouve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire. Et en ay perdu de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence : sans ayde et sans art, et contre ses reigles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. Mais un tel en mourut. Si ferez vous : sinon de ce mal là, d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayants trois medecins à leur cul ? L'exemple est un miroüer vague, universel et à tout sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la ; c'est tousjours autant de bien present. Je ne m'arresteray ny au nom ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante : Le plaisir est des principales especes du profit.

J'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, defluxions goutteuses ; relaxation ; battement de coeur ; micraines ; et autres accidens, que j'ay perdu, quand je m'estois à demy formé à les nourrir. On les conjure mieux par courtoisie, que par braverie. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition : Nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon, que les Mexicains font à leurs enfans ; quand au partir du ventre des meres, ils les vont saluant, ainsin : Enfant, tu és venu au monde pour endurer : endure, souffre, et tais toy.

C'est injustice de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un, ce qui peut advenir à chacun. *Indignare si quid in te iniquè propriè constitutum est.* Voyez un vieillart, qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoureuse ; c'est à dire qu'il le remette en jeunesse :

Stulte quid hæc frustra votis puerilibus optas ?

N'est−ce pas folie ? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues années ; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes, et les vents. Platon ne croit pas, qu'Æsculape se mist en peine, de prouvoir par regimes, à faire durer la vie, en un corps gasté et imbecille : inutile à son pays, inutile à sa vacation : et à produire des enfants sains et robustes : et ne trouve pas, ce soing convenable à la justice et prudence divine, qui doit conduire toutes choses à l'utilité. Mon bon homme,

c'est faict : on ne vous sçauroit redresser : on vous plastrera pour le plus, et estançonnera un peu, et allongera−lon de quelque heure vostre misere.

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
Diversis contrà nititur obicibus,
Donec certa dies omni compage soluta,
Ipsum cum rebus subruat auxilium.

Il faut apprendre à souffrir, ce qu'on ne peut eviter. Nostre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux et aspres, aigus et plats, mols et graves : Le Musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit il dire ? Il faut qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler. Et nous aussi, les biens et les maux, qui sont consubstantiels à nostre vie. Nostre estre ne peut sans ce meslange ; et y est l'une bande non moins necessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon, qui entreprenoit de faire à coups de pied avec sa mule.

Je consulte peu, des alterations, que je sens ; Car ces gens icy sont avantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde. Ils vous gourmandent les oreilles, de leurs prognostiques ; et me surprenant autrefois affoibly du mal, m'ont injurieusement traicté de leurs dogmes, et troigne magistrale : me menassent tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine : Je n'en estois abbatu, ny deslogé de ma place, mais j'en estois heurté et poussé : Si mon jugement n'en est ny changé, ny troublé : au moins il en estoit empesché. C'est tousjours agitation et combat.

Or je traicte mon imagination le plus doucement que je puis ; et la deschargerois si je pouvois, de toute peine et contestation. Il la faut secourir, et flatter, et pipper qui peut. Mon esprit est propre à cet office. Il n'a point faute d'apparences par tout. S'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement.

Vous en plaist−il un exemple ? Il dict, que c'est pour mon mieux, que j'ay la gravele. Que les bastimens de mon aage, ont naturellement à souffrir quelque gouttiere. Il est temps qu'ils commencent à se lascher et desmentir : C'est une commune necessité : Et n'eust on pas faict pour moy, un nouveau miracle. Je paye par là, le loyer deu à la vieillesse ; et ne sçaurois en avoir meilleur comte. Que la compagnie me doit consoler ; estant tombé en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon temps. J'en vois par tout d'affligez de mesme nature de mal. Et m'en est la societé honorable, d'autant qu'il se prend plus volontiers aux grands : son essence a de la noblesse et de la dignité. Que des hommes qui en sont frappez, il en est peu de quittes à meilleure raison : et si, il leur couste la peine d'un facheux regime, et la prise ennuieuse, et quotidienne, des drogues medecinales : Là où, je le doy purement à ma bonne fortune. Car quelques bouillons communs de l'eringium, et herbe du Turc, que deux ou trois fois j'ay avalé, en faveur des dames, qui plus gracieusement que mon mal n'est aigre, m'en offroyent la moitié du leur : m'ont semblé esgalement faciles à prendre, et inutiles en operation. Ils ont à payer mille voeux à Æsculape, et autant d'escus à leur medecin, de la profluvion de sable aisée et abondante, que je reçoy souvent par le benefice de nature. La decence mesme de ma contenance en compagnie, n'en est pas troublée : et porte mon eau dix heures, et aussi long temps qu'un sain.

La crainte de ce mal, dit−il, t'effrayoit autresfois, quand il t'estoit incogneu : Les cris et le desespoir, de ceux qui l'aigrissent par leur impatience, t'en engendroient l'horreur. C'est un mal, qui te bat les membres, par lesquels tu as le plus failly : Tu és homme de conscience :

Quæ venit indignè pœna, dolenda venit.

Regarde ce chastiement ; il est bien doux au prix d'autres, et d'une faveur paternelle. Regarde sa tardifveté : il n'incommode et occupe, que la saison de ta vie, qui ainsi comme ainsin est mes−huy perdue et sterile ; ayant faict place à la licence et plaisirs de ta jeunesse, comme par composition. La crainte et pitié, que le

peuple a de ce mal, te sert de matiere de gloire. Qualité, de laquelle si tu as le jugement purgé, et en as guery ton discours, tes amis pourtant en recognoissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouyr dire de soy : Voyla bien de la force : voila bien de la patience. On te voit suer d'ahan, pallir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contractions et convulsions estranges, degoutter par fois de grosses larmes des yeux, rendre les urines espesses, noires, et effroyables, ou les avoir arrestées par quelque pierre espineuse et herissée qui te poinct, et escorche cruellement le col de la verge, entretenant cependant les assistans, d'une contenance commune ; bouffonant à pauses avec tes gens : tenant ta partie en un discours tendu : excusant de parolle ta douleur, et rabbatant de ta souffrance.

Te souvient−il, de ces gens du temps passé, qui recherchoyent les maux avec si grand faim, pour tenir leur vertu en haleine, et en exercice ? mets le cas que nature te porte, et te pousse à cette glorieuse escole, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal dangereux et mortel : Quels autres ne le sont ? Car c'est une pipperie medecinale, d'en excepter aucuns ; qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort : Qu'importe, s'ils y vont par accident ; et s'ils glissent, et gauchissent aisément, vers la voye qui nous y meine ? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade : tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien, sans le secours de la maladie. Et à d'aucuns, les maladies ont esloigné la mort : qui ont plus vescu, de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants. Joint qu'il est, comme des playes, aussi des maladies medecinales et salutaires. La colique est souvent non moins vivace que vous. Il se voit des hommes, ausquels elle a continué depuis leur enfance jusques à leur extreme vieillesse ; et s'ils ne luy eussent failly de compagnie, elle estoit pour les assister plus outre. Vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue. Et quand elle te presenteroit l'image de la mort voisine, seroit−ce pas un bon office, à un homme de tel aage, de le ramener aux cogitations de sa fin ? Et qui pis est, tu n'as plus pour quoy guerir : Ainsi comme ainsin, au premier jour la commune necessité t'appelle. Considere combien artificielement et doucement, elle te desgouste de la vie, et desprend du monde : non te forçant, d'une subjection tyrannique, comme tant d'autres maux, que tu vois aux vieillards, qui les tiennent continuellement entravez, et sans relasche de foiblesses et douleurs : mais par advertissemens, et instructions reprises à intervalles ; entremeslant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de mediter et repeter sa leçon à ton aise. Pour te donner moyen de juger sainement, et prendre party en homme de coeur, elle te presente l'estat de ta condition entiere, et en bien et en mal ; et en mesme jour, une vie tres−alegre tantost, tantost insupportable. Si tu n'accoles la mort, au moins tu luy touches en paume, une fois le mois. Par où tu as de plus à esperer, qu'elle t'attrappera un jour sans menace. Et qu'estant si souvent conduit jusques au port : te fiant d'estre encore aux termes accoustumez, on t'aura et ta fiance, passé l'eau un matin, inopinément. On n'a point à se plaindre des maladies, qui partagent loyallement le temps avec la santé.

Je suis obligé à la fortune, dequoi elle m'assaut si souvent de mesme sorte d'armes : Elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue : je sçay à peu pres mes−huy, en quoy j'en dois estre quitte. A faute de memoire naturelle, j'en forge de papier. Et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, je l'escris : d'où il advient, qu'à cette heure, estant quasi passé par toute sorte d'exemples : si quelque estonnement me menace : feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles Sybillines, je ne faux plus de trouver où me consoler, de quelque prognostique favorable, en mon experience passée. Me sert aussi l'accoustumance, à mieux esperer pour l'advenir. Car la conduicte de ce vuidange, ayant continué si long temps ; il est à croire, que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra autre pire accident, que celuy que je sens. En outre ; la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soudaine. Quand elle m'assault mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps : Mais naturellement, elle a des excez vigoureux et gaillarts. Elle me secouë à outrance, pour un jour ou deux. Mes reins ont duré un aage, sans alteration ; il y en a tantost un autre, qu'ils ont changé d'estat. Les maux ont leur periode comme les biens : à l'advanture est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach ; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere cruë à mes reins. Pourquoy ne pourra estre à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins ; si qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme ; et nature s'acheminer à prendre quelque autre voye de purgation ? Les ans m'ont evidemment faict tarir aucuns rheumes ; Pourquoy non ces excremens, qui fournissent de matiere à la grave ?

Mais est−il rien doux, au prix de cette soudaine mutation ; quand d'une douleur extreme, je viens par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé : si libre, et si pleine : comme il advient en noz soudaines et plus aspres coliques ? Y a il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle apres la maladie, si voisine et si contigue, que je les puis recognoistre en presence l'une de l'autre, en leur plus hault appareil : où elles se mettent à l'envy, comme pour se faire teste et contrecarre ! Tout ainsi que les Stoïciens disent, que les vices sont utilement introduicts, pour donner prix et faire espaule à la vertu : nous pouvons dire, avec meilleure raison, et conjecture moins hardie, que nature nous a presté la douleur, pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lors que Socrates apres qu'on l'eust deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison, que leur pesanteur avoit causé en ses jambes : il se resjouit, à considerer l'estroitte alliance de la douleur à la volupté : comme elles sont associées d'une liaison necessaire : si qu'à tours, elles se suyvent, et entr'engendrent : Et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir pris, de cette consideration, un corps propre à une belle fable.

Le pis que je voye aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur yssue. On est un an à se ravoir, tousjours plein de foiblesse, et de crainte. Il y a tant de hazard, et tant de degrez, à se reconduire à sauveté, que ce n'est jamais faict. Avant qu'on vous aye deffublé d'un couvrechef, et puis d'une calote, avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette−cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net. Là où les autres laissent tousjours quelque impression, et alteration, qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestent la main les uns aux autres. Ceux la sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous, sans l'estendre, et sans introduire leur sequele : Mais courtois et gratieux sont ceux, de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma colique, je me trouve deschargé d'autres accidens : plus ce me semble que je n'estois auparavant, et n'ay point eu de fiebvre depuis. J'argumente, que les vomissemens extremes et frequents que je souffre, me purgent : et d'autre costé, mes degoustemens, et les jeusnes estranges, que je passe, digerent mes humeurs peccantes : et nature vuide en ces pierres, ce qu'elle a de superflu et nuysible. Qu'on ne me die point, que c'est une medecine trop cher vendue. Car quoy tant de puans breuvages, cauteres, incisions, suées, sedons, dietes, et tant de formes de guarir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soustenir leur violence, et importunité ? Par ainsi, quand je suis attaint, je le prens à medecine : quand je suis exempt, je le prens à constante et entiere delivrance.

Voicy encore une faveur de mon mal, particuliere. C'est qu'à peu pres, il faict son jeu à part, et me laisse faire le mien ; où il ne tient qu'à faute de courage : En sa plus grande esmotion, je l'ay tenu dix heures à cheval : Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre regime : Jouez, disnez, courez, faictes cecy, et faictes encore cela, si vous pouvez ; vostre desbauche y servira plus, qu'elle n'y nuira. Dictes en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les autres maladies, ont des obligations plus universelles ; gehennent bien autrement noz actions ; troublent tout nostre ordre, et engagent à leur consideration, tout l'estat de la vie. Cette−cy ne faict que pinser la peau ; elle vous laisse l'entendement, et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains. Elle vous esveille pustost qu'elle ne vous assoupit. L'ame est frapée de l'ardeur d'une fiebvre, et atterrée d'une epilepsie, et disloquée par une aspre micraine, et en fin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse, et les plus nobles parties : Icy, on ne l'attaque point. S'il luy va mal, à sa coulpe : Elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader, que ce corps dur et massif, qui se cuyt en noz rognons, se puisse dissoudre par breuvages. Parquoy depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage, aussi bien le prendra−il.

Je remarque encore cette particuliere commodité ; que c'est un mal, auquel nous avons peu à deviner. Nous sommes dispensez du trouble, auquel les autres maux nous jettent, par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez. Trouble infiniement penible. Nous n'avons que faire de consultations et interpretations doctorales : les sens nous montrent que c'est, et où c'est.

Par tels argumens, et forts et foibles, comme Cicero le mal de sa vieillesse, j'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyrons d'autres eschappatoires.

Qu'il soit vray. Voicy depuis de nouveau, que les plus legers mouvements espreignent le pur sang de mes reins. Quoy pour cela ? je ne laisse de me mouvoir comme devant, et picquer apres mes chiens, d'une juvenile ardeur, et insolente. Et trouve que j'ay grand raison, d'un si important accident : qui ne me couste qu'une sourde poisanteur, et alteration en cette partie. C'est quelque grosse pierre, qui foulle et consomme la substance de mes roignons : et ma vie, que je vuide peu à peu : non sans quelque naturelle douceur, comme un excrement hormais superflu et empeschant. Or sens−je quelque chose qui crousle ; ne vous attendez pas que j'aille m'amusant à recognoistre mon poux, et mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse. Je seray assez à temps à sentir le mal, sans l'allonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desja de ce qu'il craint. Joint que la dubitation et ignorance de ceux, qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature, et ses internes progrez : et tant de faux prognostiques de leur art, nous doit faire cognoistre, qu'ell'a ses moyens infiniment incognuz. Il y a grande incertitude, varieté et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort : de tous les autres accidents, je voy peu de signes de l'advenir, surquoy nous ayons à fonder nostre divination.

Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire ? puisque je n'y veux apporter que l'attente et la patience. Voulez vous sçavoir combien je gaigne à celà ? Regardez ceux qui font autrement, et qui dependent de tant de diverses persuasions et conseils : combien souvent l'imagination les presse sans le corps. J'ay maintesfois prins plaisir estant en seurté, et delivre de ces accidens dangereux, de les communiquer aux medecins, comme naissans lors en moy : Je souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon aise ; et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieux instruict de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse, que l'activeté et la vigilance. Nostre vie, n'est que mouvement. Je m'esbransle difficilement, et suis tardif par tout : à me lever, à me coucher, et à mes repas. C'est matin pour moy que sept heures : et où je gouverne ; je ne disne, ny avant onze, ny ne souppe, qu'apres six heures. J'ay autrefois attribué la cause des fiebvres, et maladies où je suis tombé, à la pesanteur et assoupissement, que le long sommeil m'avoit apporté. Et me suis tousjours repenty de me rendormir le matin. Platon veut plus de mal à l'excés du dormir, qu'à l'excés du boire. J'ayme à coucher dur, et seul ; voire sans femme, à la royalle : un peu bien couvert. On ne bassine jamais mon lict ; mais depuis la vieillesse, on me donne quand j'en ay besoing, des draps, à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion, d'estre dormart, non à mon advis pour autre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes, qu'en luy seul, il n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à autre chose ; mais je cede et m'accommode en general, autant que tout autre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie : et le continuë encores en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine. Je me retire avec utilité, de cette propension paresseuse : et en vaulx evidemment mieux. Je sens un peu le coup de la mutation : mais c'est faict en trois jours. Et n'en voy gueres, qui vive à moins, quand il est besoin : et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les corvées poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme ; mais non pas vehemente et soudaine. Je fuis meshuy, les exercices violents, et qui me meinent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Je me tiens debout, tout le long d'un jour, et ne m'ennuye point à me promener : Mais sur le pavé, depuis mon premier aage, je n'ay aymé d'aller qu'à cheval. A pied, je me crotte jusques aux fesses : et les petites gens, sont subjects par ces ruës, à estre chocquez et coudoyez à faute d'apparence. Et ay aymé à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation et noble en execution (car la plus forte, genereuse, et superbe de toutes les vertus, est la vaillance) et noble en sa cause. Il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos, et grandeur de son pays. La compagnie detant d'hommes

vous plaist, nobles, jeunes actifs : la veuë ordinaire de tant de spectacles tragiques : la liberté de cette conversation, sans art, et une façon de vie, masle et sans ceremonie : la varieté de mille actions diverses : cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient et eschauffe, et les oreilles, et l'ame : l'honneur de cet exercice : son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa republique il en faict part aux femmes et aux enfants. Vous vous conviez aux rolles, et hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat, et de leur importance : soldat volontaire : et voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

pulchrùmque mori succurrit in armis.

De craindre les hazards communs, qui regardent une si grande presse ; de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un coeur mol, et bas outre mesure. La compagnie asseure jusques aux enfans. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune ; vous avez des causes tierces, à qui vous en prendre ; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante, et penible dans un lict, qu'en un combat : les fiebvres et les caterrhes, autant douloureux et mortels, qu'une harquebuzade : Qui seroit faict, à porter valeureusement, les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage, pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucilli, militare est.*

Il ne me souvient point de m'estre jamais veu galleux : Si est la gratterie, des gratifications de nature les plus douces, et autant à main. Mais ell'a la penitence trop importunément voisine. Je l'exerce plus aux oreilles, que j'ay au dedans pruantes, par secousses.

Je suis nay de tous les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodément bon, comme est ma teste : et le plus souvent, so maintiennent au travers de mes fiebvres, et aussi mon haleine. J'ay outrepassé l'aage auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si juste fin à la vie, qu'elles ne permettoyent point qu'on l'excedast. Si ay−je encore des remises : quoy qu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur et allegresse : ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites :

Non hæc amplius est liminis, aut aquæ
Cælestis, patiens latus.

Mon visage et mes yeux me descouvrent incontinent. Tous mes changemens commencent par là : et un peu plus aigres, qu'ils ne sont en effect. Je fais souvent pitié à mes amis, avant que j'en sente la cause. Mon miroüer ne m'estonne pas : car en la jeunesse mesme, il m'est advenu plus d'une fois, de chausser ainsin un teinct, et un port trouble, et de mauvais prognostique, sans grand accident : en maniere que les medecins, qui ne trouvoyent au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et à quelque passion secrette, qui me rongeast au dedans. Ils se trompoyent. Si le corps se gouvernoit autant selon moy, que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre aise. Je l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encore pleine de satisfaction, et de feste : comme elle est le plus ordinairement : moytié de sa complexion, moytié de son dessein :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis.

Je tiens, que cette sienne temperature, a relevé maintesfois le corps de ses cheutes : Il est souvent abbatu ; que si elle n'est enjouée, elle est au moins en estat tranquille et reposé. J'euz la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé : l'esprit alla tousjours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et langueur ne m'attristent guere. Je vois plusieurs deffaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que je craindrois moins que mille passions, et agitations d'esprit que je vois en usage. Je prens party de ne plus courre, c'est assez que je me traine ; ny ne me plains de la decadance

naturelle qui me tient,

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ?

Non plus, que je ne regrette, que ma durée ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : j'ay eu peu de pensées en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast sans m'affliger. Je songe peu souvent ; et lors c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communément de pensées plaisantes : plustost ridicules que tristes. Et tiens qu'il est vray, que les songes sont loyaux interpretes de noz inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir et entendre.

Res quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, vident,
Quæque agunt vigilantes, agitántque, ea sicut in somno accidunt,
Minus mirandum est.

Platon dit davantage, que c'est l'office de la prudence, d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir. Je ne voy rien à cela, sinon les merveilleuses experiences, que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'authorité irreprochable. Les histoires disent, que les Atlantes ne songent jamais : qui ne mangent aussi rien, qui aye prins mort. Ce que j'adjouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion, pourquoy ils ne songent point. Car Pythagoras ordonnoit certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres : et ne m'apportent aucune agitation de corps, ny expression de voix. J'ay veu plusieurs de mon temps, en estre merveilleusement agitez. Theon le philosophe, se promenoit en songeant : et le valet de Pericles sur les tuilles mesmes et faiste de la maison.

Je ne choisis guere à table ; et me prens à la premiere chose et plus voisine : et me remue mal volontiers d'un goust à un autre. La presse des plats, et des services me desplaist, autant qu'autre presse : Je me contente aisément de peu de mets ; et hay l'opinion de Favorinus, qu'en un festin, il faut qu'on vous desrobe la viande où vous prenez appetit, et qu'on vous en substitue tousjours une nouvelle : Et que c'est un miserable soupper, si on n'a saoullé les assistans de crouppions de divers oyseaux ; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. J'use familierement de viandes sallées ; si ayme−je mieux le pain sans sel. Et mon boulanger chez moy, n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du pays. On a eu en mon enfance principalement à corriger, le refus, que je faisois des choses que communément on ayme le mieux, en cet aage ; succres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combatit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse. Aussi n'est elle autre chose, que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant, certaine particuliere et obstinée affection au pain bis, et au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est, qui font les laborieux, et les patiens pour regretter le boeuf, et le jambon, parmy les perdris. Ils ont bon temps : c'est la delicatesse des delicats ; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumées, *Per quæ luxuria divitiarum tædio ludit*. Laisser à faire bonne chere de ce qu'un autre la faict ; avoir un soing curieux de son traictement ; c'est l'essence de ce vice ;

Si modica cœnare times olus omne patella.

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vaut mieux obliger son desir, aux choses plus aisées à recouvrer ; mais c'est tousjours vice de s'obliger. J'appellois autresfois, delicat un mien parent, qui avoit desapris en noz galeres, à se servir de noz licts, et se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfans masles, je leur desirasse volontiers ma fortune. Le bon pere que Dieu me donna (qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde) m'envoya dés le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y tint autant que je fus en nourrisse, et encores audelà : me dressant à la plus basse et commune façon de vivre : *Magna pars libertatis est bene moratus venter*. Ne prenez jamais, et

donnez encore moins à vos femmes, la charge de leur nourriture : laissez les former à la fortune, souz des loix populaires et naturelles : laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité ; qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encore à une autre fin. De me rallier avec le peuple, et cette condition d'hommmes, qui a besoin de nostre ayde : et estimoit que je fusse tenu de regarder plustost, vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy, qui me tourne le dos. Et fut cette raison, pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fons, à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succedé : Je m'adonne volontiers aux petits ; soit pour ce qu'il y a plus de gloire : soit par naturelle compassion, qui peut infiniement en moy. Le party que je condemneray en noz guerres, je le condemneray plus asprement, fleurissant et prospere. Il sera pour me concilier aucunement à soy quand je le verray miserable et accablé. Combien volontiers je considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de Roys de Sparte ! Pendant que Cleombrotus son mary, aux desordres de sa ville, eut avantage sur Leonidas son pere, elle fit la bonne fille ; se r'allie avec son pere, en son exil, en sa misere, s'opposant au victorieux. La chance vint elle à tourner ? la voyla changée de vouloir avec la fortune, se rangeant courageusement à son mary : lequel elle suivit par tout, où sa ruine le porta : N'ayant ce me semble autre choix, que de se jetter au party, où elle faisoit le plus de besoin, et où elle se montroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller apres l'exemple de Flaminius, qui se prestoit à ceux qui avoyent besoin de luy, plus qu'à ceux qui luy pouvoient bien−faire : que je ne fais à celuy de Pyrrhus, propre à s'abaisser soubs les grands, et à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent, et me nuisent : Car soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faute de meilleure contenance, je mange autant que j'y suis. Pourtant chez moy, quoy qu'elle soit des courtes, je m'y mets volontiers un peu apres les autres ; sur la forme d'Auguste : Mais je ne l'imite pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les autres. Au rebours, j'ayme à me reposer long temps apres, et en ouyr comter : Pourveu que je ne m'y mesle point ; car je me lasse et me blesse de parler, l'estomach plain ; autant comme je trouve l'exercice de crier, et contester, avant le repas, tressalubre et plaisant. Les anciens Grecs et Romains avoyent meilleure raison que nous, assignans à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si autre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, et la meilleure partie de la nuict : mangeans et beuvans moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes noz actions : et estendans ce plaisir naturel, à plus de loisir et d'usage, y entresemans divers offices de conversation, utiles et aggreables.

Ceux qui doivent avoir soing de moy, pourroyent à bon marché me desrober ce qu'ils pensent m'estre nuisible : car en telles choses, je ne desire jamais, ny ne trouve à dire, ce que je ne vois pas : Mais aussi de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence : Si que quand je veux jeusner, il me faut mettre à part des souppeurs ; et qu'on me presente justement, autant qu'il est besoin pour une reglée collation : car si je me mets à table, j'oublie ma resolution.

Quand j'ordonne qu'on change d'apprest à quelque viande ; mes gens sçavent, que c'est à dire, que mon appetit est allanguy, et que je n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, je les ayme peu cuittes. Et les ayme fort mortifiées ; et jusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute autre qualité, je suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que j'aye cogneu) si que contre l'humeur commune, entre les poissons mesme, il m'advient d'en trouver, et de trop frais, et de trop fermes. Ce n'est pas la faute de mes dents, que j'ay eu tousjours bonnes jusques à l'excellence ; et que l'aage ne commence de menasser qu'à cette heure. J'ay apprins dés l'enfance, à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entrée et issuë de la table.

Dieu faict grace à ceux, à qui il soustrait la vie par le menu. C'est le seul benefice de la vieillesse. La derniere mort en sera d'autant moins plaine et nuisible : elle ne tuera plus qu'un demy, ou un quart d'homme. Voila une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort : c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre, et plusieurs autres, sont desja mortes, autres demy mortes, des plus actives, et qui tenoyent le

premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fons, et eschappe à moy. Quelle bestise sera−ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desja si avancée, comme si elle estoit entiere ? Je ne l'espere pas.

A la verité, je reçoy une principale consolation aux pensées de ma mort, qu'elle soit des justes et naturelles : et que mes−huy je ne puisse en cela, requerir ny esperer de la destinée, faveur qu'illegitime. Les hommes se font accroire, qu'ils ont eu autres−fois, comme la stature, la vie aussi plus grande. Mais ils se trompent, et Solon, qui est de ces vieux temps−là, en taille pourtant l'extreme durée à soixante et dix ans. Moy qui ay tant adoré et si universellement cet ἄριστον μετρον , du temps passé : et qui ay tant prins pour la plus parfaicte, la moyenne mesure : pretendray−je une desmesurée et prodigieuse vieillesse ? Tout ce qui vient au revers du cours de nature, peut estre fascheux : mais ce, qui vient selon elle, doibt estre tousjours plaisant. *Omnia, quæ secundum naturam fiunt, sunt habenda in bonis*. Par ainsi, dit Platon, la mort, que les playes ou maladies apportent, soit violente : mais celle, qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legere, et aucunement delicieuse. *Vitam adolescentibus, vis aufert, senibus maturitas*.

La mort se mesle et confond par tout à nostre vie : le declin præoccupe son heure, et s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans : je les compare avec celuy d'asteure : Combien de fois, ce n'est plus moy : combien est mon image presente plus eslongnée de celles là, que de celle de mon trespas. C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contrainte de nous quitter : et abandonner nostre conduite, nos yeux, nos dens, nos jambes, et le reste, à la mercy d'un secours estranger et mandié : et nous resigner entre les mains de l'art, las de nous suyvre.

Je ne suis excessivement desireux, ny de salades, ny de fruits : sauf les melons. Mon pere haïssoit toute sorte de sauces, je les ayme toutes. Le trop manger m'empesche : mais par sa qualité, je n'ay encore cognoissance bien certaine, qu'aucune viande me nuise : comme aussi je ne remarque, ny lune plaine, ny basse, ny l'automne du printemps. Il y a des mouvemens en nous, inconstans et incognuz. Car des refors, pour exemple, je les ay trouvez premierement commodes, depuis fascheux, à present de rechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant : J'ay rechangé du blanc au clairet, et puis du clairet au blanc. Je suis friand de poisson, et fais mes jours gras des maigres : et mes festes des jours de jeusne. Je croy ce qu'aucuns disent, qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande, le jour de poisson : aussi fait mon goust, de mesler le poisson à la chair : Ceste diversité me semble trop eslongnée.

Dés ma jeunesse, je desrobois par fois quelque repas : ou à fin d'esguiser mon appetit au lendemain (car comme Epicurus jeusnoit et faisoit des repas maigres, pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance : moy au rebours, pour dresser ma volupté, à faire mieux son profit, et se servir plus alaigrement, de l'abondance) ou je jeusnois, pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit : car et l'un et l'autre, s'apparesse cruellement en moy, par la repletion (Et sur tout, je hay ce sot accouplage, d'une Deesse si saine et si alegre, avec ce petit Dieu indigest et roteur, tout bouffy de la fumée de sa liqueur) ou pour guarir mon estomach malade : ou pour estre sans compaignie propre. Car je dy comme ce mesme Epicurus, qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avec qui on mange. Et louë Chilon, de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander, avant que d'estre informé, qui estoyent les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de sauce si appetissante, que celle qui se tire de la societé.

Je croys qu'il est plus sain, de manger plus bellement et moins : et de manger plus souvent : Mais je veux faire valoir l'appetit et la faim : je n'aurois nul plaisir à trainer à la medecinale, trois ou quatre chetifs repas par jour, ainsi contrains. Qui m'asseureroit, que le goust ouvert, que j'ay ce matin, je le retrouvasse encore à souper ? Prenons, sur tout les vieillards : prenons le premier temps opportun qui nous vient. Laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté : tenons nous à la premiere presente et cognuë. J'evite la constance en ces loix de jeusne. Qui veut qu'une

forme luy serve, fuye à la continuer ; nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment : six mois apres, vous y aurez si bien acoquiné vostre estomach, que vostre proffit, ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes, et les cuisses, non plus couvertes en hyver qu'en esté, un bas de soye tout simple : Je me suis laissé aller pour le secours de mes reumes, à tenir la teste plus chaude, et le ventre, pour ma colique : Mes maux s'y habituerent en peu de jours, et desdaignerent mes ordinaires provisions. J'estois monté d'une coiffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double. Les embourreures de mon pourpoint, ne me servent plus que de galbe : ce n'est rien : si je n'y adjouste une peau de lievre, ou de vautour : une calote à ma teste. Suyvez ceste gradation, vous irez beau train. Je n'en feray rien. Et me dedirois volontiers du commencement que j'y ay donné, si j'osois. Tombez vous en quelque inconvenient nouveau ? ceste reformation ne vous sert plus : vous y estes accoustumé, cherchez en une autre : Ainsi se ruinent ceux qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, et s'y astreignent superstitieusement : il leur en faut encore, et encore apres, d'autres au delà : ce n'est jamais fait.

Pour nos occupations, et le plaisir : il est beaucoup plus commode, comme faisoyent les anciens, de perdre le disner, et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte et du repos, sans rompre le jour : ainsi le faisois−je autresfois. Pour la santé, je trouve depuis par experience au contraire, qu'il vaut mieux disner, et que la digestion se faict mieux en veillant.

Je ne suis guere subject à estre alteré ny sain ny malade : j'ay bien volontiers lors la bouche seche, mais sans soif. Et communement, je ne bois que du desir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Je bois assez bien, pour un homme de commune façon : En esté, et en un repas appetissant, je n'outrepasse point seulement les limites d'Auguste, qui ne beuvoit que trois fois precisement : mais pour n'offenser la reigle de Democritus, qui deffendoit de s'arrester à quattre, comme à un nombre mal fortuné, je coule à un besoing, jusques à cinq : Trois demysetiers, environ. Car les petis verres sont les miens favoris : Et me plaist de les vuider, ce que d'autres evitent comme chose mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau. Et quand je suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnoit à mon pere, et à soy, on mesle celuy qu'il me faut, des la sommelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus Roy des Atheniens fut inventeur de cest usage, de tremper le vin : utilement ou non, j'en ay veu debattre. J'estime plus decent et plus sain, que les enfans n'en usent qu'apres seize ou dix−huict ans. La forme de vivre plus usitée et commune, est la plus belle : Toute particularité, m'y semble à eviter : et haïrois autant un Aleman qui mist de l'eau au vin, qu'un François qui le buroit pur. L'usage publiq donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché, et fuys mortellement la fumée : (la premiere reparation où je courus chez moy, ce fut aux cheminées, et aux retraictz, vice commun des vieux bastimens, et insupportable :) et entre les difficultez de la guerre, comte ces espaisses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chault, tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre et aysée : et se passent mes morfondements le plus souvent sans offence du poulmon, et sans toux.

L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver : car outre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et outre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste : mes yeux s'offencent de toute lueur esclatante : je ne sçaurois à ceste heure disner assiz, vis à vis d'un feu ardent, et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avois plus accoustumé de lire, je couchois sur mon livre, une piece de verre, et m'en trouvois fort soulagé. J'ignore jusques à present, l'usage des lunettes : et vois aussi loing, que je fis onques, et que tout autre : Il est vray, que sur le declin du jour, je commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire : dequoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeux : mais sur tout nocturne. Voyla un pas en arriere : à toute peine sensible. Je reculeray d'un autre ; du second au tiers, du tiers au quart, si coïement qu'il me faudra estre aveugle formé, avant que je sente la decadence et vieillesse de ma veuë. Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie. Si suis−je en doubte, que mon ouïe

marchande à s'espaissir : et verrez que je l'auray demy perdue, que je m'en prendray encore à la voix de ceux qui parlent à moy. Il faut bien bander l'ame, pour luy faire sentir, comme elle s'escoule.

Mon marcher est prompt et ferme : et ne sçay lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, j'ay arresté plus mal−aisément, en mesme poinct. Le prescheur est bien de mes amys, qui oblige mon attention, tout un sermon. Aux lieux de ceremonie, où chacun est si bandé en contenance, où j'ay veu les dames tenir leurs yeux mesmes si certains, je ne suis jamais venu à bout, que quelque piece des miennes n'extravague tousjours : encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis : Comme la chambriere du philosophe Chrysippus, disoit de son maistre, qu'il n'estoit yvre que par les jambes : car il avoit ceste coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il fust : et elle le disoit, lors que le vin esmouvant ses compaignons, luy n'en sentoit aucune alteration. On a peu dire aussi dés mon enfance, que j'avoy de la follie aux pieds, ou de l'argent vif : tant j'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu, que je les place.

C'est indecence, outre ce qu'il nuit à la santé, voire et au plaisir, de manger gouluement, comme je fais : Je mors souvent ma langue, par fois mes doigts, de hastiveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit des hommes à Rome, qui enseignoyent à mascher, comme à marcher, de bonne grace. J'en pers le loisir de parler, qui est un si doux assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisans et courts.

Il y a de la jalousie et envie entre nos plaisirs, ils se choquent et empeschent l'un l'autre. Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la douceur des devis, par la raison, que Platon luy preste, Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des joüeurs d'instruments et des chantres aux festins, à faute de bons discours et aggreables entretiens, dequoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer.

Varro demande cecy au convive : l'assemblée de personnes belles de presence, et aggreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavarts : netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu : et le temps serein. Ce n'est pas une feste peu artificielle, et peu voluptueuse, qu'un bon traittement de table. Ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine douceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant. Mon estat present m'en forclost. Car chacun pour soy y fournit de grace principale, et de saveur, selon la bonne trampe de corps et d'ame, en quoy lors il se trouve.

Moy qui ne manie que terre à terre, hay ceste inhumaine sapience, qui nous veut rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps. J'estime pareille injustice, de prendre à contre coeur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à coeur : Xerxes estoit un fat, qui enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'autres. Mais non guere moins fat est celuy, qui retranche celles, que nature luy a trouvées. Il ne les faut ny suyvre ny fuyr : il les faut recevoir. Je les reçois un peu plus grassement et gratieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité : elle se faict assez sentir, et se produit assez. Mercy à nostre esprit maladif, rabat−joye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy−mesme. Il traitte et soy, et tout ce qu'il reçoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile :

Syncerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit.

Moy, qui me vente d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie, et si particulierement : n'y trouve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu pres que du vent. Mais quoy ? nous sommes par tout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous s'ayme à bruire, à s'agiter : Et se contente en ses propres offices : sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aucuns, sont les plus grands : comme l'exprimoit la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille. Elle les compose à sa poste, et se les taille en plein drap. J'en voy tous les jours, des exemples insignes, et à l'adventure desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à faict, à ce seul object, si simple : que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents, de la loy humaine et generale. Intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes Cyrenaïques veulent, que comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants : et comme doubles, et comme plus justes.

Il en est, comme dit Aristote, qui d'une farousche stupidité, en font les desgoustez. J'en cognoy d'autres qui par ambition le font. Que ne renoncent ils encore au respirer ? que ne vivent−ils du leur, et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite : ne leur coutant ny invention ny vigueur ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour voir, au lieu de Venus, de Cerez, et de Bacchus. Chercheront ils pas la quadrature du cercle, juchez sur leurs femmes ? Je hay, qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y clouë, ny qu'il s'y veautre : mais je veux qu'il s'y applique : qu'il s'y see, non qu'il s'y couche. Aristippus ne defendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame : Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps. Touts deux vicieusement. Pythagoras, disent−ils, a suivy une philosophie toute en contemplation : Socrates, toute en moeurs et en action : Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent, pour en conter. Et le vray temperament se trouve en Socrates ; et Platon est plus Socratique, que Pythagorique : et luy sied mieux.

Quand je dance, je dance : quand je dors, je dors. Voire, et quand je me promeine solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenuës des occurrences estrangeres quelque partie du temps : quelque autre partie, je les rameine à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moy. Narure a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing, nous fussent aussi voluptueuses. Et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses reigles.

Quand je vois, et Cæsar, et Alexandre, au plus espaiz de sa grande besongne, jouïr si plainement des plaisirs humains et corporels, je ne dis pas que ce soit relascher son ame, je dis que c'est la roidir, sousmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensées. Sages, s'ils eussent creu, que c'estoit là leur ordinaire vocation, cette−cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons−nous : je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy ? avez−vous pas vescu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eust mis au propre des grands maniements, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez vous sceu mediter et manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besoigne de toutes.

Pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune. Elle se montre egallement en tous estages : et derriere, comme sans rideau. Avez−vous sceu composer vos moeurs : vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres. Avez vous sceu prendre du repos, vous avez plus faict, que celuy qui a pris des Empires et des villes. Le glorieux chef−d'oeuvre de l'homme, c'est vivre à propos. Toutes autres choses ; regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus. Je prens plaisir de voir un general d'armée au pied d'une breche qu'il veut tantost attaquer, se prestant tout entier et delivre, à son disner, au devis, entre ses amis. Et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy, et de la liberté Romaine, desrober à ses rondes, quelque heure de nuict, pour lire et breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites ames ensevelies du poix des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler : de ne les sçavoir et laisser et reprendre.

ô fortes pejoráque passi,
Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas,
Cras ingens iterabimus æquor.

Soit par gosserie, soit à certes, que le vin theologal et Sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins : je trouve que c'est raison, qu'ils en disnent d'autant plus commodément et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinée à l'exercice de leur eschole. La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures, est un juste et savoureux condiment des tables. Ainsin ont vescu les sages. Et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'autre Caton, cette humeur severe jusques à l'importunité, s'est ainsi mollement submise, et pleuë aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus. Suivant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptez qu'en tout autre devoir de la vie. *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus*.

Le relaschement et facilité, honore ce semble à merveilles, et sied mieux à une ame forte et genereuse. Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la dance des garçons de sa ville, de chanter, de sonner, et s'y embesongner avec attention, fust chose qui desrogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires, et à la parfaicte reformation des moeurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le voir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et joüer à cornichon va devant, le long de la marine avec Lælius : Et s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant, à representer par escript en comedies les plus populaires et basses actions des hommes. Et la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique ; visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie, jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome. Ny chose plus remarquable en Socrates, que ce que tout vieil, il trouve le temps de se faire instruire à baller, et jouër des instrumens : et le tient pour bien employé.

Cettuy−cy, s'est veu en ecstase debout, un jour entier et une nuict, en presence de toute l'armée Grecque, surpris et ravy par quelque profonde pensée. Il s'est veu le premier parmy tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiades, accablé des ennemis : le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vive force d'armes. En la bataille Delienne, relever et sauver Xenophon, renversé de son cheval. Et emmy tout le peuple d'Athenes, outré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites : et ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme : quoy qu'il ne fust suivy que de deux, en tout. Il s'est veu, recherché par une beauté, de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence. Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace les pieds nuds ; porter mesme robbe en hyver et en esté : surmonter tous ses compaignons en patience de travail, ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme. Et en fin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers, et le venin. Mais cet homme là estoit−il convié de boire à lut par devoir de civilité ? c'estoit aussi celuy de l'armée, à qui en demeuroit l'advantage. Et ne refusoit ny à joüer aux noisettes avec les enfans, ny a courir avec eux sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace : Car toutes actions, dit la philosophie, sieent egallement bien et honnorent egallement le sage. On a dequoy, et ne doit−on jamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs. Et faict−on tort à nostre instruction, de nous en proposer tous les jours, d'imbecilles et manques : à peine bons à un seul ply : qui nous tirent arriere plustost : corrupteurs plustost que correcteurs.

Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte, et selon l'art, que selon nature ; mais bien moins noblement aussi, et moins recommendablement. La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se ranger et circonscrire. Elle tient pour grand, tout ce qui est assez. Et montre sa hauteur, à aimer mieux les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime, que de faire bien l'homme et deuëment. Ny science si arduë que de bien sçavoir vivre cette vie. Et de nos maladies la plus sauvage, c'est despriser nostre estre. Qui veut escarter son ame, le face hardiment s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : Ailleurs au contraire : qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire conjugalement : y apportant, si elle est plus sage, la

moderation, depeur que par indiscretion, ils ne se confondent avec le desplaisir. L'intemperance, est peste de la volupté : et la temperance n'est pas son fleau : c'est son assaisonnement. Eudoxus, qui en establissoit le souverain bien, et ses compaignons, qui la monterent à si haut prix, la savourerent en sa plus gracieuse douceur, par le moyen de la temperance, qui fut en eux singuliere et exemplaire. J'ordonne à mon ame, de regarder et la douleur et la volupté, de veuë pareillement reiglée : *eodem enim vitio est effusio animi in lætitia*, quo in dolore contractio : et pareillement ferme : Mais gayement l'une, l'autre severement : Et selon ce qu'elle y peut apporter, autant soigneuse d'en esteindre l'une, que d'estendre l'autre. Le voir sainement les biens, tire apres soyle voir sainement les maux. Et la douleur a quelque chose de non evitable, en son tendre commencement : et la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessive. Platon les accouple : et veut, que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderées et charmeresses blandices de la volupté. Ce sont deux fontaines, ausquelles, qui puise, d'où, quand et combien il faut, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la faut prendre par medecine et par necessité, plus escharsement : L'autre par soif, mais non jusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses, que sent un enfant : si la raison survenant elles s'appliquent à elle : cela c'est vertu.

J'ay un dictionaire tout à part moy : je passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retaste, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais, et se rassoir au bon. Cette fraze ordinaire de *passe−temps*, et de *passer le temps*, represente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur conte de leur vie, que de la couler et eschaper : de la passer, gauchir, et autant qu'il est en eux, ignorer et fuir ; comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable : Mais je la cognois autre : et la trouve, et prisable et commode, voire en son dernier decours, où je la tiens : Et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse ; et si elle nous eschappe inutilement. *Stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*. Je me compose pourtant à la perdre sans regret : Mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune. Aussi ne sied−il proprement bien, de ne se desplaire à mourir qu'à ceux, qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la jouyr : je la jouis au double des autres : Car la mesure en la jouissance, depend du plus ou moins d'application, que nous y prestons. Principalement à cette heure, que j'apperçoy la mienne si briefve en temps, je la veux estendre en poix : Je veux arrester la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie : et par la vigueur de l'usage, compenser la hastiveté de son escoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde, et plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement, et de la prosperité : je la sens ainsi qu'eux : mais ce n'est pas en passant et glissant. Si la faut−il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'ottroye. Ils jouyssent les autres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle−fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, j'ay autresfois trouvé bon qu'on me le troublast, afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moy ; je ne l'escume pas, je le sonde, et plie ma raison à le recueillir, devenuë chagrigne et desgoustée. Me trouvé−je en quelque assiette tranquille, y a il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laisse pas friponner aux sens ; j'y associe mon ame. Non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer ; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver. Et l'employe de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bon−heur, et l'amplifier. Elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu, d'estre en repos de sa conscience et d'autres passions intestines ; d'avoir le corps en sa disposition naturelle : jouissant ordonnément et competemment, des functions molles et flateuses, par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace, les douleurs, dequoy sa justice nous bat à son tour. Combien luy vaut d'estre logee en tel poinct, que où qu'elle jette sa veuë, le ciel est calme autour d'elle : nul desir, nulle crainte ou doute, qui luy trouble l'air : aucune difficulté passée, presente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offence. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes : Ainsi, je me propose en mille visages, ceux que la fortune, ou que leur propre erreur emporte et tempeste. Et encores ceux cy plus pres de moy, qui reçoivent si laschement, et incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voirement leur temps ; ils outrepassent le present, et ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, et pour des ombrages et vaines images, que la fantasie leur met au devant,

Morte obita quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus ;

lesquelles hastent et allongent leur fuitte, à mesme qu'on les suit. Le fruict et but de leur poursuitte, c'est poursuivre : comme Alexandre disoit que la fin de son travail, c'estoit travailler.

Nil actum credens cum quid superesset agendum.

Pour moy donc, j'ayme la vie, et la cultive, telle qu'il à pleu a Dieu nous l'octroyer : Je ne vay pas desirant, qu'elle eust à dire la necessité de boire et de manger. Et me sembleroit faillir non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double. *Sapiens divitiarum naturalium quæsitor acerrimus*. Ny que nous nous substantassions, mettans seulement en la bouche un peu de ceste drogue par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit. N'y qu'on produisist stupidement des enfans, par les doigts, ou par les talons, ains parlant en reverence, que plustost encores, on les produisist voluptueusement, par les doigts, et par les talons. Ny que le corps fust sans desir et sans chatouillement. Ce sont plaintes ingrates et iniques. J'accepte de bon coeur et recognoissant, ce que nature a faict pour moy : et m'en aggree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer, tout bon, il a faict tout bon. *Omnia quæ secundum naturam sunt ; æstimatione digna sunt*. Des opinions de la Philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides : c'est à dire les plus humaines, et nostres : Mes discours sont conformément à mes moeurs, bas et humbles. Elle faict bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots, pour nous prescher, Que c'est une farrouche alliance, de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au des−honneste. Que la volupté, est qualité brutale, indigne que le sage la gouste. Le seul plaisir, qu'il tire de la jouyssance d'une belle jeune espouse, que c'est le plaisir de sa conscience, de faire une action selon l'ordre. Comme de chausser ses bottes, pour une utile chevauchee. N'eussent ses suyvans, non plus de droit, et de nerfs, et de suc, au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon. Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre. Il prise, comme il doit, la volupté corporelle : mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Ceste cy ne va nullement seule, selon luy ; il n'est pas si fantastique : mais seulement, premiere. Pour luy, la temperance est moderatrice, non adversaire des voluptez.

Nature est un doux guide : Mais non pas plus doux, que prudent et juste. *Intrandum est in rerum naturam, et penitus quid ea postulet, pervidendum*. Je queste par tout sa piste : nous l'avons confondüe de traces artificielles. Et ce souverain bien Academique, et Peripatetique, qui est vivre selon icelle : devient à ceste cause difficile à borner et expliquer. Et celuy des Stoïciens, voisin à celuy−là, qui est, consentir à nature. Est−ce pas erreur, d'estimer aucunes actions moins dignes de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront−ils pas de la teste, que ce ne soit un tresconvenable mariage, du plaisir avec la necessité, avec laquelle, dit un ancien, les Dieux complottent tousjours. A quoy faire desmembrons nous en divorce, un bastiment tissu d'une si joincte et fraternelle correspondance ? Au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arreste la legereté de l'esprit, et la fixe. *Qui velut summum bonum, laudat animæ naturam, et tanquam malum, naturam carnis accusat, profecto et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit, quoniam id vanitate sentit humana, non veritate divina*. Il n'y a piece indigne de nostre soin, en ce present que Dieu nous a faict : nous en devons comte jusques à un poil. Et n'est pas une commission par acquit à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition : Elle est expresse, naïfve et tresprincipale : et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. L'authorité peut seule envers les communs entendemens : et poise plus en langage peregrin. Reschargeons en ce lieu. *Stultitiæ proprium quis non dixerit, ignavè et contumaciter facere quæ facienda sunt : et alio corpus impellere, alió animum : distrahique inter diversissimos motus ?*

Or sus pour voir, faictes vous dire un jour, les amusemens et imaginations, que celuy−là met en sa teste, et pour lesquelles il destourne sa pensee d'un bon repas, et plainct l'heure qu'il employe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien si fade, en tous les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame (le plus

souvent il nous vaudroit mieux dormir tout à faict, que de veiller à ce, à quoy nous veillons) et trouverez que son discours et intentions, ne valent pas vostre capirotade. Quand ce seroient les ravissemens d'Archimedes mesme, que seroit−ce ? Je ne touche pas icy, et ne mesle point à ceste marmaille d'hommes que nous sommes, et à ceste vanité de desirs et cogitations, qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevees par ardeur de devotion et religion, à une constante et conscientieuse meditation des choses divines, lesquelles preoccupans par l'effort d'une vive et vehemente esperance, l'usage de la nourriture eternelle, but final, et dernier arrest des Chrestiens desirs : seul plaisir constant, incorruptible : desdaignent de s'attendre à nos necessiteuses commoditez, fluides et ambigues : et resignent facilement au corps, le soin et l'usage, de la pasture sensuelle et temporelle. C'est un estude privilegé. Entre nous, ce sont choses, que j'ay tousjours veuës de singulier accord : les opinions supercelestes, et les moeurs sousterraines.

Esope ce grand homme vid son maistre qui pissoit en se promenant, Quoy donq, fit−il, nous faudra−il chier en courant ? Mesnageons le temps, encore nous en reste−il beaucoup d'oisif, et mal employé. Nostre esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures, à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour sa necessité. Ils veulent se mettre hors d'eux, et eschapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en Anges, ils se transforment en bestes : au lieu de se hausser, ils s'abbattent. Ces humeurs transcendentes m'effrayent, comme les lieux hautains et inaccessibles. Et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses ecstases et ses demoneries. Rien si humain en Platon, que ce pourquoy ils disent, qu'on l'appelle divin. Et de nos sciences, celles−là me semblent plus terrestres et basses, qui sont les plus haut montees. Et je ne trouve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa responce. Il s'estoit conjouy avec luy par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les Dieux. Pour ta consideration, j'en suis bien ayse : mais il y a dequoy plaindre les hommes, qui auront à vivre avec un homme, et luy obeyr, lequel outrepasse, et ne se contente de la mesure d'un homme. *Diis te minorem quod geris, imperas*. La gentille inscription, dequoy les Atheniens honnorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme.

C'est une absoluë perfection, et comme divine, de sçavoir jouyr loyallement de son estre : Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres : et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encores faut−il marcher de nos jambes. Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes nous assis, que sus nostre cul.

Les plus belles vies, sont à mon gré celles, qui se rangent au modelle commun et humain avec ordre : mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'estre traictee plus tendrement, Recommandons lá à ce Dieu, protecteur de santé et de sagesse : mais gaye et sociale :

Frui paratis et valido mihi
Latoe dones, et precor integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec Cythara carentem.

Table des matières

Fin du livre III

© 1999 Trismégiste pour l'établissement du texte et la mise en HTML.

éditions eBooksFrance
www.ebooksfrance.com

Veuillez écrire à
livres@ebooksfrance.com
pour faire part à l'éditeur de vos remarques
ou suggestions concernant la présente édition.

Mai 2000